This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

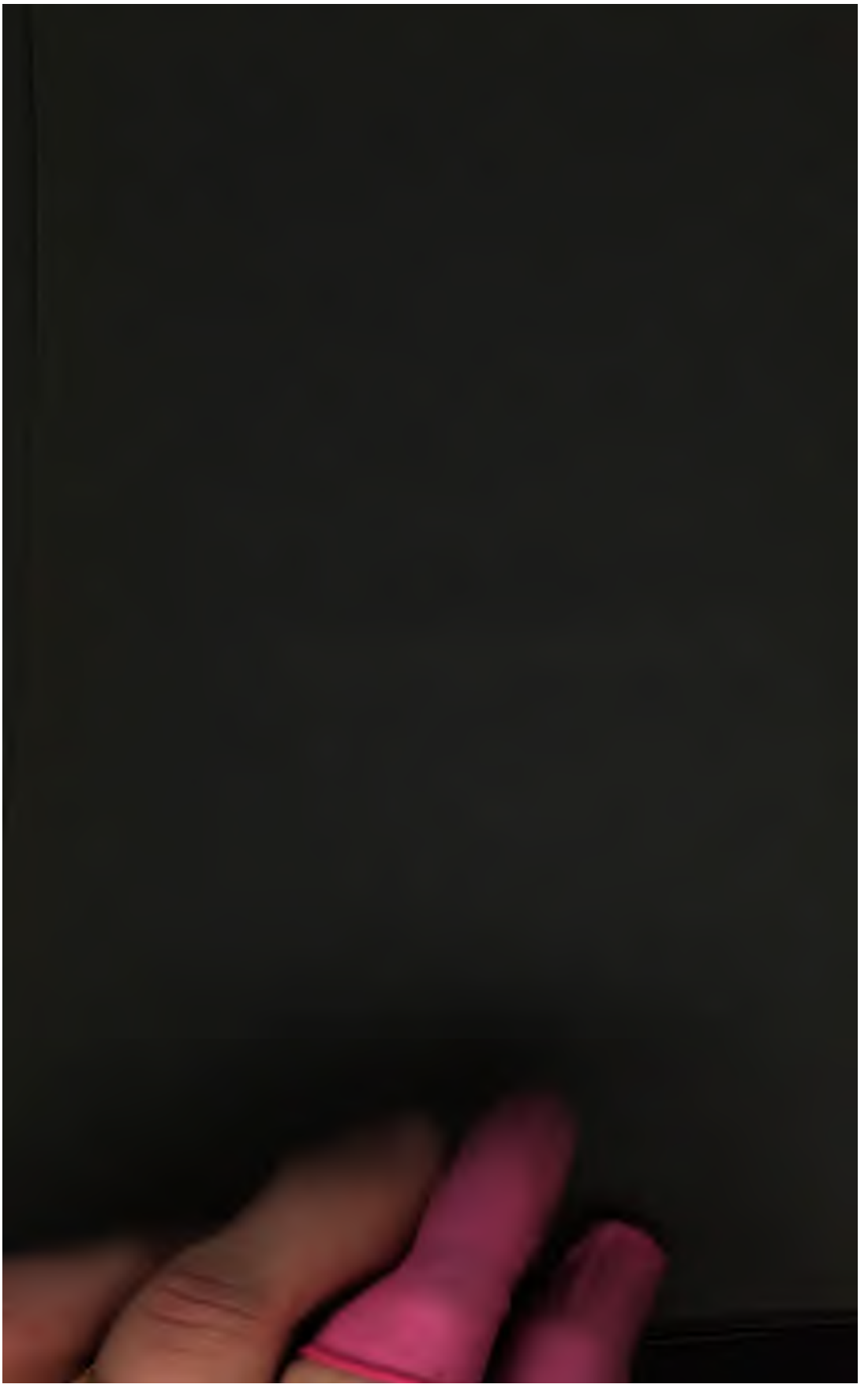
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,110

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



compl qet 1 ST
Ms.
1897
7778

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1898. T. LXXXII. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-SEPTIÈME

(QUATRE-VINGT-DEUXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DE [illegible]
5, RUE SAINT-[illegible]

1882

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

Compl. rel
Lunt
7-14-39
332 35-

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *La Peinture au château de Chantilly,* par F.-A. Gruyer. *École française.* Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-4 de 502 p., orné de 40 héliograv. par Braun, Clément et Cie. Broché, 40 r. — 2. *Du Tonkin aux Indes, janvier 1895-janvier 1896,* par le prince Henri d'Orléans. Paris, Calmann Lévy, 1898, gr. in-4 de 442 p., illustré par G. Vuillier d'après les photographies de l'auteur; cartes et appendice géographique par Émile Roux, enseigne de vaisseau. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 3. *Un Parisien à Madagascar. Aventures et impressions de voyage,* par Ét. Grosclaude. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de xvi-368 p., illustré de 138 grav. Broché 10 fr.; relié 15 fr. — 4. *La Terre-Sainte, Jérusalem et le nord de la Judée,* par Victor Guérin. Paris, Plon et Nourrit, 1897, gr. in-4 de 338 p., orné de 147 grav. Broché 8 fr. ; relié 14 fr. — 5. *Souvenirs de guerre, 1870-1871, et l'Alliance franco-russe, 1897,* par le colonel Henri de Ponchalon. Paris, Sanard et Derangeon, 1897, gr. in-4 de 368 p., illustré de 150 portraits, batailles, vues et de 30 grav. hors texte. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 6. *La Truite de rivière, pêche à la mouche artificielle,* par G.-Albert Petit. Paris, Delagrave, 1897, in-8 de xii 439 p., illustrations de G. Fraipont, Guydo, Juillerat, etc. Broché, 20 fr. — 7. *La Cantinière France, son histoire,* par G. Montorgueil, imagée par Job. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1898), album tiré en couleurs, gr. in-4 de. 80 p., 60 grav. cart. tr. rouges, 12 fr. — 8. *A l'abordage,* par Henry de Brisay. Ibid. s. d. (1898), gr. in-4 de 816 p., illustr. de Ed. Zier. Broché, 12 fr. ; rel. fers spéc., tr. dorées, 15 fr. — 9. *Les Deux Gosses,* par Pierre Decourcelle. Ibid., s. d. (1898), gr. in-8 de 315 p., illustré de 50 compositions par L. et J. Jouenne. Relié fers spéciaux, tr. dorées, 11 fr. — 10. *Jeanne-la-Patrie,* par Edgar Monteil. Ibid., s, d. (1898), gr. in-4 de 202 p., illustré de dessins de René Lelong. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 11. *L'Homme en nickel,* par G. Béthuys. Ibid., gr. in-4 de 216 p., illustrations de J. Beuzon. Relié fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 12. *L'Héritage de Pierrech,* par Yan de Castétis. Paris, Westhausser, s. d. (1898), petit in-4 de 90 p., illustrations par Mlle Garay. Cartonné, 6 fr.

1. — Le plus beau livre d'art de l'année, où les livres d'art ont été rares, est à coup sûr le second volume de l'ouvrage de M. F.-A. Gruyer sur *la Peinture au château de Chantilly*, préparé avec sollicitude par la maison Plon. Ce volume est consacré à la peinture française et forme, avec celui des écoles étrangères, un catalogue complet de ce petit musée de tableaux de choix, qui est peut-être la partie la plus précieuse des collections léguées à l'Institut par Mgr le duc d'Aumale. M. Anatole Gruyer, qui fut un des collaborateurs dévoués du prince dans le classement de ses richesses et un de ses conseillers les plus écoutés, a constitué sur chaque œuvre un dossier de renseignements historiques et artistiques, et y a joint, sur chacun des artistes représentés, une notice d'homme de goût, d'une information discrète, qui accueille volontiers

l'anecdote utile et se fait lire avec plaisir. C'est une façon de catalogue qui n'est peut-être pas scientifique au sens où on l'entend aujourd'hui, mais qui n'est sans charme ni pour l'auteur, quand il l'écrit, ni pour le lecteur, quand il rencontre cette aimable manière de l'instruire. Quarante héliogravures Braun mettent sous les yeux une partie des œuvres décrites. On aurait pu préférer çà et là un autre choix ; mais les éditeurs ont eu pour règle le goût du prince et sa prédilection bien connue pour certains de ses objets. Le duc d'Aumale vivait encore, en effet, quand fut arrêté le plan définitif du travail de M. Gruyer. Il n'a pu assister à son achèvement, et une dédicace émue s'adresse à un nom « qui n'est plus illustre que parmi les morts. » — Les collections de Chantilly sont trop connues pour qu'on rappelle ici les œuvres principales dont le livre donne la description ou l'image. On peut cependant en noter un caractère général : l'histoire non moins que l'art, surtout pour la partie antérieure à notre siècle, a présidé à l'acquisition des œuvres. C'est toute une iconographie française qui se trouve réunie dans la maison des Montmorency et des Condé, et il serait fort à souhaiter qu'un répertoire abrégé en fût dressé, sans distinction de nature d'ouvrages, peintures, dessins et sculptures présentés ensemble. Nous commençons ici par cette belle série de portraits du XVIe siècle, dus en partie à François Clouet et à Corneille de Lyon, qui complètent les crayons plus intéressants encore de la même époque. Certains autres reproduits ici sont célèbres : le Molière, de Mignard (?), Mlle Duclos, de Largillière, Mlle de Clermont, de Nattier, Marie-Antoinette, de Drouais, le duc d'Orléans et le duc de Chartres, de Carle Vernet. On ne s'étonnera pas de constater que les deux tiers des peintures anciennes de Chantilly sont des portraits, si l'on songe à la place que cette forme d'art tient dans l'Ecole française et aussi aux goûts historiques du prince qui les avait amoureusement réunies.

2. — Le volume dans lequel S. A. R. Mgr le prince Henri d'Orléans raconte son remarquable voyage *Du Tonkin aux Indes* est très bien édité et orné de fort belles gravures. Le texte n'est pas moins soigné. Le récit est écrit avec simplicité, d'un style correct. Les descriptions sont agrémentées de détails amusants sur les menus incidents du voyage. On sait que les compagnons européens du prince étaient M. Roux, enseigne de vaisseau, qui a fait de belles cartes-itinéraires, et M. Briffaud, colon au Tonkin. Partant de notre colonie indo-chinoise, la petite troupe a suivi pour traverser le Yun-Nan des itinéraires tout à fait nouveaux. Elle a ainsi gagné Tali et Tsékou en Chine en remontant le Mékong ; elle a tourné ensuite vers l'ouest, coupant les vallées de l'Iraouaddy et de la Salouen et longeant la frontière orientale du Thibet. Là encore, elle a fait d'intéressantes découvertes. La traversée des chaînes de montagnes qui séparent les vallées des grands fleuves

indo-chinois a été des plus pénibles, et c'est presque morts de faim et de fatigue que les voyageurs ont atteint les premiers villages de l'Assam, en pays soumis à l'Angleterre. Le récit des dernières journées d'épreuves est tout à fait dramatique. Rien, dans ce beau volume, ne peut offusquer la morale la plus sévère et, en toute occasion, le prince se montre l'ami dévoué et respectueux des missionnaires catholiques à qui d'ailleurs, il dût le succès de son difficile voyage.

3. — M. Grosclaude est un humoriste bien connu sur le boulevard. Un beau jour il lui a pris la fantaisie de s'en aller en villégiature à Madagascar, et de cette fantaisie est né le beau volume d'étrennes que nous donne la maison Hachette, sous le titre : *Un Parisien à Madagascar*. La dédicace sonne aujourd'hui comme une plaisanterie funèbre : « A Alphonse Daudet, en souvenir de Tartarin, père des explorateurs, je dédie affectueusement ce récit d'un voyage dans le Midi. » Nous la citons cependant parce qu'elle donne bien l'idée du ton enjoué et bon enfant de ce journal d'un explorateur improvisé, tout étonné lui-même de l'être devenu. Ah! certes, ses compagnons d'excursion de Tamatave à Tananarive, dans le Ménabé et dans le Bouéni,n'ont pas dû s'ennuyer en route ; il s'est bien chargé de les dérider. Et cependant il n'a manqué à notre descendant de Tartarin ni fatigues, ni privations, ni même dangers sérieux ; car, à l'époque de son voyage, la grande île était fort troublée et il a fallu faire le coup de feu contre les Fahavalos, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, sans compter les crocodiles que M. Grosclaude n'hésite pas à qualifier de « sales bêtes. » Toutes les facéties boulevardières, tous les calembours dont il a régalé les officiers et les prospecteurs qui l'accompagnaient sont reproduites dans son récit, même ceux d'un goût douteux qu'il n'a pas eu le courage de laisser au fond de son encrier ; aussi est-il fort amusant à lire. Sur la grave question de la colonisation, M. Grosclaude se défend de toute compétence, et cependant, avec un grand bon sens, il émet des idées fort justes que les derniers événements ont pleinement justifiées. Il se montre sévère pour la préparation de la campagne de 1895, mais enthousiaste de l'énergie militaire du général Duchesne et de son chef d'état-major, le général de Torcy. Quant au premier Résident, le trop fameux Laroche, il en fait un portrait des plus réjouissants par la fine ironie avec laquelle il le couvre de fleurs, pour mieux l'éreinter. Par contre, il loue sans réserves le général Gallieni qui lui semble tout à fait l'homme de la situation. En ce qui concerne la question religieuse nous avons de graves réserves à faire. M. Grosclaude est protestant, comme il le déclare loyalement ; dans le cours de son récit de voyage, il s'efforce de garder une louable impartialité, et même il juge sévèrement les pasteurs anglais ennemis de la France. Mais, dans une note sur les missions, qui se trouve en appendice à la fin du volume, il est moins bien inspiré et

blâme les jésuites de leur zèle apostolique ; il propose comme remède à la rivalité confessionnelle qui trouble encore le pays une solution bizarre : le partage de l'île en deux moitiés, l'une livrée à la propagande catholique, l'autre à la propagande protestante. Enfin, suivant lui, les Malgaches ne sont pas plus aptes à concevoir une idée religieuse que leurs ancêtres les singes auxquels ils ressemblent encore d'une manière frappante. Ce livre est fort bien édité et orné de très belles gravures, sans compter une bonne carte de Madagascar.

4. — M. Victor Guérin, l'habile explorateur de la Palestine, a publié en 1882 un splendide ouvrage en deux vol. gr. in-4, fruit de son érudition sévère et de son expérience consommée ; nul n'a visité avec un soin plus consciencieux les moindres localités de la Terre-Sainte. C'est un fragment de cet important travail que sous le titre : *La Terre-Sainte, Jérusalem et le nord de la Judée,* nous offre aujourd'hui la maison Plon, en le mettant à la portée de toutes les bourses. Jérusalem nous apparaît d'abord, avec tous ses souvenirs historiques, avec la description de tous ses monuments, de ses trois enceintes, de ses principales nécropoles. L'auteur suit l'ordre des temps et décrit la cité sainte aux diverses époques. Puis il nous introduit dans la Judée et nous montre Betphagé, Béthanie, Bethléem, le monastère de Saint-Saba. Voici la Mer Morte, le Jourdain, Jéricho, toutes les localités du nord de la Judée. Une suite de gravures, semées avec profusion, accompagne ces pages tracées avec une foi vive et un remarquable talent.

5. — Les *Souvenirs de guerre (1870-71) et l'Alliance franco-russe,* du colonel de Ponchalon, résument l'histoire de l'Année terrible. Les événements militaires y sont retracés par une plume compétente, avec le souci d'élever les cœurs, et de tirer du récit de nos désastres des enseignements salutaires pour les jeunes générations. La seconde partie de l'ouvrage donne la genèse de l'alliance franco-russe. L'auteur étudie le mouvement d'opinion qui se dessina dès 1875 à Pétersbourg en faveur de la France et contre l'Allemagne. Il établit qu'en dépit de l'instabilité et de l'incohérence des gouvernants français, l'alliance se faisait dans les esprits avant d'être sanctionnée officiellement par la diplomatie ; enfin il décrit les imposantes manifestations qui se produisirent à Cronstadt, à Toulon, à Péterhof, à Paris et rappelle de façon très détaillée la visite en France de l'Empereur et de l'Impératrice de Russie. La France et la Russie alliées sont-elles devenues « gardiennes de la paix du monde » comme l'affirme le colonel de Ponchalon ? Cette pensée n'est pas dépourvue de toute exagération. Ces *Souvenirs de guerre* sont illustrés de cent cinquante portraits, vues, batailles et de trente gravures hors texte ; ils sont suivis d'une biographie des principaux généraux et personnages mentionnés dans ce beau volume.

6. — Il faut être vraiment un grand pêcheur devant l'Eternel pour

consacrer un si gros volume à *la Truite de rivière*. Pour vous livrer fructueusement à la pêche de ce succulent poisson, M. G.-A. Petit ne vous enverra pas bien loin. Il se contentera de vous expédier en Normandie ou en Bretagne, où vous trouverez « des eaux admirables, qui, suffisamment protégées, donnent toutes satisfactions au *sportman* le plus exigeant. » Et pour apprendre à y pêcher, déclare l'auteur, « lisez mon modeste bouquin. J'y ai mis à votre intention tout ce que m'a enseigné ma trop longue expérience. » Il y a bien des manières de pêcher la truite ; mais la meilleure, selon M. Petit, est celle qui consiste à employer la mouche artificielle ; et il donne ses raisons. Tour à tour l'auteur vous dira comment vous devez vous outiller et vous servir de « vos armes » ; il vous décrira ensuite assez longuement les mouches, artificielles bien entendu, dont il convient de vous munir, ainsi que les divers accessoires dont vous ne sauriez vous passer ; il ira même jusqu'à déterminer les costumes que, selon les saisons, vous devrez adopter de préférence. Son volume est très beau : admirablement imprimé, il est illustré de deux cents gracieux dessins qui reproduisent non seulement des engins variés, mais aussi des scènes de pêches (démonstration par le fait), des paysages ravissants et des enjolivements demandés aux fleurs, aux plantes, aux arbres, aux oiseaux même. D'aucuns pourront craindre qu'un tel ouvrage soit d'allures monotones ; il n'en est rien : M. Petit possède un esprit pétillant qui vivifie chaque page ; il excelle surtout dans l'anecdote. *La Truite de rivière* est un cadeau d'étrennes à faire pâmer d'aise un pêcheur impénitent.

7. — Matériellement, l'album que vient de publier la maison Charavay, Mantoux et Martin est superbe ; impossible de faire quelque chose de plus brillant : les images en couleurs de Job sont fort belles. Mais que dirons-nous du texte de *la Cantinière France, son histoire* ? Que l'on s'imagine une sorte de court poème en prose, où presque tout sonne le creux, où le faux s'étale d'une façon éclatante. Cela commence par un aperçu nuageux des principaux faits de la Révolution qui s'éclipse devant l'Empereur qui, de victoires en victoires, conduit la France aux abîmes dont l'héritier de la monarchie nationale l'a enfin tirée. Il va de soi que M. Montorgueil, l'auteur du texte, ne parle pas dans ces termes de la Restauration. L'ensemble donne l'idée d'un amalgame étrange de sympathies révolutionnaires exprimées en ton mineur et d'enthousiasmes discrets de ce qu'il est convenu d'appeler l'épopée impériale.

8. — C'est une bien terrible histoire que celle que nous raconte M. Henri de Brisay dans son volume *A l'abordage* ! L'action débute à Saint-Malo, se poursuit en mer depuis cette ville jusqu'en vue des côtes de l'Inde, et, après s'être déroulée dans ce pays où Français et

Anglais bataillent les uns contre les autres au temps du fameux bailli de Suffren, s'arrête à son point de départ, c'est-à-dire à Saint-Malo. Deux aventuriers anglais, le frère et la sœur, ont résolu de s'assurer d'une fortune énorme, qui leur est contestée, en faisant disparaître une famille malouine composée du père, du fils et de la fille. Mais, malgré leurs ruses, leurs trahisons et leur courage féroce, ils échouent. D'ailleurs ils se sont attaqués à forte partie, et tous deux paient de leur vie leurs criminelles tentatives, alors que, dans le camp de leurs adversaires, tout se termine triomphalement par deux mariages. Roman des plus dramatiques, très intéressant, animé de vifs sentiments patriotiques, gracieusement relié et bien illustré. Quant à la pensée religieuse, sans être aussi accentuée que le sujet semblait le comporter, elle offre ici une expression suffisante.

9. — M. Decourcelle a tiré de sa pièce *les Deux Gosses* la matière d'un récit pour la jeunesse; l'histoire, sous cette forme nouvelle, trouvera auprès des jeunes lecteurs le même succès qu'elle a obtenu sous la forme dramatique. La naissance du petit Jean a fait la joie du comte et de la comtesse de Kerlor ; et le ménage est heureux et uni, quand la vieille gouvernante Barbara, espionne allemande, y jette le trouble en dérobant le portefeuille du comte pour vendre à l'Allemagne les secrets qu'il contient. Le comte, qui soupçonne sa femme de ce vol, la quitte et lui enlève son enfant. Celui-ci, laissé un instant aux soins d'une femme de chambre, est pris par un roulotier; et dès lors sa vie devient un martyre, il n'a de consolation que dans la compagnie du petit Claudinet, victime comme lui des roulotiers; ils se soutiennent mutuellement, s'encouragent, se donnent de bons conseils ; et pour éviter de voler comme leurs misérables maîtres veulent les y contraindre, ils forment le projet de s'enfuir. Le comte de Kerlor, qui a su entre quelles mains est tombé son fils, veut le racheter ; mais Jean s'est enfui et les misérables lui livrent Claudinet. Jean retrouve sa mère au moment où une religieuse vient d'apprendre à celle-ci que Claudinet n'est pas son fils. Les gredins, à qui Jean a pu dérober le fameux portefeuille, viennent pour le prendre et se venger de lui; mais Claudinet le sauve. Beau modèle de dévouement fraternel ; touchante histoire où la note religieuse ne fait pas complètement défaut.

10. — *Jeanne-la-Patrie* est la vaillante fille d'un fermier bourguignon, élevée avec le fils des propriétaires de la ferme. La guerre éclate, le jeune homme s'engage dans les francs-tireurs ; elle ne peut y tenir, part elle-même comme ambulancière et ramasse sur le champ de bataille son ami d'enfance blessé grièvement; elle le ramène à la ferme qui est bientôt attaquée par un escadron de uhlans. Comme cette ferme est entourée de murailles et de fossés, ses habitants n'hésitent pas à barricader leurs portes et à subir un siège. Le propriétaire

et le fermier, sortis imprudemment, sont faits prisonniers, et c'est Jeanne qui devient l'âme de la défense. Elle déjoue victorieusement toutes les ruses de l'ennemi et prolonge la résistance jusqu'à la conclusion de la paix. Naturellement, elle épouse le fils du propriétaire, son ami d'enfance. Ce petit roman fort innocent serait recommandable si l'idée religieuse n'en était systématiquement écartée. De plus, dans une préface adressée à ses jeunes lecteurs, l'auteur leur enseigne que la guerre est un fléau inventé par les pasteurs de peuples en vue d'intérêts égoïstes et que l'idée de patrie ne date en France que de la grande Révolution. En voilà certes assez pour que nous écartions ce livre de nos tables de famille.

11. — *L'Homme en nickel*, de M. G. Béthuys, forme un livre vraiment original et amusant. Le titre en est suggestif, et la donnée pas banale. Un vieux savant, préoccupé toute sa vie d'un grave problème scientifique, l'occlusion des êtres vivants, pousse l'héroïsme ou la folie jusqu'à poursuivre l'expérience sur lui-même. Le résultat est merveilleux pour la science, mais bien triste pour le pauvre homme enfermé tout vivant dans une couche de métal, et plus triste encore peut-être pour deux braves gens qu'on accuse de sa mort, car il est bien entendu que nul ne soupçonne la cause de sa disparition. Maintenant si l'on imagine la fuite précipitée des deux prétendus assassins, et, au milieu de leur lamentable odyssée, les plus bizarres aventures telles que leur enrôlement dans une troupe de saltimbanques, leur évasion en ballon et finalement la résurrection inopinée de « l'homme en nickel, » on aura un rapide aperçu du récit de M. Béthuys. S'il nous faut maintenant porter un jugement sur ce livre, nous en dirons assez en le recommandant à ceux que passionnent les événements extraordinaires et qui se contentent d'aventures peu banales, sans rechercher des considérations religieuses ou simplement morales. Celles-ci, malheureusement, font complètement défaut dans l'œuvre de M. Béthuys.

12. — L'éditeur Louis Westhausser nous offre un joli album, intitulé: *l'Héritage de Pierrech*, par M. Yan de Castétis, avec des illustrations très fines de Mme Garray et une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française. Voici comment l'académicien présente l'ouvrage au public : « Le récit est intéressant, simple, ému ; il plaira. Le petit orphelin et son âne attireront cette « larme à l'œil » dont parle Sterne, qui s'attendrissait lui aussi sur un âne mort. » L'histoire du bourriquot est racontée avec humour ; elle a pour théâtre le pays basque et a un parfum local qui ajoute à son attrait; ajoutons que le rôle que jouent deux Anglais la rend très divertissante. VISENOT.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Supplément au Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, par Léon Say et Chailley-Bert. Paris, Guillaumin, 1897, gr. in-8 à 2 colonnes, de 272 p., 5 fr. — 2. *Staats-Lexikon*, par A. Bruder et J. Bachem. 45e et 46e livraisons. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1897, gr. in-8, de p. 961 à p. 1240. — 3. *Les Socialistes au pouvoir*, par Hippolyte Verly. Paris, Le Soudier, 5e édition, 1897, in-16 de 168 p., 2 fr. 50 — 4. *L'Éternelle Utopie*, par Kirchenheim. Paris, Le Soudier, 1897, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 5. *Il Socialismo e il Pensiero moderno*, da Alessandro Chiappelli. Firenze, Le Monnier 1897, in-12 de xiv-344 p., 4 fr. — 6. *Origines du socialisme d'État en Allemagne*, par Charles Andler. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 476 p., 7 fr. — 7. *Annales de l'Institut international de sociologie*, par René Worms. T. III, année 1896. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 466 p., avec planches, 7 fr. — 8. *L'Œuvre internationale*, par Magalhaes-Lima. Paris, Giard et Brière, 1897, in-12 de xiv-148 p., 2 fr. — 9. *La Société et la morale*, par Henri Secrétan. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 400 p., 3 fr. 50. — 10. *La Science sociale morale politique*, par Th. Funck-Brentano. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de xii-480 p., 7 fr. 50. — 11. *La Lutte contre le mal*, par Clamageran. Paris, Alcan 1897, in-12 de 312 p., 3 fr. 50. — 12. *Société, État, Patrie*, par Fabreguettes, t. II. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de 808 p. ; les 2 tomes ensemble, 15 fr. — 13. *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1897*, par Maurice Block, 54e année. Paris, Guillaumin, 1897, in-16 de 1052 p., 9 fr. — 14. *Études sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire*, par Georges Blondel. Paris, Larose, 1897, in-8 de xii-522 p., 7 fr. — 15. *Le Socialisme en Angleterre*, par Albert Métin, Paris, Alcan, 1897, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Minimum de salaire en Belgique*, par Lucien Le Foyer. Paris, Giard et Brière, 1897, in-12 de 96 p., 1 fr. 50. — 17. *Autour du catholicisme social*, par Georges Goyau (Léon Grégoire). Paris, Perrin, 1897, in-12 de 324 p., 3 fr. 50.—18. *Le Catholicisme social*. T. II, *les Remèdes amers*, par Paul Lapeyre. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xii-518 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Clergé et la Question sociale*, par Scheicher. Bruxelles, Schepens, 1897, in-12 de xviii-340 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Economia sociale cristiana avanti Costantino*, da Umberto Benigni. Genova Fassicomo e Scotte, 1897, in-12 de 270 p., 2 fr. 60. — 21. *La Sociologie par Auguste Comte résumée*, par Émile Rigolage. Paris, Alcan, 1897, in-8 de xvi-472 p., 7 fr. 50. — 22. *Abrégé des œuvres de* Proudhon. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de xviii-500 p., 3 fr. 50. — 23. *South American Trade of Baltimore*, by Fr. Rutter. Baltimore, John Hopkins, 1897, in-8 de 88 p., 2 fr. 50. — 24. *Daniel Raymond*, by Th. Patrick Neill. Baltimore, John Hopkins, 1897, in-8 de 64 p., 2 fr. 50. — 25. *L'Antisémitisme*, par Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 78 p., 1 fr. — 26. *L'Émigration des femmes aux colonies*, discours de MM. d'Haussonville et Chailley-Bert. Paris, Colin et Cie, 1897, in-16 de 64 p., 1 fr. — 27. *Les Progrès de la science économique depuis Adam Smith*, par Maurice Block. 2e édition. Paris, Guillaumin, 1897, 2 vol. in-8 de xii-680 et 582 p., 16 fr. — 28. *Principes sociologiques*, par Charles Mismer. 2e édition. Paris, Alcan, 1898, in-8 de xii-286 p., 5 fr.

1. — Tout le monde connaissait le *Nouveau Dictionnaire d'économie politique* de MM. Léon Say et Joseph Chailley-Bert, paru en 1891. M. Léon Say a eu le temps d'en faire préparer un *Supplément*, dont il a revu lui-même le manuscrit dans les dernières semaines avant sa mort. Ce nouveau volume, auquel un assez grand nombre de spécialistes ont collaboré, comble heureusement certaines lacunes, surtout en ce qui concerne la biographie des auteurs économiques. D'autre part certains articles (comme l'article *Circulation*) groupent commodément des notions que les précédents volumes éparpillaient sous divers titres. On pourrait toutefois, pour le *Supplément* comme pour l'ouvrage antérieur, souhaiter plus de précision, plus de netteté et de brièveté, avec moins de dissertations et d'amplifications verbeuses et délayées.

Pourquoi pas, par exemple, quelque chose comme le « Littré » de l'économie politique ? Il ne faut jamais perdre de vue, en effet, qu'un dictionnaire scientifique n'est pas un recueil de thèses, mais bien plutôt une mine de renseignements, appuyés, s'il le faut, sur des noms, des chiffres et des dates. C'est plus aride peut-être et plus difficile à composer, mais c'est aussi plus substantiel.

2. — D'autre part aussi, le *Staats-Lexikon*, publié par la maison Herder, de Fribourg, vaste encyclopédie que le docteur Bruder avait commencée et que M. Bachem a continuée après lui, vient d'arriver à sa fin avec les 45e et 46e livraisons. C'est un travail sérieux que nous avons loué plus d'une fois, malgré la nécessité où nous avons été de faire quelques réserves. Trop d'articles, écrits dans la pure doctrine des « chrétiens-sociaux » d'Autriche, révèlent une regrettable ignorance de l'économie politique. Dans le dernier fascicule par exemple, je citerai l'article *Wucher* (usure), du docteur Ratzinger. La distinction entre le prêt, d'une part, et le « crédit industriel et commercial, » d'autre part, n'est qu'une fantaisie, si l'on se refuse, comme M. Ratzinger, à faire entrer dans ce genre de crédit le prêt à la production. Il est vrai que l'auteur croit trouver dans son système un moyen de maintenir la prohibition de l'intérêt dans tous les prêts, même faits à la production, et de l'écarter au contraire dans le prétendu « crédit industriel et commercial. » Toutefois cette différence de traitement qu'il imagine, est inconciliable, non seulement avec la doctrine de saint Thomas d'Aquin, qui défendait de vendre meilleur marché payable comptant que payable à terme, mais encore avec la fameuse encyclique *Vix pervenit* de Benoît XIV. Donc la difficulté n'est point écartée, et il faut trouver autre chose. Pourquoi aussi l'auteur n'a-t-il pas daigné au moins nous faire connaître la décision de la Pénitencerie romaine de 1830 et la désuétude bien réfléchie où le Saint-Siège a laissé tomber depuis lors les anciennes prohibitions contre le prêt à intérêt ? Des explications à cet égard étaient indispensables. M. Ratzinger les a évitées : il a jugé sans doute que son siège était fait et il aura reculé devant la nécessité de le refaire.

3. — M. Hippolyte Verly vient de reproduire, avec quelques abréviations et dans un format très portatif, son *Triomphe du socialisme*. Cette fois-ci il l'appelle *les Socialistes au pouvoir*, « simple histoire à la portée de tout le monde. » Tout le monde, en effet, voudra lire le journal du brave ouvrier Martin, décrivant au jour le jour les événements qui se déroulent en France au lendemain du triomphe électoral du socialisme, et qui découlent, avec une logique implacable, des théories les plus authentiques de Bebel, de Liebknecht et de Jules Guesde. Nous renouvelons à l'auteur nos félicitations les plus chaudes et les plus sincères, recommandant à chacun de faire lire cet opuscule.

4. — M. Chazaud des Granges a traduit l'*Éternelle Utopie* de Kirchenheim, avec ce sous-titre : *Étude du socialisme à travers les âges*. La traduction est parvenue rapidement à sa troisième édition. Ce succès ne nous étonne point : car le livre est d'une lecture vraiment attachante. L'auteur y passe rapidement en revue tous les romans utopiques et tous les plans d'une reconstitution artificielle de la société, depuis *la République*, de Platon, jusqu'au fameux *Looking backward*, de Bellamy, sans omettre le *Télémaque*, de Fénelon, l'*Histoire des Sévarambes*, de Vairasse, et les fantaisies de Cabet. Tout cela est résumé, plus encore que critiqué : d'autre part le volume est solidement documenté et les sources bibliographiques, indiquées dans les notes, accusent un travail des plus consciencieux. L'auteur possède son sujet d'une manière universelle : la littérature française, en particulier, lui est fort bien connue. C'est d'ailleurs celle qui lui fournit le plus de matériaux car les Français, surtout aux XVIIe et XVIIIe siècles, ont fait preuve en ce genre d'une imagination beaucoup plus féconde que tous les autres peuples. L'Allemagne n'entre guère en scène qu'avec la *Reipublicæ christianopolitanæ descriptio*, publiée en 1619 par un pasteur de Souabe nommé Andreæ, et avec *le Royaume d'Ophir*, d'un auteur inconnu de la fin du même siècle. Ce sont d'ailleurs les deux seules compositions de cet ordre qui — protestantes l'une et l'autre — se soient inspirées d'un sentiment religieux et chrétien. — Dans son ensemble toutefois, l'ouvrage est plus et moins qu'une « étude du socialisme à travers les âges. » Ainsi, bien en dehors des voies du socialisme, on y trouve une analyse de l'opuscule très sérieux de l'ex-roi de Pologne Stanislas Leczinski ; et le *Pélerinage de Niel Klim au centre de la terre*, du Norvégien Holberg, se rapproche autant, sinon plus, des voyages fantastiques de M. Jules Verne que des rêveries de Thomas Morus et de Campanella. — Au point de vue de l'esprit et des opinions personnelles de l'auteur, s'il est très orthodoxe à propos des institutions sociales comme la propriété, le mariage et la liberté, il n'est pas exempt de préjugés à l'encontre du catholicisme et particulièrement des ordres religieux ; de plus, la nécessité de faire connaître sous toutes les faces les rêveurs dont il analysait les ouvrages, l'a entraîné plus d'une fois dans certaines descriptions ou au moins dans certains détails qui ne sont point à mettre entre toutes mains : il est vrai, d'autre part qu'il a eu la pudeur de ne pas traduire le latin original de l'ex-moine Campanella. — La traduction est d'une lecture agréable ; on n'y retrouve pas la pédantesque lourdeur des écrivains allemands. Tout au plus pourrait-on, en certains endroits, demander un peu plus de clarté.

5. — Nous n'en avons pas encore fini avec le socialisme. M. Alexandre Chiappelli, professeur à l'Université de Naples, a fait

réimprimer et publier en un volume, sous le titre : *Il Socialismo e il Pensiero moderno,* diverses études détachées qui avaient paru, à dater de 1894, dans des revues comme la *Nuova Antologia* et la *Riforma sociale.* Elles ont pour titres : Patrie et socialisme ; Darwinisme et socialisme ; Socialisme et Art ; Philosophie et Socialisme ; Socialisme et Pessimisme ; l'Idée morale dans le socialisme ; enfin, Religion et Socialisme. Le socialisme y est constamment envisagé sous un aspect favorable et entouré de sympathies. Mais le côté économique des sujets est laissé complètement dans l'ombre. M. Chiappelli fait un peu du socialisme en chambre, en dilettante qui tend à tout subjectiver. La dernière étude est peut-être la plus curieuse : c'est celle où l'auteur, convaincu qu'une religion a pour caractère unique et essentiel l'enthousiasme en quelque chose, s'efforce de démontrer que le socialisme est une religion, qu'il a sa foi, ses dogmes et même ses cérémonies.

6. — M. Charles Andler, avec les *Origines du socialisme d'État en Allemagne*, avait certes pris un titre fort intéressant. Dois-je avouer que la lecture m'a déçu ? Hélas ! oui. M. Andler a envisagé son sujet sous un aspect tellement abstrait que nombre de ses généralisations ne sortent pas du domaine de l'idéologie. Il y a beaucoup de travail et un effort immense de réflexion dans tous les jugements portés sur l'influence ouverte ou latente de Hegel, de Savigny, de Thunen, de Rodbertus et de List ; c'est même, j'en conviens, une œuvre très sérieuse qui mérite d'être étudiée et discutée sérieusement pour pouvoir être solidement réfutée. Mais M. Andler, trop préoccupé de l'évolution des formules, ne les a pas rapprochées des faits. Il n'a, par exemple, aucun soupçon des changements du pouvoir de la monnaie ni de beaucoup d'autres choses, quand il écrit en parlant de l'agriculture : « Le revenu total a grandi sous l'impulsion continue de la crise industrielle. Les prix sont plus élevés que jamais, mais des charges nouvelles pèsent sur l'agriculture et des concurrences ont surgi (il ne s'agit pas du Nouveau-Monde) qui déprécient les produits ou les capitaux agricoles relativement à d'autres produits ou à d'autres capitaux. Ces causes de ruine, survenues depuis, dissimulent l'augmentation effective du rendement et la font méconnaître » (p. 353). Ainsi l'économie politique en chambre, telle qu'on en fait pour les thèses de philosophie à passer en Sorbonne, ignore volontiers les faits et leur contingence : il lui manque radicalement la connaissance et surtout l'intelligence de la statistique. C'est ce que j'appelais tout à l'heure de l'idéologie. Du reste, M. Andler, convaincu que « la misère pourrait disparaître » (p. 7), a des tendances et des conclusions très nettement socialistes. Selon lui, « toute productivité est sociale » (p. 476 et s.). Il faut donc que l'on « abolisse la renta-

bilité. » A ce moment-là « le bénéfice collectif » (c'est-à-dire « la productivité qu'a arrachée aux agents naturels l'effort de tous les hommes accumulé durant tant de siècles ») « serait réparti entre les individus, proportionnellement à la quantité et à la qualité de leur besogne évaluée par une entente au sujet de sa valeur sociale » (p. 475). Alors, direz-vous, M. Andler est un collectiviste marxiste ? Oui, mais il attendra le temps nécessaire, car « l'expropriation de tous les titres de rente, fonciers ou capitalistes, ne devrait être ni soudaine, ni violente » : on commencera en ne faisant rendre par les propriétaires à la société que « quelque chose de ce que la société leur a confié par une délégation provisoire » (p. 475). M. Andler, maître de conférences à l'École normale supérieure, est donc un nouvel exemple de la manière dont le socialisme soi-disant scientifique s'infiltre dans l'Université sous le regard bienveillant des ministres.

7. — M. René Worms, auditeur au Conseil d'État et secrétaire général de l'*Institut international de sociologie*, vient de publier dans les *Annales* de cet institut les divers travaux de l'année 1896. Le recueil comprend douze rapports, de longueur et d'importance inégales. Je signale parmi eux « la Méthode graphique en sociologie, » par M. Paul de Lilienfeld ; « la Sociologie et la Morale, » par M. René Worms ; « les Sociétés animales et les Sociétés humaines primitives, » par M. Adolphe Posada, etc., etc. Mais des travaux de ce genre sont faits pour discréditer la prétendue sociologie auprès de tous les esprits critiques et positifs, plutôt que pour la mettre en honneur ; car la faiblesse des démonstrations, la hâtive imprudence des généralisations et des analogies, bien plus encore les attaques dirigées par MM. Worms, Tarde, Novicow et autres contre toutes les bases métaphysiques de la morale et même contre toute morale, risquent de faire prendre cette sociologie, non pas pour une science, mais pour un assemblage de dangereuses hypothèses. Si l'on trouve mon jugement trop sévère, que l'on veuille bien lire la « Méthode graphique en sociologie, » par M. de Lilienfeld. Certes, les statisticiens les plus expérimentés et les plus judicieux ont maintes fois présenté le résultat de leurs constatations à l'aide de graphiques qui parlent aux yeux, et *la France économique* de M. de Foville, pour ne citer que ce petit vade-mecum des publicistes sérieux, en fait usage à chaque instant. Ce n'est donc pas nouveau. Mais M. de Lilienfeld, se départissant de l'impartialité exigée de tout homme de chiffres, demande à la statistique graphique des arguments pour les chimères qui hantent son propre cerveau. Pour lui, la statistique devra démontrer que « l'homme de l'avenir, plus précoce intellectuellement et de meilleure heure raffermi moralement, parviendra à combattre les instincts génésiques animaux avec plus de facilité et de succès : il deviendra moins salace (?) et moins prolifique. Après

cinquante mille ans de capitalisation continue des énergies psychophysiques, l'homme de quinze ans sera aussi développé au point de vue intellectuel et moral que l'homme de trente-cinq ans. L'homme de ce temps-là sera capable de lutter avec plus de succès contre les tentations de la chair que l'homme des générations précédentes » (p. 114-115). Que fait donc M. de Lilienfeld des statistiques contemporaines, qui attestent chez nous une augmentation caractéristique de la criminalité en général et des crimes passionnels en particulier ? Est-ce que, ne sachant lire que les images et les dessins des courbes, il ne comprend pas les rapports du garde des sceaux ? Aussi bien, dans le fond, toute cette école, qui cherche à provoquer un bruit tout factice autour des élucubrations incohérentes de ses membres, est-elle elle-même un défi à la morale. M. René Worms, par exemple, pose en fait que l'infanticide, le parricide et la prostitution, s'ils sont honnis dans certains pays, sont honorés dans d'autres, et que la probité et le respect de la vie d'autrui donnent lieu à des appréciations tout aussi disparates selon les pays et les temps. Il en conclut que « les besoins humains sont trop variés et trop pressants pour se plier à une règle uniforme et rigide qui leur serait imposée par un législateur (Dieu ou conscience) placé au dessus et en dehors d'eux-mêmes. L'individu doit satisfaire ses besoins ; voilà la base indestructible de la morale » (p. 213.). Et là-dessus, adversaire ou émule de Kant, qu'il prétend convaincre d'apriorisme, M. Worms tente de tout réédifier. Mais si hardi que fût le criticisme de Kant, le philosophe de Kœnigsberg, dans sa critique négative, s'arrêtait au moins contre la « raison pratique » que la conscience morale lui révélait. M. Worms, hélas ! n'a rien de ces intuitions ou de ces scrupules ; hors la sociologie, il doute de tout ou nie tout. En voilà assez sur ce sujet ; je me reprocherais de faire une plus longue réclame à cette petite société d'admiration mutuelle — aussi mutuelle qu'injustifiée — qui s'appelle « l'Institut international de sociologie. »

8. — Je ne sais pas même si je descends d'un cran plus bas en passant à *l'Œuvre internationale*, de M. Magalhaes Lima. Ici il est question du « triomphe de l'humanisme » par la fédération de tous les peuples et la fin de toutes les exploitations. L'union libre — avec monogamie, il est vrai — aura supprimé la tyrannie domestique du mariage ; la victoire du socialisme aura aboli la tyrannie politique et économique, sous laquelle gémit maintenant le prolétariat ; enfin la disparition de la guerre, grâce à la « généralisation d'une éducation scientifique » (p. 99), aura tari la source de ces flots de sang et de larmes qui coulent encore par intervalles, en même temps qu'elle aura prévenu pour l'avenir toute déperdition de forces dans les travaux de l'armement et de la défense nationale. Un tribunal arbitral internatio-

nal réglera tous les différends entre les peuples fédérés. Toutefois comment ce tribunal fera-t-il exécuter ses décisions ? Il n'y a que cela qu'on ne me dit pas. Pour toutes ces billevesées, l'auteur a trouvé un traducteur en M. Oscar d'Araujo, et il cite parmi les publicistes éminents dont il a mis les lumières à contribution MM. Jaurès, Benoît Malon, Marx, Engels, Argyriadès, Max Nordau, Proudhon, Fourier, Sébastien Faure, Jean Grave, etc., en un mot toute la gamme anarchiste et socialiste.

9. — M. Secrétan a réuni sous le titre : *La Société et la morale* une suite de chapitres, sans lien entre eux, qui traitent de questions fort diverses appartenant à la morale, à la psychologie et à la métaphysique. C'est très lâche et très décousu, empreint d'un scepticisme philosophique et moral qui inspire un profond sentiment de pitié. Il n'y a rien à lire dans ce volume, qui est vide d'idées justes et qui, imprimé en pages très courtes et en lignes très espacées, n'est pas même plein de mots. Personne n'entreprendra de le réfuter ; la trame du raisonnement y est trop ténue pour qu'il en vaille la peine.

10. — Il serait temps de revenir à des œuvres plus sérieuses. Y suis-je avec M. Funck-Brentano ? Il a bien donné majestueusement le sous-titre : *Morale politique* à son volume de *la Science sociale* ; mais j'en suis encore à me demander ce que la science et la morale ont à voir avec une vingtaine de causeries où le décousu des idées et des sujets rappelle un peu trop le tour incohérent de certaines conversations familières. L'ouvrage a deux parties : 1° méthode et principes ; 2° applications et solutions. Mais de principes, à vrai dire, je n'en vois point : car, outre que M. Funck-Brentano n'a nullement l'envergure d'un philosophe, sa critique est volontiers négative. Il se plaît à montrer que les choses en apparence les plus contraires sont en parfaite harmonie (par exemple que « individualisme et socialisme, comme principes de la vie des peuples, sont une seule et même chose » (p. 327), ou bien que le résultat sera toujours le même, soit qu'on adopte le bimétallisme, ou que l'on se cantonne dans l'unique étalon d'or, soit qu'on établisse l'impôt unique et progressif sur le revenu ou bien que l'on persiste dans le système de la multiplicité des impôts et particulièrement des impôts indirects. Il faut ajouter que M. Funck-Brentano, s'il prétend fonder la « morale politique, » en est resté, quant à lui, à la morale de la vieille école écossaise : car la morale, pour lui, réside tout entière dans « l'accord des idées, des sentiments et des actes de chacun, et de ceux des uns avec ceux des autres, loi immuable du bonheur particulier comme du bien-être général » (p. x). Il n'est donc guère apte à creuser le problème moral des convoitises du socialisme ou des révoltes de l'anarchie, quoiqu'il s'essaye à en résoudre l'énigme. Cette absence de principes moraux le prédispose fort bien aussi à

conclure sa première leçon par cet aphorisme, que « la paix sociale règnera parmi les hommes le jour où une science véritable leur aura donné la sérénité des jugements justes et certains » (p. 18). A première vue cependant et pour les esprits un peu superficiels, l'ouvrage semblait se recommander par son appareil philosophique ; M. Funck-Brentano, en effet, rappelle vingt fois la Logique de Port-Royal, ainsi que l'axiome que « en tout jugement le sujet doit être pris selon son extension et l'attribut selon sa compréhension seulement » (p. 8 et *passim*). A chaque instant aussi il argumente de la loi qu'il formule sous le nom de « loi de circulation des valeurs, » à savoir que « plus les hommes, dans leurs efforts pour acquérir les choses, tiennent compte les uns des affections des autres, plus ils jouissent d'un état de bien-être » ; inversement, que « moins ils le font, moins ils jouissent de cet état et plus ils se croient obligés de recourir à la force pour y atteindre » (p. 87). Avec cette formule-là et beaucoup d'imagination, M. Funck-Brentano croit réussir à expliquer toute l'histoire, depuis celle des Juifs et des Athéniens jusqu'à celle des Romains, depuis celle d'Annibal jusqu'à celle de la Renaissance. C'est puéril. Je ne disconviens pas, du reste, qu'on ne prenne un réel intérêt à certains renseignements ou plus exactement à certaines parenthèses, comme celle qui est consacrée au régime des assurances obligatoires en Allemagne. Seulement il faut se défier des chiffres ; non seulement, en effet, M. Funck-Brentano prête aux « économistes » — qu'il n'aime pas — plus d'une doctrine qui n'est pas la leur, mais encore, enclin aux généralisations faciles et précipitées, il paraît se préoccuper assez peu des détails. Ainsi où a-t-il vu que « les frais d'extraction de l'or (par rapport à l'argent) sont restés les mêmes, de 1 à 16 environ, » mais que « leur rapport (de l'or et de l'argent) a changé de 15 1/2 à 45 et 50 pour cent » (p. 104), ou bien qu' « on a essayé de mettre fin à la crise monétaire de 1850 par l'union monétaire latine » (p. 107), (laquelle union ne date que de 1865) ? Bref, M. Funck-Brentano, n'est guère qu'un sceptique qui se plaît à tout brouiller. Finalement il ne découvre de solution que dans la création d'écoles de jurisprudence où l'on initierait la jeunesse à l'adaptation des lois aux faits, comme dans les Facultés des sciences. Ce serait le triomphe de l'historisme, système allemand qui ne voit rien d'absolu nulle part, pas plus dans la morale que dans l'économie politique, et qui n'étudie que l'éternel devenir des choses qui passent et ne reviennent pas.

11. — *La Lutte contre le mal*, de M. Clamageran, a une tout autre valeur, malgré les réserves que j'aurai à faire. M. Clamageran sait beaucoup, il écrit fort bien, et ses aperçus se recommandent souvent par leur originalité et leur justesse. Pour lui, la lutte contre le mal a « trois modes d'action : l'effort individuel, l'activité concertée de

l'association libre, et l'intervention du pouvoir social (p. 3). Après quoi, il critique très justement l'engouement avec lequel on déprime si volontiers la puissance de la volonté en exagérant « le rôle de l'inconscient, de l'impulsion irréfléchie, de l'instinct aveugle » (p. 5). Fort bien. J'approuve aussi, presque en totalité, sa thèse du pouvoir social. (État et communes) : là, M. Clamageran est un adversaire redoutable du socialisme d'État et du collectivisme. Je me bornerais seulement à critiquer ses complaisances en faveur des droits progressifs de mutation après décès, devant atteindre jusqu'à 15 et 20 °/₀ p. 141 et s.), ainsi que ses attaques exagérées contre les tarifs douaniers de protection (p. 102 et s.). Mais le libéralisme, assurément très loyal, de M. Clamageran, tourne court lorsque les associations et congrégations religieuses apparaissent sur sa route. Plein de reconnaissance pour les services sociaux que remplissent soit les sociétés d'industrie et de commerce, soit les syndicats, sociétés de secours mutuels, etc., M. Clamageran est tout au contraire partisan de mesures rigoureuses contre les communautés. Il les compare aux confréries des Khouans chez les musulmans de Kabylie (p. 207) ; il les dénonce comme une « organisation monstrueuse » (p. 208), à laquelle la liberté d'association, là où elle existe, ne doit pas s'appliquer (p. 209) ; tout au plus consent-il à reconnaître que « le mal fait par les congrégations ne va pas sans une certaine compensation, compensation très insuffisante » d'ailleurs (p. 211). Bien plus, les crimes commis dans les cloîtres restent bien plus facilement ignorés et impunis : Aussi, « des visites de magistrats, intermittentes et inattendues... y seraient nécessaires » (p. 214). Le volume se termine cependant par un chapitre sur « l'efficacité de l'esprit religieux dans la lutte contre le mal » (p. 298 et s.). Comment cela ? C'est que M. Clamageran, parfaitement indifférent à la réalité ou à la fausseté objective d'une religion qui « n'est trop souvent que la divinisation du mal » (p. 289), se fond en un certain sentimentalisme mystique fort à la mode de nos jours. Du reste il est protestant : et le laxisme illimité de son credo se prête fort bien à ces nébulosités.

12. — Le second volume de *Société, État, Patrie*, de M. Fabreguettes, vient de paraître. Celui-ci donne le problème politique, le problème économique et social, et le problème patriotique et militaire. C'est un mélange bizarre de droit et de métaphysique. En philosophie, M. Fabreguettes est assez éclectique ; cependant, avant de donner sa formule « solidariste, » basée sur l'idée d'une justice sociale indéfiniment progressive (p. 688 et s.), il critique les autres formules solidaristes que MM. Bourgeois, Berthelot, et Rambaud ont données depuis quelques mois dans des opuscules ou des discours déjà oubliés. Puis, tout d'un coup, à vingt reprises

différentes, des sommets de la philosophie on descend dans les énumérations de lois et d'arrêts ; on traverse de cette sorte de vrais traités de droit constitutionnel, de droit industriel et de droit militaire, coupés par des chapitres de droit administratif et de droit international. Que de choses à la fois, y compris la métaphysique et la sociologie ! Un tel mélange de points de vue et de sujets ne peut que nuire au volume, et nous craignons bien que M. Fabreguettes, tour à tour arrêtiste et philosophe, ne contente bien ni les penseurs ni les jurisconsultes. Il a lu certainement beaucoup et beaucoup noté : mais outre que le cycle immense de ses lectures n'a pas embrassé la philosophie chrétienne, il lui a manqué aussi de savoir choisir, élaguer, critiquer et disposer ses matériaux.

13. — Passons aux études de statistique et d'observation. En tête vient l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique,* dressé par les soins de M. Maurice Block, qui a jadis si bien établi les principes fondamentaux dans son *Traité théorique et pratique de statistique.* Fondé en 1844 par MM. Garnier et Guillaumin, l'*Annuaire* en est maintenant à sa 54e année. Le volume de 1897 est disposé sur le même plan que ses devanciers. Nous ne saurions trop le recommander aux publicistes : ils y trouveront une mine inépuisable de renseignements de tout ordre sur la population, le commerce et les finances de la France, sur les Caisses d'épargne et toutes les Caisses nationales, sur les Compagnies d'assurances, etc., etc. Des notices sommaires sur la statistique des autres pays complètent le volume.

14. — Les *Études sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire,* par M. Georges Blondel, aidé de MM. Charles Brouilhet, Édouard Julhiet, de Sainte-Croix et Louis Quesnel, présentent un vif intérêt. L'Allemagne agricole y est observée et décrite avec une grande abondance de détails, et tout y est disposé suivant un ordre parfait. D'abord une étude par régions (pays rhénans, Bavière, Saxe, Frise orientale, Mecklembourg, et pays à l'est de l'Elbe) ; ensuite, une étude générale des trois grands courants qui agissent sur la vie des classes rurales et qui sont : 1° les vieilles coutumes ; 2° l'initiative privée ; 3° l'action du gouvernement. Les conclusions, très courtes, nous semblent fort sages. M. Blondel est frappé, comme nous, du contraste entre le bruit qui se fait autour des ouvriers de l'industrie, et le silence dans lequel toutes les souffrances des paysans restent pour ainsi dire ensevelies. On sent en lui, et nous l'en félicitons, une admiration sincère pour « ces pauvres gens qui vivent dans des pays perdus, sans l'ombre d'une pensée de gloire ou de publicité, avec la seule ambition de perpétuer pour la famille elle-même l'amour du coin de terre qu'ils cultivent, le culte de certains souvenirs et un long héritage de vertus » (p. 414).

15. — Après l'étude des faits, l'étude des idées et des groupements d'idées. Dans cet ordre nous rencontrons un ouvrage fort attachant et fort instructif : c'est *le Socialisme en Angleterre*, de M. Albert Métin. L'auteur y expose tout le mouvement des idées sociales, avec une grande richesse de documents, une louable sobriété d'expressions et le calme parfait de l'historien qui raconte et ne critique pas. Nous signalons tout particulièrement les deux chapitres intitulés « Christianisme et Socialisme » et « Nationalisation du sol. » C'est du socialisme chrétien-anglican qu'il s'agit, socialisme chrétien dont le nom lui-même est vieux déjà de cinquante ans et qui se distingue chez nos voisins d'Outre-Manche par son caractère de mysticisme moral. — La conclusion générale de l'auteur, la voici en résumé. L'Angleterre a eu une « crise de socialisme millénaire et révolutionnaire, représenté par l'owenisme et le chartisme. » Puis, n'ayant pas éprouvé en 1848 et 1849 les mêmes secousses que le continent, elle ne traversa pas non plus la même phase de réaction antisocialiste. Ce fut alors la brillante période des *trade's unions* considérées comme sociétés de secours mutuels. Vient ensuite le néo-trade-unionisme : cette fois les esprits vont au socialisme d'État et particulièrement à la « municipalisation. » Parmi les influences intellectuelles, c'est incontestablement celle d'Henri George qui est actuellement prépondérante ; puis viennent le marxisme d'une part, et de l'autre les Fabiens, héritiers de Stuart Mill et de Jevons. Mais le socialisme anglais, dans son ensemble, est sentimental plutôt que scientifique ; au reste, il n'est qu'en période de formation, et il est même « douteux que l'Angleterre devienne jamais un centre de socialisme révolutionnaire » (p. 304-306).

16. — On sait que les partisans d'un minimum légal des salaires, ne pouvant pas du premier coup en obtenir un pour tous les contrats de travail, ont demandé plus particulièrement cette fixation du minimum dans les cahiers des charges des adjudications publiques. Le mouvement s'est produit surtout en Belgique, où des essais nombreux ont eu lieu depuis quelques années. M. Lucien Le Foyer, dans *le Minimum de salaire en Belgique*, les a étudiés avec soin, et il discute consciencieusement tous les arguments pour ou contre. Pour lui, les principales difficultés proviennent : 1° de ce que cette fixation d'un minimum va écarter les ouvriers moins capables et tout ce qu'il appelle les demi-ouvriers ; 2° de ce que ce minimum est, soit inutile, s'il est inférieur au prix qui tendrait à régner de lui-même sur le marché du travail, soit dangereux et d'une application pratiquement impossible, s'il y est supérieur. Au début, M. Le Foyer a noté que « la vogue dont jouit ce desideratum, vient pour beaucoup du développement du parti socialiste chrétien, qui a affaibli le parti catholique au profit de certaines tendances nouvelles » (p. 32). Mais comme les expérimentations du procédé

n'ont donné jusqu'ici aucun résultat bien concluant, M. Le Foyer demande qu'on les continue. Ses conclusions, si tant est que ce soient là des conclusions, ne vont pas au delà.

17.— Nous avons nommé le nouveau parti socialiste chrétien. Ses œuvres sont assez nombreuses, et c'est à elles que nous arrivons maintenant. M. Léon Grégoire, qui avait écrit *le Pape, les catholiques et la question sociale*, quitte son pseudonyme et reprend son vrai nom de Georges Goyau pour signer, sous le titre : *Autour du catholicisme social*, un recueil d'articles qu'il avait publiés dans *la Quinzaine*. Les idées de cet auteur sont trop connues pour que nous ayons besoin de les exposer de nouveau. Ailleurs nous avons vu M. Georges Goyau fervent adepte de la démocratie chrétienne et de la corporation obligatoire avec interdiction du travail pour ceux qui n'en feraient pas partie. Ici il laisse aller sa plume avec la liberté d'allure que comporte la littérature périodique. Nous signalons notamment, comme très caractéristique, un éloge éminemment bienveillant du saint-simonisme et un rapprochement entre Léon XIII et Mazzini (p. 220), rapprochement que je trouve peu flatteur pour le premier. Maintenant ne pressez point trop l'auteur, ne lui demandez pas de préciser bien nettement les contours de sa pensée : il est de ceux qui critiquent beaucoup moins les détails que l'ensemble et qui se plaignent moins de « tel ou tel acte à incriminer » que du « régime lui-même, qui est usuraire et qui l'est dans son essence, puisqu'il repose tout entier sur l'intérêt des valeurs improductives » (p. 247). Ces formules, qui portent en germe une révolution plutôt que des réformes, donnent à ceux qui les professent la facilité de placer leurs argent comme tout le monde, et, quand ils sont industriels, de payer leurs ouvriers au taux de tout le monde, tout en critiquant tout et tout le monde à la fois. N'est-ce pas bien commode vraiment ? Bien plus, à ce premier avantage ils ajoutent le plaisir de pouvoir philosopher dans les nuages sans connaître les faits, et de pouvoir débuter par des jugements *à priori* avant d'avoir étudié dans sa réalité concrète le régime économique qui excite leur bile. Toutefois, il y a ici une page qu se détache très heureusement sur le fond du volume : c'est l'épisode d'Anne de Xainctonge, ou « la genèse d'une âme d'apôtre. » Cette page, qui n'a rien à voir avec le catholicisme social de notre fin de siècle, M. Goyau l'a écrite avec son cœur, et non pas avec son imagination ou ses préjugés, et voilà pourquoi elle est bonne.

18. — Nous avions analysé il y a deux ans *les Vérités mâles*, de M. Paul Lapeyre, premier volume de son *Socialisme catholique*. Voici maintenant le second : il s'appelle *les Remèdes amers*. Entre temps, le titre général a changé : l'adjectif est devenu substantif et *vice versa* ; et voilà pourquoi l'œuvre entière porte dorénavant le titre de *Catholicisme social*. Mais les idées sont restées les mêmes. M. Paul Lapeyre

est toujours un monomane, qui, cette fois, joint à sa monomanie de socialisme chrétien une censure amère et continuelle de tout ce que le catholicisme fait en France. » Toute l'œuvre de la Rédemption, dit-il, se trouve concentrée dans la question du prêt à intérêt » (p. 134), d'où il suit logiquement que l'Église manque à sa mission d'enseigner et d'appliquer la Rédemption, depuis qu'elle a laissé mollir ou retiré cette prohibition. M. Lapeyre critique tout : les premiers siècles de l'Église, parce que « les persécutions eurent ce déplorable résultat d'empêcher la société chrétienne de se constituer et que, au bout de trois siècles, la notion du plan de reconstitution sociale conçue par Jésus-Christ était presque effacée » (p. 390) ; le « dogmatisme exagéré du moyen-âge, » (p. 356) ; les déviations de la théologie, qui, « frappée d'une décadence parallèle à la décadence sociale de la chrétienté, n'a plus fait de progrès depuis le quatorzième siècle » (p. 418) ; la prédication moderne, qui prêche trop « un Dieu abstrait, théorique, invisible et impassible, ou bien Jésus-Hostie, l'hôte du tabernacle, » c'est-à-dire, après tout, « un Dieu qui n'est pas le Dieu-Humanité » (p. 433) ; enfin, les ordres religieux, dont beaucoup ont le tort d'être « voués exclusivement à la prière, à la prédication ou à l'éducation des petits bourgeois » (p. 476), et qui, dans l'ensemble, ont bien mérité que le peuple se désintéressât d'eux comme il l'a si bien montré lors de l'exécution des décrets (p. 449). Le Saint-Siège devrait bien « faire rentrer dans le néant ou dans des voies nouvelles les ordres religieux qui ne sont plus en harmonie avec les besoins du temps » : de la sorte, au XVIIIe siècle, il aurait dispensé les chancelleries européennes de faire une œuvre de justice en poursuivant la suppression des jésuites (p. 477). Aussi bien, même de nos jours, à ce qu'un capucin (qui n'est pas nommé), avait raconté une fois à M. Lapeyre, « ces jésuites se sont écartés un peu de la voie tracée par saint Ignace. » Il est vrai, en revanche, que les fils de saint Ignace en disent autant de ceux de saint François (p. 478). Et tout cela, dans l'ensemble, est cause que « le mahométisme fait de nos jours plus de progrès que le catholicisme. » (p. 427, en note). Ce papotage décousu se continue au cours de plus de cinq cents pages. M. Paul Lapeyre, qui se recommande de sa longue carrière à la rédaction de l'*Univers*, prétend tout trouver dans l'Évangile. Ainsi, savez-vous quelle proportion exacte de religieux et de religieuses doit être consacrée à la contemplation et à la pénitence, puis à la prédication et à l'enseignement, enfin au travail et à la charité corporelle ? Eh bien, vous n'avez qu'à faire une règle de trois sur les quarante jours de la vie contemplative de Notre-Seigneur, sur les trois ans de sa vie publique, et sur les trente ans de sa vie cachée (p. 480). Cela vous donnerait exactement un chartreux ou une carmélite, contre deux cent soixante-quatorze dominicains, jésuites ou sœurs enseignantes, de congréga-

tions quelconques, et contre deux mille sept cent quarante Frères de Saint-Jean de Dieu ou Filles de la Charité. Ni plus ni moins. Que c'est donc beau, l'Évangile médité aux clartés de l'arithmétique ! Mais avais-je tort de mettre en doute la santé d'esprit de M. Lapeyre ? Ajoutez la tendance à faire peu de cas des croyances, à subordonner le dogme à la morale, à voir « dans l'orthodoxie un prix de vertu » (p. 357), et vous aurez constaté encore un des traits des démocrates chrétiens, qui, s'ils se rapprochent par un côté des socialistes tout court, ne se rapprochent guère moins des néo-chrétiens par un autre. J'oubliais tout un chapitre (Ch. x, p. 273) destiné à prouver que « toutes les fautes se ramènent aux fautes contre le prochain. » J'avais cru jusqu'ici que c'était aux devoirs envers Dieu que tous les devoirs pouvaient être ramenés, et que c'était pour cela que l'on m'avait appris à dire : « Mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi-même, pour l'amour de vous ; » mais il paraît que cette formule vieillie a été reconnue vicieuse. On finira par dire : « Mon Dieu, je vous aime pour l'amour de mon prochain, » et ce jour-là M. Lapeyre sera enfin content.

19. — L'ouvrage de Mgr Scheicher, professeur au séminaire de Saint-Polten en Autriche : *Le Clergé et la Question sociale,* ne dépasse pas, dans la partie consacrée à la critique négative, le niveau des déclamations socialistes que l'on rencontre journellement. La « banqueroute de la morale » et les faits hideux qui y sont consignés — avec une crudité de termes aussi voulue que répugnante — prouvent très bien la nécessité d'une restauration des croyances, mais ne prouvent nullement celle d'une reconstruction économique de la société. L'argumentation est généralement assez faible : par exemple une page de Linguet, écrite il y a cent trente ans, n'est pas d'un « auteur compétent, » quoi qu'en dise Mgr Scheicher, quand il s'agit d'exposer l'état social actuel ; et le fait de copier cette page dans le socialiste Schæffle, au lieu d'avoir été la lire dans l'original, n'y ajoute pas grand crédit (p. 52-55). C'est peu connaître aussi la France, que de parler de « grèves qui, éclatées sur différents points, y ont été éteintes dans le sang » et ont été la cause de l'assassinat du Président de la République (p. 112). Un peu plus loin l'analyse des théories de l'économie politique (ch. IV. A et ch. VI. A) révèle l'insuffisance complète des connaissances bibliographiques de Mgr Scheicher. Ses affinités avec les vrais socialistes ne sont pas non plus toujours assez déguisées. Je doute, par exemple, que le principe de l'hérédité soit respecté assez bien quand on écrit, comme le docteur Scheicher, que « celui qui veut se faire promptement une juste idée du capitalisme n'a qu'à penser à ces hommes en situation de mener une vie de plaisirs affinés, par la seule raison que leur père, leur grand-père ou leur aïeul a pu accumuler des valeurs à intérêts » (p. 5) ; et je n'hésite pas à voir une for-

mule révolutionnaire dans cette autre phrase: « Le mot célèbre de Proudhon se réalise. Une grande partie de la propriété est... entre les mains de ceux à qui elle n'appartient pas. Telle est la formule primitive de ce qui est devenu la variante connue : la propriété, c'est le vol » (p. 10). — La partie positive du volume est aussi écourtée qu'on pouvait s'y attendre. L'auteur était mal placé pour la traiter avec la largeur de vues et la finesse d'observation que le sujet comportait. On s'était aperçu de cette infériorité, quand on avait lu le chapitre « la banqueroute en économie politique » (p. 43-116). Ce n'était pas faire preuve, en effet, d'un grand esprit d'analyse que de crier à la banqueroute du système moderne sans s'apercevoir de l'élévation incontestable du *standard of life* dans toute l'Europe occidentale, et sans remarquer que, malgré le déclin de la morale religieuse dans les masses populaires, ce régime contemporain si décrié a provoqué ou permis le doublement et presque le triplement de la population européenne en l espace d'un siècle. Le R. P. Castelein, de la Compagnie de Jésus, était bien plus dans le vrai quand il faisait honneur de ces résultats à la liberté économique non moins qu'aux inventions industrielles, qui du reste avaient eu besoin de cette liberté pour éclore et pour être fécondes. Ma conclusion, c'est que M. Morel, chancelier de l'Université de Fribourg, a fait beaucoup d'honneur au volume de Mgr Scheicher en le traduisant.

20. — M. l'abbé Umberto Benigni, dans *l'Economia sociale cristiana avanti Costantino*, a collectionné patiemment tous les passages des premiers auteurs chrétiens sur l'usage de la richesse, le travail et le capital. Il a essayé d'en reconstituer un corps homogène de doctrine qui soit exactement tout ce que l'on trouve dans l'encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII. Il y a là une compilation fort intéressante et fort instructive, qui a exigé sans conteste un travail persévérant et opiniâtre. On ne saurait trop louer cette partie de l'ouvrage; mais nous craignons un peu que les excellentes intentions de l'auteur ne l'aient conduit à des jugements préconçus. M. Benigni voulait moins produire des textes que démontrer une thèse tout arrêtée dans son esprit; aussi l'ouvrage débute-t-il par une immense préface, qui est toute une déclaration de principes. Or, parmi les affirmations qui s'y trouvent, il en est qui sont plus que contestables: ainsi, quand je lis que le siècle d'Auguste se caractérise par la concentration de la richesse aux mains d'une aristocratie de grands propriétaires et de grands banquiers, et par la disparition des classes intermédiaires entre les très riches et les misérables, « caractères — soit dit en passant — qui sont, comme chacun le voit, de notre époque » (p. 46), je ne peux me défendre de penser que cet excellent homme est beaucoup plus familiarisé avec la littérature latine qu'avec la statistique et l'état

social de son temps. Il abuse vraiment un peu trop du *Nil sub sole novum* et du « tout est dans tout. » Ne lui en déplaise, le XIXe siècle ne diffère pas seulement de l'antiquité par l'invention des fusils et des locomotives (p. 47) ; il y a, avec cela, tout un ensemble de conditions économiques dont il est indispensable de se pénétrer par l'observation des faits actuels et non pas seulement par la lecture des textes anciens. Et encore, quand ces textes anciens sont ceux des auteurs profanes, est-il bien sûr que M. Benigni les ait seulement bien compris, à commencer par le fameux *jus abutendi* des jurisconsultes romains ? Sur ce point, en effet, il ne fait que répéter le contresens familier aux sociologues chrétiens de notre temps. Même tendance au préjugé, dans la thèse que « le collectivisme est simplement une hérésie chrétienne, tandis que l'individualisme est du paganisme » (p. 237). De là une sortie contre le paganisme de la Révolution (j'accepte), et de là l'espoir que les aspirations socialistes des masses sont un chemin qui va les ramener au catholicisme et à l'Église. Eh bien non ! M. Benigni ne se doute point que, s'il y a des doctrines philosophiques ou religieuses qui aient engendré le socialisme contemporain, c'est au positivisme d'Auguste Comte, au transformisme de Darwin et à la sociologie évolutionniste de Spencer que le socialisme se rattache en ligne directe, toutes gens en qui je ne découvre rien de chrétien, pas même de chrétien hérétique.

21. — Je croyais passé le temps des timides faiseurs d'« Épitomés. » Point du tout : j'en ai deux à examiner, l'un d'Auguste Comte et l'autre de Proudhon. — Au sujet d'Auguste Comte, M. Rigolage nous apprend dans sa préface qu'il avait commencé en 1876 à résumer le cours de philosophie positive d'Auguste Comte et qu'il publie aujourd'hui le second volume de ce résumé, sous le titre de *Sociologie*. Il le fait précéder de quelques pages pour exposer les réformes qu'il serait nécessaire, selon lui, d'introduire dans l'enseignement : le faire laïque, en effet, ne suffit pas, dit-il, si on ne le fait pas vraiment positif, impersonnel comme la science, dégagé de toute sanction et de tout diplôme. Par ailleurs, M. Rigolage tantôt abrège et tantôt transcrit son maître, sans qu'on sache jamais si c'est le maître ou le disciple que l'on lit. Je ne me hasarderai pas, quant à moi, à faire une fois de plus l'analyse de cette sociologie. Tout le monde connaît le système, avec ses grandes divisions entre les régimes théologique, métaphysique et positiviste ; vingt fois également on a discuté les procédés et l'appareil de démonstration qu'affectionnait Auguste Comte. A la lecture c'est très lourd, dans le résumé comme dans le texte original. Le fond présente un singulière alternance de remarques absolument puériles, de vues ingénieuses et de théories aprioristiques, ces dernières étant, selon moi, tout ce qu'il y a de plus contraire à l'énoncé et à la définition de la

méthode positive. A ce dernier égard l'interprétation de l'histoire du moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes est un chef-d'œuvre de hardiesse dans l'affirmation et de pauvreté dans la démonstration. Comte se plaignait qu'on eût donné jadis, dans la méthode, la prépondérance à l'imagination sur l'observation, et que dans la doctrine on recherchât les notions absolues (p. 55), — toutes erreurs que le positivisme, paraît-il, a entrepris de faire disparaître. Mais, à vrai dire, je ne connais guère d'auteurs qui aient poussé l'imagination historique plus loin qu'Auguste Comte, et guère d'auteurs non plus que le culte des généralisations prématurées ait égarés comme lui. Au lieu de procéder par induction, Comte, avant toute chose, dispose d'abord son cadre : il en fait ensuite un lit de Procuste sur lequel il torture les évènements pour les forcer à y entrer. Aussi les chapitres consacrés à l'explication de l'histoire ne peuvent être dangereux que pour les esprits à la fois ignorants et crédules. M. Rigolage me pardonnera-t-il d'être aussi dur pour le Messie dont il s'est fait l'apôtre ?

22. — J'ignore si le besoin d'un *Abrégé des œuvres de Proudhon* se faisait sentir davantage. En tout cas, un admirateur anonyme nous en donne un à l'usage des ouvriers. Ceux-ci, à l'entendre, ne connaissent pas assez Proudhon : aussi, au lieu de faire du socialisme communal et fédéraliste, comme ils en feraient s'ils l'avaient lu, s'apprêtent-ils à établir le socialisme autoritaire et centralisateur de Karl Marx, qui fut aussi, lui, un des insulteurs de Proudhon. Avec un tel programme, on comprend très bien que l'auteur anonyme ait taillé et arrangé à sa fantaisie, en supprimant les contradictions, innombrables chez Proudhon, et en ne se pliant pas le moins du monde à l'ordre chronologique de l'apparition des écrits. Par conséquent jamais personne ne se servira de ce volume pour une étude sérieuse. Tel ouvrage (par exemple *la Justice dans la Révolution et l'Église*) obtient à peine quelques pages, « parce qu'il est tout philosophique et que la thèse qu'il soutient..... est comprise par le peuple, » (p. 81) ; dans tel autre (par exemple *l'Idée générale de la Révolution*), j'ai été étonné de voir apparaître les chiffres du budget de 1897 (si, au moins, ces chiffres n'étaient pas faux !) lequel budget fut voté trente ans après la mort de Proudhon. Rien cependant, pas même un simple guillemet, ne distingue ce qui est de l'auteur original d'avec ce qui est de son abréviateur.

23 et 24 . — Parmi les études de « science historique et politique » que publie l'Université John Hopkins, nous en signalons une de M. Frank Rutter, sur *The South American Trade of Baltimore*, et une autre sur *Daniel Raymond*, due à M. Ch. Patrick Neill, professeur d'économie politique à l'Université catholique d'Amérique. La première ne présente qu'un intérêt tout local : la seconde, au contraire, sur Daniel Raymond, est une fort intéressante contribution à l'histoire

des doctrines économiques en général. Daniel Raymond (1786-1849), originaire du Connecticut et avocat à Baltimore, publia en 1820 des *Réflexions sur l'économie politique* qui lui valurent immédiatement l'estime des connaisseurs et la sincère admiration de Carey. Quatre éditions furent épuisées du vivant de l'auteur. Raymond est un penseur original : il sort des sentiers battus du smithianisme et construit une économie vraiment américaine. Pour lui, Adam Smith a édifié une économie plutôt individuelle que politique : à la première appartiennent les théories sur la valeur, la rente et les salaires, tandis que la seconde doit enseigner au législateur à faire des lois utiles à la nation. Quant à la richesse des États, différente de celle des individus, elle ne consiste pas dans la possession du nécessaire et du confortable, mais dans le pouvoir de les acquérir. Le chapitre sur la ressemblance entre Raymond et List, ressemblance qui est rendue plus évidente par la juxtaposition de leurs textes sur deux colonnes, est un des plus instructifs de ce substantiel volume. La conclusion qui se dégage de tout ceci, c'est que le véritable fondateur de l'économie politique nationale serait, non pas List, comme on le croit d'ordinaire, mais bien Daniel Raymond, dont l'ouvrage n'a pas pu ne pas être connu par List. En effet, List a séjourné longtemps aux États-Unis et il y a été publié en 1827 ses *Esquisses d'économie politique américaine,* antérieures de quatorze ans à son *Système national d'économie politique.* C'est bien de ce voyage que date l'évolution très significative de List.

25. — M. Anatole Leroy-Beaulieu vient de publier en brochure la conférence qu'il a faite à l'Institut catholique de Paris, sur *l'Antisémitisme*, le 27 février 1897. Il y envisage l'antisémitisme au point de vue religieux, au point de vue national et au point de vue économique et social. Les affinités compromettantes de l'antisémitisme actuel et du socialisme sont mises en pleine lumière. Aussi les conclusions de M. A. Leroy-Beaulieu seraient-elles tout à fait les nôtres, s'il avait discerné davantage ce qu'il y a d'immortel et de vraiment merveilleux dans la permanence indélébile de la nationalité juive à travers tous les pays et tous les siècles. Les lois peuvent-elles faire abstraction complète de ce caractère essentiel ? Quoi qu'il en soit, cet opuscule est de nature à faire un heureux contrepoids à certaines exagérations fort à la mode.

26. — Les « Questions du temps présent » ont fait entrer dans leur collection le discours que M. Chailley-Bert a prononcé au commencement de l'année dernière en faveur de *l'Émigration des femmes aux colonies.* Le mal est connu : il émigre plus d'hommes que de femmes ; d'où pour ceux-là l'impossibilité de se marier. Le discours de M. Chailley-Bert nous apprend qu'il vient de se fonder, sous le patronage de l' « Union coloniale française, » une société d'émigration féminine

aux colonies. C'est une agence matrimoniale, avec cela de particulier qu'elle ne doit faire que l'article d'exportation. Souhaitons-lui bonne chance.

27. — M. Maurice Block vient de nous donner cette année une seconde édition des *Progrès de la science économique depuis Adam Smith*. L'éloge de ce volume n'est plus à faire : c'est une mine féconde de documents, non pas dans l'ordre des faits, mais dans celui des doctrines et des théories. Plusieurs sections ont été ajoutées, notamment la « Statistique agent de l'économie, » les « Catégories économiques » et « l'Évolution. » L'ouvrage est plus actuel encore au moment où des chaires d'histoire des doctrines économiques viennent d'être rendues obligatoires dans toutes les Facultés de droit. Signalerons-nous cependant une lacune ? M. Block, qui a fouillé si consciencieusement les productions des socialistes de la chaire et de l'école historique, s'est obstiné à rester muet sur tous les économistes catholiques : or, il nous semble que la théorie du « renoncement, » de M. Charles Périn, méritait une rapide discussion, sans parler de MM. de Metz-Noblat et Claudio Jannet, qui ont bien leur originalité.

28. — Il est quelque peu difficile de résumer les *Principes sociologiques* de M. Charles Mismer, qui, parus il y a une vingtaine d'années dans la *Revue de la philosophie positive* de Littré, sont réédités aujourd'hui. L'auteur affirme d'abord, en termes fort inconvenants pour ne rien dire de plus, la banqueroute de la foi et l'inanité de la métaphysique, dont « la plus ingénieuse ne vaut pas la foi la plus absurde » (p. 21) ; puis il célèbre la nécessité de la science positive, qui expliquera tout quand elle sera suffisamment développée. De vagues et emphatiques déclarations sur l'évolution des genres, sur la solidarité et la perfectibilité humaines achèvent de remplir ce volume, aussi déclamatoire que faiblement raisonné. Si ce que j'en ai dit jusqu'ici ne suffit pas à le faire juger, je citerai encore les pages relatives à « la supériorité de l'islamisme, sur l'anthropomorphisme chrétien » (p. 16) et aux « avantages de la polygamie légale » d'après le Koran (p. 17). Du reste, à en croire M. Mismer, « Mahomet a rétabli l'équilibre entre la science et la conscience rompu depuis Aristote, et réalisé tout ce que son cerveau contenait d'idéal » (p. 18). Le patriotisme de l'auteur est au niveau de sa philosophie : car il faut être peu Français pour oser écrire comme lui, sans un mot de blâme, que « de grands esprits se sont demandé s'il n'eût pas mieux valu pour la France qu'elle n'eût pas chassé les Anglais » (p. 80). JOSEPH RAMBAUD.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS. — 1. *Figures et choses qui passaient*, par PIERRE LOTI. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 2. *La Fée Surprise*, par GYP. Ibid., 1897, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Age du muscle*, par RIQUET. Ibid., 1898, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 4. *Histoires banales*, par HENRI ALLAIS. Ibid., 1898, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 5. *La Canne de jaspe*, par HENRI DE REGNIER. Paris, « Mercvre de France, » 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Étoile rouge*, par PAUL LECLERCQ. Ibid., 1898, in-32 de 126 p., 1 fr. — 7. *Mes Communions*, par GEORGES ECKHOUD. Ibid., 1897, in-18 de 425 p., 3 fr. 50.

ROMANS. — 8. *Les Reflets du miroir, mémoires d'un inconnu*, préface de BJORNSTJERNE BJORNSON. Ibid., 1897, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 9. *Avant l'amour*, par MARCELLE TINAYRE. Ibid., 1897, in-18 de 298 p. 3 fr. 50. — 10. *Une Rupture*, par J.-H. ROSNY. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 11. *La Jeunesse du doyen*, par H. DRUON. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Inutile Amour*, par GEORGES HÉRY. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 13. *Au sortir du couvent*, par CAT. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 259 p., 3 fr. 50. — 14. *Orgueil vaincu*, par MARY FLORAN. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 291 p. 3 fr. 50. — 15. *L'Imagination fait le reste....*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 16. *Rêve d'enfants*, par JOSEPH L'HOPITAL. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-18 de 337 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Beau Fernand*, par Mme DE BOVET. Illustré de 40 grav. d'après Vuilliemin. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Éternelle Faiblesse*, par LÉON MIRAL. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Mari d'une autre*, par Mlle LABILLOIS-GASSY. Paris, Charles Noblet, 1897, in-18 de 202 p., 2 fr. 50. — 20. *Lettres d'une amoureuse*, par BRADA. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 224 p., 3 fr. 50. — 21. *Un Nouveau Vicaire savoyard*, par FRANÇOIS HYME. Paris, René Godfroy, 1897, in-18 de 247 p., 3 fr. 50. — 22. *Miracle d'amour*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 431 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Roman du prince Othon*, par R.-L. STEVENSON, trad. de l'anglais par EGERTON CASTLE. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 24. *Chair et marbre*, par SAMUEL CORNUT. Ibid., 1898, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Amants byzantins*, par HUGUES LE ROUX. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 26. *Le Mannequin d'osier*, par ANATOLE FRANCE. Ibid., 1897, in-18, de 350 p., 3 fr. 50. — 27. *Le Rêve de Yanniri*, par JEAN PSICHARI. Ibid., 1897, in-18 de 405 p., 3 fr. 50.

RECUEILS. — 1. — « Il ne faut rien laisser perdre. » Nos écrivains n'ont garde d'oublier ce conseil de la « Parfaite ménagère ; » ils rassemblent diligemment tous les fragments de « copie » épars dans les journaux et les revues, et quand ils ont de quoi en faire un volume, ils le servent au public sous un titre quelconque. Tel un « arlequin, » fait généralement de débris ou de « bas morceaux, » mais où il arrive que la fourchette rencontre un morceau de choix.

Les admirateurs de Loti vont m'accuser d'irrévérence pour cette comparaison, même si je me hâte de dire que dans *Figures et choses qui passaient* les morceaux de choix abondent. Le pays Basque et l'Annam ont laissé au marin des souvenirs qui valaient la peine de nous être contés et auxquels l'intensité de sa vision, le vague de son dessin, son art polychrôme et sa mélancolie pénétrante donnent un charme exquis. L'histoire du *Vieux Missionnaire* est touchante ; les *Trois Journées de guerre en Annam*, racontées heure par heure font battre le cœur et le relèvent ; ce léger souffle de gloire qui agite les plis du drapeau nous purifie et nous ranime. *Le Mur d'en face* nous montre

à quelles destinées outissent souvent nos plus chers désirs et nos plus ardents espoirs accomplis ; il était le tourment de trois pauvres femmes ruinées, ce mur d'en face, élevé par un voisin riche devant leur unique bonheur, devant l'horizon, l'espace, d'où leur venait l'air, la lumière, la vie ; après trente ans de souffrances et d'espérances, un héritage inattendu leur permet d'acheter la maison voisine et d'abattre le mur ; mais la joie espérée ne vient pas ; elle arrive trop tard, quand elles en ont trop souffert, et quand le courage de souffrir était devenu la forme même de leur vie. *Passage d'enfant* donne la peur de voir tourner à des effets purement littéraires ce qu'il devrait y avoir de plus sacré et de plus respectable parmi les choses humaines : le deuil d'un père !... Avec ce dernier morceau, il y en a d'autres — l'*Alcade de la Mer, Passage de Sultan, Profanation,* — qui auraient pu sans inconvénient être abandonnés et oubliés. Je n'en excepterais pas même la visite *A Loyola*, bien que ces pages constituent un document psychologique des plus intéressants. On y lit des réflexions que l'auteur, quand il les trouve chez les autres, appelle « une quintessence d'idiotie. » Ce Loyola « nid du jésuitisme et de l'Inquisition ; » « Loyola, dont le nom seul a je ne sais quoi d'oppresseur » et cette Compagnie de Jésus « qui étend partout sa puissante main cachée, » « incompréhensible avec son impersonnalité farouche, inquiétante et terrible aussi avec sa puissance presque sans bornes, aux agissements toujours ténébreux, » avec sa règle, « la plus étonnante déformation du christianisme » qu'on ait jamais vue (p. 66, 67, 70 et passim), lui inspirent, comme on voit, des phrases renouvelées d'Eugène Sue. Est-ce que, par hasard, Loti, qui ne lit rien et qui s'en vante, aurait lu *le Juif Errant* ? « Pour une fois, savez-vous ? » il aurait pu mieux choisir ! Il est plus probable que, sans avoir lu, il répéte ce qu'il a entendu dans les milieux huguenots où il a été élevé. — « Je parie que ce perroquet parle basque, dis-je à mon compagnon de voyage. — Oh ! c est probable ! répond-il. — Et il écoute : — Oui, en effet, continue-t-il en riant, je l'entends dire *Jacquo ederra* « Jacquot joli . » (*A Loyola*, p. 58). Ce détail du voyage à Loyola, dont l'importance m'avait d'abord échappé (comme celle de tant d'autres détails que l'auteur ne veut pas oublier), peut servir à expliquer ce phénomène plus étrange que celui d'un perroquet parlant la langue de ses maîtres et éducateurs, à savoir celui d'un homme d'esprit se faisant l'écho de Monsieur Homais. D'autant plus qu'à Loyola ses impressions personnelles sont contraires à ses « rancunes de huguenot » et qu'il l'avoue loyalement ! Alors, pourquoi satisfaire celles-ci, tout en traduisant celles-là ? — Et, plus généralement, pourquoi ne pas choisir parmi ses impressions ? Pourquoi les recueillir toutes, et les noter avec ce soin et cet acharnement minutieux, qui nous valent sans doute quel-

ques « pages vécues, » mais qui indiquent une trop grande complaisance pour son « Moi, » pour les moindres événements de sa vie intérieure ou extérieure ? Remarquez que ce régime a des inconvénients plus que littéraires. C'est peut-être parce que Loti s'abandonne sans frein et sans choix à toutes ses impressions, parce qu'il les recueille toutes pêle-mêle et qu'il ne les éclaire, ne les ordonne, ne les juge à l'aide d'aucun principe supérieur, parce qu'il se laisse bercer et séduire par de vaines et fuyantes apparences, qu'il ne voit au bout de toutes choses que l'abîme, le Néant, « la Ténèbre, » comme il dit. Sa raison s'énerve et s'engourdit dans cet abandon de tout son être aux caresses ou au choc des choses ; il n'est plus qu'une sensibilité exaspérée, tendue et vibrante, si bien que, lorsqu'il lui arrive de vouloir raisonner, il résonne comme une guitare !

2. — L'auteur de *la Fée Surprise* a plus de gaieté que Loti et même plus d'esprit ; elle rirait trop d'ailleurs si l'on poussait plus loin le parallèle et si l'on attachait beaucoup d'importance aux badinages aimables, mondains, relevés d'un grain de libertinage, mais aussi d'un grain de philosophie, dont se compose ce dernier recueil. Le premier de ces dix-sept morceaux, celui qui donne son nom au volume, nous raconte la surprise que cause à sa famille la petite fée qui se transforme brusquement d'enfant soumise, passive, douce aux vouloirs d'autrui, en jeune fille qui choisit elle-même, appelle et impose son fiancé — un charmant jeune homme du reste et digne d'être aimé par l'enfant et accepté par les parents. Le quatrième morceau est intitulé : *Papotages*. Ce titre pourrait servir à caractériser ce volume, où nous retrouvons les mœurs, les préjugés et les ridicules de ce « monde » que Gyp ne se lasse pas de peindre ni de railler.

3. — *L'Age du muscle*, imitation de Gyp, contient quatorze histoires dialoguées sur les hommes et les femmes voués à tous les sports et préoccupés de se faire « du muscle. » Ces histoires, très peu édifiantes, sont d'un esprit un peu gros et d'un style qui convient aux personnages. La satire y est à la fois brutale et superficielle ; elle doit glisser sur l'épiderme peu délicat de tous ces robustes sportmen ; celle de Gyp est autrement cinglante et pénétrante. La morale, dont s'autorise cette satire, n'est pas non plus très haute ; c'est, par exemple, au nom de l'amour et du libertinage que l'abus des haltères est attaqué dans le premier morceau : *Quelques idées*. — Belle idée ! — Elles sont toutes de cette valeur, les autres idées. Elles gâtent ce que la peinture de ces mœurs d'athlète, de clown, d'homme de cheval et d'homme de bicyclette peuvent offrir d'intéressant.

4. — Les *Histoires pénales* constituent une chronique des tribunaux, imaginaire sans doute, mais très littéraire. L'auteur fait preuve de connaissances très étendues et qui ne sont pas exclusive-

ment juridiques, et d'un véritable talent dramatique pour faire parler, pour faire vivre ses personnages. Je lui reprocherai seulement la place trop grande donnée à des détails accessoires, notamment dans *la Tête de cire* où il s'agit surtout d'une tête bien vivante, celle d'une certaine Mme Rosalba qui n'a avec la tête de cire qu'un rapport très symbolique. Cette Rosalba a, de connivence avec son amant, tué son mari par un effet de suggestion qui a provoqué l'arrêt du cœur. Un médecin, très préoccupé de ces phénomènes d'hypnotisme qui agitent à cette heure le monde des savants comme celui des dupes, a deviné le crime ; il se fait inviter à donner une expérience de sommeil hypnotique dans un salon où se trouve la coupable ; c'est elle qu'il fait désigner par l'assistance pour lui servir de sujet, et c'est elle qui avoue tous les détails de l'assassinat , mais de manière à n'être compris que de lui seul et d'un ami qui est dans la confidence. Et cette histoire « pénale » n'a pas son dénouement devant les tribunaux ; la seule peine infligée à la Rosalba, c'est d'épouser son complice. Les *Lettres anonymes* sont un épisode emprunté à l'étude des phénomènes hystériques ; une fille inonde son village de lettres où elle est accusée de tous les crimes. Et le fait est qu'elle en a commis quelques-uns, y compris celui de faire retomber un moment sur de braves paroissiennes la responsabilité de ces infâmes lettres anonymes. *Patron Bineau* est plus exclusivement juridique ; l'intérêt de cet exposé très clair des manœuvres qui peuvent permettre à un agent d'affaires de ruiner et de déshonorer un client, est cependant relevé par un intérêt d'un autre ordre : on ne sait pas si l'agent est coupable, et son avocat Bineau, qui le fait acquitter, se demande si, par hasard, son client ne serait pas innocent ! . . . Je n'analyserai pas les autres nouvelles de ce volume, qui me paraissent écrites dans une formule originale, moins usée et aussi intéressante que celles dont l'amour est l'élément essentiel.

5. — Si *la Canne de jaspe* était écrite en vers, peut-être se trouverait-il des snobs pour l'admirer ; mais je doute que les plus déterminés prud'hommes de « l'art nouveau » osent avouer qu'ils goûtent cette quintessence de galimatias. « Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes avec , parfois, au dehors, le murmure de la mer et le souffle des forêts » (p. 6). Il s'agit, pensez-vous, d'une chambre dans une maison de campagne, dans un château, sur le bord de la mer ? Pas du tout ; il s'agit de *la Canne de jaspe* et de ce que le volume contient. L'auteur en fait lui-même cette analyse. Il continue : « Écoute aussi chanter les fontaines... Fais le tour des bassins, parcours le labyrinthe, fréquente le bosquet, et lis mon livre, page à page, comme si, du bout de ta haute canne de jaspe, tu retournais sur le sable sec de l'allée, un scarabée, un caillou ou des feuilles mortes. » (p. 6). Oh ! mes amis ! comme on jetterait au

feu, si on était libre de ne pas le lire, un livre commençant par une pareille préface ! Mais il faut lire ! Et je lis ! Et je ne comprends pas ! Et je suis au supplice, non pas de vous l'avouer, mais de vous en prendre à témoins et de vous en donner des preuves ! Epargnez-moi cette peine ; laissez-moi échapper à ce cauchemar, au moins à celui des deux premières parties du recueil, *Monsieur d'Amercœur* (huit « historiettes » précieuses et prétentieuses), *le Trèfle noir*, trois « histoires » d'un gongorisme impérieux et hautain ; moyennant quoi et pour reconnaître votre bienveillance, j'essaierai de vous raconter le premier des huit *Contes à soi-même*, troisième et dernière partie de ladite *Canne de jaspe*. Sachez donc que Barbe-Bleu qui s'était marié cinq fois et avait traité comme vous savez ses malheureuses femmes, voulut en épouser une sixième. Celle-ci, comprenant que les malheurs éprouvés par les autres avaient pour cause la richesse de leurs robes, eut l'idée de se présenter devant son fiancé, devant le peuple, à l'Église, devant l'évêque qui bénira le mariage, sans robe, ni jupon, ni voile ! Le sire fut très frappé de l'intelligence de la jeune personne, et il ne la tua pas. O ma tête ! ma tête !

6. — *L'Étoile rouge* est la première des huit fantaisies de ce petit volume, admirablement imprimé, sur papier fil, revêtu d'une couverture en papier parchemin. O le joli petit volume ! Toutes mes félicitations à l'imprimeur qui doit être un homme d'expérience et un artiste. Quant à l'auteur, il ne peut pas avoir moins de quatorze à quinze ans ; il n'en reste pas moins « étonnant pour son âge » comme disent les concierges ; il sait l'orthographe, et il sait aussi d'autres choses ! Son *Étoile rouge* est un détail de physiologie délayé dans de la prose poétique. Comme cet enfant est précoce ! Malheureusement à son âge on ne sait pas distinguer toujours ce qui est inconvenant d'avec ce qui est simplement audacieux. Chérubin n'est souvent qu'un « petit polisson, » même quand il croit n'être qu'un poète de collège. *L'Étoile rouge* n'est qu'une inconvenance, mais si enfantine, si enveloppée, si voilée dans le plus pur des galimatias et le plus candide des pathos !

7. — Renoncez à comprendre ce que signifie le titre : *Mes Communions* ; le résultat ne vaudrait pas l'effort ; car chez les représentants de la littérature que j'ai appelée mercvrielle, (avec un v) s'il y a quelque chose de plus remarquable que la bizarrerie maladive de l'« écriture » c'est la médiocrité de la pensée, même quand elle s'enveloppe de symboles, même quand elle est blasphématoire et sacrilège. Y a-t-il un sacrilège intentionnel ou inconscient dans l'usurpation de ce terme religieux de « communions » pour des fins uniquement littéraires ? Je le crains. Mais comme il n'y a pas à craindre le succès de l'œuvre, ni par conséquent le scandale, il est inutile de vérifier. La lecture de

ces quinze nouvelles est en effet des plus pénibles et seul le devoir professionnel la peut faire supporter. Elles s'adressent d'ailleurs moins au public qu'aux confrères en littérature, aux initiés, qui ne sont plus scandalisables. Et pourtant soyons juste. Ce volume est moins « spécial, » que tel autre du même auteur dont nous avons déjà rendu compte. M. G. Eckhoud ne progresse pas dans le sens de ses défauts ni même dans le sens de ses anormales théories ; sans en avoir conscience et peut-être sans le vouloir, il va vers plus de clarté, plus de simplicité et plus d'intérêt. *La Tentation de Minerve*, par exemple, est une histoire telle que pourrait la conter un écrivain bien portant et que peut la comprendre un lecteur préservé des initiations et des inoculations de l'esthétique mercvrielle ; il y est question de l'amour d'une femme mûre pour le fils d'une amie confiante, qui l'avait envoyé chez elle en congé de convalescence ! Et le sujet est traité avec une réserve qui n'a presque rien de belge ni de flamand et qui semble d'un homme bien élevé. Il n'y a que le style ou plutôt le vocabulaire qui garde encore un peu d'étrangeté ; car le style décidément est d'un artiste, bizarre sans doute, mais non dépourvu de chaleur et de puissance.

Romans. — 8. — Ne quittons pas la Société du Mercvre de France, puisque nous sommes chez elle. *Les Reflets du miroir* « annoncent un renouveau, » s'il faut en croire l'illustre auteur de la préface ; ils annoncent l'avènement d'écrivains pénétrés du « sentiment de leur responsabilité et affirmant leur volonté de prendre à leur charge la direction morale de la procession infinie en marche vers l'avenir et de contribuer pour leur part à la santé de la race en fortifiant la volonté, en rendant l'intelligence plus avertie contre les influences nuisibles, avant tout en assignant des buts plus élevés à la personnalité. » C'est là un beau programme et la pompe de l'expression n'y diminue pas la noblesse de l'idée. L'auteur des *Reflets* s'applique à le réaliser en nous racontant le quadruple amour d'un jeune homme pour Phyllis, Madeleine, Claudine et Suzy. Et je ne nie pas que ce ne puisse être là un moyen de fortifier « la santé de la race. » Il s'agit de voir si le moyen est bien employé. Et c'est ce qu'on ne voit pas, le style étant dénué de simplicité, de clarté, d'intérêt, de tout ce que font profession de dédaigner les « mercvriels. » L'amoureux en partie quadruple qui est le héros des *Reflets du miroir*, nous raconte un songe des plus significatifs : « L'étrange vapeur se condensa.... devint enfin semblable à une statuette polychrôme... Elle grandit... Elle me prit dans sa main et me laissa tomber... Je n'apercevais plus qu'une nuée rousse qui s'enfuyait. Ensuite je vis un miroir brisé ; et c'était trois petits miroirs. Dans le premier il y avait le corps du beau fantôme enfui, et c'était Madeleine ! Dans le second, une bouche saignait, et c'était la bouche de Claudine ! Dans le dernier des yeux de furie brillaient et c'étaient les yeux de Suzy.

Et ces trois petits morceaux de miroir brisé, je compris que c'était moi-même ! » Eh bien ! vous aussi, vous comprendrez peut-être lorsque vous saurez que toute cette histoire, horriblement sérieuse, est faite avec une simple métaphore, empruntée à Georges Sand : « Le monde extérieur a toujours agi sur moi plus que je n'ai pu agir sur lui ; je suis devenu un miroir d'où mon propre reflet s'est effacé tant il s'est empli du reflet des objets et des figures qui s'y rencontrent. . . . » Et voilà comment il y a moyen de tirer tout un volume ennuyeux et prétentieux d'une phrase si simple et si jolie !

9. — L'initiation « mercvrielle » n'a pas eu complètement raison de la bonne santé littéraire de l'auteur d'*Avant l'amour* ; ce roman témoigne d'un talent robuste, et d'une esthétique saine, que n'ont pas entamés encore les « ambiances. » Malheureusement, je ne puis en dire autant des conceptions morales, la contagion les a atteintes. Donc la jeune Marianne se livre à un jeune homme qu'elle n'aime pas, qu'elle n'estime même pas, mais qu'elle espère vaguement amener à être digne de l'amour. Du moins elle se le dit, pour se justifier devant elle-même d'une chûte, dont les vraies causes pourtant psychologiques, et même physiologiques, n'ont pas échappé à sa pénétrante, brutale et presque chirurgicale analyse. C'est une psychologue non vulgaire, cette Marianne. Quant à l'amant Maxime, un *struggle for lifer* sans scrupules, mais non sans cœur, c'est une création d'une vérité effrayante, née d'une observation à la fois implacable et loyale, exécutée presque avec maîtrise. L'œuvre fait honneur à l'écrivain plus qu'au moraliste, dont la pensée, résumée dans ce vers : « J'ai mes droits à l'amour et ma place au soleil, » appelle des réserves, qu'il est suffisant d'indiquer.

10. — Pas officiellement « mercvriels, » les auteurs de *Une Rupture*, mais dignes de le devenir. Qui est Paule ? Qui est Edmond ? Comment se sont-ils rencontrés et aimés ? Et comment arrivent-ils à se haïr, tout en continuant à s'aimer ? Questions vulgaires, qu'il est malséant de poser à d'aussi distingués, subtils et rares artistes. Les prenez-vous donc pour des philistins, capables d'un récit « simple, clair, intéressant et logique, » ayant un commencement, un milieu, une fin ! Ah ! fi ! Madame ! vous ignorez donc que rien ne commence et ne finit dans la vie, que les « dévouements » sont une invention des pédants ou des imbéciles, et que les commencements. . . . Ah ! les commencements ! Que de considérations il y aurait à vous faire à ce sujet ! Mais lisez seulement la dédicace d'*Une Rupture* et sachez que dans ce roman « rien ne détourne de la méditation « salutaire » (?), ni l'anecdote, ni la perversité, ni la « basse gymnastique (?) » (*Dédicace*, p. 2). C'est à peine si, sans le vouloir et comme en rougissant de l'inévitable et humiliante nécessité, les auteurs laisseront échapper quelques détails

sur la personne et l'état-civil de leur héros. Car enfin que vous importe de savoir que Paule est une jeune fille américaine, et qu'Edmond est un Parisien, déjà mûr, marié et père de quatre enfants ? Il suffit qu'on vous dise que ledit Edmond rompt avec sa maîtresse, qu'il aime, pour conserver un père à ses quatre enfants qu'il aime aussi, et qu'il se lie avec deux autres femmes, pour se garder à lui-même la matière de nouvelles analyses psychologiques ! L'histoire n'est peut-être pas aussi originale qu'elle est obscure ; mais la manière des historiens l'est beaucoup plus ; elle est même anormale, avec ses allures apocalyptiques, sibyllines et « cauchemardesques. » Et dire qu'un anormal trouve toujours un snob pour l'admirer ! Et que l'attroupement admiratif produit par les Rosny dure encore, alors que les passants ne se retournent même plus pour d'autres anormaux, le docteur Grenier par exemple ! O littérature ! voilà de tes coups !

11. — Passons donc à des œuvres moins littéraires peut-être, mais plus saines. *La Jeunesse du doyen* n'a aucune espèce de prétentions, sauf celle de respecter scrupuleusement les consciences les plus timorées, ce à quoi elle réussit admirablement. Mais elle réussit en outre à être fort intéressante. Elle nous raconte l'aventure déjà connue, mais toujours touchante d'un petit paysan amoureux d'une jeune fille noble. Le paysan est le petit-fils d'un homme qui a sauvé les biens d'un émigré pendant la Révolution, en les achetant pour son propre compte et en les restituant ensuite au légitime propriétaire. De là entre les deux familles des liens qui établissent une sorte d'égalité morale entre elles. Les enfants de l'une et de l'autre sont élevés ensemble ; le petit paysan s'éprend de la petite marquise ; il est aimé ; il serait même épousé, car il en est digne par son éducation et sa valeur personnelle ; un malentendu sépare les deux nobles cœurs, et les précipite à une résolution tragique : le jeune homme se fait prêtre ; la jeune fille épouse un duc qui n'est qu'un malotru. Mais hélas ! le malentendu ne dure pas ; ils sont l'un et l'autre informés de leur erreur et de leur injustice réciproque. Que croyez-vous qu'il en advint ? Il en advint qu'ils restèrent l'un et l'autre fidèles au devoir qui les séparait à jamais ; — qu'ils connurent toutes les sublimités du sacrifice, — qu'ils s'élevèrent de plus en plus haut dans la voie de la perfection, — que la fille du marquis mourut comme meurent les saintes — et que le survivant, devenu doyen, put raconter toute cette histoire en y trouvant je ne sais quelle joie et quel réconfort.

12. — Si cette histoire vous amuse — et elle vous amusera — on s'en va la recommencer dans *l'Inutile Amour*. C'est encore un jeune homme « qui se fait prêtre par désespoir d'amour, » et qui, ses vœux prononcés, a la certitude qu'il aurait pu être aimé ! Que vouliez-vous qu'il fît ? Qu'il mourût ? Il mourut en effet, après avoir fui, de tout ce

qui lui restait de courage et de force, loin, loin de celle qui ne le dédaignait plus, jusqu'au fond du Canada ! Mais peut-être auriez-vous préféré qu'il vécût, comme le vieux doyen, et qu'il vous racontât sa vie et ses vertus, d'un ton apaisé, avec le sourire de l'homme mûr, qui, ayant souffert de l'amour et par l'amour, sait désormais ce que valent ces souffrances ! Mais peut-être auriez-vous préféré autre chose, à savoir qu'il se tût, — toutes ces histoires de curés qui ont eu des chagrins de cœur, de Jocelyns pleurards ou héroïques, vous paraissant toujours un peu déplaisantes? J'avoue que je ne serais pas loin de partager ce dernier avis, si dans *l'Inutile Amour* l'auteur ne faisait preuve des plus précieuses qualités de l'écrivain : le respect de sa langue, le respect de toutes les convenances et de toutes les pudeurs la sincérité de l'esprit, la finesse psychologique, le sens de la réalité, joint à l'art d'extraire des choses les plus humbles et les plus fidèlement reproduites tout ce qu'elles contiennent de poésie ! Voilà bien des motifs pour ne pas trop regretter que M. G. Héry nous ait raconté l'histoire de l'abbé Duchâtel-Jocelyn, — mais pour souhaiter aussi qu'il nous en raconte vite une autre plus originale, sinon par l'exécution qui est très personnelle, du moins par la matière.

13. — *Au sortir du couvent* est le journal d'une jeune fille qui nous raconte tous les événements, petits et grands, de son existence, jusqu'à son mariage, celui de son frère et celui d'une amie de couvent. C'est vif, spirituel, distingué et candide, comme il sied à l'œuvre d'une demoiselle de Montmirail, élevée dans un des premiers couvents de Paris et destinée à épouser son cousin. Pour cette aimable enfant, peintre fidèle d'un milieu élégant et honnête, modèle elle-même fort agréable à voir, tous les lecteurs auront les yeux de son cousin qui l'adore, de sa famille dont elle est la joie, et de l'Académie enfin qui lui a donné une de ses couronnes.

14. — L'*Orgueil vaincu* est une histoire romanesque qui se passe dans le grand monde et qui met en scène des sentiments et des personnages dont a vécu et vivra encore longtemps le roman honnête. Le duc de Crussec était un cœur sec, ayant la superstition de la « noblesse » et l'horreur des mésalliances. Ses enfants n'étaient pas du même avis. L'aîné s'éprit d'une jeune fille qui était un ange, et il l'épousa. Mais cet ange était sans parents ni ancêtres ; elle n'était que la fille d'un banquier ! Elle eut beau faire preuve de toutes les vertus et de tous les héroïsmes, et d'une noblesse d'âme inconnue à beaucoup de fils de croisés, le Crussec resta impitoyable .Il n'avait pas voulu consentir au mariage, il avait maudit son fils ; il ne voulut pas traiter comme sa fille la veuve de son fils, même quand elle eut renoncé à l'héritage de son mari, même quand, devenue pauvre par la ruine du banquier, elle travailla pour vivre ! Ah ! comme il va être puni, le

duc au cœur altier ! Son second fils, qui avait vu sa malheureuse belle-sœur, et qui avait dû faire effort pour ne pas tomber amoureux d'elle, s'éprend de l'autre fille du banquier, de la sœur de sa belle-sœur, un ange elle aussi ! « Ils étaient tous des anges dans cette famille, » comme disait un penseur inédit. Il s'en éprend si bien qu'il en est malade, qu'il va mourir si on ne la lui donne ! Moins sec qu'on ne l'eut cru, le Crussec s'humilie jusqu'à aller lui-même demander la main de la petite bourgeoise à la veuve de son fils aîné laquelle, généreuse, bonne, noble, angélique, consent à donner sa sœur et à devenir elle-même la fille dévouée et tendre du vieux duc. Et tout cela ne laisse pas d'être une aimable, touchante et honnête sornette.

15. — *L'Imagination fait le reste...* est un titre qui convient parfaitement à cette œuvre où rien n'est achevé, où les situations, les caractères sont indiqués dans une rédaction sautillante, capricante, comme l'allure de la pétulante enfant qui en est l'héroïne, et où l'imagination du lecteur doit combler les intervalles et collaborer avec l'auteur. Le sujet en est d'ailleurs très heureux et nous aurait pu valoir une bien jolie étude. Pendant les grandes manœuvres, un capitaine rencontre une jeune fille, très pure, mais très romanesque, qui croit voir tout de suite dans le jeune officier un Persée, un Amadis, accepte de devenir sa femme, mais est obligée, par la sagesse de son tuteur, de retarder sa décision jusqu'après un voyage en Suisse qu'on fera ensemble pour avoir le loisir de s'étudier et ne se prononcer qu'en connaissance de cause. Au cours de ce voyage, la jeune fille dit et fait tant d'extravagances, qu'elle décourage l'amour du jeune homme. Elle-même, à voir son Amadis de plus près, le juge trop raisonnable pour elle, et ils se séparent bravement et loyalement, non sans un court serrement de cœur. Si ce thème était traité dans une forme plus simple, avec des agréments moins nombreux et des grâces moins étudiées, si toutes les situations en étaient développées avec une puissance égale, comme l'est, par exemple, la rencontre des deux jeunes gens dans le pigeonnier, l'œuvre serait très remarquable. Telle qu'elle est, elle n'est point banale.

16. — *Rêve d'enfants* non plus, bien qu'elle ait des défauts contraires et qu'elle ne pêche pas par excès de préciosité. Ce n'est qu'une anecdote amplifiée, et amplifiée avec un art rudimentaire, tout en procédés et en recettes qui sentent encore l'apprenti ; mais la verve soutenue, la bonne humeur, l'intérêt, et par endroits le pathétique du récit annoncent un artiste, de qui l'on peut attendre, pour une échéance prochaine, des œuvres très gaies et très honnêtes. Celle-ci nous raconte l'aventure d'un « conditionnel » qui s'éprend d'une grisette, la respecte, lui promet de l'épouser — et ne l'épouse pas, — parce qu'ils s'aperçoivent vite l'un et l'autre que leur amour n'était qu'un rêve

d'enfants. Rêve charmant du reste pour le jeune soldat, et plus pur que la plupart de ceux qu'on fait dans les chambrées ; rêve douloureux pour la pauvre et vaillante jeune fille, qui s'abandonne si franchement à sa tendresse, mais résiste avec tant de courage et tant de mérite aux sollicitations de la passion. — La scène où elle s'arrache aux bras de son ami, ses prières à la petite image de la Sainte-Vierge qui protège son humble couchette, sa fuite désespérée loin de la tentation, ont heureusement inspiré le narrateur. — C'est là, plus que dans les longs monologues et dialogues de l'ami Jacquot, le brosseur du « conditionnel, » amoureux lui aussi de sa grisette, plus que dans les trop complaisantes et trop faciles imitations du jargon soldatesque et faubourien d'un « voyou » sentimental et honnête, que s'affirme le meilleur du talent de M. J. L'Hôpital. Pas banale non plus la scène où les deux « enfants » se revoient, après de longs mois de séparation, et où ils ont l'un et l'autre, la jeune fille surtout, la sensation qu'ils se sont trompés, qu'ils ont été les dupes de leur jeunesse, et qu'ils doivent se séparer de nouveau et définitivement s'ils veulent rester honnêtes. Mais ici le motif est indiqué plutôt que développé, et l'on regrette que le pathétique, qui pouvait être si poignant, y reste trop discret.

17. — *Le Beau Fernand* est un de ces jeunes gens qui n'ont d'autre carrière que le mariage. Il en manque un, à la préparation duquel il avait mis toute son habileté, toute celle de sa mère, et où il apportait peut-être un peu de sincérité, la jeune fille étant aussi aimable que riche. L'histoire de ce mariage longuement, savamment, audacieusement préparé, la peinture de ce caractère « d'Alphonse légitime » si l'on peut dire, celle de la « mère d'Alphonse, » une Macette pour le bon motif, besogneuse, vaniteuse, hypocrite et intrigante, suffiraient à remplir un volume. L'auteur y a ajouté deux ou trois autres épisodes, sans craindre d'alourdir son récit et d'en diminuer la rapidité et l'intérêt. Et comme sa langue n'est pas très sûre, que son style n'est pas très vif, que ses phrases s'attardent inutilement à achever l'expression d'idées évidentes par elles-mêmes ou déjà suffisamment indiquées, il en résulte qu'il faut faire effort pour suivre jusqu'au bout les aventures du beau Fernand.

18. — Ce n'est ni par la langue, ni par le style, ni par l'intérêt du récit, ni par la nouveauté du sujet, ni par l'élévation de la pensée, que se recommande *l'Éternelle Faiblesse* ; mais c'est par la candeur et la bonne volonté de l'auteur. Lui devons-nous en échange des encouragements ou la vérité? Disons-lui, à la charge pour lui de faire une vérité de nos encouragements modestes, qu'il pourra peut-être, après deux ou trois autres romans aussi mauvais que celui-ci, arriver à en écrire un qui soit lisible. Celui-ci ne l'est pas, pour d'autres que pour de

consciencieux ouvriers de la critique. Il y est question d'une femme très belle et très malheureuse, que son mari abandonne, et dont un homme, honnête jusque-là, devient éperdument amoureux. Il avait cru peut-être échapper à *l'Éternelle Faiblesse* ! Il y succombe, au point d'être prêt à abandonner son foyer de famille, ses enfants ! Il fait succomber avec lui la malheureuse femme, qui a pourtant fait une belle résistance, et qui d'ailleurs est plus sensible à la honte qu'à la joie de sa faute. Comment finira cette aventure, que le mari de Colombine (elle ne s'appelle pas Colombine) connaît et veut exploiter, que la femme d'Arlequin, (il ne s'appelle pas Arlequin), veut punir par le divorce et par un mariage avec un ancien soupirant ? Elle finit très mal pour elle, très bien pour lui ; Elle, son mari la tue d'un coup de revolver ; Lui, il va demander pardon à sa femme, et il l'obtient. Je ne dis rien du style ; vous auriez une trop haute idée de la vertu qu'il a fallu pour en avaler trois cent douze pages ! Il ne faut pas se faire valoir !

19. — Je parlerai avec la même modestie et modération, de ce petit livre : *Le Mari d'une autre* que j'ai eu la surprise et le chagrin de trouver très inférieur aux *Locataires de Mme Black*, du même auteur. Ici, il est question : 1° d'une tante qui aime le mari de sa nièce ; 2° d'une jeune fille hystérique et folle aimant un jeune homme qui ne lui a jamais dit un mot d'amour, s'avouant coupable de fautes qu'elle n'a pas commises, demandant un médecin accoucheur, etc., etc., et finissant par épouser ledit jeune homme que son mal a touché au cœur, à moins qu'il n'ait gagné sa tête. Cette jeune fille est d'ailleurs, elle aussi, nièce de la tante amoureuse du mari d'une autre ; et c'est ce qui explique que les deux histoires n'en fassent qu'une.

20. — Dans les *Lettres d'une amoureuse*, une femme mûre nous raconte qu'elle a un jeune amant et une jeune amie ; que ces deux jeunesses se rencontrent chez elle et se comprennent ; qu'elle s'en aperçoit, qu'elle en souffre, qu'elle en gémit, mais que finalement elle s'y résigne, sans simplicité d'ailleurs, avec de grands bras, de grands mots, de sublimes attitudes. La seule vengeance qu'elle se permettra envers l'ingrat, ce sera peut-être de lui envoyer son journal intime, fidèlement tenu depuis la première joie jusqu'à la dernière ou l'avant-dernière larme. La pénitence serait douce, car la malheureuse écrit presque aussi bien qu'elle aime, ce qui n'est pas peu dire ! Et l'infidèle serait capable d'y prendre un plaisir extrême, pour peu qu'il fût un dilettante. Est-ce possible ? Un homme peut-il arriver, l'amour enfui, à ce dilettantisme abominable, qui consiste à trouver une joie nouvelle dans le tableau des douleurs mêmes qu'il a causées ? Peut-être bien. Il se pourrait que sur ce fait « bon nombre d'hommes fussent femmes ! » et montrassent presque autant d'inconscience

et de cruauté qu'elles vis-à-vis de l'objet qui a cessé de plaire !

21. — *Un Nouveau Vicaire savoyard* est l'histoire d'un vicaire catholique romain et même « ultramontain, » qui a mauvais caractère, qui par exemple, ne supporte pas que ses ouailles s'amusent à flirter dans la solitude, avant d'en avoir reçu la permission de leur famille. — Il a d'ailleurs l'âme d'un dominateur et d'un tyran ; il se rallie à la République, mais comme l'autre se ralliait à son rival « pour mieux l'étouffer. » Et c'est pourquoi il sera évêque, à moins que le docteur Chautemps n'y mette bon ordre. — C'est en effet à l'ancien ministre des colonies, un Savoyard, qu'est dédiée cette histoire d'un Savoyard, écrite par un Savoyard, en français de Savoyard.— Ce français-là n'est pas sans quelque mérite : il est sérieux, il est grave, grave jusqu'au *tremolo* ; il est chaleureux et même échauffé, jusqu'à la déclamation : « O grandeur et décadence des moindres entreprises humaines... Revirement fatal des choses ! Inexorable réalité ! » (toutes ces exclamations à la suite l'une de l'autre, page 133) — ; il est net, il est tranchant, jusqu'au pédantisme : (« J'estime.... j'affirme » — *Dédicace*). — Mais, avec tout cela, il n'est pas correct : « Je vous promets de me taire sur la scène *à laquelle* il a plu au Seigneur de me rendre témoin » (p. 130). — « Chez la femme la passion est autrement agissante que chez l'homme. Les emportements de *ceux-ci* (de l'homme) sont feux de paille en regard des audaces du sexe faible » (p. 128). — « Un projet qu'il se réservait *d'appliquer* avec des procédés de correction irréprochables. » etc., etc. Je crois que M. Chautemps a mieux à faire que de surveiller les agissements des prêtres catholiques en Savoie : c'est d'y multiplier les écoles et d'y renvoyer l'auteur de ce *Nouveau Vicaire savoyard*, revenu « de *sa* première incursion dans le domaine des religions établies. » Ces intrépides et juvéniles explorateurs de la théologie et de la politique ont parfois de belles découvertes à faire dans le domaine de l'instruction primaire.

22. — Êtes-vous bien sûrs de n'avoir pas déjà lu ici l'analyse de *Miracle d'amour ?* Il y est question d'une jeune patricienne, fille du marquis et de la marquise d'Auseraie, et qui s'éprend d'un petit plébéien, le nommé Jean.... Dubois (je garantis Jean, pas Dubois). — Cette jeune fille est un ange ; Jean est un ange ; le marquis et la marquise sont des démons ; le premier, blessé en duel par le mari — ou l'amant — de sa maîtresse est porté chez lui à l'heure où la seconde se consolait de son absence avec un ami illégitime. — L'Ange devine ou voit tout ! Elle reçoit ainsi de sa famille et de son milieu si aristocratiques des impressions qui la disposent favorablement pour le jeune plébéien :— « Ah ! s'il était des nôtres ! » pense-t-elle. Mais il ne l'est pas ! Que faire ? Entrer en religion ; — le couvent seul la consolera de l'indignité morale de sa famille et de l'infériorité sociale de Jean. Elle

Le drame est assez banal, comme vous voyez, et ne présenterait aucun intérêt si l'épisode se passait dans un autre milieu ; mais deux civilisations en conflit, « les nacres de la perle et de la pourriture, » les amours d'un Norwégien et d'une Grecque. Quelle riche matière à mettre en narration et descriptions savantes ! *Salammbô* n'a pas discrédité le genre. M. Hugues Le Roux a de quoi l'honorer : de l'érudition, de la divination, une « écriture » qui rivalise avec l'art des ciseleurs et des ornemanistes. Il est même un psychologue très aigu, quand il veut. Malheureusement, il n'a pas voulu l'être ici ; ceux qui cherchent l'âme dans un personnage seront déçus. L'âme du Normand Dromund est d'une simplicité étonnante même chez un primitif ; celle d'Irène plus complexe et même plus compliquée, reste obscure et énigmatique. Parce que on a pu abuser ailleurs de la psychologie, il ne faudrait pourtant pas renoncer à s'en servir, là où elle est nécessaire, et préférer aux « planches d'anatomie » de simples toiles de panoroma. Ases, fiords, hydromel, eunuques, diptyques et iconostases, la Baltique et le Bosphore, occasion facile d'antithèses éclatantes, de contrastes saisissants, de situations parfois très audacieuses, de mise en scène pittoresque ; c'est un livret d'opéra ; on attend la musique !

26. — *Le Mannequin d'osier* est la suite de *l'Orme du Mail*, dont nous avons parlé avec détail, (un long détail) l'été dernier. Même fable, qui n'est qu'un prétexte ; mêmes personnages, qui sont pourtant bien vivants ; même art, subtil, narquois, charmeur, mêlé cependant à des artifices qui ne sont pas sans pédantisme ; mêmes idées philosophiques et morales, négation souriante et brutale à la fois de toutes celles qui sont la base ou l'étai de notre état social. Cet exercice de destruction universelle, fait par un ouvrier en gants blancs et en frac, est la chose du monde la plus bizarre et la plus déconcertante. Elle amuse certains raffinés. Grand bien leur fasse ! Qu'il nous suffise de dire que le titre de cette « suite » est emprunté à l'un des épisodes les plus drôles, sinon les plus significatifs : la femme du professeur Bergeret avait installé son atelier de couture dans le cabinet de son mari ; celui-ci, dans un moment de colère, déménage par la fenêtre ledit atelier, y compris le mannequin à porter et essayer les robes.

27. — *Le Rêve de Yanniri* est précédé d'une préface où sont exposées des théories esthétiques et éthiques ! On y trouve une théorie du style familier opposé au style noble et aristocratique, une théorie de la prose rythmée et du « *leit-motiv* dans le roman » un résumé antithétique des mœurs parisiennes et des mœurs grecques, une théorie de l'amour et de l'ambition, enfin, un hymne, un peu long mais très poétique, en l'honneur des « îles » et des archipels grecs. M. Psicheari n'est pas un amplificateur ; c'est au contraire, si j'ose me servir d'un de ces termes peu aristocratiques, dont il recommande l'emploi, au

mariée à un pauvre être qui n'a pas de santé, qui n'a pas d'esprit, qui a le goût mais l'impuissance de l'art, qui a d'ailleurs de la fortune s'ennuyait au logis, malgré les petites soirées, sauteries et expositions de toiles et statues qu'on y organisait. Elle y fait la rencontre d'un jeune sculpteur, montagnard de naissance, dont le talent puissant a gardé les rudesses et les naïvetés du roc natal. Elle s'intéresse à lui ; elle inspire un amour qu'elle reconnaît bientôt, avec terreur, éprouver elle-même : cette pénétration insensible et lente de deux âmes honnêtes, par un sentiment coupable, l'aveu qu'elles s'en font, les luttes qu'elles soutiennent l'une contre l'autre et dont la femme, malgré sa propre tendresse et malgré les violences de son âme, sort triomphante, voilà le meilleur du roman. Le reste tourne au mélodrame sentimental. Après dix ans de séparation, les deux amants se retrouvent, elle toujours fidèle et désormais libre, puisqu'elle est devenue veuve ; lui, plus calme, plus accessible aux distractions. Une jeune fille, la nièce de son amie, dont il avait fait le buste autrefois, le distrait même à ce point, qu'il l'épouse, ce dont meurt la malheureuse tante.

25. — *Les Amants byzantins* sont une reconstitution historique. Le genre est à la mode ; il est honorable, parce qu'il suppose beaucoup de science et beaucoup d'efforts. « J'aime mieux ma mie, ô gué ! » Roman pour roman, j'aime autant ceux qui ne vont pas chercher leur matière si loin et à si grands frais, et qui me laissent en sécurité sur mon érudition et celle de l'auteur. Celui-ci m'inquiète sur moi-même : je ne sais pas si je sais que l'auteur sait. Horrible état d'âme ! Forcé de refuser mon suffrage à la partie historique des *Amants byzantins*, par sincérité et par incompétence, je ne puis l'accorder à la partie romanesque, par la raison que je n'y ai pris qu'un plaisir médiocre. Nous sommes au xe siècle : un Normand a été lâchement assassiné ; son frère Dromund le vengera. Sur la foi d'un oracle, il cherche vers l'Orient le meurtrier inconnu : une griffe d'ours gravée sur la poignée du glaive volé à la victime désigne Angul, chef des warangiens à Constantinople. Dromund le tue et, comme il n'est pas en état de payer la rançon du meurtre, il est condamné à mort. Lié au poteau, il attend l'heure du supplice lorsqu'il est délivré par une femme de grand cœur et d'éclatante beauté, Irène, femme du rapace et odieux Nicéphore, banquier accapareur et usurier qu'elle n'a jamais aimé. Elle s'éprend de ce fils du Nord dont l'héroïsme l'a conquise. Mais son mari découvre la faute et lui défère le serment devant le patriarche Polyeucte ; après des combats et des résistances, elle n'ose jurer qu'elle est innocente ; elle avoue son crime. Cependant, son amant farouche envahit l'agora à la tête des Normands, tue Irène qui lui a préféré Dieu, met le feu à la cathédrale et se précipite dans le brasier, où il trouve la mort,

Le drame est assez banal, comme vous voyez, et ne présenterait aucun intérêt si l'épisode se passait dans un autre milieu ; mais deux civilisations en conflit, « les nacres de la perle et de la pourriture ,» les amours d'un Norwégien et d'une Grecque. Quelle riche matière à mettre en narration et descriptions savantes ! *Salammbô* n'a pas discrédité le genre. M. Hugues Le Roux a de quoi l'honorer : de l'érudition, de la divination, une « écriture » qui rivalise avec l'art des ciseleurs et des ornemanistes. Il est même un psychologue très aigu, quand il veut. Malheureusement, il n'a pas voulu l'être ici ; ceux qui cherchent l'âme dans un personnage seront déçus. L'âme du Normand Dromund est d'une simplicité étonnante même chez un primitif ; celle d'Irène plus complexe et même plus compliquée, reste obscure et énigmatique. Parce que on a pu abuser ailleurs de la psychologie, il ne faudrait pourtant pas renoncer à s'en servir, là où elle est nécessaire, et préférer aux « planches d'anatomie » de simples toiles de panoroma. Ases, fiords, hydromel, eunuques, diptyques et iconostases, la Baltique et le Bosphore,occasion facile d'antithèses éclatantes, de contrastes saisissants, de situations parfois très audacieuses, de mise en scène pittoresque ; c'est un livret d'opéra ; on attend la musique !

26. — *Le Mannequin d'osier* est la suite de *l'Orme du Mail*, dont nous avons parlé avec détail, (un long détail) l'été dernier. Même fable, qui n'est qu'un prétexte ; mêmes personnages, qui sont pourtant bien vivants ; même art, subtil, narquois, charmeur, mêlé cependant à des artifices qui ne sont pas sans pédantisme ; mêmes idées philosophiques et morales, négation souriante et brutale à la fois de toutes celles qui sont la base ou l'étai de notre état social. Cet exercice de destruction universelle, fait par un ouvrier en gants blancs et en frac, est la chose du monde la plus bizarre et la plus déconcertante. Elle amuse certains raffinés. Grand bien leur fasse ! Qu'il nous suffise de dire que le titre de cette « suite » est emprunté à l'un des épisodes les plus drôles, sinon les plus significatifs : la femme du professeur Bergeret avait installé son atelier de couture dans le cabinet de son mari ; celui-ci, dans un moment de colère, déménage par la fenêtre ledit atelier, y compris le mannequin à porter et essayer les robes.

27. — *Le Rêve de Yanniri* est précédé d'une préface où sont exposées des théories esthétiques et éthiques ! On y trouve une théorie du style familier opposé au style noble et aristocratique, une théorie de la prose rythmée et du « *leit-motiv* dans le roman » un résumé antithétique des mœurs parisiennes et des mœurs grecques, une théorie de l'amour et de l'ambition, enfin, un hymne, un peu long mais très poétique, en l'honneur des « îles » et des archipels grecs. M. Psicheari n'est pas un amplificateur ; c'est au contraire, si j'ose me servir d'un de ces termes peu aristocratiques, dont il recommande l'emploi, au

nom de Platon et de tous les Grecs, un « empileur. » Il y a de quoi s'émerveiller à voir tout ce qu'il introduit, entasse, empile, emballe et « fourre » (ô Platon !) dans une seule page, le tout à peine noté, en termes qui semblent pris au hasard, parmi les premiers venus, comme « cela lui tourne en tête, » (Préf. p. VI), mais choisis tout de même parmi ceux qui tiennent le moins de place. « Cet homme doit savoir faire une malle ! » s'écrierait M. J. Lemaître. Et dire qu'il est cependant un poète, en même temps qu'un érudit et un penseur, et qu'il est peut-être capable de faire un beau roman, et même de renouveler le roman français, qui se meurt d'imitation et de répétitions ! *Le Rêve de Yanniri* permet cette espérance d'une œuvre originale ; déjà la formule est trouvée et même le procédé. Mais je n'ai pas à apprendre à l'auteur que l'originalité du procédé n'est pas l'originalité de l'art, ni que les formules sont l'outil du critique plutôt que du poète, qu'elles servent à analyser et à classer plutôt qu'à créer. Il doit savoir cela. Je ne l'étonnerai pas en lui disant que le créateur n'est pas encore chez lui dégagé du critique. Le sera-t-il jamais ? Je le souhaite. En attendant voici son œuvre si complètement et si volontairement dissemblable de celle des romanciers ses confrères. Yanniri est le fils d'un Grec millionnaire. Très jeune encore il a un rêve : et ce rêve est un symbole, l'image, un peu brouillée d'ailleurs, d'un dessin vague et d'un coloris criard — tel un cauchemar ! — de ce que sera sa vie. Cette vie est celle d'un « intellectuel » triomphateur et pessimiste.— Tout ce qu'il écrit est génial, romans, drames, études philosophiques et sociales. S'il parle, il passionne l'auditoire, il soulève ou calme à son gré les passions populaires, il voit des multitudes se dévouer à ses idées : une ville s'élève en Amérique, conforme à l'idéale cité dont il a tracé le plan. Il devient à Paris le premier, le roi des auteurs à la mode, l'homme célèbre que les maîtresses de maison montrent avec orgueil dans leur salon ; il est élu à l'Académie française ! Lui pourtant, songeur, toujours songeur, il s'ennuie, malgré l'attention qu'il a prêtée à deux des maîtresses de maison en qui il a cru voir la forme même de la gloire. Et brusquement, en plein triomphe, il s'évade, il quitte l'Académie, Paris, les salons et ses femmes, il se réfugie dans une petite île de l'archipel grec. Là, il retrouve de vieux serviteurs de son père, il s'intéresse aux commérages d'une petite ville, il oublie, il se résigne, il attend la mort, lorsqu'un jour il rencontre enfin la vie, c'est-à-dire l'amour, l'amour vrai, celui dont le besoin hantait son âme et dont il n'avait connu jusque là que de faibles et sottes contrefaçons, et qui lui donnera des joies plus pures, plus pleines, plus profondes que la gloire elle-même. Mais un tremblement de terre survient, qui soulève l'île, et ensevelit dans la mort tous les habitants, y compris Yanniri songeur, toujours songeur. — Un Normalien, qui lâche la bride à

son imagination et qui même la fouette pour la faire galoper éperdument, mais qui cependant la maintient inconsciemment dans les sphères où se passe sa vie quotidienne et celles où tendent ses ordinaires désirs et appétits, un élève des Renan, des Caro, des Brunetière, dont les rêves ne quittent l'école, les livres, les conférences, que pour se hasarder dans les salons littéraires, parmi les membres de l'Institut et parmi les femmes savantes ou les femmes à savants, et qui enfin considère une élection à l'Académie française comme le couronnement suprême des plus invraisemblables succès, un mandarin un peu naïf, mais très jeune et très sympathique, quoique « pourri d'instruction, » relevant d'ailleurs ses grâces ingénues et ses qualités acquises par un parfum d'exotisme très prononcé, tel apparait l'auteur de ce livre. Il y a mis trop de faits, trop d'idées, trop de personnages. Il dit n'avoir pas pris le temps de « vêtir » ses personnages (p. v), (il veut dire de les décrire) et s'être contenté de nous en fournir les traits « rudimentaires et fondamentaux. » C'est pourquoi, parmi cette foule de Parisiens, de Parisiennes et d'Hellènes, les seuls personnages dont on se souvienne, et qu'on « sente vivre, » ce sont ceux qu'il a pris la peine de décrire, et de décrire même plus d'une fois, avec minutie et des répétitions : «Myrrhiane, la fleur qui dit bonjour, » mais qui est brune, grande, etc. etc., les deux banquiers grecs avec leurs épais sourcils où se cache leur regard, comme un serpent dans les broussailles ; — Prindan, le premier ministre, avec sa loyauté à la fois rude et souple, et qui ne mentait jamais, sauf par sa façon de dire la vérité, exploitant ses propres défauts et se faisant un art de son caractère ; Liane, la demi-âme, la coquette ingénument fausse ; Argence..... Mais est-ce que je me souviendrais de tous et de toutes ? Peut-être oui, et peut-être que, malgré les théories de l'auteur, tous et toutes vivent, sauf sans doute Yanniri, qui décidément est trop artificiel. Je ne dis rien du style, d'une simplicité trop voulue, découpé en petites phrases menues, sautillantes, familières, dont il me semble que Platon n'usait pas aussi uniformément, mais qui a parfois de brusques éclairs et une pénétration aigüe, l'éclair et la pénétration d'une pointe d'acier. Je ne dis rien non plus des *leit-motivs*, c'est-à-dire des mots et même des phrases toujours les mêmes qui font escorte à certains noms sinon que cette imitation et cet agrandissement des épithètes homériques est l'enfance de l'art, et que cette transposition dans la littérature d'un procédé emprunté à la musique de Wagner, me semble une erreur, enfantine aussi, un effort pour réaliser un progrès à rebours ; car retenir la parole dans le domaine des sons, l'adresser à la sensibilité ou l'y arrêter trop longuement avant de la laisser arriver à l'esprit, c'est la faire rétrograder, c'est la faire retomber en enfance.

CHARLES ARNAUD.

THÉOLOGIE

Tractatus de Deo Uno, auctore Ludovic de San. Tomus posterior. Lovanii, C. Peeters ; Parisiis, V. Lecoffre, 1897, in-8 de 402 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume complète et termine le traité *De Deo* que publie le R. P. De San. Le lecteur y trouvera, comme dans la première partie, une doctrine solide exposée avec une remarquable profondeur et une clarté lumineuse. Ce qui, à notre avis, caractérise l'œuvre du R. P. De San, c'est la manière personnelle et originale d'exposer et de démontrer les doctrines théologiques. Tout en mettant en pleine lumière l'existence du dogme, il s'attache à en faire ressortir la nature, l'essence, les limites et les multiples rapports avec les vérités naturelles. C'est par une heureuse alliance de la théologie positive avec la théologie scolastique qu'il produit un traité scientifique de premier ordre. Les manuels de théologie ne sont pas rares, mais il est rare d'en rencontrer un, qui puisse être comparé au traité du savant professeur de Louvain ; on cherchera en vain la profondeur de doctrine, la lucidité d'exposition, la valeur des arguments, la précision des concepts qui le distinguent, et qui dénotent chez l'auteur, avec un esprit supérieur, des études suivies et l'expérience d'un long professorat.

L'ouvrage n'est pas écrit pour les commençants, car il suppose des connaissances philosophiques et théologiques élémentaires ; mais ceux qui, par goût ou par devoir, sont appelés à faire une étude sérieuse et approfondie du dogme, seront heureux de rencontrer ce guide sûr et expérimenté. Voilà pourquoi il rendra d'éminents services aux professeurs qui désirent donner à leurs élèves une nourriture forte et substantielle ; ils y trouveront toutes les informations nécessaires pour rendre leur enseignement utile et fructueux.

Les treize chapitres du livre, consacrés à la providence surnaturelle de Dieu, comprennent la solution des questions nombreuses, soulevées par la doctrine révélée de la volonté de Dieu de sauver tous les hommes (p. 1-55), et celle de la prédestination (p. 55-400). On constatera en lisant ces pages que l'auteur, en pleine possession de sa matière, la développe avec une finesse d'observation, un esprit d'analyse et une force de pénétration qui finissent par écarter tout doute en portant la conviction dans l'intelligence. Les théologiens sont divisés dans la question de savoir comment la volonté divine du salut de l'enfant se concilie avec sa mort avant le baptême. L'auteur défend la thèse, affirmant que les bonnes œuvres des hommes sont la condition qu'implique la volonté de Dieu de sauver les enfants. Des théologiens estimés, tel que le cardinal Franzelin, pensent qu'il est difficile de démontrer cette assertion. Le lecteur jugera si les arguments du R. P. De San emportent son adhésion.

Le problème de la prédestination est d'une importance capitale. Aussi le R. P. De San l'a-t-il traité de main de maître. Après avoir expliqué les notions et les distinctions nécessaires en cette matière, il prouve que la prédestination soit à la première grâce, soit à la grâce et à la gloire, est indépendante de tout mérite. Passant ensuite à la prédestination incomplète à la gloire seule, il démontre qu'elle est postérieure à la prévision des mérites surnaturels. Il examine avec soin la doctrine de saint Augustin pour établir que la prédestination indépendante de tout mérite que le saint docteur défend comme un dogme de foi contre les hérétiques, n'est pas la prédestination à la gloire, considérée par elle seule ; qu'il est plus probable que, suivant l'opinion personnelle de saint Augustin, la prédestination à la gloire seule est postérieure à la prévision des mérites surnaturels.

Nous signalons spécialement aux théologiens le chapitre XII (p. 215-385), où l'auteur démontre victorieusement que, dans l'opinion de saint Thomas, la prédestination limitée à la seule gloire suppose la prévision des mérites, fruits de la grâce. Cette dissertation est un modèle du genre, auquel rien ne manque, ni la solidité, ni la concision, ni la richesse du fond, ni la simplicité, ni la sobriété de la forme. Pour ne pas réveiller de tristes irritations, l'auteur ne s'écarte pas un instant du ton d'une discussion pacifique et conciliante. La critique de l'opinion opposée et de ses arguments, qui témoigne d'une remarquable pénétration et justesse d'esprit, ne se ressent nullement du parti pris, elle repose uniquement sur le désir d'exposer la véritable doctrine de saint Thomas. Il en résulte que le lecteur est d'autant plus disposé à peser et à comparer les arguments afin de se former une conviction raisonnée et scientifique. Nous recommandons vivement l'excellent ouvrage à tous ceux qui s'intéressent au progrès de la science théologique.

Dr A. Dupont.

De Religione revelata libri quinque, auctore G. Wilmers, S. J. Ratisbonæ, Pustet, 1897, in-8 de IV-686 p. — Prix : 10 fr.

Ce nouveau traité de la Religion est une belle et riche synthèse de l'apologétique contemporaine. L'auteur a cru ne devoir pas imiter ceux qui, craignant de s'attarder dans le vestibule du temple, démontrent le plus rapidement possible le fait de la révélation. Son but est de défendre cette démonstration contre les attaques si multiples, si diverses du rationalisme et de porter la lumière sur tous les points où les adversaires amoncellent les ténèbres. Le P. Wilmers était en mesure d'entreprendre une pareille tâche, car on voit qu'il est au courant de toutes les questions et qu'il a approfondi toutes ces matières. Il n'y a pas un système qui ait quelque notoriété, pas une objection qui, soit par elle-même, soit par la manière dont elle est présentée, offre quel-

que intérêt, qu'il n'examine et ne réfute. Les références sont nombreuses, les meilleurs ouvrages d'apologétique, publiés en Allemagne ou en France, ont été mis à profit et sont exactement cités. Sans changer au fond l'ancien cadre, il le modifie de manière à donner à chaque chose l'étendue qu'elle comporte et il partage son traité en cinq livres.

Le livre I traite de la religion et de la révélation en général. La précision des définitions qui écarte et prévient toute confusion, la finesse d'analyse qui met en relief les divers points de vue, la manière dont les critères de la révélation sont énumérés, décrits, prouvés et jugés en assignant à chacun sa valeur et son emploi, font de ce livre une vraie logique de la démonstration chrétienne. Nous ajouterons qu'on n'y doit pas craindre l'aridité, car l'abondance et le choix des citations en augmente la valeur et l'intérêt ; nous remarquerons enfin la discrétion avec laquelle l'auteur établit la thèse de la nécessité morale de la révélation au point de vue de la fin naturelle ; il évite l'écueil dans lequel plusieurs tombent encore et tout se ramène selon lui à la nécessité morale de la révélation pour donner au genre humain une somme de vérités et un mode de connaissance qu'il lui est très utile et très avantageux de posséder. Le livre II a pour objet la révélation qui précède et prépare la révélation chrétienne. L'auteur laisse au cours spécial de critique sacrée les questions relatives à l'autorité historique des livres de l'Ancien Testament. Toutefois il rappelle cette démonstration et de plus il déduit l'autorité divine de ces livres de la mission donnée par Dieu au législateur et aux prophètes d'Israël. Avec lui aucun moyen n'est oublié, aucune force n'est négligée. Dans le dernier chapitre de ce livre, il traite de l'état et des erreurs de la gentilité et de la manière dont elle concourt, elle aussi, à préparer les voies au Christ ; il y fait preuve d'une érudition du meilleur aloi en s'appuyant sur les plus savants travaux qui ont l'antiquité pour objet. Au livre III, après un beau et utile développement sur le caractère historique du Nouveau Testament, il expose et discute les faits qui prouvent la mission divine de Jésus-Christ, puis il le présente non seulement comme l'envoyé divin, mais comme le Messie promis et attendu, et enfin comme Dieu et vrai Fils de Dieu. On renvoie souvent à la théologie le dogme de la divinité du Sauveur, mais il est bien utile de démontrer cette vérité dès l'apologétique ; de cette manière la défense est beaucoup plus complète et toute la démonstration a une plus grande force. Le livre IV traite en deux chapitres de la mission divine des apôtres et des preuves de la divinité de la religion chrétienne considérée dans ses progrès et son développement. Enfin le livre V, après avoir établi quelles doivent être et quelles sont dans sa durée à travers les siècles les propriétés de la religion de Jésus-Christ, nous fait voir comment l'Église catholique, seule légitime héritière des motifs

de crédibilité, les résume tous en elle, les continue et les complète : idée pleine de justesse et de beauté que l'auteur emprunte au concile du Vatican et dont le développement termine son ouvrage.

Tel est dans ses grandes lignes ce beau manuel d'apologétique où les points de vue d'aujourd'hui s'ajoutent aux questions d'hier dans un ensemble très bien ordonné. Nous en faisons le plus grand éloge en disant que dans cet ensemble il n'y a pas un seul point qui ne soit très sérieusement traité, pas une seule assertion qui ne soit documentée et prouvée avec le plus grand soin. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Das Langobardische Lehnrecht, von KARL LEHMANN. Göttingen, Dieterich, 1896, in-8 de 220 p. — Prix : 10 fr.

Le présent ouvrage est tout entier consacré aux *Consuetudines feudorum*, autrement dit au Livre des Fiefs, cette compilation de droit, si connue pour avoir été imprimée à la fin de beaucoup d'éditions du *Corpus juris civilis*. L'auteur donne d'abord une énumération aussi complète que possible des manuscrits où est conservé le texte des *Consuetudines feudorum ;* il en signale jusqu'à cent quatre-vingt-treize qu'il a recherchés dans un grand nombre de bibliothèques de l'Europe. M. Lehmann expose ensuite par le menu son opinion sur la formation du texte des *Consuetudines ;* par ses grandes lignes, cette opinion se rattache à celle qu'avait adoptée Laspeyres il y a plus de soixante ans. Le texte a parcouru trois étapes. La première est celle de la recension à laquelle M. Lehmann attache le nom d'Obertus, parce qu'elle se termine (II, 24), par une lettre d'Obertus de Orto ; elle est conservée dans quatre manuscrits complets et deux manuscrits fragmentaires d'après lesquels l'auteur donne le texte de cette recension, dite *Antiqua ;* ce texte est moins étendu que celui de la *Vulgata*. Le manuscrit de Tübingen a servi de base à la publication de M. Lehmann ; les autres lui ont fourni des indications complémentaires.

Ce texte remonte au XIIe siècle. Vient ensuite le texte dit d'Ardizon, rédigé dans la première moitié du XIIIe siècle ; il se prolonge jusqu'au chapitre 51 du livre II. C'est dans cette recension que fut introduite d'abord la division des *Consuetudines* en deux livres. — En dernier lieu apparaît la Vulgate, qui de bonne heure dans les manuscrits est annexée au *Corpus juris civilis ;* son véritable texte se distingue par de réelles différences du texte des éditions courantes.

A la fin de son introduction, M. Lehmann émet l'opinion que les *Consuetudines* sont dominées par les constitutions féodales de trois

empereurs Conrad II, Lothaire III et Frédéric Barberousse. La loi de Conrad rend raison de l'existence du livre Ier ; la loi de Lothaire est le centre des vingt-quatre premiers titres du second livre ; puis c'est l'influence des lois de Barberousse qui se fait sentir. Ainsi, pour M. Lehmann, les *Consuetudines feudorum* se sont développées sous l'influence non de la coutume, comme on l'a soutenu, mais du droit écrit.

La seconde partie du volume contient le texte de la Vulgate, et, en regard, pour les parties correspondantes, le texte de la plus ancienne recension. P. F.

Summa de Legibus Normannie in Curia Laicali, *ou Coutumier Latin de Normandie*, par J. Tardif. *Introduction*. Rennes, Simon, 1896, in-8 de 250 p.

Après avoir publié le *Très Ancien Coutumier de Normandie*, M. Joseph Tardif vient de donner une excellente édition d'un texte capital pour l'histoire du droit normand, la *Summa de Legibus Normannie in Curia Laicali*, forme primitive du *Grand Coutumier de Normandie*. Le présent volume contient l'introduction qu'il a mise en tête de son édition.

L'auteur commence par décrire les manuscrits de la *Summa* qu'il a recherchés et examinés dans les diverses Bibliothèques d'Europe ; puis il établit entre eux un triple classement au point de vue de la date, de la provenance, des familles auxquelles ils appartiennent. Après s'être acquitté de cette tâche, il entreprend l'histoire du texte. D'une série d'observations minutieuses il conclut que la rédaction première devait s'arrêter au chapitre CXII, *de brevi de feodo et firma* ; cette rédaction a été ensuite l'objet de plusieurs remaniements que M. Tardif étudie successivement. Pour la partie ancienne du Coutumier, c'est le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, latin 18557, qui semble le plus conforme au texte primitif ; aussi M. Tardif l'a-t-il choisi pour base de son édition.

La seconde partie de l'introduction contient une étude sur la *Summa de Legibus*, le plan qui y est suivi, les qualités qu'elle décèle chez le juriste qui l'a composée. Ce juriste accomplit son œuvre entre 1254 et 1258 ; malheureusement il n'a point fait connaître son nom. M. Tardif en est réduit à exprimer l'opinion qu'il était de Basse-Normandie et qu'il avait étudié dans les Universités, non seulement le droit canonique et civil, mais encore l'*Ars dictandi*. Il arrive à une conclusion plus explicite en ce qui touche la personne de l'auteur du premier remaniement, qui fut fait antérieurement à 1275 : ce fut, à son avis, un membre de la famille Maucael, de Valognes, qui à cette époque occupait une situation considérable dans le Cotentin.

Tout cet exposé est fait avec un soin, une sobriété et une précision qui en font un modèle de dissertation scientifique. P. F.

SCIENCES ET ARTS

Le Monde et la Science, par SAINT-GEORGES MIVART. Traduit de l'anglais par J. SEGOND, sous la direction de E. SEGOND. Paris, Lethielleux, 1897, in-12 de 572 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Monde et la Science est une sorte de philosophie naturelle conçue dans un sens fondamentalement théiste, et aboutissant à l'hypothèse évolutionniste comme conséquence logique des principes posés et développés dans ce fort volume. Ajoutons que l'évolutionisme de M. Saint-Georges Mivart diffère essentiellement du darwinisme, qu'il combat d'ailleurs vigoureusement.

L'auteur commence son travail par le tableau de la nature inorganique, et retrace la formation probable du globe terrestre et les phénomènes physiques, chimiques et géologiques dont il a été ou dont il est le théâtre. De là il passe à la nature organique ; il émet les principes de la classification végétale et animale, indique les éléments de la structure commune à tous les êtres organisés, puis, à propos des fonctions des organismes, donne tout un petit cours de biologie comparée. Une dissertation de psychologie animale suit le cours de biologie.

Hâtons-nous d'ajouter que cette psychologie est toute d'ordre sensitif et ne concède à l'animal rien de ce qui est l'apanage exclusif de l'homme, encore qu'aux débuts du chapitre on pourrait s'y tromper.

Après la psychologie animale vient un vaste ensemble de considérations sur la science en général, sur l'âme humaine, sur les forces de la nature, sur l'espace, le temps, le mouvement, l'énergie, la pensée, et ce que l'auteur appelle « les cinq ordres de principes immatériels, » principes d'individuation des corps bruts comme des corps organiques, organisés, sensitifs et enfin animés par l'âme spirituelle. C'est, bien que le nom n'en soit pas prononcé, toute une théorie hylémorphique particulière à l'auteur. La loi de causalité implique nécessairement une cause « adéquate » (nous dirions : « supérieure ») à l'univers, laquelle est Dieu. Réfutation du panthéisme et des diverses objections opposées à la personnalité et à l'absolue sagesse de cette cause première. Vie future et existence d'esprits autres que l'âme humaine et supérieurs à elle, déduites du plan général de l'univers, de la téléologie et de la hiérarchie des êtres.

Arrivé au chapitre final sur l'évolution telle qu'il la comprend, l'auteur en fait ressortir, avec une logique serrée, le caractère théiste et téléologique, et combat, comme nous l'avons dit, les théories de Darwin. En ce qui concerne l'homme, il repousse énergiquement, par des considérations qui, d'ailleurs, ne nous paraissent pas décisives, toute extension de l'évolution à sa partie corporelle, estimant qu'il a dû apparaître, corps et âme, subitement « et, pour ainsi dire, *ex abrupto.* »

C. DE KIRWAN.

Nouvelle Étude des tempêtes, cyclones, trombes ou tornados, par H. Faye. Paris, Gauthier-Villars, 1897, gr. in-8 de vii-142 p., avec figures dans le texte. — Prix : 4 fr. 50.

Jusqu'à ces derniers temps, en remontant à trente ou trente-cinq ans en arrière, il y avait unanimité parmi les météorologistes pour considérer les tourbillons atmosphériques, cyclones, typhons, trombes, etc., comme prenant naissance à la surface terrestre, sol ou mer, et s'élevant dans les airs pour gagner les nuages en exerçant de bas en haut une violente aspiration capable d'enlever à une grande hauteur, pour les projeter ensuite au loin, soit des masses d'eau ou de poussières, soit des objets solides.

M. Faye, l'éminent astronome et vénérable membre du Bureau des longitudes, a proposé et soutenu une théorie exactement contraire, voyant les tourbillons prendre naissance au sein des nuages et descendre ensuite plus ou moins rapidement jusqu'à terre ; laquelle théorie a rencontré d'abord une opposition à peu près unanime chez les météorologistes. L'illustre savant a tenu bon, développant ses considérations, combattant les objections de ses adversaires ainsi que les raisonnements par lesquels ils étayaient leur théorie, expliquant les faits observés d'une manière différente, estimant toujours avoir le dessus dans cette longue controverse. Bien que la théorie de M. Faye n'ait pas encore cause gagnée, comme il le constate lui-même, elle a néanmoins recruté bon nombre de partisans. Ayant aujourd'hui à présenter encore quelques considérations nouvelles, il a écrit, « au cours de sa quatre-vingt-troisième année, » cette *Nouvelle Étude*, ne voulant pas qu'il fût dit que, « après avoir lutté vingt-cinq ans, il eût abandonné une question où il avait toutes les raisons pour lui. » Ce travail comprend une première partie consacrée aux trombes ou tornados et une seconde partie comprenant les tempêtes, ouragans, typhons, toutes expressions correspondant à celle de cyclones. Les trombes, tornados ou tornades, se produisent soit isolément soit comme des épiphénomènes des cyclones ; elles agissent sur des étendues de terrain beaucoup moins grandes quoique produisant sur leur passage des effets parfois plus redoutables. L'auteur examine successivement les trombes de mer et les trombes de terre, donne la description des plus marquants de ces phénomènes scientifiquement observés, les discute ensuite aux points de vue de sa théorie et des théories différentes ou opposées. Il décrit aussi les « fausses trombes, » phénomènes de peu d'importance et qui seuls, s'expliqueraient par l'hypothèse du bas en haut. — Pour les tempêtes, l'auteur procède également en donnant ou reproduisant la description des ouragans les plus violents et les plus célèbres, et les discutant. Il s'occupe aussi de la question si importante des indices généraux qui

permettent de reconnaître les approches des tempêtes et d'en déterminer d'avance la trajectoire. Profondément convaincu de la vérité d'une théorie qui voit les cyclones comme les trombes prendre naissance dans les hautes régions de l'atmosphère et de là, descendre graduellement jusqu'à la surface du sol ou de la mer, il insiste sur son adoption en raison de la multitude des périls qui suivant lui, pourraient être évités, surtout par les marins, en tenant compte des faits ainsi compris et interprétés. — Il termine son savant mémoire par une théorie des taches du soleil, lesquelles ne seraient autres, dans des proportions incomparablement plus fortes, que des cyclones et des trombes naissant dans l'atmosphère solaire et descendant vers la surface de l'astre. C'est même par ses observations sur cet ordre de phénomènes astronomiques qu'il a été amené à étudier les tourbillons terrestres. C. DE KIRWAN.

L'Éducation publique et la Vie nationale, par F. PÉCAUT, inspecteur général de l'instruction publique. Paris, Hachette, 1897, in-12 de XXV-376 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aujourd'hui, en dehors des romans et de quelques livres spéciaux, on ne sait plus guère faire de livres ; et celui de M. Pécaut n'est, comme tant d'autres, qu'un recueil de morceaux assez disparates et dont l'unité est faite tout entière de l'esprit laïque et protestant qui l'anime. Car M. Pécaut, qui frémit sans doute encore au souvenir des dragonnades, trouve parfaitement libéral un régime qui, de gré ou de force, veut soumettre les catholiques, dans des écoles dont, comme contribuables, ils paient les frais, à un système d'éducation selon la formule de MM. Buisson, Steeg, et, bien entendu, Pécaut lui-même. C'est ce que, dans notre langue mensongère d'aujourd'hui, on appelle le libéralisme, et qui est exactement le contre-pied de la liberté. Mais laissons cela, sur quoi nous ne serions jamais d'accord, M. Pécaut et les autres ayant tiré trop d'avantages de leur système pour être jamais de notre avis. La chèvre broute où on l'attache. Laissons donc M. Pécaut brouter dans les champs plantureux de l'éducation laïque. Dans la deuxième partie, commençons par celle-là, qui nous arrêtera peu de temps, d'autant que, dans des livres ainsi faits l'interversion n'a aucun inconvénient, on peut les lire à rebours. dans la deuxième partie, dis-je, on trouve les allocutions prononcées par l'ancien directeur de l'école normale de Fontenay dans les réunions des anciennes élèves de l'école, et aussi les conférences du matin aux élèves. Notons que M. Pécaut y parle de Dieu, mais d'un Dieu d'ailleurs peu gênant, « le Dieu des consciences libres, l'esprit infini qui travaille incessamment le monde. » Il y est même question du Christ, mais d'un Christ à la Renan, dont l'évocation seule est un blasphème. M. Pécaut

oublie trop qu'on n'hérite pas des gens qu'on assassine et que ceux qui se sont faits les instruments de la déchristianisation de l'école française, outragent par leur respect sacrilège le Sauveur qu'ils ont chassé.

Passons à la première partie. Elle comprend des rapports d'inspection générale, des notes d'inspection générale, des articles publiés dans la *Revue pédagogique*, dans la *Correspondance générale*, dans le *Dictionnaire pédagogique*, dans l'*Annuaire de l'enseignement primaire*, dans les *Mémoires et documents scolaires du Musée pédagogique*. Généralement ces travaux sont consacrés à chanter les bienfaits de l'enseignement laïque et les mérites de tous ceux qui y collaborent. Entre amis, on ne s'oublie pas, et les livres des uns servent volontiers de réclame aux livres des autres. M. Pécaut ne manque pas à ce devoir de bonne confraternité. Malgré l'air content de soi qu'il affecte souvent, il est pourtant un point où le bât le blesse et qui l'amène à faire de significatifs aveux. C'est l'éducation et l'enseignement moral. Quinze ans d'efforts n'ont pas encore abouti à résoudre le problème et les deux ou trois milliards jetés dans ce tonneau des Danaïdes n'ont pu combler le grand vide que l'enseignement chrétien y a creusé en partant. Il manque, en effet, au *Credo laïque*, c'est M. Pécaut qui le dit, « ce qui en ferait une doctrine, à savoir un principe central ou supérieur qui, par sa seule présence, imprime force et ordre à tous les autres, assignant à chacun son rang ; un principe où l'âme entière s'appuie et s'attache, au lieu de se prendre successivement à des idées diverses, plus ou moins disparates entre elles. » M. Pécaut sait bien où se trouve ce principe vivifiant ; mais il n'en veut pas, espérant devenir, à force de chercher, le Christophe Colomb d'une religion nouvelle. En attendant, il est bien forcé de convenir que son système n'a pas produit grand'chose. « L'enseignement primaire, c'est lui qui parle, ne paraît pas avoir de forte prise sur les mœurs publiques, sur le tempérament intellectuel et moral du pays.... Il y a dans les écoles peu de résultats précis et définitifs en fait de savoir acquis... L'esprit des élèves les plus avancés n'est pas muni de notions générales propres en quelque mesure à devenir des principes dirigeants de la pensée et de la vie.... Notre instruction primaire ne réussit pas encore à instituer des habitudes nouvelles ou à modifier les anciennes, pas plus les habitudes d'hygiène ou de propreté corporelle, les mœurs domestiques ou sociales, que la manière de raisonner des choses et d'en juger. Le maître d'école, je parle des meilleurs, se borne à être professeur, non éducateur... Les écoles d'adultes produisent partout un médiocre résultat... » Inutile de prolonger, de continuer ces citations que nous pourrions multiplier. Le système ne vaut rien, mais on le continuera tout de même. Charitable comme nous le sommes, nous souhaitons bonne chance au

livre de M. Pécaut. Par ses aveux instructifs, il peut d'ailleurs nous rendre service et nous tenons à ne pas paraître ingrat. P. TALON.

L'Avenir de la race blanche, *critique du pessimisme contemporain*, par J. Novicow. Paris, Alcan, 1897, in-12, de 183 p. *(Bibliothèque de philosophie contemporaine)*. — Prix : 2 fr. 50.

Le pessimisme est à la mode. Il a paru récemment, dans les différents pays de l'Europe, des publications où l'avenir de la race blanche est envisagé sous les couleurs les plus sombres ; où la civilisation est accablée de reproches, comme au temps de Rousseau ; où la décadence irrémissible des races latines est admise comme un dogme. M. J. Novicow s'est proposé de prendre une à une les affirmations des pessimistes et de les soumettre à une critique rigoureuse, appuyée sur des faits certains et des vérités bien acquises à la science.

Partout où l'ouvrier asiatique est mis en concurrence avec l'ouvrier blanc, disent les pessimistes, celui-ci est vaincu par les bas salaires dont se contente le premier. Avant peu la Chine inondera nos marchés de ses produits et nous n'aurons rien à lui vendre. Nos industries seront ruinées. Voilà pour l'ordre économique. D'autres dangers menacent la race blanche moins prolifique que les races inférieures ; elle succombera tôt ou tard sous la loi du nombre et devra céder le terrain aux noirs et aux jaunes. A ceux-ci l'avenir. Après la victoire du jaune sur le blanc, viendra la victoire du noir sur le jaune et avec elle l'abaissement des facultés mentales de l'humanité ; car la race est l'unique facteur de la civilisation et le triomphe des races inférieures sera la fin de tout progrès. Même en supposant que les sociétés européennes sachent résister à ces causes extérieures de décadence, il arrivera un moment où, ruinées par les ennemis du dedans, par les classes inférieures, en proie à tous les appétits révolutionnaires, elles s'effondreront comme la Babylone de Balthazar, dans un épouvantable cataclysme.

M. Novicow montre que toutes ces affirmations *a priori* sont en contradiction avec les données de la science économique et de l'anthropologie. Il aurait pu ajouter que la religion nous fait entrevoir d'autres destinées, même ici bas, pour la grande famille humaine.

En résumé, le pessimisme n'est justifié ni par la science ni par la foi. C'est surtout une affaire de tempérament personnel et de dilettantisme malsain, dont le principal danger est de nous créer des ennemis imaginaires et de préparer ainsi des conflits qu'il serait préférable et possible d'éviter, en voyant les choses sous un angle différent et plus juste. A. ARCELIN.

Les Guides, par Donatien Lévesque. Paris, Ad. Legoupy, 1897, in-16 carré de 217 p.

M. Donatien Lévesque, a déjà écrit sur le menage à quatre un manuel intitulé : *Les Grandes Guides*. Tout le monde a voulu l'avoir et maintenant l'édition est épuisée. Un pareil succès l'obligeait à nous donner les principes du menage plus ordinaire, tout à fait commun, à un et à deux. Ce sont les présentes *Guides*.

Avec une bonhomie parfaite, il nous raconte que, par hasard, il s'est aperçu qu'il ne savait pas mener. Cet épisode est écrit, comme le livre tout entier, avec netteté, verve et esprit. Il se met donc à l'école pour apprendre que le principe fondamental du menage est tirer et rendre. Dès lors, en outre du texte, des gravures dues à MM. S. Arcos, H. Le Cour, C. de la Brosse, A. Éloy, vont nous apprendre toutes les positions des mains sur les guides, l'appel du fouet au départ, l'allongement ou le ralentissement de l'allure, la nécessité ou non de l'enrênement, le menage à une main, gauche et droite. Bien peu connues malheureusement, et encore moins en usage, sont les rênes coulantes dont M. Lévesque fait à juste titre un si grand éloge. Trop souvent au contraire on voit des professionnels et même des amateurs tenir les mains à des hauteurs inégales. Que de choses bien simples, mais à apprendre encore et toujours dans le chapitre intitulé : *De la manière de monter sur un siège et de s'y asseoir*. De très bons cochers, ou réputés tels, s'asseoient d'abord et se font ensuite remettre les rênes par le palefrenier. Alors que celui-ci, une fois l'attelage parfait, devrait être à la tête des chevaux ! Spirituel et fin, M. Lévesque a noté les grotesques poses de certains cochers assis comme des « grenouilles. » Que de choses nous aurions à glaner encore sur les guides, les gants, les vêtements, le fouet ! Mais franchement, il faut dire un mot des manœuvres et de ce chapitre si ingénieux sur « la bicyclette comme outil d'apprentissage, » et de cet autre si utile où l'auteur démontre qu'on peut à la fois monter et atteler le même cheval.

Voilà un manuel comme il en faudrait beaucoup ; clair, simple et pratique : trois adjectifs qui ne sont pas souvent réunis. A. d'Épron.

LITTÉRATURE

Studies in the Arthurian Legend, by John Rhys. Oxford, Clarendon Press, in-8 de viii-411 p. — Prix : 15 fr. 65.

La réputation de M. J. Rhys donne une valeur toute particulière à ce qu'il écrit sur la philologie celtique, surtout en ce qui touche aux choses galloises. Ses Lectures, déjà anciennes, sur la philologie galloise, ont éclairci bien des points obscurs dans l'histoire de la langue galloise et font regretter que depuis lors la mythologie fasse un peu négliger à M. Rhys ses études de linguistique. En effet, si la mythologie présente à l'imagina-

tion des attraits tout particuliers, elle prête tant à la conjecture qu'on n'y arrive pas à des résultats bien sûrs, surtout quand l'exégète a autant d'imagination et d'ingéniosité que notre auteur.

Le volume dont nous parlons devrait porter un titre plus complet et s'appeler « études mythologiques sur la légende arthurienne ;» car l'auteur pense que les aventures de tous ces héros arthuriens, Arthur et Genièvre, Pérédur, Lancelot, Gauvain, etc., sont des personnages de l'ancienne mythologie celtique, dont l'histoire mythique est tombée au rang de conte, et que cette histoire est la variante, répétée à l'infini des luttes ou des rivalités entre le soleil, l'aurore et les puissances de la nuit. M. Rhys paraît en outre penser que dans ces légendes, relativement modernes en somme, on peut et on doit retrouver la contrepartie de la mythologie grecque : à tout instant, on rencontre sous sa plume l'expression de « Zeus celtique » et des comparaisons avec Héraklès, Hêrê et Athênê. C'est supposer (à tort, selon nous) que la mythologie grecque, telle qu'elle s'est fixée dans notre esprit, est une œuvre complète et parfaite dès l'origine ; c'est supposer encore qu'elle date, dans son ensemble, de l'époque de l'unité indo-européenne, et que la mythologie celtique doit s'identifier à elle dans cette unité préhistorique.

Nous ne contesterons pas que de nombreux mythes celtiques soient conservés dans la littérature épique des Celtes du moyen-âge ; mais de ce que des épisodes soient originairement de signification mythique on ne peut conclure que le personnage qui en est le héros soit toujours et partout un personnage de la mythologie et non pas du roman. Second point : de ce qu'on a affaire à un mythe, il ne suit pas que ce mythe doive s'expliquer par la théorie solaire, avec l'aurore et les puissances hostiles de la nuit qui accompagnent ou combattent le soleil. Cette théorie a eu la plus grande vogue dans le dernier quart de siècle sous l'influence du grand et prestigieux talent de M. Max Müller, mais elle est sur le déclin (pour employer une comparaison solaire). M. Rhys semble se rendre compte de l'impression défavorable que ces théories donnent d'abord à son lecteur, car dans sa préface il s'excuse presque d'employer les termes de la théorie solaire : « Ils sont si commodes ! (dit-il). Et quoi qu'il puisse advenir de cette théorie, on n'a encore rien trouvé qui en tienne exactement la place. » Sans doute ! mais c'est défendre bien faiblement une hypothèse scientifique que de dire : on n'en a pas encore trouvé d'autre. Le bon sens nous paraît indiquer que lorsqu'une hypothèse scientifique ne satisfait plus la critique, l'agnosticisme est encore le plus sage.

Nous exprimons des doutes sur l'idée principale de ce livre, parce que discuter un des sujets qui y sont traités prendrait les dimensions d'une dissertation et parce que c'est sur l'idée principale que nous fai-

sons des réserves. Mais il n'en est pas de même des faits d'histoire littéraire et de philologie. M. Rhys a de l'ancienne littérature galloise une connaissance que personne peut-être n'égale ; il va aussi chercher des parallèles curieux et intéressants dans la littérature irlandaise : ses rapprochements étymologiques sont ingénieux, s'ils ne sont pas toujours convaincants. Le livre de M. Rhys ne peut qu'instruire quiconque s'intéresse au cycle breton de nos littératures du moyen-âge ; et il est d'autant plus instructif que l'auteur cite d'ordinaire ses sources avec abondance et précision. Nous disons « d'ordinaire » parce qu'une exception ne fait pas compte : c'est pourtant dans un endroit important. Après avoir assuré d'après des écrivains du moyen-âge que le nom de Leyr (ou Lir) se retrouverait dans le nom de la ville de Leicester, — ce que déjà il faudrait prouver — M. Rhys assure qu'on aurait trouvé à Leicester une inscription *Deo Jano Liro sacrum*. Aucun document ne serait plus utile pour la thèse de l'auteur en cet endroit : mais quand on cite une inscription latine, l'usage est de donner une référence qui permette de vérifier son authenticité. M. Rhys n'en donne pas ici, et comme nous n'avons trouvé cette inscription ni dans le recueil du *Corpus*, ni dans le *Thesaurus* de M. Holder, nous avons lieu de penser qu'elle n'existe pas. M. Rhys aura été trompé ici par quelque archéologue celtomane : on croit aisément ce que l'on désire. H. Gaidoz.

Brand, poème dramatique en 5 actes, par Henrik Ibsen, traduit avec l'autorisation de l'auteur et précédé d'une préface par le comte Prozor. Paris, Perrin, 1895, in-18 de xxii-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jean Gabriel Borkman, drame en quatre actes, par les mêmes. Paris, Perrin, 1897, in-18 de xxii-227 p. — Prix : 3 fr. 50.

Brand n'est pas un drame, ni un poème épique, comme le voudrait le traducteur : c'est une énigme en cinq actes dont la solution n'a pas été et ne sera pas donnée, c'est un mystère qu'on pourrait prendre pour une mystification. Du commencement à la fin, tout sentiment humain y est impitoyablement jugulé, broyé, foulé aux pieds, et le Dieu auquel est offert ce monstrueux sacrifice, demeure voilé dans les brumes norvégiennes. Faut-il exposer ou rappeler le sujet de cette œuvre fantastique ? J'ai bien peur d'être traité de philistin, mais comment ne pas m'attacher à la matérialité saisissable de ce dont les initiés eux-mêmes n'ont pas réussi à extraire la quintessence philosophique ? Le héros qui donne son nom au poème, Brand, est un jeune prêtre de quelque religion future innommée, et qui « ne travaille pas au soutien d'une église ni d'un dogme. — Ils ont eu leur aurore, pourquoi ne verraient-ils pas leur déclin ?... » (p. 26). Il revient dans son pays « réclamer les droits de l'Éternel, » et rien ne semble pouvoir l'arrêter dans son zèle. Il s'arrête pourtant de lui-même, et tout de suite, et dans un trou. Il n'y

fait guère briller le futur dogme, mais il y compromet singulièrement la future morale. Il commence par prendre pour son propre usage la fiancée d'un ami. Puis il refuse à sa mère mourante les consolations de la religion par ce motif étrange qu'elle ne renonce qu'aux neuf dixièmes de ses biens : « tout ou rien, » telle est sa devise. Puis, sans remords, il laisse dépérir et mourir son enfant, que tue le climat. Puis, il arrache à sa jeune femme les dernières reliques de l'enfant—ne faut-il pas que le sacrifice soit complet ? — et l'assassine par sa brutalité. Puis, ce bourreau de tous les siens construit une vaste église, et le jour où l'édifice va être consacré, il réfléchit que le monde n'est pas trop grand pour adorer l'Éternel ; il met donc la clef dans sa poche, et entraîne le peuple sur la montagne, *excelsior* ! Or cette montagne symbolique est en même temps le *fjæld* norvégien, roc, névé et glacier. Le peuple se lasse vite de cette ascension sans but et se sauve en lapidant le faux prophète. Alors tout s'embrouille de plus en plus : l'enfant et la femme morts sont vivants, Brand est le premier homme et le Christ, une toute jeune sorcière s'offre à l'adorer et finalement, croyant tuer un énorme oiseau, détache d'un coup de fusil une avalanche qui ensevelit notre héros. Et dominant le fracas et les détonations, une voix clame dans la nue : « Dieu est charité ! » Est-ce la morale de ce drame où la charité est formellement condamnée comme une faiblesse et où est exalté avec une sorte d'implacable férocité le sacrifice de soi et surtout des autres ? Il serait oiseux de s'en enquérir : le grain de sagesse que certain snobisme prétend caché sous de telles enveloppes d'extravagance, ne peut qu'être bien avarié. J'ajouterai même que le poète psychologue fait preuve de peu de clairvoyance : il vit depuis longtemps, loin des brumes de son pays, et il a sous les yeux, avec un autre idéal de prêtre et avec une religion non abandonnée aux décevances du libre examen, la solution nette et précise des problèmes qu'il s'amuse à supposer non résolus.

— Le second drame est, au moins dans l'intention de l'auteur, plus près de la vie réelle ; le lieu de la scène est à peu près déterminé, les personnages ont chacun leur nom. Ce sont encore des maniaques, non moins durs et rudes, et raides, et rogues, également enfoncés dans des rêvasseries, troubles et obstinées, toujours doués d'une volonté de fer et rugissants d'énergie. Je cherche pourtant sans le reconnaître « l'écorché moral » devant lequel s'extasie le traducteur. Ces automates n'ont point de vie, ils n'agissent pas, quelque chose en eux s'est détraqué : vains fantômes entrevus dans un cauchemar, ils demeurent figés en l'immobilité d'un geste inquiétant, d'une attitude pénible. Je ne parle ici que des époux Borkman ; la pianiste, le poète et les amoureux n'ont pas plus d'âme sans doute, ils sont même d'une inconscience absolue, mais aucun ressort intérieur ne s'est jamais cassé en eux

et — voile-toi la face, ô psychologie ! — ce sont de simples marionnettes. Dans ce milieu irréel, Ella Rentheim garde seule quelque chose de vivant et d'humain. Voici les faits. Jean-Gabriel Borkman rêvait la conquête du monde par l'or : il a fait banqueroute. Il a subi détention préventive et prison cellulaire ; enfin libéré, il végète depuis huit ans dans une claustration volontaire presque absolue. Sa femme habite la même maison, à l'étage au-dessous, mais ils ne se voient pas. Il ne s'est jamais occupé de son fils qui, de son côté, n'a souci de père ni de mère. Ella Rentheim, sœur jumelle de Mme Borkman, jadis fiancée à Borkman lui-même, et sacrifiée à son ambition, mère nourricière du jeune Borkman au temps de la catastrophe, arrive de province et remet un instant en contact ces personnages isolés dans leur égoïsme et parfaitement antipathiques : elle voudrait adopter, avant de mourir, le jeune Erhart Borkman, et lui laisser sa fortune et son nom. Voilà toute l'intrigue, et le dénouement est plus simple encore. Derrière la coulisse, Erhart s'est amouraché d'une drôlesse : il se laisse enlever. Par quelle fantaisie emmènent-ils en tiers dans leur voyage de noces illégitimes une jeune pianiste particulièrement apte à jouer les danses macabres, c'est ce que je ne saurais dire, car il est difficile de prendre au sérieux le motif contre nature qui en est donné. D'ailleurs tous ces gens-là nous arriveraient directement de la lune qu'ils ne nous seraient pas plus étrangers. Jean-Gabriel meurt subitement d'une congestion causée par le froid, les deux sœurs se tendent la main par dessus son cadavre, et la toile tombe.

La machination est enfantine. Toute l'action, s'il y en avait une, devrait se concentrer autour d'Erhart qu'on se dispute : il n'est qu'épisodique. Si l'on m'objectait que, dans l'idée de l'auteur, le personnage principal est évidemment Jean-Gabriel, dont le drame porte le nom, je répondrais : un homme à grands projets et d'indomptable énergie ne reste pas huit ans enfermé dans sa chambre sans essayer d'agir et il ne faut pas lui faire faire le suprême effort de sortir de sa maison pour lui donner le ridicule d'être tué net par le froid. C'est absurde. Cependant le traducteur nous affirme que son poète « s'est ici révélé à nous avec une franchise si puissante que toute clairvoyance spéciale devient inutile. » J'en suis bien aise et retiens cette déclaration qui m'autorise à émettre mon humble avis : j'aurai donc le droit de me refuser à prendre des vessies pour des lanternes. Eh bien ! le spectacle de ce petit monde de ratés haineux et inertes, de déséquilibrés, d'hallucinés, vaguement entrevus dans les ténèbres de la nuit et dans la tourmente de neige, est lamentablement pénible et péniblement lamentable.

LONGCHAMP.

Intermèdes espagnols du XVIIe siècle, traduits avec préface et notes par Léo Rouanet. Paris, Charles, 1897.in-12 de 324 p.—Prix : 3 fr. 50.

Auto sacramental nuebo de las pruebas del linaje umano, publicado por Léo Rouanet. Paris, Welter, 1897, in-12 de XII-95 p. — Prix : 4 fr.

M. Léo Rouanet, qui nous donnait l'année dernière une excellente traduction de poésies populaires de l'Espagne, vient de demander au même pays le sujet d'un fort intéressant volume : *Intermèdes espagnols du XVIIe siècle*. Ce volume commence par des pages que l'auteur trop modestement, a intitulées Préface et qui sont une remarquable contribution à l'histoire de la littérature dramatique espagnole. Au début de cette préface, M. Rouanet fait observer que le mot intermède ne rend pas bien le mot espagnol *intermes* qui ne désigne pas, comme on pourrait le croire, une chose intercalée, mais un morceau friand, détaché, et que notre substantif entremets rendrait exactement. M. Rouanet, toutefois, a obéi à un usage déjà ancien en donnant à son livre un titre qui lui inspirait quelques scrupules. L'intermède que l'on plaçait entre les actes d'un drame principal, était une pièce très courte, dépourvue d'intrigues, bouffonne, satirique souvent. Les petites scènes réunies par Viollet-le-Duc dans les premiers volumes de *l'Ancien Théâtre-Français*, par leur manque d'action, leur peu d'étendue, les facéties et souvent la liberté du dialogue, peuvent assez bien en donner l'idée. L'intermède dut naître en plein moyen-âge sur les tréteaux des jongleurs. Après avoir débuté par de gauches tentatives, il se transforma, empruntant le concours de la musique et de la danse et toucha au domaine de la comédie et de l'opéra. M. Rouanet raconte toutes ces évolutions et suit l'intermède jusqu'à la fin du XVIIe siècle, époque où il eut un héritier qui lui ressemblait beaucoup : le *sainète*. Le nombre des intermèdes fut très considérable, beaucoup se son perdus ; parmi ceux qui sont arrivés jusqu'à nous, plusieurs portent des noms d'auteurs connus, célèbres ou même illustres, ceux de Cervantès et de Calderon par exemple. Ces petites pièces ne restèrent pas inconnues en France, Molière, Boursault, y ont puisé plus d'un trait comique. Visé à évidemment tiré sa *Veuve à la mode* de *El pesame de la Viuda*, amusant *intermes* de Calderon.

Après avoir écrit l'histoire de l'intermède, M. Rouanet arrive à la traduction d'une vingtaine de ces singulières petites pièces, amusantes souvent, et qui nous font souvenir de Cervantes et de Le Sage. Elles sont suivies de notes curieuses et qui laissent deviner combien leur traduction était malaisée : allusions à d'anciens usages peu connus, proverbes, jeux de mots, M. Rouanet a triomphé de toutes ces difficultés.

A côté de ce théâtre si profane, les Espagnols ont aussi des espèces

de sainètes où leur goût pour les représentations dramatiques s'est singulièrement associé aux manifestations d'une foi ardente, ce sont les *Autos sacramentales* que l'on représentait au milieu des pompeuses cérémonies de la Fête-Dieu. Tout récemment M. Rouanet a publié un de ces autos qui, paraît-il, n'avait jamais été imprimé. Cette pièce, dont M. Rouanet n'exagère pas la valeur, où l'on ne trouve pas les magnificences de poésie que Calderon a fait resplendir dans tant d'œuvres de même nature, à divers points de vue ne manque certes pas de mérite. Aussi est-ce avec raison que M. Rouanet regarde cette publication comme susceptible d'intéresser les lettrés qui s'occupent de la littérature espagnole. TH. DE P.

HISTOIRE

Historiographia ecclesiastica quam historiæ seriam solidamque operam navantibus accommodavit GUIL. STANG, in collegio Americano Lovanii professor. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1897, in-18 de VIII-268 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage comprend : 1° Quelques généralités sur les sources de l'histoire ecclésiastique et sur la méthode critique. Ce n'est pas en dix pages que M. Stang pouvait dire là dessus quoi que ce soit de nouveau et de complet. Notamment ses indications sur les collections d'actes pontificaux, de conciles, de monuments liturgiques, sont tellement vagues et insuffisantes qu'il aurait mieux valu s'abstenir entièrement. — 2° Vient ensuite (et c'est le corps de l'ouvrage) une longue liste des écrivains qui se sont occupés d'histoire ecclésiastique, rangés par ordre chronologique, avec quelques lignes d'appréciation, en général assez judicieuses, et quelques renseignements biographiques et bibliographiques malheureusement trop sommaires et trop peu précis. Parmi les auteurs modernes, M. Stang ne nomme pas (sinon parfois peut-être par inadvertance) d'écrivains rationalistes ou protestants ; et sans doute pour ne froisser aucune vanité, il s'en tient exclusivement aux morts. Même en admettant ce plan, sa liste est encore incomplète. Il fallait bien faire un choix, et on ne peut lui reprocher de n'avoir pas nommé tout le monde ; mais peut-être ce choix n'a-t-il pas toujours été parfaitement heureux. En particulier, la France du XIXe siècle a certainement été un peu sacrifiée. On relèvera aussi des erreurs ; par exemple l'auteur de l'histoire d'Arménie attribuée à Moïse de Khoren est encore placé au Ve siècle. Surtout, étant donné le plan de l'ouvrage, je me demande quelle peut bien en être l'utilité. Une bibliographie de l'histoire ecclésiastique, même très élémentaire, peut rendre des services aux commençants ; mais c'est à la condition d'être méthodique, de classer les livres d'après les sujets qu'ils traitent, non pas d'après le nom et la date de leurs auteurs ; de faire une place aux non-catholiques, chez lesquels il y a tant de bon à prendre (il suffit, quand il y a lieu, de

mettre en garde contre leurs partis pris) ; et surtout de ne pas exclure systématiquement les auteurs vivants chez lesquels il est naturel d'aller chercher l'état actuel de la science. Le jeune étudiant qui, pour se renseigner sur la bibliographie sommaire d'une question, recourra au livre de M. Stang devra le parcourir en entier, et encore ne sera-t-il nullement sûr de ne rien ignorer d'essentiel. Il est fâcheux que ce vice de méthode diminue tellement les services que pourrait rendre un livre qui témoigne d'ailleurs de beaucoup de travail. — 3° Enfin l'ouvrage se termine par le texte latin de la lettre sur les études historiques adressée par Léon XIII aux cardinaux de Luca, Pitra et Hergenrœther.

E. Jordan.

Die politischen Beziehungen Kaiser Ludwigs des Baiern zu Frankreich in den Jahren 1314-1337, von Georg Sievers (Historische Studien, 2.). Berlin, Ebering, 1896, in-8 de vi-206 p. — Prix : 5 fr.

Carl Müller, dans son ouvrage *Der Kampf Ludwigs des Baiern mit der römischen Kurie* (*1879-1880*), a naturellement eu à s'occuper des relations entre Louis de Bavière et les rois de France. Les publications qui ont eu lieu depuis cette date, et notamment celle qu'a faite Rièzler, de documents puisés aux archives Vaticanes (*Vatikanische Akten zur deutschen Geschichte in der Zeit Ludwigs des Baiern*, Innsbrück, 1891), ont amené M. Sievers à reprendre la matière et à la travailler de nouveau. Pourquoi n'a-t-il pas poursuivi son étude jusqu'à la fin du règne de Louis de Bavière ? et quelle raison lui a fait choisir 1337 comme point terminus de son travail ? C'est qu'à cette époque l'alliance de l'Empereur avec le roi d'Angleterre apporte un changement réel dans sa situation vis-à-vis de la France. L'on regrettera que l'auteur, reprenant un sujet déjà traité, n'ait pas jugé à propos de chercher à ajouter au matériel qu'il avait à sa disposition de nouveaux documents ; l'on regrettera surtout qu'il se soit dispensé de toutes recherches dans les dépôts de France. L'on ne saurait donc considérer comme définitive cette étude d'ailleurs intéressante. M. Sievers, dans plusieurs appendices de son travail, a élucidé des questions de détail. Nous noterons particulièrement ici les rapprochements intéressants qu'il a faits entre la *Chronique des quatre premiers Valois* et les *Continuationes annalium rotomagensium* insérées dans les *Monumenta Germaniæ*, 35, t. XXVI. M. Sievers nous laisse entendre qu'il prépare sur le premier de ces recueils une étude critique ; nous nous féliciterons qu'il n'abandonne pas cette idée. Nous espérons aussi qu'il continuera l'étude des relations entre la France et l'Allemagne sous Louis IV, mais en élargissant un peu son cadre et en appuyant son étude sur des recherches plus personnelles. E. G. L.

Le Journal d'un évêque, publié par Yves Le Querdec. Deuxième partie. *Après le Concordat.* Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de xxxviii-286 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai signalé à nos lecteurs le premier volume du *Journal d'un évêque ;* ce volume a soulevé bien des critiques, et à bon droit. L'auteur y répond plus ou moins bien, plutôt mal que bien, à mon avis, dans la préface du second volume. Il y a là des pages de mauvaise humeur contre les « réfractaires, » naturellement, qui jurent avec la douceur habituelle de l'auteur, d'ordinaire moins emballé. Le second volume suppose le concordat dénoncé et montre comment il faudra s'y prendre pour s'organiser et conquérir enfin la liberté avec un concordat nouveau. Je l'avoue d'ailleurs, je trouverais beaucoup moins à reprendre dans le second volume que dans le premier, qui m'avait, je l'ai dit, très nettement déplu. Pour le fond, bien entendu, car la forme était, comme toujours chez M. Le Querdec, fine et charmante. Le livre est divisé en cinq parties : I. La Rupture. II. Les Mesures de sauvegarde. III. La Persécution. IV. La Liberté reconquise. V. Le Nouveau Concordat. Je l'ai lu avec intérêt et je me ferais scrupule de détourner un seul de nos lecteurs d'entreprendre, en l'aimable compagnie de l'auteur, un voyage au pays du rêve.

P. Talon.

Le Journal d'un archevêque, publié par E. Delloye. Paris, Retaux 1897, in-8 de viii-356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'on peut faire un roman avec un archevêque pour héros, ce livre est un roman vraiment intéressant. Un vieil archevêque du vingtième siècle obtient un évêché de sa province ecclésiastique pour un prêtre de la jeune école et ne tarde pas à s'en repentir. Usant de ses droits épiscopaux, il est frappé par le gouvernement qui lui enlève son traitement, le chasse de son palais et le condamne comme d'abus. Rien n'ébranle la fermeté du prélat que soutient d'ailleurs l'admiration de ses diocésains. Tout cela forme un récit animé, écrit avec un sentiment ému de la situation. C'est vécu, pour employer une expression récente. Les formes du langage épiscopal sont parfaitement saisies et rendues. Nous avons lu ce volume avec un véritable plaisir, bien que la fin fût un peu longue, comme la fin de beaucoup de romans construits en vue d'une thèse. — Ce roman, en effet, couvre une thèse, celle de montrer que le prêtre n'a pas besoin de se faire démocrate ou même socialiste pour exercer une action salutaire ; qu'au contraire en sortant de la sphère des vérités morales et en se jetant dans la politique active, il risque d'augmenter le trouble des esprits et de pousser à la guerre des classes ; que le respect de l'autorité et de la hiérarchie peut très bien s'accorder avec une véritable sollicitude pour les intérêts populaires et la réalisation de tous

les progrès désirables. — On remarquera l'épisode d'un certain abbé démocrate qui est une allusion trop transparente peut-être à une élection récente.

Ce livre, on le voit, est une critique indirecte du *Journal d'un évêque* publié l'année dernière et dont le *Polybiblion* a rendu compte. M. Yves Le Querdec inclinait sans doute un peu trop à gauche. Quelques-uns trouveront que M. Delloye incline trop à droite. Un prélat monarchiste de cœur, un candidat déclarant dans sa profession de foi qu'il est monarchiste et cela en 1921, après cinquante ans de république, n'est-ce pas une invraisemblance ? Il est vrai que l'auteur suppose que la persécution religieuse a duré jusque là ; or la persécution religieuse est certainement la cause la plus puissante de la vitalité dans les masses de la foi monarchique. D. V.

Impressions cellulaires, par Charles Baïhaut. Paris, Flammarion, 1897, in-8 de vii-410 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une triste, bien triste lecture qu'il faut avoir le courage de faire pour connaître à la fois un des plus pénibles épisodes de notre histoire et un des plus lugubres aspects de la psychologie contemporaine.

Toute la presse a rendu compte de ce volume et nous ne voulons qu'indiquer en quelques mots les conclusions qui nous paraissent s'en dégager. L'auteur est certainement inconscient et inconséquent avec lui-même. S'il a voulu attirer sur lui un peu de pitié, il n'était pas besoin de nous faire assister dans le détail à cette sorte d'autodissection de son âme et à tous les phénomènes d'une torture morale que nous ne comprenons que trop et qui gagnerait en grandeur à être enveloppée d'un voile de pudeur. Il y a longtemps que la pitié de tous ceux qui ont un cœur lui est acquise. C'est un doux souvenir pour celui qui écrit ces lignes d'avoir eu un jour la bonne fortune d'arrêter au vol des propos violents échappés sur le compte de l'ancien ministre à quelques spectateurs des débats de 1893, à un moment où ces propos auraient pu tomber dans les oreilles de sa femme et de ses filles, que leur touchant dévouement conduisait au Palais de justice chaque jour de la tragique huitaine.

Et puis, pourquoi se plaindre de la dureté témoignée à son égard par le gouvernement de la République et par ses anciens amis politiques ? Cette dureté a été abominable et digne du régime et de son personnel ; elle a été faite à la fois de lâcheté et d'impuissance, bien que ces termes paraissent contradictoires : de lâcheté, parce que personne n'a eu le courage de braver une campagne de presse ; d'impuissance, parce que sous le régime de société anonyme qui est celui de la France, il ne peut y avoir que des fonctionnaires esclaves de la forme et pas un homme d'État placé assez haut pour faire aux grands

sentiments : à la pitié et à l'amour, la place qu'ils doivent avoir dans le gouvernement des hommes. Mais pourquoi se plaindre ? M. Baïhaut voit-il un remède ?

M. Baïhaut a été inconséquent : si par un sentiment élevé dont on ne saurait lui faire grief il a voulu souffrir seul, sans se faire dénonciateur, son livre est néanmoins, pour qui sait lire, un réquisitoire contre tout un personnel politique. Il indique assez clairement qu'il y a beaucoup d'autres coupables, qu'il les connaît et qu'ils sont impunis. C'est la condamnation du régime cher à M. Baïhaut.

M. Baïhaut émet souvent des idées chrétiennes quoique confuses sur Dieu et l'immortalité de l'âme. Malheureux, il invoque la suprême consolation des malheureux. Pourquoi n'a-t-il pas un mot de regret pour l'œuvre abominable à laquelle il s'est associé et au premier rang, dans sa vie politique en s'efforçant d'ôter à toute une nation sa croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme ? Le prisonnier d'Étampes, qui parle quelquefois de l'aumônier, a-t-il eu une pensée de pitié pour ceux qui, par son œuvre, vivent, souffrent et meurent sans croyance et sans espoir ?

Je me suis arrêté longtemps au souvenir donné par M. Baïhaut du fond de la prison d'Étampes au Comte de Paris, mourant en exil, proscrit par le cabinet dont M. Baïhaut faisait partie, et, une fois de plus, j'ai médité la parole de ce grand prince : « Les institutions ont corrompu les hommes. »

EUGÈNE GODEFROY.

Deux Victimes des septembriseurs ; Pierre-Louis de la Rochefoucauld, dernier évêque de Saintes et son frère évêque de Beauvais, par LOUIS AUDIAT. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1897, gr. in-8 de 451 p. — Prix : 5 fr.

Un des érudits les plus connus et les plus estimés de province, M. Louis Audiat, vient de consacrer au dernier évêque de Saintes un beau volume. Pierre-Louis de la Rochefoucauld appartenait à la branche de Bayers et avait de nombreux frères et sœurs, la plupart entrés dans les ordres ou dans la vie religieuse. Agent général du clergé avec Jarente d'Orgeval, il se distingua assez pour que l'Assemblée de 1780 le proposât au Roi pour un évêché. L'effet de cette présentation ne se fit pas longtemps attendre : le 14 octobre 1781, Pierre-Louis était nommé évêque de Saintes. Malgré une situation difficile, due en grande partie au caractère entier et processif de son prédécesseur, Mgr de la Chastaigneraie, le nouveau prélat, par sa douceur et sa prudence, sut se concilier à la fois l'affection de ses diocésains et celle de ses prêtres ; en 1789, il fut nommé député aux États-généraux. Son rôle y fut assez effacé ; mais quand vint la discussion sur la constitution civile du clergé, il resta constamment

attaché à la doctrine catholique, et le jour où l'on voulut exiger des ecclésiastiques membres de l'Assemblée un serment schismatique, il le refusa énergiquement. Déclaré déchu de son siège, il ne retourna point à Saintes, mais continua à adresser aux fidèles de son diocèse les avis les plus pressants, à leur tracer une règle de conduite et à protester contre les empiètements du pouvoir laïque. La persécution sévit à Saintes comme elle sévit partout, grâce à des hommes qui devinrent plus tard tristement célèbres : les Garnier et les Bernard de Saintes. Mgr de la Rochefoucauld était resté à Paris ; sa noble conduite le désignait aux coups des persécuteurs, et, après le 10 août, il ne tarda pas à être arrêté avec son frère, l'évêque de Beauvais, qu'il aimait tendrement ; car par deux fois il eût pu s'échapper, et deux fois il refusa parce que Mgr de Beauvais ne pouvait être sauvé avec lui. Tous deux furent enfermés aux Carmes avec l'archevêque d'Arles, Mgr du Lau, et un grand nombre de prêtres ; c'est là que, le 2 septembre 1792, tous deux reçurent la couronne du martyre. Le récit du massacre, tracé dans ce volume, est palpitant ; M. Audiat en raconte tous les atroces détails et flétrit l'hypocrisie des membres de la Commune et du ministère qui, après avoir endormi la méfiance des victimes pour mieux s'approprier leurs dépouilles, les livrèrent aux sabres des bourreaux. Renfermé dans l'église, l'évêque de Saintes, sur l'appel de Maillard, refusa héroïquement de se parjurer, et fut tué un des derniers à coups de pique ; l'évêque de Beauvais, déjà blessé et la jambe cassée, dut être porté au lieu du massacre et tomba sur le cadavre de son frère. Pendant ce temps-là, on dînait au ministère de l'intérieur, et, quelques jours après, la Commune de Paris et Danton faisaient l'apologie de ce moyen « si nécessaire de salut public. » M. Audiat en terminant, se plaint qu'aucun monument n'ait été encore consacré à la mémoire du dernier évêque de Saintes. Ce monument, il n'a plus à l'attendre aujourd'hui : il le lui a élevé lui-même. MAX DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad sanctum Apollinarem in cœtu S. Pauli Apostoli, anno 1896-97 n. 2. Cura Rmi Dni FELICIS CADENE, Urbani Antistitis. Romae, Prostat, 1897, in-8 de 107 p. — Prix : 1 fr. 25.

Les *Cas de conscience*, de la conférence Saint-Paul qui se tient à Rome à Saint-Apollinaire ont porté pendant l'exercice 1896-97 sur la matière et la forme des sacrements de Pénitence. Mgr Cadène en continue l'édition annuelle. Les sujets traités de façon très exacte et parfois lumineuse par les meilleurs moralistes de Rome sont : la matière éloignée du Sacrement ; la contrition préalable ; motifs de contrition ; intégrité de la confession ; réitération de la confession des convertis baptisés sous condition ; causes dispensant de l'intégrité de la confession ; confession par téléphone ; absolution d'un moribond privé de sens, d'un

hérétique ; satisfaction. Inutile d'insister sur l'autorité et l'importance de ces intéressantes dissertations. G. P.

De prohibitione et censura librorum post Leonis PP. XIII. Const. « Officiorum ac munerum » brevis dissertatio, Arthuri Vermeersch S. J. Tornaci, Desclée, Lefebvre, 1897, in-8 de 60 p. — Prix : 0 fr. 50.

Nous n'avons que des éloges à faire du travail du P. Vermeersch sur la nouvelle constitution de l'Index : il était impossible de mieux faire, et de manière plus succincte. L'auteur ne s'est pas astreint à un commentaire littéral. Il donne d'abord le texte de la Constitution, puis, en cinq chapitres accompagnés de subdivisions nombreuses et soigneusement indiquées, il expose toute la doctrine de la prohibition des livres et de la censure préventive. Une table de concordance permet de collationner très aisément les différents passages se rapportant à un article déterminé du document pontifical. Sous un format modeste, cet opuscule a une valeur que nous souhaitons voir connue et appréciée comme elle le mérite.

G. P.

Les Métamorphoses d'un chiffon, par Paul Bory. Abbeville, C. Paillart, 1897, in-8 de 320 p. — Prix : 1 fr. 75.

Le Sang de l'industrie, par le même. Abbeville, C. Paillart, 1897, in-8 de 318 p. — Prix : 1 fr. 75.

Histoire d'un brin de fil, par Henri d'Ancy. Abbeville, C. Paillart, 1897, in-8 de 318 p. — Prix : 1 fr. 75.

Les Ennemis de nos jardins, par L. Laforest. Abbeville, C. Paillart, 1897, in-8 de 318 p. — Prix : 1 fr. 75.

Ces quatre in-octavo représentent le début d'une collection qui commence, sous ce titre d'ensemble : *La Science pittoresque*. Titre heureusement choisi, car la science y est présentée sous un aspect aimable et enjoué, sans abus de termes techniques, dans une forme littéraire et réellement pittoresque. Ce qui étonne au premier abord, c'est l'extrême modicité du prix de ces volumes qui sont cependant d'une exécution correcte, convenablement soignée, et contiennent soit dans le texte, soit hors texte, de nombreuses et intéressantes gravures. Le but de l'éditeur est de favoriser la vulgarisation scientifique comprise dans un sens théiste et chrétien. Bien d'autres collections du même genre existent, fort bien faites souvent ; mais l'idée de Dieu en est généralement absente, heureux encore quand elle n'y est pas, implicitement ou même directement, niée ou blasphémée ! Sous ce rapport, *la Science pittoresque* comblera une lacune.

— *Les Métamorphoses d'un chiffon* nous renseignent sur tout ce qui a trait de près ou de loin à la fabrication du papier, à sa consommation, à ses multiples emplois ; mieux encore, sur les substances qui l'ont précédé : papyrus, stèles, tablettes et cylindres d'argile, tablettes de cire, peaux, parchemins ; sur les anciennes manières d'écrire, sur les manuscrits du moyen-âge, les libraires avant l'imprimerie ; puis sur l'imprimerie et son histoire, ses développements, sa substitution à l'industrie florissante des scribes et copistes, la librairie moderne, la reliure, la presse, le journalisme, etc. L'excellent esprit de l'auteur se manifeste dès les premières pages. Toutefois l'on peut relever vers la fin quelques négligences faciles d'ailleurs à faire disparaître. Ainsi, p. 226, on lit : « De même qu'il est un Dieu pour les ivrognes, il est un Dieu aussi pour les bibliophiles. » Cette phrase est malheureuse sous la plume d'un écrivain chrétien ; Dieu est le même pour tous. Voltaire et Beaumarchais sont assurément de « riches et spirituels écrivains » (p. 262), mais les arts de l'imprimerie ont d'autres et de meilleurs

titres de gloire que la publication des œuvres du premier et du second. Enfin l'histoire du célèbre imprimeur Robert Estienne est présentée sous un jour qui, sans donner raison à la prétendue Réforme, ne semble pas non plus très tendre pour la Faculté de théologie : l'auteur eût pu se dispenser de mettre en avant « les fureurs de la docte assemblée » (p. 190). Ce sont là d'ailleurs les seules petites taches que j'aie pu relever dans les quatre volumes.

— *Le Sang de l'industrie* est encore du même auteur. Mais qu'entend-il par ce « sang » ? Tout simplement le pétrole ; puisqu'on a dit du charbon minéral qu'il est le pain de l'industrie, il n'y a rien, suivant lui, que de logique et de naturel à dire que le pétrole en est le «sang»,et l'ensemble de son livre justifie assez bien cette comparaison. Le volume commence par l'histoire des hydrocarbures dans l'antiquité et surtout aux temps actuels avec leurs pittoresques phénomènes,comme aussi leurs méfaits. Les théories sur l'origine géologique des pétroles, leur répartition géographique,leur exploitation en Amérique,en France, au Caucase, l'ingéniosité progressive appliquée aux modes de transport des huiles minérales à l'état brut, remplissent, avec la partie historique du début, les deux premiers tiers du volume. Le surplus a pour objet la description physique et chimique des bitumes naturels, solides (*malthes*), mous (*asphaltes*), liquides ou *pétroles* proprement dits, et volatils ou *naphtes* ; le traitement industriel de ces substances, leurs nombreuses applications, principalement à l'éclairage, au chauffage, à la locomotion, au graissage des essieux et des organes des machines. L'auteur termine par l'exposé, la réglementation de l'industrie du pétrole et de son emploi pour la protection du public contre le danger qu'il peut faire courir, et enfin par un aperçu de l'avenir réservé à ce produit qui, sans doute, n'est pas destiné à supplanter la houille, mais qui peut,cependant, modifier profondément, suivant l'auteur, les conditions de la vie sociale.

— Ce que *les Métamorphoses d'un chiffon* sont pour l'histoire de la fabrication du papier, la genèse de l'écriture, des manuscrits et des livres, l'imprimerie et les arts qui s'y rattachent, *l'Histoire d'un brin de fil* l'est pour les matières premières et les industries concernant notre habillement : lin, chanvre, jute, coton, laine, soie, peaux et fourrures. — La culture des plantes textiles, l'élevage et la tonte des moutons de diverses races et autres animaux à laine, la sériciculture, l'emploi des cuirs et des fourrures, occupent le premier tiers du volume, qui est en même temps la première des deux grandes divisions de l'ouvrage. La seconde nous initie à l'histoire narrative et descriptive de toutes les industries qui, de près ou de loin, se rapportent à la fabrication des tissus de chaque espèce : filatures, tissages, métiers, usines spéciales. Mais d'autres industries encore ressortissent à l'histoire d'un « brin de fil » : telles la teinture et l'impression des étoffes, la bonneterie, cette industrie des tissus à mailles, la broderie et la dentellerie. Il n'est pas jusqu'à la chapellerie, à la ganterie, à la cordonnerie et à la pelleterie que l'auteur n'ait trouvé moyen, fort à propos, de comprendre dans son sujet. L'ouvrage se termine par quatre pages de conclusion du caractère le plus élevé.

— Ce titre : *Les Ennemis de nos jardins*, est incomplet ; car au milieu des innombrables espèces animales nuisibles à la culture horticole, il s'en rencontre quelques-unes franchement utiles, et quelques autres qui compensent en une certaine mesure leurs dégâts par de réels services. C'est donc *les Ennemis et les amis de nos jardins* qu'il aurait fallu dire. Quoi qu'il en soit, l'auteur répartit les organismes qui ont une influence mauvaise ou bonne en horticulture en six groupes, dont cinq du règne animal et un du règne végétal. Le premier groupe comprend de petits mammifères, tels que mulots, rats, taupes, lapins, hérissons, etc. ; le moineau, le pigeon, la linotte, le bouvreuil, l'hirondelle, entre autres, parmi les oiseaux, forment le second groupe ; le crapaud et le lézard, en tant que reptiles, le troisième, et, parmi les mollusques, quatrième groupe, la

limace et l'escargot. Quant aux insectes, cinquième groupe, (l'auteur, M. Laforest, leur adjoint, il est vrai, les araignées et les vers), ils sont légion. Aussi la subdivision qui les concerne occupe-t-elle, à elle seule, plus de moitié du volume, le surplus étant affecté, partie, au commencement, aux vertébrés et aux mollusques et partie, à la fin, aux différentes maladies des plantes dues à des champignons, spéciaux ; enfin aux mousses et au gui. L'auteur clôt son livre par « Quelques conseils » contre la routine et en faveur des moyens de combattre « les ennemis de nos jardins », et termine en disant qu'une fois que tout ce qui pouvait être fait a été fait, il n'y a plus qu'à s'en remettre à Celui dont Racine chante la magnificence en ces termes :

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits,
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

JEAN D'ESTIENNE.

Rayons cathodiques et rayons de Röntgen. Étude expérimentale, par JEAN PERRIN. Paris, Gauthier-Villars, 1897, gr. in-8 de VI-63 p. — Prix : 2 fr. 75

Dans la première partie de cette intéressante étude, M. J. Perrin, préparateur à l'École normale supérieure, présente l'histoire de la découverte des rayons cathodiques et des théories auxquelles cette découverte a d'abord donné lieu, et expose ses propres recherches sur l'électrisation de ces rayons. Dans la seconde partie, spécialement consacrée aux rayons Röntgen, on trouve d'importants résultats relatifs à « l'effet gaz, » à « l'ionisation » et à « l'effet métal, » propres à confirmer l'opinion des physiciens qui voient dans ces rayons des vibrations de nature électrique, et permettant d'entrevoir une électrochimie nouvelle. Un index bibliographique fournit de précieuses indications au lecteur curieux d'étudier ce genre de question.

H. C.

Principes de l'art photographique, par G.-H. NIEWENGLOWSKI. Paris, H. Desforges, 1897, in-8 de 50 p. avec fig. — Prix : 2 fr. 50.

La photographie est-elle un art ? — La réponse à cette question, l'auteur ne veut pas la donner. Ce qu'il veut prouver, c'est que « la photographie est capable de produire des œuvres d'art. » Or, pour arriver à ce résultat, le photographe ne doit pas s'écarter de certains principes, d'autant plus mal connus qu'au point de vue pratique la perspective du peintre diffère de celle du photographe par ce fait que l'œil de l'artiste est essentiellement mobile, tandis que l'œil photographique reste immobile durant la pose. Ce sont ces principes que l'auteur expose en traitant, dans un langage accessible à tous, de la perspective linéaire et de la perspective aérienne appliquées à l'art photographique. Si l'on veut bien appliquer les théories que l'on trouvera dans cet ouvrage, on est sûr d'avance d'en tirer un grand profit, comme en témoignent d'ailleurs les applications que l'auteur lui-même et son collaborateur, M. H. Emery, en ont faites et dont ils nous donnent des exemples dans les belles illustrations qui accompagnent le texte de cette étude.

JEAN DE FAVERGES.

Leçons élémentaires de photographie pratique, par G.-H. NIEWENGLOWSKI. Paris, H. Desforges, 1897, in-12 de 70 p. avec fig. — Prix : 1 fr.

Après un court exposé des principes de la photographie, l'auteur décrit sommairement le matériel et donne des renseignements très pratiques sur l'installa-

tion du photographe, sur le phototype négatif et sur le positif. Peu de recettes, mais seulement un petit nombre de formules qu'une longue pratique a indiquées comme étant les meilleures. Voilà vraiment un bon manuel pour le débutant, qui, plus tard, pourra se perfectionner dans son art, en consultant les divers ouvrages que l'auteur a soin d'indiquer au cours de ses leçons.

JEAN DE FAVERGES.

La Photographie de l'amateur débutant, par ABEL BUGUET. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1897, in-12 de 70 p., avec fig. — Prix : 1 fr. 25.

En trois chapitres, l'auteur de ce petit manuel donne au débutant une courte *Introduction* renfermant un exposé élémentaire des principes sur lesquels repose la photographie, une description sommaire du « matériel, » c'est-à-dire des appareils, instruments et ustensiles indispensables, et un résumé des « opérations photographiques » qui permettra à l'amateur le plus novice de mener à bien ses premiers essais. Un appendice contient les règles établies pour le « langage photographique, » par le congrès international de 1889, des notions de « photométrie » et un système « d'unités. » Ces détails feront comprendre, mieux que tout éloge, que cet ouvrage sera lu avec utilité non-seulement par les débutants, mais encore par les habiles praticiens. De nombreuses figures, la plupart extraites du *Photo-Journal*, tout en simplifiant les descriptions, en rendent la lecture plus facile et plus agréable.

JEAN DE FAVERGES.

L'Art de traduire, par J. LEBIERRE. Strasbourg, Fischbach, s. d. in-4 de 49 p.

Les idées exposées ici par M. Lebierre n'ont rien de bien neuf, et je soupçonne un peu l'auteur de n'y avoir vu qu'un procédé adroit pour nous intéresser à ses « petits essais de traduction, » lesquels d'ailleurs ne sont pas sans mérite. Il y a longtemps que l'on se plaint des « trahisons » inévitables de toute version, et des exigences parfois cruelles, il faut le reconnaître, de notre versification française. Disons à l'éloge de M. Lebierre qu'il connaît à merveille la plupart de ses devanciers, depuis Du Bellay jusqu'à Sully-Prud'homme, et que, malgré tout, les pensées ou citations qu'il leur emprunte se lisent en somme avec agrément. Il a raison d'ailleurs de faire observer à propos du hiatus qu' « un simple changement de construction augmente ou diminue le heurt occasionné par la rencontre de deux voyelles. » Lorsqu'ailleurs il constate que « pour le versificateur français l'élégance est un perpétuel souci, et qu'il en coûte beaucoup pour être goûté en France, où l'on est sans pitié pour l'écrivain, » a-t-il en vue le présent, ou ne parle-t-il pas plutôt d'un passé lentement disparu ?

C. HUIT.

Concours d'admission à l'École des chartes, sujets et développement des épreuves écrites depuis 1880 jusqu'à ce jour, par M. L'HERMITE. Paris, Croville-Morant, s. d., gr. in-8 non paginé de 28 p. — Prix : 2 fr. 50.

La librairie Croville-Morant rend un véritable service aux jeunes gens qui se préparent aux baccalauréats et aux écoles du gouvernement en publiant des modèles pour les sujets proposés à ces divers examens ; réunir les sujets des compositions écrites données au concours d'admission à l'École des chartes de 1880 à 1889 était donc chose utile. Nous regrettons seulement que les développements dont s'est chargé M. L'Hermite n'aient pas été de sa part l'objet de plus de soins. Rien à dire de la traduction des versions latines, généralement empruntée à de bons traducteurs. Mais pourquoi présenter comme modèles des traductions de thème aussi faibles ? Citons au hasard : tous les autres *alias omnes* (concours de 1881) pour *ceteras* ; au milieu des plus vastes desseins, *in medio maximorum*

consiliorum, (concours de 1885) ; ils se firent une guerre furieuse *rabidum bellum invicem fecerunt* (concours de 1887) ; une des choses qu'on imprimait le plus fortement dans l'esprit des Égyptiens était l'amour de la patrie, *patriam diligere Ægyptorum animi praecipue et valde assueti erant* (concours de 1881), ne respirer que l'ambition, *nihil cupere nisi ambitionem* (concours de 1885), partout enfin *quum* au lieu de *cum.* Dans la rédaction des compositions historiques, M. L'Hermite aurait dû donner un exemple de la précision que l'on est en droit d'exiger d'un futur archiviste et ne pas nous offrir une sorte de mémento chronologique, souvent incomplet ou inexact. En résumant les principaux actes du ministère de Fleury, l'auteur laisse complètement de côté son administration intérieure (concours de 1887). Parmi les faits militaires de la vie de Turenne,il fallait mentionner la bataille de Nordlingen, dont le succès lui fut dû en grande partie, de l'aveu même de Condé. Les compositions de géographie qu'il importait d'autant plus de développer que les ouvrages classiques de géographie historique sont plus rares, ont été traités d'une façon tout à fait sommaire. La station du chemin de fer de Marseille à la frontière italienne est appelé « Jouan » pour le « golfe Juan. » « Pomègue » est écrit « Pomégue, » à côté de la forme latine de Monaco ,« Portus Herculis » il convenait de citer la forme qui a prévalu « Monœci portus » (concours de 1884). En résumé, les développements des questions d'examen, présentent trop de lacunes pour être utilisées avec profit. ALBERT ISNARD.

Les Sulpiciens et les prêtres des Missions Étrangères en Acadie 1676-1763, par l'abbé H.-R. CASGRAIN. Québec, Pruneau et Kirouac,1897, in-8 de 462 p.

C'est particulièrement en lisant la vie des prêtres des Missions étrangères (de Québec) et des premiers Sulpiciens d'Acadie, qu'on saisit le secret de la vaillante foi religieuse et de l'énergie morale que le peuple canadien a conservées jusqu'à nos jours, en dépit des négligences hélas ! trop réelles de notre gouvernement et des persécutions odieuses du fanatisme protestant des conquérants. M. l'abbé Casgrain qui a écrit cette histoire, a composé un vigoureux plaidoyer renversant les calomnies accumulées par les puritains ennemis de l'Église et de la France, mais en même temps il a fait une œuvre d'édification digne des plus belles pages des Vies des saints. L'auteur dit modestement qu'il n'a eu qu'à laisser parler les documents pour montrer ces hommes vénérables avec leur auréole de vertus et de mérites ; nous l'en croyons volontiers, mais il est impossible de ne pas rendre hommage à l'intérêt puissant qu'il sait lui-même exciter en nous,par la touchante émotion ou la juste indignation qu'il ressent en nous décrivant les vertus héroïques des pieux missionnaires ou les calomnies de leurs adversaires. Tous ceux qu'intéressent à quelque titre l'histoire de notre ancienne colonie et l'action apostolique de la famille de M. Olier liront avec plaisir et profit cet excellent ouvrage.

G. PÉRIES.

Nouveau dire sur le système du moins possible et Demain dans la société chrétienne, par Mgr ISOARD. Paris, Lethielleux, 1897, in-12 de 98 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure est le complément d'un petit volume que l'éminent évêque d'Annecy publiait l'année dernière et dont le *Polybiblion* a rendu compte. Le vénérable auteur y revient sur plusieurs idées qu'il a déjà mises en avant au sujet de l'abus des manifestations mondaines dans les églises, de la facilité avec laquelle on pousse souvent les enfants à une fréquentation des sacrements que leurs dispositions intérieures ne comporteraient pas, etc. La partie vraiement nouvelle est celle où Mgr

Isoard parle de ce que doit être la société chrétienne en France. Si les idées modernes sont de jouir tant que l'on peut pourvu qu'on ne nuise pas à autrui, d'éliminer progressivement l'autorité du père de famille, l'hérédité et la propriété privée, ce sont des choses auxquelles l'Eglise ne peut se prêter en aucune manière. Mgr Isoard réclame pour l'Église son indépendance vis-à-vis de l'État et le droit de posséder. Surtout il déplore la tendance du clergé et des laïques à s'immiscer dans le gouvernement de l'Église. Sa Grandeur a pleinement raison et nous déplorons avec Elle de voir des prêtres, qui n'ont souvent d'autres titres qu'un talent de second ordre ou simplement un esprit remuant, s'ingénier à diriger le mouvement qui, suivant eux, doit sauver la France. Sont-ils toutefois sans excuse ? Croit-on que ce système de support et de reculades auquel l'Église de France est condamnée depuis vingt-cinq ans n'affaiblisse pas considérablement l'autorité des chefs ? Ceux qui se placent en dehors de la hiérarchie ont tort, mais la tentation eût été moins grande si l'on avait senti plus de vigueur dans la direction de la lutte.

D. V.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Alphonse Daudet, qui est mort le 15 décembre dernier, était en possession d'une des réputations littéraires les plus indiscutées de notre époque. Né à Nîmes le 13 mai 1840, d'une nombreuse famille, obligé, ses études terminées, d'être surveillant au collège d'Alais pour gagner sa vie, il commença dès lors à écrire ses premiers vers. On sait que la vie qu'il a menée à cette époque a fourni la trame de son *Petit Chose*. C'est en 1861 que fut mis au jour la *Double conversion*, le premier de ses romans qui ait attiré l'attention du public. La même année, sa première pièce l'*Œillet blanc* était accueillie avec une faveur que le public a toujours depuis témoignée à ses œuvres. Quelques-unes, comme *Tartarin*, ont même joui d'un succès prodigieux. L'Académie française, qui a couronné plusieurs des œuvres de Daudet, lui aurait sans doute donné un de ses fauteuils, malgré la mordante critique que le littérateur a faite, dans l'*Immortel*, de ce corps savant. Voici la liste chronologique des œuvres de Daudet : *Les Amoureuses, poèmes et fantaisies* (Paris, 1857, in-12) ; — *La Double conversion* (Paris, 1861, in-18) ; — *Le Roman du chaperon rouge, scènes et fantaisies* (Paris, 1862, in-12) ; — [illegible] (Paris, 1862, in-12) ; — *Les* [illegible] (Paris, 1864, in-12) ; — [illegible] (Paris, 1866, in-12) ; — *Le Petit Chose* (Paris, 1868, in-8) ; — [illegible] (Paris, 1868, in-12) ; — [illegible] (Paris, 1869, in-12) ; — *Lettres de mon moulin* (Paris, 1869, in-12) ; — [illegible] (Paris, 1871, [illegible]) ; — [illegible] ; — [illegible] ; — [illegible]

(Paris, 1881, in-12) ; — *Numa Roumestan* (Paris, 1881, in-16) ; — *Œuvres complètes*, Tome I à VII (Paris, 1881-1883,7 vol. in-8) ; — *Jack*, pièce en 5 actes (Paris, 1882, in-12) ; — *Tartarin sur les Alpes, nouveaux exploits du héros tarasconais* (Paris, 1882, in-12) ; — *L'Évangéliste, roman parisien* (Paris, 1882, in-12) ; — *Les Cigognes ; légende rhénane rêvée et dessinée par Gustave Jundt, racontée aux tout petits* (Paris, 1883, in-4) ; — *Contes choisis* (Paris, 1884, in-8) ; — *Sapho, mœurs parisiennes* (Paris, 1884, in-12) ; — *Les Rois en exil*, pièce en 5 actes (Paris, 1884, in-12) ; — *Les Femmes d'artistes, Robert Helmont, Études et paysages* (Paris, 1885, in-16) ; — *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce en 5 actes (Paris, 1886, in-12) ; — *La Belle Nivernaise ; histoire d'un vieux bateau et de son équipage* (Paris, 1886, in-4) ; — *La Défense de Tarascon* (Paris, 1887, in-16) ; — *Trente ans de Paris. A travers ma vie et mes livres* (Paris, 1888, in-12) ; — *Souvenirs d'un homme de lettres* (Paris, 1888, in-12) ; — *L'Immortel, mœurs parisiennes* (Paris, 1888, in-12) ; — *La Lutte pour la vie*, pièce en 5 actes et 6 tableaux (Paris, 1889, in-8) ; — *Les Types de Paris* (Paris, 1889, in-4) ; — *Débuts d'un homme de lettres* (Paris, 1890, in-16) ; — *Numa Roumestan*, pièce en 5 actes et 6 tableaux (Paris, 1890, in-12) ; — *Port Tarascon, dernières aventures de l'illustre Tartarin* (Paris, 1890, in-8) ; — *L'Obstacle*, pièce en 5 actes (Paris, 1891, in-12) ; — *Rose et Ninette, mœurs du jour* (Paris, 1892, in-12) ; — *L'Arlésienne*, pièce en 5 tableaux (Paris, 1892, in-8) ; — *Sapho*, pièce en 5 actes (Paris, 1892, in-8) ; — *La Menteuse* (Paris, 1893, in-12) ; — *L'Élixir du Révérend Père Gaucher* (Paris, 1894, in-4) ; — *Entre les frises et la rampe, petites études de la vie théâtrale* (Paris, 1894, in-4) ; — *La Petite Paroisse, mœurs conjugales* (Paris, 1895, in-12) ; — *Contes d'hiver. La Fête des toits, nuit de Noël* (Paris, 1876 in-32) ; — *L'Enterrement d'une étoile* (Paris, 1896, in-32) ; — *Les Mères*, (Paris, 1896, in-8).

— Un fécond écrivain catholique, M. Charles Buet, est mort le 25 novembre. Né à Chambéry en 1846, il entra jeune encore dans le journalisme (1867) ; il a donné depuis lors une large collaboration tant aux journaux qu'aux revues catholiques, tantôt sous son nom tantôt sous des pseudonymes comme Beauclert ; de nombreux romans, dont plusieurs destinés à la jeunesse, des essais dramatiques dont l'un eut un succès considérable (*Le Prêtre*, à la Porte Saint-Martin, en 1884) ; des ouvrages de critique et d'histoire, parmi lesquels nous noterons les pages qu'il a consacrées à ses amis Féval et Barbey d'Aurevilly, constituent le bagage littéraire de ce laborieux écrivain. Voici d'ailleurs une liste, mais que nous reconnaissons incomplète, des publications sorties de sa plume : *Morogh à la hache. Histoire du* VIe *siècle* (Paris, 1869, in-8) ; — *A petite cloche grand son* (Privas, 1871, in-8) ; — *Le Chasseur d'ours* (Limoges, 1873, in-8) ; — *Des ongles au bec. Légende du pays de Savoie* (Limoges, 1873, in-8) ; — *L'Homme au capuchon rouge* (Limoges, 1873, in-8) ; — *Scènes de la vie montagnarde* (Limoges, 1873, in-12) ; — *La Duchesse de Maugué* (Limoges, 1874, in-8) ; — *A bord du Marobis. Notes d'un voyageur* (Limoges, 1874, in-8) ; — *L'Apôtre du Chablais* (Limoges, 1874, in-8) ; — *Les Fronts marqués* (Limoges, 1874, in-8) ; — *Les Gentilshommes de la Cuiller* (Paris, 1874, in-8) ; — *Le Trésor du commandant Arupert* (Limoges, 1874, in-8) ; — *La Dame noire de Myans. Chronique du* XVIIIe *siècle* (Paris, 1875, in-18) ; — *Le Chasseur de chamois* (Limoges, 1875, in-18) ; — *Le Capitaine Gueule d'Acier ; épisode des guerres de religion, 1536-1541, roman historique* (Paris, 1875, in-16) ; — *Louis XI et l'unité française* (Limoges, 1875, in-18) ; — *Bertrand du Guesclin connétable de France et son époque* (Limoges, 1875, in-32) ; — *Philippe-Monsieur, 1642* (Paris, 1876, in-16) ; — *L'Hôtellerie du Prêtre-Jean, 1520-1527* (Paris, 1876, in-16) ; — *La Mitre et l'épée, chronique genevoise, 1496* (Paris, 1877, in-8) ; — *Qui donne aux*

pauvres prête à Dieu (Limoges, 1877, in-16); — *Les Ducs de Savoie aux* xve *et* xvie *siècles* (Tours, 1878, in-4) ; — *Irène Bathori. Scènes de la vie de province* (Arras, 1878, in-12) ; — *Études historiques. La Papesse Jeanne. Réponse à M. Emmanuel Rhoïdis* (Paris, 1878, in-12) ; — *Le Maréchal de Montmayeur* (Paris, 1878, in-16) ; — *Notre Saint-Père le Pape Léon XIII* (Paris, 1879, in-16) ; — *Histoires cosmopolites* (Paris, 1879, in-18) ; — *Contes à l'eau de rose* (Paris, 1879, in-12) ; — *Qu'est-ce qu'un jésuite ?* (Paris, 1879, in-18) ; — *Une Erreur historique. Le Droit du seigneur a-t-il existé ?* (Paris, 1880 in-8) ; — *Les Rois du pays d'or* (Paris, 1880, in-18) ; — *Histoires à dormir debout* (Paris, 1881, in-8) ; — *Scènes de la vie cléricale* (Paris, 1881, in-18) ; — *Les Bibelots de Roland* (Limoges, 1882, in-12) ; — *Le Prêtre*, drame (Paris, 1882, in-8) ; — *Hauteluce et Blanchelaine* (Paris, 1882, in-18) ; — *Philibert de Comper. Chronique du* xve *siècle* (Limoges, 1882, in-8) ; — *Madagascar, la reine des côtes africaines. Histoire, mœurs, religion, flore, etc...* (Paris, 1883, in-8) ; — *Les Bourgeois de Garocelle* (Limoges, 1883, in-8); — *Les Savoyards chez eux et chez les autres. Discours de réception prononcé à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de la Savoie, le 19 avril 1883* (Paris, 1883, in-8) ; — *Le Roi français. Henri le Magnanime* (Paris, 1883, in-8) ; — *Le Roi Charlot* (Paris, 1883, 2 vol. in-18) ; — *Six mois à Madagascar* (Paris, 1884, in-18) ; — *L'Amiral de Coligny et les Guerres de religion au* xvie *siècle* (Paris, 1884, in-18) ; —*Madame la Connétable* (Paris, 1885, in-8) ; — *Médaillons et camées* (Paris, 1885, in-18) ; — *Les Mensonges de l'histoire* (Lille, 1885-1888, 2 vol. in-8) ; — *Contes moqueurs* (Paris, 1885, in-16) ; — *Charles V et la France au* xive *siècle* (Tours, 1885, in-8) ; — *Aubanon Cinq-Liards* (Paris, 1886, in-18 ; — *Christophe Colomb* (Paris, 1886, in-18) ; — *Paul Féval, souvenirs d'un ami* (Paris, 1887, in-18) ; — *Légende. Monseigneur Saint Nicolas* (Lille, 1888, in-4) ; — *Légendes des bords du lac. L'Enfance d'un saint* (Tours, 1888, in-8) ; — *Prêtre et soldat* (Paris, 1888, in-18) ; — *La Prisonnière de Miolans*, drame (Paris, 1888, in-12) ; — *Saphyr* (Paris, 1888, in-18) ; — *La Princesse Gisèle* (Paris, 1889, in-18) ; — *Légende. Madame Sainte Catherine* (Lille, 1890, in-4) ; — *Pierre de Roubaix*, pièce en 5 actes et 7 tableaux (Paris, 1890, in-8) ; — *J. Barbey d'Aurevilly, impressions et souvenirs* (Paris, 1891, in-18) ; — *La Madonne de Viry* (Paris, 1891, in-8); — *François le Balafré* (Paris, 1892, in-18) ; — *Sous le soleil d'Afrique* (Tours, 1892, in-8) ; — *La Tour Griffe d'or* (Paris, 1892, in-18) ; — *Aix-les-Bains et ses environs. Guide pittoresque* (Thonon-les-Bains, 1893, in-16) ; — *L'Enfance d'un roi. Les Favoris à la cour de Savoie au* xve *siècle* (Thonon-les-Bains, 1893, in-8) ; — *Madame la marquise de Blocqueville* (Thonon-les-Bains, 1893, in-12) ; — *Castelvautour* (Paris, 1893, in-8) ; — *Guy Main rouge* (Thonon-les-Bains, 1893, in-4) ; — *Le Péché* (Paris, 1895, in-18) ; — *La Légende du Mont Pilate* (Tours, 1896, in-8) ; — *Un Moine artiste, saynète* (Paris, 1896, in-18) ; — *Les Savoyardes, légendes* (Paris, 1897, in-8) ; — *L'Arbre des treize pendus, conte de Noël* (Besançon, 1896, in-16) ; — *Grands Hommes en robe de chambre* (Paris, 1897, in-18) ; — *Acquitté* (Paris, 1897, in-8).

—M. Henri Lavoix, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, est mort à la fin de décembre. Né à Paris le 16 avril 1846, il entra, dès la fin de ses études (1860) à la Bibliothèque nationale, où son père se trouvait également. Il passa de cet établissement à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, en qualité d'administrateur. M. Lavoix, qui s'était fait une spécialité de l'histoire de la musique, a laissé, outre des articles dans les journaux et revues (*Revue de France, Moniteur universel, Globe, Gazette musicale*, etc.) et les chapitres relatifs à l'histoire de la musique dans *l'Histoire générale du* ive *siècle à nos jours*, publiée par la mai-

son Colin sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud, quelques ouvrages dont nous donnons ici les titres : *Les Traducteurs de Shakespeare en musique* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Musique dans la nature* (Paris, 1873, in-8) ; — *La Musique dans l'imagerie du moyen-âge* (Paris, 1875, gr. in-8) ; — *Histoire de l'instrumentation depuis le* XVIe *siècle jusqu'à nos jours* (Paris, 1878, in-8) ; — *Le Chant, ses principes et son histoire* (Paris, 1881, in-8) ; — *Étude sur la musique au siècle de saint Louis* (Paris, 1881-1884, in-16) ; — *Recueil de motets français des* XIIe *et* XIIIe *siècles* (par Gaston Raynaud) ; — *Histoire de la musique* (Paris, 1884, in-8) ; — *La Musique française* (Paris, 1890, in-8).

— M. le comte Ferdinand DE GRAMONT est mort le 23 décembre, âgé de 85 ans. Né à Jersey en 1812, il entra, ses études terminées, à Saint-Cyr, d'où il sortit en 1830. Dès cette époque, il s'adonna tout entier à la littérature. Fort lié avec Balzac, qui lui dédia sa *Muse du département*, le comte de Gramont publia des poésies qui ont été fort goûtées des amateurs et qu'il réunit en 1854 sous le titre de *Chants du passé*. Il a encore donné quelques autres ouvrages dont voici l'indication sommaire : *Chansons et rondes de l'enfance adaptées d'après les anciens textes, à l'usage de la jeunesse* (Paris, in-4) ; — *Les Gentilshommes pauvres* (Bruxelles, in-16) ; — *Sonnets* (Paris, 1849, in-18) ; — *Chants du passé, 1830-1848* (Paris, 1854, in-18) ; —*Euphrosine. Les Petits Souliers. La Fiancée d'O' Donohé* (Bruxelles, 1857, in-32) ; — *Mademoiselle de Riville* (Bruxelles, 1858, 2 vol. in-32) ; — *Comment on se marie* (Paris, 1858, in-18) ; — *Les Mémoires de Frontin, suivi de Trop tard* (Paris, 1859, in-16) ; — *La Sœur aînée, suivi de l'Ami des statues* (Bruxelles, 1859, in-16) ; — *Le Partage* (Bruxelles, 1860, in-18) ; — *Les Vers français et leur prosodie* (Paris, 1876, in-18) ; — *Olim. Sextines et sonnets* (Paris, 1882, in-12).

— M. Henri BOISSARD, l'éminent avocat aixois, est mort le 15 décembre dernier. Né à Dijon, où il eut pour parrain le P. Lacordaire, il se destina au barreau. Substitut à Chalon, avocat général à Aix, il était procureur général quand les Frères de Caluire intentèrent un procès à M. Challemel-Lacour. L'attitude courageuse de M. Boissard dans cette affaire amena sa révocation. Il ne sortit de sa retraite que pour prendre en 1891 la défense de Mgr Gouthe-Soulard, on se rappelle avec combien d'éclat. La même année, il publiait, de M. Théophile Foisset, une biographie remarquable dont nous avons eu l'occasion de faire ici l'éloge. M. Boissard, qui a collaboré à divers journaux, notamment à la *Croix de Provence*, a donné : *Des Substitutions et des majorats. Thèse pour le doctorat en droit* (Dijon, 1858, in-8) ; — *Cour impériale d'Aix. Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de novembre* (Aix, 1867, in-8) ; — *Barreau de Paris. Éloge de Antoine Arnaud, prononcé le samedi 19 novembre à la séance d'ouverture de l'ordre des avocats* (Paris, 1859, in-8) ; — *Cour d'appel de Dijon. Audience solennelle de rentrée 4 novembre 1878. Le Procès du maréchal de Marillac* (Dijon, 1878, in-8) ; --- *Note en faveur des hoirs de Grignan contre la société de Craponne (branche d'Arles)* (Aix, 1879, in-4) ; — *Téophile Foisset* (Paris, 1891, in-8).

— Un grand mathématicien italien, M. BRIOSCHI, est mort le 15 décembre, âgé de 73 ans, à Milan. Né le 22 décembre 1825, dans la même ville, il fit ses études supérieures à l'Université de Pavie, où il prit en 1843 le grade de docteur en mathématiques. Neuf ans après, il était admis dans le corps enseignant de la même Université, et chargé du cours de mécanique rationnelle, de géodésie et de calcul différentiel. Nommé en 1862 secrétaire général du ministère de l'instruction publique, il quitta ces fonctions pour aller organiser à Milan l'Institut technique supérieur, où il resta depuis lors. Il avait été nommé en 1865 sénateur du royaume. La science mathématique de M. Brioschi le fit nommer membre de diverses so-

ciétés savantes. Il était notamment président de l'académie royale des Lincei. Les travaux assez considérables de M. Brioschi sont épars dans les périodiques scientifiques d'Italie et de l'étranger : *Annali di scienze matematiche ; Nouvelles Annales de mathématiques ; Journal für die reine und gewandte Mathematik ; Comptes rendus* de l'Académie des sciences, etc. On en trouvera une liste assez complète dans le *Dictionnaire international des écrivains du jour*, par M. Angelo di Gubernatis, tome I (Florence, 1888, in-4), p. 412-414.

— M. Alfred von Sallet, l'un des meilleurs numismates allemands, est mort, âgé de 56 ans, le 25 novembre, à Berlin. Né dans cette ville, le 19 juillet 1842, il y avait fait toutes ses études. Attaché en 1870 au Cabinet des médailles de Berlin, il en devint en 1884 le directeur, et il a commencé en 1888 le catalogue des monnaies antiques de cette collection (*Beschreibung der antiken Münzen*). Il avait fondé en 1874 la *Zeitschrift für Numismatik*. Outre les articles qu'il a donnés à cette revue ou à d'autres recueils, nous signalerons de lui les ouvrages suivants : *Beiträge zur Geschichte und Numismatik des Königs des Cimmerischen Bospòrus und des Pontus von der Schlacht bei Zela bis zur Abdankung Polemo II* (Berlin, 1866, in-8) ; — *Die Fürsten von Palmyra unter Gallienus Claudius und Amelion* (ibid., 1867, in-8) ; — *Die Daten der Alexandrinischen Kaiserünzen* (ibid., 1870, in-8) ; — *Die Künstlerinschriften auf grichischen Münzen* (ibid., 1871, in-8); — *Untersuchungen über Albrecht Dürer* (ibid., 1874, in-8) ; — *Die Medaillen Albrecht Dürers* (ibid., 1875, in-8) ; — *Die Medaillen des Kurfürsten Joachim I von Brandenburg* (ibid., 1876, in-8) ; — *Die Münzen Caesars mit seinem Bildnisse* (ibid. 1876, in-8) ; — *Asklepios und Hygieia die sogenanten Anathemata für heroïsche Todte* (ibid., 1878, in-8) ; — *Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Baktrien und Indien* (ibid., 1879, in-8) ; — *Zur ältester Münzkunde und Geschichte Brandenburg* (ibid., 1881, in-8) ; — *Luther als Junker Georg* (ibid., 1883, in-4).

— On annonce encore la mort du Dr Alriq, membre correspondant de la société d'hydrologie de Paris, autrefois directeur de la station balnéaire d'Aulus, mort à 63 ans, le 30 décembre ; — de M. Léon Angevin, de la presse judiciaire, mort le 21 décembre ; — de M. Henry-Raymond Bagnéris, conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, mort âgé de 76 ans, le 26 décembre, à Douai ; — du Dr Bellangé, ancien chef de laboratoire à la Faculté de médecine de Paris, mort le 12 décembre ; — de M. Joseph Bonnet, ingénieur, mort âgé de 56 ans, le 26 décembre, à Lille ; — de M. Charles Bourret, directeur de la *Mercuriale des halles et marchés*, mort à 69 ans, le 19 décembre ; — de M. Alphonse Buhot de Kersers, président de la société des antiquaires du centre et auteur de la solide *Histoire et statistique monumentale du département du Cher*, mort au château des Chaumes (Cher), le 20 décembre, dans sa 63e année ; — de M. Chamerel, ancien inspecteur d'académie, mort à 62 ans, le 26 décembre, à Saint-Ellier (Mayenne) ; — de M. Conquet, éditeur parisien, si connu des bibliophiles, mort à 50 ans, le 17 décembre ; — de M. Gaston Couderc, bibliophile et amateur d'art, mort le 8 décembre ; — du Dr Paul Arthur Doumac, mort à 66 ans, le 13 décembre ; — du Dr Dumesnil, médecin de la marine, mort à 32 ans, à Haïphong ; — de M. Paul Dussaux, avocat, mort le 11 décembre, à Blidah en Algérie ; — de M. Aristide Frémine, poète, qui laisse deux volumes de vers : *Le long du chemin* et *la Légende de Normandie*, mort le 5 décembre, à Issy ; — de M. Stanislas de Guaita, connu par ses publications occultistes, mort le 18 décembre, à Altwiller (Alsace) ; — M. Léon Joubert, directeur de l'observatoire du Trocadéro et de l'Institut populaire du progrès scientifique, mort le 21 décembre ; — de M. Charles Joanne, ancien professeur au lycée de Caen, mort à 76 ans, le 20 décembre ; — de M. Alexandre Joly, professeur adjoint à la Faculté des sciences de l'Université de Paris, directeur du laboratoire de chimie à l'École normale supé-

rieure, qui laisse, entre autres ouvrages, des *Éléments de chimie* souvent imprimés, un *Précis de chimie* (1896, 2 vol. in-16), et un *Cours élémentaire de chimie* en 3 vol. in-16 (dernière édition en 1897), mort le 5 décembre ; — du Dr DE LA HOUSSAYE, mort à 84 ans, le 28 décembre, à Mortain, où il était médecin en chef de l'hospice ; — de M. LEREBOURS-PIGEONNIÈRE, avocat général à Caen, mort à 64 ans, dans cette ville, le 13 décembre ; — de M. Th. LICHY, rédacteur à l'Agence Havas, mort le 21 décembre ; — de M. Edmond MATHELIN, ingénieur, mort le 26 décembre, âgé de 37 ans ; — de Mme MIE D'AGHÔNNE, femme de lettres, dont les romans ont eu un certain succès, morte le 16 décembre, âgée de 74 ans ; — de M. Émile MONTMEYLIAN, l'un des rédacteurs de *la Croix*, mort à 30 ans, le 28 décembre ; — du R. P. Xavier MONTROUZIER, mort à 77 ans, à Saint-Louis (Nouvelle-Calédonie) ; — du Dr Eugène MORIN, mort à Madagascar ; — de M. Albert PÉTROT, député de Paris et journaliste, mort à 40 ans, le 14 décembre ; — de M. POUYÉ, rédacteur à la *Défense de Seine-et-Marne*, mort en décembre ; — du R. P. RABUSSIER, S. J., mort le 12 décembre, à Poitiers ; — de M. l'abbé REINERT, directeur de la *Croix d'Eure-et-Loir*, mort à 44 ans, le 20 décembre, à Chartres ; — du Dr Pierre DE SAINT-GERMAIN, mort à Madagascar ; — de Mlle Amélie SAULT, agrégée de l'Université, et professeur au lycée Fénelon, morte à 42 ans, le 19 décembre ; — de M. le commandant Ernest SCHNAITER, collaborateur de l'*Univers*, où il rédigeait le feuilleton scientifique sous le pseudonyme de E. Vial, mort le 7 décembre, à Xertigny (Vosges) ; — de M. Constant SIMON, bibliophile normand, mort à 63 ans, à Saint-Lô ; — de M. Edmond SUEUR, ingénieur, mort à 41 ans, le 7 décembre ; — de M. Charles THOUIN, ingénieur, mort le 13 décembre ; — de M. Louis-Auguste TRIAIRE-BRUN, jurisconsulte, mort âgé de 80 ans, le 11 décembre, au Vigan ; — du Fr. Savinien VERNAIRE, assomptioniste, collaborateur de la *Croix du Midi*, mort le 21 décembre, à Tonnerre ; — de M. Ed. VILFEU, avocat, ancien député à l'Assemblée nationale, mort le 16 décembre, à Laval, âgé de 87 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Harisson ALLEN, professeur d'anatomie comparée à l'Université de Pennsylvanie, mort le 14 novembre, à Philadelphie ; — du Rev. John ATKINSON, pasteur méthodiste, auteur d'ouvrages religieux, mort à 53 ans, le 8 novembre, à Haverstrass, N.-Y. ; — de M. Henry CALDERWOOD, professeur de morale à l'Université d'Édimbourg, mort à 74 ans, le 19 novembre ; — de M. Stanislas Nikodimovitch DANILLO, professeur à l'Académie de médecine militaire, auteur de nombreuses publications tant en français qu'en russe, mort le 5 octobre ; — de M. Henry DRISLER, doyen de l'Université Columbienne, où il enseignait depuis 1843 le grec et le latin, directeur de la collection des classiques de Harper, mort le 30 novembre, à New-York ; — du R.P. Dom Thomas DUPÉRON, fondateur de l'abbaye bénédictine d'Okla, aux États-Unis, mort à 56 ans, en décembre ; — du baron Raphael VON ERLANGER, le savant zoologiste, mort le 29 novembre, à Heidelberg ; — de M. Évariste EVANGELISTI, rédacteur de *la Tribune*, mort à 60 ans, le 12 décembre, à Rome ; — de Mgr FAVRE, prévôt de Saint Nicolas de Fribourg (Suisse), mort à 74 ans ; — de M. Oscar VON FRAAS, directeur du cabinet d'histoire naturelle, à Stuttgart, mort à 73 ans, le 22 novembre ; — de M. Aleksii Petrovitch GEMILIAN, auteur de publications pour l'enseignement de la langue française, mort le 2 septembre, à Moscou ; — de M. A. J. GERALDONI, professeur au Conservatoire de musique de Moscou, mort le 19 septembre, dans cette ville ; — de M. William Ernest Powell GILES, l'explorateur australien, mort à Coolgardie, dans l'Australie Orientale ; — de Mme Elena Sergivna GORTCHAKOVA, auteur de poésies russes, morte le 5 septembre, à Moscou ; — de M. Karl GRUBER, auteur de travaux pédagogiques estimés, mort le 2 décembre, âgé de 90 ans, à Bade ; — de M. Charles A. HARDY, fondateur de l'*American Catholic quarterly review* et libraire, mort le 4 décembre, à Atlantic City, N.-J.

— de M. James HEDDERWICK, propriétaire de l'*Evening Citizen*, mort à 84 ans, le 3 décembre ; — de M. Victor HERZENSKRON, auteur dramatique, mort âgé de 78 ans, à Erfurt ; — de M. William A. HOLMAN, libraire à Philadelphie, mort le 6 décembre ; — du Dr Aleksiei Stepanovitch IATSENKO, médecin distingué, mort le 5 octobre, à Kiev ; — de M. John P. JACKSON, collaborateur du *New-York Herald*, mort le 1er décembre ; — de M. Nicolaï Anikitin JOUKOV, professeur à l'Académie de médecine militaire de Moscou ; — de M. Evgenii Fedorovitch KORCH, collaborateur de divers journaux et revues russes, traducteur de Fustel de Coulanges, de Kugler, etc, mort le 6 octobre, à Moscou ; — de M. LINDEMANN, secrétaire de l'Observatoire de Poulkovo, mort en décembre ; — de M. Theodor LUND, le grand libraire de Copenhague, mort le 1er décembre, dans sa 55e année ; — de M. Herman Henrik Julius LYNGE, libraire danois, mort à 76 ans, le 5 décembre ; — de M. John MACFARLANE, éditeur et bibliographe américain, mort à Détroit (Michigan) ; — de M. Heinrich VON MARQUARDSEN, connu par ses travaux sur le droit public, mort âgé de 71 ans, le 30 novembre, à Erlangen ; — du Dr Campbell MORFIT, chimiste anglais distingué, mort le 11 décembre, à Londres ; — de M. Alfred MORRISON, le fameux collectionneur d'autographes, mort en décembre ; — de M. PILLING, le pomologiste allemand, mort à 79 ans, le 23 novembre ; — de M. Jozef Kazimierz PLEBANSKI, rédacteur de la *Biblioteka warszawska*, et auteur de divers travaux historiques, mort le 20 août, âgé de 67 ans, à Izdebnas ; — de M. H. VON RIEHL, rédacteur à l'*Allgemeine Zeitung*, historien, mort le 16 novembre, à Munich ; — de Mme Alice Wellington ROLLINS, morte le 5 décembre, à Bronxville N.Y. ; — de ROUILLER bey, ancien professeur du Theresianum de Vienne, et qui avait été appelé par le Khédive, dont il était le précepteur, au secrétariat du cabinet européen, mort à 37 ans, au Caire ; — de M. Jan Nepomucen SADOWSKI, membre de l'Académie des sciences de Cracovie, qui laisse divers travaux historiques, mort à 83 ans ; — de M. G. SANGALLI, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Pavie, mort à 76 ans, en novembre ; — de M. Wladimir A. A. SCHEFFER, professeur de chimie physiologie à l'Université Saint Wladimir de Moscou ; — de M. Franz SCHNEIDER, mort le 21 novembre, âgé de 84 ans, à Vienne ; — de M. Albert SCHRAUF, minéralogiste, mort à Vienne, le 30 novembre ; — de M. Friedrich Wilhelm SEYDLER, botaniste, mort le 21 novembre, âgé de 87 ans, à Braumberg ; — de M. Johann STRAUBENMOLLER, poète et auteur d'ouvrages de pédagogie, mort à 84 ans, à New York ; — de M. Aleksander Mikhailovitch SVIETCHIN, auteur dramatique, traducteur de *Ruy Blas* et de *le Roi s'amuse*, de Victor Hugo ; — de M. William Seymour TYLER, professeur de grec à l'Amherst College, éditeur de Tacite, de Plutarque, de Platon, etc., mort le 19 novembre ; — de M. Carl Richard UNGER, romaniste, mort le 29 novembre ; — de M. Rudolf WAIZER, publiciste carinthien, mort, âgé de 55 ans, le 5 décembre, à Klagenfurt ; — de M. Edward WALFORD, collaborateur du *Times*, éditeur du *Gentlemans Magazine*, et auteur de divers ouvrages d'histoire ou de généalogie ; — de M. Aug. WINECKE, astronome, mort, âgé de 63 ans, le 3 novembre, à Bonn ; — de M. Hugo VON WOBERER, qui laisse plusieurs traductions allemandes de l'anglais, mort le 30 novembre, à 55 ans, à Hambourg ; — du comte Max VON ZEPPELIN, zoologiste allemand, mort le 3 décembre, à 42 ans, à Stuttgart ; — de M. Eugen ZINTGRAFF, africanisant distingué, mort dans sa 40e année, à Ténériffe ; — de M. Arnold ZISSERMANN, collaborateur du *Novoe Vremia*, du *Rousskii Viestnik* de *Rousskii arkhiv*, de la *Rousskaia starina*, historien, qui laisse notamment une biographie de Bariatinski, mort le 4 septembre.

INSTITUT. — *Élections*. — *Académie des inscriptions et belles-lettres*. — M. Deveria a été élu membre titulaire en remplacement de M. Le Blant. Les votes se sont décomposés comme il suit :

	1er	2e	3e	4e	5e	6e	7e
MM. H. Derenbourg.	11	11	11	11	11	11	9
Deveria. . . .	14	14	15	15	16	18	21
Pottier. . . .	12	12	11	11	10	8	7

M. Babelon a été élu membre titulaire en remplacement de M. Léon Gautier au second tour par 19 voix contre 4 à M. Bouché-Leclercq, 8 à M. Maurice Croiset et 6 à M. Flach. Au premier tour, M. Babelon avait obtenu 14 voix ; M. Bouché-Leclercq, 11 ; M. Maurice Croiset, 7, et M. Flach, 5.

Académie des sciences morales et politiques.— M. A. Rambaud a été élu membre titulaire dans la section d'histoire, en remplacement de Mgr le duc d'Aumale, par 24 voix sur 36 votants, contre 6 voix à M. Fagniez, 4 à M. Welschinger et 2 bulletins blancs.— M. Ollé-Laprune a été élu membre titulaire pour la section de philosophie, en remplacement de M. Vacherot, par 20 voix contre 16 à M. Boutroux. — M. Adam a été élu membre correspondant en remplacement de M. Charles.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 26 novembre, M. Héron de Villefosse a communiqué une lettre de M. Toutain, de Caen, sur une importante découverte de statuettes à Aïn-Chabran (Algérie).—Le 4 décembre, M. Héron de Villefosse a communiqué le rapport du R. P. Delattre sur les fouilles exécutées dans l'amphithéâtre romain de Carthage pendant les années 1896-1897.— Le 10, M. de Vogüé a communiqué l'ensemble des documents rapportés de Petra par le R. P. Lagrange. — Le 17, M. Héron de Villefosse a communiqué une note de M. Dissard, de Lyon, concernant la découverte d'une magnifique statue de bronze, remontant à l'époque gallo-romaine ; M. Ch. Bonin a fait une communication sur le tombeau de Gengis-Khan. — Le 24, M. Héron de Villefosse a communiqué les fragments d'une inscription latine reconstituée par le P. Delattre en réunissant vingt morceaux d'une table de marbre blanc trouvés sur la pente est de la colline de Saint-Louis à Carthage ; M. Héron de Villefosse a ensuite rendu compte d'une lettre de M. Ducroquet, agriculteur à Oudna (Tunisie), contenant la copie d'une inscription romaine récemment découverte. — Le 29, M. Héron de Villefosse a fait une nouvelle communication sur la statue de bronze découverte à Coligny et dont il avait entretenu l'Académie. — Le 17, M. Toutain, de Caen, a communiqué les photographies des statues et statuettes en terre cuite revêtue d'un stuc polychrome trouvées près de Tebessa ; M. Cagnat a lu le rapport sur les sondages opérés l'été dernier par les officiers du contre-torpilleur *le Condor* dans la baie de Carthage.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques.— Le 4 décembre, M. Levasseur a continué la communication sur le progrès de l'agriculture française dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. — Le 11, le 18 et le 29, M. Lair a commencé la lecture d'un mémoire sur la *Jeunesse et la mort du philosophe Jouffroy, d'après ses papiers inédits.*

Concours et prix. — La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera en 1899 le prix Lucien Fouché (600 fr.) à une série de cinq nouvelles en prose. Les mémoires, munis d'une devise et accompagnés d'une enveloppe cachetée portant la même devise et contenant le nom et adresse de l'auteur, doivent être adressés au secrétaire perpétuel à Évreux, avant le 1er avril 1899.

La Chape de saint-martin. — M. l'abbé Fossin, curé de Bussy-Saint-Martin, au diocèse de Meaux (Seine-et-Marne, arrondissement de Lagny), a découvert récemment dans une armoire de sacristie une manche terminée par un gant grossier et il a publié une brochure pour proclamer qu'il tenait là une relique de saint Martin, évêque de Tours, un fragment de la fameuse chape qui servit d'étendard à nos pères. M. l'abbé A. Collon, aumônier du pensionnat des Frères de Poitiers, vient de publier une longue étude critique sur cette brochure avec

— de M. James HEDDERWICK, propriétaire de l'*Evening Citizen*, mort à 84 ans, le 3 décembre ; — de M. Victor HERZENSKRON, auteur dramatique, mort âgé de 78 ans, à Erfurt ; — de M. William A. HOLMAN, libraire à Philadelphie, mort le 6 décembre ; — du Dr Aleksiei Stepanovitch IATSENKO, médecin distingué, mort le 5 octobre, à Kiev ; — de M. John P. JACKSON, collaborateur du *New-York Herald*, mort le 1er décembre ; — de M. Nicolaï Anikitin JOUKOV, professeur à l'Académie de médecine militaire de Moscou ; — de M. Evgenii Fedorovitch KORCH, collaborateur de divers journaux et revues russes, traducteur de Fustel de Coulanges, de Kugler, etc, mort le 6 octobre, à Moscou ; — de M. LINDEMANN, secrétaire de l'Observatoire de Poulkovo, mort en décembre ; — de M. Theodor LUND, le grand libraire de Copenhague, mort le 1er décembre, dans sa 55e année ; — de M. Herman Henrik Julius LANGE, libraire danois, mort à 76 ans, le 5 décembre ; — de M. John MACFARLANE, éditeur et bibliographe américain, mort à Détroit Michigan ; — de M. Heinrich von MARQUARDSEN, connu par ses travaux sur le droit public, mort âgé de 71 ans, le 30 novembre, à Erlangen ; — du Dr Campbell MORFIT, chimiste anglais distingué, mort le 11 décembre, à Londres ; — de M. Alfred MORRISON, le fameux collectionneur d'autographes, mort en décembre ; — de M. PILLING, le philologiste allemand, mort à 70 ans, le 23 novembre ; — de M. Josef Kazimierz PLAWINSKI, rédacteur de la *B*[illegible], et auteur de divers travaux historiques, mort le 20 août, à 67 ans, à [illegible] ; — de M. H. von RIEHL, rédacteur à l'*A*[illegible], historien, mort le 16 novembre, à Munich ; — de Mme Alice Wellington ROLLINS, morte le 5 décembre, à Brooklyn N.Y. ; — de ROUTLER bey, ancien professeur du Theresianum de Vienne, et qui avait été appelé par le Khédive, dont il était le précepteur, au secrétariat du cabinet européen, mort à 37 ans, au Caire ; — de M. Jan Nepomuk [illegible], membre de l'Académie des sciences de Cracovie, qui laisse divers travaux historiques, mort à 83 ans ; — de M. G. SAVARESI, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Pavie, mort à 75 ans, à Pavie ; — de M. Wilhelm A. A. SCHEFFER, professeur de chimie physiologique à [illegible], Saint-Wladimir à Moscou ; — de M. Franz SCHUBERT, mort le 2 novembre, âgé de 84 ans, à Vienne ; — de M. Albert SCHULZ, [illegible], mort à Vienne, le 30 novembre ; — de M. Friedrich Wilhelm SCHULZE, [illegible], mort le 21 novembre, âgé de 57 ans, à Fribourg ; — de M. Adolph SCHUMANN, [illegible], mort à 54 ans, à New York ; — de M. [illegible], auteur dramatique, traducteur de *Les* [illegible] de Victor Hugo ; — de M. William [illegible], [illegible], éditeur de [illegible] ; — de M. Carl Robert [illegible], mort le 2 novembre ; — de M. [illegible], publiciste [illegible], mort, âgé de [illegible] ans, à Francfort ; — de M. Edward W[illegible], [illegible] de la [illegible] *Magazine*, et auteur de divers ouvrages [illegible] ; — de M. Adolf W[illegible], [illegible], mort à 85 ans, à [illegible] ; — de M. Hugo von W[illegible], qui laisse [illegible] mort le 8 novembre, à [illegible] ; — de [illegible], géographe allemand, mort à [illegible] ; — de [illegible], [illegible] ; — de Arnold [illegible], [illegible] ; — de [illegible] qui sous le pseudonyme de [illegible] a publié [illegible].

[illegible] — le [illegible] Rome. Les [illegible]

	1er	2e	3e	4e	5e	6e	7e
MM. H. Derenbourg.	11	11	11	11	11	11	9
Deveria. . . .	14	14	15	15	16	18	21
Pottier. . . .	12	12	11	11	10	8	7

M. Babelon a été élu membre titulaire en remplacement de M. Léon Gautier au second tour par 19 voix contre 4 à M. Bouché-Leclercq, 8 à M. Maurice Croiset et 6 à M. Flach. Au premier tour, M. Babelon avait obtenu 14 voix ; M. Bouché-Leclercq, 11 ; M. Maurice Croiset, 7, et M. Flach, 5.

Académie des sciences morales et politiques.— M. A. Rambaud a été élu membre titulaire dans la section d'histoire, en remplacement de Mgr le duc d'Aumale, par 24 voix sur 36 votants, contre 6 voix à M. Fagniez, 4 à M. Welschinger et 2 bulletins blancs.— M. Ollé-Laprune a été élu membre titulaire pour la section de philosophie, en remplacement de M. Vacherot, par 20 voix contre 16 à M. Boutroux. — M. Adam a été élu membre correspondant en remplacement de M. Charles.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 26 novembre, M. Héron de Villefosse a communiqué une lettre de M. Toutain, de Caen, sur une importante découverte de statuettes à Aïn-Chabran (Algérie).—Le 4 décembre, M. Héron de Villefosse a communiqué le rapport du R. P. Delattre sur les fouilles exécutées dans l'amphithéâtre romain de Carthage pendant les années 1896-1897.— Le 10, M. de Vogüé a communiqué l'ensemble des documents rapportés de Petra par le R. P. Lagrange. — Le 17, M. Héron de Villefosse a communiqué une note de M. Dissard, de Lyon, concernant la découverte d'une magnifique statue de bronze, remontant à l'époque gallo-romaine ; M. Ch. Bonin a fait une communication sur le tombeau de Gengis-Khan. — Le 24, M. Héron de Villefosse a communiqué les fragments d'une inscription latine reconstituée par le P. Delattre en réunissant vingt morceaux d'une table de marbre blanc trouvés sur la pente est de la colline de Saint-Louis à Carthage ; M. Héron de Villefosse a ensuite rendu compte d'une lettre de M. Ducroquet, agriculteur à Oudna (Tunisie), contenant la copie d'une inscription romaine récemment découverte. — Le 29, M. Héron de Villefosse a fait une nouvelle communication sur la statue de bronze découverte à Coligny et dont il avait entretenu l'Académie. — Le 17, M. Toutain, de Caen, a communiqué les photographies des statues et statuettes en terre cuite revêtue d'un stuc polychrome trouvées près de Tebessa ; M. Cagnat a lu le rapport sur les sondages opérés l'été dernier par les officiers du contre-torpilleur *le Condor* dans la baie de Carthage.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques.— Le 4 décembre, M. Levasseur a continué la communication sur le progrès de l'agriculture française dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. — Le 11, le 18 et le 29, M. Lair a commencé la lecture d'un mémoire sur la *Jeunesse et la mort du philosophe Jouffroy, d'après ses papiers inédits.*

Concours et prix. — La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera en 1899 le prix Lucien Fouché (600 fr.) à une série de cinq nouvelles en prose. Les mémoires, munis d'une devise et accompagnés d'une enveloppe cachetée portant la même devise et contenant le nom et adresse de l'auteur, doivent être adressés au secrétaire perpétuel à Évreux, avant le 1er avril 1899.

La Chape de saint-martin. — M. l'abbé Fossin, curé de Bussy-Saint-Martin, au diocèse de Meaux (Seine-et-Marne, arrondissement de Lagny), a découvert récemment dans une armoire de sacristie une manche terminée par un gant grossier et il a publié une brochure pour proclamer qu'il tenait là une relique de saint Martin, évêque de Tours, un fragment de la fameuse chape qui servit d'étendard à nos pères. M. l'abbé A. Collon, aumônier du pensionnat des Frères de Poitiers, vient de publier une longue étude critique sur cette brochure avec

une préface du savant Père de La Croix, S. J. (*La Chape de saint Martin à Bussy, d'après l'abbé Fossin, critique historique*. Paris et Poitiers, H. Oudin, in-18 de 58 p.). C'est faire beaucoup d'honneur à un opuscule sans fond et sans valeur que de le réfuter si sérieusement ; et cependant, ce travail a été rendu presque nécessaire par l'accueil étonnant fait à la prétendue découverte par des *Semaines religieuses* qui devraient être prudentes en pareille matière, et par des journaux qui devraient apporter plus de discernement dans le choix des articles qu'ils servent à leur public. L'on ne peut s'empêcher cependant de regretter chez M. Collon une acerbité de langage qui n'ajoute rien à la force des arguments et qui, choquante en tout critique, l'est davantage chez un prêtre.

Paris. — Vanter l'érudition de M. Léopold Delisle, c'est depuis longtemps une sorte de pléonasme. Il est peut-être non moins superflu de vanter sa prodigieuse activité. En veut-on un nouveau témoignage ? Nous le trouvons dans six brochures qui viennent de paraître presque simultanément sous son nom. Leur énumération toute seule sera bien éloquente. I. *La Bénédiction du Lendit au XIVe siècle, par Ernest Rousset. Note additionnelle*. Paris, gr. in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*.) De cette « note, » il résulte que l'un des plus beaux mss. latin 962 utilisés par M. Rousset a été exécuté pour un évêque de Troyes, Étienne de Givry 1395-1426. — II. *Lettres [illegible] sur une communication de M. Maurice Prou*. Paris, Imp. nat., gr. in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin de l'histoire du christianisme*. Il s'agit de la remarquable et jusqu'ici inconnue pastorale que M. [illegible] adressa à [illegible] le 22 janvier 1494 n. s. — III. *[illegible] Benedictionum*. Paris, Bouillon, gr. in-8 de [illegible] p. Extrait de la *Revue des bibliothèques* de juin-juillet. Très utile compte-rendu de la notice sommaire des 47 volumes n° 12658-12704 du fonds latin, [illegible] par M. [illegible] *Inventaire des mss. de Saint-Germain-des-Prés*, 1888. — IV et V. [illegible] *Bibliotheca Cluniacensis*. [illegible] *Les mss. des bibliothèques de France*, t. XXVII. [illegible] septembre 1889. Paris, Imp. Nationale, [illegible] de précieuses [illegible] des mss. de Bourgogne [illegible]. — VI. [illegible] *au XIVe siècle*. [illegible] t. LVIII [illegible] d'une [illegible] particulier. [illegible] que [illegible] Charles le Mauvais [illegible] Bretagne, en [illegible]

[illegible]

culture qui s'est appelée l'Humanisme. Les études qui y sont consacrées ont depuis longtemps cause gagnée en Allemagne, en Italie et même en Angleterre. En France, jusqu'ici, sauf de notables exceptions, on s'est presque uniquement occupé de la Renaissance artistique, et beaucoup de questions littéraires, de réel intérêt, attendent encore la solution qui permettra de tenter, par exemple, l'histoire si désirable de l'Humanisme français. Il a semblé qu'on pourrait rendre service en créant une sorte de centre où viendraient se grouper des efforts trop dispersés et qui en susciteraient d'autres sur la période de la Renaissance. Les recherches d'ordre artistique ne sauraient toutefois en être bannies, la littérature ayant été alors, plus qu'en aucun autre temps, la compagne et même l'inspiratrice supérieure de toutes les manifestations de l'art. On avait le choix, dans cette entreprise, entre la création d'une revue, qui serait venue accroître le nombre déjà si grand et si redouté des périodiques, et celle d'une bibliothèque où ne paraîtraient que des études originales, accompagnées, s'il y avait lieu, de documents inédits. Cette dernière forme a paru préférable, surtout parce qu'elle permettra de publier, sans les morceler, des travaux de quelque étendue. « Il a déjà paru un volume dû à M. Henry Cochin : *La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque*. Quatre autres sont annoncés comme devant suivre à bref délai.— II. Léon Dorez : *Érasme et le Monastère de Steyn*. —III. Francesco Novati : *Jean de Ravenne et son «Liber memorandarum rerum.»*—IV. Louis Delaruelle : *Alciat en France*. — V. Louis Thuasnes : *Robert Gaguin et ses amis*.

— Une nouvelle publication mensuelle vient de paraître : la *Revue canonique*, organe de l'Académie de droit canonique de Paris. Elle est destinée à faire connaître à tous ceux qui se préoccupent de droit ecclésiastique en France les mémoires lus en séance par les membres résidants ou correspondants de cette société, et à accueillir les consultations et la correspondance relative aux matières qui font l'objet de ses travaux. D'un beau format et d'une allure avenante, elle se présente agréablement au lecteur. Le numéro de novembre contenait à la suite du programme de la rédaction, des renseignements officiels sur l'Académie ; un très intéressant article de M. L. de Crousaz-Crétet sur les conditions d'existence de l'Église de France en cas de sa séparation avec l'État ; une étude originale du P. Ortolan, O. M. I., sur les Universités du moyen âge, d'après un texte du *Corpus Juris*, et une consultation de M. le chanoine Gilbert (de Moulins), sur les obligations des chanoines titulaires non pourvus de prébende. La Revue paraît chez MM. Lamulle et Poisson, le 15 de chaque mois, par livraison de 64 p. in-8. — Abonnements : France 10 fr. ; étranger 12 fr.

— Bien que nous recevions tardivement les *Notules sur Honoré de Balzac par un de ses amis*, que M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a publiées d'abord dans le *Bulletin du bibliophile* du 15 décembre 1896 et qu'il a fait ensuite tirer à part (Paris, Techener, in-8 de 18 p.), nous serions désolé de ne point signaler aux balzaciens ces pages curieuses. Les « notules » dont il s'agit ont été trouvées par M. de Lovenjoul en marge d'un exemplaire du livre connu de Mme Surville, sœur de Balzac : *Balzac, sa vie et ses œuvres*. Leur auteur n'était autre qu'un certain M. Auguste Fessart « qui s'occupa pendant longtemps des fantastiques affaires de Balzac » et qui connaissait beaucoup de particularités de la vie du grand écrivain. L'annotateur n'y ménage guère Mme de Balzac mère qui se montra, paraît-il, fort dure pour son fils à ses débuts dans la carrière, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter comme représentation de ses droits sur un héritage des plus négatifs, une pension de trois mille francs qui lui fut servie jusqu'à sa mort, arrivée en 1854, par sa belle-fille.

— M. E.-G. Ledos publie une notice très intéressante et très instructive sur *les Poésies latines d'Andrea Ammonio Della Rena* (Paris, Émile Bouillon, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue des bibliothèques*, livraison de mai). Il constate

avec étonnement qu'un personnage qui a joué un rôle aussi considérable qu'Ammonio est demeuré jusqu'à présent très négligé par les biographes ; il l'en dédommage en faisant très bien connaître la vie littéraire de ce secrétaire du roi d'Angleterre pour les lettres latines, de ce collecteur pour le Pape, de ce nonce apostolique en Angleterre, de cet ami de John Colet, de Thomas Morus, surtout d'Érasme. Il étudie particulièrement le recueil de ses poésies, que l'on croyait perdu ou même inédit. L'analyse des œuvres du poète lucquois, accompagnée d'excellentes observations bibliographiques, est suivie (*Appendice*, p. 9-16) d'une lettre inédite autographe d'Ammonio à Érasme, conservée à la Bibliothèque nationale, et de diverses poésies latines dont l'extrême rareté n'est pas le seul mérite.

Alsace. — La Société belfortaine d'émulation est vraiment en progrès. Nous avons eu déjà l'occasion de le constater. Son premier volume, qui porte le n° 16 de la collection, ne sera pas facilement surpassé (Belfort, typ. Devillers, in-8 de xxxvi-320 p., avec planches). On trouve là les travaux suivants qui méritent des tirages à part sur lesquels nous insisterions volontiers. Nous sommes obligé de noter simplement les titres de ces publications intéressantes à titres divers : *Étude historique sur Belfort* (xiii° *et* xiv° *siècles)*, par M. Henry Bardy ; — *Les Correspondants de Grandidier, le Père Dunand, capucin correspondance inédite avec l'abbé Grandidier*, publiée par MM. A. Gasser et A.-M.-P. Ingold ; — *Glossaire du patois de Châtenois* (suite), par M. A. Vautherin ; — *Brace et les origines de Belfort*, par M. D. ; — *Enceinte et vallum funéraires du Mont-Vaudois, près Héricourt*, par M. Félix Voulot ; — *Contribution à l'étude des diatomées du territoire de Belfort et des environs*, par MM. Ch. Rœsch et L. Meyer.

Berry. — Nous avons signalé sommairement, en parlant du dernier volume des *Mémoires de la Société des antiquaires du centre*, le travail consacré par M. J. Gauchery au *Palais du duc Jean à Bourges*. Le tirage à part que nous avons sous les yeux, (Bourges, Tardy-Pigelet, in-8 de 27 p., orné de douze planches), nous fournit l'occasion de revenir sur cette intéressante étude. M. Gauchery avait publié, il y a déjà quelques années, le résultat de recherches considérables entreprises en commun avec M. A. de Champeaux sur les *Travaux d'art exécutés pour Jean de France duc de Berry*. Le nouveau mémoire sert d'indispensable complément à cette magnifique publication. Les plans et dessins qui l'accompagnent permettent de suivre les explications fort précieuses du savant architecte. Malheureusement l'administration n'a point respecté ce qui reste de l'édifice. Une salle entière vient d'être mutilée pour permettre l'installation des bureaux de la préfecture. Nous ne désespérons pas, malgré tout, de voir enfin cause gagnée à M. Gauchery, et d'apprendre que l'on se décide non seulement à conserver ces restes, mais à restaurer ce monument dans son état primitif. Nul mieux que M. Gauchery ne pourrait faire ce travail.

Bretagne. — Le trente-cinquième volume du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure* (Nantes, bureaux de la Société archéologique, in-8 de 272 p.) se présente fort bien. Illustré de quatorze planches et une vignette, cet intéressant volume se compose des travaux suivants : *Rapport sur l'établissement de Dréas, sur la translation des reliques de saint Philibert et sur l'âge de l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu*, par M. Léon Maître ; — *Église de Saint-Similien de Nantes. Rapport et observations* de M. Léon Maître *sur les déblais exécutés en 1894 ; — Lettres de la Cour sur l'établissement de la fonderie d'Indret ; — Notes sur le professeur d'hydrographie et la pêche à Nantes en 1777-1789*, par M. de la Nicollière-Téjeiro ; — *Fouilles du tumulus d'Avalleuc en Plémy (Côtes-du-Nord)*, par M. Arthur Martin ; — *Souvenirs du statuaire Lemot et de Clisson*, par M. Charles Marionneau.

— L'admirable *Répertoire general de bio-bibliographie bretonne* se poursuit régulièrement, grâce au zèle persévérant et à la science infatigable de notre collaborateur M. René Kerviler. Le 26e fascicule qui vient de paraître (Rennes, Plihon et Hervé, in-8) comprend les 168 premières pages d'un nouveau volume (le 10e). Il s'ouvre par l'article Cœtnéant (Jean de) et se ferme sur l'article Condest. L'article le plus intéressant est peut-être celui de Conan.

— Nous apprenons que M. Barthélemy Pocquet va publier dans quelques mois un important ouvrage en deux volumes sur *La Chalotais et le duc d'Aiguillon*. Ce livre, auquel l'auteur travaille depuis dix ans, jettera un jour nouveau sur les fameux procès qui ont rendu La Chalotais si célèbre, l'affaire des jésuites et celle des billets anonymes. Il contiendra de plus une étude complète sur l'administration du duc d'Aiguillon en Bretagne. On peut espérer que cet ouvrage, composé presque entièrement avec des documents inédits, obtiendra le même succès que le livre précédemment publié par M. B. Pocquet sur les *Origines de la Révolution en Bretagne*, qui a été couronné par l'Académie française.

Dauphiné. — Il faut aujourd'hui aux éditeurs de province quelque hardiesse, le mépris de l'argent et le souci intime de leur réputation, pour offrir au public un ouvrage dans le genre de celui-ci dû à MM. Marcel Reymond et Charles Giraud : *Le Palais de justice de Grenoble, étude sur Martin Claustre et les sculpteurs grenoblois au* XVIe *siècle* (Grenoble, Falque et Félix Perrin, in-4 de 64 p.). M. Reymond, qui fait autorité en matière d'art, décrit avec une science consommée les vicissitudes par lesquelles a passé ce magnifique monument, dont l'intelligente restauration vient de s'achever ; il s'attache à mettre en relief les mérites d'une école de sculpture peu connue, et étudie les motifs de la décoration intérieure et extérieure. Cette étude laisse quelques problèmes à résoudre aux chercheurs ; M. Reymond n'est pas arrivé, en effet, à déterminer les lieux de naissance d'éminents artistes, comme Marquet Le Mère, Martin Claustre, Daniel Guillebaud : elle n'intéresse pas d'ailleurs seulement la province dauphinoise, puisqu'elle reproduit les bustes des douze Césars, les tombeaux de Guillaume de Montmorency, de Charles et de Louis de la Trémouille. Ce livre, sorti des presses de M. Allier, est un chef-d'œuvre d'élégance sobre et de bon goût ; il est orné de vingt-cinq planches hors texte et de sept gravures dans le texte, et enfermé dans un élégant cartonnage ; il n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires numérotés. Dès son apparition, il a fait l'objet d'une souscription du ministère de l'instruction publique et son succès a été rapide.

— Le Queyras est peut-être la vallée la plus originale et la plus pittoresque de la France ; il s'étend au pied du puissant Mont-Viso, de la fière Rochebrune et forme, dans les Hautes-Alpes, le canton d'Aiguilles. Placé sur la frontière italienne au revers des vallées vaudoises, il a, dans tous les temps, subi les horreurs de la guerre et de l'invasion. Quelque peu fermé, et séparé du monde par le sauvage défilé de la Combe-du-Guil, il connaît les prairies opulentes et parfumées, les petits lacs riants et les montagnes escarpées ; il est devenu un des derniers refuges des touristes qui fuient les hôtels luxueux et les caravanes cosmopolites. Dans sa *Monographie de la vallée du Queyras* (Gap, Jean et Peyrot, in-18 de VIII-356 et VI p.), M. J. Tivollier n'a pas hésité à prendre ce pays en tous ses aspects. Après une description exacte et détaillée de la région, il aborde une histoire qui n'a jamais été écrite. L'auteur a utilisé heureusement les documents connus, a interrogé les « transitons » locaux, les légendes, sans les confondre avec l'histoire, et il a semé son texte de détails qu'on chercherait en vain ailleurs. Trop modestement et presque timidement présentée, la monographie du Queyras, malgré quelques erreurs, restera comme une œuvre solide et de bonne foi. Une carte et une gravure sont ajoutées.

— Antoine Escalin des Aimars, baron de la Garde, a laissé des traces profondes,

comme diplomate et comme homme de guerre, dans l'histoire du XVIe siècle. Sa vie est encore peu connue, bien que M. Rochas, dans sa biographie du Dauphiné, ait fourni une notice de quelque étendue. Il en va autrement dans la nouvelle étude de M. le comte d'Allard : *Escalin, pâtre, ambassadeur et général des galères de France, recueil de documents concernant sa vie* (Valence, Céas, in-8 de 74 p.). La vie d'Escalin est ici écrite avec beaucoup de verve et d'érudition ; l'auteur a su rassembler avec art les multiples documents épars dans les Mémoires du temps, dans les archives et les minutes de notaires. Il est bien regrettable que la reproduction du portrait décrit à la page 74 ne soit pas donnée.

— Après sept ans d'intervalle, paraît le tome II de l'*Essai historique sur l'église de Die*, par M. l'abbé Jules Chevalier (Paris, Picard, in-8 de 616 p). C'est donc un travail de longue haleine, bien documenté, clairement écrit. Le premier volume s'occupait du Diois à l'époque gallo-romaine, des origines chrétiennes du pays, de la formation des seigneuries ecclésiastiques et laïques, enfin des faits qui ont déterminé la réunion des deux diocèses de Valence et de Die, en 1276. Le deuxième volume va de 1277 à 1509. Il a pour objet le développement de la puissance temporelle des évêques, les luttes qu'ils soutinrent pendant plus de cent cinquante ans avec les comtes de Valentinois et de Diois pour sauvegarder leur indépendance, les progrès de l'influence française dans ces pays jusqu'au moment où le Roi fait reconnaître aux uns et aux autres sa suzeraineté. La cession du Valentinois et du Diois par le comte Louis II de Poitiers et la soumission de l'évêque de Valence et de Die au Dauphin, plus tard Louis XI, sont des faits qui appartiennent à l'histoire générale, ainsi que le don que fit du Valentinois et du Diois Louis XII à César Borgia. Le second volume se clôt par le récit de la dernière élection épiscopale faite par les chanoines de Valence et de Die et qui causa un schisme de plusieurs années parmi ces églises. Les traits de mœurs, la publication des textes originaux y sont particulièrement soignés. Le troisième volume, que nous espérons voir publier avec moins de retard que le deuxième, traitera des origines du protestantisme dans le Diois, des guerres de religion, du régime des l'Édit de Nantes... et ira jusqu'à la Révolution.

— C'est une joie pour les yeux et pour le cœur que la vue de la délicieuse plaquette que M. Jules Rey vient de publier : *Quelques vieux Noëls dauphinois*, (Grenoble, Gratier, in-4 de 19 p., brochage ruban de soie). Sous la couverture qui reproduit la Vierge de la Délivrance, chef-d'œuvre d'Hébert, revivent, avec des compositions appropriées, les vieux noëls oubliés, introuvables aujourd'hui, que chantaient nos aïeux. Nous ne sommes pas surpris du succès immédiat et complet qui a accueilli cette publication.

Franche-Comté. — M. F. Mazerolle a extrait de la *Gazette de numismatique française* un intéressant travail sur *J.-B. Maire (1787-1859), biographie et catalogue de son œuvre* (Paris, Raymond Serrure, in-4 de 10 p. avec 4 planches et un portrait.). Né à Besançon en 1787, mort en cette ville le 13 décembre 1859, Jean-Baptiste Maire, d'abord chirurgien militaire, fut blessé au terrible siège de Saragosse et réformé. En 1816, il entra à l'École des beaux-arts. Élève du sculpteur Lemot, il devint ensuite son collaborateur, soit dans le professorat soit dans l'exécution de certaines œuvres artistiques telles, notamment, « que la statue d'Henri IV rétablie par Louis XVIII sur le terre-plein du Pont-Neuf. » Si la notice biographique de M. Mazerolle est un peu succincte, du moins a-t-elle le double mérite de la précision et de l'exactitude. Outre le portrait du graveur bisontin, dû à sa fille Mlle Anna Maire, l'on trouve ici la description minutieuse et la reproduction parfaite de vingt-deux médailles de toute beauté exécutées par lui et que l'on peut diviser en trois catégories : 1° Dix-neuf Franc-Comtois célèbres ou très connus parmi lesquels nous citerons : Philibert de Chalon, prince d'Orange, le cardinal de Granvelle, le chanoine Gilbert Cousin, les historiens F.-J. Dunod de

Charnage et J.-J. Chiflet, l'abbé d'Olivet, les jurisconsultes J. Curasson et J.-B.-V. Proudhon, le garde des sceaux J.-J.-A. Courvoisier, Georges Cuvier, Desault, les généraux Lecourbe et Morand ; 2° Un « demi » Franc-Comtois, X. Bichat ; 3° deux archevêques de Besançon, nés l'un et l'autre à Paris : le cardinal de Rohan-Chabot et le cardinal Mathieu. Il est rare de trouver complète cette remarquable collection que la mort de l'éminent artiste a malheureusement laissée inachevée. C'est même sa fille qui a terminé la médaille de Mgr Mathieu.

— Il convient d'attirer tout spécialement l'attention des électriciens sur la brochure que M. Piérart, capitaine du génie, vient de publier sous le titre : *Installations électriques des quartiers de Lure et d'Héricourt* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 48 p., avec 2 planches hors texte et des figures dans le texte). Ce travail a d'abord paru dans la *Revue du genie militaire*. Ces « installations d'éclairage électrique » ont été faites presque simultanément, en 1891 : la première en date est celle du quartier de cavalerie Lasalle à Lure, qui n'a précédé que de quelques mois celle du casernement d'artillerie d'Héricourt. » L'auteur, pour son travail, a utilisé les rapports de M. le colonel Papuchon et de M. le commandant Frapillon, alors chefs du génie à Belfort et à Vesoul, mais il a consulté aussi des documents mis à sa disposition par la Société alsacienne de constructions mécaniques de Belfort. Quant aux résultats économiques, sur lesquels M. Piérart insiste « en raison de l'intérêt qu'ils présentent pour l'étude de questions analogues, » il en doit les éléments à M. le lieutenant-colonel Straffo-rello et à M. le commandant Labaurie, chefs actuels du génie de Belfort et de Vesoul. C'est assez dire que l'opuscule que nous signalons est des plus sérieux.

— *Francis Wey et Charles Nodier* (Besançon, imp. Dodivers, in-16 de 30 p.) ont inspiré à M. Ch. Theuriet, une « causerie » attrayante. En ce qui concerne Francis Wey, l'auteur nous apprend qu'il a rencontré cet écrivain, son compatriote, au lendemain de la guerre franco-allemande, dans un bourg du département du Doubs, et il nous fait part de l'entretien qu'il eut avec lui touchant les œuvres de celui-ci et quelques-unes de ses relations littéraires. Puis, après de courtes précautions oratoires, M. Theuriet laisse la parole à Francis Wey qui, lui-même, la donne à Charles Nodier, de sorte que, par le canal final de M. Theuriet, nous sommes mis au courant d'une aventure de la prime jeunesse du futur académicien. En 1794, Nodier, alors âgé de quatorze ans, avait été expédié de Besançon à Strasbourg, chez le ci-devant abbé Euloge Schneider, devenu révolutionnaire très pur, afin de « s'appliquer aux études grecques. » Mais bientôt dégoûté de son professeur, Charles, sans tambour ni trompette, fausse compagnie au peu évangélique personnage et, d'étape en étape, s'achemine du côté de la résidence paternelle. C'est l'histoire amusante de cette fugue qui nous est contée ici.

— Le consciencieux chercheur qu'est M. le vicomte de Lovenjoul a retrouvé dans le *Vert-Vert* du 10 janvier 1834 une sorte de note nécrologique de Charles Nodier sur Jean de Bry, mort à Paris le 6 janvier de la même année. C'est sous le titre de : *Une Épave de Charles Nodier* (Paris, Techener in-8 de 3 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* du 15 août 1897. Tirage à part à 17 exempl.), que M. de Lovenjoul nous rappelle cette notice qui prouve une fois de plus la vive amitié qui unissait Nodier et l'ancien préfet du Doubs. — Le même M. de Lovenjoul a aussi exhumé du *Moniteur des théâtres* du 6 mai 1810 et inséré dans ledit *Bulletin du bibliophile* du 15 novembre dernier, une autre lettre du Bisontin à un certain M. C... « jeune artiste dramatique » qui sollicitait sa recommandation auprès d'une personne inconnue de Nodier, laquelle recommandation lui fut refusée dans les termes les plus réjouissants.

— Nous avons déjà signalé (t. LXXVI, p. 472) le tirage à part des *Annales franc-comtoises* que M. Rance de Guiseuil a publié sous le titre : *Saint Yves, patron des avocats et des gens de justice, son culte en Franche-Comté*. Aujourd'hui le

même auteur nous donne une brochure sur *Saint Yves, patron des magistrats, des avocats et des avoués ; son culte à Dôle (Jura)* (Dôle, A. Jacques, in-32 de 45 p., avec une grav.). M. de Guiseuil nous raconte d'abord comment une statue ancienne de ce saint fut découverte il y a quelques années, restaurée, puis, en ces derniers temps, placée dans l'église Notre-Dame de cette ville. Il résume ensuite la vie du saint, faisant ressortir ses vertus et relatant ses miracles. Le but poursuivi par M. de Guiseuil est principalement de faire revivre le culte de saint Yves en Franche-Comté ; du même coup, si sa brochure était propagée, ce qui est désirable, l'effet utile pourrait bien se faire sentir au-delà.

Guyenne et Gascogne. — M. Alexandre Nicolaï publie un recueil très précieux (*Monsieur Saint Jacques de Compostelle*. Bordeaux, Feret, gr. in-8 de 67 p.) ainsi divisé : I. Une Image de saint Jacques de Compostelle ; II. Les Six Chansons des pèlerins de saint Jacques; III. La Légende de saint Jacques, patron de l'Espagne, les pèlerinages, les hôpitaux, les confréries ; IV. Hôpital Saint-Jacques de Bordeaux ; V. Quelques autres images populaires coloriées du xviiie siècle. A la suite de ces quelques chapitres pleins de choses, surtout de choses bibliographiques, et où l'érudition se montre aussi abondante que variée, on trouve plusieurs planches où ont été reproduites par la photographie de vieilles images et une carte des chemins de Saint-Jacques en Gascogne dressée par M. Adrien Lavergne.

— Nous recevons le volume des *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux* qui porte l'indication suivante : *3e série, 55e année 1893* (Paris, Dentu, in-8 de 572-102 p.). Ce volume est le cinquante-deuxième de la collection. Il renferme les travaux ci-après : *Voyage en Norvège, en Suède et en Danemark*, par M. de Tréverret ; — *Le Bien Ducal*, poème de la fin du xve siècle, par Jean Guilloche, publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque de Turin, par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque (avec un portrait, une planche en couleurs et une vignette). Ce poème est accompagné d'un glossaire-index ; — *Les Audaces de l'amour, proverbe en un acte*, par M. Aurélien Vivie ; — *Notice sur la vie et les travaux de J.-B. Abria*, par M. G. Rayet ; — *Sur les mélanges inédits de Montesquieu*, par M. Th. Froment ; — *Étude sur la Chambre de commerce de Guienne*, par M. Auguste Brutails ; — *L'Enseignement secondaire et la Question sociale*, par M. Fernand Samanzeuilh ; — *Historique de la Société de secours aux blessés militaires*, par M. le vicomte de Pelleport-Burète ; — *Les Lauréats de l'Académie (1713-1893)*, par M. Aurélien Vivie ; — *L'Histoire du pape Clément V*, par M. Berchon.

Languedoc. — Le R. P. J. Delbrel, de la Compagnie de Jésus, a très éloquemment traité un beau sujet : *L'Avenir*, dans son *Allocution prononcée à la messe du Saint-Esprit au Collège de l'Immaculée Conception (Caousou), Toulouse, le 9 octobre 1897* (Toulouse, imp. A. Loubens et A. Trichant, in-8 de 21 p.). L'orateur a donné dans le meilleur langage les meilleurs conseils à la jeunesse chrétienne, qu'il convie à gagner sa vie, à gagner de l'honneur, à gagner le ciel, à laquelle il recommande avec une émotion patriotique de se consacrer au relèvement de la patrie, de « sa douce et grande France, bien grande encore, quoi qu'en disent les esprits chagrins, et cependant moins grande qu'autrefois, et à qui il faudra travailler à rendre ce qu'elle a perdu. »

— Nous signalerons le tome II de la troisième série, formant la première livraison du XXV-XXVIe volume de la collection du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. Sapte, in-8 de 216 p.) Cet important fascicule renferme les études et rapports ci-après : *L'Imprimerie à Béziers au* xviie *et au* xviiie *siècle*, par M. Émile Bonnet, travail remarquable dont le *Polybiblion* a parlé avec quelques détails (t. LXXX, p. 378) ; — *La 12e Légion bis de l'armée romaine en garnison à Jérusalem l'an 34 de J.-C.*, par M. le général Valessie ; — *Musiciens et compositeurs biterrois, Porro*

(Pierre-Jean), Mazas (Jacques-Féréol), Guiba du Rivage, par M. Frédéric Donnadieu ; — Un discours du même sur *M. A. Lemoine, vicomte de Margon et M. le curé Bigot-Valentin ; — Rapport sur le concours de poésie française,* par M. Vital-Gairaud ; — *Rapport sur le concours des mémoires historiques et archéologiques,* par M. Antonin Soucaille ; — *Rapport et lecture sur l'église cathédrale de Saint-Nazaire,* par M. Louis Noguier ; — *Rapport sur le concours de poésie néo-romane,* par M. Jean Crozals.

— M. J. Brissaud a regardé comme un pieux devoir de saluer la mémoire de son prédécesseur dans la chaire d'histoire de droit de l'Université de Toulouse. *(Notice biographique sur M. Charles Ginoulhiac, professeur à la Faculté de droit de Toulouse.* Toulouse, imp. Lagarde et Sébille, gr. in-8 de 38 p.). De cette notice très détaillée et très vivante, il résulte que tant par le caractère que par le savoir M. Charles Ginoulhiac fut le digne frère du célèbre auteur de l'*Histoire du dogme catholique* et des *Origines du christianisme,* feu Mgr Achille Ginoulhiac, mort archevêque de Lyon en 1875.

Limousin. — Dans la livraison d'octobre dernier du *Bibliophile limousin,* M. A. Claudin continue ses *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Limoges. L'Atelier de Paul Berton.* De son côté, M. P. Ducourtieux poursuit sa publication documentaire : *Comment on devenait libraire et imprimeur à Paris au* XVIII*e siècle.* Ce fascicule, comme tous ceux qui l'ont précédé, est littéralement bourré de renseignements bibliographiques concernant le Limousin.

Lorraine. — Tout récemment (t. LXXX, p. 475), nous avons signalé un petit volume très artistique et aussi original que possible, dont l'auteur est M. Albert Cim : *Césarin, histoire d'un vagabond.* Mais ce que nous ignorions alors, c'est qu'il avait été précédé d'un autre, d'aspect plus modeste, mais tout aussi réjouissant. Titre : *En pleine gloire, histoire d'une mystification* (Paris, Kolb, petit in-16 de 110 p.). Ici, M. A. Cim fait à la fois œuvre d'érudit et d'humoriste. Jusqu'à la page 36, il passe en revue, dans un éclat de rire contagieux, divers « farceurs » et naïfs du XVIII*e* siècle et du siècle présent. On peut dire que cette entrée en matière possède le caractère de ce que nous pourrions appeler : l'érudition antinévralgique. Ce n'est donc qu'à la page 37 que l'auteur aborde son sujet principal. Il nous raconte l'aventure extravagante d'un étonnant bonhomme qui, ancien marchand de drap, s'était « improvisé avocat au barreau de Bar-le-Duc, » et qui se nommait, d'après l'état-civil, Jacques Fevez-Mougeot. Le susdit s'étant trouvé « piqué jusqu'au vif de la tarentule dramatique, » fit représenter le 6 octobre 1808, à Bar-le-Duc, grâce à des gens peu moroses de cette ville, une pièce absolument idiote et dont le titre seul fait rêver. Il faut lire la brochure de M. Cim pour se rendre compte de la douce folie d'un imbécile hors de pair et du tempérament aimablement facétieux des Barrisiens d'autrefois. Nous recommandons cette jolie bouffonnerie d'histoire littéraire locale aux compatriotes de M. Cim spécialement, et généralement aux personnes atteintes d'humeur noire : si ces dernières ne rient pas jusqu'aux larmes, leur cas sera grave.

— M. A. de Metz-Noblat vient d'extraire des *Mémoires de l'Académie de Stanislas* un travail point du tout banal que lui a inspiré la lecture des *Commentaires* de César. Le titre est : *Le Secours d'Alésia* (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de 43 p.). L'auteur met en scène un lieutenant d'infanterie, qu'il appelle Serpenois, lequel a été chargé par son commandant de reconnaître les abords d'Alésia et d'annoncer à Vercingétorix le secours très prochain d'une brigade de l'armée française pourvue d'un armement supérieur irrésistible. Mais les Gaulois impatients, sourient à l'idée que quelques milliers d'hommes se flattent de faire mieux que leur formidable armée et ils attaquent précipitamment leurs adversaires. Tout ce que peut alors faire Serpenois c'est de détruire un gros de cavalerie germaine qui charge les quatre-vingts hommes qu'il a amenés... Après quoi il se réveille

dans les Vosges, où son régiment est en manœuvres, sur cet appel de son commandant : « Allons, mon cher, on part. » Le lieutenant a dormi, rêvant des *Commentaires*, ce qui ne l'empêche pas de nous servir des détails militaires très intéressants sur le dernier épisode de la guerre de l'indépendance gauloise.

Lyonnais. — Nous n'avons pas eu l'occasion de parler de la première année de la *Revue alpine*, publiée par la section lyonnaise du Club alpin français, mais la deuxième, qui comprend l'année 1896 (Lyon, Georg, in-8 de 382-VIII p.), nous a été récemment adressée. Cette revue est, cela se voit, faite par des amoureux fervents de la montagne, à laquelle ils demandent autre chose qu'une distraction passagère. La partie chronique et bibliographique est très soignée ; il y a déjà là, fournis par des correspondants nombreux, des masses de renseignements précieux sur l'état des neiges, des glaciers, sur les avalanches, sur les récoltes, sur les hôtels, sur les guides. Parmi les articles de fonds, nous signalerons : *Le Grand Hôtel du Promontoire*, par M. Perrin, un humoriste; *Un Record de lenteur au Wetterhorn*, par M. Puiseux ; un charmant article de M. Camus, sur la chasse au chamois ; un émouvant récit de Mlle Paillon : *A la cabane d'Orly* ; enfin les Notes sur la topographie historique du Haut-Dauphiné, dans lesquelles l'auteur, M. Duhamel, démarque maladroitement, sans même prendre la peine de modifier l'ordre et le texte de la dissertation, une étude de M. Guillemin sur les voies anciennes des glaciers du Pelvoux, parue en 1887. Les illustrations de la Revue sont variées, inédites et de toute beauté ; elle a pris, dès le début, et elle conserve le premier rang, entre toutes les publications similaires. Elle paraît tous les mois (Prix de l'abonnement : 5 fr.).

— La *Revue catholique des institutions et du droit*, fondée il y a vingt-cinq ans à Grenoble, par le R. P. Sambin, de la Société de Jésus, et transférée cette année à Lyon, a publié, dans ses numéros de septembre et d'octobre dernier, une étude de M. Henri Beaune, sur la *Responsabilité des maîtres à l'égard des actes de leurs serviteurs dans l'ancien droit français*. Cette étude, à la fois historique et juridique, révèle un fait curieux qui n'avait pas encore été signalé : c'est que la théorie nouvelle de certains jurisconsultes qui veulent rendre les propriétaires des choses inanimées responsables des accidents causés par ces objets, uniquement à raison de leur droit de propriété ou de leur détention, remonte aux lois barbares importées de la Germanie en Gaule au temps de l'invasion des Francs. On était loin de soupçonner une origine aussi ancienne. Elle montre que nos prétendus progrès ne sont parfois qu'un retour inconscient à la barbarie des temps primitifs. Le travail de M. H. Beaune a été déjà remarqué à l'étranger et sera, dit-on, prochainement traduit en anglais. Il nous fournit une excellente occasion pour recommander la *Revue des institutions et du droit* à l'attention des jurisconsultes catholiques qui poursuivent le bon combat en faveur de la liberté de conscience et de celle de l'Église.

Maine. — Grâce au concours du curé, M. l'abbé Albert Coutard, du maire, M. Antoine Pla, de l'imprimeur, M. Victor Bergère, les habitants de la commune de Vallon, dans la Sarthe, pourront lire [illegible] Vallon-sur-Sarthe, V. Bergère, in-8 de 78 p.). Le curé en est l'auteur, le maire l'illustrateur. N'est-ce pas là un symbole ? diraient messieurs de la Rose-Croix. En tous cas, le symbole est beau ; car l'illustration est charmante, le texte a été soigneusement rédigé d'après Mgr Montesson et complété d'après les [illegible] commandes. Et ici, le maire et le curé ont fait de bon [illegible]. Ne [illegible] pas de concert, du mal de « l'esprit moderne » (p. 23, n. 1).

Orléanais. — Nous ne voulons pas chicaner M. Rivet, professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, qui, sous le titre [illegible] *par le Pasteur* (Chartres, imp. de [illegible] 18 de 2[illegible] p.), a voulu imprimer une conférence donnée par lui à Chartres le [illegible] tout au contraire,

nous entendons nous ranger à son avis. Peut-être d'ailleurs ne croit-il qu'à moitié justifiée la boutade suivante qu'il décoche à d'autres et à lui-même : « Les rhétoriciens, phraseurs et consorts, s'écrie-t-il, à la race desquels j'appartiens fatalement, n'ont plus qu'à disparaître... Pasteur, pour se faire entendre du fond de son sépulcre, n'a pas besoin de leur éloquence... » (p. 5-6.). M. Baron, quoique s'étant ainsi exécuté dès le début de son discours, n'en tire pas moins ce que nous pourrions appeler métaphoriquement des feux d'artifice d'éloquence dont l'éclat assez particulier a dû éblouir plutôt qu'éclairer ses auditeurs. Mais comme ceux-ci l'ont en définitive applaudi, tout est bien qui finit bien.

Roussillon. — M. l'abbé Torreilles publie un excellent travail sur *le Roussillon de 1789 à 1830, d'après les Mémoires et la Correspondance de M. Joubert de Passa* (Perpignan, impr. de Ch. Latrobe, gr. in-4 de 78 p. Extrait du XXXVIIIe *Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales)*. C'est avec beaucoup d'habileté qu'il analyse les mémoires et les lettres de François Joubert de Passa, mort à Perpignan le 16 septembre 1856. Les extraits qu'il en donne n'ont pas seulement un vif intérêt anecdotique ; ils sont parfois d'un grand intérêt au point de vue de l'histoire générale, surtout en ce qui concerne les événements de 1815 et de la Restauration.

Alsace-Lorraine. — *Metz. Documents généalogiques. Armée, noblesse, magistrature, haute bourgeoisie, d'après les registres des paroisses, 1561-1792* (Paris, Lamulle et Poisson). Sous ce titre, un prêtre du diocèse de Metz, M. l'abbé Poirier, curé de Peltre, a composé un ouvrage fait pour intéresser bien des familles et dont la publication est très prochaine. Le nom de Metz pourrait faire croire à un intérêt tout local et restreint ; il n'en est pas ainsi. Ce ne sont pas seulement les actes de baptêmes, de décès, de mariages, etc., concernant les familles indigènes que l'auteur a relevés dans les registres des paroisses pendant plus de deux siècles, ce sont aussi les pièces fort nombreuses intéressant une population étrangère amenée par diverses circonstances dans la province des Trois-Évêchés. Ainsi beaucoup de familles en France trouveront dans cet ouvrage les noms de quelques-uns de leurs membres ayant appartenu à la noblesse, à l'armée, au clergé, à la magistrature, ou à la haute bourgeoisie. Ce livre, par les clartés qu'il projette sur la vie d'autrefois, peut être placé non loin du savant volume *l'Ancien Régime*, de Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse. L'ouvrage formera un volume gr. in-8 de plus de 600 pages à deux colonnes ; il a été couronné par l'Académie de Metz, et paraîtra dès que 250 souscriptions auront été recueillies. La souscription est de 15 francs. Dès qu'elle sera close, le prix de l'exemplaire sera porté à 20 fr.

Belgique. — L'*Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* vient de publier la quatrième édition des *Notices biographiques et bibliographiques concernant les membres, les correspondants et les associés* (Bruxelles, Hayez, in-16 de VIII-832 p.). Le volume comprend : un aperçu technique sur l'organisation de l'académie ; les listes chronologiques des présidents, secrétaires perpétuels et directeurs, des membres régnicoles et étrangers de l'ancienne académie ; les mêmes listes pour la nouvelle académie et ses trois classes ; la liste des notices biographiques insérées dans les publications de l'académie, puis les notices bibliographiques divisées suivant les classes. Ces notices, admirablement faites et fort complètes, rendront les plus grands services ; la table alphabétique qui termine ce volume permet de s'y retrouver facilement.

— Le même corps savant publie les *Règlements et documents concernant les trois classes* (Bruxelles, Hayez, in-16 de VIII-247 p.).

Espagne. — *La Leyenda de Oro* : tel est le titre d'une publication religieuse et artistique, qui paraît à intervalles très rapprochés chez l'éditeur catalan Gonzalès, à Barcelone. Ce titre fait penser à la *Legenda aurea*, du dominicain Jacques

de Voragine. Nous avions dit précédemment, par erreur, que l'auteur se proposait un but anologue à celui du dominicain. Mais M. l'abbé Vilarrosa, archiprêtre de la cathédrale de Barcelone, n'a rien de commun avec ce religieux de la fin du XIIIe siècle, plus connu pour sa piété que pour sa critique. La *Leyenda de oro* se pique à bon droit de critique, et a pour principal but de compléter Ribadeneira, si estimé en Espagne, en mettant en lumière les vies des saints canonisés depuis 1855.

ITALIE.—*Del luogo del martirio è del sepolcro dei Maccabei*, dal « Bessarione, » supplem. al nº 14 (Roma, S. S. Apostoli, 51, 1897, in-8 de 48 p.). Cet opuscule bien documenté tend à prouver que le lieu du martyre et de la sépulture des sept frères Machabées fut Antioche et non Jérusalem. Ils parlaient le grec, la langue d'Antioche, sauf le second ; d'après une chronologie minutieuse, Antiochus, qui prononça le jugement contre eux, ne pouvait être au moment de leur mort à Jérusalem (années 144-145). D'ailleurs toute la tradition est pour la thèse de l'auteur anonyme publiée par le « Bessarione, » organe des études orientales en Italie, excepté saint Jérôme. Les restes sacrés des sept frères, après avoir séjourné quelque temps à Constantinople, furent transportés, vers le milieu du VIe siècle, à Rome, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, où ils furent découverts en septembre 1876.

— Cette année est le quinzième centenaire de la tenue du concile de Turin et de l'érection de cette ville en évêché. Les catholiques turinois se préparent à célébrer ce glorieux anniversaire par des fêtes, et notamment par une exposition d'art sacré, des missions et des œuvres catholiques. A la tête du comité d'organisation, se trouve comme président M. le baron Antonio Manno. L'exposition, qui durera d'avril à octobre, comprendra trois sections : I. Art sacré, histoire et archéologie ; applications industrielles ; musique sacrée ; II. Missions catholiques ; III. Institutions de prévoyance ; coopérations et assistance publique. Les frais sont couverts par des souscriptions de cinquante francs (payables au siège du comité, via Venti-Settembre, 30), qui donnent un droit d'entrée permanente. Une exposition de ce genre, où se trouveront sans doute réunis des objets précieux et en temps ordinaire peu accessibles aux curieux, n'offre pas un intérêt purement local ; et nous la signalons à nos lecteurs, sûr qu'il y en aura parmi eux plus d'un qui trouvera profit à visiter cette exposition et à étudier les documents qui y seront mis sous les yeux du public.

— C'est un travail intéressant que l'étude consacrée par le Dr Francesco Sollima à l'examen des sources employées par Strabon dans sa géographie de la Sicile (*Le Fonti di Strabone nella geografia della Sicilia*. Messina, tip. d'Amico, in-8 de 50 p. Extr. des *Atti della R. Academia Peloritana*, 12e année). Ces sources sont multiples, et peu nombreux relativement sont les renseignements originaux fournis par Strabon lui-même ; l'importance de sa description géographique de la Sicile n'en est pas moins très grande et on y relève une foule d'indications précieuses qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Ainsi s'explique la longueur relative du travail très consciencieux et très soigné du Dr Sollima, auquel il faut reprocher toutefois d'ignorer certains livres français tels que l'*Examen de la géographie de Strabon*, de M. Marcel Dubois, où se trouvent plus d'une indication, plus d'un argument dont l'auteur eût pu faire son profit.

TURQUIE. — M. Schlumberger a fait paraître un luxueux et savant volume : *L'Épopée byzantine*, qui éclaire la partie la plus obscure du moyen âge byzantin. Avec sa haute compétence sur ces questions, M. l'abbé Pisani a extrait de cet ouvrage « ce qui a rapport aux relations de l'Église et de l'État à Constantinople pendant cette période » et il l'a consigné dans *les Relations de l'Église et de l'État dans le Bas-Empire*, d'après un ouvrage récent (in-8 de 18 p. Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, nº 3, 1897).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Commentarius in Exodum et Leviticum*, auctore F. de Hummelauer (in-8, Lethielleux). — *Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après les Saints Évangiles*, par Mgr L.-C. Bourquard (in-8, Vic et Amat). — *Philon le Juif, essai sur l'École juive d'Alexandrie*, par É. Herriot (in-8, Hachette). — *Saint Paul, ses dernières années*, par l'abbé C. Fouard (in-8, Lecoffre). — *Ignace d'Antioche, ses épîtres, sa vie, sa théologie*, par E. Bruston (in-8, Fischbacher). — *Cours élémentaire d'apologétique chrétienne*, par Mgr M. H. Œutten (in-18, Soc. belge de Libr.). — *L'Évolution et le Dogme* par le R. P. Zahm (2 vol. in-18, Lethielleux). — *Java, Ceylan, les Indes*, par E. Delmas (gr. in-8, Libr. de l'Art). — *The Training of a Priest (our seminaries)*, by Rev. J. Talbot Smith (in-18, cart., New York, Young). — *Diritto naturale e positivo*, da V. Rivalta (in-8, Bologne, Zanichelli). — *Le Droit romain*, par A. Typaldo-Bassia. T. I (in-18, Chevalier-Marescq). — *L'Index*, par l'abbé G. Péries (in-12, Roger et Chernoviz). — *De l'Intervention des laïques, des diacres et des abbesses dans l'administration de la Pénitence* par l'abbé P. Laurin (in-8, Lethielleux). — *La Justice gratuite et rapide par l'arbitrage amiable*, par A. Charmolu (in-18, Giard et Brière). — *De la Responsabilité civile*, par Ch. Muteau (in-8, Chevalier-Marescq). — *Cours d'assurances*, par G. Hamon (in-8, Giard et Brière). — *Traité pratique des accidents*, par J. Fournier (in-8, Giard et Brière). — *Commentaire complet du code de justice militaire pour les armées de terre et de mer*, par V. Nicolas (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *La Cour d'assises*, par J. Cruppi (in-18, Calmann Lévy). — *Petit Manuel pratique du juré d'assises*, par J. Poncet (in-18, Giard et Brière). — *L'Absolu et sa loi constituante*, par C. Blondeau (in-8, Alcan). — *Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique*, par G. Milhaud (in-18, Alcan). — *La Personne humaine*, par l'abbé C. Piat (in-8, Alcan). — *Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, par P. Malapert (in-8, Alcan). — *Problèmes d'esthétique et de morale*, par C.-R.-C. Hercken-rath (in-18, Alcan). — *L'Art*, par A. Loth (in-16, Bloud et Barral). — *L'Individualité et l'erreur individualiste*, par F. Le Dantec (in-18, Alcan). — *Essai sur l'obligation morale*, par G. Fulliquet (in-8, Alcan). — *La Crise morale*, par M. Pujo (in-18, Perrin). — *Études d'histoire de la philosophie*, par É. Boutroux (in-8, Alcan). — *La Philosophie de Charles Secrétan*, par F. Pillon (in-16, Alcan). — *Les Bases sociologiques du droit et de l'État*, par M.-A. Vaccaro (in-8, Giard et Brière). — *Le Droit romain*, par A. Typaldo-Bassia. T. II (in-18, Chevalier-Marescq). — *L'Ouvrier américain*, par E. Levasseur (2 vol. in-8, Larose). — *La Face de la terre*, par E. Suess ; trad. par E. de Margerie et M. Bertrand . T. Ier (in-8, A. Colin et Cie). — *Magnétisme vital*, par E. Gasc-Desfossés (in-18, Soc. d'éditions scientifiques). — *Un Fléau social. L'Alcoolisme et ses remèdes*, par M. Vanlaer (in-8, Colin et Cie). — *Hygiène de l'oreille et des sourds*, par le Dr Gélineau (in-18 cart., Maloine). — *Les Végétaux et les milieux cosmiques (adaptation, évolution)*, par J. Costantin (in-8 cart., Alcan). — *La Culture des mers en Europe*, par G. Roché (in-18, cart., Alcan). — *La Vie esthétique*, par J.-C. Broussolle (in-18, Perrin). — *Le Peintre. Traité usuel de peinture à l'usage de tout le monde*, par C. Bellanger (in-18, Garnier). — *Syntax der hebräischen Sprache*, von E. König (Leipzig, Hinrich, in-8). — *Œuvres choisies* de G. Le Vavasseur (in-8, Lemerre). — *Une Dette d'honneur*, par M. Maryan (in-12, cart., H. Gautier). — *Pages choisies des grands écrivains. Alexandre Dumas*, par H. Parigot (in-18, Colin et Cie). — *Pages choisies des auteurs contemporains. Anatole France*, par G. Lanson (in-18, Colin et Cie). — *Au Pays d'Aphrodite, Chypre*, par É. Deschamps (in-16, Hachette). — *Ascensions et explorations à sept mille mètres dans l'Himalaga*, par W. M. Conway ; trad. et abrégé par

H. Jacottet (in-16, Hachette). — *Java, Ceylan, les Indes,* par E. Delmas (gr. in-8, Librairie de l'Art). — *Les Civilisations tunisiennes,* par P. Lapie (in-12, Alcan). — *L'Histoire, entretiens sur l'évolution historique,* par A. Lefèvre (in-18, Schleicher). — *Histoire générale du IVe siècle à nos jours,* publiée sous la direction de E. Lavisse et A. Rambaud. T. VII-VIII-IX, (3 vol. in-8, Colin et Cie). — *L'Estoire de la guerre sainte, histoire en vers de la troisième croisade (1190-1192),* par Ambroise ; publiée et trad. par G. Paris (gr. in-4, Leroux). — *Saint Pierre Orséolo, doge de Venise ; sa vie et son temps,* par H. Tolra (in-8, Fontemoing). — *« Les Saints. » Saint Vincent de Paul (1576-1660),* par E. de Broglie (in-18, Lecoffre). — *Le R. P. Berthelon, missionnaire oblat de Marie-Immaculée,* par Un Père de la même congrégation (in-8, Delhomme et Briguet). — *L'Espagne, Cuba et les États-Unis,* par C. Benoist (in-16, Perrin). — *Lettres à ma cousine,* par G. Aubray (in-18, Plon et Nourrit). — *Des Origines et de l'état social de la nation française,* par H. Soulier (in-8, Giard et Brière). — *Lettres de Catherine de Médicis,* publiés par le comte Baguenault de Puchesse. T. VI (*1578-1579*) (gr. in-4, Leroux). — *Études et leçons sur la Révolution française,* par F.-A. Aulard (in-12, Alcan). — *Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français dépertés en Suisse pendant la Révolution (1794-1797),* relation inédite publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par l'abbé L. Jérôme (in-8, A. Picard). — *Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France,* par H. Druon (2 vol. in-8). — *Rapport sur l'expédition de Madagascar,* par le général Duchesne (in-8, avec atlas, Berger-Levrault). — *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez,* par J.-M. de la Mure. (T. IV. A. Picard, in-4). — *Les Seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen-âge,* par Ch. Schmidt (in-8, Berger-Levrault). — *La Péninsule normande dans la France. Étude du pays de Bray,* par le Cte Biottot (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Auftrag des Mittelalters,* von J. Janssen. Erster Band (Freiburg im Breisgau, in-8). — *Robert E. Lee and the Southern Confederacy (1807-1870),* by H. A. White (in-18, cart., New York, Putnam). — *Bertrand du Guesclin,* by E. V. Stoddard (in-18 cart., New York, Putnam). — *Mémoires de l'abbé Besset, chanoine de Rouen,* d'après le manuscrit original, publiés par la Société d'histoire contemporaine, par l'abbé J. Loiz et C. Verger. T. I (*1741-1792*), (in-8, A. Picard). — *Souvenirs d'un émigré français pendant la Révolution. Lettres et Mémoires de Mgr le vicomte de Kerguelen, évêque de Tarbes,* par l'abbé F. Pottier (in-8, Poussielgue). — *La Jeunesse de Napoléon. Brienne,* par A. Chuquet (in-8, Cerf et Cie). — *Fast Bruchmann,* par P. Marmottan (in-8, Champion). — *La Jeunesse Bourbon,* par le C. Grouchy (in-8, Berger-Levrault). — *La Fête d'Armide,* par le C. Fleuriau (in-8, Berger-Levrault). — *Pasteur et ses élèves,* par J. Rey (in-8, Hachette). — *Erica Bloem, sa vie, ses œuvres,* par A. Vingtrinier (in-8, Sandoz, Marpon-Flamm).

VISSOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTION

Une Citation de Bossuet à retrouver. — [illegible] Le lecteur de l'esprit est de croire [illegible] Bossuet, sans [illegible] — Est-ce bien Bossuet. [illegible]

[illegible]

[illegible]

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Le Duc d'Aumale, le prince, le soldat, l'historien*, par le commandant GRANDIN, avec introduction par S. E. le cardinal Perraud. Paris, Haton, 1897, gr. in-8 de VIII-380 p., 4 fr. — 2. *Le Général Bourbaki*, par le commandant GRANDIN. Paris, Berger-Levrault, 1898, in-8 de 304 p., 1 portrait et fac-similé, 5 fr. — 3. *La Légende de Moltke, contribution à l'histoire de la guerre de 1870*, par KARL BLEIBTREU, traduit de l'allemand par P.-A. VELING. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-8 de 224 p., 3 fr. — 4. *La Carrière du maréchal Suchet, duc d'Albuféra*. Documents inédits par FRANÇOIS ROUSSEAU. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-12 de XVII-328 p., 3 fr. 50.—5. *Mémoires d'un grenadier anglais (1791-1867)*, par WILLIAM LAWRENCE, traduits par HENRY GAUTHIER-VILLARS. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de XX-296 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Guerres de la Révolution. Valenciennes (1793)*, par ARTHUR CHUQUET. Ibid., 1897, in-12 de 356 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Guerres de la Révolution, Houdschoote*, par ARTHUR CHUQUET. Ibid. 1897, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 8. *En Prison et en guerre. Mémoires du général* LEJEUNE, publiés par GERMAIN BAPST. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 9. *Lettres, ordres et décrets de Napoléon Ier en 1812-13-14, non insérés dans la « Correspondance, »* recueillis et publiés par le vicomte DE GROUCHY. Paris, Berger-Levrault, 1897, gr. in-8 de 100 p., 2 fr. 50. — 10. *La Campagne de 1866 en Italie*, rédigée par la section historique de l'État-major italien (seule traduction autorisée). Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, 2 vol. gr. in-8 de 418 et 460 p. avec 9 cartes, 20 fr. — 11. *Rapport sur l'expédition de Madagascar adressé le 25 avril 1896 au ministre de la guerre*, suivi de tous les documents militaires (ordres, instructions, notes ministérielles, états d'effectifs, etc., etc.), diplomatiques et parlementaires relatifs à l'expédition de 1895, avec seize cartes, croquis ou itinéraires dressés d'après les travaux du service géographique du corps expéditionnaire, par le général DUCHESNE. Paris, Berger-Levrault, 1897, gr. in-8 de XII-476 p., avec atlas, 12 fr. — 12. *La Guerre serbo-bulgare de 1885. Combats de Sleivnitza (17, 18 et 19 novembre)*, par le colonel REGENSPURSKY, de l'armée austro-hongroise; traduit de l'allemand par le lieutenant BARTH. Ibid., 1897, in-8 de 226 p., avec 2 cartes, 5 fr. — 13. *La Milicia como elemento politico contemporaneo*, por D. LEOPOLDO BARRIOS Y CARRION, avec une préface de D. Luis Vidart. Madrid, Fernando Fé, 1897, in-12 carré de 368-XIV p., 5 fr. — 14. *De l'Armement de la cavalerie. Lance et sabre. Cavalerie allemande et cavalerie française*, par le commandant FAUVART-BASTOUL. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-12 de 130 p., 2 fr. 50. — 15. *L'Infanterie perd son temps*, par le général PHILEBERT. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-12 de 76 p. — 16. *Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne*, par le commandant MOLLARD. Paris, Ibid., 1897, in-12 de 440 p., cartonné, 3 fr. 50. — 17. *Aide-mémoire de l'officier d'État-major en campagne*. Ibid., 1897, in-12 de 270 p., cart., 4 fr. — 18. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, rédigé par Un comité d'officiers de toutes armes. Paris, Berger-Levrault, 1897, gr. in-8, 10e livr., p. 1153-1280, 3 fr. — 19. *La Péninsule normande dans la défense de la France. Étude du pays de Bray* par le commandant BIOTTOT. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-8, de 176 p. 3 fr. 50.

1. — Quelle que soit la façon dont on juge M. le duc d'Aumale, il demeurera certainement une des grandes figures de notre siècle, aussi

bien par sa naissance que par les talents privilégiés dont la Providence l'avait favorisé et par la façon dont il sut les mettre en usage. On peut dire de lui qu'il aura été le dernier d'Orléans, car, même après la fusion, même après que le comte de Paris eut salué dans M. le comte de Chambord « non seulement le chef de la maison de Bourbon, mais le seul représentant du parti monarchique en France, » il tint à demeurer le chef, d'âge, de la branche cadette, et il ne fit rien pour amener cette fusion des deux partis dont la réunion, il y a vingt ans, eut probablement eu pour la France les plus heureux résultats. En dépit de cette conduite, que l'histoire jugera peut-être sévèrement un jour, le duc d'Aumale était incontestablement une des plus grandes personnalités de notre temps, une intelligence vaste, variée, un militaire de talent, un écrivain de valeur, un historien d'une science et d'un jugement aussi sûrs que brillants. Cette figure appartient évidemment à l'histoire, et bien qu'il soit peut être un peu tôt pour la dessiner, M. le commandant Grandin, qui s'est constitué le biographe attitré de notre état-major général depuis quelques années, vient de lui consacrer un volume : *Le Duc d'Aumale, le prince, le soldat, l'historien*, qui, à vrai dire, est plutôt une biographie d'actualité qu'un travail historique proprement dit. L'ouvrage comprend cinq chapitres : 1° la famille d'Orléans ; 2° le soldat ; 3° l'exil, 1848-1870 ; 4° après 1870 ; 5° la mort, les funérailles, dont les deuxième, troisième et quatrième sont de beaucoup le plus intéressants. Raconter la vie militaire du duc d'Aumale, c'est retracer l'histoire guerrière de notre pays de 1839 à 1848, et le commandant Grandin, qui était déjà préparé à cette tâche par ses travaux antérieurs sur les maréchaux Mac-Mahon et Canrobert, s'est tiré avec honneur de cette partie de son travail. Envoyé en avril 1839 en qualité de capitaine au camp de Fontainebleau, que commandait le duc de Nemours, le capitaine Henri d'Orléans fit là son premier apprentissage de la vie militaire. Mais la terre privilégiée des officiers était alors l'Algérie où de sanglants combats se livraient chaque jour et ce fut en Algérie que le prince demanda à aller, comprenant bien que là seulement il pourrait acquérir la véritable expérience du métier et gagner réellement ses épaulettes. C'était l'époque où Abd-el-Kader, profitant d'une trêve de plus de dix ans, avait reconstitué ses forces sur un pied redoutable et s'apprêtait, suivant la promesse faite à ses fidèles, à nous repousser sur Alger et attendait qu'il nous rejetât à la mer. De nombreux renforts furent envoyés en 1840 au maréchal Valée (pourquoi le commandant Grandin appelle-t-il Valée ? qui commandait alors en chef les troupes de notre nouvelle province et ce fut avec un de ces renforts qu'à la fin de 1839 le duc d'Aumale débarqua en Algérie comme chef de bataillon au 4e léger. Il assista là à un nombre considérable d'engagements, notamment à l'affaire du col de Mouzaïa, à celle de Medéah et à Médiaouah, à l'expédition dans l'Ouarsenis, enfin

à la prise de la smala d'Abd-el-Kader, dans laquelle il prit une part si décisive et si prépondérante. Devenu successivement colonel du 17e léger (actuellement 92e de ligne), maréchal-de-camp, enfin lieutenant-général, le duc d'Aumale avait acquis, après quatre ans de séjour en Afrique, une expérience et un tact militaires que sa situation particulière mettait davantage en évidence, mais qu'on eut pu remarquer alors même que sa position spéciale n'eut pas attiré les yeux sur lui. Aussi, quand éclata la révolution de 1848, peut-on dire que cet élève du maréchal Bugeaud n'était pas indigne du maître et qu'il était en situation de rendre à notre patrie des services que peu d'officiers généraux étaient alors en situation de lui prêter. C'est effectivement l'avantage des princes intelligents, ardents et dévoués de pouvoir franchir rapidement les échelons intermédiaires où s'use et s'effrite l'activité humaine, et d'arriver aux commandements élevés dans la pleine possession de tous leurs moyens. Quand un souverain, à défaut d'enfants, peut distinguer et choisir dans les rangs de l'armée les sujets privilégiés qu'il pressent capables d'être un jour des chefs d'élite, il peut les pousser et les porter rapidement aux échelons suprêmes de la hiérarchie. Ce fut un des mérites de Napoléon. Mais encore faut-il remarquer que ces choix exceptionnels ne sont pas toujours ratifiés par l'armée, que ces généraux ont parfois grand peine à justifier la confiance qu'on a mise en eux, qu'ils ont souvent peine à imposer leur volonté à leurs cadets, alors qu'un prince, élevé dès ses plus jeunes années avec l'idée qu'il commandera un jour, fortifié dès son berceau de tout ce que la science et l'expérience mettent au service d'un être privilégié, couronné du prestige attaché à sa naissance, a toute chance d'être un général en chef émérite et écouté. C'est un des sens dans lequel il faut entendre la pensée de Jomini dans le chapitre où il établit au point de vue militaire la supériorité de la monarchie sur la forme républicaine. Ce qui se passe à cet égard en Allemagne est trop typique et trop probant pour que nous ayons à insister.

Quoi qu'il en soit, la révolution de 1848 enlevait pour toujours le duc d'Aumale à l'Algérie et l'envoyait en Angleterre, où il allait passer la plus grande partie du second Empire. Il put, dans ce pays, se livrer pour la première fois au goût passionné qu'il avait pour les beaux-arts, et c'est de cette époque que commence la formation de ces collections uniques qui furent une des grandes occupations de sa vie. Entre temps, il passait son temps à jeter sur le papier quelques idées sur certains points d'organisation militaire, écrivait un peu plus tard *Zouaves et Chasseurs à pied* qui furent son début en littérature, publiait une étude sur Alésia et enfin faisait imprimer cette *Lettre sur l'histoire de France*, adressée au prince Napoléon, qui, suivant un critique autorisé, « révéla au grand public un écrivain de race. »

Si cette *Lettre sur l'Histoire de France* n'est pas seule à avoir amené

la chute de l'Empire, on peut assurer qu'elle y contribua : toutefois le duc d'Aumale ne devait pas profiter d'une révolution qu'il avait prévue depuis longtemps, et il n'eut pas, il faut bien le reconnaître, la fermeté de volonté, le caractère qui eussent été nécessaires après la crise de 1870. Il borna son ambition à être un des généraux de la nouvelle république, masquant sous sa déférence aux lois de son pays son désir de n'affronter point les péripéties d'une lutte politique qu'il eût dû tenter, dût-il y laisser la vie. Mais ne revenons point sur ces circonstances pénibles. Le reste de l'existence du duc d'Aumale s'est passé parmi nous, elle est connue, il est inutile de s'y attarder. M. le commandant Grandin retrace d'ailleurs ces dernières années avec un soin particulier, avec des minuties peut-être exagérées. Ce livre est une biographie intéressante mais écrite trop vite, et peut-être sans toute l'impartialité désirable. C'est cependant, en attendant mieux, un livre à recommander.

2. — Au précédent volume, nous n'hésitons pas à préférer *le Général Bourbaki*, du même écrivain. Spécialement les chapitres relatifs à la Crimée, à la guerre d'Italie, à la campagne de 1870, contiennent d'excellentes pages, comparables aux meilleures qu'ait écrites le commandant Grandin alors que, moins pressé d'entasser volume sur volume il ne sacrifiait pas la qualité à la quantité. Bourbaki est d'ailleurs un type qui convenait mieux à sa plume. Cette figure caractéristique, essentiellement militaire, que sa fugue inconsidérée à Chislehurst en 1870 dégoûta à jamais de la diplomatie et de la politique, méritait d'avoir sa biographie à côté de Mac-Mahon, de Canrobert, de Bosquet. Le commandant Grandin a bien réussi à la mettre en lumière. Bourbaki, comme l'indique son nom, n'était pas d'une famille française. Son père, fils d'un pilote grec de Céphalonie, avait cependant servi la France, avait même gagné les épaulettes de colonel et s'était attaché à la personne de Bonaparte au point de se compromettre avec lui d'une façon spéciale dans la tentative de l'île d'Elbe. Fixé plus tard à Pau, il s'y maria, et c'est dans cette ville que naquit le futur commandant de la garde impériale. Élève de La Flèche en 1830, de Saint-Cyr en 1834, Bourbaki fut nommé en 1836 sous-lieutenant au 59e de ligne et prit part, pour ses débuts, à cette triste expédition de Constantine qui faillit compromettre à jamais notre domination en Algérie. Le jeune lieutenant passa sur ces entrefaites aux zouaves, se signala dans de nombreuses affaires de guerre et fut successivement et à courte échéance promu capitaine, chef de bataillon, lieutenant-colonel, enfin colonel : il avait trente-cinq ans. Une carrière commencée avec tant de bonheur ne devait pas sombrer en si beau chemin ; nommé général de brigade en Crimée, il devint général de division en 1857 avec la campagne de Kabylie, ayant un peu moins de quarante ans. En Crimée, en Italie, plus tard à Metz pendant la campagne de France,

Bourbaki ne cesse de montrer l'entrain, l'ardeur qui forment le fond de son tempérament. Ce n'était point un général savant, mais, suivant la parole de Bugeaud, c'était un général sachant. Il joignait à un coup d'œil militaire très sûr et très perspicace, le don de manier la troupe et celui de se faire adorer du soldat. Il avait en cela beaucoup de Canrobert, son aîné et son ami. On connaît la chanson :

..... Ce chic exquis
Par les turcos acquis
Ils le doivent à qui
A Bourbaki.

Elle reflétait bien l'influence qu'avait sû conquérir l'ancien colonel de zouaves et de tirailleurs indigènes sur ces troupes spéciales pour le commandement desquelles il faut un tact et un doigté particuliers. La guerre de 1870 marqua pour Bourbaki la fin des jours heureux. La chute de l'Empire, auquel par tradition et par sympathie personnelle il était foncièrement attaché, fut pour lui un coup douloureux et sa campagne de l'Est, où il eut à lutter contre des difficultés au-dessus de ses forces physiques et peut-être de ses capacités intellectuelles, achevèrent d'abattre son énergie ; on sait comment, dans un moment de découragement et de désespoir, il essaya d'échapper par la mort aux responsabilités qui l'écrasaient. La mort, qui tant de fois sur le champ de bataille, n'avait pas voulu de lui, cette fois encore refusa sa vie. Mais ce soldat si brillant, jeune encore — il n'avait alors que cinquante-quatre ans — avait désormais fini son rôle, et quand la retraite anticipée, iniquement imposée d'ailleurs, vint le faire rentrer dans la vie privée, on peut dire qu'il était mûr pour elle. Le biographe de Mac-Mahon, de Canrobert et de tant d'autres, a su écrire sur cette figure très particulière, un livre qui a de la chaleur et de la vie. Cette monographie a en outre le double mérite de présenter non-seulement le portrait curieux d'une des personnalités militaires les plus typiques de notre ancienne armée, mais de donner encore un résumé très vivant et suffisamment fidèle des principales guerres du second Empire. — Signalons à l'écrivain quelques lapsus qu'il pourra faire disparaître dans une prochaine édition : Helna de Fretay, mis pour Halna du Fretay, Janingros pour Jeanningros, Audemarre d'Hervillé pour Autemarre d'Ervillé (p. 95), Benoit d'Azis pour Benoit d'Avis, Gardarens pour Garderens (p. 47 et 95) etc ; le « feu de la ligne » (p. 182) pour la « ligne de feu. »

3. — Il y a longtemps que nous l'avons avancé pour la première fois : l'engouement pour les talents militaires du général de Moltke est un feu de paille qui n'aura point de durée. Sans doute l'on ressent une certaine consolation, quand on a été vaincu, à penser qu'on a succombé sous les coups d'un génie supérieur, mais ce qui vaut mieux encore que cette consolation mensongère, c'est de reconnaître nettement ses fau-

tes et de n'y plus retomber. Nous avons démontré jadis que, ni en 1864, dans sa lutte contre le Danemark, ni en 1866, dans la guerre contre l'Autriche, ni enfin en 1870, le chef d'état-major général de l'armée prussienne ne témoigna, dans ses conceptions militaires, de cette grandeur d'idées, de cette ampleur de vues qui font le grand capitaine. Nous avons dit qu'en ces trois circonstances, il dut ses succès surtout à la faiblesse de ses ennemis, et qu'en 1866 et en 1870 en particulier, le fait d'avoir eu affaire à un Benedeck et à un Bazaine constitua le grand appoint de sa fortune. Voici aujourd'hui qu'un Allemand, M. Karl Bleibtreu, écrit un livre : *La Légende de Moltke*, où il s'efforce à son tour de substituer la réalité à la légende et dans lequel il met en relief les fautes commises par le maréchal prussien. Nous n'espérions pas, qu'à distance si courte encore des événements de 1870, la vérité en arrivât à se faire jour en Allemagne, mais puisque M. Bleibtreu a eu à cet égard le courage de dire son fait au « héros, » comme nos voisins appellent couramment M. de Moltke, nous avons un plaisir particulier à signaler à nos lecteurs son livre consciencieux et véridique. Encore que certaines affirmations de l'écrivain allemand soient contestables, — telle celle où il prétend que le soldat français ignore l'abnégation (p. 141) — son travail, rédigé avec une impartialité à laquelle ses compatriotes ne nous ont pas habitués, mérite d'être bien accueilli en France. Il constitue une page d'histoire qu'il sera utile à tous de méditer.

4. — La légende, d'ailleurs, est une terrible chose, et le soin qu'elle met à défigurer l'histoire a toujours causé aux écrivains respectueux de la vérité bien des embarras. N'a-t-elle pas, il y a près d'un siècle, converti en un souverain libéral le despote le plus césarien des temps anciens et modernes : n'est-ce pas elle qui essaie de faire revivre aujourd'hui, avec le souvenir de Napoléon Ier, l'image fallacieuse d'une époque de bonheur pour notre pays ? Hélas, non, il faudrait avoir encore, ici, le courage de le penser et de le dire : à part une gloire militaire éblouissante sans doute, mais éphémère, l'Empire fut une époque lamentable pour notre patrie, et tous ses grands hommes, dont les statues décorent encore nos places publiques ou les façades de nos monuments, furent la plupart du temps de bien peu recommandables personnalités. Si parmi elles un certain nombre émergent et se distinguent par des qualités estimables, toutes, ou peu s'en faut, pêchent par un défaut, par un défaut capital chez un homme de guerre : le manque de caractère. Que dire, par exemple, de ce maréchal Suchet, dont M. Théodore Rousseau nous donne une intéressante biographie, qui fut certainement un des meilleurs officiers de Napoléon et incontestablement un des plus honnêtes, qui se montra à la fois chef militaire intrépide et clairvoyant, administrateur habile, citoyen intègre, mais qui de jacobin, sous la Terreur, se fait césarien sous l'Empire, qui, le

jour de la rentrée des Bourbons, en 1814, est le premier à arborer la cocarde blanche, trouvant que « les réponses de Monsieur sont pleines de grâce, qu'elles rappellent Louis XIV et sa manière séduisante, » qui malgré cette phrase malheureuse, se rallie à Napoléon après le débarquement de l'île d'Elbe, pour s'unir une seconde fois aux Bourbons à la deuxième restauration ? Sans doute ces faiblesses n'enlèvent pas à un homme son mérite et n'entachent point, au fond, la valeur intrinsèque des actes qui recommandent son souvenir à la postérité; mais est-il permis de le comparer à Bayard ou à Turenne ? C'est, croyons-nous, exagéré. — Il faut reconnaître d'ailleurs que dans son étude — qui rend, dit M. Peyre, un véritable service à l'histoire napoléonienne, — M. Rousseau n'est pas toujours un panégyriste et qu'il est le premier à signaler les ombres au tableau qu'il crayonne. Avec ces réserves, *la Carrière du maréchal Suchet* est un travail instructif : on le consultera avec fruit, notamment à propos des campagnes d'Espagne.

5. — Les *Mémoires d'un grenadier anglais*, de William Lawrence, dont M. Henri Gauthier-Villars vient de nous donner la traduction, présentent un intérêt très particulier. C'est l'histoire des guerres du premier Empire racontées du côté de l'ennemi, c'est-à-dire avec des appréciations que nous n'avons pas l'habitude d'entendre, mais qui, pour n'être pas toujours sympathiques, n'en respirent pas moins le ton de la vérité. Ce Lawrence, paysan anglais devenu soldat par hasard, n'eut jamais pour son métier d'occasion un grand enthousiasme. Ce qu'il constate surtout dans les guerres d'Espagne, c'est que la nourriture laisse à dérer et que le roast-beef national y est un mets complètement inconnu. M. Gauthier-Villars compare Lawrence à Coignet : il n'a pas tout à fait tort ; mais autant Coignet est hâbleur et gascon, — bien que né en Bourgogne — autant le sergent anglais est peu porté à grossir les événements dont il est le témoin bien involontaire. Nous avons eu l'occasion de démontrer récemment quelle mince créance on doit accorder aux rodomontades de Coignet, qui, comme tous les menteurs, avait fini par ne plus savoir lui-même ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ses récits. Les Souvenirs de Lawrence méritent certainement une plus grande confiance et leur ton est autrement persuasif. Cependant, en dépit de cette évidente bonne foi, l'on rencontre dans ces Mémoires quelques passages qui détonnent ; c'est ainsi qu'à entendre le vieux sergent anglais, les Français n'auraient jamais paru devant les Anglais en Espagne sans être honteusement bousculés : c'est exagéré. Lawrence n'a garde de dire un mot, non plus, du pillage effréné et systématique auquel se livrèrent ses compatriotes dans la Péninsule, essayant après coup de nous faire supporter la responsabilité de leurs méfaits ; peut-être ignora-t-il ces exactions dont il ne profita vraisemblablement point. Quoi qu'il en soit, le nouveau volume de

Gauthier-Villars doit être compté parmi les plus intéressants de la collection nombreuse de Mémoires sur le premier Empire publiés par la maison Plon et Nourrit : il complète d'une façon heureuse les Souvenirs du lieutenant Woodberry.

6. — D'un genre très différent est le second volume de souvenirs — également sur le premier Empire — publiés par le général Lejeune : *En prison et en guerre,* qui forme la deuxième partie d'un tout dont le commencement : *De Valmy* à *Wagram* a déjà été étudié ici. Autant Lawrence est terre à terre et peu porté à l'enthousiasme, autant Lejeune est enclin à voir tout en beau. Cette seconde partie des Mémoires de l'ancien aide de camp de Berthier va de 1809 à 1814 et nous donne la période peut-être la plus intéressante, tout au moins la plus dramatique de l'histoire du premier Empire : 1809, 1812, 1813. Le volume débute par l'histoire très pittoresque, d'une mission remplie en Espagne en 1808, mission au cours de laquelle Lejeune fut fait prisonnier par les Espagnols et eut à subir, dans cette situation périlleuse, toute sorte de déboires et de misères. Qu'il n'y ait dans ce récit que des détails absolument authentiques, la chose est peut-être contestable. Lejeune était artiste, il était peintre, il aimait à dessiner des tableaux dans lesquels le jour et la lumière missent bien en valeur ses personnages ; l'on peut craindre qu'également dans ses Souvenirs il ait un peu sacrifié la véracité à l'effet. Mais, suivant le proverbe italien : *se non è vero...*, et il est certain que cet épisode de sa captivité est extrêmement attachant. La campagne de Russie fut assez dramatique par elle-même pour que Lejeune, voulant intéresser ses lecteurs, n'eût aucun besoin de recourir à son imagination. On trouvera dans cette nouvelle narration du grand désastre de 1812, beaucoup de choses connues déjà — comme par exemple l'affaissement physique de Napoléon le jour de la Moskowa — et aussi un certain nombre de détails nouveaux, la plupart du temps curieux, souvent très piquants, comme l'anecdote de ce général russe auquel l'Empereur fit rendre son épée le 7 septembre. A signaler également de nombreux renseignements biographiques sur des personnages plus ou moins connus du premier Empire, notamment sur Berthier, dont il fait un grand éloge. — En somme, si au point de vue de l'authenticité de certains détails, il est permis d'élever quelque doute, l'ouvrage n'en constitue pas moins dans son ensemble une lecture attrayante, un document de réelle valeur historique.

7 et 8. — M. Arthur Chuquet, qui a entrepris d'écrire à nouveau l'histoire des guerres de la Révolution et qui a consacré déjà neuf volumes aux campagnes des années 1792 et 1793, vient d'ajouter à son œuvre deux chapitres nouveaux : *Valenciennes* et *Hondschoote*. C'est la période la plus lamentable de cette époque infiniment triste à de si nombreux points de vue. Dumouriez, dégoûté, écœuré, renonçant à

la tâche qu'il s'est cru en état d'entreprendre, vient de passer à l'ennemi : le désordre est au comble dans l'armée, il n'est pas moins grand à Paris et surtout dans les bureaux de la guerre devenus, suivant l'expression d'un contemporain, la « caverne indécente où quatre cents commis, parmi lesquels plusieurs femmes affectant la toilette la plus sale et le cynisme le plus indécent, n'expédiaient rien et volaient sur toute la la ligne. » C'est le moment où Pache, Ronsin, Vincent, Bouchotte dirigent l'administration de la guerre, la désorganisent sciemment, portent dans l'armée les germes de méfiance, les invites à la délation, les ferments de trouble et de haine qui vont achever d'enlever à nos troupes la valeur que Valmy et Jemmapes leur avaient infusée. M. Arthur Chuquet a suivi dans ces deux nouveaux volumes la même méthode, le même système d'investigation que nous avons eu à louer dans ses précédents travaux. Nous avions été habitués jusqu'ici à lire l'histoire de cette période troublée, uniquement dans les Mémoires plus ou moins véridiques, plus ou moins sincères des contemporains français. M. Chuquet a utilisé avec profit la connaissance approfondie qu'il possède de la langue allemande et a pu corroborer les sources françaises par des documents étrangers jusqu'ici inconnus, inconnus tout au moins de la très grande majorité du public. L'écrivain ne se contente point de mettre en lumière ces témoignages qui, d'un côté ou de l'autre, peuvent être parfois suspects. Il compare leurs assertions aux pièces officielles des archives, aux correspondances des généraux ; c'est véritablement le procès des événements qu'il évoque devant l'opinion publique et qu'il place sous les yeux du lecteur avec une variété d'informations qui jusqu'ici n'avait jamais été atteinte. Comme en ce qui concerne Valenciennes et Hondschoote l'intérêt des événements militaires est absolument secondaire, comme nous n'avons à voir là, aussi bien du côté ennemi qu'en deçà de notre frontière, que de lourdes fautes commises, l'application la plus imprévue d'une stratégie absolument fantaisiste, M. Chuquet dans l'impossibilité où il demeure de nous raconter de grandes choses se rattrappe sur les petites. Il le fait de telle sorte que l'intérêt du livre n'y perd rien. Nous apprenons à connaître dans ces pages une foule de gens peu recommandables mais dont l'étude même superficielle est extrêmement profitable pour la connaissance du cœur humain. Nous y rencontrons une infinité de détails très curieux, oubliés, sur les propos calomnieux et infâmes, dont les Marat, les Hébert et autres misérables poursuivaient les officiers de nos armées pour jeter sur eux le discrédit qui, en les menant fatalement à la guillotine, compromettait le salut de la patrie. Tout cela — nous y revenons — est appuyé de preuves explicites, d'irréfutables documents. — Ces deux derniers chapitres du travail considérable que M. Chuquet développe avec une constance digne d'éloges ne peuvent manquer d'avoir auprès

des esprits sérieux et amis de la vérité le succès des précédents.

9. — M. Lecestre a publié récemment deux très curieux volumes de lettres inédites de Napoléon Ier. La matière paraît inépuisable, car voici à son tour M. le vicomte de Grouchy qui met sous les yeux du public une série nouvelle de documents inconnus dont l'intérêt au point de vue militaire est très appréciable. Les cent un documents réunis sous le titre de: *Lettres, ordres et décrets de Napoléon Ier*, vont du 4 avril 1812 au 8 mars 1814. Ce sont pour la plupart des pièces officielles plutôt que des lettres; certains cependant, possèdent au point de vue documentaire une valeur véritable et M. de Grouchy a eu, en les livrant à la publicité, une idée qu'il convient d'encourager.

10. — Après trente et un ans d'attente, l'état-major italien vient enfin de publier une relation officielle de la guerre de 1866. C'est peut-être un peu tard pour que les enseignements tactiques qu'on pouvait tirer de la campagne de Custozza gardent toute leur valeur; c'est assez tôt encore pour que, au point de vue stratégique, on lise cette publication avec intérêt et surtout avec profit. La guerre de 1866 a déjà été écrite, avec détails et exactitude, par un nombre assez considérable d'historiens, notamment par la section historique du grand Etat-major prussien, par Franz Krousse (« les Luttes militaires de l'Autriche »), enfin par le regretté colonel Lemoyne, notre ancien attaché militaire à Rome, dont l'étude extrêmement claire et méthodique (peut-être un peu partiale en faveur des Italiens) demeure un excellent résumé. Les deux gros volumes, publiés aujourd'hui par l'État-major italien sous le titre : *La Campagne de 1866 en Italie*, laissent derrière eux, au point de vue de l'abondance des sources et de la multiplicité des détails, tout ce qui a été publié jusqu'ici et permettent de suivre la campagne austro-italienne dans toutes les minuties des opérations journalières. Au point de vue tactique, nous venons de le dire, il y aura peu à glaner dans ces deux in-octavos. En trente ans, les règles de la conduite des troupes varient suffisamment sur le champ de bataille, pour que cette période d'un tiers de siècle forme une barrière insurmontable aux enseignements qu'on essaierait de tirer des méthodes de combat suivies à cette époque. En 1866, d'ailleurs, le fusil à tir rapide n'était aux mains ni des Italiens ni des Autrichiens, les formations compactes étaient encore à la mode, les distances entre les échelons étaient pour ainsi dire nulles. Des deux côtés, on n'avait aucune idée du maniement de l'artillerie à longue portée. En vertu d'idées fausses sur la puissance des canons rayés, on ouvrait le feu à des distances exagérées, puis on demeurait sur place, de telle sorte que l'infanterie n'était pas appuyée aux moments décisifs. Mais la bataille de Custozza offre autre chose que ces enseignements qu'on pourrait appeler négatifs. Elle démontre surabondamment que les troupes, quelque brillantes

qu'elles soient par elles-mêmes, quelque bravoure qu'elles montrent, ne sauraient aboutir qu'à des échecs si une direction exercée ne concentre les efforts et ne groupe les coups. En 1866, les jeunes troupes italiennes firent preuve, en de nombreuses circonstances, d'une valeur certaine et d'un entrain qu'il serait injuste de méconnaître, mais la direction suprême manqua aux efforts successifs qui furent tentés sur les divers points du champ de bataille. Custozza est, du côté italien et dans la sphère élevée du commandement, l'exemple du désordre, de l'incertitude, de l'indécision. Au contraire, du côté autrichien, les opérations qui précédèrent la bataille, comme celles de la bataille elle-même, font le plus grand honneur à l'archiduc Albert. L'armée italienne possédait un effectif presque double de l'armée autrichienne ; or, le 24 juin, tandis que l'archiduc Albert disposait sur le champ de bataille de 71,834 fantassins, 3,586 cavaliers et 168 pièces, ses adversaires ne surent y amener que 69,185 fantassins, 5,750 cavaliers et 156 bouches à feu ; encore sur huit divisions présentes, deux se trouvèrent-elles annihilées dès le matin, aussi bien que la cavalerie de réserve et de corps d'armée, par suite de l'aveuglement et de l'obstination du chef du 3e corps que rien ne put amener à une appréciation plus juste et plus exacte de la situation. — *La Campagne de 1866*, enrichie de magnifiques cartes en couleur qui permettent de suivre les opérations dans leur moindre détail, est une publication que ne peuvent manquer d'acquérir toutes les bibliothèques militaires. Ouvrage classique dont la lecture s'impose à tous nos officiers.

11. — La campagne de Madagascar a-t-elle été préparée avec tout le soin désirable ? Il serait sans doute hasardé de l'affirmer, mais si la préparation fut défectueuse, on n'en saurait dire autant de la façon dont furent menées les opérations une fois nos troupes débarquées sur le sol malgache, et c'est là un fait que met bien en évidence le rapport officiel rédigé sur ce chapitre par le général Duchesne. Nous venons de lire ce document, et, tout en étant de l'avis du rédacteur qu'il constitue seulement un « précis » des faits essentiels de l'expédition, il n'en demeure pas moins un récit suffisamment complet pour que le lecteur se rende très justement compte des énormes difficultés vaincues, de l'endurance de nos soldats, des fatigues qu'ils eurent à vaincre dans cette rude campagne. Le rapport du général Duchesne a paru déjà dans le *Journal officiel* : l'ouvrage ne constituerait donc qu'une redite si les éditeurs n'avaient eu l'heureuse idée de publier à la suite du rapport lui-même toute une série d'annexes intéressantes, de grande valeur documentaire, qui sont la plupart inédites et qui ajoutent un prix nouveau à l'œuvre première du général Duchesne. Ce sont d'abord toutes les notes, décisions, dispositions ministérielles prises avant l'expédition et qui servent pour ainsi dire d'introduction au rapport lui-

même, puis viennent les ordres généraux de l armée, au nombre de trente et un, qui nous montrent dans le général en chef l'homme énergique, le chef inébranlable dont toute la fermeté était nécessaire pour mener à bien cette entreprise difficile ; après les ordres généraux, ce sont les notes collectives ou ordres de mouvement qui nous donnent le canevas pour ainsi dire journalier des grandes phases de l'expédition : ce canevas est complété par des documents militaires divers, notamment par les tableaux d'effectif du corps expéditionnaire, d'un intérêt également considérable. Une dernière série de documents politiques et parlementaires clôt l'ouvrage. Si nous ajoutons qu'un atlas très complet et dressé avec une compétence incontestée par le service géographique du corps expéditionnaire est joint au rapport Duchesne, on se rendra compte que la publication récente de la maison Berger-Levrault est un document d'une valeur historique puissante, un livre dont la lecture peut être conseillée aussi bien aux militaires qu'aux politiques, à quiconque s'occupe de questions coloniales. C'est là une œuvre absolument vécue dans laquelle les enseignements abondent.

12. — Les combats livrés les 17, 18 et 19 novembre 1885 à Sleivnitza et dans lesquels la petite armée bulgare, née de la veille, infligea aux troupes serbes commandées par le roi Milan une écrasante défaite, constituent le fond de l'étude consacrée par M. le colonel Regenspursky, de l'armée austro-hongroise, à la guerre serbo-bulgare de 1885. Ce travail est extrêmement intéressant au point de vue tactique, et nos officiers le liront avec un indéniable profit. Sleivnitza est une des dernières luttes — la dernière avant la récente campagne turco-grecque — qui ait eu lieu sur le continent. Chaque parti avait un bon fusil à sa disposition, une organisation à peu près semblable. Mais tandis que l'un des deux adversaires, croyant à la prépondérance du feu, chercha à écraser son ennemi sous une pluie de balles, l'autre, s'inspirant des vieux principes de Souvarof, mit sa confiance dans la baïonnette et, en dépit d'un feu redoutable, finit par rester maître du champ de bataille. — On rencontre également dans ce livre une preuve de cet axiome de Napoléon que « la victoire est aux troupes qui manœuvrent ; » effectivement, le colonel Regenspursky nous démontre clairement qu'un des facteurs qui décidèrent du sort du combat à Sleivnitza fut l'inégale capacité de marche des deux partis. Nous devons signaler encore la différence qui sépare les Serbes des Bulgares au point de vue de la discipline tactique. Alors que dans l'armée serbe les grandes unités [illegible] des combats partiels ne se soutiennent point les uns les autres, dans les troupes bulgares une unité [illegible] de moins [illegible] à toutes les opérations. Pour toutes ces raisons et d'autres que il nous est impossible d'énumérer ici faute d'espace, le livre du colonel Regenspursky se

recommande spécialement à l'attention des militaires : il est de ceux qu'on peut leur signaler comme présentant de réels enseignements.

13. — Avec *la Milicia como elemento politico contemporaneo,* de M. le lieutenant-colonel d'état-major espagnol Don Leopoldo Barrios y Carrion, nous sortons du domaine des faits pour entrer dans celui des spéculations, pour passer de la pratique à la théorie. M. le colonel Barrios n'est pas dans l'armée espagnole une personnalité quelconque. C'est un travailleur, un érudit, un chercheur ; c'est aussi un homme d'action. S'il a trouvé des loisirs pour écrire ce livre et avant ce livre de très nombreuses études politiques, sociales ou militaires, il a fait la guerre avec succès, avec talent, en Espagne, au Maroc, à Cuba ; ce n'est donc point un théoricien et un idéologue, c'est un praticien qui cherche à déduire une théorie des faits qu'il a vécus, des événements auxquels il a pris part. Son livre actuel a pour but, comme son titre l'indique, de déterminer quelle place l'armée doit occuper dans la société moderne, dans quel rapport la force armée doit participer au progrès social et politique, quel rang on doit lui assigner dans la nation. Doit-elle être comme auparavant une caste à part, un rouage particulier et distinct de l'organisation générale ? Doit-on la compter au contraire comme un élément tendant de plus en plus à se fondre dans la masse et à agir, à l'occasion, non plus comme un membre séparé, mais comme une force, imprimant à certain moment donné, à tout l'organisme, un mouvement accentué et général ? Le sujet, très complexe et délicat, a été traité, déjà par un certain nombre d'écrivains militaires de talent, et en Espagne même on peut citer plus d'un livre qui, de près ou de loin, a abordé cette matière. La *Razon de la guerra*, du colonel D.Luis Martinez, les *Nociones de arte militar,* de Villamartin, la *Guerra del porvenir,* du capitaine Estevanez, qui fut un moment ministre de la guerre, les *Principios generales de la ciencia de la guerra,* de D. Luis Vidart sont des ouvrages estimables où le sujet approfondi aujourd'hui par le colonel Barrios a été effleuré. Déjà à une époque plus éloignée, le général Sanchez Osorio l'avait entrevu, et plus récemment des écrivains comme Becerra, l'ancien ministre des colonies, savant que les questions militaires attiraient bien qu'il ne fût point du métier, des historiens comme Almirante et plusieurs autres, l'ont également abordé. Toutefois aucun écrivain espagnol, que nous sachions, n'avait encore envisagé le sujet suivant la perspective étendue qui nous apparaît dans ce dernier livre. L'auteur a eu le tort à notre avis, — et nous le lui disons franchement — de s'attarder à des définitions inutiles, à rechercher par exemple la différence qui sépare la politique de la sociologie, à dire ce qu'est exactement cette dernière, dont beaucoup de gens parlent sans savoir nettement ce qu'elle est ni ce qu'elle veut. Qu'importe que la socio-

logie soit effectivement ce qu'on appelait simplement jadis économie politique, ou qu'elle tienne davantage à la politique proprement dite, et cherche à s'immiscer pour l'amélioration des sociétés et la fusion des classes dans la direction des affaires publiques ; le principal est de savoir, dans la question qui nous occupe, jusqu'à quel point l'armée doit participer à cette fusion et si elle doit y participer. M. le colonel Barrios pose en principe que la « force armée » — il emploie ce mot de préférence à celui d' « armée » qui lui paraît trop concret,— « doit être nationale, c'est-à-dire représentée non plus par une catégorie plus ou moins grande d'individus, mais par la nation tout entière, recevant tout juste l'instruction technique indispensable pour remplir convenablement le « le devoir définitif » quand l'occasion s'en présentera. A cet égard l'éminent écrivain pose en principes certains aphorismes nouveaux que certains ne manqueront pas de trouver hardis, comme celui aux termes duquel l'individu n'ayant aucune fortune personnelle doit prêter à l'État le service de sa personne, alors que celui auquel la Providence a accordé la richesse y contribuerait en premier lieu de sa personne et en outre d'une contribution en deniers. Le recrutement régional et la permanence des garnisons établis, les citoyens-soldats qui en auraient le moyen seraient autorisés, dans la plus grande limite possible, à vivre et à coucher chez eux, mesure qui évidemment allégerait beaucoup le budget de la guerre. Quant au temps à passer sous les drapeaux, l'écrivain admet qu'il pourrait être fixé en raison de l'intelligence de la recrue, principe qui est conforme à la logique, mais qui serait peut-être d'une application difficile. Ce rapide exposé donnera une idée du livre que nous signalons à nos lecteurs comme l'œuvre d'un esprit supérieur, mais aussi d'une intelligence très audacieuse : nous l'indiquons aux philosophes et aux politiques comme contenant toute une série de données dont la solution a l'attrait captivant des grandes questions sociales.

14. — *De l'Armement de la cavalerie, lance et sabre,* de M. le chef d'escadrons Fauvard-Bastoul, comprend trois parties principales. La première combat l'idée en vogue depuis quelque temps, dit l'écrivain, de rendre la lance à toute notre cavalerie ; la seconde traite des propriétés du sabre ; la troisième nous décrit un nouveau port de la carabine à la grenadière. En ce qui concerne la suppression de la lance ou son rétablissement dans l'armement d'une partie de notre cavalerie, nos lecteurs n'ignorent point qu'une polémique déjà ancienne n'a pas encore fait la lumière à cet égard. Les partisans de la lance la préconisent non point pour permettre à nos cavaliers de charger de l'infanterie, mais pour leur donner la possibilité d'enfoncer les lignes allemandes qui chargeront la lance au poing et « en muraille. » Les

partisans du sabre se font fort de faire rebrousser chemin, leur arme favorite au poing, à tous les lanciers du monde. A cet égard, notons dans le livre du commandant Fauvard-Bastoul une erreur historique : c'est d'un coup de pointe et non de revers que le maréchal-des-logis Guindé tua le prince Louis, à Saalfeld : l'assertion du général de Brack parlant d'un coup de pointe est à cet égard démentie par Parquin qui avait connu Guindé et dont le récit a toutes les allures de la vérité. M. Fauvart-Bastoul demandant que les dragons soient armés à la fois de la carabine, de la lance démontable, du sabre et de la baïonnette, nous paraît vouloir charger inutilement ses cavaliers. Quoi qu'il en soit la brochure que nous signalons sera parcourue avec intérêt par tous nos officiers.

15. — *L'Infanterie perd son temps*, de M. le général Philebert, tend à combattre cette idée émise par le règlement, que l'infanterie doit être avare de son feu aux grandes distances, se hâter de pousser en avant jusqu'à six cents ou sept cents mètres et ne commencer à se servir de son arme qu'à cette dernière distance. Est-ce possible cela, se demande l'éminent général ? Est-il admissible et croyable que des hommes marchent sous le canon et la fusillade sans y répondre ? Nous estimons, avec le général Philebert, qu'un tel résultat est absolument impossible à atteindre. Sur les portions de terrain qui sont couvertes de bois, qui présentent des mouvements accentués, on pourra avancer en se couvrant des obstacles ; mais partout où ce terrain sera uni et découvert, la marche en avant ne sera possible qu'à la condition d'attirer l'attention de l'ennemi sur d'autres points. Il faudra donc organiser avec soin des positions d'arrière et de flanc, à grandes distances, d'où le feu de l'assaillant combattra le feu de l'ennemi. C'est sous la protection et à l'aide de ces feux que peu à peu l'infanterie limitera le tir de l'adversaire et pourra permettre à certaines de ses fractions, favorisées par le terrain, de progresser en avant. Cette progression, on peut en être bien certain, ne se fera pas par bonds de plusieurs centaines de mètres. Il en faudra beaucoup pour arriver à ces distances de cinq cents à six cents mètres qui semblent le grand desideratum de ceux qui n'admettent que le feu individuel et ne veulent à aucun prix du feu à longue portée. Venant à l'emploi du télémètre, auquel on attache en ce moment-ci dans notre armée une importance considérable, le général Philebert estime qu'on a raison de se servir de ces instruments en temps de paix, de façon à former le coup d'œil des officiers ; quant à espérer que ces derniers pourront se servir sur les champs de bataille de ces objets encombrants, il n'y faut point songer. Une fois au feu, l'officier, dit-il, ne peut guère faire autre chose qu'exercer le commandement et tout ce bagage ne pourra que le gêner.

16 et 17. — L'*Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne* et

l'*Aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne* sont des publications excellentes qui rendront à nos camarades des diverses armes les services les plus réels non seulement en campagne mais encore aux grandes manœuvres. L'aide-mémoire d'infanterie, en particulier, peut tenir lieu de tous les règlements ; il les résume de la façon la plus heureuse et donne in-extenso les parties de nos théories qu'il est indispensable à un officier d'avoir toujours en mémoire. L'auteur, spécialement pour l'*Instruction sur le service en campagne* et l'*Instruction provisoire*, s'est livré à un travail de juxtaposition des plus heureux. On a là, sous un format pratique, un memento fort commode. L'aide-mémoire d'état-major, conçu dans un autre genre d'idées, a également sa valeur. Nul doute que ces deux petits livres n'obtiennent rapidement la faveur du public militaire auxquel ils s'adressent.

18. — D'un autre format, d'un autre esprit, mais appartenant également au genre synthétique est le *Dictionnaire militaire* de la maison Berger-Levrault, dont le 10e fascicule vient de paraître. La livraison nouvelle va du mot « État-major » au mot « Fonds. » Nous avons dit déjà à plusieurs reprises de quelle valeur est un dictionnaire bien fait dans une branche des connaissances humaines qui a aussi varié que la science militaire. Plutôt qu'un dictionnaire proprement dit, la publication à laquelle nous faisons allusion est une encyclopédie, c'est-à-dire un résumé comportant, pour la plupart des matières traitées, certains développements. Le mot « État-major, » par exemple, auquel les rédacteurs ont consacré plus de quarante colonnes petit texte, contient une foule de renseignements précieux, à la fois succinctement résumés et suffisamment détaillés pour que l'on ait une idée très juste du sujet. Le *Dictionnaire militaire* ne peut manquer d'obtenir parmi les officiers un succès légitime. En Allemagne, les travaux de ce genre sont fort appréciés. En France, nous ne possédons à cet égard que l'excellent dictionnaire du général Bardin, œuvre que la publication nouvelle ne remplace, ni ne fera oublier. Mais Bardin est aujourd'hui introuvable, et la date déjà ancienne de son apparition en fait actuellement un ouvrage très incomplet en ce qui concerne les questions nouvelles. Il y avait, après Bardin, une place honorable à prendre : le nouveau Dictionnaire est rédigé de manière à combler très convenablement cette lacune.

19. — M. le commandant Rottet, dont nous avons récemment analysé une étude de géographie militaire sur la Normandie méridionale, continue l'intéressant travail qu'il a commencé il y a deux ans en nous donnant aujourd'hui son étude sur l'organisation de la *Péninsule armoricaine dans la défense de la France*. L'ingénieux écrivain, tout en admettant qu'on peut trouver [illegible] à première vue, l'idée de donner à la défense de la Normandie une importance de quelque valeur, avec bonne raison d'ailleurs, que ce pays n'est pas si loin

qu'on pense de l'envahisseur, et qu'en cas d'échec de notre part à la frontière, au cas d'un nouveau siège de Paris, l'occupation de toute la rive nord de la Seine serait une des premières mesures prises par les armées allemandes. Le fantôme de l'invasion de la Belgique hante évidemment l'esprit de M. le commandant Biottot : il admet que l'état-major prussien a gardé de la guerre de 1870 l'impression « que les voies de l'est ne conduisent à Paris que sous la menace d'un double danger ; » il croit donc que, le cas échéant, notre adversaire prendrait, cette fois, sa direction plus au nord. Nous ne sommes point, à vrai dire, de l'avis de l'honorable officier ; toutefois nous admettons volontiers avec lui que l'hypothèse est soutenable et qu'il est sage d'envisager une éventualité dont il sera trop tard de se préoccuper le jour où elle deviendrait une réalité. L'auteur, en mettant à contribution également la géographie et la géologie, a su imprimer à son étude un caractère scientifique qui lui donne une valeur toute spéciale. Signalons également une lettre de M. le général Brialmont, qui sert comme de préface à l'œuvre et dans laquelle le grand ingénieur militaire belge apprécie catégoriquement et hautement la partie stratégique de l'œuvre du commandant Biottot. ARTHUR DE GANNIERS.

OUVRAGES RÉCENTS SUR NAPOLÉON ET SON ÉPOQUE.

1. *La Révolution et le Régime moderne, d'après M. H. Taine, de l'Académie française, ou Analyse critique des Origines de la France contemporaine*, par l'abbé BIROT. 2e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-8 de 437 p., 4 fr. — 2. *Le Génie de Napoléon*, par BONNAL DE GANGES. Paris, Pedone, 1897, 2 vol. in-12 de 396 et 413 p., 7 fr. — 3. *Napoléon a-t-il été un homme heureux ?* par PHILIBERT AUDEBRAND. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-8 de XII-305 p., 3 fr. 50. — 4. *La Jeunesse de Napoléon. Brienne*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Colin et Cie, 1897, in-8 de VII-494 p., 7 fr. 50. — 5. *Napoleone I e l'Inghilterra. Saggio sulle origini del blocco continentale et sulle sue consequenze economiche*, con una appendice di documenti e con una Bibliografia relativa alla lotta economica tra la Gran Bretagna e la Francia, da ALBERTO LUMBROSO. Roma, Modes et Mendel ; Paris, Alphonse Picard, et fils, 1897, in-8 de XIV-514 p., 25 fr. — 6. *Lettres inédites de Napoléon Ier (An VIII-1815)*, publiées par LÉON LECESTRE. Paris, Plon et Nourrit, 1897, 2 vol, in-8 de VIII-338 et 426 p. 15 fr. — 7. *Le Registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon Ier (28 mai 1814-22 février 1815)*, publiés par LÉON-G. PÉLISSIER. Avec un portrait de Napoléon dessiné à l'île d'Elbe. Paris, Fontemoing, 1897, in-18 de XXVI-310 p., 3 fr. 50. — 8. *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène. Napoléon en exil,...* par le docteur BARRY S. O'MEARA. Introduction et notes de Désiré Lacroix. Tome Ier. Paris, Garnier, 1897, in-8 de XI-412 p., 3 fr. 50. — 9. *Élisa Bonaparte*, par PAUL MARMOTTAN. Avec un portrait en héliogravure. Paris, Champion, 1898, in-12 de 317 p., 3 fr. 50. — 10. *Lettres de Madame* DE LAPLACE *à Élisa Napoléon, princesse de Lucques et de Piombino*, réunies et annotées par PAUL MARMOTTAN. Paris, A. Charles, 1897, in-8 de 192 p., 3 fr. 50. — 11. *Une Fiancée de Napoléon, Désirée Clary, reine de Suède (1777-1860)*, par la comtesse d'ARMAILLÉ, née DE SÉGUR. Paris, Perrin, 1897, in-16 de 273 p., 3 fr. 50.

1. — Frappé, peut être jusqu'à l'excès, des qualités du grand ouvrage de Taine sur *les Origines de la France contemporaine*, et de l'utilité qu'il

y aurait à répandre la connaissance des résultats acquis et des vues émises par le célèbre écrivain, tout en rectifiant ceux de ses points de vue et celles de ses assertions qui se rattachaient à sa philosophie erronée et à son instruction religieuse très incomplète, M. l'abbé Birot, chanoine honoraire de La Rochelle, en avait entrepris une analyse détaillée et critique, publiée, en 1885, en une série d'articles, dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle*, puis en un volume. Cette entreprise fut accueillie favorablement par Taine lui-même. M. Birot, dans une seconde édition, que nous avons sous les yeux, a beaucoup augmenté cette analyse, ainsi que les renseignements et réflexions qu'il y a joints, de façon à former à la fois un résumé et un commentaire de l'ouvrage entier de Taine, c'est-à-dire non plus seulement de *l'Ancien Régime* et de *la Révolution*, mais du *Régime moderne*, et, par conséquent, de l'étude sur Napoléon, qui forme le début et comme la base de cette dernière partie. Dans sa teneur actuelle, le volume de M. l'abbé Birot commence par un « compte rendu sommaire des œuvres de Taine. » Le chapitre I, qui vient ensuite, est consacré à la *Révolution*, et ainsi subdivisé : I. Préliminaires. II. L'Ancien Régime et les causes de la Révolution. III. 1789 et les commencements de la Révolution. IV. La Conquête jacobine. V. L'Établissement du gouvernement révolutionnaire. Le Programme jacobin. Les Gouvernants. VI. Les Gouvernés. VII. Le Régime économique de la Révolution. La Désorganisation, la famine, la détresse. VIII. La Fin du gouvernement révolutionnaire. IX. Perversité et stupidité de la Révolution. — Conclusion. — Le chapitre II, consacré au *Régime moderne*, est partagé ainsi qu'il suit : I. Préambule. Formation et caractère du nouvel État. II. Objet et mérite du système. III. Le Défaut et les effets du système. IV. L'Église. V. L'École ou l'Enseignement public. — Trois appendices terminent le volume : I. Rapide coup d'œil sur l'histoire contemporaine. II. La Franc-Maçonnerie et le temps présent. III. Le Libéralisme. — Outre son intérêt comme résumé du grand ouvrage de Taine, le livre de M. l'abbé Birot est un fort utile répertoire de faits et d'idées sur l'époque contemporaine. Avec les sentiments les plus orthodoxes, il atteste une très vaste lecture, un esprit très laborieux et très ouvert, et un goût des plus louables pour les études historiques. Mais il pèche du côté de la méthode et de la critique. On regrette notamment que, dans le second appendice, la naïve bonne foi du docte chanoine se soit laissée prendre à la mystification, historiquement et théologiquement insoutenable, qui a rendu un moment célèbre le nom de la prétendue Diana Vaughan.

2. — L'ouvrage de M. Bonnal de Ganges : *Le Génie de Napoléon*, est une apothéose systématique, et l'auteur ne s'en cache pas. « Le présent ouvrage, déclare-t-il loyalement dans sa préface, est une « apologie » décidée de Napoléon et de son rôle, soit comme général, soit

comme Premier Consul, soit comme Empereur. » Cela étant, il suffit de constater le point de vue auquel s'est placé l'auteur pour examiner et pour exposer les divers sujets traités dans son livre, savoir : Chapitre préliminaire. Mission de Napoléon. — Livre Ier. *Bonaparte*. Chapitre I. Bonaparte en Italie. II. Le Parti militaire et le Directoire. III. Bonaparte en Égypte. IV. La France républicaine et Bonaparte. V. Révolution du dix-huit brumaire. — Livre II. *Le Premier Consul*. Chap. VI. La France du Premier Consul. VII. Le Premier Consul et l'Allemagne. IX. Le Premier Consul et l'Angleterre. X. Concordat du Premier Consul. XI. Légion d'honneur et Instruction publique du Premier Consul. XII. Code civil du Premier Consul. XIII. Rupture de la paix d'Amiens contre le Premier Consul. XIV. Le Premier Consul Empereur. — Livre III. *Napoléon*. Chap. XV. Coalition d'Austerlitz. XVI. Confédération du Rhin. XVII. La Reine Louise de Prusse. XVIII. Capitulations des armées de Frédéric II. XIX. Blocus continental et marine. XX. Guerre d'Espagne. XXI. L'Autriche de Wagram et le Divorce. XXII. Guerre de Russie et Question d'Orient. XXIII. Guerre sainte des peuples. Livre IV. *Chute de l'Empire d'Occident*. Chap. XXIV. Campagne de France. XXV. Retour de l'île d'Elbe. XXVI. Waterloo et Grouchy. XXVII. Les Traités de 1815 et la Prusse. XXVIII. Sainte-Hélène. XXIX. Testament et mort de Napoléon. XXX. Personnalité de Napoléon. — Chacun des deux volumes est suivi de pièces justificatives d'un caractère assez mêlé, et où ne figurent point de documents inédits. — L'auteur a d'ailleurs consulté de nombreuses sources, de nature fort variée, pour construire son apologie napoléonienne, qui ne nous semble pas elle-même devoir être consultée sans quelque profit par des écrivains plus impartiaux.

3. — On peut, dans une certaine mesure, reconnaître une utilité analogue à l'ouvrage de M. Philibert Audebrand, d'un caractère assez différent, mais où sont remués aussi un grand nombre de faits et d'idées, parfois, il est vrai, insuffisamment justes ou authentiques. La question posée par le titre : *Napoléon a-t-il été un homme heureux ?* n'y est point examinée de façon très sérieuse et comme un grave problème de philosophie morale. L'auteur lui-même, dans son Avant-propos, nous indique que c'est là seulement pour lui un cadre et que son objet est autre. « La vie de Napoléon, dit-il, si brillante, si dramatique, si féconde en pages curieuses, cent écrivains, pour le moins, nous l'ont fait connaître. Elle redevient donc toute actuelle. Est-elle bien connue ? Oui, pour l'homme lui-même ; mais en ce qui concerne une telle personnalité, une biographie ne saurait suffire. Pour bien comprendre cette grande figure, il faut qu'elle soit éclairée par le contact qu'elle a eu avec vingt autres. C'est ce que la grande et sévère histoire n'a pas encore suffisamment compris ou ce qu'elle a affecté de négliger. Les débuts de Napoléon dans la vie, ses aventures, ses amis, ses

ennemis, sa famille, voilà ce qu'on ne fait pas assez voir à ceux auxquels on montre aujourd'hui le demi-dieu dont la statue surmonte la colonne de la place Vendôme. — Le présent livre... a été composé pour parer à cette lacune... Il est tout plein de faits, de renseignements et de portraits recueillis avec autant de patience que d'impartialité. » — L'auteur ajoute que son livre « intéressera vivement le lecteur, » que sa principale préoccupation, résultant de la forme adoptée par lui : — une série de dialogues entre des interlocuteurs imaginaires, et du ton général de ses récits et de son style, — paraît bien en effet avoir été d'amuser. Le talent ne fait certes pas défaut, mais l'esprit, notamment au point de vue religieux, laisse singulièrement à désirer (Cf. p. 37, 69, 163, etc.). Nous avons relevé (p. 122) un bien singulier anachronisme à propos du pape Pie VII : « On l'a enlevé de Rome à main armée, (en 1809), transporté de force à Fontainebleau (en 1812) et, sans lui mettre positivement un sabre sur la gorge, on l'a cependant contraint de venir dans la cathédrale (en 1804) verser le saint chrême sur le sinciput *(sic)* de celui qui va le dépouiller de ses États, *vulgo* du patrimoine de Saint-Pierre. » — Avons-nous besoin de faire remarquer que c'est nous qui avons placé les dates entre parenthèses ?

4. — Nous entrons dans l'histoire tout à fait sérieuse, et d'autant plus intéressante, avec le livre de M. Arthur Chuquet : *La Jeunesse de Napoléon*, qui, à en juger par le premier volume : *Brienne*, sera digne des précédents travaux de l'auteur. Ce volume est divisé en cinq chapitres : I. La Corse. II. La Famille. III. Brienne. IV. L'École militaire. V. Garnisons et congés. Non seulement le sujet y est traité avec la plus abondante plénitude de détails, mais il y est même de beaucoup débordé par d'amples études accessoires, sur la Corse, par exemple, et sur les écoles militaires, et par une masse énorme de renseignements recueillis et publiés sur tous les personnages qui se sont trouvés, comme parents, alliés, protecteurs, maîtres, condisciples, camarades, etc., etc., en rapport direct ou indirect avec Napoléon pendant son enfance et sa jeunesse. On aura une idée de cette surabondance par les deux cent quarante « Notes et notices » (sans compter quelques numéros *bis*) ajoutés au volume en forme d'appendice et qui remplissent près de cent vingt-cinq pages. Il y aurait bien, au point de vue de la composition et de l'art, quelques réserves à faire sur cette inondation du sujet principal par l'étude vraiment excessive de tout ce qui se rattache, même d'assez loin, aux circonstances qui ont successivement constitué son milieu. Mais l'apport de M. Chuquet à la reconstitution de la société française, institutions, mœurs et personnes, durant les années de jeunesse de Bonaparte, c'est-à-dire durant les dernières années du dernier siècle, et même (par le prolongement ordinaire de ces informations) pendant les premières années du nôtre, est, et sera par là si

considérable, si utile et même si attrayant, grâce à son talent d'écrivain, que l'on se sent à peine le courage de le blâmer. Il va sans dire d'ailleurs que nous réservons la discussion de tel ou tel trait, de telle ou telle appréciation des hommes et des choses. La solidité scientifique de l'ouvrage, dans son ensemble, n'est pas douteuse. Non seulement l'auteur a soigneusement contrôlé et mis en œuvre les travaux de ses devanciers, mais, comme il nous le dit dans sa préface, il a fouillé assidûment, durant plusieurs années, dans les archives publiques de Paris et des départements ainsi que dans nombre de collections privées. Cela étant, et vu le caractère de son livre, il est regrettable qu'il ait cru devoir s'abstenir, au bas des pages de son texte, de toute note et de tout renvoi.

5. — Personne, assurément, ne méconnaîtra non plus l'importance de l'ouvrage publié par un jeune savant italien, M. Alberto Lumbroso, dont la compétence est déjà solidement établie en matière napoléonienne : *Napoléon Ier et l'Angleterre. Essai sur les origines du blocus continental et sur ses conséquences économiques.* Voici l'analyse qu'il en donne lui-même dans sa préface : « Dans cette étude j'ai voulu raconter, spécialement au point de vue économique, la lutte entre Napoléon et la « nation of shopkeepers, » comme on a appelé et comme on appelle encore l'Angleterre, et remonter aux origines, tout à fait antérieures à Napoléon, de ce conflit titanique entre les deux nations qui se disputaient alors la suprématie dans le monde. — Après avoir rassemblé et brièvement exposé quelques principes de droit international relativement au blocus, spécialement par rapport aux neutres, j'ai repris l'histoire politique et économique des conflits entre l'Angleterre et la France à la fin du siècle dernier, parce que c'est là non seulement le prélude du blocus continental, mais sa véritable origine. L'examen des faits survenus dans les dix années de paix armée qui vont de 1783 à 1793, des conditions où était placée la Grande-Bretagne à la fin du dernier siècle, du développement des idées économiques au delà et en deçà de la Manche, et de la loi prohibitive française du 10 brumaire an V, nous conduit à comprendre assez bien le développement des faits postérieurs. — Ensuite, comme m'y attirait mon sujet, j'en suis venu à étudier la fameuse théorie du « geschlossene Handelstaat »— l'utopie de Fichte — ce qui, chronologiquement, m'a amené à traiter du décret impérial de Berlin (1806) par lequel Napoléon déclara les Iles britanniques en état de blocus. J'ai exposé les conséquences économiques de ce décret d'une part, et, de l'autre, des « orders in Council » du gouvernement anglais. J'ai conclu cette première partie de mon travail en rapportant quelques jugements caractéristiques du plus récent historien anglais qui ait traité le sujet, M. Rose, et j'ai donné quelques résultats généraux de mes recherches relativement au commerce bri-

tannique durant cette période. — Dans la seconde partie, j'ai exposé d'abord les conséquences du blocus sur les industries françaises, et le corollaire naturel de ce chapitre a été une brève étude sur les finances de la France pendant ces années. Il m'a paru ensuite que c'était le devoir d'un narrateur impartial de céder la parole, pour ainsi dire, à l'auteur même du décret de blocus, ce qui a donné lieu à un petit chapitre que j'ai intitulé : « Défense de Napoléon par lui-même » et dans lequel les lecteurs trouveront rassemblés les divers passages dans lesquels Napoléon, ou ceux qui parlaient pour lui, ont défendu le système continental. — Sur le conseil du professeur Messedaglia, j'ai intercalé ici un chapitre relatif aux douanes et à la contrebande en France de 1796 à 1851, en publiant les textes des lois promulguées et l'indication des marchandises saisies. — Dans quatre autres chapitres, j'ai donné un petit nombre de brèves indications sur l'état économique de quelques nations au temps du blocus ; indications très brèves, je le répète, données seulement pour engager à une étude approfondie et complète de ce point de l'histoire contemporaine des États scandinaves, de la Russie, de la Hollande, de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Amérique au temps de la Révolution et de l'Empire. — J'ai terminé cette seconde partie en rapportant les jugements les plus autorisés des écrivains anglais, français, allemands et américains, sur les conséquences économiques du décret de Berlin. » — Le livre de M. Alberto Lumbroso est complété par un abondant appendice, composé d'une double série de documents anglais et français, et par une excellente bibliographie du sujet, publiée aussi à part chez les mêmes éditeurs, en un fascicule distinct. — Ne négligeons pas de rappeler à ce propos la vaste entreprise bibliographique du même savant : *Saggio di una bibliografia ragionata per servire alla storia dell'epoca napoleonica*, dont cinq fascicules ont été déjà livrés au public.

6. — La source capitale pour l'étude du génie, du caractère et du règne de Napoléon, c'est évidemment son immense, son effrayante correspondance. Le recueil publié par M. Léon Lecestre vient d'enrichir de façon notable ce qui en avait été jusqu'à présent livré au public. Personne n'ignore que le recueil de la *Correspondance de Napoléon Ier*, mis au jour en vingt-huit volumes, de 1858 à 1869, par ordre de Napoléon III, est loin d'être complet. Il y a eu même, on le sait, des omissions systématiques, non seulement avouées, mais même posées en principe dans le rapport adressé à l'Empereur par le prince Napoléon en 1864. A dater du jour où le prince fut chargé de la présidence de la Commission chargée de la publication, celle-ci laissa de côté, de propos délibéré, toutes les lettres qui pouvaient ternir en quelque façon l'auréole épique du chef de la dynastie régnante. Ce sont ces omissions volontaires que

M. Lecestre s'est surtout proposé pour objet de réparer, à l'aide principalement de la collection des minutes originales provenant de l'ancienne secrétairerie d'État et conservées à présent aux Archives nationales. L'usage que les historiens font déjà de son recueil, devenu pour ainsi dire, classique en la matière, est la meilleure preuve que l'idée et l'exécution en ont été très heureuses. La judicieuse réflexion qui termine la « Note préliminaire » ne doit pas d'ailleurs être oubliée. « Il convient de faire remarquer, dit M. Lecestre, que ces lettres ainsi réunies laissent une impression bien différente de celle qu'elles auraient produite, si elles avaient été insérées à leur place respective dans la *Correspondance*... Isolées du reste et rapprochées en un tout compact, elles donnent de Napoléon une idée fausse ou exagérée, le grand homme disparaît ; il ne reste plus qu'un être impérieux, brutal et violent qui broie sans merci tout ce qui fait obstacle à sa volonté. »

7. — Sans avoir l'importance du recueil de M. Lecestre, c'est une très utile contribution aux études napoléoniennes que la publication par M. Léon-G. Pélissier des *Lettres et ordres inédits*, contenus dans *le Registre de l'île d'Elbe*. L'introduction de l'éditeur, écrite d'un style alerte et pénétrant, en fait bien ressortir l'intérêt, surtout psychologique. Quelques-unes des appréciations du spirituel écrivain nous semblent pourtant excessives.

8. — Le *Journal* du docteur Barry S. O'Meara sur ses relations et ses conversations avec Napoléon à Sainte-Hélène est assez connu pour qu'il suffise d'en noter ici la réimpression sous un nouveau titre dans la *Bibliothèque des Mémoires historiques et militaires sur la Révolution, le Consulat et l'Empire*, publiée par la librairie Garnier. « Nous n'avons rien changé au texte primitif du docteur O'Meara, dit M. Désiré Lacroix chargé de cette édition nouvelle ; nous n'avons fait qu'y ajouter de nombreuses notes pour expliquer certains événements oubliés aujourd'hui et rappeler, d'un autre côté, ce qu'étaient les personnages de toutes sortes dont il est fréquemment question dans les entretiens de Napoléon. »

9 et 10. — La vogue historique et littéraire qui s'est attachée dans ces derniers temps à l'homme extraordinaire dont la figure gigantesque a dominé les débuts du siècle en train de finir, s'est étendue naturellement, non sans quelque exagération, à son entourage et en particulier aux membres de sa famille. M. Paul Marmottan se propose de consacrer plusieurs volumes à l'une des sœurs de Napoléon. Celui qu'il vient de publier « a trait, nous dit-il, tout entier à la jeunesse d'Élisa Bonaparte. Il raconte sa naissance et son éducation, puis (quand l'astre de son frère Napoléon commence à briller), son mariage, l'origine des Baciocchi et leurs titres de famille. Il suit aussi pas à pas la vie singulièrement mouvementée d'Élisa dans les quatre années du Consulat. — Nous étudierons un peu plus tard le rôle d'Élisa sous l'Empire, l'histoire

de ses principautés de Lucques et de Piombino, enfin sa demi-souveraineté à Florence quand elle reçut le titre et les prérogatives de grande duchesse de Toscane. » Ce volume est accompagné d'assez nombreuses « pièces justificatives. » On doit louer M. Marmottan de son souci de l'exactitude et de son goût pour le recours aux sources originales ; mais on doit aussi l'engager à perfectionner sa méthode et sa critique, et surtout à distinguer des faits insignifiants les faits significatifs, qui sont la vraie matière de l'histoire. — On est redevable au même écrivain de la publication d'une série de *Lettres* inédites de *Madame de Laplace*, femme du célèbre savant, à la princesse Élisa, dont elle fut la dame d'honneur. L'intérêt de cette correspondance est surtout dans les renseignements et les impressions qu'elle donne sur la haute société du premier Empire. Les questions et les détails de toilette et de mode y reviennent très fréquemment.

11.— Mme la comtesse d'Armaillé, née de Ségur, s'est acquis une juste renommée dans les lettres historiques par ses études et portraits de femmes célèbres ou ayant du moins quelque titre à l'attention de l'histoire : *La Reine Marie Leczinska*, — *Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV*, — *Marie-Thérèse et Marie-Antoinette*, — *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*, — *la Comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu*. Elle vient d'y ajouter un nouvel écrit du même genre. « Il s'agit de Désirée Clary, d'abord fiancée au général Bonaparte, puis mariée au général Bernadotte, devenu roi de Suède en 1818. — « Le récit de ses fiançailles avec Napoléon, celui de leur rupture, les suites de cette rupture sur la destinée de l'Empereur, tels sont les sujets que nous essayerons de traiter avec autant d'exactitude que possible, aidés par une biographie toute récente et par de nombreux renseignements inédits. » — L'ouvrage indiqué par Mme d'Armaillé comme sa source principale est celui du baron Hoschild : *Désirée, reine de Suède et de Norvège* (Stockholm, librairie Fritze). — La fortune de Désirée fut extraordinaire, mais son caractère et son intelligence paraissent avoir été fort médiocres, et, malgré le haut rang où l'éleva la destinée, elle ne sortit guère personnellement, ce nous semble, de l'insignifiance, où d'ailleurs elle se complut. Il est donc permis de penser que c'est beaucoup exagérer que de la qualifier de « femme illustre, » et si son histoire, comme l'a pensé Mme d'Armaillé, est « digne d'intérêt, » c'est moins à cause d'elle qu'en raison des évènements et des personnages avec lesquels elle s'est trouvée nécessairement en relation. C'est surtout par le jour qui en résulte sur le caractère de Napoléon et de Bernadotte, sur l'ambition et les intrigues de ce dernier, sur telle ou telle partie de l'histoire de la société française sous l'Empire et sous la Restauration (la cour de Mortefontaine à la fin de 1813, les salons de la Restauration : MMmes Récamier, de Genlis, etc.), que le livre de Mme la comtesse d'Ar-

maillé sera lu avec plaisir et avec [illegible] Nous [illegible] tant que l'exactitude critique [illegible] littéraire. Les pages consacrées au mariage de Napoléon [illegible] phine (p. 29 et suiv.) [illegible] romanesques que [illegible] de Joséphine est bien [illegible] donne, en vous-[illegible] par rapport au mariage [illegible] et terrible amour qui [illegible] demeure [illegible] nature et [illegible] tibles d'un [illegible]

[illegible]

Monumenta veteris Hungariæ ecclesiastica. Fundavit in usum cleri et [illegible] sacrorum ex codicibus [illegible] Hospl. [illegible]

Ordinaires de l'église cathédrale de [illegible], par le chanoine [illegible] Prix : 10 fr.

Les publications [illegible] res et [illegible] matières [illegible] savant [illegible] *tiis*, [illegible] gistres [illegible] catives [illegible] Missel, [illegible] ou mod[illegible] nais du IXe [illegible] tion fort [illegible] vent être [illegible] fical roman.

M. le chanoine [illegible] de Laon qui [illegible] anciennes cathédrales [illegible] indiquant la manière [illegible] ceux de ces [illegible] çon la plus [illegible] connaissance [illegible] ainsi les *Ordinaires* [illegible] de Milan, que publiait [illegible]

de ses principautés de Lucques et de Piombino, enfin sa demi-souveraineté à Florence quand elle reçut le titre et les prérogatives de grande duchesse de Toscane. » Ce volume est accompagné d'assez nombreuses « pièces justificatives. » On doit louer M. Marmottan de son souci de l'exactitude et de son goût pour le recours aux sources originales ; mais on doit aussi l'engager à perfectionner sa méthode et sa critique, et surtout à distinguer des faits insignifiants les faits significatifs, qui sont la vraie matière de l'histoire. — On est redevable au même écrivain de la publication d'une série de *Lettres* inédites de *Madame de Laplace*, femme du célèbre savant, à la princesse Élisa, dont elle fut la dame d'honneur. L'intérêt de cette correspondance est surtout dans les renseignements et les impressions qu'elle donne sur la haute société du premier Empire. Les questions et les détails de toilette et de mode y reviennent très fréquemment.

11.— Mme la comtesse d'Armaillé, née de Ségur, s'est acquis une juste renommée dans les lettres historiques par ses études et portraits de femmes célèbres ou ayant du moins quelque titre à l'attention de l'histoire : *La Reine Marie Leczinska, — Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, — Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, — Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, — la Comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu*. Elle vient d'y ajouter un nouvel écrit du même genre. « Il s'agit de Désirée Clary, d'abord fiancée au général Bonaparte, puis mariée au général Bernadotte, devenu roi de Suède en 1818. — « Le récit de ses fiançailles avec Napoléon, celui de leur rupture, les suites de cette rupture sur la destinée de l'Empereur, tels sont les sujets que nous essayerons de traiter avec autant d'exactitude que possible, aidés par une biographie toute récente et par de nombreux renseignements inédits. » — L'ouvrage indiqué par Mme d'Armaillé comme sa source principale est celui du baron Hoschild : *Désirée, reine de Suède et de Norvège* (Stockholm, librairie Fritze). — La fortune de Désirée fut extraordinaire, mais son caractère et son intelligence paraissent avoir été fort médiocres, et, malgré le haut rang où l'éleva la destinée, elle ne sortit guère personnellement, ce nous semble, de l'insignifiance, où d'ailleurs elle se complaît. Il est donc permis de penser que c'est beaucoup exagérer que de la qualifier de « femme illustre, » et si son histoire, comme l'a pensé Mme d'Armaillé, est « digne d'intérêt, » c'est moins à cause d'elle qu'en raison des événements et des personnages avec lesquels elle s'est trouvée nécessairement en relation. C'est surtout par le jour qui en résulte sur le caractère de Napoléon et de Bernadotte, sur l'ambition et les intrigues de ce dernier, sur telle ou telle partie de l'histoire de la société française sous l'Empire et sous la Restauration (la cour de Montefontaine à la fin de 1813, les salons de la Restauration : MMmes Récamier, de Genlis, etc.), que le livre de Mme la comtesse d'Ar-

maillé sera lu avec plaisir et avec fruit. Nous devons remarquer pourtant que l'exactitude critique n'est pas toujours à la hauteur du talent littéraire. Les pages consacrées au mariage de Napoléon avec Joséphine (p. 39 et suiv.) ont, par exemple, une apparence et un ton plus romanesques que réellement historiques, et l'appréciation du caractère de Joséphine est bien optimiste. D'autre part, Mme d'Armaillé s'abandonne, croyons-nous, à un lyrisme trop sombre quand elle nous parle, par rapport au mariage manqué de Désirée avec Bonaparte, du « grand et terrible amour qui a ravagé sa vie » (p. 256). Le lecteur impartial demeure convaincu, par les récits mêmes de Mme d'Armaillé, que la nature et la façon de sentir de Désirée Clary n'étaient guère susceptibles d'un tel ravage. M. S.

THÉOLOGIE

Monumenta veteris liturgiae ambrosianae. Pontificale in usum ecclesiae mediolanensis necnon ordines ambrosiani ex codicibus, saec. IX-XV, auctore M. MAGISTRETTI. Mediolani, Hoepli, 1897, in-8 de XXXVIII-143 p. — Prix : 12 fr. 50.

Ordinaires de l'église cathédrale de Laon (XII-XIIIe s.), par le chanoine U. CHEVALIER. Paris, A. Picard, 1897, in-8 de XLIII-409 p. — Prix : 10 fr.

Les publications relatives au rite ambrosien étaient jusqu'ici très rares et plutôt défectueuses ; aussi était-il difficile de disserter sur ces matières si intéressantes au point de vue liturgique. Encouragé par le savant A. Ceriani, préfet de la bibliothèque Ambrosienne, dont la *Notitia*, aujourd'hui célèbre, a ouvert la voie à ces doctes études, M. Magistretti, déjà connu par d'autres travaux analogues, a entrepris la publication du Pontifical de l'église de Milan, pontifical qui, à la différence du Missel, a conservé son caractère de vénérable antiquité, sans retouche ou modification. L'éditeur a emprunté son texte à un manuscrit milanais du IXe siècle, et à d'autres postérieurs, dont il donne une description fort exacte dans sa préface. Les plus curieuses comparaisons peuvent être faites, en mettant en regard ces vénérables textes et le Pontifical romain.

M. le chanoine U. Chevalier publie de son côté un *Manuale* de l'église de Laon, qui présente à d'autres aspects un non moindre intérêt. Les anciennes cathédrales possédaient ordinairement des livres coutumiers indiquant la manière de célébrer les différents services liturgiques, et ceux de ces recueils qui nous sont parvenus nous découvrent, de la façon la plus détaillée, les usages naïfs et touchants d'autrefois, dont la connaissance nous ferait autrement absolument défaut. Nous possédons ainsi les *Ordinaires* de Lincoln, d'Exeter, de Saint-Lô, de Gran, celui de Milan, que publiait, il y a quatre ans, M. Magistretti dont nous par-

lions tout à l'heure, celui de Lille édité en 1895 par Mgr Hautcœur. Le *Propre du temps* de Laon avait été précédemment publié par Antoine Ballotte, un des dignitaires de cette église (1652). M. Chevalier reproduit cette partie et y ajoute le *Propre des saints* et deux mystères liturgiques : les prophètes du Christ et l'Épiphanie. Le savant éditeur donne une description très détaillée des manuscrits auxquels il a demandé son texte. Il insiste plus dans son introduction sur le côté historique et bibliographique, que sur le caractère liturgique des documents, fidèle en cela au plan de la *Bibliothèque liturgique* (à laquelle son volume est destiné) plan conçu en vue de mettre à la disposition des travailleurs le plus grand nombre possible d'anciens documents locaux. Nous n'avons pas besoin d'insister sur la scrupuleuse exactitude avec laquelle le texte et ses moindres variantes ont été reproduits : le nom de M. U. Chevalier est un sûr garant de la précision avec laquelle ce magnifique travail a été exécuté. Les tables ont été particulièrement soignées. Outre la table alphabétique, l'auteur a eu soin de rédiger à l'usage des travailleurs une table de la poésie liturgique (hymnes, kyrie, proses, séquences) et une table des matières propre du temps et des saints) qui facilitent grandement l'utilisation du précieux document. G. Péries.

JURISPRUDENCE

Jurisprudentiae antehadrianae quae supersunt, pars prior, auctore F. P. Bremer. Leipzig, Teubner, 1896, in-12 de 414 p.

Les directeurs de la *Bibliotheca scriptorum græcorum et romanorum*, de Teubner, ont résolu de publier les œuvres des jurisconsultes romains antérieurs à l'époque d'Hadrien, c'est-à-dire à la rédaction définitive de l'Édit. Le présent volume comprend la première partie de cette édition : il est uniquement consacré aux jurisconsultes de la République, répartis en séries disposées par ordre chronologique, du ve siècle de Rome au viiie.

Pour indiquer le contenu de cet ouvrage, je ne puis mieux faire que de prendre un exemple. Voici comment est composé le chapitre consacré à C. Aquilius Gallus, le contemporain de Cicéron et son collègue dans la préture. On y trouve d'abord une courte notice biographique où sont groupées les citations des écrivains littéraires et juridiques sur la personne et les travaux d'Aquilius Gallus. Puis, sous ce titre : *Res à Gallo judicatae*, sont rappelés deux procès soumis à Aquilius. Sur l'un d'eux, mentionné par Valère Maxime (8, 2, 2), est rapportée textuellement l'opinion de Pernice dans son livre sur Labéon. Ensuite sont citées, sous la rubrique *Novae formulae introductae*, les innovations grâce auxquelles le nom d'Aquilius Gallus est demeuré

célèbre : l'auteur ne se borne pas à reproduire les textes classiques, il mentionne et discute les opinions diverses qui se sont produites sur leur interprétation. Enfin, sous la rubrique *Responsa*, sont réunis les textes de Cicéron et des jurisconsultes du Digeste qui mentionnent des opinions d'Aquilius.

Lorsqu'il s'agit de jurisconsultes qui ont composé des écrits, la notice énumère ces écrits, en discute l'authenticité et en reproduit les fragments. Souvent l'auteur a dû faire œuvre de critique, par exemple, lorsqu'il s'est agi d'essayer de discerner, dans les fragments que nous possédons d'Alfenus Varus, ceux où il reproduit les *Responsa* de Servius Sulpicius Rufus. Les prolégomènes ne seront publiés qu'avec le second volume de l'œuvre. D'ores et déjà on peut affirmer que l'œuvre de M. Bremer est conçue de manière à rendre de sérieux services aux historiens du droit romain. P. F.

Tractatus canonicus de Sanctissima Eucharistia, auctore P. Gasparri. Parisiis, Delhomme et Briguet, 1897, 2 vol. in-8 de XII-479 et VIII-476 p. — Prix : 13 fr.

Nous sommes bien en retard pour signaler l'excellent traité de Mgr Gasparri sur la Sainte Eucharistie considérée au point de vue du droit canonique. Le savant auteur a conservé à son livre la forme extérieure qu'il avait déjà donnée à ses ouvrages désormais classiques sur le *Mariage* et l'*Ordination*. On y retrouvera la même scrupuleuse mise en œuvre des travaux les plus autorisés des grands canonistes, et des décisions romaines, la même rigueur de divisions et la même clarté d'exposition. Après quelques pages où viennent se résumer les connaissances dogmatiques qui font la base du « droit liturgique, » Mgr Gasparri traite du temps et du lieu de la célébration de la sainte Messe et étudie par conséquent la question des églises, oratoires, autels, etc. Puis, il considère le prêtre chargé d'offrir à Dieu ce précieux sacrifice : dispositions, intention, application du sacrifice. — Le second volume s'ouvre par une étude des vases et ornements sacrés. Abordant désormais le sacrifice lui-même, il expose brièvement sa matière et sa forme, puis passe en revue les cérémonies de la sainte Messe, parle de l'assistance au Saint Sacrifice, de la réserve de la Sainte Eucharistie, du culte qui lui est dû et enfin de la sainte Communion. Plusieurs documents sur la matière et un index très détaillé terminent cet excellent ouvrage. — Ce n'est pas quelques lignes, c'est plusieurs pages qu'il faudrait pouvoir consacrer à l'exposé d'un traité de ce genre, pour y relever les remarques originales, les vastes aperçus, les précieux développements donnés par l'excellent professeur à des textes qui attireraient à peine l'attention d'un lecteur ordinaire. Qu'il nous suffise de dire que ce nouveau traité est digne de ses aînés et qu'on y sent la pleine maturité d'un ta-

lent dont l'éloge n'est plus à faire. Nous ne saurions terminer ce compte-rendu sans témoigner au maître aussi modeste qu'érudit qui a illustré la chaire de droit canonique à l'Institut catholique de Paris, au prélat distingué dont nous avons particulièrement apprécié le talent, le regret que nous éprouvons à le voir enlevé à ses fructueux travaux. Dans les hautes fonctions de délégué apostolique auxquelles la confiance du Saint-Père vient de l'appeler, il rendra sans doute d'éminents services à l'Église, mais l'enseignement du droit canonique perdra l'un de ses interprètes les plus appréciés et les plus féconds.

G. Péries.

Notions techniques sur la propriété en Chine, avec un choix d'actes et de documents officiels, par le P. Pierre Hoang. Shang-Haï, Impr. de la Mission catholique; Paris, Savaète, 1897, in-4 de 200 p. — Prix : 10 fr.

Voici une nouvelle et importante contribution apportée à la sinologie par les RR. PP. jésuites. L'auteur est d'autant mieux informé qu'il a passé toute sa vie en Chine où il est né, et qu'il en sait à fond les lois et les coutumes. Il divise son ouvrage en deux parties : la première est consacrée aux notions techniques relatives à la propriété ; la seconde renferme des modèles d'actes et de documents officiels. Il nous suffira, pour donner une idée de l'importance de ce travail, d'indiquer sommairement les matières qui s'y trouvent traitées. Les notions techniques de la première partie concernent la confection des actes, leurs dénominations diverses, les différents modes de transfert de la propriété, la transcription du nom du propriétaire à l'enregistrement, le tribut impérial, la confirmation des contrats de vente, les terrains d'alluvion, appelés encore « terres renaissantes, » le fonds et la surface du sol, leur valeur relative, les locations de terres et de maisons, les baux de fermages et contrats de location, les documents officiels du cadastre, les dispositions légales au sujet des concessions territoriales accordées aux Européens à Shang-Haï, les différents taux des monnaies, la réduction du poids réel de l'argent à l'unité Koei-yu et celle de l'unité Koei-yu au poids réel, les mesures de capacité, les poids, les mesures de longueur, etc.

La seconde partie donne tout d'abord le texte « définitif » de la convention relative à l'acquisition de terrains et de propriétés par l'église catholique, arrêtée en mai 1895 entre le gouvernement chinois et le gouvernement français. Puis viennent les modèles d'actes de vente révocable ou irrévocable, les billets de « gémissements » en vertu desquels le vendeur qui, à force de larmoyer et de geindre, arrive à soutirer à l'acquéreur quelques milliers de sapèques en sus du prix de vente déjà payé, s'engage à ne plus le « molester » désormais ; d'actes principaux ou accessoires d'achat révocable ou irrévocable de surfaces de terrains,

d'actes concernant l'antichrèse, des billets d'emprunt, faits à des prêteurs « bienveillants, » des donations de terrains pour bâtir des églises, d'affermages de terres, de locations de maison, etc.

L'auteur publie le texte et la traduction de ces documents qui intéresseront non-seulement les sinologues de profession, mais tous ceux qui s'occupent de droit. Les « chinoiseries » particulières à cette législation civile du Céleste Empire valent peut-être bien celles du code français et sont, sans nul doute, moins nombreuses, ce qui n'est pas un mince avantage.

Comme tout ce qui sort des presses de l'imprimerie de la Mission catholique de Shang-Haï, cette publication est très soignée et les caractères chinois si complexes sont parfaitement dessinés. L'ouvrage se termine par un index des expressions techniques qu'il renferme.

A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

Institutiones philosophiae naturalis, auctore Tilmann Pesch. Editio altera. Friburg in Brisgovia, Herder, 1897, 2 vol. in-8 xxviii-441 p. et ix-406 p. — Prix : 16 fr. 90.

Cet ouvrage, dont la première édition date de 1880, a eu un succès considérable parmi les amis de la philosophie traditionnelle. Aussi les thèses principales de la cosmologie scolastique y sont-elles exposées avec beaucoup de clarté et soutenues par un très grand nombre de preuves. On trouve dans ces deux volumes à peu près toutes les objections que l'on peut faire aux théories de l'école et les réponses qui leur sont opposées. Le P. Pesch y apporte une grande compétence ; il connaît à fond non-seulement les docteurs de la grande scolastique, mais les philosophes modernes, les physiciens et les physiologistes contemporains. Il les consulte fréquemment et leur emprunte des citations très considérables. L'ouvrage est divisé en cinq livres : le premier traite de la nature générale des corps, étendue, divisibilité, activité ; le second, de leurs principes intrinsèques, matière, et forme ; le troisième, de leurs caractères extérieurs, qualités sensibles, espace, temps, etc. ; le quatrième, de l'origine des êtres; l'auteur y examine la question si agitée aujourd'hui de la formation des espèces ; le cinquième livre traite des lois de la nature.

On voit le nombre immense de questions soulevées dans ces deux volumes. Toutes y sont traitées avec une ampleur et une abondance de raisons que l'on ne trouverait dans aucun autre ouvrage. Toutefois parmi un si grand nombre d'arguments on pourrait en relever d'un peu faibles. Les convictions bien arrêtées de l'auteur lui ferment parfois les yeux sur l'insuffisance de certaines prémisses. Ainsi prouver la réalité des

qualités sensibles par la nature de la connaissance ressemble un peu à un cercle vicieux ; les tenants de l'opinion contraire répondraient simplement qu'ils ne considèrent pas la sensation purement animale comme un mode parfait de connaissance.

L'auteur, dans son avant-propos, dit qu'il n'a rien changé aux opinions émises dans la première édition et qu'il n'a fait que les exposer avec plus de clarté. Cependant, sur plusieurs sujets, nous trouvons des différences d'appréciation assez sensibles. En général, l'auteur repousse moins absolument les thèses modernes que dans son premier travail. C'est ainsi qu'il reconnaît que, dans nos sensations, il y a un élément subjectif. Il admet l'opinion d'Albert le Grand que les formes des éléments persistent dans les composés quant à leur être, quoiqu'elles n'y conservent pas leur nature et leurs opérations. Il admet l'atomisme chimique. Il y a là un travail de rapprochement très intéressant qui fait honneur à la largeur de vues et à la sincérité du savant religieux.

D. V.

La Crise morale, *essais de critique générale,* par MAURICE PUJO. Paris, Perrin, 1898, in-16 de 263 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Pujo s'est déjà fait une place trop notable parmi les jeunes qui comptent, pour qu'il soit nécessaire de signaler qu'il a de hautes préoccupations et qu'il sait écrire avec un grand charme. Pour vous en convaincre, ouvrez ce livre aux chapitres intitulés : *Après Paul Verlaine ; — L'Idéalisme ; — Dialogues avec l'inconnu.* D'autre part, bien qu'il dise (p. 112) tout ce que nous devons au christianisme d'élévation et de délicatesse, on tromperait les lecteurs, si on ne les avertissait qu'ils seront étonnés et choqués de certaines affirmations qu'ils rencontreront en ce volume : telle cette sentence, posée en axiome (p. 208), que l'horreur des idées caractérise le jésuite.

Ce qui fait l'intérêt et l'unité de ces réflexions variées, à propos d'écrivains ou de spectacles contemporains, c'est qu'elles sont inspirées par le même souci d'aller au fond des choses, de dégager ce qui importe essentiellement à l'âme, en une « critique » vraiment humaine et « générale. » Elle mène à reconnaître que la réalité suprême, c'est la vie intérieure, celle de la conscience, qu'avant même d'avoir atteint la vérité pure, qui est sans doute hors de nos prises, il faut agir vers ce que l'on aperçoit de bien et travailler. L'auteur prendrait volontiers pour devise : « travailler quand même. » Le travail, dit-il (p. 127), qui résume toute la morale, est aussi toute la loi sociale. Mais pourquoi, au nom des révélations incessantes et jamais épuisées de la conscience, rejeter toute révélation extérieure définie ; au nom des exigences de l'âme vivante, condamner le christianisme positif et intégral ? La religion, quand elle est sincère et non simplement verbale, a pour résultat

de nous donner des raisons nouvelles, plus fermes, plus puissantes, d'agir et de travailler. Et M. Maurice Blondel (*L'Action*, 1893) a montré comment elle répond aux postulats de l'action morale. La doctrine de M. Pujo me fait songer à celle d'un grand penseur américain, Emerson. Comment cet état d'esprit peut être dépassé, comment, en prenant précisément pour point de départ la réalité et la valeur de la vie de l'âme, on peut arriver au *Credo* de l'Église, c'est ce qu'a montré le Père Hecker dans une remarquable étude sur le Dr Brownson (*Catholic World*, 1887) et surtout en deux petits ouvrages, très lus par les catholiques d'outre-mer : *Questions of the Soul* et *Aspirations of Nature*.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Introduction à la géométrie différentielle suivant la méthode de H. Grassmann, par G. BURALI-FORTI. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8 de VIII-165 p. — Prix : 4 fr. 50.

L'auteur s'est proposé « de donner aux jeunes étudiants le moyen d'apprendre aisément les éléments du calcul géométrique » imaginé par H. Grassmann et contenu dans son *Ausdehnungslehre*, « et de leur donner, en même temps, le moyen de l'appliquer aux questions de la géométrie différentielle supérieure. » Le grand avantage du calcul géométrique sur le calcul analytique est d'opérer directement sur les éléments géométriques, au lieu de faire usage des coordonnées des points et d'opérer sur des nombres qui n'ont qu'une relation indirecte avec les éléments qu'ils représentent. De là on déduit très aisément la représentation graphique de l'élément considéré. Cette simplification s'applique à la géométrie différentielle élémentaire et ménage de nouvelles recherches pour la géométrie supérieure.

L'ouvrage traite en trois chapitres des formes géométriques, des formes variables et des applications à l'hélice, aux surfaces réglées relatives à une courbe et aux trajectoires orthogonales, et met en évidence, par de nombreux exemples, la facilité avec laquelle on retrouve les résultats si laborieusement établis par l'analyse cartésienne, en faisant usage du calcul dont il a exposé les principes. H. C.

Théorie des fonctions algébriques de deux variables indépendantes, par ÉMILE PICARD et GEORGES SIMART. Tome I. Paris, Gauthier-Villars, 1897, gr. in-8 de VI-244 p. — Prix : 9 fr.

Ce livre contient les leçons professées l'hiver dernier à la Sorbonne par M. É. Picard sur la théorie des surfaces algébriques, et a pour objet « de donner une idée actuelle de la science sur » la théorie de fonctions algébriques de plusieurs variables. C'est une matière encore imparfaitement connue, et cependant déjà modifiée profondément depuis les premiers travaux auxquels elle a donné lieu surtout en Italie.

Le premier volume, le seul publié aujourd'hui, renferme plusieurs questions concernant les intégrales multiples et la géométrie de situation, les intégrales de fonctions rationnelles de deux variables complexes, les singularités d'une surface algébrique, les intégrales de différentielles totales de première espèce, de seconde espèce et de troisième espèce, les intégrales doubles de première espèce et les invariants introduits par Clebsch et par Noether, si importants dans l'étude des courbes gauches algébriques et la détermination du genre d'une surface. Il n'y a pas à faire l'éloge d'un ouvrage de ce genre, le seul nom des auteurs suffisant à le recommander. H. C.

La Photographie et la photochimie, par G.-H. Niewenglowski, Paris, Alcan, 1897, in-8 de 284 p., avec 120 grav. et une planche en phototypie. — Prix cart. : 6 fr.

Fixer l'image des objets avec leur triple caractère de forme, de couleurs et de mouvement, tel est le problème de la photographie. Pour expliquer ce problème, dont la solution définitive n'est pas encore trouvée, du moins en ce qui concerne la reproduction parfaite des couleurs et du relief des objets représentés, M. Niewenglowski passe en revue les divers procédés photographiques et les nombreuses applications qui en découlent, et qui rendent actuellement de si grands services aux arts, aux sciences et à l'industrie. Tous ces procédés ont leur base dans les principes de photochimie qui sont clairement exposés et résumés dans le premier chapitre de l'ouvrage. Sans doute on trouvera dans les chapitres suivants beaucoup de détails qu'on a déjà lus dans les manuels connus, mais ces détails étaient nécessaires et, de plus, ils sont mis au courant des travaux les plus récents sur l'art photographique. Les derniers progrès réalisés sont décrits dans des chapitres spéciaux. Il suffit de citer : *la photographie de l'invisible et les rayons X, la photographie directe et indirecte des couleurs, la chromophotographie, le cinématographe, la photographie militaire,* applications de la photographie à *l'astronomie, aux sciences physiques, à la décoration, etc.* C'est dire assez avec quel intérêt et quel profit cet ouvrage sera lu par tous ceux qui ont à cœur de connaître les progrès de cet art séduisant qui est devenu comme un ami dont la vie moderne ne saurait se passer.

Jean de Faverges.

LITTÉRATURE

Biblioteca delle Tradizioni popolari siciliane, per cura di Giuseppe Pitrè. Vol. XXV, *indovinelli, dubbi, scioglilingue del popolo siciliano*. Torino, Palermo, Carlo Clausen, 1897, in-12 de cxxi-470 p.

La petite composition qui a reçu des lettrés le nom d'énigme et du peuple celui de devinette, devinaille, a une superbe généalogie. La

reine de Saba mettait la sagesse de Salomon à l'épreuve en lui proposant des énigmes à deviner ; Homère, dit-on, mourut de chagrin pour n'avoir pu arriver à en expliquer une. La mythologie nous offre la légende d'Œdipe ; les oracles parlaient par énigmes ; elles exercèrent les beaux esprits du moyen âge. En France, sous Louis XIV, l'abbé Cotin en fit un recueil, tandis que Boursault en faisait réciter une par le poète Beau Génie dans sa comédie du *Mercure galant*. L'histoire de cette petite composition a été savamment esquissée par Pitrè dans l'introduction qu'il a placée en tête de son recueil des *indovinelli* du peuple sicilien. De cette introduction il y aurait bien des remarques curieuses à extraire, je m'arrêterai à une seule observation ; le phénomène qu'offrent les chants et les poésies populaires a lieu aussi pour les énigmes, on trouve souvent les mêmes chez des peuples bien différents et dans des langues sans affinité entre elles. C'est ce dont Pitrè donne de nombreuses preuves. Il ne s'occupe pas seulement des *indovinelli* proprement dits, il s'occupe encore de jeux d'esprit, *dubbi scioglilingue*, etc. Des appendices et de nombreuses tables complètent ce volume. TH. DE P.

Lecciones de ortografía del euskera bizkaino por ARANA GOIRI tar SABIN. Bilbao, tip. de Sebastian de Amorrortu, 1896, in-16 de 310 p.

La langue basque (euskera) est, un idiome absolument distinct des langues romanes, au milieu desquelles elle a su se conserver dans son intégrité primitive : des deux côtés des Pyrénées, on continue à la parler, malgré l'invasion croissante des dialectes nationaux, français et espagnol. Les philologues de tous les pays se sont occupés depuis une quinzaine d'années de l'étude approfondie de l'*euskera*, qu'on a voulu même présenter comme le langage originel du genre humain, et dont on a retrouvé des traces chez une peuplade du nord de l'Écosse, qui aurait émigré sous la domination romaine. A ceux qu'intéresse tout spécialement cette étude, je signalerai deux articles de John Rhys (*The inscriptions and language of the Northern Picts*, *proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 3e série, vol. II, 1891, p. 263-351, et vol. III, 1893, p. 411), ainsi que les savantes discussions de E. Hübner, de Berlin, de Claudio Giacomino, de Milan, et de plusieurs linguistes de la Péninsule. (Voir en particulier le n° de juin 1897 de la *Revista de archivos, Bibliotecas y Museos*). L'auteur du livre que nous avons sous les yeux s'est appliqué à connaître à fond le dialecte basque ; il s'est mis en contact avec les paysans et les montagnards, pour rétablir le texte véritable et authentique des mots avec leur prononciation absolument pure, dégagée de toute influence étrangère et de toute corruption moderne. Mais il ne suffit pas de ramener une langue à sa pureté primitive ; il faut graver, par des signes précis, clairs, com-

préhensibles, le texte lui-même, suppléer, s'il est besoin, aux lacunes de l'alphabet usuel, par l'introduction de nouveaux caractères orthographiques. C'est sur ce point qu'ont porté les efforts du savant auteur. Comme on le voit, il ne faut pas chercher dans ce livre la solution de l'intéressant problème (peut-être insoluble, malheureusement) si la race des Ibères est identique à la race basque ; c'est tout au plus si l'auteur effleure cette question dans son discours préliminaire. Partant de ce principe que l'*euskera* manque d'alphabet propre, que l'alphabet proposé par Ero et emprunté aux inscriptions numismatiques, dites « ibériques; » ne peut en aucune manière convenir à la langue basque, M. Arana Sabin expose son système particulier de phonétique et de graphique ; il en démontre l'utilité et les avantages ; il le codifie en règles de grammaire et il l'applique à l'euskera, sans distinction de nuances dans les différents dialectes dont cette langue se compose. Les objections de ses contradicteurs sont réfutées avec une vigueur qui paraîtra peut-être excessive à quelques-uns, mais qui prouve avec quelle conviction et avec quelle autorité il parle de son sujet.

G. Bernard.

Lettres de Peiresc, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, etc. Tome VI. *Lettres de Peiresc à sa famille, et principalement à son frère, de 1602 à 1637.* (*Collection des documents inédits sur l'histoire de France*). Paris, Imp. nationale, 1896, in-4 de vii-847 p.

Je ne répéterai pas ici les éloges que j'ai déjà donnés à cette magnifique publication à propos des cinq premiers volumes. Je me bornerai à signaler le caractère tout spécial que présentent les lettres de celui-ci, savoir : quatre lettres adressées de Montpellier par Peiresc, en 1602 et 1603, à Renaud de Fabri, son père, conseiller du Roi à la cour des comptes de Provence ; quatre lettres aussi adressées de Montpellier à la même époque, à Claude de Fabri, son oncle, conseiller du Roi en la cour de Parlement de Provence, et cent quatre vingt treize lettres, presque toutes écrites d'Aix, à son frère Palamède de Fabri, sieur de Valavez, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi à Paris, du 2 novembre 1608 au 23 juin 1637, veille de sa mort. De l'érudition, il y en a encore, à propos des livres que Peiresc recommande à son frère de lui acheter, ou des missions qu'il lui donne pour des visites et des recherches à Paris ou à l'étranger : mais il y est question de plus de fleurs que de livres, et de nombreuses affaires de famille où comparaissent le propriétaire, le parent, le plaideur, les avocats et les juges. Tout cela est émaillé de détails chirurgicaux passablement réalistes et d'anecdotes piquantes qui eussent fait grand plaisir à Tallemant des Réaux, en particulier à propos de la vie privée du duc de Guise. Il y a là un curieux tableau de la lutte engagée entre ce dernier et Madame Ségui-

ran, veuve du premier président à la Chambre des Comptes, à l'occasion du logement que ce magistrat avait occupé de son vivant. La verve méridionale s'y donne plaisamment carrière, et si Peiresc avait été poète, il eût pu y prendre le thème de quatre chants rivaux du *Lutrin*. Ce qui frappe surtout, c'est le caractère de charmante bonhomie qui règne dans toute cette correspondance, et qui prouve que chez Peiresc les qualités de l'homme égalaient celles du savant. Mais cette bonhomie n'exclut pas l'énergie de l'expression quand le sujet le comporte : « Mon cousin Aigullen qui, écrit-il un jour, sçait bien que quand je l'ay peu servir luy et les siens, je ne me suis pas espargné comme je continueray de faire à l'advenir, mais en cela, j'aymerois aultant qu'il m'eust dict qu'il avoit besoin d'un œuil du prieur de Roumoules pour bastir sa fortune, et qu'il me prioit de l'arracher pour le luy donner. » Ailleurs, je recommande aux bibliophiles les tendresses de Peiresc pour son relieur Corberan ; aux philologues cette charmante et pittoresque expression « un mange seul, » pour désigner un homme peu communicatif ; et, aux naturalistes, les bizarres expériences sur la teinture des chiens blancs et des petits chats. Dans tous les ordres d'idées, il y a matière à surprise. On aurait peut-être pu élaguer dans les lettres du début qui sont passablement longues et monotones : mais petit à petit l'intérêt devient plus vif. Ce n'est pas d'une lecture courante : je dois pourtant déclarer que j'y ai pris le plus grand plaisir à la campagne, sous les arbres des vacances, en la découpant tranquillement. Comme instrument de recherches, et comme complément des biographies et des bibliographies, en particulier pour Bellarmin et pour bien d'autres, c'est toujours un recueil inappréciable. Une bonne table alphabétique des tomes IV à VI termine ce volume qui fait le plus grand honneur à l'infatigable annotateur, M. Tamizey de Larroque.

René Kerviler.

Pages choisies des auteurs contemporains. Tolstoï, par R. Candiani. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de xxiii-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on lit, dans le texte, les plus réputés des romans de Léon Tolstoï — je dis dans le texte, parce que les traducteurs sont obligés de leur faire une toilette qui les rende présentables et que, phénomène rare, toute traduction du romancier à la mode est supérieure à l'original, — certaine réflexion ne peut manquer de venir à l'esprit. Ce Tolstoï sait admirablement bien observer les incertitudes et les contradictions de l'âme humaine, il en inventerait même ; il montre par moments faits et choses avec tout le relief de la réalité ; c'est un véritable cinématographe, mais quel pitoyable styliste ! Il se répète, il s'embrouille, il s'égare, il s'endort, il ignore l'importance d'un mot juste

ou pittoresque mis à sa vraie place ; lentement, obstinément, il étouffe le principal sous des accumulations d'accessoire et de disparate ; l'art d'écrire lui fait entièrement défaut. Et le lecteur de se demander : Trouverait-on dans son œuvre entière une page, une seule page, touchante, délicieuse ou splendide, assez parfaite de forme pour rester intéressante par elle-même en dehors du contexte, pour mériter d'être détachée et offerte en modèle ? M'étant plus d'une fois posé cette question, je n'ai pas feuilleté sans quelque curiosité le volume où M. Candiani nous offre une réponse. A-t-il réussi à dissiper mes préventions ? Pas tout à fait. D'abord ces pages choisies ne sont pas d'une trentaine de lignes chacune, elles forment d'assez longs extraits où, comme dans les romans du maître, la puissance de l'effet obtenu rachète bien des imperfections esthétiques, et ce résultat est d'autant mieux assuré que le fragment est proportionnellement de plus d'étendue. Il s'ensuit que les citations prises dans les nouvelle de courte haleine, *Maître et serviteur*, *Mon mari et moi*, formant presque un tout lié sont bien autrement captivantes que les scènes discontinues empruntées aux interminables romans sur lesquels s'est fondée la réputation de Léon Tolstoï. Je n'en veux pour preuve qu'un ou deux exemples. Le suicide d'Anna Karénine, dénouement d'une intrigue longuement exposée, n'est ici qu'un incident insignifiant, moins expliqué qu'un fait divers de journal. Malgré les vingt pages destinées à préparer le lecteur, celui-ci ne connaît pas Anna, ni son caractère et sa situation particulière ; l'attentat à peine indiqué le laisse sans horreur ni pitié ; il n'éprouve même pas le soulagement bien légitime d'atteindre enfin les dernières lignes des trois lourds volumes. Ceux qui ont lu *la Guerre et la Paix* n'oublieront jamais cette lente et monotone description de Moscou abandonnée, où les incendies s'allument d'eux-mêmes et où se fond notre Grande Armée. L'ensemble des petits faits entassés produit à la longue un effet saisissant. Il ne reste plus rien ni de la scène d'épopée, ni de la thèse d'histoire dans les deux pages intitulées *Moscou désertée*. Pour l'agrément du lecteur, M. Candiani aurait donc pu sans inconvénient réduire la part faite aux romans et augmenter celles des nouvelles. Le début des *Décembristes*, resté sans suite, et par là même peu traduisible isolément, eût été ici à sa place. Il contient au moins des silhouettes de gens entièrement sympathiques, les seules peut-être que renferme l'œuvre de Tolstoï. Les vivants croquis de *la Mort d'Ivan Ilitch* semblent aussi faits exprès pour morceaux choisis. M. Candiani a préféré nous montrer Tolstoï dans son genre de frère prêcheur : il ne nous défendra pas de trouver absurdes ses *Trois Paraboles*. Nonobstant ces observations, qui ne sont même pas des critiques, le livre est fort intéressant par lui-même et, en outre, particulièrement précieux pour tous ceux qui,

n'ayant pas le loisir de consacrer des mois à une étude plus complète, veulent cependant avoir quelque idée de ce qu'a produit le bizarre écrivain de Iasnaïa-Poliana. LONGCHAMP.

Lacordaire journaliste (1830-1848), par P. FESCH. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr. 50.

En éditant le recueil des articles jadis publiés par Lacordaire dans l'*Ère nouvelle*, dans l'*Avenir* et ailleurs; M. l'abbé Fesch a voulu probablement fournir une justification aux nombreux prêtres journalistes d'aujourd'hui et sans doute aussi leur donner un modèle du genre, dont ils pussent s'inspirer en lui empruntant des armes souvent assez bien trempées pour pouvoir servir encore ; ou peut-être, et cela vaudrait assurément mieux, tout simplement faire un recueil et une étude littéraires. Peu importe d'ailleurs, et le recueil de M. l'abbé Fesch et l'étude qui le précède sont intéressants, et ils pourront être utilement consultés. Lacordaire a désavoué lui-même ou tout au moins atténué plus tard quelques-unes des thèses développées dans la fougue et l'inexpérience de sa jeunesse : en faisant des réserves après lui, nous ne lui serons donc pas injuste et lui-même ne nous en voudrait pas. Il nous reste à souhaiter que les prêtres journalistes à qui ce livre s'adresse surtout, profitent de son expérience et ne retombent pas dans les mêmes fautes que lui. J'estime que si Lacordaire vivait encore, avant de donner l'autorisation de publier ses articles, il aurait formé le même vœu. P. TALON.

Studi shakespeariani, da GIUSEPPE CHIARINI. Livorno, Raff. Giusti, 1897, in-12 de 478 p. — Prix : 5 fr.

Les critiques, commentateurs et scholiastes de Shakespeare ont été jusqu'à présent peu nombreux en Italie et sans mérite particulier ; M. Chiarini nous donne les premières études italiennes sur le grand poète qui soient vraiment œuvre de science et de goût. Publiées déjà séparément de 1887 à 1892, elles sont au nombre de sept et ont pour sujets respectifs le mariage et les amours de Shakespeare, les sources du *Marchand de Venise*, le juif dans l'ancien théâtre anglais, les sources de *Roméo et Juliette*, les femmes dans les drames de Shakespeare et dans la *Comédie* de Dante, la question baconienne. La plupart, comme on le voit, sont des chapitres d'histoire littéraire, même d'érudition ; l'auteur y fait preuve de connaissances étendues et sûres, jointes à une critique judicieuse et sensée ; dans une matière où beaucoup laissent à leur imagination le soin de compléter, parfois de corriger les renseignements trop rares, M. Chiarini reste sur ses gardes, marque bien la limite entre l'assuré, le probable, le douteux, et quand il expose les conjectures d'autrui ou les siennes, marque expressément que

ce ne sont que des conjectures. Dans l'essai qui ouvre le volume, il fait justice (trop longuement, l'œuvre ne valant pas cet honneur) d'une de ces biographies fantaisistes de Shakespeare qui continuent d'éclore, puis essaie à son tour de chercher la clé des mystérieux sonnets, adopte les ingénieuses hypothèses de M. Tyler et les fortifie de nouvelles considérations (remarque intéressante sur l'importance du sonnet 20, p. 75). Les études de sources sont des exposés amples et bien ordonnés de tout ce qu'on a pu découvrir sur les origines et les prototypes de certaines pièces de Shakespeare ; l'auteur s'y sert, comme c'est son droit et son devoir, de ce qu'ont trouvé avant lui ses devanciers ; il fait surtout grand usage des belles éditions de M. Furness, mais, s'il n'est pas et ne peut être partout original, il ne laisse pas à l'occasion d'ajouter de son propre fonds. C'est ainsi que la connaissance qu'il a de l'ancienne littérature italienne nous vaut des observations curieuses à propos de *Roméo et Juliette* et surtout une bonne discussion sur les prétendus rapports de ce drame avec l'*Adriana* de Groto.

Il y a également beaucoup à louer dans les études purement critiques. L'auteur, par exemple, montre fort à propos que *le Marchand de Venise* ne fut nullement un plaidoyer pour la tolérance, et il analyse de façon pénétrante les beautés de *Roméo et Juliette*. En revanche, certains rapprochements qu'il établit entre Dante et Shakespeare paraissent artificiels, et comment savoir si Dante « eût pu, en d'autres temps et parmi d'autres soins, devenir le Shakespeare de l'Italie » (p. 460) ? Parfois aussi l'admiration que professe M. Chiarini pour telle pièce, telle scène, tel personnage est vraiment un peu trop entière et appelle quelques légères réserves. Ce sont là, on le voit, des reproches sans gravité, et, dans l'immense littérature qui croît sans cesse autour de Shakespeare, ces *Études* sont du nombre, assez petit en somme, des bons ouvrages. A. Barbeau.

HISTOIRE

Histoire de l'Église. Manuel à l'usage des séminaires. 2e éd. française. par le Dr H. Brück. Paris, Lethielleux, 2 vol. in-8 de vi-646 et 560 p. — Prix : 12 fr.

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de l'*Histoire de l'Église* du savant professeur d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Mayence. Six éditions allemandes et deux éditions françaises marquent son succès. La deuxième édition française qui nous occupe a été « entièrement recomposée, revue et corrigée, publiée d après la sixième édition allemande, enrichie de documents nouveaux puisés aux archives du Vatican. » Elle s'adresse spécialement aux élèves de nos grands séminaires ; mais prêtres et laïcs instruits pourront certainement bénéficier de la

lecture de cet important ouvrage. Chronologiquement, il se divise en trois époques. La première comprend l'étude de l'influence du catholicisme sur les peuples gréco-romains. Elle s'étend de la fondation de l'Église à la condamnation de l'hérésie des monothélites (680). Dans la seconde est étudiée « surtout l'influence de l'Église sur les populations de la Germanie, depuis la migration des peuples jusqu'au XVIe siècle. » La troisième va de la Réforme jusqu'à nos jours ; elle a particulièrement pour objet la lutte de la civilisation moderne contre les principes divins et éternels. « Notre but, en composant cet ouvrage, dit l'auteur, a été principalement de présenter un tableau clair, concis, fidèle, des principaux événements de l'histoire de l'Église depuis sa fondation jusqu'à nos jours et, autant que le comporte l'étendue de ce manuel, d'y joindre l'indication des sources. Afin de permettre au lecteur non-seulement d'approfondir l'étude des faits, mais de les graver plus facilement dans la mémoire, nous nous sommes attaché d'une manière toute spéciale à faire un ouvrage pratique, répondant aux exigences de la science et aux besoins des élèves des séminaires. Pour remplir ce programme, nous avons apporté le plus grand soin à la rédaction de la partie bibliographique et nous ne nous sommes pas borné à citer les ouvrages spéciaux sur les divers points de notre sujet, mais nous avons renvoyé fréquemment aux dissertations savantes, aux publications périodiques, où les questions se trouvent longuement élucidées. En outre, nous avons très souvent accompagné nos citations de courtes remarques critiques ou de références mentionnant les commentaires de longue haleine » (*Préf. de la 6e éd.* p. VI). Il a été aussi tenu largement compte des publications faites des documents des archives Vaticanes, depuis leur ouverture publique aux savants par Léon XIII.

La parfaite orthodoxie du Dr Brück, la conscience scrupuleuse et la droiture avec lesquelles les points controversés ont été traités, non moins que ses recherches immenses donnent à son livre une haute autorité, si bien qu'il n'a pas été traduit seulement en français, mais en anglais (Einsiedeln et New York, etc., 1885), en italien, (Bergame, 1888). Comme en témoigne la deuxième division de l'ouvrage citée antérieurement, il est notamment fait à un point de vue germanique, et malgré les soins que l'auteur a accordés à la partie bibliographique, en remaniant son travail pour la deuxième édition française, nous sommes obligé, à regret, de constater que ce qui concerne la bibliographie française n'est pas au point. Pour ne signaler que quelques lacunes importantes, remarquons que le *Répertoire des sources historiques du moyen âge* de M. le chanoine Ulysse Chevalier n'est cité qu'une fois, croyons-nous. Dans la note sur la Paléographie, le livre capital de M. Prou sur la Paléographie n'y paraît pas. Ensuite, pourquoi ne pas indiquer que des traductions françaises existent pour les ouvrages d'Héfélé sur

les Conciles, pour les Histoires d'Alzog, de Kraus, d'Hergenrœther.

LOUIS ROBERT.

L'État pontifical après le grand schisme, par JEAN GUIRAUD, *étude de géographie politique (Bibliothèque des Écoles françaises de Rome, fasc. 75)*. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de 251 p. avec trois cartes. — Prix : 14 fr.

Il faut prendre ce livre pour ce qu'il est : une étude de géographie politique dont l'objet est l'État pontifical pendant la première moitié du xve siècle. Grâce à l'érudition de l'auteur, qui, connaissant à fond l'Italie centrale, en aime à la fois les paysages et les souvenirs, nous pouvons reconstituer dans notre pensée cette région telle qu'elle apparaissait à un contemporain de Martin V, avec ses barons féodaux, ses communes, ses abbayes : nous pouvons nous faire une idée de l'épouvantable anarchie à laquelle elle était livrée et comprendre ainsi comment la force des choses amena, après une inévitable réaction, la constitution d'un pouvoir centralisé à Rome et dans les grandes villes d'Italie.

Le 1er livre est une sorte d'introduction générale, intitulé : « La Décomposition de l'État pontifical pendant le grand schisme. » Dans les livres suivants sont étudiés en détail : la province de Campanie et Maritime, celle du patrimoine de Saint-Pierre en Tuscie, puis la *Terra Arnulforum* (entre Spolète et la Nera), enfin l'Ombrie, les Marches et la Romagne. Ces chapitres peuvent paraître monotones à qui entreprend de les lire les uns après les autres ; c'est toujours la même sombre histoire d'une période de sanglants désordres. Mais chacun d'eux n'en est pas moins une mine abondante de précieux renseignements. Ici vous apprenez comment Martin V, le pape Colonna, réussit à organiser « en une redoutable puissance féodale, » les domaines de sa famille, si bien qu'après lui les Colonna dominent toute la région qui s'étend de Rome à Naples, par des positions stratégiques que relient à merveille des vallées ou des routes transversales; aussi peuvent-ils à eux seuls tenir en échec la puissance pontificale. Plus loin vous assistez au développement d'une famille qui, du treizième au seizième siècle, « n'a cessé de grandir à l'ombre de l'Église, jusqu'au jour où elle l'a gouvernée avec le pape Paul III : » il s'agit des Farnèse et surtout de Ranuce, qui, au temps de Martin V, fut le véritable fondateur de la grandeur de ses descendants. Ailleurs vous lisez l'histoire des Malatesta de Rimini et de Pesaro ; elle s'arrête malheureusement au moment où Sigismond Malatesta s'entoure de la cour brillante de Rimini, présidée par Isotta, et va construire le fameux temple qui est l'un des plus beaux monuments de la première Renaissance. Au moins nous aurons appris, non sans étonnement, qu'un des frères de Sigismond, Galeotto-Robert, mourut en odeur de sainteté.

Je ne donne ces indications qu'à titre d'exemples ; car il est impossible de songer à analyser ce livre si plein de faits. On peut en tout cas affirmer qu'il sera fort utile à quiconque voudra se faire une idée de l'état lamentable de l'Italie centrale pendant une grande partie de ce xve siècle, d'ailleurs si brillant. Il est toutefois à regretter que l'auteur ait publié son livre trop tôt pour utiliser le bel ouvrage de M. Noël Valois sur le grand schisme. P. F.

Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices par A. de Boislisle. Tomes XII et XIII. Paris, Hachette, 1898, 2 vol. in-8 de 683 et 677 p. (*Les Grands Écrivains de la France.*). — Prix : 7 fr. 50 le volume.

La période comprise dans ces deux volumes s'étend du rappel de la duchesse de Nemours, en janvier 1701, à la légitimation du fils du duc d'Orléans et de Mlle de Séry en 1706. C'est l'époque des batailles de Hochstedt et de Ramillies, de la naissance du duc de Bretagne, de la mort du cardinal de Coislin et de Ninon de Lenclos, du refus donné à Tréville pour l'Académie à cause de son attachement à Port-Royal, de la promotion des maréchaux comme chevaliers de l'ordre, de l'interception de la lettre de l'abbé d'Estrées, du séjour de la princesse des Ursins à Versailles et de mille autres événements de cour qui exercent la verve souvent caustique du chroniqueur. On trouve là des croquis vigoureusement brossés sur Villars, Vendôme et Villeroy, sur l'abbé de Polignac et le cardinal de la Trémouille. Les détails en sont souvent des plus réalistes : tels ceux qui concernent les premières relations d'Alberoni avec le duc de Vendôme ; le moindre est ce propos du maréchal de Villeroy, grand routier de cour, ayant l'habitude de dire plaisamment « qu'il falloit tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils étoient en puissance, et le leur renverser sur la tête sitôt qu'on s'apercevoit que le pied commençoit à leur glisser. » Ces manières de parler déroutent un peu les lecteurs qui ne sont pas suffisamment au fait des usages de la vieille cour et du rôle public qu'y jouaient les chaises percées. Nous parlons moins gras de nos jours, mais je ne sais trop si nous en valons davantage. Les annotations et les appendices de M. de Boislisle sont toujours merveilleux d'abondance et de précision : ils font la joie des chercheurs et le désespoir de ses rivaux. Après avoir travaillé à fond l'histoire littéraire et biographique des académiciens et des Bretons, je trouve là sur les Berthelot, sur les Coislin, sur les Testu, sur les Polignac, sur les Rohan, une foule de références qui m'avaient échappé. Lorsque M. de Boislisle aura terminé sa publication, on possédera, non pas seulement un répertoire de portraits et d'anecdotes sur les principaux personnages de la fin du xviie siècle et du début du xviiie, mais une véritable

bio-bibliographie de tous ceux dont a parlé Saint-Simon. Et la conscience de ces annotations est telle que je signale au t. XII, p. 17, une rectification au t. I. p. 37. Je me suis plaint ailleurs de l'abondance des pages d'*addenda* et *d'errata* qui terminent certains ouvrages et qu'on va rarement consulter. Ici ces pages sont très nombreuses, trente-huit au tome XII, et trente-huit aussi au tome XIII ; mais l'inconvénient n'est pas de même ordre parce que chaque volume est terminé par une table de noms très complète qui réfère même à ces additions.

René Kerviler.

Marie-Antoinette Dauphine, d'après de nouveaux documents, par Pierre de Nolhac. 3e édition. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de 339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Trois éditions en un an disent assez le mérite de cet ouvrage, et le nom seul de l'auteur en est une garantie. Il est peu d'écrivains qui connaissent mieux leur XVIIIe siècle que M. de Nolhac, il en est peu qui soient aussi autorisés que lui à parler de Versailles, de la famille royale et de cette jeune femme qui, en 1770, apportait le charme de sa fraîcheur et de sa pudeur dans le vieux palais de Louis XIV et jeta un dernier éclat sur le trône déjà ébranlé des Bourbons. Quand Marie-Antoinette arriva en France, Mme du Barry venait d'être présentée à la cour, elle était maîtresse déclarée, et cette puissance occulte et scandaleuse fut le premier obstacle auquel se heurta la fière conscience de la jeune princesse. Les quatre ans qui s'écoulent entre le mariage du Dauphin et la mort du Roi, sont quatre années de luttes entre la favorite et la petite-fille, lutte où, par une étrange inconséquence, la favorite a pour elle le Roi, l'Impératrice, l'ambassade, les ministres et où, malgré tant d'alliés tout puissants, elle est vaincue par la petite-fille abandonnée à elle-même. C'est que celle-ci en revanche, s'appuie sur sa conscience et sur l'opinion publique. L'Autriche l'a pleurée ; la France l'a adoptée et quand, au bout de trois ans, malgré les intrigues et les embûches, elle fait enfin à Paris son entrée officielle et triomphale, le vieux duc de Brissac peut lui dire en la montrant à la foule qui l'acclame : « Madame, n'en déplaise à M. le Dauphin, voilà deux cent mille amoureux de votre personne. »

Ces succès de la Dauphine, ces espérances de la France, M. de Nolhac les constate dans un beau livre et il constate aussi que tout les justifie. Quels que soient les reproches de Marie-Thérèse, qu'il ne faut pas toujours accepter dans leur entier, quelque livrée à elle-même qu'ait été Marie-Antoinette, pendant cette période, entre un grand-père timide, un mari apathique et de vieilles tantes maussades, il est certain qu'elle a fait effort pour compléter son éducation assez négligée à Vienne, se corriger de ses défauts, former son caractère et diriger son esprit qui avait plus d'exactitude que de goût naturel pour les affaires sérieuses. Son

grand malheur, on l'a dit souvent, mais on ne saurait trop le répéter, c'est d'avoir régné trop jeune. Et c'est pourquoi il est permis de redire aussi que, malgré bien des épreuves et de petits ennuis, ces quatre années où elle fut Dauphine, furent les plus heureuses de sa vie.

On n'a pas oublié l'éclatant et légitime succès de la première édition de ce livre, avec l'attrait de son beau grand format et de ses splendides reproductions de gravures du temps. Tous les amateurs se la sont disputée. L'édition nouvelle, plus modeste, ne sera pas moins appréciée ; car à défaut du luxe qui n'est qu'un ornement passager, il lui reste ce qui fait la valeur vraie d'une œuvre et d'une œuvre historique : la sûreté de l'érudition, l'authenticité des sources, l'art de la composition et le charme du style. MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Église de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801, par l'abbé DELARC. T. II et T. III et dernier. Paris, Desclée et de Brouwer, 1897, in-8, de 495 et 503 p. — Prix des trois volumes : 20 fr.

Le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXXIV, p. 445-448) du premier volume de cet ouvrage qui s'arrêtait à la fin de la Constituante (30 septembre 1791). Le tome II, ch. x-xv, embrasse la Législative et la Convention jusqu'à l'inauguration du culte de l'Être suprême (20 prairial an II) ; le tome III, ch. XVI-XXI, est consacré au Tribunal révolutionnaire et à la Convention, parcourt rapidement le Directoire et s'arrête, après le Concordat, à la réorganisation de l'Église de Paris. Une longue et soigneuse table analytique (p. 443-596) termine l'ouvrage.

Nous regrettions déjà, à propos du tome Ier, que M. Delarc s'effaçât trop souvent lui-même derrière les travaux d'autrui. Ce penchant s'est accentué dans les deux derniers volumes. L'auteur s'est complu à reproduire *in-extenso* de très longs documents qui n'ont pas de relation étroite avec son sujet ou qui dépendent trop de l'histoire générale ; ainsi, le testament de Louis XVI et la dernière lettre de Marie-Antoinette, que tout le monde a sous la main ; la relation des souffrances des prêtres sur les pontons de Rochefort, celle d'une sœur ursuline qu'il eût fallu se borner à brièvement analyser. Les trois chapitres que M. Delarc consacre au Tribunal révolutionnaire ont le tort de passer en revue tous les prêtres, de quelque diocèse qu'ils soient, dont la tête est tombée sur l'échafaud à Paris, tandis que le lecteur attendait exclusivement une liste de prêtres du diocèse. L'espace assez large accordé à l'auteur se trouve donc envahi par des matières un peu étrangères à l'Église de Paris. Il en résulte que des questions qu'il eût été intéressant de voir traiter ont été omises. Qu'étaient devenus les prêtres de Paris dans l'émigration ? Question difficile sans doute ; elle n'est pas même indiquée. Que sont devenues les paroisses de 1792 à 1801, du moins les

principales ? Là encore, il y avait matière à recherches, mais bien des documents déjà exhumés ; il n'en est rien dit. Le Directoire et les débuts du Consulat sont traités comme des chapitres plutôt d'histoire générale que d'histoire parisienne. Je ne signale que les principaux desiderata. Il ne faut pas, néanmoins, méconnaître les ressources qu'offrent ces trois volumes : c'est beaucoup d'avoir réunies sous la main les pièces, même un peu communes : on commence par là les dossiers. C'est beaucoup aussi d'avoir osé affronter cette difficile histoire : les documents en sont si rares ! M. Delarc a montré qu'on pouvait, qu'on devait même se mettre à l'œuvre ; il a tracé des cadres. D'autres, à sa suite, rempliront plus abondamment ceux qu'il a ébauchés et en traceront d'autres. Il y aura peut-être lieu à bien des monographies avant que puisse se constituer l'histoire entière du diocèse : ce ne sera pas l'œuvre d'un seul.

Quinze gravures ornent ces tomes II et III ; citons les façades de l'église du Saint-Sépulcre, de l'église Saint-Benoît, l'église des Minimes, celle de Saint-Victor et des Grands-Augustins. En tête du tome II, se trouve un plan des anciennes paroisses de Paris. VICTOR PIERRE.

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, par EDMOND BIRÉ. IV. *La Chute des Dantonistes, 5 novembre 1793 - 6 avril 1794.* Paris, Perrin, 1897, in-12 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait le succès qu'ont remporté les trois premiers volumes du *Journal d'un bourgeois de Paris.* Celui qui vient de paraître ne sera pas moins lu et médité. Il comprend la triste période qui va du 5 novembre 1793 au 6 avril 1794, de la mort de Mme Roland à celle de Danton. Les Girondins sont vaincus et guillotinés ; mais leur chute ne ramène la paix ni dans la Convention ni dans la France. La lutte est entre leurs vainqueurs et il s'agit de savoir à qui appartiendra le suprême pouvoir. A la Commune et à la Convention, aux Jacobins et aux Cordeliers, c'est assaut de violences, de scandales et de folies. Le 7 novembre 1793, l'évêque de Paris, Gobel, dans une scène honteuse, vient, avec quelques misérables adeptes, déposer sur la tribune de la Convention ses lettres de prêtrise et quelques jours après, c'est la châsse de sainte Geneviève qui est détruite et ses reliques brûlées. Puis Chaumette et Hébert installent sur l'autel de Notre-Dame, sous le nom de déesse Raison, une danseuse, Mlle Aubry et bientôt dans toutes les églises le prétendu culte de la raison est substitué au vieux culte national. Mais Robespierre s'alarme de l'ascendant que semble prendre sur la populace le père Duchesne et le 24 mars il l'envoie à la guillotine au milieu des sarcasmes et des huées de la foule, si facilement et si cruellement mobile.

Dix jours après, le 5 avril, c'est la mort de Danton et de Camille Des-

moulins. Furent-ils sacrifiés, comme on le prétend, parce qu'ils voulaient enrayer la Révolution, supprimer ou tout au moins modérer le tribunal révolutionnaire, et ouvrir les prisons ? Le Bourgeois de Paris ne le croit pas ; par des citations de discours de l'audacieux tribun et du *Vieux Cordelier* même, il montre que la modération de Camille et de Danton fut plus apparente que réelle et désavouée par eux. Mais eux aussi portaient ombrage à Robespierre, et ce fut le motif vrai de leur perte qu'ils rendirent facile par leur imprévoyance et leur faiblesse et l'on a pu leur appliquer ce mot connu : *Patere legem quam fecisti.*

Ici s'arrête ce volume qui en appelle au moins un autre. Après la chute de Danton il nous faut voir celle de Robespierre. On sait comment procède l'auteur. « M. Edmond Biré, a écrit excellemment le regretté secrétaire perpétuel de l'Académie française, met en scène un narrateur supposé, un témoin imaginaire qui, jour par jour, rend compte à la fois des événements dont Paris est le théâtre pendant cette année terrible et de l'impression qu'ils produisent sur l'esprit public effrayé. » « Cette sténographie quotidienne a tout l'intérêt d'un roman et toute la portée sérieuse d'une véritable histoire où pas un fait n'est avancé sans une preuve, sans un document à l'appui. Le récit saisissant est aisé, vif et naturel. L'auteur est un érudit et un écrivain. » Après un tel éloge, sorti d'une telle plume, que pourrions nous ajouter ?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'Outre-tombe, par CHATEAUBRIAND. T. IV, V et VI. Paris, Garnier, 1897, in-8 de 544, 543 et 554 p. — Prix : 6 fr. le vol.

Ces trois volumes complètent la nouvelle édition des *Mémoires d'Outre-tombe* que vient de donner la maison Garnier. C'est un grand service qu'elle rend aux lettres : le plus varié, le plus éloquent, le plus curieux des ouvrages de Châteaubriand ; celui qui le peint le mieux dans ses grandeurs, ses prétentions et ses petitesses ; l'œuvre de sa vieillesse, souvent chagrine mais verte encore et pleine d éclairs ; on la connaissait mal, on l'abordait difficilement, on ne se la procurait qu'à un prix très élevé. Or, voici que cette œuvre devient classique ; elle fait son entrée parmi les livres scolaires, et, cette année même, le premier volume des *Mémoires* est inscrit en tête du programme de licence. Nous avons déjà parlé des trois premiers volumes ; quelques mots doivent suffire pour signaler les sujets traités dans les trois derniers.

Le tome IV débute par la seconde abdication de Bonaparte; l'auteur le suit à Sainte-Hélène. Viennent alors les affaires intérieures jusqu'à la mort de Louis XVIII et l'avènement de Charles X, les ambassades à Berlin et à Londres. Que de pages sur Villèle, Corbière ; sur les grands personnages d'Angleterre et de Prusse ; sur Mme de Staël, Mme Récamier,

Benjamin Constant ! — Le tome V montre Châteaubriand ambassadeur à Rome. La révolution de 1830 éclate ; on lira son piquant entretien avec Marie-Amélie, Madame Adélaïde et le duc d'Orléans (p. 287) ; son évolution vers Carrel, Béranger ; son arrestation lors de l'expédition de la duchesse de Berry, son voyage à Prague. Le tome VI donne la suite du voyage, l'entrevue avec Charles X, la peinture de la vie des princes exilés, peinture assaisonnée de beaucoup de malice : Châteaubriand voit, rend, accentue. Quelque temps après, il va à Venise, il se rencontre avec la duchesse de Berry ; il devient de nouveau son ambassadeur auprès du roi déchu. Page 223, on lira en quelques lignes le plus joli et le plus exact portrait de la duchesse. Le volume termine par divers portraits ; le plus étudié est celui de M. de Talleyrand. Enfin viennent des récapitulations, des conclusions qu'on a souvent citées, par exemple : « L'idée chrétienne est l'avenir du monde » (p. 374-379). Une longue généalogie de la famille Châteaubriand clôt ce grand ouvrage, qu'illustrent quarante-huit gravures réparties dans ces six volumes.

M. Molé, qui n'aimait pas Châteaubriand, écrivait de lui à M. de Barante, le 28 octobre 1831 : « Il fait maintenant du Voiture, comme il faisait autrefois du Bernardin de Saint-Pierre et du Bossuet, etc ; car cet homme prétendu si original imite toujours. » L'illustre homme d'État manquait ce jour-là de justice et de goût ; l'originalité de Châteaubriand se marque aussi bien dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, son dernier ouvrage, qu'elle s'était montrée naguère dans le *Génie du christianisme*, dans *René* et dans les *Études historiques*. VICTOR PIERRE.

Souvenirs du général comte FLEURY. Tome Ier, **(1837-1859)**. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 481 p. — Prix : 7 fr. 50.

En 1837, un jeune désœuvré de vingt-deux ans, qui venait de dissiper joyeusement une fortune honnête, s'engageait aux chasseurs d'Afrique et, sous le patronage du légendaire Yousouf, obtenait bientôt l'épaulette. Chef d'escadron onze ans après, c'est-à-dire à l'âge où tout autre se fut estimé heureux de devenir capitaine, ce jeune homme auquel des circonstances banales avaient fait accorder un avancement que peu d'officiers du premier Empire purent obtenir, jugea cependant à propos d'abandonner une carrière qui lui avait été si favorable, pour se lancer dans la politique. Devinant avec une perspicacité étonnante dans le prince Louis Napoléon une fortune et un avenir brillants, il se donna à lui corps et âme et devint, dans des circonstances critiques, son principal agent d'affaires, son factotum, son bras droit. Dès cet instant le commandant Fleury est un personnage influent du bonapartisme, un personnage sans lequel le prince ne fait rien, sans lequel il ne peut pour ainsi dire rien faire. C'est Fleury qui, grâce à

ses connaissances dans l'armée, présente au futur Souverain les candidats militaires qui l'aideront dans son coup de force ; c'est Fleury qui distribue les places, les grâces qui attireront les hésitants ou viendront à bout des résistances de certains adversaires. Il s'entend aussi bien aux pourparlers adroits et secrets qu'à la mise en scène bruyante et même tapageuse. Il contribue donc puissamment au succès du coup d'État, à la résurrection de l'Empire. C'est un adjoint précieux qui, dans une sphère non pas complètement en vue mais très étendue pourtant, travaille, s'agite, aboutit à un résultat. Nommé bientôt colonel des Guides de la garde, il exerce, dans cette fonction relativement subalterne, une influence tout à fait extraordinaire. Il travaille en dessous ou à côté du ministre de la guerre et c'est, la plupart du temps, lui qu'on écoute et non pas le ministre. C'est un admirateur fervent du maître qu'il s'est donné et qui pour lui a toutes les qualités. Aucun régime ne saurait approcher de celui que nous a rendu la fin de décembre 1852 : la France a atteint son âge d'or et n'a plus rien à souhaiter !

C'est dans l'esprit de glorification perpétuelle que nous venons de dire que sont écrits les Mémoires du général Fleury dont le premier volume vient de paraître. On y trouvera comme détails intéressants de longs chapitres consacrés à la préparation et à l'organisation du coup d'État, aux débuts de l'Empire, au mariage de Napoléon III, à la partie politique plutôt que militaire de la campagne de 1854-56. On est stupéfait de voir la naïveté, la candeur avec laquelle l'ancien écuyer de l'Empereur nous raconte comme les plus simples du monde les actes les plus contestables et les plus contestés, les démarches les plus singulières, les tentatives les plus compromettantes. Ainsi quand en 1848 il arriva à Paris, décidé à prendre parti pour le candidat au pouvoir qui lui paraîtra avoir le plus chance d'aboutir, ses premières hésitations entre le prince Louis et le duc d'Aumale sont tout à fait typiques. Ses doléances au sujet du parti légitimiste qui persiste dans ses abstentions et dans sa fidélité au souverain légitime ne le sont pas moins. Étrange aussi cet aveu d'un ancien chef d'escadrons que « depuis son avènement au pouvoir le prince le consultait toujours sur la valeur des officiers de tous grades que le ministre présentait à sa nomination, et qu'aucune nomination n'avait lieu à cette époque sans qu'il fut appelé (lui commandant Fleury) à donner son opinion. » Il ajoute à la vérité que les considérations politiques ne le guidaient pas dans ses appréciations ; mais se rend-on toujours compte de son impartialité dans de telles circonstances? Que dire d'ailleurs du Souverain qui subit à ce point une influence aussi peu admissible ! Nous avons rarement vu un écrivain faire l'apologie du régime de son choix avec cette désinvolture et cette conviction. Cette louange et cet hosannah

perpétuel deviennent fastidieux quand ils ne sont pas pénibles, douloureux ou même absurdes comme dans le passage où le général Fleury assure que quand l'Empereur rendit son épée à Sedan « il était inspiré par le sentiment le plus digne d'admiration. » — Non, les mères de France n'ont pas compris « ce dévouement sublime » et nous ne croyons pas que « l'histoire impartiale » dise jamais que l'Empereur a voulu, en capitulant le 1er septembre 1870, « sauver la vie à cent mille de ses enfants. » — Ne valait-il pas mieux d'ailleurs que ces soldats périssent sur le champ de bataille que dans les prisons de l'Allemagne où, avec la douleur qui brise l'âme, ils devaient subir la maladie et la souffrance qui tue le corps. En vérité, il faut être inconscient ou bien osé pour écrire, vingt-sept ans après Sedan, de pareilles énormités. Non, ceux qui ont vu l'Empereur du 13 août au 1er septembre, ceux qui se rappellent cet œil atone, ce visage insouciant d'un homme que la souffrance physique — moindre peut-être que la douleur morale — rendait déjà indifférent à tout, ne diront jamais qu'en rendant son armée à Sedan, Napoléon eût en vue « un dévouement sublime. » Ce grand sceptique, ce fataliste cédait sans conviction, sans grandeur, à une situation qu'il sentait l'écraser par sa faute. C'est ce que l'histoire a déjà dit et que la postérité confirmera. Ce ne sont pas des jugements sur l'Empire qu'il faut rechercher dans les Mémoires du général Fleury ; mais surtout des jugements sur la façon dont a été préparé l'Empire. Ce que l'on y rencontrera, ce sont des faits curieux, des anecdotes peu connues, les témoignages les plus frappants d'immoralité politique qui constitue souvent la base gouvernementale à cette époque. Tels qu'ils sont, ces Mémoires seront une contribution précieuse pour ce qu'on pourrait appeler les petits côtés du second Empire, mais leur portée ne va pas au delà d'un récit de coulisses et d'un journal d'anecdotes de cour ; c'est dans ce sens qu'il faut les prendre et les lire. ARTHUR DE GANNIERS.

M. Thiers, le comte de Saint-Vallier, le général de Manteuffel. La Libération du territoire, 1871-1873, par HENRI DONIOL. Paris, Colin et Cie, 1897, in-8 de XVI-451 p. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage de M. Doniol est le récit des négociations qui ont eu lieu entre M. Thiers et le gouvernement allemand par l'intermédiaire du général de Manteuffel, commandant en chef de l'armée allemande d'occupation, pour obtenir la libération du territoire, avant le terme fixé par le traité de Francfort. Ces négociations étaient officiellement suivies à Berlin et à Versailles. Mais en même temps deux personnages y eurent une grande part : le général de Manteuffel dont le

quartier général fut établi successivement à Compiègne puis à Nancy, et le comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire du gouvernement français auprès de lui.

M. Doniol s'est attaché à l'histoire des relations qui se sont établies entre les deux gouvernements par l'intermédiaire insolite de ces deux personnages et a mis au jour une correspondance inédite du plus haut intérêt échangée entre M. Thiers et eux.

Cette correspondance fait ressortir l'estime et la confiance réciproques qui n'ont pas tardé à régner dans les rapports entre M. Thiers et le général allemand. M. Doniol met en lumière le caractère chevaleresque de M. de Manteuffel et le généreux désir dont il fit preuve d'adoucir pour le vaincu l'amertume de la défaite, autant qu'il pouvait le faire sans nuire aux intérêts de son propre pays. Le zèle intelligent, le sang-froid et la sûreté de jugement avec lesquels M. de Saint-Vallier s'acquitta de sa pénible mission sont l'objet de justes éloges.

Dans le lointain apparaît la figure du prince de Bismarck, bourru et difficile, mais point inaccessible à un sentiment de pitié pour la France, du moment que la rigueur était inutile et qu'on lui fournissait des preuves de l'acceptation de la défaite et du désir d'exécuter ces traités — mais souvent contrecarré dans ses velléités d'humanité par le parti militaire allemand qui craignait toujours de n'avoir pas assez abaissé la France.

A l'arrière-plan l'empereur Guillaume qu'on devine ballotté entre divers sentiments contradictoires : une sorte de haute générosité pour une nation vaincue dont les marques d'impuissant héroïsme avaient plus d'une fois conquis son admiration, — le désir, légitime après tout, de donner un caractère définitif au triomphe de ses armes et aux assises de son jeune empire, — une crainte vague des idées révolutionnaires et l'appréhension de voir un foyer s'en établir aux portes de l'Allemagne, mais en même temps la sensation très nette qu'elles lui étaient utiles en ce sens que, régnant en France, elles maintenaient notre malheureux pays dans un état de faiblesse utile à sa politique extérieure. En même temps s'agite le personnage énigmatique du comte d'Arnim, ambassadeur allemand auprès du gouvernement français, fonctionnaire indocile vis-à-vis de son chef le prince de Bismarck, jaloux du général de Manteuffel et paraissant n'avoir jamais partagé pour la France les sentiments généreux d'un soldat qui l'avait vaincue. Le comte d'Arnim, haïssant la France à titre d'Allemand et les républicains français à titre de monarchiste et de conservateur, n'avait pas l'esprit assez délié pour comprendre la profonde politique de Guillaume Ier et du prince de Bismarck, politique qui consistait à favoriser l'établissement en France d'un gouvernement aussi éloigné de la révolution violente, qui eût pu être conta-

gieuse, que de la restauration monarchique qui eût été le relèvement de la nation vaincue et aussi, pensait-on, un succès moral et un appui pour la Papauté, adversaire de la politique allemande à la fois en Allemagne et en Italie. Froissé dans sa personne de ce que la société parisienne lui témoignait une froideur assez naturelle, M. d'Arnim se plaignait tantôt de ce que la France reconstituait trop vite ses forces et tantôt de ce que le parti révolutionnaire, à peine abattu par la défaite de la Commune, reprenait rapidement son influence.

M. Doniol est républicain et grand admirateur de M. Thiers. Il s'applique, et c'était bien son droit de chercher à le faire, à établir que la France n'a rien perdu à l'établissement du régime républicain après nos désastres et que M. Thiers lui a rendu plus de services qu'aucun autre gouvernement n'aurait pu lui en rendre. Mais nous osons dire que ses arguments ne nous ont pas convaincu et que la lecture attentive de l'ouvrage a fortifié en nous cette opinion que la protection de sa vieille dynastie, qui lui avait été si utile en 1815, a singulièrement manqué à la France en 1871. M. Thiers, malgré son prestige personnel et l'estime dans laquelle il était tenu à Nancy et à Berlin, traitait à peine d'égal à égal avec le prince de Bismarck. Que la France n'eût-elle pas gagné à être représentée par un Roi qui, sans aucune responsabilité dans les fautes de l'Empire, eût nécessairement traité d'égal à égal non seulement avec Guillaume Ier, mais aussi avec Alexandre II et François-Joseph ?

L'auteur nous permettra deux critiques en terminant : l'une de fond, l'autre de forme. Au point de vue du fond, il oublie trop que le siège du gouvernement allemand était Berlin et non Nancy, et, dans sa très juste préoccupation de faire connaître le rôle de MM. de Saint-Vallier et de Manteuffel, il pourrait amener le lecteur non prévenu à oublier un peu le rôle si difficile et si efficace de M. de Gontaut Biron, ambassadeur de France à Berlin. Aussi nous ne saurions trop recommander de rapprocher de l'ouvrage de M. Doniol celui de M. le duc de Broglie sur la mission de M. de Gontaut à Berlin. Les tendances et les conclusions des deux ouvrages diffèrent sur beaucoup de points, et on ne saurait prétendre à se faire une opinion sur les événements qui ont marqué cette pénible époque sans les avoir lus l'un et l'autre.

La critique de forme est bien osée ; cependant il faut, croyons-nous avoir le courage de la faire : l'ouvrage est si compact, les phrases sont si longues, les incidentes si multipliées, qu'il se dégage de cet ensemble l'impression qu'on éprouve en lisant une traduction française d'un ouvrage allemand. Le livre est intéressant, mais il est lourd.

EUGÈNE GODEFROY.

Histoire et politique, par le duc DE BROGLIE. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-8 de 493 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce beau volume est formé d'articles écrits et de discours prononcés à différentes époques ; mais une grande inspiration patriotique donne un caractère d'unité à la réunion de ces morceaux d'origines diverses. Il eut été vraiment à déplorer qu'ils restassent disséminés. Ils composent un livre des plus remarquables : intérêt des sujets traités qui le plus souvent touchent à notre situation actuelle, profonde connaissance de la politique et de l'histoire, sagacité des appréciations, splendeur du style, telles sont les éminentes qualités qui donnent à cet ouvrage une valeur exceptionnelle. Tous ces mérites rendent fort difficile un compte rendu de courte dimension ; on voudrait s'arrêter à trop de points, à trop d'aperçus judicieux et il faut, le plus souvent, se borner à indiquer le numéro de la page dont on voudrait extraire des passages éclatants. Telle est la situation qu'il nous faut accepter. Le volume commence par un examen de la constitution de 1875. Quel est, demande M. le duc de Broglie, le rôle qu'elle assigne au chef de l'État ? Il démontre que cette constitution, mêlant des dispositions monarchiques à une loi républicaine (p. 3) annule le Président privé de toute action matérielle par l'irresponsabilité et de toute action morale par la nature de son origine (p. 66). Le douloureux anniversaire du jour où a été signé le traité qui arrachait à la France une partie d'elle-même (p. 71) a engagé l'auteur à remonter à cette date néfaste et à examiner ce que nous avons fait de ce quart de siècle. Il déplore l'engouement pour la politique coloniale, l'épuisement où elle pourrait nous laisser en présence d'ennnemis qui se réjouissent de nous voir ainsi éparpiller nos forces dans de lointaines expéditions. M. le duc de Broglie est amené à parler de l'influence russe. Il rappelle qu'aux dernières années de la Restauration, un rapprochement semblable eut lieu ; mais une condition de cette alliance était que la France profiterait de sa position pour faire rectifier en sa faveur les traités de 1815. « L'alliance russe, dit l'auteur, ouvrait à la France de 1828 la perspective d'une revanche de Waterloo, à la France de 1896, elle n'offre qu'une garantie contre l'aggravation de Sedan » (p. 157). L'auteur ne conteste pas toutefois que le rapprochement qui s'est opéré ne soit très précieux, puis, jetant un regard au delà de nos frontières, il s'irrite de voir rétablir le sauvage droit de conquête ; il s'indigne du mépris témoigné au vœu populaire et au principe des nationalités indignement violé (p. 159). Ces pages sont superbes.

Un livre de M. Henri Houssaye a provoqué un des morceaux les plus intéressants du volume ; il est intitulé *1815* (p. 163). L'heure est venue où l'on peut parler avec justice de la Restauration. M. le duc de Broglie remonte à la première rentrée des Bourbons et sur cette courte pé-

riode bien calomniée, il cite cette phrase d'une lettre que Mme de Staël, qui n'était pas royaliste pourtant, écrivait à Talleyrand (p. 189) : « Ils étaient si bons, si justes, une pareille année ne saurait s'oublier. » L'éloquent auteur fait un beau portrait de Louis XVIII : il le peint ramenant l'ordre et le calme après tant de crises. Il se rencontre avec Châteaubriand remarquant que la courte apparition de la Royauté rendit au retour de l'Ile d'Elbe le despotisme impérial impossible et contraignit Napoléon à promulguer les actes additionnels (Châteaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*, tome VI p. 447). On a ri de Louis XVIII comptant comme années de règne ses années d'exil ; mais sa persistance à affirmer ses droits, sa foi dans l'hérédité monarchique furent la seule garantie qui ait préservé l'unité nationale.

L'histoire et les réflexions qu'elle peut suggérer se mêlent d'une manière fort intéressante à l'élément biographique dans deux notices que M. le duc de Broglie a écrites, l'une sur Mme Anisson, sœur de M. de Barante, l'autre sur M. Andral. La politique occupe une place plus exclusive dans un superbe discours prononcé à la Société de l'histoire de France sur l'Unité nationale, née de l'accord des souverains et du peuple (p. 365). En recevant à l'académie M. Sorel, ses travaux et ceux de son prédécesseur Taine ont ramené M. le duc de Broglie sur un terrain qu'il connaît si bien et là encore, il est revenu à ce grand principe de l'hérédité qui lui est si cher. Jusqu'ici nous avons côtoyé l'homme d'État, nous voyons le chrétien fervent dans des rapports faits aux réunions des Frères de la doctrine chrétienne. L'auteur y examine le rôle des écoles laïques et fait voir combien vaine est leur prétention d'enseigner la morale en dehors des prescriptions de la foi. On sait que des hommes politiques ont cherché si une juridiction internationale ne pourrait pas clore pacifiquement les différends des États. M. le duc de Broglie a étudié, d'abord avec quelque incrédulité, cette importante question, dans une allocution prononcée à la Société d'histoire diplomatique (p. 493). Elle termine ce volume, l'un des meilleurs que nous ayons lus depuis longtemps.

COMTE DE PUYMAIGRE.

Essais diplomatiques nouvelle série, *précédés d'une Introduction sur la question d'Orient*, par le comte Benedetti. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de [illegible]-112 p. — Prix : 7 fr. 50.

Par les hautes fonctions qu'il a exercées en Orient et en Europe, M. Benedetti était qualifié pour entreprendre [illegible] d'information et d'appréciation. La nouvelle série des Essais est précédée d'une introduction sur la question d'Orient. [illegible] sur la nécessité d'une réforme en Turquie [illegible] réforme. M. Benedetti se demande si l'on peut [illegible] habile ou plus heureuse [illegible] y aurait pas

lieu de recourir à une occupation partielle. Cette suggestion n'est pas à dédaigner. Il y a aussi la solution successive, mais lente, de l'artichaut.

A côté de la réforme organique, il y a à prévoir le retour périodique des grands massacres. M. Benedetti établit facilement que, par une marche en avant de Kars, la Russie aurait pu couper court aux massacres. Il ajoute que l'Europe ne le lui a pas demandé. A cela, je rappellerai que l'Europe n'a pas non plus pris l'initiative d'inviter la France à intervenir en Syrie, lors des massacres de 1860. C'était à la Russie de le demander. D'un autre côté, l'art. Ier du traité du 4 juin 1878 impose au détenteur de Chypre le devoir d'intervenir pour « la protection des chrétiens » en Asie-Mineure. Les soldats turcs (car ce sont eux) ne nous auraient pas massacré un religieux à Marasch, si Chypre avait envoyé son pavillon à Mersine ou à Alexandrette, ce qui n'exigeait d'ailleurs, aucune autorisation préalable de l'Europe. Il n'y a qu'une seule manière d'arrêter les massacres, c'est celle de Napoléon III. J'ai dit ailleurs leur fait aux deux États qui enserrent l'Arménie par le nord et par le sud.

M. Benedetti, qui a résidé en Égypte, raconte avec détail les dernières années de Méhémet-Ali. Espérons qu'il nous en exposera un jour les premières années, qui furent les plus brillantes. Ce n'est pas que j'admire, même au point de vue de l'intérêt politique, le massacre des mameluks. La Russie a soumis ses Tcherkesses ; mais elle n'a pas exterminé cette noble race. Les mameluks constituaient ce qui manque à l'Égypte, une aristocratie d'hommes nativement supérieurs ; mais on ne peut pas demander à un bachy-bozouk de comprendre cette question des races que tant d'autres gens méconnaissent. Où j'admire Méhémet-Ali et sa famille, c'est dans la péninsule arabique, où ils ont eu à lutter contre des adversaires vraiment héroïques, comme Abd-Allah et Noury, qui sont allés mourir de male mort à Constantinople (Voir l'*Arabie contemporaine*, Paris, Challamel).

Les débuts en Syrie furent brillants, l'issue tragique. Là, les quatre alliés ont assurément soutenu les populations insurgées ; mais le soulèvement a eu pour cause primordiale la dure oppression d'Ibrahim, ses besoins d'argent, un dur recrutement, le désarmement de la Montagne. Le consul de France insistait pour signaler le danger à Paris ; mais l'engouement n'a pas d'oreilles, et la Syrie était perdue moralement pour Méhémet-Ali avant le bombardemeut d'Acre.

M. Benedetti expose aussi les votations qui, en 1882, ont livré l'Égypte aux Anglais, lesquels nous sollicitaient d'y entrer avec eux. « C'est dit-il, une lamentable histoire que celle de la politique de la France dans cette affaire. » Il l'attribue à l'instabilité ministérielle, « source de fréquents et d'irréparables mécomptes. » Cette instabilité est un effet naturel du parlementarisme.

Pour la stérile satisfaction d'isoler la France, Nicolas Ier avait suscité les événements de 1840, dont le contre-coup a été de ravir à la Russie la prépondérance qu'elle exerçait à Constantinople depuis Unkiar-Skélessi (1833). La prépondérance passait à l'Angleterre. Après Ponsonby, elle fut exercée par lord Stratford de Redcliffe. « Si la nature lui eût donné un autre caractère, il eût été un ambassadeur accompli (p. 216). » Dans sa lutte ininterrompue contre la France, il fut tenu en échec aussi fermement par le calme de M. Benedetti que par la nervosité du successeur.

A la manière de Plutarque, M. Benedetti établit un parallèle entre Bismarck et Cavour. A Plombières, Napoléon III et Cavour ne rêvaient que la conquête du nord et une fédération sous la présidence du Pape. Quant à Bismarck, s'il a viré d'un pôle à l'autre, il sut plus tard ce qu'il voulait et y amener les autres : M. Benedetti en informait son gouvernement en temps utile, comme il résulte d'un de ses *Essais*, que nous avons analysé ici. Enfin, l'auteur consacre quelques pages excellentes au recrutement du corps diplomatique. Comme pour les autres métiers, c'est affaire de sélection et d'apprentissage. Le principe démocratique du droit aux places et la cuistrerie ne sont pas des articles d'exportation.

A. D'AVRIL.

L'Affaire de Siam (1886-1896), par MATGIOI (ALBERT DE POUVOURVILLE), préface par Flourens, ancien ministre des affaires étrangères. Paris, Chamuel, 1897, in-16 de 325 p. avec cartes. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. de Pouvourville, ancien administrateur des affaires indigènes en Indo-Chine, a publié sous le pseudonyme annamite de Matgioi plusieurs volumes très remarqués sur la politique coloniale de la France en Extrême-Orient. L'auteur n'est pas optimiste à l'endroit de cette politique dont il a pu observer de près les inconséquences et les défaillances. Sa bête noire est l'ancien gouverneur de Lanessan dont il a eu personnellement beaucoup à se plaindre. D'ailleurs, les critiques qu'il formule volontiers contre ce personnage ont été confirmées par la disgrâce qui l'a rappelé en France. Il est vrai que le gouvernement métropolitain ne s'est pas corrigé de sa funeste manie de se servir des colonies pour se débarrasser des hommes politiques qui deviennent compromettants en France. M. Doumer gênait le Parlement et le Ministère par ses utopies financières ; on a trouvé fort ingénieux de l'envoyer faire l'essai de ses dangereuses théories en Indo-Chine ; tant pis si elle en meurt ; personne n'en a cure. On a besoin de la place d'ambassadeur à Vienne et on imagine de nommer celui qui la détient : gouverneur de l'Algérie ; il refuse sous le naïf prétexte qu'il ne connaît pas le pays qu'on veut lui faire administrer et préfère rentrer modestement dans la vie civile. Qu'à cela ne tienne ; le Ministère n'est pas embarrassé

pour si peu, et nomme à sa place le préfet de police. Comment s'étonner après cela des fautes lourdes que signale M. de Pouvourville, et certes les Anglais, qui procèdent tout autrement, ont beau jeu pour nous rouler en Extrême-Orient. Il est vrai qu'en ce moment eux-mêmes sont en assez mauvaise posture dans ces régions lointaines, et c'est là une constatation très intéressante, surtout par les conclusions qu'en tire l'auteur au point de vue de notre conduite future dans les mers de Chine. Dans le conflit sino-japonais, on se rappelle que la Russie, effrayée des rapides succès du petit peuple qui venait de montrer une grande supériorité sur le colossal empire dont le poids semblait devoir l'écraser, nous entraîna dans une politique de résistance qui surprit beaucoup de personnes en France. Chez nous, en effet, on a bien de la peine à se défendre de la funeste habitude d'agir par sentiment, et l'on ne comprenait pas que nous prenions parti pour ces méprisables Chinois contre les vigoureux et vaillants Japonais. Il s'agissait cependant d'éviter qu'une agglomération de plus de quatre cents millions d'hommes devinssent tributaires d'un état organisé et civilisé, mais hostile à l'influence européenne. Dressé et transformé par les Japonais, l'Empire chinois pouvait devenir redoutable et précipiter quelque jour sur la vieille Europe une avalanche de bandes disciplinées et bien armées. C'est ce danger que comprit la Russie parce qu'elle devait recevoir le premier choc et qu'avec l'appui de la France, elle parvint à conjurer. Or, l'Angleterre avait, dès le début, visiblement pris parti pour la Chine, croyant à son succès final et l'encourageant ouvertement à la lutte. Dès que les événements eurent mal tourné pour ses protégés, la perfide Albion les abandonna avec cette aimable désinvolture qui la caractérise. Les Chinois ont été fort impressionnés par ce changement de front; ils en gardent un vif ressentiment contre les Anglais et une grande reconnaissance pour les Russes et les Français qui les ont pris au dernier moment sous leur protection. Dans ces derniers temps, M. Girard, ministre de France en Chine, a fort habilement tiré parti de cette situation pour obtenir de très appréciables avantages. M. de Pouvourville adjure le gouvernement français de s'entendre franchement avec la Chine pour tenir en échec sur les marchés de l'Extrême-Orient nos rivaux : Anglais, Allemands et Japonais. L'occasion est unique pour partager avec la Russie l'hégémonie de l'Extrême Orient. Pas de sentimentalisme, de la politique d'intérêt : telle est la thèse très ingénieusement développée dans ce livre d'une réelle valeur et que liront avec plaisir tous ceux qui s'intéressent au développement de l'influence française dans la haute Asie.

COMTE DE BIZEMONT.

Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, par P. Quesvers et H. Stein. Tome I. Paris, Picard, 1897, in-4 de x-768 p. — Prix : 25 fr.

Il y a déjà longtemps, j'ai commencé à signaler l'intérêt attaché aux recueils des inscriptions gravées dans les églises ; le baron de Guilhermy a largement satisfait mon vœu pour ce qui concerne le diocèse de Paris ; des travaux analogues ont été entrepris et menés à bien dans la région du Nord, à Autun, à Dijon, à Châlons-sur-Marne, etc. La Ville de Paris a confié à M. Raunié le soin de publier les épitaphes parisiennes connues seulement par les manuscrits et que M. Guilhermy avait négligées pour ne signaler que celles qui avaient survécu. Lorsque l'on constate tout le parti que les archéologues savent tirer des innombrables inscriptions antiques, on est absolument amené à penser à tout ce que nous et les épigraphistes de l'avenir pourront recueillir dans ces archives en pierre qui parent et ornent nos églises. Bien des personnalités sont retrouvées, des noms et des dates déterminés. On peut même quelquefois faire des études curieuses au point de vue de l'état social, suivre par exemple l'histoire d'une famille depuis ses très modestes commencements jusqu'à son arrivée au rang des plus élevés.

MM. Quesvers et Stein ont entrepris cette œuvre considérable pour le diocèse de Sens et le premier volume est consacré à la ville archiépiscopale et à ses faubourgs. Ils se sont servis des trois mille estampages relevés par le regretté Edmond Michel, mis pieusement à leur disposition, et ont recueilli partout les indications qui faisaient connaître des inscriptions encore existantes et celles, trop nombreuses, qui ne sont plus connues que par d'anciens recueils. Pour entrer en matière, les auteurs ont établi un pouillé de l'archidiocèse de Sens en se servant des anciens pouillés, manuscrits et imprimés, qu'ils ont pu réunir et en rectifiant les erreurs dans la forme des noms de lieux et les fautes d'impression de leurs devanciers ; les cartes, les almanachs, les documents d'archives n'ont pas été négligés ; le pouillé ne contient pas moins de trois cents pages.

Vient ensuite la description des inscriptions ; les deux auteurs ne se sont pas contentés de reproduire les estampages d'Edm. Michel ; ils les ont complétés par une annotation copieuse donnant des détails précis sur chaque personnage. Là, il leur a fallu user d'une patiente recherche dans les registres paroissiaux, dans les études notariales, dans les archives et dans les livres imprimés.

Les dalles tumulaires des églises furent parfois l'objet de véritables actes de vandalisme ; ainsi en 1743 et en 1763, on bouleversa les tombes du chœur et du reste de la cathédrale pour les remplacer par des carreaux en losange de 1 m 15 sur toutes les faces, mentionnant simplement les noms des défunts avec des dates plus ou moins exactes. MM. Quesvers et Stein, autant que cela leur est possible, rappellent les an-

ciennes épitaphes. Ils donnent ensuite la liste trop longue des personnages dont les inscriptions ont disparu.

Une table très complète termine ce beau volume qui fait désirer ardemment les tomes suivants. A. DE BARTHÉLEMY.

Un petit coin de la Bourgogne à travers les âges, *histoire de la Bresse louhannaise,* par LUCIEN GUILLEMAUT. Louhans, imp. A. Romand, 1896, 2 vol. in-8 de 616 et de 751 p. avec 2 pl.

M. Lucien Guillemaut a réuni, sous ce double titre, ses contributions au bulletin « La Bresse louhannaise » au cours des années 1890 à 1892 et 1892 à 1896. L'auteur ne paraît pas s'être suffisamment préparé, avant de prendre la plume, au rôle d'historien ni même d'écrivain. Cela est vrai surtout, lorsqu'il s'agit de la première partie de son travail : « Les temps anciens et le moyen-âge. ». Trop préoccupé de la gloire impérissable qui résulte, paraît-il, pour ce coin de la Séquanie, dont il veut faire l'histoire, de sa réunion anticipée à la couronne de France — réunion préparée par le démembrement féodal de la grande province gauloise, — M. Guillemaut n'a pas tenu assez de compte, croyons-nous, des temps qui ont précédé. Il n'a pas l'air de se douter que ce coin de pays a fait partie de la *Maxima Sequanorum* et du *Pagus Scodingorum*, une de ses grandes divisions, et qu'il était si peu destiné par sa situation topographique, l'origine de ses habitants et ses institutions antérieures, à faire partie du duché, que le roi Jean crut devoir en 1361, lui assurer, ainsi qu'à la vicomté d'Auxonne, qui avait appartenu elle aussi à un pagus séquanais, une juridiction spéciale (le Parlement de Saint-Laurent).

Après l'inévitable excursion au travers des temps primitifs, de l'époque gauloise, de la domination romaine, de l'introduction du christianisme, des invasions burgonde et franque, de l'établissement du régime féodal, de l'affranchissement des communes, l'auteur en vient à la fameuse réunion, à laquelle il donne le nom peu flatteur d'annexion. Entre temps, des hors-d'œuvre sur les fléaux du moyen-âge, sur l'état des personnes à cette époque, sur l'origine des noms de famille et de lieu (? !), sur l'administration de la justice, sur les institutions et les mœurs, toutes choses qui n'ont rien de spécial à la Bresse louhannaise. A chaque instant, des étymologies prétendues celtiques à faire dresser les cheveux sur la tête de Bullet lui-même.

La deuxième partie de l'ouvrage : « Les temps modernes jusqu'en 1789 » est plus intéressante. M. Guillemaut, en forgeant, est devenu forgeron ; il a acquis de la méthode et appris à se borner. Il semble heureux de raconter les hauts faits des Bressans dans le pays comtois accablé par tous les fléaux. La somme des maux causés par ses compa-

triotes à leurs voisins ne l'emporte-t-elle pas sur les atteintes qu'ils en ont reçues, même au temps du baron d'Arnans, de Lacuzon et de Pille-Muguet ?

Les derniers chapitres pourraient être rangés autrement. Que viennent faire, entre le règne de Louis XV et celui de Louis XVI, ces détails, d'ailleurs pleins d'intérêt, sur l'ancien régime à Louhans : le village, l'église, l'école ; la vie rurale, les usages, les mœurs ; l'agriculture, le commerce, l'industrie ; les célébrités locales (mettons notoriétés). Leur place n'était-elle pas tout à fait à la fin ?

Espérons que ces observations sur l'œuvre de M. Guillemaut ne resteront pas inutiles, et qu'elles le décideront à en donner bientôt une édition nouvelle, revue et judicieusement amendée. J. MEYNIER.

Le Mont Saint-Michel « au péril de la mer. » *Impressions descriptives, esquisse historique et visite archéologique,* par ERNEST GOETHALS. Paris, Savaète, s. d., gr. in-8 de XXII-386 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est en voyageur et en artiste que M. Ernest Goethals décrit le Mont Saint-Michel. L'ayant visité au passage, durant un séjour dans le département de l'Orne, il y revint quand, séduit par l'attrait du sujet, il voulut prendre la plume. Il se livra alors à une étude minutieuse des monuments, s'entoura des meilleures sources, et prit de nombreuses vues, que nous trouvons reproduites ici hors texte en phototypie. — Comme l'indique le titre, l'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première : *Impressions descriptives,* l'auteur raconte avec enthousiasme ce qu'il a vu, ce qu'est ce Mont s'élevant au sein des flots qui, à chaque marée, viennent le battre et l'isoler de la terre ferme ; ce qu'est cette « Merveille, » « travail de géants mené par des moines » qui défie l'imagination. La seconde partie nous offre une *Esquisse historique* assez développée, résumé des travaux consacrés à la matière, où sont retracées les destinées de la célèbre abbaye à travers toutes ses vissicitudes. Dans la troisième nous avons la *Visite archéologique* : c'est la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; avec le plan de l'île, avec les belles phototypies, au nombre de douze, on parcourt tous les monuments, on en examine toutes les parties, on en admire les richesses architecturales. Quel est le lecteur qui, en parcourant cet ouvrage, écrit avec une émotion chrétienne si communicative, ne sentira pas le désir d'aller visiter en touriste, et en même temps en pèlerin, ce sanctuaire vénéré et d'en contempler toutes les merveilles ?

Comme ce livre aura certainement plusieurs éditions, nous signalerons à l'éditeur une faute d'impression (p. 9) : 1789, au lieu de 1879, et à l'auteur deux erreurs historiques : Charles VII fut proclamé roi à Mehun-sur-Yèvre, en Berry, et non « au milieu des montagnes du

Velay, » et il n'est point exact de dire que ce roi ait fait le pèlerinage du Mont Saint-Michel. G. DE B.

Die Schlacht von Hastings, von W. SPATZ. Berlin, Ebering, 1896, in-8 de 69 p.

Sur le conseil de M. Hans Delbrück, professeur à l'Université de Berlin, M. W. Spatz essaie de retracer la bataille de Hastings, dont la physionomie reste incertaine après les ardentes polémiques de P. H. Round (*Quarterly Review*, juillet 1892, juillet 1893 ; plus tard *English historical Review*) et de T. A. Archer, défenseur de feu Freeman (T. III de sa *Norman conquest*). Il est difficile de prendre parti dans ces questions de stratégie rétrospective, surtout quand les témoins oculaires peu nombreux, sont verbeux, naïfs, pourvus de partialité : 1° Gesta Willelmi, ducis Normannorum et regis Normannorum, a Willelmo Pictaviensi, Lexoviorum archidiacono, contemporaneo scripta (Scriptores rerum gestarum Willelmi conquestoris, Giles, London, 1845) ; 2° De bello Hastingensi carmen (Monumenta historica britannica, Petrie et Sharpe, 1848) ; 3° Ad Adelam comitissam, poème adressé à Adèle, fille de Guillaume le Conquérant par Baudri, abbé de Bourgueil (L. Delisle, Caen, 1871) ; 4° la tapisserie de Bayeux, (Jules Comte, Paris, 1878), 74 planches. A. S.

Iriarte y su época, por EMILIO COTARELO Y MORI. Obra premiada en publico certamen por la real Academia española é impresa à sus expensas. Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1897, in-4 de VIII-588 p., avec portrait d'Iriarte. — Prix : 15 fr.

Après avoir, en trois volumes d'une érudition justement remarquée, étudié tour à tour la vie et les œuvres d'Enrique de Villena, du galant comte de Villamediana et du merveilleux poète dramatique Tirso de Molina, M. Cotarelo semble s'être donné pour tâche de nous faire connaître le XVIIIe siècle espagnol. Déjà, signées de son nom, ont paru deux monographies de comédiennes, — Maria Ladvenant et La Tirana, — où abondent les détails sur les artistes, les mœurs, les intrigues de cette époque. Incomparablement plus vaste, son nouvel ouvrage, non content de fixer la biographie d'Iriarte, nous offre un tableau fidèle et animé de la société madrilègne, entre les années 1750 et 1791. Événements politiques, controverses et polémiques littéraires, fêtes nationales et privées, tout, jusqu'aux moindres anecdotes de la cour et de la ville, s'y trouve raconté d'une plume alerte et commenté avec une rare pénétration. Autour du personnage principal se groupent, plus ou moins célèbres, la plupart des figures contemporaines. Ce sont d'abord les ministres de Charles III : le comte d'Aranda, violent et despotique, qui expulse d'Espagne les jésuites et introduit à

Madrid les bals masqués; Floridablanca lui succède bientôt, et donne aux lettres et aux arts un nouvel essor. Parmi les écrivains, il faut citer : Vicente Garcia de la Huerta, qui, condamné à l'exil pour certains couplets satiriques, n'en revient qu'au bout de dix ans, aigri, déchu, soupçonneux ; Ramon de la Cruz, le charmant auteur des *Sainetes* ; Sedano, l'éditeur du *Parnaso español ;* le colonel Cadalso, bien connu par ses poésies et ses *Cartas marruecas*, et dont la romanesque idylle eut un dénouement aussi funèbre que les amours de Roméo ; Comella et son ami Zavala y Zamora, dont les mauvaises comédies contribuèrent si désastreusement à pervertir le goût du public ; les deux Moratin, Forner, Meléndez, Samaniego, Jovellanos, tant d'autres encore. Sur chacun d'eux nous apprenons quelque chose de nouveau et de caractéristique. L'auteur, avec une passion infatigable, a fouillé toutes les archives, analysé tous les livres, compulsé tous les journaux du temps ; et son moindre mérite n'est pas d'avoir su coordonner, en un récit pittoresque, le résultat de ses nombreuses trouvailles.

Les notes qni accompagnent le texte constituent, à elles seules, un curieux répertoire bibliographique. M. Cotarelo a réuni en appendice une soixantaine de documents inédits, tels que lettres, poésies, actes de baptême ou de décès, testaments, etc. Rien n'a été négligé pour faire de ce luxueux volume une œuvre de critique judicieuse et savante. L'Académie espagnole, en le couronnant et en le publiant à ses frais, s'est honorée elle-même autant qu'elle a honoré l'auteur.

LÉO ROUANET.

Katarina II im Urtheile der Weltliteratur, von M. VON BILBASSOF. Berlin, Johanes Räde, 1897, 2 vol. in-8 de x-706 et 739 p.

On fait grandement les choses en Russie. De même que l'Empire du Nord s'étend sur plus de vingt millions de kilomètres carrés tandis que les États de l'Europe occidentale se contentent modestement de cinq ou six cent mille kilomètres, les historiens russes écrivent deux énormes volumes, alors qu'un historien occidental s'estimerait satisfait d'un seul chapitre. — Il ne s'agit pas ici d'une étude sur Catherine II, mais uniquement de la bibliographie de la vie et du règne de cette princesse ; et encore cette bibliographie ne comprend-elle pas les documents russes. Ce n'est donc qu'une partie de la préface de l'histoire de Catherine II que prépare M. de Bilbassof, professeur à Pétersbourg. Si tout est en proportion, nous ne serons pas quittes à moins de vingt mille pages. Il faut avouer que M. de Bilbassof est l'homme du monde qui connaît le mieux tout ce qui concerne Catherine. Sa bibliographie est absolument complète et il n'a eu garde d'oublier : « Chut ! ou un Polonais à la cour de Russie, » vaudeville par l'illustre Scribe, ni « Catherine II, » tragédie en cinq actes et en vers par le moins célèbre Hippolyte

Ramond. Il y a ainsi douze cent quatre-vingt-trois ouvrages ou recueils de documents sur lesquels M. de Bilbassof nous donne son opinion motivée. Très bon patriote, il ne manque pas l'occasion de dire leur fait aux Allemands en des termes bien sentis et il prend très vivement à partie ceux qui soutiennent que Frédéric II n'a pas été le seul instigateur des partages de la Pologne. C'est une querelle qui doit laisser les partagés assez froids. Quoi qu'il en soit, ce répertoire volumineux est un guide très sûr à travers l'abondante littérature relative à l'histoire de l'époque de Catherine, appelé à rendre les plus grands services non-seulement par l'indication complète des sources, mais aussi par les jugements que porte sur elle un homme aussi profondément érudit que l'est M.de Bilbassof et possédant aussi à fond les trésors des archives russes qui ont été mis à sa disposition. Ce travail est de nature à nous faire espérer de la part de son auteur une histoire exacte, abondante, vivante, définitive en un mot, de la grande impératrice. GRENARD.

Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre, correspondance relative aux partages de la Pologne. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de LI-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

Maurice Glayre était un de ces Vaudois qui, au XVIIIe siècle, fuyaient dans les cours étrangères la domination de Berne, et y faisaient souvent fortune. Il devint à Varsovie le secrétaire et le conseiller privé du roi Stanislas-Auguste, le représenta à Pétersbourg et à Paris, avant de devenir sur ses vieux jours un des directeurs de la République helvétique. Les papiers conservés dans sa famille et publiés par M. Eugène Mottaz apportent une utile contribution à l'histoire des derniers temps de la Pologne, car on y trouve la correspondance que le Roi entretenait avec ses agents secrets à Paris, au moment le plus critique de son règne, c'est-à-dire à l'époque du premier partage.

Ce prince passe communément pour avoir précipité, par son inertie et sa faiblesse, la ruine de son royaume. Il se montre ici pénétré du double sentiment de ses devoirs et des dangers qui le menacent ; on suit ses efforts continus et intelligents pour s'assurer l'appui de la France contre la « Triplice » malfaisante du siècle dernier. Le gouvernement de Louis XV, enchaîné par l'alliance autrichienne, ne sut que conseiller au malheureux Roi une entente avec Catherine II, de nature à briser la coalition ourdie contre la Pologne. Stanislas-Auguste subissait les conséquences de son élection, due aux intrigues russes et il demeura sans force contre les confédérations du dedans et les invasions du dehors, jusqu'à l'heure de la ruine finale. On voit du moins par certaines pièces de ce volume de quel regard clairvoyant il envisageait les événements dont il était victime. A noter surtout la lettre du 4 octobre

1772 (p. 42) où il démontre son impuissance à appliquer à la Pologne le remède violent que son frère Gustave III avait administré à la Suède par son célèbre coup d'État ; et celle du 21 juin 1791 (p. 250) où il expose sa conduite et ses idées lors du vote de la Constitution réformatrice et éphémère qui précéda le second partage. D'autres lettres de la comtesse Mnizech, de la princesse Lubomirska, d'un certain Barnevall à Glayre nous font assister à la dernière agonie de la nation polonaise.

Glayre, qui tenait souvent la plume pour son maître, parle ici rarement pour son compte. On aurait aimé à connaître ses lettres datées de Paris, qui contenaient la description de la cour et de la société françaises. Nous trouvons en revanche un plan de son invention, consistant à assurer dans l'avenir l'existence de la Pologne sous le sceptre indépendant d'un prince russe, ce même Constantin qui devint justement vice-roi de Pologne après 1815. Qui sait si une solution analogue ne reparaîtra pas un jour, malgré le silence convenu depuis trente ans sur la « nation en deuil » et ne fermera pas la blessure, toujours vive, faite au droit public européen par les événements de 1772 et 1795 ?

L. P.

La Pathologie de l'Islam et les moyens de le détruire. Étude psychologique par le Dr Kimon. 2e édition. Paris, chez l'auteur, 196, rue de Rivoli, 1897, in-8 de 212 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Kimon connaît l'Orient où il a longtemps résidé, et ses observations l'ont amené à construire une théorie psychologique ou pathologique de l'Islam. Le point de départ et le but de l'auteur sont fort sages ; cependant je ne puis m'associer à ses conclusions, assises sur des généralisations un peu précipitées ou sur des formules *à priori* qui ne paraissent pas évidentes. Que la condition des chrétiens asservis par les Turcs soit intolérable, que les puissances chrétiennes aient le droit et même le devoir d'intervenir en leur faveur, c'est un point que personne aujourd'hui ne met en doute, mais la question est de savoir comment se produira cette intervention.

M. Kimon propose la création d'un corps de gendarmerie chrétienne qui, progressivement, pense-t-il, refoulera l'islamisme sur la Perse et l'Afghanistan (p. 212) : cela ne me paraît pas bien pratique, surtout si cette gendarmerie internationale ne se compose que de vingt mille à trente mille hommes (p. 209). L'islamisme, dit ailleurs M. Kimon, compte environ cent trente millions de sectateurs ; j'ai sous les yeux une statistique sérieuse qui en évalue le nombre à deux cent seize millions ; mais cela n'importe pas. M. Kimon les répartit ainsi : 1° Musulmans auxquels il faut préparer une religion chrétienne exempte d'idées absurdes, d'images, de litanies artistiques, de prédications littéraires ou scientifiques, 4/20 ; 2° Musulmans pouvant retrouver de suite

leur premier type psychologique (?), 4/20 ; 3° Musulmans pouvant se christianiser immédiatement, 8/20 ; 4° Musulmans pouvant devenir, après une ou deux générations, laborieux et producteurs, 3/20 ; 5° Musulmans immuables, intransformables, qu'il faut détruire, 1/20.

C'est donc au nom des intérêts sacrés de l'humanité qu'on nous propose de massacrer un vingtième de la population musulmane, soit de sept millions à dix millions d'individus ! Le remède est violent, et je doute qu'il se trouve beaucoup de chrétiens qui songent à y recourir. A côté de ces énormités, on trouve des pages fort instructives et fort bien pensées ; je signalerai (p. 189-191) un passage très solide sur les déplorables divisions qui affaiblissent le christianisme en Orient et un appel fort éloquent à l'Union dans l'Église catholique romaine.

P. Pisani.

Les Sources de la constitution des États-Unis, par C. Ellis Stevens, traduit par Louis Vossion. Paris, Guillaumin, 1897, in-8 de XIII-332 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ce livre, professeur de droit à Philadelphie, a considéré qu'avant lui on n'avait pas assez mis en lumière les antécédents historiques de la constitution des États-Unis et il est d'avis qu'elle n'est en somme pas autre chose que la constitution anglaise ajustée à des conditions spéciales. A la vérité nous n'en doutons pas, mais c'était une thèse non dépourvue de hardiesse en un pays où l'on émet la prétention aussi patriotique que peu scientifique que la constitution de 1787, cette parfaite image de la sagesse, est sortie tout armée du cerveau des héros de l'Indépendance. Toutefois il nous paraît que M. Stevens est tombé d'un excès dans un autre. Persuadé de l'influence de la race dans le développement politique, estimant qu'un gouvernement n'est que la résultante de la croissance naturelle du corps social et qu'il est d'autant plus solide que son origine remonte plus haut dans la série des temps, il a voulu voir dans les institutions de son pays un fruit spontané de l'esprit anglo-teutonique et en rechercher les titres de noblesse jusque dans la Germanie de Tacite. C'est pourquoi l'on trouve non sans étonnement dans son livre des chapitres entiers consacrés aux sources non de la constitution américaine, mais de la constitution anglaise. Dans ces chapitres bien inutiles et qui n'ont rien d'original, l'auteur a mal à propos suivi les errements de Freeman, qui a la manie de voir partout des Anglo-Saxons, au lieu de s'en tenir à l'ouvrage si sage, si pondéré, si admirablement documenté de Stubbs. Il en est resté à ce préjugé que le peuple anglais est de race anglo-saxonne alors que l'élément anglo-saxon n'est entré dans sa formation que pour une faible part, que les institutions anglaises sont de source anglo-saxonne alors

que chez les Anglo-Saxons il n'y avait ni Chambre des communes, ni jury, alors que le witenagemot, où l'on a voulu voir, malgré des différences considérables, le prototype de la Chambre des lords, a disparu sous la domination normande, alors que la réunion de la Chambre des communes et de la Chambre des lords n'est pas autre chose que les États généraux, qui existèrent dans le même temps dans les divers pays de l'Europe chrétienne et féodale et qui eurent des fortunes variées au gré des circonstances.

Venons-en au sujet propre de M. Stevens qui est de démontrer l'origine anglaise de la constitution américaine. Là encore il est allé trop loin dans son zèle traditionnaliste. Peu s'en faut qu'il n'entreprenne de nous convaincre que ses compatriotes, par un curieux phénomène d'atavisme, sont demeurés plus fidèles que les Anglais eux-mêmes aux conceptions politiques des barbares compagnons de Hengist et Horsa. Il a trop oublié que la constitution de 1787 a été élaborée et rédigée par un groupe d'hommes imprégnés, il est vrai, d'habitudes britanniques, mais imbus en même temps des principes de la philosophie naturelle et des idées de Montesquieu et de Rousseau, par un groupe d'hommes qui avaient étudié les institutions de tous les pays libres dans le dessein de leur emprunter ce qu'elles avaient de meilleur, qui étaient beaucoup moins préoccupés de rester attachés à la tradition anglo-saxonne que de rechercher la forme de gouvernement la plus raisonnable en soi et la plus conforme aux intérêts de la nouvelle communauté. S'ils ont reconnu que les institutions anglaises étaient les plus satisfaisantes dans leur ensemble, ils ne se sont pas privés d'y apporter des modifications très importantes. M. Stevens n'en disconvient pas mais cela ne l'empêche pas de faire intervenir l'influence britannique là où elle n'a que faire et de laisser dans l'ombre plusieurs points de la constitution américaine qui ne rentrent pas dans sa théorie générale. La déclaration d'indépendance de 1776 s'appuie non pas sur les droits des Anglais, mais sur les droits naturels communs à tous les hommes ; elle pourrait être signée de Rousseau et des plus fougueux jacobins. La constitution définitive est faite au nom du peuple, afin d'établir la justice, développer le bien-être général et assurer les bienfaits de la liberté. Si l'on joint à cela l'interdiction de conférer aucun titre de noblesse, quoique les éléments d'une aristocratie ne fissent pas défaut, on ne doutera plus que les Américains de la fin du XVIIIe siècle n'aient subi l'influence du *Discours sur l'inégalité* et du *Contrat social*.

Mais voici d'autres points, beaucoup plus graves, qu'en dépit de ses efforts M. Stevens ne peut rapporter aux antécédents anglais. La Chambre des représentants a l'initiative exclusive des lois, tandis que la Chambre des communes, si elle a le droit de pétition, ne prend en pratique l'initiative d'aucune proposition législative ; en revanche, au lieu

que l'assemblée de Westminster a le pouvoir de renverser les ministres qui lui déplaisent et, par suite, détermine le choix que fait le Souverain des membres du Cabinet, ce qui réduit celui-ci à n'être en effet qu'un comité parlementaire d'exécution, l'assemblée américaine ne prend aucune part, même indirecte, au pouvoir exécutif et n'a aucune action sur les ministres qui sont désignés en toute liberté par le Président, n'ont rien à faire avec la Chambre des représentants et ne paraissent pas dans l'enceinte parlementaire. Le Président ne correspond que très imparfaitement au roi d'Angleterre puisque celui-ci est héréditaire et à vie, et que même à l'époque lointaine et oubliée où il était soumis pour la forme à l'élection, il était élu roi à vie par un corps privilégié et non pas temporairement par l'ensemble du peuple, qu'en outre le Président n'a point le droit de dissolution ni l'initiative des lois, ne peut à peu près rien sans le concours du Sénat, et, en récompense, choisit son Cabinet sans l'intervention de la Chambre des représentants. Georges III, il est vrai, en agissait de même, mais il le faisait malgré les protestations de tous les libéraux, qui se croyaient en possession de la saine doctrine. Le Sénat n'a presque aucun rapport avec la Chambre des Lords, car ses membres sont élus, représentent les divers états souverains qui composent la fédération, participent comme tels à la puissance souveraine et assistent le Président dans l'exercice de l'exécutif. Le Sénat est dans son principe surtout un comité exécutif, figurant la somme des puissances exécutives des États vis-à-vis du Président qui figure la puissance exécutive de la nation. Primitivement ses séances étaient secrètes et ses attributions d'ordre législatif, étaient considérées par lui comme secondaires. C'est essentiellement un *Bundesrath*, organe nécessaire en Amérique, qui ne pouvait avoir son modèle en un pays non fédératif comme l'Angleterre. Ce fut plus tard que le Sénat prit une part considérable à la confection de la législation. Cette extension de son rôle l'a fait comparer à la Chambre des lords, mais l'analogie a toujours été superficielle. Il serait plus juste de le rapprocher des Conseils d'état des colonies. Quant à rattacher ceux-ci au Conseil privé des rois d'Angleterre et au *Concilium magnum* des souverains normands, cela nous semble pour le moins inutile : ils n'y ressemblent guère plus qu'au Conseil privé du roi de France et au grand conseil de l'Empereur de Chine. Reste la Cour suprême, dont l'originalité, comme M. Stevens l'a fort bien expliqué, a été singulièrement exagérée. En somme elle joue le rôle du Comité du Conseil privé qui, en sa qualité de Cour d'appel coloniale, avait le droit de refuser d'appliquer les lois contraires aux chartes coloniales.

Les différences énormes qui existent entre la constitution de la Grande-Bretagne et celle des États-Unis sont dues à deux causes : premièrement aux nécessités d'un gouvernement fédéral qui a exigé un organe

particulier, le Sénat, dont la création est ce qu'il y a de plus original dans la constitution américaine encore qu'il ne soit pas sans rapport avec le Conseil des états-généraux de Hollande en ce sens que chaque état y est représenté également, — secondement à la théorie de Montesquieu de la séparation des trois pouvoirs, théorie qui est loin d'être conforme à la réalité des choses en Angleterre, et c'est pourquoi dans le nouvel État l'initiative des lois a été enlevée au gouvernement et réservée à la Chambre en même temps que la désignation des ministres était enlevée à la Chambre et réservée au gouvernement. Pour nous résumer en une formule brève, disons que la constitution américaine résulte des anciennes chartes coloniales, fondées elles-mêmes sur les principes des institutions britanniques, des nécessités d'un Etat fédératif et de *l'Esprit des lois*. M. Stevens n'a mis en lumière que le premier point ; il l'a fait avec exagération, mais aussi avec toute la précision d'un juriste, qu'on aurait aimé à voir doublé d'un historien et d'un philosophe, et avec toute la conscience d'un honnête homme qui tient à laisser les faits parler d'eux-mêmes. Peut-être aurait-il dû parler davantage de lui-même et ne pas donner si souvent la parole aux autres : son livre ressemble un peu à un recueil de morceaux choisis.

Terminons en rendant hommage à la netteté et à la correction de la traduction que M. L. Vossion nous a donnée de cet ouvrage.

F. Grenard.

Le Roi de Rome (1811-1832), par Henri Welschinger. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de viii-493 p. — Prix : 8 fr.

L'auteur du *Divorce de Napoléon* a été amené par ses études à suivre jusqu'au bout les conséquences de cet évènement ; de là le volume consacré à l'enfant né du second mariage de l'Empereur. Un des derniers ministres du roi Charles X, le comte de Montbel, avait publié, dès le lendemain de la mort du duc de Reichstadt, une biographie de ce prince ; mais son livre, écrit en Autriche sous l'inspiration de Metternich, était moins une page d'histoire qu'une apologie de la cour et du cabinet de Vienne dans leurs rapports avec le fils de l'archiduchesse Marie-Louise (p. 299). Celui de M. Welschinger, rédigé soixante ans plus tard, met en œuvre des matériaux abondants et divers ; s'il eût bénéficié des documents réservés par la direction des archives autrichiennes à M. Wertheimer et publiés, cette année même, dans la *Revue historique*, le dossier dont il a été extrait pourrait être complet.

L'intérêt qui s'attache à cet ouvrage est double ; il est politique et psychologique. Sans avoir jamais régné, Napoléon II a été durant sa courte vie un constant objet de préoccupations pour les cabinets et pour les partis. Dès 1815. Fouché faisait de son nom le prétexte de ses in-

trigues secrètes avec Metternich (ch. VIII). Sous la Restauration, les libéraux agitèrent les images littéraires autant que politiques du « Fils de l'homme » et du « Fils d'Hector » (ch. XIV). Après 1830, on pensa à l'héritier impérial pour consacrer le réveil de la Grèce et de la Pologne ; le cabinet de Vienne lui-même en eût fait éventuellement un compétiteur de la dynastie d'Orléans, et les légitimistes de la veille, les orléanistes du lendemain, comme Victor Hugo, espérèrent en lui un sauveur (p. 412). On voit par combien de côtés ce prince a été mêlé malgré lui à l'histoire des vingt années qui encadrent sa douloureuse et inutile existence.

Cette vie offre de plus un exemple sans pareil des contradictions que les circonstances peuvent faire surgir entre les sentiments de famille et la raison d'État. Déchu de sa royauté honorifique, le fils de Napoléon devint vraiment un orphelin, son père et sa mère vivant encore, mais loin de lui ; l'un relégué et agonisant à Ste-Hélène, l'autre publiquement infidèle à l'homme qui l'avait élevée si haut et retenant néanmoins avec obstination ses droits de tutrice et son titre de Majesté. Tout en exposant les dernières angoisses et les dernières dispositions paternelles de Napoléon, tout en montrant ce qu'était devenue à Parme l'épouse morganatique de Neipperg et de Bombelles, M. Welschinger a relevé avec soin les traits propres à faire connaître l'éducation, le caractère, les idées de son héros ; le duc de Reichstadt, comprimé et consumé en quelque sorte par l'atmosphère où il était condamné à vivre, ne désespéra jamais de prouver un jour au monde qu'il était né prince français et digne du nom glorieux dont on l'avait dépouillé.

Le titre de ce livre s'explique par la portée morale que l'auteur a voulu lui donner. Le « Roi de Rome, » rendu complice dans son berceau de la spoliation de Pie VII, a payé du malheur de toute sa vie la qualification ambitieuse qu'on avait usurpée pour lui ; et il est permis de croire que Napoléon, en frappant le duc d'Enghien et en éteignant une race illustre, avait préparé, dans les desseins de la Providence, les épreuves infligées à la sienne. Ces considérations, exposées dans la préface, dominent tout l'ouvrage et accroissent la valeur des récits dramatiques ou pathétiques qui remplissent bon nombre de ses pages.

L. P.

Henri Baron, sa vie et ses œuvres, par A. Estignard. Besançon, Delagrange-Louys; Paris, Fischbacher, 1898, in-8 de 197 p., illustré de 26 phototypies de la maison Delagrange et Magnus à Besançon. — Prix : 12 fr.

Henri Baron est né à Besançon en juin 1816 ; mais sa mémoire y est à peine gardée par quelques tableaux ou aquarelles faisant partie de collections particulières et, au musée si riche de cette ville, par les *Noces de Gamache*. A Paris, l'on se souvient davantage de ce peintre exquis ; mais c'est surtout à Genève où, après un très long séjour, il

mourut le 11 septembre 1885, que Baron a laissé le plus durable souvenir. — A qui la faute si l'éminent artiste est un peu oublié à Paris et plus encore dans sa ville natale ? En notre siècle pressé de vivre et où les talents les plus variés se heurtent dans une incroyable mêlée, malheur aux silencieux et aux modestes ! Si les trompettes de la renommée, sonnant même au point d'assourdir, ne suffisent pas pour procurer l'immortalité aux médiocres, du moins aident-elles les talents dignes d'y aspirer. Or, Baron fut un modeste... Sous ce rapport, il faut convenir qu'il ne ressembla ni à Gigoux, son concitoyen, ni à son compatriote Courbet, que M. Estignard nous a déjà présentés dans deux volumes précédents (Cf. *Polybiblion*, t. LXXVI, p. 71-72 et t. LXXIX, p. 161-162). Le premier vécut toujours à Paris, dont il sut utiliser les multiples puissances, et si le second s'éteignit en Suisse, lui aussi, ce fut bien contre son gré : il fuyait de terribles conséquences financières et morales encourues par sottise bien plus que par perversité.

Ainsi, la célébrité est venue à Courbet et même à Gigoux, alors que Baron est resté dans une honorable pénombre, si l'on peut ainsi dire. Et cependant, ce fils de Watteau, cet admirable artiste, que nul jusqu'ici ne nous a fait connaître avec autant de chaleur et de conviction que M. Estignard, méritait une place autre que celle qu'il semble occuper actuellement parmi les peintres de son temps. Mais tout n'est pas dit encore pour Henri Baron : la postérité ne peut manquer de rendre à son profit un jugement plus équitable. — Son œuvre est considérable. Paysage, genre, portrait, il a abordé et exécuté tout cela avec le plus grand succès. On peut regretter qu'il ait négligé les scènes historiques. « Si l'on étudie cette œuvre dans son ensemble, dit excellemment son biographe, on ne peut qu'apprécier ce peintre séduisant aux couleurs fines et rares, qui se distingue par une conception toujours originale, un style très personnel, un coloris brillant, de l'esprit, de la verve et de la grâce. Pour peu que l'on aime la peinture, c'est un ravissement continuel que de voir les tableaux de ce brillant artiste. Tout y est vigueur et lumière. Ce sont des guirlandes de jolies femmes, de pierreries, d'étoffes chatoyantes. » En effet, presque toujours l'on est sûr de trouver une ou plusieurs femmes dans les sujets traités par Baron, et ces femmes sont des types de grâce achevés. Que l'artiste représente d'ailleurs une grande dame ou une femme du peuple, il n'abdique jamais le respect dû au public et à lui-même. L'idéal le possède et l'inspire.

On trouvera dans ce beau livre, avec la description des principales œuvres du peintre, des appréciations concises, précises, toujours justes ; on sent que l'auteur aime son artiste, et il sait le faire aimer. Comme dans ses ouvrages sur Gigoux et sur Courbet, M. Estignard a donné, — Dieu sait au prix de quelles laborieuses investigations à Paris, à Be-

sançon, à Lyon, à Genève, etc. ! — le catalogue (p. 152-192) de l'œuvre du maître, auquel nous pensons qu'on ne saurait guère ajouter que des pièces d'importance secondaire. — Les vingt-six phototypies que nous trouvons ici sont parfaites. La plus belle peut-être, et, dans tous les cas, celle qui nous a le plus charmé, reproduit le tableau de *Cendrillon*, exécuté en 1877.

Et maintenant, si nous devons complimenter M. Estignard pour la manière vivante, pleine de cœur et d'esprit dont il exécute la tâche qu'il s'est imposée de faire revivre quelques grands artistes, nous le féliciterons plus encore pour la pensée de patriotisme général et local qui le guide d'une façon visible. Selon les habitudes des collectivités, ses concitoyens lui en sauront le plus grand gré et peut-être même l'exalteront... quand il sera mort. Espérons, pour l'honneur des « lettres franc-comtoises » et pour la mémoire des artistes de la Franche-Comté, que le jour où la plume échappera des mains de M. Estignard est encore très éloigné.

E.-C. GAUDOT.

BULLETIN

Études sur la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation, par le R. P. TH. ORTOLAN, O. M. I. — I. *L'Épanouissement de la vie organique à travers les plaines de l'infini.* — II. *Soleils et terres célestes.* — III. *Les Humanités astrales et l'Incarnation de Dieu sur la terre.* Paris, Bloud et Barral, 1897, 3 brochures in-12 de 64 p. chacune. — Prix de chaque brochure : 0 fr. 60.

Modestes par leur format et leur petit nombre de pages, ces trois brochurettes sont importantes par la quantité de sujets qu'elles abordent, grâce à une concision qui n'enlève rien d'ailleurs à la clarté des exposés. Ceux-ci sont présentés de telle sorte que, bien que se tenant tous par un lien logique, ils peuvent être envisagés et étudiés séparément.

— La brochure I est consacrée d'abord à rappeler comment les libres-penseurs ont imaginé de transporter la lutte contre la vérité révélée sur le terrain astronomique, ensuite à accepter ce terrain en le débarrassant de toutes les fictions et vues romanesques qu'on y a ajoutées pour les besoins de la cause, et enfin à exposer l'ensemble et le détail des conditions que la science, appuyée sur les faits reconnaît comme indispensables à toute vie organique.

— Un résumé de ce qui précède ouvre, sous forme d'Avant-propos, la brochure II. L'auteur y examine ensuite, d'après les constatations les plus récentes des astronomes, la constitution intime du soleil, des étoiles dites fixes, des nébuleuses et des comètes, et montre sans difficulté l'impossibilité pour ces innombrables objets sidéraux, d'être le siège d'aucune vie organique. Il fait voir ensuite qu'un grand nombre d'étoiles fixes, ces soleils lointains, sont impropres à entretenir la vie dans leur sphère d'attraction. Puis, passant en revue l'état reconnu de la lune et des planètes, il montre tout ce qu'il y a d'impossible pour les unes, d'invraisemblable pour les plus favorisées, à pouvoir entretenir la vie à leur surface.

— Le premier chapitre de la brochure III résume les deux précédentes. Puis l'auteur, reconnaissant que, dans la multitude presque infinie des étoiles-soleils, il peut s'en trouver encore un grand nombre capables d'entretenir la vie sur des planètes circulant autour d'elles, il ne fait aucune difficulté d'admettre la possi-

bilité de l'habitation,sur ces astres, d'humanités analogues à la nôtre ; il montre avec une invincible clarté que rien absolument dans cette hypothèse ne touche à la Vérité révélée. Le dogme de l'Incarnation est l'objet, de sa part, d'une attention particulière pour renverser l'objection ridicule que l'on avait cru tirer, contre ce dogme, de la petitesse de la Terre relativement à l'immensité des étendues sidérales supposées toutes habitées.

On ne saurait trop recommander la diffusion de ces petites brochures ; elles sont appelées à détruire une foule de préjugés populaires répandus dans les masses par une fausse science qui n'est que sectaire sous son vêtement scientifique. JEAN D'ESTIENNE.

Traité des causes secondes, par JEAN TRITHÈME. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de 153 p. — Prix : 5 fr.

Qu'est-ce que Jean Trithème ? De son nom il s'appelait Heidenberg de Monte, mais il était né à Trittenheim, dans l'électorat de Trèves, en 1462. De là son surnom. Il fit ses études à Heidelberg, devint abbé de Spanheim et favori de l'empereur Maximilien. Un personnage inconnu l'avait initié,à Heidelberg, aux croyances des Rose † Croix. Dans la suite il se livra aux pratiques de l'alchimie et même de la magie. — Le livre que nous avons sous les yeux renferme une vie de Jean Trithème, une longue liste des ouvrages composés par lui, un aperçu des opinions de la Rose † Croix du xve siècle, une sorte de christianisme appliqué au Dieu matériel des stoïciens ; enfin le traité des causes secondes. Ce traité n'est pas autre chose qu'un rapide exposé de l'histoire du monde expliqué par l'action successive des sept planètes du système de Ptolémée. — Il paraît que ce volume sera suivi de plusieurs autres qui formeront une bibliothèque rosicrucienne. Quel est le but de cette publication ? Est-ce une simple curiosité bibliographique, ou voudrait-on réveiller chez nous les folies de la cabbale et du spiritisme ? D. V.

A propos de nos écoles, par ERNEST LAVISSE. Paris, Colin et Cie, in-8 de VII-250 p.— Prix : 3 fr. 50.

Ouvrage fait de nombreux morceaux (articles de journaux ou discours universitaires) et néanmoins réellement intéressant. Les circonstances qui en ont retardé le compte-rendu lui ont laissé presque toute son actualité, en dépit des changements incessants qui,chaque année, modifient notre système d'enseignement.

Deux questions surtout priment aux yeux de l'auteur toutes les autres : l'importance de l'éducation trop négligée dans les établissements officiels, et l'affranchissement de l'instruction opprimée par les programmes d'examen.

On a prodigué les millions du budget sur la foi de cet aphorisme déclamatoire : « Pour chaque école qui s'ouvre, c'est une prison qui se ferme. » M. Lavisse répond avec l'expérience : « Le même homme peut être très instruit et très malhonnête,» et s'il n'est pas aussi persuadé de « la banqueroute de la science » tel que de ses confrères académiques, il écrit sans hésiter : « Qu'avons-nous fait pour l'éducation de la jeunesse ?.... Nous ne nous soucions même pas de faire des éducateurs. Et si nous nous apercevons aujourd'hui que la jeunesse a d'inquiétantes et de bizarres allures, avons-nous le droit de dire qu'elle nous échappe ? Nous ne l'avons jamais tenue » (p. 246 et 247), ajoutant ailleurs cette exhortation qui est un avertissement : « L' activité qui a été dépensée à faire des programmes et à les défaire, employons-la maintenant à trouver les bonnes règles et les bons procédés de l'éducation morale » (p. 64).

En ce qui touche les plans d'études, M. Lavisse ne veut pas, et il a raison, de ces étudiants qui sont « des collégiens prolongés et bientôt incurables, » incapa-

bles d'aucune initiative et attendant perpétuellement l'impulsion du dehors : il rêve d'une génération qui connaisse tous ses devoirs envers la patrie et la société et qui soit déterminée à les remplir. Si vous lui demandez d'où vient le malaise de l'heure présente, il l'explique sans hésiter par « l'immense désarroi où s'affaisse le sentiment national. » La note chrétienne, trop rare dans ce volume au gré du lecteur croyant, n'en est cependant pas absente, comme de tant d'autres publications universitaires, et on doit féliciter hautement M. Lavisse de se séparer avec éclat des Homais et des Pochon qui dénoncent comme un malheur public la prospérité de nos maisons religieuses. On sent du reste à toutes les pages non-seulement l'écrivain de race, auquel l'Académie française a ouvert ses portes, mais le professeur qui, n'ayant pas cessé de vivre en contact avec la jeunesse studieuse, sait lui prodiguer les encouragements sans lui ménager les reproches.

C. Huit.

Les Systèmes monétaires, par Louis Theureau. Paris, Leroux, 1896, in-8 de 126 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur embrasse, en ce court volume, un très vaste champ d'études, puisqu'il nous conduit du temps de Solon à la loi du 7 germinal an XI, qui nous régit aujourd'hui. Sans doute il ne prétend pas renouveler la matière, comme un érudit qui creuse un point de détail. Mais il offre des meilleurs ouvrages parus sur ces questions un résumé précis et clair, autant que le permet l'extrême complexité du sujet. C'est en effet une histoire fort embrouillée que celle des régimes monétaires. Le système attique prend pour unité la drachme d'argent, qui contient, à l'origine, un peu plus de quatre grammes de ce métal pur : le talent d'or est une monnaie de compte, dont la valeur varie avec le rapport entre les deux métaux. Les Romains adoptent successivement pour étalon le cuivre avec l'as, l'argent avec le denier correspondant primitivement à dix as ou dix livres de cuivre, l'or avec le *solidus* (sous entendu *aureus*) dont dérive le nom de sol ou sou. Les sous d'or sont la monnaie la plus appréciée aux temps mérovingiens. Charlemagne institue la livre d'argent (407 grammes) divisée en vingt sous, chaque sou se subdivisant lui-même en douze deniers. Puis c'est la livre tournois qui prend sa place. Saint Louis la fixe à quatre-vingt-onze grammes, et longtemps le peuple réclamera cette bonne monnaie, pendant que la Royauté la dépréciera par de constantes altérations. Pourtant les vrais principes de l'économie monétaire avaient été formulés, avant Turgot, par Nicolas Oresme, évêque de Lisieux et conseiller de Charles V. M. Theureau les rappelle. Mais peut-être aurait-il dû montrer plus nettement, afin d'éclairer ce long amas de faits confus, les leçons qui s'en dégagent : tendance inévitable à prendre comme étalon un métal plus précieux, à mesure que la société devient plus riche ; — impuissance des gouvernements à triompher des lois naturelles, dont ils réussissent seulement à troubler le jeu, au grand dommage de la prospérité publique. Baron J. Angot des Rotours.

La Musique à Paris, 1895-1896, par Gustave Robert. Paris, Fischbacher, 1897, in-12 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles écrits à différentes dates, qui composent ce volume, renferment d'intéressantes études sur les œuvres exécutées à Paris dans les églises, les concerts et les théâtres, sur quelques-uns des exécutants, enfin sur nombre de jeunes musiciens, tels que MM. Debussy, Gedalge, Charpentier, Alexandre Georges, etc., etc., qui aspirent à prendre rang parmi les maîtres. Dans une curieuse préface, Balzac nous apparaît comme musicien-prophète : il n'est ni plus ni moins, sous le nom de Gambara, que le précurseur de Wagner.

Nous signalerons de bonnes pages sur les symphonies de Beethoven, sur la Damnation de Faust, de Berlioz, et une analyse consciencieuse de la symphonie en ut mineur de Saint-Saëns. Il est regrettable toutefois que M. G. Robert emploie dans son style des formes ultra-modernes et négligées qui peuvent encore passer dans les feuilles quotidiennes et éphémères, mais ne sont plus admissibles dans un livre qui doit demeurer. ANDRÉ DE B.

Le Voyage artistique à Bayreuth, par ALBERT LAVIGNAC. Paris, Delagrave, 1897, in-12 de 384 p. avec grav., plans, portraits, et 280 exemples en musique. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage peut servir de guide pratique à l'amateur français qui veut entendre Wagner comme il a voulu être entendu. Avec lui on sait comment on va à Bayreuth ; on en connaît le théâtre jusque dans ses derniers dessous ; on est prévenu de la vie qui attend l'étranger dans la patrie du *leit-motiv*. Il est aussi un guide technique pour le profane qui ne veut pas se perdre dans le dédale artistique et scientifique de l'œuvre wagnérienne. M. Albert Lavignac n'a pas de parti pris, il n'est ni pour ni contre la musique du « présent, » il expose avec clarté ce qu'est l'essence même du drame musical tel que Wagner l'a conçu, il en pénètre à fond la structure intime et ouvre à l'initié lui-même des horizons nouveaux et imprévus sur les liens qui unissent entre elles les œuvres wagnériennes. ANDRÉ DE B.

Folk-lore Catanese, da ARTURO TROMBATORE. Torino, Carlo Clausen, 1897, in-8 de 127 p.

M. A. Trombatore a voulu, dans ce petit volume, faire pour la région dont Catane est le centre ce que le professeur Pitrè a élaboré pour la Sicile en recueillant tout ce qui relève du folk-lore dans son pays. Bien qu'il manifeste l'intention d'écarter tout ce qui n'est pas particulier à la province de Catane il mentionne cependant un certain nombre de traditions et de croyances que l'on retrouve dans d'autres pays. L'ouvrage est divisé en plusieurs chapitres consacrés aux croyances populaires parmi lesquelles il faut noter les maléfices attribués à des êtres mystérieux, sortes de fées attachées aux maisons ; aux chansons en patois catanais, généralement empreintes de sentimentalisme rêveur ; aux proverbes et dictons ; aux prières populaires ; aux formules médicales ; aux saints particulièrement vénérés dont les fêtes donnaient lieu à des coutumes originales et intéressantes. P. C.

L'Anglais simplifié, par M. ENGELBRECHT. Paris, Librairie illustrée, 1897, in-8 de 320 p. — Prix : 4 fr.

L'Allemand simplifié, par E. BAUER. Ibid. in-8 de 405 p. — Prix : 4 fr.

Ces deux volumes sont écrits sur le même plan. Ils offrent l'un et l'autre une méthode très logique pour étudier l'anglais et l'allemand, surtout quand l'élève est abandonné à lui-même, et qu'il n'a pas un professeur pour le guider. Imaginez la méthode d'Ott ou d'Ollendorff, écrite sur un plan plus rationnel, et faisant marcher de front l'étude de la grammaire et du vocabulaire : c'est là, en effet, l'originalité de ce plan. A la fin de chaque leçon de grammaire se trouve un vocabulaire de mots usuels suivi lui-même d'une version et d'un thème très faciles où les mots du vocabulaire reviennent plusieurs fois et sous des formes différentes ; enfin, chaque chapitre est terminé par un morceau de lecture facile. L'élève est ainsi mené comme par la main, et s'il est embarrassé, il trouve à la fin du volume le corrigé de tous les exercices dissertés dans le cours. J'ajoute que la partie grammaticale est aussi complète que claire, et qu'on retrouve dans cet exposé lucide les habitudes du professeur qui a longtemps enseigné et qui prévoit les dif-

ficultés auxquelles se heurtent les commençants. Nous ne doutons pas que cette méthode, appelée à rendre d'excellents services dans nos classes, ne soit également goûtée des gens du monde et des familles. L. MENSCH.

The Science of Speech, by ALEXANDER MELVILLE BELL. Washington, the Volta Bureau, 1897, in-12 de 58 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce n'est pas un manuel d'éloquence que publie M. Alexandre Melville Bell ; mais une grammaire de la prononciation accompagnée d'une étude physique des organes vocaux et de l'émission des sons. L'ouvrage contient aussi des conseils pratiques pour corriger le grasseyement et le bégaiement, des méthodes pour apprendre aux sourds à parler et des avis judicieux pour les chanteurs, concernant la respiration et la prononciation. R. L.

Les Piccolomini, drame en cinq actes, de SCHILLER ; traduction en vers par MICHEL FREYDANE. Paris, Retaux, 1896, in-18 de 190 p. — Prix : 2 fr. 50.

Pas un mot de préface ne nous explique le but poursuivi par M. Freydane traduisant en vers la seconde partie seule de la célèbre trilogie de Schiller. *Les Piccolomini* manquent absolument de dénouement, même de dénouement d'attente ; ils sont encombrés par endroits d'allusions à des menus faits historiques peu connus du public français ; ailleurs certaines passions, jadis attendrissantes, peuvent nous paraître maintenant bien entachées de romantisme. Ce drame ne vaut guère que comme introduction à *la Mort de Wallenstein ;* c'est un portail derrière lequel on est étonné de ne rien trouver. La traduction de M. Freydane est d'ailleurs fidèle et d'une lecture agréable. La rime n'est pas toujours millionnaire, et la dignité de l'alexandrin est un peu compromise par de fréquents rejets et des césures vagabondes. Mais ce qui manque plus que tout le reste, c'est *la Mort de Wallenstein.* LONGCHAMP.

Queen-Empress and Empire, 1837-1897, by GEORGE FRANCIS SAVAGE-ARMSTRONG. Belfast, Marcus Ward, 1897, in-4 de 26 p. — Prix : 6 fr. 25.

Le Jubilé de diamant de la reine Victoria a provoqué dans les trois royaumes un enthousiasme national qui s'est parfois traduit par des accents lyriques. Le poème de M. G. F. Savage-Armstrong mérite une mention spéciale parmi les productions inspirées en cette année d'allégresse, par la Muse de la Patrie britannique. Son auteur jouit du reste d'une véritable notoriété. Ses *Stories of Wicklow* ont été fort appréciées en Irlande, et l'occasion nous a été donnée de dire dans le *Polybiblion* le bien que nous pensions des poèmes lyriques, empreints d'un large souffle religieux, qu'il a publiés sous le titre : *One in the Infinite.* »

Je ne prise pas au même degré cette glorification de la reine des Océans, de la meilleure des épouses et des mères de famille, de la « Lumière et de la Liberté, » mais je reconnais qu'il y a dans cette plaquette des pensées d'une belle envolée poétique. Le poème est écrit dans la mesure allitérative des vieux chants anglo-saxons dont les poètes anglais semblaient depuis longtemps avoir perdu la tradition.

Queen-Empress and Empire a été luxueusement édité par la maison Marcus Ward et sa reliure est des plus artistiques. Elle est en « rouge royal » et porte comme frontispice la reproduction agrandie du fameux dessin de Pistrucci représentant Saint-Georges et le Dragon. Sur le dos figurent les emblèmes nationaux : la Rose, le Trèfle et le Chardon. ROGER LAMBELIN.

El Procurador Yerbabuena, por el conde de LAS NAVAS. Barcelona, Juan Gili, 1897, petit in-4 de 188 p. — Prix : 2 fr.

Ce joli volume est le dixième de la Collection elzévirienne illustrée. L'auteur n'est pas un inconnu de nos lecteurs : nous avons analysé ici même plusieurs de ses ouvrages. *El Procurador Yerbabuena* est une nouvelle très pittoresque, qui, outre le charme du style, se fait remarquer par une admirable peinture des caractères, particulièrement des deux personnages, doña Transito et don Enrique, ainsi que par le tableau fidèle des mœurs, des coutumes et même du langage de la province en Espagne. L'histoire du procureur Yerbabuena est suivie d'une amusante fantaisie sur les déboires d'un citoyen de Villafrita qui est venu à Madrid et qui, à la fin de sa journée, est épuisé, ennuyé et malade. Nous recommandons la lecture de cette attrayante publication. G. BERNARD.

Histoire universelle. Les Barbares, par MARIUS FONTANE. Paris, Lemerre, 1897, in-8 de 525 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ceci est le neuvième volume d'un ouvrage qui doit en contenir dix-sept. Les pages 399 à 525 sont occupées par un énorme index contenant une multitude de choses qui ne sont pas dans le texte. Celui-ci, sans notes, sans preuves, nous offre, en style romantique, les idées de M. Fontane sur les événements qui se sont déroulés dans l'Empire romain depuis le commencement de notre ère jusqu'à la fin du IVe siècle, ou plus exactement de 117 à 395. L'auteur vise surtout à l'effet et ne semble pas préoccupé d'arriver à une notion exacte des choses qu'il raconte. Je ne sais au juste à quelle catégorie de lecteurs peut s'adresser un ouvrage de l'espèce, et je crains que M. Fontane ne perde, à le continuer, un temps qui doit être précieux.

GODEFROID KURTH.

Les Martyrs de l'épiscopat, par M. GUY DE PIERREFEUX. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de VIII-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est annoncé par l'éditeur dans son prospectus de librairie de la manière suivante : « Guy de Pierrefeux, l'auteur de tant d'ouvrages qui ont suscité de si violentes polémiques, nous donne aujourd'hui un livre qui surpassera tous les autres par la hardiesse de la thèse et la valeur incontestable des documents qu'il renferme. *Les Martyrs de l'épiscopat*, tel est le titre de cet ouvrage qui met en scène tous les évêques de France pour louer les uns et stigmatiser les autres. Attendons-nous à une levée de boucliers contre le livre et contre l'auteur. »

C'est indiquer clairement qu'il s'agit de fonder un succès de librairie sur un scandale. Nous n'aiderons pas à ce scandale en essayant de discuter les accusations portées contre le haut clergé dans cet ouvrage qui devrait être intitulé « les Révoltés contre l'épiscopat, » ni même d'en donner un résumé pouvant piquer la curiosité de certains lecteurs. Sous prétexte de dénoncer des abus et de réhabiliter un prêtre interdit, dont l'innocence de tout point est bien légèrement présumée, l'auteur attaque et déconsidère tous les organes essentiels de la vie catholique en France. Une note (p. 238) fait très clairement appel aux délations anonymes contre les supérieurs ecclésiastiques. Nous estimons ce livre très dangereux pour les âmes demi-chrétiennes, si nombreuses aujourd'hui dans notre société. D. V.

The Economic History of the Baltimore and Ohio Railroad (1827-1853), by MILTON REIZENSTEIN (Johns Hopkins University Studies in Historical and political Science, 15e série, nos 7-8). Baltimore, the Johns Hopkins Press, juillet-août 1897, in-8 de 80 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les études sur des sujets d'histoire économique sont en très grande faveur à

l'Université Johns Hopkins ; le travail que vient de publier M. Milton Reizenstein en fournit une preuve nouvelle. Dans son *Histoire économique du chemin de fer de Baltimore et de l'Ohio,* le premier grand chemin de fer transversal exécuté en Amérique, cet auteur a raconté les incidents qui ont marqué dans la construction de cette voie ferrée depuis ses débuts en 1826, au moment où Baltimore cherchait à garder son rang de premier emporium commercial des États-Unis, jusqu'à son arrivée à Wheeling en janvier 1853. Il n'était pas sans intérêt de retracer cette histoire, au point de vue technique aussi bien qu'au point de vue financier. La Compagnie constructrice du chemin de fer dut en effet vaincre des rivalités jalouses, de sérieuses difficultés pécuniaires, etc., pour atteindre Wheeling, c'est-à-dire le fleuve Ohio, à travers les monts Alléghanys ; M. Milton Reizenstein a exposé cette lutte avec une grande lucidité. Son dernier chapitre, d'autre part, où sont passés en revue les résultats dus à la construction de ce chemin de fer, mérite au point de vue économique un sérieux examen, et montre les avantages qui en résultèrent pour le Maryland et pour Baltimore : développement des industries du pays, agrandissement des villes, etc. On étudiera aussi avec fruit les chiffres publiés en appendice par M. Reizenstein, dont le travail, accompagné d'une bonne bibliographie, constitue une monographie de valeur, et d'un intérêt plus général que son titre ne semble l'indiquer d'abord.

HENRI FROIDEVAUX.

Vocabolario araldico ad uso degli Italiani, dal conte GUELFO GUELFI. Milano, Hœpli, 1897, in-8 de 294 p.

Ce volume qui fait partie de la collection des « Manuels Hœpli » a pour but la vulgarisation de la langue héraldique si peu cultivée à notre époque, en dépit des services qu'elle peut rendre aux archéologues, aux numismatistes, aux historiographes, et même aux artistes. Il est permis de regretter que l'auteur ait parfois fait des emprunts à des sources d'une autorité contestable, et que, dans les nombreux exemples qu'il donne de blasons gravés, les types des lions, léopards, aigles et autres animaux héraldiques soient dépourvus du caractère qui leur est propre. Les sculptures et les sceaux armoriés des XIVe et XVe siècles nous en fournissent d'excellents modèles qu'il serait bon de consulter et d'imiter. Néanmoins on ne peut qu'approuver les efforts du comte Guelfo Guelfi, et souhaiter à son manuel tout le succès qu'il mérite.

A. DE B.

Geschichte und rechtliche Stellung der Juden in Fürstenthum Strassburg, nach der Akten dargestellt, von Dr CARL THEODOR WEISS. Bonn, Hanstein, 1896, in-8 de XVI-216 p.

M. Weiss a étudié avec une consciencieuse attention l'histoire et la condition juridique des juifs dans le territoire de la principauté ecclésiastique de Strasbourg. La première partie de son livre conduit rapidement le lecteur jusqu'en 1680 ; la seconde, qui est aussi la plus importante, s'étend de cette date à l'année 1805. Dans une introduction générale d'une grande clarté, l'auteur décrit l'établissement et la situation politique des juifs dans tout l'empire. Il est remarquable que les princes, même les plus favorables aux sémites, parce qu'ils en tiraient des revenus, ont toujours eu soin de les tenir à l'écart du métier des armes. C'est un privilège qu'on aurait dû toujours leur conserver ! Il faut malheureusement ajouter que plus la politique égoïste des gouvernants les ménageait à certains égards, en les pressurant pour les faire rendre beaucoup au trésor, plus ils se faisaient de leur côté, impunément, les oppresseurs du peuple. Leur argent a toujours réussi à leur assurer dans l'État un « statut » personnel avantageux que les lois leur refusaient à si juste titre. Les guerres tant étrangères qu'intestines leur profitèrent toujours et après chacune d'elles ils élargissaient peu à peu leurs droits civils jusqu'à ce

qu'ils en eussent conquis la totalité. Cette progression générale se montre dans le domaine volontairement circonscrit de l'Alsace, et surtout du pays badois, où s'est cantonné M. Weiss. Nous regrettons la partialité avec laquelle trop souvent il affiche ses sympathies pour les sangsues publiques qui se gorgent du sang national, mais nous devons reconnaître l'habile usage qu'il a su faire des documents qu'il a eus à sa disposition, particulièrement des manuscrits intitulés *Judenrechte in Ettenheim* communiqués par les archives de Karlsruhe. G. P.

Les Conséquences de l'antisémitisme en Russie, par N. Chmerkine. Paris, Guillaumin, 1897, in-12 de xliv-188 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre est une thèse. L'auteur veut prouver que l'antisémitisme a été, en Russie, la cause de tous les maux, et qu'il suffirait d'y renoncer pour obtenir les plus heureux effets. Le point de mire est l'année 1881. Jusque là depuis 1866, les revenus de l'État allaient toujours croissants. A partir de 1881, tout est allé à la dérive, et l'État s'en est ressenti. Chemin faisant, l'auteur s'attarde à prouver que tout est pour le mieux dans la « zone » accessible aux juifs. Les paysans y sont plus prospères, ils sont les meilleurs payeurs, l'usure n'y règne pas, la mortalité y est moindre, l'accroissement de la population plus grand, etc. On devine quelles sont les conclusions de l'auteur. M. de Molinari les avait déjà annoncées dans la préface, et il la termine en exprimant l'espoir « que la justice qui est due à la race juive ne tardera plus longtemps à lui être rendue, à l'honneur et au profit de la Russie (p. xiii). » Nous croyons que la question juive est plus complexe en réalité qu'elle ne l'est dans l'étude de M. Chmerkine. Pour arriver à des conclusions générales si importantes, il eût fallu peut-être élargir les horizons. Le livre ne dissipe pas tous les doutes, et ne répond pas aux graves questions qui se pressent d'elles-mêmes.

P.

La Jeune Grèce, par Marie-Anne de Bovet. Paris, May, 1897, in- 12 de xiv-302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est le carnet de notes d'une voyageuse, femme d'esprit et de cœur, savante jusqu'à la pédanterie exclusivement, dont la gaieté, toujours de bon ton, illumine des remarques souvent très philosophiques ; pénétrée des devoirs que crée l'hospitalité offerte et reçue cordialement, elle s'interdit les malices, ou émousse les traits de son esprit ; livre bienveillant, optimiste même, où on a pris le contrepied du méchant volume que feu About écrivit dans des circonstances analogues. N'étaient certains passages sur les mythes du paganisme, où l'érudition brave un peu le decorum, ce serait un ouvrage à faire lire aux jeunes filles pour leur apprendre à traduire sainement et spirituellement leurs impressions de voyage.

P.

Les Fils des croisés, par J. M. A., missionnaire apostolique. Abbeville, Paillart, 1898, petit in-8 de 120 p., orné de plusieurs grav. — Prix : 0 fr. 50.

Parmi les excellents ouvrages que publie l'éditeur Paillart, l'un des meilleurs est certainement celui qui vient de paraître sous ce titre : *Les Fils des croisés*, qui, d'ailleurs, indique mal de quoi se compose le volume. C'est une collection très bien faite de traits héroïques et de mots édifiants attribués à des personnages célèbres : les maréchaux Bosquet et Canrobert, les généraux de la Moricière, de Sonis, de la Rochejaquelein, Bedeau, Brün de Villeret, duc d'Aumale, l'amiral Bergasse Dupetit-Thouars, Mgr d'Avian, l'abbé Émery, Garcia Moreno, Charles Gounod, Châteaubriand, Augustin Thierry, Ampère, Cazenove de Pradines, etc. Rien de plus propre à stimuler les sentiments religieux et à combattre le respect humain en montrant aux classes populaires que la foi chrétienne n'est pas plus

incompatible avec la valeur militaire qu'avec la science et les arts. On ne saurait trop répandre ce petit livre dans les bibliothèques paroissiales et d'œuvres, ce qui est rendu facile par son prix modique. COMTE DE BIZEMONT.

Un Homme de caractère. Le Commandant Marceau (1800-1851), par JEAN LAUR. Abbeville, Paillart, 1898, in-8 de 238 p., orné de grav. — Prix : 1 fr.

On ne saurait trop recommander cette excellente biographie d'un marin de grande valeur qui, après une jeunesse sceptique et orageuse, se convertit avec un éclat qui fit sensation dans le corps auquel il appartenait. Il n'hésita pas, dès lors, à se consacrer tout entier au service de Dieu en prenant le commandement de l'*Arche d'alliance*, navire destiné au ravitaillement des missions éparses dans les îles de l'Océanie. Partout il édifia même les missionnaires qu'il égalait en zèle apostolique. Les conversions qu'il procura dans sa famille, dans son entourage, partout où il passa, furent nombreuses. Malheureusement Marceau mourut fort jeune et ce fut une grande perte pour la marine française aussi bien que pour la religion catholique. Sa vie très bien racontée par M. Jean Laur peut être proposée en exemple à tous, petits et grands. COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. le comte ROSELLY DE LORGUES est mort le 3 janvier, dans sa quatre-vingt-treizième année, à Paris. Né à Grasse le 11 août 1805, avocat inscrit au barreau d'Aix, où il avait suivi les cours de la Faculté de droit, il exerça peu et se livra tout entier à la littérature. Il est surtout connu par ses ouvrages sur Christophe Colomb, qu'il a puissamment contribué à populariser et dont il a fait ressortir les vertus et le caractère profondément religieux. Aussi, quand la reine d'Espagne résolut de faire introduire en cour de Rome le procès de béatification de l'illustre explorateur, c'est le comte Roselly de Lorgues qu'elle chargea de ce soin. Voici la liste des publications de l'éminent écrivain : *Le Christ devant le siècle, ou Nouveaux Témoignages des sciences en faveur du catholicisme* (1835, in-12) ; — *De la Femme et du serpent* (1842, in-8) ; — *Le Livre des Communes, ou Régénération de la France par le presbytère* (1842, in-8) ; — *De la Mort avant l'homme et du péché originel* (1842, in-8) ; — *La Croix dans les deux mondes, ou la Clé de la connaissance* (1844, in-8) ; — *Christophe Colomb. Histoire de sa vie et de ses voyages d'après des documents authentiques tirés d'Espagne et d'Italie* (1856, 2 vol. in-8) ; — *L'Ambassadeur de Dieu et le pape Pie IX* (1874, in-8) ; — *Satan contre Christophe Colomb, ou la prétendue Chute du serviteur de Dieu* (1876, in-8) ; — *Christophe Colomb, serviteur de Dieu, son apostolat, sa sainteté* (1884, gr. in-8) ; — *Histoire posthume de Christophe Colomb* (1885, in-8) ; — *Christophe Colomb*, édition populaire (1886, in-8).

— Un prélat distingué, Mgr MAUPIED, est mort le 18 janvier à Lamballe (Côtes-du-Nord). Docteur ès-sciences, docteur en théologie et en droit canon, il avait quelque temps suppléé M. de Blainville dans sa chaire du Muséum d'histoire naturelle, avant d'aller remplir les fonctions de recteur de l'église Saint-Martin de Lamballe. Des travaux importants d'apologétique ou de droit canon l'avaient assez mis en vue, quand fut convoqué le concile du Vatican, pour qu'il y ait été appelé en qualité de théologien, et nommé membre de la Commission des docteurs chargés de donner la dernière forme à la rédaction du dogme de l'infaillibilité. Les églises de Reims, de Quimper et de Saint-Brieuc avaient conféré à l'illustre écrivain le titre de chanoine et le Souverain Pontife voulut honorer les services qu'il avait

rendus à la cause catholique en le nommant prélat de sa maison. Voici l'indication de ses principaux ouvrages : *Précis raisonné d'analyse logique et grammaticale* (Vannes, 1852, in-12) ; — *Réconciliation de la raison et de la foi ; défense des propositions émanées de la Sacrée Congrégation de l'Index, thèse soutenue à l'Université romaine de la Sapience pour le doctorat en théologie* (Paris, 1859, in-8) ; — *Heures à l'usage des associés à l'archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de la Très Sainte-Vierge pour la conversion des pécheurs* (Paris, 1859, in-16) ; — *Juris canonici universi per faciliorem methodum ad veram praxim sincere redacti compendium ex probatissimis auctoribus catholicis,* (Paris, 1861, gr. in-8); — *L'Église et les lois éternelles des sociétés humaines* (Paris, 1863, in-8); — *La Vraie Religion*, (Saint-Brieuc, 1864, in-32) ; — *Le Futur Concile selon la divine constitution de l'Église et la plus grave question actuelle improprement appelée la séparation de l'Église et de l'État devant le concile* (Paris, 1869, in-8) ; — *Devoirs du chrétien devant l'infaillibilité doctrinale du Pontife Romain prouvés par la pratique et la tradition perpétuelle depuis les temps apostoliques et définis par le Saint Concile œcuménique du Vatican* (Paris, 1870, in-8) ; — *L'Immaculée Conception de la Très Sainte-Vierge Marie mère de Dieu* (Tourcoing, 1874, in-16) ; — *L'Infaillibilité du Pape* (Tourcoing, 1874 in-16) ; — *Profession de foi catholique* (Tourcoing, 1875, in-16) ; — *Petit Catéchisme des conciles et du synode* (Tourcoing, 1875, in-16) ; — *L'Église, ou la Société à laquelle il faut nécessairement appartenir pour être sauvé* (Tourcoing, 1875, in-32) ; — *De l'Origine du pouvoir civil* (Saint-Brieuc, 1875, in-8) ; — *La Secte antichrétienne* (Tourcoing, 1877, in-16) ; — *Origine divine du pouvoir civil et constitution civile des nations dans l'Église* (Paris, 1878, in-12); — *Catéchisme des ignorants* ; — *L'Église* (Lamballe, 1893, in-8) ; — *Divine Notion de l'Église* (Paris, 1876, in-16).

— M. le baron Alphonse DE RUBLE est mort à Paris le 15 janvier. Membre de la Société bibliographique, et de diverses compagnies savantes, notamment de la Société des bibliophiles français et de celle de l'histoire de France, il s'était acquis une solide réputation d'historien par ses belles publications sur l'histoire du XVIe siècle ; l'Académie des inscriptions avait consacré cette réputation en lui donnant une place de membre libre. Nous citerons, du regretté savant : *Commentaires et lettres de Blaise de Montluc. Edition revue sur les manuscrits et publiée avec les variantes pour la Société de l'histoire de France.* (1865-1872, 5 vol. in 8) ; — *L'Armée et l'administration allemandes en Champagne* (1872, in-12) ; — *Mémoires inédits de Michel de La Huguerye* (1877-1881, 3 vol. in-8) ; — *Le Mariage de Jeanne d'Albret* (1877, in-8) ; — *Notice des principaux livres manuscrits et imprimés qui ont fait partie de l'exposition de l'art ancien au Trocadéro* (1879, in-8) ; — *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, suite de : le Mariage de Jeanne d'Albret* (1881-1886, 4 vol. in-8) ; — *Le Duc de Nemours et Mlle de Rohan (1531-1592)* (1883, in-8) ; — *Histoire universelle par Agrippa d'Aubigné* (1887-1896, 9 vol. in-8) ; — *Le Traité de Cateau-Cambrésis (2 et 3 avril 1559)* (1889, in-8) ; — *La Première Jeunesse de Marie Stuart* (1891, in-8) ; — *Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret* (1893, in-8) ; — *Journal de François Grin, religieux de S. Victor de Paris* (1894, in-8).

— Un savant médecin lyonnais, le Dr Jean-Pierre GALLAVARDIN, est mort le 22 janvier dans sa 74e année. Né à Saint-Priest (Isère), en 1824, il s'était, à la fin de ses études classiques faites au collège d'Oullins, tourné vers la médecine. Après une solide instruction médicale reçue aux écoles de médecine de Lyon, de Montpellier et de Paris, où il se fit recevoir docteur en 1854, il avait voulu se perfectionner dans cette science en allant écouter l'enseignement des universités allemandes. A son retour en France, il s'établit médecin à Lyon et s'y fit l'un des

plus ardents propagateurs de la médecine homœopathique. Il fut bientôt amené à prôner les doctrines végétariennes, et ses recherches le conduisirent à tout un système d'éducation du caractère et de guérison des passions au moyen de la médecine. Parmi les nombreuses publications du Dr Gallavardin, dont plusieurs ont été insérées dans les revues médicales d'Europe et d'Amérique et notamment dans les organes de l'homœopathie, nous citerons les suivantes : *Du Strabisme chronique* (Paris, 1859, in-12) ; — *Voyage médical en Allemagne* (Paris, 1860, in-8) ; — *Position des juifs dans le monde* (Paris, 1860, in-8) ; — *Projets d'hôpitaux mixtes* (Lyon, 1861, in-8) ; — *Le Comte de Guidi, introducteur de l'homœopathie en France* (Paris, 1863, in-8) ; — *Un homœopathe honteux, le docteur Munaret* (Paris, 1864, in-8) ; — *Causeries cliniques homœopathiques* (Paris, 1868, in-8) ; — *Alcoolisme et criminalité* (Paris, 1879, in-16); — *Comment le traitement homœopathique peut améliorer le caractère de l'homme* (Paris, 1882, in-8) ; — *Conservation du lait* (Lyon, 1890, in-8) ; — *Traitement curatif et préservatif du croup et de l'angine couenneuse*(Lyon, 1891, in-8) ; — *Pain économique savoureux* (Lyon, 1883, in-8) ; — *De l'Alimentation qui procure le plus de chaleur et le plus de force matérielle, intellectuelle et morale* (Lyon, 1893, in-8) ; — *Traitement médical de la passion génitale* (Lyon, 1896,in-16) ; — *Une Découverte française. Les deux moyens d'éducation* (Atur, 1897, in-8).

— M. Ernest Hamel,sénateur de Seine-et-Oise,est mort à Paris le 6 janvier.Né dans la même ville le 2 juillet 1826,élevé au lycée Henri IV,M.Hamel se fit inscrire au barreau comme avocat, à la fin de ses études de droit, mais il exerça peu, se donnant tout entier à la littérature. Il débuta dans la carrière littéraire par des poésies, puis il se livra à des travaux historiques dont les plus considérables portent sur l'histoire de la Révolution. Ses biographies de Saint-Just et de Robespierre sont particulièrement connues. Petit neveu de Lhomond, il publia sur lui une courte brochure à l'occasion de sa statue (1860). M. Hamel, qui a donné une active collaboration à la presse radicale (*Opinion nationale, Siècle, Presse libre, Réforme, Homme libre*, etc)., tenta, à diverses reprises,de jouer un rôle politique. Il fut pendant près de dix ans conseiller municipal de Paris (1878-1887), mais ce n'est que dans ces dernières années qu'il put entrer au Sénat, comme représentant du département de Seine-et-Oise. Voici la liste des principaux ouvrages de M. Hamel : *Derniers Chants*, (1851, in-8) ; — *Les Principes de 1789 et les titres de noblesse* (1858, in-16) ; — *Histoire de Saint-Just député à la Convention nationale,avec un portrait de Saint-Just et un portrait de Philippe Le Bas* (1859, in-8) ; — *Lhomond et sa statue* (Paris, 1860, in-8) ; — *Marie la Sanglante. Histoire de la grande réaction catholique sous Marie Tudor; précédée d'un Essai sur la chute du catholicisme en Angleterre* (1861, 3 vol. in-8) ; — *Histoire de Robespierre d'après des papiers de la famille, les sources originales et des documents entièrement inédits. Tome I. La Constituante. Tome II. Les Girondins. Tome III. La Montagne* (1865-1867, 3 vol. in-8, nouvelle édition, Paris, 1878,3 vol. in-4); — *La Statue de J.-J. Rousseau* (1867,in-12) ; — *Monsieur Michelet historien* (1869, in-8) ; — *Précis de l'histoire de la Révolution française* (1870, in-8) ; — *Les Origines de la Révolution* (1872, in-32) ; — *Histoire de la République française sous le Directoire et sous le Consulat, faisant suite au « Précis de l'histoire de la Révolution »* (1872,in-8) ; — *Histoire des deux conspirations du général Malet* (1873, in-8) ; — *Histoire illustrée du second Empire,précédée des évènements de 1848-1852* (1873,3 vol. in-4). *Tome I. Présidence de Louis-Napoléon Bonaparte. Tome II. Empire personnel, 1852-1860. Tome III. Empire libéral, 1860-1870)* ; — *Souvenirs de l'Homme libre. La Politique Républicaine* (1878, in-12) ; — *Histoire du premier Empire faisant suite à l'histoire de la République sous le Direc-*

toire et le Consulat (1804-1814) (1882, in-8) ; — *Histoire de France depuis la Révolution jusqu'à la fin du second Empire. 1re série. Précis de l'histoire de la Révolution, mai 1789-octobre 1795 ; 2e série. Histoire de la République française sous le Directoire et le Consulat. Brumaire an IV à floréal an XII ; 3e série. Histoire du premier Empire (Mai 1804-avril 1814) ; 4e série. Histoire de la Restauration (Avril 1814-juillet 1830) ; 5e série. Histoire du règne de Louis-Philippe (juillet 1830-février 1848) ; 6e série Histoire de la seconde République (Février 1848-décembre 1851); 7e série. Histoire du second Empire, décembre 1851-septembre 1870* (1883-1893, 12 vol. in-8). M. Ernest Hamel a publié dans *la Révolution française : La Maison de Robespierre* (t. XXVIII, 1895, p. 385-416).

— M. Édouard Sayous, professeur d'histoire et de géographie anciennes et du moyen âge à l'Université de Besançon, est mort à Nice le 19 janvier, à l'âge de 56 ans. Il avait été successivement attaché au lycée de Versailles et au lycée Charlemagne, à la Faculté de théologie protestante de Montauban, aux Facultés des lettres de Toulouse et de Besançon. On lui doit, outre divers articles insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue chrétienne* et la *Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, les ouvrages suivants : *La France de saint Louis d'après l'épopée nationale* (Paris, 1866, in-8, thèse pour le doctorat ès lettres) ; — *Histoire des Hongrois et de leur littérature politique, de 1790 à 1815* (Paris, 1872, in-8) ; — *Histoire générale des Hongrois* (Paris, 1877, 2 vol. in-8, couronnée par l'Académie française) ; — *Les Déistes anglais et le christianisme* (Paris, 1882, in-8, thèse pour le doctorat en théologie) ; — *Études sur la religion romaine et le moyen âge oriental* (Paris, 1889, in-12) ; — *Les Deux Révolutions d'Angleterre et la nation anglaise au* XVIIe *siècle* (Paris, 1891, in-8). Il laisse inachevée une *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre de 1700 à 1847*.

— M. le chevalier Constantin von Hoefler, membre de la Chambre des seigneurs d'Autriche, est mort à Vienne le 29 décembre. Né le 27 mars 1811, à Memmingen, il alla s'initier aux méthodes historiques tour à tour dans les Universités de Munich et de Gœttingue. Il compléta son éducation par un voyage d'études en Italie, où il séjourna de 1834 à 1836 et où il recueillit d'amples matériaux pour ses travaux ultérieurs. Le premier fruit considérable de ces recherches fut son ouvrage sur les Papes allemands, publié en 1839. M. von Höfler s'était fait, depuis l'année précédente, agréer comme privat-docent à l'Université de Munich, après avoir rédigé pendant quelque temps la Gazette officielle de l'endroit. Professeur ordinaire à l'Université en 1841, il se vit destitué en 1847 à la suite de faits politiques. Après avoir rempli quelque temps les fonctions d'archiviste à Bamberg, il accepta une nomination de professeur à l'Université allemande de Prague (1851). Il fut naturellement un des défenseurs des intérêts germaniques contre les intérêts tchèques. C'est en 1872 qu'il fut appelé à siéger à la Chambre des seigneurs de Vienne. Il avait pris en 1882 sa retraite de professeur. Mais son activité littéraire n'avait pas cessé pour cela. Des nombreuses publications de l'éminent écrivain dont plusieurs intéressent notre histoire et qui ont en partie paru dans des recueils périodiques (particulièrement dans ceux de l'Académie des sciences de Vienne dont il était membre), nous citerons les suivantes : *Die Deutschen Päpste* (Regensburg, 1839, 2 vol. in-8) ; — *Betrachtungen über die Ursachen, welche im Laufe des* XVI. *und* XVII. *Jahrhunderts den Verfall des deutschen Handels herbeiführten* (München, 1842, in-4) ; — *Geographie von Bayern* (Bayreuth, 1844, 2 vol. in-8) ; — *Kaiser Friedrich II.* (München, 1844, in-8) ; — *Lehrbuch der allgemeinen Geschichte* (München, 1845-1856, 3 vol. in-8) ; — *Bayern, sein Recht und seine Geschichte* (Regensburg, 1850, in-8) ; — *Franken, Schwaben und Bayern* (Bamberg, 1850, in-8) ; — *Ueber die poli-*

tische Reformbewegung in Deutschland im XV. Jahrhundert und den Antheil Bayern an denselben (München, 1850, in-4) ; — *Fränkische Studien* (Wien, 1852, 3 in-8); — *Genesis der Revolution, 1648-1806.* (Regensburg, 1856, in-8) ; — *Geschichtsschreiber der husitischen Bewegung in Böhmen* dans les *Fontes rerum austriacarum* (Wien, 1857-1865, 2 vol. in-8) ; — *Die philosophische Fakultät, ihre Stellung zur Wissenschaft und zum Staate* (Prag, 1857, in-8) ; — *Glagolitische Fragmente*, avec M. Schafarik (Prag, 1857, in-4) ; — *Heinrichs IV. Plan dem Hause Habsburg Italien zu entreissen* (Prag, 1859, in-8) ; — *Carmen historicum occulti auctoris saeculi XIII* (Wien, 1861, in-8) ; — *Ruprecht von der Pfalz, genanten, römischer König, 1400-1410* (Freiburg, 1861, in-8) ; — *Historische Untersuchungen* (Wien, 1861, in-8) ; — *Concilia Pragensia, 1353-1413* (Prag, 1862, in-4) ; — *Kaiserthum und Papsthum* (Prag, 1862, in-8) ; — *Magister Johannes Hus und der Abzug der deutschen Professoren und Studenten an Prag, 1409* (Prag, 1864, in-8) ; — *Die Kronung Kaiser Karls IV*, fasc. 2 du T. I des *Beiträge zur Geschichte Böhmens* (Prag, 1864, in-4) ; — *Kritik der Geschichte des Julius Caesar von Napoleon III* (Prag, 1866, in-8) ; — *Barbara, Markgrafin zu Brandenburg, verw. Herzogin in Schlesien, verm. Königin von Böhmern, Verlobte Konrads zu Haydek* (Prag, 1867, in-4) ; — *Die Zeit der Luxemburger Kaiser Karl IV-Sigmund* dans *l'oesterreichische Geschichte für das Volk* (Wien, 1867, in-8) ; — *Aus Avignon* (Prag, 1868, in-4) ; — *Neue Beiträge zu dem Carmen occulti auctoris* (Wien, 1868, in-8) ; — *Fragmente zur Geschichte Kaiser Karls VI* (Wien, 1869, in-8) ; — *Wenzels von Luxemburg Wahl zum römischen Königs 1376* (Wien, 1869,in-8); — *Abhandlungen aus dem Gebiet der alten Geschichte* (Wien, 1870-1880, 7 vol. in-8); — *Abhandlungen zur Geschichte Oesterreichs unter den Kaisern Leopold I, Josef I, Karl VI* (Wien, 1870, in-8) ; — *Anna von Luxemburg, Kaiser Karls IV Tochter, Königin von England 1382-1394* (Wien, 1881, in-8) ; — *Die avignonesischen Päpste* (Wien,1871 in-8) ;— *Der Congress von Soissons*, dans les *Fontes rerum austriacarum* (Wien, 1871-1876, 2 vol. in-8) ; — *Wahl und Chronbesteigung des letzten deutschen Papstes Adrians VI* (Wien, 1872,in-8) ; — *Karls I, Königs von Aragon und Castilien Wahl zum römischen Königs, 1519* (Wien, 1874, in-8) ; — *Kaiser Karls erstes Auftreten in Spanien* (Wien, 1874, in-8) ; — *Abhandlungen aus dem Gebiete der slavischen Geschichte* (Wien, 1879-1882, 5 vol. in-8) ; — *Der Aufstand der castillianischen Städte gegen Kaiser Karl V, 1520-1522* (Prag, 1876,in-8) ;—*Der deutsche Kaiser und der letzte deutsche Papst* (Wien, 1876, in-8) ; — *Zur Kritik und Quellenkunde der ersten Regierungsjahre Kaiser Karls V* (Wien, 1876-1883, 3 vol. in-4) ; — *Die romanische Welt und ihr Verhältnis zu den Reformideen der Mittelalters* (Wien, 1878, in-8) ; — *Papst Adrian VI, 1522-1523* (Wien, 1881, in-8) ; — *Don Antonio de Acuña, genannt der Luther Spaniens* (Wien, 1882, in-8) ; — *Antoine de Lalaing, Vincenzo Quirini und Don Diego de Guevara als Berichterstatter über König Philipp I.* (Wien, 1883, in-8) ; — *Kritische Untersuchungen über die Quellen der Geschichte Philipps des Schönen* (Wien, 1883, in-8) ; — *Depeschen de venetianischen Botschaften bei Erzherzog Philipp, Herzog von Burgund, König von Leon, u. s. w., Dr Vincenzo Quirini* (Wien, 1884, in-8) ; — *Der diplomatische Journal des Andrea del Burgo, k. Gesandten zum Congress von Blois 1504* (Wien, 1885, in-8) ; — *Donna Juana, Königin von Leon* (Wien, 1885, in-8) ; — *Leonore von Oesterreich, Königin von Portugal*, drame (Prag, 1890, in-8) ; — *Don Rodrigo de Borja, und seine Söhne, Don Pedro. Luis, erster, Don Juan, zweiter Herzog von Gandia aus dem Hause Borja* Wien, 1890, in-8) ; — *Der Anfang vom Ende*, drame (Prag, 1890, in-8) ; — *Der Hohenzollern Johann, Markgraf von Brandenburg, Ritter des goldenen*

Vliesses. Capitangeneral des Konigreichs Valencia (München, 1891, in-4) ; — *Das Ende*, tragédie (Prag, 1891, in-8).

— M. Émile Richebourg est mort le 26 janvier, en corrigeant les épreuves de son dernier livre : *Haine de femme*. Né à Meuvy, dans la Haute-Marne, le 23 avril 1833, dans une humble condition, il débuta comme maître d'études à Paris, puis fut attaché au *Figaro*, après avoir exercé la profession de comptable. Le succès de ses premiers ouvrages d'imagination *(Contes enfantins*, 1857 ; *Lucienne*, 1858) et d'une pièce qu'il donna au théâtre en 1863 *(Les Nuits de la Place-Royale)* le décidèrent à se livrer complètement à ses goûts littéraires. Un de nos plus féconds romanciers, M. Richebourg, a produit des œuvres qui, sans une valeur considérable ni dans le fond ni dans la forme, ont su captiver l'attention d'un nombreux public. Parmi ses œuvres les plus connues, nous citerons, avec l'*Histoire des chiens célèbres*, (1867, gr. in-8), — *Les Francs-tireurs de Paris* (1872, in-18) ; — *La Dame voilée* (1875, in-18) ; — *Les Deux Mères* (1879, in-8) ; — *L'Idiote* (1881, 3 vol. in-18) ; — et la longue série des *Drames de la vie* (1884-1890, 16 vol. in-18).

— On annonce encore la mort : du R. P. Allaire, missionnaire au Congo, pays sur lequel il a donné de curieux renseignements, mort en janvier à Livinga ; — de M. Arnault de Bruchy, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort le 12 janvier, à 75 ans ; — du R. P. Arthur de Lorient, frère mineur, qui laisse une réputation d'orateur distingué, mort à Paris au couvent de la rue des Fourneaux, âgé de 46 ans, le 17 janvier ; — de M. Ernest Bastard, du *Nouvelliste de Bordeaux*, mort le 10 janvier ; — de M. Ernest Bazin, ingénieur distingué, mort à 71 ans, le 20 janvier ; — de M. Charles Bénard, ancien professeur au lycée Charlemagne, mort à la fin de janvier ; — de M. Bieil, vicaire général du diocèse de Paris, directeur du grand séminaire de Saint-Sulpice, mort âgé de 62 ans, à Salies-du-Salat, le 24 janvier ; — de M. Bollaert, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort à 85 ans, le 7 janvier ; — de M. l'abbé Boulade, directeur du collège des Petits-Carmes à Cahors, où il est mort le 18 janvier, à 77 ans ; — de M. le Dr Bussey, chirurgien, mort à Lille, le 5 janvier, à 93 ans ; — de M. Pierre Cagny, du *Courrier de Senlis*, mort le 5 janvier ; — de M. Jules Cardoze, journaliste, mort à 62 ans, le 19 janvier ; — de M. l'abbé Chabau, directeur de la *Semaine catholique* du diocèse de Saint-Flour, et chanoine de la cathédrale, mort le 24 janvier, dans cette ville ; — de M. Oscar Comettant, rédacteur du *Siècle*, mort le 24 janvier, au Hâvre ; — de M. Jules Coulbault, secrétaire honoraire des Facultés catholiques de l'Ouest, à la fondation desquelles il avait contribué, mort le 10 janvier, âgé de 77 ans, à Angers ; — de M. Paul Couvreur, ancien élève de l'École normale supérieure, et maître de conférences à l'Université de Lille, mort le 27 janvier ; — de M. Henri Deloncle, journaliste, mort le 18 janvier ; — de M. le Dr Dérignac, professeur à l'École de médecine de Limoges, où il enseignait depuis 45 ans, mort le 3 janvier, à Pau ; — de M. Léonce Détroyat, ancien directeur de *la Liberté*, qui occupa des fonctions importantes au Mexique, sous le gouvernement de l'empereur Maximilien, qui laisse, outre quelques pièces de théâtre et livrets d'opéras, des ouvrages sur l'histoire du Mexique, mort âgé de 68 ans, le 17 janvier ; — de M. le Dr Armand Dubois, mort le 22 janvier ; — de M. Léon Ducoin, avocat, mort le 27 janvier ; — de Mgr Dusserre, archevêque d'Alger, mort à la fin de décembre ; — de M. Charles Duverdy, rédacteur en chef de la *Gazette des tribunaux*, ancien vice-président du syndicat de la presse parisienne, mort à 68 ans, le 20 janvier ; — de M. Pierre-André Éon, doyen honoraire de la Faculté de droit de Rennes, mort le 6 janvier ; — de M. Ernest Ferras, avocat à la cour d'appel, mort à la fin de février ; — de M. Charles Ganault, conservateur du Musée des arts décoratifs, mort le 6 janvier ; — de M. Edmond Garnier, rédacteur de *l'Yonne*, mort dans les

premiers jours de janvier, à Auxerre ; — de M. Alfred GAULIER, journaliste, mort à 68 ans, le 18 janvier ; — de M. GÉRARD, recteur de l'Académie de Montpellier, mort le 2 janvier ; — du Dr Joseph GÉRARD, mort à 64 ans, le 18 janvier ; — de Mme GIRARD DE LABRÉLY, musicienne et femme de lettres, morte le 9 janvier ; — du R. P. François-Dominique GIVRON, O. P., mort le 25 janvier, à 47 ans ; — de M. GODIN DE LÉPINAY, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort âgé de 70 ans, le 13 janvier ; — de M. GOUVERNEUR, ancien imprimeur, directeur du *Nogentais*, mort à 69 ans, le 10 janvier ; — de M. Ernest GUILLIBERT, avocat, mort à 60 ans, le 4 janvier, à Aix ; — de M. le Dr JOUSSAUME-LATOUR, mort le 20 janvier, à Château-Thierry ; — de M. l'abbé LACOMBE, curé de Marsac (Dordogne), et ancien professeur, mort à 76 ans, le 25 janvier ; — de M. le Dr Joseph LAFARGE, mort le 20 janvier, à Saint-Vincent-de-Salers ; — de M. LAMAR, chef-adjoint archiviste au Palais-Bourbon, mort le 3 janvier ; — de M. le chanoine LAPRIE, prédicateur estimé, ancien professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux, mort le 9 janvier à Bernos (Gironde) ; — de M. l'abbé LEJARD, ancien supérieur du petit séminaire de Séez, mort au commencement de février ; — de M. Paul LOMBARD, professeur à la Faculté de droit de Nancy, mort le 7 janvier ; — de M. Achille MAKAIRE, imprimeur de l'archevêché d'Aix, mort dans cette ville, le 24 janvier ; — de Mgr MARPOT, évêque de Saint-Claude, mort le 7 janvier, à 71 ans ; — de M. le Dr MESNET, membre de l'Académie de médecine, mort à 72 ans, le 13 janvier ; — de M. Alfred-Jean MONOD, avocat, mort à 61 ans, le 5 janvier, à Neuilly-sur-Seine ; — de M. Damascène MORGAND, le libraire bien connu, mort à 58 ans, le 29 janvier ; — de M. NAGEOTTE, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon, auteur de manuels estimés, publiés il y a quelques années, mort le 2 février ; — du R. P. NOGUES, rédacteur du *Journal de Lourdes*, mort dans cette ville le 10 janvier ; — de M. l'abbé PARADIS, curé de l'église Sainte-Marguerite, à Paris, et ancien élève de l'École des chartes, mort le 30 janvier, à 68 ans ; — de M. le Dr DE PIETRA SANTA, rédacteur en chef du *Journal d'hygiène*, secrétaire de la Société française d'hygiène, mort le 25 janvier, à Saint-Cloud (Seine-et-Oise) ; — de M. le chanoine PIOLÉ, supérieur du petit séminaire de Saint-Riquier, à Amiens, mort le 27 janvier ; — de M. le Dr PREHOMME, directeur de la Société de désinfection de Lille, mort le 14 janvier, dans cette ville ; — de M. le Dr Paul VALLIN, professeur à la Faculté catholique de médecine de Lille, mort à 43 ans, dans cette ville, le 13 janvier ; — de M. Rolland VAN DER HELLE PERDEKERCHOF, bibliophile, mort à Lille dans les premiers jours de janvier ; — du comte Édouard DE WARREN, auteur d'un ouvrage sur *l'Inde anglaise* (1857), qui a eu un certain retentissement, mort le 7 janvier, à Nancy, âgé de 88 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. R. ADAMY, inspecteur des musées et écrivain d'art, mort le 13 janvier, âgé de 47 ans, à Darmstadt ; — du R. P. Henri BECK, missionnaire de la Compagnie de Jésus, mort à Las Palmas, le 31 décembre ; — de M. Th. BEYTENMULLER, poète allemand, mort le 27 décembre, à Stuttgart ; — de Sir Edward Augustus BOND, qui passa la plus longue partie de sa vie (de 1837 à 1888), au British Museum, où il collabora au catalogue des manuscrits, et qui laisse entre autres ouvrages *The Statutes of the University of Oxford*, mort dans les premiers jours de janvier, âgé de 82 ans ; — de M. Leone CARPI, ancien député italien, auquel on doit divers ouvrages historiques, notamment une histoire du Risorgimento ; — de Miss Mary Cowden CLARKE, femme de lettres anglaise, auteur d'une *Concordance to Shakespeare*, morte en janvier ; — du comte DELIANOV, ministre de l'instruction publique en Russie, mort âgé de 80 ans, en janvier, à Saint-Pétersbourg ; — du marquis Ugo DELLE FAVARE, sénateur du royaume d'Italie et écrivain, mort à 70 ans, le 10 janvier, à Palerme ; — de M. C. L. DODGSON, connu sous le pseudonyme de Lewis Carroll, auteur de

Alice's adventures in Wonderland, et d'autres ouvrages d'imagination fort goûtés d'un public nombreux, et mathématicien distingué, dont le *Guide to the mathematical student* (1864),et les *Curiosa mathematica* (1888) sont très appréciés, mort en janvier ; — de M. Jakob Isak Doedes, professeur de théologie à l'Université d'Utrecht, mort le 16 décembre, dans cette ville, âgé de 80 ans ; — de M. Henry Thayer Drowne, collectionneur et bibliophile éclairé, ancien président de la « New York historical society, » mort le 10 décembre, âgé de 76 ans, à New York ; — de M. Leone Fortis, journaliste et homme de lettres, mort le 7 janvier, à Milan, âgé de 75 ans ; — de M. Ernest Hart, directeur du *British medical journal*, mort le 7 janvier, à Brighton ; — de M. Mortimer T. Humphreys, dont le *Bowling guide* fait autorité, mort âgé de 60 ans, le 21 décembre, à Buffalo (N. Y.) ; — de M. Friedrich Heinrich Immisch, écrivain wende, mort le 12 décembre, âgé de 71 ans, à Göda (Haute Lusace) ; — de M. Wilhelm Joest, ethnographe et exploraleur, mort, âgé de 45 ans, à Santa Cruz; — de M. Jan Konnerowski, poète polonais, mort le 5 décembre, à Vienne ; — de M. W. H. Kosters, professeur de théologie à l'Université de Leyde, mort le 19 décembre, âgé de 54 ans, à Enschede ; — de Miss Elisa Langley, morte à Londres, le 22 décembre ; — de M. Liddell, doyen de Christ Church, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, une *History of Rome* (1856, 2 vol. in-16), mort en janvier ; — de M. Wilhelm Lindau, rédacteur de la *Steyrer-Zeitung*, mort au début de janvier ; — de M. J. Linden, botaniste, mort le 12 janvier, âgé de 81 ans, à Bruxelles ; — de M. William Joannes Linton, graveur et auteur d'ouvrages de littérature (*Poetry of America*, etc.) et de traités sur la gravure (*History of wood engraving in America*), mort à 85 ans, le 29 décembre, à New Haven ; — de M. Alexis Lioubimov, mort à Nice le 25 janvier ; — du marquis Longhi, musicien, mort à Berne au début de janvier ; — de M. Max Lossen, historien, secrétaire de l'Académie des sciences de Munich, mort à 54 ans, le 5 janvier ; — de M. William H. Lowdermilk, libraire et historien de Cumberland, mort à Washington ; — de M. Alexander Mackenzie, celtisant distingué, directeur du *Celtic Magazine*, mort à la fin de janvier, dans sa 60e année, à Inverness ; — de M. Eduardo Minieri, fondateur du *Corriere del mattino*, mort à Naples, le 7 janvier ; — de M. M. J. Monrad, professeur de philosophie à l'Université de Christiania, mort dans cette ville, le 31 décembre, âgé de 81 ans ; — du Dr Moultanovski, médecin russe éminent, mort à Saint-Pétersbourg ; — de M. Necker privatdocent d'astronomie à l'Université de Kœnigsberg, mort le 24 décembre, aux environs du Caire ; — de M. Albert Palffy, romancier hongrois et membre de l'Académie des sciences de Budapest, où il est mort le 23 décembre, âgé de 78 ans ; — de M. Arthur Palmer, professeur à Trinity College, Dublin, éditeur d'Horace, d'Ovide, de Plaute et d'autres classiques latins, mort le 14 décembre ; — de M. J. G. Pfleiderer, pédagogue, mort le 27 décembre, à Kronthal, près de Stuttgart ; — de M. Pols, professeur de droit pénal à l'Université d'Utrecht, mort à 66 ans, le 30 décembre ; — du Dr Augustin Prich, éminent oculiste anglais, mort le 6 janvier ; — de M. le chevalier von Rgehazek, professeur de chirurgie à l'Université de Graz, mort le 25 décembre ; — de M. Erwin Rohde, professeur à l'Université d'Heidelberg, où il est mort à 52 ans, le 11 janvier ; — de M. Anton V. Ruthner, alpiniste, mort à 81 ans, le 18 décembre, à Salzburg ; — de M. Marco Tabarrini, sénateur du royaume d'Italie, l'un des fondateurs de l'*Archivio storico italiano*, membre de l'Académie *della Crusca* historien et littérateur, mort à 80 ans ; — de M. Taschenberg, entomologiste, mort le 19 janvier, à Berlin ; — de M. Thomaschek, professeur de droit à l'Université de Vienne, mort à 76 ans, le 11 janvier ; — de M. Horton Vail, éditeur américain, mort le 16 décembre, à Middletown, N. Y. ; — de M. Jean Valentin, professeur de zoologie à l'Université de Buenos-Aires, mort au cours d'une expédition scien-

tifique en Patagonie ; — de M. Wesley WASHINGTON, connu sous le pseudonyme de Pasko, auteur, entre autres ouvrages, d'une *History of the Butler county, N. Y.*, mort à 57 ans, en décembre ; — de M. Edouard WIEDERHOLD, chimiste, mort à 75 ans, à Cassel, le 11 janvier ; — de M. Roberto YVENS, explorateur portugais, mort en janvier, à Lisbonne ; — du Dr ZAKHARYIN, de Moscou, mort à la fin de décembre.

SUB TEGMINE FAGI. — Notre collaborateur, M. Ph. Tamizey de Larroque, nous a fait parvenir une luxueuse plaquette in-4 qui porte sur la couverture : *Le Vieux Chataignier*, et sur le titre : *Au pavillon Peiresc* (14 p. impr. à Saint-Etienne par Ch. Boy). M. Ph. Tamizey de Larroque, dans l'avertissement, explique ce qu'était ce vieux chataignier « dont l'épais ombrage abrita sa vie. » De splendides photogravures représentant le Maître, ses enfants et petits-enfants, et les derniers rameaux du vieux hêtre, (pardon : du vieux chataignier) qui s'échappent de son superbe tronc. C'est un autre de nos collaborateurs, M. le chanoine Allain, qui nous introduit dans *le Pavillon Peiresc*. Ce Normand parle d'une façon exquise des choses de Gascogne. MM. Louis Audiat et A. de Gagnaud ont mis en vers français et languedociens, et D. Granier en musique, la chanson des feuilles et des fruits. Et nous au loin, dans le grand Paris qui bruisse, nous entendons l'harmonie, nous applaudissons et nous brisons nos verres de champagne sur les racines du chataignier en souhaitant longue vie et le paradis à la fin de ses jours, au propriétaire, à l'ami, au collaborateur.

PARIS.—M. A. Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, dans sa brochure : *La Religion et la Culture moderne* (Paris, Fischbacher, in-8 de 43 p.), publie le discours qu'il prononça à Stockholm, le 2 septembre 1897, au Congrès des sciences religieuses, présidé par M. V. Scheele, évêque luthérien de Visby. Inutile de dire quel est l'esprit qui l'anime. Cueillons seulement quelques énormités au point de vue de la doctrine catholique. Selon M. Sabatier, l'infaillibilité pontificale, « principe d'autorité absolue, » date dans le catholicisme de l'exode de Döllinger et du concile du Vatican. Ce dogme aurait pour conséquence que toutes les consciences « ont le devoir de soumettre leurs pensées et leurs volontés à cette juridiction suprême, si bien que le seul choix leur reste entre cette obéissance, impliquant une abdication, et la résistance, qui devient une révolte. » Il affirme que, dans les séminaires, la philosophie et la théologie, fussent-elles de saint Thomas, sont « enseignées exclusivement, comme si Bacon, Descartes, Kant n'étaient pas venus. » Il croit que « tout le travail de la critique et de l'exégèse modernes est, chez les catholiques, nul et non avenu. » Enfin, comme preuve de la servitude des catholiques en matière de science, M. Sabatier rappelle qu'un décret récent du Saint-Office a déclaré que l'on ne pouvait pas « en sûreté de conscience » (M. Sabatier traduit ainsi *Auto*), enseigner que le texte dit des trois témoins (I. Joan, V. 7) n'était pas authentique. « Voilà donc, dit-il, les théologiens catholiques coupables de péché contre la foi, s'ils continuent à discuter un problème de critique verbale dont on avait cru que la solution dépendait surtout de l'étude attentive des manuscrits. » Mais quel théologien catholique entend ce décret comme M. Sabatier ?

— M. l'abbé Péries, notre collaborateur, a reçu de Rome les témoignages d'approbation les plus flatteurs pour son commentaire de la constitution de l'Index dont nous avons annoncé ici même la publication. Le cardinal Steinhuber, préfet de la Sacrée Congrégation de l'Index, juge compétent entre tous dans la matière, apprécie tout particulièrement un travail dont il loue la précision et le plan. S. E. le Cardinal Satolli, préfet de la S. Congrégation des Études, auprès duquel M. Péries a vécu pendant trois années à Washington, pendant qu'il y professait le droit canonique à la Faculté de théologie, félicite également l'auteur d'avoir

mené à bonne fin un travail d'une si grande importance et d'une réelle opportunité.

— Grâce aux efforts persévérants de M. Raveneau, secrétaire de la rédaction des *Annales de géographie*, chaque numéro de la *Bibliographie* que publie annuellement ce recueil est en progrès sur le précédent. La *Bibliographie de 1896* (Paris, Colin et Cie, in-8 de 288 p.) en fournit une preuve nouvelle ; elle contient dans son ensemble de plus de mille numéros, l'analyse d'une masse considérable de documents et constitue par conséquent une source extrêmement précieuse d'information. On pourrait y relever l'omission, çà et là, de quelques articles ayant leur intérêt, — pour l'histoire de la géographie, par exemple, — ou encore un renvoi malencontreux à quelques études insuffisantes, comme celle de M. Zimmermann sur *le Voyage de Nansen et les Théories sur les courants du pôle boréal* (n° 1005) ; mais ce sont là de très légères imperfections et qui ne diminuent pas la sérieuse valeur de cet utile et intéressant répertoire.

— L'art a-t-il sa place marquée dans l'éducation générale ou faut-il qu'il s'y résigne « au rang de Cendrillon ? » Telle est l'intéressante question que traite M. Krekelberg, préfet des études à l'Institut épiscopal de la Louvière (*Du Rôle des beaux-arts dans l'instruction et l'éducation*. Paris, Retaux, in-8 de 56 p.) L'homme est manifestement appelé à goûter le beau de même qu'à connaître le vrai : lui refuser toute culture esthétique, c'est, d'une part, le priver de réelles jouissances légitimes, de l'autre, le frapper d'une incapacité intellectuelle dont les conséquences peuvent être des plus fâcheuses. Conclusions : remettre en honneur la pratique du dessin dans les écoles de tout ordre, et introduire dans l'enseignement des humanités l'histoire raisonnée des beaux-arts, puisque au moyen âge chrétien, comme quinze siècles plus tôt sous le ciel privilégié de l'Attique, « les grands monuments matérialisent, avec une splendeur symbolique, le mystérieux ensemble de faits qui constitue l'âme d'une civilisation. » M. Krekelberg termine en montrant comment ce double *desideratum* peut être réalisé dans nos collèges sans grever leur budget de frais trop onéreux ni faire violence au plan d'études traditionnel.

— En 1896, comme tous les cinq ans, l'inspecteur général, directeur de l'enseignement primaire, a remis au ministre de l'instruction publique un volume de statistique beaucoup plus détaillée que les résumés destinés à relier sommairement les unes aux autres les grandes publications quinquennales. Ce gros volume, onzième fascicule de la série commencée en 1878-1879, comprend un rapport de trente-trois pages et trente-deux tableaux qui sont le résumé des états de situation de l'enseignement primaire dans les écoles laïques et congréganistes, publiques et privées, pour l'année scolaire 1894-1895. Dans ce rapport, où sont comparées, pour chaque tableau, les années 1891-1892 et 1894-1895, deux choses nous frappent : 1° d'une part, diminution de la natalité en France et, par suite, de la population scolaire ; d'autre part, augmentation des écoles, des classes, des diplômes, des maîtres, et par suite des dépenses scolaires, au point que l'on arrivera un jour à voir dans l'enseignement primaire ce qui se produit dans l'enseignement secondaire : des maîtres sans élèves ; 2° travail latent, souterrain, sournois, de la laïcisation de la société se poursuivant implacablement malgré les progrès des écoles congréganistes.

— M. D. J. O'Connell, ancien recteur du collège américain de Rome, a présenté en août dernier au congrès des savants catholiques, à Fribourg, un rapport où il précise ce qu'est *l'Américanisme d'après le P. Hecker*, fondateur de la congrégation des Paulistes américains. Le rapport, d'abord paru dans la *Quinzaine* du 15 octobre dernier, vient d'être tiré à part (Paris, Lecoffre, in-16 de 17 p.). On y verra clairement exposé ce qu'est l'américanisme au double sens politique (idées fondamentales de la déclaration d'indépendance, état moderne basé sur le respect de la personne humaine) et ecclésiastique (libre exercice de la religion).

— Nous signalons avec plaisir les deuxième et troisième livraisons qui, sous le titre générique de : *Les Églises paroissiales de Paris, monographies illustrées*, viennent de paraître (Paris, libr. de la *France illustrée*, gr. in-8 de chacun 16 p.). L'auteur, M. l'abbé A. Bouillet, décrit, avec autant de soin que d'exactitude, l'intérieur et le trésor de *Notre-Dame*. Ornées d'un grand nombre de phototypies teintées, ces luxueuses plaquettes de prix très modique (1 fr.) se recommandent non seulement aux Parisiens, mais aussi aux touristes à qui elles donneront le désir de visiter les merveilles de notre admirable cathédrale. Nous ne pouvons que souhaiter la continuation de cette œuvre artistiquement chrétienne.

—M. Maurice Tourneux commence dans *le Bibliographe moderne* de septembre-octobre 1897 la publication d'une série de conférences qu'il a faites au mois d'août précédent à Oxford sur *les Sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française*. La compétence incontestable de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de ce travail. Nous nous contenterons de noter l'engagement qu'il prend de publier un *Manuel* dont cette étude serait l'introduction.

— M. l'abbé Barnave, dont nous avons annoncé la mort dans un précédent fascicule de ce recueil, était un instituteur et un éducateur remarquable qui a formé des élèves distingués et qui savait s'en faire aimer. L'un d'eux, M. Jules Cauvière a consacré au souvenir de son maitre regretté quelques pages émues, où il retrace à grands traits sa vie et fait ressortir ses éminentes qualités : *Un Normalien dans l'Église, l'abbé Barnave*, tel est le titre que l'éminent professeur à l'Institut catholique de Paris a donné à cette notice parue d'abord dans le *Bulletin de la Société générale d'éducation* (Paris, Fontemoing, in-8 de 11 p.).

Agenais. — M. Jules Serret publie à la fois : *Doumenet et les Châteaux de la banlieue d'Agen 1464-1897* (Agen, Imp. et lithogr. agenaises, gr. in-4 de 31 p.) et *Bagatelle et les Villas de la banlieue d'Agen, 1525-1897* (Agen, même imp., gr. in-8 de 21 p.). Ces deux brochures contiennent des descriptions fidèles et des renseignements non moins fidèles. L'auteur a mêlé des indications généalogiques sur les anciens possesseurs de châteaux, de villas, à des récits anecdotiques, et on ne saurait suivre un guide mieux informé dans une promenade autour de la ville d'Agen.

— La première partie du tome XIII de la deuxième série du *Recueil des travaux de la Société des sciences et arts d'Agen* (Agen, in-8 de 220 p.) renferme les morceaux suivants : *Documents pour servir à l'histoire de l'Agenais. Hommages des seigneurs de l'Agenais au comte de Toulouse, en 1259 ; prise de possession de l'Agenais, au nom du roi de France*, en 1271, par MM. G. Tholin et O. Fallières; — *Table des noms de personne contenus dans les documents précédents*, par M. O. Fallières ; — *Origines du duché de Gascogne*, par M. F. Bladé ; — *Rythmes et rimes*, par M. L. Lac de Bosredon. On a mis en tête un portrait du regretté et savant auteur de la *Bibliographie générale de l'Agenais*.

— M. Philippe Lauzun vient de donner ses soins à la troisième édition, entièrement refondue et augmentée, de sa remarquable monographie : *Le Château de Bonaguil en Agenais. Description et histoire* (Agen, Imp. agenaise, gr. in-8 de x-150 p.). M. Lauzun a presque découvert le château de Bonaguil, tant était peu connu, quand il le visita pour la première fois, cet admirable spécimen de l'architecture militaire française au moyen âge. C'était à lui qu'il appartenait d'en publier d'une façon définitive la description et l'histoire. Nul archéologue n'ajoutera désormais rien d'essentiel à son beau travail qu'enrichissent treize documents inédits, un tableau généalogique des Roquefeuil-Blanquefort, propriétaires de Bonaguil, un plan du château, deux vues de ce monument.

Artois. — Ce qui frappe tout d'abord dans le tome XXVIII de la deuxième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras* (Arras,

F. Guyot, in-8 de 304 p.), c'est l'*Inventaire des archives de l'Académie d'Arras*, dressé par M. le comte G. de Hauteclocque et qui occupe les cent vingt-quatre premières pages du volume. Avant de procéder à l'énumération des documents dont se composent les archives en question, l'auteur a donné de nombreux détails qui forment une intéressante contribution à l'histoire de l'Académie d'Arras. Nous signalerons aussi les études suivantes : *La Terre et le château d'Avrincourt*, par M. Adolphe de Cardevacque (avec deux phototypies représentant l'ancien château et le château moderne) ; — *Les Armoiries de la ville d'Arras*, par M. G. Acremant (avec deux planches reproduisant sept armoiries, 1354-5 nivose an IX) ; — *Exposition des œuvres de Julien Boutry*, par M. Léonce Viltart ; — *Les Sociétés houillières*, par M. Léonce Lavergne. Viennent ensuite des allocutions, des rapports sur des sujets divers, le discours de réception de M. L. Blondel et le poème, couronné par l'Académie française, de M. Ch. Lecomte : *Salamine*.

Berry.—M. le marquis des Méloizes a extrait du tome XXXI des *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre* le *Compte des obsèques d'un chancelier de France sous Louis XII. Jehan de Ganay* (Bourges, imp. Tardy-Pigelet, in-8 de 41 p.), mort à Blois en mai 1512 et enterré à Paris après un service solennel célébré à Saint-Merri. Le compte, dans ses 190 articles, nous fournit de curieux renseignements sur les dépenses faites pour les derniers soins donnés au chancelier, pour l'examen de son corps, pour le transfert à Paris de son cadavre, pour les messes célébrées en sa faveur, pour les dépenses faites en vêtements et banquets ; M. le marquis des Méloizes en fait ressortir l'intérêt dans une excellente introduction où il nous donne aussi quelques indications brèves mais précises sur le chancelier et sa famille. Le savant éditeur nous apprend (p. 3, n. 3) qu'il possède dans ses archives l'inventaire « des plus intéressants » dressé en 1512-1513 après la mort du chancelier. Il serait fort à souhaiter qu'il se décidât à en publier au moins les parties les plus importantes.

— M. Jacques Soyer, qui a succédé comme archiviste du Cher à M. Hippolyte Boyer, publie un intéressant *Rapport sur le service des archives départementales du Cher*, de juillet 1896 à juillet 1897 (Bourges, imp. de H. Sire, in-8 de 31 p.). Nous avons particulièrement noté ce qui a trait à la rédaction de l'*Inventaire sommaire* (série F, archives des notaires, fournissant de précieux renseignements sur l'organisation des communautés de métiers, etc., aux communications de documents (archives de l'ancien régime et de la période révolutionnaire 346 liasses ou registres, archives postérieures à 1800, 404), et à l'inspection des archives communales.

Bretagne. — M. André de Paniagua, dans sa brochure : *Les Sanctuaires de Karnak et de Locmariaker* (Paris, Leroux, in-8 de 82 p.), considère les monuments mégalithiques bretons comme des sanctuaires destinés au culte de nos ancêtres de la préhistoire. Il étudie, à ce propos, les premiers peuples migrateurs qui se fixèrent dans le pays sous le nom de Celtes, leurs prêtres, leur divinité ; les monuments mégalithiques de Karnak et de Locmariaker. L'impression qui se dégage de cette lecture, c'est que l'auteur se sert beaucoup de preuves conjecturales, d'ouvrages généraux et peu des monographies spéciales à la matière. Mais le but de cet opuscule est excellent et digne de tout éloge. Car M. Paniagua, dans une lettre au ministre de l'instruction publique, prie avec insistance qu'on veille efficacement à la conservation de ces vénérables monuments.

Champagne. — *Les Aïeuls maternels du Bienheureux J.-B. de la Salle à Brouillet*, par M. le vicomte E. du Pin de la Guérivière (Reims, Michaud, in-8 de 72 p.). L'auteur est un des arrière-neveux du B. de la Salle dont le grand-père, Jean Moët, habita le château de Brouillet. Il suit le château de Brouillet à travers les temps, puis il restitue l'historique de la vie de Jean Moët et de Perette Lespagnol, grand-père et grand'mère maternels du B. de la

Salle, d'après les pièces de son chartrier familial. Les auteurs de la vie du Bienheureux devront donc tenir compte à l'avenir de cette plaquette qui contient des documents inédits sur sa généalogie maternelle.

Dauphiné. — Sous le titre : *Le Chevalier de Jarjayes* (Gap, Jouglard, in-8 de 38 et 2 p.), M. l'abbé A. Allemand présente, d'excellente façon, une figure presque inconnue et qui doit marquer dans les annales des Hautes-Alpes. Les renseignements fournis sur le rôle honorable joué par le chevalier, lors des tentatives qui eurent lieu pour faire évader Marie-Antoinette, à la veille de son supplice, sont du plus haut intérêt.

— MM. Henri Second et Jules Dumas doivent faire passer de bien agréables moments aux Grenoblois et aux étrangers qui fréquentent cette aimable cité. Dans leurs revues : *Vive Grenoble* et *Inaugurons* (Grenoble, Imp. centrale, 2 br. in-12 de 101 et 171 p.), ils font défiler, en prose mêlée de spirituels couplets, pas trop grivois, les hommes et les faits de l'année ; les montagnes et les alpinistes sont, tout naturellement, mis en agréable posture.

— L'abbaye de Saint-Antoine, qui appartient au département de l'Isère, est sans contredit le monument le plus majestueux du Dauphiné ; maints auteurs lui ont déjà consacré des études d'un haut intérêt. La matière n'était pas épuisée, et Dom Hippolyte Dijon la reprend dans sa plaquette : *Les Peintures murales et les tapisseries de l'église de Saint-Antoine* (Valence, Céas, in-8 de 32 p.). On ne saurait apporter plus de soin et plus d'érudition à l'étude d'un sujet qui prête fatalement à la controverse.

— M. Léon de la Brière a toujours la main heureuse, et les banalités, lui sont inconnues. En furetant dans les archives, restées intactes, d'une maison des environs de Grenoble, il a découvert des lettres et des manuscrits de Jean-François Champollion, l'immortel savant qui découvrit au commencement de ce siècle la clé perdue de l'écriture égyptienne, ce qui lui permet de présenter *Champollion inconnu* (Paris, Plon, petit in-8 de 204 p.). Le défilé de la correspondance de Champollion enfant, élève au lycée de Grenoble, de l'étudiant, du poète d'occasion, des souvenirs de son séjour à Rome, est bien curieux et animé ; la présentation est faite d'ailleurs, avec des interprétations spirituelles et rapides. La pièce de *Bajazet*, qui fut jouée à Grenoble en 1814, est éditée entièrement.

— M. Franck, conseiller de préfecture de la Drôme, ne saurait prendre rang parmi ces fonctionnaires qui passent comme des météores, après s'être bornés à bien conduire des cotillons. C'est un érudit, un chercheur, et un écrivain délicat, qui se révèle dans deux gracieuses plaquettes tirées à petit nombre : *Valence en 1785 et le lieutenant Bonaparte*, et *Philis de la Charce de la Tour du Pin* (Valence, Céas ; Orléans, Imp. orléanaise, in-8 de 58 et 51 p.). C'est presque un Bonaparte inconnu qui nous est présenté, en même temps que Philis, la Jeanne d'Arc dauphinoise, paraît sous son véritable aspect. Il est à remarquer que l'auteur donne le lieu exact de naissance de l'héroïne, Montmorin, dans les Hautes-Alpes.

Forez. — *Édouard Jeannez (1827-1896)* érudit et artiste, s'occupa surtout du Forez. Il fut un des membres les plus actifs de la Société la *Diana*, dont l'organe qui porte le même nom a tant contribué à l'histoire locale par des travaux qui font autorité. C'est sa biographie d'artiste, d'archéologue, de collectionneur affiné que retrace M. Chassain de la Plasse dans son *Éloge lu à la Société de la Diana*, le 10 juin 1897 (Montbrison, Brassart, in-8 de 25 p.). Une très intéressante bibliographie des ouvrages publiés par É. Jeannez termine cette brochure admirablement imprimée.

— Dans *Michel de Chaugy et les autres personnages peints sur les volets du triptyque d'Ambierle* (Montbrison, E. Brassart, in-8 de 37 p.), M. l'abbé Reure raconte que Michel de Chaugy, chambellan et maître d'hôtel de Philippe le Bon

et de Charles de Bourgogne, fit exécuter un retable sculpté en forme de triptyque, représentant des scènes de la Passion. Sur les volets étaient peints son portrait, ceux de sa femme, de son père, de sa mère ; puis derrière ces images agenouillées sont leurs patrons : saint Michel, saint Laurent, saint Jean-Baptiste, saint Guillaume. D'après le testament de Michel de Chaugy, le triptyque fut amené à Ambierle, après le 3 août 1480, où il se trouve encore. M. Reure ne veut point faire la description de cette pièce exquise, mais seulement l'histoire des personnages représentés sur les volets du triptyque et surtout celle du donateur. Bonne contribution à l'histoire forézienne.

Franche-Comté. — Si le géant d'orgueil que fut P.-J. Proudhon — qui n'a guère eu, en ce siècle, que son concitoyen V. Hugo pour égal dans le premier des sept péchés capitaux — avait pu pressentir lorsqu'il fut traduit, il y a cinquante-six ans, devant la cour d'assises du Doubs, en raison de la publication de son incendiaire *Avertissement aux propriétaires*, qu'un magistrat s'occuperait de lui d'une façon vraiment scientifique, en audience solennelle de rentrée de cour d'appel, et à Besançon même, sa ville natale, peut-être serait-il mort incontinent, suffoqué par quelque délicieuse congestion cérébrale : on a l'estime déréglée de soi-même ou on ne l'a pas. — A tout prendre, le discours que M. Henri Kuntz, substitut du procureur général, a prononcé le 15 octobre dernier devant la cour d'appel de Besançon, n'est pas pour nous faire voir le fameux démolisseur social sous un jour bien antipathique. A plusieurs reprises, M. Kuntz, dans *Un Procès de presse à Besançon en 1842* (Besançon, imp. Millot, in-8 de 76 p.), déclare réprouver la doctrine de Pierre-Joseph, et nous lui en donnons acte ; mais il nous semble qu'il garde au fond de son cœur un vague sentiment de sympathie et qu'il ressent quelque chose comme de l'admiration pour le trop célèbre personnage dont il s'occupe. Ajoutons que ce travail est fortifié d'un luxe de notes et de références qui prouvent que M. Kuntz a voulu être sérieux.

— M. Kuntz est un érudit. Il suffira, pour être édifié sur ce point, de rapprocher sa brochure : *P.-J. Proudhon* (Besançon, imp. Millot, in-8 de xvii p.) du discours de rentrée qui précède. Nous rendons hommage au talent du substitut, sans partager sa manière de voir. Cette notice sur l'écrivain bisontin nous apparaît comme une introduction à *Un procès de presse à Besançon en 1842*, qu'elle complète, mais qui aurait certainement paru un hors-d'œuvre à la cour auditrice. — Nous avons fait beaucoup de chemin depuis l'an 1842 ; à cette époque, les juges de Besançon eussent volontiers condamné Proudhon si le jury, qui voulait faire échec au gouvernement, ne s'y fût opposé par un verdict d'acquittement. Aujourd'hui, le même homme nous est montré non plus au banc des accusés, mais s'élevant, au milieu de graves magistrats, dans une manière d'apothéose discrètement voilée. — Signe des temps.

— Les almanachs originaux qui naissent en province ne sont pas légion ; aussi ne nous en occupons-nous guère. Mais celui-ci : *A bouènes dgens di pays. Le Diairi, almanach montbéliardais pour 1898* (Montbéliard, imp. A. Pétermann, gr. in-8 de 104 p., illustré), mérite une mention. Nous lui reprocherons encore quelques plaisanteries de mauvais goût, en moins grand nombre toutefois que précédemment, sur le clergé catholique. Cette critique faite, nous reconnaissons volontiers que les pièces patoises dont il est principalement composé, possèdent une saveur particulière : presque autant que le latin, certains patois « bravent l'honnêteté. » Rien de bien grave, cependant, sous ce rapport. Ce qui ressort surtout de cette littérature spéciale, c'est un fond d'esprit rustique que goûteront les humoristes et les linguistes. Parmi les articles écrits en français, il convient de signaler les deux courtes biographies (avec portraits) de Frédéric et de Georges Cuvier, un extrait du livre de M. Beauquier : *Blason populaire de Franche-Comté* (Cf.

Polybiblion, t. LXXIX, p. 377), qui s'applique au pays de Montbéliard, et le commencement d'une fantaisie désopilante, signée « Cri-Cri », sur *Audincourt à travers les âges*.

— Depuis bien des années, la rapidité avec laquelle les pays de montagnes se déboisent et se ravinent a fait pousser bien des cris d'alarme. A son tour, M. Maître, ingénieur des mines, qui a bien vu les pays ainsi dévastés et exposés à une ruine prochaine, reprend la question. Dans sa plaquette : *La Restauration des pays de montagne* (Besançon, impr. Paul Jacquin, in-8 de 13 p.), il trace un tableau saisissant et inquiétant et nous paraît indiquer un excellent remède immédiat, la substitution de la vache au mouton destructeur, dans les alpages ; administration des forêts et la nature feraient le reste.

Guyenne et Gasgogne. — M. Cornélis de Witt publie : *Une Commune rurale en 1896. Laparade (Lot-et-Garonne). Mémoire présenté à la Société des agriculteurs de France* (Tonneins, impr. G. Ferrier, in-8 de II-137 p.). On trouvera beaucoup d'exacts renseignements de tout genre dans cette monographie préparée avec conscience et écrite avec talent. Le petit-fils de Guizot, qui vit au milieu d'une population rurale (il est maire de Laparade depuis plusieurs années), a traité petites et grandes questions, agricoles et autres, avec une compétence parfaite.

— M. Pierre Meller a modestement intitulé *Essais généalogiques*, une série de notices sur diverses *Familles du Bordelais* (Bordeaux, Feret, gr. in-8). Les familles étudiées par le consciencieux auteur sont (en un recueil spécial de 35 p.) les familles *Dudon, Olanyer, de Lanefranque, Sansfourche de Lamothe*, et (en six fascicules distincts), les familles *Desclaux, Lafargue de Grangeneuve, Alefsen de Boisredon, de Bethmann, Lynch, Le Blanc de Saint-Just*. Le zélé généalogiste a emprunté le plus grand nombre de ses renseignements aux registres d'état-civil conservés dans les archives municipales de Bordeaux et à divers documents des archives départementales de la Gironde.

Languedoc. — On consultera avec intérêt dans l'excellent *Bibliographe moderne* (Paris, 38, rue Gay-Lussac) l'article de notre collaborateur M. Joseph Berthelé sur *les Archives anciennes de Béziers* (n° de septembre-octobre) : il y donne en effet les résultats du récolement général qu'il a fait des dites archives avec MM. Alinat, bibliothécaire-archiviste de la ville, et Soucaille, secrétaire de la Société archéologique. Ce récolement peut servir de guide général en attendant la publication d'un inventaire, que malheureusement M. Berthelé ne fait pas espérer comme prochaine.

Lorraine. — Si parmi les travaux, tous intéressants d'ailleurs, qui composent le t. XLVI (3e série, XXIVe vol.) des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain* qui vient de nous parvenir (Nancy, Wiener, in-8 de 327-XXVI p. avec 5 planches), nous avions à indiquer une préférence, nous n'hésiterions pas à l'accorder à l'*Essai de cartographie de la Lorraine*, de M. Lucien Wiener. Ce précieux inventaire mériterait bien un tirage à part. Nous signalerons ensuite les études suivantes : *Mémoires pour l'histoire de la métallurgie en Lorraine*, par MM. Bleicher et J. Beaupré ; — *Les Franquignons du bailliage de Saint-Mihiel et les gentilshommes d'Amance*, par M. R. de Souhesmes ; — *La Terre de Hay et le ban de Blaincourt*, par M. H. Lefebvre ; — *Notes historiques sur Einville-au-Jard*, par M. l'abbé Viansson-Ponté ; — *Donation de l'église Saint-Dizier au prieuré Notre-Dame de Nancy*, par M. Ch. Pfister ; — *Correspondance des Bénédictins de Lorraine avec Moreau, historiographe de France*, par M. l'abbé Didier-Laurent ; — *Testament de Charles-Louis Hugo, évêque de Ptolémaïde et dernier abbé régulier d'Étival*, par M. l'abbé Jérome ; — *Négociations relatives à la prévôté de Longwy (1698-1718)*, par M. F. Nau ; — *Les Pierres tombales de l'église de Port-sur-Seille*, par M. L. Germain ; — *Anciens Chants populaires du Barrois* (2e partie), par M. le comte

E. Fourier de Bacourt ; — *La Taque des trois Saintes*, par M. L. Germain. Cet ensemble est vraiment remarquable.

— Sans tenir dans l'histoire de l'érudition historique aux deux derniers siècles une place aussi considérable que la congrégation de Saint-Maur, la congrégation bénédictine de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe a jeté un certain éclat et laissé des monuments remarquables de son activité littéraire. Les religieux possédaient dans leur abbaye de Saint-Vanne à Verdun une bibliothèque dont Mabillon et Martène ont célébré l'importance sinon pour le nombre, au moins pour l'excellence des manuscrits qui y étaient conservés. Dom Ursmer Berlière publie dans le fascicule de septembre-octobre du *Bibliographe moderne*, le catalogue de ces manuscrits empruntés à l'histoire de Saint-Vanne par Dom Le Court, conservée en manuscrit dans la Bibliothèque municipale de Verdun. Il a soin d'identifier ceux de ces manuscrits qui sont encore à la Bibliothèque de Verdun.

Normandie. — M. l'abbé J.-L. Adam s'est fait une spécialité de l'histoire des œuvres pieuses de Valognes. C'est aujourd'hui *la Confrérie du Saint Sépulcre* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 35 p.) qu'il nous met sous les yeux. Fondée en 1532 par Regnault du Maresc, elle se compose de dix-sept prêtres, qui devaient être tous originaires de Valognes. Elle avait pour objet particulier les prières pour les morts. Dès 1536 eurent lieu des réclamations et des discussions. En bons Normands, les plaideurs voulaient en appeler jusqu'au Pape. L'affaire finit par un accommodement, et pendant cent vingt ans la confrérie florissante vit s'embellir sa chapelle et s'accroître le nombre de ses membres. Au XVIIIe siècle, elle fut réunie à la confrérie du Saint Sacrement.

— Signalons le très intéressant *Bulletin des parlers du Calvados* que publie depuis le mois de juillet, tous les deux mois, un jeune savant, M. Ch. Guerlin de Guer, sous le patronage de la Société des amis de l'Université de Caen. Non seulement de nombreuses adhésions ont permis de mener à bien l'œuvre commencée, mais la chanson de la Corneille (Colleville-sur-Orne), la fable du Renard et du Corbeau, le parler normand dans l'ancienne sergenterie de Varaville, un souvenir en patois de Beaumont, etc., etc., sont de bonnes contributions qui assurent un avenir fécond à l'œuvre entreprise.

— M. Amédée Hellot nous donne sur le titre de : *Fécamp au temps de la Ligue* (Yvetot, A. Bretteville, in-8 de 121 p.) un récit très substantiel. Avec soin, il constate les fautes de ses devanciers et il sait les réparer. Fécamp bénéficie d'une sorte de renommée qui tient à la prétendue escalade de Boirosé. Il faut en lire le récit dans Palma Cayet, Pierre Mathieu, de Thou, d'Aubigné, et particulièrement les *Œconomies* de Sully. Après avoir noté avec ironie le désaccord des narrations, M. Hellot constate que « Boisrosé, ligueur, avait succédé régulièrement et sans lutte violente à Sacquenville, pareillement ligueur, et cela du consentement ou par l'ordre de Villars, leur chef à tous deux. » (p. 41). Les chapitres sur les habitants de Fécamp, leur existence matérielle, la vie des religieux, les fêtes, la monographie de Boisrosé, autant de sujets heureusement scrutés et exposés.

— M. Alfred Mazière a rendu hommage en termes éloquents et émus à *la Cour d'appel de Caen (an VIII-1811)*. (Caen, E. Lanier, in-8 de 64 p.). Nous souhaiterions vivement que l'histoire de nos juridictions fût partout étudiée et élucidée avec autant de soin.

— M. l'abbé Porée n'a pas voulu laisser perdre les précieuses *Notes* de M. Henri Quevilly *sur la Poterie du Châtel-la-Lune*. (Caen, H. Delesques, in-8 de 21 p. Extrait de l'*Annuaire normand*). De 1657 à nos jours, tous les faits ont été soigneusement relevés ainsi que les documents concernant l'industrie.

— Signalons une très bonne brochure de M. l'abbé J.-L. Adam, sur *le Culte de la Sainte Eucharistie dans le diocèse de Coutances et notamment à Valo-*

gnes (Paris, Œuvres eucharistiques, in-16 de 72 p.). La partie ancienne est très curieuse et mérite qu'on s'y arrête.

— On trouve bien des choses dans *Un Banc d'église et une chaire de vérité dans une paroisse de l'Avranchin (1743-1744)*, voire même un procès digne de Molière, un pendant du *Lutrin*. L'ancien président de la Société des antiquaires de Normandie, M. T. Raulin, a eu la chance de retrouver tout le dossier du procès, de le lire, de l'analyser. C'est un vrai régal pour les érudits. (Caen, H. Delesques, in-8 de 24 p. Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XVIII).

— Le berceau de la famille royale des Bruces d'Écosse et d'Angleterre est-il *le Château d'Adam Bruce à Brix ?* telle est la question que M. l'abbé J.-L. Adam résout affirmativement (Cherbourg, E. Le Mahout, in-8 de 35 p.). Des tableaux généalogiques et une carte ornent la brochure.

— La *Note sur la statue funéraire de Geoffroy Faé, évêque d'Évreux* (Evreux, Ch. Hérissey, in-8 de 9 p.), par M. l'abbé Porée, s'adresse autant aux savants qu'aux artistes. Ces derniers trouveront là deux belles photogravures extrêmement intéressantes à étudier.

— *M. Henry Quevilly, juge de paix de Beaumesnil, officier d'Académie* (Caen, H. Delesques, in-8 de 11 p.), était un brave homme dans toute la force du terme, aimant sa grande et sa petite patrie,et les servant avec son corps et avec son esprit. Nous félicitons M. l'abbée Porée de nous avoir permis de rendre ce bel hommage, si rare par le temps qui court, à M. Henri Quevilly.

— M. l'abbé Dupont vient de publier les documents concernant l'histoire de *l'Abbaye de Saint-Evroult (paroisse de Tonquette-en-Ouche) de 1789 à 1815* La Chapelle-Montligeon, in-12 de 20 p.).

— On sait que Rouen fut, avec Paris, la seule ville où Nansen,. pendant son séjour en France, soit allé exposer les résultats de son beau voyage à travers les mers arctiques. La Société normande de géographie a consacré un numéro spécial de son *Bulletin* (mars-juin 1897, p. 73-212) à la *Réception de Fridtjof Nansen* par ses « cousins » de Normandie.On y trouvera le compte rendu même de cette réception, des études sur Nansen intime, les premiers voyages de Nansen, les résultats scientifiques de sa dernière expédition, et les voyages de ses précurseurs.Ces travaux,dus à MM. Paul Toutain, Charles Rabot et Gabriel Gravier, sont accompagnés de planches hors texte fort intéressantes, et le tout est mprimé avec le soin et le goût dont la maison Cagniard et Gy est coutumière.

Provence.— M. Paul de Faucher nous donne une publication très importante: *Documents pour l'histoire de Provence. Les Tributiis et le fief de Sainte-Marguerite.* (Digne, impr. Chaspoul et V° Barbaroux, in-8 de VI-191 p. Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*. 1895-96). Le savant auteur a ainsi résumé sous le titre même de son ouvrage les *Notes et documents* (de 1279 à 1789) par lui recueillis : La Seigneurie de Pierrevert et la famille de Bernier.— Les Derniers Seigneurs de Sainte-Marguerite : Les Chénerilles héritiers des Tributiis et les Lortemar.— Le Prieuré de Sainte-Marguerite.—L'Arrière-fief de Chateauneuf.—De Roue et les Allier. — Les quatre Fiefs du nom de Sainte-Marguerite en Provence. — Les Tributiis et le jurisconsulte Étienne Bertrand. — Les Pérégrinations de Joseph de Tributiis.— Les Derniers Tributiis en Provence.

— L'*Almanach des saints de Provence* (Marseille, Imprimerie marseillaise, 1898, in-8 de 63 p.) présente encore plus d'intérêt que les précédents ; on y lira avec fruit les vies de saint Laurent de Réomée, moine de Lérins, de saint Cyprien, évêque de Toulon, de saint Marri,abbé de Saint Aurélien,évêque d'Arles, et de saint Véran, évêque de Cavaillon.

Saintonge. — Très curieuse et très piquante est la trop courte notice de M.

le baron de la Morinerie sur *le Marquis de Montalembert et son second mariage* (La Rochelle, impr. Noël Texier, gr. in-8 de 5 p.,publication de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. Extrait à 25 exemplaires, de la *Revue de Saintonge)*. Le héros de la plaquette est Marc-René de Montalembert, le célèbre général, le Vauban moderne, le membre de l'Académie des sciences, l'auteur de la *Fortification perpendiculaire*, etc. L'héroïne est Rosalie Louise Cadet. M. de la Morinerie reproduit l'acte de mariage (24 décembre 1794) copié par lui aux archives de l'état-civil de Paris, avant l'incendie de l'hôtel de ville, acte qui complète la généalogie de Montalembert insérée dans le tome XII de *l'Histoire des pairs de France* (1833) par Courcelles.

Savoie. — Après un important et fort intéressant *Compte rendu des travaux de l'Académie (novembre 1894, octobre 1896* (94 pages), dû à M. d'Arcollières, le tome VI de la quatrième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie* qui vient de nous parvenir (Chambéry, Imp. savoisienne, in-8 paginé de *a* à *o*, plus xciv-485), renferme les études ou morceaux dont voici les titres : *Éloge funèbre de M. le chanoine Ducis*, par M. d'Arcollières ; — *Projet de monument à élever dans leur ville natale à Joseph et à Xavier de Maistre*, par M. François Descostes ; — *Sur la faune du callovien inférieur (chanasien) de Savoie*, par MM. F. Parona et G. Bonarelli, travail considérable qui occupe ici les pages 33 et 213 et auquel se rapportent les onze planches placées à la fin du volume ; — *Rapport sur le concours de poésie pour 1894*, par M. le général Borson ; — *Xavier de Maistre peintre*, discours de réception de M.Emmanuel Denarié,avec réponse de M. le général Borson ; — *Un Épisode de la guerre de la succession d'Espagne, le siège de Turin de 1706*, par M. J.-J. Vernier, avec une *Notice bibliographique*,par M.le comte Eugène d'Oncieu de la Bâtie ; — *Un Registre de correspondance et de mouvement du général de division Frésia, baron d'Empire, commandant la 4e division militaire de l'armée d'Italie (1811-1812)*,par M.le comte Eugène d'Oncieu de la Bâtie.—Nous avons eu trop rarement à nous occuper ici de l'Académie de Savoie pour ne pas signaler aujourd'hui, avec tout l'empressement et les éloges qu'il mérite, le volume qu'elle nous a adressé.

Allemagne. — La librairie Teubner de Leipzig poursuit avec une régularité exemplaire la publication de l'*Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, sous la direction de M. Roscher. Nous avons en ce moment sous les yeux les livraisons 30-35, de la colonne 2145 à la colonne 3136, avec quelques articles d'une importance capitale (*Mars, Médée, Mercure*, etc.). On ne saurait imaginer recueil plus consciencieusement et plus richement documenté, au moins en ce qui touche le texte, car parmi les reproductions de sculptures et de monuments, il y en a d'excellentes, comme aussi de très médiocres. Non seulement les parties maîtresses sont étudiées avec un luxe presque excessif de renseignements et de détails, mais pour être bien sûrs de ne rien omettre, les éditeurs n'ont pas hésité à comprendre dans leur œuvre des sujets dont la relation avec la mythologie est à peine apparente.

— En rendant compte de la très importante bibliographie publiée par M. Paul-Emile Richter sous le titre de *Bibliotheca geographica Germaniae* (*Polybiblion*, t. LXXII p. 67), nous avons exprimé le regret qu'un index alphabétique par noms d'auteurs n'accompagnât pas ce travail considérable et n'en vînt pas faciliter le maniement. Il n'y a plus lieu maintenant de formuler cette critique, car la table alphabétique du volume de M. Richter vient de paraître (Leipzig, Wilhelm Engelmann, in-8 de 54 p.). Elle rendra les plus grands services à tous ceux, — et ils sont légion, — qui demanderont à la *Bibliotheca geographica Germaniae* les premières indications bibliographiques sur le sujet de leurs études particulières.

Italie. — M. Alberto Rondani se propose de publier prochainement toutes les œuvres d'un poète qui n'est pas assez connu : Guiseppe Revere, né à Trieste en 1812. En vue de cette publication, l'éminent critique a écrit, sous le titre trop modeste de préface *(Prefazione alle opere complete di Giuseppe Revere*, Roma, Forzani, in-8 de LXXIII p.),une remarquable étude sur la situation intellectuelle et littéraire de l'Italie dans la première moitié de ce siècle et aussi sur les œuvres de Revere devenues rares. Ce qu'il en dit inspire un vif désir de les connaître par le recueil qui les donnera complètes. Revere, notamment, a écrit des drames parmi lesquels M. Rondani loue beaucoup une pièce ayant pour sujet la mort d'Alexandre de Médicis, sujet qu'il regarde comme un des plus tragiques que puisse fournir l'histoire d'Italie. On sait qu'Alfred de Musset, de son côté, a mis en scène ce tragique épisode sous le titre de *Lorenzaccio*: il sera bien curieux de comparer à ce Lorenzaccio le Lorenzino du poète italien. Espérons que nous ne tarderons pas à avoir l'occasion de parler avec détail des œuvres dont aujourd'hui nous n'avons indiqué que la préface, seule imprimée et que l'auteur a bien voulu adresser au *Polybiblion*.

Russie. — La librairie Picard fait paraître *la Lettre de Dmitri dit le Faux à Clément VIII*.Ce document a été extrait des archives à peu près inaccessibles du Saint-Office à Rome. Il contient l'histoire de Dmitri racontée par lui-même, et fournit des preuves pour déterminer sa nationalité. Publié par le P. Pierling, et tiré à 100 exemplaires.

Publications nouvelles. — *Études sur le christianisme primitif*, par E. Chevrier, (in-8), Picard. — *De Christi ecclesia libri sex*, auctore G. Wilmers. (in-8, Ratisbonae, Pustet). — *Les Jeunes Gens de l'Ancien Testament*,par le R. P. J.-M. Lambert (in-18, Lecoffre). — *Directoire pratique du jeune professeur*, par A. Ciolli, trad. de l'italien par l'abbé P. Mazoyer. T. I-II. (in-18, Retaux). — *Collectio indulgentiarum*,auctore P. P. Mocchegiani a Monsano in-8, Herder). — *Le Droit romain*, par Typaldo-Bassia. T. II. (in-8, Chevalier-Marescq). — *Lois et usages de la neutralité,d'après le droit international conventionnel et coutumier des états civilisés*, par R. Kleen.T. I (in-8, Chevalier-Marescq).—*Cours de droit civil français*,par C.Beudant. T.II(in-8,Rousseau). — *Le Livre du débitant*,par H. Ferrand et G. Chanson (in-8, Chevalier-Marescq). — *Ley juridica de la industria*, por E. Prat de la Riba (in-8, Barcelona,Penel a y Bosch). — *La Philosophie de Nietzsche*, par H. Lichtenberger (in-8, Alcan). — *Le Rationnel*, par G. Milhaud (in-18, Alcan). — *La Question de la liberté et la conduite humaine*, par P. Moriaud (in-8, Alcan). — *Sociologie et politique*, par L. Gumplowicz (in-8, Giard et Brière). — *Le Calcul vectoriel et ses applications en géométrie et en mécanique*, par G. Nédelec, 1er volume (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les systèmes orthogonaux* et les *coordonnées curvilignes*, par G. Darboux (in-8, Gauthier-Villars). — *Précis élémentaire de la théorie des fonctions elliptiques*, par L. Lévy (In-8,Gauthier-Villars). — *Explosifs nitrés*, par G. Sanford, trad. par J. Daniel (in-8, Gauthier-Villars). — *Manuel des opérations de banque et de placement*, par G. Vignes, (in-18, Pichon). — *Le Rythme du chant dit grégorien* par G. Houdard (in-8, Fischbacher). — *L'Anarchie dans l'art*, par F. A. Bridgman, trad. de l'anglais (in-18, May). — *Études linguistiques sur la Basse Auvergne*, par A. Dauzat (in-8, Alcan). — *Dictionnaire-Manuel illustré des écrivains et des littératures*, par C. Gidel et F. Loliée (in-18 cart., Colin et Cie). — *Les Vieux Chants populaires scandinaves*, par L. Pineau. T. I. (in-8, Bouillon).— *Fleurs de bruyères*, par V. Le Marchand (in-18, Vanier). — *Peut-être*, par Raphaël

Damedor (in-18, Vanier). — *Le Désastre*, par P. et V. Margueritte (in-18, Plon et Nourrit). — *Babel*, par A. Filon, (in-18, Calmann Lévy). — *Niels Lyne*, par J.-P. Jacobsen, (in-18, Maisonneuve). — *Entre la vie et le rêve*, par J.-P. Jacobsen, trad. du danois par Mme R. Rémusat (in-18, Calmann Lévy). — *L'Orchidée*, par J. Sageret (in-18, Perrin). — *Chemin montant*, par A. Alhix (in-18, Perrin). — *Deuxième Amour*, par P. Bourget (in-32, Lemerre). — *Les Demoiselles Danaïdes*, par R. Dombre (in-18, Colin et Cie). — *Princesse Esseline*, par C. de Rouvre (in-8, Colin et Cie). — *La Payse*, par C. Le Goffic (in-18, Colin et Cie).— *Les Chansons de Bilitis*, par Pierre Louys (in-18, « Mercure de France »).— *Delcros*, par H. Rainaldy (in-18, Société d'édition des gens de lettres). — *Gorgeansac*, par P. Harel (in-18, Henri Gautier). — *The authoress of the Odyssey*, by S. Butler (in-8, cart. New York, Longmans and Green).— *La Fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du* XVIIIe *siècle et les premières années du* XIXe *en France*, par L. Bertrand (in-18, Hachette). — *Manuel de l'histoire de la littérature française*, par F. Brunetière (in-18, Delagrave). — *A travers l'Europe, enquêtes et notes de voyage*, par H. Joly (in-18, Lecoffre). — *Sur le Niger et au pays des Touaregs. La Mission Hourst*, par le lieutenant de vaisseau Hourst (in-8, Plon et Nourrit). — *La Grèce ancienne et moderne*, par C. Laroche (in-18, May). — *Les Écoles d'Antioche*, par A. Harrent (in-18, Fontemoing). — *Psychologie des sectes*, par S. Sighelle, trad. par L. Brandini (in-8, Giard et Brière).— *Les Archevêques de Paris au* XIXe *siècle*, par Mgr E. Lesur et F. Bournand (in-8, Taffin-Lefort). — *Saint-Martin*, par l'abbé H. Bas (gr. in-8, Tours, Dubois). — *Vie du cardinal Manning*, par l'abbé H. Hemmer (in-8, Lethielleux). — *Moines et ascètes indiens*, par le Mis de la Mazelière (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Catholiques et la liberté politique*, par le P. Maumus (in-8, Lecoffre). — *Histoire de la Ligue sous les règnes de Henri III et Henri IV, ou Quinze années de l'histoire de France*, par V. de Chalambert (in-8, Firmin-Didot).— *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur. V. La Chute de Robespierre (10 avril-28 juillet 94)*, par E. Biré (in-18, Perrin). — *Napoléon*, par Stendhal (in-8, édition de la Revue Blanche). — *Les Derniers Moments de Napoléon*, par le Dr Antommarchi, T. I. (in-18, Garnier). — *Royauté ou Empire. La France en 1814*, par G. Firmin-Didot (in-8, Firmin Didot). — *Mémoires et souvenirs (1789-1830). La Révolution, l'Empire et la Restauration*, par E. Biré. 3e série (in-8, Retaux). — *Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895*, par A. Lebon (in-18, Colin et Cie). — *Les Mémoires de M. Goron*, T. III-IV (2 vol. in-18, Flammarion). — *Les Prisons de Paris*, par G. Bonneron (in-8, Firmin-Didot). — *Histoire de l'Église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille*, par E. Hautcœur. T. II. (in-8, Picard). — *Jean-Louis Goutles, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire et le Culte catholique à Autun pendant la Révolution*, par A. de Charmasse (in-8, Autun, Dejussieu). — *L'Alsace au dix-septième siècle*, par R. Reuss. T. I. (in-8, Bouillon). — *Impressions d'Allemagne*, par H. Ramin (in-18, Firmin-Didot). — *L'Espagne en 1897*, par G. Routier (in-18, Le Soudier). — *La Formation de la Prusse contemporaine*, par G. Cavaignac (in-18 Hachette). — *Monaco, ses origines et son histoire*, par G. Saige (in-18, Hachette). — *Savants et chrétiens*, par le R. P. Ortolan (in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Grands Écrivains français. Racine*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Lamartine, poète lyrique*, par E. Zyromski (in-18, Colin et Cie.) — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie. Bibliographie VIII. Thor-Zype. Supplément Aage-Casaletti*, par C. Sommervogel, S. J. (gr. in-4, Picard.)

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

1. *Historisch-comparative Syntax der hebraischen Sprache. Schlusstheil des historisch-kritischen Lehrgebaudes des hebraischen*, von Fr. Ed. König. Leipzig, Hinrich, 1897, in-8 de 721 p., 22 fr. 50. — 2. *Vorlesungen über die Kunde hebraischer Handschriften, deren Sammlungen und Verzeichnisse*, von Moritz Steinschneider. (*Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen*, XIX). Leipzig, Harrassowitz, 1897, in-8 de x-110 p., 6 fr. 25. — 3. *The Higher Criticism of the Old Testament*, by the Rev. Al.-J. Mc-Caul. S. l. n. d., in-12 de 66 p., 0 fr. 60. — 4. *Commentarius in Exodum et Leviticum*, auctore F. de Hummelauer (*Cursus Scripturae Sacrae*). Paris, Lethielleux, 1897, in-8 de 552 p., 10 fr. — 5. *Histoire de l'Ancien Testament, d'après le Manuel allemand du Dr Æ. Schopfer*, par l'abbé J.-B. Pelt. T. II. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 461 p., 3 fr. — 6. *Commentaire sur le Cantique des Cantiques traduit pour la première fois de l'hébreu et précédé d'une introduction*. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de 54 p. — 7. *Philon le Juif. Essai sur l'Ecole juive d'Alexandrie*, par Ed. Herriot. Paris, Hachette, 1898, in-8 de xix-366 p., 7 fr. 50. — 8. ΛΟΓΙΑ ΙΗΣΟΥ. *Sayings of our Lord an early Greek papyrus discovered and edited, with translation and commentary*, by B.-P. Grenfell and A. S. Hunt. Londres, Frowde, 1897, in-16 de 20 p., 1 fr. 15. — 9. *Notre Seigneur Jésus-Christ d'après les saints Évangiles*, par Mgr Bourquard. Paris, Vic et Amat, 1897, in-8 de vi-627 p., 3 fr. — 10. *Archéologie de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ d'après les principes de l'harmonie des Évangiles au point de vue historique et critique, d'après J. H. Friedlieb*. Adapté en français par F. Martin. Paris, Lethielleux, 1897, in-8 de xv-439 p., 6 fr. — 11. *Étude historique et archéologique sur les reliques de la Passion*, par l'abbé F. Martin. Paris, Lethielleux, 1897, in-8 de 148 p., 2 fr. — 12. *Der Codex D in der Apostelgeschichte. Textkritische Untersuchung*, von Dr B. Weiss. (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, d'O. von Gebhardt et d'A. Harnack, 2e série, 2e vol., 1er fasc.). Leipzig, Hinrichs, 1897, in-8 de 112 p., 4 fr. 40. — 13. *Saint Paul, ses dernières années*, par l'abbé C. Fouard. Paris, Lecoffre, 1897, in-8 de xii-126 p., 7 fr. 50.

1. — Nous commençons la série de nos comptes-rendus par l'indication et l'analyse d'ouvrages généraux qui peuvent servir à l'intelligence et à la critique des livres de l'Ancien Testament. Nous plaçons en première ligne une énorme syntaxe hébraïque. On répète souvent que la grammaire hébraïque n'a pas de syntaxe ; on veut dire que la syntaxe de l'hébreu est simple et peu compliquée. Comment dès lors M. König a-t-il pu composer sur un sujet si peu étendu, un volume de plus de sept cents pages, *Historisch-comparative Syntax der hebräischen Sprache ?* Le savant professeur a agrandi et élargi son plan, en faisant de nombreuses observations dans deux directions différentes. Il a poussé ses investigations d'abord sur le terrain de l'histoire de la langue hébraïque et il a suivi les lois du développement syntaxique dans toute la littérature hébraïque, en partant des plus anciens livres de la Bible

et en allant jusqu'à la Mischna. Il a comparé, en second lieu, la syntaxe de l'hébreu à celle des autres langues dites sémitiques. Dans cette double voie, il a suivi la marche de la formation, de l'évolution et de l'emploi de la langue hébraïque. Il a joint l'analyse psychologique de l'hébreu à la comparaison avec les idiomes voisins et apparentés. Plusieurs années de travail ont été nécessaires pour rassembler, trier et disposer logiquement les nombreux matériaux recueillis. On ne peut qu'admirer la richesse des informations et leur belle ordonnance. Tous les cas que présentent soit chacun des éléments de la phrase, soit les diverses formes des propositions sont étudiés. Tous les exemples qui se rencontrent dans la littérature hébraïque sont cités à leur place logique et élucidés au moyen de renseignements puisés dans les travaux spéciaux, dissertations, articles de revues et commentaires bibliques. M. König a corrigé ou complété en plus de soixante-dix endroits la grande Concordance hébraïque que M. Mandelkern a publiée en 1896. Cette syntaxe, fruit d'un patient labeur, n'est pas un livre de lecture courante, c'est un ouvrage à consulter ; le lecteur ou le commentateur de la Bible, qui sera arrêté dans son travail par la moindre difficulté ou particularité de syntaxe, pourra y recourir avec l'assurance d'y trouver la solution désirée. Les recherches sont facilitées par des tables détaillées et bien faites. Presque tous les versets de la Bible hébraïque sont cités ; les paragraphes où ils sont expliqués ne sont pas rangés suivant leur ordre numérique, mais d'après l'ordre logique des explications. Ainsi, voulez-vous avoir l'explication de Gen., XLIII, 33, lisez les § 338 w, 244 f, 213 a et 32. Les tables ainsi ordonnées font de l'ouvrage un commentaire, court il est vrai, mais très complet, de tout l'Ancien Testament au point de vue syntaxique.

2. — Les *Vorlesungen über die Kunde hebräischer Handschriften, deren Sammlungen und Verzeichnisse*, que M. Steinschneider vient de livrer au public, ont été professées dans un établissement juif d'enseignement, le seul en Europe qui n'ait pas le caractère confessionnel. L'auteur y enseigne depuis 1859 la littérature juive. Or, dans le cours de son enseignement, il a constaté que les sources et les monuments de cette littérature sont épars dans tous les pays où il y a des Juifs. Pour obvier aux inconvénients que produit cet éparpillement, il s'est proposé de réunir dans les *Leçons* qu'il publie aujourd'hui, tous les renseignements relatifs aux manuscrits hébreux. Ils étaient recueillis depuis plus de vingt ans, mais ils n'avaient pas reçu la forme et l'ordonnance qui conviennent à un livre. L'auteur les a complétés et les a groupés en un corps de doctrine, qui pourrait faire partie d'une introduction à la littérature juive. Pareil travail n'avait pas encore été exécuté ; celui de M. Steinschneider servira de guide aux savants qui voudront consulter et étudier les manuscrits hébreux.

L'introduction indique sommairement la nature de ces manuscrits, qui sont liturgiques (rouleaux de la Thora, Megillot, Tefillin) ou bibliques et l'état du texte de ces derniers, qui est vocalisé et ponctué. On trouvera ici des indications précises au sujet de la double ponctuation, babylonienne et palestinienne, des manuscrits bibliques. Le chapitre premier est consacré à la matière des manuscrits : parchemin, papier, lignes, encre, palimpseste, roseau à écrire, calligraphie, ornementation, abréviations. Dans son résumé de l'histoire du papier, M. Steinschneider admet encore l'existence du papier de coton, parce qu'il n'a pas eu entre les mains le mémoire de M. Briquet : *Recherches sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient du* X° *au* XIV° *siècle*, dans les *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, 5° série, t. VI, où il est démontré qu'il n'y a jamais eu de papier de coton, mais seulement une espèce de papier de chiffes d'apparence floconneuse. Le chapitre deuxième traite de la forme extérieure des manuscrits, (du *codex*, de sa couverture, de son étui, de sa custode), de leur intégrité et des indices propres à déterminer leur âge et leur patrie. Il y a dans ce chapitre d'intéressants renseignements sur le sort des manuscrits hébreux du moyen-âge, sur leur destruction, leur révision et leur expurgation par ordre de l'Inquisition ; sur les noms des possesseurs, scribes ou copistes ; sur leurs inscriptions et épigraphes. Le chapitre troisième dresse la liste des collections des manuscrits hébreux et des catalogues qui en ont été publiés. L'auteur signale successivement ceux des bibliothèques particulières, des librairies juives et de toutes les bibliothèques de l'Europe. L'ouvrage se termine par une table des noms propres et par un spécimen des différentes formes d'écriture des lettres hébraïques. On a donné deux fois à saint Luc le titre d'apôtre, que le langage chrétien ne lui attribue pas.

3. — Plusieurs des conclusions les plus avancées de la critique allemande, qui se proclame indépendante, ont pénétré en Angleterre et ont été adoptées par des maîtres autorisés du clergé anglican. Elles ont été enseignées à Oxford et présentées aux étudiants en théologie comme les résultats incontestables de la science nouvelle. M. Mc Caul, recteur de Saint-Magnus à Londres, proteste avec indignation dans sa brochure : *The Higher Criticism of the Old Testament*, contre cet envahissement de la haute critique et du rationalisme dans le clergé anglican. Il traite de « capitulation » l'acceptation que certains écrivains distingués de l'Angleterre ont faite des théories « révolutionnaires et grotesques » des théologiens allemands. Ces théories ne reposent que sur d'audacieuses affirmations. Les prétendus arguments sur lesquels on les appuie, n'ont aucune valeur. Ceux qu'on tire du style des Livres Saints ne sont pas admis par de savants hébraïsants ; ceux qu'on dit résulter du contenu, supposent démontrés les principes rationalistes que toute

révélation, toute prophétie, tout miracle sont impossibles. A la suite de cette vigoureuse réclamation, le recteur de Saint-Magnus discute rapidement une série de conclusions de la haute critique, par exemple, la date du Deutéronome, la double source du récit de la création, du déluge, etc., l'unité de sanctuaire en Israël, la non authenticité de la seconde partie d'Isaïe. Sa discussion contient assurément de bons arguments, mais elle est trop passionnée et trop sommaire pour convaincre d'autres esprits que ceux qui sont déjà convaincus. En concluant, l'auteur déplore de nouveau très amèrement le succès qu'obtient en Angleterre la haute critique allemande. Sa seule consolation, c'est que les objections des rationalistes provoqueront dans son pays une étude plus approfondie de l'Ancien Testament et qu'ainsi le bien sortira du mal.

4. — Les critiques indépendants sont plus solidement réfutés par le P. de Hummelauer. Son récent *Commentarius in Exodum et Leviticum* ne déparera pas la belle collection du *Cursus Scripturae sacrae*. Nous ne pouvons en indiquer ici que la marche générale et l'esprit. L'Exode et le Lévitique ne font qu'un livre, dont le récit est continu. Leur séparation n'est pas primitive et elle n'a peut-être été produite que par une coupure arbitraire, opérée quand les feuilles de parchemin ont été assez nombreuses pour former un volume convenable. Le P. de Hummelauer réunit donc les deux livres et il établit la division logique du tout. Après avoir exposé les faits et gestes de Moïse en Égypte, il suit la marche du peuple hébreu, d'étape en étape, jusqu'au Sinaï. La narration historique a, d'ailleurs, groupé les faits autour des stations successives, qui ont été plus ou moins longues et qui ont eu plus ou moins d'importance. Les sections du commentaire sont donc inégales. Du sommet du Sinaï, Dieu donne à son peuple une législation nouvelle. Le commentateur distingue les diverses lois ; il analyse minutieusement ce code compliqué et pour aider le lecteur à se reconnaître au milieu de tant de dispositions législatives détaillées, il a dressé des tables fort claires, où la diversité des couleurs indique l'origine différente des lois. C'est à ce sujet que le nouveau commentaire contient des vues tout à fait originales. Chacun sait que les critiques rationalistes n'admettent dans la partie législative du Pentateuque rien ou à peu près rien qui soit de Moïse. La loi remonte au plus haut au VIIe siècle avant notre ère et elle est formée, dans son état actuel, de plusieurs codes particuliers, plus ou moins habilement combinés. Le P. de Hummelauer reconnaît, lui aussi, que la législation de l'Exode et du Lévitique ne représente pas un code unique, révélé par Dieu d'un seul coup et notifié pour la première fois en entier au Sinaï. Elle est formée de plusieurs couches de lois superposées. Quelques-unes en petit nombre ont été ajoutées à l'œuvre de Moïse. Mais beaucoup d'autres étaient antérieures

à l'Exode ; elles avaient été portées et observées par les patriarches, et Moïse n'a fait que les insérer au milieu de la nouvelle législation du Sinaï, de manière à constituer un code complet des lois divines. Les lois prémosaïques se distinguent des lois strictement mosaïques par leur objet et leurs formules. Les Juifs avaient depuis longtemps un sacerdoce, un tabernacle, et dans le tabernacle un propitiatoire, ils pratiquaient l'année sabbatique. Quand Dieu institua un nouveau sacerdoce pour remplacer l'ancien qui avait été exterminé, il ajouta peu de dispositions aux lois sacerdotales qui avaient été promulguées auparavant. Il renouvela les lois morales qu'avaient pratiquées les patriarches, en y faisant quelques additions. Dans les corps distincts de lois qu'on remarque encore dans le Lévitique, on reconnaît les parties anciennes aux formules solennelles qui précèdent chaque disposition particulière. Ces formules étaient répétées pour aider la mémoire, quand la législation n'était pas encore écrite; elles sont donc des indices d'antiquité. Le style confirme ordinairement la distinction des codes et indique la diversité des législateurs. C'est à ceux de ces caractères antiques qu'on peut dire que le code de l'alliance est l'œuvre des patriarches ; que les lois relatives aux animaux purs et impurs, aux lésions corporelles, au rite du sacrifice, sont prémosaïques. On est en droit de présumer que d'autres ont la même origine. Celles que Moïse a promulguées pour la première fois se distinguent des autres par leur couleur égyptienne et par l'emploi du nom de Iahvé. Moïse est le collecteur unique de toutes ces lois ; il a publié au nom du Seigneur les lois antérieures, portées par les hommes, et la législation du Pentateuque est devenue ainsi tout entière une législation divine. Quant à l'interprétation du texte sacré, qui est souvent obscur, elle est sobre et claire. Le savant commentateur emploie judicieusement les langues orientales et les découvertes historiques, faites en Égypte et en Assyrie. Il admet que le diacre saint Étienne, Act., XII, 15, s'est trompé au sujet de la sépulture de Jacob. Pour le cantique de Moïse, Exod., XV, 1-21, il adopte la division strophique, découverte par le P. Zenner. Il est impossible de signaler en détail les particularités exégétiques que renferme en si grand nombre l'important commentaire de l'Exode et du Lévitique que nous venons d'analyser.

5. — Le second volume de l'*Histoire de l'Ancien Testament* n'est pas inférieur au premier que nous avons loué comme il le mérite (t. LXXIX, p. 198-199). Il débute à l'institution de la royauté en Israël et finit aux temps messianiques. Les règnes de Saül, de David et de Salomon sont bien résumés, et ils sont suivis d'un exposé très clair de la constitution civile et politique du peuple juif. L'ordre chronologique amène ici une étude sur la littérature hébraïque à l'époque des premiers rois. Il y est question de la poésie biblique en général, des Psaumes, des Proverbes, du Cantique, de l'Ecclésiaste et du livre de Job. Celui-ci est

analysé en détail, alors que les autres livres poétiques et notamment les Psaumes n'ont que quelques pages d'exposition. L'histoire reprend au schisme des dix tribus et se poursuit jusqu'à la chute successive des deux royaumes d'Israël et de Juda. Elle est résumée en un tableau synchronique, court, mais utile. On y a joint des indications succinctes sur les deux grands empires d'Assyrie et de Babylonie, avec lesquels les Juifs entrèrent dès lors en relations. La chronologie des règnes, qui offre de réelles difficultés, a été traitée à part et on a cherché à concilier entre elles et avec la chronologie assyro-babylonienne les dates diverses, fournies par les Livres Saints. Les chapitres consacrés aux prophètes et à leurs prédictions sont soignés et intéressants. La nature de la prophétie et l'objet des oracles prophétiques sont exposés avec exactitude et précision. Les prophètes en particulier sont rangés dans l'ordre des temps. Nous voyons donc successivement les petits prophètes antérieurs à la captivité, Amos, Osée, Jonas, du royaume d'Israël ; Abdias, Joel, Michée, Nahum, Habacuc et Sophonie, du royaume de Juda. Isaïe et Jérémie ont fixé plus longuement l'attention de l'auteur, qui a donné une idée très nette de leur action et de leur influence aussi bien que du contenu de leurs écrits. Les livres historiques de Samuel, des Rois, des Paralipomènes et de Judith sont placés à l'époque de leur apparition. Vient ensuite le double exil des Juifs en Assyrie et en Babylonie. Les prophètes de la captivité, Ezéchiel et Daniel, ont chacun un chapitre spécial. Après le retour de l'exil, nous assistons à la restauration juive en Palestine. M. Pelt adopte pour les événements de cette époque l'ordre suivant : Zorobabel avec Aggée et Malachie, Néhémie et Esdras. Le tableau du judaïsme après l'exil est court, mais exact. Il est suivi d'un résumé des livres didactiques de la Sagesse et de l'Ecclésiastique. L'histoire des Machabées nous conduit à la venue du Messie, et l'exposé des sectes religieuses, Pharisiens, Sadducéens et Esséniens, nous prépare à mieux comprendre les faits de l'Évangile. L'ouvrage se termine par une histoire sommaire du texte, des versions et du canon de l'Ancien Testament et par trois appendices. Ce second volume est rédigé dans le même esprit que le premier. Le traducteur y a mis d'avantage du sien et l'a encore mieux adapté à l'usage des lecteurs français. L'*Histoire de l'Ancien Testament* forme un Manuel complet et intéressant qui peut utilement servir de guide pour des études plus approfondies, grâce aux nombreuses notes et références bibliographiques qu'il contient à presque chaque page.

6. — La traduction française du *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, que nous annonçons, fait partie de la *Bibliothèque Rosicrucienne*. Cette provenance en laisse à elle seule deviner le caractère. L'œuvre originale a été composée en hébreu par un disciple inconnu de Rabbi Issachar Baer et de Rabbi Mosheh Phethahiah, de la ville de

Kremnitz, et elle a été imprimée à Prague, en 1610-1611, dans le *Sepher Meqor Hochmah (Livre de la Fontaine de Sapience)*. C'est un commentaire cabaliste, fait suivant la méthode allégorique ou *derach*. Il n'explique pas le sens mystérieux de tout le Cantique, mais seulement de quelques versets pris dans tous les chapitres. Les explications de l'introduction n'ont pas suffi à nous faire saisir le rapport du commentaire cabaliste du Cantique avec la doctrine vague et éthérée du traducteur Rose-Croix sur l'Amour, « lien subtil et mutuel qui unit toutes choses, point de transition entre le *possible* et le *virtuel*, entre le *virtuel* et le *réel*, entre le *latent* et le *patent* » (p. 12). Plus heureux que nous, les initiés comprennent sans doute cette notion de l'amour, qui « résout l'antinomie entre le *Moi* et le *Non Moi*. » Tiré à un très petit nombre d'exemplaires, le Commentaire ne révélera pas à beaucoup le « Grand Œuvre, » dont les Frères de l'Ordre poursuivent la réalisation. Devons-nous le déplorer ou nous en réjouir ?

7. — Nous pouvons rattacher à la littérature de l'Ancien Testament l'ouvrage de M. Herriot : *Philon le Juif. Essai sur l'École juive d'Alexandrie*, non seulement parce que dans toute son œuvre philosophique le célèbre écrivain s'est proposé de rapprocher Moïse et Platon, mais aussi parce que le judéo-alexandrinisme a exercé son influence sur plusieurs livres de l'Ancien Testament. La partie de son ouvrage où M. Herriot expose cette influence, est, à notre avis, la moins bien traitée et la plus contestable. L'auteur a recherché les origines de la philosophie judéo-alexandrine. Ses vues sur l'évolution de la religion juive empruntées à Reuss, sont entachées de rationalisme. Selon lui, le monothéisme rigide, qui n'admettait qu'un Dieu transcendant, dut pour expliquer la création et les rapports du Créateur avec le monde recourir à des puissances intermédiaires qui furent réunies plus tard sous les traits de la Sagesse. Il subit ainsi une transformation essentielle. Afin de décrire les phases de cette transformation, M. Herriot fait l'histoire des rapports que les Juifs eurent avec les Grecs avant Alexandre et sous Alexandre. Pour les temps postérieurs, il recherche les traces de l'influence grecque sur le judaïsme palestinien et alexandrin. A son jugement, l'Ecclésiaste et l'Ecclésiastique sont des produits du judaïsme palestinien. Le premier de ces livres, qu'il rabaisse au IIe siècle avant notre ère, n'a pas subi l'influence hellénique, bien qu'il appartienne au néo-judaïsme. L'Ecclésiastique, qui parut vers l'an 150, est une œuvre de transition ; il contient l'idée de la Sagesse telle que nous la retrouverons dans Philon, et par ses tendances il est la première production du judéo-alexandrinisme. M. Herriot n'a pas connu le texte hébraïque qui a été en partie récemment découvert ; il pense que l'hellénisme du traducteur grec ne fut ni bien marqué ni bien dangereux. La secte des

Esséniens était profondément pénétrée de l'influence de la philosophie grecque qu'elle avait directement subie. L'hellénisme est naturellement plus accentué chez les Juifs d'Alexandrie. La lettre de pseudo-Aristée, qui a été écrite vers l'an 200 et qui rapporte l'origine légendaire de la version des Septante, n'a pu être composée ni acceptée que par des Juifs qui s'efforçaient de rapprocher le judaïsme de l'hellénisme, d'en atténuer les différences et de rendre la religion de Moïse agréable à la foule des Grecs. Aristobule, qui écrivait de 170 à 150 environ, est le premier type complet du philosophe judéo-alexandrin. La version des Septante, terminée vers l'an 130 avant Jésus-Christ, n'a guère subi, quoi qu'on ait dit, l'influence grecque. Si les traducteurs évitent les anthropomorphismes du texte original, c'est par l'effet d'un progrès naturel et logique, d'une évolution interne du dogme. Dans le livre de la Sagesse, composé en grec en Égypte peu avant l'ère chrétienne, la fusion de l'esprit hellénique et de l'esprit juif est tout à fait accomplie. Cet écrit est le premier monument authentique et vraiment important du judéo-alexandrinisme.

Ce premier livre, que nous venons d'analyser, sert d'introduction à Philon, auquel sont consacrés les trois autres. Le second nous expose la vie de l'écrivain juif, le classement de ses traités et le premier aspect de son œuvre. Le troisième contient l'exposition de la philosophie de Philon. On nous renseigne sur la méthode et sur les idées du philosophe en métaphysique, en psychologie, en morale et en politique. Le quatrième livre est employé à l'examen de cette philosophie. Après avoir comparé Philon avec la Bible et avec la Grèce, l'auteur conclut à son originalité. Philon cependant ne fut jamais un juif schismatique ; il resta toujours dans la plus parfaite orthodoxie. Il n'appartenait à aucune des sectes de son temps ; il était attaché à toutes les traditions de sa religion et de sa race ; il s'honorait de cet attachement et il le proclama toujours très haut, mais plus haut encore dans le malheur de ses frères. M. Herriot a voulu « donner un précis dense, net, et, si possible, commode » de la philosophie de Philon. Il a réussi, et l'Académie des sciences morales et politiques a couronné son mémoire. Signalons un étonnant lapsus de l'Introduction, p. x, où Gelenius, le premier traducteur latin de Philon, est dit évêque de Bâle !

8. — Les auteurs de la brochure ΛΟΓΙΑ ΙΗΣΟΥ *Sayings of our Lord*, sont les deux explorateurs anglais qui ont fait à Behnesa, l'ancienne Oxyrrinchos, sur la lisière du désert de Lybie, l'heureuse trouvaille d'un feuillet de papyrus reproduisant des λογια ou sentences de Jésus. Ce feuillet gisait, avec plus de cent cinquante autres papyrus, dans les débris des remparts de la ville, probablement dans une cachette où on avait enfermé les archives. Il a quinze centimètres de haut, neuf de large ; mais il est mutilé à la partie inférieure. Le texte qu'il contient est écrit des

deux côtés en onciales grecques et remplit quarante-deux lignes de quinze à vingt lettres chacune. Il reproduit huit λογια dont deux sont malheureusement à peu près illisibles. Les éditeurs ont joint à un fac-simile du manuscrit deux transcriptions, l'une en lettres onciales, l'autre en caractères ordinaires, puis une traduction anglaise et un commentaire. Le manuscrit était mêlé à des papyrus qui appartiennent aux trois premiers siècles de notre ère. Ses caractères paléographiques permettent de placer sa transcription dans l'intervalle de 150 à 300 après Jésus-Christ. Ce feuillet unique a été détaché d'un codex, car les premiers mots font suite à un texte précédent. En outre, une seconde main a inscrit en tête du verso le chiffre onze, qui est le numéro du cahier dont le feuillet faisait partie. Les paroles reproduites ne sont pas certainement extraites de l'Évangile primitif, qui aurait servi de source principale à saint Matthieu et à saint Luc. Elles n'appartenaient pas non plus à la collection des paroles du Seigneur que Papias a commentée ; elles ne sont pas davantage une portion d'un Évangile gnostique. Elles représentent plutôt un extrait, fait délibérément et dans un but déterminé, d'un Évangile, car les sentences n'ont pas de suite logique. De quel Évangile ont-elles été tirées ? Elles ne viennent pas de nos Évangiles canoniques, mais très vraisemblablement d'un Évangile perdu, qui se rattache dans sa substance à la tradition des Synoptiques. On ne peut guère l'identifier soit avec l'*Évangile des Hébreux*, soit avec l'*Évangile des Égyptiens*. Au sentiment des critiques anglais les λογια retrouvés seraient un fragment d'une collection de maximes du Christ authentiques ou apocryphes faites par un chrétien d'Orient à tendances judéo-gnostiques, comme il y en avait en Égypte avant l'an 140 de notre ère. Ils se rapprocheraient à la fois de saint Luc et de saint Jean.

9. — Sous le titre : *Notre Seigneur Jésus-Christ d'après les saints Évangiles*, Mgr Bourquard vient de publier une nouvelle Vie de Jésus-Christ d'après les quatre Évangiles canoniques harmonisés et expliqués. L'auteur s'est proposé un double but, il a voulu : 1° donner la suite chronologique des faits de l'histoire de Jésus, en agençant les quatre récits évangéliques ; 2° faire naître dans l'âme des lecteurs les sentiments d'une tendre piété et d'un profond amour envers Notre Seigneur. Nous nous bornons à indiquer brièvement la manière dont il a atteint ces deux buts. Les travaux de ses devanciers lui avaient laissé peu de découvertes à faire dans l'harmonisation des Évangiles. Pour former la trame d'un récit continu, il a suivi les traces de ses prédécesseurs et a divisé l'histoire évangélique en quatre parties : 1° l'Enfance ; 2° la Vie cachée à Nazareth et les premières années du ministère public ; 3° la Dernière Année du ministère public et l'incrédulité des Juifs ; 4° la Passion. Une page éloquente du Père Monsabré ou un article de saint Thomas ser-

vent de prologue à chacune de ces parties. Les faits y sont ordinairement rangés dans l'ordre chronologique le plus généralement reçu. Cependant la venue des Mages est placée après la Présentation au Temple. Mais le principal dessein de Mgr Bourquard n'a pas été de faire une harmonie savante des Évangiles. L'auteur a eu surtout en vue l'édification. Il a voulu que cette vie de Jésus « demeure et retentisse dans le souvenir des pieux lecteurs, non pas seulement après qu'ils auraient fermé le livre, mais à tous les instants de leur vie, surtout dans les heures d'épreuve et de souffrance aiguë. » De là, son attention à multiplier les considérations théologiques et les affections du cœur. A l'occasion des faits évangéliques, il expose assez longuement les dogmes chrétiens, leur substance et leurs divines convenances. Chaque chapitre finit par une exhortation, une prière ou une élévation sur le mystère raconté. Les renseignements historiques ne font cependant pas défaut et ils sont ordinairement donnés à propos pour expliquer le texte sacré. Parfois, l'imagination a eu une trop grande part dans la description des circonstances des faits, tels que la présentation de Marie au temple, la mort de Saint Joachim, le mariage de Marie et de Joseph. Des détails peu certains ou contestables sont affirmés avec une assurance trop grande, comme dans cette phrase : « Le premier jour des Azymes, le 14 de Nisan, en l'an 30, tombait le 6 avril, un jeudi » (p. 457). Appliqués au jour de la dernière Pâque, ces renseignements chronologiques sont loin d'être admis par tous les exégètes. Ajoutons que cette vie de Jésus-Christ se vend au profit des orphelins.

10. — Les principes d'harmonisation des récits évangéliques que Mgr Bourquard vient d'appliquer à toute la vie de Notre-Seigneur, avaient dirigé le docteur Friedlieb, de Bonn, dans son travail historique sur l'*Archéologie de la Passion*. En traduisant récemment cet ouvrage déjà ancien, M. l'abbé Martin l'a rajeuni et complété, en tenant compte des progrès réalisés depuis cinquante ans par l'exégèse et en ajoutant de nombreuses et solides notes, puisées à des sources autorisées. Le récit de la Passion, si émouvant dans sa simplicité, fait allusion à beaucoup d'institutions, d'usages et de coutumes juives, qu'il est bon de connaître, si on veut saisir mieux la suite et la raison des faits. Le docteur Friedlieb a réuni tous les renseignements archéologiques propres à éclairer et à expliquer ce récit dans sa partie extérieure et sensible. Ainsi, il expose en détail l'organisation du Sanhédrin et l'ordonnance du repas pascal. Il n'a donc pas reconstitué lui-même les scènes du drame divin ; mais il a fourni le moyen de faire cette reconstitution, qui donne à la narration toute sa couleur locale. Au jugement de M. Vigouroux, l'ouvrage original était « substantiel, bien divisé, suffisamment complet, d'une érudition sobre et sûre ; » la traduction est faite « en un style facile, clair et correct. » Le traducteur ne s'est

pas contenté de mettre à jour l'ouvrage allemand qu'il faisait passer en notre langue ; il y a beaucoup ajouté et la moitié environ du volume est entièrement de sa plume. Dans des appendices très érudits, il a traité plusieurs questions très importantes et fort difficiles, que Friedlieb avait à peine effleurées : 1° Quel jour eut lieu la dernière Cène ? 2° Judas a-t-il communié ? 3° Où était le prétoire de Pilate ? Le quatrième appendice contient une très bonne dissertation sur l'histoire des principales reliques de la Passion. Deux tables, l'une des passages scripturaires, l'autre des matières traitées et des noms propres, facilitent le maniement du livre. Vingt-cinq gravures et un plan de Jérusalem ornent encore cet intéressant volume.

11. — Le dernier appendice, l'*Étude historique et archéologique sur les reliques de la Passion*, est devenu un opuscule à part. Ce n'est qu'une ébauche, une esquisse rapide de l'histoire des principales reliques, de celles qui sont les plus connues. L'auteur le reconnaît dans sa préface. On ne peut donc lui faire un reproche des lacunes qu'il a volontairement laissées dans son œuvre, ni lui indiquer quelques notices particulières, par exemple celles du *Saint Clou de Toul* par l'abbé Guillaume et l'abbé Demange, celle des *Saintes Épines conservées en Lorraine* par l'abbé Didrit, l'étude sur les reliques de Constantinople que M. de Mély a commencée dans la *Revue de l'art chrétien*. Il vaut mieux louer la méthode et l'esprit scientifique de cet essai, dans lequel les documents légendaires n'ont pas la même autorité que les monuments authentiques.

12. — Si des Évangiles nous passons aux Actes des Apôtres, nous avons à signaler une étude critique sur le texte grec du fameux *Codex Bezæ*, *Der Codex D in der Apostelgeschichte*. Elle a été provoquée par les travaux de M. Blass sur le texte original du livre des Actes. En comparant le *Codex Bezæ* avec les autres manuscrits onciaux, le savant philologue est arrivé à des conclusions tout à fait singulières. A ses yeux les deux textes différents, reproduits par ces deux classes de documents, sont anciens et originaux. Saint Luc a pour ainsi dire tiré deux éditions de son livre. La première, moins soignée de forme et plus complète en certains points, est comme le brouillon de l'écrivain, son premier jet ; elle est représentée par le manuscrit D et par les anciens témoins du texte dit occidental. La seconde, plus correcte et moins développée, est l'édition définitive, qui fut dédiée à Théophile ; elle se trouve dans les autres manuscrits onciaux. M. Bernard Weiss ne croit pas que cette théorie soit appuyée sur des raisons scientifiques. Il ne se propose pas cependant de la réfuter directement et de montrer le peu de solidité de son fondement en reprenant la comparaison du *Codex Bezæ* avec les autres manuscrits onciaux et en se demandant lequel des deux

textes est le plus jeune, lequel est l'original, lequel peut expliquer l'autre. S'attachant au seul texte de D, il a examiné la nature et la valeur de ses leçons particulières. Il relève d'abord les nombreuses fautes de copiste et il constate facilement que la transcription a été négligée et faite sans aucun soin. Puis il note toutes les corruptions du texte qui sont communes à tous les anciens manuscrits, les substitutions de mots, les transpositions, les omissions et les additions. Cette étude confirme de plus en plus la négligence et le caprice du copiste de D. Son codex en contient un bien plus grand nombre que les autres onciaux. Aussi son texte a-t-il été retouché par plusieurs mains, qui se sont efforcées de le corriger sur un texte plus ancien. M. Weiss étudie en troisième lieu les variantes caractéristiques de D, celles qui en font un texte à part. Leur inspection permettra de décider si elles représentent un texte plus ancien que celui des autres manuscrits onciaux, et si ce dernier a été formé sur celui de D. Après un coup d'œil d'ensemble, le critique peut conclure que les fautes qui sont propres au *Codex Bezæ*, sont peu différentes des altérations communes à tous les anciens textes. Quelques-unes sont sans conteste de la même catégorie. Beaucoup, qui ont la même manière, viennent de la même main. Toutes sont l'œuvre d'un correcteur qui transcrit le texte des anciens manuscrits onciaux, mais en le modifiant et en le complétant. Les leçons sont en général plus faciles et plus claires ; elles sont donc le résultat d'une retouche délibérée et réfléchie et ne représentent pas fidèlement l'original. Toutefois elles sont anciennes et M. Weiss pense qu'elles n'auraient pu se produire après l'admission du livre des Actes au Canon des Saintes Écritures. Elles seraient cependant plus récentes que les retouches analogues opérées sur le texte des Évangiles canoniques. Toutes nombreuses qu'elles soient, elles ne modifient pas essentiellement le texte des Actes. En résumé, le *Codex Bezæ* reproduit le texte primitif, mais remanié plus profondément que dans les autres manuscrits onciaux. Si quelques rares leçons proviennent directement de l'original, l'ensemble du texte est de seconde main et contient des corrections de nature différente. La préférence que M. Blass lui a donnée sur les anciens manuscrits onciaux, n'est donc pas fondée.

13. — Le dernier volume de M. l'abbé Fouard sur *Saint Paul, ses dernières années*, est le cinquième d'une histoire des *Origines de l'Église*. Il est spécialement consacré aux cinq dernières années de la vie du grand apôtre, 62-67. Le récit commence à la première captivité de Paul à Rome. C'est de cette ville que malgré ses chaînes l'apôtre écrit ses lettres aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et aux Éphésiens. Paul, sorti de prison, réalise probablement un pro-

jet certain et va en Espagne. De retour de ce voyage, il approuve l'Évangile de saint Luc, son médecin et son compagnon d'apostolat. Pour relever le courage abattu des chrétiens de Jérusalem, il dicte son épître aux Hébreux. Il passe dans l'île de Crète et il place Tite à la tête de la jeune chrétienté qui s'y était formée. Parcourant les églises d'Asie, il lutte contre les gnostiques et trace dans les épîtres pastorales les principes et les règles de la hiérarchie ecclésiastique. Captif une seconde fois à Rome, il écrit sa seconde lettre à Timothée et meurt en 67, victime de la persécution de Néron. La figure de l'Apôtre des Gentils n'est pas seule mise en relief dans le livre de M. Fouard. Fidèle à sa méthode précédente, le savant historien a intercalé entre les actes des dernières années de saint Paul, à leur place chronologique, les autres événements de l'histoire ecclésiastique. Ainsi nous trouvons ici un exposé clair et exact des travaux de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jude et une analyse de leurs épîtres. D'autre part, les événements particuliers de l'histoire apostolique sont replacés dans le cadre de l'histoire générale. D'intéressants chapitres nous renseignent sur l'incendie de Rome par Néron et sur le massacre des chrétiens qui en fut la suite, sur la révolte de la Judée, la campagne de Vespasien, le siège et la ruine de Jérusalem par Titus. Pour les composer, l'érudit écrivain a puisé directement aux sources ; il a interprété avec sagacité les documents et leur a emprunté les traits sous lesquels il décrit les faits et les couleurs avec lesquelles il peint le portrait des personnages. Son récit où s'allient la clarté et la noblesse du style, fait revivre sous nos yeux les âges anciens et reconstitue habilement les situations et les milieux. Le volume est digne de ses devanciers et fait honneur au savant apologiste de l'Église.

E. MANGENOT.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Cours élémentaire d'apologétique chrétienne*, par Mgr M. H. RUTTEN. 10e éd. Bruxelles, Société belge de librairie, 1898, in-8 de XIV-550 p., 3 fr. — 2. *La Science du catéchiste, ou Explication littérale et raisonnée du catéchisme du diocèse de Rennes*, par l'abbé DEBROISE. Paris, Haton, 1898, in-12 carré de VIII-388 p., 3 fr. — 3. *La Religion chrétienne. Précis raisonné*, par l'abbé PETITEAU. Paris, Vic et Amat, 1897, in-12 relié toile, de 532 p., 3 fr. — 4. *Directoire pratique du jeune confesseur*, par A. CIOLLI, trad. de l'italien par l'abbé PH. MAZOYER. Paris, Retaux, 1898, 2 vol. in-12 de XVI-404 et 386 p., 7 fr. — 5. *La Grâce et la gloire, ou la Filiation adoptive des enfants de Dieu étudiée dans sa réalité, ses principes, son perfectionnement et son couronnement final*, par le R. P. J.-B. TERRIEN. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de XVI-432 et 424 p., 9 fr. — 6. *Le Purgatoire*, par le R. P. FABER. Paris, Retaux, 1898, in-12 de 136 p. avec grav., 1 fr. — 7. *Œuvres de saint* FRANÇOIS DE SALES. Édition complète. T. IX. *Sermons*, 3e vol. Genève, Trembley, 1897, gr. in-8 de XX-490 p., 8 fr. — 8. *Œuvres posthumes* de Mgr LE COURTIER, publiées par le chanoine GRÉGOIRE. T. III. 1re et 2e parties. Paris, Féchoz, 1896, 2 vol. in-12 de 416 et 392 p.,

6 fr. — 9. *Pourquoi croyons-nous ?* par le R. P. François de Bénéjac. *Conférences sur le dogme catholique.* Tours, Louis Dubois, s. d. in-8 carré de 280 p., 4 fr. — 10. *Lettres de Mgr* de Ségur *à ses fils spirituels*, publiées par le marquis de Ségur. Paris, Retaux, 1897, in-12 de viii-350 p., 3 fr. — 11. *Le Prêtre et ses dernières Instructions à la jeunesse chrétienne*, par le chanoine Moussard. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., 2 vol. in-12 de xii-346 et 300 p., 5 fr. — 12. *Les Jeunes Gens*, par l'abbé Bolo. Paris, Haton, s. d., in-12 de 340 p., 2 fr. 50. — 13. *Les Jeunes Gens de l'Ancien Testament* par le R. P. J.-M. Lambert. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de xx-300 p., 2 fr. — 14. *Jésus-Christ et la Vierge chrétienne*, par le R. P. Vieille. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de xvi-272 p., 1 fr. 50. — 15. *Le Sens chrétien de la vie*, par le chanoine A. de Saint Pulgent. Lyon, Vitte, 1898, in-12 de 384 p., 3 fr. — 16. *La Perfection dans le monde. Simples entretiens*, par le R. P. Pica. Tournai, Casterman, s.d., in-12 de xvi-540 p., 4 fr. — 17. *Le Chemin de la perfection, ou le Curé d'Ars conduisant le chrétien au Ciel*, par Dom Germain Maillet-Guy. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-18 de viii-768 p., 2 fr. 50. — 18. *Lettres choisies de saint* François de Sales *aux affligés. Condoléances et consolations*, avec une Introduction, par l'abbé Bolo. Paris, Haton, s. d., in-18 de 272 p., 2 fr. 50. — 19. *Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire. Espérance et consolation*, par V. Postel, nouv. édit. Ibid., in-12 de viii-548 p., 3 fr. 50. — 20. *Manuel de l'Évangile. Vie de N. S. Jésus-Christ*, par A. Hervo. Paris, Roger et Chernoviz, 1897, in-32 de xvi-304 p., reliure de luxe, 2 fr. — 21. *Histoire de la Passion d'après les quatre Évangélistes*, par l'abbé Lesêtre. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 156 p., 1 fr. 50. — 22. *Le Pater à l'heure présente*, par l'abbé Poirne. Ibid., s. d., in-12 carré de xvi-300 p., 3 fr. — 23. *Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie*, par la Cte A. de la Rochefoucauld. Nouv. édit. Paris, Lamulle et Poisson, 1898, in-18 de xvi-608 p., 1 fr. 50. — 24. *Manuel et directoire du Rosaire à l'usage des directeurs de la confrérie et de tous les prêtres*, par l'abbé J. M. B. Lille, Société de Saint-Augustin, s. d., in-12 de 312 p., 1 fr. 25. — 25. *Annales de la première communion et de la persévérance*, sous la direction du chanoine Pradal. 14e année. Paris, Haton, 1896-1897, in-8 de 518 p., 5 fr.

1-6. — Enseignement. — Voici encore des cours de religion ; ne nous en plaignons pas. La multiplicité de ces œuvres offre surtout cet avantage de permettre à chaque lecteur de choisir celle qui convient le mieux à sa trempe d'esprit. Le livre de Mgr Rutten en est à sa dixième édition : c'est dire que parmi tous les autres du même genre il est un de ceux qui réunit le plus de suffrages. Il fallait s'y attendre ; dans son approbation de la première édition, Mgr l'évêque de Liège se plaisait à constater « qu'au mérite d'une parfaite orthodoxie ce livre joint l'avantage de présenter, dans un cadre relativement restreint, la démonstration des principales questions religieuses et la réfutation des objections, que l'ignorance, la mauvaise foi et le préjugé articulent plus spécialement à notre époque contre la religion et contre l'Église. » La méthode de l'auteur est celle des livres élémentaires, par demandes et par réponses ; elle n'est pas de nature à permettre de lire couramment l'ouvrage et l'intérêt peut en être diminué pour le lecteur impatient ; mais, en revanche, elle sert très efficacement la clarté d'exposition, la précision de la doctrine et surtout elle aide puissamment à graver la leçon dans la mémoire. Ce *Cours élémentaire d'apologétique chrétienne* n'est pas un cours complet, embrassant tout l'enseignement religieux ; il est consacré exclusivement aux questions les plus importantes ou le plus controversées et ce programme est encore assez étendu.

La première division renferme, en quatre parties, tout ce qui est compris dans le cours supérieur de religion : religion naturelle ; religion révélée considérée en général et dans ses documents historiques ; divinité du christianisme ; l'Église. Dans la seconde division, l'auteur traite de l'Église et de la civilisation ; l'Église considérée dans ses enseignements et ses doctrines libérales par rapport au bonheur temporel des hommes, dans son action civilisatrice passée et actuelle. Sur son passage l'auteur trouve des objections : il les expose dans toute leur force ; il les résout avec clarté, avec méthode, et rien ne reste plus d'équivoque dans l'esprit. Les qualités de l'auteur comme théologien et comme écrivain sont incontestables et son livre remarquable par « l'enchaînement logique des différents traités, le développement méthodique de chaque thèse, la lucidité et la simplicité de l'exposition » est réellement un « manuel » d'apologétique qui met les vérités les plus relevées à la portée des jeunes intelligences : l'estime des maîtres et des élèves l'a surabondamment prouvé.

— *La Science du catéchiste*, par M. l'abbé Debroise, se tient dans une sphère moins élevée, mais elle est plus complète ; l'auteur traite de toutes les questions du catéchisme avec la même méthode que Mgr Rutten, par demandes et par réponses. Il est vrai que ce manuel est l'explication du catéchisme diocésain de Rennes, mais, à peu de chose près, ce catéchisme ressemble assez aux catéchismes des autres diocèses, et le manuel peut étendre son utilité au-delà des limites du diocèse de Rennes. Avec sa longue expérience des enfants, M. l'abbé Debroise s'est attaché à mettre plus de clarté et de précision. Évidemment il ne peut être question de chercher dans ce livre, tout élémentaire, toutes les qualités de style qui sont le partage d'un livre qui développe au long une thèse ; ici ce serait déplacé, mais il ne faudrait pas croire que le côté littéraire ait été absolument négligé. L'expression est toujours exacte, très correcte, et l'on remarque parfois que le littérateur a peine à se dérober sous le théologien. Un avantage très précieux de ce livre, c'est que, pour faciliter le travail de recherche, il se termine par une double table : la première, analytique, comprenant les matières dans l'ordre où elles sont traitées ; la seconde, alphabétique, comprenant tous les mots importants de l'ouvrage. *La Science du catéchiste* porte l'*imprimatur* du cardinal-archevêque de Rennes.

— M. l'abbé Petiteau donne à son livre : *La Religion chrétienne*, un sous-titre trop modeste : « simples notes. » Il est évident que pour réunir dans un petit volume tout l'enseignement de la religion, il n'y a pas à se perdre dans de longues considérations ; l'explication doit être brève, mais de là à de « simples notes » seulement, il y a loin. Le livre diffère du précédent en ce qu'il procède par petites subdivisions, par alinéas, au lieu de se dérouler par questions, mais le

catéchiste n'aurait pas grand peine à adapter à cet ouvrage la méthode de M. l'abbé Debroise. M. l'abbé Petiteau n'en est pas, d'ailleurs, à ses débuts : son livre, au témoignage de son évêque, est déjà « classique, » et Mgr l'évêque d'Angers ajoute : « Les livres de ce genre ne sont point seulement des livres à reproduire, mais des livres à répandre. » Une table synoptique permet de se rendre compte de la disposition des matières ; après quelques mots sur l'importance de cette étude, l'auteur la divise en quatre parties : Préliminaires et révélation chrétienne ; Symbole, morale ; Moyens de sanctification ; Liturgie et cérémonies. Nous félicitons surtout l'auteur de ses pages consacrées à la liturgie. Une autre table, analytique par ordre alphabétique, termine très utilement l'ouvrage.

— Avec le *Directoire pratique du jeune confesseur*, M. le chanoine Ciolli nous introduit dans un domaine spécial, nous pourrions dire même réservé ; c'est la science qu'il veut enseigner au jeune prêtre qui va exercer le ministère de la confession, science pratique surtout, mais basée sur les principes élevés et immuables de l'enseignement théologique. Ce n'est pas un médiocre service que l'auteur se propose de rendre à ses jeunes confrères ; dans ce ministère si difficile de la conduite des âmes, — *ars artium regimen animarum* — il veut les aider du secours de sa longue expérience. Après un chapitre préliminaire où il expose sa pénsée et ses intentions, il énumère les règles morales pour la droite direction des consciences ; il traite ensuite successivement de la nature, de l'objet, du sujet et du ministre du sacrement de pénitence ; il indique enfin, très longuement, les diverses directions qui conviennent à un grand nombre de classes de pénitents, et il termine par quelques renseignements utiles aux confesseurs sur les pouvoirs des ordinaires, les tribunaux ecclésiastiques, les formules pour diverses circonstances, etc. C'est un véritable traité de théologie morale, où viennent se poser tour à tour toutes les questions qui intéressent la conscience, c'est-à-dire la vie chrétienne considérée dans ses devoirs à l'égard de Dieu, envers soi-même et envers le prochain. Les qualités qui le distinguent seront vite appréciées du clergé français auquel M. l'abbé Mazoyer a eu la bonne pensée d'en offrir une excellente traduction ; on ne tardera pas à remarquer la sûreté de la doctrine, la clarté de la méthode, la simplicité du style, l'exactitude minutieuse dans l'indication des auteurs cités, le choix extrêmement pratique des difficultés proposées et résolues, la manière originale dont les matières sont distribuées en chapitres et en paragraphes subdivisés eux-mêmes logiquement en Principes, Conclusions et Doutes, enfin la sagesse des conseils, fruit de l'expérience. En Italie, l'ouvrage est en quelque sorte classique ; en France, nos directeurs de séminaires seront heureux de le mettre entre les mains des jeunes clercs qui

l'étudieront avec plaisir. S. E. le cardinal Richard, après avoir fait examiner cette traduction, lui a donné l'*imprimatur*.

— C'est encore aux prêtres, mais toutefois non exclusivement, que le R. P. Terrien adresse son ouvrage : *La Grâce et la gloire* ; les laïques instruits, familiarisés avec les hautes questions théologiques — et ils ne sont pas aussi rares qu'on le croit, — peuvent aussi le lire avec intérêt et avec fruit ; il ne s'agit pas d'une étude facile ; elle exige un effort et de la constance, mais comme on est amplement dédommagé lorsque, après avoir parcouru cette voie hérissée de difficultés, on arrive enfin à ces sommets lumineux, d'où l'on peut mieux contempler les vastes horizons des vérités divines ! C'est la grâce sanctifiante qui constitue notre divine adoption, la grâce créée par Dieu dans les âmes et qui est formée des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit. L'auteur étudie alors cette œuvre de l'adoption divine par la grâce, en nous expliquant d'abord le fait et la nature de l'habitation singulière de Dieu dans l'âme de ses fils adoptifs, ensuite en considérant la filiation adoptive dans ses rapports avec chacune des personnes divines. Mais comme la grâce peut croître et se développer dans l'âme, le savant auteur, après avoir établi la possibilité, la mesure et la durée de cette croissance spirituelle, nous en indique les deux principaux moyens : le mérite et les sacrements. Arrive alors la perfection finale des enfants de Dieu, non pas il est vrai sur la terre, mais au ciel, dans la gloire ; l'auteur considère cette perfection tant du côté de l'âme que du côté du corps ressuscité et il termine son importante étude par quelques pages remarquables sur la grandeur surnaturelle de la grâce et de la gloire. L'œuvre se clôt sur plusieurs appendices où sont apportés en témoignage de la vérité de l'enseignement de l'auteur, des documents empruntés aux théologiens les plus autorisés. Nous avons là un traité complet sur cette capitale question de la grâce envisagée, non pas d'une manière générale en sa nature et ses caractères, mais dans ses relations avec notre qualité d'enfants de Dieu que nous lui devons : c'est un point de vue intéressant pour les esprits qui aiment à se rendre compte de la dignité et des caractères de leur vocation surnaturelle, vocation qui a son couronnement dans la gloire, par la vision béatifique. L'ouvrage revêtu de l'*imprimatur* de l'ordinaire, obtiendra le succès dont il est digne à tous égards.

— Mais toutes les âmes ne savent point assez profiter du secours de cette grâce pour entrer aussitôt après leur séparation d'avec le corps en possession de la gloire : ces âmes imparfaites doivent s'arrêter au Purgatoire pour achever leur préparation, et voici que le R. P. Faber, dans son opuscule sur *le Purgatoire*, nous invite à aider ces chères âmes, dignes de notre fraternelle compassion. Ces pages extraites du *Tout pour Jésus* doivent faire une salutaire impres-

sion pour accréditer et propager la dévotion en faveur des âmes du Purgatoire. Les gravures, reproductions d'œuvres d'art, achèvent de rendre plus saisissante la démonstration puissante du vénérable auteur, déjà confirmée par les exemples des saints.

7-9.—Prédication.—Le troisième volume des *Sermons* de saint François de Sales a paru ; il renferme ceux de la deuxième série, c'est-à-dire les sermons recueillis par les religieuses de la Visitation: quelques-uns sur les dimanches du Carême, la Passion et les Rameaux, Pâques, la Pentecôte, Toussaint et l'Avent, le plus grand nombre, sermons pour les fêtes de la Vierge et des Saints, ou pour vêture et profession. Ces sermons que le savant éditeur des œuvres complètes du saint évêque de Genève groupe sous le qualificatif de « recueillis » ne peuvent évidemment avoir la même importance que les sermons dits « autographes ; » toutefois ils ont été rédigés aussi fidèlement que possible par deux religieuses de la Visitation douées d'une mémoire exceptionnellement heureuse. Bien qu'elles aient dû laisser dans leur rédaction une empreinte personnelle, assez marquée même pour qu'il soit facile de distinguer ce qui doit être attribué à l'une ou à l'autre, on ne peut cependant émettre le moindre doute sur l'authenticité de ces sermons en ce qui concerne le fond et la manière qui sont bien incontestablement de saint François de Sales ; dom Mackey a d'ailleurs en mains toutes les preuves qui établissent cette authenticité, et, dans son Avant-propos, après nous avoir parlé de la provenance des divers manuscrits, il se plaît à nous en donner une intéressante description. Pour les publier, il s'est borné à régulariser l'intitulation des sermons et à les disposer d'après l'ordre chronologique. Quant à dégager la pensée générale de cette catégorie de sermons, l'éditeur n'hésite pas à y reconnaître « la continuation, le développement des *Entretiens spirituels* ; » une même sève y circule, un même esprit les inspire. Comme toujours le saint évêque remonte ici des conséquences au principe : s'il recommande instamment la pratique des vertus, il insiste plus encore sur la cause génératrice qui les produit. Sa grande prétention est d'obtenir que l'âme soit vraiment fondée et enracinée dans la charité ; et cette charité, le saint docteur nous la montre dans son radieux foyer, le cœur adorable de J.-C. Le volume, qui est le IXe de la nouvelle édition, est accompagné, comme les autres, d'un autographe du saint et d'un glossaire des mots surannés ; il a été aussi l'objet, de la part de la maison Trembley, de la même correction typographique.

— M. le chanoine Grégoire continue la publication des *Œuvres oratoires* de Mgr Le Courtier ; il accomplit cette tâche de sa piété filiale avec une constance et un dévouement qui font honneur en même temps à son cœur et à son esprit. Ce n'est du reste pas un médiocre service qu'il rend aux lettres chrétiennes en leur conser-

vant ces pages écrites en un style très littéraire et pleines d'une solide doctrine ; nos prédicateurs contemporains gagneront beaucoup à s'en inspirer. Ce troisième volume — divisé lui aussi en deux parties distinctes — renferme les sermons de Mgr Le Courtier en l'honneur de la Sainte Vierge et les panégyriques de quelques saints, puis un grand nombre d'allocutions en faveur de toutes sortes d'œuvres de charité ; il y a là un riche arsenal où nos confrères peuvent aller puiser en certaines circonstances, quand il est fait à leur parole un appel inattendu et tardif ; dans le cas même où l'œuvre en faveur de laquelle il faudrait plaider ne serait pas comprise dans la longue nomenclature qui forme la table de la deuxième partie, il serait aisé de glaner çà et là des aperçus, des considérations qui pourraient être très opportunément adaptés à l'œuvre spéciale dont il faut parler.

— Le livre du P. F. de Bénéjac appartient à la prédication, mais ce n'est pas un sermonnaire ; il contient des conférences sur le dogme catholique et a pour but de nous expliquer les motifs de notre foi : *Rationabile obsequium vestrum. — Pourquoi croyons-nous ?* Tel est le titre de l'ouvrage qui se divise en quinze conférences. Les deux premières sont consacrées à prouver la nécessité de la religion et de la révélation ; la troisième et la quatrième ont pour sujet : Jésus-Christ et la dignité du chrétien ; dans les autres l'auteur traite de l'Église, du dogme, de la morale, du culte, des sacrements, de la prière, de la confession, du cléricalisme, de la Passion, du triomphe de J.-C., de la persévérance. Ces conférences n'étaient pas destinées à la publicité ; l'auteur a consenti à les mettre en volume, sur des instances qui étaient trop flatteuses pour ne pas réussir à changer sa résolution. Des suffrages très autorisés, entre autres celui de Mgr Berteaud, avaient d'abord accueilli cette belle parole quand elle tombait du haut de la chaire ; une faveur non moins flatteuse lui était réservée quand, reproduite par l'impression, elle irait se répercuter comme un écho, bien au loin dans les foyers. C'est une parole originale, nourrie du suc de l'Évangile et de la moelle de la théologie, s'imposant à la raison par l'évidence des preuves ; elle dédaigne l'érudition inutile, les bizarreries peu dignes de la chaire et de l'Église — bizarreries hélas si fréquentes même chez nos plus remarquables orateurs — ; elle n'a à son usage ni les allusions piquantes, ni ces polémiques, ni ces artifices trop en vogue qui semblent poursuivre un succès de mauvais aloi. C'est la vraie parole de l'orateur chrétien.

10-14. — Jeunesse chrétienne. — Le meilleur ami de la jeunesse chrétienne, celui qui s'est le plus dévoué à lui faire du bien, et pour qui, d'autre part, cette jeunesse éprouvait plus de sympathie, témoignait plus de dévouement, c'était bien ce tendre et affectueux prélat qui a consacré sa vie, ses forces, son talent à l'instruire, à la conseil-

ler, à la guider, soit par ses exhortations familières, soit par ses discours, soit surtout par ses opuscules et par ses lettres. Le marquis de Ségur, qui a pour la mémoire de son frère un vrai culte, — a essayé de recueillir toutes ces lettres éparses çà et là dans d'innombrables mains, auxquelles la bienveillance de Mgr de Ségur les avaient confiées, et après les avoir publiées indistinctement dans les *Récits d'un frère*, il a eu l'excellente pensée d'en distraire les lettres qui ont été écrites à des jeunes gens pour en faire un volume spécial et l'adresser à la jeunesse chrétienne. Ces *Lettres de Mgr de Ségur à ses fils spirituels* vont des enfants de la première communion aux jeunes gens des patronages, des collégiens aux séminaristes, des novices et des religieux aux hommes du monde : elles sont en un mot pour tous les jeunes gens, quel que soit leur âge, dans quelque condition qu'ils se trouvent ; chacun d'eux pourra les lire, les méditer et y trouver les conseils dont il peut avoir besoin ; nul guide ne saurait être plus autorisé et plus sûr que ce saint prélat si dévoué à la jeunesse.

— M. l'abbé Moussard prend un ton plus familier dans ses entretiens avec les jeunes gens ; il n'intervient pas auprès d'eux par correspondance, mais par instructions. Ce mode d'action est peut-être moins attrayant, mais il a sur l'autre cet avantage que l'enseignement est plus suivi parce que l'orateur n'abandonne son sujet qu'après l'avoir épuisé. Il est bon même que les méthodes et les procédés varient pour que les diverses trempes d'esprit trouvent chacune le genre qui lui convient le mieux. M. l'abbé Moussard, qui avait été très heureux de l'accueil fait à son premier ouvrage : *Le Prêtre et les premières communions*, a été encouragé par ce succès à poursuivre son précieux ministère au delà des leçons du catéchisme, et son nouveau livre: *Le Prêtre et les dernières Instructions à la jeunesse chrétienne* suit les jeunes gens dans leur patronage et au milieu des labeurs et des occupations de leur carrière. Ces instructions se divisent en quatre séries : la première est consacrée à recommander toutes les vertus qui conviennent à la jeunesse : l'humilité, la mortification, la pureté, la charité, l'obéissance, la piété envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers la Sainte Vierge et envers l'Église ; la deuxième série groupe en soixante pages le souvenir et les exemples des pieuses filles dont il est fait mention dans la Bible ; dans la troisième série, l'auteur oppose aux scandales et aux maximes du monde la loi de Dieu et les conseils évangéliques ; à l'occasion il s'arrête, pour en faire bonne justice, à quelques préjugés du monde contre l'Église : enfin la quatrième série nous montre la jeunesse à l'école même de Jésus-Christ. L'enseignement est complet ; le style est littéraire, sans prétention, sans apprêt, limpide comme la pensée qu'il traduit ; la doctrine est sûre, garantie par la science théologique de l'auteur et surtout par son expérience. L'ouvrage est approuvé par Mgr l'archevêque de Besançon.

— M. l'abbé Bolo arrive à son tour et s'adresse aussi aux jeunes gens, mais à eux « seulement » ajoute-t-il, sans doute afin d'exciter un peu l'appétit ou la curiosité des « autres. » Passons sur cette petite singularité qui sent un peu la réclame ; aussi bien l'auteur n'a pas besoin de ce secours ; son œuvre est assez connue et assez appréciée pour que le titre seul d'un nouvel ouvrage lui attire les sympathies de nombreux lecteurs. *Les Jeunes Gens* portent tous les caractères qui distinguent les livres de M. l'abbé Bolo, et qui ont fait leur succès ; ils ont réussi, eux, déjà à leur tour. Le mode de l'auteur lui est propre ; ce n'est ni le style familier de la lettre, ni la trame suivie de l'instruction ; le livre de M. Bolo tient de l'un et de l'autre, mais à sa façon et il est incontestable que ces pages, d'une originalité réelle et généralement de bon aloi, revêtent un charme qui les fait lire sans fatigue et aide à faire mieux accepter la pensée parfois un peu gênante pour la fougue et l'inexpérience de la jeunesse. M. l'abbé Bolo offre surtout à ses jeunes lecteurs les modèles qu'il trouve dans le Nouveau Testament : Jean-Baptiste, l'époux de Cana, les fils de Zébédée, l'apôtre saint Jean, etc. Son premier chapitre intitulé : La « Prédilection de Dieu » est d'un attrait particulièrement émouvant. Mgr l'évêque de Laval a accordé à l'ouvrage son *imprimatur*.

— Le R. P. Lambert va emprunter ses modèles de jeunes gens à l'Ancien Testament, comme l'a fait l'abbé Moussard pour ses modèles de jeunes filles. Mgr l'évêque de Roséa l'en félicite avec raison, car il n'est pas de meilleure source pour la prédication que nos Livres Saints. Mgr Jourdan de la Passardière voudrait qu'on restât fidèle à cette méthode traditionnelle de l'Église à laquelle nous devons les plus admirables chefs-d'œuvre des Pères et des docteurs. Ainsi a fait le P. Ventura en publiant ses *Femmes de l'Évangile* ; ainsi encore Mgr Darboy dans son beau travail sur les *Femmes de la Bible*. Même à notre époque pour laquelle certains esprits inquiets voudraient voir adopter un mode d'enseignement qu'ils appellent « suggestif, » même en notre fin de siècle, ces leçons de la Bible bien exposées et utilement commentées doivent obtenir auprès de notre jeunesse sérieuse les meilleurs résultats. *Les Jeunes gens de l'Ancien Testament* ne sont pas tous ceux que rappelle le récit biblique ; la nomenclature eût été trop longue et il aurait fallu se répéter. L'auteur a choisi ceux « dont la physionomie morale est la plus attrayante ou la plus instructive ; » citons-en quelques-uns : Caïn et Abel (trois entretiens) ; Isaac, Ismaël, Esaü, Joseph, les frères de Joseph, David et Jonathas, Absalon, Samuel, Tobie, Joas, etc. Et ce qui rend cette étude plus complète et surtout plus utile, c'est que l'auteur incarne dans chacun de ses modèles une des vertus propres à la jeunesse. Isaac, c'est l'obéissance ; Ismaël, l'Eucharistie ; Joseph, la pureté ; Samuel, la vocation, etc. Mais entre temps s'il se rencontre quel-

que jeune homme vicieux, l'auteur le saisit au passage et montre dans Absalon le mauvais esprit au collège, dans les fils d'Héli l'impiété, etc. Ceci doit suffire pour donner une idée de la méthode de l'auteur et pour en faire soupçonner l'incontestable utilité.

— Voici encore un modèle pour la jeunesse, celui-ci, le meilleur de tous. Le R. P. Vieille, S. J. le présente aux jeunes filles dans son modeste ouvrage : *Jésus-Christ et la Vierge chrétienne* ; c'est un guide qu'il offre à la vierge chrétienne destinée à vivre dans le monde au sein de sa famille. La forme ressemble un peu à celle du livre de l'Imitation ; l'auteur procède par dialogue, par entretiens intimes entre la vierge et Jésus. Chaque entretien a pour objet une des importantes obligations de la jeune fille chrétienne à son foyer ou autour d'elle ; il est court, animé, facile à graver dans l'esprit et dans le cœur ; il se termine par un exemple emprunté à la vie des Vierges placées par l'Église sur ses autels : sainte Agnès, sainte Bibiane, sainte Cécile, sainte Agathe, etc., qui viennent, par le souvenir de leur vie héroïque, témoigner de la possibilité de réaliser cette perfection de la virginité chrétienne que prêcha Jésus. Et nos pieuses lectrices, ébranlées par ce dernier trait et s'écriant comme Augustin : Pourquoi ne pourrai-je pas faire ce que ces Vierges ont fait ? *Nunquid potero quod istie ?* n'hésiteront pas à profiter de l'admirable enseignement qui leur vient du Sauveur et du secours précieux qu'y ajoute sa grâce. Le livre porte la permission des supérieurs de la Compagnie de Jésus et l'*imprimatur* de l'ordinaire de Paris.

15-19. — Spiritualité. — *Le Sens chrétien !* C'est bien ce qui manque le plus, même à beaucoup de chrétiens, et nous devons toute notre gratitude à M. le chanoine de Saint-Pulgent pour avoir tenté de combler cette lacune ; il l'a tenté, et nous sommes convaincu qu'il aura sa bonne part dans cette réaction imminente, très salutaire, qui va précipiter dans les bras de l'Église notre société fin de siècle dégrisée de toutes les promesses de la libre-pensée et de la Franc-Maçonnerie, cherchant plus que jamais à s'orienter vers la vraie lumière qui l'aidera à se relever. Que d'âmes troublées ou absorbées par leurs affaires négligent leur salut ! Il n'y a qu'à les inviter à prendre un moment pour réfléchir et les voilà revenues à Dieu. Qu'on mette sous les yeux de ces chrétiens attiédis les pages pleines de vie, de doctrine de M. de Saint-Pulgent, et, la grâce aidant, la conquête ne tardera pas à être assurée. Cet ouvrage a été l'objet d'une lettre des plus flatteuses de S. E. le cardinal-archevêque de Lyon : il le mérite parce qu'il est un livre substantiel en même temps qu'une belle œuvre, bien composée et bien écrite ; il se divise en deux parties : dans la première, le savant et pieux auteur traite de l'importance du salut et des moyens que Dieu a mis à notre disposition pour l'accomplir ; la

deuxième partie est consacrée à faire ressortir, en pleine évidence, l'efficacité des maximes du salut. Mais ce ne sont pas les indifférents seuls qui pourront trouver avantage à lire ce livre ; il pourra être utile à ceux même qui ont l'habitude des pratiques chrétiennes. « Qu'elles vous lisent, dit Mgr Couillé, les âmes plus ou moins tièdes et indifférentes ! et elles seront éclairées et touchées. Qu'elles vous lisent, les âmes pieuses et fidèles ! le désir de leur sanctification s'accroîtra encore et elles avanceront plus sûrement dans la voie du salut. »

— Elles pourront même atteindre la perfection, jusque dans le monde ; il leur faudra alors adopter — autant que leur condition le leur permettra — une manière de vivre qui puisse favoriser en elles ces ascensions vers la sainteté. Le R. P. Pica, par son livre : *La Perfection dans le monde*, leur offre les entretiens spirituels qui leur permettent de répondre généreusement à l'impulsion de la grâce. Cet ouvrage se divise en deux parties ; la première traite de la perfection en général, des obstacles qui semblent s'y opposer dans le monde et des moyens les plus utiles pour y conduire une âme ; dans la seconde partie, l'auteur s'occupe des vertus théologales et morales. Sous la forme d'appendice, l'ouvrage contient encore plus de vingt lectures pour une retraite de huit jours. Ainsi le livre du religieux barnabite contient en résumé, dans un langage aussi précis et dogmatique que rempli de piété et d'expérience, la substance des enseignements des saints sur la véritable vie surnaturelle.

— Le R. dom Germain Maillet-Guy nous semble encore plus pratique ; il ne se contente pas de nous montrer *le Chemin de la perfection* ; il le suit avec nous, ou plutôt il nous donne pour guide et pour conducteur le curé d'Ars. Le livre est tout entier de ce saint curé ; toutes les paroles qu'il contient ont été prononcées par lui ; c'est lui-même qui parle encore, qui exhorte, qui console, qui menace et qui corrige. Il s'adresse à tous ; il aidera à rentrer dans le bon chemin ceux qui en sont malheureusement sortis, et il profitera à ceux qui tendent à la perfection. Mais il s'adresse surtout aux pères et mères de famille, obligés de mener quant à l'extérieur une vie commune ; il leur montrera le chemin de la sainteté et du ciel. Le livre comprend six parties. La première apprend au fidèle à sanctifier toutes les actions de la journée ; la seconde lui recommande l'estime et la pratique des sacrements ; la troisième traite de la sanctification du dimanche : dans la quatrième, l'auteur rappelle les principaux devoirs à remplir pendant le cours de l'année ; la cinquième a pour objet la vocation et le choix d'un état de vie ; enfin la sixième apprend à l'âme chrétienne à sanctifier le temps de la maladie et à se préparer à la mort. C'est bien là toute la vie chrétienne, et quiconque, à la suite du curé d'Ars, voudra se sanctifier, n'aura qu'à prêter une oreille attentive et docile à ses conseils.

— Ce qui est le plus difficile, c'est de sanctifier ses épreuves. La souffrance résignée, offerte à Dieu, est la plus méritoire de toutes les prières ; elle rapproche de Dieu et nous unit à lui plus étroitement. D'où vient que le plus souvent l'épreuve aigrit l'âme et la jette, sinon dans le désespoir, au moins dans une profonde tristesse et dans le plus douloureux abattement ? La cause en est à notre peu de foi. *Quid timidi estis modicae fidei ?* Relevons la tête et regardons le ciel ; c'est là que nous invite à aller chercher les vraies consolations le saint évêque de Genève. Lisons les *Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés* et nous y trouverons un baume efficace et spécial pour chaque douleur : lettres et condoléances sur la mort des enfants, sur la mort des époux et des épouses, sur la mort des frères, sœurs et autres personnes chères ; lettres sur les maladies, sur les adversités. En tête de ce recueil, se trouve une *Introduction* où M. l'abbé Bolo, étudiant en quelques pages émues ce grand mystère de la douleur, arrive à cette conclusion : toute douleur qui nous sépare de ce monde doit nous rapprocher de Dieu. « Tout s'accorde en ceux qui sont en deuil pour produire la sainteté ; autour d'eux la terre est devenue déserte ; en eux le cœur accepte et supporte par amour pour Dieu, le martyre ; au-dessus d'eux, le Père céleste, ému de miséricorde, étend sa main pour les bénir. Que possèdent de plus ceux que l'Église a proclamés parfaits ? »

— Ce sont encore *les Douleurs de la vie* que veut étudier et méditer avec nous Mgr Postel. Son livre n'est pas d'aujourd'hui ; il remonte à près de vingt-cinq ans, mais il est goûté et apprécié actuellement comme en 1884 ; il continue à opérer le même bien. Trois grandes parties embrassent tout ce qui a rapport à la douleur, à la mort et au Purgatoire. Les considérations sont courtes, claires, onctueuses ; chacune est suivie de deux ou plusieurs exemples tirés de la Vie des saints et se termine par une « élévation » ou une prière. Citons quelques titres : Comment on sait illuminer son âme dans les souffrances : sainte Thérèse, Jeanne Rodriguez. — Avantages de l'affliction : sainte Catherine de Sienne. — Qu'il importe de méditer chrétiennement la mort. Bonheur du chrétien mourant. Des joies admirables qui nous attendent au ciel. Existence du Purgatoire. — Circonstances du Purgatoire : ses souffrances, sa durée, etc., enfin prière pour les âmes du Purgatoire. La douleur est là tout entière et c'est pourquoi, dans sa lettre à l'auteur, Mgr Bourret pouvait dire : « La lecture que vous proposez dans cet ouvrage est à la fois instructive et réconfortante ; instructive : vous donnez en effet tous les principes de la doctrine et vous éclaircissez bien un sujet assez embarrassé, quelquefois, dans les auteurs qui en ont traité. Réconfortante : vous donnez en effet le courage et de l'espérance à ceux qui en manquent, et c'est hélas ! le grand nombre. »

20-25. — Piété. — Le livre le plus éminent de piété est sans contredit

l'Évangile, et l'Évangile, c'est la vie de Jésus-Christ. Tel est le livre de M. A. Hervo ; il l'appelle *le Manuel de l'Évangile*, c'est-à-dire l'Évangile mis à la portée de tous, l'Évangile familier et pratique. Ici, point de prétention de la part de l'auteur qui s'efface pour laisser parler le divin Maître. Aussi bien ces divines leçons n'ont besoin d'aucun commentaire ; il est facile de comprendre ce que Jésus a enseigné ; il est plus facile encore de voir ce qu'il a fait et comment il l'a fait. Lisons ce petit livre, méditons-le et bientôt notre vie sera plus chrétienne ; nous nous efforcerons de nous rapprocher de plus en plus de notre divin modèle. Ajoutons que l'éditeur a soigné spécialement le travail typographique qui fait de cet ouvrage un charmant petit volume, coquettement relié et dans des conditions de prix très modérés. Voilà comment nous entendrions la vraie propagande de la typographie religieuse.

— De la vie de Jésus-Christ, M. l'abbé Lesêtre détache tout ce qui a trait à la Passion. C'est une réduction de son ouvrage intitulé : « Notre Seigneur Jésus-Christ dans son Saint Évangile. » *L'Histoire de la Passion* est le récit le plus touchant qu'un chrétien puisse lire ; ou le connaît pour l'avoir lu bien des fois et cependant on désire encore le relire pour le connaître davantage. Dans son histoire de la Passion, M. l'abbé Lesêtre s'est attaché à suivre le texte évangélique qu'il encadre de guillemets continus. Les considérations personnelles de l'auteur se distinguent donc suffisamment du texte inspiré : les lecteurs qui voudraient s'en tenir exclusivement à ce texte n'auraient qu'à s'en rapporter aux lignes guillemetées. La trame du récit est complète ; elle est formée de la concordance des quatre évangélistes.

— Le *Pater* est non seulement la plus belle des prières ; elle est aussi comme le résumé de toute la doctrine de Jésus-Christ. Aux commentaires nombreux de ces paroles divines, M. l'abbé Poirine vient en ajouter un nouveau, et il donne pour titre à son livre : *Le Pater à l'heure présente*. Comme cette prière est l'œuvre même d'un Dieu, il est évident qu'elle a été faite pour être adaptée à chacun de nous et à toutes les générations, même aux besoins spéciaux à chaque époque. L'heure présente offre des particularités qni ne sont pas à négliger et il devait se trouver dans l'Oraison dominicale des inspirations qui convenaient à nos propres besoins. Par une méditation approfondie, M. l'abbé Poirine a découvert ces inspirations et il a voulu — pour être utile à notre pauvre société sur son déclin — les faire connaître à ses lecteurs. Mgr l'évêque de Nancy se plaît à le dire : « Dans un commentaire de la prière enseignée par N. S. J.-C. lui-même, vous traitez plusieurs questions importantes de notre temps, ce qui donne à ce commentaire un caractère spécial d'actualité. » M. l'abbé Poirine partage l'Oraison dominicale en trois parties. La première partie renferme l'exposé de l'exorde et les deux demandes concernant ce qui

nous fait atteindre notre fin ; la deuxième contient les demandes concernant ce qui nous fait mériter notre fin ; dans la troisième se trouvent les demandes concernant ce qui nous ferait manquer notre fin. Cette division tranche avec celle que donne le catéchisme, mais elle est logique et cadre bien avec la pensée de l'auteur. Les considérations qui viennent à l'appui et dont le développement est le commentaire doctrinal des paroles du Sauveur sont exposées avec une clarté d'expression, une sûreté de science théologique et un charme de style qui assurent à l'auteur le plus flatteur succès. Nous avons surtout remarqué le commentaire de la deuxième demande : « Que votre règne arrive ! »

—En descendant de ces hauteurs, nous trouvons sous la main le livre de Mme la comtesse de la Rochefoucauld : *Manuel à l'usage des enfants de Marie*. Tous les esprits ne sont pas faits pour les sommets ; il est bon cependant que la piété se développe dans toutes les âmes, et alors n'est-il pas nécessaire qu'il y ait de simples manuels à la portée des intelligences même les moins douées et aussi, pour les fidèles trop absorbés par leur emploi en leurs affaires pour se livrer à des considérations purement spéculatives ? Nous donnons le *Manuel* de Mme de la Rochefoucauld comme un modèle du genre. Ainsi que son titre l'indique, il est, d'abord tout entier pour les Enfants de Marie : il leur parle de la sainteté d'une Enfant de Marie, de la fidélité aux réunions, du choix d'un état ; dans la 2e partie, il leur offre les prières accoutumées, mais adaptées à la journée d'une Enfant de Marie ; la 3e partie traite des indulgences, du chapelet, du chemin de la Croix et contient un grand nombre de prières. Dans une 4e partie — la plus considérable puisqu'elle fait plus de la moitié du livre, se trouvent le texte de l'évangile de chaque dimanche et des principales fêtes, avec un commentaire sous forme d'exhortation maternelle, relatif aux vertus que doit pratiquer une Enfant de Marie ou aux défauts qu'elle doit éviter. Le livre est revêtu de plusieurs approbations épiscopales et a mérité une lettre laudative du cardinal Rampolla.

— *Le Manuel et directoire du Rosaire* ne s'adresse pas aux simples fidèles ; il a été écrit pour les directeurs de la confrérie et pour les prêtres qui exercent le ministère. Nos confrères le consulteront avec profit. Dans la première partie ce manuel traite de la notion, de l'excellence et de la puissance du Rosaire ; la 2e partie renferme tout ce qui a trait aux confréries du Rosaire, du Rosaire perpétuel et du Rosaire vivant ; la pratique du Rosaire fait l'objet de la 3e partie où il est question aussi de l'organisation et des règles particulières de la confrérie ; dans la 4e partie sont indiquées les diverses indulgences attachées au Rosaire et les conditions pour les gagner ; la 5e partie comprend le formulaire et le rituel à l'usage des confréries du Rosaire ; enfin dans la 6e partie l'auteur a réuni les principaux

cantiques et les chants ordinaires en l'honneur de la Sainte Vierge, paroles et musique. Ce *Manuel* renferme tout ce que peut désirer un directeur de confrérie : il rendra de très utiles services.

— L'œuvre des catéchistes pour la préparation à la première communion est non moins importante que celle des confréries : nous recommandons la Revue spécialement publiée sous la direction de M. l'abbé Pradal sous le titre de *Annales de la première communion et de la persévérance*. A en juger par le volume que nous avons sous les yeux, cette revue nous paraît être bien comprise et bien rédigée dans le but qu'elle se propose ; elle publie des discours pour la retraite de première communion ; des allocutions pour le grand jour ; des exercices de catéchisme, des critiques avec accompagnements, surtout beaucoup de faits édifiants sous le titre : *Corbeilles d'histoires*, des drames et dialogues etc., etc. C'est un arsenal bien pourvu et qui est d'une précieuse ressource pour préparer les enfants à la première communion. La revue est mensuelle et se publie à la librairie Haton.

F. Chapot.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

1. *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. Paris, Hachette, n° 14, *France* en 6 feuilles, *feuille sud-ouest*; n° 57 bis *Afrique politique* ; n° 7, *Europe politique* ; n° 8, *France physique* ; n° 9, *France politique*. Chaque carte, 2 fr. — 2. *Précis de géographie économique*, par Marcel Dubois et J.-G. Kergomard. Paris, Masson, 1897, in-8 de 843 p., 8 fr. — 3. *En voyage. France et Belgique. Alpes et Pyrénées*. Édit. définitive d'après les manuscrits originaux de Victor Hugo. Paris, Hetzel, s. d., 2 vol., in-18 de 213 et 232 p., 2 fr. le vol. — 4. *D'Aix en Aix. Promenade pittoresque, sentimentale et documentaire*, par F. Régamey. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de 304 p., orné de 220 dessins, 3 fr. 50. — 5. *De Pau au Pic d'Ossau et à Gavarnie*. Paris, Album illustré des villes d'eaux et des bains de mer, 54, rue Saint-Lazare, in-12 de 155 p., orné de nombr. grav. et d'une carte. — 6. *L'Allemagne française. Entre Metz et Trèves*, par Lucien Vigneron. Tours, Mame, 1897, in-8 de 168 p., orné de nombr. grav.,0 fr. 65. — 7. *Croquis de Grèce et de Turquie (1896-1897). Autour de l'Archipel*. Texte et dessins d'Henri Avelot. Ibid., 1897, gr. in-16 de 203 p., orné de nombr. grav., 2 fr. — 8. *Mon Voyage de noces en Italie. Souvenirs et impressions*, par Mme Georges Duhamel. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1898, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 9. *Au pays d'Aphrodite. Chypre. Carnet d'un voyageur*, par Émile Deschamps. Paris, Hachette, 1898, in-16 de 258 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 10. *De Saint-Pétersbourg à Samarkande*, par R. de Souhesmes. Paris, Challamel, s. d., gr. in-16 de 118 p., 2 fr. 50. — 11. *Ascensions et explorations à sept mille mètres dans l'Himalaya*, par Sir W. M. Conway ; traduit et abrégé par Henri Jacottet. Paris, Hachette, 1898, in-16 de 242 p., orné de 47 illustrations, 4 fr. — 12. *A travers la Haute Asie*, par M. de Kadenole. Abbeville, Paillart, 1898, in-8 de 235 p., orné de grav. et d'une carte, 1 fr. 50. — 13. *Java, Ceylan, les Indes. Excursions sous l'Équateur et la zône torride*, par Émile Delmas. Paris, Librairie de l'Art, 1897, in-8 carré de 446 p., avec deux cartes. — 14. *Terres mortes. Thébaïde-Judée*, par André Chevrillon. Paris, Hachette, 1897, in-16, de 535 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Algérie*, par Maurice Wahl, 3e édit. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 442 p., 5 fr. — 16. *Journal d'un marin*, par P. Vigné d'Octon. Préface de Camille Pelletan. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de 281 p., 3 fr. 50. — 17. *Sur le Niger et au pays des Touaregs. La*

Mission Hourst, par le lieutenant de vaisseau HOURST. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de 479 p., orné de 190 gr. et une carte, 10 fr. — 18. *Onze mois au Mexique et au Centre-Amérique*, par LAMBERT DE SAINTE-CROIX. Ibid., 1897, in-18 de 292 p., avec grav. et une carte, 4 fr. — 19. *Brésil et Argentine. Notes et impressions de voyage*, par ÉDOUARD MONTET. Paris, Fischbacher, s. d., in-12 de 280 p., avec 18 gr., 3 fr.50.—20. *Un Séjour dans l'île de Java. Le Pays, les habitants, le système colonial*, par JULES LECLERCQ. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-16 de 294 p., avec 20 illustrations et une carte, 4 fr.

1.— La maison Hachette poursuit régulièrement la publication de son grand *Atlas universel de géographie*, dit de Vivien de Saint-Martin. Les deux cartes qui viennent de paraître présentent les qualités déjà signalées de clarté relative et de finesse de gravure. Sous ce rapport l'œuvre nous paraît même en progrès. L'exécution de la partie occidentale de la chaîne des Pyrénées est un vrai chef-d'œuvre, tel qu'on devait l'attendre de M. Schrader qui s'est fait une spécialité de l'étude de ces montagnes. L'échelle est du 1000.000e, ce qui est une excellente proportion ; il en résulte la division de la France en six feuilles. C'est dans cette belle carte du sud-ouest que l'on a placé un cartouche donnant au 200.000e les environs de Paris. — La carte n° 57 bis est une réduction simplifiée de la grande carte d'Afrique, parue en trois feuilles. Au point de vue physique, elle donne d'importantes modifications pour le cours du Niger d'après les travaux du lieutenant de vaisseau Hourst, et pour la région au nord du lac Rodolphe d'après les expéditions Donaldson Smith et Grissoni. Au point de vue politique, on a suivi les indications des plus récents traités jusqu'au 30 septembre 1897. Les plus importants changements sont relatifs à l'empire d'Éthiopie. Le travail relatif aux délimitations dans l'Afrique occidentale a été des plus délicats, car les négociations qui concernent cette partie du continent noir sont encore en cours. — En dernier lieu, nous avons reçu trois nouvelles cartes : l'Europe politique au 10.000.000e ; la France physique au 2.500.000e et la France politique également au 2.500.000e. Bien que présentant moins d'intérêt que les deux cartes précédentes, elles se recommandent par les mêmes qualités de clarté et de conscience dans l'exécution.

2. — Le *Précis de géographie économique*, de MM. Marcel Dubois et J.-G. Kergomard, représente un travail considérable accompli avec une conscience remarquable. On connaît déjà les nombreux ouvrages de M. Marcel Dubois qui composent un cours complet de géographie ; nous les avons recommandés à diverses reprises et nous rappellerons qu'ils se distinguent par une préoccupation très accentuée des intérêts économiques. Ce point de vue spécial répond à un réel besoin de notre époque où l'on aime à considérer en toutes choses le côté pratique ; la géographie considérée comme l'étude des ressources que la terre offre à l'amélioration de la vie matérielle de l'homme est fort en faveur aujourd'hui ; M. Dubois l'a senti et consacre son talent et son

érudition à satisfaire ce besoin de ses contemporains, de connaître le parti qu'ils peuvent tirer de l'exploitation des diverses contrées du globe. L'important volume qu'il vient de faire paraître répond parfaitement à ce desideratum ; les renseignements qu'il donne, appuyés naturellement sur les statistiques officielles, sont aussi complets que possible et les commentaires sont d'une grande impartialité. Les auteurs ne se montrent partisans ni de la protection, ni du libre-échange absolus ; suivant eux les circonstances et les conditions naturelles de chaque pays doivent diriger sa politique économique au mieux de ses intérêts actuels. Le plan adopté est très rationnel ; pour chaque pays, l'agriculture, l'industrie et le commerce sont successivement étudiés. On s'étonnera peut-être de voir rattacher la Roumanie à l'Europe orientale au lieu de la ranger parmi les États de la péninsule balkanique avec lesquels elle a le plus d'affinités. Naturellement le chapitre consacré à la France est de beaucoup le plus étendu ; il nous a semblé que l'appréciation donnée sur l'état de la marine de commerce française était un peu optimiste ; et, pendant que nous sommes en humeur de critiques, nous nous demandons pourquoi, après avoir dit que la France méridionale est comprise dans « la zône des forêts et cultures moyennes » les auteurs ajoutent que les forêts y sont tout à fait rares : il y a là une petite contradiction apparente qu'il est facile de faire disparaître.

3. — La publication que viennent de faire les librairies Hetzel et May des lettres écrites par V. Hugo au cours de divers voyages en France, en Belgique, en Suisse et en Espagne, n'est pas sans intérêt. Naturellement, comme en tout ce qui sort de la plume du grand poète, l'œuvre est inégale ; on y trouve facilement des longueurs presque puériles à côté de pages magistrales. C'est de beaucoup le second volume, *Alpes et Pyrénées*, qui est le meilleur. Dans le premier, *France et Belgique*, les lettres à Mme Victor Hugo dominent et il faut bien reconnaître qu'elles sont d'une tonalité un peu monotone ; les formules tendres y reviennent périodiquement et sonnent faux, surtout si l'on se souvient que l'auteur n'était pas précisément le modèle des époux. La description des monuments, surtout des églises gothiques, objet, comme l'on sait, de la prédilection du maître, est quelque peu poncive et surannée. Victor Hugo se montre dans ses lettres sincèrement religieux ; il avoue souvent que la prière monte naturellement à ses lèvres ; mais c'est une religiosité vague et indécise qui n'admet pas l'intervention du prêtre ; celui-ci est, d'après lui, le pire ennemi de la religion, parce qu'il lui donne une forme concrète qui gêne l'idéalisme vague du poète. Il va jusqu'à reprocher au prêtre les maladroites réparations que subissent trop souvent nos belles églises, comme s'il ne savait pas que la plupart sont classées comme monuments historiques et que le clergé n'a rien à voir dans la direction des travaux qui s'y exécutent. Les lettres adres-

sées à Louis Boulanger sont beaucoup plus intéressantes parce qu'elles sont plus sincères et moins maniérées. Celle notamment qui a pour titre : *Les Bateleurs*, est un pur chef-d'œuvre de style et de sentiment. On goûtera beaucoup aussi les lettres écrites de Passages, petit port d'Espagne où Victor Hugo passa plusieurs jours à parcourir *con amore* les abruptes montagnes des environs. La description du charnier de Bordeaux est également fort curieuse. En somme, nous estimons qu'on a bien fait de rééditer ces lettres parce qu'on y trouve quelques perles dans beaucoup.... de paille.

4. — M. Félix Régamey est un artiste des plus délicats qui s'est fait connaître surtout par des compositions japonaises très réussies. Il a voulu nous montrer que son crayon est capable aussi de reproduire les hommes et les choses de la vieille Europe. C'est pourquoi, sans doute, il a entrepris le voyage *d'Aix en Aix*, c'est-à-dire d'Aix-les-Bains à Aix-la-Chapelle ; de plus, un de ses amis ayant réclamé en faveur d'Aix-en-Provence, il a poussé une pointe de ce côté, mais, ayant déjà ample matière pour un volume, il a sagement ajourné la description de cette capitale déchue, mais encore charmante avec les vestiges de son ancienne splendeur. L'itinéraire suivi par M. Régamey est assez étendu : il comprend la Savoie, la Suisse, l'Allemagne et la Belgique ; mais ces pays sont plutôt traversés que parcourus, et encore à toute vapeur. Cependant la plume est aussi alerte que le crayon, et l'anecdote humoristique accompagne le croquis lestement enlevé. C'est un peu boulevardier, mais, sous la frivolité de la forme, on sent parfois des observations sérieusement recueillies et méditées. Quant aux dessins, ils sont parfaits. Mais pourquoi M. Régamey a-t-il placé en tête de son volume une préface de M. Ernest d'Hervilly qui n'a d'autre mérite que de casser l'encensoir sur le nez de l'auteur. C'est une faute de goût.

5. — Une plaquette très bien éditée et ornée de jolies photogravures vient d'être publiée par les soins de la section de Pau du Club alpin français, sans nom d'auteur, sous le titre : *De Pau au Pic d'Ossau et à Gavarnie*. Elle fait connaître les excursions à faire aux environs de Pau, de Cauterets, de Pierrefitte et dans la vallée d'Ossau. Bien qu'une notice historique intéressante soit placée en tête de ce petit volume, c'est en somme un guide assez sec à l'usage des alpinistes. Le passage relatif à Lourdes est d'une insignifiance voulue qui ne laisse pas de choquer ; l'auteur anonyme y signale bien une grotte ; mais c'est pour raconter qu'on y a trouvé des débris préhistoriques et ajouter qu'il ne faut pas la confondre avec la grotte « dite » miraculeuse ; et c'est tout !

6. — M. l'abbé Vigneron a déjà publié d'excellents récits de voyage en Allemagne. Cette fois, il raconte son séjour dans le Luxembourg

dont il a visité les sites les plus curieux. A ses descriptions,il joint de nombreuses légendes et des souvenirs historiques fort intéressants. Ses compagnons d'excursions lui fournissent parfois la note humoristique dont il aime à saupoudrer ses récits. L'esprit en est profondément religieux. *L'Allemagne française* est un livre à mettre entre toutes les mains ; il plaira par la bonne humeur constante de l'auteur et le sentiment de sympathie qu'il éprouve pour tous et qu'il sait inspirer à tous.

7. — On ne saurait trop recommander l'ouvrage de M. H. Avelot : *Croquis de Grèce et de Turquie.* Il réunit toutes les qualités que l'on peut réclamer d'un livre traitant d'une question d'actualité aussi brûlante et délicate que la question d'Orient. Bon chrétien et cœur généreux, l'auteur ne peut manquer de prendre résolument parti en principe pour les Grecs, les Arméniens, les Crétois contre les Turcs persécuteurs ; mais il n'oublie pas les considérations contingentes qui rendent fort difficile la réalisation d'une solution équitable et définitive. Aussi avoue-t-il à la fin de son étude qu'à son retour en France,un interviewer lui ayant posé cette question : Que pensez-vous de la question d'Orient ? il ne sut que répondre. Et cependant il est vraiment bien documenté, car il a visité attentivement la Grèce, la Thessalie, Smyrne, les îles de l'Archipel, la Crète. Il trace le portrait du sultan Abdul-Hamid II qu'il ne flatte pas, comme aussi ceux des princes de la famille de Grèce pour lesquels il se sent une réelle sympathie. Le chapitre le plus amusant est celui qui raconte une visite aux curieux couvents grecs des Météores. Ouvrage fort intéressant, bien écrit, animé des meilleurs sentiments ; excellent livre d'étrennes ou de prix pour les écoles chrétiennes.

8. — On ne voit pas très bien ce qui a pu porter Mme G. Duhamel à faire au public le récit de son *Voyage de noces en Italie* ; c'est correct de style, mais d'une platitude d'idées absolue : on n'y trouve pas une impression saillante et vraiment personnelle : ce ne sont que des descriptions de monuments de la plus parfaite banalité, sans appréciation politique, sans le moindre sentiment religieux. Si l'on assiste par hasard à une messe,on s'en excuse en disant que c'est pour contempler l'église. A Rome, le jeune ménage visite le Vatican et Saint-Pierre sans se soucier d'ailleurs de voir le Saint Père ; il y a même, à propos des richesses artistiques du palais des Papes, une réflexion du plus mauvais goût sur la « paille humide des cachots sur laquelle gémirait, dit-on, l'auguste prisonnier. »Tout cela est présenté sous forme de lettres à une amie et encadré entre une préface et un hors d'œuvre dus tous deux à la plume d'un certain M. Vaccaro, avocat à Rome. De la préface rien à dire, sinon que c'est une diatribe contre les formalités ennuyeuses dont on a entouré le mariage, entre autres la cérémonie religieuse, ce

qui fait que beaucoup restent célibataires. Le hors-d'œuvre est une dissertation d'une vingtaine de pages intitulées: « L'Évolution de l'amour. » Elle semble rédigée par un rhétoricien fin de siècle et légèrement pornographe. L'auteur y dépeint les diverses manières de ressentir et d'exciter l'amour chez les animaux, puis chez l'homme considéré comme le plus perfectionné des mammifères. Comme couronnement du récit d'un voyage de noces, c'est assez réussi. — Passons.

9.—Dans *Au Pays d'Aphrodite. Chypre*, M. E. Deschamps décrit très minutieusement cette île peu curieuse en somme à visiter : quelques souvenirs très effacés du culte de Vénus Aphrodite, des ruines d'églises et de châteaux rappelant la domination française des Lusignan, des monastères grecs, très pâles reflets de ceux du mont Athos et du Sinaï, une population grecque et turque peu intéressante, et aussi peu de représentants que possible de la domination anglaise ; voilà, sommairement résumé, tout ce que l'on trouve à Chypre ; c'est à grand'peine qu'avec cela l'auteur parvient à remplir son livre, et il semble bien qu'en quittant l'île, il n'emporte aucun regret, ni aucun désir d'y retourner. Cependant son récit est bien écrit et aussi convenable que possible, étant donné qu'il est obligé de faire allusion aux mystères fort peu édifiants du culte de Vénus.

10. — M. R. de Souhesmes a eu la bonne inspiration d'accomplir un petit voyage d'agrément à travers l'empire russe *de Saint-Pétersbourg à Samarkande* et la bonne fortune d'en faire une partie avec des compagnons *di primo cartello* : l'orientaliste Édouard Blanc et le prince Gagarine, ancien aide-de-camp du général Annenkoff. Dans ces conditions, il a vu tout ce qu'il a voulu voir et a été partout merveilleusement accueilli. Aussi, a-t-il gardé le meilleur souvenir de son excursion, sauf cependant des wagons du transcaspien et des auberges de l'Asie centrale qui manquent généralement de confortable. Bien qu'il n'ait pas l'enthousiasme facile, loin de là, notre voyageur a été cependant émerveillé des monuments de Samarkande qui a vraiment les allures d'une antique capitale, et il est revenu enchanté d'avoir fait seize mille huit cents kilomètres sans rencontrer un seul Anglais. Son récit est écrit d'un bon style et avec beaucoup de verve ; certaines allusions sont un peu gauloises ; mais M. de Souhesmes est toujours homme de bonne compagnie et sincèrement catholique.

11. — C'est de l'alpinisme à la plus haute puissance que Sir Conway a fait dans l'Himalaya occidental, sur le versant sud du Pamir. Avec plusieurs compagnons européens et indiens et un guide suisse, il s'est proposé, avec l'appui du gouvernement britannique, de reconnaître les divers cols qui peuvent permettre le passage des sources de l'Indus vers l'Asie centrale. Pour avoir une vue générale de la région, il a entrepris l'ascension du Pic des Pionniers dont l'altitude est supérieure à

sept mille mètres. Deux hommes seulement, M. Fitzgerald sur l'Anoncagua, et peut-être M. Graham dans l'Himalaya oriental, sont parvenus à des altitudes supérieures. On pense bien que de tels exploits ne s'exécutent pas sans de grandes fatigues, et même sans quelques dangers. Plusieurs des compagnons de Sir Conway ont dû être laissés en route dans les campements successifs de la colonne, malades et à bout de forces. En traduisant *Ascensions et explorations à sept mille mètres dans l'Himalaya*, M. Jacottet a eu soin de l'abréger considérablement et nous ne saurions trop l'en féliciter, car les auteurs anglais abusent des détails oiseux, des répétitions, des descriptions lourdes et fastidieuses. Tel qu'il est présenté par le traducteur, ce livre plaira aux amateurs de l'alpinisme. Les gravures, d'après des photographies de l'auteur, sont intéressantes et bien réussies en général ; mais on regrette l'absence de carte à itinéraire.

12.— Le livre de M. de Kadenole : *A travers la Haute Asie*, est bien de la géographie, mais à la manière de M. Jules Verne, c'est-à-dire mise à la portée de tous et agrémentée d'une petite intrigue, nullement romanesque d'ailleurs. L'auteur suppose qu'un voyageur français, chargé d'une mission officielle, se laisse tenter par la curiosité de visiter Lassa, la capitale du Thibet ; mais il y est reconnu et emprisonné comme ayant violé la loi qui interdit l'entrée de la ville à tout Européen. Il a laissé en France une mère, une femme et une petite fille. Inquiète de ne pas recevoir de ses nouvelles, sa femme prend l'héroïque parti d'aller à sa recherche ; elle laisse sa fille à sa belle-mère et part escortée de son frère, d'un bon vieux docteur, son tuteur, d'un ami de celui-ci, voyageur expérimenté et d'une vieille servante. Elle débarque à Bombay, et, par la vallée de Kachemir, gagne le Pamir, qu'elle traverse pour arriver à Yarkand, la capitale du Turkestan chinois ; là, elle apprend d'un missionnaire catholique le malheureux sort de son mari ; aussitôt son parti est pris ; elle pénétrera dans Lassa et surmontera tous les obstacles pour se rapprocher de son mari et tenter de le sauver. A la faveur de costumes thibétains, la petite caravane réussit à se faufiler dans la foule bariolée qui accourt à Lassa pour célébrer la grande fête annuelle. Il se trouve que le fils du premier ministre est gravement malade de la diphtérie et que les médecins indigènes ne peuvent le guérir ; le père désespéré promet les plus grandes récompenses à qui guérira son fils. Le médecin français a une idée lumineuse ; hardiment il se présente au palais et promet la guérison si on lui accorde la liberté du prisonnier qu'on était sur le point de juger et de condamner à mort. Marché conclu : le docteur applique la médication par le sérum dont il avait par bonheur une petite provision. L'enfant guérit, le prisonnier est délivré et la caravane part aussitôt, traverse la Chine, arrive à Chang-Haï et rentre en

France. Ce récit mouvementé est très bien conçu et écrit ; M. de Kadenole y a très habilement utilisé toutes les connaissances acquises sur l'Asie centrale par les précieux ouvrages des Pères Huc et Gabet et aussi par les explorations de Bonvalot, du prince Henri d'Orléans et de Dutreuil de Rhins; aussi tous ses renseignements géographiques sont-ils fort exacts ; à ces qualités d'ordre scientifique, il a joint un excellent esprit religieux ; enfin d'assez bonnes gravures et une carte avec itinéraire complètent ce volume qui amusera, intéressera et instruira tous les lecteurs.

13. — Comment M. Delmas, a-t-il osé s'aventurer à parcourir seul *Java, Ceylan et les Indes* sans posséder une autre langue que le français ? C'est presque inexplicable. Aussi les difficultés matérielles ne lui ont-elles pas manqué, bien qu'il ait eu la bonne fortune de rencontrer des Hollandais instruits, des Russes et un Portugais. Certainement ce trop léger bagage linguistique a dû nuire à la précision comme à l'abondance de ses observations. Du reste, M. Delmas est assez novice en matière scientifique et l'on pourrait relever quelques erreurs dans son récit. Au point de vue religieux, il est protestant frisant le libre-penseur ; toutefois il s'exprime en termes convenables à l'égard des religieuses et même des Pères jésuites qu'il rencontre. Dans le chapitre final où il traite des religions de l'Inde avec beaucoup de clarté et d'une manière intéressante, il n'a garde d'omettre le rapprochement « classique » entre le bouddhisme et le christianisme, vieux cliché à l'usage des observateurs superficiels. Les deux cartes qui accompagnent ce volume sont bonnes.

14. — *Terres mortes. Thébaïde - Judée*, de M. André Chevrillon, est un livre de haute valeur ; c'est l'œuvre d'un littérateur, d'un érudit et d'un penseur. Le style en est très personnel, bien qu'il rappelle un peu la manière de Loti ; ce sont des phrases tantôt d'une longueur démesurée, mais harmonieuses, tantôt hachées et nerveuses, des descriptions hérissées de détails fouillés avec un soin minutieux, parfois se répétant sans trop de monotonie, mais toujours d'une tonalité mélancolique. Signalons la très belle description d'une entrée triomphale de Ramsès dans le temple de Karnak, au retour d'une expédition glorieuse, à travers son peuple prosterné. L'érudition éclate dans les longues dissertations sur la théogonie des anciens Égyptiens à propos des peintures murales qui décorent les temples des Pharaons. Enfin, nous trouvons surtout des réflexions philosophiques dans le récit du séjour de l'auteur à Jérusalem ; mais, pour cette partie du livre, il nous faut émettre quelques réserves. Sans doute, M. Chevrillon parle fort respectueusement des traditions chrétiennes à l'endroit des Lieux saints, il croit à la divinité du Christ et subit l'influence du milieu le plus impressionnant qui existe au monde, du moins pour les âmes croyantes. Aussi

le lecteur n'en est-il que plus choqué en lisant de singulières élucubrations sur l'essence même des religions en général ; il en attribue l'origine à une auto-suggestion analogue à celle qui produit l'amour et capable d'exalter l'homme jusqu'au meurtre fanatique ou de l'anesthésier dans le martyre. Il en résulte qu'on ne sait plus si M. Chevrillon a la foi, et l'on se dit qu'en tous cas c'est une foi à laquelle il manque quelque chose et qui s'éloigne vraiment par trop de celle du charbonnier. On ne peut que regretter une telle aberration dans un ouvrage de grande valeur littéraire et scientifique.

15. — Nous avons rendu compte, en mars 1888, de la seconde édition de *l'Algérie*, de M. Maurice Wahl. La troisième, qui vient de paraître, en diffère peu ; cependant bien des renseignements, statistiques surtout, sont remis au point. Mais nous devons renouveler les mêmes réserves tout en reconnaissant la valeur du livre au double point de vue de la méthode et du style. Quant au fond, il manque à l'impartialité historique et le point de vue religieux est d'une nullité voulue ; pour l'auteur, c'est évidemment une question qui n'existe pas et ne mérite pas qu'on en fasse mention. Notons que, dans le chapitre consacré aux israélites naturalisés, M. Wahl prend très chaleureusement leur défense ; il prétend réfuter toutes les accusations portées contre eux, nie formellement que le néfaste décret Crémieux ait le moins du monde contribué à provoquer l'insurrection de 1871 ; il conteste même que Crémieux en ait eu la première idée et affirme que le gouvernement de Napoléon III était sur le point d'accorder la naturalisation aux juifs algériens qui méritent cette faveur par les nombreux services rendus à la France. On peut juger par cette thèse de la confiance que l'on peut accorder aux appréciations de M. Wahl.

16. — *Journal d'un marin*, jamais de la vie ! d'un « marsouin » ou fantassin de marine, ce qui n'est pas du tout la même chose, à la bonne heure ! Le lecteur est tout de suite mal impressionné par cette sorte de tromperie du titre. La préface de M. Camille Pelletan n'est pas pour le disposer plus favorablement ; il voit tout de suite qu'il s'agit de lui faire avaler les véritables diatribes socialistes contre la politique coloniale sous couleur du récit d'une campagne de M. Vigné d'Octon, alors officier d'infanterie de marine, au Sénégal et dépendances. A la vérité, si l'on compte les différents ouvrages écrits par des gens ayant plus ou moins visité l'Afrique occidentale, on y trouve des appréciations presque contradictoires. Les uns se sont laissé séduire par certains mirages de couleur locale et surtout par la liberté de la brousse ; d'autres, au contraire, ne voient que laideur dans les steppes brûlées de la saison sèche, dans les marécages pestilentiels de la saison des pluies, dans les faces simiesques des indigènes, dans les figures émaciées des colons en proie à la fièvre et à l'anémie. Évidem-

ment, il y a du vrai dans tout cela, et le mieux serait de faire avec ces jugements discordants une moyenne équitable. Mais M. Vigné d'Octon ne l'entend pas ainsi : il prend la note pessimiste et l'exagère à outrance ; on sent dans ses notes un parti pris violent qui impressionne péniblement. Au point de vue de l'intérêt, la fin du volume est meilleure parce qu'elle donne le récit d'une expédition militaire dans les Rivières du Sud. Toutefois, on y retrouve le même esprit de dénigrement antimilitaire ; pour l'auteur, ces expéditions n'ont d'autre raison d'être que de faire gagner des croix et des galons en massacrant une foule de pauvres nègres qui n'en peuvent mais. Il est vrai qu'il se battaient entre eux et gênaient le commerce ; mais en quoi cela nous regarde-t-il ? Et, d'ailleurs, une seule mitraillade de nos avisos fait plus de victimes parmi eux que trois ans de guerres intestines. Aussi est-ce avec une sorte de complaisance qu'il décrit, sans omettre les détails les plus répugnants, le pillage et le massacre d'un village nègre pris d'assaut par cinquante fantassins de marine et trois cents auxiliaires indigènes, après avoir été incendié par deux avisos. Ce qui vaut le mieux dans ce livre c'est la traduction de quelques ballades que chantent les laptots ou bateliers sénégalais en manœuvrant leurs avirons.

17. — On connaît généralement le très beau voyage de M. le lieutenant de vaisseau Hourst ; il est facile à résumer en quelques mots. Après huit ans d'instances pour obtenir la mission d'explorer le cours du Niger, après un premier faux départ arrêté par un caprice de M. Grodet, le néfaste gouverneur du Soudan français, M. Hourst peut enfin appareiller de Bammako sur le Niger le 12 décembre 1895, avec trois chalands dont un en aluminium ; il avait avec lui quatre Européens : le lieutenant de vaisseau Baudry, le lieutenant d'infanterie de marine Bluzet, le médecin de la marine Taburet et le R. P. Hacquart, des Pères blancs d'Afrique, qu'il décida lors de son passage à Tombouctou à l'accompagner. Cette dernière recrue était des plus précieuses, car le R. P. Hacquart avait fait partie, deux ans auparavant, de la mission Bernard d'Attanoux, chez les Touaregs Azguer ; il connaissait le caractère et un peu la langue des nomades du Sahara ; de plus, il pouvait tempérer, dans les moments critiques, la fougue des jeunes officiers et M. Hourst ne fait aucune difficulté de reconnaître que, sans les bons conseils de son vénérable mentor, il n'aurait probablement pas réussi dans son audacieuse entreprise. C'est évidemment à la prudente diplomatie du R. P. Hacquart qu'on dut de se concilier l'amitié des Touaregs Aoulimmiden, les plus puissants riverains du Niger entre Tombouctou et Say, et aussi à l'ingénieuse idée qu'eut M. Hourst de se présenter comme le neveu du célèbre voyageur allemand Barth qui avait laissé dans ces régions le meilleur souve-

nir. La mission trouva le fleuve facilement navigable sur un parcours de sept cents kilomètres entre Tombouctou et Ansongo ; mais, à partir de ce point jusqu'à Boussa, les rapides se succèdent presque sans interruption et plusieurs sont des plus dangereux. M. Hourst déclare que c'est vraiment miracle qu'il ait pu les franchir non sans accident, mais du moins sans perdre aucun de ses trois chalands. La petite escadrille atteignit Say le 8 avril 1896 ; le niveau des eaux avait baissé et il fallut prendre les quartiers d'hiver sur une petite île en face de cette ville où dominait alors l'influence d'Ahmadou Cheikou, l'irréconciliable ennemi de la France qui l'avait chassé du Soudan occidental. On dut naturellement se garder avec le plus grand soin et déjouer toutes les intrigues perfides qui se nouaient en vue de détruire la petite troupe. On repartit le 15 septembre, et bientôt, après avoir franchi les dangereux rapides de Boussa, on arriva dans la zône d'action de la Compagnie royale du Niger. La mission n'eut pas à se plaindre des procédés dont usèrent à son égard les officiers anglais ; M. Hourst crut bien s'apercevoir sur plusieurs points de tentatives faites sourdement pour entraver sa marche, mais l'attitude des officiers fut toujours correcte et parfois cordiale. Dès lors, le voyage était terminé, et le 12 décembre 1896, les cinq Français débarquèrent à Marseille et n'eurent plus qu'à jouir des réceptions triomphales qui les attendaient en France. — *Sur le Niger et au pays des Touaregs* est parfaitement écrit et se lit avec plaisir et sans fatigue ; de belles reproductions de photographies illustrent le texte ; une excellente carte du Niger levée très minutieusement par les membres de l'expédition complète cet ensemble remarquable. Les traits de mœurs rapportés par l'auteur ne sont pas toujours édifiants, loin de là ; mais il se montre tout au moins respectueux de la religion, notamment dans la personne du R. P. Hacquart ; il note avec complaisance que la messe a été dite à bord tel ou tel jour. Nous regrettons cependant une phrase malheureuse à propos du pauvre Duveyrier, l'explorateur célèbre du Sahara algérien : « Il s'en alla, dit M. Hourst, par delà la vie, chercher la justice, si elle existe. » Ses appréciations sur les travaux de ses prédécesseurs immédiats, Toutée, Decœur, Baud, etc., ne sont pas bienveillantes et il se laisse aller, dans sa conclusion, à des récriminations fâcheuses sur le compte des sociétés de géographie qui ne l'auraient pas accueilli avec autant d'enthousiasme qu'il s'y attendait. Ces bouffées d'orgueil ternissent quelque peu l'éclat de cette belle publication et laissent une impression pénible qu'il eût été bien facile d'éviter.

18. — Nous devions déjà à M. Lambert de Sainte-Croix un très agréable volume intitulé : *De Paris à San-Francisco*. Cette fois, c'est au Mexique et dans les petites républiques du Centre-Amérique que nous promène l'auteur. Nous retrouvons dans ce nouvel ouvrage les

qualités d'observation et de description que nous avions signalées dans le précédent. M. Lambert de Sainte-Croix dit simplement ce qu'il a vu et juge les hommes et les choses avec beaucoup de calme et d'impartialité. Il a pu visiter dans les meilleures conditions les curieux monuments des civilisations disparues des Aztèques et des Toltèques, comme représentant la Société de géographie de Paris au Congrès des américanistes qui se tenait l'année dernière à Mexico. Mais les pages les plus intéressantes sont celles qu'il consacre au canal de Panama, dont il trouve les travaux encore prêts à reprendre et le matériel en bon état. Suivant lui, le canal à écluses est praticable et il ne faudrait plus que cinq cents millions pour le terminer. Par contre, le projet de canal par le Nicaragua, préconisé par les Américains du Nord, lui paraît une pure « fumisterie. » *Onze mois au Mexique et au Centre-Amérique* serait un livre irréprochable de tous points si l'auteur ne se complaisait trop à contempler et à décrire les formes peu voilées des Indiennes. Son admiration d'artiste est parfois trop chaleureuse.

19. — Le livre de M. E. Montet : *Brésil et Argentine*, est fort bien écrit et observé; c'est réellement une étude de valeur sur quelques-unes des républiques de l'Amérique du Sud. L'auteur se montre très sympathique aux Brésiliens et cependant ne se gêne pas pour leur dire quelques vérités qu'il enveloppe savamment dans des circonlocutions amicales. Dans la République argentine, c'est surtout la pampa qui excite son intérêt et il la dépeint avec une remarquable intensité de coloris ; nous n'avions encore rien lu qui la fit aussi bien connaître. M. Montet manifeste en toutes occasions un sentiment religieux très profond ; il élève volontiers sa pensée vers le Créateur en admirant les beautés de la création ; mais il a soin de faire ressortir les défaillances du clergé catholique et d'insinuer que le développement du protestantisme pourrait seul régénérer moralement ces populations trop dénuées de sens moral. Vous êtes Genevois, M. Montet !

20. — M. Jules Leclercq est une de ces vieilles connaissances qu'on retrouve toujours avec un vif plaisir. Rappelons que, juge à Bruxelles, il consacre chaque année ses vacances à un voyage dans un pays lointain qu'il décrit ensuite avec charme et compétence. C'est dans l'île de Java qu'il a fait sa dernière excursion. Il en observe les paysages et les monuments, décrivant avec un égal enthousiasme les grands volcans et les magnifiques temples indo-javanais. Il visite les cours indigènes et assiste à une très curieuse fête chez l'Empereur à Soerakarta. Le dernier chapitre de *Un Séjour dans l'île de Java* est consacré à une étude approfondie du système colonial des Hollandais. Il montre comment, par des transformations rationnelles du régime foncier, cette île, d'une merveilleuse fécondité naturelle, est parvenue à une prospérité qu'atteste le grand accroissement de la population. Le travail forcé

a eu sa raison d'être tout d'abord parce qu'il fallait habituer à la culture une race portée à l'indolence ; mais, avec leur esprit pratique, les Hollandais ont reconnu ensuite que ce régime ne devait être que transitoire et aujourd'hui la colonisation libre et individuelle est d'une application générale et donne les meilleurs résultats. A remarquer aussi l'essor donné à la richesse publique par la construction d'un chemin de fer dans toute la longueur de l'île, et cela malgré l'opposition qu'y faisaient tout d'abord les colons hollandais. Il y a beaucoup à apprendre dans ce judicieux exposé des méthodes suivies par les plus habiles colonisateurs du monde.

COMTE DE BIZEMONT.

POÉSIE

1, 2, 3. *Toute la lyre. L'Humanité. La Nature. La Pensée. — L'Art. Le « Moi. » L'Amour. — La Fantaisie. La Corde d'Airain*, par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel, 1898, 3 vol. in-12 de 284 p., 265 p., 223 p., 2 fr. le vol. — 4. *Œuvres choisies* de GUSTAVE LE VAVASSEUR. Paris, Lemerre, 1897, in-8 de XI-193 p., avec portrait, 6 fr. — 5, 6. *Salamine. Le Bouclier d'Arès*, par SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-18 de 32 p. et de 168 p., 2 fr. et 5 fr. — 7, 8. *Poésies. Pro Deo* et *Poésies. Pro Rege*, par OSCAR DE POLI. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, 2 vol. in-8 de VIII-191 p. et de XIV-239 p., 2 fr. 50 et 3 fr. 50. — 9. *Sa Sainteté Léon XIII à la France. Ode latine.* Traduction en vers du vicomte OSCAR DE POLI. Ibid., 1897, in-12 de 15 p., 1 fr. — 10. *Les Amours d'*OVIDE. Trad. littérale en vers français, avec un texte revu, un commentaire explicatif et archéologique, une notice et un index par PH. MARTINON. Paris, Fontemoing, 1897, in-8 de XXXVI-439 p., 10 fr. — 11. *Chansons rouges*, par MAURICE BOUKAY, musique de Marcel Legay, dessins de Steinlen. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de VIII-260 p., 3 fr. 50. — 12. *Toujours plus haut ! poésies*, par J.-E. ALAUX. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de VI-211 p., 3 fr. — 13. *Poèmes légendaires*, par PHILIPPE DUFOUR. Ibid., 1897, in-12 de 205 p., 3 fr. 50. — 14. *Pages intimes*, par EUGÈNE GAULEY. Ibid., 1897, in-12, de XII-139 p. avec portrait, 3 fr. — 15. *Les Chimères et les cydalises*, par GÉRARD DE NERVAL. Paris, « Mercure de France », 1897, in-18 de 58 p. avec portrait, 2 fr. 50. — 16. *Fleurs de bruyères*, par VICTOR LE MARCHAND. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 218 p., 3 fr. — 17. *La Maison d'exil*, par EDMOND PILON. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 145 fr. 2 fr. — 18. *Sources vers le fleuve*, par ROBERT DE SOUZA. Ibid., 1897, in-12 de 217 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Livre d'images. Images d'Ile de France. La Tapisserie des quatre éléments, Images du Rhin. Mosellanes. Par la lande et la mer grise. Images de Provence. Images d'Orient*, par GUSTAVE KAHN. Ibid., 1897, in-12 de 275 p., 3 fr. 50. — 20. *La Lyre héroïque et dolente. De sable et d'or. La Gloire du verbe. L'Errante. La Fille aux mains coupées*, par PIERRE QUILLARD. Ibid, 1897, in-12 de 219 p., 3 fr. 50. — 21. *En quittant la vie*, par GEORGES-EUGÈNE BERTIN. Paris, Lemerre, 1898, in-12 de 94 p., 3 fr. — 22. *Légendes et chansons*, par VÉGA. Ibid., 1898, in-12, 123 p., 3 fr. 23. *Essais de morale*, par AMÉDÉE DE RIOZÉ. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 90 p., 1 fr. 50. — 24. *Les Frissons*, par CH. DE SAINT-CYR. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de 160 p., 2 fr. 50. — 25. *Ghislaine*, par ALEXANDRE MEUNIER. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 93 p., 2 fr. — 26. *Premiers Vers*, de JACQUES ANDRÉ et MICHEL MÉRYS. Ibid., 1898, in-12 de 127 p., 3 fr. — 27. *Peut-être* ! poème par RAPHAËL DAMEDOR. Ibid., 1898, in-12 de 396 p., 3 fr. — 28. *Quelques poèmes de* WILLIAM WORDSWORTH, traduits en vers par ÉMILE LEGOUIS. Paris, Cerf, 1896, in-12 de 156 p., 2 fr. — 29. *Le Bouquet blanc*, petite comédie en un acte, trois tableaux, par LUCIEN PEREY. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 70 p., 1 fr. 50. — 30. *Premiers Vers*, par JOSEPH DE PESQUIDOUX ; préface de François Coppée. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de II-114 p., 3 fr.

— C'est une étrange aventure que celle qui vous met dans le cas d'être chargé de la critique de poésie dans une revue de l'importance du *Polybiblion*. Il en résulte pour vous des prolongements, par lettres ou de vive voix, de discussions littéraires délicieuses, des relations intellectuelles, voire même amicales, charmantes ; mais, à côté, que de singulières querelles de la part des incompris, je n'ose pas dire des incompréhensibles ! Pied à pied, sauf lorsqu'il y met une fausse modestie, le vrai poète dispute son terrain, en fournissant force arguments ; l'autre vous traite de bandit, de franc-maçon, de fils de Satan — je n'invente rien — parce que vous n'avez pas du coup mis son génie à cent pieds au dessus de celui des premiers poètes anciens et modernes. X.... vous menace de représailles, parce que vous l'avez empêché d'entrer à l'Académie française, Z.... vous offre, dans un héritage qu'il doit recueillir d'une tante d'Australie, la moitié de quatre ou cinq millions — la bonne aubaine ! — si vous consentez à trouver ses vers dignes de Racine. Un autre.... Mais l'énumération grotesque serait trop longue. Il reste, en définitive, la joie d'avoir dit ce qu'on croit vrai et, par hasard, d'avoir encouragé timidement quelque « jeune, » qui prend plus de foi en sa force. Et c'est là ce qui compense, et mille fois, les invectives des irréguliers.

1, 2, 3. — Les trois volumes de *Toute la lyre*, de Victor Hugo, viennent de paraître dans l'excellente édition de Hetzel. On ne saurait s'attendre, à ce sujet, à quelque nouvelle critique, de notre part, de l'œuvre du grand poète. Ce sont toujours, et peut-être même, s'il est possible, exaspérés, les mêmes hyperboles, les mêmes heurts et contrastes ; mais aussi, la même richesse de palette. A vrai dire, quand on considère ce que nous offrent les modernes poètes, tout agacé qu'on soit des outrances de Victor Hugo, on se prend à oublier, par comparaison, ses défauts pour ses qualités. On se dit que si l'apothéose a été inimaginable, la réaction a été sans bornes. Tout amoureux de poésie, tout lettré trouvera à glaner, et très largement, dans *l'Humanité, la Nature, la Pensée, l'Art, le Moi, l'Amour, la Fantaisie, la Corde d'airain*. Il s'y rencontre bien des scories, mais que de vers superbes ! Pour bien connaître Victor Hugo, il faut étudier ces dernières publications, et tout particulièrement *la Corde d'airain*, inspirée de la guerre de 1870 et de la politique. Le poète s'y livre tout entier à sa verve furibonde, à ses violences, à son injustice passionnée ; mais il ne faut pas oublier que, même excessive, l'indignation fait le vers.

4. — Plusieurs fois déjà, il nous a été donné de pouvoir signaler le mérite de M. Gustave Levavasseur. Nous avons parlé de la grande variété de son talent, qui va, avec une aisance parfaite, de l'ode et du récit épique jusqu'à la chanson. Il ne nous resterait qu'à noter la publication de ses *Œuvres choisies*, si nous ne croyions utile de rafraîchir la

mémoire du lecteur. L'œuvre du poète normand part de sentiments chrétiens et de bonne philosophie. Elle est tour à tour élevée, forte, spirituelle, simple, facile, recherchée et compliquée. En dépit de son goût pour la virtuosité, l'auteur est, au fond, classique. Voici d'ailleurs ce qu'en a dit Charles Baudelaire, qui s'y connaissait : « Gustave Levavasseur a toujours aimé passionnément les tours de force. Une difficulté a pour lui toutes les séductions d'une nymphe. L'obstacle le ravit, la pointe et le jeu de mots l'enivrent ; il n'y a pas de musique qui lui soit plus agréable que celle de la rime triplée, quadruplée, multipliée. Il est naïvement compliqué. Je n'ai jamais vu d'homme si pompeusement et si franchement Normand. » Il a, d'ailleurs, « une rare distinction de sentiment et d'esprit et une instruction aussi solide qu'étendue. » Et M. Paul Harel ajoute : « Sa langue a quelque chose d'archaïque ; elle enchante les lettrés, mais elle dérange certaines habitudes d'esprit chez ceux à qui Hugo s'est imposé. Il faut remonter jusqu'à La Fontaine pour retrouver cette phrase solide, claire, pittoresque, un peu narquoise. C'est évidemment la vraie langue française, réglée et primesautière, de tradition latine et romane, que nous avons oubliée. » Les *Œuvres choisies* de Gustave Levavasseur comprennent, extraits de plusieurs ouvrages : *Poèmes antiques, Poèmes rustiques, Légendes, Intima, Fantaisies.*

5, 6. — C'est encore un poète connu déjà, bien que nouveau, que nous retrouvons en M. Sébastien-Charles Leconte. *Le Bouclier d'Arès* et *Salamine*, ce dernier couronné par l'Académie, méritent de fixer l'attention sur l'auteur de *l'Esprit qui passe*. A propos de ce dernier ouvrage, nous avons déjà, tout en faisant les critiques que nous jugions nécessaires, loué le poète, auquel la presse fait aujourd'hui un si sympathique accueil. Son vers est excellent, concis, plein, sonore, et rappelle souvent celui de Leconte de Lisle et de M. de Hérédia ; sa connaissance du métier est parfaite. Et n'est-ce pas par la forme que vaut toute œuvre littéraire, toute poésie surtout ? Mais si la forme est nette en ses détails, la pensée générale, le fond, l'ensemble ne le sont pas toujours. Sans doute, M. Leconte dédaigne cette qualité primordiale et un peu prosaïque, la clarté ; mais sans elle, pourtant, qu'y a-t-il de complet ? La poésie de l'auteur de *Salamine* et du *Bouclier d'Arès* est faite tout entière de sensation musicale, de fantaisie pleine de magnificence et d'harmonie, et, certes, c'est quelque chose ! Combien de pièces de Victor Hugo lui-même qui ne valent que par là. M. Leconte s'enivre du verbe. Jugez-en. Les guerriers de Salamine racontent la bataille :

Quand l'aile de nos nefs, blanches comme des cygnes,
Dans l'aube à l'Occident plus pâle s'éploya,

Quand l'éclair propagé des glaives flamboya
Sur le balancement cadencé de nos lignes,

Et que, dominateur de l'antique océan,
Des parvis de l'Hymette aux rocs de Salamine,
Monta, comme un orage en la splendeur marine,
Avec cent mille voix le rythme de pœan.....

Une immense nuée aux soudains tourbillons
Enveloppait les champs déserts d'une épouvante
Nouvelle, et qu'on eût dit la poussière mouvante
De tout un peuple en marche épars dans les sillons.

Les vers de grande envolée, les larges périodes éloquentes, aux belles couleurs vigoureuses se retrouvent ainsi fréquemment sous la plume du poète et toute la fin de *Salamine*, par exemple, serait à citer pour le prouver. Et maintenant, demanderez-vous, pourquoi ce titre de *Bouclier d'Arès* ? M. Leconte prend soin de nous le dire, dès les premiers vers :

L'orbe du monde, aux jours des Héros et des Dieux,
Était un bouclier ciselé des batailles,
Disque d'or qu'enserrait de ses glauques écailles
L'hydre océane, fleuve aux replis furieux.....

Et c'est ce que chante le poète, en vers sonores, pleins, vibrants, éclatants, sans souci des hyberboles ni des outrances naturalistes ou autres.

7, 8. — Les deux volumes de *Poésies* que le vicomte Oscar de Poli vient de publier sous ces titres : *Pro Deo* et *Pro Rege*, sont d'un genre tout opposé. Loin d'être le travail d'un artiste qui ne se préoccupe que de la forme, à ce point que cette forme finit, tout paradoxal que paraisse ce jugement, par y perdre de sa valeur, l'œuvre de M. de Poli est un acte ; elle n'existe même que parce que le poète a voulu traduire des pensées ; elle n'est que le prolongement d'une vie de soldat et de chevalier chrétien. Voyez ce sonnet qui ouvre le volume *Pro Deo* et qui résume toute son inspiration :

Jours sacrés ! Age d'or de la chevalerie !
Le heaume étincelant porte à son front la croix ;
De foi, d'amour, d'honneur l'âme humaine est pétrie ;
Le plus altier se courbe et dit à Dieu : « Je crois ! »

Comme au temps des martyrs la multitude prie ;
Des basiliques d'or et des sveltes beffrois
L'hosanna triomphal, *Credo* de la Patrie,
Filial encens, monte aux pieds du Roi des rois.

O Dieu de Jeanne d'Arc, pitié pour notre France !
Versez à ses douleurs le baume d'espérance,
Rendez à ses destins les gloires d'autrefois !

Mon cœur a des ayeux gardé la fière empreinte :
J'adore à deux genoux votre volonté sainte,
Et mon dernier soupir vous redira : « Je crois ! »

C'est vraiment la poésie d'un homme dont toute la carrière « peut se résumer, comme le dit M. Achille Millien, en quatre mots : labeur, talent, dévouement, fidélité. » — Il y aurait une foule de beaux vers, jaillis de l'âme et des plus nobles convictions, à citer, comme celui-ci :

La main du pauvre est la bourse de Dieu.

Mais la place nous manque. Constatons seulement qu'il faut, pour s'exprimer ainsi, le cœur qui fait l'éloquence et la grande élévation des idées, sans laquelle tout est petit, même au point de vue artistique. Il y faut surtout cet esprit chrétien qui, bien qu'en disent de nouveaux barbares, est la source vraie de tout ce qui est grand et beau. C'est ce qu'a fort bien exprimé, dans la préface de *Pro rege* le digne ami, à tous les points de vue, du poète, M. Tristan Lambert. — En somme, si M. Oscar de Poli ne remet pas toujours ses vers vingt fois sur le métier, ce qui est un tort, s'il lui arrive même quelquefois d'enfreindre les règles de la prosodie, par exemple, en négligeant le croisement des rimes, ou en faisant rimer *lui* avec *aussi, enrichi* avec *macaroni* — les décadents, qui l'accuseront d'être arriéré, se donnent bien d'autres licences, — s'il y a un peu trop de politique, au goût de plusieurs, en ses chansons, épîtres, odes, fables, etc., si l'épithète n'est pas toujours très neuve, si les chevilles ne sont pas rigoureusement bannies de ses vers, il ne faut pas oublier que son œuvre est celle d'un homme d'action, et que la facilité, l'aisance, l'élévation, la virilité dont il fait preuve ne sont plus malheureusement des qualités communes.

9. — Le volume *Pro Deo*, de M. Oscar de Poli, contient la traduction de la belle ode latine de *Léon XIII à la France*. Mais cette traduction à la fois en prose et en vers, a été, en outre, tirée à part, et c'est pourquoi nous en faisons une mention spéciale. La traduction en vers français est faite largement, mais donne cependant, pour ceux qui ne peuvent goûter le texte lui-même, une idée assez exacte de l'original. Voici, à titre d'exemple, la première strophe :

Gentium custos Deus est. Repente
Sternit insignes humilesque promit ;
Exitus rerum tenet atque nutu
Temperat æquo.

Maitre des Nations, au gré de sa justice
Dieu gouverne l'humanité ;
Lorsqu'il veut, les plus grands roulent au précipice
Et le plus humble est exalté.

10. — Puisque nous en sommes au chapitre des traductions, et bien

que les sujets soient absolument aux antipodes, notons le bel ouvrage de M. Martinon : *Les Amours d'Ovide.* M. Martinon, qui a été lauréat de l'Académie française, pour une traduction des *Élégies de Tibulle*, dont nous avons fait le juste éloge, n'est plus un inconnu pour nous. Tout en faisant nos réserves sur le sujet et en déclarant—ce que l'auteur est d'ailleurs le premier à dire, — que cet ouvrage n'est pas à mettre entre toutes les mains, tant s'en faut ! nous ne pouvons, au point de vue de la science et de l'art, que renouveler, en les accentuant, les compliments que nous adressions jadis au distingué professeur et poète. Cette traduction est excellente ; elle serre de près l'original, et fait passer, autant qu'il se peut, en notre langue, les charmes et les beautés de la poésie d'Ovide. De longs et très intéressants commentaires accompagnent le texte.

11. — De l'antique, voulez-vous passer à tout ce qu'il y a de plus moderne ? Prenez les *Chansons rouges* de Maurice Boukay, *alias* M. Couyba, député de la Haute-Saône, dont les *Nouvelles Chansons* ont déjà fait l'objet d'une de nos critiques. Ces *Chansons rouges,* où nous regrettons l'absence de toute idée religieuse — comme si les questions sociales pouvaient se trancher en dehors de la religion ! — sont vraiment d'un rare mérite artistique. Peut-être un esprit un peu socialiste y préside-t-il ; mais il est juste de dire que l'auteur se donne simplement pour le porte parole des malheureux, des pauvres hères dont il traduit les sensations plus encore que les idées, en termes pourtant d'un réalisme souvent sans retenue. Quoi qu'il en soit, et ne considérant que le poète, nous avons le devoir de déclarer que son œuvre, qui nous sort de la routine, du convenu, du « déjà vu, » du « livresque, » d'une part, et, de l'autre, de la fade et exaspérante décadence des petits cercles fermés, est vraiment forte et puisée aux vraies sources qui peuvent revivifier notre langue, aux sources populaires. D'une note très personnelle, très simple, très sincère, sa poésie trouve ses effets dans la peinture naturelle des choses, et dans l'expression juste, ce qui est la pierre de touche du talent. Un exemple dira, et le fond révolutionnaire, voire utopiste de l'œuvre, et la valeur de la forme. Voici la première strophe de la dernière chanson. C'est un compagnon qui chante :

Vers la Cité de l'avenir
L'humanité poursuit sa route ;
Demain, les peuples vont s'unir ;
La voix gronde, il faut qu'on l'écoute.
Prisonnier, sors de ta prison !
Bachelier, brûle tes diplômes !
La grande voix de la raison
Fait trembler le sol des royaumes.

La musique de M. Legay et les dessins de Steinlen sont merveilleusement appropriés au texte. Quelle belle poésie serait celle de M. Maurice Boukay, si le souffle de la foi avait passé par là ! Mais il semble que ce soit pour lui lettre morte.

12. — Et voici, maintenant, un livre de haute inspiration, tout frissonnant de grandes émotions, œuvre d'une âme tourmentée, en proie à la lutte du doute et de la foi, mais où cette dernière triomphe et se traduit en vers de grande envolée et de belle facture. Nous parlons du volume de M. Alaux, dont la devise : *Sursum corda* et le titre : *Toujours plus haut !* disent assez le fond. Voici pour la révolte d'un instant :

Est-il un Dieu ? Dieu juste, à mon âme étonnée,
Dieu bon, à ma raison muette et consternée,
A mon cœur confondu, pourquoi te refuser ?
Mais si tu n'étais pas, pourrais-je t'accuser ?
Le mal est ce qu'il est : j'en subis le mystère,
Il n'est plus un problème, et je n'ai qu'à me taire.

Mais voici pour la foi et l'*Adoration* :

Notre Père et mon Père ; ô mon Père et mon Maître,
Ami le plus intime et le plus près de moi,
Être par qui je suis, sans qui je ne puis être,
Être qui vis en moi comme je vis en toi,

Seigneur, tu me connais, je te connais moi-même !
De mon amour pour tout ce que j'ai de sacré,
Pour le Beau, pour le Bien, je t'adore et je t'aime,
Toi dont je suis distinct, mais non pas séparé !

Unique attrait du cœur, vie unique de l'âme,
Le bien est de t'avoir, te perdre c'est le mal.
J'aime en toi ceux que j'aime, et l'amour qui m'enflamme,
Avec toi les confond unis dans l'idéal.

Ces citations suffisent à dire le mérite de l'œuvre que nous nous réjouissons d'avoir à signaler.

13. — Passons à un volume d'inspiration toute païenne : les *Poèmes légendaires* de M. Philippe Dufour, dont M. José-Maria de Hérédia dit dans une lettre préface que les « vers sont solides, » mais qu'ils « tiennent parfois un aspect trop massif » et que, s'ils « ont le ton haut, l'allure épique » et un souffle d'éloquence, « l'image ne se détache pas toujours assez exactement du bloc de la strophe. » Et c'est vrai. La recherche de l'exactitude et de l'extrême précision conduit parfois le poète à l'inélégance, à la dureté, même à l'obscurité. Toute spontanéité finit par disparaître. Je n'ai aucun goût pour ce qu'on appelle les vers faciles et qui sont vides ; mais encore faut-il que les plus travaillés

n'aient pas apparence d'effort. C'est le suprême de l'art, et bien que M. Dufour ait de fort beaux vers, il n'a pas encore atteint à cette perfection. Rien ne fera mieux ressortir cette critique qu'un exemple. Il aime la femme qui lui sert de compagne, et, pour la rassurer sans doute, il lui démontre que les héroïnes du poète ne sont qu'affaire d'imagination. Voici comment il s'exprime :

En son âme complexe, accessible aux chimères,
Vierge ou déesse brille et ne demeure pas ;
Seule y règne la femme apportant ici bas
Un peu de joie humaine à ses heures amères.
Ainsi qu'en un palais, la brise, le rayon
Et maint visage en fleur entre, éblouit et passe,
Mais dont la châtelaine, immuable en sa grâce,
Au fronton resplendit gravée en médaillon.

14. — D'allure plus légère, l'œuvre posthume de M. Eugène Gauley, un jeune poète mort à vingt-six ans, dénote de sérieuses qualités. « Eugène Gauley, dit la préface, n'appartient ni aux symbolistes, esprits nuageux, ni aux décadents, grands révolutionnaires du verbe et de la forme, qui s'imaginent faire subir à la poésie les mille caprices de la mode, et qui, sous un style maniéré et prétentieux, trop souvent obscur, cachent l'insuffisance du fond. Notre jeune poète se contente de lire dans le cœur humain et dans le grand livre de la nature, et de rendre ses sensations en un langage clair et harmonieux comme le ruisselet de la source qui chante parmi les mousses. » Il convient d'ajouter que, tout mélancolique et triste que soit ce talent précoce, qui aurait pu fournir une belle carrière, sa note est souvent plus sensuelle que sentimentale et sa forme, particulièrement en ce qui concerne les césures, peu châtiée. Une citation :

Mon âme est triste, triste ainsi que le ciel gris
Qui, noyé dans la brume où flottent les tristesses,
S mble porter le deuil des parterres flétris
Et pleurer ainsi sur mes défuntes tendresses.

Et de mon cœur glacé tombent de noirs regrets ;
Ils tombent ainsi que les feuilles jaunissantes,
Qui jonchent les sentiers, les chers sentiers discrets,
Abris mystérieux des idylles charmantes.

15. — Pour varier encore, signalons une édition nouvelle, toute petite et toute coquette, de *Chimères et Cydalises*, de ce pauvre et presque oublié Gérard de Nerval. « Vieillir, dit la préface de M. de Gourmont, c'est la même chose que rajeunir : et alors voici que l'heure est venue où tout ce qu'il y avait de pur en Gérard de Nerval va être senti ; son génie va être compris. Ce qui nous avait semblé des taches dans son style, dans sa pensée, dans ses goûts, devient la marque évidente

d'une originalité ; ce qui s'offrait risible ou nul aux malveillants nous paraît l'aveu devancé de nos rêves et de nos inquiétudes ; et son goût de cacher un sens mystérieux sous d'humbles mots, l'essai d'une esthétique. Voici qu'après cinquante ans, le pauvre Gérard est plus jeune et plus aimé qu'au temps de sa jeunesse et qu'au temps de sa folie. » C'est peut-être beaucoup dire, et Gérard de Nerval reste, tout frère de Beaudelaire, de Verlaine, de Mallarmé qu'il soit, le poète étrange et irrégulier qu'on sait. — L'ouvrage contient : *les Chimères, le Christ aux Oliviers, Vers dorés.*

16. — *Fleurs de bruyères* est le début d'un jeune poète dont le vers, qui prend son inspiration dans la nature, est souvent gracieux, aimable, facile :

Ce livre écrit dans les bruyères,
Aux fraîches senteurs des genêts,
Des ajoncs et des serpolets,
Des fétuques et des fougères,

Je l'ai fait aux chants des bergères,
Et les rimes de mes sonnets,
En cheminant je les prenais
Aux ailes des brises légères.

Il aime à triompher des difficultés de rythme et de rimes. C'est peut-être ce souci de jongler avec les mots, qui lui fait parfois négliger la pensée, si bien qu'il versifie à propos de tout et de rien, sur une « puce » sur une « punaise » etc., et qu'il ne répugne ni aux lieux communs, ni aux banalités. Il fera bien d'être un peu plûs sévère pour lui, une autre fois. Il évitera le « moi » naïvement satisfait des strophes où il célèbre la ville, la chambre où il est né, le jour où il a reçu l'inspiration, etc. Surtout, il se gardera de la prononciation normande, qui lui fait rimer *miroite* avec *girouette* !

17. — Le « Mercure de France, » c'est-à-dire principalement l'école symboliste et décadente, continue à fournir d'innombrables volumes portant en étiquette *poésies*, mais qui ne sont, au fond, pour la plupart, ni de la prose ni des vers et qui démontrent qu'on a eu bien tort de tant rire de ce pauvre M. Jourdain pensant qu'il pouvait exister un troisième genre. Étrange mode que celle de cette école où l'on sent que s'égarent malheureusement nombre de talents dont quelques-uns sont de premier ordre. — *La Maison d'exil* est, en grande partie, la justification de ce jugement. M. Édouard Pilon est un poète, par la grâce, l'émotion, l'imagination ; son œuvre, particulièrement inspirée par la pitié, le souvenir, la bonté et l'amour, dénote un tempérament de poète ; mais la forme décadente est la seule qui le séduise, et toutes les règles classiques du vers sont rigoureusement bannies de chez lui. Voyez, par exemple, ces vers à *la Petite Fiancée* :

La petite fiancée fleurie
Que mon amour a accueillie
A ouvert, tout grands à l'aube
Les battants des portes hautes
Qui donnent sur la prairie.
Et comme dans une allégorie,
C'est l'Amour et c'est la Vie
Qui sont entrés, jeunes hôtes,
Dans ma maison où sa grâce sourit !

Si du moins le poète nous donnait de bonne prose ! Mais lisez ceci. Et dire que c'est voulu !

Voici mon cœur ; il est plus fort que ma pensée,
Car ma pensée elle est exorcisée
Dans les domaines de la Science,
Tandis que mon cœur il est léger
Comme une fleur qui se balance,
Tandis que mon cœur il est léger comme une fleur
Qui se balance au gré des eaux vaporisées....

18. — Même méthode chez M. Robert de Souza, une des lumières du symbolisme, qui a d'ailleurs défini la doctrine de l'école en un ouvrage d'esthétique : *le Rythme poétique.* Les *Sources vers le fleuve* — ce n'est pas *du*, c'est *vers !* — en dépit du mérite du poète, qui sait peindre, évoquer, faire vivre, et qui connaît jusqu'au tréfonds son métier, sont d'une lecture peu facile. Vraiment non, ce genre n'est pas gai et l'on souffre à la pensée de toutes les peines que se donnent les poètes de cette école, pour embrouiller des idées simples et rendre étrange ce qui est naturel ; que d'adresse déployée pour atteindre cet étrange résultat :

La haute fenêtre est grande comme une baie sur le monde :
Et le vaste portail des âges et la tour
Y penchent la vie entière avec le jour....

La haute fenêtre est grande comme une baie sur le monde.

Les siècles
Du haut des pierres qu'ils ont dressées
Et de lustre en lustre fleuries
Surplombent
Jusqu'au cœur de la chambre où vous saisit
L'œuvre des tragiques saisons
Que les vents ont aidé de la mer, et des moussons,
Et le gel et la pluie,
Et l'insouciance des hommes ou leurs rages
A resculpter le portail des âmes et des âges.

19. — Et voici encore une œuvre de même sorte : *Le Livre d'images* que M. Gustave Kahn dédie à M. Catulle Mendès, en lui expliquant ce qu'il va chanter :

Donc je vous dédie ce livret
avec ses levers de soleil et ses soirs,
ses chevaliers Barbe-Bleuets,
ses méditatifs Hollandais
et ses fillettes de Moselle :
bref, ses affiches dans le soir
qu'on demande un peu de gaieté.

De la gaieté ? Eh ! grand Dieu ! où donc se cache-t-elle la gaieté de ce genre de littérature ? Est-ce dans cette ronde ?

Vous montez au toit neuf de l'église
pour y accrocher un bouquet....
une planche craque, vous vous écrasez,
comme un paquet de molles hardes.

L'ouvrage renferme heureusement des pièces d'une autre tournure, et le poète ne manque ni d'art, ni de facilité, ni même d'érudition. Mais que de travail perdu pour ne pas s'exprimer simplement !

20. — « Ce sont de beaux et nobles vers que ceux de M. Pierre Quillard, » dit M. François Coppée, dans un article sur la poésie. Et, de fait, l'auteur de *la Lyre héroïque et dolente* a des pièces de réelle valeur et d'une orfévrerie parfaite. Il répugne à la banalité, mais il tombe, par suite, souvent dans la recherche et de fond et de forme. Enfin, son œuvre offre un mélange singulier de symbolisme et de réalisme. Voici un extrait de la dédicace *A la mémoire d'Ephraïm Mikhael* (il y a beaucoup de Lévy, de Bloch et de Lazare, dans ses dédicaces, et nous n'avons pas été surpris de voir M. Quillard déposer au procès Zola) :

En vain les mornes dieux, formidables et doux,
Ont détaché ta main de nos mains fraternelles :
Le sel âcre des pleurs brûle encor nos prunelles
Quand ta voix, triomphant des heures, chante en nous

Et fait surgir parmi les roses des vesprées,
Sous des voiles tissus de soleils et de cieux,
Une vierge dolente au regard anxieux
Qui vous appelle et fuit vers les ombres sacrées.

Voici maintenant, en vers de tous pieds, un autre genre :

C'est un grand silence après le chant du cor,
Comme dans les villes mortes
Où les chats peuvent encor
Rêver sur le seuil des portes.

Sous le dais noir de la nuit
Les rois radieux, les belles chevauchées
Foulaient dans l'or et le bruit
Le sang des roses fauchées.

21. — M. Georges-Eugène Bertin est de l'école de M. de Hérédia, à qui d'ailleurs il dédie sa première pièce où nous lisons :

Plus éclatant qu'Hugo, plus souple que Ronsard,
Pégase le conduit sur les cimes de l'art.

M. de Hérédia plus éclatant qu'Hugo, c'est beaucoup dire, d'autant précisément qu'Hugo est plus éclatant qu'autre chose. Quoi qu'il en soit, M. Bertin est bien un disciple du poète des *Trophées*. Il sait son métier; ses sonnets sont artistiques, pleins, harmonieux, forts et rappellent le maître surtout dans la série des pièces intitulées : *Sous le régime des dieux*. Par contre, le poète de *En quittant la vie* s'attache à un sujet qui ne paraît pas avoir vivement préoccupé M. de Hérédia, puisqu'il vient,

Déposant sur l'autel les fins outils des rimes,
Confesser à genoux le Seigneur notre Dieu.

Il le fait parfois d'une façon douteuse, comme en ce sonnet où il chante Madeleine convertie se donnant néanmoins à un lépreux, par pitié, il est vrai, mais récompensée de ce fait ! Étrange également la pièce dédiée à ses derniers amis qui sont :

Jusquiame, opium, morphine, belladone.

Combien préférables sont ces vers qui terminent l'ouvrage :

Écoute, près du lit, se déployer les ailes
Des anges accourus des sphères immortelles ;
Ils viennent, terminant les jours que tu maudis,
Te porter sous le toit à l'abri de l'orage,
Et te dire : « Là haut, dans le clair Paradis,
La mère de Jésus a le même visage. »

22. — Les *Légendes et chansons* de M. Véga sont l'expression, en belles strophes, de la pure doctrine catholique. Lisez, par exemple, ces vers :

O cœurs, nobles et purs, âmes presque divines....
Par votre patience et votre vie austère
Tous vos persécuteurs, chaque jour, sont sauvés.

Le poète fait suivre quelques *Légendes et vieilles chansons d'amour* d'un très beau *Sursum corda* et de fort jolies *Légendes mystiques*. C'est en homme du métier et en véritable artiste qu il dit les mystères de la religion :

Nul rire, nul baiser des bouches les plus belles,
Nulle ivresse ne vaut le bonheur de chérir
D'un amour surhumain les choses éternelles.

Et ces vers de *Beati mundo corde :*

Bienheureux qui dès l'aube offre son cœur à Dieu,
Sans attendre la nuit sinistre et la tempête,
Qui regarde le ciel lorsque le ciel est bleu....

Heureux qui,sans avoir souffert mille douleurs,
Fait hommage à son Dieu de toute sa jeunesse,
Comme d'un blanc bouquet de virginales fleurs !

23. — Les *Essais de morale* de M. Amédée de Riozé ne sont pas une œuvre didactique, comme le titre le laisserait entendre, mais un livre de fables, et que nous avons ouvert, par suite,avec crainte et méfiance, car,après La Fontaine.... Mais ne disons pas de banalités ! Si les *Essais de morale* ne sont pas des chefs-d'œuvre du genre, si, par exemple, il s'y rencontre parfois des longueurs, des chevilles, des vers un peu durs, insuffisamment travaillés, hâtons-nous de déclarer que plus d'une fable de M. de Riozé est excellente de fond et de forme. Ajoutons que la philosophie égoïste et toute pratique de La Fontaine y est remplacée par une doctrine élevée, bonne, chrétienne, ce qui n'est pas à dédaigner.

24. — Pour des vers simples, on peut dire que les vers de M. Ch. de Saint-Cyr ne sont pas simples. Voyez plutôt :

Le soir envahissait l'horizon pur. Du rose
Flottait tendre et berceur, au ciel, sur le bleu pâle,
Le vert des feuilles d'arbre, en sa teinte vesprale,
Se mélancolisait devers la fleur éclose.

Mon âme, amante de ton âme virginale,
M'a quitté. Mon cœur las de pleurer, se repose
Dans l'avenir que près du tien il se compose,
De chaque vie un peu d'espoir vers moi s'exhale....

Voici encore que je ne saisis guère, au moins comme mesure :

Poète, mon ami, ta peine me chagrine
Dit la reine aux cheveux d'or en vers moi.

Je n'aime guère, non plus, « les tons de lune empourprés, » ni certes, « l'envie à ton char pend, » etc. J'aime encore moins les rimes féminines ou masculines qui se suivent sans rimer ensemble, comme *chercher* et *compatissant*, *ravie* et *autre*. Et c'est fâcheux, car il y a, au milieu de toutes les recherches de langage des *Frissons*, des vers nombreux qui prouvent que le poète aurait pu être excellent et tout à fait lui, avec simplicité.

25. — *Ghislaine* est une pièce de trois actes, en prose, dédiée à M. Catulle Mendès. C'est un mélange singulier de réalisme et de faux idéalisme. Le sujet roule tout entier sur un amour incestueux, anormal, maladif, extrêmement pénible. L'auteur ne s'attarde pas à des descriptions scabreuses, c'est vrai ; mais, tout le fond de son drame, reposant sur une passion contre nature, est choquant. La scène se passe au moment de l'épopée de Jeanne d'Arc.

26. — *Premiers Vers*, de MM. Jacques-André et Michel Mérys — car ils se sont mis à deux pour lancer leurs jeunes poésies — débutent par ces vers, intitulés *Sursum corda :*

L'heure brève s'enfuit. *Sursum corda !* Debout !
Qu'importent le refrain des grossières orgies
Où la gaieté vulgaire, impure lave, bout,
Et les foules sans Dieu par la foule régies,
L'infamie étalant son zèle lucratif,
Et l'insulte, et les cris, et les faces rougies !

Et le volume contient, par le fait, beaucoup de bons vers, larges, pleins, éloquents, comme dans *l'Ouvrier*. Mais aussi, que d'autres qui ne sont pas suffisamment travaillés, ni assez clairs, et dont les défauts, peut-être voulus — mais pourquoi vouloir des défauts ? — vous laissent une fâcheuse impression, par leur dureté, leurs césures irrégulières :

Au temps des demi-dieux la lutte était joyeuse....
Mais, depuis, l'Homme-Roi connaît, épouvanté,
Des frissons plus glacés. Sa chair fuit et se creuse,
Traîtresse, vit, devient larve à la faim hideuse,
Le mange ; il sert de proie à son sang révolté.

27. — *Peut-être !* tel est le titre d'un long poème de M. Raphaël Damedor, lequel veut évidemment faire revivre une époque antérieure au grand siècle des lumières, mais ne réussit guère qu'à reproduire les préjugés du jour, à l'occasion d'un récit ancien, et cela au milieu de développements, d'amplifications, de descriptions qui n'en finissent plus. L'action s'endort, au point de risquer, malgré la passion de bien des vers, que le lecteur en fasse autant. Les prêtres, les nobles, les rois sont en médiocre estime auprès du poète. Leur loi est celle qui vient d'en bas et voici ce qu'en dit un des personnages :

La loi qui vient d'en bas est cette vieille insulte
Que la force et la ruse infligent aux mortels,
En maintenant partout des trônes, des autels.
Monarques, courtisans, gentilshommes et prêtres,
De par leurs goupillons, leur sceptres, leurs cartels,
A l'ombre des clochers, des palais, des castels,
Se font du genre humain les bourreaux et les traîtres,
Lorsqu'avant toute église et tout pacte légal,
Dieu voulut que chacun de chacun fut l'égal,
Que sous le même ciel, le même astre qui brille,
Nous fussions tous les fils d'une même famille ;
Pour ces êtres déchus il n'est rien d'épuré.

28. — « Ni oratoire, ni dramatique, mais ensemble simple et subtile, la poésie de Wordsworth est de celles qui semblent refuser qu'on les transplante et cesser d'être lorsque le tour même change, lorsque le rythme se tait. » Et c'est pourquoi M. Émile Legouis, à qui sont empruntées ces lignes, a tenté de transplanter la poésie de Wordsworth en notre langue. La difficulté était grande, comme on le voit. Dire qu'il

l'a vaincue d'un bout à l'autre serait trop, car, s'il traduit excellemment la philosophie, la mélancolie de « l'initiateur puissant et fécond de la renaissance poétique en Angleterre, » il ne donne qu'une idée vague de cette forme qu'il nous dit lui-même insaisissable. Enfin, devrait-il au moins éviter des fautes de prosodie française, comme celle qui consiste à faire suivre deux rimes féminines ne rimant pas entre elles, par exemple, *vallée* et *fermaient*. On pourrait signaler aussi bien des vers sans harmonie, même durs ; mais, au demeurant, il est à souhaiter que se publient bien des traductions semblables, destinées à faire un peu connaître les poètes anglais, si généralement inconnus chez nous.

29. — *Le Bouquet blanc*, de M. Lucien Pérey, est une charmante petite comédie en prose, qui a le mérite rare, bien que parfaite, de pouvoir être jouée en société. Peut-être bien le procédé de la marquise de Prayménil, qui simule la ruine pour mettre au jour la vilenie d'un certain vicomte de Pontivy, prétendant à la main de sa petite fille, n'est-il pas très neuf ; mais, tout y est dit si allègrement et si spirituellement qu'il y aurait mauvaise grâce à ergoter au sujet d'un « truc » de comédie. Mieux vaut s'en tenir à la forme, par qui vaut toute œuvre littéraire, et qui est excellente.

30. — Terminer cet article par le volume de M. Joseph de Pesquidoux : *Premiers Vers*, c'est assez dire, à supposer que nous ayons eu cette prétention, que nous n'avons pas suivi l'ordre de mérite et que notre classement n'a été inspiré que par la fantaisie, M. François Coppée, en présentant l'auteur au public, dit le charme qu'il ressent à lire et à saluer un nouveau poète, et il ajoute : « C'est afin que d'autres éprouvent, comme je l'ai éprouvée, cette impression de jeunesse et de force, que j'ose recommander aux lecteurs ces poésies de M. Joseph de Pesquidoux, dans lesquelles se révèle une âme vibrante et fière. » Les vers sont vigoureux de forme et de fond, comme il convient à un fils de l'Armagnac, qui, d'ailleurs, dédie ses poésies à sa province :

> Salut ! Poursuis ta route égale et pacifique,
> Respecte le passé pour garder l'avenir ;
> Et bien que l'heure soit troublante et chimérique,
> Dans tes traditions sache te maintenir.

C'est un peu rude parfois, comme le pays qui — le poète le reconnaît — n'a produit :

> Ni des siècles féconds de poésie et d'art.....
> Ni de hauts monuments étonnant le regard.

Mais aussi, c'est d'une saveur spéciale que n'a plus la poésie de convention de nos modernes décadents, et je prends ce mot dans son acception la plus large. M. de Pesquidoux aime la nature et sait la peindre. Voyez ces derniers vers des *Faucheurs :*

Le grand bois de lisière à l'horizon recule.
Et, par instants, là-bas, un taureau noir mugit,
Humant l'odeur du foin qui dans l'air chaud circule.

Il ne craint pas une note un peu réaliste, comme le prouve *l'Ivrogne*. Mais il sait aussi et surtout faire sonner les belles strophes lyriques, comme celles sur Démosthène :

Eh bien ! ferme les yeux ! Que dorme en paix ton âme !
Quel que soit le passé, quels que soient les revers,
La cendre des héros a toujours une flamme,
Et c'est à sa clarté que marche l'Univers !

Quelques pièces sont encore peut-être un peu « jeune, » mais de quel défaut se corrige-t-on plus vite ; alors surtout que tout présage la vie, la santé, l'avenir ? P. SAINT-MARCEL.

SCIENCES ET ARTS

Cours d'astronomie *à l'usage des étudiants des Facultés des sciences*, par B. BAILLAUD. Paris, Gauthier-Villars, 1893-1896, 2 vol. in-8 de VI-285 et de VI-520 p. — Prix : 23 fr.

Le savant directeur de l'observatoire de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des sciences de cette ville, s'est proposé de résumer « les notions essentielles de l'astronomie, notions dont l'étude sérieuse est d'un haut intérêt pour les étudiants des Facultés des sciences, l'astronomie utilisant constamment des procédés applicables aux sciences expérimentales, aussi bien que les méthodes générales des sciences mathématiques. »

Le premier volume est celui qui présente surtout cette utilité générale. Il est consacré à un ensemble de questions auxiliaires dont l'étude approfondie a été faite surtout pour les astronomes et en grande partie par eux, mais qui trouvent leur application dans toutes les sciences expérimentales, qui y pénètrent de jour en jour plus complètement et doivent être connues de tous ceux qui cultivent ces sciences. C'est d'abord un résumé des principes du calcul des probabilités et un exposé de la théorie des erreurs, avec les détails nécessaires pour l'application de la méthode des moindres carrés : puis une théorie approfondie des instruments d'optique, avec application aux diverses combinaisons optiques dont les astronomes font usage ; vient ensuite la description des instruments servant à la mesure du temps et des instruments astronomiques, avec les méthodes de rectification, de détermination des constantes instrumentales et de réduction des observations. Un chapitre est consacré aux calculs trigonométriques et un dernier aux méthodes d'interpolation et à diverses formules d'un usage fréquent dans les sciences d'observation.

Le second volume est consacré à l'astronomie proprement dite : étude de la sphère, des réfractions astronomiques, des parallaxes, de l'aberration, de la précession et de la nutation ; étude des mouvements du soleil, des planètes, des comètes, d'abord par l'observation, puis par la théorie mécanique poussée jusqu'à l'étude des perturbations ; théorie de la lune, des satellites de Jupiter ; figure de la terre, cartes géographiques. Les deux derniers chapitres sont consacrés, l'un à l'étude de la rotation des corps du système solaire, de leurs phases, des éclipses de lune et de soleil; l'autre à l'astronomie stellaire. Ce programme est sensiblement plus étendu que celui qu'embrassent en général les ouvrages d'astronomie destinés aux étudiants ; aucun de ces ouvrages ne donne les méthodes de détermination des orbites des planètes et des comètes avec les détails nécessaires pour l'application effective, non plus que les développements de mécanique céleste que nous venons d'énumérer. Les questions abordées dans les deux derniers chapitres sont traitées aussi d'une manière très complète ; plusieurs de celles qui constituent l'astronomie stellaire sont d'ailleurs nées depuis peu d'années et les travaux les plus récents ont été mis à contribution. Pour donner ce développement à des questions nouvelles, il a bien fallu se restreindre par quelque endroit. Pour les calculs relatifs à la sphère, pour les méthodes de détermination des longitudes et des latitudes, qu'on trouve exposées en grand nombre dans d'autres ouvrages, on s'est borné à ce qui est réellement usuel.

L'auteur paraît s'être proposé un double objet ; d'abord, de faire passer dans l'enseignement ordinaire des Facultés des sciences un certain nombre de questions jusqu'ici réservées aux traités spéciaux ou aux cours destinés aux astronomes de profession ; en second lieu, de présenter le sujet d'une manière tout à fait pratique, c'est-à-dire avec les détails nécessaires pour pouvoir faire des calculs réellement utilisables dans l'astronomie d'observation. Ce dernier point me semble particulièrement à louer. Trop souvent, dans les ouvrages destinés aux étudiants, on se contente de donner des à peu près, propres à faire comprendre l'esprit des méthodes, la possibilité de résoudre certains problèmes, et non les solutions effectives. Quand l'étudiant veut ensuite appliquer sa science à des observations réelles, il s'aperçoit qu'il lui manque des données indispensables ou qu'il n'obtient qu'une approximation insuffisante ; il lui faut recommencer son instruction sur des bases nouvelles et souvent il y renonce.

M. Baillaud a donc fait un ouvrage réellement original, bien que classique, et qui semble constituer un très sérieux progrès dans l'enseignement de l'astronomie. Il serait le premier à s'étonner si je déclarais son œuvre parfaite de tous points et si je n'avais pas quelques lacunes, quelques rectifications de détail à signaler. Une lacune habi-

tuelle dans les ouvrages d'astronomie et que j'espérais voir comblée dans celui de M. Baillaud, étant donné le caractère pratique auquel il a visé, est relative à la manière même d'observer. On décrit avec grand soin les instruments astronomiques et ceux qui servent à la mesure du temps : on ne nous dit rien sur la manière d'en combiner l'emploi, de déterminer à une fraction de seconde près l'instant d'un phénomène, d'enregistrer rapidement et fidèlement le résultat. Comme rectification de détail, je signalerai à la page 46 du 1er volume le paragraphe intitulé : méthode de Cauchy. On s'attendrait, sous cette rubrique, à trouver la méthode d'interpolation bien connue que l'on doit à Cauchy. Le procédé qui y est décrit est-il de lui ? Alors il ne faudrait pas que le texte semble en attribuer le mérite à Tisserand qui, lui, n'en est certainement pas l'inventeur. C'est à tort aussi que la méthode de réitération est attribuée à Perrier (p. 377). Elle remonte au moins à Bessel. Au 2e volume, page 115, nous trouvons cette assertion : Cela a eu lieu il y a cent mille ans. Elle suppose que les formules actuelles, donnant la variation de l'excentricité et de l'obliquité de l'écliptique, sont valables pour cent mille années. M. Baillaud sait bien qu'il n'en est rien. Dans un autre ordre d'idées, je signalerai la manière un peu trop sommaire dont l'hypothèse de la gravitation universelle est présentée (2e vol., p. 226 et s.). L'attraction d'une planète sur un satellite de masse m est, à l'unité de distance, μm ; donc, nous dit-on, sur le soleil, dont la masse est M elle est μM. J'ai fait remarquer, il y a longtemps, que cette déduction implique une extrapolation énorme. Tout le monde la fait à la suite de Newton ; il serait utile de mettre l'élève en garde contre ce trompe-l'œil mathématique et de lui faire sentir que cela n'est pas si évident qu'il paraît au premier abord. Encore une petite rectification de détail : le Tornéa ne court pas « entre de hautes montagnes » (2e vol., p. 375) ; ce sont des vallonnements très modestes. — Il n'y a bien là, on le voit, que de simples détails qui n'enlèvent rien à la valeur très grande et à l'intérêt considérable de l'ouvrage. E. VICAIRE.

Annuaire pour l'an 1898, *publié par le Bureau des longitudes. — Avec des Notices scientifiques.* Paris, Gauthier-Villars, in-18 de v-806 p. (A. 36, B. 16, C. 40, D. 4, E. 12, F. 38). — Prix : 1 fr. 50.

Annuaire de l'Observatoire municipal pour l'année 1898 (Analyse des travaux de 1896). *Météorologie. — Chimie. — Micrographie. — Application à l'hygiène.* Ibid., in-18 de XII-636 p. — Prix : 2 fr.

La partie technique de l'Annuaire du Bureau des longitudes a subi, sur celui de 1897, quelques modifications utiles à signaler. Dans la partie astronomique, on a supprimé le tableau des étoiles supposées variables et celui des positions moyennes de quelques nébuleuses ; simplifié ou réduit les tableaux des petites planètes, des étoiles

doubles, des comètes périodiques, en ajoutant d'ailleurs l'historique des comètes apparues en 1896. Le chapitre des Marées a été entièrement remanié par M. Hatt, avec indications pour obtenir aisément l'heure et la hauteur de la marée dans les principaux ports de l'Europe. On a réduit les détails de la convention monétaire aux parties principales du texte de ladite convention, mais en ajoutant les données concernant les nouvelles monnaies du Chili, du Japon, de la Russie et de la colonie de l'Érythrée. Les résultats du recensement de la France en 1896 ont été inscrits. La partie magnétique a été, de la part de M. Moureaux, l'objet de soins tout particuliers ; on a inséré, notamment dans le tableau de la statistique de la France, les dernières déterminations des éléments magnétiques des chefs-lieux de département et d'arrondissement. Enfin les nouvelles cartes magnétiques, établies d'après des observations directes et annoncées depuis plusieurs années, sont publiées pour la première fois, rapportées au 1er janvier 1896.

Les *Notices* sont au nombre de cinq, en comptant pour une seule deux discours prononcés dans la même circonstance.

La notice A, due à MM. Lœwy et Puiseux, se présente sous cette rubrique un peu longue : *Sur quelques progrès récemment accomplis avec l'aide de la photographie dans l'étude de la surface lunaire*. Les auteurs y exposent les ressources considérables que fournit la photographie pour cette étude, et comment elle amène à reconnaître qu'il n'y a ni air (ou à peu près) ni eau à la surface de l'astre, et que, s'il y en a eu à la période de sa formation, air et eau ont été absorbés presque aussitôt. Si bien qu'à aucune époque de son existence la lune n'a présenté les conditions nécessaires à l'éclosion et à l'entretien de la vie.

Sur la Stabilité du système solaire, notice par M. H. Poincarré, tel est le titre de la notice B. Elle rappelle les différentes déterminations successives de cette stabilité et démontre que, malgré tout, les corps célestes qui composent notre système solaire n'échappent pas à la loi de Carnot d'après laquelle le monde tend, bien qu'avec une extrême lenteur, vers un état de repos final.

L'Œuvre scientifique de H. Fizeau, l'illustre physicien dont la science déplore la perte récente, est exposée par M. Cornu dans la notice C, la plus étendue des cinq. Nous ne saurions analyser ici une analyse très condensée des travaux qui ont rempli cette longue existence. Rappelons seulement que Fizeau s'est illustré notamment par l'invention d'un dispositif permettant de mesurer directement la vitesse de la lumière et qu'il a continué l'œuvre de Fresnel en complétant une foule d'aperçus que ce savant, mort dans la force de l'âge, n'avait pas eu le temps de développer.

M. Janssen consacre trois ou quatre pages sous ce titre : *Les Travaux exécutés à l'Observatoire du Mont-Blanc en 1897* (notice D), à faire

connaître les résultats nouveaux et importants que, nonobstant les entraves incessamment apportées par le mauvais temps, on a pu obtenir à cet observatoire relativement à la constante solaire.

Les *Discours prononcés au cinquantenaire académique de M. Faye, le 25 janvier 1897*, par MM. Janssen et Lœwy forment la notice E, cinquième et dernière. Leur objet est naturellement de retracer la vie scientifique et les travaux de l'illustre et vénérable astronome qui, par sa longue étude des gigantesques tempêtes solaires que révèlent à nos yeux les taches de cet astre, a été conduit à une théorie nouvelle des tempêtes et cyclones de l'atmosphère terrestre.

— L'Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour 1898, ne diffère guère de celui de l'année précédente que par les chiffres des nombreux tableaux qui en composent la principale part. Il donne les résultats des observations de l'année 1896, comme l'autre donnait celles de 1895. On y a ajouté cependant une notice historique sur les trombes qui ont sévi dans la région parisienne et aux environs depuis l'an 1309 jusqu'à l'an 1897. C'est toujours du reste la même division en trois parties distinctes: Météorologie, sous la direction de M. Jaubert; Analyse chimique de l'air et des eaux, par M. Albert Lévy ; Analyse micrographique des mêmes éléments, suivie du diagnostic bactériologique de la diphtérie, par M. le docteur Miquel.

L'Annuaire pour 1898 ne reproduit pas la carte des stations météorologiques de Paris et de ses environs, donnée par l'Annuaire pour 1897.

JEAN D'ESTIENNE.

Traité élémentaire de mécanique chimique *fondée sur la thermodynamique,* par P. DUHEM. Tome II. Paris, Hermann, 1898, gr. in-8 de 378 p. — Prix : 12 fr.

Ce second volume comprend trois livres où l'auteur étudie la vaporisation et les modifications analogues, la continuité entre l'état liquide et l'état gazeux, la dissociation dans les systèmes qui renferment un mélange de gaz parfaits. L'auteur insiste, dans la théorie de l'ébullition, sur les phénomènes qui s'opposent aux prévisions d'une thermodynamique trop simplifiée, qui ne tient pas compte des actions capillaires ; et en général, il distingue avec soin les faux équilibres apparents des faux équilibres réels. Le chapitre consacré au «triple point», ou à l'étude des propriétés d'un corps observable en trois états différents à une même température et sous une même pression, présente un grand intérêt ; il en est de même du chapitre relatif au point critique. On remarquera les expériences de M. Pilabon sur la dissociation de l'acide sélinhydrique, et leur importance dans la question des faux équilibres.

Il y a lieu de regretter que de trop nombreux errata déparent cette belle publication. H. C.

Loi des équivalents et Théorie nouvelle de la chimie, par Gustave Marqfoy. Paris, Masson, 1897, in-8 de xxx-498 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans son introduction, l'auteur annonce le dessein qu'il a conçu de prouver l'unité de la matière ; cette conviction se rattache, paraît-il, à des considérations métaphysiques dont on trouvera le développement dans un des volumes du grand ouvrage intitulé par M. Marqfoy « La République. »

Les bases de la chimie théorique moderne, sont, d'après l'auteur, complètement transformées, et même « tout l'édifice est atteint. » Il aurait découvert la loi naturelle qui enchaîne les équivalents de la chimie dans une formule arithmétique simple : « Tous les corps simples ont pour équivalents des nombres premiers. Les soixante-trois nombres premiers contenus dans la série naturelle des nombres entiers de un à trois cents sont les équivalents des soixante-trois corps simples de la chimie, et, selon toute apparence, de tous les corps simples de l'Univers.» C'est à prouver et à justifier cette loi, qu'il appelle la « Série, » que M. Marqfoy consacre son ouvrage auquel on ne peut reprocher de manquer d'originalité, mais qui précisément trouvera dans cette qualité une difficulté sérieuse à sa diffusion. H. C.

Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. *Histoire, usage, symbolisme.* 1re partie : *Des Plantes dans l'Orient classique,* par Charles Joret. Paris, Bouillon, 1897, in-8 de 504 p. — Prix 8 fr.

« Je voudrais essayer, dit M. Joret, de retracer l'histoire agricole, industrielle, poétique, artistique et pharmacologique des espèces végétales connues des différentes nations de l'antiquité classique et du moyen âge. » Travail formidable devant lequel l'auteur avoue lui-même qu'il aurait reculé, s'il en avait pu prévoir les développements et l'étendue. Quoi qu'il en soit, il nous faut savoir gré au professeur de l'Université d'Aix de l'avoir entrepris, car aucun ouvrage d'ensemble sur l'histoire des rapports si intimes et si profonds des plantes avec l'humanité n'existait jusqu'ici, et il est peu d'hommes qui ne s'intéressent à ces créatures si éminemment utiles et charmantes. Le livre de M. Joret apparaît plutôt comme une suite méthodique de notes judicieusement prises et disposées dans un ordre d'ailleurs un peu précaire que comme une véritable histoire artistement élaborée pour le plaisir de l'esprit. Mais si M. Joret témoigne ici, comme dans son *Histoire de la Rose*, un dédain un peu trop sensible des agréments du style, son érudition étendue, sa bibliographie considérable, sa critique opiniâtre et avisée, dont les arrêts équivalent parfois à de véritables trouvailles, sont des qualités bien propres à nous faire passer sur les avantages littéraires qui lui manquent. Le premier volume qui vient de paraître comprend

l'Égypte et les peuples sémites de l'Asie antérieure : Chaldée, Assyrie, Phénicie, Judée. La tâche n'était pas aisée, même après les sagaces travaux de Schweinfurth et de Victor Loret sur les végétaux dont on a constaté l'existence dans les sacrophages égyptiens, ou qui sont représentés, d'une manière plus ou moins conventionnelle et hiératique, sur les murs des temples et des hypogées. D'une flore aussi riche, on n'est guère parvenu jusqu'ici à identifier plus de deux cents espèces. Pour l'Asie, le résultat est encore moins brillant. Et que de peine, et que de hasardeuses hypothèses ! Dans une plante figurée à Beni-Hassan, Unger voit un radis, Wœnig une betterave, Rosellini un choux palmiste. D'une autre plante à feuilles agglomérées, réunies au bout d'une tige, Loret fait une laitue, Unger un artichaut. M. Joret évolue avec aisance au milieu de ces difficultés, et, s'il ne peut que rarement les résoudre, il fixe au moins l'état de la question. Si, pour la plupart, les documents évoqués sont iconographiques, — à ce propos nous ne saurions trop regretter que l'éditeur n'ait pas cru devoir illustrer ce livre de planches si nécessaires en pareil cas, — la philologie vient heureusement en aide au chercheur, et Victor Loret s'en est heureusement servi dans sa *Flore pharaonique*. Mais pourquoi M. Charles Joret, qui d'autre part rend amplement justice à son prédécesseur, lui reproche-t-il par deux fois, aux pages 145 et 319, d'avoir identifié le *Sannâr* des Égyptiens avec l'*Accacia Farnesiana*, espèce exclusivement américaine, alors que le savant égyptologue lyonnais a loyalement constaté son erreur dans la seconde édition de son livre ? Lui-même, parlant incidemment du *soma*, boisson enivrante de l'Inde védique, ne semble-t-il pas croire, sur l'autorité de Lajard, érudit estimable mais bien dépassé, qu'il était extrait de *l'asclepias acida*, opinion aujourd'hui tout à fait controuvée ? Un reproche plus sérieux que nous ferons à M. Joret, c'est d'avoir trop multiplié les divisions de son livre dont quelques chapitres font double emploi. Car enfin les documents que nous possédons sur le rôle des plantes dans le monde ancien ne sont pas surabondants, et la disposition adoptée par M. Joret a pour effet de les disperser au lieu de les coordonner. Un chapitre consacré aux usages alimentaires des végétaux était-il bien utile, alors que les céréales, les plantes potagères, les arbres fruitiers ont été traités dans les chapitres relatifs à l'agriculture ? Des répétitions s'imposent, dont nous pourrions citer maint exemple.

Un répertoire alphabétique des noms de plantes citées, remédierait en partie aux inconvénients de cet ordre dispersé. Nous regrettons que M. Joret, qui se réserve certainement de nous donner une table générale à la fin de son ouvrage, n'ait pas cru devoir, en attendant, nous en offrir une partielle pour chacun des volumes dont il se composera.

Telle quelle, cette histoire des plantes dans l'antiquité et au moyen

âge, est un ouvrage désormais indispensable à tous ceux que passionne l'étude des civilisations abolies. L. DENISE.

LITTÉRATURE

Lexique de la langue de Molière *comparée à celle des écrivains de son temps*, par CH.-L. LIVET. T. II et III. Paris, Welter, 1897 2 vol. gr. in-8 de 666 et 824 p. — Prix : 30 fr.

Nous avons annoncé, lors de sa publication (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 492), le premier volume du *Lexique de la langue de Molière* ; deux autres volumes se sont succédé et complètent le remarquable ouvrage de M. Livet. Nous rappellerons que, couronné par l'Académie française, il a été imprimé aux frais de l'État (sur un papier, ajoutons-le, qui aurait pu être plus beau et meilleur). Cette faveur certes était bien méritée par un aussi patient et aussi long travail ; nous disions avec quelle érudition l'auteur avait recherché dans les écrivains du XVIIe siècle tous les passages qu'appelaient telle ou telle locution employée par Molière et combien sont intéressants les commentaires de philologie, historique et grammaticale que M. Livet a joints à ses si nombreuses citations. Les éloges que nous donnions à un premier tome nous ne pouvons que les répéter, la fin est digne du début. Au point de vue de l'histoire et de la connaissance approfondie de la langue, les lexiques ont une importance, une utilité incontestables et l'on peut espérer que l'accueil fait à ces trois excellents volumes encouragera l'auteur à nous donner le lexique de la langue de Bossuet qu'il a entrepris. M. Livet est bien digne de mener à bonne fin une pareille œuvre. TH. DE P.

Teatro lirico español anterior al siglo XIX, por FÉLIPE PEDRELL. La Coruña, Canuto Berea, 1897, 3 vol. in-4 de XXII-40, XXXV-48 et XXXII-51 p. Musique notée, couv. illust. — Prix : 12 fr.

M. Felipe Pedrell est un compositeur d'un mérite incontesté. L'on se rappelle, sans doute, le succès de sa trilogie musicale *Los Pirineos*, écrite sur un poème de Balaguer et représentée à Venise ces dernières années. Mais, non content de produire lui-même des œuvres excellentes, M. Pedrell se fait un devoir de rééditer, de commenter et de répandre les chefs-d'œuvre de l'ancienne musique espagnole. Nous n'avons à parler ici ni de ses conférences hebdomadaires à l'*Ateneo* de Madrid, ni de son *Diccionario biográfico y bibliográfico de musicos españoles*, en cours de publication. Quiconque s'est occupé de musique religieuse connaît la précieuse collection qu'il a réunie sous le titre de *Hispaniæ schola musica sacra* (8 vol. du XVe au XVIIIe s.). Le *Teatro lirico español*, parallèle à ce dernier ouvrage, est conçu d'après un plan analogue.

Chacun des trois volumes que nous signalons aujourd'hui se compose d'une introduction très détaillée et de textes musicaux qui en sont le complément indispensable. Dans les deux premiers tomes, M. Pedrell étudie les *tonadillas*, petites pièces mêlées de chant, comme nos vaudevilles, mais d'une valeur artistique de beaucoup supérieure. Elles comportaient parfois un développement considérable, témoin l'amusante *Tonadilla de Malbrù* (Malbrough), dont la partition compte une dizaine de numéros. Les principaux compositeurs qui s'exercèrent à ce genre sont : Literes, Esteve y Grimau, Laserna, Ferrer, etc. Sur chacun d'eux M. Pedrell nous donne tous les renseignements désirables, tant biographiques que bibliographiques. Ces deux premiers volumes constituent une histoire, inédite jusqu'à ce jour, de la *tonadilla*, qui est devenue, au XIXe siècle, la *zarzuela*, si répandue et si goûtée en Espagne.

Le troisième volume du *Teatro lirico* a une importance capitale, au point de vue de l'art dramatique espagnol. M. Pedrell, ayant retrouvé la musique de plusieurs *comedias* de Salazar y Torres, Lanini, Moretos, Calderon lui-même, a pu prouver que les grands poètes du XVIIe siècle confiaient à des artistes nationaux le soin d'écrire la musique de leurs pièces. Cette découverte vient confirmer d'une manière indiscutable l'assertion de l'auteur : que la musique théâtrale, s'inspirant des chants populaires, a eu en Espagne, comme la musique religieuse, des représentants glorieux à toutes les époques, depuis Juan del Encina, sans être jamais forcée de faire appel à des compositeurs étrangers.

La série du *Teatro lirico*, que M. Pedrell a entreprise avec une érudition si large et un zèle si louable, sera prochainement continuée.

LÉO ROUANET.

Göttinger Musenalmanach auf 1772, herausgegeben von CARL REDLICH. Leipzig, Göschen, 1897, in-12 de 122 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans la collection *Deutsche Litteratur Denkmale* du XVIIIe et XIXe siècle, que la librairie Göschen publie sous la direction d'Auguste Sauer, vient de paraître un nouveau numéro (64/65). M. Redlich s'est chargé d'établir le texte de ce dernier numéro qui a pour titre : « Almanach des Muses de Gœttingue pour l'année 1772. » Il me souvient que M. Redlich a commencé la réédition de l'Almanach des Muses de Gœttingue en 1894 dans cette même collection ; je n'ai pas sous la main ce premier fascicule, mais d'après les habitudes de Seuffert et de son successeur Sauer, il doit être précédé d'une belle introduction à cette Revue littéraire qui fut en son temps une sorte de « Lectures pour tous » comme nous dirions aujourd'hui, et où l'on voyait éclore parfois sous leur première forme les œuvres des poètes les plus distingués de

l'époque. Dans le présent fascicule, pour ne citer que les plus illustres, nous rencontrons les noms de Claudius, Gleim, Nicolai, Lessing, Herder, Voss, Burger, Zachariä, etc.

J'aurais désiré que M. Redlich fût moins avare de son érudition : il se contente d'indiquer à la fin du fascicule, dans une note très brève, de qui est le morceau cité, lequel souvent n'est signé que d'une simple initiale. Ainsi, à propos de Phidile, une romance de Claudius, et qui est signée : A., je trouve comme unique indication : « A = Claudius, Mathias, Phidile, une romance. » J'imagine que plus d'un lecteur se sera demandé non pas ce qu'était Claudius, mais dans quelle circonstance Phidile a été composée, pourquoi elle est signée plutôt A que B, (est-ce parce que Claudius avait pris l'habitude de signer « Asinus omnia secum portans, » et l'A serait-il là pour désigner cette devise ?) ; en un mot, il aurait voulu voir le morceau « situé, » s'il est permis de dire ainsi, dans l'œuvre de Claudius. Une note au commencement ou à la fin du morceau aurait suffi pour renseigner le lecteur, et lui rendre cette poésie à la fois plus accessible et plus attrayante. L. Mensch.

Pages choisies des auteurs contemporains. Ém. Zola, par Georges Meunier.—J. Claretie, par A. Bonnemain. Paris, Colin et Cie, 1897, 2 vol. in-18 de xxix-407 et xiv-359 p. — Prix : 4 fr. le vol.

Je ne comprends plus du tout la collection des *Pages choisies*, à laquelle appartiennent les deux nouveaux volumes que nous envoie la librairie Colin. J'avais cru et dit ici même, en rendant compte du *Flaubert* de M. Lanson, où l'aventure d'Emma Bovary était racontée avec beaucoup de discrétion et de tact, que ces livres étaient faits pour aller dans toutes les mains, et plus encore dans les mains des jeunes filles que dans celles des jeunes gens, qui n'acceptent guère aujourd'hui les romans expurgés. Et il n'était vraiment pas sans intérêt, dans une éducation sérieusement comprise et dirigée, de pouvoir faire lire les pages les plus élevées, les plus belles et les meilleures, de Châteaubriand, de Michelet, ou de George Sand. D'autre part, comme récréation littéraire et aussi comme modèles de style, j'admets encore très bien des morceaux de Flaubert, de Th. Gautier et de Mérimée..... Et si l'on en vient aux contemporains, ce qui n'est peut-être pas nécessaire, je conçois même une anthologie possible des œuvres d'Ém. Zola. Car si le chef du naturalisme porte en son cœur — et très éveillé — le compagnon que vous savez, il n'en a pas moins le sentiment de la beauté naturelle, de la force et de la grandeur morale ; et il a, il serait aisé de le montrer par son style même, des parties d'un grand poète. Sans parler des paysages, on arriverait donc à faire un volume présentable avec certaines scènes et certains tableaux qu'il faudrait seulement choisir avec soin

dans la *Débâcle*, le *Rêve*, la *Joie de Vivre*, dans *Lourdes* et *Rome*, voire dans les plus mal famés de ses romans où il y a parfois des épisodes pleins de grâce.... Mais quelle confiance peut-on avoir désormais dans ceux qui sont chargés de « choisir, » lorsque, en ouvrant un de ces livres par le milieu, on tombe sur l'édifiant et éloquent récit du « gueuleton » de la fête de Gervaise, extrait de *l'Assommoir* « ce louchon d'Augustine torchait les plats, etc., etc..... » Ou bien la mort de Coupeau, dans un accès de délire alcoolique, à l'asile Sainte-Anne. Voici Nana « la rosse » aux courses.... Voici, dans un autre genre, la promenade de l'abbé Mouret avec Albine blottie contre son épaule dans ce Paradou prodigieux, qui les enivre tous deux de parfums et d'amour : « Ils passaient lentement vêtus de soleil. Ils étaient le soleil lui-même. Les fleurs, penchées, les adoraient.... » Il y a le suicide romanesque et voluptueux d'Albine dans sa chambre remplie de fleurs, couchée sur un lit de jacinthes et de tubéreuses, « pâmée, haletante, mourant dans le hoquet suprême des fleurs. » Qui peut nier que de ces pages les unes soient certainement dangereuses pour de jeunes esprits, et d'autant plus que le talent de l'écrivain est plus puissant, que les autres sont d'étranges modèles pour former le goût littéraire ?

Mais il faut bien donner une idée exacte de la manière de l'auteur, et citer par conséquent des tableaux caractéristiques ? — Non, il ne le fallait pas... Car si ce sont des livres d'étude qu'on prétend nous offrir, alors ils sont menteurs et inutiles : inutiles, parce qu'à lire en entier un ou deux des « chefs-d'œuvre » de l'écrivain, on jugera bien mieux de son talent qu'avec des morceaux détachés ; menteurs, parce que, bon gré malgré, on le trahit, on le dénature en supprimant systématiquement tout un ordre de choses — on sait lequel — qui précisément chez M. Zola tient la première place.

J'admets donc encore la « symphonie » des fromages, ou celle des fruits, quoique aujourd'hui parfaitement démodée, montrant la corde, je veux dire le jeu d'esprit et l'artifice déclamatoire, et faisant rire. Ah ! le «réalisme» de phrases comme celles-ci : « Les bries avaient *des mélancolies* de lunes éteintes.... Les roqueforts *prenaient des mines* princières.... Les prunes transparentes avaient des douceurs chlorotiques de vierge ; les reine-claude étaient pâlies d'une fleur d'innocence. » — Mais on ne saurait admettre les visions de crime, d'épilepsie, d'alcoolisme, de folie, de suicide, de soûlerie, ou de sentimentalisme exalté, qui font ce livre caractéristique, mais troublant et malsain.

Puis, — et c'est là le gros inconvénient de publier de cette façon des écrivains encore vivants, — l'esprit critique de celui qui fait le recueil n'est ni assez éclairé, ni surtout assez libre. Chacun entonne un panégyrique de son auteur et le proclame sans défaut. C'est ainsi que M. Georges Meunier dans une étude, qui d'ailleurs n'est pas mal faite,

mais qui ne dit rien que d'autres n'aient dit avec plus de mesure, n'introduit pour ainsi dire pas une seule réserve ni au point de vue philosophique, ni au point de vue moral, ni au point de vue littéraire.

— Il est vrai qu'à prendre aussitôt après les appréciations de M. Bonnemain sur M. J. Claretie, on ne voit guère de différence entre le robuste et original écrivain de *Germinal* et de *la Débâcle*, et le conteur aimable, le chroniqueur fluide, dont une agréable facilité à traiter tous sujets paraît la qualité souveraine. Histoire, romans, nouvelles, récits de voyages, études littéraires, critique d'art, chronique, tout est « magistral, » tout est d'un « maître ; » et la critique purement laudative de M. Bonnemain se borne à répéter des formules un peu monotones : « originalité de l'invention, solidité de l'action, finesse de l'observation, forme achevée, perfection d'art, merveilleuse intelligence et langue merveilleuse.... Personne de notre temps n'a écrit mieux que lui, avec plus de naturel, avec plus d'art, avec un esprit plus vif, plus pénétrant etc. etc..... ! » Cela m'inquiète pour le *Theuriet* — toute l'Académie doit y passer — que nous prépare M. Bonnemain. J'ai peur qu'il ait sur un seul académicien épuisé tout le dictionnaire des compliments.

Du moins le livre de M. Claretie, inoffensif dans certains morceaux insignifiants tels qu'ils sont découpés, dans quelques nouvelles et dans les souvenirs de 70, respire le bon sens, l'honnêteté et le patriotisme.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose, par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, 1897, in-18 de XII-303 p.— Prix : 3 fr 50.

Ce livre est le premier volume de la *Bibliothèque de l'enseignement, de l'histoire ecclésiastique* entreprise par la maison Lecoffre, et dont l'éditeur expose en ces termes le programme : « On a distribué la matière en une série de sujets capitaux, chacun devant constituer un volume indépendant, chaque volume confié à un savant sous sa propre responsabilité, chaque collaborateur chargé, non pas tant de produire un travail original, que de dire où en est la science, où elle se trouve et comment elle se fait..... Le plan des sujets à traiter a été conçu de façon que l'ensemble des vingt-cinq ou trente volumes qui composeront notre collection embrasse toute l'histoire générale de l'Église. Les volumes ne paraîtront ni dans l'ordre chronologique, ni à dates fixes, mais à mesure qu'ils seront prêts. Et chaque volume se vendra séparément. » Les services que peut rendre une pareille collection sautent aux yeux, puisque, s'il existe de bons manuels, aucune des grandes histoires générales de l'Église ne satisfait aux plus modestes exigences. On commence d'ailleurs à s'apercevoir que la composition d'une histoire géné-

rale de l'Église dépasse les forces d'un individu, et ne peut être tentée que par un groupe de collaborateurs animés d'un même esprit. Le plan adopté par M. Lecoffre est des plus heureux ; extrêmement souple, il n'expose pas au danger (auquel on n'échapperait certainement guère si on voulait faire paraître les volumes à date fixe et par ordre) de trop presser les collaborateurs, ou de se contenter pour certaines parties, de collaborateurs de hasard. Souhaitons donc à la *Bibliothèque* bon accueil et rapide diffusion dans le public catholique, surtout dans les établissements d'enseignement secondaire où elle pourra rendre tant de services aux maîtres, et même parfois aux élèves. — Ce volume de M. Allard l'inaugure très dignement. Personne n'était plus compétent que l'auteur de l'*Histoire des persécutions* pour étudier les rapports du christianisme et de l'Empire romain. Les diverses phases de ces rapports sont caractérisées avec beaucoup de précision : indifférence méprisante pour les chrétiens confondus avec les juifs ; puis mise hors la loi des chrétiens par Néron ; législation de Trajan et des Antonins, punissant de mort les chrétiens qui refusaient d'apostasier, mais interdisant les poursuites d'office ; mesures spéciales de Septime Sévère, interdisant les conversions et prescrivant dans ce cas aux magistrats de prendre l'initiative des poursuites ; mais à la même époque, acquisition par les Églises d'une propriété corporative et d'une espèce de situation légale ; (sur la question de savoir si les Églises chrétiennes se font reconnaître comme collèges funéraires, M. Allard, en exposant les deux théories opposées de M. de Rossi et de M. Duchesne, laisse voir qu'il penche vers la première) ; puis au IIIe siècle, alternatives de tolérance et de persécution violente, procédant d'office, par une mise en demeure à tous les gens de religion douteuse de déclarer leur foi, par confiscations, par des peines particulières contre les chefs des Églises. Avec Constantin la scène change : c'est le tour du christianisme, d'abord tolérant, de devenir peu à peu persécuteur, par une rapide évolution qu'interrompt à peine le retour offensif du paganisme sous Julien. — Très clair, très agréablement écrit, d'une lecture très facile, l'ouvrage de M. Allard s'adresse au grand public autant qu'aux étudiants. A l'usage de ces derniers, signalons l'utile index bibliographique placé à la fin de ce volume. J.

La France et l'Angleterre en Égypte, par Alfred Bourguet. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme il l'explique dans son avant-propos, M. Bourguet s'est simplement proposé, en publiant ce livre, « de rappeler ou de faire connaître les circonstances dans lesquelles est née la question d'Égypte actuelle afin de placer sous les yeux de chacun les éléments d'un procès encore pendant. »

Les embarras financiers d'Ismaïl Pacha et certaines difficultés relatives aux procédés administratifs de son gouvernement amenèrent en 1878 une première intervention diplomatique de la France et de l'Angleterre, qui devait entraîner la destitution du Khédive et son remplacement par Tewfik-Pacha.

Une Commission instituée avec l'assentiment du Khédive et de l'Europe se mit à l'œuvre pour s'efforcer de rétablir le crédit égyptien, mais elle fut bientôt entravée dans son action, et des troubles sérieux se produisirent au Caire. Cependant les cabinets de Paris et de Londres semblaient absolument d'accord et, dans une dépêche publiée en novembre 1881, le comte Granville émettait le vœu que l'utile coopération des deux puissances ne fut pas troublée par un désir d'agrandissement personnel. . . .On sait ce qu'il en advint. En septembre 1882, le Caire était occupé par les Anglais, Arabi prisonnier, et, en dépit de ses promesses, le gouvernement de la Reine garde la terre des Pharaons, et travaille à reconquérir ses anciennes frontières.

M. Alfred Bourguet a retracé avec netteté l'histoire diplomatique de cette triste période, compulsant les livres des chancelleries et commentant les textes. S'il avait résidé quelques mois au Caire, peut-être eût-il recueilli quelques anecdotes suggestives sur le rôle joué au moment de la révolte d'Arabi par ces deux hommes néfastes qui s'appellent de Freycinet et Ferdinand de Lesseps. ROGER LAMBELIN.

Lettres de vieillards, par le comte A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Calmann Lévy, 1897, gr. in-18 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Elles sont bien amères ces confidences de vieillards qui signalent comme les plus dangereux ennemis du christianisme, non pas les juifs, les francs-maçons et les athées, mais les « ralliés, » prêcheurs de paix, de concessions et d'abdications. Pour condamner aussi aigrement le pape Léon XIII au nom des vrais intérêts de l'Église, il faut se sentir une assurance de conviction qui étonne en notre époque de doute et d'incertitude. Mais beaucoup des sévères reproches qu'adresse l'auteur à la société contemporaine sont pourtant mérités. L'irréligion gagne ; la criminalité se développe ; une longue série de fautes politiques gaspille les admirables ressources du pays, et compromet sa dignité ; la liberté que promettent nos constitutions démocratiques ne va pas jusqu'à permettre aux pauvres gens de choisir l'école dans laquelle ils feront élever leurs enfants ; l'agriculture se meurt ; les jaunes nous menacent d'une ruine définitive ; le monde industriel ne connaît ni prospérité, ni harmonie ; la décadence de l'art, de la littérature et des bonnes manières s'accélère sans cesse, etc., etc. Voilà des thèmes faciles à développer. Seulement ce qu'il y a de juste en ces griefs

n'aurait rien perdu à être formulé avec moins de parti pris. Et ce n'est évidemment pas en maudissant son temps que l'on peut avoir la prétention de travailler à le guérir. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Espagne, Cuba et les États-Unis, par CHARLES BENOIST. Paris, Perrin, 1898, in-16 de 269 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de M. Charles Benoist est le résumé des observations faites par cet économiste de talent au cours d'un voyage fait en Espagne en 1894, pour le compte de la *Revue des Deux Mondes*. Il s'est mis en rapport et souvent lié d'amitié avec les hommes d'État les plus en vue de la métropole, notamment avec l'éminent et regretté ministre Cánovas del Castillo, récemment assassiné par un fanatique de l'anarchie. Les opinions recueillies ont été si bien reproduites qu'on a pu dire en Espagne que les articles publiés dans la *Revue* étaient de M. Cánovas lui-même caché sous un pseudonyme. On peut y distinguer trois sujets d'étude différents : la situation politique de l'Espagne vis-à-vis des États-Unis à l'occasion de l'insurrection de Cuba ; la révolte des Philippines et le panégyrique de M. Cánovas del Castillo. La première partie, de beaucoup la plus importante, est encore d'actualité. L'auteur n'a pas de peine à montrer que les États-Unis ont pour convoiter la possesion de Cuba des raisons multiples d'ordre politique, géographique, économique. Mais les insurgés cubains n'ont point en vue l'annexion aux États-Unis ; leur idéal est l'indépendance, c'est-à-dire une situation analogue à celle de la République dominicaine. A Washington, on les encourage dans leurs revendications parce qu'on espère bien qu'une fois l'indépendance de la grande île reconnue, il ne sera pas difficile de l'absorber dans la puissante confédération. Toutefois le gouvernement américain apporte une certaine modération dans ses agissements et s'efforce sagement d'éviter une rupture avec l'Espagne ; mais il parvient difficilement à contenir l'impatience d'un parti populaire puissant qui voudrait le pousser dans une voie moins diplomatique. M. Ch. Benoist fait des vœux pour que les causes de graves malentendus disparaissent par une prompte pacification de Cuba ; mais il ne se dissimule pas qu'il pourrait se faire que cela durât bien longtemps et que le Nouveau Monde eût dans la question cubaine sa question d'Orient. L'affaire des Philippines n'est guère moins compliquée, bien que là, du moins, aucune puissance étrangère n'ait de velléité d'intervenir, bien qu'on en ait soupçonné le Japon. Pour M. Ch. Benoist, il s'agit seulement, dans cet archipel, d'une lutte entre la franc-maçonnerie et les ordres religieux. Ceux-ci, dans la première moitié de ce siècle, étaient tout puissants et en étaient arrivés à dominer complètement l'administration des Philippines, du haut en bas de l'échelle. L'élément civil voulut s'affranchir de cette domination et ne trouva rien de mieux

que de faire intervenir la franc-maçonnerie qui prit dans les îles un rapide développement. Mais cette arme à deux tranchants se retourna un beau jour contre ceux qui prétendaient la manier à leur bénéfice, et c'est sous son inspiration qu'éclata l'insurrection récente. Elle est à peu près réprimée ; mais quel parti prendre pour l'avenir ? Le gouvernement doit-il revenir à l'influence prépondérante des ordres religieux ou tenter de nouveau de se servir de la franc-maçonnerie ? L'expérience du passé montre que ce dernier parti serait des plus dangereux et qu'il est encore préférable de suivre les anciens errements, tout en s'efforçant de moderniser quelque peu l'action cléricale. Cette appréciation nous paraît très sage. Il est évident, en effet, que les ordres religieux sont d'admirables agents de domination et de civilisation, et que de longtemps encore on ne pourra mieux faire que de les utiliser pour contenir les passions sauvages et révolutionnaires qui ont mis l'autorité de l'Espagne aux Philippines à deux doigts de sa perte.

Quant au panégyrique de M. Cánovas del Castillo, il se résume dans la phrase finale de cet excellent livre : « M. Cánovas n'est plus là. Que Dieu garde l'Espagne et la monarchie ! » COMTE DE BIZEMONT.

Histoire du commerce dans le Levant au XVIIe siècle, par PAUL MASSON. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de XXXIV-534 et XL p. — Prix : 10 fr.

Voici un ouvrage d'une importance capitale pour l'histoire du commerce français au XVIIe siècle ; présenté l'an dernier comme thèse de doctorat à la Faculté des lettres de Paris, ce travail considérable a été accueilli avec faveur par ceux qui étaient chargés de l'apprécier ; tous se sont plu à rendre justice aux consciencieuses recherches de l'auteur, aux renseignements nouveaux qu'il apportait, à l'abondance et à la précision de ses informations, mais aucun d'eux n'a pu discuter ses appréciations avec une compétence égale à celle du regretté Pigeonneau qui, dans le second volume de son *Histoire du Commerce en France*, avait eu à s'occuper de Marseille au temps de Richelieu, et en réunissant les matériaux de son troisième volume, avait étudié le commerce marseillais au temps de Louis XIV.

M. Pigeonneau aurait-il adressé de nombreuses critiques à M. Masson ? Il est permis d'en douter ; il aurait, dans tous les cas, approuvé les raisons qui ont déterminé l'auteur à écrire un si gros volume. L'importance du commerce de Marseille dans l'histoire économique de la France entière, les conditions particulières dans lesquelles il se faisait, les vicissitudes auxquelles il fut exposé, voilà les principales d'entre elles. Il faut encore tenir compte de ce fait que le XVIIe siècle a été le moment décisif de l'évolution du commerce marseillais dans les temps modernes, une époque de crise redoutable pendant laquelle les Fran-

çais furent menacés de voir se consommer la ruine entière de leur commerce dans le Levant. Comment, par suite de l'établissement des Anglais et des Hollandais sur les côtes méditerranéennes, a été amenée cette crise ; par quelles habiles mesures, par quels efforts incessants, Colbert et, après lui, Seignelay, les Ponchartrain et Chamillart luttèrent avec un grand esprit de suite contre des circonstances défavorables, et, s'ils ne conservèrent pas finalement à la France la prépondérance qu'elle avait su acquérir dans le Levant au XVIIe siècle, établirent du moins son commerce plus solidement qu'il ne l'avait jamais été, M. Masson l'a fort bien raconté.

Les deux premières parties de son ouvrage (l'Anarchie commerciale, 1610-1661 ; le Relèvement du commerce, 1661-1715) sont consacrées à cette histoire ; quant à la troisième partie (p. 353-524), c'est un très instructif et intéressant tableau du commerce du Levant à la fin du XVIIe siècle. Une bonne introduction exposant le rôle des Français dans le Levant au XVIe siècle, une bibliographie, un appendice plein de renseignements précieux, une carte des consulats et vice-consulats du Levant vers 1715, complètent ce travail, une des sources capitales dont doive s'inspirer l'historien du commerce français au XVIIe siècle.

Il serait difficile d'adresser à M. Masson des critiques importantes ; du moins peut-on lui faire quelques chicanes de menu détail, lui reprocher, par exemple, à propos du *Dictionnaire universel du commerce*, de J. Savary des Bruslons, de n'en avoir cité nulle part la meilleure édition, l'édition Philibert de 1765-1767 (Copenhague [Genève], 5 vol. in-fol.). Pourquoi ne pas renvoyer directement (p. 33) au travail de M. Deschamps sur Isaac de Razilly (Paris, 1887, in-8. Extrait de la *Revue de géographie*), et ne pas indiquer (p. 112 et 213) de références précises à l'étude de M. Vandal sur *Louis XIV et l'Égypte* ? Pourquoi ne pas renvoyer (p. 127) à un passage particulier du beau livre de M. Lefèvre-Pontalis sur Jean de Witt ? Notons enfin que M. Masson semble ignorer (p. 43) le travail de M. Léon Vignols sur *la Piraterie dans l'Atlantique au XVIIIe siècle*, celui de M. Saint-Yves sur *les Pertes du commerce de Marseille de 1688 à 1698 (Bull. géog. hist. et descr.*, 1896, n° 2), enfin ceux de M. Th. Lhuillier et du Dr Bonnet sur Lenoir du Roule (Ibid., 1890, n° 4 ; 1891, n° 4). Ce sont là des taches très légères et qu'il sera facile de faire disparaître ; elles n'enlèvent rien au mérite d'un ouvrage considérable, neuf et intéressant, dont la valeur augmentera encore le jour où M. Masson en publiera (comme il semble l'annoncer lui-même) la suite, c'est-à-dire l'histoire du commerce français dans le Levant au XVIIIe siècle.

HENRI FROIDEVAUX.

Dictionnaire biographique des hommes du Nord, publié sous la direction de Henry Carnoy. Paris, s. d., Lechevalier, gr.in-4 de 272 p. à deux colonnes. — Prix : 30 fr.

En ouvrant ce volume consacré aux contemporains, on s'étonne tout d'abord que M. Émile Masson, le secrétaire de la rédaction, n'ait pas rangé les notices biographiques par ordre alphabétique. Ce défaut, que nous ne saurions attribuer qu'à une exécution trop hâtive, est en partie corrigé par un index alphabétique avec renvois et deux tables, l'une des professions, l'autre des départements d'origine, placés à la fin du volume. L'ouvrage est largement conçu. Il renferme la biographie détaillée des personnes notables originaires de la région ou qui, par un long séjour, ont acquis droit de cité. Quand il s'agit de contemporains, un choix parmi les « notabilités » dont la biographie semble digne d'être conservée, est toujours difficile : il faut se défier des influences ambiantes, de l'esprit de parti. L'auteur s'est heureusement gardé de ce danger. L'industrie, les sciences physiques, chimiques et naturelles, tiennent comme de juste, une place prépondérante ; les belles-lettres, l'histoire, y sont en bonne place, la politique non plus n'est pas oubliée. Par ailleurs, si nous regrettons l'absence de certains noms, il n'en est point parmi ceux que contient le dictionnaire, que nous déplorions voir en pareille place : il est des noms connus de tous, d'autres d'une renommée moins retentissante, il n'en est pas d'inutiles. En tête de la plupart des notices biographiques se trouve un portrait souvent exact. Les notices nous semblent rédigées avec un soin suffisant. Toutes pourtant, ne sont pas exemptes de détails quelque peu puérils. Quel intérêt, par exemple, y a-t-il à savoir que M. Bourquelot « est assidu aux réunions du Dîner ardennais ? » Quand, au contraire, il s'agit d'une œuvre aussi importante que celle de M. Carolus Duran, on regrette que l'auteur n'ait pas donné l'énumération complète de ses travaux, ni la chronologie exacte de ses toiles, ni le nom des musées ou collections particulières où elles sont conservées. Ces légers défauts n'empêchent pas le *Dictionnaire des hommes du Nord* d'être un répertoire utile, appelé à rendre, dans la région du Nord surtout, de réels services. M. G.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, 1re partie : *Bibliographie*, par les P. P. Augustin et Aloys de Backer. 2e partie : *Histoire* par le P. Auguste Carayon. Nouvelle édition par Carlos Sommervogel, S. J. *Bibliographie*. T. VIII : *Thor-Zype*. Supplément : *Aage-Casaletti*. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-4 de 2000 col. — Prix : 30 fr.

Dans les différents articles que j'ai consacrés ici au grand ouvrage du P. Sommervogel (*Polybiblion*, t. LXII, p. 540-543 ; t. LXV, p. 270-271 ; t. LXVII, 452-454 ; t. LXX, p. 455 ; t. LXXIII, p. 455-457 ; t. LXXVII, p. 161-162), il est un point entre autres de l'activité littéraire des jésuites dont je n'ai guère parlé et sur lequel pourtant cet admi-

rable répertoire fournit de nombreuses indications : c'est leur rôle scientifique dans les pays de missions, tant par les ouvrages qu'ils y ont imprimés que par les travaux qu'ils ont publiés sur la géographie, l'histoire ou la langue des peuples qu'ils allaient évangéliser. Un confrère du P. Sommervogel, le P. Joseph Dahlmann, a étudié un des côtés de la question, il y a quelques années (*Die Sprachkunde und die Missionen*. Fribourg, 1891) ; mais, d'une part, il ne s'est occupé que des services rendus dans le domaine de la linguistique, et, d'autre part, il a étudié le rôle non seulement des jésuites, mais des missionnaires de tous les ordres (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 534-535). Dans cette œuvre de civilisation intellectuelle, les PP. de la Compagnie de Jésus sont loin d'être au dernier rang ; leurs travaux, d'un intérêt capital, souvent imprimés dans le pays même et parfois avec des presses montées par eux, mériteraient bien d'être mis en lumière dans un travail spécial. La *Bibliothèque* du P. Sommervogel serait l'arsenal où l'on puiserait les matériaux abondants qui formeraient la charpente d'une pareille étude. Le nouveau volume que nous annonçons nous offre justement, dans cet ordre d'idées, l'un des noms les plus célèbres, celui du P. Luis de Valdivia (1561-1642), auteur d'ouvrages considérables sur les idiomes du Chili et du Pérou. A côté de lui, dans ce seul volume, que de noms de missionnaires qui, par leurs travaux, ont contribué à la connaissance historique ou linguistique des pays où ils se trouvaient : Joseph Tieffenthaler (Inde), Ignace Tœbost (Nouvelle Grenade), Nicolas du Toict (Paraguay), Torrizon (Pérou), Torrellas (Chili), Diego Torres Bollo et Diego Torres Rubio (Pérou), Nicolas Trigault (Chine), Vognoni (Chine) André Valencia, Vallarta, Vallejo, Valtierra (Mexique), Juan de Velasco, l'historien de Quito, Visdelou (Chine), le savant continuateur de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, qu'aujourd'hui encore l'on ne dédaigne pas de consulter, etc. ! Et encore ne mentionné-je pas ici les auteurs de simples lettres ou relations, relations dont on reconnaît de plus en plus la précieuse utilité : est-il nécessaire de rappeler, par exemple, qu'on a entrepris naguère aux États-Unis la publication d'une collection de réimpression des *Jesuit relations and allied documents*, qui a été signalée en son temps dans notre chronique ? L'un des écrivains mentionnés dans ce volume, dont les lettres ont été réunies ensemble, est le P. Antonio Vieira (1608-1697) qui, outre ses *Cartas*, a laissé des ouvrages fort estimés, notamment un recueil de sermons, maintes fois réimprimé, traduit, abrégé. Autrement célèbre est saint François-Xavier, dont l'article ici n'occupe pas moins de dix colonnes, presque exclusivement consacrées aux lettres de l'illustre missionnaire.

Parmi les autres articles importants que contient ce tome VIII, nous noterons les suivants : Girolamo Tiraboschi, l'illustre auteur de l'Histoire de la littérature italienne, de la *Biblioteca Modenese*, etc.

(col. 34-48) ; — Orazio Torsellini (col. 38-157), biographe de saint François-Xavier, éditeur de sa correspondance et auteur d'ouvrages qui ont eu longtemps une vogue pas toujours explicable, tels que l'Histoire de Notre-Dame de Lorette et l'Histoire universelle ;—Jacques Vanière, l'élégant latiniste (col. 441-451), dont tout le monde connaît le *Praedium rusticum ;* — François Vavasseur, qui se fit, sous Louis XIV, la réputation d'un des premiers humanistes (col. 499-508) ; — Pompeo Venturi (col.566-570),célèbre par son commentaire dantesque ; — trois controversistes éminents, François Véron, Conrad Vetter, Philippe de Vos ; — Francesco Antonio Zaccaria, littérateur et érudit italien, dont les travaux sur la littérature de son pays et sur l'histoire ecclésiastique ont soulevé de vives discussions (col. 1381-1835). Avec la fin de la partie bibliographique de la *Bibliothèque*, le volume que nous annonçons contient la première partie du supplément, qui s'annonce comme devant être fort considérable : articles nouveaux sur des Pères morts pendant l'impression (le plus développé est celui du P. Marin de Boylesve (col. 1897-1913), additions aux articles des volumes antérieurs ne remplissant pas moins de 420 colonnes. Ces additions souvent énormes (8 col. pour Aix-la-Chapelle, 22 pour Bamberg, 12 pour Bellarmin), montrent le souci constant qu'apporte le savant auteur à perfectionner son travail et à en faire une œuvre aussi complète que possible et au-dessus de tout éloge. E.-G. Ledos.

Books and their makers during the middle ages, by Geo. Haven Putnam. Vol. II: 1500-1709. New-York and London, G. P. Putnam's Sons, 1897, in-8 de x-538 p. — Prix, relié toile : 12 fr. 50.

Ce tome II et dernier de l'ouvrage de M. Putnam (Voir *Polybiblion*, t. LXVII, p. 361) comprend les ch. IV-XII de la seconde partie (les premiers livres imprimés) et la partie III (les commencements de la propriété littéraire). Les titres des chapitres dont il se compose donneront une première idée du plan de l'auteur: Livre II, ch. IV. Les premiers imprimeurs éditeurs de France, 1458-1559 ; Les derniers Estienne et Casaubon, 1537-1659 ; VI. William Caxton et l'introduction de l'imprimerie en Angleterre, 1412-1492. VII. Les Koberger de Nuremberg, 1440-1540 ; VIII. Froben de Bâle, 1460-1528 ; IX. Érasme et ses livres, 1467-1536 ; X. Luther auteur, 1423-1546 ; XI. La maison de Plantin, 1555-1650 ; XII. Les Elzévir de Leyde et d'Amsterdam, 1587-1688. Livre III, ch. I. Privilèges et censure en Italie, 1498-1798 ; II. Privilèges et règlements en Allemagne, 1450-1698 ; III. Règlements sur le contrôle et la censure de la presse en France, 1500-1700 ; IV. Les commencements de la propriété littéraire en Angleterre, 1474-1709 ; V. Développement de la conception de la propriété littéraire.

Comme on le voit, M. Putnam a choisi, comme sujet d'étude, quel-

ques types de libraires et imprimeurs qui lui ont semblé personnifier le mieux le mouvement de la production littéraire depuis la découverte de l'imprimerie. Il a cherché à se rendre compte et à nous donner l'idée, d'après les listes des ouvrages sortis de leurs presses, du goût du public et de l'évolution des études ; il a examiné, autant que faire se pouvait, à l'aide des sources consultées par lui, la situation de ces marchands de livres et leurs relations, tant avec les auteurs qu'avec le public. Il consacre tout un chapitre à Érasme, parce que le fameux humaniste, par sa situation exceptionnelle, par l'influence qu'il a exercée, par les amitiés qu'il a eues dans le monde intellectuel tant protestant que catholique, par les liens qui l'ont uni aux plus grands éditeurs de l'époque, lui a semblé le type le mieux choisi de l'écrivain du XVIe siècle, l'exemple le plus caractéristique des conditions où se trouvait un auteur renommé. Luther présentait un genre tout spécial d'intérêt ; M. Putnam attribue à la Réforme une influence considérable sur le mouvement de production littéraire. Il remarque que, grâce à la Réforme, grâce aux controverses entre catholiques et protestants, les livres ont cessé de s'adresser au public restreint des lettrés ou des amateurs ; tout croyant a voulu se mettre au courant des livres où la foi était discutée, et c'est ainsi que le livre s'est popularisé. La remarque est juste, mais pas complètement, il me semble. Il y avait, avant même qu'éclatât la Réforme, une littérature populaire, dont M. Putnam a peut être trop négligé l'étude : les pamphlets, satires ou brochures politiques, dont les *Lamenti* offrent un exemple en Italie, en sont une des faces. Le chapitre sur les Elzévir a fourni à M. Putnam l'occasion de deux réflexions qui nous paraissent assez justes : marchands préccupés avant tout de leurs intérêts commerciaux, ils n'étaient pas, comme tels de leurs prédécesseurs, prêts à sacrifier leur fortune aux intérêts de la science ; mais, en étendant leurs relations commerciales, en assurant l'écoulement de leurs publications non seulement dans le pays d'origine, mais bien au delà de ses limites, ils aidèrent à faire comprendre « que les productions littéraires n'avaient rien à faire avec les frontières politiques, que les lecteurs d'un pays étaient nécessairement tributaires de la littérature de tous les pays et que les frontières du monde littéraire n'étaient que celles de la civilisation. » Il ne faudrait pas exagérer ce point de vue : il y avait des marchés internationaux de la production littéraire ; les foires de Francfort sont célèbres à cet égard. L'autre remarque sur les Elzévirs intéresse directement l'histoire de la propriété littéraire : quand ils reproduisaient telle ou telle œuvre *suivant la copie imprimée à...* ils ne semblent pas avoir soulevé de réclamations : au contraire, des écrivains, tels que Balzac, les remerciaient de la publicité ainsi assurée à leurs écrits.

Si la Réforme a contribué au développement de la production litté-

raire, elle a, d'autre part, provoqué la censure ecclésiastique à côté de laquelle se crée la censure politique. La surveillance exercée sur les livres a naturellement pour conséquence le privilège et les mesures qui protègent la production littéraire. Ce sont les questions que M. Putnam étudie dans sa troisième partie. Le dernier chapitre contient une excellente esquisse du développement de la conception de la propriété littéraire ; ici l'auteur, sortant des limites qu'il s'est assignées, va jusqu'à la convention de Berne.

L'ouvrage de M. Putnam se termine par un index alphabétique fort bien dressé et qui facilite les recherches. E.-G. Ledos.

BULLETIN

Ethnographische Musea in Midden-Europa, door Dr J. D. E. Schmeltz. Leide, Brill, 1896, in-4 de 109 p.

Le docteur Schmeltz, conservateur du Musée ethnographique de Leide, rend compte, dans cette publication, des visites qu'il a faites aux musées ethnographiques d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, en 1895. Il passe en revue tout ce qui a trait à l'installation matérielle, à l'organisation et à l'administration de ces établissements. Il fait connaître les systèmes adoptés pour la rédaction des catalogues, des inventaires, des étiquettes, des guides à l'usage des visiteurs. Il signale les principales collections, les publications et les travaux qui s'y rapportent. Ouvrage intéressant pour les conservateurs de musées et pour les étudiants, mais malheureusement écrit en hollandais.

A. A.

Nos victimes, par Ariste Body, préface de Nadar. 2e édition. Paris, A. Pedone, 1898, in-12 de 213 p. — Prix : 2 fr. 50.

Lorsqu'il y a quelques années l'opuscule de M. Roullier : *De la Compassion envers les animaux*, vit le jour, son ami M. Body qui le publiait, fit appel à de nombreux personnages en vue et leur posa cette question : « Que pensez-vous de la cruauté de l'homme envers les animaux ? » Un grand nombre et des plus connus répondirent à l'interrogateur et ce sont ces réponses qui, avec le plaidoyer original, forment le présent volume. A ce titre il est curieux et intéressant. Il résume parfaitement toutes les raisons que l'homme a pour se conduire envers les bêtes dont il se sert avec douceur et compassion, en ne perdant jamais la dignité de soi-même.

G. de S.

Scènes de la vie des insectes, par A. Acloque. Abbeville, C. Paillart, 1897, in-8 de 320 p., avec 173 fig. — Prix : 1 fr. 75.

Le dernier volume paru de la collection : « La Science pittoresque » a pour auteur un savant distingué qui s'est déjà fait connaître par des travaux d'un ordre plus élevé. Celui-ci est un ouvrage de vulgarisation, mais dans le meilleur sens du mot. Sortant des sentiers battus, négligeant systématiquement les éternelles redites sur les métamorphoses, c'est bien véritablement des mœurs des insectes qu'il nous parle, et cela dans un style élégant et facile qui n'est pas un mince mérite dans un pays où les professionnels qui consentent à parler français et à présenter la science avec quelque agrément sont plutôt rares. Ici la classification scientifique est remplacée par un ordre d'ail-

leurs très naturel, qui groupe les petits êtres dont il est question selon des similitudes de mœurs ou des communautés d'habitat et de régime. M. Acloque n'a pas cherché à accumuler dans son livre tout ce qu'il sait sur cette curieuse partie du règne animal, et à écrire un de ces volumes lourds et compacts dont le simple aspect est ennuyeux. Il choisit les espèces les plus caractéristiques au point de vue spécial déterminé par le chapitre où il les range, et, par des traits heureusement présentés, fait positivement revivre devant nous les scènes ordinaires de leur vie. Les sources où l'auteur a puisé sont des meilleures : c'est Fabre, l'ingénieux observateur, le conteur exquis ; c'est John Lubbock, c'est Darwin. Un chapitre entier est consacré au mimétisme, auquel l'auteur d'ailleurs se refuse sagement à accorder toute l'importance que d'aucuns ont voulu lui attribuer, un autre au commensalisme, que je signale parce que je les crois assez nouveaux dans les ouvrages de ce genre. L'auteur a même effleuré incidemment la faune des cavernes et signalé les importantes modifications que subissent dans l'obscurité les espèces vivant normalement au grand air, phénomènes dont M. Armand Viré fait en ce moment une étude spéciale au fond d'un laboratoire souterrain aménagé dans ce but au Muséum d'histoire naturelle. Les illustrations qui accompagnent les *Scènes de la vie des insectes* sont certainement des dessins à la plume dus à un naturaliste qui dessine plutôt qu'à un artiste de profession. Pour tous ceux, petits et même grands, qu'intéresse le monde des insectes, le livre de M. Acloque sera une lecture aussi attachante qu'instructive. L. Denise.

Dictionnaire latin-français des noms propres de lieux ayant une certaine notoriété, *principalement au point de vue ecclésiastique et monastique*, par l'abbé Chevin. Paris, Retaux, 1897, in-8 de VI-338 p. — Prix : 5 fr.

M. l'abbé Chevin a mis à la disposition de ceux qui se livrent aux études d'histoire civile, ecclésiastique ou monastique, un instrument d'une incomparable utilité. A quel travailleur n'est-il pas arrivé, après avoir feuilleté en vain les suppléments de nos dictionnaires latin-français, de s'arrêter, désolé, en face d'un nom de lieu ou de rivière inconnu qu'il lui est impossible d'identifier et d'orthographier sous sa forme moderne ? L'auteur veut mettre un terme à ce tourment des apprentis en érudition, et nous pouvons l'assurer de leur reconnaissance. Pourquoi seulement n'augmenterait-il pas le profit de son œuvre en la complétant par un dictionnaire correspondant des noms écrits en langue vulgaire, accompagnés de leur traduction latine ? — Trois appendices terminent cet excellent livre : le premier donnant la liste chronologique des Papes ; le second, l'énumération des titres cardinalices ; le dernier, la liste des ordres religieux, d'après la date de leur institution. G. P.

Histoire de la littérature française, par Georges Meunier. Paris, Alcan, 1897, in-32 de 192 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette histoire littéraire fait partie d'une collection dite de la *Bibliothèque utile*, dont les volumes, généralement consacrés à l'histoire, à la philosophie et aux sciences, ont sur ceux de la Bibliothèque à vingt centimes l'avantage d'être plus nouveaux, mieux imprimés, et de coûter soixante centimes. Celui-ci a pour caractères propres d'être parfaitement insignifiant et inutile. C'est que toute la littérature française complète, du Serment de Strasbourg à M. Zola et à M. Jules Lemaître, ne se raconte pas en cent quatre vingt-douze pages minuscules, comme peut être exposée la théorie du *Télescope*, l'*Hygiène de la cuisine*, la *Médecine des accidents*, ou la *Vie de Gambetta*. L'auteur a mis beaucoup de noms, cent cinquante, par conséquent peu d'idées. C'est en faisant le contraire qu'il eût peut-être réussi à écrire quelque chose de lisible, au moins pour les ignorants. G. A.

Souvenirs du chevalier DE VILLEBRESME, *mousquetaire de la garde du Roi, (1772-1816). Guerre d'Amérique. Émigration.* Publiés pour la première fois par le vicomte MAURICE DE VILLEBRESME. Paris, Berger-Levrault, 1897, gr. in-8 de 200 p. — Prix : 5 fr.

Avoir commencé à servir comme mousquetaire, devenir un peu plus tard marin et recommencer à porter la casaque à croix blanche, sont des choses qu'on ne voit plus de nos jours, non pas seulement par la raison qu'il n'y a plus de mousquetaires, mais par celle aussi que nous n'aimons plus assez les aventures pour les courir sur mer quand on ne les rencontre plus sur terre. Ces choses là se passaient communément sous l'ancienne monarchie, quand des jeunes gens fatigués des loisirs d'une paix qu'ils trouvaient trop longue sur le continent demandaient à s'embarquer pour guerroyer aux Indes, en Amérique ou aux Antilles. — Tel fut en particulier le cas de ce chevalier de Villebresme dont le petit-fils publie aujourd'hui les souvenirs et qui se battit un peu partout, en France, à Saint-Domingue, à l'armée des Princes, en brave et vaillant qu'il était. Ces courts Mémoires nous donnent le récit des combats maritimes de la guerre d'Amérique dans l'escadre du comte d'Orvilliers et de l'amiral de Grasse, ceux des campagnes à l'armée de Condé, de 1792 à 1797, nombre de détails sur la fin de l'Empire et sur la Restauration. Ils offrent un très vif intérêt et nous fournissent sur l'organisation de l'ancienne maison du Roi, sur celle de la marine à la fin du règne de Louis XVI, sur l'armée de Condé des détails peu connus. C'est un tableau qui a la valeur d'un document vécu, par là même très attachant et extrêmement intéressant. Les *Souvenirs du chevalier de Villebrésme* seront lus avec d'autant plus de profit que les officiers de cette époque ont peu écrit et que ceux qui l'ont fait ne se sont pas donné la plupart du temps la peine de nous conserver les détails d'une existence qui leur paraissait dénuée d'intérêt, encore qu'elle fût très mouvementée et souvent peu banale. Villebresme n'a pas agi de cette sorte et son esprit observateur a su noter maints événements dont le souvenir aujourd'hui à peu près perdu reprend sous sa plume une vie et une couleur très caractérisées. Nous signalons très particulièrement ce volume à nos amis, qui y verront ressuscitée une époque qui fut grande encore et généreuse, en dépit de ce qu'on en a dit. Il y a là de belles pages, comme le combat de la *Surveillante* et la mort de l'héroïque du Couédic, qui émeuvent autant qu'elles réconfortent. Ces Souvenirs font heureusement diversion à tous les Mémoires apocryphes sur le premier Empire dont les éditeurs nous accablent depuis quelque temps.

ARTHUR DE GANNIERS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Ferdinand FABRE est mort le 12 février. Né à Béziers en 1830, il passa du collège de cette ville au petit séminaire de Saint-Pons, puis au grand séminaire de Montpellier ; mais il ne tarda pas à quitter la soutane, et vint à Paris tenter la fortune littéraire. Il débuta par des vers, qui n'ont reçu qu'un accueil assez froid ; mais, quelques années après, son premier roman, *les Courbezon*, le premier volume de cette série où il prétendait peindre la vie cléricale, eut un succès que consacra la plume de Sainte-Beuve. Aussi *le Figaro* ouvrit-il ses colonnes au romancier, qui y écrivit un roman rustique : *Le Chevrier*. Ce fut *l'Abbé Tigrane* qui consacra la réputation de l'écrivain ; à diverses reprises, dans ce recueil, notre regretté collaborateur feu Firmin Boissin, a eu l'occasion de noter les deux manières de M. Fabre : celle du sectaire, et celle du peintre délicat des mœurs et des paysages cévenols. M. Ferdinand Fabre, qui tenta, mais en vain, à deux reprises, d'entrer à l'Institut, était, depuis 1883, conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Voici la liste de ses principales publications dont plusieurs ont

paru dans des recueils périodiques : *Feuilles de lierre* (1853, in-12) ; — *Les Courbezon, scènes de la vie cléricale* (1862, in-16) ; — *Julien Savignac, scènes de la vie cléricale* (1863, in-18) ; — *Mademoiselle de Malavielle* (1865, in-18) ; — *Scènes de la vie rustique, Le Chevrier* (1868, in-18) ; — *L'Abbé Tigrane, candidat à la Papauté* (1873, in-18) ; — *Le Marquis de Pierrerue. Le Carmel de Vaugirard* (1874, in-18) ; — *Le Marquis de Pierrerue. La Rue du Puits-qui-parle* (1874, in-18) ; — *Barnabé* (1875, in-12) ; — *La Petite Mère* (1877, 4 vol. in-12) ; — *Le Roman d'un peintre* (1878, in-18) ; — *L'Hospitalière, drame rustique* (1880, in-18) ; — *Mon oncle Célestin, mœurs cléricales* (1881, in-18) ; — *Lucifer* (1883, in-18) ; — *Le Roi Ramire* (1884, in-18) ; — *Monsieur Jean* (1886, in-18) ; — *Toussaint Galabru* (1887, in-18) ; — *Madame Fuster* (1887, in-8) ; — *Mlle Abeille* (1888, in-12) ; — *Morine* (1889, in-18) ; — *Ma Vocation* (1889, in-12) ; — *L'Abbé Roitelet* (1890, in-18) ; — *Un Illuminé* (1890, in-18) ; — *Xavière* (1890, in-4) ; — *Sylviane* (1892, in-8) ; — *Germy* (1892, in-18) ; — *Mon Ami Gaffarot* (1894, in-18) ; — *Taillevent* (1894, in-4). Plusieurs de ces œuvres ont été assez goûtées du public pour obtenir les honneurs de plusieurs éditions.

— La philosophie chrétienne et catholique perd un de ses représentants les plus distingués en M. Léon Ollé-Laprune, mort à peine âgé de 58 ans, le 13 février, à Paris. Né le 25 juillet 1839, dans la même ville, il devint élève de l'École normale, d'où il sortit en 1861, agrégé des lettres. Mais, porté vers l'étude des questions philosophiques, il prépara son agrégation de philosophie qu'il passa avec succès en 1874. Il fut plusieurs années chargé de l'enseignement de la philosophie au lycée de Versailles, et il ne quitta ce poste que lorsqu'il se vit appelé (1875) à remplir les fonctions de maître de conférences à l'École normale supérieure. L'on se souvient que, lors des fameux décrets, la protestation énergique qu'il fit contre la persécution infligée aux religieux lui attira une peine disciplinaire, et que cette mesure fit éclater l'affection que lui témoignaient ses disciples de l'École normale, même ceux qui ne partageaient pas ses croyances. C'est la même année (1880) qu'il se fit recevoir docteur ès-lettres. Les publications du brillant professeur ne sont pas fort nombreuses ; mais elles ont été fort remarquées ; son étude sur Malebranche lui valut un prix de l'Académie des sciences morales et politiques ; et ce n'est pas à nos lecteurs qu'il est utile de rappeler le bruit que firent les derniers ouvrages du regretté philosophe. Nous citerons de lui : *La Philosophie de Malebranche* (1870, 2 vol. in-8) ; — *De la Certitude morale* (1880, in-8) ; — *De Aristoteleae ethiae fundamento sive de eudaemonismo Aristoteleo* (1880, in-8) ; — *Essai sur la Morale d'Aristote* (1881, in-8) ; — *Aristote, Morale à Nicomaque, livre 8* (1887, in-12) ; — *Malebranche, De la Recherche de la vérité, livre II : De l'Imagination* (1886, in-12) ; — *La Philosophie et le temps présent* (1890, in-12) ; — *Les Sources de la paix intellectuelle* (1892, in-18) ; — *Caro son enseignement à l'École* (1894, in-18) ; — *Le Devoir d'agir* (1894, in-18) ; — *Le Prix de la vie* (1894, in-18) ; — *Ce qu'on va chercher à Rome* (1895, in-16) ; — *L'Église et l'action personnelle* (1896, in-8) ; — *De la Responsabilité de chacun devant le mal social* (1896, in-8) ; — *De la Virilité intellectuelle* (1896, in-18) ; — *Notice sur Auguste Geoffroy, de l'Institut* (1896, in-8) ; — *Attention et courage* (1897, in-8). Il faudrait ajouter à cette liste celle des articles, que M. Ollé-Laprune a donnés à divers recueils périodiques. Nous nous contenterons ici de rappeler qu'il a écrit, dans le *Correspondant : Malebranche, origine de sa philosophie* (10 mai 1869) ; — *La Science et la Foi* (25 juillet 1873) ; — *Le Jubilé de M. Ernest Naville* (25 décembre 1890) ; — *Les Sources de la paix intellectuelle* (10 et 25 juin 1892) ; — *Notre tâche aujourd'hui et demain* (10 juillet 1894) ; — dans la *Quinzaine : Ce qu'on va chercher à Rome* (15 avril 1895) ; — *La Vie intellectuelle*

du catholicisme au XIX*e siècle. La Défense de la foi* (1er décembre 1895) ; — *Auguste Geoffroy* (1er février 1896) ; — *Le P. Gratry* (1er mars 1896) ; — *De la Virilité intellectuelle* (1er avril 1896).

— M. le docteur Léon Péan, l'éminent chirurgien français, est mort à Paris, âgé de 67 ans, le 30 janvier. Né à Châteaudun le 29 novembre 1830, c'est à Paris qu'il vint faire ses études médicales et qu'il se fit recevoir docteur en 1860. Dans les hôpitaux et notamment à l'hôpital Saint-Louis, où il exerça de longues années, il se fit une réputation universelle de praticien et d'opérateur de génie, en même temps que ses leçons cliniques, réunies plus tard en volumes, répandaient et perpétuaient un enseignement solide. Lorsqu'il dut quitter son service officiel, le docteur Péan ouvrit un établissement particulier où sa réputation attirait une nombreuse clientèle. Nous citerons de lui : *De la Scapulalgie et de la résection scapulo-humérale envisagée au point de vue du traitement de la scapulalgie.* Thèse inaugurale (Paris, 1860, in-8) ; — *L'Ovariotomie peut-elle être faite à Paris avec des chances favorables de succès ? Observations pour servir à la solution de cette question, présentées à l'Académie des sciences le 7 janvier 1867* (Paris, 1867, in-8) ; — *Splénotomie ; observation d'ablation complète de la rate pratiquée avec succès. Considérations pathologiques, chirurgicales et physiologiques suivies d'un historique de la splénotomie fait par M. Magdelain* (Paris, 1868, in-8) ; — *Ovariotomie et splénotomie* (Paris, 1869, in-8) ; — *Nélaton. Éléments de pathologie chirurgicale. Tome II, III, IV, V.* (Paris, 1869-1880, in-8) ; — *Tumeurs des lombes. Opération pratiquée avec succès pour l'extraction d'une énorme tumeur fibrograisseuse de la région lombaire à forme éléphantiasique* (Paris, 1869, in-8) ; — *Étude clinique sur les ulcérations anales.* Avec M. Malassez (Paris, 1872, in-8) ; — *Hystérotomie. Ablation partielle ou totale de l'utérus par la gastrotomie, étude sur les tumeurs qui peuvent nécessiter cette opération.* Avec M. L. Urdy (Paris, 1873, in-8) ; — *Clinique chirurgicale. De la Forcipressure, ou de l'Application des pinces à l'hémostasie chirurgicale, par G. Deny et Exchaguet, d'après les leçons professées pendant l'année 1874 par le Dr Péan* (Paris, 1875, in-8) ; — *Du Pincement des vaisseaux, comme moyen d'hémostase. Leçons extraites du second volume des cliniques chirurgicales du Dr Péan. Suivies de la monographie sur la forcipressure de MM. les docteurs Deny et Exchaguet* (Paris, 1878, in-8) ; — *Leçons de clinique chirurgicale, professées à l'hôpital Saint-Louis pendant les années 1874-1890* (Paris, 1879-1893, 9 vol. in-8) ; — Même ouvrage, *années 1889 et 1890, Tome IX, suivies des observations recueillies dans le service de l'auteur du premier janvier 1889 au premier janvier 1891, dans la statistique des opérations de gastrotomie et hystérectomie abdominales et vaginales pratiquées par lui du 1er janvier 1889 au 31 décembre 1891* (Paris, 1895, in-8) ; — *Diagnostic et traitement des tumeurs de l'abdomen et du bassin* (Paris, 1880-1895, 3 volumes in-8. Parmi les articles de revue nous noterons : *Étude anatomique et physiologique sur un cas de luxation ischiatique du fémur. (Gazette des hôpitaux,* 1858, n° 5, 14 janvier et n° 7, 19 janvier) ; — *Du Rératoxme ou variété peu connue de tumeur de la cornée (leçon clinique de Nélaton) (Gazette des hôpitaux,* 1850, n° 53) ; — *De la Cataracte, analyse de la thèse de Dubarry* (Ibid., 1860, n° 44, 12 avril) ; — *Présentation d'une tumeur de la clavicule provenant du service de M. Gosselin (Société de chirurgie,* 1861) ; — *De l'Endoscope (Archives de médecine,* 1862) ; — *Observation de rhinoplastie (Gazette des hôpitaux,* 1862, 15 mars) ; — *Hydrocèle de la cloison recto-vaginale communiquant avec la cavité abdominale (Société de chirurgie,* 11 février 1863) ; — *Mal perforant du pied. Arthrite chronique* (Ibid., 2 mars 1863) ; — *Tumeurs ovariques et utérines, (Clinique de la ville) (Gazette des hôpitaux,* 1866, 15 mars) ; — *Observations d'ovariotomie et de splénotomie (Union médicale,* 1868) ; — *Auto-*

plastie du cou (Ibid., 1868) ; — *Gastrotomie appliquée aux kystes de l'ovaire, aux tumeurs fibreuses et fibro-plastiques de l'utérus (Gazette des hôpitaux. Revue clinique* du 25 novembre 1871, n° 139 et 142) ; — *Nélaton et son œuvre* (Ibid., 1873) ; — *Hypertrophie de la rate* (Ibid., 1863) ; — *Ganglion suppuré au voisinage de la parotide, fistule salivaire* (Ibid, 1877) ; — *Deux cas d'extrophie de la vessie* (Ibid., 1879, 18 mars) ; — *Traitement chirurgical de l'ostéite diffuse* (Ibid., 3 mai 1879) ; — *Pointe de couteau dans l'apophyse mastoïde* (Ibid., 19 juillet 1879) ; — *Ovariotomie et hystérotomie* (Ibid., 20 novembre 1879).

— Un éminent helléniste et bibliographe italien, M. Carlo Castellani, préfet de la Bibliothèque Saint-Marc à Venise, est mort le 7 octobre dernier. Né le 27 juillet 1822, à Rome, d'où il s'exila après la restauration du pouvoir pontifical en 1849, il vécut longtemps à Londres. Une traduction de Salluste le fit nommer, en 1864 professeur de lycée en Italie. Quand Bonghi devint ministre, il le chargea d'organiser la bibliothèque Victor-Emmanuel à Rome ; il passa depuis tour à tour dans les bibliothèques Laurentienne à Florence et Universitaire à Bologne, entra en 1885 à la Bibliothèque S. Marc de Venise, dont il devint préfet. Aux traductions et éditions d'auteurs anciens qui lui assurent parmi les hellénistes un rang distingué, il fit succéder de savantes monographies sur l'histoire de l'imprimerie. Nous avons eu à diverses reprises occasion de louer ses beaux travaux, et, assez récemment encore, son Catalogue des manuscrits grecs. Sans nous arrêter aux articles qu'il a donnés à quelques revues (*Archivio veneto, Atti del r. istituto veneto, Bibliofilo, Rivista delle biblioteche*, etc). nous citerons de cet estimable érudit les publications suivantes : *Del triregno di Pietro Giannone* (Firenze, 1867, in-8) ; — *Angelo Poliziano ristauratore degli studi classici* (Carrara, 1868, in-8) ; — *Aristofane. Il Pluto greco e italiano* (Firenze, 1872, in-8) ; — *Catalogo ragionato delle più rare e più importanti opere geografiche a stampa che si conservano nella biblioteca del collegio romano* (Roma, 1876, in-8) ; — *Notizie di alcune edizioni del secolo XV non concesciute fin ora dai bibliografi* (Roma, 1877, in-8) ; — *L'Abate V. Zanetti e l'arte vetraria in Murano* (Venezia, 1884, in-8) ; — *Le Biblioteche nell'antichità dai tempi più remoti alla fine dell'imperio romano d'Occidente* (Bologna, 1884, in-16) ; — *Aristofane. Le Rane tradotte in versi italiani* (Bologna, 1885, in-8) ; — *Diana supposta edizione aldina 1559 del trattato di Dionigi d'Alicarnasso de Thucydidis charactere* (Venezia, 1886, in-8) ; — *Le Tasse di registro* (Roma, 1886, in-8) ; — *Di un'edizione delle poesie del Cariteo* (Bologna, 1887, in-16) ; — *Notizia di un esemplare della rarissima edizione di Valerio Massimo senza nota di luogo, di anno e di stampatore* (Bologna, 1888, in-16). — *Parole nell'inaugurazione delle sala Bessarione nella biblioteca di san Marco* (Venezia, 1887, in-8) ; — *Da chi e dore la stampa fu inventata* (Firenze, 1888, in-8) ; — *D'un Graduale e di alcuni antifonari editi in Venezia* (Firenze, 1888, in-16) ; — *Elenco dei manoscritti veneti della collezione Philipps* (Venezia, 1889, in-8) ; — *La Stampa in Venezia dalla sua origine a la morte di Aldo Manuzio seniore* (Venezia, 1889, in-8) ; — *L'Origine tedesca e l'origine olandese dell'invenzione della stampa* (Venezia, 1889, in-8) ; — *Intorno alle due edizioni venete 1471 e senz'anno dell'Istitazioni oratorie di Quintiliano e all'edizione veneta 1483 delle Declamozioni già attribuite a Quintiliano* (Venezia, 1891, in-16) ; — *Intorno alle edizioni della opere di Gio. Antonio Canysani* (Firenze, 1891, in-16) ; — *Lettere inedite di Paolo Sarpi* (Venezia, 1892, in-4) ; — *Parole per l'inaugurazione del busto a J. Morelli* (Venezia, 1893, in-4) ; — *L'Arte della stampa nel rinascimento italiano, Venezia* (Venezia, 1894, 2 vol. in-8) ; — *Early Venetian printing illustrated* (Venice, 1895, in-4) ; — *La Novella di Ruggero I re di Sicilia e di*

Puglia (Venezia, 1895, in-8) ; — *Pacomio Rusano grammatico greco del secolo XVI ei msi autografi delle sue opere* (Venezia, 1895, in-8) ; — *Catalogus codicum graecorum qui in bibliothecam D. Marci Venetiarum inde ab a. 1740 inlati sunt* (Venetiis, 1895, in-4).

— On annonce encore la mort : de M. C. Bachelier, plus connu sous le nom de Dumaine, ancien magistrat qui, depuis quelques années, se consacrait à l'étude de la littérature espagnole, auteur de traductions estimables et d'un *Essai sur la vie et les œuvres de Cervantes* (1897), peu au courant des récents travaux ; — de M. Claude Bufnoir, professeur à la Faculté de droit de Paris, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, mort à Paris, âgé de soixante-six ans, le 13 février ; — de M. Camille Collas, du *Journal des Débats*, mort à soixante-dix-neuf ans, le 16 février ; — de S. G. Mgr Colomb, évêque d'Évreux, mort le 12 février ; — de M. Marcellin Compans, qui laisse quelques poésies, mort le 12 février, à Saint-Gaudens ; — de M. Léon Delcourt, journaliste, mort le 24 février, à quarante-deux ans ; — de M. Denimal, chimiste, mort le 23 février, âgé de soixante-deux ans ; — de M. Frédéric Fargeon, avocat nîmois, mort à quatre-vingt-dix-sept ans, à Nîmes, le 16 février ; — de M. François Filon, directeur honoraire de l'École Lavoisier, mort le 20 février ; — de M. Gustave de Froissy, ingénieur, mort dans sa soixante-quatorzième année, le 4 février, à Boulogne-sur-Mer ; — du R. P. de Gabriac, de la Compagnie de Jésus, ancien directeur de l'École Saint-Ignace, mort le 17 février ; — de M. Albert Gauthier-Villars, le grand imprimeur-éditeur scientifique, mort à soixante-neuf ans, le 7 février ; — de M. Henri-Frédéric Hémar, avocat de talent, mort à soixante et onze ans, le 18 février ; — de M. Joseph-Émile Joessel, ingénieur de la marine, mort le 22 février ; — de M. le vicomte Édouard de Lamare, membre honoraire de l'Académie des sciences de Montpellier, mort le 18 février, à Paris ; — de M. Antoine Laroque, savant chimiste, mort, âgé de quatre-vingt-un ans, le 2 février, à Balleroy, près Bayeux ; — du R. P. Lelaidier, directeur de *l'Année dominicaine* et collaborateur du P. Balme pour son *Cartulaire de Saint-Dominique*, mort, âgé de cinquante ans, le 1er février ; — de M. Pierre Limet, ingénieur, mort à quatre-vingts ans, le 12 février, à Cosne ; — de M. Victor Matra, rédacteur au *Courrier de la Champagne*, mort à cinquante-quatre ans, le 17 février, à Reims ; — de M. Raoul Moillard, ingénieur de la marine, mort le 17 février, à Toulon ; — du T. C. F. Probien, vulgarisateur de la sténographie Duployé, mort le 4 février ; — de M. Amédée-Charles Raingeard, ingénieur, mort en janvier ; — de M. Tony Révillon, publiciste, mort le 13 février ; — de M. Trébutien, mort à soixante-seize ans, le 9 février, à Caen ; — du prince Henri de Valori, qui a collaboré au *Figaro*, mort le 19 février, à Nice.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Nikolai Mikhailovitch Akinfiev, écrivain médical, mort à Tiflis ; — de M. Maksimilian Iourievitch Arnold, ingénieur-architecte, auteur de divers ouvrages, mort à cinquante-neuf ans, le 24 décembre ; — de Mme Mary Cowden Clarke, à qui l'on doit entre autres ouvrages une *Complete concordance to Shakespeare's Works*, fort estimée, morte à quatre-vingt-neuf ans, le 12 janvier, à Gênes ; — du baron Moritz Ebner von Eschenbach, écrivain militaire, mort, âgé de quatre-vingt-trois ans, le 28 janvier, à Vienne ; — de M. Egmond Fehleisen, littérateur, mort le 29 janvier ; — de M. Francesco Fiala, botaniste et historien, mort 28 le janvier, à Serajevo ; — de M. Guido Hammer, peintre et écrivain, mort, âgé de soixante-dix-sept ans, le 27 janvier, à Dresde ; — du baron Harden Hickey, ancien collaborateur du *Triboulet*, mort à New York ; — de M. Timofei Aleksievitch Jakobson, auteur d'ouvrages sur la langue et la littérature esthoniennes, mort à Reval ; — de M. N. S. Johanson, rédacteur au *Golos* et à d'autres journaux russes, mort le 19 décembre ; — de M. Joly, rédacteur en chef de l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, mort

plastie du cou (Ibid., 1868) ; — *Gastrotomie appliquée aux kystes de l'ovaire, aux tumeurs fibreuses et fibro-plastiques de l'utérus (Gazette des hôpitaux. Revue clinique* du 25 novembre 1871, n° 139 et 142) ; — *Nélaton et son œuvre* (Ibid., 1873) ; — *Hypertrophie de la rate* (Ibid., 1863) ; — *Ganglion suppuré au voisinage de la parotide, fistule salivaire* (Ibid, 1877) ; — *Deux cas d'extrophie de la vessie* (Ibid., 1879, 18 mars) ; — *Traitement chirurgical de l'ostéite diffuse* (Ibid., 3 mai 1879) ; — *Pointe de couteau dans l'apophyse mastoïde* (Ibid., 19 juillet 1879) ; — *Ovariotomie et hystérotomie* (Ibid., 20 novembre 1879).

— Un éminent helléniste et bibliographe italien, M. Carlo Castellani, préfet de la Bibliothèque Saint-Marc à Venise, est mort le 7 octobre dernier. Né le 27 juillet 1822, à Rome, d'où il s'exila après la restauration du pouvoir pontifical en 1849, il vécut longtemps à Londres. Une traduction de Salluste le fit nommer, en 1864 professeur de lycée en Italie. Quand Bonghi devint ministre, il le chargea d'organiser la bibliothèque Victor-Emmanuel à Rome ; il passa depuis tour à tour dans les bibliothèques Laurentienne à Florence et Universitaire à Bologne, entra en 1885 à la Bibliothèque S. Marc de Venise, dont il devint préfet. Aux traductions et éditions d'auteurs anciens qui lui assurent parmi les hellénistes un rang distingué, il fit succéder de savantes monographies sur l'histoire de l'imprimerie. Nous avons eu à diverses reprises occasion de louer ses beaux travaux, et, assez récemment encore, son Catalogue des manuscrits grecs. Sans nous arrêter aux articles qu'il a donnés à quelques revues (*Archivio veneto, Atti del r. istituto veneto, Bibliofilo, Rivista delle biblioteche*, etc). nous citerons de cet estimable érudit les publications suivantes : *Del triregno di Pietro Giannone* (Firenze, 1867, in-8) ; — *Angelo Poliziano ristauratore degli studi classici* (Carrara, 1868, in-8) ; — *Aristofane. Il Pluto greco e italiano* (Firenze, 1872, in-8) ; — *Catalogo ragionato delle più rare e più importanti opere geografiche a stampa che si conservano nella biblioteca del collegio romano* (Roma, 1876, in-8) ; — *Notizie di alcune edizioni del secolo XV non conosciute fin ora dai bibliografi* (Roma, 1877, in-8) ; — *L'Abate V. Zanetti e l'arte vetraria in Murano* (Venezia, 1884, in-8) ; — *Le Biblioteche nell'antichità dai tempi più remoti alla fine dell'imperio romano d'Occidente* (Bologna, 1884, in-16) ; — *Aristofane. Le Rane tradotte in versi italiani* (Bologna, 1885, in-8) ; — *Diana supposta edizione aldina 1559 del trattato di Dionigi d'Alicarnasso de Thucydidis charactere* (Venezia, 1886, in-8) ; — *Le Tasse di registro* (Roma, 1886, in-8) ; — *Di un'edizione delle poesie del Cariteo* (Bologna, 1887, in-16) ; — *Notizia di un esemplare della rarissima edizione di Valerio Massimo senza nota di luogo, di anno e di stampatore* (Bologna, 1888, in-16). — *Parole nell'inaugurazione delle sala Bessarione nella biblioteca di san Marco* (Venezia, 1887, in-8) ; — *Da chi e dove la stampa fu inventata* (Firenze, 1888, in-8) ; — *D'un Graduale e di alcuni antifonari editi in Venezia* (Firenze, 1888, in-16) ; — *Elenco dei manoscritti veneti della collezione Philipps* (Venezia, 1889, in-8) ; — *La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore* (Venezia, 1889, in-8) ; — *L'Origine tedesca e l'origine olandese dell'invenzione della stampa* (Venezia, 1889, in-8) ; — *Intorno alle due edizioni venete 1471 e senz'anno dell'Istitazioni oratorie di Quintiliano e all'edizione veneta 1483 delle Declamozioni già attribuite a Quintiliano* (Venezia, 1891, in-16) ; — *Intorno alle edizioni della opere di Gio. Antonio Canysani* (Firenze, 1891, in-16) ; — *Lettere inedite di Paolo Sarpi* (Venezia, 1892, in-4) ; — *Parole per l'inaugurazione del busto a J. Morelli* (Venezia, 1893, in-4) ; — *L'Arte della stampa nel rinascimento italiano, Venezia* (Venezia, 1894, 2 vol. in-8) ; — *Early Venetian printing illustrated* (Venice, 1895, in-4) ; — *La Novella di Ruggero I re di Sicilia e di*

Puglia (Venezia, 1895, in-8) ; — *Pacomio Rusano grammatico greco del secolo XVI ei msi autografi delle sue opere* (Venezia, 1895, in-8) ; — *Catalogus codicum graecorum qui in bibliothecam D. Marci Venetiarum inde ab a. 1740 inlati sunt* (Venetiis, 1895, in-4).

— On annonce encore la mort : de M. C. Bachelier, plus connu sous le nom de Dumaine, ancien magistrat qui, depuis quelques années, se consacrait à l'étude de la littérature espagnole, auteur de traductions estimables et d'un *Essai sur la vie et les œuvres de Cervantes* (1897), peu au courant des récents travaux ; — de M. Claude Bufnoir, professeur à la Faculté de droit de Paris, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, mort à Paris, âgé de soixante-six ans, le 13 février ; — de M. Camille Collas, du *Journal des Débats*, mort à soixante-dix-neuf ans, le 16 février ; — de S. G. Mgr Colomb, évêque d'Évreux, mort le 12 février ; — de M. Marcellin Compans, qui laisse quelques poésies, mort le 12 février, à Saint-Gaudens ; — de M. Léon Delcourt, journaliste, mort le 24 février, à quarante-deux ans ; — de M. Denimal, chimiste, mort le 23 février, âgé de soixante-deux ans ; — de M. Frédéric Fargeon, avocat nîmois, mort à quatre-vingt-dix-sept ans, à Nîmes, le 16 février ; — de M. François Filon, directeur honoraire de l'École Lavoisier, mort le 20 février ; — de M. Gustave de Froissy, ingénieur, mort dans sa soixante-quatorzième année, le 4 février, à Boulogne-sur-Mer ; — du R. P. de Gabriac, de la Compagnie de Jésus, ancien directeur de l'École Saint-Ignace, mort le 17 février ; — de M. Albert Gauthier-Villars, le grand imprimeur-éditeur scientifique, mort à soixante-neuf ans, le 7 février ; — de M. Henri-Frédéric Hémar, avocat de talent, mort à soixante et onze ans, le 18 février ; — de M. Joseph-Émile Joessel, ingénieur de la marine, mort le 22 février ; — de M. le vicomte Édouard de Lamare, membre honoraire de l'Académie des sciences de Montpellier, mort le 18 février, à Paris ; — de M. Antoine Laroque, savant chimiste, mort, âgé de quatre-vingt-un ans, le 2 février, à Balleroy, près Bayeux ; — du R. P. Lelaidier, directeur de *l'Année dominicaine* et collaborateur du P. Balme pour son *Cartulaire de Saint-Dominique*, mort, âgé de cinquante ans, le 1er février ; — de M. Pierre Limet, ingénieur, mort à quatre-vingts ans, le 12 février, à Cosne ; — de M. Victor Matra, rédacteur au *Courrier de la Champagne*, mort à cinquante-quatre ans, le 17 février, à Reims ; — de M. Raoul Moillard, ingénieur de la marine, mort le 17 février, à Toulon ; — du T. C. F. Probien, vulgarisateur de la sténographie Duployé, mort le 4 février ; — de M. Amédée-Charles Raingeard, ingénieur, mort en janvier ; — de M. Tony Révillon, publiciste, mort le 13 février ; — de M. Trébutien, mort à soixante-seize ans, le 9 février, à Caen ; — du prince Henri de Valori, qui a collaboré au *Figaro*, mort le 19 février, à Nice.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Nikolai Mikhailovitch Akinfiev, écrivain médical, mort à Tiflis ; — de M. Maksimilian Iourievitch Arnold, ingénieur-architecte, auteur de divers ouvrages, mort à cinquante-neuf ans, le 24 décembre ; — de Mme Mary Cowden Clarke, à qui l'on doit entre autres ouvrages une *Complete concordance to Shakespeare's Works*, fort estimée, morte à quatre-vingt-neuf ans, le 12 janvier, à Gênes ; — du baron Moritz Ebner von Eschenbach, écrivain militaire, mort, âgé de quatre-vingt-trois ans, le 28 janvier, à Vienne ; — de M. Egmond Fehleisen, littérateur, mort le 29 janvier ; — de M. Francesco Fiala, botaniste et historien, mort 28 le janvier, à Serajevo ; — de M. Guido Hammer, peintre et écrivain, mort, âgé de soixante-dix-sept ans, le 27 janvier, à Dresde ; — du baron Harden Hickey, ancien collaborateur du *Triboulet*, mort à New York ; — de M. Timofei Aleksievitch Jakobson, auteur d'ouvrages sur la langue et la littérature esthoniennes, mort à Reval ; — de M. N. S. Johanson, rédacteur au *Golos* et à d'autres journaux russes, mort le 19 décembre ; — de M. Joly, rédacteur en chef de l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, mort

en février ; — de M. Kouznetsov, rédacteur au *Viestsnik finansov*, mort le 29 décembre ; — de M. Leuckart, le savant zoologiste, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 6 février, âgé de soixante-quinze ans, dans cette ville ; — de M. Georges Liddell, auteur d'ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons un *Greek Lexicon*, et une *History of Rome*, mort à quatre-vingt-sept ans, le 17 janvier, à Londres ; — de M. Richard Lüddecke, cartographe, mort, âgé de trente-neuf ans, à Gotha ; — de Sir James Mackie, médecin anglais, mort au Caire ; — de M. Fedor Mikailovitch Markus, connu par ses travaux juridiques, mort le 7 janvier ; — de M. Lucian Malinowski, philologue, professeur de philologie slave à l'Université de Cracovie, mort à cinquante-neuf ans, le 15 janvier, dans cette ville ; — de M. Charles Eastland de Michole, rédacteur du *Morning Post*, mort le 11 février ; — de M. Aleksiei Petrovitch Morozov, journaliste, mort le 5 janvier, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Pompei Iakovlevitch Moultanovski, chirurgien éminent, auteur de publications spéciales, mort le 11 décembre ; — de M. William Fiddian Moulton, professeur à l'Université de Cambridge, hébraïsant et helléniste, mort le 5 février ; — de M. C. Nicolas, professeur d'hygiène à Lausanne, mort âgé de 50 ans ; — de M. Victor Nordling, professeur de jurisprudence à l'Université d'Upsala, mort, âgé de soixante-six ans, le 26 janvier ; — de M. A. S. Okolski, professeur de droit à l'Université de Varsovie, auteur d'ouvrages importants parmi lesquels nous noterons tout particulièrement une étude sur la Réforme de l'enseignement classique en Allemagne, en Suisse et en France ; — du Dr. Pagello, mort à quatre-vingt-onze ans, en février, à Belune ; — de M. Andrei Mikhailovitch Pavlinon, qui laisse plusieurs ouvrages sur l'archéologie russe et caucasienne, mort le 13 novembre, à Moscou ; — de M. Oscar von Riesenthal, ornithologiste, mort, âgé de soixante-huit ans, le 22 février, à Charlottenburg ; — de M. Waldemar von Schröder, professeur à la Faculté de médecine d'Heidelberg, mort à quarante-huit ans, le 28 janvier ; — de M. A. M. Schueler, écrivain militaire, mort à cinquante-deux ans, le 14 janvier ; — de M. Theodor Seemann, écrivain d'art, mort le 30 janvier, âgé de soixante et un ans, à Dresde ; — de M. I. Lazarevitch Serebriakov-Okromtchedielov, mort à Tiflis ; — de M. Mario Tabarrini, l'un des fondateurs de l'*Archivio storico italiano*, mort le 14 janvier, à Rome, âgé de quatre-vingts ans ; — de M. E. Taschenberg, professeur de zoologie à l'Université de Halle, mort le 20 janvier, à quatre-vingts ans ; — de M. S. W. Tromp, ethnographe, mort à Bornéo ; — de M. Sergii Ivanovitch Vasilev, auteur de publications sur les beaux-arts, mort à Saint-Pétersbourg ; — de M. Thomas Walker, rédacteur du *Daily News*, mort en février ; — de M. Heinrich Weber, historien, mort à Bamberg, le 18 janvier, âgé de soixante-quatre ans ; — de M. Grigorii A. Zalioubovskii, publiciste, mort le 10 janvier, à Ekaterinoslav.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 7 janvier, M. Bourguet a communiqué une inscription de Delphes datée de 338-337 contenant la preuve que les offrandes de Crésus ont été fondues par les Phocidiens pendant la guerre sacrée. — Le 14, M. Héron de Villefosse a communiqué, au nom de M. Joseph Buche, les photographies de plusieurs morceaux de la statue de bronze trouvée près de Coligny (Ain), et lu une note de M. Jullian sur un col d'amphore découvert dans l'église Saint-Seurin de Bordeaux ; M. Cagnat a continué la lecture du rapport de M. Roquefeuil sur les sondages opérés dans les anciens ports de Carthage ; M. Prou a lu un mémoire posthume de M. Le Blant sur les commentaires des Livres saints et les artistes chrétiens des premiers siècles ; M. Th. Reinach a fait une communication sur un texte d'un manuscrit d'Oxford dont une mauvaise interprétation avait fait croire à l'existence d'un personnage mythologique appelé Kyropalatès. — Le 21, M. Ph. Berger a communiqué deux inscriptions grecques des environs de Naplouse ; M. Prou a

achevé la lecture du mémoire posthume de M. Le Blant, commencée le 14 ; M. Hervieux a fait une communication sur la version latine de Kalila et Dinna par Raymond de Béziers. — Le 28, M. Croiset a lu une notice sur le poète lyrique Bacchyllides ; M. Müntz a fait une communication sur « la décoration d'un mausolée impérial au temps de Constantin ; » M. Cailletet, de l'Académie des sciences, a entretenu ses confrères des fouilles entreprises à Vertillum par la société archéologique de Chalon-sur-Saône ; M. L. Hervieux a continué sa lecture commencée le 21 ; M. Giry a lu une note de M. Brutails sur la date de la construction de la chapelle Sainte-Croix de Montmajour. — Le 4 février, M. Bertaux a présenté une note sur le bras reliquaire donné au musée du Louvre par Mme Spitzer ; M. Longnon a lu une lettre de M. Ch. Sellier relative au mur gallo-romain mis à jour à la pointe orientale de la Cité ; M. Homolle a signalé les importants travaux de restitution de plusieurs églises byzantines du Péloponèse exécutés par MM. Millet et Laurent. — Le 11 février, M. Héron de Villefosse a entretenu la compagnie du mur gallo-romain de la Cité ; M. Ph. Berger a fourni quelques indications au sujet de la découverte d'une ancienne nécropole aux portes de Beyrouth par M. Jules Rouvier ; M. G. Boissier a communiqué un mémoire de M. Ph. Fabia sur Julius Praelignus, préfet des vigiles et procurateur de la Cappadoce ; M. U. Robert a commencé la lecture d'un mémoire sur Philibert de Chalon, prince d'Orange. — Le 18, M. de Villefosse a donné lecture d'une lettre du P. Delattre sur une nouvelle nécropole punique ; M. U. Robert a continué sa lecture commencée le 11. — Le 25, M. P. Meyer a entretenu l'Académie des débris d'un livre commercial de marchand de drap et notaire à Forcalquier, (1330-1332), retrouvés dans la reliure d'un vieux registre appartenant aux archives de Forcalquier ; M. Delisle a communiqué une note de M. W.-H. James Weale, à l'occasion d'une publication de M. Gilliodts sur un certain Jehan Breton, originaire des environs de Redon, écrivain à Tournai en 1446 ; M. Homolle, a fait une communication sur la statue découverte à Delphes et l'inscription de Polyzalos.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 8 et le 15 janvier, M. le duc de Broglie a donné lecture d'une notice sur M. Duruy. — Le 22, M. Luchaire a lu un mémoire de M. Marion de Bordeaux sur les « Lettres de cachet en blanc » ; M. Lachelier a lu une notice sur la vie et les œuvres de Luigi Ferri. — Le 29, M. le comte de Luçay a commencé la lecture de son mémoire sur l'impôt sur le revenu en France et en particulier sur le revenu agricole au dix-huitième siècle ; M. de Foville a lu un travail sur les monnaies de l'Éthiopie sous l'empereur Ménélick ; M. Lachelier a lu une notice de M. Bouillier sur M. Charles. — Le 5 février, M. Liard a lu une notice sur Jules Simon ; M. de Foville et M. de Luçay ont continué leurs lectures commencées le 29 janvier. — Le 12, M. M. Block a lu l'introduction philosophique d'un grand travail ayant pour titre : *Une Crise de la propriété rurale en Allemagne*; M. Lallemand a lu un mémoire intitulé : *Quinze années de réformes hospitalières (1774-1789)*. — Le 19, M. A. Desjardins, président, après avoir prononcé l'éloge de M. Ollé-Laprune, a levé la séance en signe de deuil. — Le 26 février, M. Léonce Pingaud a lu une étude sur Jean de Bry, intitulée : *Un Préfet sous le premier Empire.*

Concours. — Voici les sujets mis au concours par l'Académie des sciences de Belgique (classe des sciences) pour l'année 1898 (1er août, terme pour la remise des travaux) : 1° Exposé des recherches exécutées sur les phénomènes critiques en physique ; 2° Exposé et critique des diverses théories proposées pour expliquer la constitution des solutions. Expériences nouvelles, surtout en ce qui concerne l'existence des hydrates en solution dans l'eau ; 3° Étude des correspondances entre deux espaces (par ex., étude des connexes à deux séries de quatre

variables homogènes, dans le sens des recherches de Clebsch) ; 4° Influence exercée par le radical nitryle N O 2 dans les composés alphabétiques sur les caractères ou fonctions alcool, éther, haloïde, etc. ; 5° Recherches macrochimiques et microchimiques sur la digestion chez les plantes carnivores ; 6° Recherches physiologiques sur une fonction encore mal connue chez un animal invertébré ; 7° Recherches sur l'organisation et le développemeut d'un platode, pour déterminer s'il existe des rapports phylogéniques entre les platyhelmes et les entérocolliens ; 8° Existe-t-il un noyau chez les schizophytes ? Si oui, quel en est la structure et le mode de division ? — La valeur du prix pour chaque question est de 600 fr., de 800 pour la quatrième. L'on peut écrire les mémoires en français ou en flamand.

— La classe des beaux-arts met au concours (800 fr. ; français ou flamand. Délai : 1er juin 1899) : 1° Portée du genre satirique tel qu'il se manifeste dans la peinture flamande du moyen-âge et de la Renaissance ; 2° Rôle de la peinture dans son association avec la sculpture et l'architecture pour la décoration des édifices ; 3° Histoire artistique de la sigillographie dans les anciens Pays-Bas ; 4° Histoire des céroplastes belges (XVI-XVIIe siècles) ; 5° Histoire des habitations du XVIe siècle dans les anciens Pays-Bas ; Déterminer l'époque où le style de la Renaissance prit la place du style ogival dans les provinces de la Belgique actuelle.

Congrès. — On annonce l'ouverture à La Haye, pour le 12 septembre prochain, d'un Congrès international d'histoire diplomatique, sous la présidence d'honneur du ministre des affaires étrangères des Pays-Bas et sous la présidence effective de M. R. de Maulde La Clavière. La cotisation est de 20 fr. Le secrétaire du Comité central est M. André Le Glay, 59, avenue Kléber, à Paris.

Une nouvelle Bibliographie provinciale. — C'est une revue au premier abord originale, mais qui est appelée à rendre des services incontestables, dont M. l'abbé Langlois a entrepris la publication en janvier dernier. Désireux de doter son département d'un répertoire bibliographique qui lui manque, M. l'abbé Langlois a pensé, avec beaucoup de bons esprits, que le meilleur système pour une bibliographie, était la publication par fiches isolées, que leur acquéreur pourra classer à son gré, et qui pourra toujours être tenue au courant par des intercalations successives. C'est donc sur fiches que paraît la *Bibliographie d'Eure-et-Loir* ; chaque mois l'auteur livrera à ses abonnés vingt-quatre fiches pour le prix extrêmement modique de 4 fr. par an pour la France et 5 fr. pour l'étranger. Chaque fiche comporte, à gauche, en vedette, le nom de l'auteur, au dessous la date de publication, suivie du titre et des indications bibliographiques ; en bas, à gauche, la cote du volume à la bibliothèque de Chartres ; en haut, à droite, en faisant face au nom de l'auteur, l'indice décimal d'après la classification de Melvil Dewey. Une seule critique : il nous paraît superflu de consacrer, comme l'a fait l'auteur, (fiches 29-30), aux tirés à part une fiche différente de celle qui est consacrée à l'article de revue ; il est plus simple d'indiquer sur cette dernière qu'il existe un tiré à part. Pour les formats, l'auteur ferait peut-être bien de se conformer à un usage qui se répand de plus en plus et d'ajouter aux indications habituelles (fol., 4°, 8°) les dimensions du volume, par ex. : 0.30 × 0.20.

Les Écoles du livre. — L'on sent de plus en plus vivement, et dans tous les pays, le besoin d'assurer un enseignement technique à ceux qui se destinent à remplir les fonctions de bibliothécaires ; l'usage se généralise de mettre, comme condition à l'entrée dans une bibliothèque, un examen sur les matières qui intéressent le livre ; et, comme corollaire, l'on songe à établir des cours ou des écoles qui préparent à cet examen. Un besoin analogue se fait sentir pour les carrières dans lesquelles le livre joue le rôle essentiel, telles que l'imprimerie ou la librairie. Dans un rapport présenté à la conférence bibliographique internationale du mois d'août der-

nier, MM. Eugène Lameere et Charles Sury ont étudié *les Écoles du livre et la création d'une École du livre à Bruxelles* (Bruxelles, Institut international de bibliographie, in-8 de 32 p.). Ils exposent l'état de la question dans les divers pays, montrent l'utilité de la création d'une École du livre pour la Belgique et dressent un programme qui pourrait s'appliquer à toutes les écoles similaires ; les cadres adoptés nous paraissent en effet admissibles.

Paris. — M. F. Mazerolle publie des *Documents sur les relieurs, miniaturistes et calligraphes des ordres royaux de Saint-Michel et du Saint-Esprit* (Paris, Techener, gr. in-8 de 119 p. avec planches. Extrait du *Bulletin de Bibliophile* 1895-1897). C'est au cours de recherches dans la Collection Clairambault, aux Mss. de la Bibliothèque nationale, qu'il a relevé les pièces (presque toutes originales) relatives aux relieurs, faites pour les deux ordres royaux. Les documents sur les relieurs français sont si rares qu'on doit d'autant plus féliciter M. Mazerolle de ses riches trouvailles.

— Si la vie d'Alexandre Neckam, abbé de Cirencester, nous est suffisamment connue dans ses grandes lignes, il n'en va pas de même de ses œuvres, pour lesquelles nous en sommes réduits à des notices assez maigres et confuses. Aussi faut-il savoir gré à M. Paul Meyer d'en avoir mis une en lumière dans la *Notice sur les corrogationes Promethei d'Alexandre Neckam* (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits*, XXXV, 2e partie. Paris, C. Klinksieck, in-4 de 42 p.). L'ouvrage, auquel son auteur a donné ce titre énigmatique (M. Meyer en propose une ingénieuse interprétation), se divise en deux parties dont l'une comprend des éléments de grammaire latine et dont l'autre est consacrée à un commentaire verbal de la Bible. Les nombreux manuscrits dont M. Meyer donne la liste raisonnée montrent le crédit dont l'ouvrage a joui au moyen âge. Son principal intérêt pour nous consiste dans les gloses françaises qu'il renferme et que M. Meyer a relevées au cours de son étude.

— *Le Clergé français, annuaire ecclésiastique et des congrégations religieuses* (Paris, 19 rue Cassette, in-8 de LI-1136 p. — Prix : 8 fr.) contient tous les renseignements, groupés par diocèse, concernant le clergé de France et des colonies, y compris l'Alsace-Lorraine : haut clergé, clergé paroissial, aumôniers, séminaires, etc. On trouvera là aussi de nombreuses indications sur les congrégations religieuses : toutes sont mentionnées, classées par diocèses, avec une notice historique sur leur fondation, suivie de leurs différentes œuvres ; de plus, elles sont réunies dans une table générale, suivant l'ordre alphabétique, avec l'indication de leur but et l'énumération des diocèses où chacune d'elles possède des établissements. Guide indispensable pour tous ceux que leurs études ou leurs affaires mettent sn rapport avec le clergé, les congrégations et les établissements d'instruction religieuse.

— La nécessité de classer une collection en sa possession a conduit M. le marquis Daruty de Grandpré à rechercher des *Règles pratiques pour la rédaction des catalogues et le classement des volumes*. Ce sont ces règles, fruit de ses réflexions et de ses lectures, qu'il nous présente sous le titre de : *Vademecum du bibliothécaire* (Paris, Em. Paul et fils et Guillemin, in-8 de 64 p.— Prix : 3 fr.). On consultera avec fruit l'opuscule divisé en deux parties : I. Le Classement des livres et la rédaction des catalogues ; II. Le Format des livres avec les dimensions des divers papiers étalons et des tableaux indiquant : A. les folios correspondants, suivant les formats, aux sept premières signatures ; B. la direction des pontuseaux et les dimensions des pages pour chaque format.

— A ceux qu'intéressent les questions de méthode, nous signalerons le *Plan méthodique sur la construction des sciences nouvelles et la reconstruction des sciences incomplètes* (Paris, Arthur Rousseau, in-8 de 16 p.). L'auteur, M. François David, juge suppléant au tribunal de Nantua, se met à la disposition

des personnes qui voudraient écrire un ouvrage scientifique d'après ce plan.

— Le 22e fascicule du *Dictionnaire général de la langue française* (Paris, Ch. Delagrave) nous conduit de PANICULÉ à PIS. Parmi les articles curieux de ce fascicule nous signalerons les suivants : *Papier, Parler, Parole, Pas, Pensée, Personne.*

— Les amis des mathématiques sauront gré à la Société mathématique de France de publier les *Œuvres d'Évariste Galois* (Paris, Gauthier-Villars, gr. in-8 de x-61 p.), et liront avec le plus vif intérêt la belle Introduction de M. Em. Picard.

— On trouvera l'explication de ce que M. Arnaudeau nomme les *Triangulaires* et un spécimen des tables qu'il se propose de publier dans une brochure fort courte : *Table de triangulaires de 1 à 100,000* (Paris, Gauthier-Villars, in-8 de xx-36 p.), publiée depuis quelque temps déjà. Peut-être pourraient-elles, dans certains cas, remplacer les logarithmes et la trigonométrie ; d'ailleurs elles facilitent les multiplications de facteurs considérables ; et leur usage, s'il se généralise, rendra service à tous ceux qui sont obligés d'effectuer de longs et fastidieux calculs.

— C'est une bien modeste religieuse de Grenoble et de Paris dont la vie est donnée par M. Charles Maignen, prêtre des FF. de Saint-Vincent de Paul, dans l'opuscule : *Sœur Marie-Aloyse de l'Amour de Dieu, religieuse rédemptoristine, Marie Hello* (Paris, Patronage de N.-D. de Nazareth, in-8 de 51 p.). Nous en connaissons peu dont la lecture soit aussi captivante; c'est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'émotion.

ALSACE. — Dans sa brochure sur *Brace et les Origines de Belfort* (Belfort, Devillers, in-8 de 35 p. Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*), M. F.-G. Dubail-Roy discute certaines opinions que M. Kleinclausz a exprimées dans son étude sur les *Origines de la ville et de la commune de Belfort et la Politique de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard,* publiée en 1895 dans le *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation.* M. Kleinclausz rattachait le pays de Belfort au comté de Bourgogne et rejetait la « tradition conservée parmi les Belfortains qui place à Brace le berceau de la ville de Belfort. » M. Dubail-Roy passe en revue un grand nombre d'auteurs et de documents qui vont à l'encontre de la thèse de M. Kleinclausz et qui nous paraissent donner raison à M. Dubail-Roy.

— Le même érudit nous donne une brochurette extraite du *Bulletin de la Société d'embellissement de Belfort* intitulée : *La Croix de l'Espérance et la Miotte* (Belfort, imp. du Journal *la Frontière*, in-8 de 8 p.). Cet opuscule relève à la fois de l'histoire et de l'archéologie locales et aussi du folk-lore.

— En quatre chapitres intitulés : I. *L'Origine du château et de la ville de Belfort (1125-1282)* ; II. *Renaud de Bourgogne et les Franchises de Belfort de 1307 (1282-1321)* ; III. *Jeanne de Montbéliard, comtesse de Ferrette, etc., et dame de Belfort (1321-1350) ;* IV. *Les Premiers Temps de la domination autrichienne (1350-1400)*, M. Henry Bardy a écrit une *Étude historique sur Belfort* (XIIIe *et* XIVe *siècles)* (Belfort, Devillers, in-8 de 75 p. *Extrait du Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*). On trouve là de nombreux détails historiques qui intéressent non seulement le Territoire actuel de Belfort, mais aussi le pays de Montbéliard et même la Franche-Comté ancienne. Le présent travail aura une suite qui conduira probablement M. Bardy jusqu'à une époque rapprochée de la nôtre.

BOURGOGNE. — En France, tout est tellement centralisé que si quelques trop rares publications parisiennes autorisées ne signalaient pas à l'attention générale les mémoires des principales sociétés savantes, les études, souvent sérieuses, parfois originales, qui voient le jour en province, passeraient inaperçues pour beaucoup d'intéressés. Par exemple, voici pour 1896, les *Mémoires de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune*

(Beaune, imp. A. Batault, in-8 de 372 p., avec 2 très belles planches). Beaune n'est pas une capitale ; elle ne possède ni Facultés, ni Académie, ce qui ne l'empêche pas de livrer annuellement à une publicité à laquelle nous serons toujours heureux de contribuer, un beau et bon volume. Le dernier paru, que nous venons de parcourir, se compose d'un certain nombre de travaux que nous allons mentionner sommairement. Nous voudrions pouvoir insister au moins sur trois études ; savoir : *Essai historique sur les seigneurs d'Ivry et de Corabœuf*, par M. Ch. Bigarne; — *Monographie sur l'église de Pommard*, par M. l'abbé Voillery, et principalement sur les *Légendes, contes et dialogues de la veillée, en patois bourguignon*, par M. Émile Bergeret. Mais le manque de place s'y oppose. Disons simplement que ces trois parties du volume offrent un intérêt réel. Nous signalerons ensuite : *Étude sur le patois bourguignon*, par M. Paul Latour ; — *Recherche des feux de la ville de Beaune et de ses annexes depuis 1285* (suite), par M. Ed. Quantin ; — *Délimitation de la justice et seigneurie d'Écutigny*, par M. l'abbé Boudrot ; — *Henry Clémencet*, par M. Ed. Quantin ; — *Note sur l'étymologie du nom du Faubourg de la Bretonnière, à Beaune*, par M. Ch. Aubertin ; — *Excursion au Beuvray, septembre 1896*, par M. A. Molin. — *Supplément à Courtépée*, par M. l'abbé Bredault.

Bretagne. — Nous sommes heureux de voir la rapidité relative avec laquelle se succèdent les fascicules du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* Le fascicule vingt-septième qui vient de paraître (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8 de p. 161-320), nous conduit de *Condomme* à *Corolleur*. Les articles qui nous ont paru les plus importants et les plus curieux sont, avec celui qui est consacré à saint *Corentin*, l'article sur les *Corbière* (notamment le ministre de la Restauration, le publiciste et satirique Édouard et son fils Tristan, l'un des « poètes maudits, » et l'article sur les *Cornulier*. Combien il serait désirable de voir chacune de nos provinces dotées d'un aussi merveilleux répertoire !

Champagne. — Si l'on ouvre le volume daté de 1896 des *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne* (Châlons-sur-Marne, impr. Thouille, in-8 de 560 p., avec 8 planches hors texte et des vignettes dans le texte) on est tout de suite frappé par l'étude considérable que M. Guillemot a consacrée à *Faux-Fresnay ancien et moderne*. Cette monographie très complète occupe les pages 169 à 526 du volume. Il nous paraît impossible que l'auteur néglige de faire un tirage à part de cet important travail. S'il s'y décide, nous l'engageons dès à présent à y joindre au moins une vue et un plan de Faux-Fresnay à l'époque actuelle et surtout à ne pas oublier une table des matières et une table onomastique dont l'absence ici est regrettable. Il convient aussi de signaler : *Le Chevalier de la Touche, étude artistique*, par M. Armand Bourgeois ; — *Châlons souterrain*, communications faites par M. Moignon; — *Présentation d'une meule-polissoir néolithique*, par M. Schmit ; — *Nouvelles Localités de plantes rares dans le département de la Marne*, par M. Devauversin.

Dauphiné. — La librairie Gratier, à Grenoble, met en souscription, pour paraître au printemps, un volume de grand luxe sur le massif de la Grande-Chartreuse, par M. Henri Ferrand. De son côté la librairie Falque et Perrin annonce la publication prochaine de *Nos Alpins*, avec nombreuses illustrations de M. Tezier. Les prospectus illustrés font pressentir des publications de toute beauté. Les prix seront augmentés dès l'apparition des volumes dont on prévoit l'épuisement rapide.

— Les Aiguilles d'Arves, qui se dressent comme trois pains de sucre alignés entre la Savoie et les Hautes-Alpes, sont célèbres dans le monde de Alpes, en raison de l'originalité de leur forme et des difficultés que présente leur escalade. Sous ce titre : *Aiguille méridionale d'Arves* (Turin, Club alpin italien, in-8

de 16 p.), M. Agostino Ferrari, étudie avec beaucoup de clarté et de soin la plus fameuse des aiguilles ; deux gravures saisissantes sont jointes.

— C'est une biographie complète, vivante, semée de détails typiques, que M. Raoult, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, consacre à l'un de ses prédécesseurs : *Éloge de Émile Gueymard* (Grenoble, Drevet, in-8 de 16 p.). Gueymard fut un savant aussi distingué que simple et modeste ; il a touché à toutes les branches des sciences, mais il a surtout cherché à être utile ; son nom est resté populaire dans la province dauphinoise. Un beau portrait est ajouté.

— M. Charles Robert, alpiniste suisse, ne limite pas ses adorations. Sa brochure : *En Dauphiné* (Genève, Kündig, in-8 de 64 p.), est celle d'un touriste aimable, indépendant, qui a su tout voir, tout observer ; ses appréciations sont justes et les Dauphinois se délecteront à leur lecture. Les grandes montagnes du pays revivent en des phototypies soignées.

— A toute époque l'attention s'est portée sur ces abîmes souterrains que le peuple considérait avec quelque crainte, ce qui ne l'empêchait pas d'y précipiter les bestiaux crevés et d'empoisonner ainsi les sources et même les cours d'eau naissants. Depuis peu seulement, ces gouffres ont été soumis à des investigations sévères, singulièrement dangereuses, qui ont popularisé le nom de M. Martel, en raison de leur importance scientifique et de leur nature mystérieuse. Dans trois nouvelles plaquettes: *Sous Terre ; — 4e et 5e explorations de Padirac ; — Les Abîmes du Dauphiné* (in-8 de 46, 30 et 60 p.), nous voyons s'étendre, même à l'étranger, le champ des recherches de l'auteur, et cette fois c'est surtout le Dauphiné qui entre en scène pour la première fois. Des plans, des coupes, de belles gravures s'intercalent à point, pour rappeler que ce n'est pas un conte des *Mille et une Nuits* qui est réveillé.

Franche-Comté. — M. Émile Longin nous donne un travail très érudit sur *Lure pendant la guerre de Trente Ans* (Vesoul, Louis Bon, in-8 de 132 p.). A cette époque, Lure, enclavé dans la Franche-Comté, relevait de l'Empire. Assiégée, prise et reprise par les divers partis alors en présence, la petite cité qui sut bravement se défendre, avec succès parfois, ne passa point des jours heureux en ces temps troublés. Par le traité de Munster (1648), elle fit retour à l'Empire, ce qui, aujourd'hui n'empêche pas ses habitants d'être d'excellents Français, car ils ont largement fourni la preuve de cette qualité, en 1870-1871, en concourant à la défense héroïque de Belfort. L'étude de M. Longin, outre les copieuses notes dont elle est enrichie, est appuyée par quarante-cinq pièces justificatives du plus réel intérêt. Qu'il nous soit permis cependant de regretter ici l'absence d'un plan et d'une vue de la ville ancienne.

— Nous recevons deux plaquettes intitulées : *Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire de Marnay, 7e réunion annuelle* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 24 p.) et *Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire d'Ornans, 13e réunion annuelle* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 22 p.). Dans cette dernière, nous remarquons une curieuse *Histoire de la musique d'Ornans,* que M. le chanoine Suchet raconte en des termes aussi amusants que possible. Ceux qui voudront écrire sur la capitale de la vallée de la Loue devront consulter ce fascicule : la gaieté du docte chanoine ne nuit en aucune façon à l'exactitude des renseignements que lui fournissent ses souvenirs personnels. — La brochure première annoncée nous offre, avec un excellent discours du même M. Suchet, un « poème en deux chants » trop courts à notre gré, mais parfaits, de M. l'abbé Garnier, curé de Mollans. Dans ce poème, un colonel et un docteur en médecine, anciens élèves du petit séminaire de Marnay, sont célébrés avec autant de cœur que d'esprit.

— M. du Rizou vient de publier un petit volume de *Lettres de vacances* (Besançon, Marion ; Alexandre, in-8 de 173 p.) d'où la mélancolie est absolu-

ment bannie. Déjà le même écrivain nous avait donné en 1894 (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 473) un joli recueil : *De Chaudane au Risoux*, qui n'était autre que le frère aîné de celui que nous signalons aujourd'hui. L'auteur nous promène tour à tour dans le haut Jura, en Suisse, à la Bourboule. L'ensemble produit assez bien l'effet de fins dessins, chauds et brillants, qui seraient, par un tour de force, exécutés sur une toile d'araignée. Dans le volume de 1894, M. du Rizou nous racontait ses impressions au *Chalet Amat* (p. 123-128) dont nous retrouvons l'écho dans ses *Lettres de vacances* (p. 17-24) sous le titre : *Une Promenade à Saint-Cergues*. Si l'on veut se faire une idée de la manière dont ces excursions sont narrées, il faut remonter au siècle dernier où certains auteurs savaient amuser nos arrière-grands-pères en leur contant leurs petits voyages au moyen de relations en prose et en vers qui sont restées dans notre littérature. M. du Rizou procède de ces humoristes, directement.

— Le Mont-Vaudois, près Héricourt, est universellement connu depuis l'échec de Bourbaki dans l'Est, pendant l'année terrible. Aussi le travail de M. Félix Voulot : *Enceinte et vallum funéraires du Mont-Vaudois, près Héricourt* (Belfort, Devillers, in-8 de 16 p. avec 10 planches. Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation)* est-il appelé à piquer la curiosité bien au delà de la région qui l'intéresse spécialement. M. Voulot a découvert dans ce vallum dont il fait la description minutieuse, quatre tumuli renfermant un certain nombre de squelettes et d'objets divers. D'après l'auteur, il faudrait conclure « que la grande majorité des instruments tirés du Mont-Vaudois appartient... à une période qu'on peut nommer mésolitique. » Recommandé aux fervents de la préhistoire.

— Le dernier volume paru des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, qui porte la date de 1897 (Lons-le-Saunier, L. Déclume, in-8 de 341 p., avec 2 planches) ne renferme que trois études ; mais la qualité remplace ici largement et avantageusement la quantité. Le *Polybiblion* a déjà parlé avec quelques détails des deux premières : *Les Chevaliers du noble et hardy jeu de l'arquebuse de la ville de Dole*, par M. Julien Feuvrier, archiviste de la ville de Dole, (t. LXXIX, p. 475) et *l'Instruction primaire dans le département du Jura pendant la Révolution*, par M. H. Libois, archiviste du Jura (t. LXXX, p. 186-187). Quant à la dernière : *Le Couvent des grands Augustins et le Collège de Saint-Amour*, par M. Maurice Perrod, c'est à la fois un chapitre très intéressant des annales particulières de la petite ville de Saint-Amour et une bonne contribution à l'histoire de l'enseignement en Franche-Comté.

Guyenne et Gascogne. — L'on faisait grand cas au moyen âge des armes blanches fabriquées à Bordeaux « dont le taillant était si dur que plus ne pouvait. » Jusqu'à une époque récente les historiens s'accordaient à placer le centre de fabrication de ces armes dans le chef-lieu de la Gironde. Mais un archéologue lyonnais, M. Giraud, a prétendu que le Bordeaux des textes s'appliquait à une petite localité de la Savoie, Bordeau, près du lac du Bourget. Le savant archiviste de la Gironde, M. Brutails, reprenant *la Question des épées de Bordeaux* (*Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-ouest*, 1er février 1898. Bordeaux imp. G. Gounouilhou, in-8 de 7 p.), montre avec force la vanité des arguments invoqués par M. Giraud et revendique avec raison, semble-t-il, pour la cité girondine l'honneur d'avoir fabriqué ces rudes épées.

Languedoc. — La Société archéologique du Midi de la France publie la suite et la fin du tome 1er de l'*Album des monuments et de l'art ancien du Midi de la France* déjà ici mentionné (Toulouse, Privat, in-fo. p. 73 à 158). Voici les sujets traités dans cette seconde partie du tome I : *L'Église Saint-Sernin de Toulouse*, par M. Anthyme Saint-Paul ; — *La Ferronnerie Louis XVI à Toulouse*, par le baron de Bouglon ; — *Les Colonnes gallo-romaines de l'église*

Notre-Dame la Daurade, par M. Joseph de Malafosse ; — *L'Église Saint-Nazaire de Béziers*, par M. Noguier ; — *Les Vieilles Maisons de Béziers ; l'hôtel de Jean de Bernuy* (lycée national de Toulouse), par M. Joseph de Malafosse ; — *La Loge de Mer et l'architecture civile à Perpignan*, par M. J. A. Brutails ; — *Le Château de Foix* par M. Pasquier. Chaque notice est accompagnée d'une bibliographie et ornée d'admirables gravures.

— M. l'abbé Reure, à qui nous devons déjà plusieurs publications fort intéressantes, nous donne une curieuse étude sur *la Presse politique à Lyon pendant la Ligue (24 février 1589 — 7 février 1594)*, (Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 61 p. Extrait de *l'Université catholique*). Des renseignements fort complets et bien groupés nous font connaître la législation relative à la presse politique, le mouvement de cette presse, la façon dont s'imprimaient et se distribuaient les pamphlets, la tendance et le ton général de ces publications volantes. Dans la conclusion, l'auteur, débordant quelque peu de son cadre, s'attaque aux historiens qui regardent la Ligue comme ayant échoué piteusement ; et il dit, non sans justesse : « La sainte Union a triomphé dans sa pensée fondamentale, qui était l'exclusion d'un prétendant hérétique ; finalement c'est bien le Roi qui a capitulé devant la Ligue. »

Limousin.— Mgr Barbier de Montault a trouvé dans la succession du regretté Palustre le dessin d'*Une Croix d'autel du* XIVe *siècle en émail champ levé de Limoges* sur laquelle il appelle l'attention des archéologues (Extrait du *Bulletin scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. XIX, Brive, imp. Roche, in-8 de 7 p.) ; il nous fait fort bien connaître cette œuvre remarquable par son exécution et par son symbolisme.

Normandie.— Sous le titre : *Un Défenseur de Louis XVI au 10 août* (Alençon, A. Herpin, in-4 de 7 p.), M. René de la Noë a raconté le supplice d'un brave homme, qui, d'après l'accusation elle-même, n'aurait fait que son devoir en distribuant à boire aux factionnaires chargés de repousser l'émeute en leur disant pour les encourager : « Ça ira ! » Tout autour de ce petit épisode, M. de la Noë a groupé des réminiscences intéressantes.

Poitou. — L'un des maîtres de l'archéologie chrétienne à notre époque, Mgr Barbier de Montault, entreprend la publication d'une *Revue d'archéologie poitevine* (Poitiers, H. Oudin. Mensuelle, 12 fr. par an). Quelques phrases empruntées au programme donneront bien l'idée de l'objet que l'on se propose ici : « La revue sera illustrée.... L'archéologie sera exclusivement notre domaine. Nous repoussons systématiquement tout ce qui est proprement histoire et document écrit, qui peuvent trouver leur place ailleurs. On ne fait pas assez d'archéologie en Poitou, nous tenons à combler cette lacune. Nous ferons la plus large part à l'art et à l'industrie... Nous circonscrivons notre action à l'ancien Poitou, plus particulièrement aux départements de la Vienne et des Deux-Sèvres. » Le nom seul du directeur, la compétence des collaborateurs dont il s'est entouré (citons seulement le R. P. Dom Besse, le R. P. de la Croix, l'abbé Bossebœuf, M. de Farcy, le capitaine Espérandieu), les belles reproductions dont chaque fascicule est accompagné, la modicité du prix, nous paraissent de solides garanties d'un succès que nous souhaitons de tout cœur : le Poitou donne un exemple qui mérite d'être suivi par d'autres provinces.

— Mgr Barbier de Montault extrait de cette *Revue* une curieuse notice qu'il consacre à *Une clochette à main du* XVIIe *siècle*, que M. le curé de Varennes a adaptée à sa chapelle personnelle (Poitiers, imp. Oudin, in-8 de 6 p. avec pl.). Le savant archéologue ne pense pas que telle ait été la destination primitive de l'objet, qu'il croit avoir été fabriqué pour l'usage civil.

Provence. — L'on doit à M. l'abbé Chaillan une importante publication sur une vieille école papale du diocèse d'Aix (*Le Studium papal de Trets au*

XIVe *siècle*. Aix-en-Provence, in-8 de 147 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie d'Aix*, tome XVII). La brochure contient : une *Lettre* de M. le chanoine Ulysse Chevalier, où de grands éloges sont donnés à la publication par le plus compétent des juges ; une *Introduction* de l'éditeur ; le texte du manuscrit du Vatican : *Rationes Scholarum de Trets*, sorte de livre de raison du Collège fondé à Trets, en 1363, par le pape Urbain V, enfin une *Table analytique* où sont très bien indiquées toutes les choses nouvelles relatives à l'histoire ecclésiastique, à la numismatique, à l'économie domestique, à l'industrie, aux coutumes que renferme le texte, si soigneusement édité et si savamment commenté par M. l'abbé Chaillan.

— M. Charles d'Ille consacre une touchante notice à un des meilleurs avocats et des meilleurs magistrats de notre temps *(Henry Boissard*. Aix, imp. Makaire, gr. in-8 de 13 p. Extrait de l'*Écho des Bouches-du-Rhône)*. Il était difficile de mieux louer celui qui défendit avec une si vaillante éloquence Mgr l'archevêque d'Aix devant la cour de Paris et dont le talent et les vertus faisaient honneur à la France chrétienne.

— On lira avec intérêt *les Trois Rois*, *Fragment d'un mystère inédit du* XVe *siècle*, découvert et publié par M. J. Isnard, archiviste des Basses-Alpes (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 20 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique*). Le travail de M. Isnard est précédé d'un rapport de M. Paul Meyer qui fait valoir l'importance du fragment de mystère conservé dans les archives municipales de Manosque.

— M. le chanoine Marbot a complété la belle étude de M. Charles de Ribbe sur *les Fiançailles et les mariages en Provence à la fin du moyen-âge* (Montpellier, 1896), en étudiant spécialement *la Célébration du mariage à Aix au* XVe *et* XVIe *siècles* (Aix-en-Provence, imp. Garcin, gr. in-8 de 22 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie d'Aix*, tome XVII). C'est d'après le rituel imprimé à la fin du bréviaire aixois de 1499, un des plus précieux joyaux de la Méjanes, que M. l'abbé Marbot nous dit, de la façon la plus précise et la plus détaillée, comment à Aix, au XVe siècle et au XVIe, s'administrait le sacrement de mariage.

—*Nice en carnaval* : tel est le titre du nouvel abum que fait paraître le dessinateur Mars. En 65 aquarelles et dessins, soulignés de légendes amusantes, un peu légères parfois, et encadrés d'un texte documenté, l'artiste fait revivre d'une plume alerte la vie d'étourdissante gaieté qui caractérise les fêtes carnavalesques de Nice : *Corsi*, cavalcades, batailles de fleurs et de confetti, bals populaires, redoutes, *veglioni*, bal de l'Escadre en rade de Villefranche (Album in-8, Société française d'éditions d'art, L.-M.May.)

ALSACE-LORRAINE. — Saluons sympathiquement le premier fascicule d'un recueil qui sera considérable : *Mettensia. I. Mémoires et documents publiés par la Société nationale des antiquaires de France. Fondation Auguste Prost* (Paris, Klincksieck, gr. in-8 de 166 p.). Ce fascicule contient : un portrait de J.-A. Prost (1817-1896) ; un éloge par M. A. de Barthélemy de ce grand travailleur qui, « par son testament en date du 7 février 1894, a voulu qu'un recueil fut consacré, sous le titre de *Mettensia*, à la publication de documents et de travaux relatifs à l'histoire de Metz et des régions environnantes ; » un extrait du testament ; le programme de documents et travaux à publier dressé par le donateur ; une lettre de M. Léopold Delisle, du 2 février 1894, pour remercier M. Prost, de vouloir bien offrir à la Bibliothèque nationale les matériaux par lui amassés sur l'histoire de Metz et de la Lorraine ; une notice biographique sur A. Prost, par Eugène Lefèvre-Pontalis, suivie d'une bibliographie spéciale en 139 nos ; le Catalogue des manuscrits, imprimés et estampes relatifs à l'histoire de Metz et de la Lorraine, légués à la Bibliothèque nationale par M. Prost, catalogue rédigé par M. H. Omont.

Angleterre. — La maison George Redway, de Londres, met en vente un ouvrage de M. R. Farquharson Sharp, du Musée britannique, appelé à rendre des services à tous ceux qui s'occupent de littérature et de bibliographie anglaises : *A Dictionary of English authors, biographical and bibliographical.* L'ouvrage comprend 700 notices consacrées à des écrivains anglais depuis 1400 jusqu'à nos jours.

Belgique. — L'Université catholique de Louvain possède un séminaire historique, qui est dirigé par M.l'abbé Alfred Cauchie,où l'on travaille bien, comme on en peut juger par les travaux qu'il a déjà produits et par le rapport, que nous avons sous les yeux, du secrétaire,M. l'abbé Van Hove,sur les études faites dans l'année 1896-1897 : *Université catholique de Louvain. Séminaire historique. Rapport sur les travaux pendant l'année 1896-1897* (Extrait de l'*Annuaire* de l'Université. Louvain, imp. de J. Van Linthout, in-8 de 42 p.). C'est ainsi que MM. Dens et Maere ont étudié *l'Organisation de la nonciature en Flandre (1596-1795)*. M.l'abbé Cauchie a établi au sein de son séminaire des conférences historiques, où les étudiants se communiquent le dépouillement qu'ils font des revues, les résultats de leurs recherches sur tel point d'histoire d'après les récents travaux.

— L'un des membres qui ont pris une part active à ces travaux, M. l'abbé René Maere, a donné dans le *Muséon* les résultats d'une étude qu'il y avait présentée touchant *les Récentes controverses sur l'apostolicité des églises des Gaules* (s. l. n. n. d'i., in-8 de 22 p.). Il s'est surtout appliqué à examiner les objections faites par Mgr Bellet à l'ouvrage de M. l'abbé Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule.* Les conclusions de cette dissertation sont que le travail du savant directeur de l'École française de Rome ne se trouve point ébranlé par les attaques qu'on a dirigées contre lui.

— L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour 1898 (Bruxelles, F. Hayez, in-16 de 212 p.) comprend deux notices biographiques : l'une, due à la plume de M. J. Stecher, fait revivre sous nos yeux Alphonse Le Roy (28 juillet 1822-2 mars 1896),brillant professeur, philosophe, littérateur et archéologue liégeois ; la seconde, par M. P. Thomas,est consacrée à Auguste Wagener (2 juin 1829-14 mai 1896), philologue distingué.

Espagne. — Notre collaborateur M. le comte Th. de Puymaigre a extrait de la *Revue des Questions historiques* de juillet dernier une curieuse et savante étude sur *la Légende des sept infants de Lara d'après un livre récent* (Paris, bureaux de la Revue, gr. in-8 de 14 p.). Avec sa haute compétence il analyse et apprécie le remarquable travail spécial de Don Ramon Menendez Pidal (Madrid, 1896) qu'il complète sur quelques points.

— Partant d'un essai de M. Despeyrous sur les quantités imaginaires, M. Dominguez Berruetta, professeur à la Faculté libre des sciences de l'Université de Salamanque, s'est efforcé de donner l'*Idée d'une généralisation de l'imaginaire*, et d'un mode particulier de représentation des quantités complexes dans l'espace (Salamanca, in-8 de 19 p.).

Italie. — Nous signalons avec plaisir la première partie du t. XV, 3e série, (1897) des *Atti e memorie della R. deputazione di storia patria* parue assez récemment (Bologne, tip. Alfonso Guaragnani ; R. deputazione di storia patria, in-8 de xiv-216 p.). Cette partie se réfère au premier semestre de 1897 et comprend, outre les actes de la société et la liste des membres, trois mémoires fort intéressants. Le premier est une courte mais substantielle notice de M. Egidio Calzini sur Pace di Maso del Bambase ou Bombace, l'architecte forlivois auquel on doit l'oratoire de Saint-Sébastien de Forli, construit à l'extrême fin du xve siècle. Dans le second mémoire, M. F. Bordari nous donne une étude qui sera continuée dans les livraisons suivantes des *Atti*, sur Bologne à l'époque de la ligue lombarde : il

expose quelles étaient les institutions communales de Bologne au moment de la descente en Italie de Frédéric Ier, en examine les rapports avec la féodalité et avec les constitutions des autres communes d'Italie ; il retrace l'assujétissement de Bologne après la diète de Roncaglia et le développement des institutions impériales ; il nous fait assister à la réaction contre l'Empire et à l'adhésion de la cité à la ligue lombarde. Le troisième mémoire forme un complément considérable à la biographie de Catarina Sforza publiée il y a quelques années par M. Pier Desiderio Pasolini. Dans ce supplément, le savant écrivain étudie à nouveau quelques questions (le dénonciateur de Girolamo Olgiati, la mort de Roberto Malatesta, la lutte avec les Borgia, etc.), et nous offre la reproduction ou l'analyse de quatre-vingt onze documents nouveaux ; un appendice contient une dissertation sur les légendes et un portrait graphologique de Catherine par M. Crépieux-Jamin. Des gravures et des fac-similés ajoutent à l'intérêt de ce mémoire ; nous noterons particulièrement un beau portrait de Jean Galéas Sforza, le frère de Catherine, et une lettre olographe de cette femme remarquable à Laurent de Médicis.

— M. Jules Camus vient de tirer du t. V, série III, de la *Miscellanea di storia italiana* une fort intéressante notice sur *la Venue en France de Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, et l'Inventaire de ses joyaux apportés de Lombardie* (Turin, François Casanova, gr. in-8 de 64 p.). Les négociations qui ont précédé le mariage de Valentine avec Louis d'Orléans, frère de Charles VI, les raisons qui ont retardé sa venue en France, la façon dont s'est accompli le voyage, sont exposés ici à l'aide de documents inédits dont soixante-douze sont reproduits ou analysés à l'appendice. La partie la moins curieuse de cet excellent travail n'est pas l'Inventaire des joyaux de la duchesse, qui ne comprend pas seulement les joyaux proprement dits, les tentures, les livres et la vaisselle qui la suivirent de Lombardie en France, mais aussi le riche présent de vaisselle d'or, d'argent doré, ou d'argent pur que lui fit la ville de Paris.

— La collection des *Manuels Hoepli* vient de s'enrichir d'un agréable petit livre de M. Luca Beltrami sur Manzoni (*Alessandro Manzoni*, Milan, Hoepli, in-16 de 193 p.). On y trouvera, revue et augmentée, la très attachante biographie de Manzoni, fondée en grande partie sur la correspondance de l'illustre écrivain, que M. Beltrami avait écrite pour la belle édition des *Fiancés* qui a été annoncée ici-même, d'utiles notes biographiques, et un appendice, neuf et curieux, sur les éditions illustrées des *Fiancés*. Ce volume est lui-même illustré, et l'on peut dire qu'il l'est d'une manière vraiment heureuse. L'illustration comprend, tout d'abord, quelques fac-similés de l'écriture de Manzoni, à différentes époques de sa vie, et la reproduction de plusieurs portraits du grand romancier ou de membres de sa famille ; mais ce qui la rend particulièrement piquante, c'est que les éditeurs ont emprunté, tant à la grande édition, publiée en 1840-1842, sous les yeux et par les soins de l'auteur, qu'à celle qu'ils ont eux-mêmes récemment entreprise, un certain nombre de planches, se rapportant autant que possible aux mêmes sujets. De la sorte, certaines scènes des *Fiancés* se trouvent représentées deux fois, à peu de pages de distance, interprétées ici par Francesco Gonin ou par Riccardi, dans le goût et dans la manière un peu sèche de leur époque, là, dans un style bien différent et avec une grande originalité, par G. Previati. Le rapprochement est des plus intéressants.

— Nous sommes heureux de rappeler l'attention, comme nous l'avons fait les années précédentes, sur les belles œuvres fondées à Valle di Pompei pour les orphelines abandonnées et pour les fils des prisonniers par le commandeur Bartolo Longo. Voici le *Calendario del santuario pontificio di Pompei* (Valle di Pompei, scuola tipogr. dei figli dei carcerati, in-16 de 256-96 p.) qui, pour l'année 1897, contient encore, avec le calendrier, fort développé, de touchantes histoires d'enfants et de fillettes admis par l'œuvre. On y trouvera aussi des détails, avec illustra-

tions, sur les nouvelles constructions, et sur les arts et métiers à l'hospice. Rappelons que l'élégant petit volume se vend au profit de l'œuvre (0 fr. 50).

— Sous le titre de *Rivista d'Italia* viennent de se fondre deux revues italiennes : *l'Italia* et la *Vita italiana*. Le nouveau recueil se publie par fascicules mensuels de plus de 200 p. in-8 sous la direction de M. le comte Domenico Gnoli et par les soins de la maison d'édition « Dante Alighieri. » Le plan, fort bien conçu, comporte, outre des articles originaux, des revues littéraire, dramatique, artistique, historique, musicale, politique, etc., des notices nécrologiques et bibliographiques, une chronique et un dépouillement des revues étrangères. Pour donner une idée du recueil, nous indiquons les principaux articles contenus dans les numéros de janvier et de février : A. Venturi : *Le Génie de Nicola Pisano ;* F. d'Ovidio : *Don Luigi Tosti ;* F. Nencini : *Les Poésies de Bacchilide ;* G. Barzellotti : *Les Essais de Gaetano Negri ;* O. Zanotti Bianco : *Éclipse de soleil ;* P. Petrocchi : *La Jeunesse d'Alessandro Manzoni ;* G. Carducci : *De trois chansons patriotiques de Léopardi ;* A. Chiapelli : *L'Idée de la paix internationale ;* L. Capuana : *Alphonse Daudet ;* P. Kristeller : *L'Exposition de portraits au Cabinet des estampes ;* I. Del Lungo : *Marco Tabarrini.* Ajoutons-y des poésies de D. Gnoli et d'A. Graff, une nouvelle de U. Fleres et un drame de E. A. Butti. L'abonnement, de 20 fr. pour l'Italie, est de 25 fr. pour l'Union postale.

— La Société italienne pour la diffusion et l'encouragement des études classiques commence la publication d'une revue qui lui sert d'organe : *Atene e Roma*, titre du recueil, en indique assez bien le caractère (Bimestriel, 66, via Faenza, Florence, 8 fr. par an).

Russie. — Les laboratoires de pharmacologie, de physiologie, d'histologie, de l'Université impériale de Kazan nous ont envoyé successivement les thèses ci-dessous énumérées, format in-8, ornées de planches finement lithographiées : *Sur le rôle de la rate dans la formation des globules rouges du sang,* par D. Poloumordvinov, 1895 (131-viii p., avec un graphique. — *Matériaux pour l'anatomie et la physiologie des urétères* (Recherches anatomiques et expérimentales, par S. A. Protopopov, 1896 (iii-169 p., avec trois planches). — *Sur les terminaisons nerveuses dans les organes sexuels mâles chez les mammifères et chez l'homme,* par Timoféev, 1896 (160 p. avec cinq planches). — *Des néoplasies intracellulaires dans le cancer* (Recherches pathologico-histologiques) par A. Rébrovski (1896, 190-v p., avec une planche). — *Sur les nerfs vaso-moteurs de la rétine,* par A. Elinson, 1896, (47 p., avec cinq planches). — *Sur les terminaisons nerveuses dans le larynx et la trachée-artère des mammifères,* par A. K. Plochko, (1896, iv-131 p., avec trois planches).

Turquie. — La signature des préliminaires de la paix a provoqué un certain réveil intellectuel dans le monde grec et turc ; car, depuis l'ouverture des hostilités, les presses, on peut le dire, avaient cessé de gémir. Le *Syllogue littéraire* a reçu l'autorisation de rouvrir ses séances à partir du 1/13 novembre ; peut-être pourra-t-il enfin faire paraître son *Annuaire*, qui est sous presse depuis un an. Toutefois, le *Neologos*, le plus grand journal grec de Constantinople, a dû se transporter à Athènes, et il ne semble pas devoir reparaître jamais sur les rives du Bosphore, où cette feuille laisse un grand vide. Quant aux livres eux-mêmes, *apparent rari*. L'archimandrite Melissinos Christodoulos vient de publier, sur la paroisse, dont il est curé, une monographie assez étendue : *Αἱ Σαράντα Ἐκκλησίαι* (Constantinople, imp. du Patriarcat, in-8 p. xvi-288) ; mais on est loin d'y trouver tout ce que le titre semble promettre. C'est un de ces ouvrages d'une parfaite insignifiance, comme les Grecs modernes nous en fournissent en si grand nombre. — M. Christ Androustos est plus sérieux dans sa brochure de haute métaphysique : *Το Κακον παρὰ Πλάτωνι*, 2e partie (Constantinople, imp. Patriarcale, in-8 p. 64); mais combien incomplet encore ! — Nous en aurons fini avec les ouvrages

grecs quand nous aurons rappelé que la rentrée des classes nous a valu la profusion ordinaire de livres classiques, et que M. Man. Gédéon a trois ou quatre grandes publications sous presse ; elles y sont depuis deux ou trois ans déjà, à en croire les annonces.

— La facile victoire des Turcs a fourni à un officier supérieur turc l'idée de deux ou trois études d'art militaire. Ce sont de simples souvenirs rétrospectifs sur la guerre turco-russe. Nous en donnons les titres pour mémoire : *Quelques mots sur l'attaque et la défense de Constantinople* (Constantinople, Kiel, in-8 de 24 p. avec carte). — *Aperçu critique des passages du Danube pendant les guerres turco-russes depuis 1828 et des opérations respectives qui s'en suivirent* (Constantinople, Kiel, in-8 de VI-58 p. avec deux cartes). — *Étude critique des opérations en Turquie d'Asie pendant la guerre turco-russe en 1877-78, d'après des documents officiels* (Constantinople, Kiel, in-8 de VI-60 p. et sept cartes).

Tunisie. — Le R. P. A.-L. Delattre nous donne : *Marques céramiques grecques et romaines recueillies à Carthage*, de 1894 à 1897 (Tunis, imp. Rapide, gr. in-8 de 36 p. Extrait de la *Revue tunisienne*). Cette liste, qui fait suite à la série publiée en 1894 par l'éminent archéologue, sera, comme la précédente, favorablement accueillie par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la céramique et des relations commerciales.

États-Unis. — L'Université Johns Hopkins, à Baltimore, se propose de mettre à la disposition du public érudit la reproduction photographique du manuscrit cachmirien de l'Atharva Veda conservé à la Bibliothèque universitaire de Tubingue. Ce manuscrit est célèbre dans l'histoire de la littérature sanscrite ; Rudolf von Roth, à qui le manuscrit avait été donné, a depuis longtemps attiré dessus l'attention. Les sanscritistes ne pourront donc qu'applaudir à cette publication, dirigée par M. Maurice Bloomfield. Le volume, tiré à 200 exemplaires, se vendra 125 fr. C'est M. N. Murray, à Baltimore, qui centralise les souscriptions.

Publications nouvelles. — *La Sainte Bible polyglotte*, avec les références de l'hébreu, des Septante et de la Vulgate, des introductions, des notes, des cartes et des illustrations, par F. Vigouroux. *Ancien Testament*. Tome I. *Le Pentateuque*. 1er fasc. *La Genèse* (Paris, Roger et Chernoviz, in-8). — *Exposé de la doctrine catholique*, par P. Girodon (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Amour et la chûte*, par A. Blanc de Saint-Bonnet (in-8, Lecoffre). — *Le Droit de propriété de l'Église*, par l'abbé H. Buvée (in-8, Lyon, Vitte). — *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par R. Janssens, J. Servais et P. Leclercq. T.I, 3e livr. (in-8, Marescq). — *Institutiones psychologicae secundum principia S. Thomae Aquinatis ad usum scholasticum, accommodavit* T. Pesch. *Pars II. Psychologia anthropologica. (Volumen III totius operis)* (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Les Croyances de demain*, par A. Arréat (in-18, Alcan). — *L'Enseignement intégral*, par A. Bertrand (in-8, Alcan). — *L'Éducation présente*, par le Père Didon (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Régime socialiste*, par G. Renard (in-18, Alcan). — *Socialistes anglais*, par P. Verhaegen (in-18, Larose). — *Essai sur les finances communales*, par L. Paul-Dubois (in-18, Perrin). — *La Fatigue intellectuelle*, par A. Binet et V. Henri (in-8 cart., Schleicher). — *Névroses et idées fixes*, par le Dr P. Janet. I (in-8, Alcan).— *Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du second ordre, à deux variables indépendantes*, par E. Goursat. T. II (in-8, Hermann). — *Le Rythme du chant dit grégorien d'après la notation neumatique*, par G. Houdard (in-8, Fischbacher). — *La Musique à Paris, 1896-1897*, par G. Robert (in-18, Delagrave). — *L'Art chrétien en Italie et ses merveilles*, par P. Fontaine (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *Essais de philologie française*, par A. Thomas (in-8, Bouillon). —

La Cathédrale, par J.-K. Huysmans (in-18, Stock). — *Rétrogrades*, roman contemporain, par le Cte A. de Saint-Aulaire (in-18, Calmann Lévy). — *La Socialiste*, par P. Dubost (in-18, Perrin). — *La Course aux millions*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Sportmanomanie*, par Gyp (in-18, Calmann Lévy). — *Les Gattés de l'escadron*, par G. Courteline (in-18, Flammarion). — *L'Élégie en France avant le romantisme (De Parny à Lamartine)*, par H. Potez (in-18, Calmann Lévy). — *Médée*, par L. Mallinger (in-8, Fontemoing), *Essais de critique dramatique*, par A. Benoist (in-18, Hachette). — *La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque*, par H. Cochin (in-18, Bouillon). — *Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle*, par A. Henry (in-18 cart., Belin). — *Un Apôtre de l'union des Églises au* XVIIe *siècle. Saint-Josaphat et l'Église gréco-slave, en Pologne et en Russie*, par le R. Dom A. Guépin (2 vol. in-8, Oudin). — *Raymond de Durfort, évêque d'Avranches et de Montpellier, archevêque de Besançon*, par le chanoine F. Saurel (in-8, Champion). — *Le Révérend Père Jean Caubert, de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. P. Lauras (in-18, Téqui).— *L'Espionnage militaire*, par A. Froment (in-18, Juven). — *Dreyfus* -?- par le capitaine P. Marin (in-18, Librairie illustrée). — *Histoire contemporaine, de 1789 à nos jours*, par Piolet et Bernard (in-18, cart., Vic et Amat). — *Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe*, de Pons (de l'Hérault), publiés par L.-G. Pélissier (in-8, Plon et Nourrit).— *Mémoires du sergent Bourgogne (1812-1813)*, publiés par P. Cottin (in-18, Hachette). — *Siège de Paris*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Quelques salons de Paris au* XVIIIe *siècle*, par Mary Summer (in-18, May). — *Un Épisode de la renaissance catholique en Angleterre. Comment j'entrai au bercail*, par Lady Herbert of Lea (in-18, Perrin).—*Les Distractions de La Fontaine*, par R. Marchain (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres).— *Correspondance*, de V. Hugo, 1836-1882 (in-8, Calmann Lévy). — *Histoire complète de Mac-Mahon*, par L. Laforge. T. I. *1808-1870* (in-4, Lamulle et Poisson). — *Le Duc d'Aumale, 1822-1897*, par E. Daudet (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Duc d'Aumale*, par G. Vallat (in-8, Abbeville, Paillart). — *Les Œuvres et les hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-8, Lemerre). — *Dames d'hier et d'aujourd'hui*, par Mlle Blaze de Bury (in-18, Perrin). — *Ames d'élite, biographies de jeunes gens* (in-8, Lyon, Vitte). — *Catalogue des livres et documents imprimés du fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy*, dressé et publié par J. Favier (Nancy, Crépin-Leblond, in-8). — *Supplément à l'ouvrage sur les Elzevier de M. A. Willems*, par G. Berghman (in-8, Stockholm, imp. Iduns Tryckeri Aktiellag). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Colonies animales et la formation des organismes*, par Ed. Perrier. Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de xxxii-797 p. avec 2 pl. et 158 fig., 18 fr. — 2. *Évolution individuelle et hérédité. (Théorie de la variation quantitative*, par F. Le Dantec. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 398 p., cart., 6 fr. — 3. *Le Dynamisme absolu, suivi d'éclaircissements et de développements*, par Ch. Poirson. Lyon, Storck ; Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de 380 p., 6 fr. — 4. *Isopathie (Méthode Pasteur par voie interne, démontrant la certitude et l'unité de la science médicale)*, par le Dr Collet. Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de xii-300 p. — 5. *La Dosimétrie devant l'homœopathie et l'allopathie*, par le Dr Desjardin de Régla. Paris, Institut dosimétrique, s. d., gr. in-8 de 42 p. — 6. *Pasteur et ses élèves. Histoire abrégée de leurs découvertes et de leurs doctrines*, par J.-F. Boutet. Paris, Garnier, 1898, in-16 de xxviii-390 p., 3 fr. 50. — 7. *La Vie, mode de mouvement. Essai d'une théorie physique des phénomènes vitaux*, par Préaubert. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 310 p., 5 fr. — 8. *Le Développement mental chez l'enfant et dans la race*, par James Mark Baldwin. Trad. de l'anglais par M. Nourry et préf. de M. Marillier. Paris, ibid., in-8 de xiv-464 p., 7 fr. 50. — 9. *La Fatigue intellectuelle*, par A. Binet et V. Henri. Paris, Reinwald, 1898, gr. in-8 de 338 p. avec 90 fig. et 3 pl., 8 fr. — 10. *La Femme en prison et devant la mort. Étude de criminologie*, par Raymond de Ryckère avec préf. du prof. Lacassagne. Lyon, Storck ; Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de x-248 p., 6 fr. — 11. *Névroses et idées fixes*, par le Dr P. Janet. Paris, Alcan, 1898, gr. in-8 de 492 p., avec 68 fig., 12 fr. — 12. *Dyspepsies nerveuses et neurasthénie*, par le Dr P. Glatz. Paris, Alcan, 1898, in-12 de viii-340 p., 4 fr. — 13. *L'Hypnotisme franc*, par le R. P. M.-T. Coconnier. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 438 p., 3 fr. 50. — 14. *La Suggestion hypnotique est-elle licite ou illicite, naturelle ou diabolique ?* Conférence faite aux Facultés catholiques de Lyon, par l'abbé Élie Blanc. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1898, in-16 de 39 p. — 15. *Magnétisme vital. Expériences récentes d'enregistrement, etc.*, par Gasc-Desfossés avec préf. par le prof. Boirac. Paris, Soc. d'édit. scient., 1897, in-16 de xviii-330 p., 6 fr. — 16. *Le Problème de la dépopulation, questions du temps présent*, par le Dr J. Bertillon. Paris, Colin et Cie, 1897, in-16 de 80 p., 1 fr. — 17. *Précis d'anatomie comparée et de dissections, etc., etc.*, par A. Gruvel. Paris, Deyrolle, 1897, in-18 de 260 p. avec 294 fig., 3 fr. 50. — 18. *Traité complet de médecine pratique*. T. II. *Hygiène*, par le Dr Vigouroux. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-8 de 595 p., 8 fr. — 19. *La Tuberculose et son traitement hygiénique (notions pratiques)*, par P. Merklen. Paris, Alcan, s. d., in-32 de 190 p., cartonné, 0 fr. 60. — 20. *Hygiène de l'oreille et des sourds*, par le Dr Gelineau. Paris, Maloine, 1897, in-18 de 227 p., cartonné, 3 fr. — 21. *Des Éventrés. Étude anatomo-pathologique et mécanique de l'ombilic*, par le Dr Zabé. Paris, ibid., 1897, in-8 de xii-180 p., 12 pl. d'après nature, 4 fr. 50. — 22. *Des Accidents de la lithiase biliaire*, par le Dr J. Magnin, 2e édit. Paris, Vigot, 1898, in-18 de 162 p. — 23. *Un fléau social. L'Alcoolisme et ses remèdes*, par Maurice Vanlaer. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de viii-168 p., 2 fr. — 24. *De l'Alcoolisme*, par le Dr Barella. Bruxelles, Soc. belge de librairie, 1898, in-18 de 158 p. avec fig., 1 fr. — 25. *Un Émule de Vésale, Jean-Baptiste Canano (1515-1579)*, par le Dr P. Fabre. Montluçon, Imprimerie du Centre médical, 1898, gr. in-8 de 8 p. — 26. *Coup d'œil sur la géographie médicale, son passé, son présent, son avenir*, par le Dr P. Fabre. Paris, Steinheil, 1897, gr. in-8 de 24 p. — 27. *Contribution à l'histoire des remèdes ; quelques*

La Cathédrale, par J.-K. Huysmans (in-18, Stock). — *Rétrogrades*, roman contemporain, par le Cte A. de Saint-Aulaire (in-18, Calmann Lévy). — *La Socialiste*, par P. Dubost (in-18, Perrin). — *La Course aux millions*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Sportmanomanie*, par Gyp (in-18, Calmann Lévy). — *Les Gattés de l'escadron*, par G. Courteline (in-18, Flammarion). — *L'Élégie en France avant le romantisme (De Parny à Lamartine)*, par H. Potez (in-18, Calmann Lévy). — *Médée*, par L. Mallinger (in-8, Fontemoing), *Essais de critique dramatique*, par A. Benoist (in-18, Hachette). — *La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque*, par H. Cochin (in-18, Bouillon). — *Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle*, par A. Henry (in-18 cart., Belin). — *Un Apôtre de l'union des Églises au* XVIIe *siècle. Saint-Josaphat et l'Église gréco-slave, en Pologne et en Russie*, par le R. Dom A. Guépin (2 vol. in-8, Oudin). — *Raymond de Durfort, évêque d'Avranches et de Montpellier, archevêque de Besançon*, par le chanoine F. Saurel (in-8, Champion). — *Le Révérend Père Jean Caubert, de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. P. Lauras (in-18, Téqui).— *L'Espionnage militaire*, par A. Froment (in-18, Juven). — *Dreyfus -?-* par le capitaine P. Marin (in-18, Librairie illustrée). — *Histoire contemporaine, de 1789 à nos jours*, par Piolet et Bernard (in-18, cart., Vic et Amat). — *Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe*, de Pons (de l'Hérault), publiés par L.-G. Pélissier (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du sergent Bourgogne (1812-1813)*, publiés par P. Cottin (in-18, Hachette). — *Siège de Paris*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Quelques salons de Paris au* XVIIIe *siècle*, par Mary Summer (in-18, May). — *Un Épisode de la renaissance catholique en Angleterre. Comment j'entrai au bercail*, par Lady Herbert of Lea (in-18, Perrin).—*Les Distractions de La Fontaine*, par R. Marchain (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres).— *Correspondance*, de V. Hugo, 1836-1882 (in-8, Calmann Lévy). — *Histoire complète de Mac-Mahon*, par L. Laforge. T. I. *1808-1870* (in-4, Lamulle et Poisson). — *Le Duc d'Aumale, 1822-1897*, par E. Daudet (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Duc d'Aumale*, par G. Vallat (in-8, Abbeville, Paillart). — *Les Œuvres et les hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-8, Lemerre). — *Dames d'hier et d'aujourd'hui*, par Mlle Blaze de Bury (in-18, Perrin). — *Ames d'élite, biographies de jeunes gens* (in-8, Lyon, Vitte). — *Catalogue des livres et documents imprimés du fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy*, dressé et publié par J. Favier (Nancy, Crépin-Leblond, in-8). — *Supplément à l'ouvrage sur les Elzevier de M. A. Willems*, par G. Berghman (in-8, Stockholm, imp. Iduns Tryckeri Aktiellag). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Colonies animales et la formation des organismes*, par Ed. Perrier. Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de xxxii-797 p. avec 2 pl. et 158 fig., 18 fr. — 2. *Évolution individuelle et hérédité. (Théorie de la variation quantitative*, par F. Le Dantec. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 308 p., cart., 6 fr. — 3. *Le Dynamisme absolu, suivi d'éclaircissements et de développements*, par Ch. Poinson. Lyon, Storck ; Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de 380 p., 6 fr. — 4. *Isopathie (Méthode Pasteur par voie interne, démontrant la certitude et l'unité de la science médicale)*, par le Dr Collet. Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de xii-300 p. — 5. *La Dosimétrie devant l'homœopathie et l'allopathie*, par le Dr Desjardin de Régla. Paris, Institut dosimétrique, s. d., gr. in-8 de 42 p. — 6. *Pasteur et ses élèves. Histoire abrégée de leurs découvertes et de leurs doctrines*, par J.-F. Bouchet. Paris, Garnier, 1898, in-16 de xxviii-390 p., 3 fr. 50. — 7. *La Vie, mode de mouvement. Essai d'une théorie physique des phénomènes vitaux*, par Préaubert. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 310 p., 5 fr. — 8. *Le Développement mental chez l'enfant et dans la race*, par James Mark Baldwin. Trad. de l'anglais par M. Nourry et préf. de M. Marillier. Paris, ibid., in-8 de xiv-464 p., 7 fr. 50. — 9. *La Fatigue intellectuelle*, par A. Binet et V. Henri. Paris, Reinwald, 1898, gr. in-8 de 338 p. avec 90 fig. et 3 pl., 8 fr. — 10. *La Femme en prison et devant la mort. Étude de criminologie*, par Raymond de Ryckère avec préf. du prof. Lacassagne. Lyon, Storck ; Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de x-248 p., 6 fr. — 11. *Névroses et idées fixes*, par le Dr P. Janet. Paris, Alcan, 1898, gr. in-8 de 492 p., avec 68 fig., 12 fr. — 12. *Dyspepsies nerveuses et neurasthénie*, par le Dr P. Glatz. Paris, Alcan, 1898, in-12 de viii-340 p., 4 fr. — 13. *L'Hypnotisme franc*, par le R. P. M.-T. Coconnier. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 438 p., 3 fr. 50. — 14. *La Suggestion hypnotique est-elle licite ou illicite, naturelle ou diabolique ?* Conférence faite aux Facultés catholiques de Lyon, par l'abbé Élie Blanc. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1898, in-16 de 39 p. — 15. *Magnétisme vital. Expériences récentes d'enregistrement, etc.*, par Gasc-Desfossés avec préf. par le prof. Boirac. Paris, Soc. d'édit. scient., 1897, in-16 de xviii-330 p., 6 fr. — 16. *Le Problème de la dépopulation, questions du temps présent*, par le Dr J. Bertillon. Paris, Colin et Cie, 1897, in-16 de 80 p., 1 fr. — 17. *Précis d'anatomie comparée et de dissections, etc., etc.*, par A. Gruvel. Paris, Deyrolle, 1897, in-18 de 269 p. avec 294 fig., 3 fr. 50. — 18. *Traité complet de médecine pratique*. T. II. *Hygiène*, par le Dr Vigouroux. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-8 de 595 p., 8 fr. — 19. *La Tuberculose et son traitement hygiénique (notions pratiques)*, par P. Merklen. Paris, Alcan, s. d., in-32 de 190 p., cartonné, 0 fr. 60. — 20. *Hygiène de l'oreille et des sourds*, par le Dr Gelineau. Paris, Maloine, 1897, in-18 de 227 p., cartonné, 3 fr. — 21. *Des Éventrés. Étude anatomo-pathologique et mécanique de l'ombilic*, par le Dr Zabé. Paris, ibid., 1897, in-8 de xii-180 p., 12 pl. d'après nature, 4 fr. 50. — 22. *Des Accidents de la lithiase biliaire*, par le Dr J. Magnin, 2e édit. Paris, Vigot, 1898, in-18 de 162 p. — 23. *Un fléau social. L'Alcoolisme et ses remèdes*, par Maurice Vanlaer. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de viii-168 p., 2 fr. — 24. *De l'Alcoolisme*, par le Dr Barella. Bruxelles, Soc. belge de librairie, 1898, in-18 de 158 p. avec fig., 1 fr. — 25. *Un Émule de Vésale, Jean-Baptiste Canano (1515-1579)*, par le Dr P. Fabre. Montluçon, Imprimerie du Centre médical, 1898, gr. in-8 de 8 p. — 26. *Coup d'œil sur la géographie médicale, son passé, son présent, son avenir*, par le Dr P. Fabre. Paris, Steinheil, 1897, gr. in-8 de 24 p. — 27. *Contribution à l'histoire des remèdes ; quelques*

pages d'un manuscrit picard du XV*e siècle*, par le Dr COULON. Cambrai, imp. Régnier ; Paris, Baillère, 1897, gr. in-8 de 28 p., avec spécimen autographié, 1 fr. 50. — 28. *Psicologia fisiologica*, da GIUSEPPE MANTOVANI. Milano, Ulrico Hoepli, 1896, in-32 carré de 165 p. avec 16 fig., 1 fr. 50. — 29. *Le Creature sovrane*, da ADOLFO PADOVAN. Milano, Hoepli, 1898, in-16 de 300 p., 13 fr.

1. — Lorsque le transformisme s'est affirmé comme une nouvelle doctrine, qui venait d'éclore dans le monde scientifique, il l'a fait avec un certain fracas et a de suite affecté une allure menaçante et pour les données de la science dite officielle et pour les formes de la philosophie traditionnelle et pour les bases révélées de la vérité religieuse. Ainsi s'expliquent facilement les révoltes qu'il a provoquées dans les diverses sphères de l'activité intelligente de l'humanité. A ce titre, les formules étroites du darwinisme, si elles ont servi à la mise au jour de ce système, ont rendu son adoption plus difficile et lui ont suscité les plus graves et les plus légitimes oppositions. Mais lorsqu'on en vint ensuite à fouiller attentivement les fondements de la doctrine, et à les discuter froidement ; lorsqu'on s'appliqua à rechercher parmi les conséquences dont elle se prévalait celles qui lui appartenaient légitimement et celles qu'il convenait d'en distraire, on s'aperçut que la doctrine changeait quelque peu d'aspect. « L'explication des formes organiques ne prend évidemment un intérêt poignant que si nous arrivons à découvrir quelque propriété commune à tous les êtres vivants, à qui l'on puisse, avec vraisemblance, attribuer cette fonction de cause, quant à l'évolution organique. La notion de causalité est cependant une de celles dont, par une opposition singulière avec les physiciens, les naturalistes se passent le plus volontiers. Appuyés sur les moindres ressemblances anatomiques ou embryogéniques d'origine souvent inconnue, ils admettent volontiers les transformations les plus extraordinaires, sans se préoccuper de rechercher si elles sont explicables par une cause quelconque.... » La notion de causalité domine au contraire l'ouvrage du savant professeur du Museum que j'ai l'honneur de présenter en tête de cette revue. Mais si les animaux y sont envisagés « non pas comme des êtres définitivement réalisés et qu'il n'y a plus qu'à comparer entre eux, mais comme des organismes en voie de complication ou de simplification continuelles et dérivant les uns des autres par suite de l'exercice constant de facultés fondamentales, nettement définies, » cela n'empêche pas M. Perrier de conserver dans son étude les méthodes de comparaison anciennes, la loi de répétition des parties, entrevue sinon formulée par Buffon et Bonnet, la conception du polyzoïsme, de Durand de Gros, la loi de la division du travail physiologique de Milne Edwards, la théorie cellulaire de Schleiden et de Schwann, celle de l'indépendance des éléments anatomiques formulée par Cl. Bernard, enfin la loi de superposition de l'embryogénie à l'anatomie comparée et à la phylogénie ou généalogie des formes

actuelles de Et. Geoffroy Saint-Hilaire et Serret. Mais en accueillant chacune de ces grandes conceptions scientifiques, l'auteur s'efforce de les mettre à la place respective qu'il convient de leur attribuer et de condamner avec leurs empiètements exagérés, les conséquences illégitimes que d'autres en ont tiré. Le transformisme ne doit pas tout envahir et tout remplacer ; il a des limites au delà desquelles il ne saurait s'étendre et les rapports avec les grandes conceptions qui l'ont précédé en appellent d'autres ; il ne saurait être le dernier mot de la science. « Le déterminisme des phénomènes physiologiques n'exclue donc pas plus la force vitale que le transformisme n'implique les générations spontanées, dans l'état présent de notre globe. » Il est difficile de souscrire sans restriction à cette affirmation, que les effets de la vie sont comme ceux des autres forces de la nature, issus du mouvement, mais on le peut cependant si l'on distingue bien les effets de leurs causes. En tous cas, on souscrira sans hésiter à cette autre affirmation, qu'on ne saurait confondre la vie avec les forces physico-chimiques pas plus qu'on ne saurait confondre l'homme avec le gorille, bien que l'on puisse soupçonner à l'un et à l'autre quelque chose de commun dans leurs origines, sinon un parent commun. Or, la science de la vie est sans doute, sinon tout entière, comme le dit l'auteur, au moins en partie, dans l'histoire des protoplasmes, et si l'on peut affirmer qu'il n'existe pas actuellement un seul protoplasme identique dans toutes ses propriétés aux protoplasmes primitifs, on est cependant fondé à conclure que les formes vivantes les plus élémentaires que nous rencontrions, peuvent être considérées comme les plus rapprochées des formes originelles. C'est à l'étude de ces formes que l'auteur a consacré *les Colonies animales et la formation des organismes*. Une large part y est faite à la description des colonies animales, et le livre se clôt par un chapitre plein d'intérêt consacré à l'individualité animale. Je ne saurais indiquer par le menu le détail d'un tel ouvrage ; mais je relèverai avec une satisfaction qui sera partagée par nos lecteurs les conclusions qui le terminent et qui sont animées d'un souffle de véritable spiritualisme. D'aucuns trouveront que c'est là un bizarre assemblage ; nous leur répondrons par cette citation : « Rien ne conduit dans la doctrine de l'Évolution, rien ne conduit dans la doctrine de l'unité de la Force, de l'unité de la Matière, à ne voir dans l'homme qu'une combinaison passagère éminemment périssable.... » Aussi ce livre marque-t-il un mouvement qui, pour n'être pas nouveau, s'affirme toutefois aujourd'hui et par l'importance du savoir qu'il représente et par la haute autorité qui s'attache au nom de M. Perrier.

2. — Telles ne sont pas les tendances du nouveau livre de M. Le Dantec ; du moins se garde-t-il de s'élever à une solution quelconque

de ces hauts problèmes philosophiques. L'auteur de *Théorie nouvelle de la vie*, que je présentai ici même l'an passé, nous donne aujourd'hui *l'Évolution individuelle et l'hérédité*, volume dans lequel, nous dit-il, il n'y a pas à chercher de faits nouveaux. Ils abondent en effet, et les livres qui les rapportent ne le font pas toujours avec profit. Ce qui importe davantage, c'est la méthode à suivre dans une telle étude, et ici la méthode est nouvelle et l'œuvre y est conformée avec soin. Nous commencerons par lui adresser quelques critiques: Ces formes algébriques, dont M. Le Dantec est prodigue, donnent souvent, il est vrai, une formule nette et précise à la pensée qu'elles expriment. Il est certain qu'elles conviennent admirablement à l'exposé des faits de l'ordre physique ; il est nombre de leçons de physique qui aujourd'hui se passent à charger le tableau noir de ces signes algébriques. Elles conviennent encore assez aux spéculations philosophiques pures, dont les abstractions se résolvent parfois en puissances, comme les forces physiques se résolvent en expressions numériques. Elles conviennent certainement moins aux données physiologiques et surtout aux données psychologiques, dont le caractère qualitatif domine de beaucoup les questions de quantité ; de telle sorte qu'une formule capable à la rigueur d'exprimer les relations qui unissent ces données les unes aux autres, ne saurait rien dire sur leurs équivalences. Mais passons sur cette chicane et constatons que l'hérédité qui a de tout temps préoccupé physiologistes et philosophes est une question qui a pris encore plus d'importance depuis que les théories darwinistes sont venues l'invoquer pour la justification de leurs principales hypothèses et pour l'interprétation d'un grand nombre de faits. Et comme tous l'invoquent tour à tour, chacun à l'appui des opinions les plus contradictoires, il n'est pas sans intérêt de préciser au juste ce qu'il convient de lui demander et ce qu'elle ne saurait nous dire. Tel a été l'objet de ce livre sans doute, bien qu'il n'ait pas été écrit sans idée préconçue et qu'il ne soit pas étranger à tout esprit de système. Le principal problème qu'il se soit posé par exemple c'est la compréhension de l'hérédité des caractères acquis, lequel est bien le problème qui divise le plus, encore actuellement, les physiologistes qui se sont occupés de ce sujet; Weissmann et ses partisans, d'une part, avec les écoles anciennes et, d'autre part, les nouveaux évolutionnistes. Pour s'attacher à cette question, l'auteur en a négligé plusieurs autres qui lui semblent étrangères, comme celle de la formation des espèces par exemple, qui en est cependant comme une conséquence. Les auteurs qui s'occupent des questions relatives à la consanguinité et à la fécondation en général, ne liront pas ce volume sans profit ; on peut leur recommander spécialement le dernier chapitre intitulé : *Télégonie ou influence du premier mâle*, dans lequel on montre comment les faits de télégonie se rapprochent

des faits d'immunité et se rattachent encore à la question de l'hérédité des caractères acquis. Plein d'intérêt encore est le chapitre qui traite de l'abâtardissement des races dans son rapport avec le bien être dont jouissent les parents ; plein d'intérêt, dis-je, et susceptible d'applications pratiques aux règles de la morale la plus élevée.

3. — *Le Dynamisme absolu* : voilà un titre qui est bien fait pour effrayer quelque peu la critique qui le rencontre en tête d'un livre, sans sous titre ni commentaire, et qui, pour cela, demeure incertain de ce qu'il peut bien vouloir dire. C'est une étude de grande synthèse philosophique sans doute, une synthèse qui, selon M. Tarde, se tient également à l'écart du positivisme et du mysticisme, ces deux pôles de la pensée contemporaine, selon sa propre expression, une synthèse qui, sous une forme modernisée et dans une langue lucide pour tous, reproduit en s'appuyant sur elles, les bases de la vieille théodicée et de la psychologie classique. La généralisation du principe de l'attraction newtonienne et son application aux données psycho-physiologiques est une des idées originales de ce travail qui en formule plusieurs ; et parmi celles-ci, la plupart sont surtout originales par le point de vue d'où elles sont présentées, et par la forme nouvelle dont elles sont revêtues. L'auteur se défend à tort d'être un philosophe. En philosophie, dit-il, empruntant ce mot à M. Paul Janet, l'ignorance est très favorable à l'invention. Elle n'est certainement pas favorable à la critique. En tous cas, si la philosophie, telle que la comprend notre auteur, est surtout la synthèse des découvertes scientifiques, il faut, pour s'aventurer en son domaine, connaître, comme il le dit fort bien, les principes des sciences. C'est à cette condition que l'on peut s'élever à des généralisations qui comprennent l'ensemble des choses. La philosophie, ajoute-t-il encore, n'y perdra rien : réfugiée dans le camp des chercheurs, des chimistes, des physiciens, (et aussi des naturalistes), elle trouvera certainement quelque jour un interprète de génie, un esprit véritablement encyclopédique qui lui rendra dans l'ordre des connaissances humaines le rang auquel elle a droit. Le but de M. Poirson serait d'être parmi les ramasseurs de faits, ceux qui accumulent le plus possible de ces matériaux qui devront entrer dans le plan de ce sublime édifice ; et non de les rassembler pêle-mêle et dans un désordre qui les rendrait impropres à toute édification, mais dans un groupement dont les anciennes thèses peuvent nous fournir les bases, quitte à en déplacer les relations si la nécessité en est démontrée. Puis, traitant dans divers chapitres ce qu'il appelle l'indéfinité de l'homme, des forces, de leur nature, des combinaisons qui en résultent, il arrive peu à peu à se demander comment des forces immatérielles peuvent former un agrégat matériel, comment se rencontrent dans l'agrégat humain l'élément primaire, l'élément végétal, l'élément sensible et l'élément intellectuel ; ce qui

nous amène à la question des facultés et de la personnalité. L'étude des rapports des divers agrégats amène à son tour la question de la durée et celle de l'univers et nous conduit au développement de cette formule : le dynamisme absolu réalise l'unité scientifique et complète la théorie de l'attraction universelle ; formule ambitieuse sans doute, mais en tous cas, suggestive.

4 et 5. — Les tentatives de synthèse scientifique se multiplient ainsi et si elles n'atteignent pas tout le succès qu'elles se promettent, si elles n'apportent pas toujours à l'œuvre de la science de nouveaux matériaux, elles la munissent cependant de données curieuses sur les groupements secondaires qu'il convient de former entre les faits connus, avant de les ranger à leur place dans un ensemble plus vaste et vraiment général. Tel est encore l'ouvrage du docteur Collet, un docteur en médecine aujourd'hui engagé dans la milice dominicaine et qui, sous la robe blanche du moine, continue les recherches du savant. Il s'agit dans ce volume de *l'Isopathie*. Vous connaissez la vieille médecine traditionnelle que d'aucuns appellent la méthode allopathique, depuis surtout que de son tronc séculaire s'est séparée, pour se systématiser en dehors d'elle, une branche qui s'appelle l'homœopathie. L'allopathie traite surtout ses malades par des remèdes capables de produire des effets contraires aux perturbations de la maladie ; l'homœopathie emprunte ses moyens aux agents susceptibles de produire des effets semblables à ces perturbations. Quant à l'isopathie, elle ne se contente pas de moyens semblables, elle recherche des moyens dont les effets se rapprochent le plus possible de l'identité, c'est à dire de moyens capables de provoquer sur un sujet sain la maladie elle-même contre laquelle on les emploie. Si nous avions le loisir de creuser quelque peu à fond le sens de chacune de ces expressions, nous trouverions probablement que chacune d'elle dit à la fois trop ou trop peu et qu'elle ne traduit qu'imparfaitement la réalité. Mais c'est du livre du docteur Collet que nous avons à parler. Les principes généraux de la biologie y sont rappelés et succinctement résumés dans une première partie qui se termine par une définition de la maladie. Cette définition se résout en une formule difficile à mettre à l'abri de la critique, mais qui a du moins le mérite de faire la part de ce qui revient dans cet état, et à l'influence nocive et à la réaction de l'économie vivante contre cette influence. Le remède sera, d'après cela, l'agent le plus capable de favoriser cette réaction salutaire de la vie contre la mauvaise influence. La médecine traditionnelle s'y applique par plusieurs moyens dont le principal consiste à combattre les effets du mal par des effets inverses, *contraria contrariis*. L'homœopathie emploie des agents semblables ou analogues aux agents morbides, mais à dose minime, extrêmement minime, et pense combattre ainsi l'influence de ces derniers, *similia si-*

milibus. L'isopathie emploie des agents identiques aux agents morbides, les produits mêmes de la maladie qu'il s'agit de combattre, mais sous une forme atténuée ; c'est la médication par les vaccins, par la sérothérapie, *æqualia æqualibus (?)*. Et dans ces applications de la méthode Pasteur au traitement des maladies, l'auteur croit trouver une démonstration « de la certitude et de l'unité de la science médicale. » Fort éclectique du reste, il croit pouvoir considérer ces diverses méthodes comme capables de se prêter un concours utile et de passer de l'une à l'autre selon les temps et selon les formes pathologiques qu il s'agit de combattre. Il est vrai que quand il les compare les unes aux autres, il reconnaît à l'allopathie la moindre certitude de guérison, à l'isopathie au contraire, la plus grande certitude et met l'homœopathie entre les deux. Le deuxième livre de ce volume est plus spécialement consacré à l'art de guérir et aux procédés de la médication et, bien entendu, l'auteur y donne toute sa préférence aux procédés isopathiques. Il y a là sur le chiffre des dilutions et sur le rôle des antidotes, sur les caractères de l'immunité, etc., des chapitres d'un grand intérêt et des conceptions ingénieuses. Je ne saurais m'y arrêter, car il y aurait bien des objections à présenter à ses interprétations et des discussions qui ne sauraient trouver ici leur place. Il y a cependant une remarque générale à faire. En lisant cet ouvrage plein de bonne foi, sans doute, on se prend à regarder comme fatalement prématuré cet essai de synthèse d'une science qui s'élabore et a besoin de s'étendre encore et de pousser ses rameaux, avant qu'on puisse les réunir en un faisceau unique et solidement lié. J'avais espéré que l'auteur, se souvenant de ses connaissances médicales et les éclairant de la forte méthode philosophique familière aux disciples de saint Dominique, allait nous donner un tableau irréprochable de ces données physiologiques et aussi une formule correcte de la loi qui les régit. Mais s'il a fait preuve dans son exposé d'une systématisation séduisante et d'une synthèse largement compréhensive, le philosophe a un peu trop oublié le médecin ; il a laissé en dehors de son système des faits considérables et qui, restant en souffrance, accusent au moins les lacunes de son œuvre. La médecine pastorienne a sans doute ouvert dans nos horizons des points de vue nouveaux et elle a pris justement une large place dans le champ des sciences biologiques ; mais pas plus que l'homœopathie ou la médication substitutive, elle ne saurait tout remplacer et devenir à elle seule toute la médecine. Le livre du R. P. Collet est un exposé lumineux de la doctrine pastorienne ; mais il comprend beaucoup plus d'interprétation des faits que de faits vraiment scientifiques, et cette interprétation, pour séduisante qu'elle paraisse, est bien quelque peu suspecte d'enthousiasme. Tel qu'il est cependant, il est d'un haut intérêt ; et, étant admises les réserves que je viens de faire, ce volume que les sa-

vants accueilleront comme un curieux essai, sera lu avec satisfaction et profit par nombre de pénseurs, médecins ou non médecins.

5. — C'est encore l'œuvre d'un enthousiaste que cette plaquette dans laquelle est étudiée *la Dosimétrie devant l'homœopathie et l'allopathie*. Ici Pasteur est oublié ; c'est Burggraeve qui est le héros, l'Hippocrate belge, etc., etc... Un peu plus de mesure dans l'éloge eût été de mise certainement en face de la personnalité originale du savant médecin, qui n'a pas révolutionné grand chose et me paraît surtout avoir apporté dans l'usage des procédés thérapeutiques une méthode criticable à beaucoup d'égards, plus précise en apparence qu'en réalité et qui doit le meilleur de son succès à sa facilité d'application. Réduire la médecine à l'usage de trois ou quatre agents : aconitine, digitaline, strychnine ; les administrer sous une forme facile sinon à fabriquer (car il y a des doutes légitimes sur l'exactitude de cette fabrication), facile du moins à transporter, à conserver, à doser, etc., c'est une trouvaille utile surtout à la campagne où la pharmacie est parfois éloignée, incertaine, parfois même infidèle. Mais cela ne prouve pas assez que Hahnemann et Burggraeve soient deux grandes figures (sic) scientifiques, « dignes de l'union qui pourrait conduire leurs disciples à la conquête du monde médical officiel. » Et toutes les citations spirituelles ou malignes que l'on entasse pour prouver qu'il y a des médecins qui se contredisent mutuellement et qui se contredisent eux-mêmes ne prouvent rien contre la science médicale. On en pourrait trouver tout autant de ces contradictions et de ces aveux piquants sur le terrain de la philosophie, dans la bouche des philosophes, sans que ceci prouve rien contre la philosophie elle-même. Les partisans de la dosimétrie pourront enfler leur voix, pour déclarer que l'allopathie c'est l'anarchie, que l'homœopathie c'est le prélude qu'il faut abandonner pour passer au thème principal ; ils pourront se plaindre qu'on les dédaigne ou qu'on les persécute : ce n'est pas ainsi qu'on élève un monument scientifique.

6. — Demandez plutôt au volume de M. Boutet: *Pasteur et ses élèves*. J'ai déjà eu occasion de parler ici de livres qui ont eu pour objet de nous peindre ce grand savant et son œuvre merveilleuse : *L'Histoire d'un savant par un ignorant* et aussi l'ouvrage de M. Duclaux sur le même sujet. Celui-ci semble pouvoir se placer entre les deux que je viens de nommer : moins anecdotique que le premier, moins technique que le second, il me semble réunir les qualités qui conviennent à un ouvrage de vulgarisation sérieuse, sérieuse et attrayante à la fois. La première partie de ce travail renferme le fonds des doctrines microbiennes et l'exposé des principaux faits sur lesquels elles reposent ; le reste est l'exposé des conséquences si heureusement fécondes qu'a su en tirer l'auteur même de ces doctrines et les

découvertes successives auxquelles elles ont donné lieu entre les mains de ses élèves. Une courte notice historique et biographique précède cet exposé et le livre se termine par un appendice dans lequel sont réunis des documents curieux bien faits pour faire apprécier les difficultés que la nouvelle doctrine dut vaincre avant de se faire accepter par le monde savant. Quant au corps même de l'ouvrage, il comprend l'histoire des travaux de Pasteur sur les fermentations et sur la putréfaction, sur les générations spontanées, et sur les applications qu'on en pouvait faire aux thèses adverses du matérialisme et du spiritualisme. L'auteur a eu soin de citer maint passage de la retentissante leçon que M. Pasteur fit à ce sujet en pleine Sorbonne, leçon dont la forme sévèrement éloquente n'eut pas moins de puissance pour convaincre ses auditeurs que l'expérimentation rigoureuse qui en faisait le fondement. Puis viennent les applications de la doctrine au traitement des maladies, maladies des vers à soie, maladies charbonneuses, choléra des poules, rouget du porc, rage du chien et de l'homme. Et depuis la mort de Pasteur, comme suite naturelle de ses belles découvertes, le traitement de la diphtérie, les essais plus ou moins heureux pour combattre le choléra, la tuberculose et la peste : la sérothérapie et l'immunité ; Roux à Buda Pesth, Koch après Willemin, puis Grancher et Hippolyte Martin, enfin Yersin à Bombay. Cette nomenclature, dont chaque terme appelle toute une histoire et caractérise un progrès considérable dans l'art de guérir, voilà une œuvre vraiment grande, qui honore son auteur au delà de ce que nous pouvons dire et honore aussi ceux qui souscrivent aux hommages mérités qui lui sont rendus. C'est ce qu'a su comprendre M. Boutet, ce qu'il a su montrer aussi en le mettant en pleine lumière et à la portée de tous.

7. — Les théories chimiques ont pris une telle importance dans l'étude contemporaine des faits biologiques que beaucoup s'imaginent que là est la clef des phénomènes de la vie. M. Préaubert n'a pas de peine à montrer que dans l'organisme vivant les forces chimiques sont subordonnées à la puissance vitale. Sa thèse c'est que la vie se rattache bien plus étroitement à la physique. S'autorisant du livre de M. Perrier que je viens de présenter (n° 1 de cette revue), il s'attache à démontrer que la vie est un mode de mouvement particulaire, qu'elle a pour substance, non pas la matière pondérable, mais l'éther et qu'elle possède en conséquence des affinités très étroites avec l'électricité et avec le magnétisme. « La vie est un équilibre d'ordre dynamique et non un équilibre d'ordre statique, comme le sont les corps de la chimie. » *La Vie, mode de mouvement*, ceci permet de conclure à l'existence d'une énergie de vitalité, dit-il encore ; car tout mouvement correspond à une certaine somme d'énergie ; et la mort n'est que la

restitution de l'énergie latente de vitalité. Une succession de formules algébriques et de graphiques où s'allongent en abcisses et en coordonnées les divers éléments du problème et les termes de la démonstration ; d'où l'auteur conclut que, par la mort, s'opère la restitution de l'énergie de vitalité, laquelle peut affecter les trois formes : chaleur, mouvement, électricité. Et, en dernière analyse, la chaleur absorbant les deux autres reste seule ; l'énergie active succombant la première, puis l'énergie de réserve et enfin ce que M. Préaubert appelle l'énergie nucléaire, qu'il assimile à l'âme ou au principe de vie. Je ne saurais suivre l'auteur dans ces chapitres où, étudiant d'abord l'origine du mouvement vital, puis l'évolution de ce mouvement, il étend ses conclusions à tout le domaine cosmologique, il croit pouvoir appliquer au monde les données qu'il étudie dans l'organisme humain. Nous ne saurions souscrire à toutes ces vues plus compréhensives que rigoureuses. Nous ne croirons jamais, par exemple, que les facultés de conscience, de mémoire et d'intelligence soient des propriétés inhérentes à toute cellule vivante et que ces facultés ne diffèrent que par l'étendue et par l'intensité des facultés psychiques supérieures, qui ne seraient ainsi « que la résultante ou la sommation d'une multitude de facultés élémentaires » et que les êtres se soient produits d'eux-mêmes et amenés d'eux-mêmes à une finalité déterminée, et pas davantage que ce soit l'homme qui ait pétri et modelé de ses mains inspirées par son intelligence, la matière inerte à lui fournie par le monde extérieur. — C'est cependant là la doctrine à laquelle notre auteur se rallie et dont il emprunte la formule à cet aphorisme de Spinoza : l'homme, c'est la Nature s'élevant enfin à la connaissance d'elle-même. M. Préaubert reconnait bien et prouve très habilement que l'être vivant n'est pas seulement un organisme démontable en une série de mécanismes admirablement harmonisés, mais qu'il y a un lien commun, la vie, qui tient unis ces mécanismes et que la mort supprime. Mais ce lien ne saurait être pour nous une simple force physique.

8. — Le travail de M. Baldwin intitulé : *Le Développement mental chez l'enfant et dans la race* est, comme le dit M. Marillier dans la préface, une étude magistrale de psychologie génétique, où s'allient aux conceptions d'ensemble les plus hardies et les plus neuves de patientes et précises observations. On ne peut ajouter que tout cela est parfaitement orthodoxe, sans doute, et, sur bien des points, nous aurions à faire de graves réserves : mais la tentative est des plus intéressantes et on peut y trouver mainte observation capable de conduire aux plus sérieuses applications. Le but qu'il s'est proposé, c'est de déterminer, par l'étude des lois auxquelles sont soumises dans leur formation graduelle les diverses aptitudes et les diverses fonctions intellectuelles et motrices de l'enfant, les lois générales qui

président à l'évolution mentale de l'espèce humaine. Pour lui la psychologie enfantine est une façon d'analyse qui lui permet de scruter le contenu de la conscience et de mettre au jour les grandes lignes de cet ensemble. Il ne cache pas d'ailleurs qu'une théorie pour ainsi dire préconçue a inspiré l'étude qu'il présente des phénomènes psychologiques ; cette théorie postule à vrai dire l'existence d'une conscience élémentaire, antérieure à la conscience sensitive et qui semble être « bien plutôt un anneau nécessaire dans une chaîne d'arguments qu'une réalité psychologique. » C'est un point de vue original et fécond qui lui a fait regarder le phénomène psychologique de l'imitation comme un type élémentaire, mais achevé, de la réaction sensori-motrice, et l'a conduit à expliquer par l'imitation les premières étapes du développement mental. Ce processus explique selon lui la double loi d'habitude et d'accommodation à laquelle sont assujettis tous les êtres vivants ; loi d'habitude, c'est-à-dire la tendance qu'a l'organisme à maintenir les états et les mouvements qui lui sont avantageux et son aptitude à les maintenir avec de plus en plus de facilité ; loi d'accommodation, c'est-à-dire la capacité qu'il possède et la nécessité où il se trouve de s'acquitter sans cesse de fonctions plus complexes, pour s'adapter plus complètement à des excitations ambiantes toujours plus complexes. Ce livre, au dire de M. Marillier, la plus importante contribution à la psychologie générale depuis les travaux de Spencer et de Romanes, doit intéresser non seulement les psychologues et les biologistes, mais il s'adresse encore aux éducateurs. Les pages dans lesquelles, après avoir finement analysé le mécanisme et la portée de la suggestion, il traite de la genèse et de l'éducation de la volonté et de l'attention, devront être approfondies par tous ceux qui ont à enseigner les enfants, à leur apprendre à penser et à agir. Les chapitres intitulés : « Comment on devient droitier, » sur l'origine des expressions motrices, enfin la longue étude consacrée à l'imitation consciente sont remplis d'analyses délicates et féconds en applications utiles. Enfin un service encore que M. Baldwin aura rendu à ceux qui vivent au contact des enfants, c'est de leur apprendre quels sont les phénomènes dont il importe le plus de noter les détails et les variations, d'en déterminer les lois ainsi que les méthodes à appliquer à cet effet.

9. — *La Fatigue intellectuelle* inaugure une nouvelle série, laquelle, sous le titre de « Bibliothèque de pédagogie et de psychologie, » a surtout pour but de faire profiter la pédagogie des progrès récents de la psychologie expérimentale. Il se rapproche donc beaucoup par cela du précédent, bien qu'il en diffère absolument par les moyens qu'il y emploie. Loin d'être, en effet, une étude de synthèse hypothétique basée sur une analyse générale des fonctions mentales, il ne vise et n'étudie uniquement que la fatigue intellectuelle et en particu-

lier les effets physiques de cette fatigue. Ses documents sont empruntés exclusivement au domaine de l'expérimentation, que celle-ci s'exécute dans les laboratoires de psychologie, ou sur les sujets mêmes, c'est-à-dire dans les écoles. C'est sur ces bases nouvelles que nos auteurs entendent fonder ce qu'ils appellent un peu solennellement la pédagogie nouvelle. Traitant un peu légèrement, il nous semble, de verbiage les travaux des pédagogues anciens, depuis Quintilien jusqu'à Bossuet, ils ne veulent entendre qu'à l'observation et à l'expérience ; et c'est avec force graphiques, avec quantité de tracés recueillis au moyen d'appareils enregistreurs qu'ils se mettent en campagne. Leur point de départ est dans la discussion qui eut lieu en 1866-67 devant l'Académie de médecine sur le surmenage ; et passant en revue les effets du travail intellectuel sur le cœur, sur les circulations capillaires, sur la pression du sang, sur la respiration, sur les productions thermiques, sur les échanges nutritifs et sur la force musculaire, ils présentent un tableau saisissant des phénomènes physiologiques que l'on peut rattacher à l'exercice des fonctions de l'esprit. Dans une deuxième partie, ce sont les effets psychologiques de cette activité qui sont analysés et mis en évidence au moyen de diverses méthodes, celle des dictées, des calculs, etc. Les variations du travail intellectuel en fonction de la durée, l'influence des pauses de repos sur ce travail, sont étudiées à fond dans des chapitres spéciaux qui sont en effet du plus grand intérêt et pour les psychologues et pour les pédagogues. La conclusion des auteurs est qu'ils ne sauraient en formuler aucune qui soit directement applicable dès aujourd'hui à la discipline de nos écoles. Il reste surtout à coordonner les résultats acquis, à en déterminer les rapports réciproques avant de formuler des règles applicables à ce qu'on pourrait appeler l'hygiène de l'esprit. Et quand ce desideratum lui-même serait comblé, il resterait encore à s'entendre sur des principes généraux que l'analyse physiologique peut éclairer, mais dont elle ne saurait à elle seule déterminer toutes les lois. Il faudrait, par exemple, se garder de confondre la fatigue qui est le résultat normal et utile de l'activité et le surmenage qui est le résultat fâcheux d'une activité désordonnée ou excessive. La distinction n'est pas si simple qu'il semble au premier abord entre ces deux manières d'être. MM. Binet et Henri nous indiquent cependant une distinction qu'ils formulent en disant que la fatigue est une dépense de forces qui se réparent, tandis que le surmenage est une dépense qui, loin de se liquider, ne fait que s'endetter davantage. Ces recherches n'ouvrent peut-être pas autant que le croient leurs auteurs une voie nouvelle aux études pédagogiques ; quoi qu'il en soit, elles leur apportent une nouvelle catégorie d'éléments que les maîtres ne sauraient négliger, et ils y introduisent des méthodes dont la précision ne peut

que leur donner une nouvelle force, sinon une nouvelle direction.

10. — « Avant un siècle, les femmes joueront un rôle étrange dans cette société sans traditions ni croyances, où toutes choses sont aux plus adroits. » Cette pensée de Gustave Droz est citée par l'auteur de *la Femme en prison et devant la mort*, M. de Ryckère, lequel remarque en même temps que dans l'armée du crime et du vice, dont les rangs vont grossissant chaque jour avec une déconcertante régularité, la femme occupe une place spéciale et joue un rôle considérable. Sa criminalité, ajoute-t-il, ne tend pas à diminuer, bien au contraire, et l'avenir ne paraît guère rassurant. L'auteur qui, à titre de magistrat, possède une grande expérience sur ce sujet, a pu étudier de près et tracer fidèlement le tableau de la femme en prison, montrer le rôle considérable joué par le mensonge dans sa psychologie, et exposer les caractères de cette littérature qui est la sienne et qui traduit en général les écarts les plus étranges du sentiment dévoyé ou perverti. Son exquise sensibilité, en effet, ne lui dicte pas seulement l'instinct maternel, mais s'étend à tous les produits qui émanent de son être : idées, actes, sentiments, qui font de la femme une personnalité altruiste à sa façon, tour à tour émotive ou résignée, mobile ou entêtée, fantasque bien souvent. Il ne suffit pas d'étudier la femme, nous dit M. Lacassagne en sa préface, au point de vue de la place de plus en plus importante qu'elle est susceptible de prendre dans notre société contemporaine. Après le livre de Lombroso sur la femme criminelle, livre que j'analysais ici récemment, celui de M. de Ryckère vient à point pour compléter cette étude. Il y apporte, outre sa compétence et ses hautes qualités professionnelles, une documentation sérieuse dont son premier chapitre sur l'histoire carcéraire de la femme donne tout de suite la mesure. Entre autres particularités, je remarque que la perte de leur chevelure, imposée par les règlements aux prisonnières anglaises, paraît être le châtiment qu'elles redoutent le plus ; et l'ingéniosité dont elles font preuve dans l'exercice d'une coquetterie dont tous les éléments semblent leur manquer n'est pas moins extraordinaire. Après la prison, la relégation, puis un chapitre consacré aux dénonciatrices, un autre aux récidivistes, un enfin à la mort de la femme criminelle : l'odyssée est complète. Elle est semée de détails qui ne sauraient être lus par tout le monde ; elle est souvent navrante, parfois horrible. C'est bien la contre partie des utopies féministes.

11. — Le nouveau livre de M. Pierre Janet est moins une monographie qu'un recueil de mémoires, comme il sait les faire, c'est-à-dire des plus intéressants, et comme il les élabore à son laboratoire de psychologie de la clinique de la Salpêtrière. Ce sont des études expérimentales relatives aux troubles de la volonté, de l'attention, de la mémoire ; aux émotions, aux idées obsédantes et à leur traitement. Les *Idées fixes*, qui

sont le titre et le sujet principal de ce volume, constituent un des phénomènes les plus intéressants pour le médecin comme pour le psychologue. Elles jouent un rôle considérable dans beaucoup de perturbations mentales et même physiques, et par conséquent peuvent en rendre compte dans une large mesure et souvent. Elles sont, d'autre part, la conséquence fréquente d'altérations variées des fonctions psychologiques et physiologiques les plus diverses ; de sorte que, cause ou effet, ou en relation de dépendance quelconque avec les phénomènes névrosiques, les idées fixes présentent à l'observateur l'étude la plus curieuse et réclament du médecin l'intervention la plus éclairée. Après l'étude si approfondie qu'il a faite des hystériques, l'auteur ne pouvait qu'aborder avec fruit celle des névroses à idées fixes ; et, procédant en médecin et en observateur plus qu'en philosophe ou même en psychologue, il commence par une enquête sévère dans laquelle sont compris des malades aussi différents que possible les uns des autres, mais présentant cette particularité commune, qu'ils sont tourmentés par quelque idée fixe. Et sous ce terme, il ne range pas seulement les idées obsédantes d'ordre intellectuel, mais encore certains états émotifs persistants, certaines perturbations permanentes de la personnalité, tous états psychologiques, lesquels, une fois constitués, persistent indéfiniment sans pouvoir être modifiés par les conditions diverses avec lesquelles ils entrent en conflit. Parmi ces études multiples, signalons celles qui ont trait à la volonté, au caractère spécial des actes volontaires opposés aux actes automatiques, déjà si bien examinés par notre auteur *(l'Automatisme psychologique)*, au rôle que joue la synthèse des souvenirs dans la construction de la personnalité, au degré auquel peut atteindre l'attention et à sa mesure par la courbe des temps de réaction ; parmi celles qui intéressent davantage les médecins notons les faits relatifs à la volonté et à l'aboulie, à la personnalité et à ses altérations, à la nature de certaines idées fixes, à un trouble singulier de la localisation des sensations dit allochirie, et qui consiste à ce que le sujet rapporte à sa main droite ce qui appartient à la gauche et réciproquement ; ajoutons encore une étude sur l'insomnie et une autre sur l'influence somnambulique. Un chapitre est consacré à la possession démoniaque que l'auteur explique sans intervention du démon par les perturbations et dissociations des phénomènes psychologiques, ce qui donnerait à penser que quelques-uns au moins des faits de possession souvent cités sont en effet explicables sans cette mystérieuse influence ; il y fait intervenir ce qu'il appelle des rêveries subconscientes, ce sur quoi il y aurait beaucoup à dire et des interprétations diverses à proposer. La plupart de ces études ont conduit M. Janet à des applications utiles et à la détermination de traitements capables de triompher de quelques-uns de ces états névrosiques. La médecine pratique y trouve donc son

compte. Ces graves questions sont abordées et traitées avec une entière liberté d'esprit, et sans hostilité apparente pour les croyances. religieuses, mais avec une indifférence complète. C'est dire que notre appréciation ne saurait aller sans restrictions à ce sujet. Tel qu'il est cependant, ce volume est un précieux recueil de faits qui apportent à plus d'un problème psychologique des éléments sérieux, capables d'être utilisés par ceux-là mêmes qui pourraient les trouver en contradiction avec leurs principes. Un second volume est annoncé qui sera publié en collaboration avec le professeur Raymond ; il complètera ces recherches et y ajoutera nombre d'observations, les unes et les autres applicables à l'interprétation et au traitement des maladies nerveuses.

12. — Après le grand et gros in-8 de M. Janet, voici venir le petit in-12 du Dr Glatz, lequel s'excuse d'avoir dédié son livre à la fois à ses clients et à ses collègues. Le médecin de Genève n'a pas du reste la prétention d'écrire un ouvrage savant, mais bien plutôt celle de faire une étude pratique de la neurasthénie, c'est-à-dire de la grande névrose qui fait tant de victimes en notre fin de siècle. Il étudie cette maladie surtout dans ses rapports avec les troubles digestifs et en particulier avec ceux qui ont pour siège l'estomac, et affectent la forme de dyspepsie. On peut hésiter sur le sens dans lequel s'exerce cette influence, sur la question de savoir si c'est la dyspepsie qui, appauvrissant les ressources réparatrices de l'économie, provoque la neurasthénie, ou si c'est la neurasthénie qui, comprenant dans un épuisement général du système nerveux l'épuisement de l'activité nerveuse de l'estomac, détermine l'atonie gastrique et la dyspepsie. Au point de vue thérapeutique, ce livre indique justement que les moyens sur lesquels il faut compter d'abord en pareil cas sont le régime, les agents physiques, l'hydrothérapie, l'électrisation, le massage, la gymnastique et autres moyens analogues. Ce sont ceux qui sont employés sous la direction de l'auteur, à Champel près Genève et à Nice, et c'est là qu'il a recueilli les faits qui forment la base de son volume : *Dyspepsies nerveuses et neurasthénie.*

13-14. — Deux tendances distinctes se partagent actuellement le monde des penseurs et des psychologues vis-à-vis de la question hypnotique. L'une tend à conclure à l'explication naturelle de tous les faits qui se rattachent à l'hypnose, voyant en lui une découverte grandiose par l'étendue des nouveaux horizons qu'elle ouvre aux yeux des savants, et une de ces données bienfaisantes qui sont susceptibles de soulager bien des souffrances et même de corriger bien des défectuosités de l'humaine nature. L'autre, au contraire, le regarde sinon comme un fléau, du moins comme une menace dirigée contre le libre arbitre et contre la moralité, capable de les mettre en échec l'une et l'autre et

comme ayant tous les caractères d'une œuvre diabolique. Parmi ces derniers, le P. Franco se distingue par l'intransigeance de ses conclusions et par la sévérité de ses condamnations. Je l'ai montré en présentant ici l'an passé les livres que ce sujet lui a inspirés. Au pôle opposé se trouve le P. Coconnier, défendant la thèse adverse, c'est-à-dire que les faits de l'hypnose s'expliquent sans l'intervention d'une puissance surnaturelle, et que leurs effets bienfaisants sont susceptibles d'éclairer la psychologie, d'inspirer l'éducation, la médecine et la jurisprudence, et enfin de devenir, dans un avenir plus ou moins prochain, le plus grand facteur de la civilisation et du progrès. Le livre du P. Coconnier : *l'Hypnotisme franc*, a été conçu dans cette seconde interprétation des faits, et s'il l'appelle ainsi, c'est qu'il tient à le juger, dégagé des phénomènes disparates avec lesquels on le confond trop souvent, et dont il importe de le distinguer. S'appliquant à faire un impartial résumé du débat, l'auteur expose successivement les arguments de l'accusation et ceux de la défense, et, réduisant successivement chacun des arguments de l'accusation à la mesure nulle ou restreinte qu'il convient, il conclut nettement pour la défense. Après avoir cité des faits qui prouvent que l'hypnotisme a déjà rendu de réels services et qui tendent à prouver qu'il en pourrait rendre de plus grands encore, il s'appuie sur la psychologie de saint Thomas pour établir avec les physiologistes, d'accord en cela avec le grand maître philosophe que : *appetitum, si non sit aliquid prohibens, sequitur motus vel operatio*, autrement dit : toute cellule cérébrale actionnée par une idée, tend à réaliser cette idée, en mettant en activité les fibres nerveuses correspondantes à sa réalisation. L'idée tend à passer en acte. Puis s'attaquant à la question du sommeil en général, le R. P. Coconnier en étudie les conditions et la nature et montre le peu que nous savons à ce sujet; et les phénomènes de perception élective qu'on y rencontre, et la persistance d'activité de certains éléments au milieu de ceux dont cette activité est suspendue, et les illusions qui en résultent, et quant à l'espace et quant à la durée, et surtout relativement à la cause des perceptions objectives ou subjectives dont les rêves sont remplis, et enfin le passage relativement facile du sommeil ordinaire à l'hypnose. De ce parallèle entre les deux modes du sommeil, l'auteur n'a pas de peine à conclure que la différence qui les sépare est loin d'être aussi grande qu'elle en a l'apparence ; d'où il déduit que le sommeil hypnotique ne présente rien, dans ses modes communs et ordinaires, qui ne puisse s'expliquer naturellement, rien qui implique l'intervention d'une puissance surnaturelle, rien de diabolique en un mot. L'autre pôle de l'opinion est représenté pour nous aujourd'hui par une petite brochure de M. l'abbé Blanc, le savant professeur de la Faculté de théologie de Lyon. C'est la reproduction d'une conférence donnée aux Facultés catholiques de Lyon. Le

reproche capital que le conférencier adresse à l'hypnotisme, c'est l'aliénation que subit ou que fait de sa personnalité celui qui se soumet à cet état; et l'accusation est bien faite pour justifier en apparence la thèse qu'il défend. Selon M. Blanc, non seulement personne n'a le droit de s'emparer des facultés intimes d'autrui, mais il ajoute que personne ne paraît avoir naturellement cette faculté « en sorte que si, de fait, nous voyons des hypnotistes disposer de leurs sujets en maîtres absolus, il y a tout lieu de craindre l'intervention d'une cause surhumaine. » Et comparant à la possession diabolique l'état de l'hypnotisé, il tend à voir dans cet état l'influence d'une puissance occulte dont l'hypnotiseur se ferait l'agent inconscient. Je ne saurais présenter ici la critique d'une semblable interprétation; j'ai déjà exposé ailleurs ce que j'en pense et comment il me semble juste de conclure, si une conclusion est d'ores et déjà possible en cette matière, mais mon opinion est bien plus en faveur de la thèse du P. Coconnier. N'est-ce pas en vertu d'une confusion condamnable que notre auteur, à l'exemple de beaucoup d'autres, fait de l'hypnotisme une série qui va de l'hypnose la plus simple aux phénomènes les plus suspects de l'occultisme, une série continue, dont les derniers termes dépassant manifestement les forces naturelles, doivent être englobés avec les premiers dans une condamnation en bloc. Cette sériation des faits encore bien peu connus n'est-elle pas suspecte elle-même? et l'hypothèse qui les fond en un seul groupe échappe-t-elle bien à toute imputation de confusion? La question mérite toujours d'être étudiée.

15. — Il est toute une catégorie de faits connus mais étudiés seulement dans ces derniers temps et qui peuvent justifier bien des réserves en l'appréciation de ces matières. Ce sont ceux qui ont trait aux manifestations encore mal approfondies, mais dont les occasions se sont multipliées, de ce qu'on a nommé le *Magnétisme vital*. Le livre de M. Gasc-Desfossés en est la preuve et vient ici fort opportunément se placer sous notre plume. Les novateurs ont beau jeu lorsqu'ils passent en revue toutes les idées ou inventions nouvelles qui ont eu à leur naissance à lutter contre la routine sociale ou scientifique. Notre auteur en fait dans son introduction une énumération piquante et longue, bien qu'elle ne soit pas sans omission. — Les phénomènes relatifs au magnétisme animal, à l'hypnotisme etc., ont été longtemps consignés à la porte des cénacles officiels et bannis par la question préalable et sans discussion, et aujourd'hui encore ils sont regardés comme des intrus ou tout au moins comme des suspects. Disons-le, ce n'est peut-être pas tout à fait la faute des académies, s'il en est ainsi ; mais ces faits, déjà fort singuliers en eux-mêmes, se sont si souvent présentés escortés d'une séquelle de merveilles apocryphes et de faits qui semblent échappés d'une sorte de cour des

miracles, que l'on comprend l'émotion dont dut être saisie à cet aspect la grave indolence des corps constitués. Tel n'est pas le caractère de ce volume qui a,au contraire, toute l'allure sévère et correcte d'un travail scientifique. Ainsi sa première partie est exclusivement consacrée aux faits, non pas tous les faits connus sans doute, mais quelques-uns des faits les plus récents, avec les observations et les expériences que l'auteur a pu faire lui-même, ce qui donne à son livre tout à la fois la base de l'observation acquise et de l'observation originale. Le fait capital de cette dernière consiste dans l'enregistrement, par un galvanomètre spécialement construit à cet effet, de courants magnétiques extra-corporels. Il y a là une base physique d'expérimentation qui donne aux recherches de M. Gasc-Desfossés une valeur particulière. La seconde partie du livre montre comment on peut mettre les faits de cet ordre et l'hypothèse du magnétisme vital qui les synthétise d'accord avec les résultats généraux les mieux établis de la physiologie et de la physique, aussi bien qu'avec les vérités fondamentales de la philosophie.

16. — Sous ce titre : *Questions du temps présent*, le Dr Bertillon, chef des travaux statistiques de la ville de Paris, exposant le programme de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française, étudie, avec les moyens documentaires qu'il possède et avec la compétence qu'on se plaît à lui reconnaître, *le Problème de la dépopulation* en France surtout et aussi en Europe. Le mouvement de dépopulation montre que ce fléau est spécial à la France où il détermine,dans l'ordre militaire, l'affaiblissement progressif de l'armée, dans l'ordre social, la diminution de la richesse ; aussi qu'arrive-t-il, sinon que notre influence diminue avec notre puissance prosélytique ? La France, envahie par l'étranger, voit s'altérer en elle non-seulement le chauvinisme, ce qui ne serait pas un grand mal,mais encore le plus simple patriotisme; car l'étranger a beau être le travailleur qui contribue à la production et à la richesse du pays, il n'en est pas moins le rival actuel, parfois il en est l'espion et au jour du danger il en redeviendrait l'ennemi : fait grave et capable de mettre en danger le nom, l'esprit et la chose qui sont la patrie. La diminution de population est étudiée ici dans ses conséquences, dans ses causes et dans ses remèdes. L'inaction, dit l'auteur avec raison, est stupide et criminelle. Parmi les remèdes proposés il en est qu'il qualifie d'illusoires et sur lesquels il passe vite; il insiste davantage sur les mesures qu'il donne comme efficaces. La nation a besoin que les familles soient fécondes ; celles qui répondent à ce besoin ne le font qu'en s'imposant de lourds sacrifices, elles ont donc droit à la reconnaissance et à la protection de l'État. Le fait d'élever un enfant doit être considéré comme une forme de l'impôt ; et pour que cet impôt soit considéré comme acquitté par une famille, il

faut qu'elle élève trois enfants. De là une répartition particulière de l'impôt qui, restant ce qu'il est pour les familles de trois enfants, augmenterait en proportion de la diminution de ce chiffre, et diminuerait au contraire en proportion de son augmentation. Suivent les questions relatives à la liberté de tester, à la protection de l'enfance et à d'autres mesures susceptibles de concourir accessoirement au but à atteindre.

17. — Les candidats au certificat des sciences physiques, chimiques et naturelles, les élèves de première année de médecine doivent répondre à des examens dont les épreuves comportent des connaissances sommaires mais précises d'anatomie comparée, et des préparations anatomiques correspondant à ces épreuves. Le petit volume de M. Gruvel intitulé : *Précis d'anatomie comparée et de dissections* a pour but d'initier ces candidats et ces élèves aux connaissances qui font la matière de leurs examens. Près de trois cents figures insérées dans le texte facilitent cette étude et ces pratiques anatomiques. Tout ceci résumé pour tenir en deux cent soixante pages, avec les chapitres préliminaires consacrés aux principes généraux de la dissection, aux instruments nécessaires pour l'opérer, aux méthodes d'injection et aux principaux détails relatifs à la préparation des pièces anatomiques.

18. — Je n'ai pas à revenir sur ce que j'ai dit l'an passé du *Traité complet de médecine pratique* du Dr Vigouroux, en présentant aujourd'hui le second volume de cette publication de vulgarisation sérieuse et consciencieuse qui doit en comprendre quatre. Ce second volume est consacré à *l'Hygiène*, sujet dont l'importance a grandi considérablement depuis les nombreuses applications dont les sciences l'ont successivement enrichi. L'auteur aborde immédiatement son sujet par l'étude des modificateurs extrinsèques, le sol, l'eau, l'air et les aliments, y compris les boissons ; les vêtements et les exercices du corps complètent l'étude de ces premiers éléments de l'hygiène. La deuxième partie, consacrée aux modificateurs intrinsèques, comprend l'étude des prédispositions biologiques, hérédité, constitution, habitudes, tempérament, etc., l'hygiène des sens, l'hygiène intellectuelle et morale, et se termine par l'étude des excrétions, lesquelles jouent un rôle si important dans l'équilibre de la santé. La troisième partie a trait à l'hygiène générale : climats, habitations, hygiène des villes et des campagnes, hygiène professionnelle, hygiène scolaire ; et enfin, chapitre intéressant aujourd'hui que l'on s'attache avec raison à éviter la transmission des maladies des sujets malades aux sujets sains, hygiène des maladies contagieuses. Un chapitre relatif à la législation et à l'organisation sanitaire et enfin à l'hygiène internationale termine ce traité. Une table alphabétique très détaillée en facilite l'usage. Un tel livre ne comporte guère l'analyse ; il nous suffit de signaler en résumé toutes les matières qu'il embrasse et tous les sujets qu'il

touche. L'auteur le fait d'ailleurs avec le tact et la mesure dont il a donné la preuve déjà dans son premier volume. L'hygiéniste chez lui n'a pas dépouillé le moraliste ; il a su s'en souvenir en traitant ces chapitres où les conseils de la morale n'importent pas moins que ceux de l'hygiène au bon équilibre de la personne humaine.

19. — Un tout petit in-32 de la « Bibliothèque utile » dû à la plume d'un interne des hôpitaux, M. Merklen, résume ce que chacun peut utilement connaître sur *la Tuberculose et son traitement hygiénique*. Rejetant tout ce qui peut présenter un caractère trop technique, l'auteur s'est appliqué à montrer par quelles mesures de prudence la tuberculose peut être évitée et par quelles règles d'hygiène on peut arriver à en enrayer l'évolution. Cependant, ajoute-t-il, nous n'avons reculé devant aucune des explications susceptibles d'éclairer le sujet, sacrifiant avant tout au désir d'être compris.... et désirant satisfaire à la tâche essentiellement pratique et utilitaire que nous nous sommes imposée. Tâche délicate, dirai-je à mon tour, et dont M. Merklen me paraît s'être heureusement acquitté.

20. — *L'Hygiène de l'oreille et des sourds* est un nouvel ouvrage d'un spécialiste des maladies de l'oreille qui a déjà publié plusieurs études sur certaines maladies et sur certains troubles du système nerveux ; il débute par un chapitre intéressant, même au point de vue psychologique, sur l'importance du sens de l'ouïe, sur le rôle qu'il joue non seulement dans les relations de l'homme qui vit en société, mais sur la faculté de s'orienter et de se tenir en équilibre. Aussi faut-il blâmer la négligence avec laquelle on traite bien souvent l'exercice de l'ouïe, voire même les débuts de la surdité. Après une description anatomique de l'oreille et une analyse du mode de fonctionnement des éléments qui la composent, M. Gelineau passe en revue ce que commande l'hygiène de l'oreille aux divers âges de la vie, chez le nouveau né d'abord, puis chez l'enfant, chez l'adulte et chez le vieillard. Un chapitre est consacré à la pratique des injections dans l'oreille et aux insufflations d'air qui sont parfois d'une si remarquable utilité dans l'hygiène et dans le traitement des maladies de l'oreille. La prothèse acoustique et la surdi-mutité sont aussi étudiées dans des chapitres spéciaux ; et, sur ce dernier sujet, l'auteur montre, avec une complaisance de bon aloi, les progrès considérables qui ont été réalisés dans le traitement des sourds-muets. Encore un paragraphe utile consacré aux remèdes vulgaires employés contre la surdité et dont il faut soigneusement s'abstenir. Que les sourds ne perdent donc pas tout espoir, puisque la conclusion de ce livre est que : les sourds ne restent tels que parce qu'on ne s'en occupe pas.

21.—Sous ce titre un peu singulier: *Les Déventrés*, se présente une étude anatomo-pathologique et mécanique de l'ombilic. L'auteur, le docteur

Zabé,a déjà publié plusieurs ouvrages, dont quelques-uns se rattachent à celui-ci, en particulier celui qui est intitulé : *Les Dyspepsies herniéuses* ; il fait, dans le volume dont il est ici question, une étude intéressante de la constitution et de l'organisation de la région du ventre dite région ombilicale, des altérations par lesquelles cette région, se laissant distendre sous les pressions diverses auxquelles elle est fréquemment soumise, en arrive à former ce qu'on appelle la hernie ombilicale, sur les phénomènes nerveux singuliers et sur les troubles statiques dont cette altération s'accompagne souvent, sans compter les perturbations digestives et autres auxquelles elle peut donner lieu. Étant établi que le centre statique de l'abdomen, envisagé tant dans sa partie pariétale que dans sa partie viscérale, a pour siège l'ombilic, on comprend l'importance qui s'attache à ce que ce centre demeure en sa place normale. Après avoir étudié toutes les déviations que peuvent comporter les hernies de cette région, les ploses diverses, comme on les appelle et celles aussi que l'art a cru devoir reproduire dans quelques œuvres connues, l'auteur étudie tous les symptômes auxquels ces altérations donnent lieu : les dyspepsies mécaniques, les cardialgies, les dyspepsies intestinales et tous les tristes inconvénients qui en découlent, les troubles respiratoires, les déplacements des divers viscères et les douleurs auxquels ils donnent lieu, et les troubles de nutrition qui en résultent, y compris les troubles nerveux de forme neurasthénique. Les moyens de traitement et les appareils contentifs à employer en pareil cas sont indiqués. En somme, c'est là une monographie qui, malgré son allure un peu originale, traite sérieusement son objet et a su y rattacher une foule de sujets intéressants ou curieux, y compris le côté esthétique de la question.

22. — Les pierres du foie, autrement dit *la Lithiase biliaire*, constituent une maladie qui est plutôt, à vrai dire, un accident se rattachant à une fonction normale qu'une maladie de toute l'économie. Néanmoins cet accident peut en entraîner d'autres : colique hépatique, angeiocholites calculeuses, fièvre intermittente symptomatique, ictère chronique et ictère grave. Ce sont ces accidents que le docteur Magnin a réunis dans son étude et auxquels il a consacré une brochure qui en est à sa deuxième édition. C'est la refonte de sa thèse inaugurale soutenue en 1869, remise à jour, avec les données nouvelles que l'observation a permis d'y ajouter. L'auteur a très bien décrit les diverses formes que ces accidents peuvent affecter et la part considérable qu'il convient d'attribuer dans leur pathogénie aux altérations des voies biliaires et à la présence des organismes microbiens. Il nous montre Charcot et son école s'autorisant des grandes découvertes contemporaines, et de leurs propres observations, pour les appliquer à cette pathogénie et déduire de là des applications d'une réelle utilité, tout

en marquant les points nombreux sur lesquels le problème reste encore en suspens et dans l'attente d'une solution ferme.

23-24. — On commence à comprendre en France les graves méfaits de l'alcoolisme et à partir en guerre contre lui. Jusqu'ici des tentatives de combat s'étaient produites ; mais, isolées et timides, elles avaient eu peu d'effet. On s'aperçoit enfin que l'ennemi qu'il faut attaquer est assez fort et assez menaçant pour mériter qu'une véritable croisade s'organise contre lui et qu'on l'attaque de toutes parts et par tous les moyens. Puisse-t-il en être temps encore ! Déjà, j'ai eu occasion de parler à nos lecteurs des essais de proscription qui ont été tentés dans le nord de la France contre l'alcool et les alcooliques, et je leur ai signalé les brochures véritablement courageuses et remarquables du docteur Faidherbe, de Roubaix, un des apôtres zélés de l'antialcoolisme. Ce sont aujourd'hui deux petites brochures visant ce même but, que je présente avec chaude recommandation. L'une, intitulée : *De l'Alcoolisme* est due à la plume d'un membre de l'Académie de médecine de Belgique, M. le docteur Barella ; l'autre, porte ce titre significatif : *Un Fléau social. L'Alcoolisme et ses remèdes*, par un fervent de la cause, M. Maurice Vanlaer. La première contient une fine analyse des troubles que provoquent et entretiennent l'alcool et tous ses succédanés, sur les fonctions de l'économie vivante et en particulier sur les fonctions du système nerveux, les tristes conséquences qui en résultent et pour l'individu et pour la société. Tout cet ensemble est parfaitement présenté en un saisissant tableau. La seconde nous parle peu de l'alcoolique, mais, après nous avoir présenté le corps du délit, l'alcool et ses caractères, elle étudie en autant de chapitres distincts les remèdes qu'on peut lui opposer, les armes avec lesquelles on peut le combattre : prohibition, impôt, monopole, lois répressives, réforme des cabarets, y compris la réduction de leur nombre, voire même leur suppression, sans oublier l'action morale et les sociétés de tempérance. Il engage fortement le clergé à unir ses efforts à ceux des moralistes, conférenciers ou autres et conclut qu'aucun de ces remèdes ne saurait être dédaigné, mais qu'avant tout c'est à l'action morale qu'il convient de s'adresser ; et si c'est là qu'est le remède, c'est là qu'est le devoir.

25-26. — Le docteur Fabre (de Commentry), est un chercheur curieux de souvenirs historiques, friand de données générales, qui trouve, au milieu d'une vie fort occupée, des loisirs à consacrer à ces goûts délicats et distingués. Les deux plaquettes que nous avons de lui aujourd'hui en témoignent. *Jean-Baptiste Canano*, qu'il appelle « un émule de Vésale » fut un des meilleurs anatomistes du XVIe siècle. Quatre médecins de ce nom et de cette famille vécurent aux XVe et XVIe siècles ; c'est le dernier qui cultiva l'anatomie avec un succès tel qu'on a pu l'appeler un second Vésale (*Amatus Lusitanus*). Il fut médecin

du pape Jules III, et fit preuve d'une réelle habileté chirurgicale. Sa découverte des valvules des veines n'a pas été sans influence sur la découverte de la circulation du sang et en fait un précurseur du grand nom de Harvey. — Le *Coup d'œil sur la Géographie médicale* jeté par le Dr Fabre, dans sa seconde brochure, montre à la fois la richesse de son érudition et de son esprit. Se demandant d'abord ce que peut et doit être une géographie médicale, si elle doit prendre les données qui lui incombent et les étudier du point de vue de la pathologie ou du point de vue de la géographie, l'auteur, sans trop répondre, passe en revue les différents auteurs qui ont abordé cette étude, et apprécie la méthode ou la marche qu'ils ont suivie. Il arrive rapidement à la période contemporaine, et analyse d'abord le traité de *Géographie médicale* de M. Bordier, dans lequel il montre justement un essai d'anthropo-pathologie darwinienne. Il passe ensuite au livre de M. Poincarré : *Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène.* C'est à vrai dire un essai d'hygiène géographique, un livre appelé à rendre les plus grands services aux médecins et aux hygiénistes, par la richesse des faits qu'il produit, par la mesure avec laquelle il les apprécie et par la clarté de ses démonstrations. L'auteur énumère encore un certain nombre de traités récents sur ce même sujet, et conclut à l'intérêt considérable qui s'attache à baser sur l'hygiène et sur la prophylaxie l'avenir de la géographie médicale.

27.— Ce que je viens de dire à l'éloge du docteur Fabre, je ne puis que le répéter, en renchérissant encore, du docteur Coulon (de Cambrai). Sa brochure actuelle est une *Contribution à l'histoire des remèdes* d'après quelques pages d'un manuscrit picard du xve siècle qui peut former un appendice au volume : *Curiosités de l'histoire des remèdes*, du même auteur. En dehors de l'intérêt scientifique que comporte tout mémoire de ce genre, il est toujours intéressant, dit le docteur Coulon, de lire et de commenter quelques pages d'un ancien traité écrit dans une langue dont la naïveté n'est pas sans charme. Ces recettes sont curieuses en elles-mêmes, par les traductions et commentaires auxquels elles ont donné lieu et aussi par les courtes notes qu'y a jointes notre auteur, soit pour les faire lire plus facilement, soit pour les faire mieux comprendre, soit pour les rapprocher d'autres formules, et en particulier des sentences dites de l'École de Salerne ou même des aphorismes hippocratiques. Ces additions, M. Coulon l'espère, n'auront pas nui à l'intérêt que présentent ces recettes, et nous nous sommes convaincu qu'elles n'y ont qu'ajouté plus de clarté.

28. — L'Italie a adopté à son tour le mode de publication par petits manuels groupés en série et dont chacun s'attache soit à l'étude d'une monographie spéciale, soit à l'exposé résumé d'une branche des sciences, des arts, etc.— Telle est, par exemple, la série scientifique des ma-

nuels Hoepli, édités à Milan et dont j'ai en ce moment sous les yeux un exemplaire. Celui-ci a l'ambition d'embrasser la psychologie physiologique (*Psicologia fisiologica*) — ne serait-ce pas plutôt la physiologie psychologique qu'il conviendrait de dire dans le cas actuel? Quoi qu'il en soit, c'est un résumé très condensé de l'étude des sensations générales et spéciales et des données psychiques qui s'y rapportent, avec un dernier chapitre ayant pour objet le sentiment et la volonté. — L'esprit qui inspire ce manuel est de ceux qui se croient obligés à demeurer matérialistes pour rester scientifiques. Mais s'il mérite ce reproche du côté de la doctrine, il n'en renferme pas moins un résumé clair et méthodique des observations et des faits.

29. — Un autre livre nous vient de Milan et du même éditeur ; il a pour titre: *Le Creature sovrane* et pour auteur M. Adolfo Padovan. Dans un court préambule, l'auteur nous confie qu'ayant réuni sous ses yeux l'œuvre qui comprend les principales pensées de sa jeunesse, ce n'est pas sans hésitation ni sans crainte qu'il la livre à la publicité comme une confession intime. Puis il traite, dans plusieurs chapitres successifs, de l'homme de génie, des grandes peines et des grandes joies, de l'orgueil, de la mort, etc. Et, résumant ces études de psychologie dans une conclusion générale fortement teintée de pessimisme, il accuse cependant une certaine confiance dans les Jenner, les Pasteur et les Galilée de l'avenir.

Dr A. Ferrand.

HISTOIRE PROVINCIALE.

1. *Les Seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen-âge*, par Charles Schmidt (Extrait des *Annales de l'Est*.). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1897, in-8 de xxxv-289 p., 7 fr. 50. — 2. *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au* xvie *siècle*, par C.-J. Beautemps-Beaupré. 2e partie. *Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale*. T. IV. *Preuves des institutions de l'Anjou et du Maine*. Paris, Pédone-Lauriel, 1897, in-8 de 453 p., 12 fr. — 3. *Histoire et géographie de la Loire-Inférieure*, par Eugène Orieux et Justin Vincent. Nantes, Grimaud, 1895, 2 vol. in-8 de 499 et 555 p. et pl. — 4. *Histoire archéologique, féodale et religieuse des paroisses du diocèse de Vannes*, par J.-M. Le Mené. T. II. Vannes, imp. Galles, 1894, in-8 de 536 p., 6 fr. — 5. *Histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne, précédée de recherches historiques sur Carcassonne et son territoire sous les Volkes, les Romains, les Wisigoths et les Sarrazins*, par Cros-Mayrevieille. T. II. Carcassonne, imp. de Gabelle et Bonnafoux, 1896, in-8 de xxiii-216 et 41 p. — 6. *Histoire de la vicomté d'Aumelas et de la baronnie du Pouget (Hérault)*, par l'abbé A. Delouvrier. Montpellier, imp. Grollier, 1896, in-8 de xi-350 p. — 7. *Art et archéologie dans le département de la Loire*, par Félix Thiollier et Noël Thiollier. Saint-Étienne, imp. Théolier, 1898, in-8 de 124 p. et pl. — 8. *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivie d'une revue biographique illustrée des membres de l'État politique moderne, (députés et sénateurs)*, par Georges Bonnefoy. T. IV. Paris, Lechevalier, 1897, in-8 de 952 p. et pl., 15 fr. — 9. *Histoire de l'ancienne Université de Provence, ou Histoire de la fameuse Université d'Aix, d'après les manuscrits et les documents originaux*, par F. Belin. *Première période, 1409-1679*. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de xvi-755 p., 15 fr. — 10. *Chaville historique*, par l'abbé Dassé. Chaville, Hénot ; Paris, Haton, 1897,

in-8 de 206 p. et pl., 3 fr. 50. — 11. *Monographie de Dompierre-sur-Mer (Charente-Inférieure)*, par l'abbé Henri Choinard et Ernest Tauzin. La Rochelle, imp. Pic, 1896, in-8 de 164 p. et pl., 2 fr. — 12. *Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun*, par l'abbé L.-C. Berry (Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*). Autun, imp. Dejussieu, 1897, in-8 de 306 p. — 13. *Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille*, par E. Hautcœur. Lille, L. Marie, Paris, A. Picard et fils, 1896-1897, 2 vol. in-8 de xii-479 et 473 p. et pl., 10 fr. — 14. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, publié d'après les documents inédits*, par J. Depoin. 2e fascicule. Pontoise, Société historique du Vexin, 1896, in-4 de 242 p. — 15. *L'Abbaye de Fontaine-Daniel*, par A. Grosse-Duperon et E. Gouvrion. *Étude historique*. Mayenne, imp. de Poirier-Bealu, 1896, in-8 de 461 p. et pl., 12 fr. — 16. *Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Fontaine-Daniel*, publié et traduit par A. Grosse-Duperon et E. Gouvrion. Ibid., 1896, in-8 de 429 p. et pl., 12 fr. — 17. *Chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac*, publiée par l'abbé A. Leclerc. Limoges, imp. Ducourtieux, 1896, in-8 de 182 p. et pl. — 18. *Un Seigneur au xiiie siècle, Jean de Joinville*, par le R. P. Louis Boutié. Tours, Mame, 1897, in-8 de 349 p., 3 fr. 50.

1. — L'ouvrage de M. Schmidt sur *les Seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen-âge* est une œuvre posthume qui fut d'abord publiée dans les *Annales de l'Est*, puis réunie en un volume. M. Pfister, professeur à l'Université de Nancy, fait connaître dans la préface la vie et les travaux de M. Schmidt. Né à Strasbourg en 1812, il y passa toute sa vie et y occupa une chaire à la Faculté de théologie protestante. Après avoir publié plusieurs travaux sur les mystiques allemands du moyen âge et sur des sujets de théologie, il se consacra à l'étude de l'Alsace et de l'ancien Strasbourg ; et c'est au cours des recherches faites pour ces ouvrages qu'il réunit les matériaux nécessaires à l'accomplissement de l'œuvre que nous signalons. Ce travail était complètement achevé à la mort de son auteur ; les éditeurs n'ont fait qu'ajouter de rares notes, quelques appendices et une table des matières. Le volume de M. Schmidt se divise en trois livres : le premier nous fait assister à la formation des villages et à la constitution des seigneuries ; il retrace le tableau de l'occupation de l'Alsace par les Germains, recherche l'origine des noms des lieux habités, comment les terres furent partagées et limitées et les diverses classes d'hommes qui vivaient sur ces terres. Si, dans ce chapitre, quelques théories ne sont plus admises, il n'en est pas moins vrai qu'il a pour base une bonne étude et une bonne interprétation des textes. D'ailleurs, M. Schmidt, très prudent, ne hasarde guère d'hypothèse et a bien soin de ne faire reposer ses assertions que sur des arguments positifs. Le livre II est consacré au seigneur et au village et il fait admirablement connaître les relations qui existaient entre les villageois et les seigneurs, les droits de ces derniers, les charges qui pesaient sur les paysans, impôts, hébergement, charrois, etc., les monopoles du seigneur, banvin, moulins et fours banaux, péages. L'exercice de la juridiction seigneuriale fait l'objet d'un chapitre dans lequel sont énumérés les officiers judiciaires et où l'auteur donne d'utiles détails sur leur rôle. Le dernier livre qui

traite de la propriété rurale est divisé en deux parties : la première relative à la terre non cultivée, la deuxième à la terre cultivée. Dans la première partie, il s'occupe des forêts communales, seigneuriales et fiscales, des usages des forêts, des délits forestiers ; de la glandée, de la chasse, puis il passe aux communaux et aux pâturages et mentionne les coutumes qui les régissaient. Enfin, un mot sur les eaux, la pêche et la navigation clôt cette première partie. La deuxième partie concernant la terre cultivée fait connaître comment elle était exploitée et surveillée, quelles étaient les conditions de la petite et de la grande propriété, les officiers et les privilèges du seigneur, les corvées des paysans ; elle se termine par un chapitre sur les divers modes de concession et de location, manses serviles, manses nobles, concessions viagères ou temporaires, locations héréditaires, colonges. Un index bibliographique, une table des cours colongères d'Alsace et une table des établissements religieux qui ont possédé en Alsace des cours colongères terminent ce travail excellent sur un sujet souvent obscur et dont les éléments sont difficiles à réunir.

2. — Le tome IV des *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au* XVIe *siècle* est entièrement occupé par la publication des preuves et d'une table des matières de tout l'ouvrage. On a dans ce volume, deux cent vingt-sept pièces, la plupart publiées *in-extenso*, qui s'échelonnent depuis le milieu du XIIe siècle environ, jusqu'à 1534 ; recueil intéressant tant par le nombre que par la valeur des pièces. La majeure partie de ces actes est tirée de la série P des Archives nationales. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit de cette publication qui pourra fournir beaucoup de renseignements des plus utiles sur les institutions de l'ancienne France (Voir *Polybiblion*, t. LXI, p. 324, t. LXXIII, p. 324 et t. LXXIX, p. 311).

3. — Les deux volumes de MM. Eugène Orieux et Justin Vincent : *Histoire et géographie de la Loire-Inférieure* forment un bon résumé de tout ce qui peut intéresser dans ce département. Cet ouvrage est divisé en deux parties : 1° le département, 2° les communes. Dans la première partie, les auteurs donnent, sous le titre de généralités, la description du département et une étude sur son climat. Un paragraphe est ensuite consacré au langage, aux mœurs et au caractère de ses habitants. Les chapitres suivants traitent de l'histoire naturelle, de la géologie, de la faune, de la flore, puis de l'archéologie, faisant ainsi connaître les principaux monuments anciens et les curiosités qui subsistent encore. La géographie occupe le livre II tout entier. MM. Orieux et Vincent y étudient successivement et d'une manière claire et suffisamment complète, la Loire, ses rives et ses îles, les plateaux, les bassins, les fleuves et l'Océan, le littoral, les dépressions du sol, les forêts. L'histoire de la Loire-Inférieure est exposée dans le livre suivant.

On a ici un tableau très succinct des faits qui agitèrent ce département. Les auteurs ont eu soin dans cette partie de glisser sur les points les plus épineux et de prendre une position neutre. Cette neutralité était au reste ce qui pouvait le mieux convenir dans le cas particulier. L'administration, l'industrie, le commerce, l'agriculture remplissent le livre III. La deuxième partie de l'ouvrage, comprenant la fin du tome I et tout le tome II, retrace l'histoire des communes. Suivant que la commune est plus ou moins importante, il lui est consacré plus ou moins de pages. Ainsi, tandis que sur certaines d'entre elles on n'aura guère qu'une page, pour Nantes on en a près de cent. Cette deuxième partie est divisée en autant de livres que d'arrondissements, par conséquent en cinq livres. En tête de chacun des livres est une description de l'arrondissement renfermant tout ce qui a trait à la géologie, au commerce, à l'industrie, aux voies de communication, et en tête de chacun des cantons on trouve une description analogue pour le canton. Les notices consacrées aux communes sont toutes sur le même plan. On a d'abord la description de la commune indiquant les cours d'eau qui la traversent, les accidents du terrain, les forêts qui sont dans ses limites. Après, vient une mention sur le bourg, puis un paragraphe consacré aux villages et hameaux qui font partie de la commune. La notice s'achève par un mot sur l'église et une indication des monuments et de tout ce qui peut intéresser l'archéologie. Une table alphabétique des communes termine cet ouvrage enrichi de nombreuses gravures et de cartes.

4. — Nous avons déjà rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 315) du tome I de l'*Histoire archéologique, féodale et religieuse des paroisses du diocèse de Vannes*, et nous avons fait connaître le plan de cet ouvrage. Aujourd'hui, nous nous contenterons de signaler le tome II. Il comprend, par ordre alphabétique, toutes les paroisses à partir de *Molac*. En somme, on a dans ces deux volumes une histoire résumée, mais suffisamment complète, de deux cent quatre-vingts paroisses. M. Le Mené a donc achevé un ouvrage qui pourra rendre des services aux historiens et surtout aux archéologues par les précieuses indications qu'il renferme. L'auteur donne brièvement tous ses renseignements, sans phrases, et suivant le même plan, pour chacune des paroisses ; les recherches sont ainsi faciles. Il fait d'abord connaître les limites du pays, sa superficie, sa population, les traces qu'y laissèrent les Celtes, les Romains, les Bretons (dolmens, tumuli, menhirs, retranchements, voies romaines, ruines, etc.), puis, il retrace en quelques paragraphes son histoire, ne signalant que les faits, sans chercher à faire de récit. Après l'énumération des seigneuries, viennent quelques notes sur l'histoire religieuse, une description de l'église, du cimetière, des chapelles, des renseignements sur les frairies, les chapellenies, les établissements

religieux qui y sont installés. Certaines notices relatives à des paroisses importantes comprennent une dizaine de pages ou environ.

5. — Le deuxième volume de l'*Histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne*, de M. Cros-Mayrevieille, est une publication posthume venue même longtemps après la mort de l'auteur arrivée le 16 octobre 1876 et encore plus longtemps après le tome I paru déjà depuis 1846. Dans ce deuxième volume, M. Cros-Mayrevieille s'arrête à 1237, date de la réunion de la vicomté de Carcassonne à la Couronne. Commençant en l'année 1184 avec Bernard Aton, il nous fait assister à l'établissement de la dynastie des Trencavel, puis à l'éclosion de l'hérésie des Albigeois et à toutes les luttes qui ensanglantèrent le Midi au commencement du XIIIe siècle. Les événements de la croisade des Albigeois qui se déroulèrent autour de Carcassonne sont rapportés en grand détail. Après la prise de cette ville, plusieurs seigneurs de la vicomté firent leur soumission ; les autres furent peu à peu réduits par les croisés, et Simon de Montfort gouverna le pays. Mais son œuvre fut éphémère ; après sa mort, le pays s'agita de nouveau et les Trencavel furent restaurés. Ce fut saint Louis qui pacifia la région ; Trencavel abdiqua et partit ensuite en Terre-Sainte ; les hérétiques proscrits obtinrent leur grâce et ainsi toute cette vicomté, ravagée depuis plusieurs années par la guerre, recouvra sa tranquillité. Cet ouvrage, fruit de longues recherches, est précédé d'une notice biographique sur M. Cros-Mayrevieille, d'un catalogue de ses publications, et se termine par les tableaux chronologiques des vicomtes et des évêques et quelques documents donnés sous forme de pièces justificatives. Le principal et le plus important contient des fragments des enquêtes faites dans la sénéchaussée de Carcassonne en 1247. Ces documents ont été tirés des Archives nationales.

6. — L'ancienne vicomté d'Aumelas (Hérault) comprenait les châteaux et lieux d'Aumelas, du Pouget, de Pouzols, de Saint-Bauzille-de-la Sylve, de Vendémian, de Saint-Paul et Valmale, de Paulhan, d'Adissan, de Plaissan, de Tressan, de Popian, de Saint-Amand-de-Teulet, de Journac, de Carabotte, de Cournonsec, de Montarnaud, de Montbazin et de Cabrials. Ce sont les annales de toute cette région que M. l'abbé Delouvrier s'est efforcé de nous retracer dans l'*Histoire de la vicomté d'Aumelas et de la baronnie du Pouget*. Ayant eu à sa disposition les pièces contenues dans le chartrier du château de Lestang, qui renferme la majeure partie des archives de la vicomté, il a puisé ses renseignements à de bonnes sources. On peut dire que la presque totalité du volume est composé à l'aide des documents que l'auteur étudia chez M. le vicomte Louis d'Alzon, propriétaire actuel du château de Lestang. Il s'est aidé aussi un peu de l'*Histoire générale de Languedoc* de D. Vaissète. Ce volume est divisé en quatre livres. Dans le premier livre, M.

Delouvrier retrace l'histoire du château d'Aumelas au IXe siècle, sous les abbés d'Aniane ; aux Xe et XIe siècles, sous les vicomtes de Béziers et au XIIe siècle sous les Guilhems de Montpellier. Le deuxième livre comprend l'histoire du pays sous la domination des rois de Majorque, seigneurs de Montpellier. A cette époque, la baronnie du Pouget, constituée par Jacques II, roi de Majorque, en faveur d'Arnaud de Roquefeuil, se détache de la vicomté d'Aumelas. Dans le troisième livre, l'auteur retrace l'histoire de la vicomté sous l'administration des rois de France, successeurs des rois de Majorque. Au quatrième livre, Aumelas reparaît avec ses vicomtes, les de Bonnet, les de Guérin-Desfléaux, les de Saint-Victor. Une lutte ardente s'est alors engagée entre eux et les barons du Pouget qui voulaient relever non pas des vicomtes d'Aumelas, mais du roi de France, seigneur de Montpellier. Ce procès qui durait depuis soixante-un ans, se termina par une transaction. Cet ouvrage fait avec soin, se termine par quatre-vingt cinq pièces justificatives, suivies des listes des seigneurs des divers lieux de la vicomté d'Aumelas et par des indications sur différents fiefs.

7. — L'ouvrage de MM. Félix et Noël Thiollier sur *l'Art et l'archéologie dans le département de la Loire* est le tirage à part d'une notice publiée par la municipalité de Saint-Étienne, à l'occasion de la XXVIe session du congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences ; mais tirage à part augmenté d'un nombre considérable de gravures qui doublent son intérêt. Comme les auteurs nous en préviennent dans la préface, ce travail n'est pas un exposé complet de tout ce qui touche à l'art et à l'archéologie dans la Loire, mais seulement un résumé, une sorte de tableau, des vues d'ensemble sur l'art forézien. Malgré sa concision, cette étude n'en est pas moins très intéressante et pourra être des plus utiles à bon nombre d'archéologues. Si les monuments du Forez n'ont pas l'importance de ceux que l'on trouve dans plusieurs autres parties de la France, ils offrent cependant des spécimens variés de l'art français à toutes les époques. De plus, le département de la Loire forme comme la transition entre le Nord et le Midi et l'on y trouve aussi bien des églises romanes de l'école bourguignonne que des églises de style auvergnat ou des spécimens d'architecture provençale, voire même le mélange de ces divers styles dans certains édifices. Dans ce volume, les auteurs commencent par rechercher et étudier les monuments très peu nombreux de l'époque préhistorique et de l'époque gauloise ; ils passent ensuite à l'époque romaine puis aux époques mérovingienne et carolingienne. Comme les monuments de ces diverses époques sont très rares, ces chapitres sont courts. Le chapitre consacré à l'architecture religieuse à l'époque romane est plus long. MM. Thiollier étudient successivement les matériaux et l'appareil des édifices, leur plan, leur élé-

[illegible] extérieure, les portes et [illegible] aux, les socles, ba- [illegible] ment sur la fortifi- [illegible] Après les églises [illegible] les lanternes [illegible] les cloîtres. Les [illegible] à l'architec- [illegible] des, aux vitraux [illegible] les principaux ou- [illegible] géogra- [illegible] planches ter-

[illegible] *ville dans la pro-* [illegible] LXXVI, p. [illegible] l'auteur a donné [illegible] un rapide aper- [illegible] les communes ; [illegible] 1896, avec no- [illegible] les maires, ad- [illegible] les villes de Clermont- [illegible] jusqu'en 1896. [illegible] même les commu- [illegible] depuis 1800 jus- [illegible] de 1896. Le [illegible] nement de la po- [illegible] par le ta- [illegible] la population [illegible] les lectures pé- [illegible] des dépu- [illegible] nous intéressante de [illegible] que les précédentes. On [illegible] notre dans le travail d'histoire [illegible] les mémoires des parle- [illegible] Enfin [illegible] sources [illegible] parlementaires. En somme, cet ouvrage, par les [illegible] qu'il donne, pourra profiter à ceux qui voudront s'occuper de l'histoire moderne du département du Puy-de-Dôme, car pour tout ce qui touche à l'histoire antérieure à 1789, les renseignements sont trop insuffisants.

9. — Aujourd'hui que la tendance est de rendre un peu d'autonomie à chaque Université, il est bon de faire connaître comment elles étaient organisées et comment elles fonctionnaient avant 1789. Le travail de M. Belin : *Histoire de l'ancienne Université de Provence*, dont nous signalons le premier volume, est très complet. La fondation de

cette Université remonte aux premières années du xve siècle ; et ce serait Louis II, roi de Sicile et comte de Provence, qui aurait eu l'idée de l'établir à Aix. En tous cas, la bulle de confirmation du pape Alexandre V est du mois de décembre 1409. Après avoir rappelé les débuts de cette Université et comment se pratiquait l'enseignement des sciences supérieures à Aix avant sa création, M. Belin consacre trois chapitres à l'étude des statuts des différentes Facultés. A leur tête était le chancelier, puis le recteur, élu par les écoliers et jouissant de nombreuses prérogatives. Il avait avec lui des conseillers pour l'aider dans sa tâche. Parmi les priviléges des écoliers, il faut noter le béjaunage qui s'exerçait sur les nouveaux, et le charivari dont on gratifiait ceux qui se mariaient sans acquitter les droits dus en cette circonstance. Les examens dans chacune des Facultés se passaient toujours avec cérémonie, et souvent des frais considérables étaient imposés aux gradués. Ainsi le nouveau docteur en droit devait habiller le docteur qui lui servait de parrain, donner un dîner suivi d'un bal et fournir des bonnets et des gants à tous les docteurs de la Faculté, au chancelier, au recteur, sans compter toutes les indemnités au bedeau, au sacristain de Saint-Sauveur, etc. Au xve siècle, l'omnipotence des docteurs en droit s'accrut dans l'Université. Ils formèrent un collège qui devint une corporation fermée. Ainsi, ils refusèrent d'agréger au collège les docteurs en droit qui avaient pris leurs grades dans une autre Université. En 1557, on commença les lectures en médecine par l'agrégation de trois docteurs médecins venus des Universités d'Avignon et de Naples et d'autres docteurs médecins étrangers. On agrégea également, en cette même année, à la Faculté de médecine la communauté des chirurgiens et la communauté des apothicaires de la ville d'Aix. Après avoir retracé l'histoire des Facultés de droit, de théologie et de médecine, M. Belin consacre un chapitre aux origines de la Faculté des arts. Ce chapitre est des plus intéressants, car c'est un tableau bien complet de l'instruction secondaire au xvie siècle. Il apprend ce qu'étaient les grandes écoles municipales dans le midi de la France avant les jésuites, le plan des études, et enfin ce que firent les jésuites. Le dernier chapitre est relatif aux luttes qui s'élevèrent entre l'ancienne corporation des docteurs et l'Université créée par Henri IV et composée de régents véritables dispensateurs des grades. Peu à peu la corporation des docteurs absorba la nouvelle institution des régents royaux, et il fallut la grande réforme promulguée par Louis XIV en 1679 pour voir enfin, dans la Faculté de droit, le privilège de conférer les grades partagé entre les anciens de la Faculté et les docteurs régents ou professeurs. C'est à cette année que s'arrête le premier volume de M. Belin. Trente-quatre pièces justificatives terminent cette première partie qui fait espérer une excellente histoire de l'ancienne Université de Provence.

avec celle de la ville dont il porte le nom; ses développements ont puissamment contribué au progrès de la civilisation dans la campagne environnante; enfin sa longue et glorieuse existence est comme parallèle à celle du corps municipal de Lille, avec lequel il a longtemps partagé le gouvernement intérieur de la cité. L'influence du chapitre de Saint-Pierre, dans nos contrées, n'est pas moins remarquable au point de vue artistique et littéraire qu'au point de vue social. La musique et les arts du dessin ont fleuri sous son aile. L'enseignement de ses écoles rivalisait au moyen âge avec celui des plus célèbres Universités. Sous le rapport religieux, l'insigne collégiale, avec ses quarante chanoines et les nombreux desservants attachés aux églises et chapelles de sa dépendance satisfaisait aux nécessités du culte, aux fonctions du ministère sacerdotal. Elle entretenait la foi dans les masses et la discipline au sein du clergé.» Il ne faut donc pas être surpris si Mgr Hautcœur a voulu traiter ce sujet avec un tel soin. Les deux volumes dont nous avons à parler s'arrêtent à la fin du XVIe siècle. Pour écrire cette histoire, Mgr Hautcœur s'est appuyé d'abord sur les ouvrages précédemment publiés; puis, afin de compléter les renseignements qu'il y avait déjà accumulés, il a eu recours à toutes les sources imprimées et manuscrites que les bibliothèques et les archives, les collections publiques et particulières mettaient à sa disposition. Naturellement, le fonds de la Collégiale aux archives du Nord, lui a fourni la moisson la plus abondante. Les séries de comptes, ce qui subsiste des registres capitulaires, ont été pour lui des sources d'informations aussi sûres que fécondes. Cette histoire offre une mine de renseignements des plus considérables pour tout ce qui touche à la Flandre, et aucun érudit ne pourra s'occuper de cette région, à quelque point de vue que ce soit, sans mettre à profit les savantes publications de Mgr Hautcœur. Chacun de ces volumes est orné de planches et pourvu d'appendices dans lesquels on trouve les séries chronologiques des prévôts, des doyens du chapitre, des chantres, des trésoriers, des écolâtres. A la fin du premier volume, il y a en outre une note sur la topographie de Lille au XIIIe siècle, et une suite de planches donnant la reproduction et l'explication des sceaux de Saint-Pierre de Lille. Les planches qui reproduisent ces sceaux ne sont malheureusement pas très satisfaisantes. Ce défaut tout matériel ne saurait cependant infirmer en rien la valeur de l'ouvrage.

14. — Le deuxième fascicule du *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise* ne le cède en rien au précédent pour l'intérêt qu'il présente. Les pièces vont de l'année 1147 à l'année 1199; elles portent les n°s 138 à 220. Toutes sont publiées avec grand soin et bon nombre de notes viennent éclairer le texte. Parmi ces chartes, on trouve plusieurs bulles de Pape, des lettres d'évêques et d'archevêques, etc... A la suite des chartes viennent, sous forme d'annexes, deux Vies de saint Gautier,

de Solignac qui se trouve dans le manuscrit latin 12691, et l'a complété pour la fin du XVIIe siècle et pour le XVIIIe siècle. Enfin, il a ajouté la liste des religieux qui étaient à Solignac au moment de la Révolution et une petite étude sur le sceau de cette abbaye. Cette Chronique publiée avec notes complémentaires sera utile à consulter pour l'histoire du Limousin.

18. — Dans son volume sur *Jean de Joinville*, le P. Bouttié s'est proposé plutôt de retracer la vie d'un seigneur au XIIIe siècle en prenant comme type le bon sénéchal de Champagne que de donner une nouvelle étude sur le compagnon de saint Louis. Son travail peut se diviser en deux parties. La première dans laquelle il dépeint avec beaucoup de détails la vie du sire de Joinville ; la seconde où, à l'aide de *la Chevalerie* de Léon Gautier, des poèmes, des textes du moyen âge et d'ouvrages de seconde main, il essaie de nous faire pénétrer dans l'intérieur d'un seigneur au XIIIe siècle et de nous décrire sa vie et celle de sa famille dans son château. L'existence de Joinville est trop connue pour que nous la retracions. Disons seulement que, pour cette partie, le P. Bouttié a mis à profit le travail de M. Delaborde sur les sires de Joinville et a su présenter en somme une œuvre intéressante. Il fait connaître successivement la jeunesse du sénéchal, puis son rôle à la croisade, ensuite sa vie à la cour de saint Louis et ce qu'il fit après la mort de son saint ami. Il montre dans la deuxième partie Joinville dans son château et dépeint alors la vie d'un seigneur au XIIIe siècle. Le dernier chapitre de ce volume est consacré à l'homme et à l'écrivain : l'auteur cherche à retracer le caractère de Joinville et sa manière d'écrire. A la fin de l'ouvrage, le *Credo* de Joinville est reproduit : d'un côté sous sa forme originale, de l'autre en français modernisé. En appendice, l'auteur donne un bon nombre de chartes tirées des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, des archives de la Haute-Marne, de la Meuse, de l'Aube. Nous exprimerons un regret, c'est que l'auteur ait cru devoir les moderniser ; elles perdent ainsi leur intérêt et leur saveur. De plus, les références sont souvent trop vagues. Il eût été bon, pour les Archives nationales, par exemple, d'indiquer les cartons où ces pièces ont été prises. Un certain nombre de gravures ornent ce bon ouvrage de vulgarisation. JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Institutiones theologiae dogmatico-scholasticae, auctore P. JOSEPHO MENDIVE, S. J. Valladolid, A. Cuesta, 1893, 6 vol. in-8 de 559, 446, 525, 664, 475 et 558 p. — Prix de chaque volume : 6 fr.

Par sa doctrine toujours sûre, son style sobre et clair, son esprit synthétique qui lui permet d'exposer en peu de mots les questions les plus

religieux qui y sont installés. Certaines notices relatives à des paroisses importantes comprennent une dizaine de pages ou environ.

5. — Le deuxième volume de l'*Histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne*, de M. Cros-Mayrevieille, est une publication posthume venue même longtemps après la mort de l'auteur arrivée le 16 octobre 1876 et encore plus longtemps après le tome I paru déjà depuis 1846. Dans ce deuxième volume, M. Cros-Mayrevieille s'arrête à 1237, date de la réunion de la vicomté de Carcassonne à la Couronne. Commençant en l'année 1184 avec Bernard Aton, il nous fait assister à l'établissement de la dynastie des Trencavel, puis à l'éclosion de l'hérésie des Albigeois et à toutes les luttes qui ensanglantèrent le Midi au commencement du XIIIe siècle. Les événements de la croisade des Albigeois qui se déroulèrent autour de Carcassonne sont rapportés en grand détail. Après la prise de cette ville, plusieurs seigneurs de la vicomté firent leur soumission ; les autres furent peu à peu réduits par les croisés, et Simon de Montfort gouverna le pays. Mais son œuvre fut éphémère ; après sa mort, le pays s'agita de nouveau et les Trencavel furent restaurés. Ce fut saint Louis qui pacifia la région ; Trencavel abdiqua et partit ensuite en Terre-Sainte ; les hérétiques proscrits obtinrent leur grâce et ainsi toute cette vicomté, ravagée depuis plusieurs années par la guerre, recouvra sa tranquillité. Cet ouvrage, fruit de longues recherches, est précédé d'une notice biographique sur M. Cros-Mayrevieille, d'un catalogue de ses publications, et se termine par les tableaux chronologiques des vicomtes et des évêques et quelques documents donnés sous forme de pièces justificatives. Le principal et le plus important contient des fragments des enquêtes faites dans la sénéchaussée de Carcassonne en 1247. Ces documents ont été tirés des Archives nationales.

6. — L'ancienne vicomté d'Aumelas (Hérault) comprenait les châteaux et lieux d'Aumelas, du Pouget, de Pouzols, de Saint-Bauzille-de-la Sylve, de Vendémian, de Saint-Paul et Valmale, de Paulhan, d'Adissan, de Plaissan, de Tressan, de Popian, de Saint-Amand-de-Teulet, de Journac, de Carabotte, de Cournonsec, de Montarnaud, de Montbazin et de Cabrials. Ce sont les annales de toute cette région que M. l'abbé Delouvrier s'est efforcé de nous retracer dans l'*Histoire de la vicomté d'Aumelas et de la baronnie du Pouget*. Ayant eu à sa disposition les pièces contenues dans le chartrier du château de Lestang, qui renferme la majeure partie des archives de la vicomté, il a puisé ses renseignements à de bonnes sources. On peut dire que la presque totalité du volume est composé à l'aide des documents que l'auteur étudia chez M. le vicomte Louis d'Alzon, propriétaire actuel du château de Lestang. Il s'est aidé aussi un peu de l'*Histoire générale de Languedoc* de D. Vaissète. Ce volume est divisé en quatre livres. Dans le premier livre, M.

Delouvrier retrace l'histoire du château d'Aumelas au IXe siècle, sous les abbés d'Aniane ; aux Xe et XIe siècles, sous les vicomtes de Béziers et au XIIe siècle sous les Guilhems de Montpellier. Le deuxième livre comprend l'histoire du pays sous la domination des rois de Majorque, seigneurs de Montpellier. A cette époque, la baronnie du Pouget, constituée par Jacques II, roi de Majorque, en faveur d'Arnaud de Roquefeuil, se détache de la vicomté d'Aumelas. Dans le troisième livre, l'auteur retrace l'histoire de la vicomté sous l'administration des rois de France, successeurs des rois de Majorque. Au quatrième livre, Aumelas reparaît avec ses vicomtes, les de Bonnet, les de Guérin-Desfléaux, les de Saint-Victor. Une lutte ardente s'est alors engagée entre eux et les barons du Pouget qui voulaient relever non pas des vicomtes d'Aumelas, mais du roi de France, seigneur de Montpellier. Ce procès qui durait depuis soixante-un ans, se termina par une transaction. Cet ouvrage fait avec soin, se termine par quatre-vingt cinq pièces justificatives, suivies des listes des seigneurs des divers lieux de la vicomté d'Aumelas et par des indications sur différents fiefs.

7. — L'ouvrage de MM. Félix et Noël Thiollier sur *l'Art et l'archéologie dans le département de la Loire* est le tirage à part d'une notice publiée par la municipalité de Saint-Étienne, à l'occasion de la XXVIe session du congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences ; mais tirage à part augmenté d'un nombre considérable de gravures qui doublent son intérêt. Comme les auteurs nous en préviennent dans la préface, ce travail n'est pas un exposé complet de tout ce qui touche à l'art et à l'archéologie dans la Loire, mais seulement un résumé, une sorte de tableau, des vues d'ensemble sur l'art forézien. Malgré sa concision, cette étude n'en est pas moins très intéressante et pourra être des plus utiles à bon nombre d'archéologues. Si les monuments du Forez n'ont pas l'importance de ceux que l'on trouve dans plusieurs autres parties de la France, ils offrent cependant des spécimens variés de l'art français à toutes les époques. De plus, le département de la Loire forme comme la transition entre le Nord et le Midi et l'on y trouve aussi bien des églises romanes de l'école bourguignonne que des églises de style auvergnat ou des spécimens d'architecture provençale, voire même le mélange de ces divers styles dans certains édifices. Dans ce volume, les auteurs commencent par rechercher et étudier les monuments très peu nombreux de l'époque préhistorique et de l'époque gauloise ; ils passent ensuite à l'époque romaine puis aux époques mérovingienne et carolingienne. Comme les monuments de ces diverses époques sont très rares, ces chapitres sont courts. Le chapitre consacré à l'architecture religieuse à l'époque romane est plus long. MM. Thiollier étudient successivement les matériaux et l'appareil des édifices, leur plan, leur élé-

abbaye, non d'après l'original, sans doute brûlé le 30 décembre 1793 avec beaucoup d'autres titres de ce monastère, mais d'après un manuscrit de la collection Gaignières (aujourd'hui, Bibliothèque nationale ms.latins, n° 5475). Cette publication est bien le complément, on pourrait même dire le deuxième volume de l'étude historique, puisque les auteurs disent qu'elle renferme les pièces du cartulaire, moins celles qui ont trouvé place dans l'histoire de l'abbaye. Ils y ont en outre ajouté plusieurs chartes, la plupart inédites. Ce volume reproduit trois cent trente trois pièces ou fragments de pièces ; trois cent trente forment le cartulaire proprement dit et trois sont données en appendice. L'ensemble de ces documents va de l'année 1187 à l'année 1624. Une table alphabétique des noms propres complète ce volume.

17. — La *Chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac* fut écrite au XVII° siècle par D. Jean-Laurent Dumas, religieux de ce monastère. Il semble qu'il ait passé toute sa vie à Solignac où il mourut le 8 mai 1678 à l'âge de soixante-neuf ans. Il put donc compulser à loisir les archives de cette abbaye et en recueillir les traditions. En outre, comme sa Chronique s'étend jusqu'à l'année 1672, c'est à titre de témoin oculaire qu'il rapporte les événements de plus d'un demi siècle. La publication de cette chronique a été faite d'après le manuscrit de Dom Dumas, que possède M. l'abbé Lecler. En dehors de ce manuscrit, il existe deux copies de cette Chronique à la Bibliothèque nationale ; l'une, faite en 1665, et s'arrêtant par conséquent à cette année, porte le n° 19857 du fonds français (les archives de la Haute-Vienne en ont fait prendre une copie en 1876) ; l'autre porte le n° 12691 du fonds latin. Dans ce dernier manuscrit, outre plusieurs parties de la Chronique, on trouve des lettres de l'auteur et divers documents intéressant Saint-Pierre de Solignac. L'auteur remonte à la fondation du monastère par saint Éloi ; mais il ne suit pas un ordre bien rigoureux dans son récit. Ainsi après avoir parlé de la fondation de l'abbaye, de la règle qui y était observée, après avoir dressé le catalogue des bénéfices et prieurés, des reliques qui y étaient conservées et retracé la vie de plusieurs saints qui y étaient honorés, il donne des bulles d'Adrien IV, d'Eugène III et d'autres pièces en faveur de ce monastère, pour arriver ensuite à la publication de l'acte de fondation. Suit un privilège de Charles-le-Chauve, puis encore quelques vies de saints. Un des chapitres les plus intéressants est celui qui est relatif aux abbés ; il fournira un bon complément à la liste de la *Gallia Christiana*. Les derniers chapitres, consacrés à des faits dont l'auteur fut témoin, pourront être utilement mis à profit pour l'histoire religieuse du diocèse de Limoges au XVII° siècle. L'éditeur a donné en appendice un catalogue des abbés du monastère

de Solignac qui se trouve dans le manuscrit latin 12691, et l'a complété pour la fin du XVIIe siècle et pour le XVIIIe siècle. Enfin, il a ajouté la liste des religieux qui étaient à Solignac au moment de la Révolution et une petite étude sur le sceau de cette abbaye. Cette Chronique publiée avec notes complémentaires sera utile à consulter pour l'histoire du Limousin.

18. — Dans son volume sur *Jean de Joinville*, le P. Bouttié s'est proposé plutôt de retracer la vie d'un seigneur au XIIIe siècle en prenant comme type le bon sénéchal de Champagne que de donner une nouvelle étude sur le compagnon de saint Louis. Son travail peut se diviser en deux parties. La première dans laquelle il dépeint avec beaucoup de détails la vie du sire de Joinville ; la seconde où, à l'aide de *la Chevalerie* de Léon Gautier, des poèmes, des textes du moyen âge et d'ouvrages de seconde main, il essaie de nous faire pénétrer dans l'intérieur d'un seigneur au XIIIe siècle et de nous décrire sa vie et celle de sa famille dans son château. L'existence de Joinville est trop connue pour que nous la retracions. Disons seulement que, pour cette partie, le P. Bouttié a mis à profit le travail de M. Delaborde sur les sires de Joinville et a su présenter en somme une œuvre intéressante. Il fait connaître successivement la jeunesse du sénéchal, puis son rôle à la croisade, ensuite sa vie à la cour de saint Louis et ce qu'il fit après la mort de son saint ami. Il montre dans la deuxième partie Joinville dans son château et dépeint alors la vie d'un seigneur au XIIIe siècle. Le dernier chapitre de ce volume est consacré à l'homme et à l'écrivain : l'auteur cherche à retracer le caractère de Joinville et sa manière d'écrire. A la fin de l'ouvrage, le *Credo* de Joinville est reproduit : d'un côté sous sa forme originale, de l'autre en français modernisé. En appendice, l'auteur donne un bon nombre de chartes tirées des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, des archives de la Haute-Marne, de la Meuse, de l'Aube. Nous exprimerons un regret, c'est que l'auteur ait cru devoir les moderniser ; elles perdent ainsi leur intérêt et leur saveur. De plus, les références sont souvent trop vagues. Il eût été bon, pour les Archives nationales, par exemple, d'indiquer les cartons où ces pièces ont été prises. Un certain nombre de gravures ornent ce bon ouvrage de vulgarisation. JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Institutiones theologiae dogmatico-scholasticae, auctore P. JOSEPHO MENDIVE, S. J. Valladolid, A. Cuesta, 1895, 6 vol. in-8 de 559, 446, 525, 664, 475 et 558 p. — Prix de chaque volume : 6 fr.

Par sa doctrine toujours sûre, son style sobre et clair, son esprit synthétique qui lui permet d'exposer en peu de mots les questions les plus

complexes et les plus ardues, le Père Mendive se révèle à nous comme un théologien de marque et son ouvrage est un des meilleurs que l'on puisse recommander, en ce qui touche du moins la théologie proprement dite, la théologie scolastique. La seule réserve que nous ayons à formuler ne s'applique en effet qu'au premier volume dans lequel il traite toutes les matières que l'on désigne assez souvent sous le nom de dogmatique générale, traités de la Religion, de l'Église, de l'Écriture, de la Tradition et des autres lieux théologiques. Tout cela est contenu en cinq cent cinquante pages. C'est très méthodique, très net, très court, mais en ce qui concerne le traité de la Religion surtout, c'est trop court. Alors même que nos vieilles démonstrations suffiraient encore à défendre le fait de la révélation contre les attaques multiples des rationalistes contemporains, il faudrait au moins le faire voir. Ce n'est pas assez de dire que « les travaux d'Hercule » de la critique contemporaine n'ont rien renversé, il serait bon de les faire connaître et peut-être aussi de montrer qu'ils s'entredétruisent les uns les autres. — Le traité de l'Église ne mérite pas le même reproche. Nous y trouvons exposées et résolues les grandes questions actuelles, l'influence de l'Église sur le progrès, sur la liberté et la félicité même temporelle des peuples, le libéralisme auquel l'auteur consacre huit thèses dont la dernière établit qu'on peut pécher en cette matière par excès et par défaut.

Avec le second volume commence la théologie proprement dite et nous n'avons plus de réserves à faire. L'auteur adopte l'ordre et les divisions de la Somme théologique, en laissant à la morale les matières contenues dans la 2ª IIªᵉ. Sur tous les points il présente admirablement la doctrine de l'Ange de l'école et l'explique à l'aide de ses meilleurs interprètes. Il pense, et nous sommes bien de son avis, que la théologie n'a son utilité et sa beauté qu'autant qu'elle est assez largement exposée : comment atteindre ce but dans un ouvrage écrit en vue d'un cours de trois ou quatre années ? Il a résolu ce problème difficile à la satisfaction de tous en imprimant en caractères plus petits tout ce qui touche aux questions plus intimes et plus difficiles, tout ce dont à la rigueur on peut décharger les commençants. C'est grâce à ce procédé qu'il a pu donner, dans le deuxième volume, le résumé des controverses sur la science moyenne, sur la prédestination, sur les processions divines ; dans le troisième volume, des développements sur les jours de la création, sur la nature du péché originel et actuel ; dans le quatrième volume, des éclaircissements sur la nature de la grâce et son accord avec la liberté, sur l'union du Saint-Esprit avec l'âme juste, et cent autres notes intéressantes, objections et réponses, qu'on trouve à chaque pas dans chacun des volumes. Le traité *De quatuor Novissimis*, si souvent négligé dans les théologies élémentaires, nous a plu entre tous. L'auteur y réfute les erreurs qui tendent à se renouveler sur l'Antechrist et sur

les derniers temps et expose très bien la doctrine sur la nature et la durée des peines et des récompenses futures. Pourquoi n'a-t-il pas employé le procédé des petits caractères dans le premier volume ? Il aurait pu mettre ainsi le traité de la Révélation au niveau des besoins du jour avec une cinquantaine de pages de plus. LAMOUREUX.

L'Évangile et le temps présent, par l'abbé ÉLIE PERRIN. Paris, Retaux, 1897, in-18 de XII-364 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est non seulement à son style correct, personnel et distingué dans sa simplicité, que ce livre doit de posséder tout l'attrait de la nouveauté. C'est encore à la manière dont l'auteur sait découvrir et présenter à l'aristocratie mondaine, intellectuelle et sociale ce que peuvent renfermer « d'intéressant pour les catholiques de notre temps et de notre pays les portions d'évangile que l'Église fait chanter chaque dimanche de l'année liturgique. » M. Perrin a trouvé là l'occasion d'aborder et de simplifier une foule de problèmes religieux et sociaux. Nous ne nous sommes pas demandé s'il les a tous résolus, mais nous pouvons affirmer qu'il les a libéralement exposés, et qu'il a contribué à les acheminer vers leur solution. Il a pour cela des formules courtes et admirablement lumineuses. En voici quelques-unes : « Dans les religions, il n'y a que l'or du catholicisme qui puisse résister à l'acide de la science. — Les socialistes veulent moins la suppression de la propriété que son déplacement. — Tandis que les météores de la science, de la liberté, du bien-être, après avoir retenu l'attention des hommes, s'en vont l'un après l'autre s'abîmer sous l'horizon, et que la nuit s'étend de plus en plus noire sur les âmes, le grand luminaire suspendu au firmament du monde spirituel irradie davantage et se montre de plus en plus comme la seule lumière indéfectible. » Tout en saluant l'aurore de la démocratie, l'écrivain déclare la guerre aux ennemis de la religion, de la famille et de la société. Il ne craint même pas de nous faire le catéchisme, et sans concession aucune. Mais ce qui domine, du commencement à la fin, dans *l'Évangile et le temps présent*, ce sont les paroles encourageantes : encouragements aux prédicateurs, aux pasteurs, aux éducateurs, aux âmes pieuses, aux laïques militants, aux personnes de toutes classes et de toutes conditions, encouragements à tous ceux qui s'intéressent au salut de la société. Pour tout dire en un mot, le pain que nous offre M. Perrin, est très blanc et très léger, sans avoir perdu aucun de ses éléments nutritifs. ARBEY.

SCIENCES ET ARTS

Institutiones psychologicae, auctore TILMANN PESCH, S. J. Pars I, vol. 2. Freiburg im Brisgau, Herder, 1897, in-8, de XIV-422 p. — Prix : 5 fr. 65.

Le R. P. Pesch est bien connu en France des amis de la philosophie

scolastique. Son premier ouvrage sur la cosmologie ou philosophie naturelle a été fort apprécié. Sa logique, beaucoup plus volumineuse, est aussi moins connue. Depuis l'année dernière, le savant religieux a commencé la publication de sa psychologie. Voici le second volume qui vient de paraître. Il doit y avoir trois volumes ; mais, d'après l'étendue des développements, nous pensons qu'un volume ne suffira pas pour exposer la psychologie humaine qui reste toute entière à étudier.

Le second volume que nous présentons aujourd'hui au public concerne la vie animale ; vie, végétation, sensation et appétit. La théorie de la sensation est surtout fort développée. L'érudition de l'auteur est immense. On pourrait dire de lui ce que Bossuet disait de Suarez : on entend en lui toute l'école et de plus toute la science allemande. La doctrine est partout celle de saint Thomas légèrement modifiée par les commentateurs subséquents.

Nous nous permettrons cependant de faire quelques réserves. Ainsi nons n'aimons pas l'expression de vie accidentelle, pour les opérations de l'être vivant. Sans doute l'opération est un accident en ce sens qu'elle n'est pas la substance. Mais par elle-même, elle est ce que les anciens appelaient le propre de l'être vivant. L'expression « propre » est tombée en désuétude ; mais il serait peut-être bon de n'employer le terme accident que quand il est strictement nécessaire. La question de l'objectivité de la sensation nous paraît écourtée. Elle valait la peine d'être discutée plus à fond. Le P. Pesch reconnaît lui-même que la modification subjective de l'organe peut produire en nous le même effet que la présence de l'objet, mais alors comment distinguer les cas où nous saisissons l'objet même ? L'auteur ne s'explique pas sur ce point qui est cependant capital. Ces réserves et quelques autres que nous pourrions faire n'enlèvent rien à la valeur de ce vaste travail. D. V.

Vom Erkennen, Abriss der Noetik, von Carl Braig. Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in-8 de viii-256 p. — Prix : 3 marks 40.

Ce volume est le troisième du cours de philosophie en dix volumes entrepris par M. Braig. Le premier volume traitait de la logique formelle, le second de l'ontologie ; celui-ci, sous une appellation difficile à rendre en français, traite de la logique critique, autrement de la légitimité de la connaissance. M. l'abbé Braig étudie tous les systèmes formulés sur l'origine de la connaissance, le matérialisme des anciens et celui des modernes, le nominalisme de Durand et d'Occam, le positivisme d'Auguste Comte, le sensualisme de Locke, le traditionalisme, les idées innées de Platon et de Descartes ; les systèmes de Berkeley, de Gratry, Rosmini, etc., enfin le criticisme de Hume, de Kant et de ses successeurs.

Après cette vaste enquête où il a cherché à reconnaître le côté vrai de chaque système, M. Braig donne sa propre théorie. C'est au fond de la théorie scolastique avec quelques emprunts faits à Kant. M. Braig, après avoir étudié les sources où nous puisons la vérité, la conscience, les sens, l'entendement, la raison, l'autorité, déclare que le critérium unique de la vérité est la conscience que l'esprit a de sa propre activité et de l'objet qui la détermine non comme d'un objet étranger et séparé d'elle, mais comme la condition inséparable de cette activité. M. Braig admet en outre comme critérium secondaire, le consentement de tous les hommes. La théorie de M. Braig pourra soulever des objections, mais son livre est plein d'informations et prouve une étude sérieuse d'un sujet aussi important que difficile. D. V.

Principales œuvres pédagogiques de Herbart, traduites et fondues en un seul volume par A. Pinloche. Paris, Alcan, 1891, in-8 de 391 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Pinloche a déjà écrit un ouvrage considérable sur les doctrines de l'éducation en Allemagne, l'étude sur Herbart et la traduction qu'il donne de ses principales œuvres pédagogiques se rattachent à un plan plus vaste : M. Pinloche a en effet le dessein de refaire, pour l'histoire de l'éducation en Allemagne, ce que M. Compayré a fait pour cette même histoire en France. Le présent ouvrage montre que personne n'est mieux placé pour mener à bonne fin cette grosse entreprise.

Du philosophe, disciple révolté contre ses maîtres que fut Herbart, M. Pinloche n'a rien à dire ; aussi bien les démêlés que le philosophe eut avec l'idéalisme pur de Fichte et de Kant, qu'il voulut remplacer par un empirisme rationnel, ne touchent que de très loin à ses doctrines pédagogiques, et on pouvait les négliger ; d'ailleurs le philosophe est aujourd'hui oublié, tandis que ses doctrines pédagogiques, comme le fait observer M. Pinloche, « ont pris une telle importance en Allemagne, en Autriche et en Suisse, qu'il n'est plus possible à quiconque s'intéresse à l'histoire de l'éducation de les ignorer. » Mais Herbart a eu un tort grave, c'est de ne songer qu'à lui-même en écrivant : il ne s'est jamais demandé si sa pensée, claire pour lui-même, nous voulons le croire, le serait également pour le lecteur. Il a des idées profondes et variées, mais il ignore, comme beaucoup de ses compatriotes, l'art de la composition, et, à l'entendre, on peut aussi bien commencer son ouvrage par la fin que par le commencement. M. Pinloche a donc renoncé — et avec raison — à reproduire en français, en conservant l'ordre et la forme que l'auteur leur a donnés, les différents traités ou extraits qu'il a réunis et fondus dans le volume qu'il présente au public. Il a pratiqué de larges trouées dans cette forêt touffue et nous l'a rendue accessible. Il est surtout trois ouvrages, les

plus importants du pédagogue, qu'il se plaît à nous faire connaître : *la Pédagogie générale*, *l'Esquisse des leçons pédagogiques*, et les *Aphorismes*. Dans le premier, l'auteur parle successivement de l'éducation en général, du gouvernement des enfants, de l'instruction, de la culture morale, d'un plan de pédagogie adapté aux différents âges. L'esquisse des leçons pédagogiques et les aphorismes sont résumés par M. Pinloche dans une deuxième et une troisième parties de son ouvrage, et traitent tour à tour des matières spéciales d'enseignement, — des défauts des élèves et de la manière de les traiter, du rôle de l'État et de la famille dans l'éducation. Ce sont là autant de questions du plus haut intérêt, et il y a plaisir à entendre sur des sujets si divers la voix autorisée d'un penseur que M. Pinloche a le très grand mérite d'avoir mis à notre portée. L. Mensch.

Cours élémentaire de physique, par Henri Dufet. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 792 p. — Prix : 8 fr.

Cours de physique *à l'usage des candidats aux Écoles spéciales*, par J. Chappuis et A. Berget. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de 697 p.— Prix : 14 fr.

Ces deux ouvrages, destinés à des lecteurs différents, puisque le premier est fait en vue des élèves de philosophie et de mathématiques élémentaires, et que le second s'adresse aux élèves de mathématiques spéciales, ont cependant un caractère commun : la partie mathématique, « dont souvent la prédominance voulue travestit la physique en lui ôtant son caractère de science expérimentale, » est restreinte.

Peut-être même trouvera-t-on, dans certains milieux, qu'elle est trop restreinte. Il est désirable sans doute que la physique ne soit pas présentée à ceux qui en abordent l'étude comme une conséquence de deux ou trois principes, plus ou moins faciles à en déduire à l'aide des procédés de l'analyse algébrique ; et il est sage de réagir contre cette tendance, d'ailleurs moins accentuée de nos jours, de transformer une science essentiellement expérimentale en science exacte, du moins en apparence. Mais celui qui prétend mettre entre les mains des candidats à un examen ou à une école spéciale un manuel propre à le guider avec certitude, doit avant tout se préoccuper d'instruire le lecteur des questions habituellement posées, et des méthodes préférées à tort ou à raison par les examinateurs. A ce point de vue il y aurait, ce me semble, quelques réserves à faire au sujet des deux ouvrages indiqués ici, surtout au sujet du premier. Le cours de MM. Chappuis et Berget est d'une clarté remarquable, et l'étudiant qui en posséderait la substance, serait à même de suivre avec profit les leçons plus élevées de physique générale données dans les grandes écoles. H. Courbe.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publié sous le patronage de la Réunion des officiers). Paris, Georges Fanchon, 1897, livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

Le Cours de construction touche à sa fin. Les volumes parus cette année sont : la Menuiserie, les Canaux et les Ports de mer. Le dernier tome de la mécanique (chaudières à vapeur) a paru également, ainsi qu'une étude fort intéressante sur le dessin militaire. Nous allons indiquer à grands traits les divisions de ces cinq ouvrages.

1° *Traité de menuiserie* (tome III) par MM. G. Oslet et Jules Jeannin. Ce volume peut se diviser en trois parties. La première traite des installations diverses ; elle comprend la description très détaillée d'un magasin de rubans et d'un magasin de tailleur, pris comme types parmi les aménagements les plus modernes, des renseignements sur l'installation de la galerie des industries diverses à l'exposition de 1889. Avec des données, à la fois techniques et artistiques, sur les principales vitrines et la reproduction de photographies de ces vitrines, puis une centaine de pages consacrées aux écuries, aux bâtiments ruraux (bergeries, pigeonniers, etc.), aux cuisines, aux salles de bain, cette encyclopédie se complète par les installations les plus distinguées d'appartements (lambris, cheminées, buffets, etc.), par quelques modèles d'installations religieuses (la stalle archiépiscopale de Sens, la chaire de l'église de Ménilmontant, l'escalier du buffet d'orgues de la cathédrale d'Auch) et par la reproduction très inédite des derniers perfectionnements des mobiliers scolaires. Une deuxième partie est un traité d'ébénisterie, dont nous citerons simplement les principaux types : buffet dressoir moderne, crédence moderne, tables à rallonges style Henri II et style Louis XV, armoires et lits du style Louis XVI, tables de salon style Renaissance. Le volume se termine par des détails sur les bois employés par les layetiers emballeurs et sur leurs outils. L'ouvrage est rendu d'une extrême clarté par plus de huit cents figures.

2° *Traité des routes, rivières et canaux* (Tome III), par M. P. Berthot. Ce traité étudie spécialement les canaux. Il les étudie d'abord au point de vue théorique, rendant accessibles les calculs parfois ardus relatifs à l'alimentation, au tracé, au creusement des canaux ou à l'établissement des digues, des ponts et des ports. Puis il décrit non seulement les cours d'eaux navigables de France, mais ceux de Hollande et d'Amérique, avec les plus curieux détails, en y joignant des renseignements historiques des plus intéressants et des statistiques introuvables ailleurs. Enfin il réunit la législation des canaux, et en particulier celle de la pêche. L'ouvrage contient un millier de dessins, de plans et de cartes, dont une en couleur.

3° *Traité des ports de mer*, par M. P. Bertot. Une partie historique

ouvre le traité : elle rappelle les premiers travaux des Phéniciens ou des Grecs. L'étude, au point de vue chimique, de la mer, nous apprend son action sur les substances employées aux constructions maritimes. Un travail sur les courants, une théorie des marées et de leurs effets achèvent la préparation du sujet. Puis l'auteur examine les régimes des plages et les approches des côtes, et, avec plus de détails, les phares, dont il donne de nombreux types. Les quais, les digues, les môles, les jetées, la défense des côtes, le dérochement et le sautage des roches, les titans, les chasses, l'entretien de la profondeur des passes et des ports, les bassins à flots, les écluses à sas et sans sas, les ponts, l'exploitation et l'outillage des ports sont les principaux chapitres. Plusieurs ports, tant en France que dans nos colonies et à l'étranger, sont choisis judicieusement comme modèles, ainsi que quelques canaux maritimes. Enfin un traité de législation des ports de mer (navigation, pêche maritime, construction au bord de la mer, extraction des matériaux sur les rivages, engrais marins, et enfin ports en particulier) achève ce traité sur le modèle des traités analogues de la même publication.

4° *Traité de mécanique* (Tome IV), par MM. L. Arnal et Gustave Gauthier. Ce volume comprend les 7e, 8e, 9e et 10e parties du traité de mécanique. La 7e partie (chaudières à vapeur) se fondant sur la théorie des gaz et de la production de la chaleur, dont elle résume fort nettement la théorie mécanique, s'éclairant d'un historique de la machine à vapeur remontant aux premières origines, décrit un grand nombre de modèles usuels de foyers, de soupapes, d'injecteurs, d'obturateurs, de purgeurs, perfectionnements modernes des chaudières inusités et souvent peu connus en France. La 8e partie (machines à vapeur) est l'une des études les plus complètes de la question, où un luxe inouï de détails (elle contient par exemple la description de plus de trente dynamomètres) n'empêche pas une vue d'ensemble, et où les détails purement pratiques n'excluent pas les idées purement théoriques, comme le difficile problème de l'adhérence des locomotives, la distribution de la vapeur, la machine proprement dite, ses accessoires et la mesure de sa force, tels sont les éléments de cette 8e partie. La 9e partie est l'étude complète des moteurs à gaz et des moteurs à pétrole, qui sont à l'ordre du jour en ce moment. La dixième partie renferme l'examen des moteurs les plus divers et les plus curieux, comme les moteurs à air chaud, à éther, à ammoniaque, et des appareils frigorifiques.

5° *Causerie à propos du dessin militaire*, par le capitaine A. Quesnay de Beaurepaire, ancien professeur auxiliaire à l'École supérieure de guerre. C'est un opuscule d'une centaine de pages où l'auteur, pour apprendre les principes d'un art si utile à l'officier pressé de rédiger un rapport en terrain accidenté, et si facile lorsqu'on n'y mêle pas des notions d'art qui ne sont souvent que des complications de métier,

rappelle, dans le style simple et pittoresque d'une causerie, en les accompagnant de plus de cinquante croquis, les incidents d'excursions faites par des élèves de l'École de guerre sous sa conduite pour mettre en pratique sa doctrine, et les anecdotes des guerres auxquelles il a lui-même pris part, en dessinateur et en combattant. A. W.

LITTÉRATURE

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme), par Albert Dauzat. Précédé d'une préface de Antoine Thomas (*Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres. IV*). Paris, Alcan, 1897, in-8 de xii-168 p. — Prix : 6 fr.

Il faut souhaiter avec M. Antoine Thomas voir de semblables monographies se multiplier ; outre leur intérêt linguistique propre, elles ont pour l'histoire générale de notre langue une valeur qu'il n'est plus besoin de démontrer. La rigueur des notations phonétiques, la précision et la sobriété des renseignements présentés avec une excellente méthode, font du travail de M. Dauzat une œuvre de grande valeur scientifique, excellent modèle à suivre et qu'il faut rapprocher des ouvrages célèbres de MM. Gilliéron et Rousselot. Je ne suivrai pas l'auteur dans l'analyse minutieuse qu'il donne de la phonétique de son patois et j'observerai seulement que les traits les plus remarquables me semblent être le traitement des palatales et celui de R intervocalique. Quelques textes de littérature orale sont donnés en appendice : le fragment de chanson auquel M. Dauzat n'a rien compris, peut se rapprocher de *la Fille qui rêve qu'elle est mariée*, du recueil de M. Rolland (IV, p. 42) et qui n'est pas beaucoup plus intelligible. Je regrette que l'auteur n'ait pas donné une collection de proverbes et de dictons qu'il a recueillis et qui, quoi qu'il en dise, rentraient autant dans le plan de son livre que les bourrées et les prières populaires. Espérons que M. Dauzat ne tardera pas à nous donner une étude sur la morphologie du patois qu'il connaît si bien et qui ne manquera pas d'offrir un aussi vif intérêt.

J. C. P.

De Dante à Verlaine (*Études d'idéalistes et mystiques*). *Dante.—Spenser. — Bunyan.— Shelley.— Verlaine.— Huysmans*, par J. Pacheu, S. J. Paris. Plon et Nourrit, 1897, in-16 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est une réunion d'études toutes inspirées par la même idée : l'étude du mysticisme dans les œuvres littéraires ; il a donc, malgré son titre, une réelle unité. *De Dante à Verlaine*, dit le R.P. Pacheu, et le lecteur reste d'abord surpris de cet étrange rapprochement de noms. Le lecteur est dans son droit, et il a raison de s'étonner. On verra que le véritable titre du livre, tout aussi extraordinaire d'ailleurs que le pre-

mier, eût dû être : *De Dante à Huysmans*. Le R. P. Pacheu a sans doute hésité à aller jusqu'à l'apothéose d'un auteur vivant et a substitué à son nom celui d'un mort récent, dont la figure est plutôt effacée dans son livre.

Le premier chapitre est intitulé : *Les Études dantesques en France*. Il est intéressant, nourri de faits et d'indications. Le R. P. Pacheu y étudie d'abord la fortune de Dante en France, et il l'étudie avec assez de bonheur. Il est à regretter seulement que la partie la plus curieuse de son travail, celle où il examine le jugement de M. Gebhart sur le grand poète, n'ait pas été conduite avec plus de force et de précision ; pour un prêtre, il y avait là un jeu serré à jouer contre les idées si ingénieuses, si subtiles du brillant professeur. D'intéressantes citations ne suffisaient pas ; il eût fallu, dans cette lutte courtoise où la victoire était facile, une argumentation solide et vigoureuse. Ce qu'il faut retenir de cette première étude, sous peine de ne pas comprendre pleinement celles qui la suivent, c'est l'idée que l'auteur se fait de l'œuvre de Dante. Pour lui, la *Divine Comédie* est une sorte de drame en trois actes : l'épopée mystique de l'âme qui du péché s'élève par degrés jusqu'à Dieu pour se fondre en lui ; dans ce drame, tout est allégorie.

Si l'on se pénètre bien de cette manière de comprendre Dante, on sera moins surpris de voir le R. P. Pacheu, dans sa seconde étude, mettre Shelley à côté de Spenser et de Bunyan. Et malgré tout, ces rapprochements paraîtraient bien disparates si le R. P. Pacheu n'avait d'autre but que d'expliquer le goût des artistes anglais pour le poète florentin. Il retrouve plus ou moins en eux les qualités distinctives de Dante : idéalisme, esprit religieux et mystique, goût de l'allégorie, — mais non la sérénité du « Paradis. » Le caractère qui leur est commun par dessus tout, c'est l'amour de l'allégorie. Le R. P. Pacheu paraît avoir vu juste dans cet article, où se lisent d'agréables pages sur Shelley et sur la sérénité de Dante opposée au trouble de Lucrèce et à l'inquiétude de Musset. — De Shelley nous passons à Verlaine, dont les beaux poèmes mystiques (*Sagesse*) sont judicieusement appréciés, et qui n'est, en somme, comparé à Dante que dans une citation de M. Charles Morice. Après avoir lu ces trente pages, le lecteur, mis en goût par le titre, sera quelque peu désappointé.

Mais voici la pièce de résistance : *La Trilogie de M. J.-K. Huysmans et la trilogie dantesque*. C'est d'abord une apologie en règle de M. Huysmans, dont tous les prêtres n'apprécient pas de même l'œuvre tourmentée. Cette apologie semble avoir coûté quelque peine au R. P. Pacheu ; son style, d'ordinaire soigné et élégant, perd, dans les pages consacrées à l'auteur d'*En route*, presque toutes ses qualités. Après ce plaidoyer dont il est « confus, » mais qu'il considère comme « néces-

saire, » le R. P. Pacheu institue entre Dante et Huysmans une comparaison fondée sur une analogie toute superficielle et où il est impossible de le suivre sérieusement. Ces deux noms ne seront jamais accouplés que dans le livre du R. P. Pacheu, qui eût dû épargner au poète florentin comme à sainte Thérèse, comme à saint Ignace, comme à Louis Veuillot lui-même, ce rapprochement au moins inattendu.

LÉON DOREZ.

Lettres à ma cousine, par G. AUBRAY. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gabriel Aubray a une cousine qui pense de lui le plus grand bien. Cette femme d'esprit, qui est aussi une femme de cœur, et ce qui complète l'idéal, une vraie chrétienne, a décidé l'auteur à donner au public les jolies choses que tout cousin qui se respecte écrit à sa cousine entre vingt et trente ans. Mais tandis que nombre d'âmes rêveuses jettent dans cette période de la vie des élucubrations banales, prétentieuses ou inconvenantes, M. Aubray a eu le don de confier au papier quelque chose de fort original : les nombreux lecteurs de plusieurs ouvrages de notre jeune écrivain ne s'en étonneront pas. En peu de temps, M. Aubray est devenu un littérateur connu, en peu de temps, il deviendra, nous l'espérons, un auteur célèbre. Le livre qui définit un tempérament, le chef d'œuvre se fait déjà pressentir. Un style personnel, des pensées propres, une allure enfin, tout cela ne demande qu'à se fondre pour composer une des physionomies littéraires les plus sympathiques de cette fin de siècle.

Les *Lettres à ma cousine* abondent en traits où la gaieté déborde ; rien n'est frivole, tout est léger dans l'ironie de M. Aubray. Sa phrase, quand il le veut, est rapide, caustique, leste, presque gamine. Quel beau sceptique eût fait ce cousin si Dieu n'avait marqué son empreinte dans son âme ! Mais elle y est, et fortement burinée, la marque divine dans le caractère de ce « fin de siècle » chrétien. De là ces brusques changements quand il aborde les sujets graves, ce don de comprendre et d'exprimer les larmes, cette mélancolie touchante et discrète qui surgit souvent à l'improviste et qui saisit par sa sincérité.

Qu'on lise donc ce charmant ouvrage, qu'on le relise. Le Parisien y trouvera la touche qui lui convient, le cher provincial y reconnaîtra les traditionnelles affections du foyer, de la nature, de la liberté. LEFRANC.

HISTOIRE

La Face de la Terre (Das Antlitz der Erde) par ED. SUESS..., traduit et annoté sous la direction d'EMMANUEL DE MARGERIE, avec une préface par Marcel Bertrand. Tome Ier. Paris, Colin et Cie, 1897, in-8 de XII-835 p. cartes et fig. — Prix : 20 fr.

Il y a bien peu d'années encore, le jeune homme désireux de se con-

sacrer spécialement à l'étude de la géographie était singulièrement embarrassé pour se constituer sa bibliothèque ; aucune revue française, aucun ouvrage écrit dans notre langue ne pouvaient lui donner satisfaction, le *Bulletin de la Société de géographie* s'occupant plus du mouvement des explorations que de l'étude scientifique des contrées déjà explorées, et les seuls livres publiés étant des relations de voyage dépourvues le plus souvent de leurs appendices scientifiques, des récits d'un caractère presque exclusivement pittoresque. Les deux volumes consacrés par Élisée Reclus à « la description des phénomènes de la vie du globe » *(La Terre)*, voilà à peu près tout ce qu'il lui était loisible de consulter et d'étudier comme ouvrage français. Il n'en est plus de même aujourd'hui. A côté de la *Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus, à côté du précieux *Dictionnaire de géographie universelle* de Vivien de Saint-Martin et L. Rousselet, que complète un admirable supplément, voici, indépendamment d'excellentes monographies, un certain nombre d'ouvrages généraux récemment publiés, qui sont dignes de figurer dans la bibliothèque d'un étudiant géographe. C'est la première partie du *Précis de géographie* rédigé par MM. Marcel Dubois et Camille Guy à l'usage des candidats à Saint-Cyr ; c'est le *Précis de géographie économique* du même M. Marcel Dubois et de M. Kergomard ; ce sont les *Leçons de géographie physique* de M. de Lapparent (nous ne parlons pas ici de son beau *Traité de géologie*, que doit cependant posséder aussi un géographe) ; c'est enfin, depuis peu de mois, le premier volume du célèbre ouvrage du professeur Suess : *Das Antlitz der Erde*. Dans un remarquable article des *Annales de géographie*, M. F. Priem, analysant avec la plus grande précision, au point de vue géographique, le travail de M. Suess et en présentant les doctrines dans leur ordre naturel, écrivait naguère avec raison que « les chapitres descriptifs de l'ouvrage du savant professeur de Vienne sont une mine de renseignements précieux pour le géologue et le géographe. » Ainsi s'explique que des géographes se soient, avec autant de cœur que des géologues, mis à traduire *la Face de la Terre* pour la faire connaître au public français et la rendre accessible à des travailleurs, — plus nombreux encore qu'on ne le pense, — qui auraient dû renoncer à en lire le texte allemand. En agissant ainsi, ils ont travaillé pour eux-mêmes, — car le commerce d'un savant original et profond comme Suess est toujours profitable, — et ils ont rendu un service signalé aux études géologiques et géographiques. L'*Antlitz der Erde* est en effet (M. Marcel Bertrand l'a montré dans une préface magistrale) « déjà devenu un livre classique, et son auteur est le maître indiscuté d'une nouvelle génération de géologues.... Mais.... à côté des services déjà rendus, cet ouvrage peut en rendre de plus grands encore. Il ne s'agit pas seulement de faire connaître la genèse d'idées qui tiendront une grande place dans l'his-

toire de notre science, il s'agit aussi de mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs une mine presque inépuisable de documents, la matière première en quelque sorte de recherches et de découvertes nouvelles.... Aucun de ceux qui, géologues ou géographes, étudient la forme ou l'histoire des reliefs terrestres, ne peut se dispenser d'avoir ce livre entre les mains » (p. v-vi). C'est pourquoi le travail de M. Suess méritait d'être traduit, et c'est aussi pourquoi il l'a été, sous la direction de M. E. de Margerie, par une société de géologues et de géographes. Nul plus que M. de Margerie, l'auteur (avec le général de la Noë) d'un ouvrage apprécié sur les *Formes du Terrain*, n'était apte à diriger un travail de ce genre et à en assurer la parfaite exécution. Chacun de ses collaborateurs a traduit la partie de l'*Antlitz der Erde* vers laquelle ses études particulières l'attiraient plus spécialement, M. M. Kilian, — pour citer un seul nom, — le chapitre sur les *Lignes directrices du système alpin*. M. E. de Margerie lui-même a pris sa bonne part de la traduction de ce premier volume. Ce n'est pas d'ailleurs contre les seules difficultés du texte allemand qu'ont dû lutter M. de Margerie et ses collaborateurs ; ils ont encore ajouté à chacun des chapitres de précieuses indications bibliographiques et de très utiles compléments d'information. De même l'éditeur a introduit dans le corps du volume une série de figures nouvelles qui contribuent à rendre plus claire encore la pensée de l'auteur allemand. Une exécution typographique à peu près irréprochable (nous avons relevé çà et là quelques différences orthographiques insignifiantes pour certains noms propres : Wasatch et Wahsatch, p. 168 ; Cziklowa, p. 203 et Csiklowa, sur la carte de la p. 209) s'ajoute à tous ces autres mérites et contribue aussi pour sa part à faciliter l'étude du livre de M. Suess. Au total, c'est un beau et bon livre que cette traduction française et pour ce travail M. E. de Margerie a droit à tous nos remerciements. Qu'il ne nous fasse pas trop attendre l'apparition du tome II ; que sa traduction du tome III suive de près la publication du texte allemand, et il aura bien mérité une fois de plus des géologues et des géographes. Mais qui donc, pour continuer l'œuvre entreprise, songera à pourvoir les géographes français du *Manuel de climatologie* de Hann, de l'*Anthropogéographie* de Ratzel, d'autres ouvrages non moins indispensables ? La partie géologique de la bibliothèque de l'étudiant en géographie se publie peu à peu ; à quand l'exécution des autres séries ?

HENRI FROIDEVAUX.

L'Italie. Paris, Larousse, 1897, in-12 de 608 p. avec 243 grav. — Prix : 5 fr.

L'état actuel des grandes puissances européennes n'était connu en France que par des monographies spéciales ou des articles de revue ;

il était à souhaiter que les notions éparses dans des publications trop multiples ou trop coûteuses fussent, comme en Allemagne, résumées, coordonnées et réunies dans des manuels portatifs, destinées à donner au grand public une idée exacte et complète des pays qui entourent le nôtre, de leur passé, de leurs forces et de leurs ressources. Aussi la collection dont M. Maxime Petit a entrepris la publication est-elle assurée de trouver auprès de tous un accueil favorable. Elle comprenait déjà un volume sur la Russie, paru il y a quatre ans ; elle s'est enrichie cette année d'un second volume consacré à l'Italie et dû, comme le précédent, à la collaboration des savants les plus autorisés pour nous parler des hommes et des choses d'outre-monts. C'est ainsi que M. René Bazin ouvre le volume par un chapitre sur l'art de voyager en Italie, où l'on retrouve ses qualités de psychologue délicat et de conteur agréable ; la géographie est étudiée par M. Mellion, l'ethnographie par M. Zaborowski. L'histoire contemporaine de l'Italie fait l'objet de cinq chapitres dont l'ensemble forme une des meilleures parties du volume (l'Italie à la fin du XVIIIe siècle, par Pietro Orsi. — L'Italie de 1789 à 1815, par Henri Marmonier. — Formation politique de l'Italie, par Louis Farges. — La Politique italienne depuis 1870, par Raymond Kœchlin et Alcide Ebray. — Les Italiens en Afrique, par Maxime Petit). Les grands services publics (organisation politique et administrative, armée, marine, finances) sont passés en revue par MM. Lehr, Le Marchand, Émile Weyl et Georges Michel ; M. Émile Gebhart a retracé, dans une rapide et brillante esquisse, qui comporterait d'ailleurs de sérieuses réserves au point de vue catholique, l'histoire du sentiment religieux en Italie jusqu'au concile de Trente, et M. Charles Dejob l'a continuée jusqu'à nos jours. M. Despagnet a montré, avec la haute autorité qu'on lui connaît, quelle était la situation du Saint-Siège au point de vue international. Enfin les diverses manifestations du génie italien dans l'art, la musique, la littérature, la science et l'enseignement ont été étudiées par MM. Eugène Müntz, A. Pougin, Ch. Dejob, Charles Maurras, Poirrier et Lejeal. Une longue bibliographie fournit aux lecteurs le moyen de résoudre par eux-mêmes les questions posées dans le cours de l'ouvrage. Dans son ensemble, le volume, orné de nombreuses illustrations, est clair, attrayant, complet, et mérite d'être recommandé.

L. Tarcenay.

Essai sur l'Espagne ; *mœurs, littérature et beaux-arts ; relation historique ; révolutions et guerres civiles*, par Germain Dard. Chalon-sur-Saône, Marceau, 1897, in-4 de 381 p., avec 7 planches.

Le titre de ce livre indique, d'une façon complète, quel en est le sujet et quel en est le plan. On a énormément écrit sur l'Espagne, et j'ai moi-même ajouté à la longue liste des ouvrages de ce genre

quelques études particulières, fruit d'un séjour de plus de quatre ans dans cet intéressant pays. Le volume de M. Germain Dard ne nous apprend rien de nouveau, il faut l'avouer ; mais il résume beaucoup de choses qui ont été dites avant lui, et qui, en général, ont le mérite d être assez justes, quoique très incomplètes. Il est bien évident que l'auteur, qui avoue avoir mis à contribution une série de travaux importants, parus sur le même sujet, n'a pas eu connaissance des documents principaux qui ont été publiés depuis peu sur l'histoire d'Espagne, non seulement dans la Péninsule elle-même, mais en France et dans les autres pays de l'Europe. Je fais allusion surtout aux études critiques et historiques, qui ont réfuté une foule de préjugés fâcheux, fait la lumière sur des points qui étaient demeurés obscurs, et rétabli la vérité sur des questions que la mauvaise foi ou l'ignorance nous avaient présentées sous un faux jour. Que M. Dard me permette de lui signaler seulement deux ou trois passages de son livre, qu'il pourrait corriger dans une seconde édition. Page 95, où il est question du « royaume de Sobrarbe,créé par Arista » : l'auteur n'a qu'à lire,entre autres choses, les *Instituciones y Reyes de Aragon*, de l'académicien V. Balaguer, et il y verra tout au long la chronique et la légende se rapportant à la fondation de ce royaume par Garci Ximénez, et non, par Inigo Arista ; il y verra également l'origine du nom de Sobrarbe donné à ce pays. — Page 156, M. Dard fait naître saint Dominique à Calahorra, ville de Navarre, qui avait pris pour devise une fière parole : « J'ai prévalu sur Carthage et sur Rome.» Il ajoute que « saint Dominique, suivant quelques écrivains, se rattachait, par l'un de ses ancêtres, à l'illustre famille des Guzman. » Tout le monde sait que le fondateur de l'ordre des Frères-Prêcheurs est né à Caleruega, en Vieille-Castille, dans le château des Guzman, dont il descendait en ligne directe ; j'ai raconté en détail, dans mes *Quatre ans en exil*, un des pèlerinages que j'ai faits au berceau de ce grand saint, dans l'église des dominicaines dont le couvent s'élève sur l'emplacement de la maison paternelle de leur patriarche; on voit,entouré d'une grille, le lieu précis de la naissance de saint Dominique ; dans l'église paroissiale du village, on possède encore la pierre des fonts où fut baptisé le saint enfant. — D'accord avec un certain nombre d'écrivains plus ou moins dignes de foi, M. Germain Dard nous présente le roi Philippe II sous les plus sombres couleurs. Je ne prétends pas démontrer que ce monarque fut irréprochable, mais l'histoire impartiale, étudiée surtout en se plaçant dans le milieu où vécut Philippe II, en tenant compte de toutes les circonstances qui l'entouraient, nous le fait voir sous un tout autre aspect. Il n'y a pas de roi qui ait été plus sujet à la calomnie que celui-là, soit parce que son nom est intimement lié à celui de l'Inquisition et de ses préten-

dues atrocités, soit que son absolutisme ait révolté davantage ceux qui adorent les principes révolutionnaires de 1789, soit pour tout autre motif. M. Germain Dard s'est fait trop facilement l'écho des attaques violentes dirigées contre le glorieux fondateur de l'Escorial ; je lui recommande de lire attentivement l'ouvrage important du docteur José Fernandez Montana, intitulé : *Más luz de verdad histórica sobre Felipe II el prudente y su reinado*. Il y apprendra la confiance qu'on doit donner à certains auteurs, si nombreux soient-ils, et quelle que soit leur vogue ; il en conclura aussi que, pour traiter dans un seul livre des matières si délicates et si complexes, il est nécessaire de s'entourer d'abord de toutes les pièces et de tous les renseignements, qui permettent d'écrire impartialement et en connaissance de cause. Nous ne nions pas du reste que la publication de M. Dard ait une réelle valeur et un intérêt incontestable ; seulement, nous ne voudrions pas qu'on prît trop à la lettre des assertions, quelquefois erronées, que l'auteur a eu le tort de copier ailleurs, sans prendre la peine ou sans avoir la faculté de les contrôler. G. Bernard.

Les Juifs devant l'Église et devant l'histoire, par le R. P. Constant. Paris, Gaume, 1897, in-8 de x-371 p. — Prix : 3 fr.

« Signaler, mettre en vue la sagesse de l'Église dans sa législation sur les juifs, telle a été, dit l'auteur, l'idée mère de notre travail..... Aborder l'étude du droit qui a régi les juifs sous la haute direction de l'Église, ne se pouvait sans faire connaître d'abord la nation juive. » Les trois premiers chapitres sont consacrés à cet exposé préalable, dans lequel les juifs ne sont pas épargnés, tant s'en faut. Signalons au ch. VIII ce qu'on appelle communément « le meurtre rituel. » Cette dénomination est-elle exacte ? Il y a à distinguer ici le crime même et le caractère qui lui est attribué. Il est difficile de contester que, depuis des siècles, un nombre notable de chrétiens aient été immolés par des juifs, aux environs précisément de la Pâque. Pour ne citer qu'un fait, les pièces du procès public, dirigé par l'honorable comte de Rattimenton en 1840, contre les assassins du P. Thomas, ont été imprimées et ne doivent pas laisser de doute sur la réalité et la cause du meurtre ; mais le crime peut-il justement être qualifié de rituel ? A cette question, j'ai donné déjà, dans le *Polybiblion*, une réponse que je trouve aujourd'hui confirmée dans l'*Univers et le Monde* par un ecclésiastique de Paris. Le rite est l'ordre « prescrit » des cérémonies qui se pratiquent dans une religion. Or, existe-t-il une religion juive depuis la destruction du temple de Jérusalem et ce qui a suivi ? Pour qu'un acte soit « rituel, » il faut un rite. Personne ne connaît un rite juif. Nul ne peut donc affirmer que tel acte y soit prescrit ou justifié. Ni dans le Talmud ni ailleurs, on n'a pu signaler la prescription de l'acte

qualifié improprement rituel. L'équité oblige à le faire remarquer.

En ce qui concerne l'action de notre Église, le R. P. Constant a eu l'heureuse inspiration de donner le texte même des actes pontificaux, ce qui ajoute un grand intérêt à sa publication. Si l'auteur en publie une seconde édition, le lecteur serait heureux d'y trouver un chapitre sur les juifs Karaïtes ainsi que sur un groupe de religionnaires qui, comme aux premiers siècles de l'Église, ont tenté dernièrement de se constituer en chrétiens judaïsants. A. D'AVRIL.

Formation de la nation française, *textes, linguistique, palethnologie, anthropologie,* par GABRIEL DE MORTILLET. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 336 p. avec 153 grav. et 6 cartes. — Prix cartonné : 6 fr.

Les historiens ont cherché à élucider le problème des origines de la nation française, à l'aide des traditions, des légendes, des textes de l'antiquité, de la linguistique. M. de Mortillet leur reproche d'avoir négligé les informations tirées de l'archéologie préhistorique ou palethnologie et de l'anthropologie. Il critique leur méthode d'interprétation des textes, qu'il discute à sa manière. Il s'efforce d'établir que les dénominations de Celtes, de Gaulois, de Germains, sous lesquelles on a cru reconnaître des races diverses, représentent une seule et même race, formant une aristocratie pillarde et vagabonde qui tenait sous sa domination des populations sédentaires composées d'éléments ethniques très divers. Quant à la linguistique, il prétend avec raison qu'elle ne peut pas éclairer les questions ethnologiques, attendu que la distribution des races ne correspond pas à celle des langues. On aurait même créé de toutes pièces certaines races, comme les Aryens, pour les besoins de la linguistique. C'est ce que M. de Mortillet appelle le roman historique, pour se venger probablement de l'épithète de roman préhistorique, infligée par quelques auteurs à ses études de prédilection. Dans cette guerre de représailles il ne conserve pas toujours la froide impartialité dont il aime à se prévaloir.

Les deux premières parties, — plus de la moitié de son livre — sont consacrées à ces considérations critiques qui forment en quelque sorte l'introduction. Dans la troisième partie, il aborde le terrain qui lui est familier, où il s'est fait un nom, la palethnologie. Il prend les choses de loin ; passe en revue la classification géologique, la paléontologie, le transformisme, pour en tirer des conclusions favorables à l'origine animale de l'homme. Il admet cependant que « de l'apparition de l'homme date l'apparition d'une force nouvelle, indépendante des forces anciennes » (p. 217). M. de Mortillet veut parler de l'intelligence humaine. Si elle est indépendante des forces anciennes, c'est qu'elle n'en procède pas. L'homme n'est donc pas un singe perfectionné. M. de Mortillet ne croit pas à l'homme tertiaire, mais seulement à un

précurseur tertiaire de l'homme. Ce dernier n'apparaît qu'à l'époque quaternaire, pendant une période préglaciaire, qui daterait de deux cent trente à deux cent quarante mille ans. On chercherait en vain, dans les travaux géologiques récents, la justification de cette chronologie. Très sommairement l'auteur étudie, avec sa compétence bien connue, les diverses phases de l'industrie humaine pendant les temps préhistoriques ; d'abord l'âge de la pierre taillée et polie ; puis l'âge des métaux. La civilisation de la pierre polie nous a été apportée, dit-il, par une invasion violente ; le bronze serait venu de l'Inde par une lente infiltration religieuse ; le fer, d'origine africaine, fut propagé par le commerce. A la plupart de ces affirmations on a opposé de sérieuses objections.

La quatrième partie est consacrée aux éléments anthropologiques de la France. A l'époque quaternaire on constate l'existence de deux races : la race de Néanderthal, très grossière et sauvage ; et la race de Laugerie, peu supérieure à l'autre. Avec les temps actuels et la pierre polie commence l'ère des invasions. Les premiers brachycéphales, venus d'Asie, furent les importateurs de la métallurgie. Les dolichocéphales quaternaires ont produit par sélection, dès l'époque de la pierre polie, le type dit de Cro-Magnon, d'où sortirent les grands blonds qui formèrent l'aristocratie gauloise ou germanique. Les populations sédentaires, résultant du mélange des brachycéphales et des dolichocéphales constituèrent le fond de notre démocratie française. On ne s'étonnera pas si M. de Mortillet, ancien député, mêle la politique à la préhistoire. Il y mêle aussi les préjugés sectaires et se croit obligé de donner, en passant, quelques coups de griffe à la Bible (p. 2) ; à saint Remy et au clergé (p. 129) ; aux frères « ignorantins » (p. 179). Sa méthode est de procéder par affirmations. Il cite les faits favorables à sa thèse, laisse les autres dans l'ombre et s'abstient de discuter à fond les opinions contraires à sa manière de voir. Cet ouvrage n'est donc pas à l'usage des commençants qui, n'entendant qu'une cloche et qu'un son, pourraient croire que les idées de M. de Mortillet sont le dernier mot de la science. C'est la doctrine d'un maître qui a rendu de très grands services à l'archéologie primitive. Mais beaucoup de ses théories se trouvent en contradiction avec les idées nouvelles et avec les faits. M. de Mortillet croit voir très clairement des choses que d'autres trouvent encore bien obscures. Il serait prématuré de partager son optimisme et de penser que la palethnologie aidée de l'anthropologie, a résolu entièrement le problème de nos origines. On a beaucoup travaillé assurément ; mais on est encore très loin du but. A. Arcelin.

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution, par Mgr Méric. Paris, Poussielgue, 1895, 2 vol. in-18 de xvi-412 et 409 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage, parvenu à sa cinquième édition, ce qui en dit suffisam-

ment l'intérêt, n'a pas besoin d'être de nouveau présenté longuement aux lecteurs du *Polybiblion*. On sait combien il est riche de renseignements sur la société ecclésiastique d'ancien régime, les études ecclésiastiques avant la Révolution (remarquer le programme singulièrement élevé que trace de ces études M. Legrand, prêtre à Saint Sulpice à l'époque même où M. Émery y étudiait la théologie), les origines de l'Église américaine et la fondation des premières maisons sulpiciennes aux États-Unis ; surtout sur l'histoire de l'Église de France à l'époque de la crise révolutionnaire et du premier Empire. Pour cette cinquième édition, l'auteur a pu faire usage de documents nouveaux, notamment les procès-verbaux des trois interrogatoires subis par M. Émery devant le tribunal de police, au comité de sûreté générale et de surveillance de la Convention, et au tribunal révolutionnaire ; des lettres du cardinal Fesch et des rapports de Portalis et de Bigot de Préameneu. On voit que Mgr Méric n'a rien négligé pour améliorer encore son œuvre et donner une biographie définitive digne de son héros, l'une des plus belles gloires de l'Église de France. J.

Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution (1794-1797), relation inédite publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par l'abbé L. Jérome. Paris, A. Picard et fils, 1897, in-8 de xlvi-434 p. —Prix : 10 fr.

De nombreuses publications ont déjà rappelé la situation des ecclésiastiques français « déportés » en Suisse, à la suite de l'application des décrets de la Législative et de la Convention contre les prêtres « coupables » d'avoir refusé un serment qui répugnait à leur conscience. Il est parfaitement établi aujourd'hui que ce serment était schismatique au premier chef ; seules l'ambition politique ou l'ignorance théologique pouvaient y souscrire.

On sait que les prêtres réfugiés dans les louables cantons appartenaient, pour la plupart, à nos provinces de l'Est, particulièrement à la Franche-Comté. Partis avec de maigres ressources recueillies à la hâte, ils en avaient été généralement dépouillés à la frontière. Les populations suisses leur avaient offert d'abord l'hospitalité la plus empressée. Catholiques et protestants avaient rivalisé de générosité dans cette circonstance. Mais leur exil s'était prolongé bien au-delà du terme prévu, et le zèle de leurs hôtes avait dû se refroidir de bonne heure dans un pays plutôt pauvre, où l'argent était rare et les vivres fort chers. Ajoutez à cela l'incertitude du lendemain et un avenir plein de menaces. La misère, la misère noire ne tarda pas à survenir.

Déjà, sur la fin de l'été de 1793, plusieurs évêques français, retirés à Constance avaient dû se préoccuper des moyens de venir en aide aux malheureux clercs qui les entouraient, et avaient fait distribuer dans la

Souabe et les contrées voisines, un mémoire où ils imploraient en leur faveur la charité publique. Ils avaient imaginé de solliciter, à titre d'emprunt, une somme de six à sept mille florins, soit douze à quinze mille livres de France, qu'ils s'engageaient à rembourser, avec les intérêts, dix-huit mois après leur retour dans leurs évêchés. Cet emprunt avait été couvert et l'abbaye princière d'Einsiedeln avait avancé la somme demandée.

L'exemple des évêques de Constance ne tarda pas à être suivi par ceux de leurs collègues qui étaient en Suisse. Deux prélats réfugiés à Soleure, Mgr d'Usson de Bonnac, évêque-comte d'Agen, et Mgr de Franchet de Rans, évêque-auxiliaire de Besançon, prirent à leur tour l'initiative d'un emprunt qui devait être de cent mille écus et gagé comme celui de Constance. Dans un mémoire adressé à leurs collègues résidant en Suisse, ils leur exposèrent l'économie de cette opération financière. Il ne paraît pas que ce projet ait reçu même un commencement d'exécution. C'est alors qu'un jeune prêtre, appartenant par sa naissance au diocèse de Besançon, l'abbé Charles-Joseph Moushaut, eut l'idée d'une collecte européenne. Le plan qu'il avait élaboré fut adopté, et Soleure choisi comme centre de l'œuvre. C'est de là que partirent une trentaine de prêtres, la plupart compatriotes de l'abbé Moushaut, pour parcourir, pendant trois ans, de 1794 à 1797, une grande partie de l'Europe. Divisés en groupes de deux ou trois quêteurs, ils visitèrent la Suisse, la Westphalie, la Saxe, la Souabe, la Franconie, le Danemarck, la Suède, la Silésie, la Russie, le Tyrol et l'Italie. Ils entretenaient, avec les présidents de l'œuvre, une correspondance suivie et leur adressaient le produit de leurs quêtes, dès qu'il atteignait un chiffre important.

C'est le récit de leurs pérégrinations, retrouvé dans deux manuscrits rédigés d'après leurs lettres, que M. l'abbé Jérôme vient de publier, en y ajoutant une introduction, de nombreuses notes, huit appendices très intéressants et un index alphabétique très complet des noms des personnages cités dans le volume. La publication de cet ouvrage sous les auspices de la Société d'histoire contemporaine dit assez l'intérêt qu'il peut présenter. Un style clair et précis, autant qu'élégant, en rend la lecture agréable et facile. J. MEYNIER.

Murat lieutenant de l'Empereur en Espagne (1808), *d'après sa correspondance inédite et des documents originaux*, par le comte MURAT. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 480 p. — Prix : 7 fr. 50.

De tous les hommes que le premier Empire a mis en vue, Murat est certainement un de ceux dont la fortune fut le plus singulière. Fils d'un modeste aubergiste de province, destiné à l'état ecclésiastique dans lequel il fût parvenu sans doute à quelque pauvre cure de campagne, il devint en peu d'années général de division, maréchal d'Empire, beau-

frère du Souverain, et enfin roi lui-même. Murat avait-il en lui les capacités qui pouvaient expliquer cet avancement phénoménal ? Il faut bien avouer que non. En dehors de ses qualités brillantes de chef d'avant-garde, ce général de cavalerie qui « s'habillait en tambour-major, » suivant l'expression pittoresque du commandant Parquin, était un médiocre chef d'armée, et, sans sa situation de beau-frère de Napoléon, il est à peu près certain que l'Empereur n'en eût pas fait le personnage privilégié que nous avons dit. Venu à Paris au début de la Révolution, simple cavalier, puis chef d'escadrons au 21e chasseurs, ces fameux hussards-braconniers qu'avait organisés Jean Landrieux, — également un élève ecclésiastique en rupture de ban, — il essaya de supplanter son chef en le dénonçant comme attaché à l'ancien régime. Cette lutte à coups de délations entre deux séminaristes défroqués, est une page inoubliable de la vie de Murat, avec cette circonstance typique que pour la mener à bien le futur roi de Naples avait cru bon de changer une lettre de son nom et de signer Marat au lieu de Murat. L'auteur du volume que nous avons sous les yeux assure qu'il n'a en sa possession aucun papier où cette modification à l'orthographe du nom patronymique de Murat soit portée. Nous n'y contredisons pas, mais il n'est pas moins certain que le fait est exact, comme l'a absolument démontré M. Léonce Grasilier dans la notice documentée qu'il a consacrée il y a quelques années à l'adjudant-général Landrieux. Comme général, les fautes commises par Murat sont innombrables. Devant Ulm, en 1805, il est à deux doigts de faire manquer la belle manœuvre de Napoléon, en ordonnant à Ney de passer sur la rive droite du Danube et en dégarnissant la rive gauche qui se trouvait, de ce fait, ouverte à l'armée de Mack. On sait que sans l'héroïque résistance de la division Dupont, le 11 octobre, le généralissime autrichien s'échappait vers la Bohême. Dans la même campagne, il contribua encore par sa précipitation à l'échec de Dürrenstein (et non Diernstein comme l'écrivent le général Thomas, le colonel Vial et bien d'autres historiens militaires) ; la même année encore, il laissa échapper Koutousoff devant Znaïm. C'est à propos de cette dernière affaire que Napoléon lui écrivait : « Il m'est impossible de trouver des termes pour vous exprimer mon mécontentement.... vous me faites perdre le fruit d'une campagne.... » Enfin, au lendemain d'Austerlitz, Murat perd le contact et lance toute sa cavalerie sur la route d'Olmütz y poursuivant en vain l'armée russe qui se retirait vers la Hongrie. Murat est toujours le soldat intrépide, le sabreur étonnant des guerres de la Révolution ; ce n'est pas un tacticien ; les manœuvres ne sont pas son affaire, il n'a qu'une idée en tête, aller de l'avant : « Vous marchez trop à l'étourdie, lui écrit Napoléon le 16 avril 1806 ; » et un peu plus tard : « Vous êtes d'une précipitation désespérante... »

On se demande comment Napoléon, avec le jugement qu'il ne pou-

vait manquer de porter sur Murat, lui confia le soin de le représenter en 1808, en Espagne, là précisément où il eût fallu un temporisateur et un diplomate. Il est malheureusement certain que le rôle du futur roi de Naples ne fut pas adroit à Madrid et que sa maladresse ne contribua pas peu à rendre inextricable une situation déjà bien assez difficile par elle-même. « Le grand-duc de Berg, a écrit l'historien espagnol Vayo, en dépit de la modération que lui recommandait l'Empereur dans toutes ses lettres, se laissa emporter par son orgueil insensé, et, confiant dans la force des armes, blessa bientôt dans ses replis les plus intimes l'amour-propre du peuple madrilène.... Dans sa correspondance avec Napoléon, dans les renseignements qu'il fournit sur l'état de la nation et sur l'esprit public, il trompa l'Empereur et contribua à lui faire prendre la détermination violente qui le conduisit à sa ruine en même temps qu'il perdit notre patrie (que le arrastró á su ruina y perdió á nuestra patria. — Vayo, *Historia de la vida y reinado de Fernando VII de España.* Madrid, Repullès, 1842. I, p. 93 et 94.). Dans les conditions que nous venons d'indiquer, nous ne croyons point que le livre nouveau consacré par M. le comte Murat à son aïeul ait chance de modifier l'opinion à l'égard du rôle rempli en 1808 par le lieutenant de Napoléon en Espagne ; les soins que met l'écrivain à démontrer le peu de créance qu'on doit réserver à une lettre de l'Empereur où ce rôle est déclaré mal rempli, nous paraissent pris en pure perte. L'affaire d'Espagne est une des pages les plus douloureuses et les plus tristes du premier Empire, elle est de celles qu'il est préférable de laisser dans l'ombre et, si c'était possible, dans l'oubli.

ARTHUR DE GANNIERS.

Nos malheurs, leurs causes, leurs remèdes, par le R. P. OLLIVIER. Paris, Roger et Chernoviz, 1897, in-8 de XVI-334 p. — Prix : 5 fr.

A la fin de février 1871, le R. P. Ollivier fut pour la première fois appelé à prêcher la station de carême à Notre-Dame de Paris ; et avec cette rude audace et ce grand courage qui est l'un des caractères de son talent, il appliqua le fer rouge sur la plaie toute saignante, au risque de faire crier ceux mêmes qu'il voulait guérir, en traitant ce sujet : *Nos malheurs, leurs causes et leurs remèdes.* Les circonstances étaient bien les plus tragiques qui se pussent rencontrer : car, à ce moment même, les Prussiens entraient dans Paris, la Commune préludait à son règne éphémère par les massacres de Montmartre, le drapeau rouge était arboré au faîte de Notre-Dame, et, pour arriver à sa chaire, le prédicateur devait en quelque sorte passer sous l'ombre menaçante de ses plis sanglants. Le P. Ollivier ne mit pas pour cela une sourdine à sa parole vibrante, et, très hardiment, il dénonça les maux dont nous souffrions : l'absence de conviction religieuse, la déchéance de l'esprit de famille,

la mauvaise éducation des enfants, l'indifférence devant les doctrines et l'inertie devant les devoirs sociaux, en leur opposant les vertus dont la pratique devait nous sauver.

Ces discours méritaient de survivre aux circonstances qui les avaient inspirés, et le R. P. Ollivier a bien fait de les rééditer, car ils sont excellents à relire. Pour augmenter encore l'attrait et l'intérêt de cette nouvelle édition, l'auteur y a joint quatre beaux discours intitulés : *L'Espoir de la France, la Mission providentielle de Jeanne d'Arc, la Guerre, le Martyre* (c'est le panégyrique de l'abbé Deguerry, le vénérable curé de la Madeleine), plus un résumé des prédications de la Semaine sainte à Notre-Dame en 1893. Ces discours sont de tout premier ordre, et jamais le R. P. Ollivier n'a si bien justifié le grand renom d'éloquence qu'il a su conquérir et qui lui a, dans de nombreuses chaires, valu de si grands succès. P. TALON.

La France à la suite de la guerre de 1870-1871, par le comte DE CHAUDORDY. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 136 p. — Prix : 3 fr.

Considérations sur la politique extérieure et coloniale de la France, par le même. Ibid., 1897, in-12 de xx-116 p.— Prix : 1 fr

Pendant qu'autour de Paris l'avocat Jules Favre se faisait rouler par Bismarck, un diplomate de carrière exerçait à Tours les fonctions de ministre des affaires étrangères. De cette tâche ardue, le comte de Chaudordy s'acquitta avec tact, avec habileté et avec autant de patriotisme que les bas tapageurs, ses collègues à la Délégation.

L'ancien ambassadeur expose aujourd'hui ses idées sur la marche ultérieure de notre diplomatie. Il approuve ce qui s'est fait sous le maréchal Mac-Mahon ; il critique ce qui a suivi. Entr'autres griefs, il dit : « Le parti qui arriva au pouvoir à la suite du 16 mai... sacrifia la Roumanie, qui nous avait été si attachée pendant la guerre, au désir de plaire aux juifs (p.126). » Ce sacrifice fut aggravé bientôt par la convention qui livrait à l'Autriche la prépondérance sur le bas Danube et à la Russie la branche de Kilia : notre délégué n'avait pas été soutenu comme il fallait. M. de Chaudordy aurait pu ajouter notre rupture puis notre réconciliation avec la Bulgarie, survenues toutes les deux sans autre raison que l'exemple donné par un autre État.

Notre auteur expose ensuite ses idées motivées sur nos alliances possibles ; mais il faut surtout lire les considérations qu'il présente à l'encontre de l'expansion coloniale : c'est là que gît le principal intérêt de ses deux publications qui méritent assurément de retenir l'attention des hommes d'État et des publicistes. Sur cette question coloniale, le comte de Chaudordy se prononce contre l'opinion générale, ce qui ne prouve pas qu'il ait tort. Au contraire, dans une introduction historique

bien présentée, il se range à l'opinion générale : je ne l'y suivrai pas. La maison d'Autriche, partagée en deux monarchies depuis la mort de Charles-Quint, n'était plus redoutable. Les deux États catholiques contigus à l'Allemagne n'ont pas fait leur devoir pendant la guerre de Trente ans et ont compromis leur avenir (Voir la prédiction danoise, p. 92). La France, en soutenant les protestants, la Pologne, en s'abstenant d'intervenir, ont jeté les fondements de la grandeur protestante, c'est-à-dire de la Prusse, qui devait un jour démembrer la Pologne et la France catholiques avec le Danemark protestant par dessus le marché.

A. D'AVRIL.

Correspondance du cardinal de Granvelle, 1584-1586, publiée par CHARLES PIOT, archiviste général du royaume de Belgique, faisant suite aux *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, publiés dans la « Collection des Documents inédits de l'histoire de France. » Tome XI et XII. Bruxelles, Hayez, 1894-1896, 2 vol. gr. in-4 de LXXII-771 et LXVII-683 p. — Prix de chaque vol. cartonné : 12 fr.

A propos de la statue du cardinal de Granvelle, par LÉONCE PINGAUD. Besançon, imp. Paul Jacquin, 1897, in-8 de 15 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon*).

Il y a un peu plus de trois ans (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 446-449), nous avons présenté à nos lecteurs les dix premiers volumes de la *Correspondance du cardinal de Granvelle*. Nous devons à présent examiner les deux volumes qui terminent ce formidable recueil.

Le tome XI contient quatre cent vingt-sept documents ; le tome XII et dernier en renferme trois cent-cinq. L'ensemble ne provient pas exclusivement de Granvelle ; à la suite des lettres du cardinal on a reproduit des lettres de certains de ses correspondants, tels Marguerite et Alexandre de Parme, Morillon, Jean Richardot, don Juan de Idiaquez. Les *Suppléments* et *Appendices* sont l'œuvre de personnalités fort diverses dont l'énonciation serait trop longue.

L'on ne s'attend pas à ce que nous donnions un résumé, même succint de cette volumineuse correspondance : une livraison complète du *Polybiblion* y suffirait à peine. Nous dirons simplement, pour la seule partie émanant directement du cardinal, que son exécution n'a été humainement possible que parce que le grand homme d'État avait la quasi miraculeuse faculté de pouvoir dicter sa pensée à plusieurs secrétaires à la fois et en langues diverses. Il paraît que César jouissait de la même puissance cérébrale : l'histoire ne nous cite pas deux organisations équivalentes sous ce rapport ; mais nous nous demandons si le Romain était polyglotte comme le prélat comtois. Voilà une question qui pourra piquer la curiosité des rédacteurs de l'*Intermédiaire*.

Si l'on veut avoir une idée parfaite de ce qui compose les deux gros volumes que nous avons sous les yeux, il faut lire les excellentes pré-

faces de M. Charles Piot. La première compte soixante-douze pages et la seconde soixante-sept. On voit là se dérouler une série d'événements de toute sorte, de petits détails de caractères et de petites intrigues se mêlant à des projets importants et à des résolutions graves. Le grandiose et le mesquin, les calculs à courte vue, les ambitions terre-à-terre et les conceptions supérieures se choquent, se heurtent, vont, viennent, aboutissent ou avortent de la façon la plus inattendue et la plus bizarre parfois : c'est un vaste tableau, tour à tour sombre ou étincelant, des misères et des grandeurs humaines. La France d'alors, si divisée qu'elle fût contre elle-même, comme aujourd'hui, était intéressée à tout cela, et, comme elle n'avait pas perdu la tradition, elle veillait, et finalement elle triompha de sa rivale d'Espagne et de ses associées.

En ce qui touche plus particulièrement Granvelle, il convient de signaler, entre autres, les lettres écrites par lui à l'occasion de son élection au siège archiépiscopal de Besançon. Le cardinal, sentant venir la fatigue, ne voulait pas de cette dignité nouvelle ; mais, élu à l'unanimité par les membres du chapitre, il se résigna, prophète malgré lui en son propre pays... A ce moment, il était à Madrid où il occupait le plus haut poste de la monarchie (juillet 1584), et c'est là qu'il devait mourir deux ans plus tard (22 septembre 1586), sans avoir rempli effectivement ses obligations d'archevêque de Besançon.

Granvelle a été jugé de la manière la plus opposée : ses ennemis ont déclaré à sa mémoire une guerre acharnée ; ses amis l'ont glorifié sans réserve. Mais d'autres, écrivains impartiaux, éloignés à la fois du dénigrement systématique et de l'apologie, lui ont rendu la justice qu'il méritait. Il me semble que M. Piot est dans le vrai quand il apprécie de la façon qui va suivre l'illustre ministre de Charles-Quint et de Philippe II, qui, loin d'être « l'ennemi des libertés publiques, en fut constamment le défenseur. » (Voir lettre du cardinal à Marguerite de Parme, en date à Monzon du 22 août 1585, t. XXII de la *Correspondance*, p. 94).

« Si mal apprécié qu'il ait été parfois par ses contemporains et ses ennemis, dit M. Charles Piot, si calomnié qu'il soit par certains historiens, il n'en est pas moins vrai qu'il voyait clair dans les événements ; constamment il a voulu développer ses idées conservatrices en matière politique et de religion, s'inspirant d'un passé grand et brillant dont il avait été témoin sous le gouvernement de Charles-Quint. Toujours sur la brèche, jamais fatigué, il tenait constamment la plume pour rédiger ses rapports, ses mémoires, ses lettres, ses représentations et ses notes. S'il s'impatientait souvent des lenteurs de son Roi, il le fit sans blesser l'amour-propre du souverain auquel il avait voué son talent et son génie. Estimant l'art et les artistes, il sut, à

l'exemple de son père, les encourager.... Partisan déclaré du bon droit et de la justice, il détestait la tyrannie, n'importe d'où elle tirait son origine, soit chez les souverains, soit chez les peuples. Parfois, nous en convenons volontiers, il s'est trompé dans ses appréciations, mais toujours de bonne foi. S'il détestait la tolérance en matière de religion, il était avant tout prince de l'Église catholique, mais cette intolérance n'allait jamais jusqu'à la cruauté, comme il arrivait souvent chez les ennemis des catholiques. Jamais il ne pourra être accusé de férocité. »

Ouvrons maintenant une parenthèse : le principal ministre de la grande monarchie espagnole n'avait pas, il faut en convenir, d'excessives sympathies pour la France ; mais qui donc, même parmi ses propres compatriotes, si Français de sang et de cœur aujourd'hui, lui en pourrait faire un crime ? Il s'est montré, en politique, ce qu'il devait être, rien de plus, rien de moins.

— Tout récemment, en juin 1897, l'on a inauguré la statue de Granvelle à Besançon, sa ville natale. Depuis longtemps, ce marbre superbe était prêt dans les ateliers de l'éminent sculpteur Jean Petit. Mais il paraît que la municipalité bisontine ne se souciait pas autrement de laisser installer au milieu de la cour du palais qui fut la résidence du cardinal dans la Comté de Bourgogne, et dont la Ville est en possession depuis trente-quatre ans, l'image d'un prince de l'Église. C'est cependant, au fond, l'homme qui, à travers son histoire mouvementée, fait le plus d'honneur à la cité, que l'on remonte jusqu'à l'époque gauloise ou que l'on descende jusqu'au temps présent. D'ailleurs, Charles Weiss, le bibliothécaire savant, le collaborateur de Michaud, considérait Granvelle comme étant le génie le plus remarquable qu'ait produit la Franche-Comté, et nous croyons que Weiss était dans le vrai absolu. Passons. — Donc, les édiles bisontins brillant par leur absence, les sociétés littéraires et artistiques de la ville se sont réunies, et, abstraction faite de toute préoccupation mesquine, ont solennellement inauguré le monument, le préfet du Doubs étant présent. — Et c'est en vue de cette circonstance, qui ne s'était pas produite encore, que M. Léonce Pingaud a publié, après l'avoir lue en séance publique de l'Académie de Besançon, son intéressante et trop courte étude : *A propos de la statue de Granvelle*. M. Pingaud a voulu surtout faire ressortir dans le cardinal l'artiste, le lettré et aussi le Mécène le plus éminent et le plus généreux du seizième siècle. Quand une ville compte au nombre de ses enfants, de ses enfants de « race » et non « d'occasion, » un personnage aussi universellement célèbre, aussi réellement illustre que le fut Granvelle, il est malséant de lui faire attendre si longtemps une statue, alors que « la mode est aux statues. » Dans son plaidoyer de forme si modérée et si littéraire à la fois, M. Pin-

gaud, à qui toutes les vraies gloires de la Franche-Comté sont chères, a su faire montre d'une éloquence sobre et pénétrante ; mais chacun sait qu'il n'est de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre... Il est vrai que le gouvernement français d'autrefois et le gouvernement belge d'aujourd'hui ont, l'un après l'autre, édifié au cardinal un monument supérieur : le premier en publiant ses *Papiers d'État* ; l'autre en imprimant sa *Correspondance*.

Les statues passent ; les écrits dont est faite l'histoire sérieuse sont impérissables. E.-C. GAUDOT.

Le Royaume d'Étrurie (1801-1807), par PAUL MARMOTTAN. 2e éd. Paris, Ollendorff, 1896, in-8 de 378 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur s'est préoccupé de combler une lacune qu'il croit exister dans la littérature historique, relativement à l'histoire de la Toscane sous le premier Empire. Il paraît peu au fait de la bibliographie italienne de son sujet ; il ne cite que ce recueil de textes diplomatiques commencé par Cantù par commission du gouvernement et qui fut jugé si insuffisant qu'on supprima les fonds d'impression après la publication du premier volume et qu'on mit au pilon ce volume lui-même. Comme source, ce volume que M. Marmottan appelle « recueil Cantù » est peut-être insuffisant. Il cite aussi Mangourit et les *cronachette* de Covoni, mais il ne paraît pas avoir consulté une seule fois le bon manuel de Tivaroni. L'ouvrage est écrit presque exclusivement d'après les sources inédites françaises, et notamment les dépêches diplomatiques des Affaires étrangères ; ce n'est pas un mauvais procédé que d'éliminer tout ce qui provient des sources douteuses antérieures pour ne puiser qu'aux textes authentiques de la diplomatie. Mais il faut connaître ce qu'on élimine de parti pris. Le livre est nourri de faits menus et d'incidents. Il aspire, semble-t-il, à reproduire la confusion de cette époque si troublée en Toscane. Il y réussit. L'auteur a divisé son livre en cinq chapitres ; le premier raconte l'histoire de la Toscane de 1796 à 1801, le second le règne de Louis Ier (1801-1803, 27 mai), les trois autres, celui de Louis II sous la régence de Marie-Louise, et pendant les ambassades de Siméon et de Beauharnais (chap. III), d'Aubusson La Feuillade (chap. IV et V). L'ordre du récit est l'ordre chronologique ; l'auteur nous fait assister à la chronique toscane sans en tirer de grands résultats, et sans expliquer les motifs des événements. La figure de Marie-Louise n'apparaît pas même bien distinctement. Les cent vingt dernières pages du volume sont remplies par des pièces justificatives, la plupart diplomatiques. A signaler une grande et importante dépêche du ministre d'Aubusson, remarquable par l'originalité de ses vues : il annonce la transplantation de la monarchie portugaise au Brésil, et réclame le creuse-

ment du canal de Panama par le lac de Nicaragua. Rapprochement bizarre : le consul de France à Livourne était alors M. de Lesseps père.

L. G. P.

Upsala universitet, 1872-1897. Festskrift med anledning af Konung Oscar IIs tjugofemårs regeringsjubileum den 18 september 1897, enligt det stærre akademiska Konsistoriets uppdrag utgifven af Reinhold Geijer. Upsala, Edv. Berling, 1897, gr. in-4 de IV-280-361-185 p. avec le portrait du Roi et de très nombreuses illustrations dans le texte.

Ce magnifique volume jubilaire, publié par le grand Consistoire de l'Université d'Upsala à l'occasion du 25e anniversaire du règne d'Oscar II, se distingue avantageusement de beaucoup de publications officielles. Les trente-huit notices qu'il contient et qui sont dues à vingt-huit auteurs, presque tous professeurs, lecteurs, *docents* ou attachés soit à l'Université, soit à sa bibliothèque, soit à ses autres annexes, sont en effet toutes instructives et nous renseignent à tous les points de vue sur le passé et le présent de cette florissante institution. Fondée en 1477 par l'archevêque Jacob Ulfsson, elle végéta longtemps, quoique dotée par lui et le roi Jean III et restaurée par le duc Charles (IX) en 1594. Sous Gustave-Adolphe, le nombre des professeurs fut porté de huit à treize (1621) et dix-huit (1622), qui n'avaient pour auditeurs qu'une centaine d'étudiants, beaucoup de jeunes Suédois continuant à fréquenter les hautes écoles d'Allemagne, de France, des Pays-Bas, d'Italie. Deux siècles plus tard, en 1822, il n'y avait encore que vingt-deux professeurs, quatorze adjoints et vingt docents ; en 1872, à l'avènement d'Oscar II et en 1897, le nombre des professeurs était respectivement de trente-quatre et cinquante-quatre ; celui des adjoints de vingt-trois et trois ; celui des docents de trente-quatre et cinquante-neuf ; celui des étudiants, qui était de quinze cent quarante-cinq en 1872 et qui s'éleva à plus de dix-huit cents en 1885-89, est retombé à quinze cent quarante-neuf en 1897. Grâce à la création de nombreuses chaires, presque toutes les branches des connaissances humaines sont représentées dans les quatre facultés : théologie, médecine, droit et philosophie. Cette dernière, la plus compréhensive, correspond à nos Facultés des lettres et des sciences et en partie au Collège de France et à l'École des langues orientales. Les membres du corps enseignant ne se restreignent d'ailleurs pas aux cours, conférences et exercices pratiques : leurs écrits, qui sont énumérés dans une bio-bibliographie détaillée par M. A. Andersson (p. 27-183), s'adressent tantôt à tout le monde civilisé, étant écrits en latin, en allemand, en français, en anglais, tantôt à un public qui serait certainement nombreux si la langue suédoise était plus répandue.

Grâce aux largesses de Gustave-Adolphe, d'Oscar II et du parlement, qui a notamment voté plus d'un million de francs pour la construction

d'un nouvel édifice universitaire, ainsi qu'aux libéralités de divers particuliers, surtout du docteur Regnell, qui donna plus de douze cent mille francs, le corps enseignant dispose non seulement d'un somptueux palais,mais encore de multiples et souvent spacieuses annexes. pour ses cours, ses examens, ses solennités, sa riche bibliothèque de trois cent mille volumes, son hôpital et ses diverses cliniques, ses laboratoires et ses collections d'anatomie, de physiologie, de pathologie, de pharmacie, de chimie, de zoologie, de botanique, d'astronomie, de météorologie, de physique, de géologie et de minéralogie ; pour ses musées des beaux-arts, d'archéologie septentrionale, d'antiquités égyptiennes, pour ses écoles de musique, de dessin, d'équitation, de gymnastique, d'arts et métiers.

En étroite connexion avec le personnel universitaire sont : la Société royale des sciences d'Upsala, fondée en 1710, la Société des sciences humanitaires (philosophie, linguistique, histoire), fondée en 1889, la Société de littérature suédoise (1880),la Société de linguistique (1882), la Société d'archéologie classique (1889), et treize associations d'étudiants qui, pour la plupart, organisent des conférences, distribuent des subventions, font des collections et des publications,mais qu'il ne faut pas confondre avec les treize « nations »dans lesquelles sont groupés tous les étudiants.Chacune de ces dernières a une bibliothèque spéciale, donne des fêtes et des spectacles dans son local plus ou moins somptueux. Elles forment ensemble le « Corps des étudiants, » dont la chorale est célèbre et qui possède sept cent mille francs avec une bibliothèque commune. Quatre fondations donnent à un certain nombre d'étudiants des logements à bon marché. Il y a aussi des cercles : féminin (pour les étudiantes), religieux, moraux (abstinence partielle ou absolue de spiritueux), patriotiques et politiques, qui publient de bons traités de vulgarisation.

Pourvue de tant d'organes communs ou particuliers, publics ou privés, qui servent à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse intelligente, l'Université d'Upsala est pour toute la Suède un puissant foyer de lumière dont les rayons, comme ceux des aurores boréales, sont parfois visibles bien loin de leur source. E. Beauvois.

Zeïtoun depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895, par Aghassi ; traduction d'Archag Tchobanian, préface par Victor Bérard. Paris, « Mercure de France,» 1897, in-8 de 318 p., avec une carte et des grav.— Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, un des meilleurs qui aient été écrits sur les questions arméniennes, ne s'occupe que de la région dont la petite ville de Zeïtoun est le centre ; refoulés par les envahisseurs, les chrétiens de la petite Arménie se sont groupés dans ce district montagneux, où de-

ment du canal de Panama par le lac de Nicaragua. Rapprochement bizarre : le consul de France à Livourne était alors M. de Lesseps père. L. G. P.

Upsala universitet, 1872-1897. Festskrift med anledning af Konung Oscar IIs tjugofemårs regeringsjubileum den 18 september 1897, enligt det stærre akademiska Konsistoriets uppdrag utgifven af Reinhold Geijer. Upsala, Edv. Berling, 1897, gr. in-4 de IV-280-361-185 p. avec le portrait du Roi et de très nombreuses illustrations dans le texte.

Ce magnifique volume jubilaire, publié par le grand Consistoire de l'Université d'Upsala à l'occasion du 25e anniversaire du règne d'Oscar II, se distingue avantageusement de beaucoup de publications officielles. Les trente-huit notices qu'il contient et qui sont dues à vingt-huit auteurs, presque tous professeurs, lecteurs, *docents* ou attachés soit à l'Université, soit à sa bibliothèque, soit à ses autres annexes, sont en effet toutes instructives et nous renseignent à tous les points de vue sur le passé et le présent de cette florissante institution. Fondée en 1477 par l'archevêque Jacob Ulfsson, elle végéta longtemps, quoique dotée par lui et le roi Jean III et restaurée par le duc Charles (IX) en 1594. Sous Gustave-Adolphe, le nombre des professeurs fut porté de huit à treize (1621) et dix-huit (1622), qui n'avaient pour auditeurs qu'une centaine d'étudiants, beaucoup de jeunes Suédois continuant à fréquenter les hautes écoles d'Allemagne, de France, des Pays-Bas, d'Italie. Deux siècles plus tard, en 1822, il n'y avait encore que vingt-deux professeurs, quatorze adjoints et vingt docents ; en 1872, à l'avènement d'Oscar II et en 1897, le nombre des professeurs était respectivement de trente-quatre et cinquante-quatre ; celui des adjoints de vingt-trois et trois ; celui des docents de trente-quatre et cinquante-neuf ; celui des étudiants, qui était de quinze cent quarante-cinq en 1872 et qui s'éleva à plus de dix-huit cents en 1885-89, est retombé à quinze cent quarante-neuf en 1897. Grâce à la création de nombreuses chaires, presque toutes les branches des connaissances humaines sont représentées dans les quatre facultés : théologie, médecine, droit et philosophie. Cette dernière, la plus compréhensive, correspond à nos Facultés des lettres et des sciences et en partie au Collège de France et à l'École des langues orientales. Les membres du corps enseignant ne se restreignent d'ailleurs pas aux cours, conférences et exercices pratiques : leurs écrits, qui sont énumérés dans une bio-bibliographie détaillée par M. A. Andersson (p. 27-183), s'adressent tantôt à tout le monde civilisé, étant écrits en latin, en allemand, en français, en anglais, tantôt à un public qui serait certainement nombreux si la langue suédoise était plus répandue.

Grâce aux largesses de Gustave-Adolphe, d'Oscar II et du parlement, qui a notamment voté plus d'un million de francs pour la construction

d'un nouvel édifice universitaire, ainsi qu'aux libéralités de divers particuliers, surtout du docteur Regnell, qui donna plus de douze cent mille francs, le corps enseignant dispose non seulement d'un somptueux palais,mais encore de multiples et souvent spacieuses annexes. pour ses cours, ses examens, ses solennités, sa riche bibliothèque de trois cent mille volumes, son hôpital et ses diverses cliniques, ses laboratoires et ses collections d'anatomie, de physiologie, de pathologie, de pharmacie, de chimie, de zoologie, de botanique, d'astronomie, de météorologie, de physique, de géologie et de minéralogie ; pour ses musées des beaux-arts, d'archéologie septentrionale, d'antiquités égyptiennes, pour ses écoles de musique, de dessin, d'équitation, de gymnastique, d'arts et métiers.

En étroite connexion avec le personnel universitaire sont : la Société royale des sciences d'Upsala, fondée en 1710, la Société des sciences humanitaires (philosophie, linguistique, histoire), fondée en 1889, la Société de littérature suédoise (1880),la Société de linguistique (1882), la Société d'archéologie classique (1889), et treize associations d'étudiants qui, pour la plupart, organisent des conférences, distribuent des subventions, font des collections et des publications,mais qu'il ne faut pas confondre avec les treize « nations »dans lesquelles sont groupés tous les étudiants.Chacune de ces dernières a une bibliothèque spéciale, donne des fêtes et des spectacles dans son local plus ou moins somptueux. Elles forment ensemble le « Corps des étudiants, » dont la chorale est célèbre et qui possède sept cent mille francs avec une bibliothèque commune. Quatre fondations donnent à un certain nombre d'étudiants des logements à bon marché. Il y a aussi des cercles : féminin (pour les étudiantes), religieux, moraux (abstinence partielle ou absolue de spiritueux), patriotiques et politiques, qui publient de bons traités de vulgarisation.

Pourvue de tant d'organes communs ou particuliers, publics ou privés, qui servent à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse intelligente, l'Université d'Upsala est pour toute la Suède un puissant foyer de lumière dont les rayons, comme ceux des aurores boréales, sont parfois visibles bien loin de leur source. E. Beauvois.

Zeïtoun depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895, par Aghassi ; traduction d'Archag Tchobanian, préface par Victor Bérard. Paris, « Mercure de France,» 1897, in-8 de 318 p., avec une carte et des grav.— Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, un des meilleurs qui aient été écrits sur les questions arméniennes, ne s'occupe que de la région dont la petite ville de Zeïtoun est le centre ; refoulés par les envahisseurs, les chrétiens de la petite Arménie se sont groupés dans ce district montagneux, où de-

puis le xve siècle ils ont vécu dans une condition relativement privilégiée ; comme ils composaient presque exclusivement la population, ils s'étaient donné une constitution à peu près autonome, sous l'autorité de quatre « princes » appartenant aux quatre familles les plus anciennes.

M. Aghassi consacre la première partie de son ouvrage à l'histoire de la communauté zeïtouniote depuis les origines jusqu'en 1895 ; ce travail, fait avec beaucoup de clarté, se lit avec grand intérêt ; on y trouve en particulier la traduction de chants nationaux qui ont perpétué dans le peuple les traditions héroïques des ancêtres. Familier avec les méthodes modernes, l'auteur sait éviter l'écueil sur lequel viennent trop fréquemment donner les écrivains qu'inspire le patriotisme ; il est impartial, sincère et sait avouer les torts d'une partie de ses compatriotes quand la vérité l'y oblige ; les lecteurs ne lui refuseront pas leur confiance quand il parlera ensuite des vertus et des gloires des Zeitouniotes.

La seconde partie est le journal tenu par l'auteur pendant l'insurrection. Il achevait ses études en France quand il fut envoyé en Cilicie avec trois autres jeunes gens pour suivre et au besoin diriger les événements. Il devint le général des Zeïtouniotes insurgés et depuis août 1894 jusqu'à février 1895, il dirigea la résistance de quelques milliers de paysans contre cinquante mille Turcs, dont vingt mille réguliers. Le 1er février, l'intervention des consuls européens fit accepter une capitulation honorable à cette poignée de héros auxquels le général turc, Edhem Pacha, le futur vainqueur des Grecs, n'avait pas hésité à rendre hommage. Alors même qu'on tiendrait compte de certaines exagérations bien admissibles chez celui qui écrit sous les balles ennemies, il n'y a qu'un mot pour qualifier cette magnifique résistance : c'est admirable ! — Le récit est sobre, bien conduit, exempt de digressions, de vantardises inutiles, de récriminations contre les vainqueurs ; on ne trouve nulle part le *quorum pars magna fui*, et cependant on sent que, pour raconter aussi simplement ces luttes épiques, il faut en avoir été un des principaux acteurs.

P. Pisani.

Nouvelles Causeries historiques et littéraires, par Edmond Biré. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1897, in-8 de 399 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme ses prédécesseurs, les critiques des deux écoles opposées, Sainte-Beuve et Pontmartin, M. Edmond Biré, qui a su allier les qualités maîtresses de l'une et de l'autre, groupe de temps en temps les études qu'il a publiées dans diverses revues ou journaux, à propos d'ouvrages récemment parus. Après les *Portraits littéraires*, les *Études et portraits* (ce dernier volume couronné par l'Académie française), où nous avons vu défiler les plus éminents personnages de ce siècle, depuis Châteaubriand jusqu'à Camille Rousset, voici les *Nouvelles*

causeries littéraires qui nous présentent l'Académie française pendant la Révolution, la société d'Auteuil, Kotzebue, Alexandre Duval, Prosper Mérimée, Ernest Hello, Charles de Mazade, le vicomte de Lovenjoul, la jeunesse de Montalembert et les Mémoires d'un Passant. Cette seule énumération laisse deviner quelle souplesse de talent il faut pour aborder tant de sujets divers : mais personne ne connaît le siècle qui vient de s'écouler depuis le début de la Révolution comme l'auteur des souvenirs du *Bourgeois de Paris* et le redresseur de la biographie de Victor Hugo. Ici, trois études m'ont particulièrement attiré : il s'agit de l'Académie et de deux Bretons de caractère bien différent, un auteur comique et un puissant philosophe. La première surtout a fait mes délices : elle a été écrite à l'occasion de la publication de trois volumes des *Registres de l'Académie* en 1795 ; mais je dis intentionnellement : à l'occasion, car on y trouve bien autre chose. Ce que je sais de mieux, c'est mon commencement, disait Petitjean ; ce que M. Biré savait de mieux sur l'Académie, c'était la fin et il nous l'a bien prouvé, en nous donnant sur ce sujet une solide page d'histoire, avec des tableaux peints sur le vif et qu'on chercherait en vain dans la sécheresse des registres. On sait que la plus scrupuleuse exactitude dans l'anecdote et le détail historique forme la qualité dominante de M. Biré : il reconstitue des physionomies dans ses livres, avec autant de précisions que le grand metteur en scène Sardou sur le théâtre : tout cela est amené naturellement et sans effort : on croirait qu'il vient d'assister aux séances dont il rapporte les péripéties : et s'il use parfois de l'anecdote à côté, c'est avec un à propos tout particulier, témoin ce début du second article de l'étude sur l'Académie : « Deux courtisans se rencontraient sur le grand escalier de Versailles : — Quelle nouvelle, Monseigneur ? — Aucune, Monsieur, si ce n'est que vous montez et que je descends. » — Ce court dialogue, l'Assemblée nationale et l'Académie française auraient pu l'échanger entre elles... » Quand je vous disais que chez M. Biré, Pontmartin donne la main à Sainte-Beuve ! A propos d'Alexandre Duval, M. Biré rectifie M. de la Borderie lui-même, qui avait dit qu'en 1794 tous les acteurs du Théâtre-Français, suspects de modérantisme, se virent incarcérés aux Madelonnettes. C'est dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793 que les comédiens du Théâtre-Français furent arrêtés chez eux et conduits, les femmes aux Madelonnettes, les hommes à Sainte-Pélagie. Allez donc prendre en faute un critique ainsi armé ! J'ai rencontré quelquefois des chefs d'institution embarrassés pour trouver des prix de rhétorique ou d'histoire originaux et intéressants. Les causeries de M. Biré me paraissent remplir admirablement ce but, et j'aime à leur faire cette réclame.

RENÉ KERVILER.

Morts et vivants, par A. Mézières. Paris, Hachette, 1897, in-16 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est pas difficile de former un volume — et un volume intéressant, quand il est écrit comme celui-ci — en réunissant sous une même couverture des articles parus de divers côtés. Mais il est souvent malaisé de baptiser un livre de ce genre. Cette difficulté a sans doute fait oublier à M. Mézières que M. de Boissieu a publié, en 1870, *les Vivants et les Morts*, et que, sous le pseudonyme de Lord One, parut en 1877 un petit livre intitulé de même. On pourrait trouver, à première vue, que le titre choisi par M. Mézières manque d'exactitude, puisque l'auteur nous entretient de Mme de Maintenon, du roi Stanislas, de Marie Leczinska, de La Fayette, de Lamartine et d'autres personnages disparus depuis plus ou moins longtemps. Mais ce titre, M. Mézières l'explique en disant qu'il n'aurait pu composer un certain nombre de portraits, s'il n'avait pas été aidé par les travaux que divers auteurs vivants ont consacrés à ces célébrités. On pourrait ajouter que M. Mézières justifie d'ailleurs ce titre en faisant si bien revivre les personnages dont il raconte l'existence. Le peintre, en effet, est aussi fidèle qu'habile ; mais quelquefois un peu trop indulgent peut-être. N'est-il pas excessif de traiter de grand homme un aussi médiocre historien qu'Henri Martin (p. 312), et pour La Fayette, M. Mézières n'aurait-il pas dû montrer quelque sévérité ? Il n'a pour lui que des compliments. « Les libéraux d'aujourd'hui, finit-il par dire, malheureusement encore trop peu nombreux, peuvent le considérer comme le plus noble et le meilleur de leurs ancêtres (p. 170). » Cela ne rappelle-t-il pas une vieille chanson :

Les enfants de nos enfants
Auront de fichus grands-pères.....

Dans la notice sur Lamartine, où le génie et les œuvres du poète sont très bien appréciés, on pourrait regretter cette phrase finale qui contraste un peu avec la bienveillance habituelle du critique : « On s'étonne et on s'afflige que de toutes les fiertés qui conviennent si bien aux poètes, une seule lui ait manqué : le mépris de l'argent. » Mais, n'est-ce pas pour avoir eu trop ce mépris, que Lamartine, par des excès de générosité, s'est mis dans les situations les plus précaires ? Le volume se termine par des pages bien attachantes, où l'auteur nous dit ce que furent réellement le chevalier de Maison-Rouge, le baron de Batz, et éclaircit quelques épisodes imparfaitement connus de l'histoire de la Révolution. Th. de P.

BULLETIN

Manuel de jurisprudence électorale, *contenant l'analyse et le commentaire des décisions les plus récentes en matière d'élections politiques*, par Pierre Ravier du Magny. Lyon, bureaux de la *Revue catholique des institutions et du droit*, 1898, in-8 de 76 p. — Prix : 1 fr. (Un dépôt est établi au siège de la Société bibliographique, qui, avec la gracieuse autorisation de l'auteur, tient des exemplaires à la disposition de ses sociétaires au prix de 0 fr. 50 ; franco par la poste, 0 fr. 60).

M. Pierre Ravier du Magny, dans l'Avant-propos de cette brochure, se défend d'avoir voulu faire un nouveau manuel électoral ; il s'est proposé seulement, dit-il, de compléter ceux qui existent déjà. Cependant, à part les textes légaux qu'il n'a pas reproduits et qui se trouvent partout, il nous paraît avoir réuni tout ce que les électeurs et les candidats peuvent avoir besoin de connaître au sujet des élections politiques. Son ouvrage se suffit à lui-même, et il a en outre le mérite d'être au courant des plus récentes décisions de la jurisprudence. Il est divisé en deux parties, dont l'une traite de la revision des listes et l'autre des opérations électorales. Cette seconde partie étant celle qui présente le plus d'intérêt à l'heure actuelle, nous en donnons ici le sommaire : — I. Opérations préliminaires (Déclaration de candidature. Réunions électorales. Affiches. Manœuvres, etc.) — II. Vote (Bureau électoral. Durée du scrutin. Accès de la salle. Quels électeurs peuvent voter, etc.). — III. Calcul et proclamation des résultats (Dépouillement du scrutin. Scrutateurs. Bulletins nuls ou douteux, etc.). — IV. Recours et contentieux de l'élection. — Tout en citant les arrêts du Conseil d'État et de la Cour de cassation et les autres décisions intervenues en matière électorale, M. Ravier du Magny les commente et les explique. Son travail a paru d'abord dans la *Revue catholique des institutions et du droit* ; c'est l'ouvrage d'un vrai jurisconsulte, et nous le recommandons spécialement à ceux de nos amis qui auront à s'occuper des prochaines élections législatives. M. L.

Les Incantations, par Sédir. 12e édition. Paris, Chamuel, 1898, in-12 de 229 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, qui n'est sans doute pas loin d'être un mage à la façon du Sâr Péladan, étudie, dans cette brochure, ce qu'il appelle le Logos, la profération du Logos, le Logos humain, la voix de Brahma, les sons et la lumière astrale. Dans un dernier chapitre, il indique comment on devient enchanteur : je doute que ce soit en publiant des élucubrations de ce genre, en dépit des « nombreux dessins hors texte et dans le texte » qui les peuvent orner !

M. Sédir dédie son livre à M. Ch. Barlet, « son cher maître et ami, » qui le précède dans la « dure route » où il s'est engagé et dans laquelle il souhaite « marcher avec constance » pour apercevoir enfin, comme lui, Barlet, « le temple sublime de la Paix profonde, refuge inexpugnable des antiques Roses†Croix. »

Dans son introduction, M. Sédir nous avertit que « la présente étude est conçue d'après la méthode ontologique » et voici l'ordre qu'il adopte : laissons-le nous l'expliquer : « Comme tout a un centre commun, il a fallu redire d'abord l'origine des choses et leur réalisation progressive ; la réflexion encore insexuée de ce procès grandiose dans le composé humain occupe le milieu de notre étude ; la documentation traditionnelle et la documentation expérimentale la terminent. » Il aurait pu ajouter que le commencement, le milieu et la fin de cette étude, puisque étude il y a, se ressemblent en ceci que le sens commun leur est également étranger, et qu'ils forment un « ternaire inintelligible, » pour me servir du langage de l'auteur.

M. Sédir a emprunté un assez grand nombre de passages à la Bhagavadgita, ce poème étrange, si beau parfois dans son étrangeté même, et qui forme l'un des

épisodes les plus justement célèbres du Mahâbhârata ; mais je doute qu'il en ait toujours bien saisi le sens, lorsque je le vois confondre Maya avec Mâyâ, le bâtisseur de villes avec l'Illusion. J'accorde toutefois qu'au fond, ces deux personnages se ressemblent assez, le premier étant le magicien par excellence que nous dépeint le Bhâgavata Purâna ; l'autre la magie personnifiée, l'illusion divine dont le même poème est rempli ; mais les écrivains hindous ont soin de les distinguer l'un de l'autre, Maya n'est qu'un Asura, un démon de second ordre, tandis que Mâyâ, la créatrice de l'Univers, s'identifie parfois avec Brahma lui-même.

Rapprocher « ôm » de « amen, » comme le fait M. Sédir, à la page 72, et voir dans la « Grande Maia, Marie, reine du Ciel, » c'est pousser un peu loin l'art de « charmer » son public, ou mieux de le berner. On croit deviner son arrière pensée, surtout lorsqu'on le voit « répartir l'universalité des choses entre Abel, Caïn et Seth, » mais nous ne pensons pas que de pareilles rêveries, qui dénotent un certain état mental, soient bien dangereuses pour la vérité, bien qu'elles en soient la négation. Dans le chapitre où il « étudie » les sons et la lumière astrale, M. Sédir enseigne la façon de procéder aux « expériences d'acoustique occulte, » et pour aider à l'intelligence du texte, il multiplie les « dessins » et les figures. Nous recommandons tout spécialement au lecteur curieux de ces sortes de billevesées la notation musicale et géométrique du « mantra » de chaque élément. Il y verra jusqu'où peut aller la « folle du logis, » lorsqu'elle n'a pour guide que la raison d'un mage, en route vers le « Temple sublime de la Paix profonde, » ou les Petites-Maisons. Et nous doutons fort qu'il soit tenté de prendre ce chemin. A. Roussel.

Promenades à travers l'histoire naturelle, par le docteur P. Maisonneuve. Toulouse, Ed. Privat, 1898, gr. in-8 de 331 p. et 96 grav.

Précis de zoologie, par le docteur G. Carlet, 4e édition entièrement refondue par Remy-Perrier. Paris, Masson, 1896, in-12 de 857 p., 741 fig. — Prix : 9 fr.

Zoologie, l'homme et les animaux, à l'usage des classes de sixième classique et moderne des cours de lycées de jeunes filles et du brevet élémentaire, par P. Constantin. Paris, Baillère, 1897, in-12 de 264 p., 259 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Des deux premiers ouvrages, l'un est un livre de récréation instructive et intéressant, cherchant à éliminer ce que la science présente de trop technique, les détails qui ne pourraient guère être compris des lecteurs sans une initiation préalable assez longue et laborieuse ; l'autre, au contraire, est un guide dans l'étude et le travail. Dans l'esprit de ses auteurs, il doit constituer une sorte de memento où l'étudiant trouvera l'ensemble des faits qui se rapportent à l'histoire naturelle des animaux et des caractères qui marquent leur organisation. Ils ont toutefois une idée commune : tous deux adoptent la doctrine évolutionniste ou du transformisme. Mais alors que le docteur Carlet s'y attache, veut en prouver l'exactitude et démontrer que tout dans le monde des êtres vivants est d'accord pour l'établir, le docteur Maisonneuve la considère comme suffisamment certaine et acceptée, et affirme qu'elle rentre dans les lois providentielles de la création. Cette préoccupation de la Providence de Dieu se manifeste à nombre de pages dans le courant de cet ouvrage, tandis qu'on n'en saurait dire autant du précis de zoologie qui ne s'en occupe pas. Cette observation faite, ajoutons que ces deux ouvrages remplissent fort bien le but de leurs auteurs. Dans les *Promenades* on parcourt successivement, sous la conduite d'un guide éclairé, les diverses parties des sciences naturelles. Les phénomènes rencontrés à chaque pas dans la création, les événements les plus simples, et souvent les plus ignorés sont habilement mis en relief. L'auteur instruit, élargit et élève l'esprit de ses lecteurs, tout en les intéressant sans cesse. Il a su donner à son ouvrage une portée philosophique qui manque trop souvent de nos jours.

Le *Précis de zoologie* reste davantage dans le domaine matériel des faits, des caractères naturels des êtres et de leur classification. La première partie permettait encore les appréciations et les considérations dont il a été question plus haut, puisqu'il s'agissait des problèmes de la vie et de la constitution générale des êtres vivants, mais avec la seconde on se spécialise forcément, tout devient plus aride et plus sec. Aussi le but immédiat est-il différent, puisque l'auteur aspire, surtout ici, moins à donner des vues d'ensemble qu'à présenter à l'étudiant des Facultés un memento où se trouveront condensés les détails se rapportant à la classification des animaux et aux caractères physiologiques qui marquent leur organisation.

— Le livre de M. Constantin est également un ouvrage d'étude, mais s'adressant à des élèves bien plus jeunes auxquels on apprend seulement les éléments des sciences naturelles. Leçons professées par l'auteur à des élèves de sixième dans différents lycées, elles présentent un exposé clair, méthodique, fort bien fait, et seront très utiles pour la préparation aux premiers examens. Les gravures, souvent reproduction de dessins au tableau faits par le professeur au courant de ses explications, rendent plus saisissante la pensée. Dans ce volume il n'y a rien d'inexact en soi, il se sent trop cependant de la neutralité voulue par certaine école. Aucune allusion, même éloignée, n'indique qu'il existe un principe supérieur dans l'homme qui pourtant n'est pas sans influence sur sa nature matérielle. On le considère comme un vulgaire animal, en se bornant à dire que la volonté a son siège dans un des hémisphères du cerveau. G. DE S.

Baccalauréat classique et moderne. Les Auteurs français expliqués par l'abbé VERDUNOY. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1897, in-12 de XII-307 p. — Prix : 2 fr. 50.

J'ai signalé aux lecteurs du *Polybiblion* le tome I de l'intéressant recueil d'études littéraires de MM. Verdunoy et Thierry ; n'ayant pas reçu le tome II de cet ouvrage, je n'ai pu en parler à nos lecteurs. En attendant qu'il m'arrive, voici un nouveau livre de l'un des auteurs ci-dessus nommés, M. l'abbé Verdunoy. Ce n'est pas un recueil d'études critiques, comme le précédent, mais un ensemble d'explications littéraires sur divers auteurs inscrits au programme des examens : Corneille, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, La Fontaine, Mme de Sévigné, La Bruyère, Lamartine. Ce livre est fort bien fait ; il aidera les élèves à mieux comprendre nos grands écrivains et à en mieux rendre compte. Je le recommande avec grand plaisir. P. TALON.

Livre de lecture latine, par le Dr A. Bos. Paris, Maisonneuve, 1897, in-12 de XVI-372 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage est le complément du *Petit Traité de prononciation latine*, publié naguère par le même auteur. M. Bos voudrait qu'avant de s'exercer à comprendre et à traduire le latin, la jeunesse de nos écoles apprît à le lire. Peut-être n'est-il pas absolument dans son tort en affirmant que notre prononciation habituelle de l'idiome de Virgile le travestit en un « charabia baroque. » Mais, d'une part, l'usage est un terrible adversaire dont il est bien difficile d'avoir raison ; de l'autre, les études classiques sont aujourd'hui battues en brèche de trop de côtés pour qu'une réforme, au fond d'importance assez secondaire, puisse s'imposer à l'attention générale. En outre, M. Bos ne peut supporter plus longtemps que nos élèves « fassent de ces fautes grossières de quantité et surtout d'accent tonique qui font dresser les cheveux sur la tête, en horripilant tous ceux qui ont le moindre sentiment de l'harmonie et de la cadence musicale de la langue latine. » Mais est-il sûr qu'ils seront plus sensibles aux beautés intrinsèques de la poésie romaine parce que, dociles aux objurgations de leur nouveau Mentor, ils liront de la façon que voici le premier vers de Lucrèce — je reproduis de mon mieux la singulière typo-

graphie en honneur dans ce volume — : *Aeneadoum ghene-trik chhominoum diwoum-kwe wôloup-tas* (p.16) ?— Le doute est au moins permis. Je ne m'attarderai ni à discuter les arguments employés par l'auteur pour justifier la place faite dans sa chrestomathie à des écrivains tels que Martial et Juvénal, ni à demander des explications au sujet d'une distinction entre voyelles « libres » et voyelles « entravées, » distinction dont il n'y a pas trace dans les ouvrages cependant si savants du vénérable Quicherat. C. Huit.

Notes et exercices gradués d'analyse logique, par G. Gabriolle. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1897, in-12 de 62 p. — Prix : 0 fr. 60.

Voici ce que contient ce petit livre : des *Notions préliminaires* sur l'analyse logique ; un tableau synoptique des *Qualités de la proposition* ; un chapitre consacré aux *Éléments de la proposition* avec des exercices ; un chapitre sur *les Propositions considérées en elles-mêmes* avec exercices ; un chapitre sur *les Propositions considérées dans leurs rapports entre elles* avec exercices ; un chapitre sur *les Propositions subordonnées* avec exercices ; enfin une *Récapitulation générale* qui comprend des exemples animés d'un esprit chrétien. C'est donc un bon petit livre qui s'impose de lui-même à l'attention des maisons d'éducation chrétienne. P. Talon.

Les Romans du moyen âge. Adenet le Roi (xiiie siècle), *Berte aux grands pieds.* Traduction de Gaëtan Hecq. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-18 de vi-165 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit volume, élégamment imprimé, nous donne une traduction complète d'une célèbre chanson de geste. Les tentatives pour vulgariser l'épopée du moyen-âge, faites jusqu'à présent en France, ne semblent guère avoir réussi ; cette nouvelle collection, par la sincérité et l'exactitude du texte mérite un meilleur sort et j'espère qu'il se trouvera encore des lecteurs pour s'intéresser aux intrigues de la méchante serve, à l'abandon de Berte dans la forêt et à sa conduite si touchante chez le sympathique voyer Simon. J. C. P.

Obras completas de Don Francisco de Quevedo Villegas. Edición critica, ordenada é ilustrada por D. Aureliano Fernández Guerra y Orbe, de la real Academia española, con notas y adiciones de D. Mercelino Menéndez y Pelayo, de la misma Academia. Sevilla, imp. de Rasco, 1897, petit in-4 de viii-591 p. — Prix : 12 fr.

Contentons-nous de signaler aujourd'hui le tome Ier de cet ouvrage qui constituera une édition *ne varietur* du célèbre satirique espagnol. Ce volume renferme la biographie de Quevedo et une bibliographie très détaillée de ses œuvres, soit originales, soit traduites. Le prochain contiendra les poésies. Nous reparlerons, lorsqu'il aura paru, de ces *Obras completas*, publiées par la *Sociedad de bibliófilos andaluces*, sous la direction de l'éminent académicien M. Menéndez y Pelayo. Ce nom seul indique quelle sera la valeur de cette édition. L. R.

Petits Portraits et Notes d'art, par G. Larroumet. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 326 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Larroumet suit sa pente ordinaire, la pente du succès. Du gros livre, œuvre de conscience et de savoir, il est passé aux études de revue, quelquefois originales, plus souvent écrites « à la suite, » mais dans lesquelles il y avait encore, avec la peine de la mise en œuvre, la part indispensable d'idées personnelles (Voir *Polybiblion*, p. 430). A présent il en est aux *Petits Portraits* et aux *Notes d'art*, lisez tout simplement : aux articles improvisés pour les journaux, qui coûtent moins et rapportent plus. Impossible de donner seulement la liste de ceux qui composent le présent volume.

Ce n'est pas que ces articles soient mal faits. Il y a de l'aisance et de l'esprit, mais n'y cherchez pas autre chose. C'est du reportage agréable, comme le récit d'une visite à la maison de Napoléon en l'île d'Aix, ou à Saint-Malo et au château de Combourg ; de l'interview aimable, très aimable, comme les notes sur Mgr Grimardias ou sur les Mounet ; des chroniques lestement enlevées sur les questions d'actualité : les *Distributions de prix*, les *grandes et les petites Universités*, les *Confessions et correspondances romantiques*, les *Mémoires de Barras* ; des causeries, souriantes et flatteuses d'ordinaire, sur les hommes ou les livres du jour : A. Dumas, le duc d'Aumale, V. Sardou, P. Bourget, Bonnat, Benjamin Constant, Rodin, Got et M. Lajeunesse ; voire des souvenirs de 1870 : *Patria non immemor*.

Dans tout cet amusant au-jour-le-jour, où c'est montrer le cas qu'on fait d'un homme de talent de dire qu'il se gaspille, plutôt que de le louer, il n'y a guère qu'une chose à retenir : c'est la découverte d'un roman du XVIIe siècle, attribué à la princesse de Conti, *les Amours du grand Alcandre*, dont une scène tombée entre les mains de ce voleur de grand chemin qu'était Beaumarchais, est devenue le deuxième acte du *Mariage de Figaro*. Le reste, écrit sans effort, se lira avec plus de plaisir que de profit. GABRIEL AUDIAT.

Des Indices de l'occupation par les Ligures de la région qui fut plus tard appelée la Gaule, par M. DELOCHE (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XXXVI, 1e partie). Paris, Klincksieck, 1897, in-4 de 18 p. — Prix : 0 fr. 80.

Les Ligures, à une certaine époque, occupèrent-ils la Gaule tout entière, comme le prétend M. d'Arbois de Jubainville ? Ou bien, comme l'affirme M. Bertrand, demeurèrent-ils cantonnés sur le littoral méditerranéen, entre le Rhône et les Alpes ? Cette question géographique est fort importante : car, suivant le sens où on la résout, on conclura que les Ligures furent amenés dans le midi de la France par une migration continentale ou qu'au contraire, peuple de navigateurs, ils se jetèrent sur nos côtes méridionales par un mouvement d'invasions semblables aux incursions normandes. M. Deloche, avec des arguments nouveaux, soutient la thèse de M. d'Arbois de Jubainville. Depuis la Bavière jusqu'aux Pyrénées, dans les bassins du Rhin, du Weser, de la Meuse, de l'Escaut, de la Seine, de la Loire et de la Garonne, l'onomastique des cours d'eau, des montagnes, des plaines, des forêts, offre un nombre considrable de suffixes et de radicaux ligures attestant une occupation prolongée de ces peuples ; M. Deloche en conclut qu'avant le septième siècle de notre ère, les Ligures firent un séjour prolongé dans la contrée depuis lors occupée par les Gaulois. Les philologues et les historiens étudieront avec autant d'intérêt que de fruit le travail de M. Deloche ; ils y retrouveront la science ingénieuse et sûre de l'éminent académicien. GEORGES GOYAU.

Les Religieuses franciscaines, *notices sur les diverses congrégations du tiers-ordres régulier de Saint François établies actuellement en France*, par le R.P. NORBERT. Paris, Poussielgue, 1897, in-12 de 477 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les patientes et savantes recherches du P. Norbert de Laissac nous valent aujourd'hui ce très intéressant volume. L'extension remarquable de l'ordre franciscain y est établie, preuves en main ; il y a en France cinquante congrégations ou communautés indépendantes de sœurs franciscaines du tiers-ordre régulier comptant 451 maisons habitées par 7.600 religieuses : floraison merveilleuse qui, sous les noms les plus variés, fait de notre pays comme le jardin privilégié de la charité chrétienne. Un appendice contient des renseignements sur les communautés établies à l'étranger. Des documents récents nous permettent d'ajouter à la liste déjà longue du P. Norbert une quinzaine de congrégations dont voici les noms : — *Les Pau-*

vres Franciscaines, ou Sœurs de Pirmasens ou de Mallersdorf, fondées en 1840, avec cent maisons en Bavière.—*Les Sœurs grises*,(dites de sainte Élisabeth) *graue Schwestern*,fondées à Breslau en 1842,avec 120 maisons en Allemagne ; elles ont aussi des établissements à Stockholm,Malmoe et Hammerfest, enfin à Rome au Palais Gabrielli. — *Les Franciscaines de la Sainte Famille*, fondées à Eupers (Prusse rhénane) en 1857.—*Les Pauvres Franciscaines des Très Saint Cœur de Jésus et Marie*, divisées en deux branches : les franciscaines de Salzkoblen ; les franciscaines de Olpe. — *Les Sœurs de la miséricorde du tiers ordre de Saint François*,avec quatre maisons-mères à Munster, Genqenbach, Herford-Thuin. — *Les Sœurs des écoles de Saint François*,avec maison-mère à Giebolhauser.—*Les Pauvres Sœurs de Saint François*, avec maison-mère à Waldbreitbach. — *Les Sœurs de Maria-Stern*,avec maison-mère à Augsbourg.—*Les Franciscaines* avec maison-mère à Capellen.— *Les Franciscaines de Dillingen* (Bavière), maison-mère. — *Les Franciscaines de Kaufbeuren* (Bavière). — *Les Franciscaines de Mindelheim* (Bavière).—*Les Sœurs du tiers ordre de Saint François d'Assises*, avec maison-mère à Vienne (Autriche)7,Hartmannsgasse, et seize maisons.— *Les Sœurs du tiers ordre de Saint François*,avec maison-mère à Vienne-Apostelgasse et vingt établissements.

Nous remercions très sincèrement le P. Norbert de son travail qui datera, nous n'en doutons pas, parmi les travaux franciscains et sera consulté avec fruit par tous les chercheurs. R. Berga.

Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610 à 1789, par l'abbé Gagnol. Paris, Poussielgue, 1895. in-18 de xxii-692 p. — Prix : 3 fr. 25.

Comme la plupart des ouvrages publiés pour l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne et en particulier comme les précédents volumes du cours d'histoire écrit par M. l'abbé Gagnol, le présent manuel offre de sérieuses qualités. L'auteur a su donner à son récit clarté et exactitude ; ses jugements sur les hommes et sur les choses se recommandent par leur sûreté et leur impartialité. Aussi ne peut-on lui reprocher que de légers défauts d'exécution. Il nous semble que certains chapitres auraient gagné à recevoir de plus larges développements. Les renseignements donnés sur l'administration de Louis XIV sont un peu maigres. De même les pages consacrées à l'histoire des arts aux xviie et xviiie siècles, ne contiennent trop souvent qu'une sèche nomenclature de noms et d'œuvres et ne permettraient point toujours de répondre aux questions posées à l'examen, sans compter que, dans l'intérêt de la culture générale des élèves, il importe de leur fournir des renseignements plus abondants et plus précis. Par contre il était facile d'écourter, si besoin était, le tableau de la littérature française pendant les mêmes périodes, puisqu'il fait double emploi avec le cours de littérature. Certains noms propres ont été mal orthographiés. C'est ainsi qu'on lit « Radstadt » (p. 370) au lieu de « Rastatt, » erreur amenant une confusion entre la ville de la province de Salzbourg et la ville du cercle de Baden ; « Kunnersdorf » (p. 508) au lieu de « Kunersdorf, » la première orthographe étant celle de deux villes de Bohême et non de la ville de la province de Brandebourg. Aux formes francisées de Hochstett, Friedlingue, Nordlingue, Jägerndorf, nous aurions préféré : Höchstädt, Friedlingen, Nördlingen, Jagerndorf. Une faute d'impression a fait écrire : « de Chapelle » pour « des Chapelles. » « Jules-Hardouin Mansart, » pour Jules Hardouin-Mansart ; » « Zorndof » pour « Zorndorf. » En certain endroits, le style nous a semblé un peu lâché ; ex. p. 404 : « Le majestueux qui était ce qu'aimait Louis XIV. » La partie bibliographique qui accompagne le cours de M. l'abbé Gagnol n'a pas été traitée avec tout le soin désirable. Elle paraît faite un peu au hasard des souvenirs et ne se présente nulle part avec la précision nécessaire.

Même dans un ouvrage classique, il est indispensable d'indiquer toujours la date de publication de l'ouvrage cité, et si l'on veut préciser une édition, faire choix de la meilleure. Quant aux cartes, elles sont insuffis ntes,comme la plupart de celles que l'on joint aux manuels d'histoire. A. I.

Histoire généalogique des Souverains de la France ; ses gouvernements de Hugues Capet à l'année 1896, par Alfred Franklin. Paris, Delagrave, 1896, in-12 de 105 p. — Prix : 1 fr. 50.

La généalogie des rois de France, les dates précises de leurs alliances, de la naissance de leurs enfants, présentent souvent dans les biographies des divergences extrêmes. C'est à contrôler ces renseignements chronologiques que s'est appliqué M. A. Franklin, recourant aux monographies spéciales ou,à leur défaut, à l'Histoire généalogique du Père Anselme. Des tableaux contenus dans l'ouvrage permettent de se guider aisément au milieu des généalogies les plus compliquées. Il est à regretter que le travail de M. Franklin ne comprenne point les périodes mérovingienne et carolingienne. Frappé des difficultés que présentait la révision des dates pour une période même restreinte de notre histoire, l'auteur n'a pas jugé prudent de s'aventurer « dans les brumes où se perdent les temps antérieurs à Hugues Capet. » Son labeur eût ainsi rendu plus de services aux historiens qui n'ont pas sous la main une bibliothèque complète d'ouvrages spéciaux ou même l'ouvrage du P. Anselme. Alors même qu'il aurait reproduit « une foule d'erreurs, » on lui aurait su gré de nous donner « le dernier mot de la science actuelle. » Tel que se présente l'ouvrage de M. Franklin, félicitons-le de l'avoir entrepris pour la plus grande utilité de tous ceux qui s'occupent d'études historiques. A. I.

Un libérateur du pays. Du Guesclin, par André Gombert. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1897, gr. in-8 de 236 p., avec 23 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Voici un joli livre de prix à l'usage de nos écoles chrétiennes. Il a bon air, est bien illustré et le sujet est de ceux qui doivent le plus intéresser les jeunes chrétiens de France. Du Guesclin est en effet une belle figure de soldat, brave entre les braves, et sous son air rude et bourru, le type parfait et le modèle de l'honneur. Bon chrétien et bon Français, il est digne de servir de modèle à tous ceux qui, à notre époque, gardent l'espoir des revanches. Ce fut un grand citoyen et un loyal soldat. M. André Gombert l'a bien fait revivre dans un livre qui fera du bien.

P. Talon.

Le Dernier des La Rochejacquelein, avec une préface du général de Charette, par Edmond Béraud. Paris et Poitiers, Oudin, 1898, in-8 de 30 p., avec portrait. — Prix : 1 fr.

M. Edmond Béraud a consacré des pages émues à la mémoire du marquis de La Rochejacquelein, député de la Vendée. Une préface du général de Charette présente avec cœur le souvenir de ce dernier survivant d'une famille de héros. Les La Rochejacquelein remontent tout au moins jusqu'à Henri IV qui leur témoigna son estime. Leur gloire la plus pure, la plus royaliste, c'est le généralissime de vingt ans, « Monsieur Henri, » l'immortel héros des guerres de Vendée. Fils du sénateur du second Empire, Julien de La Rochejacquelein se jeta dans la politique dès 1863, mais il ne fut élu député qu'en 1871. Dès lors il fit constamment campagne avec les fidèles de la monarchie traditionnelle et héréditaire. C'est en 1895 qu'à l'hôtel Continental, il accomplit l'acte le plus considérable de sa vie politique, en présidant à la grande réunion royaliste qui jeta les bases de l'organisation du parti. Il eut la joie d'entendre la même année la voix éloquente de Mgr de Cabrières célébrer les mérites, la vie et la mort de son grand-oncle.

Puis il vit sa femme passer avant lui à la vie éternelle et s'endormit le dernier de sa race. Dieu veuille que de son tombeau s'élève encore sa voix, pour crier aux générations présentes et futures : « Pour Dieu et pour la Patrie, par le Roi ! » Remercions M. Béraud d'avoir recueilli avec un soin pieux ses dernières paroles, et de nous avoir permis de leur rendre avec lui un dernier hommage.

BOURMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles SCHEFER, membre de l'Institut, administrat[illegible] l'École des langues orientales vivantes, est mort le 4 mars, dans sa 79e [illegible] Né à Paris le 16 novembre 1820, il se fit recevoir, après avoir terminé se[illegible] au lycée Louis-le-Grand, à l'École des langues orientales ; maître rép[illegible] l'École des jeunes de langue en 1843, il fut, la même année, envoyé [illegible] drogman à Beyrouth ; il remplit les mêmes fonctions en divers endroit[illegible] ment en 1849 et années suivantes à Constantinople, où il fut attach[illegible] interprète à l'ambassade. Appelé en 1857 à l'École des langues orienta[illegible] professeur de persan, il devint en 1857 administrateur de cet établis[illegible] 1878, il succédait à M. Garcin de Tassy comme membre de l'Académ[illegible] criptions et belles-lettres. M. Schefer, qui avait été nommé comm[illegible] Légion d'honneur, laisse, indépendamment des articles qu'il a donn[illegible] périodiques, les ouvrages suivants : *Mir-Abdul-Kérim-Boukary*[illegible] *l'Asie centrale (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoghand) dep[illegible] res années du règne de Nadir-Châh (1153) jusqu'en 1223 de [illegible] 1813). Texte persan et traduction française* (Paris, 1876, 2 [illegible] *Relation de l'ambassade de Riza Qouli Qhan traduit* [illegible] (Paris, 1876-1879, 2 vol. gr. in-8, formant les tomes III et IV [illegible] *de l'École des langues orientales*);— *Iter Persicum, ou Relat[illegible] Perse entrepris en 1602 par Étienne Kakaseh de Galowkeme[illegible] ambassadeur par Rodolphe II à la cour du grand-duc de M[illegible] Châh Abba, roi de Perse. Relation rédigée en allemand et [illegible] reur par Georges Tectander von der Jabel. Traduction pu[illegible] Ch. Schefer* (Paris, 1877, in-16) ; — *Journal d'Antoine G[illegible] séjour à Constantinople (1672-1673)* (Paris, 1881, 2 vol. [illegible] *meh. Relation du voyage de Nazziri Khosrau en Syrie, e[illegible] en Arabie, en Perse, pendant les années de l'hégire 4[illegible] publié, traduit et annoté* (Paris, 1881, gr. in-8) forman[illegible] des *Publications de l'École des langues orientales viv[illegible] cour de France en 1690, par Spanheim. Publié pour la [illegible] France* (Paris, 1882, in-8) ; — *Le Voyage de la Sain[illegible] avec la description des lieux, portz, villes, citez et au[illegible] mil quatre cens quatre-vingtz, estant le siège du g[illegible] régnant en France Loys unziesme de ce nom* (Paris, [illegible] tome II du *Recueil de voyages et de documents pour [illegible] géographie depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à la fin du* [illegible] *voyages et de documents pour servir à l'histoire de l[illegible] siècle jusqu'à la fin du* XVIe *siècle. Tome V. Le Voyag[illegible] faict par frère Jehan Thenand. Égypte, Syrie, Terre-S[illegible]* 1884, gr. in-8) ; — *Chrestomathie persane à l'usage [illegible] des langues orientales vivantes* (Paris, 1883, 2 vol[illegible] mes VII *et* VIII [2e série] des *Publications de l'École de[illegible]* — *Recueil de voyages et de documents pour servir[illegible]*

depuis le XIIIe *siècle jusqu'à la fin du* XVe *siècle. Tome XII. Le Voyage d'Outre-Mer de Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe de Bourgogne* (Paris, 1892, gr. in-8); — *Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople,* avec M. de Bonnac (Paris, 1894, in-8); — *Nizam Oul-Monk-Siasset Nameh. Traité du gouvernement* (Paris, 1894, in-8); — *Charles XII, roi de Suède* (Paris, 1895, in-8); — *Le Discours du voyage d'Oultre-Mer au très victorieux roi Charles VII, par Jean Germain* (Paris, 1895, in-8); — *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique, par A. de Ca' Da Mosto* (Paris, 1896, in-8); — *Description de l'Afrique, par Jean-Léon African* (Paris, 1896-1897, 2 vol. in-8); — *Petit traité de l'origine des Turcqz, par T. Skandowyn Cantacasin* (Paris, 1896, in-8).

— M. Joseph Noulens, directeur de la *Revue d'Aquitaine*, est mort le 6 mars. Né à Condom le 29 octobre 1828, il vint à Paris à 21 ans et débuta dans un journal de modes où il traitait les questions artistiques et théâtrales. La part qu'il prit à la rédaction du *Suffrage universel* le fit arrêter et transporter en Algérie lors du coup d'État du 2 décembre. Il bénéficia de l'amnistie qui suivit le mariage de Napoléon et revint à Paris où fut lancé son premier volume de vers. Deux ans après il fondait la *Revue d'Aquitaine* qu'il dirigea longtemps. Établi en 1870 imprimeur à Beauvais, il y publia l'*Indépendant de l'Oise*. Outre plusieurs mémoires pour servir à soutenir ou à combattre les prétentions généalogiques de diverses familles (Pardaillan, du Bosc de Pesquidoux, Bréda) et des notices dans le t. VII (complémentaire) de *l'Armorial général de France* de d'Hozier, M. Noulens a publié : *Tropicales (Poésies).* (Toulouse, 1851, in-12); *Généalogie de la maison du Pleix de Cadignan* (Paris, 1861, in-8); — *Maison de Saint-Gresse. Généalogie* (Paris, 1862, in-8); — *Maisons historiques de Gascogne, Guienne, Béarn, Languedoc et Périgord, avec dessins héraldiques* (Paris, 1865-1866, 2 vol. in-8); — *M. Noulens et ses œuvres jugées par la presse* (Beauvais, 1870, in-8); — *De la vraie légitimité en Espagne* (Paris, 1871, in-8); — *Documents historiques sur la maison de Galard, recueillis et annotés* (Paris, 1872-1874, 4 tomes en 5 vol. gr. in-8); — *Maison de Bully. Notice historique et généalogique* (Paris, 1874, gr. in-8); — *Maison de Soubiran de Campaigno. Notice historique et généalogique* (Paris, 1874, gr. in-8); — *Le Comté d'Agenais au* X^e *siècle. Gombaud et son épiscopat* (Paris, 1877, gr. in-8); — *Maison de Gicquel, notice historique et généalogique* (Paris, 1877, gr. in-8); — *Tropicales, mi-saintes, mi-profanes* (Paris, 1879, in-12); — *Maison de Clinchamp, notice historique et généalogique* (Paris, 1884, in-8); — *Les Artistes français et étrangers au Salon de 1885* (Paris, 1885, in-12); — *Artistes français et étrangers au Salon de 1886 (Annuaire du Salon, 2e année)* (Paris, 1887, in-12); — *Maison d'Amiens, histoire généalogique* (Paris, 1888, gr. in-8). — M. Noulens a publié dans la *Revue d'Aquitaine : Historiettes* (t. I, 1855-1857, p. 19-20); — *Géographie du pays d'Aquitaine* (ibid., p. 38-40); — *Dictons populaires* (ibid., p. 49-51); — *Les Couronnes* (ibid., p. 51-53); — *Lampagie* (ibid., p. 105-108); — *Chant des Normands au* XIe *siècle* (ibid., p. 144-146); — *Poton de Xantrailles, biographie* (ibid., p. 153-163); — *Le Château de Lébéron* (ibid., p. 165-168); — *Orthez* (ibid., p. 225-234); — *Impiété de quelques comtes d'Armagnac* (ibid., p. 249-256); — *Le Siècle et l'esprit des nations, poésie* (ibid., p. 265-269); — *Couronnement du poète Jasmin* (ibid., p. 273-280); — *Statue de la rêverie* (ibid., p. 295-297); — *Beaux-arts* (ibid., p. 391-393); — *Coupole de l'église de Nérac* (ibid., p. 407-415); — *Coup d'œil rétrospectif sur la première année et le premier volume de la Revue d'Aquitaine* (tome II, 1857-1858, p. 2-25); — *Le Riffain* (ibid., p. 47-58); — *Causerie* (ibid., p. 117-127); — *Rimes fiévreuses* (ibid., p. 127-129); — *Des Cloîtres condomois* (ibid., p. 147-155); — *Tableau des trois Martyrs de M. Tournier* (ibid., p.

173-187) ; — *Causerie sur le concours des 3 et 4 septembre* (ibid., 189-202) ; — *La Ligne courbe et la ligne droite, poésie* (ibid., p. 231-232) ; — *Examen du voyage artistique* (ibid., p. 233-240, 277-281, 300-308) ; — *Historiettes d'autrefois et d'aujourd'hui* (ibid., p. 407-409, 430-433, 456-457, 467-473, 579-580) ; — *Le Château de Mauvezin en Bigorre* (tome III, 1859-1868, p. 1-10) ; — *Chanson à l'adresse des Aquitains composée par Richard Cœur-de-Lion sur sa captivité de 1192-1194* (ibid. p. 10-13) ; — *Glyptographie. Intailles et camées* (ibid., 43-51) ; — *Miscellanées* (ibid., p. 176-178, 426-424, 579-580, 594-597) ; — *A Pétrarque, poésie* (ibid., 178-179) ; — *Hélène Peyron* (ibid., p. 302-325) ; — *Sur un regard, poésie* (ibid., p. 373-374) ; — *Politique séculaire de la France envers l'Italie* (tome IV, 1859-1860, p. 30-33) ; — *Symbolisme des noms de Napoléon et de Bonaparte* (ibid., p. 157-173) ; — *Aux Étoiles* (ibid., 183-198) ; — *Tressaillements printaniers, poèmes* (ibid., 537-538) ; — *Fauze* (tome V, 1860-1861, p. 1-11) ; — *Un Gascon ministre plénipotentiaire* de *la république San-Salvador à Paris* (tome VI, 1861-1862, p. 40-47) ; — *L'Aumône d'un bracelet* (ibid., p. 499-509) ; — *Le Doigt de Dieu, poésie* (tome VII, 1862-1863, p. 165-163) ; — *Le Lieutenant-général de Marin et son rôle dans les guerres de la Fronde* (ibid., p. 217-231) ; — *L'Ame déserte* (ibid., p. 263-265) ; — *M. Marquet* (ibid., p. 541-548) ; — *François de Cours, dit Paulbriac* (tome VIII, 1863-1864, p. 45-50) ; — *La Vicomté et la commanderie de Cours* (ibid., p. 120-124) ; — *O'Giloy et ses circulaires* (ibid., 320-327) ; — *Lettre à M. Denis de Thézan* (ibid., p. 602-607) ; — *Des Armes au point de vue juridique* (tome IX, 1864-1865, p. 135-141) ; — *Notes généalogiques de Paulo et de Forgues* (ibid., p. 543-547) ; — *Résumés généalogiques* (tome X, 1865-1866, p. 77-83) ; — *M. Carbonneau* (ibid., p. 161-197) ; — *Note généalogique de Jussan* (ibid., p. 622-625) ; — *Anselme Batbie* (tome XI, 1866-1867, p. 463-471) ; — *Lourdes de La Place* (ibid., p. 538-592) ; — *Résidences historiques du Gers. Le Château de Bonas et ses seigneurs* (tome XII, 1867-1868, p. 177-199) ; — *Histoire de l'esprit et du caractère français, par M. Cénac-Moncaut* (ibid., p. 333-357 ; tome XIII, 1868-1869, p. 197-210) ; — *Maison de Cugnac. Branche de Giversac* (ibid., p. 254-263) ; — *M. Lannelongue* (ibid., p. 549-550) ; — *Maison de Cugnac* (tome XIV, 1869-1870, p. 47-55).

— M. Hans WACHENHUSEN, qui vient de mourir, était né à Trèves le 31 décembre 1827. Après avoir terminé ses études et acquis la connaissance de plusieurs langues, il entreprit plusieurs voyages et fit à Paris de longs séjours. Établi pendant la guerre de Crimée dans le quartier général turc comme correspondant de l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, il réunit en volume, en 1855, les articles contenant sa relation de la guerre. Son séjour à Paris, ses voyages en Espagne et en Afrique, son établissement temporaire en Suisse lui fournirent le sujet d'autres études fort remarquées. Comme pour la guerre de Crimée, il écrivit une relation de la guerre austro-italienne. Il assista également à l'expédition de Garibaldi contre Naples, à la révolution polonaise, à la guerre du Schleswig-Holstein, à la guerre franco-allemande (comme correspondant de la *Kölnische Zeitung*). Nous citerons du fécond écrivain : *In der Mondnacht* (Leipzig, 1854, in-16) ; — *Ein Besuch im türkischen Lager* (Leipzig, 1855, in-8) ; — *Von Widdin nach Stambul* (Leipzig, 1855, in-8) ; — *Das neue Paris* (Leipzig, 1855, in-8) ; — *Die Pariser Ehe* (Berlin, 1855, in-8) ; — *Die Grisette* (Berlin, 1855, in-32) ; — *Die Lorette* (Berlin, 1855, in-32) ; — *Byzantinische Nächte* (Berlin, 1855, in-16) ; — *Paris und die Pariser* (Berlin, 1855, in-16) ; — *Cancan* (Berlin, 1856, in-8) ; — *Carrière eines Herzens* (Berlin, 1857, 2 vol. in-16) ; — *Schmetterlinge* (Berlin, 1857, in-8) ; — *Skizzenbuch aus Neuenburg und der Schweiz* (Berlin, 1855, in-8) ; — *Reisebilder für die Jugend. Von Island nach Afrika* (Berlin, 1858, in-8) ; — *Rom und Sahara* (Berlin, 1858, 4 vol. in-8) ; — *Tagebuch vom italie-*

nischen Kriegschauplatz (Berlin, 1859, in-8) ; — *Reisebilder aus Spanien* (Berlin, 1859, 2 vol. in-8) ; — *Ein neuer Polykrates* (Berlin, 1859, 3 vol.in-8) ; — *Armand*, trad. de A. Blanche (Berlin, 1859, in-8) ; — *Das Buch der Reisen* (Berlin, 1860, in-8) ; — *Halbmond und Doppeladler* (Berlin, 1860, in-8) ; — *Die Wüsterjäger* (Berlin, 1860, 2 vol. in-8) ; — *Freischaaren und Royalisten* (Berlin, 1861, in-8) ; — *Die bleiche Gräfin* (Berlin, 1862, 2 vol. in-8) ; — *Nur ein Weib* (Berlin, 1863, in-8); — *Die Gräfin von der Nadel* (Berlin, 1863, in-8) ; — *Leicht Gepäck* (Berlin, 1864,2 vol. in-8) ; — *Der Königs Ballet* (Berlin, 1864, 3 vol. in-8) ; — *Rouge et Noir* (Berlin, 1864, 2 vol. in-8) ; — *Zigeunerblut* (Berlin, 1865, in-8) ; — *Am wonderstab* (Berlin, 1865, 2 vol. in-8) ; — *Berliner Photographien* (Berlin, 1865, in-8) ; — *Maccaroni* (Berlin, 1865, in-16) ; — *Die Frauen des Kaiserreichs* (Berlin, 1865, in-8) ; — *Die Verstossene* (Berlin, 1866, 2 vol. in-8) ; — *Unter dem Weissen Adler* (Rom, 1866, 3 vol. in-8) ; — *Der Mann in Eisen* (Rom, 1866, in-8) ; — *Tagebuch vom österreichischen Kriegsschauplatz* (Berlin, 1866, in-8) ; — *Der deutsche Volkskrieg* (Berlin, 1867, in-8) ; — *Paris 1867* (Berlin, 1867, 2 vol. in-8) ; — *Pariser Photographien* (Berlin, 1868, in-8) ; — *Irrlichter* (Berlin, 1869, in-8) ; — *Eva in Paris* (Berlin, 1869, in-8) ; — *Satan's Mausefallen* (Berlin, 1870,in-8) ; — *Haut ihn* (Berlin, 1871, in-8) ; — *Vom armen egyptischen Mann* (Berlin, 1871, 2 vol. in-8) ; — *Tagebuch vom französischen Kriegschauplatz* (Berlin, 1872, 2 vol. in-8) ; — *Um schnödes Geld* (Berlin, 1872, 2 vol. in-8) ; — *Vom neuen Babylon* (Berlin, 1872, in-8) ; — *Die Diamanten des Grafen d'Artois* (Berlin 1873, 2 vol. in-8) ; — *Die Hofdamen Ihrer Hoheit* (Berlin, 1874, 4 vol. in-8) ; — *Säbel und Scapulier* (Berlin, 1875, 3 vol. in-8) ; — *Geschichten aus dem Badeleben* (Stuttgart, 1875, in-8) ; — *Der Backfisch* (Berlin, 1875, in-4) ; — *Im Bann der Nacht* (Stuttgart, 1876, in-8) ; — *Eine geborene* (Stuttgart, 1876, in-8) ; — *Des Herzens Golgotha* (Stuttgart, 1876, 2 vol. in-8) ; — *Der türkische Kosack* (Stuttgart, 1876, in-4) ; — *Die Rothhemden* (Stuttgart, 1876, 2n-4) ; — *Helene* (Stuttgart, 1876, in-8) ; — *Schlag zwölf Uhr* (Breslau, 1876, 2 vol. in-8) ; — *Es steht geschrieben* (Stuttgart, 1876, in-4) ; — *Miss Markland* (Stuttgart, 1876, in-4) ; — *Die neue Lorelei* (Stuttgart, 1877,2 vol.in-8) ; — *Die junge Frau* (Berlin, 1877, 3 vol. in-8) ; — *In der Nilbarke* (Stuttgart, 1877, in-8) ; — *Der Heiduck* (Heidelberg, 1877, in-8) ; — *Die Engelstimme* (Stuttgart, 1877, in-4) ; — *Der Vampyr* (Stuttgart, 1878, in-4) ; — *Salon und Werkstatt* (Berlin, 1879, 2 vol. in-8) ; — *Bis zum Bettselstab* (Berlin, 1879, vol. in-8) ; — *Die Selige* (Breslau, 1879, in-8) ; — *Prinz Otto* (Leipzig, 1879, in-16) ; — *Blätter und Blüthen* (Heidelberg, 1879, in-8) ; — *Prinzess Marianne* (Breslau, 1880, in-8) ; — *Dame Orange* (Berlin, 1880, 3 vol. in-8) ; — *Die ruhelose Lede* (Berlin, 1880,in-8) ; — *Der rothe Theo* (Berlin,1880,in-8) ; — *Mylady* (Stuttgart, 1881, in-8) ; — *Gelebt und gelitten* (Berlin, 1881, 4 vol. in-8) ; — *Die Liebe im Delta* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Der Staatsanwalt* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Die Gnädige* (Berlin, 1882, 2 vol. in-8) ; — *Illustrierter Haus-und Familie-Kalender* (Leipzig, 1882 et suiv.,in-4) ; — *'s Dorche* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Der Gesandschaftsball* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Miss Lydia* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Was die Strasse verschlingt* (Berlin,1882, 3 vol. in-8) ; — *Die gelbe Rose* (Berlin, 1883, 2 vol. in-8) ; — *Der Schweden-Schatz* (Stuttgart, 1883, 3 vol. in-8) ; — *Die Jüngste* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Monaco* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Nemi* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Sünders Kind* (Berlin, 1884, 3 vol. in-8) ; — *Bauer und Kavalier* (Berlin, 1884, in-8) ; — *Ball Elf* (Teschen, 1884, 2 vol. in-8) ; — *Der Herzenfresser* (Berlin, 1885, 3 vol. in-8) ; — *Die tolle Betty* (Berlin, 1885,3 vol. in-8) ; — *Liebe heilt Alles* (Berlin,1886, in-8) ; — *Graf Betsany* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Die Hochstapler* (Berlin, 1886, vol. in-8) ; — *Moderne Goldgräber* (Berlin, 1887, in-8) ; — *Die Saison in*

Wiesbaden (Wiesbaden, 1887, in-8) ; — *Gabrielle* (Berlin, 1888, in-18) ; — *Das Gespenst der Ehre* (Berlin, 1888, 3 vol. in-8) ; — *Ihr Neffe* (Berlin, 1888, in-8) ; — *Der Elefanten-Lord* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Das Geheimnis der Frau* (Berlin, 1889, 3 vol. in-8) ; — *Die Geschichte einer Schönheit* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Wer ist sie ?* (Stuttgart, 1889, in-8) ; — *Die schwarze Dame* (Dresden, 1889, 3 vol. in-8) ; — *Aus bewegtem Leben* (Strassburg, 1890, 2 vol. in-8) ; — *Rose im Schnee und Anderes* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Sünder im Gotteskleid* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Unglückselige Theestunden* (Berlin, 1890, in-8); — *Geopfert* (Leipzig, 1891, in-8) ; — *Satans Gold* (Breslau, 1892, 2 vol. in-8) ; — *Der Liebe Unverstand* (Berlin, 1892, in-8) ; — *Ein Frauenschuld* (Berlin, 1894, in-8) ; — *Thea* (Berlin, 1894, in-8) ; — *Vom ersten bis zum letzten Schuss* (Berlin, 1896, in-8) ; — *Die Fremde* (Berlin, 1897, in-8) ; — *Die junge Wittw* (Berlin, 1897, in-8).

— M. le colonel George Bruce Malleson est mort à Londres, à la fin de février. Né en 1825, attaché dès 1842 à l'armée du Bengale en qualité de cadet, il remplit dans l'Inde de nombreuses fonctions, y fut notamment employé du gouvernement anglais de 1866 à 1868 et garde du Maharajah de Mysore de 1869 à 1879. Ce long séjour dans l'Inde et la part qu'il prit au maniement des affaires lui donnèrent une compétence spéciale pour parler des choses de ce pays ; aussi les ouvrages qu'il a publiés sur cette matière sont-ils fort appréciés ; son *Histoire des Français dans l'Inde* a été traduite en notre langue sous les auspices de la Société bibliographique. Nous citerons de ce remarquable écrivain les ouvrages suivants : *The Mutiny of the Bengal army* (London, 1857, in-8) ; — *History of the French in India* (London, 1868, in-8); — *Recreations of an Indian official* (London, 1872, in-8) ; — *Studies from Genæse history* (London, 1875, in-8) ; — *An historical Sketch of the natives states of India in subsidiary alliance with the British government* (London, 1875, in-8) ; — *Essays and lectures on Indian historical subjects* (London, 1876, in-8) ; — *Final French struggles in India and on the Indian seas* (London, 1878, in-8) ; — *History of the Indian mutiny, 1857-1858* (London, 1878-1889, 3 vol. in-8) ; — *History of Afghanistan, from the earliest period to the war of 1878* (London, 1879, in-8) ; — *The Kabul insurrection of 1841-1842, by Vincent Eyre* (London, 1879, in-8) ; — *Herat, the granary and garden of central Asia* (London, 1880, in-8) ; — *The Fownders of the Indian Empire, Clive, Hastings and Wellesley* (London, 1882, in-8) ; — *The decisive battles of India, from 1746 to 1849* (London, 1883, in-8) ; — *Captain Musafir's rambles in Alpine lands* (London, 1883, in-8) ; — *The battle-fields of Germany, from the outbreak of the thirty years' war to the battle of Blenheim* (London, 1884, in-8) ; — *Loudon, a sketch of the military life of Gideon Ernest, Freiherr von Loudon, sometime generalissime of the Austrian forces* (London, 1884, in-8) ; — *The Russo-Afghan question and the invasion of India* (London, 1885, in-8) ; — *Ambushes and surprises* (London, 1885, in-8); — *Prince Eugene of Savoy* (London, 1888, in-8) ; — *Life of Prince Metternich* (London, 1888, in-8) ; — *The Indian Mutiny of 1857* (London, 1891, in-8) ; — *The Refounding of the German Empire* (New York, 1892, in-8).

— Un des bibliographes italiens les plus en vue, M. Giuseppe Ottino, est mort à Turin, le 12 janvier. Né le 4 mars 1841, c'est dans le commerce de la librairie qu'il prit le goût de la bibliographie et qu'il développa ses connaissances et ses aptitudes. Il était employé depuis plusieurs années dans la maison Loescher, quand on lui confia la rédaction de la *Bibliografia italiana* en 1870. En 1874, il prit à son compte la librairie Brigola, de Milan, et rédigea une bibliographie italienne mensuelle. Les travaux qu'il avait publiés tant sur la bibliographie que sur l'économie et l'histoire des bibliothèques appelèrent sur lui l'attention

du gouvernement, qui l'attacha tour à tour aux bibliothèques de Rome, de Palerme et de Turin. Voici les titres des principales publications du regretté bibliographe : *Brevi cenni di bibliografia* (Firenze, 1870, in-8) ; — *Bibliografia italiana. Giornale dell'associazione tipografo-libraria italiana*, années IV-VII, (Firenze, 1870-1873, in-8) ; — *Catalogo bimestrale della libreria italiana*, années I-IV (Firenze, 1870-1873, in-8) ; — *Bibliografia tipografica italiana* (Firenze, 1871, in-8) ; — *Di Bernardo Cennini e dell'arte della stampa in Firenze nei primi cento anni dall'invenzione di essa* (Firenze, 1871, in-8) ; — *Il quarto centenario di Bernardo Cennini* (Firenze, 1871, in-8) ; — *Catalogo sistematico dei principali periodici che si pubblicano nel regno d'Italia* (Firenze, 1873, in-8); — *Le Biblioteche nazionali* (Firenze, 1873, in-8); — *Le Biblioteche dei conventi in Roma* (Firenze, 1873, in-8) ; — *La Biblioteca civile di Torino* (s. l., 1873, in-8) ; — *Catalogo mensile delle novità della libreria italiana*, (Milan, 1874-1881, in-8) ; — *La Stampa periodica, il commercio dei libri e la tipografia in Italia* (Milano, 1875, in-4) ; — *Saggio di una bibliografia della lega lombarda* (Milano, 1876, in-8), complété l'année suivante par des *Aggiunte* (Milano, 1877, in-8) ; — *La Stampa in Ancona* (Milano, 1878, in-16) ; — *Catalogo della mostra industriale tipografica e delle arte affini nelle sale della biblioteca di Brera* (Milano, 1879, in-8) ; — *La Storia di una ditta (Paravia)* (Torino, 1884, in-64) ; — *Annuario della libreria e tipografia e delle arti affini in Italia* (Milano, 1884, in-16) ; — *Manuale di bibliografia* (Milano, 1885, in-16, 2e édit. en 1892) ; — *Sui manoscritti del fondo Libri ceduti dal conte Asburnham all' Italia*, traduit du français de M. L. Delisle (Roma, 1886, in-8) ; — *Bibliotheca bibliographica italiana* (Roma, 1882, in-8 ; *supplemento*, Torino, 1895, in-8) ; *1o supplemento annuale* (Torino, 1896, in-8) ; avec M. Fumagalli ; — *La Biblioteca communale di Narni*, dans *Alcune prose e versi* du marquis Eroli, t. III (Assisni, 1890, in-8) ; — *I codici bobbiesi nella biblioteca nazionale di Torino* (Torino, 1891, in-8) ; — *Esposizione generale italiana di Torino 1884. Catalogo degli oggetti esposti nel padiglione del risorgimento italiano* (Milano, 1894, in-4).

Les lettres auvergnates viennent de faire une perte sensible par la disparition de M. J.-B. Henry Mosnier, né à Frugières-le-Pin (Haute-Loire) le 22 décembre 1846, mort, au cours d'un voyage en Dauphiné, le 14 mars 1898. Après avoir occupé plusieurs fonctions administratives (principalement au Puy, M. Mosnier était depuis plusieurs années juge au tribunal civil de Clermont-Ferrand. M. Mosnier était de ces magistrats qui unissent volontiers à leurs fonctions le goût de l'histoire et l'étude des lettres ; il avait eu du reste, dès le début, un exemple et un conseiller dans son oncle M. Paul Le Blanc, un des bibliophiles les plus érudits de nos provinces. Les publications de M. Mosnier consistent en monographies assez nombreuses et en articles dans les *Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire* et diverses autres revues locales. Elles traitent surtout de l'histoire de l'Auvergne et du Velay dans les deux derniers siècles ; en voici les principales : *Le Théâtre au Puy-en-Velay* (Le Puy, 1880, in-18) ; — *L'École centrale de la Haute-Loire (1798-1804)*, (Paris, 1882, in-8); — *Le Château de Chavaniac-Lafayette* (Le Puy, 1883, in-8) ; — *Les Bains du Mont-Dore en 1786* (Clermont-Ferrand, 1887, in-8).—Le dernier numéro de la *Revue d'Auvergne* contient un article de M. Mosnier intitulé : *Les Élections de 1789 dans la sénéchaussée d'Auvergne*. Il est probable, du reste, que M. Paul Le Blanc donnera une bibliographie complète des travaux de ce très cher neveu et disciple auquel il a la douleur de survivre.

— Le R. P. François-René Blot est mort le 20 mars âgé de 73 ans, après une assez longue maladie. Né en 1825, à Andillé, le P. Blot exerça longtemps et avec un grand succès l'apostolat de la prédication dans la Compagnie de Jésus. Mais

dans ces dernières années, il avait quitté la Compagnie, poussé par le désir de se donner tout entier à l'Association du Paraclet, œuvre de prières qu'il fonda pour la consolation et le soulagement des affligés et des désespérés. Grâce à la protection divine et à l'ardeur de son zèle, l'association a pris un large développement. Le R. P. Blot n'était pas seulement un prédicateur distingué, mais un écrivain et ses nombreux ouvrages de spiritualité ont eu un succès considérable. *Au ciel on se reconnaît* a eu notamment jusqu'à 36 éditions.

— On annonce encore la mort : de M. le baron Oscar D'ADELSWARD, ancien élève de l'École polytechnique, ancien député, économiste distingué, mort âgé de 87 ans, le 1er mars ; — de M. AUDIC, tour à tour professeur d'hydrographie à Granville et de mathématiques à Paris, mort le 7 mars, à 77 ans, à Douville ; — de M. BÉCAVIN, mort âgé de 90 ans, le 24 février, à Pont-Levoy; — de M. l'abbé BÉCUWE, savant polyglotte, mort à 83 ans, le 8 mars, à Lille ; — de M. Louis BÉNARD, secrétaire perpétuel de la société académique de Boulogne et auteur d'un grand nombre d'études locales, mort dans cette ville, le 20 mars ; — de M. D. BERTRAND, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, mort le 20 mars, âgé de 68 ans, à Paris ; — de M. l'abbé Louis BOISSIÈRE, collaborateur du *Pèlerin* et de la *Croix* du Cantal, mort à 34 ans, le 7 mars, à Arpajon (Cantal) ; — de M. le comte Jean BONABES DE ROUGÉ, publiciste, mort à Paris, dans sa 53e année, le 3 mars ; — de M. Lucien CHOTEL, du *Nouvelliste de Lyon*, mort âgé de 30 ans, le 13 mars, à Paris ; — du R. P. CHRIST, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur au Collège Saint-Clément de Metz, mort à 89 ans, le 26 février, à Nancy ; — du R. P. Charles DE DAMAS, de la Compagnie de Jésus, mort dans sa 71e année, à Lyon, le 1er mars ; — de M. DELAPERRIÈRE, ingénieur, mort le 8 mars, à 53 ans ; — de M. le docteur DELMAS, mort le 7 mars, à Bordeaux ; — de M. le docteur DEXANT, mort dans sa 72e année, le 1er mars, à Aubeterre (Charente) ; — de M. l'abbé DOUMENJON, membre de la société archéologique et de la société des lettres de l'Ariège, mort à 78 ans, à Saurat, le 13 mars ; — de M. Henri FORGEOT, archiviste aux Archives nationales, auteur d'un ouvrage remarqué sur le cardinal Balue, mort à 29 ans ; — du R. P. GAGNIÈRE, de la Compagnie de Jésus, mort à 78 ans, à Alger ; — de M. DE GALLIER, vice-président de la Société d'archéologie de la Drôme, mort le 26 mars, âgé de 75 ans, à Nice ; — de M. Adrien GAND, professeur à la Faculté de droit de l'Université catholique de Lille, mort le 1er mars ; — de M. Léon GINAIN, membre de l'Institut, professeur à l'École des beaux-arts, mort le 8 mars, à Paris ; — de M. Julien GIRARD, ancien proviseur des lycées Louis le Grand et Condorcet, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, mort le 4 mars ; — de M. l'abbé GRAVIER, poète et musicien ; — de Mgr Hippolyte-Joseph HUMEZ, fondateur de l'École Ozanam, mort le 24 mars ; — de M. LAINÉ, jurisconsulte, mort à 67 ans, le 11 mars, à Bayeux ; — de M. le docteur LECLERQ, qui s'était particulièrement occupé des épidémies, mort à 55 ans, le 9 mars, à Asnières ; — de M. l'abbé LEVERNE, ancien directeur du séminaire de Vire, mort à 41 ans, le 26 février ; — de M. Jules MAURAT, ancien professeur de physique au lycée Saint-Louis, connu par ses recherches sur la télégraphie optique, mort à 70 ans, vers la fin de février, à Sainte-Radegonde (Indre-et-Loire) ; — de M. Ludovic RACINE, de la Société des études historiques, mort à 58 ans, le 27 mars ; — de M. Eugène RITT, ancien directeur de l'Opéra, président de l'Association des artistes dramatiques, mort à 82 ans, le 12 mars ; — de M. le docteur Gustave-Étienne THIBIERGE, mort dans sa 73e année, le 24 mars ; — de M. le docteur VALIN, professeur à l'Université catholique de Lille ; — de M. Alphonse VÉTAULT, ancien élève de l'École des chartes, tour à tour archiviste de la Marne et bibliothécaire de la ville de Rennes, qui laisse entre autres ouvrages une biographie de *Charlemagne* (1876, gr. in-8), à laquelle l'Académie française a décerné le grand prix Gobert, mort le 20 mars, âgé de 54

ans, à Rennes ; — de M. Gustave Guyot de Villeneuve, président de la Société des bibliophiles français, mort le 22 mars; — de M. l'abbé Charles Wideham, lauréat des Facultés catholiques de Lille, mort le 16 mars, à Arras.

— A l'étranger, on annonce la mort du R. P. Baenstent, de la Compagnie de Jésus, mort le 6 mars, âgé de 70 ans, à Bruxelles ; — de M. Aubrey Beardsley, du *Pall Mall Magazine*, mort le 16 mars, à Menton ; — de M. Emilio Castagnola, savant italien, mort à 73 ans, le 13 mars à Rome ; — de M. F. C. E. Cavalotti, sénateur d'Italie, auteur dramatique, mort à Rome, le 6 mars, âgé de 56 ans ; — de M. Samuel Currie, chirurgien distingué, mort à Londres, le 26 mars ; — de sir William Fraser, archéologue écossais, ancien garde des archives d'Écosse et auteur de nombreuses publications, mort en mars ; — de M. Milutine Garachanine, ministre de Serbie à Paris, ancien élève de notre École polytechnique, mort, âgé de 55 ans, le 13 mars, à Paris ; — de M. Rudolf Leuckart, l'éminent zoologiste allemand, professeur à l'Université de Leipzig, mort dans cette ville, âgé de 76 ans, le 6 février ; — de M. George Vernon Marsh, rédacteur du *Standard*, mort le 3 mars, à Londres ; — de M. Wakefield Christis Millet, bibliophile irlandais, mort le 6 mars, à Dublin ; — de M. James Payn, romancier anglais, mort le 24 mars, à Londres ; — de M. Timoléon Philimon, publiciste grec, mort le 19 mars, à Athènes ; — de Mme Julia Harriett Pratt, qui laisse des poésies et des romans, morte âgée de 70 ans, le 13 mars, à New Haven ; — de sir Richard Quain, l'éminent anatomiste anglais, dont le principal ouvrage est le fameux *Dictionary of medicine* (1882), mort à Londres, le 14 mars ; — de M. Joseph Rappenhöner, professeur de dogme à l'Université de Bonn, mort le 6 février, âgé de 48 ans ; — de Mme Clara Lemore Roberts, nouvelliste, morte le 27 février, à Rome ; — de M. George Robertson, éditeur anglais ; — de M. William Augustus Rogers, professeur d'histoire naturelle et d'astronomie à l'Université Colby, Waterville, Me., et auteur d'ouvrages astronomiques estimés, mort le 1er mars ; — de M. John Thomas Scharf, auteur d'une considérable *History of the confederate States navy*, mort le 20 février, à New York ; — de M. le chanoine J. Schmid, qui, outre quelques ouvrages d'édification, laisse une étude sur le séjour de saint Pierre à Rome, mort âgé de 53 ans; — de M. William Meskey Singerly, du *Philadelphia Record*, mort à 66 ans, le 29 février, à Philadelphie ; — de M. Frederick Tennyson, frère aîné du célèbre poète et auteur lui-même de quelques volumes de vers, mort le 28 février, âgé de 91 ans, à Kensington ; — de M. Zacharias Topelius, professeur à l'Université d'Helsingfors, poète et romancier, l'écrivain actuellement le plus en vue de la Finlande, mort en mars ; — de M. Louis Vuilleret, qui fut quelque temps vice-président du Pius Verein, mort à 83 ans, le 1er mars, à Fribourg ; — de M. Georges E. White, mort à 68 ans, le 24 mars, à Albany.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 mars, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Charles Schefer, directeur de l'école des langues orientales. — Le 11, M. Longnon, président de l'Académie, a donné lecture d'une étude sur la vie et les travaux de M. Ch. Schefer ; M. Boissier a communiqué au nom de M. l'abbé Duchesne une photographie des graffiti trouvés au Palatin, qui furent récemment l'objet d'interprétations erronées ; M. Barth a communiqué une inscription gravée sur un coffret à reliques du Bouddha, trouvée récemment dans le district de Basti (Inde) ; M. Ph. Berger a commencé la lecture d'une étude sur l'inscription dédicatoire au sanctuaire d'Astarté et de Tanit, à Carthage, et communiqué ensuite une note de M. l'abbé Chabot sur un recueil d'inscriptions palmyréniennes. — Le 25, M. Babelon a lu une note sur deux monnaies d'un certain Gelas, roi de la tribu thrace des Édoniens, avant l'invasion de Xerxès en Grèce, en 480 ; M. Héron de Villefosse a communiqué les corrections proposées par M. Dissard à l'ins-

cription gauloise de Coligny ; il a lu ensuite une note de M. Thiers de Narbonne sur cette même inscription ; M. Bréal a communiqué la traduction italique trouvée à Cività d'Antino, dans le pays des Marses, et récemment entrée au Louvre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 mars, M. Bonet-Maury a lu une notice sur l'association ouvrière des Vozdvijensk (gouvernement de Tchernigov), fondée par M. Nicolas de Nepluiev ; M. Louis Passy a commencé la lecture d'un mémoire sur la mission Martignac et l'ambassade de M. de Talaru en Espagne en 1823. — Le 12, M. Louis Passy a achevé la lecture commencée le 5. — Le 19, M. Maurice Block a lu un mémoire sur la crise agricole ; M. Luchaire, au nom de M. Marion, de Bordeaux, a lu un mémoire sur le procès du duc d'Aiguillon (1770). — Le 26, M. Maurice Block a continué la lecture commencée le 19 ; M. Aucoc a lu un mémoire de M. Moynier sur la convention de Genève et les différentes modifications qu'on a essayé d'y introduire.

Institut. — *Élections. — Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Par décret en date du 11 mars, le nombre des correspondants a été élevé de 50 à 70. — M. H. Thédenat, prêtre de l'Oratoire, a été élu membre libre en remplacement de M. de Ruble décédé ; les scrutins se sont décomposés comme il suit :

	1er tour	2e	3e	4e	5e
MM. Cordier. .	6	3	»	»	»
Guimet .	1	2	3	1	»
Hervieux .	4	1	»	»	»
La Trémoille.	11	13	16	15	18
Joret . .	7	10	8	8	3
U. Robert .	2	1	»	»	»
Thédenat .	13	16	17	20	23

Académie des sciences morales et politiques. — M. Boutmy a été élu membre titulaire dans la section de morale, en remplacement de M. Bardoux, par 28 voix contre 8 à M. Louis Legrand et 2 bulletins blancs. M. Beernaërt, président de la Chambre belge, a été élu associé étranger par 26 voix sur 27.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques.* — L'Académie a prorogé jusqu'au 31 décembre 1899 le sujet suivant du prix Odilon-Barrot de la valeur de 5000 fr. proposé pour 1898 : *Histoire de l'organisation judiciaire chez les Romains depuis l'introduction de la procédure formulaire jusqu'à la fin de l'empire d'Occident.*

— L'Académie royale de Belgique, classe des sciences, met au concours les sujets suivants pour l'année 1899 (600 fr. chaque. Terme : 1er août 1899. — Langue : française ou flamande). 1° Recherches nouvelles sur la conductibilité calorifique des liquides et des dissolutions ; 2° contribution à la géométrie de la droite (complexes, congruences, surfaces réglées) ; 3° discussion théorique de la question des variations de latitude, de leurs causes et du sens qu'on doit y attacher ; critique des travaux des géomètres sur ce point depuis Laplace ; 4° rôle physiologique des substances albuminoïdes dans la nutrition des animaux ou des végétaux ; 5° Recherches anatomiques et systématiques sur les insectes du groupe des *apterygota* ; 6° Changements apportés à la classification des dépôts qui constituaient le système laekenien de Dumont, et dont la plupart sont habituellement rapportés à l'éocène supérieur. L'Académie décernera également en 1899 (délai : 30 juin) le prix Charles Lemaire (1,400 fr.) à l'auteur belge ou naturalisé du meilleur travail français ou flamand sur l'astronomie.

— L'Académie royale de Naples met au concours (1,500 fr. ; délai : 30 septembre 1899) les sujets suivants : 1° Principales tendances de la philosophie contemporaine ; 2° l'Esthétique de Kant.

— L'Institut lombard décernera en 1900 (31 décembre) un prix de 700 fr. au meilleur mémoire sur Léonard de Vinci.

Lettre de saint Grégoire le Grand a saint Augustin. — Nous recevons du R.P. Dom Plaine la note suivante : « La lettre de saint Grégoire le Grand en réponse aux onze questions de saint Augustin de Cantorbéry est-elle authentique ou non ? Cette question, qui ne manque pas d'importance au point de vue canonique et liturgique, a été maintes fois agitée, surtout depuis quinze ou vingt ans, et résolue diversement. M. l'abbé Duchesne s'est prononcé nettement en 1889 pour l'inauthenticité (*Origines du culte chrétien :* « La lettre est certainement inauthentique. » P. 94.) — A l'opposite, Dom Aidan Gasquet et M. Edmond Bishop embrassent l'opinion de l'authenticité (*The Tablet*, 8 mai 1897). Plus récemment, le dernier biographe de saint Augustin de Cantorbéry, le R. P. Brou, S. J., préférait laisser la chose dans l'indécision (*Saint Augustin de Cantorbéry et ses compagnons.* Paris, Lecoffre). Plus récemment encore, un anonyme de Maredsous (Belgique) n'en agissait pas autrement (*Revue bénédictine de Maredsous*, août 1897, p. 366). J'ai voulu à mon tour me faire une opinion sur ce doute en demandant à saint Grégoire le Grand lui-même ce qu'il pensait de cet écrit, et s'il le reconnaissait pour sien. Or, après bien des recherches à travers la *Regestum Epistolarum sancti Gregorii papae*, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer ce que je cherchais. Interrogé, en effet, par un de ses anciens disciples de Saint-André de Rome, Félix alors évêque de Messine, sur la sixième de ces réponses, le Pontife lui répond d'une manière absolument explicite : « Quod autem scripsi Augustino, Anglorum gentis episcopo, alumno videlicet, ut recordaris, tuo (ce qui veut dire que Félix avait été le maître d'Augustin dans le monastère de Saint-André de Rome), de consanguinitatis conjunctione, ipsi et Anglorum genti, quia nuper ad fidem venerat, specialiter et non generaliter caeteris me scripsisse cognoscas. » *Regest.* XIV, *epist.* 17. *Patrologie latine*, t. LXXVII, p. 1323. Le texte des questions de saint Augustin et des réponses se trouve *Ibid.*, p. 1183-1200, ou XI, epist. 64. »

Trois brochures de M. Beauvois. — L'érudition de notre collaborateur est si connue qu'il suffira de dire qu'il en a donné trois nouvelles et éclatantes preuves dans les publications que voici : *Traces d'influence européenne dans les langues, les sciences et l'industrie précolombiennes du Mexique et de l'Amérique centrale* (Louvain, impr. Polleunis et Ceuterick, gr. in-8 de 40 p. Extrait de la *Revue des questions scientifiques*). — *Antiquités prémycéniennes. Étude sur la plus ancienne civilisation de la Grèce*, par Chr. Blinkenbergh, traduction annotée (Copenhague, impr. de Thiele, gr. in 8 de 69 p. Extrait des *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*). — *Chaudron étrusque sur roulettes à Skalerup*, par Chr. Blinkenbergh, traduction annotée (Copenhague, même impr., in 8° de 15 p. Extrait des mêmes *Mémoires*). Les deux dernières brochures sont ornées de nombreuses gravures où sont représentés les objets décrits dans le texte.

Paris. — Les plans de Paris abondent, surabondent. Mais il y a du choix : il en est de bons, de médiocres, d'insuffisants. Nous en avons sous les yeux un nouveau qui, tout de suite, prend le premier rang. Dressé par Mme Maxime Mabyre, dont le mari a fait ses preuves, notamment avec la *Carte de France* et la *France en régions*, le plan en question mesure, déployé, 1 mètre 30 sur 1 mètre 10. Plié, il s'offre sous une riche couverture toile rouge, fers or, dont les dimensions sont exactement 27 centimètres sur 13 1/2. Il est tiré sur papier japon, en dix couleurs très douces à l'œil. Voici l'intitulé de ce plan que l'on peut qualifier de « mirifique » : *Plan cadastral de la ville de Paris établi d'après les documents officiels les plus récents, et comprenant l'Exposition universelle de 1900* (Paris, chez l'auteur-éditeur, 30, rue des Saints-Pères). La légende est un

vrai chef-d'œuvre de précision et de clarté. L'auteur semble avoir voulu, comme tirant un rideau, nous faire contempler la cité géante non seulement par ses rues, boulevards, squares, avenues, par toutes ses voies enfin, ce que donnent plus ou moins bien tous les plans, mais encore avec tous les monuments publics qui font sa gloire : ses églises, ses ministères, ses mairies, ses casernes, ses gares, etc., le parcours des chemins de fer et tramways de pénétration dans la capitale, des bateaux de voyageurs sur la Seine (avec stations indiquées, ce qui est absolument nouveau), l'emplacement exact des ports sur les quais, des bureaux de poste, de télégraphe, des cabines téléphoniques, des bureaux d'expédition des colis postaux pour Paris et pour tous pays, des boîtes aux lettres, des casernes des pompiers, des postes-vigie, des avertisseurs d'incendie, des commissariats et postes de police, etc., etc. Prenant même l'avance, ce superbe plan indique aussi, en détail, les bâtiments et l'enceinte de l'Exposition universelle de 1900. Il n'oublie pas non plus de noter où l'on peut trouver les ambassades, les consulats et les légations des puissances étrangères ni l'emplacement des lycées, collèges, écoles, bibliothèques, musées, théâtres, etc. Une chose grandement utile et que nous n'avons pas encore aperçue sur aucun plan antérieur, c'est l'indication — qui aurait mérité toutefois, au moins pour un certain nombre, une note annexe explicative — du siège des principales sociétés savantes de Paris. La Société bibliographique est notée avec exactitude à l'angle qu'elle occupe des rues Saint-Simon et Paul-Louis-Courier. Par ce petit détail que nous relevons *pro domo*, on peut voir combien le travail énorme de Mme Max Mabyre est consciencieux. Son prix, relativement élevé par rapport aux autres plans de Paris (10 fr. sous sa belle couverture cartonnée), n'est pas pour arrêter les amateurs et les connaisseurs : c'est au contraire un complément de recommandation.

— La librairie Hachette fait paraître en seconde édition : *Le Monde slave. Études politiques et littéraires*, par M. Louis Léger, professeur au Collège de France. Sous ce titre, l'auteur a réuni une série d'essais sur les Slaves considérés dans leur ensemble, les Serbes, les Croates, la Bohême, les origines du Panslavisme, le théâtre russe, la langue russe et l'expansion des langues slaves. On remarque particulièrement le morceau autobiographique intitulé *Souvenirs d'un slavophile.*

— Les bibliophiles un peu fols — ils sont plus nombreux que jamais en notre temps, — vont se réjouir de pouvoir intercaler dans le coin réservé de leur bibliothèque, le coin qu'on ne montre pas aux profanes, qui ne comprendraient pas, les deux nouveaux livres « minuscules » (34 millimètres sur 30) que la librairie Pairault vient de lâcher à travers les in-8 et in-4 contemporains, pour ne citer que ces formats « majuscules. » Le premier, sous couverture lilas, renferme deux contes de Charles Nodier : *La Filleule du seigneur* et *Histoire du chien de Brisquet* (66 p. avec 5 grav. de M. Moisand). Inutile de dire quoi que ce soit de ces deux contes bien connus. — Paré d'une brillante enveloppe « caroubier, » se présente ensuite un récit très moderne, rempli de cœur et d'observation, intitulé : *Boum-Boum* (64 p. et 5 grav. de Ch. Jonas), et dont M. Jules Claretie est l'auteur. C'est l'histoire d'un bambin malade que la prestigieuse apparition d'un clown qui a frappé son imagination guérit radicalement. Nous n'irons pas jusqu'à recommander ce genre original de traitement à la Faculté (et cependant qui sait ?....) mais rien ne s'oppose à ce que nous constations que M. Claretie a joliment d'esprit, ce qui n'est pas nouveau.

— Il y avait longtemps que le *Polybiblion* n'avait parlé de la jolie collection *France-Album*, dont nous avons sous les yeux les dix derniers fascicules compris sous onze numéros, la livraison 46-47 étant double. En voici la nomenclature : 36. *Thonon-les-Bains, Évian-les-Bains (Haute-Savoie)*, 43 dessins ; — 38. *Neufchâteau-Mirecourt, Domremy, Vittel, Contrexéville, Martigny (Vosges)*, 46 dessins ; — 39. *Privas, Vals-les-Bains (Ardèche)*, 43 dessins ; — 40. *Tou-*

lon, Hyères (Var), 38 dessins ; — 41. *Abbeville, Saint-Riquier, Rue, Cayeux, Mers, etc.*, 65 vues ; — 42. *Plages caennaises. Cabourg, Riva-Bella, Lion-sur-Mer, La Délivrande, Langrune, Bernières, Courseulles, etc.*, 58 vues ;— 43. *Le Pays de Caux. Yvetot, Saint-Valery-en-Caux, Caudebec, etc.*, 55 vues ; — 44. *Le Pays du Soleil. Grasse, Cannes, Antibes et environs*, 15 vues ; — 45. *Le Pays du Soleil. De Nice à Monaco*, 31 vues ; — 46-47. *Le Pays du Soleil. De Nice à Puget-Théniers et à Digne ; de Nice à Grasse, Draguignan et Meyrargues*, 71 vues ; — 48. *Le Pays du Soleil. De Maures à l'Estérel. Hyères, Saint-Tropez, Fréjus, Saint-Raphaël, etc.*, 56 vues. Les fascicules 44 à 48 se présentent sous une couverture imitant l'or d'un rayon solaire : c'est bien approprié. L'ensemble de *France-Album* mérite d'être recommandé à nos lecteurs (Paris, 51, cité des Fleurs, 0 fr. 50 le numéro). Nous rappelons que chaque livraison, outre le nombre de vues indiqué plus haut, comporte une carte et une notice faite par des rédacteurs qui connaissent parfaitement les pays dont ils nous entretiennent.

— Tous ceux qui ont lu les deux premières parties des *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale*, par M. Ch. Méray, voudront connaître les *Questions analytiques classiques* traitées par l'éminent auteur dans sa troisième partie (Paris, Gauthier-Villars, gr. in-8 de VI-206 p.). Il s'agit de quelques sujets exigés de tout candidat à la licence, et dont il fallait mettre l'exposition en harmonie avec les principes posés dans la partie doctrinale de l'ouvrage. On y trouve d'intéressantes remarques sur l'intégration indéfinie des différentielles courantes, sur le calcul de certaines intégrales définies par des moyens n'exigeant pas la connaissance des intégrales indéfinies, sur les équations différentielles ; mais on appréciera surtout les considérations exposées dans cinq additions auxquelles le seul reproche à faire est de venir un peu tard, relativement aux principes fondamentaux qui en auraient reçu plus de lumière.

— Les ingénieurs désireux de se familiariser avec la pratique des méthodes employées en électricité, ou de posséder un manuel contenant « la marche à suivre et les formules à employer pour un essai déterminé » auront tout avantage à se procurer le *Laboratoire d'électricité, notes et formules*, par le Dr J.-A. Fleming, récemment traduit en français par M. J.-L. Routin (Paris, Gauthier-Villars, in-8 de VI-152 p. avec fig. et pl. — Prix : 6 fr.).

— Il est peut-être utile de mentionner l'*Arithmétique* que M. L. Gérard a rédigée brièvement (Paris, Société d'éditions scientifiques, in-12 de 88 p.) pour la collection des Manuels des baccalauréats publiés par la Société de la rue Antoine Dubois ; c'est un bon memento.

— Les étudiants qui se préparent à suivre les cours de l'École de médecine trouveront dans les *Éléments de chimie organique et de chimie biologique*, de M. Œchsner de Coninck (Paris, Masson, in-12 de 112 p.), un guide sûr et succinct.

— M. Charles Dejob a extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France* une étude piquante : *Les Amoureux éconduits ou transis dans Corneille et dans Racine, dans Apostolo Zeno et dans Métastase* (Paris, Colin et Cie, gr. in-8 de 16 p.). Le quadruple rapprochement a fourni au spirituel critique l'occasion de présenter des observations intéressantes, et tous les bons juges reconnaîtront que ce chapitre de littérature comparée est digne de l'habile historien du théâtre auquel nous devons déjà tant d'excellents travaux, parmi lesquels on cite en première ligne les *Études sur la tragédie* (1896).

— Nous ne pouvons que souhaiter une large diffusion à l'excellent opuscule que l'infatigable M. Georges Romain vient de faire paraître pour la défense de la cause chrétienne : *Le Moyen âge, la Renaissance, la Révolution et le temps présent* (Paris, Victor Retaux, in-18 de 36 p.). Cette *lettre à un libre penseur* fait bien ressortir la supériorité civilisatrice, aussi bien intellectuelle que morale, de l'Église catholique.

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries vient de faire paraître une critique de *la Cathédrale* sous le titre suivant : *La Littérature religieuse de M. Huysmans, d'après son dernier ouvrage* (Paris, Lamulle et Poisson, in-8 de 15 p. — Prix : 0 fr. 50.). C'est une réponse aux attaques répétées que l'auteur d'*En route* et d'*Au delà* s'est permises contre le clergé séculier.

Bretagne. — Signalons comme particulièrement intéressant le tome XXXV (1897) des *Bulletins et mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord* (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, in-8 de XIII-288 p., 1 plan et 2 cartes). Ce volume se compose ainsi qu'il suit : *Journal d'un bourgeois de Dinan, 1637-1690*, très curieux « livre de raison » publié avec une introduction par M. le docteur Paul Aubry ; — *Notes pour la géographie mégalithique des Côtes-du-Nord* (suite et fin) par M. C. Berthelot du Chesnay ; — *Finistère. Exploration sur les montagnes d'Arrhées et leurs ramifications* (années 1895-1896), par M. P. du Chatellier ; — *Un Procès contre les États de Bretagne à la fin du* XVI*e siècle*, par M. A. Anne-Duportal ; — un important travail de M. P. Hémon intitulé : *La Révolution en Bretagne. Notes et documents. François Delaizire, maître de forges du Vaublanc et de La Hardouinaye, maire de Plémet, administrateur du département des Côtes-du-Nord, député à l'Assemblée législative (Pontivy. 5 mai 1743-Pontivy, 18 nivôse an IV (18 janvier 1796)* ; — *Répertoire épigraphique de la Bretagne occidentale et en particulier du département des Côtes-du-Nord*, par M. Seymour de Ricci. Terminons en notant trois pièces de poésie de M. A. Joubert : *Les Galets bretons*, légende ; *Un Cœur de grand' mère* et *La Plume*.

— M. Frain de Gaulayrie publie une notice sur *le Commerce des Vitréens en Espagne 1629-1630* (Vitré, imp. Lécuyer, in-8 de 29 p.), contenant une analyse et des extraits du registre copies de lettres d'un Vitréen établi à San Lucar de Barrameda, comme associé et correspondant de plusieurs de ses compatriotes. Il faut rapprocher l'intéressante brochure de celle que le même érudit donna en 1893 (*Les Vitréens et le commerce international*, Vannes, Lafolye).

— Nous ne saurions trop féliciter M. Puig de Ritalongi d'avoir pris soin de présenter d'une façon permettant, au premier coup d'œil, de reconnaître l'authenticité des documents servant de base à sa publication : *Les Chevaliers bannerets du Pont* (Pont-l'Abbé, Vve Guitard, in-8, VII-72 p.). Ce travail est aussi précieux qu'utile pour l'histoire de l'ancienne baronnie de Pont-l'Abbé ; mais nous est-il permis de regretter que l'héraldiste ne soit pas à la hauteur de l'historien ; non seulement l'exécution des blasons qui accompagnent les notices généalogiques laisse à désirer, mais encore plusieurs sont erronés ; ainsi entre autres, p. 23, pour « du Chastel, » l'écu plein étant formé d'un fascé d'or et de gueules, le lambel (brisure) devrait brocher sur les deux émaux en chef ; p. 24, dans l'écu écartelé « de Foix et Béarn, » les vaches de ce dernier ne devraient point être affrontées, mais posées l'une sur l'autre ; p. 28, pour « de Partenay, » la première pièce du burelé devrait être d'argent et non d'azur ; p. 47, pour « de Gueumadeuc, » ce n'est point un léopard qui est représenté, mais un lion léopardé ; enfin, p. 59, sur les trois quintefeuilles « d'Ernothon, » celle mise en pointe doit seule être dite brochante, puisque seule elle porte sur des émaux différents.

Champagne. — La *Notice descriptive et historique sur les vitraux de l'église de Lhuître* (Lhuître, chez M. l'abbé Bernard, in-8 de 88 p. et pl.) est un appel à la piété des fidèles pour aider M. le curé de Lhuître à restaurer les belles verrières de son église qui est elle-même un des monuments remarquables du département de l'Aube. Pour intéresser le plus de personnes possible aux vitraux de cette église, M. l'abbé Bernard a cru bon d'en donner une description détaillée accompagnée de photogravures. Nous nous faisons volontiers son interprète en souhai-

tant que sa notice lui apporte le concours d'un bon nombre de généreux donateurs, car l'œuvre à sauver de la ruine est digne d'intérêt.

— Il y a beaucoup de choses nouvelles très agréablement présentées dans : *Le Poète Guillaume Coquillart, chanoine et official de Reims. Lecture à la séance publique annuelle de l'Académie nationale de Reims, le 22 juillet 1897*, par M. Gaston Paris (Reims, gr. in-8 de 13 p. Extrait du tome CI des *Travaux de l'Académie*).

Dauphiné. — Bien jolie page que celle écrite par M. Sibour sous ce titre : *Le Passage de Napoléon Ier à Grenoble, à Gap, le 5 et le 6 mars 1815 et les deux agressions des Marseillais* (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 30 p.). C'est de l'histoire anecdotique faite sur des témoignages sérieux ; quant aux aventures des Marseillais, qui les lira rira longtemps. M. Sibour a ajouté une vue de Gap et les singuliers portraits des époux Marchand, maîtres d'hôtel qui hébergèrent « l'ogre de Corse » échappé de l'île d'Elbe.

— Des efforts vigoureux et couronnés de succès sont faits depuis quelques années pour assurer aux Alpes dauphinoises et à Grenoble la visite des touristes qui, moutons de Panurge, s'obstinaient à ne vouloir connaître que la Suisse. La propagande par le livre est toute-puissante et M. Jules Rey l'a compris. Sa charmante plaquette *Grenoble et les Alpes en 1897* (Grenoble, Gratier, in-16 de 47 p.) fournit des notices inédites et excellentes et ravit les yeux, tant sont nombreuses et bien choisies les illustrations.

— Nous avons eu déjà l'occasion de rendre compte de l'*Histoire de Saillans*, par M. André Mailhet. Le même auteur donne aujourd'hui l'*Histoire de Die* (Paris, Buttner-Thierry, in-12 de VII-324 p.), œuvre de longue haleine où se révèle un art consommé dans l'enchaînement des faits, dans l'appréciation des événements. De tous temps, les belles vallées de la Drôme ont vu en présence, les armes à la main, catholiques et protestants ; l'auteur a dû s'imposer un grand esprit de réserve et il faut souligner son appel à l'union et à la concorde. Si nous avons des restrictions à faire sur les passages concernant l'Édit de Nantes, nous devons reconnaître que le rôle joué par le baron des Adrets est apprécié impartialement. Un grand nombre de vues et de portraits intercalés dans le texte illustrent le volume qui est présenté sous une jolie couverture de Cornillon-Barnave.

— Le cinquantenaire de l'apparition de la Sainte-Vierge à La Salette a été célébré récemment avec un succès extraordinaire. M. Charles Maignen a donc bien choisi son moment pour publier : *Le Pèlerinage national, Notre-Dame de la Salette, patronne de la France pénitente* (Paris, Œuvre de Sainte Philomène, in-8 de 124 p.). Après avoir fait du passé un historique sobre et précis, l'auteur rappelle que le Pèlerinage national est dû à l'Œuvre de Sainte Philomène qui entretient à Vaugirard le culte pieux de la Vierge de la Salette ; à d'intéressants documents bibliographiques s'ajoutent des poésies et des cantates pleines de charme. Cette publication est ornée de 19 gravures et portraits.

— A lire le début de la plaquette de M. Alfred Dumas : *La Bibliothèque de la ville de Gap* (Gap, Jean et Peyrot, extrait à pagination non continue, sous couverture spéciale, du *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*), il ne semble pas qu'à son origine, la Bibliothèque ait beaucoup préoccupé les administrations municipales et que les consultants fussent nombreux. Sous Théodore Gautier, l'historien de la cité, le dépôt s'accroît rapidement et aujourd'hui il est d'une grande utilité, bien que les spécialités concernant la province dauphinoise soient relativement modestes. Cette étude, faite avec art, accompagnée de la liste des raretés typographiques, sera pour beaucoup une révélation ; puisse-t-elle attirer l'attention de donateurs nouveaux.

Foix. — Nous devons à M. C. Barrière-Flavy la publication du *Censier du pays de Foix à la fin du* XIVe *siècle. Assiette des impôts directs établie*

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries vient de faire paraître une critique de *la Cathédrale* sous le titre suivant : *La Littérature religieuse de M. Huysmans, d'après son dernier ouvrage* (Paris, Lamulle et Poisson, in-8 de 15 p. — Prix : 0 fr. 50.). C'est une réponse aux attaques répétées que l'auteur d'*En route* et d'*Au delà* s'est permises contre le clergé séculier.

Bretagne. — Signalons comme particulièrement intéressant le tome XXXV (1897) des *Bulletins et mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord* (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, in-8 de XIII-288 p., 1 plan et 2 cartes). Ce volume se compose ainsi qu'il suit : *Journal d'un bourgeois de Dinan, 1637-1690*, très curieux « livre de raison » publié avec une introduction par M. le docteur Paul Aubry ; — *Notes pour la géographie mégalithique des Côtes-du-Nord* (suite et fin) par M. C. Berthelot du Chesnay ; — *Finistère. Exploration sur les montagnes d'Arrhées et leurs ramifications* (années 1895-1896), par M. P. du Chatellier ; — *Un Procès contre les États de Bretagne à la fin du* XVIe *siècle*, par M. A. Anne-Duportal ; — un important travail de M. P. Hémon intitulé : *La Révolution en Bretagne. Notes et documents. François Delaizire, maître de forges du Vaublanc et de La Hardouinaye, maire de Plémet, administrateur du département des Côtes-du-Nord, député à l'Assemblée législative (Pontivy, 5 mai 1743-Pontivy, 18 nivôse an IV (18 janvier 1796)* ; — *Répertoire épigraphique de la Bretagne occidentale et en particulier du département des Côtes-du-Nord*, par M. Seymour de Ricci. Terminons en notant trois pièces de poésie de M. A. Joubert : *Les Galets bretons*, légende ; *Un Cœur de grand' mère* et *La Plume*.

— M. Frain de Gaulayrie publie une notice sur *le Commerce des Vitréens en Espagne 1629-1630* (Vitré, imp. Lécuyer, in-8 de 29 p.), contenant une analyse et des extraits du registre copies de lettres d'un Vitréen établi à San Lucar de Barrameda, comme associé et correspondant de plusieurs de ses compatriotes. Il faut rapprocher l'intéressante brochure de celle que le même érudit donna en 1893 (*Les Vitréens et le commerce international*, Vannes, Lafolye).

— Nous ne saurions trop féliciter M. Puig de Ritalongi d'avoir pris soin de présenter d'une façon permettant, au premier coup d'œil, de reconnaître l'authenticité des documents servant de base à sa publication : *Les Chevaliers bannerets du Pont* (Pont-l'Abbé, Vve Guitard, in-8, VII-72 p.). Ce travail est aussi précieux qu'utile pour l'histoire de l'ancienne baronnie de Pont-l'Abbé ; mais nous est-il permis de regretter que l'héraldiste ne soit pas à la hauteur de l'historien ; non seulement l'exécution des blasons qui accompagnent les notices généalogiques laisse à désirer, mais encore plusieurs sont erronés ; ainsi entre autres, p. 23, pour « du Chastel, » l'écu plein étant formé d'un fascé d'or et de gueules, le lambel (brisure) devrait brocher sur les deux émaux en chef ; p. 24, dans l'écu écartelé « de Foix et Béarn, » les vaches de ce dernier ne devraient point être affrontées, mais posées l'une sur l'autre ; p. 28, pour « de Partenay, » la première pièce du burelé devrait être d'argent et non d'azur ; p. 47, pour « de Gueumadeuc, » ce n'est point un léopard qui est représenté, mais un lion léopardé ; enfin, p. 59, sur les trois quintefeuilles « d'Ernothon, » celle mise en pointe doit seule être dite brochante, puisque seule elle porte sur des émaux différents.

Champagne. — La *Notice descriptive et historique sur les vitraux de l'église de Lhuître* (Lhuître, chez M. l'abbé Bernard, in-8 de 88 p. et pl.) est un appel à la piété des fidèles pour aider M. le curé de Lhuître à restaurer les belles verrières de son église qui est elle-même un des monuments remarquables du département de l'Aube. Pour intéresser le plus de personnes possible aux vitraux de cette église, M. l'abbé Bernard a cru bon d'en donner une description détaillée accompagnée de photogravures. Nous nous faisons volontiers son interprète en souhai-

tant que sa notice lui apporte le concours d'un bon nombre de généreux donateurs, car l'œuvre à sauver de la ruine est digne d'intérêt.

— Il y a beaucoup de choses nouvelles très agréablement présentées dans : *Le Poète Guillaume Coquillart, chanoine et official de Reims. Lecture à la séance publique annuelle de l'Académie nationale de Reims, le 22 juillet 1897*, par M. Gaston Paris (Reims, gr. in-8 de 13 p. Extrait du tome CI des *Travaux de l'Académie)*.

Dauphiné. — Bien jolie page que celle écrite par M. Sibour sous ce titre : *Le Passage de Napoléon Ier à Grenoble, à Gap, le 5 et le 6 mars 1815 et les deux agressions des Marseillais* (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 30 p.). C'est de l'histoire anecdotique faite sur des témoignages sérieux ; quant aux aventures des Marseillais, qui les lira rira longtemps. M. Sibour a ajouté une vue de Gap et les singuliers portraits des époux Marchand, maîtres d'hôtel qui hébergèrent « l'ogre de Corse » échappé de l'île d'Elbe.

— Des efforts vigoureux et couronnés de succès sont faits depuis quelques années pour assurer aux Alpes dauphinoises et à Grenoble la visite des touristes qui, moutons de Panurge, s'obstinaient à ne vouloir connaître que la Suisse. La propagande par le livre est toute-puissante et M. Jules Rey l'a compris. Sa charmante plaquette *Grenoble et les Alpes en 1897* (Grenoble, Gratier, in-16 de 47 p.) fournit des notices inédites et excellentes et ravit les yeux, tant sont nombreuses et bien choisies les illustrations.

— Nous avons eu déjà l'occasion de rendre compte de l'*Histoire de Saillans*, par M. André Mailhet. Le même auteur donne aujourd'hui l'*Histoire de Die* (Paris, Buttner-Thierry, in-12 de VII-324 p.), œuvre de longue haleine où se révèle un art consommé dans l'enchaînement des faits, dans l'appréciation des événements. De tous temps, les belles vallées de la Drôme ont vu en présence, les armes à la main, catholiques et protestants ; l'auteur a dû s'imposer un grand esprit de réserve et il faut souligner son appel à l'union et à la concorde. Si nous avons des restrictions à faire sur les passages concernant l'Édit de Nantes, nous devons reconnaître que le rôle joué par le baron des Adrets est apprécié impartialement. Un grand nombre de vues et de portraits intercalés dans le texte illustrent le volume qui est présenté sous une jolie couverture de Cornillon-Barnave.

— Le cinquantenaire de l'apparition de la Sainte-Vierge à La Salette a été célébré récemment avec un succès extraordinaire. M. Charles Maignen a donc bien choisi son moment pour publier : *Le Pèlerinage national, Notre-Dame de la Salette, patronne de la France pénitente* (Paris, Œuvre de Sainte Philomène, in-8 de 124 p.). Après avoir fait du passé un historique sobre et précis, l'auteur rappelle que le Pèlerinage national est dû à l'Œuvre de Sainte Philomène qui entretient à Vaugirard le culte pieux de la Vierge de la Salette ; à d'intéressants documents bibliographiques s'ajoutent des poésies et des cantates pleines de charme. Cette publication est ornée de 19 gravures et portraits.

— A lire le début de la plaquette de M. Alfred Dumas : *La Bibliothèque de la ville de Gap* (Gap, Jean et Peyrot, extrait à pagination non continue, sous couverture spéciale, du *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*), il ne semble pas qu'à son origine, la Bibliothèque ait beaucoup préoccupé les administrations municipales et que les consultants fussent nombreux. Sous Théodore Gautier, l'historien de la cité, le dépôt s'accroît rapidement et aujourd'hui il est d'une grande utilité, bien que les spécialités concernant la province dauphinoise soient relativement modestes. Cette étude, faite avec art, accompagnée de la liste des raretés typographiques, sera pour beaucoup une révélation ; puisse-t-elle attirer l'attention de donateurs nouveaux.

Foix. — Nous devons à M. C. Barrière-Flavy la publication du *Censier du pays de Foix à la fin du* XIVe *siècle. Assiette des impôts directs établie*

selon l'ordonnance de Gaston Phébus en 1385 (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 69 p.). C'est aux archives des Basses-Pyrénées que l'excellent travailleur a trouvé ce document important où sont mentionnées cent seize localités du pays de Foix et dont il donne une nette analyse dans son *Introduction* (p. 1-19). On rapprochera le Dénombrement des feux du comté de Foix en 1390 d'une précédente publication du savant archéologue : *Dénombrement du Comté de Foix sous Louis XIV* (gr. in-8, 1889).

Forez. — Le comte de Poncins, président de la *Diana*, auquel on doit un important ouvrage sur les *Cahiers de 1789* qui a eu deux éditions, a été enlevé, il y a dix-huit mois, par une mort soudaine, laissant de profonds regrets à tous ceux qui avaient eu le bonheur de l'approcher. Durant les dernières années de sa vie, il s'était livré à un travail ingrat, mais très méritoire : il avait dressé la table générale des matières des noms de personnes et de lieux du célèbre ouvrage de La Mure, l'*Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*. Ce travail vient de paraître, en un beau volume in-4, qui forme le tome IV de l'ouvrage. Il s'ouvre par une préface, écrite sur la demande du regretté président de la *Diana*, par un des membres de la Société, M. André Steyert, où est retracée l'histoire assez curieuse de la publication du monument historique découvert de nos jours par M. Auguste Bernard, et dont l'auteur de cette préface fut le principal éditeur. C'est en 1891 que M. de Poncins avait commencé l'impression de cette table, qu'il avait voulu faire à ses frais, et qui avait exigé un travail considérable, par la nécessité de rectifier et d'identifier tous les noms défigurés ou mal transcrits par les copistes. Il ne lui a pas été donné d'en voir le terme ; mais l'habile imprimeur qu'il avait choisi, M. Eleuthère Brassart, membre de la *Diana*, a mené l'œuvre à bonne fin, et l'on doit le féliciter de l'excellente exécution de ce volume de plus de 400 pages, qui rendra aux travailleurs de si précieux services, et qui fait tant d'honneur à celui qui y avait consacré ses veilles laborieuses.

Franche-Comté. — Nous aurons probablement à insister plus tard sur quelques-uns des sujets traités dans le premier volume de la septième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* qui vient de paraître (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de xlviii-422 p. avec 5 planches). Comme toujours, cette publication tient parmi ses pareilles un rang des plus honorables. Nous relevons ici tout d'abord le travail considérable que M. Émile Longin consacre à *la Dernière Campagne du marquis de Conflans (1636-1637)*. Nous citerons ensuite : le discours de M. Henri Mairot sur la *Société d'émulation du Doubs en 1896* ; — l'étude de M. le Dr J. Meynier sur le dernier volume de l'*Histoire des princes de Condé*, par Mgr le Duc d'Aumale ; — l'*Étude historique et morale sur Jean Boyvin, président au Parlement à Dole (1574-1650)*, par M. le chanoine Moussard ; — *Le Comte Léonel de Laubespin*, par M. le général comte de Jouffroy d'Abbans ; — *Le Système oolithique de la Franche-Comté*, par M. Albert Girardot ; — *Notice sur M. Léon Marquiset*, par M. Henri Mairot ; — *Délimitation de la Franche-Comté et du pays de Vaud en 1648*, par M. le Dr J. Meynier ; — *La Neurasthénie*, par M. le Dr Henri Bruchon ; — *Annotations et additions aux flores du Jura et du Lyonnais*. 2e partie. *Contribution à l'étude botanique des bassins lacustres de la chaîne jurassique*, par M. Fr. Hétier ; — *Droits honorifiques des seigneurs à l'église paroissiale au* xviie *siècle*, par M. Adolphe Parizot ; — *Sur le sentiment de la nature dans la littérature française*, par M. Droz ; — *L'Industrie du sel en Franche-Comté avant la conquête française*, par M. Max Prinet ; — *Un Conspirateur franc-comtois à Naples, en 1702*, par M. le Dr J. Meynier ; — *Antiquités burgondes au musée d'archéologie de Besançon*, par M. Alfred Vaissier.

— La brochure que M. l'abbé Chamouton a écrite sur *Marguerite Borey, en religion sœur Françoise de Besançon et le Tiers-ordre franciscain sous le*

titre de Religieuses de Sainte Élisabeth dans la Jura (Lons-le-Saunier, C. Martin, in-8 de 71 p.) offre tout l'attrait d'un roman. Elle résume l'histoire des origines de la congrégation de Sainte-Élisabeth et celle de sa fondatrice, Marguerite Borey, née en 1559 et qui fut l'épouse très éprouvée de M. Recy ou de Recy, militaire assez rude et de conduite peu édifiante. Le petit bourg de Vercel, dans les montagnes du Doubs, fut le berceau de la congrégation ; il ne tarda pas à être transféré à Salins. Les religieuses, accueillies en cette dernière ville avec un véritable enthousiasme, essaimèrent bientôt dans toute la province, à Gray, à Dole, à Lons-le-Saunier, à Arbois. La Révolution, qui passa comme un torrent dévastateur sur toutes les institutions religieuses, n'épargna pas les Tiercelines dont les traces ont disparu dans le diocèse actuel de Saint-Claude. « Deux rameaux seuls de cet arbre jadis si florissant, dit M. Chamouton, ont conservé la vie : les communautés de Lyon et de Paris. » Cette dernière est en possession des reliques de la sainte fondatrice.

— Sur les sanctuaires de la Sainte Vierge en France, l'on a publié plusieurs ouvrages ; à ceux qui, dans l'avenir, voudraient reprendre le sujet, nous signalerons la *Notice historique sur le pèlerinage de Notre-Dame-du-Chêne à Cousance, diocèse de Saint-Claude* (Lons-le-Saunier, C. Martin, in-8 de 31 p., avec 3 vignettes), que M. l'abbé Maurice Perrod a récemment éditée et qui se vend au profit du sanctuaire. Avant la Révolution, et même après, ce pèlerinage était insignifiant ; mais depuis 1867, sous l'administration de M. l'abbé Guichard, il a pris de l'importance ensuite de l'érection d'une chapelle qui existe toujours, mais qui a besoin de réparations urgentes. Le pèlerinage annuel a lieu le 6 août.

— Il y a quelques années, M. Max Remy a publié sur *Max Buchon*, poète réaliste franc-comtois très connu, une courte étude qu'il a extraite du journal *Les Gaudes* (Besançon, Cariage, in-8 de 11 p.). Il a eu le tort de ne pas continuer la série qu'il semblait alors vouloir ouvrir sur les poètes « du clocher » de sa province, car ils ne manquent pas. En ces derniers temps, il a donné deux revues locales fort suggestives, mais qui auraient gagné à ne pas être noyées dans des pages d'annonces commerciales : *En Tramway électrique* (Besançon, imp. Laborde, in-8 de 23 p.) et *En voulez-vous des pétitions ?* (Besançon, même imp., in-8 de 29 p.). Dans ces deux fantaisies, l'auteur a dépensé une grande somme d'esprit et d'humour. Certains couplets sont très légers ; mais, vu le genre, il n'était guère possible d'éviter l'écueil. C'est assez dire que les jeunes filles ne sont pas appelées à parcourir ces revues désopilantes qui dénotent un tempérament critique et même frondeur.

Guyenne et Gascogne. — M. Camille Jullian publie une intéressante brochure sur l'*Orientalisme à Bordeaux* (Bordeaux, Feret, gr. in-8 de 20 p. Extrait des *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*). Le savant professeur constate que l'orientalisme, dans la capitale de la Guyenne, est exclu de l'enseignement supérieur, et nous nous associons de tout cœur aux vœux qu'il exprime en faveur de la création de cours de langue, d'archéologie et d'histoire orientales dans l'une des plus prospères Universités de la France.

— *Les Ordonnances synodales de Dax*, par M. l'abbé Cazauran (Auch, Cocharaux, in-8 de 29 p.) datent de 1283 et vont être publiées dans le *Bulletin de la société de Borda* et annotées par M. Dégert. M. Cazauran veut, dans sa plaquette, donner un avant-goût du travail qui s'élabore. Il relève les différences liturgiques, disciplinaires du XIIIe siècle dans la région dacquoise avec notre droit moderne. Ces *Ordonnances* sont « l'expression authentique de la discipline ecclésiastique des onze anciens diocèses qui ont formé ceux d'Auch, Aire, Bayonne, Tarbes. »

Lorraine. — La Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc nous envoie le tome VI de la troisième série de ses *Mémoires* (Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, in-8 de XXXIX-246 p., avec 7 planches). Ce beau volume, qui porte la

date de 1897, renferme les travaux suivants : *Jean Crocq, de Bar-le-Duc, sculpteur imagier, et sa famille*, par M. L. Maxe-Werly ; — *Un Monument lapidaire du musée de Bar-le-Duc : la pierre tombale de Colin Massey (xve siècle)*, par le même ; — *Une Charte de 1151 concernant la forêt de Baudonvilliers*, par le même ; — *Le Luxe au presbytère*, par M. H. Labourasse ; — cinq études de l'érudit M. E. Fourier de Bacourt : 1. *Jacques La Gabbe, receveur des finances du comté de Ligny, (1677-1760)* ; — 2. *L'Ancien Hôtel Preudhomme à la ville-haute de Bar-le-Duc* ; — 3. *Les Procès-verbaux de la Recherche de Didier Richier dans le Barrois (1580)* ; — 4. *Une Inscription lapidaire sur le siège de Ligny-en-Barrois en 1652* ; — 5. *Étienne Gratas du Lys, maître-maçon du duché de Bar* ; — *Une Identification erronée : Euville et Venizy*, par M. Paul Marichal ; — *Le Pillage du village de Saint-Joire, par les Lorrains et les Suédois (1636)*, par M. H. Dannreuther ; — *Inscriptions relatives aux écussons de Jacques III Busselot et de Judith Gauvain, sa femme* (xviie *siècle*), par M. L. Germain ; — *Une Taque de foyer aux armoiries de la famille Savary*, par le même. Ce volume comptera parmi les meilleurs de la Société.

Nivernais. — M. de Lespinasse, dans son opuscule : *Titres du prieuré de Mèves-sur-Loire*, xiie-xviiie *siècles* (Nevers, Vallière, in-8 de 64 p.), a donné une bonne étude des chartes de ce prieuré, suivie de la publication *in extenso* de vingt-deux pièces intéressantes. Ce prieuré, dépendant de l'abbaye de Saint-Satur, était situé presque en face, sur la rive gauche de la Loire. Aujourd'hui ses chartes sont comprises dans le fonds de Saint-Satur aux archives du Cher ; la première date de 1107 et la dernière du 24 avril 1788. Celles que M. de Lespinasse a publiées s'échelonnent entre le 29 mai 1107 et le 25 janvier 1476.

Provence. — M. l'abbé Maurel signale aux archéologues quatre monuments lapidaires récemment mis au jour à Riez et dans ses environs, portant des inscriptions inédites qui peuvent s'ajouter au recueil des épigraphes bas-alpines. Ils sont de l'époque romaine. Le premier a été trouvé au village de Saint-Martin-de-Brômes et a conservé un fragment d'inscription romaine. Elle serait la première portant le nom de l'empereur Marius Aurelius Carus et aurait été tracée sur une pierre milliaire, indice certain d'une voie romaine secondaire d'Aix à Riez. Le second est un cippe quadrangulaire avec une inscription païenne « vraisemblablement le couronnement d'un piédestal, genre de monument romain destiné à supporter une statue de divinité ou une urne cinéraire » (p. 25). Le troisième est une *tabula* avec une inscription païenne tombale antérieure au vi^e siècle. La quatrième inscription est bien funéraire, difficile à reconstituer, et aurait été celle d'un préteur, comme l'indique une *ascia*, marque de distinction donnée aux préteurs. Telles sont les conclusions que l'auteur expose avec beaucoup de sagacité dans son fascicule : *Un Milliaire de Carus sur la « Via sextiana » et quelques inscriptions inédites à Reis Appollinaris et dans ses environs.* (Digne, Chaspoul, in-8 de 30 p.).

— Le titre seul de la dernière brochure de M. Tamizey de Larroque est déjà séduisant : *Lettres et billets inédits de Mgr de Belsunce, évêque de Marseille* Bordeaux, Demachy, in-8 de 36 p., extr. de la *Revue catholique de Bordeaux*). Le contenu n'est pas moins alléchant. On y voit le héros se dresser contre sa terrible ennemie, la peste ! On l'y sent se révéler, avec toute sa vivacité, dans sa lutte contre l'Oratoire ! Son grand cœur, son esprit fin, tout y est. Bon pour ses prêtres (p. 13), redoutable pour ses collègues (p. 18), il a les pensées les plus hautes (p. 22) à propos de sa proposition à l'archevêché de Bordeaux. Et l'annotateur érudit souligne tous les traits (p. 27, n° 3), relevant parfois non sans malice p. 11, n° 1) les lacunes de ses devanciers. Personne ne sait mieux tout mettre en valeur et chaque chose à sa place.

— *Les Députés de la Provence à l'Assemblée nationale de 1789*, par M. O. Teissier (Draguignan, Queyrot, in-12 carré de XXI-126 p.) sont une excellente contribution à l'histoire politique de la Provence en 1789. Sur chacun des députés des trois ordres, l'auteur nous fournit des notices biographiques tirées des documents locaux. Avec cette intéressante brochure on peut suivre jour par jour la vie publique des députés provençaux. L'auteur, d'après la précieuse collection du *Moniteur universel*, donne les discours qu'ils prononcèrent et la part qu'ils prirent aux délibérations de l'Assemblée nationale constituante. Un bon résumé des travaux de la Constituante précède les notices biographiques ; ajoutons que la brochure s'ouvre très agréablement par les portraits de quarante-trois députés et a été publiée sous les auspices des conseils généraux des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes.

— M. Charles d'Ille a bien loué le caractère et le talent d'un homme qui a honoré le barreau et la magistrature *Ernest Guillibert* (Aix, Makaire, in-8 de 12 p. Extrait de l'*Écho des Bouches-du-Rhône)*. M. d'Ille nous apprend que l'ancien conseiller à la Cour d'Aix publia, sous le pseudonyme de Gertens, lors des fêtes de Pétrarque, une étude fort remarquable sur le chantre de Laure.

— Le beau livre de M. Ch. de Ribbe sur la société provençale a fourni à M. Henri Beaune l'occasion d'une étude sur les *Mœurs et institutions provençales à la fin du* XV*e siècle* (Extrait de la *Revue catholique des institutions et du droit*, mars 1898, Lyon, imp. X. Jevain, in-8 de 28 p.) qui, pour être courte, n'en est pas moins pénétrante, substantielle et pleine de faits et d'aperçus judicieux.

Vexin. — Dans le tome XIX des *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin*, que nous avons sous les yeux et qui porte le millésime de 1897 (Pontoise, imp. A. Paris, in-8 de XXXV-119 p.), nous remarquons d'abord un travail considérable de M. J. Depoin dont deux premières parties ont paru dans les tomes XXII et XXIII du même recueil et qui a pour titre : *Bibliographie des autographes et plaquettes rares sur Seine-et-Oise et le Vexin signalés dans les catalogues 1888-1895*. Cette bibliographie se compose de quatre cent soixante-dix-neuf numéros. Nous mentionnerons ensuite : le compte-rendu d'une *Excursion à Saint-Clair et Château-sur-Epte, le lundi 6 juillet 1896 ; — La Justice de Rollon*, pièce extraite des *Poésies complètes* de M. Gustave Le Vavasseur ; — *Deux poètes. Gustave Le Vavasseur* et *Louis Aigoin ; — Les Châtelains de Gisors aux* XI*e et* XII*e siècles*, par M. J. Depoin et *Notes et documents inédits concernant Gisors et Saint-Clair*, publiés par le même. Enfin une note de M. L. Régnier sur le *Vexin aux Salons de 1896*. Comme on le voit, c'est M. J. Depoin qui, à lui seul, a rédigé la presque totalité du volume.

Angleterre. — M. John Mac Intosh, auteur d'un ouvrage fort estimé sur l'histoire de la civilisation en Écosse, publiera prochainement chez MM. Jolly et fils, d'Aberdeen, un nouveau volume intitulé : *Historic Earls and earldoms of Scotland* (comtes de Mar, de Buchan, de Huntly, d'Errol, de Findlater, Marischal).

— Le juge O'Connor Morris vient d'achever la rédaction d'une histoire d'Irlande pendant le siècle qui va se terminer. *Ireland, 1798 to 1898* est sous presse et paraîtra prochainement chez MM. A. D. Innes et Cie, à Londres.

— *The Wide World magazine*, dont le premier numéro a été lancé le 22 mars par MM. George Newnes, prétend se distinguer de tous les périodiques analogues par la rigueur avec laquelle il ferme ses colonnes à tout article de pure fantaisie.

Belgique. — M. Léon Halkin, publie avec beaucoup de soin et de compétence les *Lettres inédites du baron G. de Crassier à Bernard de Montfaucon* (Louvain, Charles Peters, gr. in-8 de 78 p. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XXVI). Les lettres de l'archéologue liégeois, retrouvées à la Bibliothèque nationale par M. Halkin, complètent le recueil de la *Correspon-*

dance de Bernard de Montfaucon avec le baron G. de Crassier, publié à Liège en 1855 par Ulysse Capitaine. Le nouveau recueil mérite d'être aussi favorablement accueilli en France qu'en Belgique.

Espagne. — Le monastère de Saint-Pierre-de-Camprodón ou Campredon fut soumis à la fin du XIe siècle à l'abbaye française de Moissac, de l'ordre de Cluny, suivant l'exemple donné par beaucoup de maisons religieuses du nord de l'Espagne. L'on ne sait pas si la dépendance subsista jusqu'à la sécularisation de Campredon qui eut lieu au XVIIe siècle. Une série de documents conservés soit à la Bibliothèque nationale de Paris, soit dans les archives départementales, ont permis à M. Joaquin Miret y Jan de préciser sur beaucoup de points ce que nous savions des relations entre les deux maisons, et de rectifier les renseignements donnés par ceux qui se sont occupés jusqu'ici de l'histoire du monastère catalan. L'auteur a intitulé ce travail fort sérieux : *Relaciones entre los monasterios de Camprodón y Moissac. Noticia histórica* (Barcelona, tip. « l'Avenç » in-8 de 89 p.) ; des plans de Moissac et de Campredon ornent la brochure, que complètent une vingtaine de documents reproduits à l'appendice.

— Les personnes qu'intéresse la question des bibliothèques populaires ne verront peut-être pas sans curiosité le catalogue d'une bibliothèque paroissiale de Barcelone qui vient de paraître : *Parroquia mayor de santa Ana. Catálogo de la biblioteca de buenas lecturas* (Barcelona, tip. de la Casa provincial de Caridad, in-8 de 47 p.). Nous noterons dans le règlement que l'on exige une cotisation mensuelle minimum de 1 fr., ce qui nous paraît un chiffre un peu élevé. Tout en approuvant la fondation de bibliothèques de ce genre, l'on est bien forcé de reconnaître que dans le cas actuel, la composition de la bibliothèque est assez médiocre ; il y a de grosses lacunes ; elles seront sans doute comblées peu à peu. Parmi les littératures étrangères, c'est la littérature française qui est le mieux représentée, non seulement par des traductions, mais par des originaux.

Hollande. — L'on ne saurait trop féliciter M. W. Sijtoff, le libraire de Leyde, du généreux empressement avec lequel il a donné son concours à l'entreprise de M. S. de Vries, préfet de l'Université de Leyde, qui est de reproduire par la photographie les manuscrits les plus précieux conservés dans les diverses bibliothèques. Deux fascicules ont déjà paru l'un donnant le précieux Codex Sarravianus-Colbertinus de l'Ancien Testament, reproduit par les soins de M. Henri Omont, l'autre reproduisant le ms. de M. de Berne, sous la direction de M. Herm. Hayen. Le 3e volume, qui va être distribué sous peu aux souscripteurs, met à notre disposition le texte de Platon fourni par le manuscrit Clark 39 d'Oxford, du IXe siècle. Ce manuscrit, de plus de 800 p., formera deux fascicules du prix de 200 fr. chacun, et sera accompagné d'une préface du savant philologue anglais Thomas W. Allen.

Brésil. — Nous avons assez souvent parlé à nos lecteurs des publications du Dr Guilherme Studart pour être convaincu qu'ils apprendront avec plaisir la publication d'une biographie du sympathique écrivain. C'est M. R. de Farias Brito qui a écrit cette esquisse pour la *Revista da Academia Cearense : Homens do Ceara Dr Guilherme Studart* (Fortaleza, typ. Studart, in-8 de 30 p.). C'est une noble vie et qui offre de beaux enseignements que celle de ce travailleur passionné pour l'étude dès son enfance, de cet énergique qui s'est fait sa situation par la force de sa volonté, de ce chrétien charitable qui est à la tête des conférences de Saint Vincent de Paul dans son pays. Fils d'un vice-consul anglais à Ceara, le Dr Studart, à peine âgé de 42 ans, se trouve jouir en son pays d'une des réputations les mieux établies. Nos lecteurs n'ont pas besoin que nous leur rappelions avec quel amour il rassemble et coordonne les matériaux d'études historiques sur sa patrie. On en trouvera la liste dans la biographie de M. Brito.

États-Unis. — A signaler de M. Georges Thomas Watkins un court opuscule :

American typographical bibliography (Indianapolis, l'auteur, in-16 de 11 p.), donnant une liste sommaire des ouvrages relatifs à l'histoire de l'imprimerie en Amérique.

— Un savant jésuite, qui a longtemps rempli les fonctions de bibliothécaire au collège de Georgetown, va publier chez Francis P. Harper, à New-York, un ouvrage illustré sur les vers qui rongent les livres : *Facts about bookworms*. L'ouvrage, tiré à 750 exemplaires, comprend une partie entomologique et une partie historique et anecdotique.

Canada. — Un éditeur de Toronto, M. Haight, prend l'initiative d'une publication appelée à rendre des services et qui sera certainement appréciée de tous les bibliographes : *l'Annual Canadian catalogue of books* donnera la description exacte, avec indication des prix, de tous les volumes parus au Canada. Une table des matières en rend l'usage encore plus commode. Le premier volume se rapporte à l'année 1896. Celui de l'année 1897 suivra immédiatement.

Publications nouvelles. — *Le Pater expliqué et commenté* par le cardinal Melchers ; trad. de l'allemand, par l'abbé Duchemin (in-32, Haton). — *Entretiens eucharistiques et discours de premières messes*, par le P. J. Vaudon (in-18, Retaux). — *Nouveau Mois de Marie, ou mois du Rosaire*, par l'abbé E. Jumel (in-18, Haton). — *Saint Joseph d'après l'Évangile*, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-32, Casterman). — *Le Mardi. Manuel complet de la dévotion à saint Antoine de Padoue* (in-32, Casterman). — *L'Ame pénitente en prière*, par Un missionnaire apostolique (in-18, Vic et Amat). — *La Tradition de l'Église et la littérature théologique russe* (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Manuel de droit administratif*, par G. Lechalas. T. II, seconde partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. XI (in-8, Pichon). — *Code pratique des vicaires*, par H. Fédou (in-8, Letouzey et Ané). — *La Timidité, étude psychologique et morale*, par L. Dugas (in-18, Alcan). — *Études sur l'enfance*, par J. Bully, trad. de l'anglais par A. Monod (in-8, Alcan). — *Catholicisme et démocratie*, par G. Fonsegrive (in-18, Lecoffre). — *La Question sociale*, par P. Deschanel (in-18, Calmann Lévy). — *Le Socialisme et le mouvement social au XIXe siècle*, par W. Sombart (in-18, Girard et Brière). — *Les Lamentations du peuple*, par J. Villecrose (in-18, Giard et Brière). — *Le Livre du XXe siècle*, par le Cte P. Cottin (in-18, Guillaumin). — *Le Socialisme en Belgique*, par J. Destrée et E. Vandervelde (in-18, Giard et Brière). — *L'Année sociologique* publiée par E. Durkhein (in-8, Alcan). — *Névrosés*, par A. Barine (in-18, Hachette). — *La Sauvagine en France*, par L. Ternier (in-8, Firmin-Didot). — *Infanterie cycliste en campagne*, par le capitaine Gérard (in-8, Berger-Levrault). — *L'Art et la morale*, par F. Brunetière (in-16, Hetzel). — *Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen*, von K. G. Andresen (in-8, Leipzig, Reisland). — *Centenaires sacrés*, par M. André (in-18, Rondelet). — *Les Sonnets* de Pimodan (in-18, Vanier). — *Voix passantes*, par E. Guet (in-18, Vanier). — *Jacquine Vanesse*, par V. Cherbuliez (in-16, Hachette). — *La Forêt d'argent*, par A. du Pradeix (in-8, Calmann Lévy). — *L'Ombre*, par Brada (in-18, Calmann Lévy). — *La Marquise Sabine*, par Aigueperse (in-18, Lecoffre). — *Entre cousins*, par G. d'Azambuja (in-18, imp. Petithenry). *Jeunes amours*, par A. Cim (in-18, Flammarion). — *L'Ame d'un enfant*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *L'Illégitime, roman d'une femme*, par H. Kistemaeckers (in-18, Flammarion). — *Charles Sauvageon*, par E. Conte (in-18, Flammarion). — *Les Gosses de Paris*, par J. Lévy (in-18, Flammarion). — *L'Escalade de Genève*, par C. Buet (in-18, Téqui). — *Pages choisies des auteurs contemporains. André Theuriet* (in-18, Colin et Cie). — *Histoire et poésie*, par le Vte E.-M. de Vogüé (in-18, Colin et Cie). — *Die antike*

Kunstprosa, von E. Norden (2 vol. in-8, Leipzig, Teubner). — *Drame ancien, drame moderne*, par É. Faguet (in-18, Colin et Cie). — *De l'Hellénisme chez Fénelon*, par L. Boulvé (in-8, Fontemoing). — *Parfums et souvenirs littéraires et religieux*, par le R. P. H. Faure (in-8, Haton). — *Vers Athènes et Jérusalem, journal de voyage en Grèce et en Syrie*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Sanctuaires d'Orient. Égypte, Grèce, Palestine*, par E. Schuré (in-18, Perrin). — *De Paris à Tiflis, impressions de route*, par G. Sansrefus (in-8, Flammarion). — *L'Afrique du Sud*, par G. Aubert (in-8, Flammarion). — *Thucydidis historiae ad optimos codices denuo ab ipso collatos* recensuit Dr C. Hude. I. I. (in-8, Lipsiae, Teubner). — *Le Forum romain et les forums impériaux*, par H. Thédenat (in-18, Hachette). — *Russes et Français (1051-1897)*, par F. Bournand (gr. in-8, Delagrave). — *Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, archevêque de Tours (1056-1133), sa vie, ses lettres*, par A. Dieudonné (in-8, Picard et fils). — *Le Vénérable Michel Le Nobletz (1577-1652)*, par le Vte H. de Gouvello (in-18, Retaux). — *Vie de M. Antonin Chaussinand*, prêtre de Saint-Sulpice, par l'abbé C. Sire (in-18, Haton). — *Léon XIII et le prince de Bismarck* (in-18, Lethielleux). — *Les Merveilles de l'arrière-boutique de Saint-Antoine. Nouveau récit d'un témoin*, par E. Jouve (in-18, Retaux). — *Les Juifs devant les nations. Le Commencement d'un monde*, par P.-A. de Lambilly (in-8, Retaux). — *L'État et ses rivaux dans l'enseignement secondaire*, par le P. J. Burnichon (in-18, Poussielgue). — *The Neutrality of the American Lakes and Anglo-American relations*, by J. Morton Callahan (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press). — *La Corée indépendante, russe ou japonaise*, par Villetard de Laguérie (in-18, Hachette). — *Le Passé de la France, études historiques*, par A. Lecoy de la Marche (in-18, Téqui). — *Tableau de la France en 1614. La France et la Royauté avant Richelieu*, par G. Hanotaux (in-18, Firmin-Didot). — *Louis XIII. Marie de Médicis, chef du Conseil (1614-1616)*, par B. Zeller (in-8, Hachette). — *Correspondance générale de Carnot*, publiée avec des notes historiques et biographiques par E. Charavay. Tome III. gr. in-8, Imp. nationale). — *Mémoires d'un ministre du trésor public (1780-1815)*, par le comte Mollien (3 vol. in-8, Guillaumin). — *Les Ralliés. Histoire d'un parti (1886-1898)*, par M. Lecomte (in-18, Flammarion). — *La Vie privée d'autrefois. Les Magasins de nouveautés ; la Vie de Paris sous Louis XIV*, par A. Franklin (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Du Parlement de Navarre et de ses origines*, par P. Delmas (in-8, Pau, Dupuy). — *Dernier travail, derniers souvenirs. École normale de Sèvres*, par E. Legouvé (in-18, Hetzel). — *Cartes et croquis des campagnes de 1589 à 1789*, par R. Jalliffier et A. Buchner (in-8, Garnier). — *Cartes et croquis des campagnes de 1789 à nos jours*, par R. Jalliffier et A. Buchner (in-8, cart., Garnier). — *Geschichte der Salischen Kaiser und ihrer Zeit*, von H. Gerdes (in-8, Leipzig, Dunker et Humblot). — *L'Unité italienne (1815-1870)*, par J. de Crozals (in-8 carré, May). — *La Bulgarie chrétienne, étude historique*, par A. d'Avril (in-8, Challamel et Leroux). — *Une Fille de Henri IV*, par P. Delattre (in-18, Téqui). — *Le Duc de Richelieu (1818-1821)*, par R. de Cisternes (in-8, Calmann Lévy). — *Souvenirs militaires. Afrique, Crimée, Italie*, par le général Montaudon T. I (in-8, Delagrave). — *Souvenirs du général comte Fleury. T. II (1859-1867)* (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs d'un cavalier du second Empire*, par le capitaine H. Choppin (in-8, Plon et Nourrit). — *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, par E. Forgues (in-8, Perrin). — *Correspondance entre MM. E. Renan et M. Berthelot (1847-1892)* (in-8, Calmann Lévy). — *Verlaine intime*, par C. Donos (in-18, Vanier). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — 1. *Psychologie*, par l'abbé TH. DUBOT. Tome Ier. Paris, Retaux, 1897, in-8 de 321 p., 4 fr. — 2. *L'Individualité et l'Erreur individualiste*, par F. LE DANTEC. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 175 p., 2 fr. 50. — 3. *La Personne humaine*, par l'abbé C. PIAT. Ibid., 1898, in-8 de 404 p., 7 fr. 50. — 4. *Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, par LUCIEN MALAPERT. Ibid., 1898, in-8 de XVI-303 p., 5 fr. — 5. *La Timidité*, par L. DUGAS. Ibid., 1898, in-12 de VII-167 p., 2 fr. 50. — 6. *Études sur l'enfance*, par J. SULLY ; traduit de l'anglais par A. MONOD. Ibid., 1898, in-8 de XXXII-535 p., 10 fr. — 7. *Psychologie des sectes*, par SCIPIO SIGHELE. Traduction française par LOUIS BRANDIN. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de III-231 p., 5 fr.

MÉTAPHYSIQUE. — 8. *Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique*, par G. MILHAUD. 2e édit. revue. Paris, Alcan, in-12 de VIII-204 p., 2 fr. 50. — 9. *Le Rationnel*, par G. MILHAUD. Ibid., 1898, in-12 de 180 p., 2 fr. 50. — 10. *Ultimum organum*, par J. STRADA. Ibid., s. d., 2 vol. in-12 de 15-387 et de 484 p., 3 fr. 50 le vol. — 11. *La Religion de la science et de l'esprit pur*, par J. STRADA. Tome II. Ibid., 1897, in-8 de XII-578 p., 7 fr. — 12. *Les Croyances de demain*, par LUCIEN ARRÉAT. Ibid., 1898, in-12 de II-178 p., 2 fr. 50. — 13. *L'Absolu et sa loi constitutive*, par CYRILLE BLONDEAU. Ibid., 1897, in-8 de XXV-350 p., 6 fr. — 14. *L'Amour et la chûte*, par A. BLANC DE SAINT-BONNET. Lyon, Vitte ; Paris, Lecoffre, 1898, in-8 de 379 p., 3 fr. 50.

MORALE. — 15. *La Question de la liberté*, par PAUL MORIAUD. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 208 p., 3 fr. 50. — 16. *Essai sur l'obligation morale*, par GEORGES FULLIQUET. Ibid., 1898, in-8 de 454 p., 7 fr. 50. — 17. *Qu'est-ce que le progrès ?* par N. MIKHAÏLOWSKY ; traduit du russe. Ibid., 1897, in-8 de 200 p., 2 fr. 50. — 18. *Problèmes d'esthétique et de morale*, par C.-R.-C. HERCKENRATH. Ibid., 1898, in-8 de 163 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 19. *Études d'histoire de la philosophie*, par E. BOUTROUX. Ibid., 1898, in-8 de 444 p., 7 fr. 50. — 20. *La Philosophie de Ch. Secrétan*, par F. PILLON. Ibid., 1898, in-12 de 190 p., 2 fr. 50. — 21. *La Philosophie de Nietzsche*, par H. LICHTENBERGER. Ibid., 1898, in-12 de 188 p., 2 fr. 50.

PSYCHOLOGIE. — 1. — Si l'on ne peut dire qu'elle se soit transformée, on doit affirmer au moins que, depuis quelques années, la psychologie s'est enrichie et perfectionnée. Surtout elle a renouvelé sa méthode et joint à l'introspection l'observation extérieure. Il est juste, il est indispensable de tenir compte des changements et des progrès, surtout de les connaître et de les étudier d'une manière sérieuse et impartiale. M. l'abbé Th. Dubot l'a pensé et le tome premier de son ouvrage décrit avec exactitude l'évolution de la *Psychologie*. L'auteur la définit : « La science des phénomènes et de la nature de l'âme. » C'est à la psychologie expérimentale dont il est question ici que convient cette définition : « La science des faits de conscience. » M. Dubot assigne très nettement à la psychologie et à la physiologie leur objet propre et marque les caractères précis qui distinguent les faits psychiques des faits

somatiques. Il résume ensuite les lois de l'observation, de l'hypothèse, de la vérification au moyen desquelles on découvre et on classe les faits qui se divisent en affectifs, intellectuels, volontaires et d'impulsion motrice. Les différences fondamentales qu'ils présentent justifient leur attribution à des pouvoirs spéciaux appelés facultés. Après ces notions générales, l'auteur aborde l'étude de la faculté de connaître et de comprendre, qui est l'intelligence. On ne peut suivre l'évolution de la connaissance sans distinguer en elle des fonctions diverses pour acquérir, conserver, élaborer les éléments qui la constituent. Les fonctions d'acquisition sont les sens, la conscience et la raison ; les fonctions de conservation sont l'imagination et la mémoire ; les fonctions d'élaboration qui ont pour objet d'abstraire, de comparer, de généraliser pour former les idées, d'unir et d'enchaîner celles-ci par des jugements et des raisonnements, se réduisent à l'entendement dont la condition essentielle est l'attention. Ce chapitre est fort bien traité et la question si ardue et si controversée de la perception externe y est envisagée sous tous ses aspects. Il n'était pas moins difficile de déterminer en quoi consiste précisément la conscience. Il faut féliciter M. Dubot d'y avoir réussi. Le problème de la raison lui a fourni de bonnes pages sur l'empirisme, le rationalisme, et leurs diverses formes ; enfin il termine par la mémoire, ses espèces, ses variétés, ses conditions, recherchant avec sagacité comment elle conserve, rappelle, reconnaît et localise les souvenirs. Ce bref résumé suffira sans doute à convaincre nos lecteurs que cet ouvrage est plus et mieux qu'un manuel. Aux qualités essentielles d'ordre, de clarté et de précision, il associe des informations très nombreuses. L'auteur a profité des travaux les plus récents, mais il ne se borne pas à les résumer : il les contrôle, les interprète, les critique, les juge enfin, sans prévention et sans engouement. Le fond de sa doctrine est emprunté aux grands philosophes de l'École scolastique, mais il n'a garde de négliger, de dédaigner ou d'omettre tout ce que les philosophes contemporains ont constaté : il montre, une fois de plus, l'harmonie de leurs conclusions les plus fermes et de leurs résultats les plus assurés avec les principes traditionnels. Il ne reste plus qu'à désirer la continuation et l'achèvement de cet excellent ouvrage.

2. — M. Félix Le Dantec est « un savant » et il nous le fait bien voir dans ses livres déjà nombreux. *L'Individualité et l'Erreur individualiste* est le complément d'études sur la vie, le déterminisme, la personnalité consciente et l'hérédité, qui ont été remarquées. La préface est due à M. Alfred Giard pour lequel « la liberté n'est qu'un épiphénomène, une illusion dont l'existence ne trouble en rien le déterminisme absolu de l'univers (p. 5). » Nous voilà fixés ! Ce petit volume renferme et reproduit quatre articles parus en diverses revues :

L'Erreur individualiste et la Conscience épiphénomène. C'est une réponse à MM. Armand Gautier, de l'Institut, Hannequin, professeur à l'Université de Lyon, et Fonsegrive. Contre eux, M. Le Dantec cherche à maintenir le déterminisme biologique. En vérité, il en donne la formule mais il ne la justifie guère, surtout il ne montre pas qu'elle puisse s'appliquer à la vie intellectuelle et morale et c'est là toute la question. Tant qu'il n'aura pas démontré que la pensée est réductible au mouvement, la distinction subsistera entre les faits psychiques et les faits physiques ; toute tentative pour ramener les premiers aux seconds demeurera vaine et impuissante. L'auteur pense que la divergence des opinions provient des diverses manières d'entendre l'individualité : il essaie donc de fixer ce concept dans le second chapitre : *L'Individualité dans le temps.* Il y combat l'identité du « moi » telle que l'avait définie la psychologie classique : il faut réserver ce terme aux « plastides simples, » tandis que nous avons le tort de l'étendre aux êtres pluricellulaires auxquels on ne peut l'attribuer que par un abus de langage. Les savantes et curieuses équations de l'auteur, qui résument d'ailleurs fort bien l'assimilation et la désintégration biologiques ne m'ont guère convaincu. Elles n'éliminent en rien la force, le principe, l'idée directrice, l'âme à laquelle les anciens philosophes assignent précisément le rôle de constituer et de continuer l'individu parmi les éléments qui le composent et malgré les variations qu'il subit. Il y a de très intéressants détails dans la deuxième étude : *Pourquoi on devient vieux* ? Il est fâcheux que des préoccupations métaphysiques s'y mêlent à des observations exactes et à des théories ingénieuses dont elles dénaturent les résultats. Nous pouvons très bien admettre la thèse : « L'augmentation de la quantité des substances squelettiques par rapport aux substances plastiques est fatale et c'est elle qui est le facteur principal de la vieillesse » (p. 139). M. Le Dantec semble posséder un tempérament « de combat ; » il s'en prend à son éminent collègue M. Delage, qui admet des individus bien définis, même en dehors des êtres unicellulaires (*l'Individualité dans l'espèce)*, enfin il discute les hypothèses néo-darwinistes et néo-lamarkiennes qui expliquent diversement l'hérédité des caractères acquis par les parents. Il ressort de ces pages que le terme d'individu est parfois mal défini, variable, insuffisamment déterminé en biologie. Nous le croyons volontiers. Si l'ambition de M. Le Dantec se bornait à établir cette notion d'une manière précise et indiscutable, nous n'aurions aucune objection à lui opposer et ses recherches, ses efforts, ses déductions, ses hypothèses elles-mêmes seraient dignes d'éloges ; mais parce qu'il croit avec M. Giard que « la biologie et la psychologie sont destinées à se fondre prochainement en une science unique (p. 6),» ses conclusions dépassent ses prémis-

ses, et on regrette que le philosophe fasse tort, en lui, au savant.

3. — Il semble que M. l'abbé Piat songeait à M. Le Dantec lorsqu'il a écrit : « La manière dont les psychologues savants ont défendu la science jusqu'ici est anti-scientifique : il ne suffit pas de nier la psychologie, mais de la préciser ; la question n'est pas de la refaire, mais de la parfaire. » (*La Personne humaine*, p. 238). Nul n'y travaille avec un zèle plus éclairé : compréhension large, pénétration, raison vigoureuse, toutes les rares et supérieures qualités qui distinguent l'éminent professeur de l'Institut catholique de Paris, apparaissent en ce nouvel ouvrage, pour établir et défendre la réalité d'un sujet individuel, indivisible et permanent qui produit et supporte les phénomènes que nous rapportons au « moi. » Les psycho-physiologistes, les transformistes, les criminalistes de l'École italienne ont dirigé contre cette thèse de la psychologie rationnelle des objections qu'il importe de résoudre, des difficultés qu'il faut dissiper, des faits qu'il convient d'interpréter. M. l'abbé Piat divise son livre en trois parties : la Perception, — la Réflexion, — la Responsabilité, qui sont les trois données principales de la conscience sur la personnalité. — La perception nous révèle une sorte de regard unique qui englobe dans son champ de vision tous les modes de la pensée, qu'ils procèdent du dedans ou de ce que nous appelons le dehors, qu'ils se rapportent au présent ou au passé. Elle est l'acte d'une individualité concrète et vivante, le développement d'une énergie toujours en travail qui pense, aime, veut, jouit, souffre. Comme l'unité de son action démontre son indivisibilité, le souvenir prouve sa permanence. Les altérations de la personnalité, les consciences successives ou simultanées du somnambulisme, de l'hypnose, de la folie, accusent la distinction entre le « moi phénomène » qui apparaît à la conscience et le « moi réel » qui perçoit le premier, le produit en un certain sens, le supporte en quelque manière et le dépasse. L'auteur demande aux expériences et aux observations de nouvelles lumières qui, loin de faire évanouir la notion de personnalité, l'éclairent, en délimitent les contours, en élargissent le concept. — L'étude de la réflexion confirme cette doctrine. Car elle n'est pas le sentiment de la difficulté qu'éprouve un état de conscience à suivre l'appel d'un autre état de conscience, comme l'a dit H. Spencer ; ni la résistance qu'éprouve l'esprit qui se heurte à un phénomène nouveau, ainsi que la définit M. Paulhan ; ou enfin l'attention exclusive de l'esprit sur certaines parties de l'idée concrète, ainsi que l'avait prétendu Stuart Mill. Son caractère original c'est d'être une activité consciente qui va des objets au sujet qui les perçoit, se révèle à soi-même, se possède et intervient, dans une certaine mesure, parmi ses représentations pour les diriger, les évoquer, les écarter, les grouper ou les disjoindre, dominer enfin les données de l'expérience et les organiser en une

synthèse qui est la science et fournit à chacun de nous son idéal moral. Par elle, la pensée se saisit dans la pensée, l'abstrait se dégage du concret, les phénomènes se distinguent de la substance qu'ils révèlent et le monde des intelligibles avec l'enchaînement des principes et des causes se construit au-delà et au-dessus du sensible. Or, on a prétendu que la réflexion est un résultat du progrès organique, qu'elle commence dans l'instinct, qu'elle apparaît dans le langage des bêtes. Interrogeant la biologie, la psychologie comparée et la linguistique, le savant professeur ne trouve dans aucune de leurs réponses une preuve ni une induction « qui soit de nature à incliner un esprit indépendant » du côté du transformisme ainsi entendu. Car celui-ci affirme que la raison est l'étape dernière et l'achèvement de la vie sensible, il méconnaît les caractères contradictoires de la sensation et de l'idée ; s'il suppose une faculté de réflexion existant virtuellement dans l'animal ou produite par un acte créateur, il énonce une hypothèse inutile, invraisemblable et qui laisse subsister, en tout état de cause, une faculté nouvelle, d'un autre ordre que la sensibilité. La grandeur de l'homme « date du jour où l'infini s'est levé comme un astre à l'horizon de mon âme, et a déterminé dans mon cœur cette noble et profonde inquiétude qui est le principe invisible de tout progrès véritable » (p. 282). — L'homme se croit responsable ; sa responsabilité implique sa liberté. Elle se révèle dans le mérite et le démérite, la récompense et la peine, la joie du bien et le remords, « tristesse de l'ordre librement violé » (p. 393). L'analyse de M. Piat suit avec patience et délimite avec finesse les détours de cette question complexe. La responsabilité n'est pas une illusion, car, s'il en était ainsi, le témoignage de la conscience qui l'affirme mettrait en conflit la science et la morale ; or, le bien ne peut être contradictoire au vrai. Des recherches intéressantes ont pu faire découvrir des motifs d'irresponsabilité inconnus ou contestés autrefois : abus progressif de la liberté, dégénérescence physique, influence des théories sceptiques, action d'une presse licencieuse, empreinte héréditaire ; mais la connaissance plus exacte des conditions de responsabilité ne sont pas un argument contre son existence. S'il y a une antinomie apparente entre la conscience qui affirme la responsabilité et la raison qui semble la nier, c'est qu'on a le tort de ne voir dans la liberté qu'une simple faculté de choisir tandis qu'on ne tient pas compte de ses rapports avec le bien qui est son idéal et son centre d'attraction : elle est un libre amour. Il faut lire, dans l'ouvrage même, ces considérations très profondes et très élevées. M. l'abbé Piat a raison de protester contre l'emploi exclusif de l'observation extérieure en psychologie. On ne pourra jamais connaître par cette méthode que ses formes et ses conditions, mais non la réalité qui se cache derrière les phénomènes de l'ordre physique. C'est en partant des données de la conscience que

l'auteur de *la Personne humaine* a pu écrire son beau livre qui est d'un penseur et d'un écrivain. Il me permettra pourtant une réserve : il pense que les données de la conscience « ne conduisent peut-être pas jusqu'à la substantialité de la personne » (p. 65). C'est à la théologie naturelle et à la foi qu'il faudrait demander la vraie solution du problème. Ne peut-on démontrer, par des arguments métaphysiques sans doute, mais purement psychologiques, qu'un sujet indivisible et permanent doué d'intelligence et de liberté est une substance ? Et, si l'on ne va pas jusque là, l'argumentation contre le phénoménisme est-elle complète ou même absolument décisive ?

4. — Doit-on dire encore avec Stuart Mill que l'éthologie est à créer ? Elle a inspiré de très nombreux travaux depuis vingt ans. La thèse de doctorat soutenue en Sorbonne, il y a quelques mois à peine, est l'un des plus importants ; son auteur, M. Lucien Malapert, se propose de déterminer *les Éléments du caractère*, de formuler les lois selon lesquelles ces éléments se combinent, de décrire l'évolution que le caractère subit et d'étudier l'influence de la volonté sur sa formation. A l'encontre de plusieurs de ses devanciers, il n'insiste pas sur les tempéraments : on sait que, pour M. Fouillée, ils sont la base physiologique des caractères, mais la classification de ceux-ci ne doit pas reposer sur celle des tempéraments puisqu'on ne définit les tempéraments qu'en termes psychologiques. M. Malapert commence donc par l'observation : comment les hommes sentent, pensent, agissent, c'est ce qu'il faut rechercher avant tout pour connaître la constitution psychique intellectuelle, ce que Kant appelait le tempérament de l'âme. On devra d'abord démêler les tendances qui sont égoïstes, altruistes et idéales. Les premières comprennent les tendances inférieures qui sont organiques, sensuelles, et les supérieures : orgueil et ambition. Les tendances altruistes sont individuelles, familiales ou sociales ; les tendances idéales sont esthétiques, scientifiques et religieuses. Elles affectent très diversement la sensibilité alors qu'on se trouve en présence des apathiques, des sensitifs, des émotifs et des passionnés. Les modes de l'intelligence peuvent être aussi tranchés : ils distinguent profondément les analystes aptes à comprendre, les critiques enclins à juger, les réfléchis qui sont droits et pratiques, les spéculatifs aux vues larges et hautes : philosophes et savants. Est-il question d'agir, certains sont lents ou empêchés par une émotion excessive ou une réflexion obstinée, ce sont les inactifs ; d'autres se montrent calmes et persévérants ou expansifs et hardis, ce sont les actifs ; les troisièmes sont mobiles ou capricieux, violents ou impulsifs, ce sont les réagissants. La volonté influe sur ces dispositions de l'âme ; elle a peu de prise sur les amorphes, dépourvus de ressort et d'initiative, sur les routiniers esclaves de l'habitude, enfin sur les instables qui n'obéissent qu'à leur humeur changeante. D'autres se

montrent faibles, irrésolus, agités ; enfin quelques-uns, dominant la masse, sont des hommes d'action, maîtres d'eux-mêmes. Les relations entre ces diverses modalités psychiques, les connexions qui s'établissent naturellement entre elles, les exclusions qui les rendent parfois incompatibles, présentent des caractères de constance qui permettent de les appeler des lois. Elles nous ont paru peu précises et, sans doute, prématurées. Le nombre trop restreint et la nature assez vague des faits constatés ne permettent guère autre chose que des approximations et des vraisemblances. On peut cependant essayer une classification : Les Apathiques, — les Affectifs, — les Intellectuels, — les Actifs, — les Tempérés, — les Volontaires. Ces genres composent des espèces et des variétés : Fontenelle est un apathique intelligent, Philippe II un apathique-actif, Diderot est un sensitif, Amiel un émotif-mélancolique, J.-J. Rousseau un émotif-impulsif, Luther un passionné. Parmi les intellectuels nous trouvons des dilettanti (E. Renan), des passionnés (Dante), des spéculatifs (Kant ou Spinoza). Les actifs peuvent être agités, comme Beaumarchais, ou entreprenants, comme F. Cortez. Les tempérés peuvent rester amorphes ou devenir des équilibrés supérieurs : tels Raphaël ou Buffon. Enfin les volontaires sont des pondérés comme J. de Maistre ou des hommes d'action comme Guizot. Mais le caractère est à la fois natif et acquis, effet de l'hérédité et création de la volonté. M. Malapert a parfaitement raison en affirmant que nous pouvons modifier notre tempérament, notre vie affective, notre humeur, surtout notre intelligence qui peut s'enrichir, se développer, et notre volonté qui devient ainsi créatrice d'elle-même. Tout cela est raisonnable, clairement exprimé, intéressant à lire. De remarquables portraits joignent l'exemple à la théorie. Certainement, ces pages sont une contribution importante à l'étude des caractères, mais les critiques bien fondées que l'auteur adresse aux physiologistes, dont les théories devancent parfois l'observation, peuvent lui être adressées. Il y aura toujours, en ces matières, « un fond inconnu » non pas seulement biologique mais psychologique, parce que l'homme est libre et que son caractère, s'il est en grande partie un reflet de son tempérament, est aussi, surtout chez les meilleurs représentants de notre race, un produit de la volonté.

5. — *La Timidité* est-elle un caractère distinct ? C'est un trouble des fonctions psychiques, nous dit M. Dugas : gaucherie lorsqu'il dérange la coordination des mouvements, stupidité quand il paralyse l'intelligence ou disperse l'attention, stupeur s'il affecte la sensibilité. Avoir conscience de ce trouble, c'est être timide. En cet état on se croit incapable d'inspirer la sympathie. Il est sans doute fondé sur un désordre organique et renferme un élément moteur : à l'état brut et spontané le timide est un impressionnable, mais la réflexion complique et peut aggraver cette maladie. Elle devient alors systématique, produit

le type romanesque épris d'idéal et d'absolu, fait de contrastes entre le besoin d'expansion, de sociabilité et la difficulté à exprimer, à communiquer les sentiments éprouvés. Sincère envers lui-même, le timide peut manquer de franchise vis-à-vis des autres et présenter des formes très variables et même opposées. La timidité des intellectuels « mal habiles à la vie pratique... désarmés devant les soucis matériels, que l'action désoriente et pour qui le moindre ennui physique devient un malheur véritable, » (P. Bourget) n'empêche pas la liberté, la hardiesse et même la témérité de leurs spéculations ; elle est très différente de la timidité des hommes d'action dont la volonté est explosive, qui ne savent ralentir leur élan et ne savent pas se mettre en harmonie avec leur milieu : leurs actes ne les font guère connaître et ils en appellent avec raison de leur conduite à leurs intentions. Enfin la timidité du cœur est de nature très spéciale : c'est avoir foi à ses sentiments mais éprouver de la répugnance à s'y livrer, surtout à les traduire et à les révéler, soit parce qu'ils sont trop faibles pour entraîner ceux qui les éprouvent à les traduire, soit, plus fréquemment, parce qu'ils sont trop profonds et trop intimes pour n'être pas altérés par leur expression. Il est bon d'avoir quelques germes de timidité ; mais elle peut être un obstacle et une souffrance. Il faut en combattre les excès par le commerce des hommes et la raison, mais elle est un principe de respect, de perfectionnement : elle préserve de la sotte fatuité, de l'effronterie et du cynisme. L'éducation est efficace pour guérir et encourager les timides : il est bon qu'elle leur laisse la réserve et la modestie. — Tel est à peu près le résumé de ce petit livre agréable, délicatement écrit, plus littéraire peut-être que philosophique, faisant sa part à l'anecdote et qu'on serait tenté parfois de contredire ; mais l'auteur ne donne pas ses observations pour des axiomes scientifiques : il ne faut pas demander la rigueur d'une sévère logique à un sujet qui ne la comporte guère et à un ouvrage qui n'y prétend pas.

6. — Est-ce un traité de psychologie que M. Sully a voulu écrire ? Non, sans doute et le titre : *Études sur l'enfance*, qu'il a choisi, convient à ce recueil d'observations. Cependant, l'auteur les coordonne et les interprète en psychologue pénétré du « charme subtil et profond de l'enfance. » Il examine successivement l'enfant au point de vue intellectuel, sensible, moral, esthétique. L'imagination très vive, durant les premières années, conduit à tout animer et personnifier, entraîne à de singulières manifestations de sympathie, engendre des illusions dont on se détache peu à peu, mais qui ornent des couleurs les plus gaies et les plus brillantes cet exercice charmant de l'activité appelé le jeu où l'enfant trouve la possibilité de donner une forme visible à son caprice du moment. Il réalise ainsi son penchant à mettre en action une idée sous forme concrète et y déploie une invention féconde qui nous

étonne. Parfois il donne vie à des images et les suppose existantes dans le monde invisible. Cependant, cette richesse d'imagination se concilie très bien avec une faculté d'observation très positive. C'est vers la fin de la troisième année qu'il se met à questionner avec confiance et persistance. M. Sully cherche comment se forment les idées sur la nature, la mort, les autres créatures vivantes et la personnalité, les êtres invisibles et Dieu. Le chapitre consacré aux idées théologiques de l'enfant laisse trop voir les préjugés de l'auteur. « Ici, dit-il. nous voyons clairement la supériorité de l'esprit de l'enfant sur celui de l'adulte ; il ne peut accepter des idées contradictoires et les discute l'une par l'autre. » Ce qui est « contradictoire » pour M. Sully c'est que Dieu soit présent partout (p. 182) et qu'il ait le ciel pour demeure ! Les antinomies qu'il croit découvrir entre les attributs de Dieu prouvent qu'on peut être un psychologue délié et subtil et manquer absolument d'esprit métaphysique. Le chapitre IV, *le Petit Linguiste,* est fort ingénieux : comment l'homme acquiert-il cette faculté de s'exprimer par les signes du langage ? D'abord par des essais informes qui deviennent plus tard un ensemble d'articulations nettes et significatives. C'est en partie par esprit d'imitation qu'on apprend à parler : non sans des altérations, des omissions, des substitutions, des répétitions de syllabes où les assonances et les consonances jouent un rôle décisif. La logique impose ensuite ses lois pour la différenciation, la généralisation, la construction des phrases. — « La peur, a dit George Sand, est,je crois,la plus grande souffrance morale des enfants. » Nous voudrions pouvoir donner une idée des pages très judicieuses où l'auteur analyse les diverses causes de frayeur enfantine : émoi causé par les sons,crainte des choses visibles, peur des animaux,terreurs dans l'obscurité. Les exemples qu'il prodigue à l'appui de ses théories sont curieusement choisis. — Le livre VI : *Éléments de moralité,* complété par le livre VII : *Soumission à l'autorité,* renferme de bonnes règles d'éducation, mais est gâté par des tendances évolutionnistes qui mêlent à de sages conseils d'aventureuses et dangereuses hypothèses. Il fallait bien s'attendre que l'auteur nierait la faute originelle et les effets qu'elle produit en nous. Il se prive ainsi du moyen d'explication le plus efficace et le seul vrai des tendances si opposées et des luttes si instructives et émouvantes dont une âme d'enfant est le théâtre. Nous préférons de beaucoup les deux dernières études : *L'Enfant artiste,* — *Le Jeune Dessinateur* qui sont des enquêtes bien conduites sur l'esthétique pendant les premières années de la vie. En somme, il y a dans ce gros volume un trésor de faits patiemment recueillis, instructifs et attrayants, des théories presque toujours ingénieuses, parfois contestables et des préjugés anti-religieux franchement détestables.

7. — Nous avions déjà la psychologie expérimentale, physiologique,

comparée, normale, pathologique, sociale et quelques autres; on y a ajouté la psychologie collective. M. Sighele, en Italie, MM. Tarde et Le Bon chez nous, ont écrit la psychologie des foules. Le premier publie aujourd'hui la *Psychologie des sectes*. La secte est une foule homogène où des individus différents par l'éducation, la profession, le milieu, sont réunis par un idéal commun, une foi religieuse, scientifique ou politique. Elle diffère de la caste qui groupe des individus unis par leur naissance, leur éducation, leurs goûts et leurs habitudes, et de la classe dont le lien psychologique est la communauté des intérêts. Ce qu'est la foule dans l'espace, statiquement, la secte l'est dans le temps, dynamiquement. M. Scipion Sighele étudie la criminalité dans la secte sous les deux formes atavique et évolutive : la première est propre aux sociétés barbares ; elle se traduit par l'homicide, le vol, le viol ; la deuxième accompagne l'état de civilisation, elle a substitué le dol et l'astuce à la force et à la violence. Elles représentent la criminalité du passé et celle de l'avenir. La secte suppose un meneur hypnotisé par une idée fixe, intolérant, décidé, actif. L'obéissance y est aveugle ; elle exclut la rébellion et la discussion. Sa morale n'est pas celle de l'individu : elle est déterminée par la loi de conservation des groupes sociaux qui exigent pour vivre deux séries d'actions : l'une de coopération à l'intérieur, l'autre de défense à l'extérieur. La morale privée devient solidarité familiale, esprit de parti, régionalisme, patriotisme. Le sectaire et l'homme politique ne peuvent être vraiment moraux, car ce qui est honnête n'est pas habile. Dans le milieu politique, la fin justifie les moyens nécessaires au but. Mais il y a une fonction sociale du crime qui, sectaire ou patriotique, a toujours été un levier fort puissant du progrès humain. L'immoralité permet à l'homme d'État de déployer son génie et de franchir les obstacles qui arrêtent les timides et les honnêtes. — Il est vrai que M. Sighele voit là un mal souvent nécessaire pour produire le bien. Comment l'auteur s'y prendrait-il pour démontrer que l'immoralité sociale est un mal puisque il y a plusieurs morales et qu'il se glorifie d'être positiviste (p. II) ? Je voudrais bien savoir d'où viendrait à la loi le caractère absolu qui peut seul l'imposer à la liberté ? — Le professeur de l'Université de Pise termine son livre par un appendice contre le parlementarisme. « La Chambre n'est en somme, au point de vue psychologique, qu'une femme, et souvent même une femme hystérique » (p. 213). J'espère qu'il s'agit de la Chambre italienne !

Métaphysique. — 8 et 9. — M. Gaston Milhaud vient de publier une deuxième édition revue de son *Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique*. Cette thèse fut remarquée à bon droit, et par le talent qu'elle révélait, et par la doctrine qu'elle professait. Prétendre que la contradiction logique n'autorise aucune affirmation en dehors des faits directement

observés, c'est-à-dire qu'il garde sa valeur pour ce qui est « donné » dans les éléments de la pensée, mais qu'il ne fournit la solution définitive d'aucun problème, qu'il est inefficace pour déterminer l'accord de notre connaissance avec son objet, c'est une thèse qui n'étonne plus après Kant, le néo-criticisme et l'idéalisme dont la philosophie contemporaine est universellement et profondément imprégnée. Mais ce qui est caractéristique, c'est de vouloir confirmer la thèse par l'appel au témoignage des mathématiques. L'auteur, d'une compétence exceptionnelle en ces difficiles questions, prétend que l'évidence des axiomes ne vient pas du caractère contradictoire de leurs négatives. Il passe en revue les concepts de nombre arithmétique, de quantité algébrique, de fonction, de continuité, de limite, pour appuyer sa proposition. Cette analyse l'amène à définir le rôle des mathématiques dans la science générale, et il conclut à leur impossibilité de porter sur les phénomènes non observés une affirmation certaine à l'abri du principe de contradiction. Quelle est donc la fonction de la mathématique? Elle n'est qu'un langage créé par l'esprit, pour l'esprit, et doit renoncer à toute prétention objective. A la lumière de ces principes, M. Milhaud aborde quelques problèmes dont la solution lui pourrait être opposée : les déterministes invoquent les lois de la mécanique pour nier la production de l'acte libre. Mais que peuvent-ils, sinon mettre en évidence une certaine quantité constante dans une succession de faits? Parce que la loi implique l'uniformité, la détermination, est-on fondé à soutenir que toute chose dans la nature, en particulier toute manifestation de la vie morale correspond à un phénomène de mouvement déterminé? C'est précisément supposer ce qui est en question et tirer des prémisses posées par la science, une conclusion qu'elles n'autorisent pas, et qui procède d'une simple opinion *a priori*. Les spéculations des néo-géomètres montrent bien que la géométrie non euclidienne, quelque forme qu'elle affecte, ne favorise pas plus l'idéalisme que l'empirisme. Enfin les antinomies à propos du commencement du monde, de la divisibilité de la matière, des limites de l'espace, que M. Renouvier se flatte de résoudre, subsistent malgré son argumentation, car elle suppose une application illégitime de définitions subjectives au passé, à l'univers, à la matière. L'antithèse entre la succession finie ou infinie, le monde limité ou illimité, la matière continue ou discontinue ne peut se résoudre au nom du principe de contradiction ; ces indications restent relatives à nous et non aux choses. La mathématique n'est démonstrative que si elle a pour objets des éléments dépourvus de toute qualité sensible, si elle se borne à de pures conceptions de l'esprit. Dans le domaine du réel, l'intelligence doit renoncer à toute certitude logique. Qu'on ne craigne pas les conséquences de ce système pour la morale ou la science. La première est au-dessus de toute tentative d'explication logique et pourvu qu'on

la ramène au sentiment inébranlable du devoir qui s'impose à la nature par sa nécessité, elle est inattaquable. Quant à la seconde, elle demeure possible, grande et féconde si elle ne s'obstine pas à poursuivre cette certitude qui est une chimère.

— C'est de la science qu'il est question dans les études complémentaires réunies sous ce titre : *Le Rationnel*. Dans l'introduction, l'auteur insiste sur l'activité, la spontanéité de l'intelligence et la marque qu'elle imprime sur les objets de sa connaissance. Il faut reconnaître à la pensée quelque degré de contingence et d'indétermination ; en effet, les axiomes, les postulats, les définitions que le savant nous offre auraient pu être remplacés par d'autres : il les a construits, et il y a en eux quelque chose qui ne peut jamais recevoir du dehors la consécration de sa nécessité. La leçon d'ouverture du cours professé à l'Université de Montpellier a pour but de démontrer que le nombre des voies par lesquelles peut procéder la pensée théorique pour exprimer en son langage les phénomènes observés est variable à l'infini. Elle est intitulée : *Mathématique et philosophie* et accompagnée de fragments très intéressants sur « une condition du progrès scientifique, » qui est en raison directe du désintéressement avec lequel la science est cultivée ; *le Raisonnement géométrique et le syllogisme :* M. Milhaud reconnaît avec Aristote que les raisonnements géométriques sont composés de syllogismes, mais en nous prévenant que nous devons renoncer à les justifier logiquement. Il suffit de les envisager comme la forme type, la forme élémentaire la plus simple du mouvement de la pensée qui veut comprendre : il insiste sur leur caractère dynamique, car ils nous rapprochent d'une identité vivante, de la pensée qui marche et sent le besoin de rester fidèle avec elle-même en « voulant » indéfiniment ce qu'elle a une fois voulu. Signalons des considérations suggestives sur *la Géométrie grecque, la Notion de limite en mathématiques, la Pensée pure et l'intuition,* et surtout *la Science rationnelle.* On entend par ce mot une certaine tentative d'explication des choses. Afin de prouver le caractère relatif de cette explication, l'auteur insiste sur les hypothèses, les constructions, les théories qui séparent le savant de la « chose » observée et la défigurent. Il fait un choix parmi les éléments et les circonstances des phénomènes ; il leur applique des définitions subjectives, des concepts qu'il a créés, du moins en partie. De telle sorte que plus la science est rigoureuse en ses constructions, ses déductions et ses conclusions, plus elle est cohérente et harmonieuse en ses hypothèses, plus elle s'éloigne du réel. Qu'on se rappelle l'ouvrage de M. Boutroux sur la contingence des lois de la nature et les idées de M. Duhem sur le caractère symbolique des connaissances expérimentales, on verra tout ce que leur doit M. Milhaud, mais aussi comment il les complète et les dépasse. Sans vouloir discuter ses affir-

mations, bornons-nous à quelques remarques : 1° Le principe de contradiction n'est pas le criterium de la certitude. Ce criterium n'est et ne peut être que l'évidence. Mais l'évidence elle-même provient des sources qui nous fournissent les moyens de connaître la vérité : expérience interne ou externe, témoignage, raison. Seulement, il est la base de la certitude, le « principe » essentiel sans lequel l'esprit ne peut rien affirmer, pourvu qu'on le joigne avec le « fait » de l'existence propre et la « condition » indispensable de la connaissance qui est l'aptitude de l'esprit à atteindre la vérité. Cet ensemble est suffisant mais indispensable pour distinguer et unir l'intelligence et l'intelligible. — 2° L'activité de l'esprit est indéniable ; mais elle n'est jamais indépendante de son objet, et c'est sur les données sensibles qu'elle opère par abstraction et généralisation pour construire la science rationnelle qui est ainsi, en un sens très vrai, un produit de l'esprit, mais aussi une connaissance des choses qu'il s'est assimilées en vertu des lois qui lui sont propres. — 3° La multiplicité des traductions d'un texte, le choix que l'on peut faire de telle ou telle langue pour rendre les idées qu'il contient, suppose d'abord l'existence du texte et exprime, au moins en partie, le sens réel qu'il possède. Ainsi diverses hypothèses scientifiques, diverses mesures des phénomènes sont « voulues » sans doute, mais la valeur des conventions, des suppositions, des constructions n'est pas indépendante des phénomènes observés, la liberté de conception du savant est restreinte, dominée par les faits, et les variations ou les progrès des lois scientifiques vraiment dignes de ce nom sont une connaissance plus complète, plus compréhensive de la réalité : elles remplacent par une traduction fidèle et précise les vagues conjectures et les hypothèses invérifiées. Ces dissentiments n'empêchent pas de reconnaître les rares qualités de M. Milhaud, la profondeur et la subtilité de sa pensée ; tandis que la plupart des philosophes de son école enveloppent la doctrine dans une inaccessible et insupportable obscurité, il a cru et il a montré qu'en parlant une langue vraiment philosophique on peut rester parfaitement clair et toujours intéressant.

10 et 11. — J'aimerais à décerner le même éloge à M. Strada. « C'est si stupéfiant de clarté et de simplicité, a dit un de nos critiques, que d'abord on ne comprendra pas. » J'en suis resté à la stupeur. Cependant je dois rendre hommage à l'effort persévérant, au labeur acharné que révèle cette œuvre : science, exégèse, science sociale, histoire, épopée humaine... une trentaine de volumes parus. Un des ouvrages les plus importants, sans doute, est l'*Ultimum organum* dont la première édition date de 1865. Il s'ouvre par un *proœmium*, cent quarante pages compactes de considérations générales sur la Méthode ; son influence : elle est la cause des civilisations ; religions et philosophies, climats et races, organisations sociales doi-

vent lui céder à cet égard. « Elle est le principe humain qui met chaque développement en cohésion et en unité nécessaire » (p. 37). Elle a engendré l'histoire, car « la cause des changements dans les religions, les institutions, les philosophies, c'est l'esprit en recherche de méthode. » Il faut trouver la marche nécessaire de l'esprit pour arriver à la vérité ; c'est l'*organum*. Jusqu'à présent, nous n'avons possédé que de faux *organums* : la force, la lettre, le syllogisme, la foi, l'expérience, l'évidence. Quel sera le vrai ? La recherche se poursuit en huit livres : I. De l'Être. II. De l'Esprit. III. Leurs rapports. IV. Des instruments méthodiques. V. Rapport de l'élément à la certitude. VI. Procédé général méthodique. VII. Notion de la méthode. VIII. Criterium de la certitude. Les nombreuses questions soulevées et agitées en ces huit livres sont suivies d'un postlogium et d'une post-face. Les dernières pages sont un défi à tous les philosophes qui ont médité avant l'auteur : « Je vous ai tous attaqués. Aucun de vous ne me soutiendra. Est-ce vous qui parlez, théocrates ? je vous combats. Est-ce vous, physiciens ? je vous combats. Est-ce vous, évidentistes ? je vous combats. »

— « Le fait est le criterium. » L'École fondée par M. Strada est « l'École de l'être et du fait base, médiateur et criterium de la connaissance, l'École de la réalité universelle de l'être, l'École du Dieu-méthode avec le fait criterium incessant... » Je ne suis pas étonné qu'on ait écrit : « Quand les brouillards du présent auront cessé de voiler Strada aux yeux des hommes, il apparaîtra au lointain le géant de la pensée humaine. » Ces paroles sont extraites de la préface de la *Religion de la science et de l'esprit pur* (IIe volume, p. XII). C'est un livre de métaphysique où il est traité de Dieu et de l'univers, de l'âme, de la loi de l'immortalité, de la Mission et sa conséquence nécessaire : la transformation des sociétés de foi en sociétés de science ; de la pratique de la religion, de la science et de l'esprit pur. Qu'est-ce que la Mission ? C'est Dieu qui la donne au savant seul. Elle ne vient pas d'une révélation, d'une pensée personnelle, mais de la méthode impersonnelle. Celle-ci consiste à observer les faits matériels, à les connaître par le raisonnement appelé expérience, à connaître les faits numériques par le moyen du raisonnement appelé calcul, à connaître les faits antinomiques ou métaphysiques par le moyen du raisonnement appelé syllogisme. Quand les trois ordres de faits sont d'accord, on arrive aux faits indestructibles qui prennent valeur d'axiomes. Ce qu'il y a de vrai en cette construction ou plutôt en cet entassement de matériaux empruntés à tous les systèmes est terriblement banal. Ce qui appartient en propre à l'auteur c'est la manie des déclarations solennelles, la répétition fastidieuse des mêmes formules, la création d'un conseil supérieur de l'éducation « qui aura pour fonctions de veiller à ce que

les instituteurs primaires enseignent le catéchisme méthodique ; à ce que les instituteurs secondaires enseignent la méthode générale ; à ce que les instituteurs supérieurs enseignent la méthode développée de l'*Ultimum organum* » (p. 413). Ajoutons-y, si vous le voulez, la constitution d'un culte avec des fêtes mensuelles qui rappellent les cérémonies positivistes d'A. Comte. La religion de la Science sera la transformation de la théocratie « en théonomie, en théolégie et théorégie » *(sic)* indiquant le gouvernement, l'inspiration, la direction par les lois divines de la science. Malheureusement, ces plaisanteries, amusantes si elles n'étaient trop prolongées, sont mêlées à des blasphèmes : Jésus est accusé d'impiété par le fondateur de la religion scientifique. Ce « penseur » abstrus et abscons (je parle sa langue), voit sans doute un rival dans le divin fondateur du christianisme, car, dit-il : « Je suis l'axe de l'avenir comme Descartes l'a été des trois derniers siècles. » (p. 570) (!) Jésus est vengé.

12. — Le livre de M. Arréat : *Les Croyances de demain*, s'ouvre par une introduction sur *le Parlement des religions* tenu à Chicago en 1893 ; elle est fort instructive et dissipera, j'espère, les illusions de ceux qui en célébraient les bienfaits. S'il a paru présenter quelques avantages à de bons esprits, il fut entièrement dangereux par l'assimilation qu'il suggère, s'il ne l'établit, entre la vraie Religion et les innombrables erreurs qui ont usurpé ce nom pour le malheur de l'humanité. Pour M. Arréat, les religions sont un produit psychologique, l'explication de l'univers et de la vie essayée par une race, à un moment déterminé de l'évolution historique, et, par conséquent, un fait purement naturel. L'hypothèse d'une révélation surnaturelle, loin d'être admise, n'est même pas discutée et la solution du problème est nécessairement fausse puisque les seules données qui permettraient de le résoudre sont volontairement exclues. Rien de moins scientifique que cette méthode. L'auteur divise son étude en deux parties : les certitudes et les conjectures. Il est certain, pour lui, qu'il y a dans l'ordre fatal du monde une sorte de justice mécanique dépassée par les religions qui affirment l'idée d'une justice morale. Celle-ci implique, sans doute, la soumission aux lois universelles mais doit corriger l'action et la réaction physique à laquelle elles se ramènent par une justice qu'il appartient à l'homme de créer, à laquelle il tend comme à un idéal d'après lequel se gouvernent la pensée et la conduite, la vie individuelle et sociale. C'est la croyance au bien, l'émotion qui l'accompagne, l'effort dont elle est le principe qui constituent les éléments essentiels et universels de la Religion. — Les « conjectures » sont les diverses opinions des philosophes sur le Cosmos, l'âme et Dieu. M. Lucien Arréat énumère les récentes définitions, de plus en plus raffinées, essayées par nos contemporains. Nous ne possédons ici ni certitude, ni clarté : il faut concilier avec les

progrès scientifiques les spéculations plus ou moins aventureuses de la métaphysique. « Le divin... ne signifie plus que les principes ou lois de toute existence ; il est l'expression symbolique des phénomènes de l'univers, tel que le génie humain en construit la synthèse avec ce qu'il sait ou pourra savoir encore » (p. 136). On voit que la religion se conciliera très bien avec l'athéisme puisqu'il suffit, pour en conserver l'idée, d'admettre et d'affirmer notre dépendance à l'égard de la nature. Dans le chapitre « Religion et Science » l'auteur s'efforce de montrer l'incompatibilité entre les doctrines religieuses et la science. Rien n'est plus gratuit, impertinent et insupportable que cette affirmation : la répéter à satiété n'est pas l'établir, et rien, absolument rien, ne l'autorise. Dans leur domaine, les sciences restent incontestées et souveraines, mais lorsqu'on croit à la vérité, il est évident *a priori* qu'elle ne saurait être contradictoire et, d'autre part, l'examen le plus désintéressé et le plus attentif confirme l'accord et révèle l'harmonie de la croyance et de la science. Si la question : « Qu'est-ce que la Vérité ? » demeure sans réponse, la question : « Qu'est-ce que la Justice ? » est parfaitement insoluble : car la seconde dépend nécessairement de la première. Sans un Dieu personnel, la religion est un rêve chimérique et malsain ; le talent de M. Arréat ne réussit qu'à mettre en pleine lumière combien sont vaines, inefficaces et malfaisantes les « croyances de demain. »

13. — M. Cyrille Blondeau divise son livre en trois parties : *Du Principe de la raison ; De la Recherche de la vérité ; Les Choses et l'univers*. Elles sont précédées d'une préface interminable, et plus obscure que longue. Ce volume traite *de omni re scibili ;* les titres des chapitres sont pleins de promesses et le sujet de l'ouvrage est très intéressant : *L'Absolu et sa loi constitutive*. J'aurais bien voulu comprendre ; j'ai loyalement essayé, je n'ai pas pu et je le regrette. Voici quelques affirmations prises au hasard : « Parce qu'il est en dehors des choses et qu'il se reste à lui-même, l'esprit se croit libre : il n'est qu'indifférent, il n'est qu'une pure abstraction, il n'est qu'erreur... » (p. 71). « Le problème de l'infini consiste à chercher ce qui peut comprendre en soi-même, ce qui peut absorber dans sa constitution la matière et l'énergie » (p. 271). — Parfois, cependant, j'ai compris : « L'univers est réellement l'être incommensurable qui n'a ni principe, ni fin, l'être éternel et infini. » Ceci est plus clair mais absolument inadmissible ; enfin « Il y a une impossibilité à penser l'être.... Il y a une contradiction entre l'être et la pensée » (p. 307). L'objet de la pensée est donc le néant ? Il fallait le dire dès la première page : mais alors à quoi bon lire ce volume et pourquoi l'avoir écrit ?

14. — C'est un sujet identique traité par M. Blanc de Saint-Bonnet dans son livre l'*Amour et la chûte*, ouvrage posthume de ce philosophe

chrétien. Lui aussi, parle de l'Absolu et de sa loi constitutive : « L'existence s'explique par la substance et par la cause ; la substance et la cause par l'Infini ; et l'Infini par l'Amour.... Dieu c'est la puissance de l'amour infini réalisé dans la sagesse. » Formules simples et larges dont les termes sont intelligibles et qui éveillent dans l'*esprit* de claires et grandes pensées. Le but de l'auteur est de raviver, dans les âmes, les deux notions essentielles du christianisme : l'Amour qui est la vie de Dieu,et la Chûte qui compromet la vie de l'homme : d'où deux parties sur l'Infini, mystère de l'Amour, et le Créé, mystère de la Chûte. Comment coexistent le Créateur et son œuvre, quels liens les unissent ; quelle est l'origine et la raison du mal ; de quelle merveilleuse manière Dieu l'emploie au bien, le répare, en laissant pourtant à l'homme comme une peine et une occasion de vertu les effets de la chûte primitive ; la négation théorique et pratique des vraies relations entre l'homme et Dieu,explication d'une erreur doctrinale, le Panthéisme,et d'une révolte sociale, la Révolution.... telles sont quelques-unes des questions abordées par M. Blanc de Saint-Bonnet. Parfois, la concision excessive ne laisse pas assez voir l'enchaînement des idées ; quelques expressions mystiques sont plus poétiques que précises,mais partout les sentiments sont élevés et délicats, la réflexion puissante, la pensée haute et profonde. Ces pages ne sont pas indignes de celui qui écrivit deux beaux livres sur l'Infaillibilité et la Douleur.

Morale. — 15. — M. Paul Moriaud cherche une base solide à la morale et un principe incontestable du droit. Tout d'abord, il se trouve en présence de la controverse entre la liberté et le déterminisme : l'antinomie lui paraît insoluble. L'illusion de la liberté est tenace, les arguments du déterminisme sont nombreux. Faut-il donc attendre pour vivre, pour agir moralement, que la controverse soit résolue ? M. Moriaud semble croire que la solution est inutile, et peut-être impossible. Pourquoi ne pas laisser là cette « serrure rouillée de la métaphysique ? » dit-il avec Bain. La distinction du bien et du mal ne dépend pas de la liberté et la réalisation pratique du bien existe par la tendance que nous avons à l'accomplir dès qu'il est conçu. L'idée du devoir est la cause de mon action mais elle n'implique nullement le pouvoir. Le mérite est en raison directe de l'effort exigé pour s'abstenir d'un acte mauvais ou pour accomplir un acte bon, sans qu'il dépende de l'agent de s'efforcer plus ou moins par un acte de liberté échappant à toute raison, mais parce que l'acte méritoire révèle la force morale de celui qui en est l'auteur. C'est en rattachant les effets moraux à des causes qui leur donnent leur vraie valeur qu'il est possible de déterminer en quoi consiste la responsabilité, de définir le droit qui naît avec la volonté de l'homme de vivre pacifiquement en société, de justifier la peine qu'il faut bien se garder de considérer comme une sanction morale : elle

apparaît comme un mal que sa nécessité seule légitime et qui n'est nécessaire que lorsqu'il peut écarter un mal plus grand. — Un seul mot pour répondre aux théories de *la Question de la liberté,* œuvre d'un vrai dialecticien pénétrant et souple : il ne s'agit pas d'expliquer des notions abstraites : bien et mal, mérite et démérite, responsabilité, droit et peine (dont les définitions telles que les présente M. Moriaud sont discutables), mais de les appliquer d'une manière concrète à la vie humaine, à l'action morale ; or, ainsi comprises, sans la liberté, elles demeurent inconcevables et contradictoires.

16. — M. Moriaud est jurisconsulte, M. Georges Fulliquet est théologien ; tous deux connaissent les théories de Kant et appartiennent sans doute à la religion du philosophe de Kœnigsberg. Il s'agit, pour le dernier, d'expliquer *l'Obligation morale.* Il ne faut pas laisser le scepticisme et la critique dissoudre cette notion qui est le devoir, la règle de la conduite et de la vie. L'auteur montre avec force la nécessité d'une certitude en cette matière, et, rencontrant sur son chemin la liberté, il ne la traite pas d'illusion et lui fait bon accueil : elle est nécessaire à la morale et le devoir ne se comprend pas sans elle. L'homme se sent donc obligé mais seulement envers lui. Il est constitué par deux forces : l'une consciente, le libre pouvoir, l'autre inconsciente, la force, qui régularise le libre pouvoir, l'obligation. Nous pouvons déterminer la direction et l'intensité de cette dernière force qui nous apparaît sainte et absolue, par conséquent divine. Si nous avons bien compris, l'obligation est immanente, mais elle est sous le contrôle, l'influence et la direction d'une puissance transcendante : Dieu. Elle est la réalité certaine, haute et durable qui constitue la dignité, la supériorité de l'homme et elle permet à l'homme de conquérir la certitude et de justifier le principe de causalité. « C'est sur cette base que peut se construire tout système qui aura une certitude complète, entière, définitive » (p. 446). En un mot, la morale permet seule de constituer la métaphysique ; nous croyons, au contraire, malgré l'analyse bien conduite, la droiture et les qualités intellectuelles de M. Fulliquet, que la métaphysique précède, fonde et assure la morale. L'étude historique des divers systèmes de morale est faite avec soin et digne d'attention.

17. — *Qu'est-ce que le progrès ?* M. Spencer répond : c'est l'évolution. Elle a pour principe deux lois ainsi formulées : 1° « Toute force active produit plus d'un changement, toute cause produit plus d'un effet. » — 2° « L'état d'homogénéité est un état d'équilibre instable. » Il établit, pour les démontrer, une analogie entre un organisme et une société, et il essaie de prouver que le progrès est le passage de l'homogène à l'hétérogène, du simple au complexe, du général au particulier, par une longue série de différenciations et de dénombrements. M. Mikhaïlowsky expose la doctrine du philosophe

anglais, l'examine de très près, et en montre les défauts et les lacunes. Il lui reproche en particulier l'emploi exclusif de la méthode objective et veut lui substituer le contrôle de la méthode subjective. Le principe qu'il lui oppose est celui-ci qui « embrasse tous les domaines de l'activité de l'homme, tous les côtés de sa vie » : La division du travail la plus complète et la plus variée entre les organes et, inversement, la division du travail la plus restreinte entre les hommes, c'est le Progrès. Tout ce qui diminue l'hétérogénéité de ses membres est moral, juste, raisonnable, utile. — Ce « principe » est pour nous radicalement insuffisant. La question du Progrès tient à des causes plus hautes, plus fécondes et d'ordre moral. De plus il est très propre à favoriser le socialisme : c'est pour cela sans doute qu'il agrée à M. Mikhaïlowsky et qu'il nous déplaît.

18. — C'est en français que M. Herckenrath a écrit le résultat de ses recherches sur des *Problèmes d'esthétique et de morale*. Il convient de louer d'abord sa connaissance de notre langue, ensuite l'intérêt des questions traitées, enfin l'originalité des points de vue et de certains développements. « Toute beauté consiste dans la mesure » (p. 66). Certes la mesure est un élément essentiel du beau ; est-il l'élément unique ? Je conserve des doutes. — « Si le mystère disparaissait tout à fait, il n'y aurait peut-être plus de sublime. » Qu'y a-t-il de mystérieux dans « la crête énorme d'une montagne » que l'auteur nous donne comme un des exemples du sublime ? D'où vient le plaisir que peut prendre un homme à la souffrance d'autrui, et comment celui qui en est affecté péniblement, qui pleure, peut-il aimer cette émotion ? C'est le « problème du tragique » et il a inspiré des pages très ingénieuses à M. Herckenrath. Enfin on peut discuter la définition du comique « la réunion soudaine de deux aspects qui paraissent incompatibles, » mais non sans être frappé des raisons sur lesquelles il l'appuie. — Nous aurons des réserves beaucoup plus graves à exprimer à propos du problème moral. Les conceptions de bien et de mal, de vice et de vertu, ont, d'après l'auteur, une origine utilitaire, et la conduite morale est celle qui a pour but le bonheur d'autrui. Constituer une morale sans Dieu, cela est très à la mode, et, nous dit-on, conforme à la philosophie moderne. C'est donc celle-ci qui a tort : rien ne saurait être plus nuisible, plus déraisonnable et plus vain.

Histoire de la philosophie. — 19. — Rien de ce que publie M. Boutroux ne peut laisser indifférent ceux qui aiment la philosophie et qui croient en elle. Sa pensée est toujours forte, personnelle et profonde. Il faut lire ses *Études d'histoire de la philosophie*, composées de plusieurs articles publiés en divers recueils. Les études sur Aristote et sur Kant ont paru dans la *Grande Encyclopédie* ; elles y furent très remarquées. C'est pour l'Académie des sciences morales

et politiques que furent écrits les mémoires sur Socrate et Jacob Boehme. L'article sur Descartes a été publié dans la *Revue de métaphysique et de morale*, la conférence sur la philosophie écossaise et la philosophie française prononcée à Édimbourg. Nous tenons à mentionner spécialement les pages sur l'histoire de la philosophie, par lesquelles débutent ces études. L'auteur veut déterminer son objet et sa méthode. Est-elle une chronologie des œuvres ou une biographie des hommes ; va-t-elle chercher les origines historiques et inconscientes d'un système, retracer l'évolution psychologique de chaque philosophe ? Non ; l'objet immédiat de l'histoire de la philosophie, ce sont les doctrines conçues par les philosophes. Il faut lire leurs œuvres pour les connaître exactement, essayer de pénétrer leurs pensées pour les comprendre, les expliquer et les interpréter autant que possible comme chaque philosophe lui-même, les exposer avec une scrupuleuse exactitude, en s'efforçant de parler la langue et d'employer les termes dont il s'est servi. Entasser des documents, même inédits, recueillir des anecdotes, piquantes parfois, deviner les altérations et les transformations qu'aurait pu subir un système placé dans un milieu historique différent de celui qui le vit éclore, tout cela peut être curieux, utile même ; ce n'est point l'essentiel. « C'est en cherchant dans le livre le moyen de ressusciter en soi les pensées de l'auteur qu'on peut espérer de les entendre » (p. 9). — Sans doute, on doit adopter cette conception de l'histoire de la philosophie, mais on n'est pleinement un historien des idées que si l'on joint à l'exposition des doctrines leur appréciation raisonnée. Avant tout, le philosophe est un homme : une doctrine n'est pas une construction dialectique stérile ; elle tend à exercer une influence sur la manière de penser, de vouloir et de vivre. C'est le devoir de celui qui nous la fait connaître de nous montrer en quoi elle est efficace ou impuissante pour nous conduire à la vérité, à la justice, au bonheur, salutaire ou nuisible pour l'humanité. Tâche parfois ardue, mais indispensable si l'historien de la philosophie est autre chose qu'un collectionneur de rêves et un « assembleur » de mots. Je regrette que M. Boutroux n'ait pas insisté davantage sur ce devoir imposé à tous ceux qui pensent.

20. — M. Pillon ne s'y est pas dérobé dans le petit volume qu'il a consacré à *la Philosophie de Charles Secrétan*. Il expose avec impartialité et pénétration les idées métaphysiques et morales de celui que l'on a pu nommer le philosophe de la liberté. On sait que l'auteur de *la Civilisation et la croyance* est un chrétien qui a voulu fonder toute sa doctrine sur la conscience morale. M. Pillon critique sa conception de la liberté sans rapport avec une nature mentale préexistante. En ce système, Dieu se définit : « Je suis ce que je veux, » et l'on ne voit pas

comment se concilierait cette définition avec le concept d'Être nécessaire qui est, en quelque manière, l'attribut fondamental de l'essence divine. Les intentions droites du philosophe de Lausanne ne l'ont pas préservé de l'influence du panthéisme et de l'évolutionnisme. Il sacrifie parfois Descartes à Fichte et Leibniz à Spencer. M. Pillon l'a bien vu et le démontre. Ce n'est pas à dire que nous puissions adhére á sa propre doctrine et spécialement à cette affirmation que « l'intelligence divine est soumise au temps » (p. 145). Si Dieu n'était pas l'Être éternel et infini, il ne serait pas. Je ne crois pas davantage que l'idée du devoir ne peut être expliquée ; si elle possédait ce caractère, je ne consentirais pas à m'y soumettre et je nierais hardiment qu'elle me puisse être imposée. — Enfin je regrette l'absence de tout détail biographique, non que je désire être amusé par quelque anecdote ou quelque épisode, mais parce que j'éprouve une légitime curiosité à connaître la vie de celui dont on m'expose si bien la doctrine et aussi parce que l'une n'est jamais sans influence sur l'autre.

21. — Figurez-vous, dans un hospice d'aliénés, un personnage désirant vous convaincre que les hommes doivent marcher sur la tête : supposez-le très intelligent, doué d'une imagination prodigieuse, remarquablement instruit, lettré, artiste ; il sera persuadé que les théories de la mécanique, les préceptes de l'hygiène, les lois elles-mêmes de la morale, démontrent son paradoxe et il sera si abondant, si varié, si suggestif, si coloré dans son langage que vous l'écouterez avec intérêt, et que vous le déclarerez extrêmement amusant. S'il lui arrivait de vous dire : « Rien n'est vrai, tout est permis.... » « Dieu, la Vérité, l'Impératif catégorique... ne sont que des fantômes de notre imagination » (p. 101), vous vous contenteriez de hausser les épaules en répétant : « Il est fou ! » c'est-à-dire : il est malheureux et irresponsable. Tel est ce pauvre Nietzsche qui a été frappé d'une attaque de paralysie en 1888, mais qui était certainement atteint de la terrible maladie avant cette époque. M. Lichtenberger va nous accuser sans doute de discréditer sa philosophie. Pour lui, il admire « son hymne passionné en l'honneur de la vie éternellement jeune et féconde » (p. 182), il se défend de prendre parti pour ou contre ses doctrines, car « rien, dit-il, n'est plus stérile, à ce qu'il semble, que de prétendre distinguer deux classes de génies, les génies « sains » et les génies « morbides » et cela parce que la démarcation entre les deux catégories me paraît absolument impossible à établir » (p. 84). Ce qui me paraît « absolument impossible » c'est de souscrire à une semblable appréciation, et je la déplore d'autant plus que *la Philosophie de Nietzsche* est exposée par un écrivain de race et un homme de talent. Mais si l'auteur de *Zarathustra* n'est pas un fou, si sa haine sauvage contre le christianisme, son mépris de l'homme, ses outrages à la raison, son acharnement contre Dieu ne

sont par les effets d'une maladie mentale, il est le plus dangereux et le plus coupable des criminels. • L. MAISONNEUVE.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Der deutsche S. Christoph. Eine historisch-kritische. Untersuchung* von CONRAD RICHTER. (Sonderabdrück aus *Acta Germanica*, V. 1.) Berlin, Mayer et Müller. 1896, in-12 de 243 p. — 2. *Saint Martin*, par HENRI BAS. Tours, L. Dubois, 1898, in-4 de 390 p., avec photographies en couleurs et grav. en noir, 15 fr. — 3. *Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons*, par le P. BROU, S. J. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 210 p., 2 fr. — 4. *Saint Pierre Orséolo, doge de Venise, puis bénédictin de Saint-Michel de Cuxa en Roussillon (Conflent). Sa vie et son temps*, par H. TOLRA. Paris, Fontemoing, 1897, in-8 de XXXVI-439 p., 10 fr. — 5. *Hildebert de Lavardin, évêque du Mans; archevêque de Tours. Sa vie, ses lettres*, par A. DIEUDONNÉ. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de 303 p., 7 fr. 50. — 6. *La Bienheureuse Jeanne de Portugal et son temps*, par J.-T. de BELLOC. Paris, Retaux (s. d.), in-8 de 277 p., 3 fr. — 7. *Le Bienheureux Bernardin de Feltre*, par F. FLORNOY. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 192 p., 2 fr. — 8. *La Vie de saint Pierre Fourier*, par DOM J.-B. VUILLEMIN. Paris, Retaux, 1897, gr. in-8 de 556-(55) p. avec grav., 7 fr. 50. — 9. *Saint Pierre Fourier de Mattaincourt, d'après sa correspondance*, par le P. H. CHÉROT, S. J. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1897, in-8 de 149 p., 3 fr. — 10. *Saint Pierre Fourier*, par L. PINGAUD. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de 212 p., 2 fr. — 11. *Saint Pierre Fourier*, par l'abbé BARETH. Abbeville, Paillart, 1898, in-12 de 104 p., 0 fr. 30. — 12. *Le Martyrologe de l'Église du Japon*. T. II et III. *Les Vénérables. Les Pieux*, par l'abbé PROFILLET. Paris, Téqui, 1897, 2 vol. in-12 de 602 et 475 p., 7 fr. — 13. *Le Vénérable Michel Le Nobletz*, par H. LE GOUVELLO. Paris, Retaux, 1898, in-12 de XV-490 p., 3 fr. 50. — 14. *Saint Vincent de Paul*, par EM. DE BROGLIE. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 234 p., 2 fr. — 15. *Raymond de Durfort, évêque d'Avranches et de Montpellier, archevêque de Besançon*, par le chanoine SAUREL. Paris, Champion, 1898, in-8 de X-218 p., 3 fr. 50. — 16. *Vie de C.-F. Painchaud, prêtre, curé, fondateur du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière*, par N.-E. DIONNE. Québec, Brousseau, 1894, in-8 de XI-435 p. — 17. *Vie de la Bonne Mère Marie de Jésus, née Sophie Brochet de la Rochetière, fondatrice et première supérieure générale de Marie-Thérèse*, par l'abbé JAMES CONDAMIN. Lyon, Vitte, 1897, in-8 de XXXVIII-717 p., 5 fr., — 18. *Mlle Sauvan, première inspectrice des Écoles de Paris. Sa vie et son œuvre*, par ÉMILE GOSSOT. 5e édit. Paris, Téqui, 1897, in-12 de VI-230 p., 1 fr. — 19. *Le R. P. J. Caubert*, par le R. P. LAURAS. Ibid. 1898, in-18 de VI-238 p., 2 fr. — 20. *Auguste Ruellan. Conversion et vie religieuse*. Paris, Desclée et de Brouwer, 1897, gr. in-8 de 483 p., illustr., 5 fr. — 21. *Le Curé de Lourdes. Mgr Peyramale*, par HENRI LASSERRE. Paris, Bloud et Barral, 1897, in-12 de XX-464 p., 3 fr. 50. — 22. *Un Curé breton, au XIXe siècle. Vie de M. Huchet, curé de la cathédrale de Saint-Malo*, par le R. P. M.-J. OLLIVIER. 4e édit. Paris, Lethielleux, 1897, in-12 de 311 p., 3 fr. 50. — 23. *Un Maître de la vie spirituelle. Le Révérend Père Édouard Dorr, S. J. Notes et souvenirs*. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 230 p., 2 fr. 50. — 24. *Le Père Hecker, fondateur des « Paulistes » américains*, par le P. W. ELLIOT, de la même Compagnie, traduit et adapté de l'anglais. Introduction par Mgr Ireland. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de LV-427 p., 3 fr. 50. — 25. *La Vie de M. Antonin Chaussinand, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire de Notre-Dame du Puy*, par l'abbé CÉSAIRE SIRE. Paris, Haton, 1898, in-12 de XV-492 p., 3 fr. 50. — 26. *Le R. P. Berthelon, missionnaire, oblat de Marie Immaculée. Sa vie et ses vertus*. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-8 de IX-303 p., 3 fr. — 27. *Le Cardinal Bourret. Souvenirs intimes*, par E. RICARD. Paris, Bloud et Barral, s. d., 1897, in-8 de VIII-357 p., 4 fr. 50. — 28. *Psychologie des saints*, par HENRY JOLY. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 201 p., 2 fr. — 29. *Les Archevêques de Paris au XIXe siècle*, par Mgr E. LESUR et F. BOURNAND. Paris, Lefort, s. d., gr. in-8 de X-368 p. illustré, 5 fr.

1. — Le savant livre sur *Saint Christophe*, de M. Conrad Richter, est un travail de pénétrante et saine critique. Malheureusement les abré-

viations en rendent la lecture laborieuse pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec la langue d'Outre-Rhin. L'auteur y envisage la légende du saint, dont il commence par donner le texte. C'est celle-là même qu'avait mise en vers, au xe siècle, Walter de Spire. Ensuite, il examine et la vie du poète et son entourage, les motifs de son inspiration ; il signale les modifications apportées à la légende par le poète, remonte à ses sources premières, en retrouve des vestiges soit en France, soit en Italie, mais elles sont rares, croit-il, en Orient, où les événements durent se dérouler. Redescendant de ces temps lointains où naquit la légende de saint Christophe, il marque les différents apports dus aux temps, aux milieux, aux opinions. La Réforme la prit dans un sens purement allégorique et Luther, le premier peut-être, assura qu'elle n'était qu'une invention (p. 226). Selon M. Richter, cette pièce curieuse de la littérature chrétienne du moyen âge ne peut pas être appuyée sur des preuves historiques absolues. Toutefois, ce défaut ne peut infirmer, estime-t-il, l'existence du saint, comme le prétendraient, avec les protestants, certains hypercritiques.

2. — D'une tout autre note est le *Saint Martin* de M. H. Bas. Bien que très au courant de la littérature de son sujet, l'auteur a eu pour dessein de composer une œuvre populaire où l'art tiendrait une place d'honneur. Cet ouvrage sera, en effet, le monument livresque du Centenaire, naguère célébré, du convertisseur des Gaules païennes. « Éclairer d'un nouveau jour, écrit Mgr Renoù, archevêque de Tours, à M. H. Bas, une grande figure historique et religieuse dont plusieurs traits sont trop restés dans l'ombre ; nous montrer un saint Martin vivant et évoluant au milieu des hommes et des choses de son siècle ; mettre davantage en relief le travail gigantesque de celui qui, dans un sens, a ouvert les annales des temps nouveaux et laissé partout sur la terre de France la trace immortelle et à jamais bénie de son passage : tel est le grand et noble but que vous vous étiez proposé. » L'auteur fait ressortir, avec beaucoup de lumière, non seulement la profonde science théologique du saint, mais aussi sa culture intellectuelle, qui faisait l'étonnement et l'admiration du savant Sulpice Sévère, et de ses contemporains. Le travail de son apostolat parut immense, disproportionné avec les forces humaines. Or, M. Bas établit péremptoirement l'itinéraire de son héros, y relève le grand nombre de miracles opérés par lui dans ses courses apostoliques et en confirme, avec preuves décisives, l'authenticité. Beaucoup ignoraient l'éloquence de l'évêque de Tours : M. Bas nous la dévoile éclatante, entraînant les foules enthousiasmées. Tout cela est exposé dans un style alerte, pur et mouvementé. Aussi souscrivons-nous entièrement à l'appréciation si autorisée de Mgr l'archevêque de Tours : « Votre travail est marqué d'un caractère vraiment original et qui lui ménagera un accueil

d'autant plus favorable que vous le présentez sous la forme la plus correcte, la plus littéraire, la plus élégante. » Mais que dire de la partie artistique ? Elle fera certainement époque, car M. L. Dubois y a inauguré, et c'est la première fois, des planches en couleur par le procédé nouveau de la photographie en couleurs. Elles comprennent : une aquarelle d'après les miniatures des mss. de la bibliothèque de Tours ; la messe de saint Martin de Lesueur (Musée du Louvre) ; les tapisseries de Montpezat (xve s.), une des merveilles de l'art français, reproduites pour la première fois en couleurs ; saint Martin (épisode du Manteau), d'après la miniature de Jehan Foucquet (Musée du Louvre) ; les vitraux de la cathédrale de Tours (xiiie s.), représentant la vie de saint Martin ; saint Martin, patron de la France (tableau de H. Pinta, exécuté spécialement pour l'ouvrage). Parmi les hors textes monochromes, citons : 1° toute la série des tapisseries de Montpezat (principaux épisodes de la vie du saint) ; 2° les vues actuelles de la basilique réédifiée de saint Martin, du tombeau de Marmoutier. Enfin deux appendices : l'un bibliographique, l'autre iconographique avec notices sur les œuvres d'art qui ont fourni les sujets des illustrations, en bon nombre inédites. M. Bas cite également les sources des illustrations, ce dont il doit être très particulièrement félicité. Car nous devons commencer à employer, pour l'illustration de nos livres religieux, la même conscience minutieuse qu'on exige maintenant dans les ouvrages historiques. Un beau livre d'art, en un mot, et, pour illustrer les livres de sainteté, un modèle excellent.

3. — Comme saint Martin fut l'apôtre des Gaules, *Saint Augustin de Canterbury* fut l'apôtre de l'Angleterre. Le livre du P. Brou a une particulière opportunité : il a paru l'année où les Anglais célébraient le treizième centenaire de la conversion du roi Ethelbert par saint Augustin, en même temps que les catholiques anglais fêtaient le treizième centenaire de l'arrivée, en Angleterre, de saint Augustin et de ses compagnons. Ceux qui désireront connaître le souvenir historique qui désignait l'île de Thanet pour être le théâtre de ces fêtes, n'ont qu'à lire le P. Brou. On se croirait reporté au vi^e siècle, tant il sait donner à ses descriptions et à son récit les nuances locales et contemporaines. Au printemps de 597, la troupe des missionnaires, suivie de quelques interprètes, quittait les côtes de France. Partie probablement de Boulogne, elle faisait voile vers l'Angleterre et ne tarda pas à voir les falaises de Douvres, aux hautes parois blanches. Le navire s'arrêta dans un petit hâvre de l'île de Thanet. Aussitôt débarqué, saint Augustin envoya au roi Ethelbert un message, lui annonçant qu'il arrivait de Rome apportant la Bonne Nouvelle. Tout le volume est plutôt l'histoire de l'évangélisation de la Grande-Bretagne, si peu connue en France et qui devint l'île des saints. Ce volume, d'un style simple, nerveux, est

sans prétention à l'érudition et fera bien connaître la christianisation de l'Angleterre. A l'Avant-propos, en parlant de la cathédrale de Canterbury, l'auteur dit : « Ces colonnes sont un cadeau de saint Grégoire VII à saint Anselme. » Or saint Grégoire, mourant en 1085, ne put donner à saint Anselme ces colonnes pour sa cathédrale, puisque saint Anselme ne devint archevêque de Canterbury qu'en l'année 1093.

4. — *Saint Pierre Orséolo* nous appartient par la seconde phase de son existence, comme religieux bénédictin de saint Michel de Cuxa (Conflent). Doge de Venise, il abandonna la vie fastueuse pour l'obscurité du cloître. Il vécut à cette époque brillante de Venise où, durant tout le xe siècle, un seul doge sur dix donna le funeste exemple d'une vie dépravée et d'une ambition criminelle et où trois d'entre eux se revêtirent de la livrée monacale. Ce fut le fils de Pierre Orséolo qui jeta les fondements de la république vénitienne dans les villes de l'Istrie et de la Dalmatie, tandis que notre saint mourait dans une gorge solitaire des Pyrénées orientales. La vie de Pierre Orséolo présente donc un double aspect et un double intérêt : l'homme public, le Doge, qui offre à l'imagination le tableau des adolescentes beautés de Venise ; le moine, le saint, qui inspire le mépris des grandeurs. La rareté des documents rendait la tâche de l'auteur difficultueuse. Aussi procède-t-il par inductions, tenant compte des probabilités et des vraisemblances, devinant souvent des détails importants au fond des relations si incomplètes ou si succinctes des vieilles chroniques vénitiennes ou monastiques. Néanmoins il faut lui rendre cette justice qu'il a employé toute son ardeur de fouilleur à découvrir les textes pouvant servir à la composition de son ouvrage. Il nous indique ses principales sources. (p. xxxi-xxxvi) avec des notes critiques et bibliographiques précieuses. Une telle existence ne saurait être racontée sans présenter des pages exclusivement historiques : les institutions, les lois, les évènements politiques de l'époque, la prospérité sociale doivent y trouver leur place, et il faut louer M. Tolra de s'être efforcé de combiner aussi harmonieusement que possible ces deux éléments si divers. Dans une première partie, il étudie les origines de Venise et des Orséoli — la naissance de Pierre, son enfance pieuse, ses études, son mariage avec l'angélique Félicie Maupetra, son commandement de la flotte vénitienne. Comme sénateur, il signa un décret défendant le commerce des esclaves chrétiens. Après une longue attente, il lui naît un fils, Pierre Orséolo II, qui devait lui succéder dans le Dogat. Lui-même est appelé à cette dignité suprême par acclamation, et il ne l'accepte qu'après de nombreux refus. Son gouvernement rencontra beaucoup d'embarras. Une seule ambition le tourmentait : changer sa couronne de prince contre celle du Christ. Alors il s'enfuit nuitamment se rendant à Cuxa. Puis, c'est la seconde partie qui a pour objet la vie et les vertus monastiques du prince béné-

dictin — ses combats spirituels acharnés, sa vie érémitique, sa mort, ses miracles, sa canonisation, ses reliques et leurs différentes translations, aujourd'hui reposant dans l'église de Prades, depuis 1790. Un appendice traite de l'histoire de la maison des Orséoli, des Malpiétri, de la descendance du saint, de la date exacte de sa mort, etc. Ce livre est donc une contribution à l'histoire de Venise, à l'une de ses époques les plus prospères, en même temps que la biographie de l'un de ses doges qui fut un saint aussi bien dans l'éclat des grandeurs que dans l'ombre du cloître.

5. — A peu près vers la même époque, vivait, dans le nord de la France, l'évêque *Hildebert de Lavardin*, qui fut un homme d'action et un homme de lettres, un érudit. C'était un bénédictin sous la mitre. L'ouvrage de M. Dieudonné est l'une des thèses soumises aux examens des l'École des chartes en 1895. Depuis, il a été revu, enrichi de documents nouveaux. C'est cette seconde édition qui nous occupe. Elle se divise en trois parties : les sources (Introduction), la vie d'Hildebert, ses Lettres. — Il fut d'abord évêque du Mans, puis archevêque de Tours, à la fin du XIe siècle et au commencement du XIIe ; il fut un prélat fameux dans l'histoire des lettres latines du moyen âge. Le savant archiviste fixe d'abord approximativement la date inconnue de sa naissance, vers la moitié de l'année 1056, à Lavardin, près de Montoire, au diocèse du Mans. Devenu évêque de ce diocèse, il s'occupa activement de la construction de sa cathédrale. Sur son refus de démolir l'une de ses tours qui avait servi de bastion contre l'ennemi, il fut emmené par Guillaume en Angleterre, d'où il repartit, à la mort de ce même Guillaume (1100). En 1125, il est élu archevêque de Tours. Dans sa vie d'action pour défendre les droits de l'Église contre les abus de la puissance civile, il sut trouver des loisirs pour se livrer à l'étude en même temps qu'à la direction effective de son troupeau. Dans la seconde partie, l'auteur examine les manuscrits et les éditions des lettres d'Hildebert. Il discute leur authenticité, établit leur classification, leurs dates, fait connaître les correspondants, la matière de ces lettres. Puis c'est leur critique, tant au point de vue de la grammaire qu'à celui de la langue. Enfin le portrait de l'archevêque se dégage de ses propres lettres, si tant est que le style c'est l'homme. Et tout cela est conduit avec une critique sagace, modérée. Ainsi qu'on s'en rend compte, cette monographie est non seulement un fragment de l'histoire ecclésiastique provinciale, aux XIe et XIIe siècles, mais encore une bonne part de l'histoire littéraire de cette époque. A la fin du volume, une concordance des numéros des lettres des diverses éditions et un index alphabétique des noms de personne et de lieu faciliteront les recherches.

6. — *Jeanne de Portugal*, fille d'Alphonse V et d'Élisabeth de Coïmbre, fut aussi l'émule de Pierre Orséolo (1452-1489). Encore ado-

lescente, Louis XI demanda sa main pour son fils, Charles VIII. Elle préféra être l'épouse du Roi céleste dans la pauvreté : sous la robe de cour elle portait le cilice de crin ; après les réunions mondaines, elle se livrait à la macération et à la méditation des vérités austères. Ses prières obtinrent bientôt de son père de se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse. Elle prit le voile au monastère dominicain d'Aveiro, le 25 janvier 1473. En 1479, la peste ravageait le Portugal et notamment Aveiro, qu'elle dut quitter sur les ordres du Roi, son père. Elle y rentra en 1480 et fut un ange de simplicité, d'obéissance et de dévouement jusqu'en 1489 où elle expira saintement. Dès 1490, des miracles illustrèrent son tombeau. L'infante Jeanne fut béatifiée par Innocent XI, le 4 avril 1673 ; le 4 mai fut désigné pour être le jour de sa fête. Cette vie est écrite avec le charme pieux auquel nous a habitué Madame de Belloc et repose, sans viser à l'érudition, sur les documents les plus authentiques et les mieux autorisés : la Chronique de Marguerite Pinheiro, présente au lit de mort de la sainte princesse ; la Chronique de Garcia de Ressende, publiée en 1515. Cette biographie contient aussi l'historique du royal monastère de Jésus à Aveiro où vécut et mourut Jeanne ; une notice sur les ordres religieux en Portugal, particulièrement sur les ordres de chevalerie et de Saint Dominique portugais. Des photogravures des sites, des monuments, du mobilier liturgique égaient le texte en instruisant le lecteur.

7. — *Bernardin de Feltre* vécut en Italie au xve siècle, époque d'épanouissement intellectuel et de sauvage barbarie. Il fera le délice des « démocrates chrétiens, » car il s'occupa d'œuvres sociales. Pacificateur et réformateur des mœurs, M. Flornoy nous dépeint l'ardent orateur ; il fait du prédicateur de cet âge un portrait d'après les récents travaux de l'érudition, qui changera bien des idées reçues d'après les indications d'une critique superficielle. Son récent historien insiste sur son rôle social : il fut antisémite et, comprenant qu'il ne pouvait remporter un vrai succès sur le juif rapace, il fonda une banque populaire de prêt chrétien. Ce fut le premier Mont-de-Piété. Suivent sur cette phase de sa vie et sur la légitimité de ce mode de prêt à intérêts d'importants détails, d'une vivante actualité.

8. — Ce fut non moins une vie d'œuvres que celle de *Saint Pierre Fourier*, l'idéal du curé, du missionnaire, du religieux et du fondateur d'ordre. Dom Vuillemin suit son personnage dans toutes les circonstances de sa vie terrestre et posthume : I. La Préparation ; II. Le Pasteur ; III. Le Fondateur ; IV. Le Réformateur ; V. Le Général ; VI. La Vie posthume. Les prêtres des paroisses liront avec un particulier profit le livre sur le « Pasteur. » Ils y apprendront les industries déployées par le saint curé de Mattaincourt pour ramener au bercail le troupeaul égaré, le changement rapide et admirable de cette paroisse ingrate. I

prêcha dans son église, sur les places publiques, dans les demeures de ses ouailles récalcitrantes. Mais il prêcha surtout avec l'éloquence de l'exemple d'une vie sainte, mortifiée, toute dévouée à ses paroissiens. Et cette localité, qu'on appelait « la petite Genève » à son arrivée, fut bientôt une cité d'élus. Ce volume est agrémenté de gravures documentaires soigneusement choisies : portraits d'après d'anciennes estampes, paysages, monuments, armoiries, culs-de-lampe, etc. Le livre VI s'occupe de la translation des restes mortels de Pierre Fourier depuis l'inhumation jusqu'aux premières démarches pour la béatification, des fêtes de la béatification et de la canonisation. Enfin en appendice des pièces justificatives. Nous y remarquons surtout la généalogie du saint, fondée sur documents indiscutables. Cette Vie est une œuvre digne, par le texte et par l'illustration, de prendre place parmi les plus beaux ouvrages similaires. Toutefois, le docte auteur ne nous paraît pas avoir eu recours à ce qui a été publié dans les périodiques à l'occasion de la canonisation et des fêtes qui l'ont suivie. Ensuite, entre les gravures, prises la plupart d'après nature, celle de la page 6 rend mal la physionomie de la maison natale du saint. Elle gagnerait à n'être point isolée. Quelle preuve a-t-on que le baptistère de la page 14 soit vraiment celui où Pierre Fourier a été baptisé ? L'église Saint-Martin de Pont-à-Mousson manque de netteté ; la chambre du presbytère de Mattaincourt (p. 83) n'est pas tout à fait exacte : la fenêtre est trop large et n'encadre pas le vitrail actuel.

9. — C'est double fête de lire le volume du R. P. Chérot sur *Saint Pierre Fourier* d'après sa correspondance. L'auteur a tiré le plus habile parti de cette correspondance dans les six chapitres : l'Écolier de Pont-à-Mousson, le Promoteur et le Législateur de l'instruction primaire gratuite au XVIIe siècle, le Curé de Mattaincourt, le Missionnaire, le Réformateur des chanoines réguliers, le Patriote. Les gravures, digne accompagnement du texte, sont au nombre de huit : Saint Pierre Fourier (tableau de la canonisation) ; Mattaincourt au XVIIe siècle ; Alix Le Clerc, fondatrice de la congrégation Notre-Dame ; couvent des religieuses Notre-Dame à Mattaincourt ; chœur de l'église de Mattaincourt ; apothéose de Saint Pierre Fourier (tableau du couvent des Oiseaux à Paris). Le livre du P. Chérot complète heureusement la longue série des ouvrages consacrés autrefois et aujourd'hui au « François de Sales de la Lorraine. » Mais nous émettons le vœu que ce livre soit à son tour complété en une prochaine édition par l'auteur lui-même. Il n'aura qu'à reproduire les charmantes pages écrites par lui dans les *Études religieuses* où il a si bien raconté ses impressions de voyage dans le pays natal de l'apôtre dévoué des populations rurales, de l'admirable saint qui « eut à un degré héroïque l'esprit de zèle et de douceur si bien exprimé par sa devise : *Nemini nocere, prodesse omnibus.* »

10. — M. Léonce Pingaud retrace, à son tour, la vie de *Saint Pierre Fourier:* « Nul, dit-il, ne personnifia plus complètement le génie propre et la foi traditionnelle de cette petite nation (la Lorraine) pendant les quarante premières années du XVIIe siècle que le Bon Père de Mattaincourt. » C'est principalement sous ce double rapport qu'il considère le Vincent de Paul lorrain. M. Pingaud est l'un de nos historiens les plus distingués, un des membres les plus appréciés de notre haut enseignement. La sûreté de sa critique, la précision élégante de son style font de ce volume l'un des meilleurs de la collection « Les Saints » éditée par la librairie Lecoffre. Indiquons parmi les appendices la liste des monastères de la congrégation de Notre-Dame et la bibliographie des publications principales parues à l'occasion de la canonisation.

11. — Tout a été dit, savamment et élégamment écrit, sur *Saint Pierre Fourier*. Aussi l'objectif de M. Bareth est-il de composer une vie du saint, populaire, de propagande, en se servant des travaux récents sur ce sujet. Elle se fera lire et sera relue, tant la phrase est aisée et limpide. Peut-être l'auteur va-t-il loin en prétendant que le qualificatif de « démocrate » n'aurait pas effrayé le Bon Père de Mattaincourt et qu'il aurait été, au XVIIe siècle, le modèle et le précurseur des « démocrates chrétiens » de notre fin de siècle.

12. — M. Profillet s'occupe des missionnaires du Japon et publie sous le même titre les tomes II et III du *Martyrologe de l'Église du Japon*. Le tome II traite des « Vénérables, » et le tome III des « Pieux. » C'est l'excellente histoire si peu connue de l'Église japonaise au XVIe et au XVIIe siècle (1549-1649). Sous le terme de Vénérables sont compris les martyrs du Japon qui n'ont été jusqu'ici ni canonisés ni béatifiés, ni même déclarés vénérables. Ce titre n'a donc, aux yeux de l'auteur, qu'un caractère honorifique. Parmi ces martyrs, on compte trente-et un prêtres de la compagnie de Jésus, sept prêtres de l'ordre de Saint Augustin, dix prêtres dominicains, deux prêtres franciscains, un prêtre trinitaire, deux prêtres séculiers : l'un japonais, l'autre sicilien. De chacun d'eux M. Profillet fournit une biographie qui, trop souvent, faute de documents, se compose seulement du nom du martyr, de l'année de sa naissance et de celle de sa mort, ainsi que du genre de supplice enduré. C'est l'ordre alphabétique des noms qui a été suivi. L'ordre chronologique eût été plus logique et se serait mieux prêté à la composition de l'ouvrage. Le seul nom de ces héros de la foi chrétienne compte plus de trente-deux pages, sous la rubrique de « Pieux ; » le tome III renferme un certain nombre de confesseurs et d'autres saints personnages qui ont illustré l'Église du Japon par leurs services et leurs vertus. Il y en a deux cent quatre-vingts, parmi lesquels cinq pères Augustins, quatre pères dominicains, dix pères franciscains, soixante-quatre pères jésuites et cinq prêtres séculiers. Comme dans le

tome II c'est l'ordre alphabétique qui a été adopté. M. l'abbé Profillet s'est avant tout attaché à être exact.

13. — Avec *le Vénérable Michel Le Nobletz,* l'apôtre de la Bretagne au XVIIe siècle, nous rentrons au pays de France. M. le vicomte Le Gouvello aime sa patrie bretonne et lui a déjà consacré de nombreuses études historiques justement appréciées. Il avait publié la *Vie du pénitent breton, Pierre Le Gouvello* et dressé un tableau général de la Bretagne catholique au XVIIe siècle, où Michel Le Nobletz devait occuper une place de marque. Des circonstances particulières le déterminèrent à détacher de la galerie le portrait du Vénérable Le Nobletz et à nous le présenter dans un cadre isolé. Ces deux saints personnages étaient liés de parenté ou d'alliance à la famille Le Gouvello. Le Nobletz, missionnaire en Basse-Bretagne, fut l'un des plus influents initiateurs de la renaissance religieuse qui se répandit en France, au commencement du XVIIe siècle. Ses contemporains le surnommèrent « le second saint Yves. » De même qu'on a appelé saint Thomas d'Aquin « l'Ange de l'école, » on pourrait nommer à juste titre Michel Le Nobletz « l'Ange du catéchisme. » Ce petit livre, abandonné par les prêtres et les fidèles de son temps, comme par le clergé et les fidèles de certaines de nos paroisses mondaines, fut la principale base de son instruction. Il le prêchait sur terre et sur mer, à la campagne aussi bien qu'à la ville, dans les églises et sur les places publiques. Même il inventa des cartes peintes symboliques fort originales pour éveiller l'attention de ses auditeurs illettrés et leur faire mieux comprendre la doctrine du Christ. Au témoignage du Vénérable P. Maunoir, son disciple et successeur dans l'œuvre des missions bretonnes, le Vénérable Le Nobletz « a été l'égal des apôtres par son amour pour Dieu, son zèle pour le salut des âmes, sa puissance miraculeuse, son don de prophétie et ses autres vertus. » M. Le Gouvello a esquissé cette grande figure apostolique dans son milieu psychologique, grâce aux mémoires inédits du Vénérable Père Maunoir, aux écrits originaux du saint personnage lui-même et aux anciennes biographies déjà publiées. Le récit est attrayant par son habile composition et un style soigné. Cependant l'auteur déplore de n'avoir pu rétablir la chronologie avec toute la certitude désirable (p.xv.) « Il y a, dit-il, des dates contradictoires dans les manuscrits du P. Maunoir, comme aussi dans le livre du P. Verjus; trop souvent même elles font complètement défaut. L'ordre et l'enchainement des faits n'y sont pas exactement suivis; on les a groupés plutôt qu'on les a coordonnés. Nous avons essayé de les démêler, sans y réussir à notre gré. »

14. — Que de fois la *Vie de Saint Vincent de Paul,* l'apôtre des pauvres, a été écrite et par des auteurs de premier mérite ! On lira

néanmoins avec agrément et fruit celle de M. le prince E. de Broglie. Voici de quelle façon il envisage sa tâche : « Il suffit de prononcer le nom de saint Vincent de Paul, pour que chacun, croyant ou incrédule, s'incline avec admiration et vénération devant le nom d'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, devant l'un des plus étonnants exemples de ce que la grâce du Christ peut faire d'un cœur docile et d'une âme aimante. Aussi la meilleure manière de raconter la vie de celui qui fut à la lettre un vrai serviteur de Dieu et des pauvres, est-elle, à notre sens, l'exposition simple, sobre, même parfois sèche, des faits qui la composent. Ces faits, qui ne sont connus du grand nombre qu'en gros et vaguement, perdraient à être racontés autrement qu'avec la plus parfaite simplicité... Essayons de peindre par ses actes en le laissant le plus souvent parler lui-même, l'apôtre de la charité dans les temps modernes » (p. 2). — Est-il utile de rappeler ici la profonde connaissance qu'a l'écrivain du XVIIe siècle religieux dont le *Fénelon à Cambrai*, couronné par l'Académie française, avait déjà donné des preuves remarquées ? Dans ce nouveau volume, les rapports de « Monsieur Vincent » avec Louis XIII, Anne d'Autriche, Richelieu, Mazarin, les de Gondi, y sont mis dans un relief lumineux.

15. — M. le chanoine Saurel nous introduit dans la période révolutionnaire avec *Raymond de Durfort* qui fut une belle figure épiscopale, à cette époque de compromissions et de défaillances. Successivement évêque d'Avranches, de Montpellier, archevêque de Besançon, il refusa de prêter le serment à la Constitution civile du clergé. Ce travail s'ajoute heureusement aux études remarquables du laborieux chanoine sur la *Vie de Mgr Marie-Nicolas Fournier* et sur *l'Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution, le Consulat et les premières années de l'Empire*. Ce nouveau livre, comme les précédents, est richement et sûrement documenté et suit Mgr de Durfort dans son administration à Montpellier et à Besançon où il mourut, après s'être réfugié quelque temps à Soleure en Suisse. Né grand seigneur, il fut d'une bonté simple et accueillante à l'égard des humbles ; il fut ponctuel à son devoir d'évêque. Il avait la belle passion des lettres, des choses antiques et fit pratiquer des fouilles heureuses dans ses propriétés remplies de débris de monuments romains. Aux appendices, nous relevons surtout un « pouillé » concernant les revenus et charges des bénéfices, au temps de la Révolution, dans le diocèse de Montpellier. On pourrait, avec ces renseignements, établir un curieux état comparatif des anciens revenus et des revenus actuels du clergé montpelliérain. Ce volume n'est pas uniquement pour rappeler les vertus, la science, le zèle, les travaux d'un évêque fidèle à son devoir en des temps troublés ; il est aussi l'histoire du clergé de Montpellier et de Besançon pendant la Révolution.

16. — En dépit des révolutions, le Canada est resté terre de France par sa langue, par ses mœurs. M. Dionne a donc bien mérité de la métropole en composant la *Vie de C.-F. Painchaud*. C'est une bonne partie de l'histoire de la vie religieuse au Canada pendant la première moitié de ce siècle. M. Painchaud, d'origine française par ses parents, fut d'abord un pauvre et courageux missionnaire, livré à lui-même dans la baie des Chaleurs et la Gaspésie, territoires étendus comme des royaumes de notre vieux monde occidental. Après huit ans d'abnégation absolue, il fut nommé à la cure de Sainte-Anne-du-Sud, sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent. C'est là que se termina sa vie féconde en œuvres, après avoir fondé le collège de Sainte-Anne qui lui attira une si grande abondance d'amertume, mais qui a vécu, malgré vent et tempête. — Trois cents prêtres y ont été formés : curés, missionnaires, religieux d'ordres divers, sans compter les laïques pieux dont la société canadienne s'honore. C'est particulièrement la fondation et l'histoire de cette maison d'éducation chrétienne que considère l'auteur. Certains des directeurs de nos établissements religieux pourraient y recueillir des idées s'appliquant fructueusement à la réforme de nos méthodes routinières. Le vénéré directeur du collège Sainte-Anne fut aussi bien un saint auquel sont attribuées des guérisons miraculeuses. Les pièces justificatives contiennent notamment la liste des prêtres, anciens élèves du collège Sainte-Anne ; une lettre de M. Painchaud à Châteaubriand et une réponse de l'auteur du *Génie du Christianisme* remerciant. M. Painchaud écrit à ce dernier « qu'il traverserait les mers pour aller lui baiser les mains. » C'est un peu bien lyrique.

17. — Éducatrice pareillement fut la *Bonne Mère Marie de Jésus*. Après la Révolution, clergé et supérieurs d'ordres estimèrent que la restauration des ruines devait commencer par les fondements de la société : l'éducation chrétienne de la jeunesse des deux sexes. Ce fut à cette œuvre réparatrice que la Mère Marie de Jésus voua surtout sa vie et avec combien de traverses et de déceptions ! Elle fonda à Bordeaux, en 1815, l'Institut Marie-Thérèse dont le programme était : « Réparer, consoler, relever. » L'œuvre s'accomplit par son intermédiaire en organisant des classes pour les pauvres, en préparant les enfants à la première communion, et en ouvrant des asiles aux jeunes âmes égarées. Elle donna aussi dans les pensionnats, aux jeunes filles du monde, l'éducation faisant la femme forte et pieuse qui sera plus tard l'honneur du foyer. C'est avec les écrits et l'autobiographie de la vénérée fondatrice qu'est composé ce volume. C'est aussi sous la conduite et parfois même sous la dictée des religieuses, ses filles, qu'il a été rédigé. Tout autour de cette physionomie de sainte, M. Condamin, comme des médaillons en un cadre unique, groupe les premières compagnes de la Mère Marie de Jésus. Le récit des principales fondations de l'Institut

Marie-Thérèse est un intéressant chapitre de l'histoire de l'épanouissement des congrégations religieuses en France à l'aurore de ce siècle. « Votre nom, écrit en toute vérité Mgr Germain, évêque de Rodez, à l'auteur, bien connu dans le monde des lettres, me dispense de louer la facture et le style de cette excellente biographie, destinée à prendre place à côté de celles de Mgr Baunard, de Mgr Bougaud et de Mgr Lagrange... Comme évêque, je vous félicite d'avoir fait un livre qui révèle vos connaissances ascétiques, votre zèle, votre esprit de foi. Tout le monde le lira avec fruit, car il s'en dégage un parfum délicieux de piété sincère et d'ardente charité. »

18. — Le petit livre sur *Mademoiselle Sauvan* a eu son succès : couronné par l'Académie française, il en est à sa cinquième édition. Il devrait être entre les mains de toutes les institutrices. Elle a transformé l'enseignement primaire dans les écoles de la ville de Paris dont elle fut la première inspectrice. Avant d'être chargée de préparer les jeunes institutrices à cet enseignement, elle publiait le *Cours normal* auquel l'Académie attribua un prix de trois mille francs. Les innovations dans les programmes n'ont point vieilli cet ouvrage, modèle de tact, de prudence, de direction. Quelques années plus tard, en 1840, Mlle Sauvan fit paraître le *Manuel des institutrices* et fut encore lauréate de l'Académie. A propos de ce dernier, Villemain disait à son auteur : « Donnez-nous un livre tous les ans et nous le couronnerons. » Ce manuel réglait les exercices de l'enseignement mutuel et il s'y mêlait des conseils excellents et dignes de survivre à une méthode qui a fait son temps. Cette institutrice, chétienne fervente, femme d'un esprit supérieur, vécut dans l'intimité de tout ce que la Restauration comptait d'hommes distingués dans la politique, dans les arts et les lettres. M. Gossot étudie dans Mlle Sauvan, d'après des documents puisés dans la famille même de la célèbre institutrice, le professeur, l'inspectrice, la femme dans sa vie privée, l'adolescente qui, à son insu, se préparait à son apostolat de plus d'un demi-siècle. La vie de Mlle Sauvan, ses écrits, son amour du devoir, son attachement à la religion en font le modèle et le guide des institutrices chrétiennes.

19. — La Commune vint prendre *le R. P. Jean Caubert* pour en faire un martyr, à l'École Sainte-Geneviève (rue des Postes) où il exerça les importantes et délicates fonctions de procureur. Par dessus tout, il aima la vie cachée. Il était néanmoins utile que sa sainte vie fut connue et sa courageuse mort admirée. C'est une des pages les plus émouvantes de l'histoire des otages, qui a été déjà tracée par un maître, le R. P. de Ponlevoy, dans *Actes de la captivité et de la mort*, auxquels le P. Lauras a fait plus d'un emprunt. Il utilise surtout les lettres du R. P. Caubert, qui, bien que laconiques, permettent de saisir sur le vif les traits de cette grande âme. Le 8 avril, il écrivait de

sa prison : « Je profite du loisir forcé pour faire ma retraite annuelle. » Cette pensée si simple n'est-elle pas, en raison des circonstances, d'une sérénité héroïque ? Avec M. Petit, secrétaire de l'archevêché de Paris, il égayait de chants pieux sa captivité à la Roquette, l'antichambre du martyre. Le même M. Petit écrivait de son compagnon : « Il n'avait pas l'entrain chevaleresque du R. P. Olivaint. C'était une âme tout intérieure, bien cachée, servant Dieu avec liberté d'esprit et dilatation de cœur et sachant par sa dévotion rendre aux autres le joug du Seigneur doux et léger. Il aimait préférablement à tout la volonté de Dieu, la voyant en toutes choses. » La lecture de ce livre donnera du ton à nos dévotions anémiées.

20. — *Auguste Ruellan*, un autre jésuite, qui fut un martyr de patience au long de son existence maladive. Il vécut de notre vie contemporaine ; pendant dix ans, il suivit la fougue de ses passions et la foi s'était entièrement effacée en son âme ardente. Mais sa grande droiture et sa bonne volonté attirèrent sur lui les grâces de la conversion. Elle eut pour instrument providentiel le dévoûment à toute épreuve d'une sœur qui offrit à Dieu sa vie, pour le retour à la religion de son frère prodigue. On assiste au violent combat d'une âme qui cherche à s'arracher à ses passions parce qu'elle a conscience d'un idéal de bonheur supérieur que l'absence de la foi ne lui laisse entrevoir, en quelque sorte, que par éclairs. Puis, c'est le récit des dix années de vie religieuse du P. Ruellan, que couronne une longue et douloureuse maladie, la suprême purification. Dans cette période, brillent surtout son inaltérable résignation et son impatience d'émigrer vers l'immortelle patrie. L'auteur a réuni toutes les lettres qu'il a pu recueillir et qui ont été écrites par le converti lui-même, de façon que ce livre est une vie vécue. Les cœurs incroyants ne se défendront pas, en le lisant, d'une salutaire émotion en face des transformations opérées en cette âme qui ressemble à la leur, par la grâce divine. Des illustrations, souvent neuves, montrent aux yeux les amis du bon Père et les lieux qu'il a habités, en particulier Saint-Malo et Angers.

21. — Le travail de M. Lasserre sur *Mgr Peyramale* est un livre complémentaire attendu depuis longtemps et faisant suite à ceux qu'il a donnés sur les Apparitions de Lourdes, les Miracles de Lourdes, sur Bernadette. Tout le monde connaît son style qui est plutôt romantique, si je puis dire. Il a en un sonnet de [illegible] Lourdes, c'est Henri Lasserre ; les Pèlerinages, c'est Henri Lasserre ; la vraie histoire de Lourdes, c'est Henri Lasserre ; Mgr Peyramale et l'Église paroissiale de Lourdes, c'est encore et toujours Henri Lasserre. Nous le savons lui-même : « En 1884, après la publication de son livre [illegible] : *Notre-Dame de Lourdes* [illegible] M. Lasserre est [illegible] les pèlerinages prennent une impulsion nouvelle et [illegible] Les dons se multi-

plièrent dans de semblables proportions » (*Mgr Peyramale*, p. 229). Il fait tout au monde pour empêcher le R. P. Sempé de faire paraître une *Histoire de Lourdes*, parce que lui seul était qualifié pour avoir la vérité entre les mains et que tout autre histoire que la sienne ne pouvait être que la contrefaçon de la vérité ! — A l'égard des évêques de Tarbes, il s'érige en censeur ; il critique sans trêve leurs actes ayant trait à Lourdes, décrie leur caractère, blâme leur administration ; Mgr Peyramale, selon lui, est leur grande et immaculée victime. M. Lasserre, dans cette histoire de Lourdes, aurait dû s'effacer davantage et laisser aux faits merveilleux leur divine éloquence. Il se constitue le protecteur de Mgr Peyramale, auquel il a tenté d'élever un mausolée, indigné, assure-t-il, de voir ses restes oubliés dans la crypte de cette église commencée par le curé de Lourdes lui-même. La partie anecdotique de la vie du bon pasteur est fort attachante. Vraiment il fut un saint et un caractère. Son nom occupera nécessairement une belle place dans l'histoire de Lourdes. Le texte : *Nimis honorati sunt amici tui, Domine* est inexact : c'est *Deus* qui est dans le texte authentique. Enfin M. Lasserre se considère, se pose comme la victime de l'envie, de la malice humaine. Ce sentiment (et dans quel dessein ?) éclate dès la préface : « Il semble parfois, y lisons-nous, qu'il suffise que la vertu et la valeur d'un homme prennent un caractère éclatant et le fassent saillir hors de pair pour soulever contre lui des inimitiés implacables. » C'est bien lui-même que M. Lasserre a en vue d'une façon si transparente. Quelques lignes plus loin, il se compare à Jésus au Calvaire : « Les serviteurs, dit-il, ne sont pas plus que le Maître et subissent de semblables traverses, comme l'a prédit votre infaillible parole (p. XVII). » Encore il revient aux persécutions dont il est l'objet, et avec une amertume croissante (Appendice, p. 417-8). C'est trop personnel.

22. — C'est un devoir de cœur qu'accomplit le R. P. Ollivier, en écrivant la vie d'*Un Curé breton*, M. Huchet, qui fut son premier maître. Le curé archiprêtre de Saint-Malo fut ordonné prêtre, le 10 avril 1819, et, après quelques années consacrées au professorat, il fut promu, à trente-huit ans, à la cure de la cité malouine. Pendant quarante-cinq ans, jusqu'à sa mort, il ne connut pas d'autre troupeau. C'est d'abord la vie extérieure du pasteur que considère l'éminent dominicain : embellissement de la cathédrale, œuvres paroissiales diverses ; puis il nous introduit dans l'intimité du presbytère et avec combien de charme ! M. Huchet était de ces âmes « aussi timides en public qu'expansives dans l'intimité, d'autant plus généreuses dans le don d'elles-mêmes qu'elles s'ouvrent à un petit nombre.... à l'apparence grave et au premier abord un peu froid, qui, sans appellation nobiliaire, était gentilhomme jusqu'au bout des ongles et avait réellement pris place dans toutes les âmes, à ce coin du foyer intime où ne peuvent s'asseoir

que le père et l'ami ; .... cœur peu pressé de s'ouvrir, mais où l'on découvrait bientôt des trésors de tendresse et de simplicité. » Il savait apporter dans les salons « cet art éminemment français où l'ancien clergé excellait : une familiarité de bon aloi, pleine de dignité et de réserve, rapprochant les prêtres des gentilshommes, des magistrats, des gens de lettres et même des dames auxquelles ils apportaient des hommages qui ne compromettaient en rien leur dignité. » On lit, ravi, ces pages qui « dépeignent l'une des plus belles vies sacerdotales dont il soit permis d'admirer et de bénir la persistante fécondité. » — « Nous désirons, dit le P. Ollivier dans son Avant-propos, que ces pages plaisent et rendent aimable la mémoire de celui que nous y faisons revivre. » Il y a supérieurement réussi puisque nous voici à la quatrième édition d'un livre qui, dans la pensée première de l'auteur, « devait avoir les proportions d'une simple notice destinée à quelques amis. »

23. — Comme l'indique le titre : *Un Maître de la vie spirituelle*, c'est plutôt une étude psychologique surnaturelle qu'un récit biographique que nous avons sous les yeux. « Ce livre, déclare d'ailleurs l'auteur anonyme, n'est pas une histoire et il n'y faut pas chercher la vie du R. P. Dorr. L'ordre qu'on a suivi n'est pas celui des années. Cette vie n'est pas écrite ici... D'une part, les événements médiocres qui la composent n'ont rien de piquant pour la curiosité ; d'autre part, le mystère de l'âme nous échappe (p. 5). » Le plan est très simple. Entre les premières pages consacrées à l'enfance, à l'adolescence du Père Dorr et les dernières, qui racontent brièvement sa maladie et sa mort, on montre : le principe surnaturel de ses actions ; le ministère de la parole dans les conférences du noviciat et du troisième an ; les doctrines et les méthodes de la formation religieuse ; le Père Maître au milieu des novices dans une journée passée à la campagne. C'est un exemple après la leçon. A la suite de ces chapitres, sont placées, en appendice, plusieurs utiles remarques sur les Exercices spirituels de saint Ignace. Dans ces pages pieuses et profondes, on retrouvera l'écho de la voix du P. Dorr, le souvenir de son enseignement, le parfum de sa vertu, la leçon d'une vie religieuse disputée au néant de la mort.

24. — A la différence du P. Dorr, *le Père Hecker* fut particulièrement un homme d'action. Le volume du P. Elliot nous fait connaître une des plus originales et des plus significatives manifestations de l'esprit américain en matière religieuse. Il s'en dégage une lumineuse démonstration de cette singulière souplesse qui permet à la religion catholique de s'adapter, sans altération, à tous les milieux, à toutes les natures, de les pénétrer de sa lumière et de sa vitalité. Ce livre projette une vive lueur sur l'évolution religieuse du monde, sur les rapports intimes de Dieu avec l'âme moderne et sur les conditions actuelles du progrès de l'Église. Né sans fortune à New York, en 1819, Hecker a connu toutes

les difficultés de la vie ; il est le fils de ses œuvres. A dix ans, il est typographe ; ensuite il fonde avec ses frères plus âgés que lui une industrie prospère de boulangerie ; à quinze ans, il soulève une agitation politique. Entre temps, il s'instruisit tout seul par la réflexion personnelle encore plus que par la lecture ; il lisait un volume de Kant fixé au-dessus du pétrin où il préparait le pain. A vingt-cinq ans, il a parcouru tout le domaine des doctrines depuis le rationalisme et le socialisme jusqu'au catholicisme le plus élevé. Après divers essais, il passe quelque temps à Brookform, sorte de phalanstère où il ne put rester ; de degré en degré, il arrive au seuil de l'Église catholique. Là, il voit la vérité entière et entre sans hésitation dans la vie religieuse, chez les Rédemptoristes où il est ordonné prêtre et mène la vie de missionnaire. Des circonstances providentielles l'amènent bientôt à quitter cette congrégation pour fonder la Compagnie des « Paulistes » à laquelle il s'efforce de communiquer sa propre activité adaptée aux conditions nouvelles où se trouve l'Église. Américain, Yankee même, Hecker fut « le type achevé du prêtre américain, » au dire de Mgr Ireland. Il fut aussi un initiateur, un de ceux qui apprennent à une série de générations humaines ce qu'elles ont à faire. Il s'est rendu compte qu'à notre époque et surtout dans son pays « la vie de l'homme dans l'ordre séculier et naturel marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance, et c'est là un changement radical ; » il a voulu montrer et préparer les harmonies profondes qui rattachent ce nouvel état de l'esprit humain au véritable christianisme et aux plus intimes rapports de l'âme avec Dieu ; il a voulu préparer aux hommes ainsi formés des prêtres aptes à les comprendre, à les guider, à les sauver. Pour ériger son œuvre, il est parti de ce principe : « Le catholicisme est une religion qui se rattache à toutes les facultés de l'esprit, qui s'adapte à tous les instincts de la nature humaine et qui affirme son origine divine par une parfaite concordance avec l'œuvre du Créateur. »

25. — Membre de la Compagnie de Saint-Sulpice, *M. Antonin Chaussinand* a passé aussi sa vie à la formation des prêtres destinés à évangéliser la France. C'est un sulpicien qui raconte sa vie. Il en a connu l'esprit et les vertus mieux que qui que ce soit ; de plus il a vécu près de lui dans son intimité. Aussi le dessin est-il aussi fidèle que possible et cette haute figure sacerdotale sera-t-elle pour les prêtres et les jeunes clercs un admirable modèle, un magnifique idéal du saint prêtre. Pour se documenter sûrement, M. l'abbé Sire a visité le pays natal de M. Chaussinand, Saint-Martial, au diocèse de Viviers ; le séminaire de Viviers, où il fit ses études cléricales. Il y a recueilli une moisson abondante de renseignements édifiants. Il a interrogé ses confrères du séminaire de Saint-Sulpice, de la Solitude (Issy), ses élèves

bert, des Lavigerie, des Freppel. Ce n'est point cet aspect de sa vie que s'est appliqué surtout à dépeindre M. Ricard, comme l'indique, du reste, le titre de son livre. Il a voulu particulièrement faire revivre des souvenirs intimes, et certes personne mieux que lui n'était en situation pour atteindre cette fin. « La vie proprement dite du cardinal, dit-il, viendra à son heure ; elle serait maintenant prématurée ; il faut laisser au temps le soin de dire le dernier mot, aux passions de se calmer, aux préjugés de tomber, aux hommes d'être plus justes (p. III). » Il fut, pendant dix-neuf ans, le témoin de cette vie de l'intimité, comme secrétaire et vicaire général de Mgr de Rodez. Nous choisissons un des faits qui assombrirent les derniers temps de la vie du cardinal Bourret. Il intéressera vivement. A l'École des Carmes, à Paris, il fut le maître et l'ami d'un abbé qui laissa la soutane pour la robe de l'Université. Son étonnante fortune le conduisit au Sénat; puis il arriva à être ministre de l'instruction publique et des cultes. C'était M. Combes. Il s'obstina à ne jamais vouloir laisser transférer Mgr Bourret au siège archiépiscopal de Toulouse. Et le bon cardinal souriant disait, à ce souvenir : « On pourra écrire sur ma tombe : Ici repose un passant qui n'arriva jamais. » Malgré les sentiments de piété filiale, d'admiration sincère, cette biographie est une œuvre de conscience, de tact, de délicatesse autant que de cœur. « Avec les faits qu'elle conserve, assure avec trop de modestie M. Ricard, un historien pourra aisément plus tard, en les complétant et en les appuyant des pièces authentiques et des documents explicatifs, écrire une histoire complète qui ne manquera ni d'intérêt, ni de charme, ni d'édification. Nous aurons préparé les matériaux; en les polissant, en les ajustant, il sera facile à un historien de faire une œuvre plus longue et plus instructive. » Mais, en toute vérité, elle ne sera pas plus captivante que celle-ci. Toutefois, le style n'est pas toujours bien venu, et les traits qui foisonnent manquent d'arêtes vives. Parfois aussi, çà et là, de vagues allusions, des explications trop laconiques qui peuvent suffire à des lecteurs déjà préparés aux événements racontés, mais le public qui lit ne saurait entendre ces choses voilées, peut-être par un excès de discrétion. D'ailleurs, pourquoi ne pas faire entière lumière sur l'administration de Mgr Bourret? C'eût été le plus expéditif moyen d'arrêter des attaques que la tombe n'a point assoupies. Certainement, à plus de précision, à moins de mystère, la mémoire du prélat n'eût eu qu'à gagner. Néanmoins elle restera pour tous, prêtres et pontifes, un grand exemple de labeur incessant, de zèle intelligent, d'amour pour l'Église et de dévouement aux âmes.

28. — A la collection de « Vies de saints » dont il a pris la direction, M. Henri Joly, sous le titre : *Psychologie des saints,* donne une magistrale introduction. Ce livre est une des plus considérables productions de l'éminent philosophe Après avoir montré comment la na-

et ses confrères des grands séminaires de Clermont, de Bourges, du Puy, où M. Chaussinand séjourna comme directeur ou comme supérieur. M. Sire, pendant cinq années entières, a groupé, jour par jour, d'amples renseignements sur les vingt années que le saint sulpicien passa au séminaire du Puy en qualité de supérieur. « Quelque grande que fût l'idée, dit l'auteur, que nous avions de la sainteté de M. Chaussinand, les témoignages qu'on nous a fournis, les lettres de lui, qu'on a eu la bonté de nous prêter, et ses notes de retraite nous ont révélé en lui des dispositions et des pratiques qui nous ont ravi, en nous manifestant une piété admirable des plus précoces et une vertu qui nous a paru héroïque (p. XIV). » L'ouvrage fut primitivement publié dans les *Annales de l'Œuvre des séminaires* et dans la *Semaine religieuse du Puy* en une série d'articles qui obtinrent dès lors le plus vif succès. Nous sommes persuadé que ce volume ne fera qu'étendre la faveur qui fut réservée à la publication première.

26. — Un Breton a toujours une foi vaillante, un oblat de Marie a toujours une âme de missionnaire. C'est un Breton et un oblat que fait revivre l'auteur anonyme dans des pages simples et pénétrantes, en la personne vénérable du *R. P. Berthelon*. La première partie du volume, c'est la vie et les œuvres du missionnaire; la seconde s'occupe des vertus et des dévotions de l'homme intérieur. Elles s'adressent « plus spécialement sans doute aux âmes religieuses et sacerdotales; ... mais elles sont aussi un juste tribut de gratitude envers la terre d'Armorique, terre qui surabonde de sève apostolique et religieuse (p. VIII). » Trois anciens condisciples, tous trois prêtres, ont reconstitué la vie du R. P. Berthelon jusqu'à son entrée au noviciat de Nancy; puis le biographe a été aidé par plusieurs pères oblats qui lui ont fourni des notes nombreuses, soit de vive voix, soit par écrit; la correspondance du saint religieux a été aussi une source féconde. Enfin aux *Annales de la Congrégation des oblats* ont été empruntés les récits des principales œuvres accomplies par le zélé missionnaire, dont la carrière apostolique proprement dite ne compta guère que douze années, sans retentissement dans le monde, mais abondantes de mérites devant Dieu.

27. — *Le Cardinal Bourret* fut l'une des plus belles intelligences, une des figures épiscopales les plus saillantes de cette seconde moitié du siècle. D'abord il fut le secrétaire et l'ami du cardinal Guibert, alors que ce dernier occupait le siège de Tours; puis il fut l'une des lumières du concile du Vatican, où il accompagna comme théologien Mgr Dabert, évêque de Périgueux. La chaire de théologie à la Sorbonne lui fut dévolue, et il y brilla d'un rare éclat. Ce goût pour les profondes études, il le conserva dans les absorbants travaux de son épiscopat. Il arriva, par son exemple, ses conseils, ses statuts, à faire de son clergé l'un des plus éclairés de France, tandis que lui, prenait rang à côté des Gui-

ture subsiste, forte et originale, dans l'âme du saint, M. Joly examine attentivement les théories qui croient voir dans la sainteté des perturbations nerveuses analogues, sinon identiques, à celles que des amateurs de paradoxes s'étaient flattés d'apercevoir dans le génie proprement dit. Par des arguments décisifs, il prouve que chez les malades auxquels on compare les saints, les troubles nerveux sont accompagnés de phénomènes de dislocation ou de désagrégation, tandis que le saint reste un homme d'énergie et de volonté, accomplissant la plus belle, la plus généreuse action pour l'avenir de l'humanité.

29. — C'est assurément une louable pensée de mettre en lumière les figures de nos archevêques de Paris durant ce siècle. Comme évêques de la capitale ils ont droit à une place dans l'histoire nationale. Combien, par ailleurs, leur vie est intéressante, édifiante ! C'est d'abord le doux et saint Mgr de Quélen ; Mgr Affre, tué par ses enfants égarés, lorsqu'il portait des paroles de paix au sein de l'émeute ; Mgr Sibour, assassiné pendant une cérémonie religieuse ; Mgr Darboy, le martyr de la Commune ; le cardinal Guibert, le promoteur de l'œuvre nationale et réparatrice du Sacré-Cœur de Montmartre. Mgr Lesur a donc fait œuvre utile en livrant au public la vie des *Archevêques de Paris au* XIXe *siècle*. Des gravures bien venues nous offrent les portraits de nos archevêques parisiens et les principaux monuments religieux de la capitale : Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Sulpice, etc. Mais pourquoi nous donner le portrait de Mgr Dupanloup dans la biographie de Mgr Affre et non celui de cet archevêque ? Pourquoi encore l'auteur ne cite-t-il pas une fois la *Vie du Cardinal Guibert* par M. l'abbé Paguelle de Follenay, livre définitif sur le vénéré cardinal du Sacré-Cœur ? — Avec à propos, Mgr Lesur fait précéder les biographies des prélats de quelques renseignements sur les revenus de la mense épiscopale du siège de Paris, sur les droits seigneuriaux des évêques et archevêques, leurs privilèges, sur les droits et privilèges du chapitre, le nombre de ses membres et ses dignitaires. Mais ces dernières notions doivent être complétées et corrigées d'après le récent ouvrage de M. l'abbé Chartier : *L'Ancien Chapitre de Notre-Dame de Paris* (Paris, Perrin, 1897, in-12). Puis vient la liste des évêques et archevêques de Paris depuis saint Denis († v. 275) jusqu'à Mgr de Talleyrand-Périgord. Comme on le constate par la date de la mort de saint Denis, l'auteur n'est point un partisan de l'aréopagitisme du premier évêque de Paris. Page 99, on lit : Saint-Nicolas du « Chardonneret » pour : du Chardonnet (du latin : *cardonetum*, lieu couvert de chardons). Ouvrage simple de style, correct de forme ; bonne littérature de patronage. LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *Die Jungfrau von Orleans. Ein kirchengeschichtliches Bild aus dem XV. Jahrhundert*, von D. Rieks. Nebst einem Bilde der Jungfrau von Orleans. Berlin, Wiegandt et Grieben, 1890, in-8 de 100 p., 1 fr. 75. — 2. *Jeanne d'Arc, tertiaire de saint François*, par C. Bessonnet-Favre, membre du tiers-ordre. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de xxx-302 p., 1 fr. 50. — 3. *Un double Contre-sens, ou le prétendu Blason de Jeanne d'Arc et sa prétendue devise : Vive labeur ! suivi d'un simple mot à M. l'abbé L'Hote*, par E. Misset. Paris, Champion, 1897, in-8 de 19 p. — 4. *Les Compagnons de Jeanne d'Arc. Domremi-Reims, 1412-1429*, par Henri Chapot, avocat à la cour d'appel de Paris. Avec une préface par M. Jules Roy, professeur d'institutions politiques à l'École nationale des chartes. Paris, Bloud et Barral., s. d., in-8 de xxiv-445 p., avec pl., 5 fr. — 5. *Du tombeau de saint Remi au berceau de Jeanne d'Arc. Pèlerinage du diocèse de Cambrai*, par le Dr L. Salembier, professeur à l'Université catholique de Lille. Lille, imp. H. Morely, s. d., dépôt chez Bergès, 2, rue Royale, à Paris, in-8 de 107 p.

1. — L'ouvrage de M. Rieks, docteur en théologie protestante, sur Jeanne d'Arc : *Die Jungfrau von Orleans* n'est parvenu entre nos mains, par l'intermédiaire du *Polybiblion*, qu'à une date toute récente. Mais le millésime qui figure au bas du titre, 1890, reporte son apparition, faite à Berlin, à huit années en arrière. Aussi a-t-il été compris sous le n° 624 bis, dans sa *Bibliographie*, bien connue, des travaux relatifs à la Pucelle (p. 279) par M. Pierre Lanéry d'Arc, dont l'analyse et l'appréciation, bornées à quelques lignes, ne donnent d'ailleurs qu'une idée très insuffisante du caractère propre de ce livre. Or ce caractère, joint à son lieu d'origine, nous engage, dans l'intérêt de nos lecteurs, à ne pas lui opposer la fin de non-recevoir qui pourrait légitimement résulter du temps écoulé depuis sa mise au jour. Nous avons déjà eu occasion de rencontrer ici la science et la littérature allemandes contemporaines, s'exerçant sur le sujet de Jeanne d'Arc. Elles nous ont offert un triste échantillon des extravagances où peut conduire le subjectivisme effréné du rationalisme kantien, joint au pédantisme transcendant du germanisme à outrance, dans l'élucubration vraiment saugrenue de M. Richard Mahrenholtz (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 411), où Jeanne, après mainte contestation de ses vertus et de ses mérites, était en somme, ainsi qualifiée : « Une fille rusée, exaltée jusqu'à l'indélicatesse, animée d'un fanatisme peu convenable chez une femme, et non pas une sainte, même en la jugeant selon la mesure commune et relative de l'humanité. » L'auteur, d'ailleurs, nous livrait le secret de sa ridicule tentative en ne dissimulant pas qu'il s'était proposé pour objet de réagir avec vigueur contre les publicistes qui, selon lui, avaient choisi Jeanne d'Arc pour en faire « l'instrument des tracasseries ultramontaines et françaises contre l'Allemagne protestante. » Il faut avouer que l'Allemagne protestante était tombée par malheur, en se personnifiant dans M. Mahrenholtz, sur un représentant et sur un défenseur qui n'était pas précisément de nature à lui conserver le prestige qu'elle avait acquis par diverses raisons, quelques-unes fon-

dées, et selon divers engouements, qui l'étaient moins, dans la science européenne. Personne n'était mieux en état que lui de faire ressortir, par un exemple frappant, ce que ce prestige pouvait avoir d'abusif. C'est aussi comme un représentant de l'Allemagne protestante, un ennemi acharné de l'Église catholique et un juge hostile et dédaigneux de la France, que se présente à nous M. le docteur Rieks, dont l'ouvrage, quelque peu antérieur à celui de M. Mahrenholtz, est d'ailleurs d'une tout autre valeur et d'un caractère bien différent. Quoique protestant, ou plutôt par la logique même de son protestantisme, M. Mahrenholtz se découvre à nous comme un incrédule déterminé, séide de la libre-pensée voltairienne en même temps que disciple des fantasmagories successives et contradictoires où se complaît, depuis Kant, le rationalisme d'outre-Rhin. M. le docteur Rieks, au contraire, est un croyant ; c'est un protestant demeuré chrétien ; de plus, c'est un esprit sérieux et une âme élevée. Son ouvrage décèle à la fois un érudit solide, un écrivain éloquent et un homme de cœur. Il a voulu composer à l'usage du grand public d'Allemagne un tableau à la fois instructif et édifiant, qui émût chez ses compatriotes les nobles sentiments de la foi religieuse et du dévouement à la patrie, et c'est comme un sublime exemple de ces deux vertus qu'il leur a présenté, avec un enthousiasme sincère, la céleste figure de Jeanne d'Arc, en s'efforçant d'exposer brièvement, mais d'une façon saisissante, les traits principaux de son caractère et de sa vie, éclairés par la lumière résultant de l'étude des circonstances où elle a vécu, principalement dans leur rapport avec l'histoire ecclésiastique. Mais, comme c'est le cas trop habituel des protestants, soit croyants, soit libres-penseurs, M. Rieks a sucé avec le lait, fortifié et développé en lui, dans toutes les étapes successives de sa culture d'esprit et d'âme, cette animosité féroce et pleine d'aigreur insultante contre l'Église catholique, qui obstinément appuyée sur une ignorance, entretenue avec soin, de la vraie doctrine apostolique et romaine, et sur un continuel travestissement de l'histoire, constitue en grande partie le fond, peu solide dogmatiquement et moralement peu honorable, de la religion dite « réformée, » mais en réalité « négative. » Cette fâcheuse haine et aussi son animosité germanique contre la France, ont gâté son livre même au point de vue purement historique. Elles l'ont farci d'assertions d'une fausseté et d'une partialité révoltantes. Elles ont surtout conduit l'auteur à ce paradoxe insoutenable et quelque peu ridicule de saluer dans Jeanne d'Arc une protestante, et d'en faire même presque une allemande, naturalisation obtenue par cet ingénieux procédé : « Nos voisins de l'autre côté des Vosges, déclare doctoralement M. le docteur Rieks, peuvent la célébrer comme leur héroïne nationale afin d'enflammer le chauvinisme français, et, dans la poussière de leurs conflits, la tirailler dans le sens de

leur idéal légitimiste ou républicain, ultramontain ou libéral ; chez nous autres Allemands, (on sent qu'il ajoute tout bas : qui sommes le modèle de toutes les vertus) son exemple ne perd pour cela rien de sa valeur par rapport au patriotisme et à la religion. A plus d'un égard, elle nous est proche. Son lieu de naissance, Domremy, quoique politiquement soumis au roi Charles VII, appartenait dans l'ordre ecclésiastique à l'évêché de Toul, évêché suffragant de l'archevêché de Trèves, et par ce moyen à l'Allemagne » (p. 8, 9). Voilà une annexion dextrement exécutée ! — La conclusion de l'ouvrage n'est pas moins significative. Après avoir sagement relevé les erreurs ou inexactitudes historiques du drame de Schiller, M. Rieks ajoute : « Quelles qu'aient pu être les fautes du poète, et quoique son exposé des faits doive être complété et rectifié, son drame demeure de beaucoup supérieur à tout ce que les poètes français ont jusqu'à présent composé sur ce sujet. A l'exception de Chapelain, méconnu en France et raillé par Boileau et par Voltaire, aucun poète français n'a été suffisamment juste pour la Pucelle. Comment d'ailleurs, en dépit des historiens Averdy (il faudrait écrire L'Averdy), Quicherat, Michelet, Wallon et d'autres au delà des Vosges, Jeanne pourrait-elle être comprise dans un pays en proie au déchirement (zerklüfteten Lande) au moyen duquel se le partagent la bigoterie catholique et la froide libre-pensée ! Elle a été en effet comme un précurseur du principe protestant de la liberté de conscience et une vaillante adversaire (Bekämpferin) de l'athéisme maintes fois dominant en France, et qui, en tout lieu, marche sur les pas de l'erreur romaine. » — Aimable docteur berlinois ! — Comme, Dieu merci ! au contraire de M. le docteur Rieks, en défendant, selon notre droit et notre devoir, notre foi catholique et notre patriotisme français, nous nous efforçons de les maintenir exempts de tout sentiment d'animosité et de partialité aveugle, nous redirons encore, avant de prendre congé de lui, que ce fâcheux sentiment de haine dont il est animé a gâté dans son livre de très réelles et très honorables qualités de fond et de forme. Nous citerons, parmi les passages qui nous ont frappé, le témoignage très senti rendu aux vertus de Jeanne (p. 32, 33) ; les excellentes réflexions résumées (p. 35) dans cette saisissante image : « Le vrai mérite attire les envieux comme le fer le courant électrique ; » les judicieuses observations à propos de l'inébranlable résolution de Jeanne de conserver ses habits d'homme (p. 52) ; le récit ému, éloquent des derniers instants de la Pucelle, où nous avons relevé cette belle et poétique métaphore : « Le Lys de France s'affaissa dans la fumée et les flammes » (p. 78) ; la réfutation catégorique de la légende d'Agnès Sorel et de la fausse glorification qui a osé la rapprocher de Jeanne (p. 88 et suiv.) ; enfin et surtout, ce principe de critique fermement posé à propos des faits surnaturels qui s'imposent à l'attention

de tout loyal historien de la Pucelle : « Les phénomènes même les plus extraordinaires doivent être admis par la science historique, quand la réalité en est attestée par de bons témoignages... Selbst das Wunderbarste muss auch die Geschichtsforschung anerkennen, wenn es durch gute Zeugnisse sich als wirklich bewährt » (p. 57). Cette forte déclaration sépare, à son grand honneur, M. le docteur Rieks des audacieux partis-pris et des timides faux-fuyants de la sophistique contemporaine.

2. — L'autorité des règles rigoureuses, mais salutaires, de la méthode et de la critique vraiment scientifiques, dont l'accord avec l'orthodoxie religieuse et philosophique n'est jugé impossible que par ceux qui se font une fausse idée soit de la religion, soit de la science, peut être pour la cause de la vérité catholique un puissant moyen de progrès, pourvu que les défenseurs de cette sainte cause dans notre pays, ne négligent pas de s'instruire des règles en question et de s'y conformer. Nous avons le regret de voir trop souvent passer sous nos yeux des livres pleins d'un excès de zèle et d'un défaut d'instruction et de méthode, de nature à faire grand tort aux principes et aux institutions qui nous sont chers, et à donner une prise aisée à l'acharnement de leurs ennemis. Il ne nous est pas possible, quoi qu'il nous en coûte, de ne pas ranger dans cette catégorie fâcheuse l'étrange composition intitulée : *Jeanne d'Arc tertiaire de saint François*. L'hypothèse émise naguère par le regretté Siméon Luce sur l'agrégation de l'héroïque vierge au tiers-ordre franciscain, n'est pas en soi inadmissible, mais les présomptions qu'il a recueillies à cet égard sont loin d'équivaloir à une preuve formelle et rien jusqu'ici n'autorise à transformer cette conjecture en certitude. C'est pourtant ce qu'un zèle, selon nous excessif et malentendu, s'est déjà permis à plusieurs reprises, et cette thèse est, dans l'ouvrage dont nous parlons, développée avec des arguments et poussée jusqu'à des conséquences, qui, loin de la faire valoir, lui communiquent à son détriment un caractère chimérique et ridicule. Croirait-on que l'auteur va jusqu'à donner pour l'une des causes de la victoire de Patay une sorte de franc-maçonnerie mystérieuse entre les tertiaires d'Angleterre et ceux de France ? Écoutez plutôt : « Dès que Jeanne parut, armée du signe de ralliement des Franciscains : la colombe blanche portant en son bec un rôle où étaient inscrits les mots : *Jhesus ! Maria !* tous les communiers, tous les artisans, toutes les femmes, riches ou pauvres, aristocrates ou plébéiennes, en un mot tout le peuple intelligent et libre des vrais chrétiens se dressa soudain en criant : « La voilà ! » — Devant cet enthousiasme les tertiaires anglais prirent la fuite ; c'était tout ce qu'ils pouvaient faire pour épargner à l'Angleterre le poids de la colère de Dieu. — « Allez-vous-en ! » leur disait Jeanne. — La reconnaissant investie des signes qu'en les Fraternités on portait pour se reconnaître, ils obéissaient

à la discipline invariablement acceptée sans discussion par tout le peuple franciscain, à quelque nation qu'appartînt le tertiaire. » (p. XIX, XX. Cf. p. 149). — *Jeanne d'Arc tertiaire de saint François* n'est pas un récit d'histoire, mais un rêve de dévotion mal comprise et de fantaisie chimériquement exaltée. L'auteur n'a pas pris le soin de s'initier aux règles, aux habitudes les plus élémentaires de la critique et de la méthode, comme si la ferveur de cœur et d'imagination suffisait à tout ! Cela est d'autant plus regrettable qu'à en juger par telle ou telle page, cet écrivain ne semble pas dépourvu de toute aptitude aux lettres historiques et qu'il est certainement doué d'un réel talent de plume. Mais quoi ! avant d'enseigner, il faudrait apprendre. On ne s'improvise pas plus historien que médecin, théologien ou jurisconsulte.

3. — Ce n'est certes pas l'esprit critique qui fait défaut à M. l'abbé Misset. Il le pousserait plutôt jusqu'à l'excès. La prétendue devise de Jeanne d'Arc : *Vive labeur !* qui a, dans ces dernières années, fourni le sujet de bien des tirades, est définitivement reléguée par lui au nombre des erreurs historiques et des attributions fausses. Il conteste également, mais, selon nous, par un raisonnement moins décisif, l'attribution à Jeanne d'Arc du célèbre blason qui fut certainement, en vertu d'une concession royale, porté par ses frères : un écu en champ d'azur, avec deux fleurs de lys d'or, et une épée au milieu, la pointe en haut, surmontée d'une couronne. La teneur même de ces armoiries semble bien les rapporter à Jeanne et à sa mission, quoique d'ailleurs son humilité se soit refusée à en faire personnellement usage. Le lien paraît manifeste entre ces armoiries et la charte d'anoblissement décernée par Charles VII à la Pucelle d'abord, puis, à cause d'elle, à sa famille.

4. — Grouper autour de l'héroïque vierge les « compagnons », au sens le plus large du mot, de sa miraculeuse carrière, c'est-à-dire reconstituer d'une façon détaillée et vivante les divers milieux où elle a successivement vécu et ranimer les principaux personnages qui les occupaient et qui l'aidèrent ou la combattirent dans sa céleste vocation, c'était là certainement une bonne idée, non seulement de librairie, mais d'histoire. Dans la préface placée par lui en tête du livre de M. Henri Chapoy, M. Jules Roy, professeur à l'École des chartes, nous apprend que ce sujet lui avait été d'abord proposé et l'avait séduit. « Outre les matériaux variés que les obligations de mon enseignement m'ont fait réunir sur le XVe siècle et que je comptais mettre à profit, je recueillais d'autres éléments pour cette histoire quand des raisons, qui ne sauraient intéresser le lecteur, me firent un devoir de réserver mon temps et mes forces pour mes travaux de pure érudition. C'est ainsi que j'ai été amené à confier l'histoire des compagnons de Jeanne d'Arc à M. Chapoy. » Voici, d'après la même préface, le plan adopté par le nouvel auteur auquel l'idée dont il s'agit a été ainsi transmise : « Ce n'est pas

une vie nouvelle de Jeanne d'Arc qu'il a entendu ajouter à celles qui ont précédé. Il s'agissait non plus de mettre Jeanne une fois de plus en son relief, mais de la placer dans les milieux successifs où elle s'est trouvée ; il s'agissait non pas de la dresser seule sur un nouveau piédestal, mais d'orner celui-ci en faisant intervenir les hommes et les choses qui lui ont formé un imposant cortège. Chargé d'écrire un volume sur les compagnons de Jeanne d'Arc, il n'eut d'abord que le vague projet de songer seulement aux compagnons militaires, puis sa pensée prit une forme plus arrêtée en même temps qu'elle s'étendait ; il faut l'en louer. En effet le duc d'Alençon, le bâtard d'Orléans, La Hire et Xaintrailles sont-ils les seuls qui méritent le titre de compagnons de l'héroïne ? Des compagnons, elle en eut à Domremi, à Vaucouleurs, sur la route de Chinon ; elle en eut en cette dernière ville, à Poitiers, à Blois, aux heures des débuts ennuyeux, comme elle en eut aussi aux journées triomphales et aux temps de l'épreuve finale. Sans vouloir tout dire, il a donc essayé de fixer d'une façon intéressante une liste de ceux qui ont approché la vierge de Domremi, la libératrice d'Orléans, le sauveur de Charles VII et de son royaume. » — Comment dans le volume rédigé selon ce dessein, mais qui ne l'épuise pas, puisqu'il se termine au sacre de Reims, le nouvel auteur s'est-il acquitté de la tâche acceptée par lui ? Il nous serait agréable, pour plusieurs raisons, de joindre notre recommandation à celle qu'il a obtenue de l'indulgente amitié de M. Roy. Mais notre conscience de critique et nos devoirs envers nos lecteurs ne nous permettent pas cette complaisance. L'inexpérience de M. Chapoy en fait de méthode historique et de composition littéraire éclate dans cet ouvrage avec une telle évidence qu'il nous est complètement impossible d'y fermer les yeux. Tranchons le mot, ce livre est une œuvre manquée. L'ensemble constitue un bizarre pêle-mêle de faits hétérogènes et d'idées confuses. Le style, d'une négligence extrême, est pénible, enfantin, et néanmoins, par instants, prétentieux. L'auteur n'a aucune notion de la valeur comparée des sources et puise au hasard, avec une égale sérénité, dans les chroniques ou documents du quinzième siècle, dans les travaux de Quicherat, de Vallet de Viriville et du marquis de Beaucourt, et dans les *Mémoires du Peuple français* d'Auguste Challamel ou dans les *Mémoires historiques de la République séquanoise* de Gollut, ouvrage pour lequel il a une prédilection toute particulière. Aux banalités les plus rebattues, il mêle dans son exposé des suppositions tout à fait étranges, celle-ci par exemple, qui vient à la suite d'une vaine et fastidieuse énumération de princesses ayant porté le nom de Marguerite, du douzième au quinzième siècle : « Les deux noms de Catherine et de Marguerite vibrent ensemble dans les bruits historiques du temps et sont unis pour nous dans les échos du passé. Marguerite (de Flandre ou de Bourgogne, on ne sait trop, tant la liste

qui précède est dressée d'une façon confuse) avait une sœur que l'on appelait Catherine. L'une était née en 1374, l'autre en 1378. Catherine se maria le 15 août 1393, son mari était Léopold IV, duc d'Autriche. Elle mourut le 26 janvier 1425... N'est-il pas permis de penser que dans la maison de Jacques d'Arc arrivaient quelques-unes de ces nouvelles et que la petite Jeanne y prêtait quelque attention (p. 112) ? » — Non, cela n'est pas permis. — Aussi singulière pour le moins est la dissertation sur le mot « martin » à propos du juron : « Par mon martin ! » attribué à Jeanne par Perceval de Cagny. Citons-en la fin, qui en vaut la peine : « L'abbaye de Saint-Martin de Tours avait une enseigne que M. le comte de Bouillé, suivant en cela Beneton qui écrivait au dix-huitième siècle, représente coloriée en bleu dans son livre sur *les Drapeaux français*. Le motif de ce coloris est que le bleu est la couleur des confesseurs ; c'est peut-être faible comme cause déterminante. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette enseigne existait et que le comte d'Anjou avait le privilège de la lever contre tous ennemis, excepté le roi de France. — D'autre part — et il faut bien distinguer l'enseigne de la chape — il y avait dans les armées royales un étendard que l'on appelait la cape de saint Martin, par lequel les rois de France se faisaient accompagner et qui était porté par leurs chapelains. — L'enseigne de saint Martin, d'après un sceau de 1205, est un gonfanon à trois queues, — la chape est différente. — Si nous examinons ce point en nous souvenant de la facilité avec laquelle le peuple simplifie tout, nous pouvons dire que peu à peu on en vint à désigner sous le nom de « martin » soit l'enseigne de l'abbaye, soit la chape portée par les chapelains du Roi. — Cela établi, si nous revenons à Jeanne d'Arc (il faut avouer qu'il en est temps), nous avons des motifs qui nous autorisent à conjecturer que, quand elle parlait de son « martin, » elle désignait peut-être l'un de ses étendards, celui qui était comme la cape royale, porté par son chapelain » (p. 255, 256). — Après cela, comment s'empêcher de sourire quand on voit l'auteur des *Compagnons de Jeanne d'Arc*, en dissentiment, comme c'est d'ailleurs son droit, avec M. de Beaucourt sur les conséquences à tirer d'un document, reprocher d'un ton doctoral à l'éminent historien de Charles VII de s'être prononcé « bien à la légère » (p. 203) ? — En ce qui concerne les rapports de Jeanne d'Arc avec le monde surnaturel, M. Chapoy, dont les bonnes intentions ne sont pas douteuses, s'est en somme prononcé pour la réalité de ces rapports. Mais, craignant sans doute de compromettre le renom scientifique qui ne pouvait manquer de résulter pour lui du livre dont la rédaction lui avait été confiée de si haut, il a entouré son adhésion de réserves et d'explications psycho-physiologiques dont ce renom même pourrait bien souffrir, car certains esprits difficultueux (nous sommes du nombre) y noteront peut-être une fâcheuse tendance au galimatias

(Cf. p. 85 et suiv., 115 et suiv.). La note 2 de la page 115 rappelle invinciblement certains passages de Molière : « Nous pensons, dit gravement l'auteur, que les phénomènes d'attention peuvent être répartis comme sur une échelle ascendante et descendante. Partant de l'attention qui comporte l'observation et la réflexion, on peut monter de l'attention à l'abstraction, à la monomanie, à la manie ; — de l'observation à la contemplation, de la réflexion à la méditation ; — de la contemplation et de la méditation réunies, à l'étonnement, à la stupéfaction, à l'absence, à l'extase. — L'échelle descendante conduit à la distraction, à l'imbécillité, etc. L'extase est donc à nos yeux le maximum de l'attention, — la démence le minimum. » Cette dernière remarque est juste et méritoire, mais que dire du pathos qui précède ? — Ce n'est pas non plus sans quelque étonnement et même sans quelque stupéfaction (selon l'échelle ascendante) que nous avons lu (p. 49) à propos des habitudes religieuses de Charles VII : « Aux jours de fêtes il communie, entend à genoux trois messes et n'oublie pas de dire les prières *que lui impose le droit canon.* » Pourquoi pas le Code civil ? — Malgré tout cela, nous sommes fort éloigné de penser que l'auteur des *Compagnons de Jeanne d'Arc* soit incapable d'écrire un jour un bon livre d'histoire. On remarque, au contraire, çà et là dans son volume, quoique tout à fait manqué, des marques sensibles d'une certaine aptitude naturelle aux études d'érudition. Mais, encore une fois, avant d'enseigner, il faut apprendre. On ne s'improvise pas plus historien que jurisconsulte. M. Chapoy est, nous n'en doutons pas, un jurisconsulte excellent. Mais son éducation historique et littéraire n'a pas été suffisante, et il lui appartient à présent de l'accomplir lui-même, en s'aidant des bons conseils que ne lui refusera certainement pas, s'il fait sérieusement appel non plus aux recommandations trop indulgentes de ses préfaces, mais à ses connaissances et à son expérience scientifique, le savant professeur dont il est l'ami.

5. — L'ouvrage de M. l'abbé L. Salembier : *Du tombeau de saint Remi au berceau de Jeanne d'Arc. Pèlerinage du diocèse de Cambrai*, est le récit complet et, pour ainsi dire, officiel du pèlerinage cambraisien de 1896 à Reims et à Domremy. On y trouve, recueillis d'une plume animée, d'intéressants détails sur l'état actuel du village natal de Jeanne d'Arc, les dispositions de ses habitants et les monuments consacrés à ou par la mémoire de l'héroïque vierge. M. S.

THÉOLOGIE

Institutiones theologicae de Sacramentis Ecclesiae, auctore J. B. Sasse, S. J. Vol. I. *De Sacramentis in genere. De Baptismo. De Confirmatione. De Eucharistia.* Friburgi Brisgoviae, Herder, 1897, in-8 de xvi-590 p. — Prix : 10 fr.

Après vingt ans et plus d'un fécond enseignement donné aux scolas-

tiques de la Compagnie de Jésus, d'abord à Maria-Laach, ensuite à Ditton Hall, le R. P. Sasse, cédant à d'honorables instances, publie son cours de théologie dogmatique. Il commence par la théologie sacramentaire, dont le présent volume contient la première moitié. Disons tout de suite que les sacrements y sont étudiés exclusivement sous le rapport du dogme, et que l'auteur laisse délibérément aux moralistes et aux canonistes le soin de traiter des sacrements dans la mesure où ils relèvent de la morale et de la législation de l'Église. C'est un exemple que nos manuels de théologie français auraient avantage à imiter.

Dans cette étude, l'auteur s'est proposé de mener de front la théologie dite positive et la théologie scolastique, afin d'éclairer et de compléter l'une par l'autre ; tous ses lecteurs devront reconnaître qu'il y a parfaitement réussi. Cette double méthode, toujours utile en théologie, est tout spécialement nécessaire pour l'étude des sacrements, institutions toujours vivantes dans l'Église, et pratiquées pendant de longs siècles avant l'élaboration de la théologie sacramentaire des scolastiques. C'est donc dans l'enseignement des Pères et des conciles, dans la pratique de l'Église et dans sa liturgie, qu'il faut chercher les éléments constitutifs du système ; c'est ainsi qu'on peut mettre sous les yeux du lecteur le développement continu qui s'est poursuivi depuis les premiers siècles, sans amener aucune modification essentielle, pour aboutir au système de l'École et aux définitions du concile de Trente. Enfin, les armes fournies par l'une et l'autre méthode permettent de combattre victorieusement les erreurs, particulièrement celles des protestants, dont l'auteur donne une réfutation complète.

La théologie sacramentaire comprend deux parties : l'une, consacrée à l'étude de chaque sacrement en particulier ; l'autre, fruit d'une généralisation nécessairement moins ancienne, en considère les éléments communs : c'est le traité des sacrements en général, qui, placé en tête des traités spéciaux, projette sur chacun d'eux de vives clartés. Le R. P. Sasse a su éviter l'écueil spécial à ce premier traité, je veux dire une généralisation excessive, une assimilation exagérée des sacrements à un sacrement-type, qui n'existe pas. Il a très adroitement traité la question de la matière et de la forme, dont il n'a pas fait un principe, mais une conséquence : après avoir montré comment les sacrements se composent de « choses » et de « paroles, » il dit que telle est la signification des termes « matière » et « forme » appliqués aux sacrements, mais d'une manière nécessairement analogique, et encore ce sens analogique n'est-il pas uniforme pour tous les sacrements. A signaler aussi la manière dont il conduit la thèse sur le nombre septénaire des sacrements. Il constate que la nomenclature des sacrements est invariable depuis le XIIe siècle ; il montre ensuite comment les Pères n'avaient pas eu à s'occuper de fixer cette liste, pour diverses cau-

ses (parmi lesquelles la discipline du secret ne me semble pas probante), mais en avaient pour ainsi dire préparé les éléments. Avant de quitter ce premier traité, notons que l'auteur combat vigoureusement la thèse, d'ailleurs parfaitement libre, de la causalité physique des sacrements.

Il me faudrait des pages pour analyser comme ils le méritent les trois traités du Baptême, de la Confirmation, de l'Eucharistie surtout, celui-ci remarquable de tous points. Les étroites limites assignées à ce compte rendu ne me permettent pas de le faire. Je me borne à quelques notes. La thèse de la présence réelle du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie est l'objet d'une démonstration scripturaire et patristique extraordinairement puissante et complète ; et, d'autre part, la partie que j'appellerai philosophique, c'est-à-dire le « comment » de la transsubstantiation, la permanence des espèces, le mode de la présence eucharistique de Jésus-Christ, est traitée avec une profondeur, une acuité, une netteté surprenantes. J'en dirai autant à propos de la section qui étudie l'Eucharistie comme sacrifice ; la théorie générale du sacrifice est large et bien conduite ; la démonstration de la vérité du sacrifice eucharistique ne laisse rien à désirer. Puis l'auteur compare le sacrifice de la Messe avec celui du Calvaire et avec la dernière Cène ; enfin, il passe en revue les diverses théories émises par les théologiens sur la raison formelle et interne du sacrifice eucharistique ; il les critique l'une après l'autre pour adopter finalement celle du cardinal de Lugo et de Franzelin.

Un mot enfin sur le côté matériel de l'ouvrage parfaitement adapté à l'enseignement. Les thèses sont mises en relief ainsi que l'indication des preuves, des *scholia*, et des autres divisions. Certains développements sont imprimés en petits caractères. Les moindres textes sont accompagnés des références bibliographiques. Est-il utile de dire qu'on ne trouve pas de textes apocryphes ?

Si cet excellent ouvrage est un peu considérable pour servir de manuel dans nos séminaires, il sera très utilement mis entre les mains des étudiants désireux de pousser un peu plus avant leurs études ; il sera surtout avantageusement consulté par les professeurs qui y trouveront la substance de maint gros volume. A. Boudinhon.

JURISPRUDENCE

L'Index. *Commentaire de la Constitution apostolique «Officiorum,»* par l'abbé G. Périès. Paris, Roger et Chernoviz, 1898, in-8 de xix-261 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume est très bien fait, très intéressant, très utile. En forme de commentaire de la constitution de Léon XIII sur l'Index, l'auteur expose dans une première partie la manière dont l'Église a exercé

dans tous les temps ses droits sur ce sujet ; il fait, en d'autres termes, un historique de l'Index où tout se trouve résumé avec autant d'érudition que de clarté ; dans une seconde partie, il explique sous deux titres les décrets généraux sur la prohibition et la censure des livres. Il explique sous le premier titre les règles de l'Index telles qu'elles sont tracées par Léon XIII (art. 1-29), il montre quel en est le sens, la portée et en quoi elles se rapprochent ou se séparent des règles anciennes. Nous remarquerons surtout le chapitre VIII où se trouvent commentés les articles 21 et 22 qui traitent de la prohibition des journaux, feuilles et revues périodiques. Sur tous ces points, la doctrine est très exacte et les applications sont fort judicieuses. Dans le titre II nous signalons une dissertation préliminaire sur la composition et l'organisation de la Congrégation de l'Index. Puis viennent, divisées en cinq chapitres, les règles de la censure préventive des livres. Dans le chapitre II, à l'occasion des droits et devoirs des évêques sur cette matière, l'auteur montre combien il serait opportun d'établir dans les diocèses une sorte d'Index, et indique les règles d'après lesquelles il devrait fonctionner. C'est assez dire pour montrer que ce petit ouvrage est appelé à rendre le plus grand service à ceux qui doivent connaître ce point important de la législation ecclésiastique et qu'il a sa place marquée dans les séminaires et dans les chancelleries épiscopales.

LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

La Volonté de vivre, par VICTOR CHARBONNEL. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18, 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est très vrai que l'homme veut vivre, vivre surtout de la vie de l'âme, que la vie parfaite est dans l'union à Dieu, et qu'il trouvera cette vie en se recueillant en lui-même, qu'il doit se préserver du tumulte des opinions, que pour cela il lui faut du caractère et beaucoup de caractère : toutes ces vérités morales sont exposées par M. Charbonnel dans un style vif et imagé, qui peut contribuer à donner à l'âme le sentiment de sa grandeur native. Mais il ne fallait pas exagérer ces vues, belles en elles-mêmes, au point qu'il semblât que, si Dieu se trouve en nous, il n'est que notre âme même dans son aspiration à l'idéal, que se soustraire aux bruits du dehors allât jusqu'à dédaigner l'enseignement extérieur du sacerdoce, que pour former son caractère il fallût mépriser les pratiques de direction si puissantes dans l'Église pour former les âmes d'élite. Aussi est-ce avec tristesse que nous voyons celui qui était prêtre naguère, appuyer à tout propos ses enseignements moraux sur des auteurs protestants, vanter la religiosité vague de Tolstoï, faire bon marché de la partie historique et dogmatique de l'Évangile sans laquelle la morale chrétienne n'a ni efficacité, ni autorité, enfin adresser sa

prière à un Dieu inconnu, lui qui a connu de si près le Dieu de l'autel.

S'il s'agissait d'une autre matière, nous pourrions séparer le livre de l'auteur, mais puisque cet auteur traite de questions morales et religieuses, il faut bien que nous prévenions le lecteur qu'il est le même que cet abbé Charbonnel qui s'est séparé de l'Église parce que le Saint-Siège n'a pas approuvé son projet de congrès des religions en 1900. D'autant qu'au premier abord, le livre en lui-même peut séduire des personnes peu instruites. Elles pourront lire les deux tiers de l'ouvrage sans remarquer quelques écarts, et croyant ne lire que de hautes considérations morales. L'auteur en effet évite les attaques directes ; quand il propose des vues contraires au dogme, il semble ne faire que citer et ce n'est guère que dans les derniers chapitres que sa rupture avec les croyances de l'Église apparaît plus clairement. D. V.

John Locke, von Dr Eduard Fechtner. Stuttgart, Frommann, 1898, in-8 de xii-298 p. — Prix : 6 fr. 25.

Cet ouvrage est moins un livre de philosophie qu'un livre d'histoire. L'auteur fait remarquer avec raison que l'on a beaucoup parlé de Locke dans ces derniers temps, mais que sa vie est peu connue. Or cette vie est intéressante. Locke vécut à une époque fort troublée, et bien qu'il n'ait jamais joué en politique qu'un rôle secondaire, il prit cependant une part active aux événements de son temps. Secrétaire de lord Shaftesbury, un des chefs du parti wigh, il partagea la fortune de ce personnage, se vit expulser de l'Université d'Oxford par ordre de Charles II Stuart et contraint de se réfugier en Hollande. Il revint en Angleterre avec Guillaume d'Orange qui voulut lui confier des fonctions diplomatiques. Locke refusa, préférant se livrer à ses études favorites. Cependant il accepta plus tard de faire partie de la commission des finances et du commerce. C'est de son voyage en France et en Hollande, où il se lia avec Le Clerc et Molyneux, que date son premier ouvrage important : l'Épître sur la tolérance. A son retour en Angleterre, il publia les Essais sur l'entendement humain, puis le Christianisme raisonnable qui fit scandale parmi les théologiens.

Le Dr Fechtner croit, comme le baron von Hertling, dont il ne paraît pas connaître l'ouvrage, que Locke a été accusé à tort de matérialisme. C'est aussi un peu notre avis. Les vues de Locke n'étaient point sans précédents autorisés et l'on pourrait caractériser assez bien sa doctrine en disant qu'il est un péripatéticien qui s'exprime mal. Mais il y a grand danger à s'exprimer mal en pareille matière, et le défaut d'exactitude dans l'exposé d'une théorie ayant d'ailleurs un fond vrai, joint à sa tendance à un libéralisme excessif, a valu à Locke d'être considéré comme un précurseur par les matérialistes athées du xviiie siècle.

Une remarque un peu hors de notre sujet, mais qui est piquante.

Molyneux parle dans sa correspondance avec Locke d'un certain mathématicien de Hanovre qu'on ne comprenait guère et qui ne se comprenait pas mieux lui-même. Ce mathématicien si lestement exécuté par Molyneux n'était autre que le grand Leibniz. D.V.

The Fishes of North and Middle America. *Bulletin of the United States national Museum n° 47. — Smithsonian Institution*, a descriptive catalogue of the species of fish-like vertebrates found in the waters of north America, north of the isthmus of Panama, by David Staar Jordan and Barton Warren. Part. I. Washington, Government printing office, 1896, gr. in-8 de 1240 p.

La première partie de cet important ouvrage, seule parue pour le moment, comprend le catalogue raisonné et méthodique accompagné d'une bonne description de tous les poissons qui vivent dans les eaux douces et salées de l'Amérique du Nord. Les auteurs agissent avec grande précision et régularité. Ils commencent par donner la mesure et les dimensions de chaque espèce, puis décrivent les particularités permettant de les différencier entre elles, et terminent enfin par les détails d'habitat et même parfois de mœurs. C'est évidemment un travail de première main et définitif.

Suivant les règles ordinaires, les auteurs débutent par le synopsis des classes, puis des ordres, des familles, des genres, des sous-genres s'il y a lieu et enfin des espèces. Le volume énorme contient les descriptions de 148 familles, 521 genres et 1624 espèces. Parmi ces dernières, un certain nombre sont nouvelles et dues aux auteurs eux-mêmes. Travail considérable, excellemment conduit par les savants rédacteurs et dont la publication fait honneur à l'institution qui l'a encouragé et publié. Toutefois l'œuvre ne sera complète que lorsque la seconde partie aura vu le jour. Elle consistera en un atlas contenant des figures anatomiques et la représentation de maintes importantes espèces. Nous faisons des vœux pour la voir prochainement à la disposition des savants. G. de S.

Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution ; Report of the U. S. national Museum. Vashington, Government printing office, 1896, in-8 de 1031 p.

Ce rapport est divisé en deux parties. La première est consacrée à l'administration du Musée national des États-Unis, fondé en 1846 par l'Institut smithsonien, qui se charge de la direction et de l'entretien de ce vaste établissement, ouvert à toutes les branches des sciences et des arts. On trouvera dans cette première partie, outre un historique sommaire, des détails très complets concernant l'organisation, le fonctionnement, le personnel et le budget du Musée national. Les entrées nouvelles, en 1896, ont été de 171,614. Le total des objets catalogués

s'élève à 3,279,531. Les frais d'entretien ont atteint 835,000 francs. La moyenne des visiteurs par jour est de 625, et le personnel comprend 77 fonctionnaires.

La seconde partie renferme différents mémoires donnant la description de quelque partie du Musée ou de quelques-uns des objets qui s'y trouvent. Voici les titres de ces mémoires : *Des modes de voyage et de transport chez les peuples primitifs*, par Otis Tufton Mason; *le Mancaba, jeu national des peuples de l'Afrique*, par Stewart Culin ; *la Patère d'or de Rennes (France)*, par Thomas Wilson ; *la Statue de bois du baron japonais Li Kamon-no-Kami*, par M. Sutoh ; *les Procédés primitifs pour percer*, par M. Guiré ; *le Swastika*, par Th. Wilson.

A. Arcelin.

De l'Équilibre politique, du légitimisme et du principe des nationalités, par A. de Stieglitz. Tome III. Paris, Pedone-Lauriel, 1897, in-8 de 318 p. — Prix : 5 fr.

Dans ce troisième volume, M. de Stieglitz ne se borne pas à présenter ses propres idées. Il a soin d'exposer, par de copieuses citations, les opinions consignées dans les ouvrages des auteurs les plus accrédités, principalement en Allemagne et en France. Voilà qui est de nature à attirer et à retenir l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent aux graves et troublantes questions sur l'idée de nationalité, sur les éléments de cette idée, à savoir le territoire, la race, la langue, la religion, les mœurs, la législation. En ce qui concerne l'idée de race, dont il est tant parlé et divagué de nos jours, indiquons qu'on en trouvera un traité très instructif dans l'ouvrage de feu le comte de Gobineau (*Essai sur l'inégalité des races humaines*. Paris, Didot), qui n'est pas assez connu en France, tandis que les étrangers, surtout les Allemands et les Anglais, ne se lassent pas de le commenter et de le traduire.

Après avoir énoncé avec raison (p. 306) qu'une nation, une province ne peut être légitimement l'objet d'un achat, M. de Stieglitz arrive naturellement à exprimer son opinion sur la conquête et il le fait à plusieurs reprises avec énergie : « La victoire n'autorise pas la conquête. L'humanité condamne aujourd'hui le droit de conquête. — Il faut que le droit de conquête disparaisse. — L'annexion de l'Alsace-Lorraine a été un acte d'injustice. » Le seul mode légitime pour la solution des conflits internationaux serait l'institution d'un tribunal international. Aussi longtemps que cette juridiction n'existera pas, M. de Stieglitz admet le plébiscite international, dont il raconte les péripéties.

A. d'Avril.

Traité de manipulations de physique, par B.-C. Damien et R. Paillot. Paris, Masson, 1896, in-8 de xviii-503 p. avec 246 fig. — Prix : 7 fr.

Cours supérieur de manipulations de physique, par Aimé Witz. 2e éd. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8 de xiii-472 p. avec 138 fig. — Prix : 10 fr.

Ce sont les établissements scientifiques de Lille qui ont produit ces deux ouvrages, destinés aux candidats au certificat d'études physiques, chimiques et naturelles, et aux candidats à la licence et à l'agrégation. Le premier est dû au professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille et au chef des travaux pratiques à la même Faculté ; le second a pour auteur le professeur aux Facultés catholiques de Lille. L'ouvrage de MM. Damien et Paillot est surtout très précieux aux étudiants qui fréquentent les cours de la Faculté de l'État, car toutes les manipulations qui figurent dans ce traité sont exécutées à l'Institut de physique de l'Université de Lille, et chaque exercice est suivi d'un exemple numérique tiré de mesures faites par les auteurs avec les appareils mis à la disposition de leurs élèves. On y trouve un grand nombre de manipulations négligées d'ordinaire en France dans l'enseignement pratique, mais courantes dans les Universités étrangères. La partie relative à l'électricité et au magnétisme a reçu des développements plus considérables que ne l'exige le programme de la licence, parce que l'un des auteurs dirige les travaux pratiques de l'électricité à l'Institut industriel du Nord de la France : ainsi ce livre peut servir de manuel aux élèves des instituts électrotechniques. On trouve à la fin de l'ouvrage une table fort utile de constantes physiques, et des recettes pratiques qu'apprécieront tous ceux qui connaissent les difficultés dont sont parfois hérissés les débuts dans les manipulations de ce genre.

— Le livre de M. Aimé Witz est trop connu, et la première édition de ce remarquable ouvrage, le premier paru en France dans ce genre, a obtenu trop de succès pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans un long détail sur cette seconde édition. Il suffira de faire remarquer que le *Cours supérieur* ne peut dispenser du *Cours élémentaire* du même auteur, et qu'il est impossible d'aborder les manipulations indiquées dans l'un de ces manuels, sans avoir étudié celles de l'autre. C'est une différence essentielle entre le livre de M. A. Witz et celui de MM. Damien et Paillot : celui-ci réunit en un seul volume les deux ordres de manipulations. On comprend ainsi les développements importants donnés par M. A. Witz à plusieurs questions traitées ailleurs avec plus de brièveté. Nous ne croyons pas qu'il y ait ici lieu d'instituer un concours entre les savants physiciens de Lille et nous nous abstiendrons d'établir une comparaison critique entre leurs travaux ; nous préférons les signaler comme également dignes d'attention, et en recommander l'étude à quiconque aborde les manipulations physiques.

H. C.

près totalement d'apprécier l'écrivain. Visiblement les questions de dates, de sources, d'ordre chronologique, d'authenticité, n'ont à ses yeux qu'un fort médiocre intérêt. Voici au surplus un autre point sur lequel je ne lui marchanderai pas l'éloge. Cette *Histoire de la littérature latine* s'arrête à l'heure où disparaît sous le choc des invasions la vieille société romaine : mais une large place (près de deux cents pages) y est ménagée à la littérature chrétienne des quatre premiers siècles, proclamée ici (ce que des professeurs même religieux paraissent oublier trop souvent) « aussi vivante, aussi intéressante et beaucoup plus moderne que la littérature profane » (p. XVI). A peine est-il nécessaire d'ajouter que les croyances philosophiques de M. Pichon sont celles d'un spiritualiste convaincu.

Il faudrait maintenant entrer dans les détails de l'ouvrage ; mais analyser et discuter l'un après l'autre les trente et un chapitres qui le composent entraînerait trop loin. Quelques observations suffiront. Constatons d'abord que cette histoire est vraiment complète, à telles enseignes que des auteurs de second ou de troisième ordre (comme Apulée) sont étudiés aussi consciencieusement, presque aussi longuement, qu'un Salluste ou un Quintilien. Le nom de chaque écrivain est accompagné d'une bibliographie étendue : parmi les rares omissions qui m'ont frappé, je signalerai : *l'Histoire du texte d'Horace*, par M. Campaux. Tout en s'inspirant, comme il convenait, de ses nombreux devanciers, M. Pichon a su rester original : je n'en veux d'autre preuve que ses deux chapitres sur Lucrèce et sur Sénèque, lesquels se lisent avec un véritable intérêt, même après les belles et profondes études du regretté M. C. Martha. Au surplus, ce que nous avons ici, c'est une véritable histoire de la civilisation romaine, envisagée surtout dans l'évolution lente, mais ininterrompue des mœurs et des idées. On nous rappelle à propos que la vie calme et paisible d'un Tite Live ou d'un Virgile se prête à d'autres créations que l'existence fiévreuse d'un Salluste ou d'un César, un siècle plus tôt, ou celle d'un Lucain et d'un Tacite un siècle plus tard : on nous montre très justement dans certaines œuvres d'Ovide ou de Pétrone à la fois des signes et des instruments de la corruption de leur époque. Faut-il parler en terminant du style de M. Pichon ? Alerte et piquant, il n'a rien de la sévérité doctorale ni de la monotonie académique. A chaque instant des rapprochements imprévus entre l'antiquité et des temps plus récents témoignent d'une curiosité intelligente et d'une abondante érudition : il n'est pas jusqu'aux textes latins semés un peu partout, quoique toujours avec discrétion, qui n'ajoutent au prix et à la clarté de l'argumentation. Mais si « ce mélange de conservatisme et de modernisme, » pour me servir de l'expression employée par M. Pichon en parlant de Macrobe, a ses attraits, il a aussi ses surprises, sinon ses périls ; pour ne

Nardo Cibela a découvert des variantes aux environs de Belluno (*Archivio per la st. delle tradizioni popolari*, t. VII, p. 93). Dans la troisième partie de son livre, M. Pineau traite de diverses questions se rattachant intimement à la poésie populaire : de la forme des chansons, de la danse, des refrains, de la transmission des chants ; il écrit une remarquable page (p. 312) sur la vitalité de la tradition. Quelques-unes de ces observations auraient pu trouver place précédemment, de même que d'autres qui apparaissent dans la conclusion du livre ; qu'elles soient à leur place ou non, elles sont très intéressantes. M. Pineau pense que les chants qu'il vient d'étudier appartiennent à une époque primitive, que ceux que l'on rencontre à la fois chez les Scandinaves et les peuples romans remontent au temps où une même race occupait les contrées situées entre la Baltique et les Pyrénées. Sur ce point et subsidiairement sur l'identité de chants retrouvés chez des peuples sans rapports entre eux, éloignés les uns des autres, on ne peut guère former que des hypothèses, mais de telles questions présentent un très grand intérêt et ont été remarquablement exposées par l'auteur. Une table alphabétique soigneusement composée facilite les recherches que l'on peut avoir à faire dans ce volume si bien rempli. TH. DE P.

Histoire de la littérature latine, par RENÉ PICHON. Paris, Hachette, 1897, in-16 de XVIII-986 p. — Prix : 5 fr.

Avons-nous dès maintenant en France, pour les lettres latines, l'équivalent du vaste monument élevé par MM. Alfred et Maurice Croiset en l'honneur des lettres grecques ? Non sans doute, mais il est certain qu'une lacune regrettable dans notre librairie classique se trouve désormais comblée. Dès sa préface, M. Pichon m'a gagné à sa cause : comment ne pas être avec lui, lorsqu'il demande à la critique « de se défaire des préjugés invétérés, de se défier des admirations convenues et factices » et de savoir envisager « le mouvement général, le développement essentiel de la littérature tout entière, » de façon à donner à l'histoire littéraire d'un peuple ou d'une race « la forte unité d'un drame psychologique ? » C'est qu'en effet « l'analyse philologique et l'explication philosophique » doivent marcher ici de front. Jadis on se complaisait « à des généralisations oratoires très éloquentes, mais très vagues, souvent fausses ; » aujourd'hui, par un excès tout opposé, on ne parle que « paléographie, critique verbale, grammaire, linguistique. » L'érudition cependant n'est pas la science : tout au plus en est-elle « la condition préalable. » Disons-le tout de suite : si pour ma part je suis heureux de rencontrer chez M. Pichon un lettré doublé d'un philosophe et d'un moraliste, d'autres pourront le blâmer de ne pas se montrer assez grammairien : il y a tel auteur, et non des moins importants (Pline l'Ancien, par exemple) chez lequel il oublie à peu

ses (parmi lesquelles la discipline du secret ne me semble pas probante), mais en avaient pour ainsi dire préparé les éléments. Avant de quitter ce premier traité, notons que l'auteur combat vigoureusement la thèse, d'ailleurs parfaitement libre, de la causalité physique des sacrements.

Il me faudrait des pages pour analyser comme ils le méritent les trois traités du Baptême, de la Confirmation, de l'Eucharistie surtout, celui-ci remarquable de tous points. Les étroites limites assignées à ce compte rendu ne me permettent pas de le faire. Je me borne à quelques notes. La thèse de la présence réelle du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie est l'objet d'une démonstration scripturaire et patristique extraordinairement puissante et complète ; et, d'autre part, la partie que j'appellerai philosophique, c'est-à-dire le « comment » de la transsubstantiation, la permanence des espèces, le mode de la présence eucharistique de Jésus-Christ, est traitée avec une profondeur, une acuité, une netteté surprenantes. J'en dirai autant à propos de la section qui étudie l'Eucharistie comme sacrifice ; la théorie générale du sacrifice est large et bien conduite ; la démonstration de la vérité du sacrifice eucharistique ne laisse rien à désirer. Puis l'auteur compare le sacrifice de la Messe avec celui du Calvaire et avec la dernière Cène ; enfin, il passe en revue les diverses théories émises par les théologiens sur la raison formelle et interne du sacrifice eucharistique ; il les critique l'une après l'autre pour adopter finalement celle du cardinal de Lugo et de Franzelin.

Un mot enfin sur le côté matériel de l'ouvrage parfaitement adapté à l'enseignement. Les thèses sont mises en relief ainsi que l'indication des preuves, des *scholia*, et des autres divisions. Certains développements sont imprimés en petits caractères. Les moindres textes sont accompagnés des références bibliographiques. Est-il utile de dire qu'on ne trouve pas de textes apocryphes ?

Si cet excellent ouvrage est un peu considérable pour servir de manuel dans nos séminaires, il sera très utilement mis entre les mains des étudiants désireux de pousser un peu plus avant leurs études ; il sera surtout avantageusement consulté par les professeurs qui y trouveront la substance de maint gros volume. A. Boudinhon.

JURISPRUDENCE

L'Index. *Commentaire de la Constitution apostolique «Officiorum,»* par l'abbé G. Péries. Paris, Roger et Chernoviz, 1898, in-8 de xix-261 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume est très bien fait, très intéressant, très utile. En forme de commentaire de la constitution de Léon XIII sur l'Index, l'auteur expose dans une première partie la manière dont l'Église a exercé

dans tous les temps ses droits sur ce sujet ; il fait, en d'autres termes, un historique de l'Index où tout se trouve résumé avec autant d'érudition que de clarté ; dans une seconde partie, il explique sous deux titres les décrets généraux sur la prohibition et la censure des livres. Il explique sous le premier titre les règles de l'Index telles qu'elles sont tracées par Léon XIII (art. 1-29), il montre quel en est le sens, la portée et en quoi elles se rapprochent ou se séparent des règles anciennes. Nous remarquerons surtout le chapitre VIII où se trouvent commentés les articles 21 et 22 qui traitent de la prohibition des journaux, feuilles et revues périodiques. Sur tous ces points, la doctrine est très exacte et les applications sont fort judicieuses. Dans le titre II nous signalons une dissertation préliminaire sur la composition et l'organisation de la Congrégation de l'Index. Puis viennent, divisées en cinq chapitres, les règles de la censure préventive des livres. Dans le chapitre II, à l'occasion des droits et devoirs des évêques sur cette matière, l'auteur montre combien il serait opportun d'établir dans les diocèses une sorte d'Index, et indique les règles d'après lesquelles il devrait fonctionner. C'est assez dire pour montrer que ce petit ouvrage est appelé à rendre le plus grand service à ceux qui doivent connaître ce point important de la législation ecclésiastique et qu'il a sa place marquée dans les séminaires et dans les chancelleries épiscopales.

LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

La Volonté de vivre, par VICTOR CHARBONNEL. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18, 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est très vrai que l'homme veut vivre, vivre surtout de la vie de l'âme, que la vie parfaite est dans l'union à Dieu, et qu'il trouvera cette vie en se recueillant en lui-même, qu'il doit se préserver du tumulte des opinions, que pour cela il lui faut du caractère et beaucoup de caractère : toutes ces vérités morales sont exposées par M. Charbonnel dans un style vif et imagé, qui peut contribuer à donner à l'âme le sentiment de sa grandeur native. Mais il ne fallait pas exagérer ces vues, belles en elles-mêmes, au point qu'il semblât que, si Dieu se trouve en nous, il n'est que notre âme même dans son aspiration à l'idéal, que se soustraire aux bruits du dehors allât jusqu'à dédaigner l'enseignement extérieur du sacerdoce, que pour former son caractère il fallût mépriser les pratiques de direction si puissantes dans l'Église pour former les âmes d'élite. Aussi est-ce avec tristesse que nous voyons celui qui était prêtre naguère, appuyer à tout propos ses enseignements moraux sur des auteurs protestants, vanter la religiosité vague de Tolstoï, faire bon marché de la partie historique et dogmatique de l'Évangile sans laquelle la morale chrétienne n'a ni efficacité, ni autorité, enfin adresser sa

rendus de l'*Histoire de la sculpture grecque*, ou des fouilles d'Olympie. Dans le reste il y a peu de faits et peu de critique, moins d'idées et moins d'esprit à coup sûr que M. Deschamps n'en pourrait avoir s'il se livrait à une besogne plus sérieuse, ou plus libre.

— Il y en a encore bien moins, et moins de style aussi, dans les *Pages de contrebande* de M. Gaston Dujarric, articles de bibliographie pour la plupart disséminés depuis dix ans dans la *Grande Revue*, la *Nouvelle Revue internationale*, la *Géographie*, la *Revue de l'Islam* et quelques journaux de province. C'est fait, comme presque toutes les choses du même genre, avec une certaine facilité, avec de la vivacité et cette indépendance parisienne qui n'est souvent que du scepticisme tempéré par la camaraderie. Il y est parlé avec la même désinvolture dédaigneuse des récits de la Bible et des bienfaits de la République, avec la même sympathie ou la même admiration du sâr Péladan, de M. Émile Zola et des vers académiques de M. Stéphen Liégeard, de Renan, d'Édouard Drumont, des prêtres français, des sœurs des hôpitaux, du mahométisme et surtout du bouddhisme, qui pourrait bien être, M. Dujarric accorde cela sans plus de façon à je ne sais quel historien du positivisme hindou, la religion de l'avenir ! Ce qu'on trouve d'ailleurs le plus souvent dans ce pêle-mêle, ce sont des comptes rendus d'ouvrages de voyages ou d'études sur les religions étrangères. Les deux derniers morceaux, les plus importants, traitent du *Pèlerinage d'Égypte à la Mecque*, et de l'esclavage à Madagascar.

— Où il y a peut-être le plus à prendre, encore que la matière en soit bien mince, c'est dans le volume d' « interviews » de M. Adolphe Brisson, intitulé *Portraits intimes*. Il est toujours amusant et quelquefois instructif d'apprendre : que tel poète des gueux, qui s'est enrichi en jouant la bohême — aux deux sens du mot jouer — habite un château, est un propriétaire féroce aux petites gens et qui se moque cyniquement des Parisiens assez bêtes pour avoir fait sa fortune ; — que Félix Arvers, l'homme au sonnet, a laissé dans son pays (M. Brisson *interviewe* aussi les morts : tels Chopin par ses élèves, Sainte-Beuve par ses secrétaires, George Sand par sa fille et Musset par sa gouvernante), la réputation du gaillard « le plus jovial de tout le canton, » un vrai « réjoui-bon-temps, » comme dit sa cousine de Saint-Julien-du-Sault ; — que M. Hector Malot ou M. Ferdinand Fabre ont quelque mélancolie de n'être pas académiciens et quelque amertume à l'endroit de certains confrères ; — que les chères dames du congrès féministe se déchirent un peu les unes les autres, s'égratignent au moins dans l'intimité ; — que le poète Jean Richepin, tout en faisant de la boxe pour combattre la névrose et l'effet des truffes, annonce qu'un « effroyable branle-bas se prépare qui doit tous nous balayer ! » — et que Mme Clémence Royer, darwiniste et matérialiste célèbre, constate la bêtise du nombre, les crimes

de la démocratie : « la faiblesse en haut, la violence en bas, le désarroi chez tous, le dégoût de ce qui existe, l'impuissance ; » et prophétise avec terreur la « théocratie ; » .... etc... etc...

Ce sont des miettes d'histoire, mais parfois des miettes précieuses à recueillir. Et M. Brisson nous apprend en effet dans son Avant-propos que si quelques uns de nos grands hommes — grands hommes s'entend : de M. Jules Claretie à Coquelin Cadet et à Polin — mettent, poliment ou non, les reporters à la porte, auquel cas le journaliste décrit la maison et la sonnette, la plupart s'empressent de transmettre par eux au public et à la postérité quelques confidences intimes et quelques pensées chères : il en est même qui, d'avance, ont préparé leur notice. M. Brisson a du moins le bon esprit de mêler à ces confessions plutôt élogieuses un grain d'ironie ; et c'est ce qui fait amusant ce livre superficiel et vain, où défilent, au galop de l'actualité, Mæterlinck, Caliban, Paul Bourget, le vicomte de Lovenjoul, Mme Dieulafoy, l'explorateur Bonvalot, Nansen, le colonel de Rochas, Lemice-Terrieux, Mme Pognon, des acteurs, des actrices... et le conservateur du Père-Lachaise : tout Paris, toute la vie !

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Les Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes, par PIERRE LEROY-BEAULIEU. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de VIII-493 p. — Prix : 4 fr.

En 1895 et 1896, M. Pierre Leroy-Beaulieu a visité l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique australe, et de ce voyage d'études auquel il s'était consciencieusement préparé, le jeune écrivain a rapporté une ample moisson de faits, d'observations d'ordre économique et social.

Dans l'Australie, il a eu sous les yeux « le spectacle de sociétés purement démocratiques, sorties des couches les plus profondes du peuple britannique, où ni l'influence de la tradition, ni les vestiges des anciennes coutumes et des vieilles institutions ne viennent, en mêlant le passé au présent, s'opposer au libre jeu de forces récemment écloses. » Et ce spectacle, curieux et suggestif, permet de constater *de visu* les désastreux effets du socialisme. Les taxes successorales en Australie sont fortement progressives et ne varient presque pas avec le degré de parenté; les lois ouvrières sont inspirées par les plus pures doctrines marxistes; les travailleurs de Sydney, ne se contentant plus du régime des « trois huit, » réclament encore un salaire minimum de huit shillings (dix francs); on a déjà tenté — avec peu de succès d'ailleurs — des expériences de culture communiste, et le gouvernement de la Nouvelle-Zélande a déposé un *Fair Rent Bill* instituant des tribunaux spéciaux auxquels les fermiers s'adresseront pour demander l'abaisse-

ment des prix de fermages. L'ensemble de ces mesures a largement contribué à maintenir l'Australie dans un état de dépression économique voisin de la déchéance.

De nombreux agriculteurs et ouvriers australiens, découragés, sont allés tenter fortune dans ces régions de l'Afrique du Sud, si riches en minerais aurifères et diamantifères, où l'Angleterre a si habilement étendu son domaine. Quel merveilleux champ d'expériences que ces vastes plateaux tantôt fertiles et tantôt presque déserts où la colonisation britannique s'est superposée à la colonisation hollandaise, où tant de races coexistent! Avec une grande netteté de vues et un sens profond d'observation, M. Pierre Leroy-Beaulieu nous fait parcourir le Cap, les mines de Kimberley, le Transvaal, Natal et la Rhodesia; il nous présente le fameux Cecil Rhodes et montre les intégrales transformations de l'Afrique australe depuis un quart de siècle.

Un dernier chapitre de ce substantiel ouvrage traite des projets de fédération impériale si chers à M. Chamberlain et montre quels pourraient être les résultats économiques d'une sorte de *Zollverein* des colonies anglaises. L'auteur n'est pas convaincu de l'heureuse influence qu'exercerait la « fédération » et il estime que « la forme actuelle de l'empire britannique, qui a permis son développement, est plus propre qu'aucune autre à assurer sa durée. » ROGER LAMBELIN.

L'Économie sociale de la France sous Henri IV (1589-1610), par GUSTAVE FAGNIEZ. Paris, Hachette, 1897, in-8 de 428 p. — Prix : 10 fr.

L'énorme travail auquel s'est livré M. Fagniez pour composer l'ouvrage très original qu'il nous a donné l'année dernière a été pleinement récompensé. Rarement livre austère et de lecture ardue a obtenu un aussi grand succès. Peu facile à concevoir et à réaliser, il suppose un nombre de recherches stériles beaucoup plus considérable que les résultats fort curieux auxquels il est arrivé. Dire la cause de la décadence, presque de la ruine d'un peuple, est chose relativement facile, quand quarante années de guerres civiles, l'intervention des étrangers dans les luttes intestines, les haines religieuses, — de toutes les plus acharnées, — ont sévi durement sur un pays dans lequel les forces éparpillées se prêtaient mal à la résistance. Mais exposer les moyens très multiples employés par un gouvernement peu centralisé encore pour réparer les maux passés et assurer un relèvement rapide, dont on montre en même temps les effets, c'était une tâche bien délicate et dont le moindre mérite n'est pas d'avoir trouvé le plan.

Jamais Henri IV n'a été plus populaire que de nos jours ; et l'énumération serait longue de tous les travaux qui ont été faits depuis cinquante années sur le plus aimé de nos rois. Le grand ouvrage de M. Poirson, qui ne comprend que les vingt ans du règne, a réuni un

ensemble de renseignements fort appréciable. La correspondance recueillie par MM. Berger de Xivrey et Guadet dans neuf gros volumes de la « Collection de documents inédits, » sous le nom de *Lettres missives*, est assurément précieuse à consulter, bien qu'il reste encore, même dans les collections manuscrites de nos grands dépôts publics, et aussi dans les archives particulières, à peu près autant de lettres qu'il en a été publié. D'innombrables brochures ont traité d'épisodes accessoires de la vie du grand roi. Tout cela a été de peu de profit pour M. Fagniez. Nos pères se souciaient peu de l'économie sociale ; pour mieux dire, ils ne savaient pas ce que c'était. S'ils ont fourni des documents, c'est, en quelque sorte, sans le savoir. L'auteur a dû rechercher particulièrement les sources inconnues : actes conservés dans les études de notaires, partages de succession, ventes de propriétés, comptes domestiques, livres de commerce, correspondances privées, relations d'affaires. De ce faisceau péniblement formé, il a tiré des conclusions qu'il ne donne pas comme le dernier mot de la science ; pourtant l'on peut dire que le problème, ignoré encore hier, est presque résolu aujourd'hui.

Si la nation française s'est relevée à la fin du XVIe siècle des ruines amoncelées par les guerres de la Réforme et de la Ligue, elle l'a dû à des efforts individuels et surtout à la volonté, à la persévérance, à l'intelligence de son gouvernement. L'instinct de travail et d'économie qui n'abandonne jamais nos paysans existait déjà alors depuis longtemps, et ce n'est pas sans étonnement que les représentants des cours étrangères, qui traversaient accidentellement la France, observaient qu'aux plus mauvais jours de la tourmente les terres ne cessaient jamais d'être cultivées et ensemencées. Quelquefois on travaillait pour l'ennemi qui venait au printemps ravager les récoltes ; mais l'espoir d'années meilleures n'abandonnait jamais l'ouvrier des champs. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Quant aux chemins défoncés, aux canaux obstrués, aux ponts démolis, il appartenait à ce que nous appelons l'administration, au pouvoir central, de tout rétablir. Le Roi et ses ministres y pourvurent. Ils s'appuyèrent sur les villes et sur les gouverneurs de province, sur les petits et sur les grands. Et avec des ressources très modiques, ils vinrent à bout de subvenir à tout, même à la reconstruction des églises et des écoles, que le fanatisme protestant avait démolies ou incendiées.

M. Fagniez examine successivement le rôle de Henri IV dans l'économie rurale, l'économie industrielle, le commerce intérieur et le commerce extérieur. Il le montre s'occupant de tout, ne négligeant aucun détail, profitant des occasions pour se renseigner sur les besoins de chaque contrée, sur la protection qu'il était utile de lui accorder. Le Roi ne s'occupait pas des théories ou de ce qu'on nomme les principes : il allait au plus pressé, administrant son royaume comme un bon père

de famille régit des domaines, équilibrant les intérêts entre ses sujets, si on peut s'exprimer ainsi, et faisant à chacun sa part, avec un despotisme nécessaire quand on veut surmonter les résistances individuelles au profit de la masse de la nation.

Avec cela, il savait s'entourer de collaborateurs compétents, de ministres éclairés dont Sully est resté le type. Mais il est deux hommes dont M. Fagniez rappelle le souvenir avec quelque insistance et dont il esquisse avec raison le rôle important. Ce sont Ollivier de Serres et Barthélemy Laffemas, le dernier surtout, qui des modestes fonctions de fournisseur de la garde-robe royale devint contrôleur général du commerce et dont les idées réformatrices étonnent encore aujourd'hui. Non seulement Laffemas réclamait la libre admission des matières premières et la prohibition des produits manufacturés que confectionne l'industrie nationale, non seulement il demandait l'unification des poids et mesures et la suppression de la contrainte par corps en matière commerciale, avec, comme corollaire, des peines sévères contre les banqueroutiers ; il voulait encore créer des chambres syndicales corporatives et de grands bureaux régionaux jouissant d'une administration autonome, un conseil permanent du commerce, des caisses de secours pour les ouvriers invalides ; il aurait voulu la répression de l'agiotage, la diminution des marchands de vin. Toutes ces idées, le Roi les acceptait, les discutait, s'éclairait par l'expérience. Et rien n'est intéressant comme de voir l'auteur prendre sur le fait la méthode de travail de Henri IV, et nous exposer ensuite les résultats merveilleux de reconstitution de la richesse publique auxquels en dix ans il était arrivé. Le livre embrasse tant de questions qu'une table analytique était nécessaire pour faciliter les recherches : M. Fagniez l'a donnée comme complément du travail historique le plus original qui ait été fait depuis longtemps. G. Baguenault de Puchesse.

Le Royaume de la rue Saint-Honoré. Madame Geoffrin et sa fille, par Pierre de Ségur. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-8 de vi-503 p., avec un portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

C'est un véritable royaume en effet que celui dont M. Pierre de Ségur nous raconte la curieuse et piquante histoire, et ce n'est pas une des moindres singularités de cet étrange XVIIIe siècle que cet empire exercé sur la société la plus polie du monde par une simple bourgeoise, fille d'un valet de chambre de la Dauphine et femme d'un vieux fabricant de glaces. Sur celui-ci d'ailleurs, M. Pierre de Ségur, qui est un grand redresseur de légendes, rétablit la vérité ; s'il ne fut ni un homme de génie, ni même un lettré, M. Geoffrin n'était pas cependant le stupide bonhomme tourné en ridicule par les littérateurs qui mangeaient ses soupers. Il était homme d'affaires intelligent et industriel habile, et avait

fait réaliser des progrès sérieux à la fabrication des glaces de Saint-Gobain. Mais il est certain qu'il n'occupe qu'une place bien insignifiante dans le royaume d'une femme de trente-quatre ans plus jeune que lui ; du moins fut-il l'intendant et le banquier dont la fortune, sagement administrée, permit au royaume de prospérer.

Ce royaume lui-même, comment fut-il formé ? Ce ne fut pas par le génie, — Madame Geoffrin ne prétendit jamais à ce titre ; — ce ne fut pas par des connaissances extraordinaires ; elle n'eut jamais qu'une instruction médiocre et son orthographe n'était rien moins que régulière. — Ce fut par un harmonieux assemblage de qualités moyennes et persistantes, l'esprit assurément, mais surtout le bon sens, l'ordre, le tact et la volonté, et ce qui vaut mieux, la bonté. Mme Geoffrin sut recueillir, et conserva dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, l'ancien salon de Mme de Tencin ; elle sut même l'enrichir et l'agrandir sans cesse, et cela jusqu'à sa mort. Elle y réunit à la fois les littérateurs et les philosophes les plus célèbres, les grands seigneurs, les cardinaux, les princes, les Souverains ; elle traitait presque d'égale à égale avec Catherine II et Marie Thérèse ; le roi de Pologne l'appelait « maman, » et elle entreprenait à soixante-sept ans, pour aller le voir à sa cour de Varsovie, un voyage qui fut une promenade triomphale à travers l'Europe ; enfin dans sa course à Paris en 1777, l'empereur philosophe Joseph II vint la visiter, presque à son lit de mort, consacrant ainsi, par ce dernier hommage, son incontestable royauté. Du mariage du bonhomme Geoffrin et de la correspondante des Impératrices était née une fille, la marquise de la Ferté-Imbault, dont l'histoire n'est certes pas la partie la moins intéressante et la moins neuve du très curieux et très documenté volume de M. Pierre de Ségur. Les différends de la mère et de la fille sont connus, mais ils le sont surtout par les amis de la mère qui étaient à ce titre les ennemis de la fille. M. de Ségur a retrouvé dans les très riches archives de la famille d'Estampes une sorte d'autobiographie de la marquise de la Ferté-Imbault, et il a pu ainsi reconstituer cette figure qui n'est pas du tout celle que représente la légende. Caractère un peu fantasque, un peu folle, mais pleine d'esprit, la fille eut comme sa mère un salon, que fréquentaient des visiteurs de marque, comme le duc de Nivernais et le comte de Maurepas, et des amis qui ne le cédaient pas en illustration à ceux de Mme Geoffrin. Elle fit mieux : lorsque sa mère fut clouée sur son lit par la paralysie, elle se consacra à elle avec le plus admirable dévouement, et sut, par son énergie, maintenir en face des philosophes qui voulaient éloigner le prêtre de la chambre de leur vieille amie, les droits de la conscience et de la famille. D'Alembert, furieux, a cherché à jeter le ridicule et le blâme sur ce qu'il a appelé le fanatisme de Mme de la Ferté. Dans ce misérable débat, dont une âme était le prix, tout homme de bon sens donne raison à la marquise contre les Encyclopédistes.

De toute façon, nous remercions M. Pierre de Ségur d'avoir, sur ce point et sur bien d'autres, rétabli la vérité si étrangement défigurée, et d'avoir su tirer un livre d'une attrayante lecture des précieux documents qui lui ont été confiés. MAX. DE LA ROCHETERIE.

I dispacci degli ambasciatori veneti alla corte di Francia durante la rivoluzione, editi da MASSIMO KOVALEVSKY. Tomo I. Torino, Bocca, 1895, in-8 de XXII-516 p.

J'avais espéré qu'en retardant le moment de signaler ce précieux recueil aux amateurs d'histoire révolutionnaire, je pourrais leur parler de l'ouvrage complet, ces sortes de publications documentaires étant encore plus intéressantes à étudier dans l'ensemble des informations qu'elles fournissent que par fragments. Le second volume se fait par malheur attendre trop de temps, et je n'ose prolonger outre mesure le délai dont cette revue me fait crédit.

M. Kovalevski insiste, non sans raison, sur cette idée que « la légende de la Révolution » est due plus encore aux diplomates étrangers et aux agents secrets des puissances qu'aux journalistes et aux pamphlétaires de l'opposition, et qu'il est nécessaire de s'attacher à l'étude de la correspondance de ces diplomates, des comptes rendus de ces hommes de confiance, (*confidenti* comme l'on disait à Venise). Il cite à l'appui de cette idée les services qu'ont rendus des documents tels que la correspondance de Gouverneur Morris, les lettres de Mercy-Argenteau, la correspondance secrète rapportée de Pétersbourg par M. de Lescure, les dépêches de W. Aug. Miles, celle de lord Gower et surtout les correspondances, tout de même trop vantées, semble-t-il, de Mallet du Pan. L'idée de joindre à ces rares documents les dépêches vénitiennes était excellente. D'abord cette publication complètera celle que Tommasi a entreprise pour le XVIe siècle; elle montre le lointain terme d'arrivée de ce que pourrait être un recueil des Dépêches des *Nobili di Francia*, s'étendant majestueusement des ambassades à Louis XII et à G. d'Amboise, des dépêches de J. P. Stella, de Loredani, de Foscari jusqu'à celles d'Antonio Capello, Almori Pisani et Alvixe Querini, les trois ambassadeurs vénitiens qui se sont succédé à Paris pendant la période révolutionnaire.

C'est, on le sait, — et M. Kovalevski le dit très justement, — « non en théoriciens ou en philosophes, mais en hommes pratiques ayant l'usage des affaires et l'esprit de gouvernement » que nos Vénitiens envisagent les événements. Aussi nous donnent-ils sur l'histoire de ce temps des appréciations fort judicieuses. N'y cherchons pas comme au XVIe siècle des peintures de mœurs et des tableaux de la vie sociale, mais une finesse extraordinaire dans les raisonnements et dans l'analyse des faits et des situations politiques. Leur information est merveilleuse

d'étendue et d'exactitude : ils ont pour fournisseurs de nouvelles leurs collègues du corps diplomatique, les autres italiens établis en France, des vénitiens jacobinisés, ou ces êtres interlopes qui pullulent sur tous les fumiers politiques, ce Zenobio que poursuit alors un arrêt du Tribunal suprême, ce Wiscovitt qui essaie d'acheter Barras. Eux-mêmes sortent beaucoup, se mêlent à la foule, prennent part à la vie publique, fréquentent les salons, les théâtres et les clubs. Ils restent à Paris jusqu'au 26 août 1792, date à laquelle Almori Pisani quitte la capitale pour se retirer à Londres. La dernière dépêche, dans ce premier volume, est du 29 août 1792. Le second volume comprendra les dépêches de Querini pendant le Directoire : elles auront un caractère plus politique, plus diplomatique, puisque Querini a joué un rôle actif dans les négociations du Directoire. Celles-ci ont surtout l'intérêt d'un témoignage de tout premier ordre. LÉON-G. PÉLISSIER.

La Déportation ecclésiastique sous le Directoire, par VICTOR PIERRE. Ouvrage publié pour la Société d'histoire contemporaine. Paris, Alphonse Picard et fils, 1896, in-8 de XXXIX-488 p. — Prix : 10 fr.

La loi du 7 fructidor an V avait semblé promettre le repos aux victimes de la tyrannie révolutionnaire. Ce repos ne dura que dix jours, et le 18 du même mois la France se réveilla en pleine Terreur. Dès le lendemain, la loi du 7 fut rapportée par les auteurs d'un coup de force qui avait été accompli contre toutes les garanties sociales. Le Directoire fut « investi du pouvoir de déporter, par des arrêtés individuels motivés, les prêtres qui troubleraient dans l'intérieur la tranquillité publique. » On sait quelles iniquités étaient en germe dans cette hypocrite formule !

M. Victor Pierre, dans un ouvrage paru en 1887, *la Terreur sous le Directoire*, a déjà exposé le mécanisme et les résultats de la persécution directoriale. Dans un nouveau livre, il se propose de montrer, « par la production de ses actes authentiques, le rôle pour ainsi dire personnel du Directoire dans les poursuites qui amenèrent tant de déportations » et, ajoutons, tant de morts. On ne trouvera dans le recueil de documents de M. Pierre que « les arrêtés émanés du Directoire ; mais, quelque large part qu'ils y tiennent, ils sont loin de représenter la totalité des arrêtés en vertu desquels s'exerça la déportation. Le Directoire s'était déchargé d'une partie de ses attributions sur les administrations centrales,.. ou même... municipales. » L'auteur a dû écarter les arrêtés de ces dernières, parce qu'il n'aurait pu les donner au complet et aussi parce qu'il lui a paru que le soin de les publier incombait à l'érudition locale plus compétente et mieux informée. Cela fait, il a divisé sa publication en deux parties : la première, de beaucoup la plus consi-

dérable, relative aux arrêtés de déportation ; la seconde aux rapports, peu nombreux, d'arrêtés par lesquels le Directoire a rétracté quelques-unes de ses décisions.

M. Pierre stigmatise avec une juste rigueur le rôle odieux du ministre de l'intérieur Sotin qui « mit dans les poursuites une ardeur et comme une furie telle que certaines administrations centrales l'ayant imité, il leur reprocha par une circulaire spéciale leur excès de zèle. » Sous son successeur Doudeau, qui paraît avoir eu pour la chasse au prêtre une répugnance personnelle, elle se ralentit, mais elle reprit de plus belle sous Lecarlier et surtout avec le ci-devant chevalier Duval, qui reproduisit sous des termes moins emportés les théories et les pratiques de Sotin. L'opinion contemporaine ne sépara pas Duval des deux directeurs Merlin de Douay et La Réveillère-Lépeaux ; au 30 prairial an VII, il dut les suivre dans leur chute, et peu s'en fallut qu'il ne fût compris dans l'acte d'accusation que quelques membres des conseils voulurent un moment porter contre eux. Ces deux personnages une fois tombés du pouvoir, le mouvement de persécution s'arrêta court ; mais aucune mesure réparatrice ne fut prise. C'est dans l'Est, dans le Nord y compris la Belgique, et dans l'Ouest que se porta de préférence l'effort de la persécution. Les quarante départements du Midi ne fournirent pas à l'ensemble de la déportation plus du quart.

Pour infliger une peine aussi grave que la déportation et la faire accepter par l'opinion, le Directoire ne s'est pas mis en frais d'imagination. Il releva, dans la boue des dénonciations, trois de ces imputations, vagues mais d'effet théâtral, qui avaient fait commettre déjà un si grand nombre d'attentats : le fanatisme, le mépris des lois et des institutions républicaines, l'immoralité. Pour les révolutionnaires, comme pour les philosophes du XVIIIe siècle, tout acte de religion doit être réputé acte de fanatisme. Il leur était aussi très facile, après avoir édicté tant de lois qui blessaient la conscience religieuse, de trouver de nombreuses occasions d'en reprocher la violation à ceux contre lesquels elles étaient faites. Le comble fut d'appeler immoralité la violation de ces prétendues lois.

Comme, sous le Directoire, la proscription des prêtres n'était plus le résultat d'un refus de serment, et qu'on en voulait surtout à leur caractère sacré, ceux qui avaient failli furent enveloppés dans les mesures prises contre ceux qui étaient restés fidèles. Le gouvernement, « eussent-ils abdiqué, même avec scandale, leur caractère ecclésiastique, fussent-ils même mariés... les traitait en adversaires... » La « Seconde Terreur, » ainsi que les historiens n'hésitent pas à appeler cette triste période de nos annales, période marquée par des enquêtes et des poursuites continuelles, n'épargna ni troupeau, ni pasteur. C'est ce que confirment, après un siècle, les révélations qui sortent des archives.

Lorsqu'on analyse les rapports d'arrêtés, on voit bien vite qu'il serait difficile de prétendre qu'ils ont été une réaction contre les faits antérieurs. Leur nombre en est insignifiant et ils ne s'appliquent qu'aux condamnés les moins intéressants. Sous le Consulat encore, ils ne visent que des prêtres assermentés, des prêtres mariés, ou encore des prêtres qui ont cessé d'exercer le culte.

Le nouvel ouvrage de M. Pierre, complété par des appendices, une table des départements où a sévi la « Seconde Terreur, » et une table des personnes qui en ont souffert, contribuera certainement, ainsi que l'auteur le désire, à éclairer une époque sur laquelle doivent se porter de nouvelles investigations. Son éloquente Introduction, dont ce compte rendu n'est qu'une insuffisante analyse, y aidera beaucoup.

J. Meynier.

Les Ducs de Bourbon, par Gabriel Depeyre. Paris, Champion, 1897, in-8 de 480 p. — Prix : 7 fr. 50.

Lorsque nous avons ouvert ce livre, nous avons eu un sentiment d'effroi en nous demandant ce qu'il pouvait contenir de neuf et d'inédit. A dire vrai, ce n'est pas le but de M. Gabriel Depeyre ; il a voulu avec une vigueur sans pareille mettre au point tout ce qui était épars dans de vieux cartulaires, de poudreux manuscrits, ou des livres jamais ouverts. Il a écrit à la gloire de la maison de Bourbon une œuvre bien vivante de composition et d'allure où abondent les traits historiques, les réparties, les saillies. Il n'a négligé aucune source, il a su blâmer avec force ce qui méritait le blâme, mais il a su mettre en relief, avec une incomparable netteté, tout ce qu'il y avait de grand dans cette histoire qui va de 1280 à 1527.

Dans la préface, après avoir montré la grandeur de ce nom, il arrive à déterminer qu'il n'existe plus aujourd'hui. Ainsi des Courtenay dans les comtes de Devon en Angleterre (p. 15, n° 1). « Le titre ducal a disparu dans la personne du dernier prince de Condé » (p. 35). Il en fait remonter l'étymologie à Borvo, divinité tutélaire des eaux de Bourbon, et raille agréablement les anciens, Du Cange, Ménage, Expilly, etc. Avec le scepticisme du critique, il cite les premiers sires du lieu (922) sans les rattacher expressément à la famille que nous connaissons (p. 47). Cependant il constate l'expansion de ces puissants seigneurs (p. 55); juste comme Archambault, grand comme Archambault : telle est la légende que reproduit l'histoire (p. 57). La première maison de Bourbon s'éteignit avec Mathilde, femme de Guy de Dampierre (p. 63). C'est de Béatrix de Bourgogne, dame de Bourbon, et de Robert de France qu'est sortie la maison ducale de Bourbon (p. 68).

C'est à ces princes que l'auteur consacre la plus grande partie de son travail. Petit fils de saint Louis, Louis le Grand fut boiteux, mais actif et vivant ; général sagace (p. 110), il fut chambrier de France, et pre-

mier duc et pair de Bourbon et en porta les armes : de France à la bande de gueules. Pierre Ier fut la fleur des chevaliers (p. 147). Il fut tué à Poitiers, sur le champ de bataille, excommunié parce qu'il ne payait pas ses dettes ! Sa sœur fut cette Blanche de Bourbon, la femme et la victime de Pierre le Cruel. Louis II son fils, fut « un cœur généreux, un esprit ouvert aux nobles inspirations » (p. 174). Fastueux, mais pieux, (p. 177), il fut l'ami de Bertrand du Guesclin, l'un des otages de la rançon de Jean le Bon, le fondateur de ce bel ordre de chevalerie de l'Écu d'or ou d'Espérance (p. 185), le conseiller et l'auxiliaire de Charles V (p. 191), le protecteur de la veuve et des enfants d'Orléans (p. 217). Il meurt, les épaules enveloppées d'un cilice, après avoir prononcé les plus nobles paroles qu'un prince français ait jamais pu dire (p. 222). Jean, son fils, ne fut que brave, mais il eut pour femme Marie de Berry, cette admirable « gouvernaresse et administraresse » (p. 241) ; Charles I ; Jean II, le fléau des Anglais ; Charles II, l'archevêque de Lyon, dont la superbe devise : « N'espoir ne peur, » brille au bas de ses armes ; Pierre II, cet « homme paisible, benin, de bon vouloir, sans mauvaiseté ni tromperie » (p. 335) ; Charles III, ce Montpensier devenu duc de Bourbon par son mariage, qui devint « un grand criminel » (p. 412), en rêvant de royauté (p. 428) ; tous ces princes, M. Depeyre les fait revivre devant nous avec une plume franche et hardie, alerte toujours, éloquente souvent.

Avec une foi religieuse et royaliste intense, il admire leur chapelle, il vénère leurs tombeaux, où le dernier ne reposa jamais. Ainsi du château à l'église, de la demeure des vivants au séjour des morts, il n'abandonne pas ses héros, n'omettant rien de ce qui caractérise chacun, mais au contraire faisant revivre tout un côté des plus intéressants de l'histoire de France. Regrettons cependant, en terminant, qu'à des notes héraldiques et généalogiques très bien faites, l'auteur n'ait pas cru devoir joindre une bibliographie qu'il lui eût été bien facile de tirer de ses cartons, si riches en recherches de toutes sortes sur les Bourbons.

C. A. B.

BULLETIN

Manuel des Indulgences, d'après l'ouvrage du R. P. Beringer « *Les Indulgences, leur nature et leur usage*, » par le R. P. Jos. Hilgers, S. J. : trad. par l'abbé Ph. Mazoyer. Seule édition française autorisée, approuvée par la S. Congrégation des Indulgences. Paris, P. Lethielleux, s. d., in-18 de xxvi-703 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit ouvrage, dont la parfaite conformité avec les actes officiels de la S. Congrégation des Indulgences est garantie par l'attestation placée en tête du livre, est un guide très sûr et un recueil très précieux que nous voudrions voir entre les mains de tous les fidèles. La première partie est un catéchisme pratique, très exact et très clair, sur les Indulgences et les conditions requises pour les gagner. La seconde est un recueil de prières et de pratiques indulgenciées

qui ne renferme pas moins de trois cent vingt-sept numéros. On s'est préoccupé, dans cette traduction française, de faire une large place aux prières et dévotions plus connues dans notre pays. Ajoutons que des tables très bien faites permettent de retrouver facilement les prières ou exercices que les circonstances ou la dévotion particulière peuvent faire apprécier davantage. Ces lignes suffiront pour recommander ce Manuel aux fidèles comme un livre d'un usage quotidien. A. B.

Comment naissent les mythes, par Paul Regnaud. Paris, Alcan, 1898, in-12 xx-250 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce dernier né de la plume féconde de M. Regnaud ressemble à ses aînés : nul ne contestera qu'il n'en ait le droit. C'est le développement d'une thèse ou, si l'on préfère, d'une hypothèse en vertu de laquelle toute la mythologie indo-européenne tirerait son origine « de substitutions et de personnifications verbales. » L'auteur rappelle, pour la reprendre à son compte, cette opinion de Sainte-Beuve : « Le talent de la parole crée plus de choses encore qu'il n'en exprime. Le mot simule l'idée, et, s'il est brillant, il lui prête vie. L'antique mythologie est peuplée tout entière de ces simulacres. Hier, ce n'était qu'une métaphore, le lendemain c'était devenu une divinité. » L'auteur des *Causeries du lundi* avait par dessus tout le culte de la phrase, et toutes les fois qu'il s'agit d'autre chose que de littérature, son nom est loin de faire autorité. Justement, M. Regnaud essaie de démontrer scientifiquement la boutade du célèbre académicien. Il étudie spécialement le conte du Petit-Poucet, la légende hindoue du déluge et celle de Purûravas et d'Urvaçt, celle-ci « passée en Occident soit sous la forme ancienne du conte de Psyché et de l'Amour, soit sous le costume médiéval de l'histoire de Mélusine. » Il recherche la source de ces récits dans les formules védiques. L'y trouve-t-il toujours ? *That is the question.* — Son livre se lit sans fatigue, ce qui est assez méritoire pour un ouvrage scientifique. Et pourtant les textes y sont accumulés, mais précisément ils sont choisis de telle sorte qu'ils ajoutent à l'intérêt de la brochure, en lui donnant son importance. A. Roussel.

De l'Intervention des laïques, des diacres et des abbesses dans l'administration de la pénitence, étude historique et théologique, par l'abbé Paul Laurain. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de 114 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nous avons signalé précédemment l'utilité qu'il y aurait à réfuter point par point les nombreuses conclusions erronées auxquelles M. Lea, de Philadelphie, était arrivé dans son vaste et insidieux ouvrage en trois volumes sur la Confession et les Indulgences. Un élève de l'Institut catholique de Paris, M. Laurain, a abordé dans sa thèse de doctorat quelques-uns des sujets les plus délicats traités par l'écrivain protestant, et il a su rectifier avec une sage modération et une réelle autorité l'une de ses plus dangereuses théories. L'auteur examine l'intervention des laïques, des diacres et des abbesses dans l'administration de la pénitence et donne des textes les plus embarrassants en apparence une explication toujours plausible, souvent convaincante, qui fait honneur à son jugement et prouve sa bonne formation historique et théologique. G. Péries.

La Pratique du Ratio studiorum dans les collèges, par le R. P. Passard, S. J. Nouvelle édition. Paris, Poussielgue, 1895, in-8 de xvi-238 p. — Prix : 3 fr. 50.

Proposez les *Olim* à l'étude d'un de nos jeunes avocats : sa surprise ne dépassera pas celle de tel « pédagogue » contemporain à qui l'on recommanderait de méditer le *Ratio studiorum*. Et cependant un code scolaire qui, chez les adversaires des jésuites comme chez les jésuites eux-mêmes, a présidé à l'éducation de tant de générations, mérite tout au moins qu'on ne le raille pas sans avoir appris

à le connaître. Aussi faut-il remercier le R. P. Passard de l'avoir mis en français en l'accompagnant soit de judicieux commentaires, soit de rapprochements (quelques-uns bien curieux) tirés de récents traités pédagogiques fort à la mode.

Comment naissent et se développent chez l'enfant la connaissance et le goût des choses religieuses, — comment se forme l'homme bien élevé (car, a dit justement La Bruyère, « avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, on peut être insupportable »), — de quelle façon il importe d'expliquer les textes, d'apprendre et de réciter les leçons, — comment doivent s'enseigner les diverses branches du programme, — à quelles « industries » le professeur peut recourir pour exciter par l'émulation (si naturelle à tout âge, et surtout dans l'enfance) le zèle et l'entrain de ses élèves, — quels moyens pratiques se présentent pour assurer dans les classes une exacte discipline, — voilà le résumé de la première partie du volume. La seconde renferme les programmes spéciaux à chaque année d'études, depuis la septième jusqu'à la rhétorique inclusivement. La philosophie y est oubliée : cette omission qui s'expliquait autrefois, n'est-elle pas regrettable aujourd'hui ? Pour bien des lecteurs,on peut l'affirmer, les détails relatifs aux « concertations » et aux « académies » seront une véritable et intéressante révélation.

Deux remarques maintenant pour terminer ce compte-rendu. D'une part nous sommes avertis (p. x de l'*Avant-propos*) que pour être suivi fidèlement, le *Ratio* exige des maîtres un travail sérieux et persévérant. Ajouterai-je que sur certains points il ne semble pas laisser un champ suffisant à leur initiative ? De l'autre, il est évident qu'il en est de ce « directoire » pédagogique comme de l'*Art poétique*, par exemple, plus jeune d'un siècle : bien des choses, appuyées sur une fine et exacte psychologie, y sont éternelles, ou très près de l'être, tandis que d'autres (même après la révision de 1832) portent le cachet de leur temps. Ainsi, à l'heure présente, que penser de l'emploi alternatif du latin et du français dans l'usage courant des classes, ou de la traduction des auteurs grecs en latin ? Peut-être est-il aussi permis d'estimer qu'en thèse générale les prescriptions du *Ratio* s'appliquaient d'elles-mêmes à une époque où l'éducation classique, apanage plus particulier des classes appelées dirigeantes, était considérée avant tout comme une brillante parure de l'esprit. Mais, cela dit, on ne saurait contester que l'impression qui se dégage de l'ensemble est celle d'un édifice bien lié dont les diverses parties, inspirées par un même esprit, forment un tout habilement et solidement ordonné.

C. Huit.

Neohellenic Language and Literature, three lectures delivered at Oxford in June 1897, by Platon E. Drakoules. Oxford, B. H. Blackwell, 1897, in-16 de vi-70 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur est un Hellène, et il s'en vante : c'est son droit. Il suffit de parcourir l'ouvrage pour y surprendre, à chaque page, l'expression du plus ardent patriotisme. Une idée fondamentale s'en dégage : la continuité du grec ; la langue que parlent les Grecs d'aujourd'hui n'est autre que le grec ancien lui-même, qui s'est insensiblement transformé, dans le cours des siècles. Seulement, au lieu d'attribuer ces transformations aux nécessités physiologiques et psychologiques communes à toutes les langues parlées, M. Drakoules en fait honneur au sentiment que les Grecs ont toujours eu, depuis la conquête macédonienne et même depuis la chute de Constantinople, de redevenir un grand peuple ; aussi rattache-t-il les évolutions de la langue à un mouvement parallèle dans l'ordre politique. Il distingue trois grandes périodes : la période byzantine, la période turque et la période moderne, et chacune forme le sujet d'une conférence spéciale.

La période byzantine est marquée par la rupture définitive entre la langue et la littérature, entendez la littérature savante, fille du classicisme. Avec la liberté, la

Grèce avait perdu la faculté de produire ces hommes originaux, dont le génie crée ou entretient une littérature ; le sentiment esthétique s'était émoussé au contact de races barbares. Toutefois la langue avait continué de vivre, modifiée, il est vrai, dans sa prononciation, simplifiée dans sa structure, dépouillée de son accent musical ; d'un mot, la race grecque avait perdu sa « force dynamique » (*its dynamics*) tout en conservant sa substance. M. Drakoules attribue cette survivance de la langue à l'influence du christianisme ; à la bonne heure ! mais sur quoi se base-t-il pour affirmer que Rome n'a embrassé le christianisme qu'au IVe siècle, tandis que la Grèce était chrétienne dès le premier siècle ? L'auteur ne nous semble pas mieux inspiré quand il nous signale, au dixième siècle seulement, des tendances au grec moderne ; vraiment ! c'est trop peu dire, car c'est précisément de cette époque que date dans la langue, sinon dans la littérature, le règne exclusif du néo-grec. Quant aux tendances, elles se manifestent si clairement, dès le sixième siècle, dans la Chronique de Melalas, par exemple, qu'il faut de l'obstination pour ne point les apercevoir. L'auteur observe avec raison que les vicissitudes de la race grecque n'ont pu détruire son instinct littéraire ; est-ce une raison pour faire de l'hellénisme un élément nécessaire à l'humanité ? La littérature d'un peuple et ses destinées politiques sont deux choses distinctes.

La seconde conférence traite du sort de la langue grecque durant la période turque, et on n'est pas peu surpris de voir cette période s'ouvrir avec la quatrième croisade, « une expédition de maraude. » Quand donc les Grecs daigneront-ils reconnaître que ces méchants croisés, pour avoir eu bien des torts, ne sont pourtant pas seuls responsables du triste sort de la Grèce sous la domination turque ? M. Drakoules convient, il est vrai, que ces expéditions eurent, sur la littérature grecque populaire, une immense influence : les romans grecs datent d'alors ; mais pourquoi se hâte-t-il de les comparer à la conquête macédonienne ? Nous souscrirons volontiers aux quelques pages consacrées par l'auteur à la poésie des Klephtes, à la diffusion du grec en Occident, à la poésie crétoise. Est-il aussi bien inspiré quand il glorifie l'Église orthodoxe de s'être identifiée avec la nationalité grecque ? Demandez plutôt aux Serbes, aux Bulgares, aux Roumains, voire aux Grecs du royaume.

La dernière conférence s'ouvre par une vivante description des efforts tentés par les Grecs, dans l'ordre des lettres, pour s'affranchir du joug. Inauguré par Pléthon et Gennadios, au dire du conférencier, le mouvement s'est poursuivi, grâce au zèle patriotique des Μεγάλοι διδάσκαλοι του γένους jusqu'à Rhigas et Coray. Avec ce dernier, la Grèce s'engage dans un débat linguistique, encore ouvert, la dualité de langue ou « diglossie. » M. Drakoules en marque les phases principales et termine par une courte étude sur chacun des plus brillants représentants de la littérature nouvelle : Rangabé, Rigopoulos, Vilaras, Christopoulos, Soutsos, Paraschos, Paparrigopoulos, etc., etc. ; il n'a garde d'oublier la presse et l'intarissable Souri. Par leur nature même, ces dernières pages, déjà si condensées, échappent à une analyse. Au reste, les amis de la littérature grecque moderne, — et le nombre en est grand, — voudront prendre eux-mêmes connaissance de ce petit livre ; ils regretteront sans doute de ne pas y rencontrer plus d'ordre, plus de clarté, une distinction plus nette entre l'idiome et l'idée, entre la littérature et la politique, un parti plus franc dans la question de la diglossie ; ils seront du moins assurés, s'ils pouvaient encore en douter, que les modernes Hellènes ont, comme leurs pères, une grande idée, un grand culte : « l'ethnolâtrie. » L. Petit.

Notre marine marchande. — *Sa décadence — Sa législation — Son avenir*, par Roger Lambelin. Paris, Challamel, 1898, in-8 de 24 p.

La brochure de M. Lambelin a pour objet d'éclairer la grave question de la décadende où se précipite depuis plusieurs années la marine marchande française.

L'auteur expose d'abord sa situation et l'on ne peut dire qu'il exagère le mal ; selon nous, il reste plutôt en deçà de la vérité. Il recherche ensuite les remèdes avec une grande compétence et en s'appuyant sur les enquêtes faites actuellement par deux commissions spéciales, l'une parlementaire, l'autre extra-parlementaire. Il en est un sur lequel tout le monde est d'accord, c'est la nécessité et l'urgence de proroger d'au moins dix ans la loi de 1893 instituant des primes à la navigation pour les navires français construits en France. Les autres remèdes sont moins immédiats, mais aussi moins artificiels ; c'est l'accroissement de l'émigration des capitaux et des commerçants et le développement des voies de communication les plus économiques à l'intérieur du pays. M. Lambelin a parfaitement raison de dire sous forme de conclusion : « Le succès futur de la France dépendra de son labeur, de l'initiative de ses armateurs et constructeurs, de l'esprit de suite de son gouvernement, de l'harmonie des efforts et des sacrifices tentés et imposés. »

COMTE DE BIZEMONT.

Les Origines historiques de l'alliance franco-russe, par ANDRÉ LE GLAY. Première série. *Depuis les origines jusqu'au traité d'Amsterdam (1717)*. Paris, Champion, 1897, in-12, 302 p. — Prix : 5 fr.

Élégant petit volume, dédié à M. Alfred Rambaud, dans lequel l'auteur résume en douze chapitres l'historique des rapports entre la France et la Russie à l'époque indiquée par le titre. Ces rapports datent de très loin, du XIe siècle, et commencent par le mariage de la princesse Anne, fille de Iaroslav, avec le roi Henri Ier. Ce n'était là qu'un rapprochement éphémère. Les Mongols envahirent la Russie, elle fut oubliée dans le reste de l'Europe, et c'est seulement à la fin du XVIe siècle que Jehan Sauvage songea à rétablir avec la Moscovie des relations commerciales. Henri IV se fit raconter par le capitaine Margeret l'épisode curieux de Dmitri dit le Faux qui a été pendant quelques mois « empereur » de Russie, et ce récit conserve jusqu'à présent une certaine valeur. Je dirai ici, en passant, qu'il m'est impossible de souscrire à l'opinion de l'auteur exprimée en ces termes : « Après le livre si bien fait de Mérimée sur *les Faux Démétrius*, ce problème historique semble résolu » (p. 59). Mérimée n'a fait que traduire en bon français les historiens russes, il n'a pas rajeuni cette question et n'y a pas ajouté d'éléments nouveaux. Les relations politiques commencent avec Potemkine, envoyé à Paris par le tsar Alexis ; elles continuent sous Pierre Ier, et, comme la Russie avance à pas de géant, ses relations avec la France et les pays étrangers se développent avec une rapidité prodigieuse. Le traité d'Amsterdam en est une preuve. Ici s'arrête le premier volume de la série.

P. S. P.

Derniers Mémoires des autres, par JULES SIMON. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mémoires des autres, par la comtesse DASH. T. III. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de 283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Entre les *Mémoires des autres* de Madame Dash et les *Derniers Mémoires des autres* de M. Jules Simon, il n'y a de commun que le titre. Qui en a la primauté ? Je n'en sais rien, mais s'il n'appartient pas à M. Jules Simon par droit de naissance, il lui appartient par droit de conquête. Je n'ai pas eu en main les tomes qui ont précédé ce joli volume et je le regrette, car j'ai eu grand plaisir à lire celui-ci. Il renferme des petites nouvelles racontées d'une manière charmante, attachantes par le style, par la pensée plus que par les données romanesques, d'une moralité parfaite et où le sentiment religieux répand comme une douce lueur ; si Marmontel n'avait pas compromis le titre de *Contes moraux*, je le donnerais à cette série de douze récits. Dans *le Péché originel*, histoire d'un

révolté de 1848, notons une remarque peu rassurante. M. Jules Simon constate que les exigences des insurgés d'alors sont maintenant admises dans la pratique et consacrées par des lois (p. 173). Nous avons fait du chemin depuis 1848 et nous ne sommes sans doute pas au bout d'une route périlleuse.

— Ce que nous avons dit des deux premiers volumes des Mémoires de la comtesse Dash (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 353) peut s'appliquer au tome III dont le sous titre faisait attendre de plus curieuses anecdotes sur le règne de Charles X et la monarchie de Juillet. On trouve toutefois dans ce volume des pages émouvantes sur les troubles politiques et l'invasion du choléra. De sombres préoccupations n'empêchaient pas du reste Mme Dash de beaucoup fréquenter les théâtres qu'elle aimait tant et sur les pièces à succès, les auteurs en vogue, elle donne des détails qui peuvent avoir leur valeur. Ce nouveau volume se lit très facilement comme les deux tomes dont il est la suite. Espérons que le tome IV offrira quelques indiscrétions sur les écrivains célèbres avec lesquels l'auteur était en relations.

TH. DE P.

Twee verhandelingen over de Inquisitie in de Nederlanden tijdens de XVIe eeuw, door JAN-JORIS MULDER en JULIUS FREDERICHS. Gand, Vuylsteke ; La Haye, Nijhoff, 1897, in-8 de VIII-127 p. — Prix : 3 fr.

Ce serait, je pense, faire injure à M. Julius Frederichs, qui est professeur d'histoire et de géographie à l'Athénée d'Ostende, que de supposer qu'il est incapable d'écrire correctement en français. Il a cependant cru devoir imiter feu M. Jan-Joris Mulder, et c'est en néerlandais que tous deux ont rédigé les mémoires qu'il viennent de publier sur l'histoire de l'Inquisition dans les Pays-Bas pendant le XVIe siècle. Je m'étonne, lorsqu'on a ainsi, de gaieté de cœur, voué ses travaux à une obscurité presque complète, qu'on puisse espérer que d'autres se chargeront de les mettre en lumière. En ce qui me concerne, à moins de supposer que MM. Mulder et Frederichs ont eu l'idée que, pour avoir le plaisir de les lire, les étrangers se donneraient la peine d'apprendre leur dialecte bas-allemand, je ne puis m'expliquer leur manière de faire. Toutefois, il est une chose dont je suis bien certain : c'est qu'en écrivant dans un langage aussi peu répandu que le néerlandais, c'est à eux-mêmes que les auteurs font le plus grand tort. S'ils ont la haine ou le mépris du français, qu'ils écrivent en latin, en anglais, en allemand, que sais-je ? mais enfin dans une langue, et qu'ils gardent pour l'intimité leur dialecte qui n'est compris que d'un nombre infime de gens de science. Peut-être alors leurs travaux d'érudition auront-ils quelques lecteurs. En attendant, puisqu'il me faut dire ici ce qu'ont écrit en néerlandais MM. Mulder et Frederichs, je déclare que le mémoire du premier s'appellerait en français : *L'Exécution des ordonnances religieuses et la résistance communale à L'Inquisition à Anvers, (1550-1566)*. Quant au travail de M. Frederichs, il est consacré à *l'Inquisition dans le duché de Luxembourg, avant et pendant le* XVIe *siècle*. J'ajoute que ces deux mémoires constituent le fascicule VI des Travaux publiés par les élèves du cours d'histoire nationale professé à l'Université de Gand par M. Paul Fredericq, dont les importants travaux sur l'histoire de l'Inquisition aux Pays-Bas n'ont malheureusement pas les lecteurs qu'ils auraient nécessairement, s'ils étaient écrits dans une de ces langues que tout le monde comprend.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Palerme et la civilisation en Sicile, par GEORGES ARCOLEO. Préface de M. le vicomte Combes de Lestrades. Paris, Guillaumin, 1898, in-8 de XLI-93 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette conférence, due au sous-secrétaire d'État italien aux finances, professeur de droit à l'Université de Naples, G. Arcoleo, a fait partie d'une série de conférences sur « les Centres de civilisation en Italie » données au « Circolo filologico »

de Milan, à l'imitation des célèbres conférences Ginori de Florence. M. de Lestrades l'a traduite (assez librement, de son aveu) et présentée au public dans une préface qui contient des idées justes et quelques réflexions bizarres. M. de Lestrades semble croire notamment que si nos ministres ne font pas de conférences littéraires comme M. Arcoleo, c'est qu'ils sont absorbés tout entiers par les préoccupations politiques : heureuse candeur ! — La conférence de M. Arcoleo est un brillant résumé, fort superficiel, de l'histoire de la civilisation sicilienne dans l'antiquité grecque, aux époques arabe (qui a imprégné Palerme de son génie), normande et byzantine, où trois races et trois cultures ont coexisté et se sont étrangement amalgamées, et pendant « la longue nuit qui enveloppe la Sicile de la conquête angevine au siècle passé. » M. Arcoleo qualifie les Vêpres siciliennes, avec une modération rare chez ses compatriotes, de « lueur sans éclat vrai et fécond. » Il montre en concluant que les mœurs et les institutions siciliennes sont encore toutes féodales, et que le progrès, tel que l'entend la démocratie actuelle, ne peut nullement y prendre racine ; c'est par d'autres moyens que l'amélioration (combien nécessaire !) des conditions économiques et sociales de la Sicile doit être poursuivie. La préface de M. de Lestrades est un chaleureux appel « à l'attention publique » en faveur de cette province de trois millions et demi d'habitants, — plus peuplée que la Suisse la Serbie ou la Grèce ! — et dont l'Europe ne s'occupe qu'en temps de révolution ou de guerre sociale. L.-G. P.

Souvenirs et impressions (1840-1871), par le marquis PHILIPPE DE MASSA. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de II-413 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ancien officier au régiment des Guides, très bien vu de Napoléon III, le marquis Philippe de Massa assista à beaucoup d'événements contemporains, et connut les personnages qui y jouèrent les principaux rôles. Familier de la Cour des Tuileries, où ses talents d'auteur, et d'auteur dramatique, le firent particulièrement apprécier, brillant officier de cavalerie en Algérie et au Mexique, écuyer de l'empereur pendant la triste campagne de 1870, attaché ensuite à l'état-major de Bourbaki, le descendant du grand juge Régnier n'avait qu'à faire appel à sa mémoire pour trouver les éléments d'un intéressant volume de *Souvenirs et Impressions*. Les plus importants chapitres sont consacrés au régiment des Guides, à la campagne du Mexique, au monde officiel et à Paris sous le second Empire, à la guerre de 1870-71. Comme il l'indique dans sa préface, l'auteur a parlé « avec reconnaissance des personnes qui ont été bonnes pour lui » et sa bienveillance, très large pour tout ce qui touche à l'Empereur et à son entourage, s'étend aussi à la personne de M. Thiers, à celle de M. de Serres, l'auxiliaire de M. de Freycinet après le Quatre Septembre, et à celle de Bazaine. Les batailles de Sedan et de Héricourt sont exposées avec une sobriété et une précision toutes militaires, et l'ensemble des récits révèle des qualités réelles d'écrivain. Quant aux anecdotes gauloises et pimentées, le marquis de Massa semble les avoir plutôt recherchées ; elles n'ajoutent cependant pas grand chose à l'intérêt de ses « Souvenirs. » ROGER LAMBELIN.

Les Mémoires d'un instituteur français, par NOËL VAUCLAIN. Paris, Picard et Kaan, s. d., in-18 de XV-292 p. — Prix : 2 fr. 25.

Il y a dans le Jura, pas bien loin des sapins, près d'une ville aux armes romaines, un vignoble très apprécié par Henri IV. C'est ce vignoble qui vit naître l'auteur des *Mémoires d'un instituteur français*. M. Noël Vauclain fut successivement domestique de ferme, manœuvre sur les chantiers des routes et des chemins de fer en construction, instituteur, professeur de collège, inspecteur primaire et directeur d'école normale. Il nous raconte, avec une modération parfaite, sans parti pris aucun, les événements qui marquèrent ces diverses phases de sa car-

rière. Bien qu'imbu des idées nouvelles, il reconnaît « que l'Empire favorisa les institutions qui devaient amener la prospérité matérielle du pays ; qu'il y avait quelque chose de beau et de touchant dans le *De Profundis* que l'inspecteur demandait aux enfants pour sa femme défunte, à l'occasion des prières de la fin de la classe ; que les élections sont le fléau des instituteurs aussi bien que de tous les fonctionnaires et de tous les Français ; qu'autrefois n'importe qui, avec de la valeur, pouvait arriver aux plus hauts degrés de l'échelle sociale, tandis que aujourd'hui... » M. Noël Vauclain, cela saute aux yeux, doit à l'éducation que l'on recevait il y a cinquante ans, d'être meilleur que ses élèves. C'est cette ancienne éducation, répudiée par lui aujourd'hui, qui a fait de lui un travailleur acharné, doux, patient, compatissant, économe, rangé, nullement sectaire, amoureux des livres, de l'étude, de la tranquillité, de l'honnête médiocrité. Dans ses Mémoires, pas un mot contre la religion ou les prêtres, pas de récriminations, d'ailleurs, contre personne. Noël Vauclain est le pseudonyme d'un directeur d'école normale encore en exercice, qui est un brave homme et qui a la foi. Son livre, très bien écrit, instructif, est plein de détails fort intéressants. Il est à craindre que les jeunes instituteurs, auxquels il est destiné, soient déjà trop gâtés pour y trouver du charme.

ARBEY.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles YRIARTE est mort le 8 avril, dans sa soixante-sixième année. Né à Paris le 5 décembre 1832, il entra d'abord dans la carrière administrative. Inspecteur des bâtiments civils de l'Empereur, puis de l'Opéra, il collaborait en même temps à divers journaux, et bientôt il ne tarda pas à se consacrer exclusivement à ses goûts littéraires. Le *Monde illustré*, dont il était l'un des rédacteurs, le chargea d'accompagner l'expédition d'Espagne au Maroc. Il en rapporta des récits de guerre et de voyage qui ont été réunis en volume. Déjà l'Espagne, à laquelle il appartenait par ses ancêtres, lui avait fourni la matière d'un ouvrage. C'est surtout l'histoire des mœurs qui, avec les beaux-arts, attira son attention. Le *Figaro*, dont il rédigea le « Salon » pendant quelques années la *Vie Parisienne* ; le *Grand Journal*, etc., se partagèrent sa collaboration. Ses travaux, qui lui avaient valu en 1877 la croix de la Légion d'honneur, le firent appeler en 1881 à une place d'inspecteur des beaux-arts. Voici la liste de ses principales publications : *La Société espagnole* (1861, in-12) ; — *Sous la tente. Souvenirs du Maroc. Récits de guerre et de voyage* (1862, in-12) ; — *Paris grotesque. Les Célébrités de la rue (1815-1863)*, (1863, in-8) ; — *Les Cercles de Paris (1828-1864)*, (1864, gr. in-8) ; — *Portraits parisiens* (1865, in-12) ; — *Les Femmes qui s'en vont, études parisiennes* (1867, in-12) ; — *Goya. La Biographie, les fresques, les tapisseries, les eaux fortes et le catalogue de l'œuvre* (1867, in-4) ; — *Nouveaux Portraits parisiens* (1869, in-12) ; — *Les Portraits cosmopolites, D. Juan Prim, Th. Gautier, Garibaldi, Pie IX, le P. Hyacinthe, Maréchal Narvaez, Dora d'Istria, Ch. Baudelaire, H. Berlioz, Maréchal O' Donnel* (1870, in-12) ; — *Les Tableaux de la guerre* (1870, in-8) ; — *Campagne de France, 1870-1871. La Retraite de Mézières effectuée par le 13e corps d'armée aux ordres du général Vinoy* (1871, in-18) ; — *Les Prussiens à Paris et le 18 mars, avec la série des dépêches officielles inédites des autorités françaises et allemandes, du 24 février au 19 mars* (1871, in-8) ; — *Les Princes d'Orléans* (1872, in-8) ; — *Le Puritain. Scènes de la vie parisienne. L'Amie des hommes. Chez Chose. L'Ame en peine. Saint-Pétersbourg à Paris. A l'Académie. Montretout. Paris vaincu. Procès de Paris. Théâtre de salon. La Femme qui s'en va* (1873, in-12) ; — *La Vie d'un patricien de Venise au* XVIe *siècle. Les Doges, la charte*

ducale, la femme à Venise, l'Université de Padoue, les préliminaires de Lépante, etc., d'après les papiers d'État des archives de Venise (1874, in-8) ; — *Bosnie et Herzégovine. Souvenirs de voyage pendant l'insurrection* (1876, in-12) ; — *Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro* (1877, in-4) ; — *Venise. Histoire, art, industrie, la ville, la vie* (1877, in-fol.) ; — *La Femme qui s'en va, comédie en un acte* (1879, in-12) ; — *Florence. L'Histoire, les Médicis, les humanistes, les lettres et les arts* (1880, gr. in-8) ; — *Un Condottière au* XV*e siècle. Rimini, études sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta, d'après les papiers d'État des archives d'Italie* (1882, gr. in-8) ; — *Françoise de Rimini dans la légende et dans l'histoire* (1882, in-16) ; — *Sculpture italienne au* XV*e siècle. Matteo Civitali, sa vie et son œuvre* (1885, in-4) ; — *La Vie d'un patricien de Venise au* XVI*e siècle, d'après les papiers d'État du Frari* (1885, in-4) ; — *Fortuny* (1886, gr. in-8) ; — *Les Femmes qui viennent et les femmes qui s'en vont* (1887, in-12) ; — *Autour du concile, souvenirs et croquis d'un artiste à Rome. Ce qui se passe au concile. Types et cérémonies. Le Vatican intime. Rome capitale* (1887, in-4) ; — *Paul Véronèse* (1888, gr. in-8) ; — *Les Borgia. César Borgia, sa vie, sa captivité, sa mort* (1888, 2 vol., in-8); — *Autour des Borgia. Les Monuments, les portraits. Alexandre VI, César, Lucrèce, l'Epée de César, l'œuvre d'Hercule de Fideli, les appartements Borgia au Vatican. Études d'histoire et d'art* (1890, in-4) ; — *Figaro-Salon de 1892-1895* (1892-1895, in-fol.). — *Les Fleurs et les jardins de Paris* (1893, in-18) ; — *Journal d'un sculpteur florentin au* XV*e siècle. Livre de souvenirs de Maso di Bartolommeo, dit Masaccio. Manuscrit conservé à la bibliothèque de Prato et de Magliabecchiana de Florence* (1894, in-4).

— L'érudition belge a fait une perte considérable qui sera ressentie vivement par tous les amis de l'antiquité classique : le savant Pierre WILLEMS est mort à Louvain le 23 février. Né le 6 janvier 1840 à Maëstricht, élève tour à tour de l'Université de Louvain et des universités d'Allemagne et de France, il fut à 25 ans appelé à une chaire de l'Université de Louvain, où il donna jusqu'à sa mort un enseignement fécond. Nommé en 1872 secrétaire de cette Université, il vit la même année sa réputation scientifique consacrée par l'Académie royale de Belgique, qui le choisit comme l'un de ses membres. Il avait déjà publié ce *Droit public romain*, qui est entre toutes les mains et auquel, dans des éditions successives, il fit subir des remaniements considérables. L'antiquité classique ne l'absorbait pas tout entier ; sa langue maternelle, le flamand, avait toujours conservé son affection ; membre de l'Académie royale flamande, il préparait depuis de longues années une étude comparée des dialectes flamands. Nous citerons de lui : *De Verdiensten van hoogleeraar J.-B. David op het gebied der nederlandsche taal- en letterkunde* (Louvain, 1867, in-8) ; — *Nederlandsche gedichten met taal-en letterkundige aanteekeningen van J.-B. David* (Louvain, 1869, in-8) ; — *Les Antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques* (Louvain, 1870, in-8 ; 2e édition sous le titre : *Le Droit public romain*, 1872 ; 6e édition, 1888) ; — *Le Sénat de la République romaine* (Louvain, 1883-1885, 3 vol. in-8) ; — *Révision de la loi de 1876 sur l'enseignement supérieur. I. La Candidature en philosophie et lettres préparatoire au droit. II. La Durée des études de droit. Lettre à M. A. Nyssens* (Louvain, 1889, in-8) ; — dans les *Bulletins* de l'Académie royale de Belgique : *Notes de critique et d'exégèse sur Horace, 6e satire du 1er livre* (2e *série*, t. XXXV, 1873) ; — *Lettre à M. Roulez sur le vers 75 et suiv. du chant V de l'Énéide* (t. XXXVI, 1873) ; — *La Compétence du Sénat de la République romaine en matière d'affaires étrangères* (t. XLIV, 1877) ; — *La Rédaction et la garde des sénatus consultes pendant la République romaine* (t. XLVI, 1878) ;

— *Redevoering uitgesproken in naam der Academieter sterfhuize van M. Hendrick Conscience* (3e série, t. VI, 1883) ; — *Les Élections municipales à Pompéi* (t. XII, 1886) ; — dans l'*Annuaire* de la même académie, les notices sur *Jean-Henri Bormans* (1881) et sur *Louis-Chrétien Roersch* (1893) ; — dans le *Choix de mémoires de la Société littéraire de l'Université de Louvain* : *Des idées d'Homère sur l'immortalité de l'âme et sur la vie future* (1860) ; — dans la *Revue belge* : *Coup d'œil sur l'enseignement philosophique, littéraire et philologique des Écoles de Paris en 1862* (1863) ; — dans la *Revue de l'Instruction publique* : *Étude sur Isocrate* (1864) ; — *L'Organisation des flottes romaines* (1885) ; — dans les *Verhandelingen* du IIe congrès littéraire de Louvain : *Daulzenberg herdacht* (1870) ; — dans *De Toekomst* : *Over de verbuiging der zelfstandig gebruikte by voeglyke naamwoorden en voornamwoorden* (1871) ; — dans les *Letteroruchten van het taal en letterlievend studenten genotschap Met Tyden Vlyt* : *de huwelyksplechtigheden bij de Romeinen* (1871) ; — dans le *Jaarboek* de l'Académie flamande : *Redevoering uitgesproken bij de instelling der R. vlaamsche Academie* (1887) ; —Dans les *Verslagen en mededeelingen*, de la même compagnie : *De Geschiedenis der stichting eener vlaamscher Academie* (1887); — *Over de middelnederlansche bibliographie* (ibid.) ; — *Over het woornaamwoord du bij de middelnederlandsche schryver* (1889) ; — *Over de geschiedenis van den infinitivus in de oudgermaansche dialecten* (1892) ; — *Over het gebruik van naamvallen, tijden en wijzen in den Heliand* (1892) ; — *Over de klank en vormleer bij J. Van Ruusbroec* (1892 et 1893) ; — *Over de klank en vormleer in de VII Vroeden binnen Rome* (1894) ; — *Over bret opstellen eener Oudnederfrankische grammatica* (1895). Il faut y ajouter les *Notes épigraphiques* qui font partie du volume d'*Études archéologiques*, etc., *dédiées à M. le Dr Leemans* (Leide, 1885, in-4) et quelques articles dans le *Muséon*, *le Musée Belge*, la *Revue catholique de Louvain*, la *Revue des lettres chrétiennes*, *le Journal* de Bruxelles, etc., etc.

— M. Aimé Girard est mort à Paris le 12 avril. Né le 22 décembre 1830, il fut pendant plus de douze ans (1858-1871) conservateur des collections de l'École polytechnique où il remplit également (1861-1871), les fonctions de répétiteur. Il était en même temps professeur à l'École supérieure de commerce. Il devint ensuite et demeura jusqu'à sa mort professeur de chimie industrielle au Conservatoire des arts et métiers. Ses travaux chimiques, ses recherches savantes et utiles sur la culture des pommes de terre et sur le sucre de betterave lui ouvrirent en 1894 les portes de l'Académie des sciences. Outre sa collaboration à diverses revues scientifiques (*Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, *Annales du Conservatoire des arts et métiers*, *Bulletin de la Société nationale des agriculteurs de France*, *Annales de chimie et de physique*, *Bulletin de la Société française de photographie*, *Annales de l'Institut national agronomique*), M. Aimé Girard a publié : *Les Arts chimiques à l'Exposition universelle* (1855, in-18) ; — *Dictionnaire de chimie industrielle*, 1861-1868, 5 vol. in-8) ; — *C. Russel. Le Procédé au tannin* (1862, in-12) ; — *Recherches théoriques et pratiques sur la formation des épreuves photographiques positives. Mémoire présenté à l'Académie des sciences et à la Société française de photographie* (1864, in-8) ; — *Composition chimique et valeur alimentaire des diverses parties du grain de froment* (1885, in-8) ; — *Les Nématodes de la betterave* (1887, in-8) ; — *Recherches sur le développement de la betterave à sucre*. (Extrait des « *Annales de l'Institut national agronomique* ») (1887, gr. in-8) ; — *Recherches sur la culture de la pomme de terre industrielle* (1889, 1 vol. gr. in-8 et un album in-4) ; — *Amélioration de la culture de la pomme de terre industrielle et fourragère*. (*Instructions pratiques*.) (1893, in-12).

— Avec M. Nicolas-Jules-Henri Gourdon de Genouillac disparaît l'un des

héraldistes les plus connus de notre pays. Né le 23 septembre 1826 à Monchy, il débuta dans la littérature par des pièces parmi lesquelles on cite un vaudeville, *le Droit au travail*, qui eut quelques succès en 1849. Mais ce sont ses recherches généalogiques et ses travaux sur le blason qui l'ont surtout fait connaître. Sa *Grammaire héraldique* et le petit traité qu'il a publié plus récemment dans la collection Quantin sont assez estimés. Outre sa collaboration à des recueils périodiques et notamment au *Monde artiste*, fondé par lui en 1862, M. Gourdon de Genouillac a donné les travaux suivants : *Dictionnaire historique des ordres de chevalerie créés chez les différents peuples depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours* (1853, in-12) ; — *Grammaire héraldique contenant la définition exacte de la science des armoiries, suivie d'un vocabulaire explicatif et de planches d'armoiries* (1853, in-18) ; — *Le Chevalier d'Armenson* (1860, in-4) ; — *Les Convulsionnaires de Paris* (1860, in-4) ; — *Les Filets de Versailles* (1860, in-8) ; — *La Misère en habit noir* (1860, in-4) ; — *Dictionnaire des fiefs, seigneuries, châtellenies, etc., de l'ancienne France, contenant les noms des terres et ceux des familles qui les ont possédées, leur situation provinciale, les dates de possession, de transmission ou d'érection en terres titrées, etc.* (1862, in-8) ; — *Nobiliaire du département des Bouches-du-Rhône. Histoire. Généalogies* (1863, in-8) ; — *Recueil d'armoiries des maisons nobles de France* (1863, in-8) ; — *Un noyé. Avec le portrait de Mme Galloy* (1863, in-12) ; — *Les Amours à coups d'épée* (1864, in-12) ; — *Comment on tue les femmes ; étude de mœurs* (1865, in-12) ; — *Une pluie de bouquets, vaudeville en un acte* (1865, in-12) ; — *Les Damnés de l'Autriche* (1867, in-12) ; — *L'Écran du Roi, vaudeville en un acte* (1868, in-12) ; — *Les Mystères du blason, de la noblesse et de la féodalité. Curiosités, bizarreries et irrégularités* (1868, in-12) ; — *Les Ordres religieux depuis les premiers temps du christianisme jusqu'à nos jours. Histoire, constitution, costumes, etc. (Ordres d'hommes)* (1868, in-12) ; — *Dictionnaire des anoblissements, contenant l'indication des anoblissements, maintenues de noblesse, concessions, collations de titres, etc., de 1270 à 1790, précédé d'une étude sur les noms propres par le comte Hallez-Clarapède* (1869, in-8) ; — *Le Crime de 1804* (1873, in-12) ; — *Les Voleurs de femmes* (1875, in-12) ; — *Une Luronne* (1876, in-12) ; — *L'Avocat Bayadère* (1876, in-12) ; — *Une Vie d'Enfer* (1877, in-12) ; — *L'Homme au veston bleu* (1878, in-12) ; — *Les Refrains de la rue de 1830 à 1870, recueillis et annotés* (1879, in-12) ; — *Paris à travers les siècles. Histoire nationale de Paris et des Parisiens depuis la fondation de Lutèce jusqu'à nos jours* (1879-1881, 5 vol. in-4) ; — *Histoire du Capitoulat et du Capitoul de Toulouse* (1880, in-12) : — *Histoire nationale de la Bastille (1370-1789), récit authentique et vrai* (1880, in-4) ; — *La Magicienne de Paris* (1880, in-12) ; — *Le Secret du feu* (1880, in-12) ; — *L'Homme aux deux femmes* (1881, in-12) ; — *Les Folies de Paris* (1882, in-12) ; — *A tous les vents. Scènes de la vie réelle à la ville et à la campagne* (1883, in-8) ; — *Le Capitaine Bernard* (1883, in-12) ; — *Les Quatre Manières de les aimer* (1884, in-12) ; — *Au Pays des neiges* (1885, in-12) ; — *Comment elles agissent* (1885, in-12) ; — *Le Roi rouge* (1885, in-12) ; — *Le Roman d'une bourgeoise* (1886, in-12) ; — *L'Église et la chasse* (1886, in-16) ; — *Les Drames du cœur* (1888, in-32) ; — *Lisa Patard, roman parisien* (1888, in-12) ; — *Inviolable, roman parisien* (1890, in-12) ; — *L'Art héraldique* (1890, in-8) ; — *L'Homme au nez coupé* (1892, in-16) ; — *Les Français à toutes les époques de notre histoire* (1893, in-4) ; — *La Patte du chat* (1894, in-32) ; — *La Perruche de la marquise* (1895, in-32) ; — *Le Dernier Amour d'Henri IV* (1896, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. Affichard, avocat à la cour d'appel d'Angers, mort le 30 mars ; — de M. Agnès, ingénieur, mort à 63 ans, en avril,

à Arras ; — du R. P. Arsène, provincial des franciscains de la province de France, mort le 12 avril ; — de M. Louis-Hyacinthe Auffinger, journaliste, mort le 13 avril, à Paris ; — de M. Jules Baissac, érudit et philosophe, mort le 1er avril, âgé de 72 ans ; — de M. Victor Bart, mort le 13 avril, à Versailles, âgé de 83 ans ; — de M. Béchard, romancier, mort le 13 avril ; — de M. Cornuéjouls, proviseur honoraire du lycée de Versailles, mort âgé de 81 ans, en avril ; — de M. le docteur Giraux, président des Sociétés académique et météorologique de la Marne, mort à 57 ans, le 3 avril, à Châlons-sur-Marne ; — de M. Ernest Delloye, collaborateur de la *Vérité*, de l'*Émancipateur de Cambrai*, et auteur de divers ouvrages, parmi lesquels le *Journal d'un archevêque*, mort le 14 avril, âgé de 52 ans, à Cambrai ; — de M. Alfred Girodde, ingénieur, mort le 12 avril ; — de M. l'abbé Gousset, ancien professeur au petit séminaire de Marnay (Haute-Saône), mort le 2 avril ; — de M. Charles Le Roy, journaliste, mort le 30 avril, âgé de 72 ans ; — de M. René Molinos, ancien élève de l'École polytechnique, mort le 3 avril, à Dinard ; — de M. Charles Müller, journaliste, à qui l'on doit la fondation de la *Liberté*, mort à 74 ans, le 4 avril ; — de M. Pluquet, l'érudit normand, à qui l'on doit des travaux estimés sur l'histoire de la Manche, mort âgé de 85 ans, le 1er avril ; — de M. Louis Victor Robert, journaliste, mort à la fin de mars, âgé de 87 ans, à Pont-Neuf (Haute-Savoie) ; — de M. Weinberger, ingénieur, mort en avril ; — de M. Jules Worms, de l'Académie de médecine, mort le 7 avril.

— A l'étranger, on annonce la mort : de Madame Éléonore Aveling, fille de Karl Marx, traductrice d'Ibsen, de Flaubert, qui s'est suicidée au commencement d'avril, à Londres ; — de M. Aubrey Beardsley, illustrateur, collaborateur du *Pall Mall Magazine*, mort le 16 mars, à Menton ; — de M. A. Briart, géologue, mort le 13 mars, âgé de 73 ans, à Mariemont (Belgique) ; — de M. Friedrich Bruckmann, libraire d'art de Munich, mort à Arco, dans le Tyrol, âgé de 84 ans, le 17 mai ; — de M. Bueler, professeur de sanscrit à l'Université de Vienne, mort à 60 ans, au commencement d'avril ; — de M. le docteur Carl Capellmann, écrivain médical, mort à 77 ans, le 8 mars, à Aix-la-Chapelle ; — de M. John Capper, journaliste anglais, mort en avril ; — de M. Daniel Kolb Cassel, généalogiste historien, mort le 14 février, âgé de 78 ans, à Philadelphie ; — de M. Samuel Davidson, connu par des travaux d'exégèse biblique, mort à 99 ans, le 1er avril ; — de M. Wilhelm Fischer, mathématicien et archéologue, mort âgé de 77 ans, le 5 mars, à Bernburg ; — de M. Otto Frenzel, biologiste, mort à Breslau, le 13 mars, âgé de 64 ans ; — de M. Henry Allyn Frinck, professeur à l'Amherst College, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Rhetoric*, faite en collaboration avec M. Austin Phelps, mort le 25 mars, à Amherst (Mass.) ; — de Madame Hilda Gamlin, morte en avril ; — de M. Abner Cheney Goodell, qui a contribué à l'amélioration des presses à imprimer, mort à 93 ans, à Boston, le 27 février ; — de M. Théod. Gouvy, compositeur, mort le 24 avril, à Leipzig ; — de M. W. Gregory, libraire et écrivain, mort à Bath ; — de M. de Haulleville, ancien rédacteur en chef du *Journal de Bruxelles*, mort le 25 avril ; — de M. Karl Krafft, à qui l'on doit des travaux d'histoire ecclésiastique, mort le 11 mars, à Elberfeld ; — de M. Paul Lang, romancier, plus connu sous le pseudonyme O. Hellmuth, mort à 52 ans, en mars ; — de M. Guillermo Macpherson y Hemas, consul d'Angleterre à Barcelone, qui a doté l'Espagne d'une traduction fort appréciée de Shakespeare et qui appartenait, en qualité de membre correspondant, à l'Académie royale espagnole, mort le 2 février, âgé de 74 ans ; — de M. Peter Matkovie, écrivain jougoslave ; — de M. James Payn, romancier, collaborateur du *Chambers Journal* et du *Cornhill Magazine*, mort le 25 mars ; — de Miss Julia Harriet Pratt, auteur de poésies et d'ouvrages religieux, morte le 13 mai ; — de M. E. Ranzoni, critique d'art, collaborateur de la *Neue Freie Press*, mort

à Vienne, le 4 avril ; — de M. Auguste SCHNEEGANS, romancier, mort le 2 mars, âgé de 63 ans, à Gênes ; — de M. Rudolf SCHNEIDER, écrivain médical, mort âgé de 61 ans, le 9 mars, à Königsberg ; — de M. Salomon STRICKER, professeur de pathologie expérimentale à l'Université de Vienne, mort le 2 avril, dans cette ville ; — de M. K. A. TAVASTJERNA, poète finlandais, mort le 20 mars, âgé de 38 ans, à Björneborg ; — de M. Ferdinand WAHRENDORF, qui laisse des travaux estimés sur la psychiatrie, mort le 21 mars, à Ilten.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 1er avril, M. d'Arbois de Jubainville a communiqué les observations fournies par divers savants au sujet de l'inscription de Coligny ; M. Giry a étudié un diplôme de Charles le Chauve du 29 décembre 843 pour l'abbaye de Marmoutier. — Le 15, M. Barth a complété une communication faite antérieurement sur l'inscription du reliquaire bouddhique trouvé récemment à la frontière du Népal ; M. Sénart a lu une note de M. Grenard sur le monastère de Grosringa ; M. Hamy a présenté une note de M. E. Masini sur la date de la naissance d'Amerigo Vespucci ; M. Amelineau a rendu compte de sa campagne de fouilles en Égypte. — Le 23, M. Foucher a rendu compte de sa mission dans les Indes Anglaises ; M. Héron de Villefosse a signalé un fragment d'inscription sur une plaque de bronze trouvée en 1802 dans le lac d'Autre près Moirans (Jura) et analogue à celle de Coligny. — Le 29, M. Héron de Villefosse a lu une note de M. P. Gauckler sur une inscription découverte par le capitaine Toussaint dans les ruines de la citadelle byzantine de Ksar-bou-Fetha ; M. Ph. Berger a commencé la lecture d'un mémoire sur une inscription néo-punique, trouvée par M. Bordier dans les ruines de Maktar en Tunisie.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 2 avril, M. Maurice Block a continué la lecture de son mémoire sur la crise agricole en Allemagne ; M. de Foville a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Cucheval-Clarigny, son prédécesseur. — Le 16, M. A. Desjardins a lu un mémoire sur un nouveau code civil japonais, dont les trois premiers livres ont été promulgués en 1896 ; M. Pascaud a donné lecture d'un mémoire intitulé *les Droits des femmes dans l'Association conjugale* ; M. de Malarce a lu un mémoire sur l'institution des caisses d'épargne postales dans les États du monde. — Le 23, M. Maurice Block a continué sa lecture sur la crise agricole en Allemagne ; M. A. Waddington a lu un travail sur les *Mémoires de Hollande* ; — La séance du 30 a été consacrée à des présentations d'ouvrages.

CONCOURS ET PRIX. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Les Prix Stanislas Julien (1000 fr. chacun) ont été décernés à M. Giles pour son *Dictionnaire biographique chinois* et à M. de Groot pour son *Système religieux de la Chine.* — Le prix Delalande-Guérineau a été décerné à M. A. Thomas pour ses *Essais de philologie française ;* un prix exceptionnel de 500 fr. a été attribué à M. E. Edmont pour son *Lexique saintpolais.*

CONGRÈS. — Comme nous l'avions annoncé, du 13 au 16 avril s'est tenu à Paris le troisième Congrès bibliographique international provoqué par la Société bibliographique. L'abondance des mémoires présentés à la 1re section était telle, que bien que le Congrès ait siégé un jour de plus qu'en 1888, l'ordre du jour n'a pu être épuisé et que plusieurs mémoires, malgré leur intérêt, n'ont pu être lus. Bien que la 3e section (bibliographie proprement dite) fût moins chargée de rapports, les discussions auxquelles quelques-uns de ces rapports ont donné lieu ont également occupé largement les séances. Sans pouvoir nous étendre ici sur ce qui a été fait au Congrès, qui a été clôturé le samedi 16 avril par une assemblée générale où MM. Godefroid Kurth, le comte de Bizemont, le R. P. van den Gheyn et le marquis de Beaucourt ont résumé les travaux des différentes sections, et où le président du Congrès, M. le duc de Broglie, de l'Académie française, a prononcé

un éloquent discours, nous croyons utile de faire connaître les vœux qui ont été adoptés. Ils ont eu pour objet : 1° la création dans les grands séminaires de chaires d'archéologie ; — 2° l'établissement de relations permanentes entre les bibliothèques locales et la Société bibliographique, chargée de faire parvenir aux premières la condensation pratique des rapports qu'elle en aurait reçus ; — 3° la diffusion du *Catalogue des livres choisis à l'usage des gens du monde* et du *Catalogue des publications populaires* dressés par la Société bibliographique, ainsi que du catalogue de livres de prix dressé par la Société générale d'éducation et d'enseignement ; — 4° le concours à prêter par la Société bibliographique à l'impression des cartes postales illustrées pour la diffusion de la vérité sur le terrain religieux et patriotique ; — 5° la concession par les pouvoirs publics dans les différents États des subsides nécessaires pour la confection incessante des inventaires et catalogues des bibliothèques ; — 6° le concours à prêter par les sociétés savantes, les revues et les bibliographes à l'Institut international de bibliographie de Bruxelles ; — 7° l'encouragement à donner à la publication de bibliographies locales ; — 8° l'établissement de relations régulières et permanentes entre les différentes sociétés catholiques vouées au culte de la science ; —9° l'établissement de relations suivies entre les associations de presse catholique de chaque pays ; — enfin deux vœux spéciaux à la Société bibliographique. — Nous devons ajouter que la mise sous presse des riches matériaux apportés au Congrès par les collaborateurs les plus compétents va incessamment commencer. Il est certain que les rapports qui formaient un volume en 1888 fourniront cette fois la matière de deux volumes ; ceux qui ont souscrit au Congrès bénéficieront naturellement pour ces deux volumes du prix de faveur de 10 francs, qui sera considérablement plus élevé pour les non souscripteurs. L'on admet encore provisoirement les souscriptions en retard, mais la liste ne tardera guère à être close.

Peiresciana. — Voici trois nouvelles pierres du monument à la gloire de Peiresc : *Peiresc orateur*, par Ph. Tamizey de Larroque (Carpentras, J. Seguin, in-16 de 12 p. Extrait du *Journal du Comtat*) ; *Note adressée par M. Léopold Delisle à l'éditeur des lettres de Peiresc au sujet d'une plaquette du P. Mersenne* (Paris, H. Champion, in-8 de 8 p. Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*) ; enfin *Un Écossais ami de Peiresc, lettre inédite du comte de Buchan à Fauris de Saint-Vincent*, publiée par Ph. Tamizey de Larroque dans les *Annales du Midi* (Toulouse, E. Privat, 1897, in-8 de 16 p.). — De Peiresc orateur, il faut retenir ce passage sur les « ballottes et suffrages » qui est aujourd'hui tout d'heure (p. 11), et ce trait de son éditeur qui le signale comme « ne trottant pas sous lui » (p. 7, n° 17). — M. L. Delisle a retrouvé un des volumes qui font partie de la collection de Peiresc, et qui a été consacré par Mersenne « à la grande question de la musique que je fais imprimer dans la Genèse, laquelle est réduite dans un livre entier » (p. 7 et 8). — La lettre de Buchan est un vrai témoignage d'admiration pour Peiresc, rempli de détails pittoresques : des femmes bibliothécaires, « des filles spirituelles » (p. 8) ! Bien curieux au point de vue littéraire.

Paris-Hachette.— Voilà la deuxième année qu'apparaît ce nouveau répertoire de 1,650 pages in-16, à 3 fr. 50. Et déjà on se l'arrache ! Le fait est que sa réputation est justifiée, et que la seconde année est très supérieure à la première. 800 portraits, 125 vues d'édifices, 67 plans, 27 statistiques illustrées, 4,000 articles et 100,000 adresses, tel est le bilan brut du volume. Nul doute que tous nos lecteurs ne l'achètent et qu'en ouvrant la première page, ils ne soient séduits, en bons bibliographes, par l'invitation aux collaborateurs volontaires. Pour leur donner l'exemple, nous allons tout de suite signaler une grosse lacune, deux même : Page 705, on ne trouve pas mention du *Polybiblion*, ni de la *Revue des questions historiques*.— Page 1267, il faut lire : « Lerolle » et non pas « Rolle, » le nom du

conseiller municipal de l'École militaire, et 30, rue Saint-Dominique et non pas 15 l'adresse du conseiller municipal des Invalides. Page 1056, il eût été désirable qu'on ne mentionnât pas seulement les revues « militaires, » mais que, par un renvoi, on indiquât que les revues littéraires et autres se trouvaient parmi les journaux. Enfin, on nous permettra de regretter l'éphéméride mentionnée dans l'année religieuse au 14 octobre, page 23. Nous sommes étonné de trouver les articles de Saint-Claude (p. 125) à « Articles » et de ne pas trouver un renvoi à « Saint-Claude. » Les reproductions de tableaux (p. 768) sont faibles, mais par exemple (p. 323) on a tout à fait oublié la locomotive célèbre qui sortit un jour de la gare Montparnasse pour prendre la rue de Rennes. *De minimis....* Certes ce proverbe n'est pas applicable à la maison Hachette, qui rira peut-être de notre dernière observation, mais tiendra compte de toutes, tant elle apporte un soin méticuleux à corriger les moindres vétilles, et à améliorer sans cesse ses productions.

Paris. — De M. Léopold Delisle mentionnons : 1° Une *Notice sur un abrégé en français de la Chronique universelle de Robert de Saint-Marien d'Auxerre d'après un manuscrit du musée Condé.* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVIII. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 29 p.), notice qui complète d'avance un article du volume XXXII de *l'Histoire littéraire de la France* (actuellement sous presse) où M. Delisle examine une des plus remarquables compositions historiques de la fin du XII° siècle, la Chronique de Robert, chanoine de Saint-Marien d'Auxerre ; — 2° Une *Notice sur un manuscrit de l'église de Lyon du temps de Charlemagne.* Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques*, tome XXXV, 2° partie (Paris, Imp. nationale, in-4 de 16 p.). On trouvera dans ce travail, enrichi de quatre planches, une parfaite analyse d'un manuscrit conservé dans la bibliothèque des pères maristes de Sainte-Foi-lès-Lyon et qui « est d'une grande valeur pour les études paléographiques. »

— Parmi les textes grecs rendus à la lumière durant le dernier quart de ce siècle, un intérêt particulier s'attache aux mimes d'Hérondas, imitation originale d'un genre illustré peu auparavant par Théocrite. Ces « photographies instantanées de la vie privée au III° siècle avant notre ère, » comme on les a appelées, ont une allure singulièrement familière et même réaliste. M. l'abbé Ragon vient de publier et de traduire les deux plus lisibles pour nos jeunes humanistes : *le Maître d'école* et *le Sacrifice à Esculape* (Paris, Poussielgue, deux brochures in-18 de 36 p. et de 12 p.). Le texte grec, revu avec soin, est accompagné de notes qui font le plus grand honneur au savoir étendu et au goût littéraire de l'helléniste si justement considéré de l'Institut catholique. Si certaines explications paraissent discutables, c'est avec une parfaite bonne grâce que l'auteur confesse ce qu'elles offrent d'incertain. Quant à la traduction, elle soutient avantageusement la comparaison avec celle dont M. T. Reinach a donné des fragments dans la *Revue des études grecques* (1891, n° 15.)

— M. Geoffroy de Grandmaison réunit en ce moment en un élégant volume qui va paraître à la librairie académique Perrin, les diverses études qu'il a publiées dans la presse parisienne et notamment dans l'*Univers*, sur les principaux « Mémoires » publiés en ces dernières années. Sous le titre : *Un demi-siècle de souvenirs*, il analyse, dissèque, compare et juge les plus célèbres personnages contemporains qui nous ont laissé leur autobiographie. Nous n'avons pas besoin de dire quelle note catholique domine toujours la critique de M. Geoffroy de Grandmaison. Son livre sera le résumé de ces *Mémoires*, histoire anecdotique de la France depuis la Révolution jusqu'au second Empire ; il fait pendant au volume que notre confrère a publié sur *Napoléon et ses récents historiens* ; il est appelé à rendre les mêmes services aux lecteurs qui ne peuvent par eux-mêmes lire tous

les livres qui paraissent ; ils retrouveront la même précision historique, le même charme littéraire qu'ils ont appréciés.

— Notre collaborateur M. l'abbé Péries, ancien professeur de droit canonique à la Faculté de théologie de Washington, vient de faire paraître chez Roger et Chernoviz un travail important sur les tribunaux ecclésiastiques et le fonctionnement des officialités, qui a pour titre : *La Procédure canonique moderne dans les causes disciplinaires et criminelles* (in-12 de XVI-388 p.). Ce livre est destiné à rendre de très grands services aux administrations diocésaines, aux vicaires apostoliques gouvernant les pays de missions et aux supérieurs généraux ou provinciaux d'ordres religieux et de communautés.

— Outre une chronique très fournie (115 p.) et un certain nombre de bonnes pièces de poésies, l'*Annuaire du conseil héraldique de France pour 1897* (onzième année) — (Paris, Conseil héraldique de France, 45, rue des Acacias, in-16 de 467 p.) renferme les travaux suivants : *Les Héros de Péronne (1536)*, par M. le vicomte Oscar de Poli ; — *Réception chevaleresque à Grenoble en 1744*, par M. le comte Couret ; — *Les Armoiries des femmes d'après les sceaux*, par M. L. Bouly de Lesdain ; — *Un Petit Épisode de l'histoire de la famille de Cazenove, documents inédits*, par M. P. Tamizey de Larroque ; — *Inventaire des titres de la maison de la Grange*, par M.P. Pellot ; —*Blois et son état civil (paroisse Saint-Martin-des-Choux)*, par M.L.Guignard de Butteville ; — *La Famille Le Cornu et ses alliances avec la famille de Jeanne d'Arc*, par M. H. Le Court ; — *Croisés de France* (2e article), par M. le vicomte O. de Poli ; — *Famille de Cirano*, par le même ; — *Jurisprudence nobiliaire*, par M. Géraud de Niort.

— M. F. Mazerolle avait donné, en 1896, dans le *Bulletin de la Société des Amis des monuments parisiens* (t. X, p. 79-91) un excellent historique de l'hôtel des Monnaies de Paris. Il complète aujourd'hui ce travail par un mémoire sur *Jacques-Denis Antoine, architecte de la Monnaie, 1733-1801* (Paris, Plon et Nourrit, gr. in-8 de 15 p.) « lu à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, tenue à Paris, le 21 avril 1897, » et enrichi de documents inédits extraits des Archives de la Monnaie et dont voici l'énumération : I. Lettre de J.-B. Jol, abbé de Lubersac, à J.-D. Antoine, du 29 avril 1783 ; II. Lettre de J.-D. Antoine au ministre, au sujet de son emprisonnement, du 26 décembre 1793 ; III. Lettre du même au Comité de sûreté générale, réclamant les objets saisis chez lui, du 19 novembre 1794 ; IV. Lettre du même à l'architecte Le Roi, au sujet des travaux à exécuter à Vernon, du 25 mars 1801.

— Quand ils ont paru, brillamment illustrés et reliés, à l'occasion du nouvel an 1897, nous avons analysé les deux ouvrages suivants : *L'Écolier d'Athènes*, par M. André Laurie et *Ma sœur Thérèse*, par Mme Pierre Perrault (*Polybiblion*, t. LXXVII, p. 511-512). Sans y revenir autrement que pour renvoyer nos lecteurs à notre premier examen, nous signalerons aujourd'hui l'édition nouvelle que nous venons de recevoir de ces deux volumes (Paris, Hetzel, in-18 de 330 et 356 p., illustrés. — Prix : 3 fr. le volume.)

Anjou. — M. l'abbé F. Uzureau a extrait des mémoires de la *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, une fort intéressante contribution à l'histoire de l'enseignement secondaire à la veille de la Révolution ; c'est une notice sur *le Collège de Beaupréau en 1763 et 1764* (Angers, Lachèse, in-8 de 23 p.). Très soigneuse étude qui fait le plus grand honneur à l'auteur.

Auvergne. — Comme les précédents volumes publiés par la Société française d'archéologie, celui qui nous arrive sous la date de 1897 mérite une mention des plus élogieuses. Le *Congrès archéologique de France, LXIIe session, séances générales tenues à Clermont-Ferrand en 1895* (Paris, A. Picard ; Caen, H. Delesques, in-8 de LX-381 p., avec 38 planches et figures) débute, selon l'habi-

tude, par des excursions régionales du plus réel intérêt. Nous ne pouvons nous y arrêter ; mais nous ne manquerons pas de citer les dix-sept travaux d'importance inégale, quoique tous très bien faits, qui ont trouvé place dans ce recueil, savoir : *De l'État des études historiques dans le département du Puy-de-Dôme*, par M. E. Teilhard de Chardin ; — *Quelques mots sur Augusto-Nemetum*, par M. Ad. Laporte ; — *École romane d'Auvergne, ses limites, les influences auvergnates sur les églises des autres provinces*, par M. H. du Ranquet ; — *De l'Archéologie et de quelques monuments préhistoriques du Puy-de-Dôme et des régions voisines*, par M. A. Roujou ; — *L'Église de Saint-Nectaire*, par M. H. du Ranquet ; — *Notes explicatives sur l'essai de reconstitution du plan de Clermont à l'époque des Croisades*, par M. Ad. Laporte ; — *Note sur l'église Sainte-Martine de Pont-du-Château*, par M. F. Chambon ; — *Le Trésor de l'Église de Saint-Nectaire*, par M. le marquis de Fayolle ; — *L'Arrondissement de La Palisse, ses châteaux et ses anciennes habitations*, par M. le comte de Marsy ; — *Les Ruines et les restes du mobilier de la Chartreuse du Port-Sainte-Marie*, par M. l'abbé Mioche ; — *La Cloche de Buron, une des cloches de Saint-Anastaise*, par M. le chanoine J.-B. Fouilloux ; — *La Voie d'Aquitaine et la Légende de saint Bonnet*, par le même ; — *La Chapelle et la Vierge de la Font-Sainte, en Haute-Auvergne*, par M. le vicomte Ad. de Rochemonteix ; — *Traces d'exploitation minière dans l'Aveyron*, par M. le chanoine Vialettes ; — *Note sur le cimetière juif d'Ennezat (Puy-de-Dôme)*, par M. l'abbé Camin ; — *Copie d'un placard publié à Riom au sujet de la reconstruction du clocher de la Sainte-Chapelle de Riom*, communication de M. G. Rouchon ; — *Origine des fabriques de papier de Chamalières, près Clermont-Ferrand*, par M. G. Rouchon. De l'illustration, nous n'avons qu'une chose à dire : elle vaut celle des derniers volumes de la Société française d'archéologie.

—M. l'abbé Flachard établit que la foi chrétienne florissait à Lubier, siège primitif de la paroisse de Lapalisse, dès la fin du ve siècle, par une délicate identification géographique. D'après saint Grégoire de Tours, saint Lupicin, ermite des Arvernes, mourut à cette époque et fut inhumé à Trézelles (*Vicus Transalicensis*). M. Flachard identifie ce *vicus* avec Trézelles et le *pagus Lipiadensis* avec Lubier, lieu de la mort du saint homme. Toutefois les raisons apportées en faveur de cette opinion sont bien ingénieuses, mais peu déterminantes. La petite brochure : *Saint Lupicin* (Moulins, E. Auclaire, in-8 de 16 p.) intéressera les amateurs de géographie ancienne.

— M. Félix Chambon a extrait du compte rendu du LXIIe Congrès archéologique de France tenu à Clermont-Ferrand une *Note sur l'église Sainte-Martine de Pont-du-Château* (Puy-de-Dôme) (Caen, imp. Henri Delesques, gr. in-8 de 14 p.). L'excellente notice est complète dans sa brièveté. Le savant archéologue nous donne la description extérieure et intérieure de la belle église romane (de l'époque de transition) avec de nombreuses indications, tirées des registres paroissiaux, sur les anciennes sépultures, sur les anciens curés, sur les anciens marguilliers, etc.

Bourgogne. — La Société éduenne nous envoie le tome vingt-cinquième de la nouvelle série de ses *Mémoires*, qui vient d'être mis en distribution (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-409 p., avec 3 planches). Les études ayant trouvé place dans ce volume doivent être avantageusement mentionnées ici ; elles sont au nombre de neuf, savoir : *La Bourgogne et la Saxe. Nouvelles Recherches et documents sur un projet de mariage du comte de Charollais et sur la question luxembourgeoise (1451-1454)*, par M. le Dr W. Lippert ; — *Notice sur les moules de monnaies antiques trouvés à Autun*, par M. Bulliot ; — *Le Contrat de mariage de Bussy-Rabutin*, par M. P. Montarlot ; — *Note sur le reliquaire de Saint-Firmin*, par M. l'abbé Lacreuze ; — *Jean-Louis Goutles, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire, et le Culte catholique à Autun pendant la Révolution* (suite et fin), par M. A. de Charmasse ; — *Notes*

sur deux manuscrits liturgiques du quinzième siècle, par M. G. Dumay ; — *Notice sur l'église et l'ancienne croix du Breuil*, par M. E. Fyot ; — *Un Bureau de secours aux incendiés du diocèse d'Autun*, en 1787, par M. P. Montarlot ; — *Rapport présenté à la Société éduenne sur les fêtes du Cinquantenaire de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, par M. A. de Charmasse. Notons enfin que les procès-verbaux des séances qui terminent le recueil contiennent d'intéressants et nombreux renseignements sur des sujets historiques, biographiques, archéologiques et artistiques.

Dauphiné. — Le Palais de justice de Grenoble a toujours eu le privilège mérité d'attirer l'attention des historiens et des archéologues qui, aujourd'hui, très heureusement, s'appliquent à le reprendre, avec l'image en main. Sous ce titre : *Monographie du Palais de justice de Grenoble* (Grenoble, Gratier, in-8 de 94 p.), M. Émile Remy, un simple avocat, ne dédaigne pas de s'attaquer, à son tour, à un sujet difficile ; il l'a fait avec une science modeste, en un style clair et rapide. Le volume, superbement imprimé par M. Joseph Baratier, est orné de belles photographies hors texte, et le texte lui-même est semé de nombreuses reproductions, bien choisies, parmi lesquelles on remarque d'intéressants portraits.

— Tout livre qui s'occupera du grand botaniste alpin Villars est assuré à l'avance de recevoir bon accueil, mais que dire de la nouvelle brochure de M. le docteur Bordier, *Un Épisode peu connu de la vie de Dominique Villars* (Grenoble, Dupont, in-8 de 55 p.)? Personne aujourd'hui ne connaissait cette page biographique, heureusement réveillée, grâce à la découverte de documents inédits, sur les poursuites dont Villars et quelques médecins furent l'objet, dans un cas de réforme militaire. Semé de curieuses anecdotes, de digressions sur les cas d'exemption, ce livre s'analyse mal ; il est à lire comme le plus amusant des romans chez la portière, car ce sont bien des portières dauphinoises qui inventèrent la chose. Est-il besoin d'ajouter que le vertueux et noble Villars sortit à son honneur, comme ses collègues, d'une accusation ridicule ?

— M. Sibour s'entend mal à dissimuler sa haine des démolisseurs qui font crouler les vieux monuments et les souvenirs toujours jeunes. En lisant sa *Notice sur l'ancien édifice de la place Saint-Arnoux* (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 20 p.), on suit les singulières transformations d'un édifice qui fut temple, chapelle, club, théâtre, église encore, puis rien ; l'auteur montre là son bon sens habituel et une verve un peu narquoise qui a son charme. La reproduction d'une aquarelle qui paraît déjà ancienne est ajoutée.

— Sous ce titre : *Pie VI à Valence* (Valence, Carrière, in 8 de 38 p.), M. le chanoine Didelot publie le sermon prononcé par lui à l'occasion d'un anniversaire du long martyre et de la mort du T. S. P. De hauts enseignements se dégagent de cette émouvante allocution où l'auteur a su ramener à l'actualité des souvenirs déjà anciens mais restés douloureux comme au premier jour. — Dans *les Trois Cloches du monastère*, (Valence, Céas, in-8 de 24 p.), allocution dont la bénédiction d'une cloche et la réception d'une religieuse professe fournirent le texte, M. Didelot montre les qualités d'un orateur délicat.

— Deux frères, MM. Georges et Raoul du Lédo, l'un poète délicat, l'autre artiste consommé, ont associé leurs âmes charmantes, pour offrir à un public d'élite *Alpes fleuries, sonnets inédits*, dessins en couleurs sur papier du Japon, reliure peau de soie et or, fermoir ruban (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 12 p.). Dans ce délicieux album la gloire des fleurs rares des solitudes alpestres est chantée en sonnets exquis, et ces fleurs revivent avec leurs belles nuances, encadrant les montagnes célèbres de la Suisse, de l'Italie et des Alpes françaises. Édité au prix de 10 francs, l'album a été presque aussitôt enlevé. Les souscriptions sont reçues pour une nouvelle série ; la flore des montagnes n'est-elle pas un sujet inépuisable ?

— Les questions étymologiques sont une source de controverses d'autant plus intéressantes qu'elles obligent les érudits à serrer, à appuyer leurs thèses. Ainsi fait M. Nicolet dans ses *Études sur les patois du midi de la France* (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 83 p.). Cette publication comprend trois chapitres : origine des noms géographiques de notre région ; recherches étymologiques ; étymologie des noms de lieu tirés de la racine « Bord. » Elle met en œuvre, avec une science habile, les survivances linguistiques d'origine ibérique et celtique et paraît bien probante lorsqu'elle fait rechercher dans les dialectes alpins, les origines de certains noms de lieux.

— Le même auteur donne une publication historique dont les jeunes élèves du lycée de Grenoble n'ont peut-être pas apprécié toute la valeur : *L'Enseignement secondaire à Grenoble et dans le département de l'Isère pendant la Révolution* (Grenoble, Rajon, in-8 de 14 p.). Cette étude est bien faite, spirituelle même, mais nous avons une réserve à faire sur ce qui est dit de l'approbation donnée par presque tous les États-généraux à la réforme de l'enseignement. L'École centrale eut une durée éphémère, mais pas banale : signalons parmi ses élèves, les Champollion, d'Agoult, Anglès, Berriat, Vicat, les frères Périer... et l'affreux Stendhal.

— M. le chanoine Paul Guillaume, archiviste des Hautes-Alpes où il cultive les sciences historiques avec autorité, mais sans fracas prétentieux, a retrouvé dans les archives un manuscrit dû à Théodore Gautier, historien trop dédaigné par les pontifes modernes de la localité : *Notice sur M. le vicomte Colomb* (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 17 p.). Cette publication a un tout autre intérêt que la brève notice consacrée par M. Rochas à l'ancien premier avocat général près la cour royale de Paris. Cette étude biographique complète comprend des détails d'histoire locale et des traits de mœurs qu'il ne faut pas chercher ailleurs.

— On peut réunir, sans violer les régles de lieu, les trois nouvelles plaquettes que l'infatigable abbé Allemand vient de publier : *Note sur l'étymologie du mot Champsaur ; — Recherches sur le vrai auteur du texte attribué par M. de Ladoucette à l'empereur Julien, au sujet de la bataille de Montseleucus ; — Notre-Dame de Beauvert, poème* (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 6, 9 et 19 p.). La première fait justice, à l'aide des textes, des étymologies proposées pour le mot Champsaur ; dans la deuxième, M. Allemand raconte comment il découvrit l'origine de l'erreur commise par l'ancien préfet des Hautes-Alpes ; dans la troisième il chante, en vers d'une inspiration souvent heureuse, la gloire d'un modeste et gracieux sanctuaire de la paroisse de La Fare, au diocèse de Gap.

Franche-Comté. — Depuis un temps, la Société d'émulation de Montbéliard fait preuve d'une telle activité qu'un volume annuel ne lui suffit plus : il lui en faut deux. Nous recevons le premier fascicule de son tome XXVI (Montbéliard, V. Barbier, in-8 de XVI-237 p.). On trouve ici, outre le discours d'ouverture de M. Ch. Lalance, un *Rapport sur la situation et les travaux de la Société pendant l'exercice 1896-1897*, par M. A. Roux, secrétaire général. Nous passons ensuite aux mémoires proprement dits. C'est d'abord un intéressant *Rapport sur le congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, tenu à Tunis du 1er au 4 avril 1896, rédigé par M. E. Fallot. Vient ensuite une étude aussi savante que précise de M. Jules Gautier sur *l'Industrie du papier dans les hautes vallées franc-comtoises, du XVe au XVIIIe siècle*. Cette curieuse page d'histoire n'avait, croyons-nous, jamais été écrite; elle est terminée par un tableau général des papeteries franc-comtoises et des fabricants de papier de 1448 à 1790, appuyé de neuf planches donnant soixante-deux marques de fabricants. Ce fascicule se termine par un recueil de *Vieilles chansons du pays de Montbéliard* que l'érudit M. John Vinot, l'une des principales chevilles ouvrières de la Société, a publié avec une introduction remarquable et des notes précieuses. Un certain nombre de

ces chansons est accompagné par la musique. Œuvre très louable qui fera les délices des folk-loristes de tous pays.

— Notre collaborateur M. le docteur Meynier a eu la bonne idée de réveiller le souvenir d'un personnage qui a joué au début du XVIIIe siècle un rôle tapageur. Il s'agit du baron François de Chassignet. Sous le titre : *Un Conspirateur franc-comtois à Naples en 1702* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 8 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), M. Meynier, en se référant partiellement à l'article publié par Weiss dans la *Biographie Michaud*, a retracé la folle aventure de son héros qui, échouant misérablement, se termina par une détention qui dura douze années et ne prit fin qu'après la paix de Rastadt, en 1714, deux ans avant sa mort. Notons en passant que, presque au même moment que M. Meynier, le journal *le Temps* (n° du 23 février 1898) a donné une étude intéressante sur un membre de la famille du «conspirateur,» J.-B. Chassignet, de Besançon, que l'auteur, M. Dauphin Meunier, appelle «un précurseur de Malherbe.» D'où il résulte que la cité de V. Hugo, qui n'était pas française alors, a vu naître les précurseurs de deux Normands célèbres dans notre littérature : J.-B. Chassignet pour Malherbe et Mairet pour Corneille.

— Que sont aujourd'hui nos préfets ? De pâles ombres gouvernementales qui, pour la plupart, passent rapidement sans laisser de traces appréciables dans les circonscriptions territoriales illogiquement réduites que l'on appelle départements véritables non sens à notre époque de vapeur, de télégraphe et de téléphone. Sous l'ancien régime, les représentants du pouvoir central, outre qu'ils demeuraient plus longtemps à la tête de l'administration d'une province, dont ils arrivaient ainsi à connaître mieux les besoins et les ressources, disposaient d'attributions autrement étendues. Il y aurait bien à dire sur ce sujet, et ce ne serait pas toujours à l'avantage de l'ordre de choses créé par la Révolution. Sans s'y arrêter outre mesure, M. Roger de Lurion, par le simple exposé de l'administration, dans la seconde moitié du siècle dernier, d'un intendant consciencieux et zélé, nous fait regretter ce temps-là. Son étude sur *M. de Lacoré, intendant de Franche-Comté (1761-1784)* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 54 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*), nous montre l'œuvre considérable et bienfaisante accomplie par M. de Lacoré dans le pays confié à ses soins, notamment aux points de vue commercial, industriel, littéraire, artistique et philanthropique, pendant les vingt-trois années de son gouvernement. Très bien présenté, fortement documenté, ce travail est à recommander à l'attention des grands érudits qui, comme M. Babeau, se consacrent à faire revivre une époque disparue à laquelle la nôtre, si fière cependant de sa civilisation supérieure, aurait beaucoup à emprunter utilement.

— L'élégante brochure que M. L. Billard publie sous le titre : *Le Couvent des carmes déchaussés de Dole et ses transformations* (Dole, Bernier, in-8 de 44 p.), n'a pas l'apparence d'une œuvre d'érudition proprement dite : ce travail aurait gagné à être appuyé de notes et de références plus nombreuses. Les notes sont insignifiantes et les références sont noyées dans le texte. L'ensemble ne manque pas d'intérêt ; notons en passant que l'auteur, au fond, n'est pas bien sympathique aux Pères carmes. Les constructions, commencées en 1629, furent achevées en deux ou trois années, non sans quelques difficultés, bientôt aplanies, avec les voisins et aussi avec le Magistrat dolois. La Révolution s'empara des biens des religieux, et, d'affectation en affectation, le couvent devint un asile d'aliénés ! Tout récemment (janvier 1898), la pioche des démolisseurs en a fait disparaître les traces pour créer une place nouvelle.

Guyenne et Gascogne. — Annonçons une brochure qui s'adresse à la fois à la piété et à la curiosité des lecteurs : *Histoire de Notre-Dame d'Ambrus* par M. l'abbé Jean Dubois (Agen, Ferran, gr. in-8 de 100 p. et 2 phototypies). La mono-

graphie, agréablement écrite, contient beaucoup de choses instructives sur l'origine du culte de N.-D. d'Ambrus, sur le pèlerinage, sur l'église et sur le château, sur les seigneurs d'Ambrus depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Révolution, sur la première messe de saint Vincent de Paul à N.-D. d'Ambrus. Mentionnons encore une notice sur les curés d'Ambrus et des cantiques en langue gasconne et française en l'honneur de N.-D. d'Ambrus.

Languedoc. — On trouvera des choses charmantes dans l'*Éloge de M. Auzies prononcé en séance publique* (Académie des Jeux Floraux) *le 13 mars 1898* par M. Dubédat (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, in-8 de 24 p.), à commencer par une pittoresque description de la ville natale de l'ancien magistrat académicien (Massat dans l'Ariège) et à finir par un tableau touchant de la paisible mort de l'octogénaire.

Lorraine. — En bon Lorrain, M. Léon Germain, qui a vraiment une sorte de culte pour les choses, même de minime importance, négligées souvent à tort et touchant l'histoire de sa province d'origine, semble s'être imposé la tâche louable d'en épuiser la source ; exemple bon à suivre et dont on peut constater l'utilité dans les trois nouvelles brochures suivantes qu'il vient de publier (Nancy, Sidot, in-8 de 30 p., 16 p., 20 p., avec planches hors texte) : 1° *Le Chapelet du roi René* « suite de l'étude sur les emblèmes de ce roi. » (Nous avons parlé de la première partie de ce travail : *la Souche et l'orange*, *Polybiblion*, t. LXXIV, p. 90). Au sujet de cette nouvelle production nous ne faisons aucune réserve, tout y étant prouvé et affirmé ;— 2° *Une Taque de foyer, aux armoiries de la famille Savary*, taque dont l'examen d'un ex-libris du conseiller-clerc Jean Savary, chanoine de Metz, a permis de déterminer l'origine ; — 3° D'une autre *Taque de foyer du XVIIe siècle* (comme la précédente) *aux écussons de Jacques III Busselot et de Judith Gauvin, sa femme*, dont la famille fut anoblie par le duc de Lorraine en 1663. A propos des armes accolées de cette taque nous ferons simplement remarquer qu'elles ne sont pas supportées, comme cela est dit page 7, par un griffon et un lion, mais bien par un griffon et un léopard lionné.

Lyonnais. — Sous sa belle allure scientifique, l'alpinisme est une passion presque récente. On pourra l'entrevoir sous un autre aspect dans une courte publication de M. Paul Guillemin : *La Tribu des Pieds-en-sueur* (Lyon, imp. du *Salut public*, in-8 de 4 p.). La tribu fut fondée à Lyon en 1848 ; la guerre de 1870 la fit disparaître. Sa plaisante histoire est à lire, surtout dans la partie bibliographique.

Normandie. — Le dernier volume des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles lettres de Caen, 1897* (Caen, H. Delesques, in-8 de 366 p.) contient dans sa partie scientifique les travaux de M. Neyreneuf sur *les Tuyaux à anche à tirage*, et de M. le docteur Vigot sur *le Cidre comme milieu de culture au bacille d'Eberth et au colibacille*. La partie littéraire est remplie par les dissertations de M. A. Gasté sur *Michel Menot*, de M. J. Marie sur les *Lettres de Bossuet*, les études de M. Chauvet sur *le Travail* et la biographie de *M. Jacques Denis* par le même. *Émile Souvestre* a été étudié comme homme et comme moraliste par M. L. Dugas ; *Ange Pitou* au théâtre et dans l'histoire par M. Henry Lumière. *La Philosophie d'amateur* est présentée par M. G. Levalley et *la Doctrine de Jansénius* par M. Jacques Denis. La poésie est heureusement représentée par M. P. Blier et M. E. Sautereau. Nous avons parlé du *M. Menot* de M. Gasté ; nous ne pouvons ajouter qu'un mot, c'est que ce volume nous a semblé, dans son ensemble, très supérieur aux précédents tant par le choix des sujets et leur variété que par le soin avec laquelle ils ont été traités, souvent non sans humour et éloquence.

— M. J. Lair a tiré à part *les Normands dans l'île d'Oscelle* (Pontoise, L. Paris, in-8 de 31 p.), travail publié d'abord dans les *Mémoires de la Société*

historique et archéologique du Vexin. C'était une petite île près Rouen, en face de Leufosse et Bonnières dont les Normands firent plusieurs fois le siège entre 855 et 861. Cette dissertation est faite avec un soin et une érudition d'autant plus scrupuleux et d'autant plus méritoires que les documents sont très restreints. Elle éclaire d'un jour tout nouveau les premiers établissements des conquérants. Un appendice contient les pièces justificatives.

— C'est d'une plume vive et agréable que MM. L.-J. Fret et A.-P. Gaulier ont écrit leur *Promenade à la chartreuse du Val-Dieu et à l'abbaye de la Grande-Trappe de Mortagne* (La Chapelle-Montligeon, impr. Notre-Dame, in-32 de 125 p.). De ci de là, ils ont colligé quelques documents importants tout en notant les chansons qu'ils entendaient le long de la route, et en remarquant l'état de délabrement des vieux monastères, dont la reconstruction ne serait probablement pas « autorisée par un gouvernement républicain » (p. 69).

Périgord. — Annonçons le fascicule III des *Recherches sur le Périgord et ses familles* par le comte de Saint-Saud (Imprimé pour l'auteur, Bergerac, in-4 de VI-307 p.). Ce fascicule contient l'histoire des familles de La Croix, de Beaudet, de Malleret, de Barraud, de Marsoulier, de Coustin de Bourzolles, d'Arlot d'Aurout, de Brons, de Fayolles de Puyredon, de Thomassin. L'ouvrage est digne de l'épigraphe empruntée aux livres saints (*Job*, VIII, 8) : *Interroga generationem pristinam et diligenter investiga patrum memoriam.*

Provence. — Né dans la Drôme en 1829, mort à Marseille, où il passa une notable partie de sa vie, l'abbé Barnave appartint à la « grande promotion de 1848 » à l'École normale supérieure et fut ordonné prêtre en 1885 ; ces trois dates ainsi rapprochées sont bien caractéristiques. Dans sa plaquette : *Un Normalien dans l'Église ; l'abbé Barnave* (Paris, Fontemoing, in-8 de 11 p.), M. Jules Cauvière fait revivre une personnalité aussi intéressante que modeste ; c'est là un modèle de biographie émue et reposante.

— A plusieurs reprises, en 1860, 1862 et 1864, M. Chappuis, en des mémoires d'une haute valeur, s'est occupé de l'itinéraire d'Annibal. Un peu avant de mourir, et provoqué par des interprétateurs nouveaux, MM. Perrin et Ollivier, et surtout par le colonel Hennebert, dont la publication prête trop le flanc à la critique, M. Chappuis a repris la route de ces Alpes qu'il avait tant parcourues dans sa jeunesse, et, textes en main, il a de nouveau soumis sa thèse première à de sérieuses vérifications. Dans son volume : *Annibal dans les Alpes*, (Grenoble, Allier, in-8 de 134 p.), le regretté recteur se montre ce qu'il fut toujours, un « serreur » de textes à controverse, un historien sage, en même temps qu'un topographe consommé. Mais la question est-elle résolue ?

— M. Octave Teissier, auquel nous devions déjà une excellente *Notice historique et bibliographique sur la bibliothèque de Draguignan* (1890), complète cette publication par un travail sur les *Livres annotés, armoriés ou revêtus d'ex-libris de la bibliothèque de Draguignan* (Marseille, V. Roy, gr. in-8 de 30 p. avec 2 pl.). Parmi les anciens possesseurs des livres décrits par le savant conservateur, nous citerons seulement la bienheureuse sœur Marie de Bagnesii, de l'ordre des dominicains, qui mourut en odeur de sainteté il y a plus de trois siècles, Michel et César Nostradamus, Fabri de Peiresc, Boniface Borilli, Grolier, d'Aguesseau, Baluze, Louis XIV, duc de Luynes, Madame Adélaïde, duc de Mortemart, Mme de Pompadour, duc de Richelieu, de Thou, comtesse de Verrue

— Signalons un très bel *Éloge funèbre de Messire J.-B. Martial Lazare, curé-archiprêtre d'Apt*, prononcé en la basilique d'Apt (ancienne cathédrale), le 24 février 1898, par M. le chanoine Paul de Terris, curé de Saint-Symphorien à Avignon (Apt, imp. Ve A. Jean, gr. in-8 de 26 p. Extrait de la *Revue Sainte-Anne d'Apt*). Rarement saint prêtre a été aussi éloquemment loué.

Savoie. — Signalons la notice que M. le docteur Chabert publie sous le titre : *De l'emploi populaire des plantes sauvages en Savoie* (Chambéry, chez l'auteur, in-8 de 99 p.). M. Chabert, qui possède certainement le don de délier les langues des commères, donne ici la revue de faits à peine soupçonnés et souvent d'observations toutes personnelles. Le chapitre des propriétés surnaturelles des plantes est à retenir ; quant à l'appendice, il se ferme sur une scabreuse historiette concernant la « virginale », sorte de primevère rouge vendue dans des cas spéciaux par une montagnarde « roublarde. » On publie rarement sur la botanique et ses à-côtés, des documents aussi extraordinairement vécus. La plaquette intéresse aussi le Dauphiné et les hauts pays montagneux.

Allemagne. — Le centenaire d'Hans Holbein, qui vient d'être célébré en Allemagne, a fourni à notre collaborateur M. Henri Stein l'occasion de dresser une bibliographie des ouvrages relatifs à l'illustre artiste : il s'est surtout proposé d'être complet sur les reproductions publiées des œuvres d'Holbein. On consultera avec profit cette bibliographie dressée par ordre chronologique ; mais on regrettera que l'auteur n'en ait pas numéroté les articles, ce qui y aurait facilité les recherches et ce qui aurait permis à M. Stein de faire des renvois moins vagues d'un article à l'autre.

Belgique. — Nous n'avons point eu encore occasion de signaler à nos lecteurs l'apparition d'une revue de philologie classique fondée l'an dernier en Belgique sous la direction de M. P. Willems, l'illustre auteur du *Droit public romain*, professeur à l'Université de Louvain, et d'un professeur de l'Université de Liège, M. J.-P. Waltzing, à qui l'on doit notamment un remarquable ouvrage sur les corporations romaines. Le *Musée belge*, tel est le titre de la nouvelle revue, paraît par fascicules trimestriels de 80 p. Le Comité de rédaction comprend les philologues les plus distingués de la Belgique. C'est là une garantie de la valeur des articles contenus dans le recueil. Quant à l'intérêt et à la variété qu'ils présentent, la simple indication de ce que renferme ce premier volume en donnera une idée. C'est d'abord une curieuse étude de M. J. de Groutars sur l'origine et la langue des Italo-Grecs ; puis un ingénieux essai de restitution de M. L. Halkin d'une inscription votive de Flémalle ; de consciencieuses recherches de M. Alph. Rœrsch sur un historien grec du IIIe siècle de notre ère, Philochore, dont il ne nous reste que des fragments ; *Le Latin vulgaire et le langage familier dans les satires de Perse*, par M. l'abbé Victor Gérard ; — *La Famille de Socrate*, par M. Alphonse Rogiers ; — *Les Collegia juvenum dans l'empire romain*, par M. H. Demoulin ; — *Notes critiques sur Minucius Félix*, par M. Waltzing ; — *Authenticité de deux passages de Minucius Félix* (34,5 et 35,1) par M. l'abbé Carlier ; — *Paulin de Pella*, par M. l'abbé Caeymaex ; — *Isocrate et saint Grégoire de Nazianze* (comparaison du Panégyrique d'Évagoras et de l'Éloge funèbre de saint Basile), par M. l'abbé Conrotte ; — *L'Art oratoire, le style et la langue d'Hypéride*, par M. Simon Kayser ; — *Minucius Félix et Sénèque*, par M. l'abbé Carlier ; — *Sur les principaux rapports des lares avec les pénates et les génies*, par M. l'abbé Jos. Schrijnen ; — *La Métrique de l'Eucharisticos de Paulin de Pella*, par M. l'abbé Caeymaex ; — *Une lettre inédite du philologue Henri Cannegieter au baron G de Crassier*, publiée par M. L. Halkin et qui nous fait connaître le plan d'un ouvrage inédit et inachevé de Cannegieter : *Monuments de la Batavie romaine*. — Comme complément au *Musée belge* paraît un *Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge*, par fascicules mensuels, dont le plan est plus vaste que celui de la *Revue*, puisqu'une place y sera réservée à tous les ouvrages nouveaux qui peuvent intéresser l'enseignement littéraire et historique. Comme l'indique son titre, le *Bulletin* ne se contente pas de passer en revue les principales publications qui rentrent dans son

programme ; il comprend des articles pédagogiques (par ex. *la Question des humanités*, par M. Dobbelstein, *l'Analyse littéraire*, par M. Collard). L'abonnement aux deux parties (la 2e partie ne se vend pas isolément) est de 10 fr. pour la Belgique, de 12 pour l'étranger (Dépositaires : Ch. Peeters, à Louvain ; Fontemoing, à Paris et R. Friedlaender, à Berlin).

— Un procès qui faillit, il y a cinquante ans, introduire une lamentable division au sein de la France catholique, s'est ranimé récemment en Belgique. Il s'agit de la grave « question des classiques, » discutée avec une égale conviction dans *les Classiques comparés et le R.P. Verest* par M. l'abbé Guillaume (Bruxelles, Société belge de librairie, in-18 de 89 p.) et dans *Un dernier Mot dans le débat sur les humanités*, par le R. P. Verest (Même maison, in-18 de 61 p.). Dans cette polémique d'ailleurs épuisée, on a sans doute dit, de part et d'autre, des choses excellentes, mais aussi on a paru trop souvent ne se résigner qu'à regret aux concessions nécessaires. Qu'au point de vue de la forme, les auteurs païens demeurent des modèles, voilà ce qu'il est impossible de nier : que le paganisme, en tant que représentant une religion et une civilisation, ne doive avoir ni le premier ni le dernier mot dans l'éducation chrétienne, cela n'est pas moins évident. Mais à condition que dans nos maisons d'enseignement secondaire les professeurs soient profondément pénétrés de l'esprit catholique, entre les deux thèses que nous venons de rappeler, la conciliation pratique, loin d'être impossible, se réalisera d'elle-même et sans difficulté.

Espagne. — Au moment où l'Espagne entreprend avec tant d'énergie et de courage une lutte contre les États-Unis, on lira avec un vif intérêt la publication consacrée à l'île de Cuba qui fait le sujet du différend entre ces deux pays, par un savant distingué, professeur à l'Université centrale de Madrid, le Dr D. Francisco Vidal y Careta : *La Isla de Cuba y sus habitantes* est en souscription à la librairie Victoriano Suarez, de Madrid, au prix de 12 fr.

— M. Théodore Baró a publié récemment dans le *Diario de Barcelona* une série d'articles : *Felipe V y los Catalanes* qui tendent à prouver qu'au commencement de la guerre de la succession d'Espagne les Catalans n'étaient pas partisans de l'archiduc Charles, mais qu'ils ont reçu le petit-fils de Louis XIV avec des marques de sympathie et même d'enthousiasme. Quand le prétendant Charles III, appuyé par l'armée allemande commandée par Stahremberg et par la flotte anglaise, eut occupé la partie orientale de l'Espagne et que la cause de Philippe V semblait perdue, ils adhérèrent au nouveau maître auquel ils restèrent fidèles même à outrance, mais l'adhésion n'a été ni unanime ni tout à fait spontanée. Ce travail est conciencieusement documenté et il rectifie des assertions qui couraient parmi les historiens catalans de la guerre de Succession.

Grèce. — Un richissime Hellène d'Odessa, M. Marasli, a chargé un comité de savants athéniens de publier, à ses frais, une collection d'ouvrages scientifiques, originaux ou traduits de l'étranger, dans le but de répandre les études philologiques et littéraires au sein de la classe moyenne de la société grecque. La direction de cette excellente publication a été confiée à M. le professeur L.-G.-Ch. Consta, et l'impression à la maison Sakellarios ; elle paraît par fascicules in-8 de 160 p. chacun. Parmi les dix-huit fascicules déjà publiés, on remarque l'*Histoire grecque*, de Curtius et de Droysen, l'*Histoire de la poésie latine*, d'O. Ribbeck, l'*Histoire d'Angleterre*, de Macaulay, le *Manuel d'archéologie grecque*, de G. Gilbert, les *Leçons de littérature dramatique*, de Saint Marc Girardin, l'*Histoire de la littérature byzantine*, de K. Krumbacher. Toutes ces traductions paraissent simultanément ; aussi, en dépit du nombre de fascicules ayant déjà vu le jour, on ne possède encore aucun ouvrage complet.

— Les amis des lettres helléniques ne manqueront pas de faire bon accueil à la 2e année de l'Annuaire de la Société athénienne du Parnasse Φιλολογικος σύλλογος

Παρνασσός ἐπετηρίς (Athènes, 5, rue Saint-Georges, in-8 de 396 p., 1 tableau, 1 planche et 2 cartes). Ce beau volume n'est pas moins varié, ni moins intéressant que celui dont nous avons parlé ici même l'an dernier. La place la plus considérable y est occupée par le catalogue des manuscrits du monastère d'Hagia dans l'île d'Andros, dressé par M. Spyr. P. Lampros. Les manuscrits, dont les plus anciens remontent au XIe siècle, contiennent surtout des matières théologiques, ou hagiographiques. Parmi les Documents historiques, on remarque des lettres du patriarche de Constantinople Johannikios adressées en 1652 au tsar Alexis Mikhaïlévitch, à l'évêque de Moscou, au voïvode des Moldo-valaques et à tous les fidèles concernant le siège métropolitain de Sofia. M. Lampros publie ces documents comme appendice au catalogue. Il est inutile d'ajouter que ce dernier est dressé avec le plus grand soin et que chaque manuscrit y est traité avec les développements nécessaires. M. Sakellaropoulo continue son travail de critique textuelle sur des écrivains grecs et latins (Sophocle, Thucydide, Euripide, Dion Cassius, Virgile, Térence, Horace, etc.). Dans un ordre d'idées analogues, nous signalons les recherches de M. Pantazidi sur les Morales de Plutarque, le travail considérable de M. Gr. N. Bernadaki sur les anciennes scholies de Sophocle, l'étude de M. N. G. Politi sur les proverbes byzantins, dans laquelle l'auteur s'applique particulièrement à éclaircir ceux du recueil publié en 1893 à Munich par M. Krumbacher : *Mittelgriechische Sprichwörter*. M. Filio fait connaître une tête de Minerve découverte à Éleusis, M. Skia étudie les anciens tombeaux des Thermopyles. Deux articles géographiques, l'un de M. M. Khrysothos sur Amphipolis et Eion, l'autre sur Chloris, et une note de physique complètent, avec le compte rendu de la société, ce beau volume.

Italie. — Une publication toujours favorablement accueillie est bien l'*Annuario della Nobilità italiana* (Bari, *Giornale araldico*, in-32 cart. de XXIV-1320 p.). Luxueusement édité, d'un format très pratique, ce volume donne non seulement un « État présent » de tous les membres des familles régnantes, ou ceux des gouvernements divers de tous les pays, mais encore plus d'un millier de notices historiques et généalogiques sur les personnes appartenant à l'ancienne et à la nouvelle noblesse d'Italie, la description de leurs blasons, cris, devises et légendes. Un grand nombre d'armoiries, en planches hors texte, représentées en couleurs, rehaussées d'or et d'argent sont fort remarquables, et, détail à signaler, les soins apportés à l'enluminure des lambrequins témoignent d'une véritable connaissance des règles de la science héroïque, ce dont on peut se rendre compte en examinant entre autres les pages consacrées aux Bezzi, Scali, Castiglioni, Grimani, Dovara, Ciconi di Montececon, Maurigi, Della Torre-Grimani.

— En parcourant les notes du poème : *La Nature sauvage et pittoresque, 1808*, du chef de brigade Houdan-Deslandes, M. Paul Guillemin a cru, dès l'abord, faire une découverte. En lisant sa plaquette : *Une Ascension du mont Viso au dix-huitième siècle* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de 4 p., tiré à 20 exemplaires), on comprend comment une licence poétique a pu émouvoir les alpinistes anglais qui crurent, en 1861, être les premiers à gravir la belle montagne. Or, Houdan-Deslandes s'est borné à la considérer, à distance.

Turquie. — La *Vérité ecclésiastique* (Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια), organe officiel du Patriarcat grec, vient de subir une transformation. Les *homélies* sur les évangiles du dimanche et la chronique hebdomadaire prenaient tant de place, dans l'ancienne rédaction, que les huit pages de chaque numéro ne pouvaient offrir l'hospitalité aux articles de fonds de quelque étendue. Le Comité de rédaction a mis fin à cet état de choses en décidant la publication mensuelle de la partie proprement scientifique, ne laissant au bulletin hebdomadaire que les nouvelles courantes et les homélies, légèrement surannées d'ailleurs, que toute revue religieuse, en Grèce, se croit obligée de reproduire indéfiniment. Le premier numéro

mensuel, qui vient de paraître, fait bien augurer de l'avenir, pourvu que les portes de la rédaction ne s'ouvrent pas trop grandes, comme il y a lieu de le craindre, aux élucubrations des médecins et des avocats, ces deux fléaux de la plupart des revues grecques.

— On annonce également comme très prochaine l'apparition d'un nouveau journal grec, le *Tachydromos*, sous la direction de M. Bellis, chargé déjà, on le sait, d'un bon organe politique de la capitale, le *Moniteur oriental*.

— Les conférences hebdomadaires du Syllogue littéraire grec ont été reprises avec une ardeur nouvelle. Parmi les sujets traités, durant le mois de février, nous signalerons les suivants : *Quelques pages de l'ancienne musique grecque*, par M. Pacticos ; *Questions de philosophie*, par M. Mostratos ; *Fêtes byzantines*, par M. Gédéon ; *L'Ame de l'enfant*, par M. Authentopoulos ; *Excursion en Syrie*, par M. Mystakidès ; *Questions d'apologétique chrétienne*, par M. Callinicos. Ces sujets, on le voit, révèlent, chez les auditeurs, un niveau d'instruction peu commun, si toutefois l'exposition du conférencier répond à l'étendue et à la profondeur du titre choisi.

— M. B. A. Mystakidès, le distingué conservateur de la bibliothèque du Musée impérial ottoman, a publié tout récemment une petite brochure qui ne manquera pas d'intéresser les archéologues. En voici le titre : *Αἱ θρήνωδοι ἤτοι ἡ σαρκοφαγος τῶν θρηνώδων ἐν τῷ αὐτοκρατορικῷ μουσείῳ*. (Constantinople, Zébidès, in-8, 32 p. avec planche).

Publications nouvelles. — *Nochmals der biblische Schöpfungsbericht*, von F. von Hummelauer, S. J. (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Le Prêtre, une retraite pastorale*, I, par l'abbé Planus (in-8, Poussielgue). — *Jésus dans ses sacrements*, par l'abbé Caron (petit in-16, Haton). — *Mois de Marie et du rosaire*, par C. Garnier (in-18, Lethielleux). — *Révision de la Constitution*, par H. Soulier (in-8, Giard et Brière). — *L'Organisation française*, par A. Bertrand (in-18, May). — *Code manuel des électeurs et des éligibles*, par A. Maugras (in-18, Giard et Brière). — *Traité de la puissance paternelle*, par H. Taudière (in-8, Pedone). — *Le Métayage et la participation aux bénéfices*, par R. Merlin (in-8, Rousseau). — *La Participation aux bénéfices*, par M. Vanlaer (in-8, Rousseau). — *Philosophie de l'homme heureux*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Spiritualisme et spiritisme*, par le Dr G. Surbled (in-18, Téqui). — *La Bête et l'homme*, par C. de Kirwan (in-8, Bloud et Barral). — *Déterminisme et responsabilité*, par A. Hamon (in-18, Schleicher). — *Psychologie du peuple français*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Les Conscrits du travail et l'enseignement professionnel chrétien*, par G. Tomel (gr. in-8, Mame). — *L'Individu et la réforme sociale*, par E. Sanz y Escartin ; trad. de l'espagnol par A. Dietrich (in-8, Alcan). — *Le Socialisme utopique*, par A. Lichtenberger (in-18, Alcan). — *Le Socialisme aux États-Unis*, par W.-J. Kerby (in-8, Bruxelles, Goemaere). — *L'Ami du cultivateur et de l'ouvrier*, par C. Chabot-Simon (2 vol. in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Estudios biologicos*, por el P. Z. Martinez Nuñez (in-8, Madrid, Jubera). — *Éléments de la théorie des fonctions elliptiques*, par J Tannery et J. Molk. T. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Die Zahl im Kriege*, von O. Berndt (in-8 cart., Wien, Freytag und Berndt). — *La Cavalerie italienne*, par G. R. (in-8, Berger-Levrault). — *Le Saut des obstacles*, par M. Guérin-Catelain (in-8 May). — *Traité technique et raisonné de la restauration des tableaux*, par C. Dalbon (in-8, May). — *Histoire de la musique. Portugal*, par A. Soubies (petit in-16, Flammarion). — *Histoire de la musique en Russie*, par A. Soubies (in-8, May). — *Les Poèmes de Bacchylide de Céos*, traduits du grec par A.-M. Desrousseaux (in-18, Hachette). — *La Solitude humaine*, par F. de Neufville (in-18, Lemerre). — *Les Chimères en danger*, par C.-A. Cantacuzène (in-18, Perrin). — *La Légende des écoliers de France*, par G. Zidler (in-18, Hetzel). — *Poésies*, par

λαρνασσός ἐπεν
deau, 1 planc
ntéressant qu
plus considé
ère d'Hagia
nuscrits, dont
matières the
remarque de
1652 au tsar
valaques of
Lampros p
d'ajouter q
crit y est n
son travail
dide, Eu
d'idées an
de Plutar
scholies d
laquelle l'a
1893 à N
Filio fait
anciens to
Khrysotho-
complèteni

ITALIE. —
rio della N
Luxueusen
un « État
gouvernem
historiques
nouvelle n
Un grand n
rehaussées
apportés à l'
des règles d
entre autres
Ciconi di M

— En par
1808, du et
l'abord, faire
Viso au di
exemplaires
alpinistes an
tagne. Or, H

TURQUIE. —
ficiel du Pat
évangiles du
l'ancienne rél
l'hospitalité au
mis fin à cet
prement scien
rantes et les ho
gieuse, en Grè

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Supplément aux Principes du droit civil français de François Laurent*, par Raymond Janssens, Jean Servais et Paul Leclercq. Bruxelles, Bruylant-Christophe ; Paris, Marescq, 1898, T. Ier, 3e livr. in-8 de 575 p., 9 fr. — 2. *Cours de droit civil français*, par Ch. Beudant, publié par son fils Robert Beudant. T. II. Paris, Rousseau, 1897, in-8 de 650 p., 8 fr. — 3. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc. T. XI. Paris, Pichon, 1898, in-8 de 522 p., 9 fr. — 4. *Traité de la puissance paternelle*, par Henry Taudière. Paris, Pedone, 1898, in-8 de 550 p., 8 fr. — 5. *De la Responsabilité civile*, par Ch. Muteau. Paris, Marescq, 1898, in-8 de IV-636 p., 10 fr. — 6. *Les Vices rédhibitoires et les maladies contagieuses dans les ventes et échanges d'animaux domestiques*, par J. Gaure. Ibid., in-8 de 46 p., 1 fr. — 7. *Code civil allemand et loi d'introduction*, traduits et annotés par Raoul de la Grasserie. Paris, Pedone, 1897, in-8 de CXXXVI-632 p., 10 fr. — 8. *Derecho inmobiliario espanol. Exposición fundamental y sistemática de la ley hipotecaria*, por D. Bienvenido Oliver y Esteller. T. Ier, Madrid, Rivadeneyra, 1892-1896, in-8 de 931 p., 18 fr. — 9. *La Morale ed il Codice civile*, per Raffaele Ricchena. Catania, Coco, 1897, in-8 de 26 p.

Droit commercial. — 10. *La Baisse du taux de l'intérêt*, par Gaston Saugrain. Paris, Larose, 1896, gr. in-8 de 142 p., 5 fr. — 11. *Des Marchés à terme sur marchandises et valeurs mobilières*, par Joseph Bessières. Paris, Bivort, 1898, gr. in-8 de 122 p. — 12. *De la Représentation des obligataires des compagnies de chemins de fer et autres sociétés anonymes*, par Stéphane Moulin. Paris, Pichon, 1898, in-8 de 31 p. — 13. *Manuel des opérations de banque et de placement*, par Georges Vignes, 2e édit. Ibid., 1898, in-12 de IX-503 p., 8 fr. — 14. *Le Livre du débitant*, par H. Ferrand et G. Chanson. Paris, Marescq, 1898, in-8 de 384 p., 3 fr. 50.

Législation industrielle. — 15. *Le Syndicat mixte*, par Adéodat Boissard. Paris, Rousseau et Guillaumin, 1897, in-8 de VI-203 p., 5 fr. — 16. *Les Dessins et modèles de fabrique*, par Albert Vaunois. Paris, Marescq, 1898, in-8 de XXIV-362 p., 8 fr. — 17. *Étude d'une loi sur les accidents du travail en France*, par Augustin Blanchet. Paris, Société d'économie sociale, 1898, gr. in-8 de 29 p. — 18. *Ley jurídica de la industria*, por Enrique Prat de la Riba. Barcelone, Penella y Bosch, 1898, in-8 de XV-336 p., 9 fr.

Droit pénal. — 19. *La Cour d'assises*, par Jean Cruppi. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de 337 p., 3 fr. 50. — 20. *Exposé général de la loi sur l'instruction contradictoire*, par Georges Hatté. Paris, Marescq, 1898, in-8 de 123 p., 3 fr. — 21. *Petit Manuel pratique du juré d'assises*, par Jules Poncet. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 143 p., 3 fr. — 22. *Commentaire complet du code de justice militaire pour les armées de terre et de mer*, par Victor Nicolas. Paris, Marescq, 1898, gr. in-8 de VIII-888 p., 20 fr.

Droit romain et Histoire du droit. — 23. *Le Droit romain, exposé de ses principes fondamentaux et de ses rapports avec le droit français*, par A. Typaldo-Bassia. Paris, Marescq, 1898, 2 vol. in-12 de 426 et 232 p., 9 fr. — 24. *Les Constitutions et les principales lois politiques de la France depuis 1789*, par Léon Duguit et Henry Monnier. Paris, Pichon, 1898, in-12 de CLXXI-350-67 p., 6 fr. — 25. *Origine et développement historique de la distinction des biens en meubles et immeubles*, par Georges Gourry. Nancy, Bibliothèque de la Conférence Rogéville, 1897, in-8 de 253 p. — 26. *Les Juridictions commerciales au moyen âge*, par François Morel. Paris, Rousseau, 1897, in-8, de 227 p., 6 fr. — 27. *Essai sur l'origine et les attributions de l'audiencier dans les Pays-Bas*, par Eugène Lameere. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1896,

M. Lange (in-18, May). — *Renaissance*, par E. Ducoté (in-18, « Mercure de France »). — *La Louange de la vie*, par M. Elskamp (in-18, « Mercure de France »). — *Ballades françaises. IIe série. Montagne, forêt, plaine, mer*, par P. Fort (in-18, « Mercure de France »). — *L'Imagier du soir et de l'ombre*, par D. Lantrac (in-18, « Mercure de France »). — *Les Sept Branches du candélabre*, par Legouis (in-18, « Mercure de France »). — *Pailles et poutres*, par E. Sarlin (petit in-16, Ducrocq). — *Poésies*, par J. Lebierre (in-18, Strasbourg, Fischbach). — *Théâtre en liberté*, par V. Hugo (in-18, Hetzel ; May). — *Deux Patries*, d'après le drame de Léon Hennique, par F. Pascal (in-18, Flammarion). — *L'Hérésiarque*, par H. Mazel (in-18, « Mercure de France »). — *Matelot*, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *La Filleule de Monseigneur*, par Mme O. Feuillet (in-18, Calmann Lévy). — *Pas à pas*, par Mme E. Caro (in-18, Calmann Lévy). — *Thilda*, par L. Létang (in-18, Calmann Lévy). — *Le Tribunal de Vuillermoz*, par A. Baumann (in-18, Perrin). — *Fleuve de sang*, par J.-B. Marcaggi (in-18, Perrin). — *Histoire d'un baiser*, par P. de Bouchaud (in-18, Lemerre). — *La Crise virile*, par A. Juhellé (in-18, « Mercure de France »). — *La Vocation merveilleuse du célèbre cacique Piédouche*, par L. Riotor (in-18, « Mercure de France »). — *Haine aux Anglais*, par G. Sénéchal (in-18, Société d'éditions littéraires). — *L'Enfant*, par M. Dolques (in-8, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Nos écrivains militaires*, par E. Guillon (in-18, Plon et Nourrit). — *Voltaire et l'Italie*, par E. Bouvy (in-8, Hachette). — *Storia della letteratura inglese*, di A.-R. Levi, vol. I. (in-8, Palermo, Reber). — *Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, par B. Auerbach, in-8, Alcan). — *Voyage à travers nos colonies*, par E. Lefrançais (in-8, Vitry-le-François, Imp. Centrale). — *Aux Indes, Madras, Nizam, Cashmire, Bengale*, par G. Noblemaire (in-18, Hachette). — *Essai sur l'administration des provinces sénatoriales sous l'Empire romain*, par C. Halgan (in-8, Fontemoing). — *Histoire des Missions de l'Inde*, par A. Launay (5 vol. in-8, Téqui). — *Saint Jérôme*, par le R. P. Largent (in-18, Lecoffre). — *Le Cardinal Boyer*, par F. Guillibert (in-18, Lecoffre). — *Le Cléricalisme maçonnique*, par P.-M. Lenervien (in-18, Perrin). — *Les Affaires de Crète*, par V. Bérard (in-18, Calmann Lévy). — *L'Insurrection crétoise et la guerre gréco-turque*, par H. Turot (in-18, Hachette). — *Napoléon à Sainte-Hélène*, par Mrs L. E. Abell, trad. par L. Grasilier (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Derniers Moments de Napoléon (1819-1821)*, par le Dr Antomarchi, t. II (in-18, Garnier). — *Légendes et archives de la Bastille*, par F. Funck-Brentano (in-18, Hachette). — *La Bretagne et le duc d'Aiguillon, 1753-1770*, par M. Marion (in-8, Fontemoing). — *Le Château de Versailles sous Louis XV*, par P. de Nolhac (in-8, Champion). — *Les Finances de la France sous la troisième République*, par L. Say. T. I. (in-8, Calmann Lévy). — *La Colonne expéditionnaire et la cavalerie à Madagascar*, par le comte A. Aubier (in-8, Berger-Levrault). — *Briefe und Akten zur Geschichte des sechzehnten Jahrhunderts mit besonderer Rücksicht auf Baierns Fürstenhaus. Fünfter band Beiträge zur Geschichte Herzog Albrechts V. und des landsberger Bundes 1556-1598*, von W. Goetz (in-8, München, Rieger). — *Autour de l'histoire, scènes et récits*, par Mgr Baunard (in-18, Poussielgue). — *Nouveaux Essais d'histoire et de critique*, par A. Sorel (in-18, Plon et Nourrit). — *Pastels et figurines*, par L. Delaporte (in-18, Fontemoing). — *Richelieu à Luçon, sa jeunesse, son épiscopat*, par l'abbé L. Lacroix (in-18, Lecoffre). — *Les Artistes célèbres. Les Tiepolo*, par H. de Chennevières (gr. in-8 carré, librairie de l'Art. — *Un Lamennais inconnu*, par A. Laveille (in-18, Perrin). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *Supplément aux Principes du droit civil français de François Laurent*, par RAYMOND JANSSENS, JEAN SERVAIS et PAUL LECLERCQ. Bruxelles, Bruylant-Christophe ; Paris, Marescq, 1898, T. Ier, 3e livr. in-8 de 575 p., 9 fr. — 2. *Cours de droit civil français*, par CH. BEUDANT, publié par son fils ROBERT BEUDANT. T. II. Paris, Rousseau, 1897, in-8 de 650 p., 8 fr. — 3. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC. T. XI. Paris, Pichon, 1898, in-8 de 522 p., 9 fr. — 4. *Traité de la puissance paternelle*, par HENRY TAUDIÈRE. Paris, Pedone, 1898, in-8 de 550 p., 8 fr. — 5. *De la Responsabilité civile*, par CH. MUTEAU. Paris, Marescq, 1898, in-8 de IV-636 p., 10 fr. — 6. *Les Vices rédhibitoires et les maladies contagieuses dans les ventes et échanges d'animaux domestiques*, par J. GAURE. Ibid., in-8 de 46 p., 1 fr. — 7. *Code civil allemand et loi d'introduction*, traduits et annotés par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Pedone, 1897, in-8 de CXXXVI-632 p., 10 fr. — 8. *Derecho inmobiliario espanol. Exposición fundamental y sistemática de la ley hipotecaria*, por D. BIENVENIDO OLIVER Y ESTELLER. T. Ier, Madrid, Rivadeneyra, 1892-1896, in-8 de 931 p., 18 fr. — 9. *La Morale ed il Codice civile*, per RAFFAELE RICCHENA. Catania, Coco, 1897, in-8 de 26 p.

DROIT COMMERCIAL. — 10. *La Baisse du taux de l'intérêt*, par GASTON SAUGRAIN. Paris, Larose, 1896, gr. in-8 de 142 p., 5 fr. — 11. *Des Marchés à terme sur marchandises et valeurs mobilières*, par JOSEPH BESSIÈRES. Paris, Bivort, 1898, gr. in-8 de 122 p. — 12. *De la Représentation des obligataires des compagnies de chemins de fer et autres sociétés anonymes*, par STÉPHANE MOULIN. Paris, Pichon, 1898, in-8 de 31 p. — 13. *Manuel des opérations de banque et de placement*, par GEORGES VIGNES, 2e édit. Ibid., 1898, in-12 de IX-503 p., 8 fr. — 14. *Le Livre du débitant*, par H. FERRAND et G. CHANSON. Paris, Marescq, 1898, in-8 de 384 p., 3 fr. 50.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE. — 15. *Le Syndicat mixte*, par ADÉODAT BOISSARD. Paris, Rousseau et Guillaumin, 1897, in-8 de VI-203 p., 5 fr. — 16. *Les Dessins et modèles de fabrique*, par ALBERT VAUNOIS. Paris, Marescq, 1898, in-8 de XXIV-362 p., 8 fr. — 17. *Étude d'une loi sur les accidents du travail en France*, par AUGUSTIN BLANCHET. Paris, Société d'économie sociale, 1898, gr. in-8 de 29 p. — 18. *Ley jurídica de la industria*, por ENRIQUE PRAT DE LA RIBA. Barcelone, Penella y Bosch, 1898, in-8 de XV-336 p., 9 fr.

DROIT PÉNAL. — 19. *La Cour d'assises*, par JEAN CRUPPI. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de 337 p., 3 fr. 50. — 20. *Exposé général de la loi sur l'instruction contradictoire*, par GEORGES HATTÉ. Paris, Marescq, 1898, in-8 de 123 p., 3 fr. — 21. *Petit Manuel pratique du juré d'assises*, par JULES PONCET. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 143 p., 3 fr. — 22. *Commentaire complet du code de justice militaire pour les armées de terre et de mer*, par VICTOR NICOLAS. Paris, Marescq, 1898, gr. in-8 de VIII-888 p., 20 fr.

DROIT ROMAIN ET HISTOIRE DU DROIT. — 23. *Le Droit romain, exposé de ses principes fondamentaux et de ses rapports avec le droit français*, par A. TYPALDO-BASSIA. Paris, Marescq, 1898, 2 vol. in-12 de 426 et 232 p., 9 fr. — 24. *Les Constitutions et les principales lois politiques de la France depuis 1789*, par LÉON DUGUIT et HENRY MONNIER. Paris, Pichon, 1898, in-12 de CLXXI-350-67 p., 6 fr. — 25. *Origine et développement historique de la distinction des biens en meubles et immeubles*, par GEORGES GOURY. Nancy, Bibliothèque de la Conférence Rogéville, 1897, in-8 de 253 p. — 26. *Les Juridictions commerciales au moyen âge*, par FRANÇOIS MOREL. Paris, Rousseau, 1897, in-8, de 227 p., 6 fr. — 27. *Essai sur l'origine et les attributions de l'audiencier dans les Pays-Bas*, par EUGÈNE LAMEERE. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1896,

gr. in-8 de 78 p. — 28. *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'origine et des attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas*, par Eugène Lameere. Bruxelles, Hayez, 1897, in-8 de 90 p.

Philosophie du droit. — 29. *Diritto naturale e positivo*, saggio storico dell'avvocato Valentino Rivalta. Bologne, Nicola Zanichelli, 1898, in-8 de vi-467 p., 6 fr. — 30. *Concepto y teoria del derecho*, por Adolfo Bonilla y San-Martin. Madrid, Suarez, 1897, in-12 de 213 p., 2 fr. — 31. *La Liberté intégrale, esquisse d'une théorie républicaine des lois*, par Camille Léger. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 97 p., 1 fr. 50.

Droit civil. — 1. — Plusieurs nouveaux commentaires du code civil sont maintenant en cours de publication. On pourrait les diviser en trois classes : les commentaires très développés, tels que celui de Demolombe, continué par M. Guillouard, et celui de Laurent ; les ouvrages de proportion moyenne, tels que le *Commentaire théorique et pratique* de M. Huc et le nouveau *Cours de droit civil français* de M. Beudant ; enfin les livres élémentaires destinés aux étudiants.

Parmi les travaux de la première classe, celui de Laurent est le seul qui ait pu être achevé par le même jurisconsulte ; il se distingue des autres par une fixité de principes et une originalité incontestables. En revanche, l'esprit systématique de l'auteur et sa passion antireligieuse l'ont fait choir dans de nombreuses erreurs. A ce point de vue, son œuvre, dont la haute valeur ne peut être niée, et qui n'a exercé que trop d'influence sur la science juridique contemporaine, avait besoin plus qu'aucune autre d'être contrôlée et révisée. Ce travail a été entrepris par trois magistrats belges, MM. Raymond Janssens, Jean Servais et Paul Leclerc. Dans un *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, qui comprendra, dit l'éditeur, environ huit volumes, ils complètent et rectifient à l'occasion l'ouvrage de Laurent. Chaque tome de ce *Supplément* paraîtra en trois livraisons. Nous avons déjà signalé la publication des deux premières livraisons et rendu hommage à l'esprit impartial et consciencieux des auteurs. La troisième livraison du tome Ier, qui vient de paraître, est consacrée au mariage et au divorce ; elle nous confirme dans la bonne impression que nous avaient déjà laissée les deux premières. Sur la plupart des questions où la passion sectaire de Laurent s'était donné carrière, sur la question notamment de savoir si le refus de consentir à la célébration religieuse du mariage est une cause de divorce, MM. Janssens, Servais et Leclerc n'hésitent pas à abandonner et à critiquer la doctrine du maître.

2. — En tête du second volume du *Cours de droit civil français* de M. Ch. Beudant, nous trouvons aussi l'étude de la loi du divorce, et à tous ceux qui désirent bien connaître cette loi funeste, nous signalons cette étude comme une des meilleures dont elle ait été jusqu'ici l'objet. M. Ch. Beudant était plutôt un philosophe qu'un catholique, mais la rectitude de son jugement l'a toujours préservé des idées sectaires. Sans faire contre le divorce un réquisitoire que son enseignement ne comportait pas, il en montre les dangers pour la société et conclut ainsi :

« Si le divorce est la pente qui conduit à l'union libre, il faut certainement le proscrire d'une manière absolue ; il n'y a pas à hésiter entre quelques souffrances individuelles, au début desquelles il y aura eu bien souvent, sinon presque toujours, imprudence ou faute, et le grand intérêt qui s'attache au maintien du principe de la stabilité des mariages. » — Lorsqu'a paru le premier volume du *Cours de droit civil* de M. Ch. Beudant, nous avons indiqué les principales qualités de cet ouvrage, remarquable par la méthode, la clarté de l'exposition et l'élégance du style. Il convient surtout aux jeunes gens qui veulent faire une étude approfondie du droit civil, et doit être particulièrement recommandé aux candidats au doctorat. Il peut être aussi fort utile dans la pratique. Indiquons, à ce sujet, que l'éditeur cite en note, non seulement les décisions récentes de la jurisprudence, mais encore les répertoires où l'on peut trouver les arrêts plus anciens. Le second volume du *Cours* de M. Beudant comprend, avec le titre du divorce, tous les autres titres du livre premier du code civil (paternité et filiation, adoption, puissance paternelle, tutelle, majorité et interdiction).

3. — Ce serait trop nous répéter que de donner encore une fois notre appréciation sur le *Commentaire théorique et pratique du code civil* de M. Th. Huc, dont le onzième volume vient d'être publié. Ce volume contient l'explication des titres IX (Société), X (Prêt), XI (Dépôt et séquestre), XII (Contrats aléatoires) du livre III. L'ouvrage de M. Huc, nous en faisons l'expérience tous les jours, est très commode en pratique, parce qu'il suit l'ordre du code et qu'il est à la fois concis et complet : il n'omet presque aucune des questions qui se sont présentées dans la jurisprudence, mais il les résout brièvement et en se référant aux principes. De plus, M. Huc a pour règle de ne pas s'en tenir strictement au droit civil ; il en suit les ramifications dans le droit commercial, dans le droit international privé, dans la législation coloniale et dans les lois fiscales. Ainsi, dans la matière des sociétés, M. Huc étudie la plupart des questions relatives aux actions nominatives ou au porteur, actions de prime, parts de fondateur, qui concernent surtout les sociétés commerciales. Au titre du prêt, il se préoccupe des sociétés de crédit agricole. Signalons aussi, à la suite du titre des contrats aléatoires, un important appendice sur les assurances sur la vie. M. Huc conteste que l'assurance sur la vie soit vraiment une assurance ; il n'y voit qu'un contrat innommé, parce qu'elle n'est pas exclusivement un contrat ayant pour but d'indemniser l'assuré et qu'elle peut être une cause de gain pour sa succession. Mais l'assurance contre l'incendie elle-même peut aussi tourner au bénéfice de l'assuré. Du reste, quels qu'en soient les motifs, l'opinion de M. Huc ne saurait prévaloir sur ce point contre l'usage universel.

4. — Au premier rang des ouvrages spéciaux qui ont paru récem-

ment sur le droit civil, nous devons placer le *Traité de la puissance paternelle*, de M. Henri Taudière, auquel l'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Bordin, en 1897. C'est une étude à la fois historique, juridique et critique. Après avoir exposé, un peu trop brièvement à notre gré, ce qu'était la puissance paternelle dans l'antiquité et dans l'ancien droit, après avoir rappelé les attaques qui l'ont ébranlée sous la Révolution, l'auteur en montre l'organisation dans le code civil, puis il en suit les vicissitudes dans la jurisprudence et dans la législation postérieure au code ; enfin, il recherche ce que l'autorité paternelle pourra être dans l'avenir, et il indique les réformes dont sa réglementation actuelle serait susceptible. Un appendice fait connaître l'état des législations étrangères en cette matière. L'œuvre du code par rapport à l'autorité paternelle est critiquable par deux endroits : il l'a affaiblie en retirant au père le droit d'exhérédation, et en même temps il l'a laissée sans contrepoids et sans contrôle en négligeant d'établir un moyen de recours contre des abus qui, pour être rares, n'en appellent pas moins l'attention du législateur. Pour remédier à la première lacune, M. Taudière demande que le père de famille jouisse d'une plus grande liberté de tester et puisse même exhéréder partiellement un enfant, avec l'approbation de l'autorité judiciaire. Quant à la seconde lacune, une loi du 24 juillet 1889 y a déjà pourvu ; elle a permis aux tribunaux de retirer aux pères l'exercice de la puissance paternelle quand ils s'en sont rendus indignes ; elle les déclare même déchus de plein droit à la suite de certaines condamnations. Tout en approuvant le principe de cette loi, M. Taudière déplore, avec tous les esprits sages, qu'elle n'ait pas su faire autre chose que de remettre à l'État l'autorité enlevée aux parents. Au lieu de jeter tous les enfants moralement abandonnés sous le pouvoir arbitraire d'une administration anonyme et irresponsable comme l'Assistance publique, il eût été plus avantageux pour ces enfants et moins onéreux pour le Trésor de laisser les tribunaux les confier, soit à des membres de leur famille, soit à leur commune d'origine, soit aux établissements publics ou privés qui auraient consenti à s'en charger. Le rôle de l'État devrait se borner à encourager et à soutenir la charité privée et surtout à pourvoir par une bonne police au maintien de l'honnêteté et des bonnes mœurs. Telles sont, dans leur ensemble, les idées que développe le savant professeur de l'Institut catholique de Paris, et il faut le féliciter d'avoir réussi à leur conquérir les suffrages de l'Académie des sciences morales.

5. — M. Ch. Muteau, conseiller honoraire à la cour de Paris, vient de consacrer un volume à l'étude de *la Responsabilité civile*. L'article 1382 du code civil, qui pose le principe de cette responsabilité, est, sans contredit, de toutes les dispositions du code celle que les tribunaux ont le plus souvent à appliquer. Mais, dans son application, ne

s'écartent-ils pas quelquefois des vrais principes ? M. Muteau le croit, et son but est de rappeler la jurisprudence à l'observation des conditions fondamentales que la loi a mises à toute responsabilité. Pour qu'une réparation soit due il faut deux choses : que celui qui la réclame ait subi un préjudice, et que celui auquel elle est réclamée ait commis une faute. En ce qui concerne la faute, sans laquelle aucune condamnation à des dommages-intérêts ne saurait être prononcée, on peut signaler dans la jurisprudence deux tendances contraires : un homme, un industriel, par exemple, est quelquefois rendu responsable d'un accident sans qu'il ait eu vraiment rien à se reprocher ; d'autres fois, au contraire, pour les médecins notamment, les tribunaux estiment qu'une faute légère ne doit entraîner aucune responsabilité. M. Muteau proteste avec raison contre de telles décisions. Pour la réparation du préjudice, il estime que nos juges français se montrent généralement trop parcimonieux : quand la faute leur paraît légère ils en prennent sujet pour n'accorder que des dommages-intérêts insuffisants ; parfois même ils se bornent à condamner l'auteur du dommage « aux dépens pour tous dommages-intérêts, » condamnation dérisoire, qui n'a aucune base juridique. En rappelant l'attention des jurisconsultes sur ces questions d'un si grand intérêt pratique, M. Muteau fait une œuvre utile et continue, dans sa retraite, à travailler pour la justice et pour les justiciables.

6. — Dans une mesure plus modeste, M. J. Gaure, avocat, rend aussi service aux justiciables en écrivant pour eux de petits manuels destinés à les éclairer dans leurs affaires. Après *les Droits et les devoirs des bailleurs et locataires*, voici *les Vices rédhibitoires et les maladies contagieuses dans les ventes et échanges d'animaux domestiques*. Le sujet des vices rédhibitoires présente aujourd'hui de nombreuses difficultés ; pour un même cas, on peut hésiter entre plusieurs lois différentes ; les délais pour agir et pour exercer des recours en garantie sont très courts. La petite brochure de M. Gaure sera donc utile à tous les éleveurs et agriculteurs.

7. — A l'occasion d'une première traduction française du nouveau *Code civil allemand*, nous avons déjà parlé l'année dernière de cet important document législatif, si intéressant à comparer avec notre code de 1804. Nous avons aujourd'hui à signaler la traduction que vient d'en publier M. Raoul de la Grasserie. Le savant magistrat avait déjà traduit en 1893 le projet de la commission chargée dès 1874 de l'élaboration de ce code ; ce projet fut révisé par une seconde commission nommée en 1890, et il fut transmis au Reichstag en 1896 ; voté la même année, il a été promulgué le 18 août 1896, mais ne deviendra exécutoire que le 1er janvier 1900. La traduction de M. de la Grasserie est précédée d'une longue introduction dans laquelle le nouveau code est analysé et

comparé aux autres législations. Le texte même du code est accompagné de notes explicatives et de renvois aux codes des autres pays. Enfin M. de la Grasserie a donné aussi la traduction des lois fédérales allemandes sur les livres fonciers et sur l'expropriation forcée, promulguées en 1897.

8. — La loi hypothécaire espagnole, qui date de 1861, est surtout remarquable en ce qu'elle a introduit dans la péninsule un système qui se rapproche beaucoup de celui des livres fonciers allemands. En ce moment où l'on propose d'établir le même système chez nous, il convient de signaler aux personnes que cette question intéresse le grand ouvrage consacré à l'étude du droit immobilier espagnol par M. Bienvenido Oliver y Esteller, membre de l'Académie royale d'histoire de Madrid, sous-directeur au ministère de grâce et justice : *Derecho inmobiliario español, Exposición fundamental y sistemática de la ley hipotecaria vigente en la peninsula.* Le premier volume, seul paru, ne comprend encore que l'historique du sujet. Il contient notamment un exposé des systèmes hypothécaires allemands et français et un état de la législation espagnole, différente suivant les provinces, avant la loi de 1861. Les obstacles qu'a rencontrés l'application de cette loi et les modifications que l'expérience a obligé d'y apporter font le sujet de nombreux chapitres. L'auteur expose aussi dans quelles conditions cette même loi a été introduite dans les colonies espagnoles, à Porto-Rico, à Cuba et aux îles Philippines. Il constate que, même en Espagne, le nouveau régime foncier n'a pas donné tous les résultats qu'on pouvait en espérer ; cela tient, suivant lui, à une connaissance insuffisante des principes de la loi et à la méthode trop empirique suivie par ceux qui ont mission de l'appliquer.

9. — Dans différents articles du code civil italien, comme du code civil français, il est dit qu'une convention est nulle quand elle est contraire aux bonnes mœurs, que la condition contraire aux lois ou aux mœurs doit être réputée non écrite dans un testament. Les commentateurs se sont demandé quelle règle morale peut guider le juge dans l'application de ces dispositions. La plupart se bornent à répondre que les magistrats doivent seulement consulter la morale naturelle, l'opinion des honnêtes gens ; Laurent veut qu'ils s'inspirent aussi des principes de 89. M. Raffaele Ricchena, dans *la Morale ed il Codice civile*, soutient qu'une telle réponse est insuffisante et que dans un pays chrétien on ne saurait appliquer une autre morale que la morale chrétienne. La thèse est juste ; elle eût demandé un peu plus de développement.

Droit commercial. — 10. — La grave et délicate question de *la Baisse du taux de l'intérêt* est fort bien traitée par M. Gustave Saugrain. Après avoir analysé les divers éléments qui entrent dans l'in-

térêt, loyer du capital, prime d'assurance du risque, rétribution de l'étude que nécessite le choix du placement, M. Saugrain constate que l'argent, comme toute autre valeur, est soumis à la loi de l'offre et de la demande : son prix est en raison directe de la demande et en raison inverse de l'offre. Mais quelles sont les causes qui influent sur l'offre et la demande des capitaux ? Ces causes, multiples et variées, M. Saugrain les étudie en détail. L'augmentation des dépenses improductives, la guerre et les autres fléaux qui détruisent les richesses, la diminution du travail, en raréfiant l'offre du capital, feront monter le taux de l'intérêt. Le développement de l'épargne et les progrès de la civilisation, qui généralisent les habitudes de travail et de prévoyance, agiront en sens inverse. La découverte et l'exploitation des terres vierges et des mines nouvelles, en provoquant l'accroissement de la production, augmentent aussi l'offre des capitaux et contribuent puissamment à la baisse du revenu de l'argent. Quant aux progrès de l'industrie, aux nouvelles inventions et au perfectionnement de l'outillage industriel, leur effet immédiat peut être une hausse du taux de l'intérêt, mais leur conséquence certaine, qui se produira après un temps plus ou moins long, sera la baisse de ce taux. Il en est de même de l'extension des débouchés des produits industriels. M. Saugrain conclut, et nous croyons qu'il ne se trompe pas, qu'à moins de ces calamités auxquelles malheureusement les nations sont toujours exposées, la baisse du taux de l'intérêt s'aggravera encore, au préjudice des rentiers et des oisifs ; qu'on n'en peut pas prévoir le terme, bien qu'on puisse affirmer qu'il existe et que l'intérêt ne deviendra pas nul.

11. — M. Joseph Bessières, au début de sa thèse, qui traite des *Marchés à terme sur marchandises et valeurs mobilières*, dit modestement que son seul objectif a été « de faire le dossier des marchés à terme. » Il a fait plus et mieux : son travail est un bon traité sur les opérations de Bourse. Il étudie d'abord au point de vue juridique les marchés à terme. Il démontre la légalité de ces sortes de contrats, soit qu'ils aient pour objet des marchandises, soit qu'ils portent sur des valeurs mobilières. Cette légalité a été, d'ailleurs, consacrée par une loi du 28 mars 1885, qui a eu pour but d'empêcher les spéculateurs malhonnêtes de se prévaloir de l'exception de jeu pour ne pas remplir leurs engagements. La jurisprudence toutefois a jusqu'ici contrecarré l'effet de cette loi, en s'arrogeant le droit de distinguer entre les marchés à terme sérieux et ceux qui ne sont que fictifs. M. Bessières soutient, par de bonnes raisons, que cette distinction est impossible et que le système de la jurisprudence livre tout à l'arbitraire. Dans une seconde partie de son travail, M. Bessières défend les marchés à terme sur le terrain économique : il en montre les avantages, sans déguiser qu'ils peuvent servir à l'agiotage ; mais comment frapper l'agiotage sans

atteindre en même temps la spéculation honnête et utile ? Quelques législations étrangères, que l'auteur signale dans une troisième partie, ont pourtant essayé de réprimer les excès de la spéculation ; on l'a tenté encore tout récemment en Allemagne, mais le succès ne semble pas avoir justifié jusqu'ici les mesures qui ont été adoptées. Il en est des marchés à terme comme de toutes les choses dont on abuse ; l'abus qu'on en fait n'est pas une raison de les interdire. On peut seulement punir et écarter des Bourses ceux pour qui l'abus est devenu une spécialité.

12. — Dans une dissertation intitulée : *De la Représentation des obligataires des compagnies de chemins de fer et autres sociétés anonymes*, M. Stéphane Moulin propose d'organiser en France, comme cela s'est fait en d'autres pays, notamment en Autriche et en Suisse, une procédure par laquelle tous les porteurs d'obligations d'une compagnie pourraient se donner un représentant, à l'effet de traiter avec cette compagnie ou d'exercer des poursuites contre elle. Une organisation de ce genre a été déjà instituée en faveur des obligataires de la compagnie de Panama, et l'on ne s'est pas aperçu jusqu'ici qu'elle leur ait beaucoup profité. Nous comprenons très bien l'intérêt que les compagnies auraient à n'avoir en face d'elles qu'une seule personne,avec laquelle elles pourraient s'entendre beaucoup plus facilement qu'avec la multitude de leurs obligataires inconnus. Mais l'avantage de la réforme pour ceux-ci est moins visible, car en définitive chacun d'eux possède contre la compagnie tous les pouvoirs qu'aurait le mandataire de tous.

13. — Le *Manuel des opérations de banque et de placement*, de M. Georges Vignes, dont la première édition date de 1889,est bien connu de tous les banquiers. Une seconde édition, revue et mise au courant de la législation, vient de paraître. Cet ouvrage renferme, sous un petit volume, de nombreux renseignements dont peuvent avoir besoin tous les hommes d'affaires et tous les capitalistes.

14. — Le *Livre du débitant* est aussi un manuel, dans lequel deux avocats, MM. H. Ferrand et G. Chanson, n'ont rien négligé pour mettre à la hauteur de sa tâche « l'homme qui a pour fonction de désaltérer ses contemporains. » Ils lui apprennent d'abord à quelles conditions il peut s'établir, comment il se mettra en règle avec l'administration et avec la régie, puis quels impôts il devra payer, à quels règlements de police il sera assujetti, quelles pénalités il pourra encourir, etc., etc. Quand on a parcouru tout cela, on se demande comment il peut se trouver des gens assez audacieux pour se faire marchands de vin. Il s'en trouve pourtant, et même beaucoup trop !

LÉGISLATION INDUSTRIELLE. — 15. — Comme le constate M. Adéodat Boissard, dans sa très intéressante monographie du *Syndicat mixte*,

la loi de 1884 sur les syndicats a eu des effets fort différents dans le domaine de l'industrie et dans le monde agricole. Dans l'industrie, la prédiction qu'avait faite M. de Mun lors de la discussion de la loi s'est réalisée : par l'établissement des syndicats, l'antagonisme entre le capital et le travail s'est accru, la guerre s'est organisée. Dans le monde agricole, au contraire, les nombreux syndicats qui se sont fondés ont été presque partout des institutions d'union et de progrès. A quoi tient cette différence ? M. Boissard en indique, croyons-nous, la vraie raison : les syndicats agricoles réunissent dans une même collaboration grands et petits propriétaires ; ils contribuent à mettre en lumière cette solidarité sociale que les sectateurs de la Révolution s'efforcent d'obscurcir et de détruire. Pour que dans l'industrie, dans les arts et métiers et dans le commerce les syndicats soient aussi des institutions bienfaisantes, que faut-il ? Simplement qu'ils contribuent à rapprocher le patron et l'ouvrier, au lieu de les diviser davantage ; qu'ils se constituent sous la forme du syndicat mixte. Il faut croire que ce progrès est bien difficile à réaliser, qu'il rencontre de grands obstacles, puisqu'un si petit nombre de syndicats mixtes ont réussi jusqu'ici à se former et à prospérer. Il en existe pourtant et qui sont vraiment dignes d'être pris pour modèles : dans la grande industrie, la Corporation chrétienne du Val-des-Bois, la Corporation de Saint-Nicolas à Lille, les syndicats de l'Industrie tourquenoise, de l'Industrie roubaisienne, de l'Industrie fourmisienne ; dans les arts et métiers, la Corporation des menuisiers de Nantes, celle des tisseurs lyonnais, le syndicat de l'Aiguille de Paris, la Corporation Saint-Éloi de Lille, etc. M. Boissard nous fait connaître ces excellentes associations ; il nous montre les œuvres et les institutions qui en sont sorties et qui, sans être moins efficaces que celles émanées du patronat, tendent davantage à la moralisation et au relèvement de la classe ouvrière. Le gouvernement ne devrait-il pas encourager de telles associations au lieu de les entraver ?... Véritable manuel du syndicat mixte, le livre de M. Boissard offre l'exemple à côté de la théorie, et, en propageant les vrais principes sur l'association professionnelle, il contribuera à préparer la révision et l'amélioration de la loi de 1884.

16. — La protection des dessins et modèles industriels, garantie autrefois par les règlements des corporations, repose aujourd'hui sur un décret de 1806 en faveur des soieries lyonnaises, dont les dispositions ont été étendues ensuite à toutes les industries. D'après ce décret, la propriété des dessins et modèles est assurée aux fabricants sous la condition d'un dépôt au greffe du conseil des prudhommes. On a reproché à ce système d'établir une différence, difficile à justifier, entre la propriété des œuvres d'art appliquées à l'industrie et la propriété artistique en général. De

nombreux projets de réforme ont été proposés ; l'un d'eux a même été voté par le Sénat en 1879, mais la Chambre n'a pas encore trouvé le temps de le discuter, car, dit le rapporteur, qui d'ailleurs en demande le rejet, « les questions de littérature et d'art ne semblent plus passionner les assemblées délibérantes. » Le décret de 1806 peut donc encore subsister longtemps. Ses dispositions et en général tout le système de protection qu'il a organisé sont étudiés d'une manière très complète dans le nouvel ouvrage de M. Albert Vaunois : les *Dessins et modèles de fabrique*. Après l'historique du sujet, l'auteur examine successivement quels dessins et modèles sont régis par la loi de 1806, à quelles conditions de fond et de forme est soumise la protection accordée par cette loi, quelles en sont l'étendue et la durée, quels droits en résultent tant en faveur des titulaires originaires qu'au profit de leurs cessionnaires et de leurs héritiers, quels sont les moyens de faire respecter ces droits et de réprimer la contrefaçon tant en France qu'à l'étranger. Un dernier chapitre fait connaître les législations étrangères sur la matière. Le volume se termine par un appendice comprenant les textes et les documents législatifs, par un formulaire et par des tables analytique et alphabétique.

17.—Aussi bien que celui qui concerne les dessins et modèles industriels, le projet de loi sur les accidents du travail est toujours sur le métier. Sa confection présente, d'ailleurs, il faut le reconnaître, de grandes difficultés. Dans une *Étude d'une loi sur les accidents du travail en France*, M. Augustin Blanchet démontre, en s'appuyant sur les statistiques allemandes, qu'il est dès à présent possible d'édifier sur des bases solides l'assurance contre les accidents du travail, sinon pour tous les ouvriers, au moins d'abord pour ceux de l'industrie. Dans le système proposé par M. Blanchet, l'assurance serait confiée à des associations qui opéreraient sous le contrôle des ingénieurs et des inspecteurs de l'État.

18. — La législation industrielle, comme toute autre espèce de législation, a son fondement dans le droit naturel. En toutes ses parties elle peut être plus ou moins parfaite suivant qu'elle est plus ou moins conforme à la raison. C'est à dégager cette théorie rationnelle de l'industrie que s'est appliqué M. Henri Prat de la Riba, dans un ouvrage qui a été couronné par l'Académie de législation et de jurisprudence de Barcelone : *Ley juridica de la industria*. Cet ouvrage est divisé en cinq livres dans lesquels l'auteur étudie les principes qui régissent : 1° l'industrie en général ; 2° l'industrie nationale ; 3° l'établissement industriel ; 4° le travail ; 5° la formation du droit industriel. En ce qui concerne spécialement la question du travail, M. Prat de la Riba voit la solution dans la corporation et dans l'assurance. La corporation, suivant lui, devrait être obligatoire en ce sens qu'il serait interdit aux

ouvriers et aux patrons de se réunir dans des associations séparées.

Droit pénal. — 19. — Avant d'être à la cour de cassation, M. Jean Cruppi a été avocat général à Paris. Il a pratiqué la cour d'assises, il la connaît bien, et il la décrit, on peut même dire qu'il la dissèque, sans ferveur et sans admiration. Oh ! son livre est bien capable de nous enlever nos dernières illusions sur ce palladium de nos libertés qu'on appelle le jury ! Il montre d'abord le peu de place qu'occupe la juridiction du jury dans notre organisation judiciaire : tandis que les tribunaux correctionnels rendent chaque année près de deux cent mille jugements, les cours d'assises en rendent à peine trois mille. La justice criminelle en France est donc entre les mains des magistrats, non du jury. Et comment se recrute le jury ? Plus mal que bien. La politique, avec les conseillers généraux et les juges de paix, y met son grain de sel. Sur douze jurés, il y en a toujours au moins sept qui sont de petits commerçants. Le marchand de vin, ce grand électeur, est aussi notre grand juge. — Après nous avoir expliqué la composition de la cour d'assises, faite d'éléments disparates, dirigée par un magistrat qui vient du « civil » et qui n'aspire qu'à y retourner, M. Cruppi nous fait assister aux débats d'une cause sensationnelle. Au lieu de la physionomie simple, calme et sérieuse de la justice anglaise, que voyons-nous ? Une sorte de représentation théâtrale, dans laquelle le président, dont le rôle devrait être impartial, dirige l'accusation, et qui se termine par un duel d'éloquence entre le ministère public et le défenseur. M. Cruppi décrit tout l'appareil un peu emphatique de nos audiences criminelles ; il montre que, malgré le formalisme de la procédure, malgré la précaution prise par la loi de cantonner les jurés sur le terrain du fait et de laisser aux magistrats le domaine du droit, le sort de l'accusé dépend trop souvent d'une circonstance accessoire, d'une impression momentanée, d'un incident d'audience. Dans les procès de presse, les inconvénients de ce singulier organisme judiciaire s'accentuent encore : l'éclat des débats ne sert qu'à amplifier et à propager la diffamation dont veut se laver le plaignant ; la répression est énervée d'avance par la loi qui met en face du jury, non le véritable auteur du délit, mais un pauvre diable de gérant, qui n'en peut mais. Quand on pense à tous ces embarras, à toutes ces entraves, on s'étonne vraiment que le fonctionnaire, l'homme public calomnié, puisse encore quelquefois, en moyenne une fois sur deux, obtenir une certaine réparation. — Faut-il pour cela renoncer au jury, lui retirer le jugement des procès de presse ? M. Cruppi ne le pense pas. Tout magistrat qu'il est, il a encore plus confiance dans la justice populaire que dans l'indépendance des tribunaux. Nous ne pouvons qu'indiquer les réformes qu'il demande : plus de garanties dans le recrutement des jurés ; l'institution de magistrats spéciaux pour présider les cours d'as-

sises et les tribunaux correctionnels; l'adjonction à ces magistrats de jurés qui délibéreraient avec eux non seulement sur la question de culpabilité, mais encore sur l'application de la peine ; en somme le système dit de « l'échevinage, » qui donne de bons résultats en Allemagne et qui serait un retour à une de nos vieilles institutions françaises.

20. — En attendant les réformes réclamées par M. Cruppi — et que lui-même pourra proposer au Parlement, puisqu'il vient d'être élu député — prenons acte des quelques améliorations apportées à la procédure criminelle par la loi du 8 décembre 1897 sur l'instruction contradictoire. On a fait bien des reproches à l'instruction telle qu'elle était organisée par le code de 1808. Plusieurs de ces reproches assurément étaient fondés. Ainsi, la nouvelle loi a eu raison de prendre des dispositions pour assurer l'interrogatoire immédiat de tout individu arrêté. Il convenait aussi de permettre à l'inculpé de se faire assister d'un défenseur dès le début de la poursuite. Mais le législateur n'a-t-il pas un peu outrepassé la mesure, n'a-t-il pas compromis, par un excès de générosité envers les prévenus, les intérêts de la société, en exigeant que le défenseur fût présent à tous les interrogatoires et à toutes les confrontations ? M. Georges Hatté, dans son *Exposé de la loi sur l'instruction contradictoire*, semble le penser. En tout cas, il déplore, et avec raison, croyons-nous, la disposition qui oblige le juge à prévenir d'abord l'inculpé qu'il est libre de ne pas répondre. C'est le conseil d'Avinain donné, au nom de la loi, à tous les accusés !... L'ouvrage de M. Hatté, sans être un commentaire complet et détaillé de la nouvelle loi, est néanmoins suffisant pour servir de guide aux magistrats et aux avocats dans l'application de cette loi.

21. — Les jurés aussi peuvent avoir besoin d'un guide, et le *Petit Manuel pratique du juré d'assises*, de M. Jules Poncet, nous semble parfaitement conçu pour les mettre à même de bien remplir leur mission. Il est court et peut facilement être parcouru en moins d'une heure. Aux règles légales l'auteur a ajouté de sages conseils sur les devoirs du juré. Il donne aussi des renseignements sur la nature des divers genres de crimes ou de délits déférés par la loi aux cours d'assises, sans omettre les délits de presse.

22. — Le *Commentaire complet du code de justice militaire pour les armées de terre et de mer*, par M. Victor Nicolas, est destiné à servir de manuel aux officiers des conseils de guerre. Il comprend, outre les deux codes de justice militaire et maritime, le code d'instruction criminelle et le code pénal, le tout annoté et commenté à l'aide des instructions ministérielles et des décisions de la jurisprudence. Ensuite sont reproduites, dans un ordre alphabétique, toutes les lois pénales qui, en dehors des codes, peuvent être appliquées par les tribunaux militaires. Un tableau synoptique résume la marche à suivre par le président

du conseil de guerre pour la direction des débats et pour la solution des divers incidents qui peuvent se produire dans le cours de l'audience. Enfin un formulaire fournit des modèles pour les différents actes qui sont à rédiger, soit pendant l'instruction des affaires, soit à l'audience ou après la condamnation. Cet ouvrage est le fruit, nous dit l'auteur, de cinq années passées dans les parquets militaires, tant en France qu'aux colonies ; il sera utile à tous ceux qui ont à appliquer ou à interpréter le droit militaire ou maritime.

Droit romain et Histoire du droit. — 23. — *Le Droit romain*, par M. Typaldo-Bassia, est un livre élémentaire, destiné aux étudiants pour la préparation de leurs examens. L'auteur, dans la préface, dit s'être inspiré de l'esprit des récentes circulaires ministérielles qui sont venues apporter dans les études juridiques des réformes depuis longtemps attendues. Cependant nous ne remarquons pas que son ouvrage diffère beaucoup des manuels du même genre qui se publiaient il y a cinquante ans. Nous notons seulement une particularité assez singulière : il ne contient pas un seul renvoi aux textes. La raison en est sans doute que l'auteur a voulu mettre en lumière les principes et laisser de côté les détails. C'est égal, un livre qui expose toute la législation romaine sans indiquer quelles sont ses sources, sans citer une seule fois les Institutes ni le Digeste, nous semble plus qu'étrange. Reconnaissons cependant que les théories juridiques y sont expliquées clairement et avec ordre.

24. — MM. Léon Duguit et Henry Monnier ont réuni en un volume les *Constitutions et les principales lois politiques de la France depuis 1789*. Pour l'histoire, comme pour l'étude du droit constitutionnel, ce recueil sera fort utile, car tous ceux du même genre qui ont été publiés antérieurement sont maintenant épuisés. Celui-ci s'ouvre par une série de notices sur chacune de nos constitutions, depuis celle de 1791 jusqu'à celle de 1875 et à sa révision de 1884. Rédigées avec assez d'impartialité, ces notices sont accompagnées de renvois aux *Annales parlementaires*, au *Moniteur* et au *Journal officiel*. Dans la reproduction des textes de lois, les auteurs ont respecté, autant que possible, l'orthographe du temps. Ce détail a son importance, et même, s'il faut en croire les honorables professeurs, la quantité des majuscules employées aux diverses époques aurait une certaine corrélation avec le caractère des gouvernements. Sous le premier Empire et aussi sous le second, comme pour rehausser le prestige du régime, le nombre des majuscules s'accroît considérablement. Sous la Restauration, au contraire, on est plus modeste et les majuscules se font rares ; on écrit simplement : « chambre, » « pairs, » etc. Le volume de MM. Duguit et Monnier comprend, avec les lois purement constitutionnelles, les principales lois électorales, qui en sont comme le complément et qui n'ont certes pas eu moins d'influence sur les

destinées de la France. Enfin une table alphabétique, très développée, contient l'analyse de toutes les dispositions des lois publiées dans le corps de l'ouvrage.

25. — La distinction entre meubles et immeubles est une des bases de notre code civil. Elle remonte au droit romain, mais dans ce droit elle ne s'appliquait qu'aux choses corporelles ; dans notre droit français, au contraire, elle s'étend même aux choses incorporelles, aux créances, aux offices. C'est sous l'influence de la féodalité que ces choses, qui ne sont en réalité ni meubles ni immeubles, ont été déclarées immobilières, par la raison qu'elles pouvaient être tenues en fiefs et constituer des droits féodaux. La catégorie des meubles se trouva ainsi réduite aux choses de moindre valeur, et cela explique le peu d'estime qu'avait l'ancien droit pour les meubles : *Vilis mobilium possessio.* Les rédacteurs du code civil, qui trouvèrent la féodalité abolie, crurent devoir faire passer les rentes et les actions des sociétés dans la classe des meubles, mais ils continuèrent de traiter la richesse mobilière comme la traitait l'ancien régime, et cette richesse n'ayant cessé de se développer depuis le commencement du siècle, le code s'est trouvé bientôt en désaccord avec l'état économique de la société, au point qu'il a fallu faire des lois, comme celle de 1880 sur la tutelle, pour la sauvegarde de la fortune mobilière. Toute cette évolution juridique, est étudiée à fond par M. Georges Goury, dans une thèse remarquable, couronnée par la Faculté de droit de Nancy : *L'Origine et le développement historique de la distinction des biens en meubles et immeubles.* Il y traite incidemment de la règle : « En fait de meubles possession vaut titre ; » il soutient, contrairement à l'opinion de jurisconsultes éminents, qu'il ne faut pas en chercher l'origine jusque dans le droit germanique ; que cette maxime, émise pour la première fois par Bourjon au XVIIIe siècle, n'est que la généralisation de la règle coutumière : « Meubles n'ont point de suite par hypothèque. »

26. — Une autre thèse de doctorat, intéressante aussi pour l'histoire du droit, c'est celle de M. François Morel, sur *les Juridictions commerciales au moyen âge.* Ce sujet n'ayant guère encore été étudié en France, M. Morel a mis à profit de récents travaux publiés en Italie et en Allemagne. Déjà dans l'antiquité les marchands avaient éprouvé le besoin d'avoir des tribunaux particuliers, notamment à Athènes. Ce n'est pourtant ni en Grèce ni à Rome qu'on doit voir le berceau de la juridiction commerciale. Son véritable pays d'origine est l'Italie. Là, dès le XIIe siècle, dans ces républiques gouvernées par des marchands, les tribunaux mercantiles pullulèrent. Ils eurent d'abord un caractère essentiellement corporatif. A Milan comme à Florence, à Gênes comme à Venise, les chefs des guildes furent les premiers juges commerciaux. Pour acquérir plus d'autorité, ils s'unirent et formèrent le tribunal de

la « mercanzia, » qui, à la faveur des libertés municipales, finit par prendre rang parmi les institutions officielles. En Allemagne et en France, l'influence corporative fut loin d'être aussi importante que de l'autre côté des Alpes. Elle contribua sans doute à l'établissement des juges consuls de Marseille. On trouve aussi une corporation, celle des marchands de l'eau, à l'origine du Parloir aux bourgeois de Paris, juridiction plus municipale que commerciale. Mais les tribunaux de commerce français et allemands ont eu, en général, leur point de départ dans une charte, un privilège royal, accordé lors de l'établissement d'un marché ou d'une foire. Ainsi, les gardes des foires de Champagne et de Brie furent probablement établis par les comtes de Champagne ; ensuite leur désignation appartint au Grand Conseil du royaume. A Lyon, le tribunal de la Conservation resta presque complètement sous la dépendance du Roi jusqu'à Louis XIV, qui le réunit au corps municipal, tout en se réservant le droit de participer à la nomination des juges. Les premiers juges consulaires électifs furent institués par Henri II à Toulouse, en 1549, et par François II, sous l'inspiration du chancelier de l'Hôpital, à Paris, en 1563. L'étude de M. Morel s'arrête à cette date, qui marque la naissance des juridictions commerciales modernes.

27 et 28. — Une troisième thèse de doctorat qu'il nous reste à citer est l'*Essai sur l'origine et les attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas*, par M. Eugène Lameere. L'audiencier était un officier, placé à côté du chancelier pour la perception des droits de sceau. Il existait dans la chancellerie des rois de France dès le XIVe siècle. Les ducs de Bourgogne, après l'avènement de Philippe le Hardi, eurent aussi un et même plusieurs audienciers. Philippe le Bon en établit un spécial pour le Brabant, mais Charles-Quint n'en conserva qu'un seul pour son gouvernement des Pays-Bas. L'audiencier fut fréquemment en conflit avec les autres secrétaires d'État ; sa charge a subsisté jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. La dissertation de M. Lameere contient d'intéressants détails sur l'administration des Pays-Bas, pendant qu'ils furent sous la domination de l'Espagne et de l'Autriche. Elle est complétée par une brochure de *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'origine et des attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas :* lettres patentes instituant les audienciers, tant en Bourgogne que dans le Brabant, ordonnances fixant les droits de sceau, documents concernant les querelles des audienciers avec d'autres officiers.

Philosophie du droit. — 29. — Sous le titre un peu vague de *Diritto naturale e positivo,* M. Valentino Rivalta vient de publier un bon résumé de l'histoire du droit naturel. Nous ne possédons guère en France d'ouvrages de ce genre, et c'est une raison de plus pour recommander celui-ci. On peut en louer sans réserve l'esprit, l'ordre et la méthode. M. Rivalta distingue, avec raison, et expose sé-

parément la notion vulgaire que les hommes ont eue du droit aux diverses époques et les théories construites par les philosophes. Son ouvrage est divisé en trois livres : le premier contient l'histoire du droit jusqu'à l'avènement du christianisme ; le second va du christianisme au XVIe siècle ; le troisième, commençant par l'analyse des œuvres de Hobbes, de Locke et de Grotius, se termine par l'exposé des systèmes de Krause et de ses disciples, de Trendelenburg, de Romagnosi, d'Herbert Spencer, de Gioberti, de Mamiani et de Rosmini, de Théodore Jouffroy et de Taparelli d'Azeglio. L'auteur accorde naturellement une large place à l'étude des philosophes italiens, et en cela d'ailleurs il n'est que juste, car depuis saint Thomas et Dante Alighieri, la philosophie du droit n'a fleuri nulle part autant qu'en Italie.

30. — En Espagne aussi on se plaît à voir en l'homme « un être naturellement métaphysicien. » En dépit des positivistes, dit fort bien M. Adolfo Bonilla y San-Martin, la métaphysique s'impose à tout penseur comme une nécessité intellectuelle. Sous le titre *Concepto y teoria de derecho*, M. Bonilla examine d'abord ce qu'est le droit. Il en trouve la source, comme tous les philosophes chrétiens, dans l'Auteur de la nature humaine, et il le définit, « la faculté d'agir conformément à la loi pour atteindre le bien humain dans la vie sociale. » Pour tirer les conséquences de cette définition, il recherche successivement si l'idée de contrainte est ou non inséparable de l'idée de droit, en quoi le droit se distingue de la morale, en quoi il se distingue aussi de la liberté et s'il y a un droit à l'erreur ou au mal ; s'il est permis de renoncer à certains droits ; s'il peut y avoir un droit contre le droit ; si le droit procède du devoir ou *vice versa*, s'il est relatif ou absolu, s'il est essentiel à la personnalité, comment peuvent être classés les droits naturels et sociaux. Toutes les solutions données par l'auteur ne nous paraissent pas irréprochables. En ce qui concerne la liberté de penser, sa thèse est celle du libéralisme. Il invoque cette parole de saint Augustin : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*, en donnant au mot *dubiis* une acception beaucoup trop large, oubliant que le même saint Augustin a dit aussi : *Quae pejor mors animae quam libertas erroris !*

31. — M. Camille Léger, dans *la Liberté intégrale, esquisse d'une théorie républicaine des lois*, disserte, ou peu s'en faut, *de omni re scibili :* la liberté morale, la liberté politique, les droits de la femme, l'éducation de l'enfant, le mariage, le suffrage universel, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'anarchisme, le collectivisme, le rôle de la monnaie, la séparation de l'Église et de l'État.... Sur tout cela, M. Léger émet ses idées, quelquefois difficiles à concilier. Il croit à la vie future, mais doute de l'existence de Dieu ; il rend hommage à l'effet moralisateur de la religion, mais taxe d'absurdes et d'immoraux ses prin-

cipaux dogmes. En somme, un méli-mélo de tous les systèmes, au milieu duquel se trouvent cependant quelques bonnes pages sur le matérialisme. Nous avons remarqué cet aphorisme contre le divorce : « L'enfant a droit à la monogamie, parce qu'il a droit à l'éducation simultanée de sa mère et de son père. »

MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

Theologia fundamentalis, auctore IGNATIO OTTIGER, S. J. Tomus I. *De Revelatione supernaturali.* Friburgi Brisgoviae, Herder, 1897, in-8 de XXIX-928 p. — Prix : 15 fr.

Dans une belle introduction l'auteur expose la notion, l'objet, la méthode, l'histoire de la théologie fondamentale. Il en donne trois définitions dont la dernière qui est la plus courte, en montrant ce qu'elle est par rapport à la théologie spéciale, en indique la division et en justifie le nom. Elle est la science qui a pour objet le fondement de la théologie, elle traite de la révélation, *principium constituens*, et de l'Église à qui est confiée le dépôt de la révélation, *principium dirigens*. L'ouvrage aura trois volumes : les deux derniers traiteront de l'Église et de son divin magistère, le premier, en deux sections, donne la théorie et démontre le fait ou l'existence de la révélation.

Dans ce traité, l'auteur suit les divisions de nos traités ordinaires : ce qui fait l'originalité et le mérite du sien, c'est la méthode rigoureuse avec laquelle les conclusions s'appellent : c'est surtout la profondeur avec laquelle sont fouillés tous les détails. Dans la première section, la manière dont il pose et démontre la thèse si délicate de la nécessité morale de la révélation, au point de vue de la loi naturelle, a surtout fixé notre attention. Il passe en revue les arguments au moyen desquels on prouve souvent cette thèse et trouve qu'aucun d'eux n'établit la nécessité mais uniquement l'utilité. En conséquence il spécifie davantage et se borne à prouver que la révélation était devenue nécessaire à partir du moment où les ténèbres de l'idolâtrie avaient envahi le genre humain et où tout était dieu dans le monde, excepté Dieu lui-même. Nous lui demandons de nous permettre deux réflexions, la première : n'est-ce pas l'absence des moyens utiles qui, étant donnée la connaissance que nous avons de la nature humaine, nous permet de prononcer sinon pour chaque individu du moins pour la généralité des hommes, cette difficulté spéciale qui peut être mais qui ne sera pas surmontée et qui constitue la nécessité morale ? La seconde : s'il est certain que le genre humain, dans les circonstances où il le prend, était perdu sans un secours divin, est-il prouvé que ce ne pouvait être que la révélation et non pas un secours providentiel et d'ordre purement naturel ?

Dans la seconde section, l'auteur applique au fait de la révélation, c'est-à-dire à la révélation primitive, à la révélation mosaïque et à la

révélation chrétienne les critères internes et externes, négatifs et positifs. Il laisse à la critique sacrée la démonstration de l'autorité historique des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il renvoie à la théologie spéciale, l'œuvre des six jours et toutes questions que l'on traitait autrefois sous ce titre : la Bible et la Science. Mais s'il limite son domaine, ce n'est pas pour abréger sa tâche, c'est pour mieux la remplir. Il lui reste l'exégèse et c'est assez. Omettant la pénombre du sens typique qui a pourtant sa valeur, il s'appuie uniquement sur le sens littéral et ne veut que des arguments péremptoires. Il n'y a pas une objection du rationalisme qu'il n'examine à fond. Qu'on lise pour s'en convaincre l'explication du fait des Hébreux emportant les vases d'or des Égyptiens ; si on sait l'hébreu on sera convaincu qu'il ne s'agit pas d'objets prêtés mais d'objets donnés. Nous signalons tout spécialement la belle thèse, de plus de cent pages, dans laquelle il démontre, d'après les prophètes, les caractères personnels, les titres, les fonctions du Messie et en particulier sa divinité. Si on passe ensuite à la preuve par les miracles, on admirera comme toutes les interprétations proposées par les divers systèmes d'exégèse rationaliste lui sont présentes et comme il en fait bonne justice. Ceci s'applique spécialement à la thèse qu'il consacre au miracle de la résurrection.

On le voit, cette première partie de la Théologie fondamentale est une œuvre magistrale, et l'auteur y fait preuve d'une rare compétence. Ce n'est pas aux commençants qu'elle s'adresse mais à ceux qui ayant terminé le cours élémentaire veulent aller plus loin. Les professeurs de séminaire seront heureux d'y trouver le solide et riche développement de ce qu'ils doivent enseigner en raccourci. LAMOUREUX.

Collectio indulgentiarum theologice, canonice, ac historice digesta, opus a P. PETRO MACCHEGIANI A MONSANO, ex-definitore generali ord. Minorum et Sacrae Congr. Indulgentiarum consultore, dispositum nutu et auctoritate Rmi. P. ALOYSII A PARMA, totius ord. Minorum ministri generalis in lucem editum. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1897, in-8 de XI-1149 p. — Prix : 16 fr.

Les Indulgences constituent un trésor aussi vaste que précieux dont la Sainte Église a très prudemment réglé la constitution et la dispensation. Certaines pratiques enrichies de ces faveurs spirituelles connues sous le nom d'indulgences ont été dans le cours des temps privées de leur effet ; d'autres sur la foi de documents apocryphes ou d'une réputation usurpée ont été regardées injustement comme capables de procurer des bénéfices d'ordre surnaturel qui ne leur étaient pas promis, en sorte qu'il est devenu nécessaire d'exercer un sérieux contrôle pour éviter les abus et restreindre les tentatives de fraude toujours possibles. Les décrets généraux de l'*Index* récemment publiés, dans leurs articles 16 et 17, et la réponse postérieure de la S. Congrégation de l'Index,

fondée sur une consultation proposée à la S. C. des Indulgences, ont rappelé de nouveau les règles de prudence à observer dans la recognition des indulgences authentiques. Un recueil de ces indulgences accompagné d'indications et d'explications n'était pourtant pas une œuvre superflue et nous ne saurions trop louer l'initiative du T. R. P. Louis de Parme, ministre général des Frères Mineurs, à laquelle nous devons la publication des patientes recherches du R. P. Pierre Moccheggiani, ancien définiteur général des Mineurs, et consulteur de la S. Congrégation des Indulgences.

Ce travail, qui suppose un labeur considérable et a déjà partiellement paru dans les *Acta Ordinis Minorum*, est une source inappréciable d'utiles renseignements dont les membres du clergé surtout sentaient parfois très vivement le besoin. Dans une première partie composée d'une centaine de pages seulement, le savant religieux expose la doctrine théologique et la doctrine canonique des indulgences. — La seconde partie est consacrée aux indulgences *in specie*. Un premier chapitre concerne les prières et pieux exercices en l'honneur de la Sainte-Trinité, du Saint-Esprit, de Notre-Seigneur, de Jésus enfant, de Jésus-Eucharistie, de Jésus crucifié, du Précieux Sang du Sauveur, du Sacré-Cœur ; prières pour intentions spéciales ; prières à la Sainte Vierge, aux anges et aux saints ; pieux exercices pour les défunts. Un autre chapitre est entièrement réservé au Jubilé ; un troisième à la bénédiction apostolique et à la bénédiction *in articulo mortis*. Les chapitres suivants s'occupent des chapelets, crucifix, statuettes, médailles, scapulaires, lieux privilégiés, chemin de croix, etc. — Enfin, une troisième partie traite des faveurs spirituelles concédées aux ordres religieux et expose la discipline des tiers-ordres, confraternités et associations pieuses.

Le but de l'auteur n'a pas été de se substituer à la *Raccolta* romaine en donnant après ce recueil authentique toutes les prières indulgenciées, ni de faire double emploi avec le Rituel en reproduisant les formules de bénédiction, car son volume déjà considérable n'y aurait pas suffi. Ce qu'il a eu en vue et parfaitement réalisé, c'est de classer ces formes multiples de concessions spirituelles sous différents titres et de répondre aux difficultés variées que chacune de leurs espèces peut faire naître. — Ce travail de sélection et de comparaison, qui demandait une expérience, une sagesse et une attention impeccables, a été aussi patiemment conduit que minutieusement réalisé. La *Collectio indulgentiarum* constitue un monument qui fait honneur au rédacteur intelligent qui l'a compilée et dont l'estime rejaillira à bon droit sur l'ordre glorieux auquel ce dernier appartient. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Socrates und Platon, von E. Pfleiderer. Tübingen, Laupp, 1896, in-8 de xiv-920 p. — Prix : 22 fr. 50.

La littérature platonicienne, si florissante en Allemagne, y compte désormais un volume de plus, et non des moins intéressants. D'abord à cause du style, heureusement dégagé de l'obscurité et de la lourdeur germaniques ; ensuite à cause de la méthode : l'auteur, en garde contre les phrases creuses et les explications arbitraires si chères à certains commentateurs, s'est interdit de chercher dans Platon des discussions et des solutions toutes modernes, entièrement inconnues dans l'Athènes de Périclès : et pour éclairer les conceptions d'un métaphysicien de haut vol, à certains égards le premier de tous, il a cru préférable de consulter des philosophes tels que Leibniz, Fichte et Lotze, plutôt que des érudits comme Ast et Ueberweg. On m'excusera sans peine de ne pas donner ici une analyse détaillée d'un ouvrage de ce format, qui touche à un nombre vraiment prodigieux de questions de tout genre. — Commençons par glisser sans nous y arrêter sur le premier livre, consacré à Socrate (p. 1-108), sauf à constater que M. Pfleiderer n'approuve en aucune façon la défaveur jetée depuis quelque temps sur Xénophon considéré comme biographe et interprète du sage Athénien. — Cinq pages (c'est peu) lui suffisent pour raconter la vie de Platon, et il n'est pas moins bref en ce qui concerne soit l'authenticité de ses dialogues, soit les diverses méthodes imaginées pour en reconstituer la suite chronologique. Pas un mot notamment sur la « stilométrie » dont M. Lutoslawski s'est fait de nos jours le convaincu et bruyant champion. Peut-être la chose doit-elle s'expliquer par le désaccord marqué entre les résultats de ce procédé et l'hypothèse qui fait le fond de l'œuvre de M. Pfleiderer. Pour lui, la carrière philosophique de Platon se décompose en trois périodes nettement séparées : dans la première, Platon, à l'exemple de son maître, est un réaliste préoccupé surtout de réformes sociales : dans la seconde, son peu de succès sur ce terrain le pousse à demander une consolation et pour ainsi dire une revanche intellectuelle à la science pure ou à la sphère transcendante des idées : enfin dans la troisième il travaille à combiner et à concilier harmoniquement ces deux tendances contraires. Les dix livres de la *République*, composés d'après M. Pfleiderer (qui s'approprie ici une thèse antérieure de Krohn) à des époques assez différentes et fondus à dessein dans la suite, nous offriraient en quelque sorte le résumé du « drame » intérieur dont l'âme du philosophe a été le théâtre. Voilà qui ne manquera pas de provoquer de sérieuses protestations. Mais quelque jugement que l'on porte sur cette théorie, il convient de reconnaître que l'étude de M. Pfleiderer renferme tout un trésor d'observations originales. Voici, par exemple, le chapitre capital consacré à la philosophie de la nature

d'après le *Timée* : — définition de la matière et de la « nécessité » à laquelle elle est soumise, le démiurge présenté comme la traduction de ce qu'il y a de vivant et d'agissant dans le monde idéal, le rôle des nombres et des mathématiques dans la constitution de l'Univers expliqué d'une façon neuve et à tout prendre assez plausible, les rapports de la cause efficiente et de la cause finale, — autant de questions traitées avec une logique ingénieuse, sinon toujours concluante. Faut-il, avec M. Pfleiderer, placer la composition du *Philèbe* entre le *Timée* et les *Lois* et voir dans ce dernier ouvrage une réponse de Platon vieilli à certaines assertions de la *Morale à Nicomaque* d'Aristote ? Le doute demeure permis. Disons en passant que M. Pfleiderer n'a qu'une médiocre admiration pour le Stagirite, dont l'autorité, en matière d'histoire philosophique, lui paraît étrangement surfaite et, qu'il place, comme penseur et comme métaphysicien, notablement au-dessous de son maître. Qu'on accepte ou qu'on rejette cette appréciation, le long appendice sur les *Lois* (p. 867-921) à la fin du volume mérite d'être étudié de près par quiconque s'intéresse aux destinées comparées des deux écoles les plus célèbres de l'antiquité. C. Huit.

Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent, par Jules Boiteux. Troisième édition, revue et améliorée. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-12 de 610 p. — Prix : 4 fr.

La première édition de cet ouvrage parut en 1876, et la seconde, autant qu'il m'en souvient, en 1892. La troisième, dont il s'agit de rendre compte, diffère des précédentes en ce qu'elle a été mise au niveau des connaissances acquises depuis lors, principalement en matière d'astronomie physique. Trois parties bien distinctes. La première étudie les conditions qu'un astre doit réunir pour que la vie soit possible à sa surface, et examine, à la lumière des faits connus, dans quelle mesure les planètes de notre système solaire et celles, plus ou moins hypothétiques, qui peuvent circuler autour des étoiles lumineuses par elles-mêmes, remplissent ou ne remplissent pas ces conditions. La seconde, sous la rubrique insuffisamment complète de *la Cause génératrice de la vie sur les globes sidéraux*, consiste principalement dans un exposé et une réfutation du darwinisme en tant que poussé jusqu'à sa conception matérialiste. Enfin, dans la troisième partie, l'auteur montre que le peuplement des globes sidéraux par d'autres humanités n'est point le but nécessaire, la raison d'être de leur existence, et envisage la possibilité de mondes purement minéraux, celle de mondes exclusivement maritimes peuplés de plantes marines et d'animaux marins, puis celle de mondes incomplets, comprenant comme le nôtre des mers et des continents, mais où la vie serait seu-

lement végétative et animale sans le couronnement d'une espèce pensante, douée de la raison. Telle a été du reste la terre elle-même, durant d'interminables séries de siècles, à partir des premières émersions d'îles et de continents à l'aurore des temps primaires, jusqu'à l'apparition de l'homme dans le cours de l'âge quaternaire. M. Jules Boiteux termine en démontrant que si, contrairement à toutes vraisemblances, on parvenait à prouver un jour l'habitation de certains astres par des êtres pensants comme nous, ce fait n'aurait absolument rien d'inconciliable avec le dogme chrétien. Il nous eût paru préférable que le savant auteur, au lieu de se renfermer exclusivement sur le terrain d'un adversaire matérialiste, se fût adressé généralement aux rationalistes de toute école. Il y eût gagné plus d'aisance dans ses discussions, plus d'ampleur dans ses démonstrations. Nous aurions préféré également que, dans sa seconde partie, il eût fait la part moins belle au « darwinisme, » aujourd'hui bien démodé, et se fût placé au point de vue plus large de l'évolution transformiste en général. A ces remarques près, nous n'hésiterons pas à recommander ce livre comme excellent et cette troisième édition comme sensiblement supérieure aux précédentes. La valeur littéraire, en un grand nombre de passages, en égale le mérite scientifique. La philosophie, est-il besoin de le dire étant donné le nom de l'auteur, en est essentiellement chrétienne, et ne peut qu'élever l'âme du lecteur aux considérations de l'au-delà et de l'Infini divin. . . C. DE KIRWAN.

Les Prisons de Paris, par G. BONNERON. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-8 de 301 p., illustrations de F. Seguin. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient quelques chapitres généraux sur les prisons, les directeurs et les gardiens, la vie des détenus, leurs exercices religieux, leur travail, leur nourriture, leur argot. Sans doute on a raison de nous signaler les immenses progrès réalisés en France depuis un ou deux siècles dans le régime pénitentiaire. Mais est-il sûr que, dans ce domaine, nous soyons à présent, comme l'affirme notre auteur, en avance sur la plupart des pays civilisés ? Je crois au contraire que certaines nations étrangères ont su appliquer mieux que nous des idées généreuses, qui viennent de chez nous. On lira, non sans intérêt ni sans quelque pitié, les précises monographies consacrées au Dépôt de la Préfecture de police, à Mazas, à la Conciergerie, à la Petite-Roquette, à Sainte-Pélagie, à la Santé, à la Grande-Roquette et à Saint-Lazare. Ces maisons ont eu parfois des hôtes héroïques, dont M. G. Bonneron rappelle justement le souvenir. Parmi les tristes pensionnaires de la Conciergerie, on songe à Marie-Antoinette ; parmi ceux de la Roquette, aux otages de la Commune. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

A travers l'Europe, *enquêtes et notes de voyage*, par Henri Joly. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de vii-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces notes de voyage ont été recueillies au cours d'une vaste enquête entreprise pour étudier les moyens de sauver les enfants abandonnés ou déjà coupables. Mais comme elles émanent d'un observateur très clairvoyant, elles sont souvent une occasion de mettre en relief, dans ses traits caractéristiques, la constitution sociale des divers pays à travers lesquels on nous promène. Voici d'abord la Finlande jouissant, sous le gouvernement des Tsars, d'une réelle autonomie et de larges libertés communales. Pour les questions pénitentiaires, elle montre à la fois une très grande fermeté dans la détermination des faits punissables, dans la répression par exemple des offenses à la religion ou aux bonnes mœurs, et un très vif sentiment d'humanité dans l'application des peines : depuis 1828, il n'y a pas eu d'exécution capitale. En Suisse, la bienfaisance privée encouragée par l'administration, a organisé, pour l'enfance compromise, de nombreux refuges, petites fermes-écoles installées en pleine campagne et donnant les meilleurs résultats. L'impression rapportée de Prusse, où dominent les grands établissements officiels, est beaucoup moins bonne. Ici comme en Suisse, le mélange des sexes est pratiqué et défendu par des autorités respectables. L'Angleterre offre des types intéressants d'écoles de réforme et d'écoles industrielles. A travers l'Autriche-Hongrie et à travers l'Espagne, on voit encore les institutions pénitentiaires refléter les caractères essentiels des mœurs et du gouvernement. En France, il y a beaucoup de progrès à réaliser dans ce domaine, et rien n'est plus navrant que les détails donnés par l'auteur sur les effets et la prolongation de la détention préventive, sur le traitement des enfants condamnés par la justice, ou acquittés et envoyés en correction. Il y a beaucoup de conclusions à tirer de ce livre très bien informé, très impartial et qui ne dissimule pas pourtant les tristes réalités. Baron J. Angot des Rotours.

Les Végétaux dans les milieux cosmiques *(adaptation-évolution)*, par J. Costantin, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 292 p., avec 171 figures dans le texte. — Prix : 6 fr.

Dans une introduction très littéraire et d'une belle impartialité, l'auteur part des idées de Gœthe sur le métamorphisme des végétaux — il se plaît même plus loin, faisant honorable figure d'érudit, à remonter à Thalès et à Empédocle, même aux mythologies rudimentaires esquissées sur les vases mycéniens, — pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur les premières manifestations ayant allure scientifique de l'idée évolutionniste dont il est un fervent adepte.

M. Costantin a groupé dans ce volume, avec beaucoup de clarté, et non sans l'agrément d'une langue facile, malgré les néologismes plutôt

barbares que la science crée selon ses besoins, les faits nombreux recueillis par de patients observateurs, Gœbel, Bonnier, Schübeler, Leclerc du Sablon, etc., ou provoqués par d'ingénieuses expériences, qui montrent l'action des agents cosmiques, chaleur, lumière, pesanteur, milieu aquatique, sur les plantes. Ainsi il nous donne une sorte de biologie végétale en action, sans l'aridité des traités spéciaux, ce qui n'est pas un mince mérite. Mais on pense bien que M. Costantin ne s'est pas borné à la simple exposition des modifications plus ou moins profondes constatées dans les formes végétales forcées de vivre dans des milieux nouveaux pour elles. Il a prétendu tirer d'un habile groupement de faits positifs, mais qui pris isolément n'ont qu'une signification assez précaire, un argument non pas décisif, mais tout au moins d'un certain poids en faveur de la théorie évolutionniste. Il l'a fait, je ne dirai pas avec beaucoup de prudence, sa conviction est trop formelle, du moins avec beaucoup de loyauté, rapportant fidèlement les objections de ses adversaires, les expériences contradictoires et les conclusions parfois diamétralement opposées qu'une même expérience provoque. Car les faits, pour brutaux qu'ils soient ou qu'on les prétend être, ne laissent pas de se prêter à toutes les interprétations.

Tout d'abord il convient de remarquer qu'après Naegeli, Carl Vogt, Romanes et tant d'autres, M. Costantin abandonne, ou plutôt relègue au second plan, la sélection de Darwin, religion éphémère, laquelle décidément comporte de trop dangereux aléas, pour lui substituer comme facteur principal de l'évolution la théorie lamarckienne rajeunie de l'adaptation aux milieux. Or il semble bien que l'auteur, sans y penser, crée une équivoque entre l'adaptation et l'évolution. Personne, que je sache, ne songe à nier l'adaptation des êtres aux milieux dans lesquels le hasard les a jetés, et cela sous peine de mort ; [illegible] seulement que les nouveaux caractères ainsi acquis survivent aux conditions [illegible] que l'hérédité puisse [illegible]

d'ailleurs. « C'est, dit-il, que ce caractère est devenu si fixe qu'on ne peut plus le modifier. » Que des expériences relatives à l'influence de la pesanteur sur les espèces à fleurs symétriques donnent des résultats négatifs, « peut-être, dit M. Costantin, a-t-on affaire à des caractères devenus héréditaires et rendus invariables par une longue série de générations. » La même raison est invoquée lorsqu'il s'agit d'expliquer l'insuccès des expériences par lesquelles M. Dufour a contrôlé celles de M. Franck sur le mode de répartition des stomates des feuilles relativement à l'ombre et à la lumière : « Les plantes qui ont servi dans les expériences de M. Dufour sont fixées héréditairement et elles ne réagissent plus actuellement sous l'action de la lumière. » Eh bien, cette explication ne me satisfait pas autant qu'elle semble faire l'auteur. Voici en effet trois exemples où le milieu, supposé le grand facteur de l'évolution, se trouve pris, de l'aveu même de M. Costantin, en flagrant délit d'impuissance à modifier des caractères qu'il est censé avoir créés. L'évolution a-t-elle donc des bornes, et existe-t-il des espèces définitives, de vraies espèces classiques, sur lesquelles les agents cosmiques n'ont plus prise ? Remarquez que c'est l'hérédité, son inséparable complice dans la théorie évolutive, qui paralyse ici l'action du milieu. Toutefois l'hérédité livrée à ses propres forces est impuissante à maintenir les caractères acquis. Que dans certains cas, la lumière, par exemple cesse d'agir, « l'affaiblissement qui en résulte est tel qu'il provoque l'apparition de phénomènes ataviques, un retour à des caractères primitifs. » N'y a-t-il pas ici grande apparence de contradiction ? Et n'est-on pas en droit de conclure contre l'auteur que les milieux cosmiques sont plutôt les supports des caractères spécifiques que des créateurs de formes nouvelles ? D'ailleurs des savants considérables, entre autres Huxley et Naudin, ont nié jusqu'à l'influence du climat, et le dernier déclare que « lorsque les espèces varient, elles le font en vertu d'une propriété « intrinsèque » et « innée » qui n'est qu'un reste de la plasticité primordiale, » et seulement pour rétablir l'équilibre rompu par les forces extérieures. Il semble en effet qu'on néglige un peu à cette heure les forces internes dont le jeu pourrait bien produire la plupart des mouvements observés dans les végétaux, mais « dont il n'est pas toujours facile de démêler la nature. »

« Pour les questions qui sont à la limite de l'inconnaissable nous pouvons reconnaître parfois que tous les progrès réalisés jusqu'à nos jours, toutes les connaissances accumulées depuis vingt-cinq siècles ont pu alimenter la discussion, sans faire avancer d'un pas vers la solution » (Paul Tannery, cité par M. Costantin). Le problème de l'évolution doit-il être rangé dans cette catégorie d'énigmes supérieures ? En tous cas un grand nombre de ses fidèles affichent une assurance pour le moins prématurée. Tel n'est pas le cas de M. Delage qui, bien que

partisan décidé de l'évolution, écrivait encore en 1894 : « Aucun fait ne démontre que la variation ait jamais donné naissance à une espèce. »

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Costantin, par les nombreux faits qu'il décrit avec beaucoup de charme, par les opinions contradictoires qu'il rapporte et combat avec courtoisie, par la coquetterie même avec laquelle il se prête à la discussion, plaira, j'en suis sûr, même aux adversaires les plus résolus de la théorie évolutionniste.

LOUIS DENISE.

Récréations et problèmes mathématiques des temps anciens et modernes, par W. W. ROUSE BALL. 3e édition traduite par J. FITZ-PATRICK. Paris, Hermann, 1898, in-8 de IV-352 p. — Prix : 9 fr.

Les livres qui traitent des jeux dépendant des nombres ou de la situation d'objets déterminés ne manquent pas, et, il faut bien le reconnaître, ils ne sont guère à la portée de la plupart des joueurs. Ce serait donc se tromper étrangement que de se procurer un ouvrage de cette nature pour y trouver quelque récréation nouvelle à introduire dans les cercles où l'on se propose surtout un amusement sans fatigue. Bien que l'auteur ait « écarté toutes les questions qui auraient exigé des connaissances trop avancées en mathématiques, » le livre dont nous devons l'élégante traduction à M. Fitz-Patrick, et la publication à la librairie scientifique de A. Hermann, n'est évidemment destiné qu'aux initiés.

Dans la première partie, intitulée *Récréations mathématiques*, on trouve des questions d'arithmétique, de géométrie, de mécanique intéressantes et soigneusement expliquées. Les carrés magiques et les tracés continus donnent lieu à de nombreux problèmes.

La seconde partie, *Problèmes et théories*, est principalement historique ; les titres seuls des sujets traités sont propres à piquer la curiosité du lecteur : duplication du cube, trisection de l'angle, quadrature du cercle, astrologie, etc... Les esprits qui ne redoutent pas une récréation d'un caractère sérieux et abstrait éprouveront une véritable satisfaction à parcourir les pages de ce livre curieux. H. C.

Les Transports par terre et par mer, *thèmes de conférences.* T. II, par PAUL VIBERT. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8 de 457 p.— Prix : 10 fr.

L'auteur étudie d'abord quelques chemins de fer à l'étranger : ceux d'Alsace-Lorraine, activement développés, et qui ont une grande importance non seulement stratégique mais commerciale, parce qu'ils sont le trait d'union entre Anvers et le Saint-Gothard ; ceux que la Russie construit en Sibérie ; ceux de l'Afrique australe ; ceux de Saint-Domingue. — Nous rentrons en France avec la compagnie des omnibus pour laquelle M. Paul Vibert n'est pas tendre et dont il attaque

vivement le monopole, sans tenir un compte suffisant des charges qui lui sont imposées en retour, avec des études intéressantes sur la traction mécanique, l'électricité, le trolley, les automobiles, les bicyclettes. — La deuxième partie du livre est consacrée aux transports par mer, ou plutôt aux grandes voies commerciales qui doivent rapprocher toutes les terres habitées, fondre partiellement les races, et pacifier l'humanité. Sans parler des isthmes qui restent à percer, on jettera, assure-t-on, des ponts gigantesques, non seulement entre l'Angleterre et la France, entre l'Espagne et le Maroc, mais encore entre l'Asie et l'Amérique. En même temps le vieux monde sera moins loin du nouveau, lorsque l'on aura adopté la route maritime la plus directe, de l'Écosse au Canada. — L'ouvrage se termine, avant les appendices donnant des pièces justificatives se rapportant aux deux volumes, par des morceaux enthousiastes sur Paris port de mer, le canal des deux mers et la navigation aérienne. — On voit qu'il touche à des questions multiples et très intéressantes : elles sont traitées non sans verve ni sans passion, sur le ton de l'article de journal.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Le Musée de la conversation, par ROGER ALEXANDRE. 3e édit., Paris, Bouillon, 1897, gr. in-16 de 582 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage, dont nous avons rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXV, p. 240), vient de paraître pour la troisième fois, remanié dans son ancienne teneur et augmenté d'un grand nombre d'acquisitions nouvelles. Dans l'intervalle, il obtenait une mention flatteuse de l'Académie française (Concours de Jouy, 1895). C'est, nous le rappelons, un très riche recueil de citations de toutes sortes, locutions courantes, proverbes, souvenirs anecdotiques, soumis à une recherche consciencieuse et persévérante des sources, en vue de reconstituer « l'état civil » de ces enfants de la pensée que l'on rencontre souvent sans savoir toujours d'où ils viennent. Les encyclopédies ne sauraient le suppléer, et les répertoires similaires, généralement plus spécialisés, n'embrassent pas une aussi copieuse diversité de matières. On pourra objecter que la monnaie de billon s'y mêle abondamment aux pièces d'or, mais l'auteur est loin de s'en défendre et il justifie son plan dans une préface judicieuse. Telle phrase des plus banales, des plus ineptes parfois, n'acquiert-elle pas droit de cité dans la conversation familière par le seul fait qu'elle s'abattit soudain sur la plèbe des carrefours, s'imposa comme une obsession, vola de bouche en bouche et fit, quelques jours durant, partie de l'air respirable? De là des « clichés » faciles qui vont s'adaptant à l'improviste aux pensées les plus diverses, quelquefois d'une manière piquante, et, comme la chanson, d'où souvent ils émanent, servent à caractériser ou à égayer l'état momentané d'esprit d'un peu-

partisan décidé de l'évolution, écrivait encore en 1894 : « Aucun fait ne démontre que la variation ait jamais donné naissance à une espèce. »

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Costantin, par les nombreux faits qu'il décrit avec beaucoup de charme, par les opinions contradictoires qu'il rapporte et combat avec courtoisie, par la coquetterie même avec laquelle il se prête à la discussion, plaira, j'en suis sûr, même aux adversaires les plus résolus de la théorie évolutionniste.

LOUIS DENISE.

Récréations et problèmes mathématiques des temps anciens et modernes, par W. W. ROUSE BALL. 3e édition traduite par J. FITZ-PATRICK. Paris, Hermann, 1898, in-8 de IV-352 p. — Prix : 9 fr.

Les livres qui traitent des jeux dépendant des nombres ou de la situation d'objets déterminés ne manquent pas, et, il faut bien le reconnaître, ils ne sont guère à la portée de la plupart des joueurs. Ce serait donc se tromper étrangement que de se procurer un ouvrage de cette nature pour y trouver quelque récréation nouvelle à introduire dans les cercles où l'on se propose surtout un amusement sans fatigue. Bien que l'auteur ait « écarté toutes les questions qui auraient exigé des connaissances trop avancées en mathématiques, » le livre dont nous devons l'élégante traduction à M. Fitz-Patrick, et la publication à la librairie scientifique de A. Hermann, n'est évidemment destiné qu'aux initiés.

Dans la première partie, intitulée *Récréations mathématiques*, on trouve des questions d'arithmétique, de géométrie, de mécanique intéressantes et soigneusement expliquées. Les carrés magiques et les tracés continus donnent lieu à de nombreux problèmes.

La seconde partie, *Problèmes et théories*, est principalement historique ; les titres seuls des sujets traités sont propres à piquer la curiosité du lecteur : duplication du cube, trisection de l'angle, quadrature du cercle, astrologie, etc... Les esprits qui ne redoutent pas une récréation d'un caractère sérieux et abstrait éprouveront une véritable satisfaction à parcourir les pages de ce livre curieux. H. C.

Les Transports par terre et par mer, *thèmes de conférences*. T. II, par PAUL VIBERT. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8 de 457 p.— Prix : 10 fr.

L'auteur étudie d'abord quelques chemins de fer à l'étranger : ceux d'Alsace-Lorraine, activement développés, et qui ont une grande importance non seulement stratégique mais commerciale, parce qu'ils sont le trait d'union entre Anvers et le Saint-Gothard ; ceux que la Russie construit en Sibérie ; ceux de l'Afrique australe ; ceux de Saint-Domingue. — Nous rentrons en France avec la compagnie des omnibus pour laquelle M. Paul Vibert n'est pas tendre et dont il attaque

M. Lucien Decombe et pour titre : *Chants populaires d'Ille-et-Vilaine*. Le même département a fourni à M. Adolphe Orain la matière de son livre intitulé un peu prétentieusement : *De la vie à la mort*. Il ne fait pas, du reste, double emploi avec celui qui l'a précédé. M. Decombe a réuni des chansons soigneusement recueillies et illustrées de nombreux rapprochements; M. Orain s'est surtout occupé des diverses phases de l'existence, de ses plus grands épisodes du berceau à la tombe ; il a relevé avec succès les traces de nombreux usages et de curieuses superstitions. Les chansons, dans le volume de M. Orain, sont en assez grande quantité, mais ne forment pas un ensemble spécial : elles arrivent intercalées dans les chapitres consacrés aux mœurs et aux usages et sont privées de toute espèce de références. Beaucoup appartiennent à la littérature populaire de diverses contrées : *La Jeune Fille qui se tue pour son amour garder* (p. 126). *La Fille qui prend la place de son amant en prison* (p.131). *Les Trois Tambours* (p. 132), etc. L'ouvrage de M. Orain est, du reste, intéressant et mérite de prendre place à côté de celui de M. Sébillot : *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, avec lequel il se rencontre quelquefois et qu'il complète en certaines occasions.

TH. DE P.

Les Chants et les contes des Ba Ronga, de la baie de Delagoa, recueillis et traduits par Henri-A. JUNOD, de la Mission romande. Lausanne, Georges Bridel ; Paris, Lechevalier, 1897, in-12, de 327 p. — Prix : 4 fr.

J'ai entretenu, il y a quelque temps, les lecteurs du *Polybiblion* (tome LXXVI, p. 334) des contes des Bassoutos; j'ai aujourd'hui à leur parler du folk-lore d'autres sauvages africains : des Ba Ronga, qui occupent la baie Delagoa et s'étendent du côté du sud dans les contrées de Tembé et de Mapoule. Sur ces sauvages, un missionnaire protestant, M. Henri Junod, a écrit un volume très curieux dont je veux essayer de donner une idée. M. Junod, après avoir réuni d'utiles renseignements géographiques, ethnographiques et historiques sur les Ba Ronga, pénètre dans leur civilisation bien primitive, nous dit leur caractère, leurs occupations, leurs goûts. Il nous parle de leurs instruments de musique, de leurs chants ; chants de circonstance, d'amour, de deuil, de guerre et nous offre les airs notés de plusieurs d'entre eux. Il passe ensuite aux contes dans lesquels les animaux figurent fréquemment et où le beau rôle est généralement laissé aux faibles. Le lièvre, le timide lièvre y montre une finesse, une habileté qui le font rivaliser avec le renard de nos vieux poëmes satiriques. Viennent ensuite des contes d'ogres, souvenir peut-être des anthropophages ; des récits que l'auteur qualifie de contes moraux, parce qu'ils offrent une leçon dont leurs narrateurs n'ont souvent pas conscience ; des contes étrangers où l'on peut saisir de pâles reflets de quelques influences exotiques. La race blanche a une

action marquée et de plus en plus puissante sur les Ba Ronga et l'auteur constate que déjà ils préfèrent l'Évangile à leurs contes et à leurs chants nationaux. Lorsqu'ils l'ont entendu pour la première fois, dit M. Junod, ils ont été absolument émerveillés. « C'est une corbeille remplie de bonnes choses : du pain, de la viande, du café, du sucre, du miel ! » déclarait pittoresquement l'un d'eux à quelque blanc qui s'étonnait de le voir devenir un néophyte aussi zélé (p. 324). Le livre de M. Junod, fruit d'un séjour de sept années parmi les Ba Ronga, est, à divers points de vue, très digne d'intérêt. Ajoutons que c'est un joli volume fait aussi pour recevoir un bon accueil des bibliophiles. TH. DE P.

Tapfer ùnd treù, historischer Roman, von JOSEPH SPILLMANN, S.J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, 2 vol. in-18 de 354 et 358 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le R. P. Spillmann, de la Société de Jésus, vient de publier chez Herder un roman historique qui a de hautes ambitions. Il ne vise à rien moins qu'à embrasser toute la période de la Révolution française en deux volumes relativement courts, et à nous présenter ainsi, comme en un raccourci, la série des tableaux si variés que le grand Dumas nous a laissés de cette époque. Le dessein était beau, et l'auteur y a réussi. Le cadre de son roman est fort ingénieux : il imagine un cadet suisse qui vient à Paris, se fait incorporer dans la garde suisse qui sut mourir si noblement lors du sac des Tuileries, le 10 août. De là vient même le titre du roman : *Tapfer ùnd treù* « vaillant et fidèle, » titre qu'explique d'ailleurs une vignette représentant le lion que Thorwaldsen a sculpté dans le rocher de Lucerne avec l'épigraphe *Helvetiorum virtuti ac fidei.* J'ai lu avec grand plaisir, dans le premier volume, la jolie idylle des amours de son jeune héros au Frauenstein ; il y respire une naïveté et une pureté touchantes qui rappelle *Paul et Virginie*, que les deux amoureux lisent en cachette pendant que la vieille tante dodeline et dort dans le grand fauteuil. A cette ouverture champêtre succèdent les grandes scènes de la Révolution, racontées avec feu et stigmatisées en passant d'un trait ferme et sûr. La conclusion du roman nous ramène en Suisse, et la sereine placidité des hautes Alpes, immobiles et pures sous leurs neiges éternelles, forme un contraste magnifique avec l'agitation bruyante des clubs, les scènes sanglantes des rues et des places publiques où l'auteur nous a promenés au cours de son récit.

Le style de ce roman n'a aucune prétention, c'est une langue simple et claire : nos jeunes Français qui sont souvent si embarrassés de trouver des œuvres d'une lecture facile, liront avec grand profit cette œuvre intéressante pour eux à un double point de vue, celui de l'histoire et celui de la langue. L. M.

Correspondance, 1847-1892, de E. Renan et M. Berthelot. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-8 de 543 p. — Prix : 7 fr. 50.

En rapports constants et fréquents à Paris, MM. Ernest Renan et Maurice Berthelot n'avaient lieu d'échanger de correspondance que pendant leurs absences à l'étranger. Aussi leurs lettres offrent-elles de nombreuses lacunes d'une date à une autre. Renan écrivit à son ami, lors de ses voyages à Rome (1849-1850) ; en Syrie (1860-1861) ; en Égypte, en Grèce et à Constantinople (1864-1865) ; pendant la dispersion de la Commune (1871) ; et en Italie (1871). M. Berthelot lors de ses excursions en Italie (1857 et 1872) ; pendant son voyage en Égypte à la suite de l'impératrice Eugénie pour l'inauguration du canal de Suez (1869-1870). C'est M. Berthelot, sur la demande de Mme Ernest Renan, qui a recueilli ces lettres ; on peut regretter qu'il les ait fait précéder d'une préface aussi médiocre, on déplorera plus encore qu'il n'ait même pas pris le soin de les faire suivre de quelques explications biographiques, de quelques notes complémentaires, qui en eussent rendu la lecture plus profitable. De l'esprit des deux écrivains, nous n'avons rien à dire de plus que ce que chacun sait. Leurs confidences de l'intimité les montrent tels que nous les avait fait trop connaître leur vie publique : antireligieux, sceptiques, blasphémateurs et impies. M. Berthelot à tous ces défauts ajoute une pédanterie, une suffisance, une lourdeur qui sont le propre du personnage déplaisant qu'il représente si bien et qui a nom le « cuistre. » M. Renan à ces lacunes trop regrettables joint au contraire un sens artistique qui relève sa correspondance et lui donne parfois une valeur littéraire qu'on ne saurait nier.

La discussion des thèses et des théories des deux correspondants nous entraînerait bien loin et inutilement sans doute. La passion antireligieuse de M. Berthelot éclate tout particulièrement aux pages 429, 448, 469, 480. Son voyage en Égypte, qui aurait pu être intéressant par les conditions dans lesquelles il était accompli, nous a valu une narration aussi insignifiante que possible. Rien à y retenir. C'est d'une platitude déconcertante.

Beaucoup de pages de Renan, au contraire, méritent l'attention. C'est l'Italie qui l'inspire le mieux. Trois lettres des 9 novembre, 4 décembre, 12 décembre 1849, sont très importantes par le sens artistique qui l'anime, le charme de Rome qu'il avoue d'abord, qu'il proclame ensuite en dépit de tous les préjugés qu'il y apporte et de toute la haine qu'il y manifeste contre l'Église. Cette confession à rebours garde un grand intérêt. Je signalerai aussi des vues très curieuses sur l'origine du mouvement italien en Lombardie (p. 130) ; les ruines causées par l'islamisme (p. 267) ; les deux courants qui divisèrent les catholiques français avant le Concile (p. 330). Une audience de Pie IX, en 1850 est trop tournée en farce pour qu'il soit possible de lui accor-

lement végétative et animale sans le couronnement d'une espèce pensante, douée de la raison. Telle a été du reste la terre elle-même, durant d'interminables séries de siècles, à partir des premières émersions d'îles et de continents à l'aurore des temps primaires, jusqu'à l'apparition de l'homme dans le cours de l'âge quaternaire. M. Jules Boiteux termine en démontrant que si, contrairement à toutes vraisemblances, on parvenait à prouver un jour l'habitation de certains astres par des êtres pensants comme nous, ce fait n'aurait absolument rien d'inconciliable avec le dogme chrétien. Il nous eût paru préférable que le savant auteur, au lieu de se renfermer exclusivement sur le terrain d'un adversaire matérialiste, se fût adressé généralement aux rationalistes de toute école. Il y eût gagné plus d'aisance dans ses discussions, plus d'ampleur dans ses démonstrations. Nous aurions préféré également que, dans sa seconde partie, il eût fait la part moins belle au « darwinisme, » aujourd'hui bien démodé, et se fût placé au point de vue plus large de l'évolution transformiste en général. A ces remarques près, nous n'hésiterons pas à recommander ce livre comme excellent et cette troisième édition comme sensiblement supérieure aux précédentes. La valeur littéraire, en un grand nombre de passages, en égale le mérite scientifique. La philosophie, est-il besoin de le dire étant donné le nom de l'auteur, en est essentiellement chrétienne, et ne peut qu'élever l'âme du lecteur aux considérations de l'au-delà et de l'Infini divin.

C. DE KIRWAN.

Les Prisons de Paris, par G. BONNERON. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-8 de 304 p., illustrations de F. Seguin. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient quelques chapitres généraux sur les prisons, les directeurs et les gardiens, la vie des détenus, leurs exercices religieux, leur travail, leur nourriture, leur argot. Sans doute on a raison de nous signaler les immenses progrès réalisés en France depuis un ou deux siècles dans le régime pénitentiaire. Mais est-il sûr que, dans ce domaine, nous soyons à présent, comme l'affirme notre auteur, en avance sur la plupart des pays civilisés ? Je crois au contraire que certaines nations étrangères ont su appliquer mieux que nous des idées généreuses, qui viennent de chez nous. On lira, non sans intérêt ni sans quelque pitié, les précises monographies consacrées au Dépôt de la Préfecture de police, à Mazas, à la Conciergerie, à la Petite-Roquette, à Sainte-Pélagie, à la Santé, à la Grande-Roquette et à Saint-Lazare. Ces maisons ont eu parfois des hôtes héroïques, dont M. G. Bonneron rappelle justement le souvenir. Parmi les tristes pensionnaires de la Conciergerie, on songe à Marie-Antoinette ; parmi ceux de la Roquette, aux otages de la Commune.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

A travers l'Europe, *enquêtes et notes de voyage*, par Henri Joly. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de vii-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces notes de voyage ont été recueillies au cours d'une vaste enquête entreprise pour étudier les moyens de sauver les enfants abandonnés ou déjà coupables. Mais comme elles émanent d'un observateur très clairvoyant, elles sont souvent une occasion de mettre en relief, dans ses traits caractéristiques, la constitution sociale des divers pays à travers lesquels on nous promène. Voici d'abord la Finlande jouissant, sous le gouvernement des Tsars, d'une réelle autonomie et de larges libertés communales. Pour les questions pénitentiaires, elle montre à la fois une très grande fermeté dans la détermination des faits punissables, dans la répression par exemple des offenses à la religion ou aux bonnes mœurs, et un très vif sentiment d'humanité dans l'application des peines : depuis 1828, il n'y a pas eu d'exécution capitale. En Suisse, la bienfaisance privée encouragée par l'administration, a organisé, pour l'enfance compromise, de nombreux refuges, petites fermes-écoles installées en pleine campagne et donnant les meilleurs résultats. L'impression rapportée de Prusse, où dominent les grands établissements officiels, est beaucoup moins bonne. Ici comme en Suisse, le mélange des sexes est pratiqué et défendu par des autorités respectables. L'Angleterre offre des types intéressants d'écoles de réforme et d'écoles industrielles. A travers l'Autriche-Hongrie et à travers l'Espagne, on voit encore les institutions pénitentiaires refléter les caractères essentiels des mœurs et du gouvernement. En France, il y a beaucoup de progrès à réaliser dans ce domaine, et rien n'est plus navrant que les détails donnés par l'auteur sur les effets et la prolongation de la détention préventive, sur le traitement des enfants condamnés par la justice, ou acquittés et envoyés en correction. Il y a beaucoup de conclusions à tirer de ce livre très bien informé, très impartial et qui ne dissimule pas pourtant les tristes réalités. Baron J. Angot des Rotours.

Les Végétaux dans les milieux cosmiques *(adaptation-évolution)*, par J. Costantin, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 292 p., avec 171 figures dans le texte. — Prix : 6 fr.

Dans une introduction très littéraire et d'une belle impartialité, l'auteur part des idées de Gœthe sur le métamorphisme des végétaux — il se plaît même plus loin, faisant honorable figure d'érudit, à remonter à Thalès et à Empédocle, même aux mythologies rudimentaires esquissées sur les vases mycéniens, — pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur les premières manifestations ayant allure scientifique de l'idée évolutionniste dont il est un fervent adepte.

M. Costantin a groupé dans ce volume, avec beaucoup de clarté, et non sans l'agrément d'une langue facile, malgré les néologismes plutôt

der grande créance ; au reste nul intérêt historique. Non plus qu'à la peinture, à la caricature même des moines du Mont Cassin, que Renan loue très fort d'être, prétend-il, des révoltés et des révolutionnaires. Sa mémoire ne grandira pas de ces demi confidences, mais sa renommée littéraire en recevra un appoint sérieux. Pour les détails de l'histoire de son temps qu'on eût été heureux de trouver là, il faut avouer une déception complète. G. DE G.

La Question homérique, par l'abbé GEORGES BERTRIN. Paris, Poussielgue, 1897, in-12 de 334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis que la personnalité d'Homère a été sérieusement contestée, thèses et articles pour la défendre n'ont pas plus fait défaut en France qu'ailleurs ; mais les thèses ont vieilli, s'il faut en croire M. Bertrin : « On dirait de bonnes grand'mères habillées à l'antique ; » et si parmi les articles il en est d'excellents comme de franchement médiocres, les uns et les autres ont le grand tort d'être incomplets. D'où une lacune qu'il importe d'autant plus de combler, que dans certaine critique « la liberté tourne à la licence et la licence à l'anarchie. » Homère d'ailleurs n'est pas la seule victime de ces téméraires : M. Bertrin en nomme d'autres, et dans le nombre Platon qui a eu à se plaindre, lui aussi, d'érudits « livrés sans boussole au souffle changeant des opinions. » Dois-je applaudir ? dois-je protester ? On devine mon embarras. En avocat consciencieux, le distingué professeur de l'Institut catholique justifie ses conclusions d'abord, puis réfute la partie adverse, et après avoir lu son plaidoyer, je puis lui promettre qu'il se trouvera des lecteurs pour déclarer son argumentation inattaquable et sa réfutation non moins triomphante. Mais très certainement aussi il se heurtera à des dissidents qui ne se laisseront pas persuader. Que tel ou tel des raisonnements de Wolf ait perdu graduellement de sa valeur, c'est ce qu'on lui accordera sans trop de peine ; en revanche, depuis cent ans, les progrès de la science historique, en ce qui touche aux questions d'origine et à la composition des épopées primitives, ont amené une révolution dans la façon même de poser et de résoudre de tels problèmes. Les considérations littéraires que M. Bertrin développe avec un réel talent n'entrent plus seules en ligne de compte. Au reste n'est-il pas le premier à abandonner ouvertement la tradition commune sur un point capital, en assignant à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* deux auteurs différents ? Et s'il se refuse à faire sortir la première de ces épopées de la collaboration d'une suite d'aèdes, alléguant qu'une époque aussi reculée n'a pu voir « une floraison aussi prodigieuse de poètes supérieurs, » ne serait-il pas plus étonnant encore qu'au berceau de l'art le génie et l'expérience d'un seul aient pu suffire à une aussi vaste composition ?

Intéressant par lui-même, le plaidoyer de M. Bertrin est suivi de

Variétés littéraires d'un tour fort agréable. Qu'il raconte sur un ton humoristique ses impressions de voyage en Grèce, qu'à l'occasion d'une soutenance de doctorat il démasque certains procédés peu édifiants de l'érudition allemande, ou qu'auprès du lit funèbre de Mgr d'Hulst il se fasse l'écho de la douleur commune, il est visible qu'il n'ignore ni l'art de plaire ni celui de toucher. C. Huit.

Essais d'histoire et de littérature, par Charles Felgères. Paris, Savine ; Charles, 1897, in-12 de 321 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre M. Felgères a réuni des études de dimensions et de valeur diverses, semées par lui dans les journaux quotidiens. Elles ont ceci de commun qu'elles sont très agréablement écrites, avec une dignité simple et naturelle qu'on ne rencontre plus guère parmi les jeunes. Elles diffèrent en revanche grandement par les développements, et, sous ce rapport, ne tiennent pas toujours tout ce qu'elles semblent promettre. Les articles qui portent en tête les noms de Maurice Bouchor, Léon Tolstoï et Paul Bourget, loin de passer en revue l'œuvre entier de ces écrivains, n'en examinent qu'un tout petit côté. Les *Symboles* de M. Bouchor servent surtout de prétexte à une promenade à travers les religions de l'Égypte, l'Assyrie, la Chaldée, l'Inde, la Perse et la Grèce, promenade d'ailleurs intéressante, mais quand nous en avons fini avec le mahométisme nous avons bien perdu de vue M. Bouchor. Je n'ai rien à dire sur les quelques pages où est discuté *l'Esprit chrétien et le patriotisme* de Léon Tolstoï, non plus que sur le compte rendu d'*Une Idylle tragique* de M. Bourget. Au sujet de ce roman à donnée bien vulgaire — l'inévitable adultère dans un milieu d'inutiles et de jouisseurs — notre auteur se pose bien une foule de questions de haute portée philosophique, mais la conclusion ne sort pas des prémisses, et toute cette amusette de subtile analyse n'aboutit, comme le roman, à aucune affirmation positive. *Rome et la Russie au temps de Pierre le Grand* offre plus de nouveauté et d'intérêt : malgré les savants travaux des PP. Gagarine et Pierling, ce point d'histoire est encore peu connu en France. J'avertis seulement M. Felgères que les noms si diversement terminés : Romanoff, Kiew, Tourguéniew, Schaffirof, sont tous clos en russe par un *v* simple, et que le mot *ouczitel*, qui ne peut s'orthographier autrement qu'*outchitel*, ne signifie pas proprement *chef*, mais bien *maître* dans le sens étroit d'*instituteur* (de *outchit*, instruire). Le morceau intitulé : *Le Dernier Roi d'Arménie* est une page d'histoire qui, je le crains bien, ne procurera pas au lecteur des satisfactions en rapport avec le travail qu'elle a pu coûter à son auteur. L'Arménie de ce temps-là et Léon de Lusignan sont passablement loin de nous : ces souvenirs peu héroïques méritaient-ils de nous être remémorés ? Je n'en dirai pas autant de l'étude

— la plus considérable du recueil — consacrée à La Révellière-Lépeaux. La réédition de ses *Mémoires* et la publication simultanée de ceux de Barras, devaient inviter à remettre un peu en lumière le grotesque et important personnage. Comment ce fantoche d'une incapacité méconnue se trouva-t-il occuper les premières fonctions de l'État, à une époque surtout que nous avons pris l'habitude de considérer comme grandiose et solennelle ? Eh bien, il n'était pas plus déplacé qu'un autre dans la lugubre farce : les hommes d'État disparurent avec la Constituante, et le parlementarisme se montra dès le principe ce que nous le voyons encore, le triomphe des médiocrités. LONGCHAMP.

Essai sur Goethe, par ÉDOUARD ROD. Paris, Perrin, 1898, in-16 de 309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, très serré et très vivant, envisage la vie et l'œuvre de Goethe avec une indépendance de jugement peu connue jusqu'à présent, même chez les critiques les plus éminents : « Si ce livre a quelque mérite, dit M. Rod, c'est celui d'être pensé librement et librement écrit, à l'abri des influences du fanatisme et de celles du dénigrement. » L'intention est certainement louable, et Goethe lui-même n'aurait qu'à y gagner. Il y a trop d'admiration autour de ce nom, mieux vaudrait de la lumière. M. Rod, qui a fait autrefois une série de conférences sur l'œuvre de Goethe à la Faculté des lettres de Genève, est revenu de son enthousiasme de commande ; il a relu les œuvres capitales du poète, et il les a relues avec un esprit de critique. Les fanatiques trouveront qu'il y a trop de critique, et ne pardonneront pas à M. Édouard Rod de ne pas se laisser éblouir par des jugements tout faits, et d'avoir révisé le procès, avec les pièces en main. Sans doute, sa sentence ne sera pas définitive, mais elle apprendra aux lecteurs à penser par eux-mêmes, et à juger Goethe avec indépendance.

Ce qui fait le charme de ce livre, c'est que M. Rod met l'homme en face de son œuvre, et nous montre Goethe, non tel qu'il se présente lui-même aux yeux de la postérité, mais tel qu'il pouvait être au moment où il concevait et écrivait ses œuvres principales. M. Rod saisit avidement tout ce qu'il peut trouver de faible, de petit ou d'étroit dans la vie du poète, et l'éclaire à la lumière même des chefs-d'œuvre ; derrière le pompeux décor où le poète s'offre si noblement drapé, le critique prend un malin plaisir à nous montrer les faiblesses de caractère, ou la dureté du cœur. Par là, il nous révèle les transformations que Goethe faisait subir aux événements intimes de sa vie avant de les immortaliser par la poésie. C'est, derrière la *Poésie*, la *Vérité* que le critique sagace est allé chercher. Cette sincérité dans la critique n'affaiblit pas le mérite des chefs-d'œuvre de Goethe, mais elle nous apprend à voir l'homme dans son œuvre, à le sentir plus proche de nous, au

risque de lui faire perdre quelque chose de sa belle attitude olympienne. L. Mensch.

Henri Heine poète, par Jules Legras. Paris, Calmann Lévy, s. d., in-12 de 438 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jules Legras vient de publier dans un format plus commode, la thèse qu'il a présentée en Sorbonne l'hiver dernier. Ce livre est une étude assez longue et fort consciencieuse des poésies de Heine. Il est intéressant parce qu'il donne la clef d'un grand nombre de poésies qui demeureraient un mystère pour les profanes, faute de connaître les circonstances qui les ont fait naître. On y trouvera aussi une étude remarquable des procédés de composition qu'affectionne le poète, et des effets qu'il sait tirer de l'emploi des différents mètres. Ceux qui ne connaissent pas Heine pourront beaucoup apprendre dans ce livre, et ceux qui le connaissent y pourront encore glaner quelque chose. On saura surtout gré à M. Legras des quelques lettres et fragments jusqu'à présent inédits qu'il a publiés à la fin de son ouvrage, et qui, mieux que tous les commentaires du monde, nous font saisir au vif le soin minutieux avec lequel Heine polissait et repolissait ses ouvrages, la façon si personnelle avec laquelle il s'exprime dans notre langue, et la capricieuse originalité de son caractère. Plus d'un lecteur cependant exprimera un regret. De cette analyse si précise et si exacte ne se dégage pas une image vivante du poète : nous n'avons là que ce qu'Horace appelle

« disjecti membra poetae. »

On serait en droit de demander plus de largeur, plus d'étendue, une critique mêlée à la biographie où l'homme éclaterait sous le masque du poète, comme l'a fait si admirablement l'anglais Lewes pour la vie et l'œuvre de Goethe, comme M. Legras s'est essayé et a réussi à le faire lui-même dans sa conclusion. Il y a là en effet une vingtaine de pages d'une critique élevée et sûre, qui n'ont pu être écrites que par un homme intimement familiarisé avec l'esprit de Heine, ce Musset allemand, que Georges Sand appelait son cousin. L. M.

Le Théâtre espagnol. San Gil de Portugal, de Moreto, par Alfred Gassier. Paris, Ollendorff, 1898, in-8 de 513 p. — Prix : 7 fr. 50.

On se demande, après l'avoir lu, à qui s'adresse ce volume plus compact que substantiel. Est-ce au gros du public ? Mais que retiendront de cette aride nomenclature des lecteurs peu familiarisés avec les lettres espagnoles ? Est-ce aux hispanisants ? Je crains fort, en ce cas, qu'elle ne leur apprenne rien et que tant d'erreurs les mettent aussitôt en défiance. En voici quelques unes, prises çà et là. « Ce poète, dit M. Gassier en parlant de Lúcas Fernandez, doit être perdu ; il m'a été im-

possible d'en retrouver la moindre trace » (p. 22). L'Académie espagnole a publié en 1867 une édition, non épuisée, de cet écrivain. — « Les pièces de Simon Abril ont disparu » (p. 41). Il en existe au moins quatre éditions antérieures au XIXe siècle. — « Le portrait de Tirso de Molina a disparu un beau jour, sans qu'on ait jamais pu savoir où il était allé » (p. 115). On peut en voir la reproduction dans le tome XII de la *Coleccion de libros españoles raros ó curiosos* (1878) et dans la curieuse étude de M. Cotarelo sur *Tirso de Molina* (1893). — De la pièce intitulée *El Pleito que tuvo el diablo con el cura de Madrilejos* « il subsiste quelques fragments » (p. 93). La pièce complète est une des douze comprises dans la *Flor de las mejores comedias*... Madrid, 1652. — M. Gassier n'est pas mieux renseigné lorsqu'il annonce comme « une comédie burlesque en 5 actes » (p. 16) *les Noces de Doña Endrina et de D. Melon*, épisode d'un « poème, » comme chacun sait. — Ce n'est pas Philippe II, mais son fils, le prince Don Carlos, qui est le héros de l'anecdote rapportée (p. 32) à propos du comédien Cisneros (Cabrera de Córdova, *Hist. de Felipe II*, l. VII, c. XXII). — Mira de Amescua n'est pas né à Cadix (p. 91), mais à Guadix, ville de la province de Grenade. — Passons maintenant aux titres de comédies, traduits en si grand nombre par l'auteur. *Marta la piadosa* ne signifie pas *Marthe la pieuse*, mais *Marthe la charitable, la compatissante*. Tirso emprunta ce titre à une vieille locution proverbiale : *Marta la piadosa que mascaba la miel á los enfermos* ; Marthe la charitable qui mâchait le miel aux malades. — *El Esclavo en grillos de oro* veut dire *l'Esclave aux fers (dans des fers) d'or* et nullement *l'Esclave sous des grilles d'or*. Les « grillos » étaient une sorte de ceps que l'on adaptait aux pieds des prisonniers. — Enfin, ce n'est point du Bouddha indien, mais de la ville de Buda, sur le Danube, qu'il est question dans *la Restauracion de Buda*. Etc., etc. Comme on en jugera par ces exemples, que je pourrais multiplier, il serait imprudent d'accepter sans contrôle les assertions de M. Gassier.

A un point de vue plus général, le livre, quoique portant le millésime de 1898, semble dater de trente ans. M. Gassier ne nous fait part de ses appréciations personnelles qu'avec une extrême réserve, mais les autorités qu'il invoque sont bien vieillottes aujourd'hui. Il cite volontiers Linguet et La Beaumelle, qui furent de très pauvres traducteurs. En revanche, il passe sous senilce les travaux les plus remarquables de la critique contemporaine, tant espagnole que française. Pas un mot de l'édition monumentale de Lope de Vega, dont l'Académie espagnole vient de publier le septième volume in-folio. Pas un mot de l'admirable *Vie d'Alarcon* par Luis Fernandez-Guerra (1871) ; des études si consciencieuses de MM. Manuel Cañete, Menéndez y Pelayo, Cotarelo, Ramón Menéndez Pidal, etc. En France, M. le comte de Puymaigre a

consacré aux vieux auteurs castillans des ouvrages d'une rare érudition. Les travaux de M. Morel-Fatio sont connus et tenus en très haute estime dans le monde entier. La *Vie de Quevedo* et l'édition critique des *Mocedades del Cid*, de M. Ernest Mérimée, méritent mieux que des éloges. Chaque numéro de la *Revue hispanique* et la *Revista critica* abondent en documents de choix. M. Gassier peut-il ignorer tout cela ? Peut-il croire, vraiment, que Monsieur Sarcey est le chef de file qui nous dirige vers les études espagnoles !

Tout ce qu'on peut dire de la traduction de *San Gil*, c'est qu'elle flotte autour du texte comme une vague draperie laisse deviner une statue, sans en préciser les contours. Pourquoi, d'ailleurs, n'avoir pas rétabli dans le volume les passages retranchés à la représentation ? Les Espagnols nous reprochent souvent de parler à la légère de leur pays et de leur littérature. Il est à craindre que ce nouveau livre ne démente pas leur opinion.

LÉO ROUANET.

HISTOIRE

Gens de mer. Sur la côte, par CHARLES LE GOFFIC. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume de M. Le Goffic est formé de plusieurs morceaux qui, pour la plupart, ont déjà paru dans des revues. Ils sont tous intéressants, mais à des points de vue différents. *Trois Vigiles des morts* et *Une Visite à l'île de Sein* sont les plus curieux comme études des mœurs bretonnes. D'une manière générale, l'auteur s'est particulièrement attaché à faire ressortir les bons et les mauvais côtés des populations maritimes au milieu desquelles il a vécu. On ne peut nier qu'il les connaît à fond, mais il a certainement de meilleurs yeux pour découvrir leurs défauts que leurs qualités. Plusieurs de ses monographies sont réellement poussées trop au noir, notamment en ce qui concerne le pillage des épaves qui n'est plus aussi en honneur qu'il le prétend sur les côtes de Bretagne. Il aurait dû, en tous cas, opposer aux traits de féroce rapacité qu'il rapporte avec complaisance, la contre-partie consolante, à savoir les actes d'héroïque dévouement qui ne sont pas plus rares parmi ces natures un peu sauvages encore, mais naturellement généreuses et foncièrement croyantes. Cet esprit de foi qui rachète en somme bien des écarts de conduite, M. Le Goffic l'a constaté, mais il n'en fait pas grand cas ; il n'en voit le plus souvent que les petits côtés parfois un peu puérils et il en méconnaît la grandeur. Cela le rend plus sévère qu'il ne convient pour les défauts de la race bretonne, et cependant il s'intéresse aux gens de mer ; les voyant si misérables, si peu rétribués pour la vie horriblement dure qu'ils mènent le plus souvent, si exploités par les vampires de toutes sortes qui s'acharnent après eux pour les dépouiller

de leur maigre gain, il recherche avec une louable ardeur les remèdes qu'il conviendrait d'appliquer à ces plaies saignantes. La plupart de ceux qu'il propose sont recommandables et ont été maintes fois indiqués ; mais qui s'intéresse à ces malheureux parmi ceux qui auraient le pouvoir d'agir? « L'Œuvre de Mer, » récemment fondée sous le patronage d'amiraux et de dames dévouées obtient fort justement son approbation. Mais il ne se contente pas de cette action charitable pour le soulagement et la protection des pêcheurs d'Islande et de Terre-Neuve. Il voudrait encore, pour éviter les abordages dont sont victimes trop de pêcheurs du Grand Banc, qu'une loi internationale vînt interdire aux paquebots à grande vitesse de passer dans les parages fréquentés par les flottilles de pêche. Il nous semble qu'il y a là exagération et utopie. COMTE DE BIZEMONT.

Les Tchèques et la Bohême contemporaine, par J. BOURLIER. Paris, Alcan, 1897, in-12 de x-263 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne sommes plus au temps où les traités de géographie spécifiaient la Bohême par ces mots : « Grand pays d'Allemagne, » et cela sous prétexte que le souverain de ce pays participait à l'élection d'un « Roi des Romains. » M. Bourlier se propose, et il y réussit, de fomenter entre la vraie Bohême et la France « une alliance de cœur, » que justifie la sympathie à nous exprimée hautement par les Tchèques dans des moments plus que difficiles. Après une excursion dans le domaine du passé, il raconte, avec beaucoup de détail et d'animation, l'histoire contemporaine des Tchèques sur le terrain politique, intellectuel et économique. Je présenterai quelques observations à l'auteur.

M. Bourlier parle de la Silésie comme d'une province tchèque sans restriction. La population n'y est pas homogène. Sans parler des Allemands, qui sont des intrus, la Silésie autrichienne compte à peu près autant de Polonais que de Tchèques : les deux nationalités y sont en conflit pour les écoles. Par contre, les Slovaques, incorporés dans la Hongrie, sont véritablement des Tchèques de race et de langue, nonobstant quelques nuances dialectales, qu'on a eu la malencontreuse idée de faire ressortir en ces derniers temps, comme s'il n'y avait pas assez pour les entraver, de l'oppression magiare et de leur division en calvinistes et catholiques !

Parlant des Slaves qui, au nombre de plus de deux millions, habitent la Galicie orientale et deux diocèses dans le nord de la Hongrie, M. Bourlier les appelle Russes. Voilà qui laissera une confusion en l'esprit des personnes qui ne sont pas versées dans ces questions. Le mot « russe, » tout seul, implique l'idée d'un ressortissant orthodoxe du Tsar. Or, tous ces Slaves sont des catholiques autrichiens et, lorsque vous les interpellez, ils déclarent qu'ils ne sont

pas plus « Moskals » que « Lékites. » Pourquoi ne pas leur donner le nom généralement accepté de « Petits-Russiens » ou plutôt de « Ruthènes ? » On serait compris de tout lecteur, quelles que soient ses idées — s'il en a — sur le grand contesté qui dure depuis Catherine II.

Pourquoi faut-il que ce qu'on appelle la politique, plus ou moins sociale, se glisse partout et prenne le haut du pavé ? Le livre de M. Bourlier est un plaidoyer en faveur de la démocratie. La cause de la Bohême est trop intéressante par elle-même pour qu'on doive détourner l'intérêt sur un autre ordre d'idées et risquer même d'atténuer la sympathie des esprits prévenus ou tout d'une pièce. Démocratie et nationalité ne sont pas des concepts identiques, ni dans l'histoire, ni dans le présent : Tarquin, voulant assurer sa domination sur une ville conquise, faisait couper les plus hautes têtes, assuré de pouvoir contenir alors le *démos*. Le même procédé a été suivi par les vainqueurs de la Montagne Blanche : ils se sont empressés de décapiter les seigneurs pour décapiter la Bohême (page 82). Aucune personne informée ne s'avisera de contester que les Jeunes Tchèques aient beaucoup contribué à amener l'amélioration qui nous réjouit tous ; mais les Jeunes n'ont pas tout fait ni aujourd'hui ni antérieurement. La meilleure combinaison qui ait été mise en avant, est celle de 1871, à laquelle on doit toujours aspirer pour tout l'Empire. Or l'idée démocratique ne fut pour rien ni dans la conception ni dans l'insuccès. Le projet fut écarté à la suite d'une haute pression qu'exerça Bismarck par un prince de Saxe (je ne crois pas que ce fut le Roi), expédié exprès à Vienne, mais cette opposition, non plus que celle de la Hongrie ne furent les seules, ni peut-être les principales causes de l'échec du comte Hohenwart ; car on devait les avoir prévues et en avoir pris son parti avant de lancer le projet. Il surgit deux autres obstacles imprévus, et d'abord les inquiétudes du parti militaire très puissant à la cour. Le second obstacle vint des petites provinces dont les revenus ne suffisent pas à leurs dépenses et qui craignirent qu'avec le fédéralisme, leurs seules ressources y fussent insuffisantes. A Zara, à Tséliovetz, à Lubliama, je pus alors constater l'intensité de cette résistance. On chercha à les rassurer ; mais il était trop tard.

La publication de M. Bourlier sera très utilement consultée par les publicistes, les commerçants, les industriels, voire même par des diplomates. A. D'AVRIL.

Essais sur la conception matérialiste de l'histoire, par ANTONIO LABRIOLA. Paris, V. Giard et Brière, 1897, in-18, de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le troisième d'une *Bibliothèque socialiste internationale* qui comprenait déjà un ouvrage de Gabriel Deville et un autre de Karl

Marx. Il est précédé par une préface, dans laquelle M. G. Sorel défend les conceptions marxistes contre l'idéalisme français. M. Labriola consacre la première partie de son travail au « Manifeste du parti communiste » daté de février 1848, et reproduit intégralement en appendice. C'est, assure le hardi professeur à l'Université de Rome, le point de départ d'une ère nouvelle. Marx et Engels ont, par ce document, donné conscience aux prolétaires de cette lutte internationale des classes qui transformera le monde. Ils ont montré surtout qu'elle est la résultante nécessaire du mouvement économique. Or ce sont les conditions économiques qui font l'histoire. Voilà ce que l'on entend par « matérialisme historique ; » et l'auteur explique cette conception dans un second essai. Il montre que l'évolution humaine est déterminée par les moyens d'existence dont dispose chaque époque pour satisfaire aux besoins. Il y a dans ce principe une large part de vérité. Mais on y joint cette autre thèse, beaucoup moins évidente, que le communisme est le terme fatal de nos progrès techniques, que l'état nouveau de l'industrie conduit à la socialisation démocratique des instruments de production. Voilà les idées maîtresses que développe ce livre, avec des aperçus parfois justes et intéressants, mais aussi avec des prétentions scientifiques et des affirmations tranchantes qui ne sont pas du tout des preuves.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Egipto y Asiria resuscitados, por Don RAMIREZ FERNANDEZ VALBUENA. Segunda parte. Toledo, Raphaël Menor, 1898, gr. in-8 de XII-612 p., avec 32 grav. — Prix : 6 fr.

Nos lecteurs connaissent déjà l'important ouvrage par lequel M. le chanoine pénitencier de Tolède essaie de renouveler l'exégèse un peu vieillie de l'Espagne pour la mettre au courant de l'érudition et de la science contemporaines (t. LXXI, p. 151 et 152). L'Espagne avait été au XVIe siècle comme la terre classique de l'exégèse et de la théologie, et peut encore le redevenir, mais à condition qu'elle prenne sa part des découvertes modernes, qu'elle se les assimile pour en faire son profit. C'est ce qu'a parfaitement compris M. l'abbé Valbuena, c'est pour cela qu'il s'applique avec tant de zèle à vulgariser dans son pays les conquêtes de l'égyptologie et de l'assyriologie. Son premier volume n'a pas reçu partout, par malheur, l'accueil empressé dont il paraissait digne à nos yeux. Mais l'auteur a eu le bon esprit de ne pas se décourager pour cela. Il a, bien au contraire, poursuivi sa tâche avec une nouvelle ardeur, et voici qu'il nous donne son second volume, en annonçant pour un avenir prochain l'apparition d'un troisième, qui sera le dernier, d'après le plan qu'il s'est tracé.

Le second volume embrasse l'histoire du peuple juif depuis la mort du patriarche Joseph (1665) jusqu'à celle du prophète

Samuel (1077 avant Notre-Seigneur). Mais les éclaircissements de M. Valbuena ne s'étendent qu'aux points controversés, ou demeurés inconnus avant notre siècle. La situation géographique de la terre de Gessen (*Egipto y Asiria*, t. II. p. 16-35) attire en premier lieu son attention : il la fixe au nord-est dans le Delta du Nil, et s'en sert plus tard pour établir, contre le P. Sicard, Ebers et d'autres égyptologues, que les Hébreux, au moment de leur sortie,ne se trouvaient ni à Memphis ni à Tanis,mais aux environs de Ramsès,sur la route du Caire à Suez (Ibid., p. 157-169). Le passage de la mer Rouge retient plus longtemps encore notre auteur, qui n'a pas de peine à prouver,contre les rationalistes,qu'il y a là un miracle de premier ordre (Ibid., p. 157-233, mais principalement les pages 218 et suiv.). La manne et d'autres prodiges analogues lui donnent semblablement occasion de prendre à parti les rationalistes anglais, allemands, français ou même espagnols, et d'établir contre eux, qu'on ne peut expliquer naturellement de pareils faits sans mentir à l'histoire (Ibid., p. 266 et suivantes. Castelar, Echegaray et d'autres auteurs espagnols sont combattus,p. 207 note 2, et ailleurs *passim.)*.M. Valbuena n'oublie pas non plus de prouver que la religion mosaïque n'a rien de commun dans son essence avec les dogmes et les pratiques religieuses qui avaient cours en Égypte à l'époque des Pharaons (Ibid., p. 322-350). Mais l'espace me manque pour analyser plus longuement son important volume. L'érudition de l'auteur est aussi variée qu'étendue : elle n'embrasse pas seulement les auteurs français et espagnols ; les égyptologues et assyriologues allemands et anglais ont été semblablement utilisés dans une large mesure. L'illustration ne fait pas non plus défaut à ce beau volume.Trente-deux gravures en ornent les pages, et lui donnent un nouveau prix.Quelques-unes auraient gagné à être coloriées : mais l'inconvénient ne mérite pas qu'on en tienne compte. Somme toute, M. l'abbé Valbuena a bien mérité de l'Espagne par sa savante publication. Il met entre les mains de tous ceux qui s'occupent de l'étude de l'Écriture sainte un puissant instrument de travail. A eux maintenant de s'en servir et de marcher sur ses traces. Le renouvellement de l'exégèse espagnole en sera le fruit. FRANÇOIS PLAINE.

Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, par J.-P. WALTZING. Louvain, Ch. Peeters, 1895-1897, 2 vol. in-8 de 528 et 553 p. — Prix : 20 fr.

M. Waltzing a entrepris de retracer l'histoire des corporations professionnelles depuis les origines de Rome jusqu'à la chute de l'empire d'Occident. Le sujet était difficile, parce qu'il fallait tirer à peu près tous les éléments des inscriptions et des textes juridiques, qui ne four-

nissent que des détails isolés et fragmentaires : il s'agissait de coordonner ces détails épars pour en former un tableau d'ensemble.

M. Waltzing a divisé son étude en trois parties. Il commence par exposer, dans la première, la législation romaine sur le droit d'association. Il montre que sous la République les corporations se formaient librement, et que ce fut Auguste qui le premier mit des entraves à l'exercice de ce droit, en exigeant que toute corporation nouvelle eût reçu l'autorisation du Prince ou du Sénat. Cette mesure, causée par l'esprit turbulent qui animait les collèges romains depuis l'époque de Clodius, fut toujours maintenue et elle figure encore dans le Digeste, bien qu'à partir du IIIe siècle, le grand souci des empereurs soit plutôt de maintenir les corporations devenues nécessaires à l'État. Quant à leur but et leur organisation, les corporations professionnelles de l'ancienne Rome ont complètement changé de caractère durant les longs siècles où nous pouvons suivre leur histoire. Sous la République et pendant les deux premiers siècles de l'Empire, elles apparaissent avant tout comme des institutions privées. — Le but multiple que les confrères se proposaient et l'organisation de ces petites cités, modelées sur la grande, sont étudiés avec force détails dans la seconde partie. M. Waltzing conclut en ces termes : « En résumé, la religion (car chaque collège rendait un culte à une divinité choisie par elle), le soin des funérailles, le désir de devenir plus forts pour défendre leurs intérêts, pour s'élever au-dessus du commun de la plèbe, le désir de se rencontrer en de fréquentes réunions accompagnées de banquets fraternels et de rendre plus douce leur pénible existence, telles étaient les sources diverses de cet impérieux besoin d'association qui travaillait la classe populaire.

Au IVe et au Ve siècle, les textes juridiques nous présentent les collèges sous un aspect tout différent : à Rome et dans toutes les villes, nous trouvons des collèges dépendant des diverses branches de l'administration centrale ou municipale : les membres de ces collèges sont attachés personnellement à leur corporation avec leurs biens et leur famille : leurs enfants, leurs héritiers, doivent y entrer, et l'État, qui a besoin de tous ces « corps nécessaires » pour approvisionner Rome et Constantinople et pour pourvoir à une grande partie des services publics, est obligé de tenir la main à ce qu'ils ne périssent pas. En effet, accablés par les charges que de nombreux privilèges ne suffisent pas à compenser, les « corporati » et les « collegiati », comme on disait, emploient tous les subterfuges pour se soustraire à leurs obligations. Nous assistons à une sorte d'organisation du travail par l'État, au travail imposé par la force et héréditaire dans certaines familles. Il ne manque à cette organisation que d'être universelle pour qu'elle se rapproche du collectivisme. — Une question se posait : quel lien y a-t-il entre les collèges libres et privés des deux premiers siècles et les collèges obli-

vénielle : il faut suivre d'assez près le mouvement de la critique moderne pour s'apercevoir que la presque unanimité des savants est revenue aujourd'hui à l'opinion traditionnelle, qui plaçait sous Domitien la composition de ce livre mystérieux. Mais il n'est pas permis de dire (p. 25) que saint Irénée écrivit contre les Manichéens : déjà ! Nous signalerons aussi la note naïve de la page 67 : « On a découvert il y a peu d'années un manuscrit : *Tatian's Diatessarion (sic).* » Sur l'histoire de l'Église à l'époque des persécutions, M. Chevrier paraît n'avoir aussi que des notions vagues. Il parle « du mont Testacé, lieu du martyre de saint Paul » (p. 20). Il place en 104 la correspondance de Pline et de Trajan au sujet des chrétiens (p. 110), malgré les travaux de Mommsen, et en 166 le martyre de saint Polycarpe (p. 112), malgré ceux de Waddington et de Lightfoot. Il nous apprend que saint « Potin » mourut à Lyon assis sur une chaise rougie au feu (p. 113) et que la lettre célèbre des Églises de Lyon et de Vienne à celles d'Asie et de Phrygie raconte le martyre non seulement de « Potin » et de ses compagnons, mais encore de Marcel à Chalon et de Bénigne à Dijon (p. 113). J'admets que c'est une faute d'impression qui lui fait donner à Pionius de Smyrne le nom inconnu de Fione (p. 115). L'histoire du christianisme après la paix de l'Église n'est guère mieux traitée. M. Chevrier place « après le baptême de Constantin » la donation du palais de Latran à saint Silvestre (p. 148). Il fait vivre saint Damase au cinquième siècle (p. 19). Il parle des « exemples de tolérance » donnés par Julien (p. 128). Il nous dit que l'édit par lequel cet empereur retira aux professeurs chrétiens le droit d'enseigner fut lancé par représailles « contre les chrétiens qui avaient fermé les écoles païennes partout où ils l'avaient pu » (p. 126). Je le mets au défi de citer, avant le règne de Julien, le cas d'une seule école païenne fermée par l'ordre d'un prince ou d'un magistrat chrétien. Au reste, l'histoire profane n'est pas beaucoup plus familière à M. Chevrier. Je veux bien que « la pyramide de Celsius » (p. 20) soit encore une faute d'impression. Mais je cherche à comprendre comment « les récits de Suétone (sur la corruption des mœurs romaines) sont confirmés par les médailles du temps » (p. 101). Ailleurs, l'auteur nous apprend que « chez les anciens Romains, tout homme devait être soldat jusqu'à soixante ans » (p. 131), ce qui laissait peu de temps pour les carrières civiles, et montre les chrétiens désobéissant à cette loi.... imaginaire. Ailleurs encore, il est question « du prêtre païen Libanius » (p. 128) ; prêtre, je suppose, est mis pour rhéteur. Je ne parle ici que de ce qui a trait à l'histoire ; mais il y aurait, si l'on voulait être complet, à citer encore bien des opinions bizarres, particulières à l'auteur : par exemple celle-ci, qui fera dresser l'oreille aux météorologistes : « Les variations atmosphériques dépendent plus qu'on ne

croit de l'état moral des populations » (p. 81). Il semble cruel d'insister sur les défauts de ce livre, car l'auteur est d'une évidente bonne foi, et souvent dans ses pages résonne l'accent chrétien. Mais c'est le devoir de la critique. Quand on prétend écrire sur un sujet tel que l'histoire du christianisme, on est obligé, en conscience, d'être savant. « Si je fais quelque cas de la science, dit Leibniz, c'est parce qu'elle me donne le droit d'être écouté quand je parle de religion. » M. Chevrier a beaucoup à apprendre encore, avant d'avoir acquis ce droit.

PAUL ALLARD.

Les Origines des troisièmes chrétiens, par HIPPOLYTE RODRIGUES. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-8 de 174 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je n'avais jamais rien lu de M. Hippolyte Rodrigues. Je savais seulement qu'il avait publié, en 1867, un livre intitulé *les Trois Filles de la Bible*, c'est-à-dire les religions juive, chrétienne et musulmane. J'apprends, en parcourant la copieuse bibliographie imprimée au dos de son nouveau livre, qu'il a mêlé, avec une agréable désinvolture, le sacré et le profane, écrivant sur *les Origines du Sermon de la Montagne*, sur *les Origines du péché originel*, publiant un *Saint Pierre*, un *Saint Paul*, et, à côté de ces graves ouvrages, plusieurs opéras dont il a composé, à l'imitation de Wagner, les paroles et la musique, plus des *Contes parisiens*, *Suzon ou les Écoles des femmes*, *le Flirtage*, *le Faune*, enfin une *Chaste Suzanne*, dont je ne distingue pas très bien si c'est une étude biblique ou une opérette.

Son dernier livre, *les Origines des troisièmes chrétiens*, prétend, lui, être un livre d'histoire religieuse. La thèse est celle-ci : Il y eut d'abord les premiers chrétiens, non encore détachés des observances juives ; puis les deutéro-chrétiens, personnifiés par les Donatistes ; enfin les troisièmes chrétiens, qui commencent avec Constantin et se continuent par les catholiques d'aujourd'hui. On entrevoit aussi les quatrièmes chrétiens, qui se réclament de Luther ; mais l'auteur les réserve pour un futur ouvrage.

Le livre commence par une première partie : *De l'Empereur Galerius à l'empereur Théodose*. Le chapitre sur la persécution de Dioclétien et de Galère paraîtra peut-être insuffisamment documenté, car voici textuellement les références indiquées par l'auteur : « Voir Eusèbe, livre XI, chap. I. ; — Fleury, II, 426 ; — Cesaroni ; — Biographies de Feller et de Michaud. » On se rappellera que l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe n'a que neuf livres, et qu'aucun de ces livres n'a cinquante chapitres ! Notons que l'étude de « la Persécution de Galerius » s'ouvre par cette épigraphe : « On ne doit affirmer que ce qui est prouvé par la science. Proverbe égyptien. » Ce que nous venons de dire permet de juger de la méthode historique qui préside aux chapitres suivants.

La seconde partie du livre résume les attaques dirigées par Celse contre la religion chrétienne : M. Rodrigues les emprunte à M. Aubé, *la Polémique païenne au second siècle*. La troisième partie est intitulée : *La Paganisation*, et montre comment les conciles ont « paganisé » le christianisme. Source unique : le *Dictionnaire des conciles*, de Migne. La quatrième partie s'appelle : *Les Chrétiens de Constantin*, ce qui veut dire les catholiques. Suivent seize chapitres ramassant toutes les objections vulgaires contre le culte des saints, des reliques, des images, la confession, la présence réelle, le purgatoire, le célibat des prêtres, l'Inquisition, l'Immaculée Conception, le Sacré-Cœur, l'infaillibilité du Pape. Rien de nouveau : pas une discussion sérieuse, aucune connaissance de l'antiquité. On sent un auteur étranger à toutes les méthodes de l'érudition moderne, ou, pour mieux dire, à toute science. Quand par hasard il cite, c'est à faux. Au chapitre *Purgatoire*, l'auteur range saint Augustin parmi les adversaires de ce dogme. J'ai ouvert la *Cité de Dieu*, XXI, 16, et j'ai vu tout le contraire. Malheureusement il est difficile de faire souvent des vérifications de cette sorte, M. Rodrigues ayant l'habitude d'invoquer le témoignage des Pères de l'Église sans renvoyer à leurs ouvrages.

Parmi les écrivains juifs, il y a des « intellectuels, » comme on dit aujourd'hui, qui se sont fait une place dans le monde de l'érudition : ceux-là doivent bien souffrir, quand ils voient paraître un gros livre de M. Rodrigues.

PAUL ALLARD.

La Cour de Rome et l'Esprit de réforme avant Luther, par FÉLIX ROCQUAIN. T. III. *Le Grand Schisme, les approches de la Réforme*. Paris, Fontemoing, 1897, in-8, de 456 p. — Prix : 12 fr.

M. Rocquain est demeuré fidèle à son système dont nous avons fait ici l'éloge accompagné des nécessaires réserves. Il est bien difficile d'écrire l'histoire avec plus d'intérêt que ne le fait l'auteur. La documentation toujours précise ne s'affiche pas avec une allure pédante, mais on la sent constante à chaque ligne de l'ouvrage. Pourquoi faut-il que l'historien s'attache à en tirer ce qui est le plus défavorable pour la mémoire des Pontifes romains ? Sans doute, beaucoup de ses critiques sont fondées, les caractères qu'il a à nous présenter sont trop souvent peu sympathiques, mais on éprouve une véritable gêne à le voir toujours interpréter avec une sévérité outrée les actions parfois discutables, mais non toujours blâmables que la politique des Papes les a amenés à accomplir. Avec ce système, il n'est pas un gouvernement qu'il ne soit possible de critiquer amèrement et de rendre par le fait positivement odieux. Si l'auteur avait appliqué les mêmes principes à l'égard des réformateurs hostiles à la Papauté, qui bénéficient de toutes ses sympathies, il en aurait fait des figures également repoussantes. Il

Marx. Il est précédé par une préface, dans laquelle M. G. Sorel défend les conceptions marxistes contre l'idéalisme français. M. Labriola consacre la première partie de son travail au « Manifeste du parti communiste » daté de février 1848, et reproduit intégralement en appendice. C'est, assure le hardi professeur à l'Université de Rome, le point de départ d'une ère nouvelle. Marx et Engels ont, par ce document, donné conscience aux prolétaires de cette lutte internationale des classes qui transformera le monde. Ils ont montré surtout qu'elle est la résultante nécessaire du mouvement économique. Or ce sont les conditions économiques qui font l'histoire. Voilà ce que l'on entend par « matérialisme historique ; » et l'auteur explique cette conception dans un second essai. Il montre que l'évolution humaine est déterminée par les moyens d'existence dont dispose chaque époque pour satisfaire aux besoins. Il y a dans ce principe une large part de vérité. Mais on y joint cette autre thèse, beaucoup moins évidente, que le communisme est le terme fatal de nos progrès techniques, que l'état nouveau de l'industrie conduit à la socialisation démocratique des instruments de production. Voilà les idées maîtresses que développe ce livre, avec des aperçus parfois justes et intéressants, mais aussi avec des prétentions scientifiques et des affirmations tranchantes qui ne sont pas du tout des preuves.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Egipto y Asiria resuscitados, por Don RAMIREZ FERNANDEZ VALBUENA. Segunda parte. Toledo, Raphaël Menor, 1898, gr. in-8 de XII-612 p., avec 32 grav. — Prix : 6 fr.

Nos lecteurs connaissent déjà l'important ouvrage par lequel M. le chanoine pénitencier de Tolède essaie de renouveler l'exégèse un peu vieillie de l'Espagne pour la mettre au courant de l'érudition et de la science contemporaines (t. LXXI, p. 151 et 152). L'Espagne avait été au XVIe siècle comme la terre classique de l'exégèse et de la théologie, et peut encore le redevenir, mais à condition qu'elle prenne sa part des découvertes modernes, qu'elle se les assimile pour en faire son profit. C'est ce qu'a parfaitement compris M. l'abbé Valbuena, c'est pour cela qu'il s'applique avec tant de zèle à vulgariser dans son pays les conquêtes de l'égyptologie et de l'assyriologie. Son premier volume n'a pas reçu partout, par malheur, l'accueil empressé dont il paraissait digne à nos yeux. Mais l'auteur a eu le bon esprit de ne pas se décourager pour cela. Il a, bien au contraire, poursuivi sa tâche avec une nouvelle ardeur, et voici qu'il nous donne son second volume, en annonçant pour un avenir prochain l'apparition d'un troisième, qui sera le dernier, d'après le plan qu'il s'est tracé.

Le second volume embrasse l'histoire du peuple juif depuis la mort du patriarche Joseph (1665) jusqu'à celle du prophète

Samuel (1077 avant Notre-Seigneur). Mais les éclaircissements de M. Valbuena ne s'étendent qu'aux points controversés, ou demeurés inconnus avant notre siècle. La situation géographique de la terre de Gessen (*Egipto y Asiria*, t. II. p. 16-35) attire en premier lieu son attention : il la fixe au nord-est dans le Delta du Nil, et s'en sert plus tard pour établir, contre le P. Sicard, Ebers et d'autres égyptologues, que les Hébreux, au moment de leur sortie,ne se trouvaient ni à Memphis ni à Tanis,mais aux environs de Ramsès,sur la route du Caire à Suez (Ibid., p. 157-169). Le passage de la mer Rouge retient plus longtemps encore notre auteur, qui n'a pas de peine à prouver,contre les rationalistes,qu'il y a là un miracle de premier ordre (Ibid., p. 157-233, mais principalement les pages 218 et suiv.). La manne et d'autres prodiges analogues lui donnent semblablement occasion de prendre à parti les rationalistes anglais, allemands, français ou même espagnols, et d'établir contre eux, qu'on ne peut expliquer naturellement de pareils faits sans mentir à l'histoire (Ibid., p. 266 et suivantes. Castelar, Echegaray et d'autres auteurs espagnols sont combattus,p. 207 note 2, et ailleurs *passim.)*.M. Valbuena n'oublie pas non plus de prouver que la religion mosaïque n'a rien de commun dans son essence avec les dogmes et les pratiques religieuses qui avaient cours en Égypte à l'époque des Pharaons (Ibid., p. 322-350). Mais l'espace me manque pour analyser plus longuement son important volume. L'érudition de l'auteur est aussi variée qu'étendue : elle n'embrasse pas seulement les auteurs français et espagnols ; les égyptologues et assyriologues allemands et anglais ont été semblablement utilisés dans une large mesure. L'illustration ne fait pas non plus défaut à ce beau volume. Trente-deux gravures en ornent les pages, et lui donnent un nouveau prix. Quelques-unes auraient gagné à être coloriées : mais l'inconvénient ne mérite pas qu'on en tienne compte. Somme toute, M. l'abbé Valbuena a bien mérité de l'Espagne par sa savante publication. Il met entre les mains de tous ceux qui s'occupent de l'étude de l'Écriture sainte un puissant instrument de travail. A eux maintenant de s'en servir et de marcher sur ses traces. Le renouvellement de l'exégèse espagnole en sera le fruit. FRANÇOIS PLAINE.

Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, par J.-P. WALTZING. Louvain, Ch. Peeters, 1895-1897, 2 vol. in-8 de 528 et 553 p. — Prix : 20 fr.

M. Waltzing a entrepris de retracer l'histoire des corporations professionnelles depuis les origines de Rome jusqu'à la chute de l'empire d'Occident. Le sujet était difficile, parce qu'il fallait tirer à peu près tous les éléments des inscriptions et des textes juridiques, qui ne four-

impossible de leur abandonner, pour en jouer tout seuls, ce livre frivole et perfide. Et l'étude, très fine, très subtile, que M. Lanson a mise en tête du volume, n'est pas — tant s'en faut ! — suffisante pour faire comprendre et détester la dissolvante immoralité des proses de M. France. Il dit bien qu'il faut jouir de son œuvre sans s'y absorber, parce que « rien n'est meilleur que l'art dès qu'on n'en fait pas le tout, ni la fin de la vie ; » mais il analyse avec tant de complaisance son « incrédulité tendre, » son dilettantisme et son talent, qu'on serait bien près, si l'on n'écoutait que lui, de faire comme lui-même et de s'abandonner plus qu'il ne faudrait à l'artiste qui nous fait jouir, — au risque de tuer en nous l'énergie, la vie, l'âme.

GABRIEL AUDIAT.

Les Anglais en Égypte, par le vicomte de NOAILLES. Paris, A. Charles, 1898, in-12 de 50 p. — Prix : 1 fr.

C'est une rapide esquisse de la domination anglaise en Égypte que le vicomte de Noailles a voulu tracer dans cette brochure. Il est incontestable que l'infiltration britannique se manifeste chaque jour davantage sur la terre des Pharaons. Dans l'enseignement comme dans la magistrature, dans l'armée comme dans les administrations publiques, le haut personnel anglais se substitue progressivement aux éléments européens et indigènes ; et le Sirdar, avec une prudence qui n'exclut pas l'énergie, conquiert peu à peu la vallée du haut Nil. Sans soulever les problèmes diplomatiques que comporte la question égyptienne, et sans remonter à leurs origines, l'auteur établit que les sujets du Khédive n'ont pas lieu d'être reconnaissants à John Bull de la protection dont il les honore. Par ailleurs, les statistiques montrent clairement que depuis 1882, les charges financières de l'Égypte n'ont fait que s'aggraver.

R. L.

Dreyfus ? par le capitaine PAUL MARIN. Paris, Librairie illustrée, 1898, in-12 de 540 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est par une lettre adressée à M. Édouard Drumont que commence ce livre, et dans cette lettre, le capitaine Marin conseille de ne pas s'opposer « à l'examen minutieux des prétentions qui sont émises par les défenseurs de Dreyfus au sujet de l'innocence de leur client. » L'auteur aurait-il eu connaissance de quelque mystérieux document jetant un doute sur la culpabilité du prisonnier de l'île du Diable ? En aucune façon, et ce sont des considérations d'ordre sentimental qui ont orienté de la sorte ses pensées. Ces considérations sont d'ailleurs noyées dans un amas compact d'articles de journaux, de compte rendus parlementaires, d'expertises en écriture, ne présentant rien d'inédit, mais ayant le mérite de conserver la trace de cette agitation des esprits soulevée dans le pays par le syndicat de trahison, et qui semblait apaisée quand survint l'arrêt de la Cour de cassation.

R. L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* se sent particulièrement affecté par la mort de M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, qui était l'un de ses vieux amis et de ses plus fidèles collaborateurs. Né le 30 décembre 1828, à Gontaud (Lot-et-Garonne), où il remplit pendant dix années les fonctions de maire (1860-1870,) il s'appliqua de bonne heure aux travaux d'érudition ; une activité prodigieuse servie par une critique sagace lui permit d'atteindre à des résultats excellents. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'un savant du XVIIe siècle, Peiresc, a particulièrement attiré son attention ; il n'est pas besoin d'insister ici sur la masse de renseignements qu'on trouve dans ces volumes des *Lettres de Peiresc*, si admirablement annotées par lui, et

dans le recueil considérable qu'il publiait concurremment des *Correspondants de Peiresc*. Mais nous tenons à rappeler ici que notre regretté collaborateur n'était pas un savant avare de ses trésors ; il mettait au contraire avec une obligeance inépuisable sa science qui ne l'était pas moins au service de tous ceux qui s'adressaient à lui : la riche collection qu'il avait formée au pavillon Peiresc, et les innombrables relations qu'il avait nouées avec presque tous les hommes d'étude, lui permettaient presque toujours de satisfaire aux desiderata de ses correspondants. En 1875 l'Académie des inscriptions récompensait ses travaux en le nommant correspondant de l'Institut et, quatre ans après, le gouvernement à son tour lui décernait la croix bien méritée de la Légion d'honneur. La destruction par un incendie de sa bibliothèque, il y a quelques années, lui causa un profond chagrin, en même temps que la maladie et l'affaiblissement de sa vue, sans arrêter son activité, lui rendaient le travail plus difficile. Il n'est pas possible de dresser ici une liste complète des œuvres de ce fécond érudit. La plupart sont éparses dans les recueils périodiques les plus variés qui se disputaient sa collaboration. Le *Polybiblion*, comme la *Revue des questions historiques*, ont été parmi les plus favorisés ; et il se plaisait notamment à alimenter notre chronique de savantes communications. Nous citerons simplement les publications suivantes : *Mémoire sur le sac de Béziers dans la guerre des Albigeois et sur le mot : « Tuez-les tous ! » attribué au légat du pape Innocent III* (Paris, 1862, in-8. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*) ; — *Preuves que Thomas à Kempis n'a pas composé l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1862, in-8. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne)* ; — *Notes pour servir à la biographie de Mascaron, évêque d'Agen, écrites par lui-même, et publiées pour la première fois* (Paris, 1863, in-8. Extrait du *Recueil des travaux de la Société d'Agen)* ; — *Quelques notes sur Jean Guiton, le maire de La Rochelle* (1863, in-8. Extrait de la *Revue d'Aquitaine)* ; — *Observations sur l'histoire d'Éléonore de Guyenne* (Paris, 1864, in-8) ; — *De la question de l'emplacement d'Uxellodunum* (1865, in-8. Extrait de la *Revue d'Aquitaine*) ; — *Lettres inédites de François de Noailles* (Paris, 1866, in-8. Extrait de la *Revue de Gascogne*) ; — *Colletet. Vies des poètes gascons* (Paris, 1866, in-8. Extrait de la *Revue de Gascogne*) ; — *Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond, conseiller au parlement de Bordeaux* (Auch, 1867, in-8) ; — *Inventaire des meubles du château de Nérac en 1598* (Agen, 1867, in-8) ; — *La Reprise de la Floride, publiée avec les variantes sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale* (Bordeaux, 1867, in-8) ; — *Notes et documents inédits pour servir à la biographie de Jean de Montluc, évêque de Valence* (Auch, 1868, in-8) ; — *Bertrand de Vergnolles. Mémoires des choses passées en Guyenne (1621-1622)* (Paris, 1869, in-12) ; — *Colletet. Vie de Guy du Faur de Pibrac* (Auch, 1871, (in-8) ; — *Gérard-Marie Imbert. Première Partie des sonnets exotériques* (Bordeaux, 1872, in-8) ; — *Notice sur la ville de Marmande* (Villeneuve-sur-Lot, 1872, in-8) ; — *Vies des poètes bordelais et périgourdins* (Paris, 1873, in-8) ; — *Lettres inédites du cardinal d'Ossat* (Paris, 1873, in-8) ; — *Maréchal d'Estrades. Relation inédite de la défense de Dunkerque (1651-1652), suivie de quelques lettres également inédites (1653-1655)* (Bordeaux, 1873, in-8) ; — *Louis XII à Bordeaux* (Bordeaux, 1873, in-8) ; — *Lettes inédites de Guillaume du Vair* (Marseille, 1873, in-8) ; — *Lettres inédites de Balzac* (Paris, 1874, in-4. Extrait du tome Ier des *Mélanges historiques. Collection de documents inédits sur l'histoire de France*) ; — *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac* (Paris, 1874, in-8) ; — *Œuvres de Jean Rus publiées d'après l'unique exemplaire qui paraisse subsister* (Bordeaux, 1875, in-8) ; — *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac* (Bordeaux, 1875, in-8) ; — *Notes et documents pour servir à la biographie de Christophe et de François de Foix-Candalle*,

nous avons eu dix volumes sur Henri IV, sans parler des *Lettres missives* et de leur Supplément ; *les Guise et les Valois*, de M. J. de Croze, avec nombre de documents inconnus, *les Ducs de Guise et leur époque* et l'*Histoire de Philippe II*, de M. Forneron ; le livre capital du comte H. de l'Épinois sur *la Ligue et les Papes* ; les curieuses études de M. le comte de la Ferrière sur les archives anglaises et les collections manuscrites de Saint-Pétersbourg ; des monographies des cardinaux d'Ossat et du Perron, et tant de recherches savantes, que nous ne pouvons énumérer ici et qui, chaque jour s'ajoutent les unes aux autres, se complétant et se corrigeant à l'envi.

Il ne convient pas de montrer en quelques lignes comment les conclusions de l'auteur en pourraient être modifiées ; mais, du moins, aurait-il été facile de supprimer quelques erreurs. Ainsi pourquoi dire qu'une nouvelle guerre religieuse fut « encore terminée par un traité de paix signé à Nérac en 1577 ? » Il n'y eut pas de guerre entre l'édit de Poitiers de 1577 et la prise d'armes de 1580, qui, par parenthèse, n'eut point pour cause une prétendue lettre d'Henri III au roi de Navarre et qui ne se termina point par « le traité de Gex, » mais de Fleix. Les conférences de Nérac sont un essai de pacification tout spontané, provoqué par Catherine de Médicis entre les deux partis qui, par hasard, n'étaient pas alors en lutte à main armée.

Nous ne dirons rien de plus de ce livre, craignant qu'il ne soit pas fait pour attirer l'attention à une époque où il faut un peu d'inédit en histoire pour se faire lire. G. B. DE P.

La Révolution française vue de l'étranger (1789-1799). Mallet du Pan à Berne et à Londres, *d'après une correspondance inédite,* par F. DESCOSTES. Tours, Mame, 1897, in-8 de IX-562 p. — Prix : 7 fr. 50.

Deux publications, celle de M. André Sayous en 1851, celle de M. André Michel en 1884, ont déjà révélé le publiciste politique de premier ordre qui fut Mallet du Pan. Une nouvelle série de ses Mémoires et correspondances vient d'être retrouvée, en copie, au château de Sales, par M. Descostes, le dernier biographe de Joseph de Maistre. Elle contient, d'une part, des lettres adressées de Berne, en 1795 et 1796, au comte de Souza, ministre de Portugal à Turin, et, d'autre part, diverses pièces se rapportant aux années antérieures, qu'on a tout lieu de croire rédigées de la même main. Au lieu de les publier en se bornant à les annoter, ainsi qu'avaient fait les précédents éditeurs de Mallet, M. Descostes s'en est servi comme d'un texte propre à développer l'idée résumée dans le titre de son livre. Il a encadré les extraits très abondants faits par lui dans un récit où il se donne, il est vrai, très discrètement la parole, mais où néanmoins il passe en revue les principaux événements

de la Révolution entre 1789 et l'an VIII. Chemin faisant il emprunte certains passages aux correspondances déjà publiées de Mallet, ou à d'autres écrits de la même école, tels que ceux de Gentz ou de Joseph de Maistre. Les uns lui reprocheront d'avoir choisi dans les textes inédits qu'il avait sous les yeux, les autres se demanderont si certaines pages, consacrées au récit de faits très connus, valaient la peine d'être exhumées. Quoi qu'il en soit, le plan de M. Descostes accepté, il faut dire qu'il l'a suivi heureusement, ne redoutant pas les digressions comme celle du chapitre VII sur la politique de la Maison de Savoie, s'effaçant volontiers devant son héros, donnant partout néanmoins sa note personnelle, et offrant d'un bout à l'autre de son livre cet agrément d'exposition qui caractérisait ses précédents ouvrages.

Il est regrettable que les noms propres aient été souvent défigurés, soit par le copiste de Mallet, soit par l'imprimeur. Assurément des noms peu connus comme ceux de Landes ou de Poncelin de la Roche-Tilleux passeront sans qu'on remarque leur altération (V. p. 38 et 450); mais Dambray devenu « d'Aubray », tout comme le harangueur de la Ménippée, Lecoulteux de Canteleu transformé en « Le Colteux de Cantaleur, » Lafon-Ladébat dédoublé en « La Fon » et « La Débat » (j'en pourrais citer plusieurs autres) en appellent de la première édition à la seconde pour la rectification de leur état civil. Ces menues remarques seraient de trop si un livre aussi important que celui de M. Descostes pour l'histoire de la contrerévolution ne devait pas être exact dans le détail comme il est, du fait de l'éditeur et de l'auteur, éloquent et convaincant dans l'ensemble. L. P.

La Vita italiana nel trecento. Conferenze tenute a Firenze. 3ª édit. Milano, Trèves, 1895, in-12 de XXVII-403 p.

Ce volume fait partie d'une importante série d'ouvrages sur la « vie italienne » à toutes les époques, qui est sortie de conférences données à Florence, pendant ces dernières années, par des écrivains, des professeurs, des savants en renom. C'est l'un des plus importants et des meilleurs de la collection. On y trouvera treize études sur divers points de l'histoire politique, littéraire et artistique de l'Italie au XIVe siècle, et aussi, bien que le titre du livre ne le donne pas à entendre, au XIIIe. Plusieurs de ces conférences sont vraiment remarquables ; presque toutes seraient à citer. Celle de M. Augusto Franchetti sur *les Commencements des seigneuries et des compagnies d'aventure* se recommande par une grande clarté dans l'exposition et par une érudition de bon aloi. Le regretté Marco Tabarrini a montré une certaine originalité dans sa conférence sur *les « Consorteries » dans l'histoire florentine du moyen âge*, où se retrouvent ses grandes qualités de style. MM. Pio Rajna et Isidoro Del Lungo ont parlé de Dante avec une égale compé-

tence, le premier avec plus de finesse *(La Génèse de la Divine Comédie)*, le second avec plus d'éclat *(Dante dans son poème)*. D'Adolfo Bartoli, dont l'histoire de la littérature italienne reste malheureusement inachevée, deux lectures intéressantes, l'une sur *Pétrarque*, l'autre sur *Boccace*. M. A. Graf a traité de son sujet de prédilection, c'est-à-dire des légendes *(le Déclin des légendes)*, comme M. P. Molmenti, de Venise *(La Grandeur de Venise)*. Enfin, M. C. Boito a retracé l'histoire de la construction de *Sainte-Marie-des-Fleurs* et de *la Cathédrale de Milan*, avec quantité de détails précis et fort curieux, tous puisés dans les archives mêmes de ces deux églises. Le volume s'ouvre par un agréable préambule de M. Guido Biagi, qui fut et est encore, si nous ne nous trompons, l'organisateur principal de ces conférences. L. A.

La Forme des tournois au temps du roy Uter et du roy Artus, suivie de l'Armorial des chevaliers de la Table ronde, par le comte A. de Blangy. Caen, Ch. Valin, 1897, in-4 de 74 p. et 150 planches.

Le comte A. de Blangy, l'érudit bien connu, membre de la Société des antiquaires et de celle de l'histoire de Normandie, vient de publier pour quelques rares privilégiés — car le volume n'est tiré qu'à cinquante exemplaires non mis dans le commerce — l'œuvre de Jean II, duc de Bourbon. Dans une préface fort bien faite, il détermine en effet l'auteur de la lettre d'envoi et du livre qui la suivait (p. 14 et s.). C'est à Pierre de Bourbon, l'époux d'Anne de France, que le tout est dédié. Le manuscrit date de 1469 à 1475, et repose maintenant dans la bibliothèque de celui qui en a écrit l'histoire et fait une soigneuse description. Il y a ajouté l'Armorial des cent cinquante chevaliers de la Table ronde « qui, suivant une tradition, auraient juré la conquête de ce vase mystique dans lequel, d'après la légende, était contenu le vin que but le Sauveur à la dernière cène.... Ce précieux vase aurait été conservé par Joseph d'Arimathie et transporté par lui dans la Grande-Bretagne » (p. 33). La deuxième partie (p. 43 à 74), contient le texte de *la Forme des tournois* dont les passages soulignés sont ceux attribués au roi René par V. de la Coulombière, dans son *Théâtre d'honneur de la Chevalerie*. Mais ce qui constitue la principale attraction, ce sont les cent cinquante blasons coloriés des chevaliers de la Table ronde que M. de Blangy a fait précéder de quelques lignes empruntées à Gyron le Courtois pour leur servir d'épigraphe. Ainsi défilent Galaad, Lancelot du Lac, Perceval de Gannes (« celuy qui s'assit au lieu vague de la Table ronde, qui estoit seulement destiné à un qui seroit vierge, et de luy a esté compillé un livre que l'on nomme Perceval »), Boort de Gannes, le roy Artus, Tristan de Léonois, Gauvain d'Orcanie, Lyonnel de Gannes, Helyas le Blanc, le roy Ydrier, le roy Bendemagus de Gorrée, le roy Rious, le roy Kara-

dos, le roy de Clare, Hector des Mares, et tant d'autres dont on trouvera les noms à la table alphabétique soigneusement dressée avec la description de leurs armes et armoiries.

Ce livre est merveilleusement imprimé et « enluminé ; » les feuillets sont montés sur onglets, une souple reliure anglaise les garde. Tiré avec un soin parfait par le maître imprimeur Ch. Valin, il fera la joie des bibliophiles et sera soigneusement conservé par les héraldistes et les antiquaires dans leurs bibliothèques. C. A. B.

BULLETIN

Guide pratique du catholique, de l'homme d'œuvres et de la dame de charité à Paris. Paris, Rondelet, s. d. (1898), in-8 de 242 p. — Prix : 1 fr. 50.

Agenda de la dame de charité. Paris, Rondelet, s. d., (1898), in-18 de xc-242 p., cartonnage toile, tr. dorées. — Prix : 2 fr. 25.

Ces deux opuscules, publiés sous le patronage du Bureau central de l'union des associations catholiques ouvrières, sont de la plus grande utilité pour les hommes et les femmes du monde qui se livrent plus ou moins à la pratique de la charité. Le premier donne simplement une nomenclature très complète de toutes les œuvres ayant une représentation quelconque à Paris : communautés, écoles, patronages, cercles catholiques, œuvres militaires, conférences de Saint-Vincent-de-Paul, garde-malades, hôpitaux, cimetières, missions, presse et conférences, et même, en plus, les ambassades, les ministères, les sociétés savantes. La deuxième édition que nous avons sous les yeux est tout à fait mise au courant et se publie avec deux couvertures différentes : l'une bleue pour la dame de charité, l'autre grise pour l'homme d'œuvres.

— L'Agenda de la dame de charité élégamment relié avec fermeture élastique et gaine pour un crayon, contient les mêmes renseignements ; mais, en plus, on y trouve des feuilles détachées pour inscrire les renseignements sur les pauvres visités, des conseils généraux, un calendrier, un agenda par mois avec feuilles préparées pour mémento, enfin un certain nombre de pages blanches pour inscrire des notes. C'est le *vade-mecum* de la Parisienne charitable. Comte de Bizemont.

Nos fils, que feront-ils ? par Hugues Le Roux. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 262 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'éducation française, telle qu'elle a été organisée par le monopole universitaire maître des programmes et des examens, et par là même de l'éducation tout entière, a de grands défauts ; elle étouffe l'initiative, moule les générations dans des cadres uniformes et théoriques qui ne conviennent ni à toutes les régions, ni à tous les besoins de notre temps, et semble ne viser qu'à préparer une génération de fonctionnaires toute prête pour la servitude, « l'obéissance. » C'est là le résultat, non pas de la formation communautaire des générations françaises, ainsi que le voudraient les admirateurs exclusifs des méthodes anglo-saxonnes, mais des idées théoriques que la Révolution a vulgarisées et qui, depuis un siècle, gouvernent l'éducation française. C'est pour combattre ce mal, dont d'ailleurs il n'étudie pas les causes, se bornant à en critiquer et exposer les résultats, que M. Hugues Le Roux a écrit son livre, publié d'abord en articles dans le *Figaro*, qui n'est pas toujours aussi bien inspiré. Après une étude très sommaire de l'éducation anglaise, allemande et américaine, qu'il se garde d'ailleurs d'exalter outre mesure, M. Le

évêques d'Aire (Bordeaux, 1877, in-8) ; — *Quelques lettres d'Isaac Lapeyrère à Boulliau* (Bordeaux, 1878, in-12) ; — *Antoine de Noailles à Bordeaux, d'après des documents inédits* (Bordeaux, 1878, in-8) ; — *Mazarinades inconnues, d'après des manuscrits inédits* (Bordeaux, 1879, in-12) ; — *De la Correspondance inédite de dom B. de Montfaucon* (Paris, 1879, in-12) ; — *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger* (Agen, 1879, in-8); — *Documents relatifs à Urbain Grandier* (Paris, 1879, in-8) ; — *Les Correspondants de Peiresc. Lettres inédites. I. Dubernard. Une lettre inédite d'Agen à Peiresc en 1628* (Agen, 1879, gr. in-8) ; II. *César Nostradamus. Lettres écrites de Salon à Peiresc en 1628-1629* (Marseille, 1880, gr. in-8) ; III *.Jean-Jacques Bouchard. Lettres écrites de Rome à Peiresc, 1633-1637* (Paris 1881, in-8) ; IV. *Joseph Gaullier, prieur de la Valette. Lettres écrites d'Aix à Peiresc, 1609-1632* (Aix, 1881, in-8) ; V. *Claude Saumaise. Lettres écrites de Dijon, de Paris et de Leyde à Peiresc, 1620-1637* (Dijon, 1882, in-8) ; VI. *Balthazar de Vias. Lettres écrites de Marseille à Peiresc, 1615-1637* (Bordeaux, 1883, in-8) ; VII. *Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans. Lettres inédites de Marseille et de Paris à Peiresc, 1627* (Orléans, 1884, in-8) ; VIII. *Cardinal Bichi, évêque de Carpentras. Lettres inédites écrites à Peiresc (1632-1637), suivies de diverses lettres adressées au même savant, relatives au Comtat Venaissin et à la Principauté d'Orange* (Marseille, 1885, in-8) ; IX. *Lettres inédites de Salomon Azulu, rabbin de Carpentras, écrites de Carpentras à Peiresc (1632-1633)* (Paris, 1885, in-8) ; X. *Guillaume d'Abbatia, capitoul de Toulouse. Lettres écrites à Peiresc (1619-1633)* (Paris, 1885, in-8) ; XI. *Jean Tristan, sieur de Saint-Amant. Lettres inédites, adressées à Peiresc. (1633-1636)* (Paris, 1886, in-8) ; XII. *Pierre Antoine de Rascas, sieur de Bagarris. Lettres inédites d'Aix et de Paris à Peiresc* (1598-1610) (Aix, 1887, in-8) ; XIII. *Gabriel Naudé. Lettres inédites écrites d'Italie à Peiresc (1632-1636)* (Paris, 1887, in-8) ; XIV. *Samuel Petit. Lettres inédites écrites de Nîmes et de Paris à Peiresc (1630-1637)* (Nîmes, 1887, gr. in-8) ; XV. *Thomas d'Arcos. Lettres inédites écrites de Tunis à Peiresc (1633-1636)* (Alger, 1889, gr. in-8); XVI. *Franc Luillier. Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc* (Paris, 1889, in-8) ; XVII. *François de Galaup-Chasteuil, le solitaire du Mont Liban. Lettres inédites écrites de Provence et de Syrie à Peiresc (1629-1633), suivies d'une notice généalogique sur la famille de Galaup-Chasteuil, par le marquis de Boisgelin* (Digne, 1890, in-8); XVIII. *Boniface Borrilly. Lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc (1618-1631)* (s. l. n. d., in-8) ; XIX. *Le P. Marin Mersene. Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc, 1633-1637* (Paris, 1894, in-8) ; — *Antras de Samazan. Mémoires suivis de documents inédits sur les capitaines gascons pendant les guerres de religion et de la généalogie de la maison d'Antras* (Sauveterre de Guyenne, 1880, in-8) ; — *Olivier de Magny. Sonnets inédits* (Paris, 1880, in-12) ; — *Jean Chapelain. Lettres à l'Académie française* (Paris, 1880-1883, 2 vol, in-4) ; — *Abbé Boileau. Vie inédite de la duchesse de Luynes décédée en 1651* (Bordeaux, 1881, in-8) ; — *Adrien d'Aspremont. Lettres inédites* (Paris, 1882, in-8) ; — *Nicolas Taxil. Oraison funèbre de Pierre Gassendi, prononcée dans l'église cathédrale de Digne, le 14 novembre 1665* (Bordeaux, 1883, in-8) ; — *Chastenet de Puységur. Les Guerres du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV* (Paris, 1883, in-8) ; — *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax* (Paris, 1884, in-8) ; — *Armand de Pontac, évêque de Bazas ; documents* (Bordeaux, 1884, in-4) ; — *Philippe de Voisins. Voyage de Jérusalem publié pour la Société historique de Gascogne* (Paris, 1884, in-8) ; — *Robert de Balzac. Le Chemin de l'Ospital* (Montpellier, 1887, in-8) ; — *Lettres inédites de Fortin de la Hoguette* (Li-

jourd'hui, dans le jargon barbare du sport, de remarquables performances ; puis les divers moyens adoptés sur les sols impropres à la marche, les échasses, le patin, sous ses formes diverses : puis les véhicules actionnés par la force humaine, les traîneaux, le brancard, la civière, la litière, le palanquin, que sais-je encore ? Ne trouve-t-on pas en Chine la voiture à voile et dans l'Annam le pousse-pousse devenu familier aux visiteurs de la dernière exposition ; enfin la pédale, devant laquelle tout autre mode pâlit et s'efface actuellement ? Le cyclisme est pour le moment le dernier mot du progrès et l'auteur consacre tout un long chapitre à en raconter les curieuses et rapides transformations.

Après l'homme moteur, voici les moteurs animés, aussi variés que la forme même des voitures qu'ils traînent après eux, enfin les moteurs mécaniques, motocycles et automobiles, dont l'histoire, à peine commencée d'hier, contient déjà de si curieuses pages. Voilà certes un livre d'actualité. Le chapitre relatif au cyclisme donne même beaucoup de détails techniques et pratiques, qui plairont et même seront utiles aux tenants si nombreux de ce genre de sport, fidèles sujets de la « petite reine, » car c'est ainsi que la bicyclette est parfois dénommée par les fanatiques, et Dieu sait s'ils sont nombreux. A tous je signale et je recommande le livre de M. Marcevaux. P. TALON.

Pages choisies des grands écrivains. ALEXANDRE DUMAS, par HIP. PARIGOT. Paris, Colin et Cie ; Calmann Lévy, 1897, in-18 de XXXIII-384 p. — Prix : 4 fr.

Pages choisies des auteurs contemporains. ANATOLE FRANCE, par G. LANSON. Ibid., 1897, in-18 de XXVII-344 p. — Prix : 4 fr.

Les extraits d'Alexandre Dumas, parfaits. Dans ce joyeux conteur le choix était facile : pages de souvenirs, impressions de voyage, récits romanesques comme le dîner de Gorenflot, ou les prouesses des mousquetaires au siège de La Rochelle, et quelques scènes de *Charles VII*, d'*Henri III*, ou des *Demoiselles de Saint-Cyr*, cela se coupe aisément, cela est clair, honnête, amusant ; cela fait un bon livre de lecture pour les classes de quatrième ou de troisième... Et l'on y reviendra en rhétorique pour analyser l'introduction, excellent article de critique, où le bon géant est jugé avec la sympathie admirative d'un ami, mais aussi avec la judicieuse ironie d'un homme de goût.

— M. A. France était singulièrement plus difficile à présenter à de jeunes esprits. On pouvait, et M. Lanson n'y a pas manqué, faire disparaître les scènes grivoises, voluptueuses ou obscènes du *Lys rouge*, les grasses plaisanteries et les gravelures de *la Rôtisserie de la reine Pédauque* ; on ne pouvait pas, sous peine de dénaturer complètement l'œuvre et de ne citer que l'insignifiant, faire disparaître ce scepticisme et ce libertinage d'esprit qui sont la trame même de cette œuvre. Même en admettant que la rencontre du moine Paphnuce et de la courtisane Thaïs n'éveille pas dans de jeunes têtes des idées quelque peu libidineuses, sous prétexte que les ciseaux ont fait dans le récit les coupures de rigueur, les quatre-vingts pages citées n'en demeurent pas moins un répertoire de « blagues » à la Renan contre l'orgueil et l'esprit de domination des prêtres, contre l'enfer, les miracles, les pèlerinages, les prophéties, les couvents, toute une thèse tendant à prouver, malgré l'allure très dégagée de la causerie, que la bêtise, l'ignorance, l'orgueil et la luxure sont au fond de toute foi et de toute dévotion. Ailleurs, c'est l'Église, c'est l'armée, c'est la science, ce sont les prêtres, les hommes d'État, les politiques qui sont en proie aux dards aigus des Choulette et des Jérôme Coignard. — Sans doute, je ne dis pas qu'il ne soit pas utile de connaître de bonne heure, pour ne la point prendre au sérieux, comme tant de gens d'esprit, toute cette prestigieuse jonglerie. Je voudrais au contraire qu'un maître sûr de ses disciples la leur fît voir et, en leur expliquant les « trucs, » leur en inspirât à toujours le dédain. Mais

impossible de leur abandonner, pour en jouer tout seuls, ce livre frivole et perfide. Et l'étude, très fine, très subtile, que M. Lanson a mise en tête du volume, n'est pas — tant s'en faut ! — suffisante pour faire comprendre et détester la dissolvante immoralité des proses de M. France. Il dit bien qu'il faut jouir de son œuvre sans s'y absorber, parce que « rien n'est meilleur que l'art dès qu'on n'en fait pas le tout, ni la fin de la vie ; » mais il analyse avec tant de complaisance son « incrédulité tendre, » son dilettantisme et son talent, qu'on serait bien près, si l'on n'écoutait que lui, de faire comme lui-même et de s'abandonner plus qu'il ne faudrait à l'artiste qui nous fait jouir, — au risque de tuer en nous l'énergie, la vie, l'âme.

GABRIEL AUDIAT.

Les Anglais en Égypte, par le vicomte de NOAILLES. Paris, A. Charles, 1898, in-12 de 50 p. — Prix : 1 fr.

C'est une rapide esquisse de la domination anglaise en Égypte que le vicomte de Noailles a voulu tracer dans cette brochure. Il est incontestable que l'infiltration britannique se manifeste chaque jour davantage sur la terre des Pharaons. Dans l'enseignement comme dans la magistrature, dans l'armée comme dans les administrations publiques, le haut personnel anglais se substitue progressivement aux éléments européens et indigènes ; et le Sirdar, avec une prudence qui n'exclut pas l'énergie, conquiert peu à peu la vallée du haut Nil. Sans soulever les problèmes diplomatiques que comporte la question égyptienne, et sans remonter à leurs origines, l'auteur établit que les sujets du Khédive n'ont pas lieu d'être reconnaissants à John Bull de la protection dont il les honore. Par ailleurs, les statistiques montrent clairement que depuis 1882, les charges financières de l'Égypte n'ont fait que s'aggraver.

R. L.

Dreyfus ? par le capitaine PAUL MARIN. Paris, Librairie illustrée, 1898, in-12 de 540 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est par une lettre adressée à M. Édouard Drumont que commence ce livre, et dans cette lettre, le capitaine Marin conseille de ne pas s'opposer « à l'examen minutieux des prétentions qui sont émises par les défenseurs de Dreyfus au sujet de l'innocence de leur client. » L'auteur aurait-il eu connaissance de quelque mystérieux document jetant un doute sur la culpabilité du prisonnier de l'île du Diable ? En aucune façon, et ce sont des considérations d'ordre sentimental qui ont orienté de la sorte ses pensées. Ces considérations sont d'ailleurs noyées dans un amas compact d'articles de journaux, de compte rendus parlementaires, d'expertises en écriture, ne présentant rien d'inédit, mais ayant le mérite de conserver la trace de cette agitation des esprits soulevée dans le pays par le syndicat de trahison, et qui semblait apaisée quand survint l'arrêt de la Cour de cassation.

R. L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* se sent particulièrement affecté par la mort de M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, qui était l'un de ses vieux amis et de ses plus fidèles collaborateurs. Né le 30 décembre 1828, à Gontaud (Lot-et-Garonne), où il remplit pendant dix années les fonctions de maire (1860-1870,) il s'appliqua de bonne heure aux travaux d'érudition ; une activité prodigieuse servie par une critique sagace lui permit d'atteindre à des résultats excellents. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'un savant du XVIIe siècle, Peiresc, a particulièrement attiré son attention ; il n'est pas besoin d'insister ici sur la masse de renseignements qu'on trouve dans ces volumes des *Lettres de Peiresc*, si admirablement annotées par lui, et

dans le recueil considérable qu'il publiait concurremment des *Correspondants de Peiresc*. Mais nous tenons à rappeler ici que notre regretté collaborateur n'était pas un savant avare de ses trésors ; il mettait au contraire avec une obligeance inépuisable sa science qui ne l'était pas moins au service de tous ceux qui s'adressaient à lui : la riche collection qu'il avait formée au pavillon Peiresc, et les innombrables relations qu'il avait nouées avec presque tous les hommes d'étude, lui permettaient presque toujours de satisfaire aux desiderata de ses correspondants. En 1875 l'Académie des inscriptions récompensait ses travaux en le nommant correspondant de l'Institut et, quatre ans après, le gouvernement à son tour lui décernait la croix bien méritée de la Légion d'honneur. La destruction par un incendie de sa bibliothèque, il y a quelques années, lui causa un profond chagrin, en même temps que la maladie et l'affaiblissement de sa vue, sans arrêter son activité, lui rendaient le travail plus difficile. Il n'est pas possible de dresser ici une liste complète des œuvres de ce fécond érudit. La plupart sont éparses dans les recueils périodiques les plus variés qui se disputaient sa collaboration. Le *Polybiblion*, comme la *Revue des questions historiques*, ont été parmi les plus favorisés ; et il se plaisait notamment à alimenter notre chronique de savantes communications. Nous citerons simplement les publications suivantes : *Mémoire sur le sac de Béziers dans la guerre des Albigeois et sur le mot : « Tuez-les tous ! » attribué au légat du pape Innocent III* (Paris, 1862, in-8. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*) ; — *Preuves que Thomas à Kempis n'a pas composé l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1862, in-8. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne)* ; — *Notes pour servir à la biographie de Mascaron, évêque d'Agen, écrites par lui-même, et publiées pour la première fois* (Paris, 1863, in-8. Extrait du *Recueil des travaux de la Société d'Agen)* ; — *Quelques notes sur Jean Guiton, le maire de La Rochelle* (1863, in-8. Extrait de la *Revue d'Aquitaine)* ; — *Observations sur l'histoire d'Éléonore de Guyenne* (Paris, 1864, in-8) ; — *De la question de l'emplacement d'Uxellodunum* (1865, in-8. Extrait de la *Revue d'Aquitaine*) ; — *Lettres inédites de François de Noailles* (Paris, 1866, in-8. Extrait de la *Revue de Gascogne*) ; — *Colletet. Vies des poètes gascons* (Paris, 1866, in-8. Extrait de la *Revue de Gascogne*) ; — *Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond, conseiller au parlement de Bordeaux* (Auch, 1867, in-8) ; — *Inventaire des meubles du château de Nérac en 1598* (Agen, 1867, in-8) ; — *La Reprise de la Floride, publiée avec les variantes sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale* (Bordeaux, 1867, in-8) ; — *Notes et documents inédits pour servir à la biographie de Jean de Montluc, évêque de Valence* (Auch, 1868, in-8) ; — *Bertrand de Vergnolles. Mémoires des choses passées en Guyenne (1621-1622)* (Paris, 1869, in-12) ; — *Colletet. Vie de Guy du Faur de Pibrac* (Auch, 1871, (in-8) ; — *Gérard-Marie Imbert. Première Partie des sonnets exotériques* (Bordeaux, 1872, in-8) ; — *Notice sur la ville de Marmande* (Villeneuve-sur-Lot, 1872, in-8) ; — *Vies des poètes bordelais et périgourdins* (Paris, 1873, in-8) ; — *Lettres inédites du cardinal d'Ossat* (Paris, 1873, in-8) ; — *Maréchal d'Estrades. Relation inédite de la défense de Dunkerque (1651-1652), suivie de quelques lettres également inédites (1653-1655)* (Bordeaux, 1873, in-8) ; — *Louis XII à Bordeaux* (Bordeaux, 1873, in-8) ; — *Lettes inédites de Guillaume du Vair* (Marseille, 1873, in-8) ; — *Lettres inédites de Balzac* (Paris, 1874, in-4. Extrait du tome Ier des *Mélanges historiques. Collection de documents inédits sur l'histoire de France*) ; — *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac* (Paris, 1874, in-8) ; — *Œuvres de Jean Rus publiées d'après l'unique exemplaire qui paraisse subsister* (Bordeaux, 1875, in-8) ; — *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac* (Bordeaux, 1875, in-8) ; — *Notes et documents pour servir à la biographie de Christophe et de François de Foix-Candalle*,

impossible de leur abandonner, pour en jouer tout seuls, ce livre frivole et perfide. Et l'étude, très fine, très subtile, que M. Lanson a mise en tête du volume, n'est pas — tant s'en faut ! — suffisante pour faire comprendre et détester la dissolvante immoralité des proses de M. France. Il dit bien qu'il faut jouir de son œuvre sans s'y absorber, parce que « rien n'est meilleur que l'art dès qu'on n'en fait pas le tout, ni la fin de la vie ; » mais il analyse avec tant de complaisance son « incrédulité tendre, » son dilettantisme et son talent, qu'on serait bien près, si l'on n'écoutait que lui, de faire comme lui-même et de s'abandonner plus qu'il ne faudrait à l'artiste qui nous fait jouir, — au risque de tuer en nous l'énergie, la vie, l'âme.

GABRIEL AUDIAT.

Les Anglais en Égypte, par le vicomte de NOAILLES. Paris, A. Charles, 1898, in-12 de 50 p. — Prix : 1 fr.

C'est une rapide esquisse de la domination anglaise en Égypte que le vicomte de Noailles a voulu tracer dans cette brochure. Il est incontestable que l'infiltration britannique se manifeste chaque jour davantage sur la terre des Pharaons. Dans l'enseignement comme dans la magistrature, dans l'armée comme dans les administrations publiques, le haut personnel anglais se substitue progressivement aux éléments européens et indigènes ; et le Sirdar, avec une prudence qui n'exclut pas l'énergie, conquiert peu à peu la vallée du haut Nil. Sans soulever les problèmes diplomatiques que comporte la question égyptienne, et sans remonter à leurs origines, l'auteur établit que les sujets du Khédive n'ont pas lieu d'être reconnaissants à John Bull de la protection dont il les honore. Par ailleurs, les statistiques montrent clairement que depuis 1882, les charges financières de l'Égypte n'ont fait que s'aggraver.

R. L.

Dreyfus ? par le capitaine PAUL MARIN. Paris, Librairie illustrée, 1898, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est par une lettre adressée à M. Édouard Drumont que commence ce livre, et dans cette lettre, le capitaine Marin conseille de ne pas s'opposer « à l'examen minutieux des prétentions qui sont émises par les défenseurs de Dreyfus au sujet de l'innocence de leur client. » L'auteur aurait-il eu connaissance de quelque mystérieux document jetant un doute sur la culpabilité du prisonnier de l'île du Diable ? En aucune façon, et ce sont des considérations d'ordre sentimental qui ont orienté de la sorte ses pensées. Ces considérations sont d'ailleurs noyées dans un amas compact d'articles de journaux, de compte rendus parlementaires, d'expertises en écriture, ne présentant rien d'inédit, mais ayant le mérite de conserver la trace de cette agitation des esprits soulevée dans le pays par le syndicat de trahison, et qui semblait apaisée quand survint l'arrêt de la Cour de cassation.

R. L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* se sent particulièrement affecté par la mort de M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, qui était l'un de ses vieux amis et de ses plus fidèles collaborateurs. Né le 30 décembre 1828, à Gontaud (Lot-et-Garonne), où il remplit pendant dix années les fonctions de maire (1860-1870,) il s'appliqua de bonne heure aux travaux d'érudition ; une activité prodigieuse servie par une critique sagace lui permit d'atteindre à des résultats excellents. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'un savant du XVIIe siècle, Peiresc, a particulièrement attiré son attention ; il n'est pas besoin d'insister ici sur la masse de renseignements qu'on trouve dans ces volumes des *Lettres de Peiresc*, si admirablement annotées par lui, et

Rochelle, 1888, in-8) ; — *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy* (Paris, 1888-1898, 5 vol. in-4) ; — *Livre de raison de la famille de Fontainemarie (1740-1744)* (Agen, 1889, in-8) ; — *Hercule d'Argilemont* (Bordeaux, 1891, in-8) ; — *Deux livres de raison de l'Agenais, suivis d'extrails d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits* (Auch, 1893, gr. in-8) ; — *Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais* (Agen, 1893, in-8) ; — *Livre journal de Pierre de Besot (1609-1652)* (Paris, 1892, in-8) ;— *Le Bien ducal, poème de la fin du XVe siècle, par J. Guilloche* (Bordeaux, 1894, in-8) ; — *L'Amiral Jambert de Barrault et les Pirates de La Rochelle. Pièces rares ou inédites* (Paris, 1894, in-8) ; — *Bénédictins méridionaux. Dom B. de Montfaucon, dom J. Vaissète, dom J. Pacotte. Documents inédits de la collection Wilhem* (Paris, 1896, in-8) ; — *Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle* (Paris, 1896, in-8) ; — *Frédéric Fournet. Compte-rendu et complément de la notice de M. le recteur Micé* (Agen, 1898, in-8).

— Ce n'est pas seulement un homme d'État éminent, mais un de ses écrivains les plus renommés que l'Angleterre perd en M. Gladstone, mort le 19 mai dans sa résidence de Hawarden. William Ewart Gladstone, né le 29 décembre 1809, à Liverpool, fut envoyé dans sa douzième année à Éton, où il resta jusqu'en 1825 ; il y collabora, tout jeune encore, à un recueil publié par les élèves. En 1829, il entra au Christ Church College de l'Université d'Oxford. Il y fut un brillant élève et y prit le goût des solides études classiques. Son désir était d'entrer dans l'état ecclésiastique ; mais son père contrecarra ce projet, et après qu'il eut quitté Oxford l'envoya en Italie, où Gladstone apprit la langue de Dante et admira les richesses artistiques du pays. Envoyé à vingt-trois ans à la Chambre des communes (1832), il ne tarda pas à jouer sur la scène politique un rôle de plus en plus important. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ou de critiquer ce rôle ; qu'il nous suffise de noter qu'appelé à trente-trois ans à faire partie d'un cabinet, il eut à quatre reprises l'honneur d'être premier ministre et de diriger les affaires de son pays. Mais par son activité intellectuelle, qui fut considérable, le *great old man* nous appartient. Dès 1838, il publiait sur les relations de l'Église et de l'État un ouvrage fortement pensé, qui attirait l'attention de Macaulay. Tout le monde connaît ses études sur Homère et l'époque homérique. Nous ne pouvons donner qu'une liste malheureusement incomplète des travaux sortis de sa plume : *The State in its relations with the Church* (1838, in-8) ; — *Church principles considered in theis results* (1840, in-12) ; — *Inaugural address at the collegiate institution, Liverpool* (1843, in-8) ; — *Remarks on recent commercial legislation* (1845, in-8) ; — *Manual of family prayers from the liturgy* (1845, in-12) ; — *Two letters to the Earl of Aberdeen on the state prosecutions of the Neapolitan government* (1851, in-12) ; — *Letter to the Rev. William Steiner on the functions of laymen in the Church* (1852, in-8) ; — *Detailed expositure of the apology put forth by the Neapolitan government in repley to the charges of M. Gladstone* (1853, in-8) ; — *An examination of the official reply of the Neapolitan government* (1852, in-8) ; — *Speech on the war and the negociations in the house of commons* (1855, in-8) ; — *Studies on Homer and the homeric age* (1858, 3 vol. in-8) ; — *The financial statements of 1853, 1860-1863* (1863, in-8) ; — *Wedgwood, an adress* (1863, in-8) ; — *Speeches on parliamentary reform in 1866* (1866, in-8) ; — *Ecce Homo* (London, 1868, in-8) ; — *A Chapter of autobiography* (1868, in-8) ; — *Speeches in Lancashire, Oct. 1868* (1868, in-8) ; — *Juventus mundi : the Gods and men of the heroic age* (1869, in-8) ; — *Address delivered at the distribution of prizes in the Liverpool college Dec. 21st. 1872* (1873, in-8) ; — *The Church of England and Ritualism*

évêques d'Aire (Bordeaux, 1877, in-8) ; — *Quelques lettres d'Isaac Lapeyrère à Boulliau* (Bordeaux, 1878, in-12) ; — *Antoine de Noailles à Bordeaux, d'après des documents inédits* (Bordeaux, 1878, in-8) ; — *Mazarinades inconnues, d'après des manuscrits inédits* (Bordeaux, 1879, in-12) ; — *De la Correspondance inédite de dom B. de Montfaucon* (Paris, 1879, in-12) ; — *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger* (Agen, 1879, in-8); — *Documents relatifs à Urbain Grandier* (Paris, 1879, in-8) ; — *Les Correspondants de Peiresc. Lettres inédites. I. Dubernard. Une lettre inédite d'Agen à Peiresc en 1628* (Agen, 1879, gr. in-8) ; II. *César Nostradamus. Lettres écrites de Salon à Peiresc en 1628-1629* (Marseille, 1880, gr. in-8) ; III *Jean-Jacques Bouchard. Lettres écrites de Rome à Peiresc, 1633-1637* (Paris 1881, in-8) ; IV. *Joseph Gaultier, prieur de la Valette. Lettres écrites d'Aix à Peiresc, 1609-1632* (Aix, 1881, in-8) ; V. *Claude Saumaise. Lettres écrites de Dijon, de Paris et de Leyde à Peiresc, 1620-1637* (Dijon, 1882, in-8) ; VI. *Balthazar de Vias. Lettres écrites de Marseille à Peiresc, 1615-1637* (Bordeaux, 1883, in-8) ; VII. *Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans. Lettres inédites de Marseille et de Paris à Peiresc, 1627* (Orléans, 1884, in-8) ; VIII. *Cardinal Bichi, évêque de Carpentras. Lettres inédites écrites à Peiresc (1632-1637), suivies de diverses lettres adressées au même savant, relatives au Comtat Venaissin et à la Principauté d'Orange* (Marseille, 1885, in-8) ; IX. *Lettres inédites de Salomon Azulu, rabbin de Carpentras, écrites de Carpentras à Peiresc (1632-1633)* (Paris, 1885, in-8) ; X. *Guillaume d'Abbatia, capitoul de Toulouse. Lettres écrites à Peiresc (1619-1633)* (Paris, 1885, in-8) ; XI. *Jean Tristan, sieur de Saint-Amant. Lettres inédites, adressées à Peiresc. (1633-1636)* (Paris, 1886, in-8) ; XII. *Pierre Antoine de Rascas, sieur de Bagarris. Lettres inédites d'Aix et de Paris à Peiresc* (1598-1610) (Aix, 1887, in-8) ; XIII. *Gabriel Naudé. Lettres inédites écrites d'Italie à Peiresc (1632-1636)* (Paris, 1887, in-8) ; XIV. *Samuel Petit. Lettres inédites écrites de Nîmes et de Paris à Peiresc (1630-1637)* (Nîmes, 1887, gr. in-8) ; XV. *Thomas d'Arcos. Lettres inédites écrites de Tunis à Peiresc (1633-1636)* (Alger, 1889, gr. in-8); XVI. *Franc Luillier. Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc* (Paris, 1889, in-8) ; XVII. *François de Galaup-Chasteuil, le solitaire du Mont Liban. Lettres inédites écrites de Provence et de Syrie à Peiresc (1629-1633), suivies d'une notice généalogique sur la famille de Galaup-Chasteuil, par le marquis de Boisgelin* (Digne, 1890, in-8); XVIII. *Boniface Borrilly. Lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc (1618-1631)* (s. l. n. d., in-8) ; XIX. *Le P. Marin Mersene. Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc, 1633-1637* (Paris, 1894, in-8); — *Antras de Samazan. Mémoires suivis de documents inédits sur les capitaines gascons pendant les guerres de religion et de la généalogie de la maison d'Antras* (Sauveterre de Guyenne, 1880, in-8); — *Olivier de Magny. Sonnets inédits* (Paris, 1880, in-12) ; — *Jean Chapelain. Lettres à l'Académie française* (Paris, 1880-1883, 2 vol, in-4) ; — *Abbé Boileau. Vie inédite de la duchesse de Luynes décédée en 1651* (Bordeaux, 1881, in-8) ; — *Adrien d'Aspremont. Lettres inédites* (Paris, 1882, in-8) ; — *Nicolas Taxil. Oraison funèbre de Pierre Gassendi, prononcée dans l'église cathédrale de Digne, le 14 novembre 1665* (Bordeaux, 1883, in-8) ; — *Chastenet de Puységur. Les Guerres du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV* (Paris, 1883, in-8) ; — *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax* (Paris, 1884, in-8) ; — *Armand de Pontac, évêque de Bazas ; documents* (Bordeaux, 1884, in-4) ; — *Philippe de Voisins. Voyage de Jérusalem publié pour la Société historique de Gascogne* (Paris, 1884, in-8) ; — *Robert de Balzac. Le Chemin de l'Ospital* (Montpellier, 1887, in-8) ; — *Lettres inédites de Fortin de la Hoguette* (La

Rochelle, 1883, in-8) ; — *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy* (Paris, 1888-1898, 5 vol. in-4) ; — *Livre de raison de la famille de Fontainemarie (1740-1744)* (Agen, 1889, in-8) ; — *Hercule d'Argilemont* (Bordeaux, 1891, in-8) ; — *Deux livres de raison de l'Agenais, suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits* (Auch, 1893, gr. in-8) ; — *Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais* (Agen, 1893, in-8) ; — *Livre journal de Pierre de Besot (1609-1652)* (Paris, 1892, in-8) ;— *Le Bien ducal, poème de la fin du XV° siècle, par J. Guilloche* (Bordeaux, 1894, in-8) ; — *L'Amiral Jambert de Barrault et les Pirates de La Rochelle. Pièces rares ou inédites* (Paris, 1894, in-8) ; — *Bénédictins méridionaux. Dom B. de Montfaucon, dom J. Vaissète, dom J. Pacotte. Documents inédits de la collection Wilhem* (Paris, 1896, in-8) ; — *Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle* (Paris, 1896, in-8) ; — *Frédéric Fournet. Compte-rendu et complément de la notice de M. le recteur Micé* (Agen, 1898, in-8).

— Ce n'est pas seulement un homme d'État éminent, mais un de ses écrivains les plus renommés que l'Angleterre perd en M. Gladstone, mort le 19 mai dans sa résidence de Hawarden. William Ewart Gladstone, né le 29 décembre 1809, à Liverpool, fut envoyé dans sa douzième année à Éton, où il resta jusqu'en 1825 ; il y collabora, tout jeune encore, à un recueil publié par les élèves. En 1829, il entra au Christ Church College de l'Université d'Oxford. Il y fut un brillant élève et y prit le goût des solides études classiques. Son désir était d'entrer dans l'état ecclésiastique ; mais son père contrecarra ce projet, et après qu'il eut quitté Oxford l'envoya en Italie, où Gladstone apprit la langue de Dante et admira les richesses artistiques du pays. Envoyé à vingt-trois ans à la Chambre des communes (1832), il ne tarda pas à jouer sur la scène politique un rôle de plus en plus important. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ou de critiquer ce rôle ; qu'il nous suffise de noter qu'appelé à trente-trois ans à faire partie d'un cabinet, il eut à quatre reprises l'honneur d'être premier ministre et de diriger les affaires de son pays. Mais par son activité intellectuelle, qui fut considérable, le *great old man* nous appartient. Dès 1838, il publiait sur les relations de l'Église et de l'État un ouvrage fortement pensé, qui attirait l'attention de Macaulay. Tout le monde connaît ses études sur Homère et l'époque homérique. Nous ne pouvons donner qu'une liste malheureusement incomplète des travaux sortis de sa plume : *The State in its relations with the Church* (1838, in-8) ; — *Church principles considered in theis results* (1840, in-12) ; — *Inaugural address at the collegiate institution, Liverpool* (1843, in-8) ; — *Remarks on recent commercial legislation* (1845, in-8) ; — *Manual of family prayers from the liturgy* (1845, in-12) ; — *Two letters to the Earl of Aberdeen on the state prosecutions of the Neapolitan government* (1851, in-12) ; — *Letter to the Rev. William Steiner on the functions of laymen in the Church* (1852, in-8) ; — *Detailed expositure of the apology put forth by the Neapolitan government in repley to the charges of M. Gladstone* (1853, in-8) ; — *An examination of the official reply of the Neapolitan government* (1852, in-8) ; — *Speech on the war and the negociations in the house of commons* (1855, in-8) ; — *Studies on Homer and the homeric age* (1858, 3 vol. in-8) ; — *The financial statements of 1853, 1860-1863* (1863, in-8) ; — *Wedgwood, an adress* (1863, in-8) ; — *Speeches on parliamentary reform in 1866* (1866, in-8) ; — *Ecce Homo* (London, 1868, in-8) ; — *A Chapter of autobiography* (1868, in-8) ; — *Speeches in Lancashire, Oct. 1868* (1868, in-8) ; — *Juventus mundi : the Gods and men of the heroic age* (1869, in-8) ; — *Address delivered at the distribution of prizes in the Liverpool college Dec. 21st. 1872* (1873, in-8) ; — *The Church of England and Ritualism*

(1875, in-8) ; — *Rome and the newest fashions in religion* (1875, in-8) ; — *Bulgarian horrors and the question of the East* (1876, in-8) ; — *Speech on Eastern question at Blackheath* (1876, in-8) ; — *Homeric synchronism* (1876, in-8) ;— *Lessons in massacres or the conduct of the Turkish government in and about Bulgaria* (1877, in-8) ; — *Royal Supremacy* (1877, in-8) : — *The Sclavonic provinces of the Ottoman empire* (1877, in-8) ; — *Homer* (1878, in-8) ; — *Patts of honour and of shame* (1878, in-8) ; — *Gleanings of pat years 1843-1879* (1872, 7 vol. in-8) ; — *Political speeches in Scotland* (1879, in-8) ; — *Dean Hook* (1879, in-8) ; — *Inaugural address university of Glasgow* (1879, in-8) ; — *Speeches delivered in Midlothian* (1879, in-8) ; — *Midlothian campaign* (1880, in-8) ; — *Midlothian speeches, 1884* (1884, in-12) ; — *Political speeches in 1884* (1884, in-8) ; — *Speech on the franchise bill* (1884, in-8) ; — *Third Midlothian campaign* (1884, in-12) ; — *Irish question* (1886, in-8) ; — *Political speeches in Scotland, 1884-1885* (1885,in-8) ; — *Speeches on the Irish question in 1886* (1886, in-8) ; — *Landmarks of Homeric studies* (1891, in-8) ; — *Special aspects of the Irish question* (1893, in-8). — Ses discours réunis forment 9 vol. in-8 (*Speeches and public addresses),* dont le plus récent a paru en 1895. M. Gladstone a beaucoup écrit dans les revues et notamment, pendant ces dernières années, à *the Nineteenth Century*.

— M. Ludovic Lalanne, bibliothécaire de l'Institut, né à Paris le 23 avril 1815, est mort le 16 mai, dans sa 81e année. Après s'être formé à l'École des chartes aux méthodes de l'érudition, il fut choisi comme auxiliaire pour les travaux de l'Institut. En 1848, il fut un des experts désignés pour s'occuper de l'affaire Libri, et c'est à cette occasion qu'il dressa son *Dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France*. Fondateur et directeur de l'*Athenaeum français*, qu'il remplaça par la *Correspondance littéraire*, morte en 1865, M. Lalanne a donné, outre sa collaboration à divers recueils périodiques, des publications de textes importants soit au point de vue littéraire, comme sa grande édition de Malherbe, soit au point de vue historique, comme les œuvres de Brantôme, *le Journal d'un bourgeois de Paris*, etc. En 1872 il publia son utile *Dictionnaire historique de la France*. Trois ans après il était appelé à la bibliothèque de l'Institut,où il est resté jusqu'à sa mort. Voici la liste de ses principales publications : *Recherches sur le feu grégeois et sur l'introduction de la poudre à canon en Europe* (Paris,1844,in-8);—*Curiosités bibliographiques* (Paris, 1846,in-16) ; —*Curiosités littéraires* (Paris,1846, in-16) ; — *Curiosités des traditions, des mœurs et des légendes* (Paris, 1847, in-18) ; — *Dictionnaire de pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France, précédé d'observations sur le commerce des autographes* (Paris, 1851-1853, 4 vol. in-8) ; — *Affaire Libri, réponse à M. Mérimée* (Paris, 1852, in-8) ; — *Journal d'un bourgeois de Paris, sous le règne de François I (1515-1536), publié pour la Société de l'histoire de France d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque impériale* (Paris, 1854, in-8) ; — *Mémoires de Théodore Agrippa d'Aubigné, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Louvre, suivis de fragments de l'histoire universelle de d'Aubigné et de pièces inédites* (Paris, 1854, in-12) ; — *Les Tragiques de d'Aubigné, nouvelle édition revue et annotée* (Paris, 1857, in-16, collection de la Bibliothèque universelle) ; — *Mémoires de Roger de Rabutin, comte de Bussy, lieutenant-général des armées du Roi, mestre de camp général de cavalerie légère. Nouvelle édition revue sur un manuscrit de famille, augmentée de fragments inédits, suivis de l'Histoire amoureuse des Gaules* (Paris, 1857, 2 vol. in-8) ; — *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis (1666-1693). Nouvelle édition*

revue sur les manuscrits et augmentée d'un très grand nombre de lettres inédites (Paris, 1858-1859, 5 vol. in-8) ; — *Mémoires suivis des anecdotes inédites de l'histoire de France pendant les XVI° et XVII° siècles, tirées de la bouche de M. le Garde des sceaux du Vair* (Paris, 1858, in-16, Bibliothèque elzévirienne) ; — *Malherbe, œuvres complètes. Nouvelle édition revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions* (Paris, 1862-1865, 5 vol. in-8, dans la collection : *Les Grands Écrivains de la France*) ; — *Brantôme. Œuvres complètes, publiées d'après les manuscrits avec variantes et fragments inédits, pour la Société de l'histoire de France* (Paris, 1865, in-8) ; — *Dictionnaire historique de la France contenant l'histoire civile, politique et littéraire, l'histoire militaire, l'histoire religieuse, la géographie historique* (Paris, 1872, in-8, 2° éd. en 1888); — *Le Livre de fortune. Recueil de 200 dessins inédits de Jean Cousin, publié d'après le manuscrit original de la bibliothèque de l'Institut* (Paris, 1883, in-4, dans la « Bibliothèque internationale de l'art ») ; — *Journal de voyage du chevalier Bernin en France. Manuscrit inédit de M. de Chantelou* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *Les Derniers Jours du Consulat, manuscrit inédit de Claude Fauriel* (Paris, 1885, in-8) ; — *Brantôme, sa vie et ses écrits* (Paris, 1897, in-8).

— M. le marquis Gaspard DE CHERVILLE, le chroniqueur bien connu du *Temps*, est mort à 77 ans, le 10 mai, à Noisy-le-Roy (Seine-et-Oise). Né à Chartres le 11 décembre 1821, il débuta dans les lettres comme collaborateur d'Alexandre Dumas père et ce n'est qu'à 41 ans qu'il publia sous son propre nom les *Aventures d'un chien de chasse*. Il ne cessa depuis lors de donner des articles ou des volumes, la plupart relatifs à la chasse ou à la vie des champs. C'est en 1870 qu'il commença dans le *Temps* la publication de ses chroniques sur la *Vie à la campagne*. Outre la collaboration qu'il a donnée à divers périodiques tels que le *Journal des chasseurs*, la *Chasse illustrée*, etc., nous citerons de lui : *Les Aventures d'un chien de chasse* (1862, in-12) ; — *Le Dernier Crime de Jean Hiroux* (1862, in-12) ; — *Histoire d'un trop bon chien* (1873, gr. in-8) ; — *Du Chien de chasse (chiens courants). Espèces et variétés, élevage, hygiène, nourriture, maladie, éducation, dressage* (1868, in-12 ; en collaboration avec MM. Lage de Chaillou et A. de la Rue) ; — *Pauvres Bêtes et pauvres gens* (1869, in-12) ; — *L'Histoire naturelle en actions, contes, récits et aventures* (1873, gr. in-8) ; — *La Chasse aux souvenirs. Les Derniers Péchés du chevalier de Vaugelas. La Balle enchantée* (1875, in-12) ; — *La Vie à la campagne* (1879, in-12) ; — *Sid Mohamed el mangali. Traité de vénerie. Introduction* (1880, in-8); — *Les Chiens d'arrêt français et anglais* (1881, in-12) ; — *Contes de chasse et de pêche* (1881, in-12) ; — *Muguette ; la Cage d'or ; le Bossu de Tymeur ; la Laide* (1881, in-12) ; — *Les Bêtes en robe de chambre* (1882, in-12) ; — *Lettres de mon jardin* (1882, in-12) ; — *La Piaffeuse* (1883, in-12) ; — *Jules Claretie* (1883, in-12) ; — *Contes d'un buveur de cidre* (1884, in-16 ; — *Les Oiseaux de chasse* (1884, in-12) ; — *Les Fleurs, fruits et légumes, suivi du Calendrier du jardin* (1885, in-12) ; — *La Maison de chasse. Montcharmont, le Braconnier, l'Héritage de Diomède* (1885, in-12) ; — *Le Gibier à plume. Les Oiseaux de chasse, description, mœurs, acclimatation, chasse* (1885, in-16) ; — *Le Gibier à poil. Les Quadrupèdes de la chasse, description, mœurs, acclimatation, chasse* (1885, in-12) ; — *Contes d'un coureur des bois* (1885, in-12) ; — *Nouveau Dictionnaire des chasses, vocabulaire complet des termes de chasse anciens et modernes. Introduction* (1885, gr. in-8) ; — *Les Mois aux champs* (1886, in-12) ; — *Jeannot Lapin suivi de : l'Écrevisse, une chasse d'écolier* (1887, in-12) ; — *Gaspard l'avisé, histoire d'un loup* (1887, in-12) ; — *Au Village, légendes et croquis rustiques* (1887, in-12) ; — *Bêtes et gens* (1888, in-18) ; — *Caporal, histoire d'un chien* (1888, in-18) ; — *Les Chiens*

et les chats d'Eugène Lambert (1888, in-4) ; — *Le Mousse* (1889, in-8) ; — *Matador, récits de chasse* (1889, in-8) ; — *Une Chasse d'écolier. Les Corbeaux* (1890, in-8) ; — *Les Oiseaux chanteurs* (1891, in-8) ; — *Nouveaux Contes d'un coureur des bois* (1893, in-12) ; — *Récits de terroir* (1893, in-4) ; — *Les Éléphants ; état sauvage, domestication* (1895, gr. in-8).

— Un érudit estimable de Belgique, M. Alphonse Wauters, est mort le 1er mai, âgé de 81 ans. Né à Bruxelles le 13 avril 1817, il fut en 1842 nommé archiviste de Bruxelles et il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort. Il professa quelque temps l'histoire nationale au Musée de l'industrie. L'Académie royale couronna ses travaux en lui donnant d'abord une des places de correspondant (1860) et bientôt après un fauteuil de membre (1868). Il eut même l'honneur d'être directeur de la section des lettres en 1877. Il remplissait en même temps les fonctions de secrétaire-trésorier de la Commission royale d'histoire. Vice-président de la Commission de la Biographie nationale, il a fourni au dictionnaire publié par elle de nombreux articles. Le nombre de ses publications est considérable et parmi elles quelques-unes ont une véritable importance ; l'une de celles auxquelles on a le plus souvent recours est sa *Table chronologique*, qui a suscité une vive polémique et dont il a été fait mention dans ce recueil. Outre la *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de Belgique* (Bruxelles, 1866-1896, 10 vol. in-4), nous citerons de lui les publications suivantes : *Atlas pittoresque des chemins de fer de la Belgique* (Bruxelles, 1839, in-8, 3e édit. 1842) ; — *Athénée historique*, 1re livr. (Bruxelles, 1840, in-8) ; — *Guide pittoresque du voyageur à la grotte de Han-sur-Lesse* (Bruxelles, 1841, in-fol.) ; — *Histoire civile, politique et monumentale de la ville de Bruxelles* (Bruxelles 1843-1845, 3 vol. in-8), en collaboration avec M. Henne ; — *Les Délices de la Belgique* (Bruxelles, 1845, in-8) ; — *Bruxelles et ses environs* (Bruxelles, 1848, in-12) ; — *Histoire des environs de Bruxelles* (Bruxelles, 1850-1857, 3 vol. in-8) ; — *L'Ancienne Abbaye de Villers* (Bruxelles, 1856, in-8) ; — *Mémoires de Viglius et d'Hopperus sur le commencement des troubles des Pays-Bas* (Bruxelles, 1858, in-8), dans la *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de Belgique ; — La Belgique ancienne et moderne, les arrondissements de Nivelles et Louvain* (Bruxelles, 1859-1887, 4 vol. gr. in-8) ; — *Jean Bellegambe, de Douai, le peintre du tableau polyptique d'Anchin* (Bruxelles, 1862, in-8) ; — *Rapport à M. le gouverneur du Brabant sur les explorations de tumuli faites pendant l'année 1863* (Bruxelles, 1863, in-8) ; — *Notre première École de peinture. Urierre Bonts dit de Harlem* (Bruxelles, 1863, in-8) ; — *De l'Origine et des premiers développements des libertés communales* (Bruxelles, 1869, in-8) ; — *Hugues Van der Goes* (Bruxelles, 1872, in-8) ; — *Les Libertés communales* (Bruxelles, 1878, 2 vol. in-8) ; — *Les Bois communaux de Chimai. Recherches historiques* (Bruxelles, 1888, in-8) ; — *Documents concernant le canal de Willebroeck* (Bruxelles, 1882, in-8) ; — *Les Tapisseries historiées à l'Exposition nationale belge de 1880* (Bruxelles, 1882, in-8) ; — *Le Rôle des grandes villes et leur importance politique et sociale* (Bruxelles, 1884, in-8) ; — *Liste par ordre chronologique des magistrats communaux de Bruxelles depuis 1794 jusqu'en 1883* (Bruxelles, 1884, in-8) ; — *Liste chronologique des doyens des corps de métiers de Bruxelles, de 1696 à 1795* (Bruxelles, 1888, in-8) ; — *Inventaire des cartulaires et autres registres faisant partie des archives anciennes de la ville* (Bruxelles, 1888-1894, 2 vol. in-8) ; — *Bernard Van Orley* (Paris, 1893, in-8) ; — *Pièces relatives au litige existant entre la ville de Bruxelles et la commune de Saint Josse-ten-Noode* (Bruxelles, 1894, in-8). La place nous manque pour noter les résultats de l'active collaboration que M. Wauters a donnée à divers recueils. Nous devons cependant relever dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique : *Le Duc Jean Ier et le Brabant sous le règne de ce prince*

(t. XIII, 1862) ; — *Quelques mots sur André Vesale* (t. LV, 1897) ; — dans les *Mémoires des savants étrangers : Quelques mots sur la situation du camp dans lequel Quintus Cicéron fut assiégé par les Nerviens* (t. XXI, 1847) ; — dans les *Bulletins : Quelques observations à propos de l'Aduatuca de César* (2e série, t. XV, 1863) ; — *Une Charte inédite de l'empereur Louis le Débonnaire* (ibid.) ; — *Quelques mots sur le Bruxellois Pierre de Kempeneer connu sous le nom de Piedro Campana* (t. XXIV, 1867) ; — *Le Tabernacle de l'église de Léau, œuvre de Corneille de Vriendt, dit Floris* (t. XXVI, 1868) ; — *Ce que l'on appelait en Brabant les trèves du comte* (t. XXXI, 1871) ; — *Henri Kerens, évêque de Ruremonde* (t. XXXIV, 1872) ; — *Un Essai du système du libre échange en Belgique au milieu du* XVIIe *siècle* (ibid.) ; — *Un Diplôme de l'époque carlovingienne concernant le village de Huyne en Flandre* (t. XXXVI, 1873) ; — *La Légende des forestiers de Flandre* (ibid.) ; — *Les Gildes communales au* XIe *siècle* (t. XXXVII, 1874) ; — *Henri III duc de Brabant* (t. XXXVIII, 1874 et XXXIX, 1875) ; — *Les Doctrines des hérétiques du* XIIIe *siècle* (t. XL, 1875) ; — *Sur la féodalité* (t. XLI, 1876) ; — *Les Travaux historiques de jadis et ceux d'aujourd'hui* (t. XLIII, 1877) ; — *Wissant, l'ancien Portus lecius* (t. XLVII, 1879) ; — *Des Efforts tentés au XVIIe siècle pour entraîner la Belgique dans le système prohibitionniste* (t. XLVIII, 1879) ; — *Bernard Van Orley* (3e série, t. I, 1881) ; — *La Révolution du XVIe siècle et Guillaume le Taciturne* (ibid.) ; — *Des Localités distinguées par le qualificatif vieux « oud »* (ibid.) ; — *Note sur la population du canton de Glabbeck à différentes époques* (t. III, 1882) ; — *Un Portrait du duc Charles le Téméraire et la gilde de Saint Sébastien de Linkenbeek* (ibid.) ; — *Quelques peintres peu connus de la fin du XVe siècle* (t. IV, 1882) ; — *Les Commencements de l'ancienne école flamande de peinture* (t. V, 1883) ; — *Note sur un portrait de Philippe le Beau, jeune* (ibid.) ; — *La Vie d'Antonello de Messine* (ibid.) ; — *Quelques détails sur Wissant* (t. VIII, 1884) ; — *Sur les premiers temps de l'histoire de la Flandre* (t. IX, 1885) ; — *Les Origines de la population flamande de la Belgique* (t. X, 1885) ; — *Le Château impérial de Gand et la fosse othonienne* (t. XI, 1886) ; — *Les Suèves et les autres populations de la Belgique* (t. XII, 1886 cf. ; t. XIII, 1887) ; — *Sur l'épistémonomie de feu Philippe Van der Maelen* (t. XIV, 1887) ; — *A propos d'un nouveau système historique relatif à l'établissement des Francs en Belgique* (t. XV, 1888) ; — *La Première Enceinte de Bruxelles* (t. XVI, 1888) ; — *A propos du Portus lecius* (t. XVIII, 1889) ; — *A propos des dépouilles mortelles du célèbre Antoine Arnauld, mort à Bruxelles en 1694* (t. XXV et XXVI, 1893) ; — *De l'Emploi des termes « style gothique » et « style ogival »* (t. XXVI, 1894) ; — *Sur le peu de créance que méritent quelques-unes de nos sources historiques* (t. XXVIII, 1894) ; — *Les Fondeurs en cuivre à Bruxelles aux XVe* et *XVIe siècle* (t. XXX, 1895) ; — *Quelques mots sur les progrès de la toponymie en Belgique* (t. XXXI, 1896) ; — *Quelques mots sur André Vésale* (t. XXXIII, 1897) ; — dans l'*Annuaire* de la même compagnie, les notices sur *Ad. Mathieu* (1879) ; *le général baron Guillaume* (1881) ; et *Jules Van Praet* (1890). Il faudrait encore noter de nombreux articles dans les *Comptes rendus* des séances de la Commission royale d'histoire, dans la *Revue de Bruxelles*, dans le *Messager des sciences historiques*, dans le *Trésor national*, dans la *Belgique communale*, dans la *Revue universelle des arts*, dans la *Revue d'histoire et d'archéologie*, dans les *Mémoires de la Société des beaux-arts de Gand*, dans la *Revue belge de numismatique*, dans la *Revue trimestrielle*, dans le *Bulletin des commissions d'art et d'archéologie*, dans les *Bulletins de la Société de géographie de Bruxelles*, dans le *Journal des beaux-arts*, dans l'*Émulation*, dans les *Annales de la société d'archéologie de Bruxelles*, dans le *Bulletin du*

[illegible] *littéraire et artistique de Malines*, dans l'*[illegible]* [illegible]

M. l'abbé Benjamin Marcellin CONSTANT est mort le 7 mai, à [illegible], âgé de [illegible] ans. Né à [illegible], dans l'Ardèche, en 1820, il avait fait ses études au [illegible] [illegible] de Bourg-Saint-Andéol. Il y resta [illegible] [illegible] principal du collège [illegible] jusqu'au moment où il [illegible] [illegible] dans le Var un orphelinat [illegible] à Nice une maison d'éducation où il resta jusqu'à sa mort. Dès 18[illegible] il s'était [illegible] par un ouvrage qui fit quelque bruit : *le Catéchisme* [illegible] l'un des champions de l'[illegible] du Vatican [illegible] outre une *Vie* [illegible] *Apostolicité de l'Église de* [illegible] *l'infaillibilité* [illegible] *Histoire* [illegible] *les actes et les décisions* [illegible] Lyon, 18[illegible] [illegible]

[illegible]

ans, le 17 mai, à Saint-Julien (Haute-Savoie) ; — de M. Armand ROSENTHAL, qui s'était fait connaître dans le journalisme sous le pseudonyme de Jacques Saint-Cère et qui après avoir collaboré au *Figaro*, à la *Vie Parisienne* et au *New-York Herald*, avait fondé un nouveau journal le *Cri de Paris*, mort à 43 ans, le 29 mai ; — de M. Jules STEEG, ancien député, directeur de l'École normale de Fontenay-aux-Roses, auteur de divers ouvrages pédagogiques et notamment d'un *Manuel* fameux de morale civique, mort à 62 ans, le 6 mai.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Aug. ABRAHAMSON, pédagogue connu, mort le 7 mai, dans sa 81e année, à Naas ; — de M. BAHLMANN, chef du parti catholique aux Pays-Bas, mort le 11 mai ; — de M. Victor BECKER, publiciste, mort à 57 ans, à la fin de mai ; — de M. Edouard BELLAMY, mort en mai ; — de M. Stephan BORN, rédacteur des *Basler Nachrichten* et littérateur distingué, mort le 3 mai, âgé de 74 ans, à Bâle ; — de M. John CAPPER, éditeur du *Ceylon times*, mort à 30 ans ; — de M. David DONALDSON, auteur de diverses publications pour *l'Early English text society*, mort en mai ; — de miss Eliza B. DUFFY, auteur de divers ouvrages sur les questions d'enseignement, morte le 12 avril, à Sing Sing (N.Y.) ; — de M. William Joseph FLAGG, philosophe, mort le 15 avril, à New York ; — de Sir John T. GILBERT, historien irlandais, dont nous rappellerons *Chartularies of S. Mary's Abbey*, Dublin (1885, 2 vol. in-4), mort le 20 mai à Dublin ; — du Dr Samuel GORDON, mort le 2 mai, à Dublin ; — de M. le Dr GRUEBL, mort à Vienne, le 12 mai ; — de M. Wilhelm F. GRUBE, chirurgien distingué, mort à 71 ans, le 28 avril, à Charkov ; — de M. Prosper DE HAULEVILLE, publiciste belge, mort à 68 ans, le 25 mai, à Bruxelles ; — de M. Ottomar HAUPT, économiste autrichien, à qui l'on doit : *Histoire monétaire de notre temps* (Paris, 1880, in-8) ; *la Hausse de l'argent et l'emprunt indien 4 1/2 0/0* (Berlin, 1891, in-8) ; *Gold, Silber und die Valuta-Herstellung* (Wien, 1893, in-8), etc., mort le 23 mai ; — de M. W. L. HERTSLET, publiciste, mort le 2 mai, à Friedenau ; — de M. Georg HOYNS, historien, mort à 77 ans, le 3 mai, à Hanovre ; — de M. l'abbé HUENDER, supérieur du séminaire de Coire, mort en mai ; — de M. l'abbé Karl KLEIN, curé de Wasselnheim en Alsace, directeur de la *Fröschweiler Chronik*, mort le 29 avril, dans sa soixantième année ; — de M. Albert KOEPPEN, professeur de droit romain à l'Université de Strasbourg, mort âgé de 76 ans, le 12 mai, à Lichtenthal ; — de M. Friedrich LATENDORF, connu par ses travaux d'histoire littéraire, mort dans sa 67e année, le 1er mai, à Schönberg ; — de M. George P. LATHROP, poète américain, mort le 19 avril à New York ; — de M. Hermann LESSING, publiciste, mort le 16 avril, à Berlin, âgé de 81 ans ; — du R.P. Ph. LIAGRE, S.J., professeur au collège Notre-Dame de Tournai, mort le 10 mai, à 53 ans, dans cette ville. — de M. Joseph A. LINTNER, entomologiste, auteur d'un nombre considérable de travaux, parmi lesquels nous rappellerons les *Reports of the state entomologist*, rédigés par lui depuis 1880, mort le 6 mai, âgé de 76 ans, à Rome ; — de M. William Charles LUCY, géologue anglais, mort le 12 mai, à Londres ; — de M. Jules MARCOU, géologue américain, mort le 18 avril, âgé de 74 ans, à Cambridge, Massachusets ; — de M. Herbert MORRI, auteur de *With the trade winds*, mort le 15 avril, âgé de 28 ans, à Chicago ; — de M. Friedrich MÜLLER, professeur de l'Université de Vienne, mort à 64 ans, le 25 mai ; — de M. Lucian MÜLLER, philologue russe, mort le 25 mai, âgé de 62 ans, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Karl NÖLDEKE, savant historien, mort à Celle, le 22 mai, âgé de 83 ans ; — de M. Harald Georg PETERSEN, publiciste, mort le 5 mai ; — de M. Hermann SCHAPIRA, mathématicien, mort le 9 mai, âgé de 58 ans, à Cologne ; — de M. Ludwig SCHILLBACH, professeur de chirurgie à l'Université d'Iéna, mort à 73 ans, le 30 avril dans cette ville ; — de M. William SCHUMANN, publiciste, mort le 1er mai, à Berlin ; — de M. P. SPENCE, auteur de travaux sur les maladies mentales, mort à 74 ans, le 16 avril, à New York ; — de M. Henry Thomson STANTON, poète américain, mort le 8 mai, à

cercle archéologique, littéraire et artistique de Malines, dans l'*Étoile belge*.

— M. l'abbé Benjamin-Marcellin CONSTANT est mort le 7 mai, à Nice, âgé de 78 ans. Né à Uzer, dans l'Ardèche, en 1820, il avait fait ses études au séminaire de Viviers. Nommé principal du collège de Bourg-Saint-Andéol, il y resta longtemps, puis dirigea dans le Var un orphelinat, jusqu'au moment où il vint fonder à Nice une maison d'éducation où il resta jusqu'à sa mort. Dès 1843, il s'était fait connaître par un ouvrage qui fit quelque bruit : *le Catéchisme de l'Université*. Il fut, avant le concile du Vatican, l'un des champions de l'infaillibilité pontificale. Nous citerons de ce docte écrivain, outre une *Vie anecdotique de Pie IX*, publiée en 1869 et une étude sur l'*Apostolicité de l'église de Viviers* publiée en 1896, les ouvrages suivants : *L'Histoire et l'infaillibilité des Papes, ou Recherches critiques et historiques sur les actes et les décisions pontificales que divers écrivains ont crus contraires à la foi* (Lyon, 1859, 2 vol. in-8) ; — *Le Pape et ses droits ou Catéchisme du pouvoir temporel du Pape* (Lyon, 1860, in-8) ; — *Les Contradictions de M. Renan, ou Simple Parallèle des réponses diamétralement opposées que l'auteur de la Vie de Jésus a données à diverses questions* (Paris, 1863, in-8) ; — *L'Infaillibilité du Pape et le dernier des gallicans. Réponse à Mgr Maret* (Lyon, 1870, in-8) ; — *Le Mystère de l'Eucharistie. Aperçu scientifique* (Paris, 1897, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. Jules BAUDRY, fondateur de la grande librairie polytechnique, mort à 83 ans, le 11 avril ; — de M. Charles BENOIT, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy, mort à 83 ans, le 17 mai ; — de M. le Dr Charles BERGUERIE, mort à Pau, le 26 mai ; — de M. le Dr BILLOT, mort le 3 mai, à Tulle ; — de M. Auguste BLANCHARD, l'éminent graveur, membre de l'Institut, mort à 79 ans, le 7 mai ; — de M. Alfred BOURGEOIS, ancien élève de l'École des chartes, archiviste de Blois et rédacteur du *Républicain des Vosges*, mort le 21 mai ; — de M. le Dr BROCCHI, professeur de zoologie à l'Institut agronomique, maître de conférences à l'École des ponts et chaussées, auteur d'un *Traité de zoologie agricole* (1887, in-8), mort à 59 ans, le 13 avril ; — de M. Charles CAPMAS, recteur honoraire de l'Université de Toulouse, mort à 80 ans, le 15 mai, dans cette ville ; — de M. H.-L. CASTONNET DES FOSSES, ancien vice-président de la Société de géographie commerciale de Paris, qui laisse entre autres ouvrages *l'État des personnes en France avant 1789* (Nantes, 1887, in-8) ; *Dupleix* (Paris, 1888, in-8) ; *La Rivalité de Dupleix et de la Bourdonnais* (1889, in-8) ; *L'Annam au moyen âge* (Angers, 1889, in-8) ; *La Perte d'une colonie. La Révolution de Saint-Domingue* (1893, in-16), mort à 50 ans, le 30 mai ; — de M. l'abbé CERF, chanoine de l'église cathédrale de Reims, érudit de valeur, mort le 10 mai ; — de M. CHON, ancien professeur à la Faculté des sciences de Lille, mort le 15 mai ; — de M. le Dr DEZANNEAU, chirurgien distingué, président de l'Association des médecins de Maine-et-Loire ; — de Mgr DRIOUX, vicaire général de Langres, auteur de nombreux ouvrages classiques et notamment d'un atlas qui a joui d'une longue vogue, mort à Lanty, le 12 mai ; — de M. Alfred ERNST, compositeur et admirateur passionné de Wagner qu'il a cherché à faire comprendre et aimer chez nous, mort jeune encore, le 16 mai ; — de M. Louis D'ESTAMPES, écrivain catholique, collaborateur de nombreux journaux (*Monde, Soleil, Moniteur universel*, etc.), mort le 23 mai, à Château-Gontier ; — de M. GENEVOIS, avocat distingué, fondateur de l'École libre de droit de Nantes, mort le 30 mai ; — de M. Gabriel GUILLEMOT, plus connu comme écrivain sous le pseudonyme anagrammatique de Guy Tomel, collaborateur du *Figaro*, du *Journal des Débats*, de la *Revue Mame*, à qui l'on doit notamment *le Bas du pavé parisien* (1894, in-18) et un ouvrage sur les questions d'enseignement, mort le 17 mai ; — de M. Maurice HOVELACQUE, savant distingué, mort le 17 mai ; — de M. François-Hippolyte PISSARD, avocat, et ancien député, mort à 83

ans, le 17 mai, à Saint-Julien (Haute-Savoie) ; — de M. Armand ROSENTHAL, qui s'était fait connaître dans le journalisme sous le pseudonyme de Jacques Saint-Cère et qui après avoir collaboré au *Figaro*, à la *Vie Parisienne* et au *New-York Herald*, avait fondé un nouveau journal le *Cri de Paris*, mort à 43 ans, le 29 mai ; — de M. Jules STEEG, ancien député, directeur de l'École normale de Fontenay-aux-Roses, auteur de divers ouvrages pédagogiques et notamment d'un *Manuel* fameux de morale civique, mort à 62 ans, le 6 mai.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Aug. ABRAHAMSON, pédagogue connu, mort le 7 mai, dans sa 81e année, à Naas ; — de M. BAHLMANN, chef du parti catholique aux Pays-Bas, mort le 11 mai ; — de M. Victor BECKER, publiciste, mort à 57 ans, à la fin de mai ; — de M. Edouard BELLAMY, mort en mai ; — de M. Stephan BORN, rédacteur des *Basler Nachrichten* et littérateur distingué, mort le 3 mai, âgé de 74 ans, à Bâle ; — de M. John CAPPER, éditeur du *Ceylon times*, mort à 30 ans ; — de M. David DONALDSON, auteur de diverses publications pour *l'Early English text society*, mort en mai ; — de miss Eliza B. DUFFY, auteur de divers ouvrages sur les questions d'enseignement, morte le 12 avril, à Sing Sing (N.Y.) ; — de M. William Joseph FLAGG, philosophe, mort le 15 avril, à New York ; — de Sir John T. GILBERT, historien irlandais, dont nous rappellerons *Chartularies of S. Mary's Abbey*, Dublin (1885, 2 vol. in-4), mort le 20 mai à Dublin ; — du Dr Samuel GORDON, mort le 2 mai, à Dublin ; — de M. le Dr GRUEBL, mort à Vienne, le 12 mai ; — de M. Wilhelm F. GRUBE, chirurgien distingué, mort à 71 ans, le 28 avril, à Charkov ; — de M. Prosper DE HAULEVILLE, publiciste belge, mort à 68 ans, le 25 mai, à Bruxelles ; — de M. Ottomar HAUPT, économiste autrichien, à qui l'on doit : *Histoire monétaire de notre temps* (Paris, 1880, in-8) ; *la Hausse de l'argent et l'emprunt indien 4 1/2 0/0* (Berlin, 1891, in-8) ; *Gold, Silber und die Valuta-Herstellung* (Wien, 1893, in-8), etc., mort le 23 mai ; — de M. W. L. HERTSLET, publiciste, mort le 2 mai, à Friedenau ; — de M. Georg HOYNS, historien, mort à 77 ans, le 3 mai, à Hanovre ; — de M. l'abbé HUENDER, supérieur du séminaire de Coire, mort en mai ; — de M. l'abbé Karl KLEIN, curé de Wasselnheim en Alsace, directeur de la *Fröschweiler Chronik*, mort le 29 avril, dans sa soixantième année ; — de M. Albert KOEPPEN, professeur de droit romain à l'Université de Strasbourg, mort âgé de 76 ans, le 12 mai, à Lichtenthal ; — de M. Friedrich LATENDORF, connu par ses travaux d'histoire littéraire, mort dans sa 67e année, le 1er mai, à Schönberg ; — de M. George P. LATHROP, poète américain, mort le 19 avril à New York ; — de M. Hermann LESSING, publiciste, mort le 16 avril, à Berlin, âgé de 81 ans ; — du R.P. Ph. LIAGRE, S.J., professeur au collège Notre-Dame de Tournai, mort le 10 mai, à 53 ans, dans cette ville. — de M. Joseph A. LINTNER, entomologiste, auteur d'un nombre considérable de travaux, parmi lesquels nous rappellerons les *Reports of the state entomologist*, rédigés par lui depuis 1880, mort le 6 mai, âgé de 76 ans, à Rome ; — de M. William Charles LUCY, géologue anglais, mort le 12 mai, à Londres ; — de M. Jules MARCOU, géologue américain, mort le 18 avril, âgé de 74 ans, à Cambridge, Massachusets ; — de M. Herbert MORRI, auteur de *With the trade winds*, mort le 15 avril, âgé de 28 ans, à Chicago ; — de M. Friedrich MÜLLER, professeur de l'Université de Vienne, mort à 64 ans, le 25 mai ; — de M. Lucian MÜLLER, philologue russe, mort le 25 mai, âgé de 62 ans, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Karl NÖLDEKE, savant historien, mort à Celle, le 22 mai, âgé de 83 ans ; — de M. Harald Georg PETERSEN, publiciste, mort le 5 mai ; — de M. Hermann SCHAPIRA, mathématicien, mort le 9 mai, âgé de 58 ans, à Cologne ; — de M. Ludvig SCHILLBACH, professeur de chirurgie à l'Université d'Iéna, mort à 73 ans, le 30 avril dans cette ville ; — de M. William SCHUMANN, publiciste, mort le 1er mai, à Berlin ; — de M. P. SPENCE, auteur de travaux sur les maladies mentales, mort à 74 ans, le 16 avril, à New York ; — de M. Henry Thomson STANTON, poète américain, mort le 8 mai, à

Frankfort ; — de M. Bernhard Vogel, connu par ses travaux sur l'histoire de la musique, mort le 12 mai, âgé de 51 ans, à Leipzig ; — de M. le comte Ant. Zichy, membre de l'Académie des sciences de Budapest, mort le 20 mai ; — de M. de Zsarolanyi, romancier hongrois, connu sous le pseudonyme de L. Abonyi, mort à 65 ans, le 29 avril, à Budapest.

Concours et prix. — *Académie française.* Le prix Langlois (1200 fr.) a été décerné à Mme Beljame pour sa traduction de *Macbeth*. Le prix Saintour (3000 fr.) a été reparti entre M. Lebarq pour les *Œuvres oratoires de Bossuet* (1500 fr.), M. Brunschvicz pour *Blaise Pascal* (1000 fr.), et M. Souriau pour *la Préface de Cromwell*. Le prix Archon-Desperouses (3000 fr.) a été partagé par moitié entre M. G. Vicaire pour le volume de poésies intitulé *le Clos des fées* et M. A. Samain pour le volume de poésies intitulé *Au Jardin de l'infante*. Le grand prix Gobert (9000 fr.) a été décerné à M. H. Welschinger pour *le Roi de Rome* (1811-1832), et le deuxième prix (1000 fr.) à M. Ch. de Ribbe pour *la Société provençale à la fin du moyen âge*. Le Prix Thérouanne a été partagé entre M. Zeller pour *Louis XIII, Marie de Médicis (1614-1616)* (2000 fr.), M. Pariset pour *l'État et les Églises de Prusse sous Frédéric-Guillaume I* (1000 fr.), M. l'abbé Delarc, pour *l'Église de Paris pendant la Révolution française* (500 fr.), M. P. Masson pour *l'Histoire du commerce français dans le Levant au dix-septième siècle* (500 fr.) et M. F. Descottes pour *la Révolution française vue de l'étranger. Mallet du Pan à Berne et à Londres* (500 fr.). Le prix Thiers a été partagé entre le P. Pierling pour *la Russie et le Saint-Siège, études diplomatiques* (1000 fr.), M. Ch. Seignobos, pour *l'Histoire de l'Europe contemporaine, 1816-1896* (1000 fr.), M. le comte Murat pour *Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne, 1808* (500 fr.), M. Déherain pour *le Soudan égyptien sous Mehemet-Ali* (500 fr.) et M. Charlety pour *l'Histoire du saint-simonisme*.

Congrès. — La Fédération archéologique et historique de Belgique tiendra sa XIIIe session à Enghien, du 7 au 10 août prochain, sous la présidence de M. Henri de Cordes, et sous la direction du Cercle archéologique d'Enghien. Les savants français seront sans aucun doute nombreux, comme toujours, au congrès annuel des sociétés savantes belges. Ils recevront certainement à Enghien, et dans la région assez peu connue qui entoure cette petite ville du Hainaut, le très aimable accueil qu'ils ont accoutumé de recevoir en Belgique. Le secrétaire général du congrès d'Enghien est M. Ernest Mathieu, avocat à Enghien, auquel doivent être adressées toutes les adhésions et communications relatives à la réunion du mois d'août.

Société bibliographique italienne. — Il s'est constitué en Italie une société bibliographique, dont les statuts ont été arrêtés en septembre 1897 ; l'objet de la société est de « promouvoir le développement des études bibliographiques, l'amour des livres et des collections bibliographiques, l'accroissement des bibliothèques en Italie. » Pour atteindre ce but la société compte sur trois moyens : 1° réunions en congrès périodiques des bibliothécaires et bibliophiles de la péninsule ; 2° subventions et encouragements aux travaux bibliographiques ; 3° intervention prudente dans toute question qui touche le progrès des études bibliographiques. Les membres perpétuels (150 fr. une fois versés) et ordinaires (6 fr. par an) doivent être Italiens ; les membres correspondants sont choisis à l'étranger. Depuis janvier la société a comme organe un Bulletin mensuel : *Bollettino della società bibliografica italiana* (Bergamo, istituto italiano d'arti grafiche. — 5 fr. par an, 5 fr. 50 pour l'étranger). Le Bulletin ne contient pas seulement les actes officiels de la société mais aussi des travaux bibliographiques. C'est ainsi que, dans le premier numéro, M. Francesco Novati a publié le curieux inventaire d'une librairie possédée dans les premières années du xve siècle par un florentin, Martino di Giovanni di Michele Baldini ; et que le regretté Fumagalli y a inséré une amusante notice sur le prétendu *Discursus typographicus* de Draud.

Paris. — Le R. P. Henri Chérot nous donne *Bourdaloue inconnu, prédication, correspondance. Lettre inédite au grand Condé. Éloge funèbre de Henri II de Bourbon-Condé. Oraison funèbre du grand Condé.* (Extrait des *Études religieuses.* augmenté de pièces justificatives, orné d'une héliogravure. Paris, Retaux, gr. in-8 de 164 p.). La brochure est aussi instructive qu'intéressante. Le P. Chérot a dit très agréablement beaucoup de choses nouvelles tant sur son illustre confrère que sur la maison de Condé. Son travail, très fouillé, complète à la fois tout ce qui a été publié sur Bourdaloue et sur les châtelains de Chantilly. Pour nous en tenir aux choses bibliographiques, qui ne doivent jamais être négligées dans le *Polybiblion*, nous dirons que l'on trouvera dans la remarquable brochure du savant rédacteur des *Études*, les renseignements les plus abondants et les plus précis sur les travaux dont Bourdaloue a été l'objet, soit autrefois, soit de notre temps.

— M. Eugène Halphen nous donne des *Lettres inédites du roi Henri IV à Monsieur de Béthune, ambassadeur de France à Rome, du 8 avril au 29 décembre 1603, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale* (Paris, Champion, in-8 de 143 p.). Cette plaquette est le complément de celle que M. Halphen fit paraître en 1895 ; réunies, elles contiennent les lettres écrites par le Roi à son ambassadeur auprès du Pape dans l'année 1603. Le savant éditeur s'étonne avec raison de ne pas voir figurer ces lettres dans le recueil de Berger de Xivrey et Guadet.

— La *Revue des poètes*, qui choisit pour naître le dernier mois du printemps, (1re année, juin 1898 — Paris, 13, rue Monsieur. Mensuel, 6 fr. par an, 7 fr. pour l'Union postale), n'offre pas seulement asile aux morceaux en vers, mais aussi à la prose, et non pas seulement à la prose des causeries bibliographiques ou des causeries littéraires, mais à celle même des contes, comme *le Péché de ma cocotte*, de Mme Blanche Carey, que nous lisons dans le premier numéro. L'hospitalière revue ouvre ses colonnes aux jeunes et aux nouveau-venus sans oublier les maîtres dont la renommée est faite depuis longtemps ; c'est ainsi que M. François Coppée a écrit pour ce numéro de début une jolie pièce : *Haute École.* La Revue se présente bien avec son élégante impression, et les illustrations mêmes ne lui font pas défaut.

—M. R. de Lespinasse vient d'achever pour la Collection de l'*Histoire générale de Paris* faite sous les auspices du conseil municipal, la publication des statuts des métiers. Il a eu l'heureuse idée de tirer à part les illustrations semées dans ces quatre volumes et contenant les armoiries et les jetons des métiers. Il a formé ainsi un album de 46 planches, dont 3 doubles, précédées d'un Avant-propos de 11 p. Les *Jetons et armoiries des métiers de Paris* (Nevers, imp. de G. Vallière, gr. in-8) seront consultés avec profit et curiosité.

— « Jamais la statistique n'a été aussi en faveur qu'à notre époque... Mais... il est impossible de tout lire... La *Revue de statistique* a précisément pour but de rassembler toutes les publications qui paraissent en France et à l'étranger, de rechercher et au besoin d'établir les statistiques pouvant présenter de l'intérêt. » Tels sont les termes dans lesquels s'annonce au public un nouveau recueil hebdomadaire (Paris, 28, rue de Grammont. — 25 fr. par an) dont le premier numéro a paru le 6 mars dernier et qui sera certainement consulté utilement s'il reste fidèle à son programme.

— M. Émile Ferrière nous offre l'*Étymologie de quatre cents prénoms usités en France* (Paris, Alcan, in-18 de 165 p. — Prix : 1 fr. 50). Deux raisons ont déterminé M. Ferrière à entreprendre ce travail : 1° une fois déterminé le sens d'un prénom, il devient représentatif d'une idée et cesse d'être un simple son de voix ; 2° « les étymologies nous aident à comprendre quelle disposition intellectuelle a guidé nos lointains ancêtres dans la dénomination qu'ils ont imposée aux hommes et aux choses. » M. Ferrière débute par quelques notions prélimi-

naires ; puis il donne les étymologies des prénoms qu'il assaisonne de réflexions et de digressions à tout le moins superflues. Les tendances anti-catholiques de l'auteur se montrent trop clairement. De temps à autre il cite des sources, sans qu'on en saisisse toujours l'utilité ; un seul exemple : pourquoi renvoyer au *Dictionnaire des légendes* de Migne pour appuyer l'assertion que saint Ignace a été évêque d'Antioche ? L'ouvrage — dont l'utilité d'ailleurs n'est que bien secondaire — aurait gagné à être débarrassé de toutes ces superfétations ; on aurait pu ainsi le réduire d'un bon tiers.

Champagne. — L'Académie nationale de Reims est certainement l'une des plus actives sociétés savantes de France. Le cent-unième volume de ses *Travaux* qui nous arrive (Reims, F. Michaud, in-8 de 48[illegible] p., avec planches) renferme, — outre le *Discours d'ouverture* de M. Douce, président annuel, le *Compte-rendu des travaux de l'année 1896-1897*, par le docte M. Henri Jadart, secrétaire général, des rapports et programmes intéressants à divers titres, mais sur lesquels nous sommes obligés de passer, — les études, notes ou communications ci-après : *Le Poète Guillaume Coquillart, chanoine et official de Reims*, par M. Gaston Paris ; — *M. René Bazin*, par M. A. Lefort ; — *Le Congrès de la propriété bâtie à Paris des 31 mai, 1er, 2 et 3 juin 1897*, par M. Douce ; — *A travers le VIIe congrès international de Bruxelles* [illegible], par M. le Dr Colleville ; — *Les Prix de* [illegible] *de Reims, 1896-1897*, par M. H. Jadart ; — [illegible] par M. L. Morel ; — [illegible] *de Reims*, par M. [illegible] ; — [illegible] par M. [illegible] ; — [illegible] par M. [illegible] ; — [illegible] par M. L. [illegible] ; — [illegible] par M. [illegible] ; — [illegible] par M. [illegible] ; — [illegible] par M. A. [illegible] ; — [illegible] par M. le baron de [illegible].

[illegible]

[illegible]

[illegible]

— [illegible]

de Valserres, et *Monographie de Montmaur* (Gap, Jouglard, 2 brochures in-8, de 12 et 23 p.), M. l'abbé Allemand, qui poursuit ses recherches sur les localités du Gapençais, montre, comme d'habitude, les qualités d'un historien modeste et sérieux. Il se révèle comme un critique aussi modéré que sage dans la suivante : *Les Œuvres de M. Faure et l'Œuvre de M. Gaillaud* (Gap, Jouglard, in-8, de 12 p.). Jean Faure, qui fut sous-préfet, secrétaire général et notaire dans son pays, a chanté quelques événements dans des poèmes héroï-comiques pleins de verve et d'esprit ; ces plaquettes devinrent rapidement introuvables. En mourant, Faure chargea son ami, M. l'abbé Gaillaud, de tout rééditer. Ce ne fut qu'en 1892, trente ans plus tard, que le vœu fut réalisé. Or M. Allemand établit, en plaçant les textes en regard, que la réimpression est à refaire. Non seulement M. Gaillaud a donné une édition tronquée et incomplète, mais encore il s'est amusé à altérer les textes de façon lamentable, à les alourdir, et à les émailler de vers archi-faux, d'hiatus et de non-sens. C'est là une tache grave sur la mémoire littéraire de l'excellent M. Gaillaud et M. Allemand a eu bien raison de la faire ressortir, en homme de goût.

— Villars est une source intarissable et c'est encore de lui que s'occupe M. le docteur Alfred Chabert : *Villars sous la Terreur* (Genève, Romet, tirage à part de l'*Herbier Boissier*, in-8 de 14 p.). M. Chabert est un observateur remarquable et un homme d'esprit, et c'est en se jouant qu'il rappelle les circonstances dans lesquelles Villars fut amené à donner le catalogue des substances végétales susceptibles, en cas de famine, de servir à l'alimentation de l'homme. Villars paraît s'être « payé la tête » des révolutionnaires de 1791, car parmi les plantes ainsi recommandées, M. Chabert en indique qui sont irritantes, ou fortement purgatives, et même vénéneuses. Ainsi s'explique la révélation inattendue d'une chanson concernant Villars et le menaçant de la « Sainte-Guillotine. » Il paraît que la chanson est salée, car le refrain seul en est donné : c'est grand dommage.

— Pour la première fois, l'occasion nous est fournie de parler d'Alpinus ; ce nom a été repris par de mauvais élèves mais il n'est au monde qu'un « Alpinus, » l'auteur de *la Chasse alpestre*, du *Renard d'Augustin de Certeau* et de cinquante autres écrits où s'étalent librement, en un style très spécial, l'esprit de bon aloi, la verve gauloise et le bon sens le plus avisé, sous un franc parler qui écorche quelque peu. Ainsi reparaît-il dans deux plaquettes : *Impressions place Notre-Dame* ; — *Impressions d'un voyage en Savoie et en Dauphiné* (Voiron, Mollaret, 2 brochures in-12 de 15 p. chacune). L'inauguration du monument du Centenaire, à Grenoble, et une fugue de l'Académie delphinale ont fourni le texte de ces bluettes extraordinairement amusantes. Avons-nous dit que l'unique Alpinus est M. Faige-Blanc, ancien maire de Voiron ?

— La librairie dauphinoise H. Falque et Félix Perrin, à Grenoble, annonce pour paraître en juillet : *Au Pays des Alpins*, par M. Henry Duhamel, en un fort volume in-4 orné de 250 reproductions en couleurs, cartes, plans, portraits.— Prix : 12 fr. pour les souscripteurs inscrits au 15 juin. Le prospectus illustré fait pressentir une publication de toute beauté.

— Sous ce titre : *Voyage de Villars à la Grande-Chartreuse le 8 messidor an XII*, (Briançon, Chautard, in-8 de 19 p., tiré à 20 exemplaires), M. Paul Guillemin publie un savoureux manuscrit dont la partie botanique et philosophique a gardé toute sa valeur ; les considérations géologiques ont fait leur temps.

— Dans une autre plaquette : *Monsieur de la Boissière à la Grande-Chartreuse en Juillet 1782* (in-12 de 4 p. tiré à 20 ex.), le même M. Guillemin, qui semble voué aux exhumations, analyse un récit peu connu de voyage ; il y joint le souvenir du procès, auquel donna lieu, en 1763, une expédition projetée, par des simples d'esprit, en vue de subtiliser un trésor aux Pères Chartreux.

Franche-Comté. — M. Léonce Pingaud a publié dans la *Nouvelle Revue*

rétrospective (nos de février-avril dernier) les *Mémoires de l'abbé Millot* (*1726-1785*) dont il a fait exécuter à petit nombre un tirage à part (Paris, *Nouvelle Revue rétrospective*, in-16 de 115 p.). Le manuscrit original porte ce titre suggestif : *Examen de ma vie*. Ce qui frappe le plus dans ces pages curieuses, vivantes, c'est, outre la peinture d'états de choses divers pouvant, à notre époque, paraître singuliers, le « moi » du personnage, que M. Pingaud souligne d'ailleurs dans la note, trop courte à notre gré, qui précède la publication des *Mémoires*. Au fond, ce « moi », détestable a-t-on dit, nous semble nécessaire dans ces sortes de « confessions. » L'abbé Millot était né à Ornans, patrie, entre autres, du premier des Granvelle qui soit devenu célèbre et du peintre-déboulonneur Courbet. Suivez-le à travers l'*Examen de ma vie*, qui nous paraît d'autant plus sincère qu'il n'est pas toujours à son avantage, et vous verrez se dégager une individualité ultrà indépendante et, par suite, d'un commerce qui n'a pas dû être facile pour tout le monde. Il convient de le remarquer, l'abbé Millot possédait l'art de se faire le plus souvent bien venir des grands, sans se courber plus que de raison ; sous ce rapport, il était bien de son pays où l'on n'a pas l'échine trop souple. Mais il n'est pas moins Franc-Comtois quand (p. 28) il fait l'aveu de ses naturelles tendances à l'excessive économie, aveu qu'il se hâte de tempérer par l'affirmation de son « désintéressement peu commun. » Au premier abord, ces deux choses semblent se concilier assez mal ; mais c'est peut-être très exact. En somme, nous voyons là, dessiné par le sujet lui-même, un caractère qui, s'il ne conquiert pas les sympathies, ce qui est notre cas, est loin de tomber dans la veulerie et dans la banalité. Rappelons que notre abbé fut, en son temps du moins, un historien célèbre (!), qu'il remplit la charge de précepteur du duc d'Enghien et qu'il fit partie de l'Académie française. Et c'est à peine si, aujourd'hui, son nom et son œuvre surnagent encore sur la « mer des histoires. » *Vanitas vanitatum* ! Deux lettres de Millot à son frère et quelques autres, placées en appendice et émanant de personnages plus ou moins illustres, « font revivre Millot tout entier, avec ses petites passions comme avec ses qualités réelles d'érudit et d'écrivain. »

— Ce n'est pas seulement une *Contribution à l'histoire de Jonvelle* (Vesoul, L. Bon, in-8 de 41 p. Extr. du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*, année 1898) que nous donne M. Émile Longin. Car, si son travail complète et rectifie sur certains points l'*Histoire de la seigneurie de Jonvelle*, par les abbés Coudriet et Chatelet (1864), il fournit aussi des détails inconnus sur l'exode des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, quand, par suite de la guerre entre la France et la Lorraine, elles durent, en 1636, quitter Mirecourt et se réfugier sur le territoire franc-comtois avec saint Pierre Fourier, leur fondateur. Avant de se retirer à Gray, ces religieuses avaient été sur le point de trouver asile à Jonvelle, chez le père de l'une d'elles, riche bourgeois de la ville ; mais il en fut décidé autrement par diverses circonstances que M. Longin expose ici. Dix pièces justificatives terminent cette intéressante notice fortifiée de notes nombreuses.

— Si l'opuscule précédent n'est pas sans utilité pour ceux qui auront, après tant d'autres, à écrire sur saint Pierre Fourier, à plus forte raison devront-ils avoir recours au suivant, du même M. Émile Longin : *Saint Pierre Fourier et la Franche-Comté* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 60 p.), dont les *Annales franc-comtoises* ont eu la primeur (livr. de janvier-février et de mars-avril 1898). L'auteur, s'adressant spécialement à ses compatriotes, a voulu faire connaître la part qu'ont prise leurs pères à la béatification de saint Pierre Fourier : « Les biographes de celui-ci, dit-il, ont un peu laissé à l'arrière-plan les démarches de notre province ; mieux instruits des choses de la Lorraine que de celles de la Franche-Comté, ils ont passé rapidement sur les deux enquêtes faites dans le

diocèse de Besançon, l'une, par l'autorité de l'ordinaire en 1673, l'autre par l'autorité du Siège apostolique en 1682. Ce sont précisément ces deux enquêtes que je me propose de raconter : dire dans quelles circonstances elles ont été entreprises, quels juges les ont dirigées, quelles personnes leur ont apporté le concours de leur témoignage, me paraît, en effet, le moyen d'accroître la dévotion des Franc-Comtois envers le saint que l'Église vient de placer sur les autels. » M. Longin raconte les faits avec ordre et méthode ; son étude est digne des plus complets éloges.

— Nous connaissions déjà par les *Annales franc-comtoises* (livr. de janvier-février dernier) la conférence faite à Besançon le 12 décembre 1897, par M. Arthur Desjardins, à la sollicitation de la « Conférence Saint-Thomas d'Aquin, » sur *Proudhon*. Ce travail résume très nettement l'œuvre importante que l'éminent avocat à la Cour de cassation a publiée sur le démolisseur social et dont le *Polybiblion* a parlé (t. LXXVII, p. 31-32). Nous sommes heureux d'en noter ici le tirage à part (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 35 p., avec un portrait de l'auteur). Cette brochure complète l'étude insérée d'abord dans les *Annales* en ce sens que nous avons là une introduction qui se compose d'une notice sur M. Desjardins, un discours et un toast de M. Montenoise, avocat, président de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin et un autre discours de notre ami et collaborateur, M. Maurice Lambert. L'ensemble est vraiment agréable ; nous en félicitons tous ceux qui ont pris une part active à cette fête de la science et de l'esprit.

— Bien modeste d'apparence, la brochure que M. Ch.-J. Martin vient de faire paraître : *Les Fruitières du Doubs* (Besançon, imp. du *Progrès*, in-8 de 56 p.) contient des renseignements et des conseils précieux pour tous ceux qui s'occupent de la fabrication, de la vente et de l'achat des fromages. Après un court historique des « fruitières » en Franche-Comté, l'auteur, ingénieur agronome et directeur de l'École nationale d'industrie laitière de Mamirolle, près Besançon, expose de multiples questions plus ou moins techniques en des termes compréhensibles pour tout le monde, et on les lira sans peine. Ces pages sont appuyées de tableaux où les chiffres ont leur éloquence, de même que des observations détaillées montrent leur utilité pratique.

Ile-de-France. — Le tome XVI des *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise* vient de nous parvenir en trois fascicules représentant chacun la valeur d'un volume (Beauvais, imp. D. Pere, in-8 de 775 p., avec planches dans le texte et dessins hors texte). L'ensemble embrasse les années 1895 à 1897 ; il est considérable. Les études que l'on trouve ici n'ont pas la même importance ; mais il est difficile de déterminer le degré d'intérêt qu'elles présentent. Chaque érudit pourra d'ailleurs, selon son genre, s'en faire une idée par le simple énoncé suivant : *Note sur la chapelle Sainte-Véronique dans l'ancienne rue de ce nom à Beauvais*, par M. le chanoine Pihan ; — *Un Procès à propos d'un livre de chant, en l'an 1500*, par M. l'abbé A. Vattier ; — *Le Cimetière mérovingien de Martincourt (Oise)*, par M. L. Vuilhorgne ; — *Étude sur les fourmis, les guêpes et les abeilles*, par M. C. Janet ; — *Les Inscriptions cimétériales de Senlis et de Saint-Léonard (Oise)*, par Mgr X. Barbier de Montault ; — *Testament de Nicole de la Mare*, publié (avec des notes) par M. le chanoine Marsaux ; — *Notice sur M. Barthélemy-Paul, comte de Lagué de Salis*, par M. le chanoine Pihan ; — *Milly*, par M. le chanoine Renet ; — *Dernières Découvertes dans le canton de Mouhy*, par M. le docteur A. Baudon ; — *Course archéologique à travers les cantons de Clermont, Saint-Just, Maignelay, Froissy, Crève-Cœur et Ressons-sur-Matz*, par M. le chanoine Muller ; — *La Jacquerie à Gerberoy, Songeons et Thérines (1358-1368)*, par M. L. Vuilhorgne ; — *Crèvecœur-le-Grand (Oise)*, par M. l'abbé Sellier ; — *Note sur le chanoine Martial Dufour, vicaire général de Beauvais (1727-1745)*, par M.

Bellou ; — *L'Art et les lois du vers*, par M. P. Lebesgue ; — *Épigraphie du canton de Chaumont-en-Vexin*, par MM. L. Regnier et J. Le Bret ; — *Un Trouvère picard des* XIIe et XIIIe *siècles*, par M. L. Vuilhorgne ; — *La Rosière de Salency en 1774*, par M. le chanoine Marsaux ; — *Maladrerie et hôtel-Dieu de Gerberoy* (990-1680), par M. L. Vuilhorgne ; — *Pierre Louvet de Beauvais, médecin, historien et professeur* (XVIIe *siècle)*, par M. le comte de Marsy ; — *La Naissance de saint Louis à la Neuville-en-Hez*, par M. l'abbé Morel ; — *Armorial des familles du Beauvaisis dont les membres ont pris part aux assemblées de la noblesse pour l'élection des députés aux États-généraux de 1789*, par M. le comte de Troussures ; — *Les Armoiries de la noblesse du Beauvaisis et Observations sur le dessin héraldique*, par M. V. Lhuillier ; — *Promenades archéologiques dans la vallée de l'Aunette*, par M. le chanoine Marsaux ; — *Procès-verbal du centenaire de la Société académique*, par M. J. Molle ; — *Historique de la Société académique fait à l'occasion de son cinquantenaire*, par M. le chanoine Pihan ; — *Fours à poteries gallo-romaines et du moyen âge découverts dans les communes d'Héricourt-Saint-Samson et Fontenay-Torcy (Oise)*, par M. Hermanville.

MAINE. — M. l'abbé Félix Clément, curé de Saint Denis d'Orques, a eu la bonne et pieuse pensée d'écrire une *Notice sur la statue de Notre-Dame du Parc vénérée dans l'église de Saint-Denis d'Orques, au diocèse du Mans* (Paris, A. Quelquejeu, in-8 de 70 p.). C'est un vrai guide de pèlerinage, tout à la fois érudit, artistique (6 photogravures et une gravure) et édifiant, car il y a à la fin tous les cantiques que peuvent et doivent chanter les pèlerins. Écrite dans un style élégant et sévère, cette notice est une utile contribution pour l'histoire mancelle, que nous signalons avec le plus grand plaisir.

NORMANDIE. — Qu'est-ce que *Dieppe ?* Avec beaucoup de dessins, de gravures, de photogravures, de renseignements de toutes sortes, un admirable petit album sorti de l'imprimerie Julien Lecerf à Rouen (in-8 oblong de 24 p.) va vous répondre. Histoire, scènes vivantes, environs, tout s'y trouve retracé en quelques lignes bien nettes, résumant heureusement ce que l'on trouve dans de gros et forts volumes pleins d'érudition et de science. Petit livre de vulgarisation à conserver soigneusement dans sa bibliothèque.

— M. J. Masselin, vicaire de Vaucelles à Caen, membre de la Société des antiquaires de Normandie, vient, en 109 p. in-8, (Caen, Vve Domin) de résumer tout ce qui a été publié sur *le Diocèse de Bayeux du Ier au XIe siècle*. Rien que l'énoncé du titre indique combien la question a intéressé et passionné de bons esprits. M. Masselin place saint Exupère ou saint Spire, et saint Regnobert aux Ier et IIe siècles de l'ère chrétienne, le premier de 70 à 89, le second de 73 à 183 (p. 104). Ceci indique clairement qu'il est dans le clan de l'évangélisation apostolique de la Gaule. Aussi, nous permettra-t-il de regretter qu'il n'ait pas cité parmi les historiens de nos premiers évêques (p. XIX), M. Jules Lair qui est l'un des plus redoutables adversaires de ces théories historiques, et cela d'autant mieux que dès les premières pages (p. VIII, n° 1) et au cours de son ouvrage, il est obligé de mentionner à chaque instant les *Études sur les origines de l'Église de Bayeux*. Cette réserve faite, nous ne pouvons que louer l'érudition et la piété de M. Masselin.

— M. Arsène Legrelle vient de nous donner un de ces bons travaux dont il est coutumier : *Les Assemblées de la noblesse en Normandie*, 1658-1659, sont extraits des *Mélanges, 4e série, de la société de l'histoire de Normandie* (in-8, de 42 p.). Ces assemblées « ressemblaient fort au début d'un soulèvement général. » Pour cause principale, il indique « l'irritation de l'aristocratie sommée d'exhiber sans cesse les titres qui la devaient mettre à l'abri des principales contributions et des exactions habituelles. » C'est le duc de Longueville qui poursuivit la répression le premier et qui nous la fait connaître dans ses lettres

et dans ses rapports. La duchesse d'Aiguillon s'y trouva aussi fortement mêlée. Le 20 juillet 1658, eut lieu une réunion dans la forêt de Conches ; des réclamations qu'elle présenta à Mazarin, celui-ci écouta une partie, mais il frappa sur les mutins. Des troupes avancèrent à Dreux, M. de Montpezat fut envoyé à Caen. Quelques factieux surgirent encore, mais M. de Pommereu, à la tête du grand Conseil, sévit. Un des chefs fut exécuté, les autres se tirèrent d'affaire. Ce fut là une « insurrection manquée. »

— M. Louis Duval, l'érudit archiviste de l'Orne, vient de publier un document de tout premier ordre, c'est *le Rôle des impositions de la commune de Monnay (Orne) en 1790* (Alençon, R. de Broise, in-8 de 47 p.). Il l'a fait précéder d'une substantielle étude dans laquelle il prouve le morcellement de la propriété foncière avant 1789, de telle sorte qu' « à Monnay on pouvait trouver un état de division de la propriété capable de donner satisfaction aux doctrinaires socialistes les plus exigeants » (p. 12). Contribution au moins aussi précieuse pour l'histoire générale que pour celle des institutions locales.

— Le même M. Louis Duval retrace avec verve, d'après un document du temps, *la Fédération nationale du 14 juillet 1790 et la garde nationale d'Argentan* (Argentan, *Journal de l'Orne*, in-8 de 16 p.). Voici l'appréciation de celle-ci sur celle-là : « Ce qu'il y a de mieux, c'est que nous nous sommes bien corroboré l'estomach et bien divertis. » (p. 15, n° 1). N'en est-il pas ainsi de toutes les époques et de tous les délégués ?

— Dans les deux derniers numéros du *Bulletin des parlers normands* (Caen, E. Lanier), nous trouvons une coutume rhythmée, des anecdotes, des chansons, des refrains, des dialogues, une version de la chanson de Glyôm. C'est la langue de Dives-sur-mer, de Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, de Gonneville-sur-Dives, de Dozulé, de Méry-Corbon, de Fontenay-le-Marmion, d'Audrieu et de Grandcamp, qui est mise au jour et étudiée. Il serait bien à souhaiter que, de tous les coins de la Normandie, on fournît des contributions au jeune et intelligent directeur. Notons en passant que sa thèse sur la palatalisation des groupes consonantiques gl, kl, fl, pl, bl, dans les parlers du Calvados, lui a valu le diplôme de l'École des Hautes-Études, avec une mention très élogieuse.

Provence. — Au moment d'écrire ces lignes, la mort de notre collaborateur M. Tamizey de Larroque nous frappe d'un profond chagrin. L'infatigable érudit, qui fouillait avec tant de soin le sol de la Provence littéraire, nous envoyait récemment *Une Page inédite de l'histoire anecdotique de Provence* écrite par le baron d'Oppède en août 1618 (Extrait des *Annales du Midi*, t. X, in-8 de 8 p. Toulouse, E. Privat). Rien n'est plus curieux et amusant que cette querelle du clergé et de la magistrature, ces vêpres retardées jusqu'à neuf heures du soir par un archevêque entêté. Au bas de chaque page, des notes vives, érudites, que nous ne verrons plus, hélas !

Italie. —Nous avons autrefois signalé dans cette revue un volume de poésies de M. Giuseppe di Napoli intitulé *Adamo*. Voici, du même auteur, un nouvel ouvrage: *Ricchi e poveri* (Catania, Giannotta, in-16 de 135 p. — Prix : 1 fr. 20), où ne manquent certes pas les beaux vers. Au point de vue de la forme, la langue est harmonieuse, et la simplicité de l'expression n'en exclut pas la force. Quant au fond, l'auteur est un peu pessimiste ; son amour pour les humbles, sa compassion pour leurs souffrances lui fait peut-être exagérer parfois les torts des riches. Sauf dans le premier morceau, qui est aussi le plus long : *Mario*, où l'auteur nous montre un heureux du monde que sa richesse n'a point corrompu, tout le volume est un réquisitoire amer contre notre organisation sociale. L'auteur, disciple et admirateur de Coppée, laisse trop dans l'ombre les enseignements et les consolations de la religion chrétienne, à laquelle notre poète français se rattache chaque jour davantage. Nous l'invitons à méditer un peu là-dessus.

Russie. — Ce sont de très agréables souvenirs de voyage que les deux plaquettes consacrées par M. Alexandre Boutroue à la Crimée et à la Transcaspie ; ce sont deux chapitres de la relation d'une même excursion faite en 1895 au Caucase, dans les provinces russes transcaspiennes, et enfin le long des côtes orientales et septentrionales de la mer Noire. M. Boutroue a très joliment traduit dans son travail : *En Transcaspie* (Paris, Leroux, in-8 de 36 p. Extrait de l'*Annuaire du Club-Alpin*) les impressions qu'il ressentit entre Ouzoun-Ada et Samarcande ; d'intéressantes gravures illustrent son récit. Quant aux pages intitulées *En Crimée* (Paris, Leroux, in-8 de 11 p. Extrait de la *Revue de géographie*), on y trouvera un coup d'œil rapide sur les principaux événements qui se sont accomplis dans la presqu'île et quelques notes plus personnelles sur Sébastopol et ses environs.

Tunisie. — Le R. P. Delattre publie une remarquable notice sur *les Grandes Statues du musée de Saint-Louis, à Carthage* (Paris, imp. Petithenry, in-4 de 7 p. Extrait du *Cosmos*, avec 4 planches). La notice est fort intéressante. Le savant archéologue raconte les circonstances de ses belles découvertes, reproduit la description qui a été faite des statues devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Héron de Villefosse, et il conclut en disant que ces statues « ornaient un des principaux temples qui se dressaient sur le Capitole, là où se montre aujourd'hui, majestueuse, la cathédrale de Carthage. »

Publications nouvelles. — *L'Ecclésiastique, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira*, par J. Lévi (in-8, Leroux). — *Les Saints Évangiles, ou la Vie de N.-S. Jésus-Christ*, par l'abbé P.-M. Labatut (in-12, Lethielleux). — *Leçons d'introduction générale théologique, historique et critique aux divines Écritures*, par l'abbé C. Chauvin (in-8, Lethielleux). — *L'Homme-Dieu*, par E.-C. Minjard (2 vol. in-12, Lethielleux). — *L'Immaculée-Conception, histoire d'un dogme*, par Dubosc de Pesquidoux (2 vol. in-8, Mame et Lecoffre). — *Libellus Fidei*, edidit B. Gaudeau (in-12, Lethielleux). — *De l'Habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes, d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin*, par le R. P. B. Froget (in-8, Lethielleux). — *De l'Apologétique « traditionnelle » et de l'Apologétique « moderne »*, par le R. P. X.-M. Le Bachelet (in-12, Lethielleux). — *L'Église, sa raison d'être*, par le T. R. P. Ollivier (in-8, Lethielleux). — *La S. Congrégation du Concile*, par l'abbé R. Parayre (in-8, Lethielleux). — *Étude sur le délit et la peine en droit canon*, par L. Kahn (in-8, Berger-Levrault). — *L'Année philosophique*, publié par F. Pillon (in-8, Alcan). — *Essai sur la classification des sciences*, par E. Goblot (in-18, Alcan). — *Pages choisies de Victor Cousin*, publiées par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *Correspondance inédite de John Stuart Mill avec Gustave d'Eichtal*, trad. par E. d'Eichtal (in-18, Alcan). — *L'Art et le réel*, par J. Pérès (in-8, Alcan). — *Pensées chrétiennes*, par la marquise de Sévigné, recueillies par L. de la Brière (in-32, Plon et Nourrit). — *Un Penseur inconnu. Numa Boudet, sa vie et ses pensées*, par J. Serre (in-18, Perrin). — *Les Lois sociales*, par G. Tarde (in-18, Alcan). — *A propos d'Eusapia Paladino*, par G. de Fontenay (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Manuel théorique et pratique d'horticulture*, par Un Religieux jardinier (in-18, Téqui). — *Œuvres mathématiques* de Riemann, trad. par Laugel (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur la théorie des fonctions*, par E. Borel (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur la théorie des marées*, par M. Lévy (in-8, Gauthier-Villars). — *La Tradition dans la peinture française*, par G. Lafenestre (in-18, May). — *Qu'est-ce que l'art ?* par le Cte L. Tolstoï, trad. par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *70 Motets au Très Saint-Sacrement*, par le P. Médard Kaiser (in-8, Lethielleux). — *Le Cycle Berlioz. L'Enfance du Christ*, par J.-G. Prod'homme (in-18, « Mercure de France »). — *Jardins suspendus*, par B. Reynold (in-12, Vanier). — *La Flexion dans La-*

crèce, par A. Cartault (in-8, Alcan). — *Flèches perdues*, par E. Lévis (in-12, Vanier). — *Les Solitaires*, par J. Dayros (in-12, Vannier). — *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, par F. Jammes (in-18, « Mercure de France »). — *Fleurs de solitude*, par l'abbé J. Guillermin (in-18, Bloud et Barral). — *Canigó, leyenda pirenaica del tiempo de la reconquista*, por M.-J. Verdaguer (gr. in-8, Madrid, Fortanet). — *Sans merci*, par E. Delpit (in-18, Calmann Lévy). — *Sublime Mensonge*, par Mme Lescot (in-12, Calmann Lévy). — *Des Maris, s. v. p.*, par H. Bezançon (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Augure*, par L. Donel (in-18, Perrin). — *Khnou-n-atonou*, par J. Gautier (in-12, Colin et Cie). — *Sabré Léonce !* par P. Wolff (in-18, Flammarion).—*L'Heure sexuelle*,par J. de Childa (in-18 « Mercure de France »).— *Germaine*, par P. Aubéry du Boulley (in-12, Société libre d'éditions des gens de lettres). — *Sous-off's d'Afrique*, par Ananké (in-12, Vanier). — *Les Orgues de Fribourg*, par C.-L. Dauriac (in-12, Vanier). — *De la Rime française*, par le P. V. Delaporte (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Introduction à l'Histoire littéraire*, par P. Lacombe (in-8,Hachette). — *Études de littérature contemporaine*, par G.Pélissier (in-12, Perrin). — *Propos littéraires*, par le Vte de Broc (in-18, Plon et Nourrit). — *Introduction à la critique des textes latins*, par W.-M. Lindsay (in-12, Klincksieck). — *Literatura arcaica*, estudios criticos, por E. de la Barra (petit in-8, Valparaiso, Newman). — *Les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français*, par M. Wilmotte (in-8, Bouillon). — *Deux Études sur Gœthe : Un Officier de l'ancienne France. Les Personnages originaux de la « Fille naturelle, »* par M. Bréal (in-18, Hachette). — *Arvor*, par A. Petitcolin (in-18, Plon et Nourrit). — *Russie ; nos alliés chez eux*, par M. Delines (gr. in-4, L.-H. May). — *Au Cap nord*, par C. Rabot (in-12, Hachette). — *L'Algérie*, par Battandier et Trabut (in-18, Baillière). — *Les Arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III*, recueil de documents publié par E. Muntz (in-8, Leroux). — *Rome et Cantorbéry*, par S.-M. Brandy (in-8, Lethielleux). — *La Russie et l'Union des Églises*, par Tondini de Quarenghi (in-12, Lethielleux). — *Leo XIII und der Satanskult*, von Dr J. Rieks (in-12, Berlin, Walther). — *Vie de saint Augustin*, par le P. A. Tonna-Barthet (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Saint Benoît*, par D. L. Tosti (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima*, nunc primum edidit P. Sabatier (in-8, Fischbacher). — *Saint François de Sales*, par F. Strowski (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Père Hecker est-il un saint ?* par C. Maignen (in-12, Retaux). — *La République nouvelle*, par P. Deschanel (in-12, Calmann Lévy). — *Après le procès*, par F. Brunetière (petit in-16, Perrin). — *L'Esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse*, par A. Bazalgette (in-18, Société d'éditions littéraires). — *Les Français d'aujourd'hui. Les Types sociaux du Midi et du Centre*, par E. Demolins (in-18, Firmin-Didot). — *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France*, par M. G. Fagniez (in-8, A. Picard et fils). — *Souvenirs et campagnes*, 2e série, par le gal de la Motte-Rouge (in-8, Lethielleux). — *Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle*,par G. Bapst.Tome Ier (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Cabinet secret de l'histoire*, par le Dr Cabanès, 3e série (in-12 carré, Charles). — *La Société provençale à la fin du moyen âge*, par C. de Ribbe (in-8, Perrin). — *Choses et gens d'Amérique*, par T. Bentzon (in-18, Calmann Lévy). — *Voltaire avant et après la guerre de sept ans*, par le duc de Broglie (in-12, Calmann Lévy). — *Vie de Mademoiselle de Melun*, par J. Grandet (gr. in-8, Roger et Chernoviz). — *Le IIe Livre des Masques*, par R. de Gourmont (in-8, « Mercure de France »). — *Moritz von Sachsen*, von E. Brandenburg (gr. in-18, Teubner, Leipzig).— *Essai d'une Bibliographie de la langue basque*, par J. Vinson (in-8, cart., Maisonneuve). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture Sainte. Vorlesungen über die Kunde hebräischer Handschriften, deren Sammlungen und Verzeichnisse (*Moritz Steinschneider*) 194
The Higher Criticism of the Old Testament (*Al.-J. Mc-Caul*) . . 195
Commentarius in Exodum et Leviticum (*F. de Hummelauer*) . . . 196
Histoire de l'Ancien Testament, d'après le Manuel allemand du Dr Æ. Schopfer (*l'abbé J.-B. Pelt*). T. II 197
Commentaire sur le Cantique des Cantiques traduit pour la première fois de l'hébreu et précédé d'une introduction. 198
Manuel de l'Évangile. Vie de N. S. Jésus-Christ (*A. Hervo*). . . 216
Histoire de la Passion d'après les quatre Évangélistes (*l'abbé Lesêtre*). 217
ΛΟΓΙΑ ΙΗΣΟΥ. Sayings of our Lord (*B.-P. Grenfell* and *A. S. Hunt*). 200
Archéologie de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ d'après les principes de l'harmonie des Évangiles au point de vue historique et critique, d'après J.-H. Friedlieb. Adapté en français par *F. Martin*. 202
Étude historique et archéologique sur les reliques de la Passion (*l'abbé F. Martin*) 203
Der Codex D in der Apostelgeschichte. Textkritische Untersuchung (*Dr B. Weiss*) 203

Théologie dogmatique. Institutiones theologiae dogmatico-scholasticae (*P. Joseph Mendive*) 325
La Science du catéchiste, ou Explication littérale et raisonnée du catéchisme du diocèse de Rennes (*l'abbé Debroise*) 207
La Religion chrétienne. Précis raisonné (*l'abbé Petiteau*) 207
Pourquoi croyons-nous ? (*le R. P. François de Bénéjac*). Conférences sur le dogme catholique. 211
Theologia fundamentalis (*Ignatio Ottiger*). T. I. De Revelatione supernaturali. 497
De Religione revelata libri quinque (*G. Wilmers*) 50
Tractatus de Deo Uno (*Ludovic de San*). Tomus posterior. . . . 49
Institutiones theologicae de Sacramentis Ecclesiae (*J.B. Sasse*). Vol. I. De Sacramentis in genere. De Baptismo. De Confirmatione. De Eucharistia 432
Tractatus canonicus de Sanctissima Eucharistia (*P. Gasparri*) . . 123
Collectio indulgentiarum theologice, canonice, ac historice digesta, opus a *P. Petro Mocchegiani a Monsano* dispositum . . . 498
Manuel des Indulgences, d'après l'ouvrage du R. P. Beringer « Les Indulgences, leur nature et leur usage » (*le R. P. Jos. Hilgers*), trad. par *l'abbé Mazoyer* 454
L'Index. Commentaire de la Constitution apostolique « Officiorum » (*l'abbé G. Péries*) 434
De prohibitione et censura librorum post Leonis PP. XIII. Const. « Officiorum ac munerum » brevis dissertatio (*Arthur Vermeersch*). 71

Liturgie. Ordinaires de l'église cathédrale de Laon (XII-XIIIe s.) (*le chanoine U. Chevalier*). 121
Monumenta veteris liturgiae ambrosianae. Pontificale in usum ecclesiae mediolanensis necnon ordines ambrosiani ex codicibus, saec. IX-XV (*M. Magistretti*). 121

Théologie morale. Directoire pratique du jeune confesseur (*A. Ciolli*), trad. de l'italien par *l'abbé Ph. Mazoyer* 208
Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad sanctum Apollinarem in cœtu S. Pauli Apostoli (*Felix Cadene*). 70
Le Prêtre et ses dernières instructions à la jeunesse chrétienne (*le chanoine Moussard*). 212
Le Sens chrétien de la vie (*le chanoine A. de Saint-Pulgent*) . . 214
Les Jeunes Gens (*l'abbé Bolo*). 213

Théologie parénétique. Œuvres de *saint François de Sales*. T. IX. Sermons, 3e vol. 210
Œuvres posthumes de *Mgr Le Courtier*, publiées par *le chanoine Grégoire*. T. III, 1re et 2e parties. 210

Ascétisme. Ouvrages de piété. La Grâce et la gloire, ou la Filiation adoptive des enfants de Dieu (*le R.P. J.-B. Terrien*). 209
Le Purgatoire (*le R. P. Faber*). 209
Lettres de *Mgr de Ségur* à ses fils spirituels, publiées par *le marquis de Ségur*. 211
Les Jeunes Gens de l'Ancien Testament (*le R. P. J.-M. Lambert*). 213
Jésus-Christ et la Vierge chrétienne (*le R. P. Vieille*) 214
La Perfection dans le monde. Simples entretiens (*le R. P. Pica*) . 215
Le Chemin de la perfection, ou le Curé d'Ars conduisant le chrétien au Ciel (*Dom Germain Maillet-Guy*) 215
Lettres choisies de *saint François de Sales* aux affligés. Condoléances et consolations 216
Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire. Espérance et consolation (*V. Postel*) 216
Le Pater à l'heure présente (*l'abbé Poirine*). 217
Manuel et directoire du Rosaire à l'usage des directeurs de la confrérie et de tous les prêtres (*l'abbé J.M.B*). 218
Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie (*la Cte A. de la Rochefoucauld*). 218
Annales de la première communion et de la persévérance, sous la direction du chanoine Pradal. 219
L'Évangile et le temps présent (*l'abbé Élie Perrin*). 327

Apologétique. Cours élémentaire d'apologétique chrétienne (*Mgr M. H. Rutten*). 206
Études sur la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation (*le R. P. Th. Ortolan*). I. L'Épanouissement de la vie organique à travers les plaines de l'infini. II. Soleils et terres célestes. III. Les Humanités astrales et l'Incarnation de Dieu sur la terre 165

Religions. Comment naissent les mythes (*Paul Regnaud*) . . . 455

JURISPRUDENCE

Droit naturel et philosophie du droit. Diritto naturale e positivo, saggio storico (*Valentino Rivalta*). 495
Concepto y teoria del derecho (*Adolfo Bonilla y San-Martin*). 496
La Liberté intégrale, esquisse d'une théorie républicaine des lois (*Camille Léger*). 496

Droit romain. Le Droit romain, exposé de ses principes fondamentaux et de ses rapports avec le droit français *A. Typaldo-Bassia* . 493
Jurisprudentiae antehadrianae quae supersunt, pars prior *P. P. Bremer* 122

Droit barbare et histoire du droit. Das Langobardische Lehnrecht *Karl Lehmann* 52
Summa de Legibus Normanniæ in Curia Laicali, ou Coutumier latin de Normandie *J. Tardif*. Introduction. 53
Origine et développement historique de la distinction des biens en meubles et immeubles *Georges Goury* 494
Les Juridictions commerciales au moyen âge *François Morel* . . 494
Essai sur l'origine et les attributions de l'audiencier dans les Pays-Bas *Eugène Lauvers* 495
Documents inédits pour servir à l'histoire de l'origine et des attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas *Eugène Lauvers* . 495

Droit canonique. De l'intervention des laïques, des clercs et des abbesses dans l'administration de la propriété, étude historique et théologique [illegible] *Paul Lemercier* 495

Droit public. Les Constitutions et les principales lois politiques de la France depuis 1789 *Léon Duguit* et *Henry Monnier* . . . 496
Manuel de jurisprudence [illegible] *Pierre Ravier du Magny* . . 497

Droit civil. La Morale et l'Obligation civile *Raffaele Ruggiero* . . . 496
Cours de droit civil français [illegible] *Bonnier* publié par son fils *Raoul Bonnier* 492
[illegible] *Pandectes* [illegible] 493
Si [illegible] aux Principes de droit civil français de François Laurent [illegible] *Jules Lerevey* 492
Traité de la possession [illegible] *Henri Tardif* 493
De la Responsabilité civile [illegible] *Maran* 494
Les Vices rédhibitoires et les maladies contagieuses dans les ventes et échanges d'animaux domestiques *J. Grimer* 495
Code civil allemand et [illegible] traduits et annotés par *Raoul de la Grasserie* 495
Dictionnaire [illegible] *Eugène* [illegible] 496
Notions [illegible] sur la propriété en Chine [illegible] *P. Pierre Hoang* 124

Droit commercial et industriel. La Baisse du taux de l'escompte *Simon Sarrazin* 496
Des [illegible] sur marchandises et valeurs [illegible] *Jacques Jessen* 497
De la [illegible] 497
Mémoire [illegible] 497
[illegible] 497
[illegible] 498
[illegible] 498
Étude [illegible] *Jeanne* 499
Les [illegible] 499

Droit pénal et droit militaire. [illegible] 491
[illegible] 492
Manuel [illegible] 492
[illegible] 492

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Institutiones philosophiae naturalis (*Tilmann Pesch*) 125
Le Monde et la Science (*Saint-Georges Mivart*). Trad. de l'anglais par *J. Second*, sous la direction de *E. Segond* 54

Logique. Vom Erkennen, Abriss der Noetik (*Carl Braig*). . . . 328

Psychologie. Psychologie (*l'abbé Th. Dubot*) 385
Institutiones psychologicae (*Tilmann Pesch*) 327
L'Individualité et l'Erreur individualiste (*F. Le Dantec*) 386
La Personne humaine (*l'abbé C. Piat*) 388
Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison (*Lucien Malapert*) 390
La Timidité (*L. Dugas*) 391
Études sur l'enfance (*J. Sully*, trad. de l'anglais par *A. Monod*. . 392
La Fatigue intellectuelle (*A. Binet et V. Henri*) 299
Le Développement mental chez l'enfant et dans la race (*James Mark Baldwin*). Trad. de l'anglais par *M. Nourry*. 298
Psychologie des saints (*Henry Joly*). 423
Psychologie des sectes (*Scipio Sighele*). Trad. française par *Louis Brandin*. 393

Morale. La Question de la liberté (*Paul Moriaud*). 401
Essai sur l'obligation morale (*Georges Fulliquet*). 402
Qu'est-ce que le progrès ? (*N. Mikhaïlowsky*), traduit du russe. . 402
Problèmes d'esthétique et de morale (*C.-R.-C. Herckenrath*). . . 403
La Crise morale, essais de critique générale (*Maurice Pujo*). . . 126
La Volonté de vivre (*Victor Charbonnel*). 435

Métaphysique. Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique (*G. Milhaud*) 394
Le Rationnel (*G. Milhaud*) 396
Ultimum organum (*J. Strada*) 397
La Religion de la science et de l'esprit pur (*J. Strada*) 398
Les Croyances de demain (*Lucien Arréat*). 399
L'Absolu et sa loi constitutive (*Cyrille Blondeau*). 400
Le Dynamisme absolu, suivi d'éclaircissements et de développements (*Ch. Poirson*) 293
L'Amour et la chute (*A. Blanc de Saint-Bonnet*). 400
Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent (*Jules Boiteux*). 501

Histoire de la philosophie. Études d'histoire de la philosophie (*E. Boutroux*). 493
Socrates und Platon (*E. Pfleiderer*). 500
Philon le Juif. Essai sur l'École juive d'Alexandrie (*Ed. Herriot*). . 199
Traité des causes secondes (*Jean Trithème*) 166
La Philosophie de Ch. Secrétan (*F. Pillon*). 404
La Philosophie de Nietzsche (*H. Lichtenberger*) 405

Éducation et enseignement. Principales œuvres pédagogiques de *Herbart*, traduites par *A. Pinloche* 329
La Pratique du Ratio studiorum dans les collèges (*le R. P. Passard*) 455
L'Éducation publique et la vie nationale (*F. Pécaut*) 56
A propos de nos écoles (*Ernest Lavisse*) 166

Sciences sociales et politiques. Supplément au Nouveau Dictionnaire d'économie politique (*Léon Say et Chailley-Bert*) . . 12
Staats Lexikon (*A. Bruder et J. Bachem*). 13
Les Socialistes au pouvoir (*Hippolyte Verly*) 13
L'Éternelle Utopie (*Kirchenheim*) 14

Il Socialismo e il Pensiero moderno (*Alessandro Chiappelli*). . . 14
Origines du socialisme d'État en Allemagne (*Charles Andler*). . . 15
Annales de l'Institut international de sociologie (*René Worms*) T. III, année 1896 16
L'Œuvre internationale (*Magalhaes-Lima*) 17
La Société et la morale (*Henri Secrétan*) 18
La Science sociale morale politique (*Th. Funck-Brentano*) . . . 18
La Lutte contre le mal (*Clamageran*) 19
Société, État, Patrie (*Fabreguettes*) t. II. 20
Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1897 (*Maurice Block*). 21
Études sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire (*Georges Blondel*) 21
Le Socialisme en Angleterre (*Albert Mélin*). 22
Le Minimum de salaire en Belgique (*Lucien Le Foyer*) 22
Autour du catholicisme social (*Georges Goyau, Léon Grégoire*) . . 23
Le Catholicisme social. T. II, les Remèdes amers (*Paul Lapeyre*) . 23
Le Clergé et la Question sociale (*Scheicher*). 25
L'Economia sociale cristiana avanti Costantino (*Umberto Benigni*) . 26
Abrégé des œuvres de *Proudhon*. 28
La Sociologie par Auguste Comte résumée (*Émile Rigolage*). . . 27
L'Émigration des femmes aux colonies (*d'Haussonville* et *Chailley-Bert*) 29
Les Progrès de la science économique depuis Adam Smith (*Maurice Block*) 30
Principes sociologiques (*Charles Mismer*) 30
Le Problème de la dépopulation, questions du temps présent (*le Dr J. Bertillon*) 306
Les Prisons de Paris (*G. Bonneron*). 502
A travers l'Europe, enquêtes et notes de voyage (*Henri Joly*). . . 503
Guide pratique du catholique, de l'homme d'œuvres et de la dame de charité à Paris 533
Agenda de la dame de charité 533
Les Transports par terre et par mer, t. II. (*Paul Vibert*). . . . 506
Les Systèmes monétaires (*Louis Theureau*). 167
De l'Équilibre politique, du légitimisme et du principe des nationalités (*A. de Stieglitz*). 438

Histoire naturelle. Promenades à travers l'histoire naturelle (*le docteur P. Maisonneuve*). 358

Biologie. La Vie, mode de mouvement. Essai d'une théorie physique des phénomènes vitaux (*Préaubert*) 297
Évolution individuelle et hérédité. Théorie de la variation quantitative (*F. Le Dantec*). 291
Les Colonies animales et la formation des organismes (*Ed. Perrier*). 290

Botanique. Les Végétaux dans les milieux cosmiques (adaptation-évolution) (*J. Costantin*) 503
Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usage, symbolisme. 1re partie : Des Plantes dans l'Orient classique (*Charles Joret*). 251

Zoologie. Précis de zoologie (*le Dr G. Carlet et Remy-Perrier*). 359
Zoologie, l'homme et les animaux, à l'usage des classes de sixième classique et moderne, des cours de lycées de jeunes filles et du brevet élémentaire (*P. Constantin*) 359
The Fishes of North and Middle America. Bulletin of the United States national Museum no 47. Smithsonian Institution, a descriptive catalogue of the species of fish-like vertebrates found in the waters of north America, north of the isthmus of Panama (*Dovid Staar Jordan* and *Barton Warren*) Part. I. 437

La Truite de rivière, pêche à la mouche artificielle (*G.-Albert Petit*). 8
Nos victimes (*Ariste Body*). 267
Les Ennemis de nos jardins (*L. Laforest*) 72
Scènes de la vie des insectes (*A. Acloque*). 267

Médecine. Coup d'œil sur la géographie médicale, son passé, son présent, son avenir (*le Dr P. Fabre*) 310
Contribution à l'histoire des remèdes ; quelques pages d'un manuscrit picard du xve siècle (*le Dr Coulon*) 311
Pasteur et ses élèves. Histoire abrégée de leurs découvertes et de leurs doctrines (*J.-F. Boutet*) 296
Précis d'anatomie comparée et de dissections (*A. Gruvel*). . . . 307
Isopathie (Méthode Pasteur par voie interne, démontrant la certitude et l'unité de la science médicale) (*le Dr Collet*) 294
La Dosimétrie devant l'homœopathie et l'allopathie (*le Dr Desjardin de Régla*) 296
La Femme en prison et devant la mort. Étude de criminologie (*Raymond de Ryckère*) 301
Névroses et idées fixes (*Dr P. Janet*) 301
L'Hypnotisme franc (*le R. P. M.-T. Coconnier*) 303
La Suggestion hypnotique est-elle licite ou illicite, naturelle ou diabolique ? (*l'abbé Élie Blanc*). 303
Dyspepsies nerveuses et neurasthénie (*le Dr P. Glatz*) 303
Magnétisme vital. Expériences récentes d'enregistrement (*Gasc-Desfossés*) 305
Traité complet de médecine pratique. T. II. Hygiène (*le Dr Vigouroux*) 307
La Tuberculose et son traitement hygiénique (*P. Merklen*). . 308
Hygiène de l'oreille et des sourds (*le Dr Gelineau*) 308
Des Déventrés. Étude anatomo-pathologique et mécanique de l'ombilic (*Dr Zabé*) 308
Des Accidents de la lithiase biliaire (*le Dr J. Magnin*). 309
Un Fléau social. L'Alcoolisme et ses remèdes (*Maurice Vanlaer*) . 310
De l'Alcoolisme (*le Dr Barella*) 310
Psicologia fisiologica (*Giuseppe Mantovani*) 311
Le Creature sovrane (*Adolfo Padovan*) 312

Ethnographie. Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution ; Report of the U. S. national Museum. . . . 437
Ethnographische Musea in Midden-Europa (*J. D. E. Schmeltz*). . 267

Physique et chimie. Cours de physique à l'usage des candidats aux Écoles spéciales (*J. Chappuis* et *A. Berget*) 330
Cours élémentaire de physique (*Henri Dufet*) 330
Cours supérieur de manipulations de physique (*Aimé Witz*) . . . 439
Traité de manipulations de physique (*B.-C. Damien et R. Paillot*). 439
Rayons cathodiques et rayons de Röntgen. Étude expérimentale (*Jean Perrin*) 73
Traité élémentaire de mécanique chimique fondée sur la thermodynamique (*P. Duhem*) 250
Loi des équivalents et Théorie nouvelle de la chimie (*Gustave Marqfoy*) 251

Mathématiques. Récréations et problèmes mathématiques des temps anciens et modernes (*W. W. Rouse Ball*), trad. par *J. Fitz-Patrick* 506
Théorie des fonctions algébriques de deux variables indépendantes (*Émile Picard* et *Georges Simart*). Tome I. 127
Introduction à la géométrie différentielle suivant la méthode de H. Grassmann (*G. Burali-Forti*) 127

Astronomie. Météorologie. Cours d'astronomie à l'usage des étudiants des Facultés des sciences (*B. Baillaud*) 246
Annuaire de l'Observatoire municipal pour l'année 1898 250
Annuaire pour l'an 1898, publié par le Bureau des longitudes. . 248

Nouvelle Étude des tempêtes, cyclones, trombes ou tornados (*H. Faye*). 55

Art et science militaires. Équitation. Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigé par *Un Comité d'officiers de toutes armes*. 112
La Milicia como elemento político contemporaneo (*Leopoldo Barrios y Carrion*) 109
De l'Armement de la cavalerie. Lance et sabre. Cavalerie allemande et cavalerie française (*le commandant Fauvart-Bastoul*) . . . 110
L'Infanterie perd son temps (*le général Philebert*). 111
Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne (*le commandant Mollard*) 111
Aide-mémoire de l'officier d'État-major en campagne. 111
La Péninsule normande dans la défense de la France. Étude du pays de Bray (*le commandant Biottot*) 112
Les Guides (*Donatien Lévesque*). 59

Beaux-Arts. Photographie. La Peinture au château de Chantilly (*F.-A. Gruyer*). École française. 5
Art et archéologie dans le département de la Loire (*Félix Thiollier et Noël Thiollier*) 317
La Musique à Paris, 1895-1896 (*Gustave Robert*). 167
Le Voyage artistique à Bayreuth (*Albert Lavignac*) 168
Principes de l'art photographique (*G.-H. Niewenglowski*). . . . 73
La Photographie de l'amateur débutant (*Abel Buguet*) 74
Leçons élémentaires de photographie pratique (*G.-H. Niewenglowski*) 73
La Photographie et la photochimie (*G.-H. Niewenglowski*). . . 128

Encyclopédie scientifique. Mélanges. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publiée sous le patronage de la Réunion des officiers) 331
Le Musée de la conversation (*Roger Alexandre*) 507
Les Métamorphoses d'un chiffon (*Paul Bory*). 71
Histoire d'un brin de fil (*Henry d'Ancy*) 72
Le Sang de l'industrie (*Paul Bory*). 72
Les Incantations (*Sédir*) 357

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Rhétorique. Notes et exercices gradués d'analyse logique (*G. Gabriolle*). 360
Baccalauréat classique et moderne. Les Auteurs français expliqués (*l'abbé Verdunoy*) 359
Lexique de la langue de Molière, comparée à celle des écrivains de son temps (*Ch.-L. Livet*). T. II et III 253
Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme) (*Albert Dauzat*). . . . 333
Historisch-comparative Syntax der hebräischen Sprache (*Fr. Ed. König*) 193
Livre de lecture latine (*le Dr A. Bos*) 359
L'Anglais simplifié (*M. Engelbrecht*). 168
L'Allemand simplifié (*E. Bauer*). 168
Lecciones de ortografía del euskera bizkaino (*Arana Goiri tar Sabin*) 129
L'Art de traduire (*J. Lebierre*) 74
Concours d'admission à l'École des chartes, sujets et développement des épreuves écrites depuis 1880 jusqu'à ce jour (*L'Hermite*) . . 74
The Science of Speech (*Alexander Melville Bell*) 169

Folklore. Les Littératures populaires, tome XXXIII. Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine ; De la vie à la mort (*Adolphe Orain*) 508
Studies in the Arthurian Legend (*John Rhys*) 59
Biblioteca delle Tradizioni popolari siciliane (*Giuseppe Pitrè*) Vol. XXV, indovinelli, dubbi, scioglilingue del popolo siciliano . . . 128
Folk-lore Catanese (*Arturo Trombatore*) 168
Les Vieux Chants populaires scandinaves (*Léon Pineau*) 440
Les Chants et les contes des Ba Ronga, de la baie de Delagoa, recueillis et traduits par *Henri-A. Junod* 509

Poésie. Toute la lyre. L'Humanité. La Nature. La Pensée. — L'Art. Le « Moi. » L'Amour. — La Fantaisie. La Corde d'Airain (*Victor Hugo*) 232
Œuvres choisies de *Gustave Le Vavasseur*. 232
Salamine. Le Bouclier d'Arès (*Sébastien-Charles Leconte*) . . . 233
Poésies Pro Deo et Poésies Pro Rege. (*Oscar de Poli*). . . . 234
Sa Sainteté *Léon XIII* à la France. Ode latine. Trad. en vers du vicomte *Oscar de Poli* 235
Les Amours d'*Oride*. Trad. littérale en vers français, par *Ph. Martinon* 235
Chansons rouges (*Maurice Boukay*) 236
Toujours plus haut, poésies (*J.-E. Alaux*). 237
Poèmes légendaires (*Philippe Dufour*). 237
Pages intimes (*Eugène Gauley*). 238
Les Chimères et les cydalises (*Gérard de Nerval*) 238
Fleurs de bruyères (*Victor Le Marchand*). 239
La Maison d'exil (*Edmond Pilon*) 239
Sources vers le fleuve (*Robert de Souza*) 240
Le Livre d'images (*Gustave Kahn*) 240
La Lyre héroïque et dolente. De sable et d'or. La Gloire du verbe. L'Errante. La Fille aux mains coupées (*Pierre Quillard*) . . 241
En quittant la vie (*Georges-Eugène Bertin*) 241
Légendes et chansons (*Véga*). 242
Essais de morale (*Amédée de Ritzé*) 243
Les Frissons (*Ch. de Saint-Cyr*) 243
Ghislaine (*Alexandre Meunier*). 243
Premiers Vers (*Jacques André* et *Michel Mérys*) 243
Peut-être, poème (*Raphaël Damedor*) 244
Quelques poèmes de *William Wordsworth*, traduits en vers par *Émile Legouis* 244
Premiers Vers (*Joseph de Pesquidoux*). 245
Göttinger Musenalmanach auf 1772, herausgegeben von *Carl. Redlich* 254

Théâtre. Le Bouquet blanc, petite comédie en un acte, trois tableaux (*Lucien Perey*). 245
Teatro lírico español anterior al siglo XIX (*Félipe Pedrell*) . . . 253
Auto sacramental nuebo de las pruebas del liñaje umano, publicado por *Léo Rouanet* 64
Intermèdes espagnols du XVIIe siècle, trad. avec préface et notes par *Léo Rouanet* 64
Les Piccolomini, drame en cinq actes (*Schiller*) ; trad. en vers par *Michel Freydane* 169
Brand, poème dramatique en 5 actes (*Henrik Ibsen*) ; trad. et précédé d'une préface par le comte *Prozor* 61
Jean Gabriel Borkman, drame en quatre actes (*les mêmes*) . . . 62

Romans et nouvelles. Les Romans du moyen âge. (*Adenet le Roi* (XIIIe siècle), Berte aux grands pieds. Trad. de *Gaëtan Hecq*. 360
Figures et choses qui passaient (*Pierre Loti*) 31
La Fée Surprise (*Gyp*) 33

L'Age du muscle (*Riquet*) 33
Histoires banales (*Henri Allais*) 33
La Canne de jaspe (*Henri de Regnier*) 34
L'Étoile rouge (*Paul Leclercq*). 35
Mes Communions (*Georges Eckhoud*). 35
Les Reflets du miroir, mémoires d'un inconnu. 36
Avant l'amour (*Marcelle Tinaire*). 37
Une Rupture (*J.-H. Rosny*) 37
La Jeunesse du doyen (*H. Druon*) 38
L'Inutile Amour (*Georges Héry*). 38
Au sortir du couvent (*Cat*) 39
Orgueil vaincu (*Mary Floran*). 39
L'Imagination fait le reste (*Jean de la Brète*). 40
Rêve d'enfants (*Joseph L'Hopital*) 40
Le Beau Fernand (Mme *de Bovet*). 41
L'Éternelle Faiblesse (*Léon Miral*) 41
Le Mari d'une autre (Mlle *Labillois-Gassy*) 42
Lettres d'une amoureuse (*Brada*). 42
Un Nouveau Vicaire savoyard (*François Hyme*) 43
Miracle d'amour (*Pierre Sales*). 43
Le Roman du prince Othon (*R.-L. Stevenson*) ; trad. de l'anglais par *Egerton Castle* 44
Chair et marbre (*Samuel Cornut*). 44
Les Amants byzantins (*Hugues Le Roux*). 45
Le Mannequin d'osier (*Anatole France*) 46
Le Rêve de Yanniri (*Jean Psichari*) 46
A l'abordage (*Henri de Brisay*). 9
L'Héritage de Pierrech (*Yan de Castétis*). 11
Les Deux Gosses (*Pierre Decourcelle*) 10
L'Homme en nickel (*G. Béthuys*). 11
Tapfer ùnd treù, historischer Roman (*Joseph Spilmann*) . . . 510
El Procurador Yerbabuena (*conde de Las Navas*). 170

Épistoliers. Lettres de *Peiresc*, publiées par *Philippe Tamizey de Larroque*. Tome VI. Lettres de Peiresc à sa famille, et principalement à son frère, de 1602 à 1637 130
Correspondance (1847-1892) de *E. Renan* et *M. Berthelot*. . . 511

Polygraphes. Mélanges. Pages choisies des grands écrivains. Alexandre Dumas (*Hip. Parigot*). 535
Pages choisies des auteurs contemporains. Anatole France (*G. Lanson*) 535
Pages choisies des auteurs contemporains. Émile Zola (*Georges Meunier*) J. Claretie (*A. Bonnemain*). 255
Pages choisies des auteurs contemporains. Tolstoï (*R. Candiani*) . 131
Obras completas de Don *Francisco de Quevedo Villegas*. Edición crítica por *D. Aureliano Fernández Guerra y Orbe* 360
Legajo de varios (*Elias Zerolo*) 534
Lettres à ma cousine (*G. Aubray*) [*G. Audiat*]. 335

Histoire et critique littéraires. Mélanges. Pages de contrebande (*Gaston Dujarric*) 444
De Dante à Verlaine (études d'idéalistes et mystiques) (*J. Pacheu*). 333

Littérature ancienne. La Question homérique (l'abbé *Georges Bertrin*) 512
Histoire de la littérature latine (*René Pichon*). 441

Littérature française. Histoire de la littérature française (*Georges Meunier*). 268
La Vie et les livres (*Gaston Deschamps*). Quatrième série. . . . 443
Nouvelles Causeries historiques et littéraires (*Edmond Biré*). . . 354
Petits Portraits et Notes d'art (*G. Larroumet*). 360

Littératures étrangères. Le Théâtre espagnol. San Gil de Portugal, de Moreto (*Alfred Gassier*) 515
Studi shakespeariani (*Giuseppe Chiarini*) 133
Essai sur Goethe (*Édouard Rod*) 514
Henri Heine poète (*Jules Legras*) 515
Neohellenic Language and Literature (*Platon E. Drakoules*). . 456

HISTOIRE

Géographie et voyages. Généralités. La Face de la Terre (Das Antlitz der Erde) (*Ed. Suess*), traduit et annoté sous la direction d'*Emmanuel de Margerie*. Tome Ier. 335
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). N° 14, France en 6 feuilles, feuille sud-ouest ; n° 57 bis Afrique politique ; n° 7, Europe politique ; n° 8, France physique ; n° 9, France politique 220
Précis de géographie économique (*Marcel Dubois et J.-G. Kergomard*) 220
Dictionnaire latin-français des noms propres de lieux ayant une certaine notoriété, principalement au point de vue ecclésiastique et monastique (*l'abbé Chevin*). 268
En voyage. France et Belgique. Alpes et Pyrénées (*Victor Hugo*) . 221
Le Mont Saint-Michel « au péril de la mer. » Impressions descriptives, esquisse historique et visite archéologique (*Ernest Goethals*) 154
Gens de mer. Sur la côte (*Charles Le Goffic*). 517
D'Aix en Aix. Promenade pittoresque, sentimentale et documentaire (*F. Régamey*) 222
De Pau au Pic d'Ossau et à Gavarnie 222
L'Allemagne française. Entre Metz et Trèves (*Lucien Vigneron*). . 222
Essai sur l'Espagne ; mœurs, littérature et beaux-arts ; relation historique ; révolutions et guerres civiles (*Germain Dard*) 338
L'Italie. 337
Mon Voyage de noces en Italie. Souvenirs et impressions (*Mme Georges Duhamel*). 223
La Jeune Grèce (*Marie-Anne de Bovet*) 172
Croquis de Grèce et de Turquie (1896-1897). Autour de l'Archipel (*Henri Avelot*). 223

Asie. De Saint-Pétersbourg à Samarkande (*R. de Souhesmes*) 224
Au pays d'Aphrodite. Chypre. Carnet d'un voyageur (*Émile Deschamps*) 224
Ascensions et explorations à sept mille mètres dans l'Himalaya (*W. M. Conway*), trad. et abrégé par *Henri Jacottet*. 224
A travers la Haute-Asie (*M. de Kadenole*). 225
Terres mortes. Thébaïde-Judée (*André Chevrillon*) 226
La Terre-Sainte, Jérusalem et le nord de la Judée (*Victor Guérin*). 8
Java, Ceylan, les Indes, Excursions sous l'Équateur et la zône torride (*Émile Delmas*) 226
Du Tonkin aux Indes, janvier 1895-janvier 1896 (*le prince Henri d'Orléans*) 6

Afrique. L'Algérie (*Maurice Wahl*). 227
Journal d'un marin (*P. Vigné d'Octon*). 227
Sur le Niger et au pays des Touaregs. La Mission Hourst (*le lieutenant de vaisseau Hourst*) 228
Un Parisien à Madagascar (*Ét. Grosclaude*) 7

Amérique. Onze mois au Mexique et au Centre-Amérique (*Lambert de Sainte-Croix*) 229
Brésil et Argentine. Notes et impressions de voyage (*Édouard Montet*) 230

Océanie. Un Séjour dans l'île de Java. (*Jules Leclercq*). . . . 230

Histoire ancienne. Des Indices de l'occupation par les Ligures de la région qui fut plus tard appelée la Gaule (*M. Deloche*) . . . 361

Histoire générale. Du Char antique à l'automobile Les Siècles de la locomotion et du transport par voie de terre (*F. Marcevaux*) 531
Histoire universelle. Les Barbares (*Marius Fontane*) 170
Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610 à 1789 (*l'abbé Gagnol*) 362
Histoire du commerce dans le Levant au XVIIe siècle (*Paul Masson*) 261
Essais diplomatiques (nouvelle série), précédés d'une introduction sur la question d'Orient (*le comte Benedetti*) 148
Les Origines historiques de l'alliance franco-russe (*André Le Glay*) Première série. Depuis les origines jusqu'au traité d'Amsterdam (1717) 458

Histoire de l'Église. Historiographia ecclesiastica (*Guil. Stang*) . . 65
Histoire de l'Église. Manuel à l'usage des séminaires (*le Dr H. Brück*) 134
Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose (*Paul Allard*) 257
L'État pontifical après le grand schisme (*Jean Guiraud*) 136
Les Religieuses franciscaines, notices sur les diverses congrégations du tiers-ordre régulier de Saint François établies actuellement en France (*Le R. P. Norbert*) 361
Les Sulpiciens et les prêtres des Missions Étrangères en Acadie, 1676-1762 (*l'abbé H.-R. Casgrain*) 75

Hagiographie. Biographies édifiantes. Saint Paul, ses dernières années (*l'abbé C. Fouard*) 204
Der deutsche S. Christoph (*Conrad Richter*) 406
Saint Martin (*Henry Bas*) 407
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons (*le P. Brou*) . . 408
Saint Pierre Orséolo, doge de Venise, puis bénédictin de Saint-Michel de Cuxa en Roussillon (Conflent). Sa vie et son temps (*H. Tolra*) 409
Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, archevêque de Tours. Sa vie, ses lettres (*A. Dieudonné*) 410
La Bienheureuse Jeanne de Portugal et son temps (*J.-T. de Belloc*) 410
Le Bienheureux Bernardin de Feltre (*F. Flornoy*) 411
La Vie de saint Pierre Fourier (*Dom J.-B. Vuillemin*) 411
Saint Pierre Fourier de Mattaincourt, d'après sa correspondance (*Le P. H. Chérot*) 412
Saint Pierre Fourier (*L. Pingaud*) 413
Pierre Fourier (*l'abbé Bareth*) 413
Le Martyrologe de l'Église du Japon. T. II et III. (*l'abbé Profillet*) 413
Le Vénérable Michel Le Nobletz (*H. Le Gouvello*) 414
Saint Vincent de Paul (*Em. de Broglie*) 414
Raymond de Durfort, évêque d'Avranches et de Montpellier, archevêque de Besançon (*le chanoine Saurel*) 415
Vie de C.-F. Painchaud, prêtre, curé, fondateur du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière (*N.-E. Dionne*) 416
Vie de la Bonne Mère Marie de Jésus, née Sophie Brochet de la Rochetière, fondatrice et première supérieure générale de Marie-Thérèse (*l'abbé James Condamin*) 416
Le R. P. J. Caubert (*le R. P. Lauras*) 417
Mlle Sauvan, première inspectrice des Écoles de Paris. Sa vie et son œuvre (*Émile Gossot*) 417
Auguste Ruellan. Conversion et vie religieuse 418
Le Curé de Lourdes. Mgr Peyramale (*Henri Lasserre*) 418
Un Curé breton, au XIXe siècle. Vie de M. Huchet, curé de la cathédrale de Saint-Malo (*le R. P. M.-J. Ollivier*) 419
Un Maître de la vie spirituelle. Le Révérend Père Édouard Dorr, S. J. Notes et souvenirs 420

Le Père Hecker, fondateur des « Paulistes » américains (*le P. W. Elliot*); traduit et adapté de l'anglais 420
La Vie de M. Antonin Chaussinand, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire de Notre-Dame du Puy (*l'abbé Césaire Sire*). 421
Le R. P. Berthelon, missionnaire, oblat de Marie Immaculée. Sa vie et ses vertus. 422
Le Cardinal Bourret. Souvenirs intimes (*E. Ricard*) 422
Les Archevêques de Paris au XIXe siècle (*Mgr E. Lesur* et *F. Bournand*) 424

Questions du jour. Nouveau dire sur le système du moins possible et Demain dans la société chrétienne (*Mgr Isoard*) . . . 75
Le Journal d'un évêque (*Yves Le Querdec*). Deuxième partie. Après le Concordat. 67
Le Journal d'un archevêque (*E. Delloye*) 67
Nos malheurs, leurs causes, leur remèdes (*le R. P. Ollivier*) . . 346
Lettres de vieillards (*le comte A. de Saint-Aulaire*) 259
Nos fils, que feront-ils ? (*Hugues Le Roux*). 533
Les Martyrs de l'épiscopat (*Guy de Pierrefeux*) 170
Dreyfus ? (*le capitaine Paul Marin*) 536
Notre marine marchande. Sa décadence. Sa législation. Son avenir. (*Roger Lambelin*) 457
Considérations sur la politique extérieure et coloniale de la France (*le comte de Chaudordy*) 347
L'Emigration française aux colonies (*Eugène Poiré*) 534
La France et l'Angleterre en Égypte (*Alfred Bourguet*) 258
Les Juifs devant l'Église et devant l'histoire (*le R. P. Constant*) . . 340
L'Antisémitisme (*Anatole Leroy-Beaulieu*). 29
Les Conséquences de l'antisémitisme en Russie (*N. Chmerkine*) . . 172
La Pathologie de l'Islam et les moyens de le détruire (*le Dr Kimon*). 158
L'Espagne, Cuba et les États-Unis (*Charles Benoist*). 260
L'Avenir de la race blanche (*J. Novicow*). 58

Histoire de France. Formation de la nation française. Textes, linguistique, palethnologie, anthropologie (*Gabriel de Mortillet*) . 341
Histoire généalogique des Souverains de la France ; ses gouvernements de Hugues Capet à l'année 1896 (*Alfred Franklin*). . . 363
Histoire de la Ligue (*Victor de Chalembert*) 529
L'Économie sociale de la France sous Henri IV (1589-1610) (*Gustave Fagniez*) 446
Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices par *A. de Boislisle*. T. XII et XIII. . 137
La Révolution française vue de l'étranger (1789-1799). Mallet du Pan à Berne et à Londres (*F. Descostes*) 530
La Révolution et le Régime moderne, d'après M. H. Taine, de l'Académie française, ou Analyse critique des Origines de la France contemporaine (*l'abbé Birot*) 113
I dispacci degli ambasciatori veneti alla corte di Francia durante la rivoluzione (*Massimo Kovalevsky*) T. I. 450
Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur (*Edmond Biré*). IV. La Chute des Dantonistes, 5 novembre 1793-6 avril 1794 . . 140
La Jeunesse de Napoléon. Brienne (*Arthur Chuquet*) 116
Lettres inédites de *Napoléon Ier* (An VIII-1815), publiées par *Léon Lecestre* 118
Napoleone I e l'Inghilterra. Saggio sulle origini del blocco continentale et sulle sue consequenze economiche (*Alberto Lumbroso*) . . 117
Lettres, ordres et décrets de *Napoléon Ier* en 1812-13-14, non insérés dans la « Correspondance, » recueillis et publiés par le vicomte *de Grouchy* 106

Le Registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de *Napoléon Ier* (28 mai 1814-22 février 1815), publiés par *Léon-G. Pélissier*. . 119
Complément du Mémorial de Sainte-Hélène. Napoléon en exil (*le docteur Barry S. O'Meara*). Tome I. 119
Le Génie de Napoléon (*Bonnal de Ganges*) 114
Napoléon a-t-il été un homme heureux ? (*Philibert Audebrand*) . 115
La Cantinière France, son histoire (*G. Montorgueil*) 9
Souvenirs du *général comte Fleury*. T. I. (1837-1859) 142
Souvenirs et impressions (1840-1871) (*le marquis Philippe de Massa*) 460
Histoire et politique (*le duc de Broglie*). 147
La France à la suite de la guerre de 1870-1871 (*le comte de Chaudordy*) 347
M. Thiers, le comte de Saint-Vallier, le général de Manteuffel. La Libération du territoire, 1871-1873 (*Henri Doniol*) 144

Histoire religieuse. Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution (*Mgr Méric*) 342
Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution (1794-1797), relation inédite publiée par la Société d'histoire contemporaine (*l'abbé L. Jérôme*). . . 343
La Déportation ecclésiastique sous le Directoire (*Victor Pierre*) . . 451

Histoire militaire, maritime et coloniale. Les Guerres de la Révolution. Valenciennes (1793) (*Arthur Chuquet*) . . . 104
Les Guerres de la Révolution, Hondschoote (*Arthur Chuquet*) . . 104
En Prison et en guerre. Mémoires du *général Lejeune*, publiés par *Germain Bapst*. 104
Murat lieutenant de l'Empereur en Espagne (1808) (*le comte Murat*) 344
La Campagne de 1866 en Italie, rédigée par la section historique de l'État-major italien 106
La Légende de Moltke, contribution à l'histoire de la guerre de 1870 (*Carl Bleibtreu*) ; traduit de l'allemand par *P.-A. Veling*. . . 101
Souvenirs de guerre, 1870-1871, et l'Alliance franco-russe, 1897 (*le colonel Henri de Ponchalon*) 8
L'Affaire de Siam (1886-1896) (*Matgioi*) [*Albert de Pouvourville*] . 156
Rapport sur l'expédition de Madagascar adressé le 25 avril 1896 au ministre de la guerre (*le général Duchesne*) 107

Histoire locale. L'Église de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801 (*l'abbé Delarc*) T. II et t. III. 139
Les Seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge (*Charles Schmidt*) 313
Un petit coin de la Bourgogne à travers les âges, histoire de la Bresse louhannaise (*Lucien Guillemaut*) 153
Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens (*P. Quesvers* et *H. Stein*) . 152
Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle (*C.-J. Beautemps-Beaupré*) 2e partie. Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale. T. IV. 314
Histoire et géographie de la Loire-Inférieure (*Eugène Orieux* et *Justin Vincent*). 314
Histoire archéologique, féodale et religieuse des paroisses du diocèse de Vannes (*J.-M. Le Mené*) 315
Histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne, (*Cros-Mayrevieille*) T. II. 316
Histoire de la vicomté d'Aumelas et de la baronnie du Pouget (Hérault) (*l'abbé A. Delouvrier*) 316
Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*Georges Bonnefoi*) T. IV 318
Histoire de l'ancienne Université de Provence, ou Histoire de la fameuse Université d'Aix (*F. Belin*). Première période, 1409-1679 318
Chaville historique (*l'abbé Dassé*). 320
Monographie de Dompierre-sur-Mer (Charente-Inférieure) (*l'abbé*

Henri Choinard et *Ernest Tauzin*) 320
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise (*J. Depoin*). . 322
Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun (*l'abbé L.-C. Berry*). 321
Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille (*E. Hautcœur*) 321
L'Abbaye de Fontaine-Daniel (*A. Grosse-Duperon* et *E. Gouvrion*) . 323
Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Fontaine-Daniel, publié et traduit par *A. Grosse-Duperon* et *E. Gouvrion* 323
Chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac, publié par *l'abbé A. Lecler*. 324

Histoire étrangère. Correspondance du *cardinal de Granvelle* 1584-1586, publiée par *Charles Piot*. T. XI et XII. 348
Twee verhandelingen over de Inquisitie in de Nederlanden tijdens de XVIe eeuw (*Jan-Joris Mulder* en *Julius Frederichs*). . . . 459
Die politischen Beziehungen Kaiser Ludwigs des Baiern zu Frankreich in den Jahren 1314-1337 (*Georg Sievers*) 66
Geschichte und rechtliche Stellung der Juden in Fürstenthum Strassburg (*Dr Carl Theodor Weiss*) 171
Die Schlacht von Hastings (*W. Spatz*). 155
Queen-Empress and Empire, 1837-1897 (*George Francis Savage-Armstrong*) 169
Les Anglais en Égypte (*le vicomte de Noailles*) 536
La Vita italiana nel trecento 531
Le Royaume d'Étrurie (1801-1807) (*Paul Marmottan*) 351
Palerme et la civilisation en Sicile (*Georges Arcoleo*) 459
Upsala universitet, 1872-1897 (*Reinhold Geijer*) 352
Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre, correspondance relative aux partages de la Pologne. 157
Katarina II im Urtheile der Weltliteratur (*M. von Bilbassof*). . . 156
La Guerre serbo-bulgare de 1885. Combats de Sleivnitza (17, 18 et 19 novembre) (*le colonel Regenspursky*); traduit de l'allemand par le lieutenant *Barth*. 108
Zeïtoun depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895 (*Aghassi*) ; trad. d'*Archag Tchobanian* 353
Les Sources de la constitution des États-Unis (*C. Ellis Stevens*); trad. par *Louis Vossion*. 159
South American Trade of Baltimore (*Fr. Rutter*). 28
The Economic History of the Baltimore and Ohio Railroad (1827-1853) (*Milton Reizenstein*). 170
Les Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes (*Pierre Leroy-Beaulieu*). . 445

Héraldique. Mélanges historiques. Vocabolario araldico ad uso degli Italiani (*conte Guelfo Guelfi*) 171
La Forme des tournois au temps du roy Uter et du roy Artus, suivie de l'Armorial des Chevaliers de la Table ronde (*le comte A. de Blangy*) 532
Essais d'histoire et de littérature (*Charles Felgères*) 513

Biographie française. Un Seigneur au XIIIe siècle, Jean de Joinville (*le R. P. Louis Boutié*) 325
Un libérateur du pays. Du Guesclin (*André Gombert*). 363
Jeanne-la-Patrie (*Edgar Monteil*) 10
Die Jungfrau von Orleans. Ein kirchengeschichtliches Bild aus dem XV. Jahrhundert (*D. Rieks*). Nebst einem Bilde der Jungfrau von Orleans 425
Jeanne d'Arc, tertiaire de saint François (*C. Bessonnet-Favre*) . . 428
Un double Contre-sens, ou le prétendu Blason de Jeanne d'Arc et sa prétendue devise : Vive labeur ! suivi d'un simple mot à M. l'abbé L'Hote (*E. Misset*) 429
Les Compagnons de Jeanne d'Arc. Domremi-Reims, 1412-1429 (*Henri*

Chapoy) 429
Du tombeau de saint Remi au berceau de Jeanne d'Arc. Pèlerinage du diocèse de Cambrai (*le Dr L. Salembier*). 432
Le Royaume de la rue Saint-Honoré. Madame Geoffrin et sa fille (*Pierre de Ségur*). 448
Marie-Antoinette Dauphine, d'après de nouveaux documents (*Pierre de Nolhac*) 138
Deux Victimes des septembriseurs ; Pierre-Louis de la Rochefoucauld, dernier évêque de Saintes et son frère évêque de Beauvais (*Louis Audiat*) 69
Le Dernier des La Rochejacquelein (*Edmond Béraud*) 363
Souvenirs du chevalier *de Villebresme*, mousquetaire de la garde du Roi (1772-1816). Guerre d'Amérique. Émigration. Publiés par *le vicomte Maurice de Villebresme* 269
La Carrière du maréchal Suchet, duc d'Albuféra. Documents inédits par *Fançois Rousseau* 102
Élisa Bonaparte (*Paul Marmottan*) 119
Lettres de Madame *de Laplace* à Élisa Napoléon, princesse de Lucques et de Piombino, réunies et annotées par *Paul Marmottan* 119
Le Roi de Rome (1811-1832) (*Henri Welschinger*) 162
Lacordaire journaliste (1830-1848) (*P. Fesch*) 133
Un Homme de caractère. Le Commandant Marceau (1806-1851) (*Jean Laur*). 173
Mémoires d'Outre-tombe (*Chateaubriand*) T. IV, V et VI . . . 141
Henri Baron, sa vie et ses œuvres (*A. Estignard*). 163
Le Général Bourbaki (*le commandant Grandin*) 100
Le Duc d'Aumale, le prince, le soldat, l'historien (*le commandant Grandin*) 97
Impressions cellulaires (*Charles Barhaut*) 68
Les Mémoires d'un instituteur français (*Noël Vauclain*) 460
Les Ducs de Bourbon (*Gabriel Depeyre*) 453
Mémoires des autres (*la comtesse Dash*). T. III. 459
Derniers Mémoires des autres (*Jules Simon*) 458
Morts et vivants (*A. Mézières*) 356
Les Fils des croisés (*J.M.A.*, missionnaire apostolique) 172
Portraits intimes (*Adolphe Brisson*). Troisième série 444
Dictionnaire biographique des hommes du Nord, publié sous la direction de *Henry Carnoy* 263

Biographie étrangère. A propos de la statue du cardinal de Granvelle (*Léonce Pingaud*) 350
Un Émule de Vésale, Jean-Baptiste Canano (1515-1579) (*le Dr P. Fabre*) 310
Iriarte y su época (*Emilio Cotarelo y Mori*) 155
John Locke (*Dr Eduard Fechtner*). 436
Mémoires d'un grenadier anglais (1791-1867) (*William Lawrence*) ; traduits par *Henry Gauthier-Villars*. 103
Une Fiancée de Napoléon, Désirée Clary, reine de Suède (1777-1860) (*la comtesse d'Armaillé, née de Ségur*). 120
Daniel Raymond (*Th. Patrick Neill*). 28

Bibliographie. Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, 1re partie : Bibliographie (*les PP. Augustin et Aloys de Backer*), 2e partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*). Nouvelle édition par *Carlos Sommervogel*. Bibliographie. T. VIII : Thor-Zype. Supplément : Aage-Casaletti 263
Books and their makers during the middle ages (*Geo. Haven Putnam*) Vol. II. 1500-1709. 265

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Acloque (A.) 267
Adenet Le Roi 360
Aghassi 353
Alaux (J.-E.) 237
Alexandre (Roger) 507
Allais (Henri) 33
Allard (Paul) 257
Ancy (Henri d') 72
Andler (Charles) 15
André (Jacques) 493
Arcoleo (Georges) 425
Armaillé née de Ségur (la Cte d') 120
Arnal (L.) 332
Arréat (Lucien) 399
Aubray (G.) [Audiat] 335
Audebrand (Philibert) 115
Audiat (Gabriel) 335
Audiat (Louis) 69
Avelot (Henri) 223
Bachem (J.) 13
Backer (le R. P. Aloys de) . 263
Backer (le R. P. Augustin) . . 263
Baïhaut (Charles) 68
Baillaud (B.) 246
Baldwin (James Mark) . . . 298
Ball (W. W. Rouse) . . . 506
Bapst (Germain) 104
Barella (le Dr) 310
Bareth (l'abbé) 413
Barrios y Carrion (Leopoldo) . 109
Barry S. O'Meara (le Dr) . . 119
Barth (le lieutenant) 108
Bas (Henri) 407
Bauer (E.) 168
Beautemps-Beaupré (C.-J.) . 314
Belin (F.) 318
Bell (Alexander Melville) . . . 169
Belloc (J.-T. de) 410
Benedetti (le Cte) 148
Bénéjac (le R. P. François de) . 211
Benigny (Umberto) 26
Benoist (Charles) 260
Béraud (Edmond) 363
Berget (A.) 330
Berry (l'abbé L.-C.) 321
Berthelot 511
Berthot (P.) 331
Bertillon (le Dr J.) 306
Bertin (Charles-Eugène) . . . 241
Bertrin (l'abbé Georges) . . . 512
Bessières (Joseph) 487
Bessonnet-Favre (C.) 428
Béthuys (G.) 11
Beudant (Ch.) 482
Beudant (Robert) 482
Bilbassof (M. von) 156
Binet (A.) 299
Biottot (Ct) 112
Biré (Edmond) . . . 140, 354
Birot (l'abbé) 113
Blanc (l'abbé Élie) 303
Blanc de Saint-Bonnet (A) . . 400
Blanchet (Augustin) 490
Blangy (le Cte A. de) . . . 532
Bleibtreu (Karl) 101
Block (Maurice) . . . 21, 30
Blondeau (Cyrille) 400
Blondel (Georges) 21
Body (Ariste) 267
Boislisle (A. de) 137
Boissard (Adéodat) 488
Boiteux (Jules) 501
Bolo (l'abbé) 213
Bonilla y San-Martin (Adolfo) . 496
Bonnal de Ganges 114
Bonnefoy (Georges) 318
Bonnemain (A.) 255
Bonneron (G.) 502
Bory (Paul) 71, 72
Bos (le Dr A.) 359
Boukay (Maurice) 236
Bourguet (Alfred) 258
Bournand (F.) 424
Bourquard (Mgr) 201
Boutet (J.-F.) 296
Boutié (Louis) 325
Boutroux (E.) 403
Bovet (Marie-Anne de) . 41, 172
Brada 42
Braig (Carl) 328
Brandin (Louis) 393
Bremer (F.-P.) 122
Brisay (Henry de) 9
Brisson (Adolphe) 444
Broglie (le duc de) 147
Broglie (Em. de) 414
Brou (le R. P.) 408
Bruck (Dr H.) 134
Bruder (A.) 13
Buguet (Abel) 74
Burali-Forti (G.) 127
Cadene (Mgr Félix) 70

Candiani (R.) 131
Carayon (le P. Auguste) . . . 263
Carlet (le Dr G.) 359
Carnoy (Henry) 263
Carrion (Léopoldo Barrios y) . 109
Casgrain (l'abbé H.-R.) . . . 75
Castétis (Yan de) 11
Castle (Egerton) 44
Cat 39
Chailley-Bert 12, 29
Chalambert (Abel de) . . . 529
Chalambert (Victor de) . . . 529
Chanson (G.) 488
Chapoy (Henri) 429
Chappuis (J.) 330
Charbonnel (Victor) 435
Chateaubriand 141
Chaudordy (le Cte de) . . . 347
Chérot (le R. P. H.) . . . 412
Chevalier (le chanoine U.) . . 121
Chevin (l'abbé) 268
Chevrillon (André) 226
Chiappelli (Alessandro) . . . 14
Chiarini (Giuseppe) 133
Chmerkine (N.) 172
Choinard (l'abbé Henri) . . . 320
Chuquet (Arthur) . . . 104, 116
Ciolli (A.) 208
Clamageran 19
Claretie (J.) 255
Coconnier (le R. P. M.-T.) . 303
Collet (Dr) 294
Condamin (l'abbé James) . . . 416
Constant (le R. P.) 340
Constantin (P.) 359
Conway (W.-M.) 224
Cornut (Samuel) 44
Costantin (J.) 503
Cotarelo y Mori (Emilio) . . 155
Coulon (le Dr) 311
Cros-Mayrevieille 316
Cruppi (Jean) 491
Damedor (Raphaël) 244
Damien (B.-C.) 439
Dard (Germain) 338
Dash (la comtesse) 459
Dassé (l'abbé) 320
Dauzat (Albert) 333
Debroise (l'abbé) 207
Decourcelle (Pierre) 10
Delarc (l'abbé) 139
Delloye (E.) 67
Delmas (Émile) 226
Deloche (M.) 361
Delouvrier (l'abbé A.) . . . 316
Depeyre (Gabriel) 453
Depoin (J.) 322
Deschamps (Émile) 224
Deschamps (Gaston) 443
Descostes (F.) 530
Desjardin de Régla (le Dr) . . 296
Dieudonné (A.) 410
Dionne (N.-E.) 416
Doniol (Henri) 144
Drakoules (Platon-E.) . . . 456
Druon (H.) 38
Dubois (Marcel) 220
Dubos (l'abbé Th.) 385
Duchesne (Gal) 107
Dufet (Henri) 330
Dufour (Philippe) 237
Dugas (L.) 391
Duguit (Léon) 493
Duhamel (Mme Georges) . . . 223
Duhem (P.) 250
Dujarric (Gaston) 441
Dumas (Alexandre) 535
Eckhoud (Georges) 35
Elliot (le P. W.) 420
Engelbrecht (M.) 168
Esteller (Bienvenido Oliver y) . 486
Estignard (A.) 163
Faber (le R. P.) 209
Fabre (le Dr P.) 310
Fabreguettes 20
Fagniez (Gustave) 446
Fauvart-Bastoul (le Comt) . 110
Faye (H.) 55
Fechtner (Dr Eduard) . . . 436
Felgères (Charles) 513
Ferrand (H.) 488
Fesch (P.) 133
Fitz-Patrick (J.) 506
Floran (Mary) 39
Flornoy (F.) 411
Fonsegrive (Georges) 67
Fontane (Marius) 170
Fouard (l'abbé) 204
France (Anatole) 46, 535
François de Sales (saint) 210, 216
Franklin (Alfred) 363
Frederichs (Julius) 459
Freydane (Michel) 169
Fulliquet (Georges) 402
Funck-Brentano (Th.) 18
Gabriolle (G.) 360
Gagnol (l'abbé) 362
Ganges (Bonnal de) 114
Gasc - Desfossés 305
Gasparri (P.) 23
Gassier (Alfred) 515
Gauley (Eugène 238
Gaure (J.) 485
Gauthier (Gustave) 332
Gauthier-Villars (Henry) . . 03
Geiger (Reinhold) 352
Gelineau (le Dr) 308
Glatz (le Dr P.) 303
Glayre (Maurice) 157
Goethals (Ernest) 154

Gombert (André). 363
Gossot (Émile) 417
Goury (Henry) 494
Gouvrion (E.). 323
Goyau (Georges) [Léon Grégoire] 23
Grandin (Com^t) . . . 97, 100
Granvelle (le cardinal de) . . 348
Grégoire (le chanoine) . . . 210
Grégoire (Léon) [Georges Goyau] 23
Grenfell (B.-P.). 200
Grosclaude (Et.). 7
Grosse-Duperon (A.). 323
Grouchy (Vte de). 106
Gruvel (A.) 307
Gruyer (F.-A.) 5
Guelfi (Cte Guelfo) 171
Guérin (Victor) 8
Guerra y Orbe (Aureliano Fernández) 360
Guillemaut (Lucien). 153
Guiraud (Jean) 136
Gyp. 33
Hatté (Georges). 492
Haussonville (d'). 29
Hautcœur (E.) 321
Henri (V.) 299
Herbart 329
Herckenrath (C.-R.-C.). . . . 403
Herriot (Ed.). 199
Hervo (A.) 216
Héry (Georges) 38
Hilgers (le R. P. Jos.). . . . 454
Hoang (le P. Pierre) 124
Hourst (lieut^t de vaisseau) . . 228
Huc (Théophile) 483
Hugo (Victor). 221, 232
Hummelauer (F. de). 196
Hundt (A.-S.). 200
Hyme (François) 43
Ibsen (Henrik) 61
Isoard (Mgr) 75
Jacottet (Henri). 224
Janet (Dr P.). 301
Janssens (Raymond). 482
Jeannin (Jules) 331
Jérôme (l'abbé L.) 343
Joly (Henri) 423, 503
Jordan (David Staar) 437
Joret (Charles) 251
Junod (Henri-A.). 509
Kadenole (M. de). 225
Kahn (Gustave) 240
Kergomard (J.-G.) 220
Kimon (le D^r) 158
Kirchenheim 14
König (Fr.-Ed.) 193
Kovalevsky (Massimo) 450
Labillois-Gassy (Mlle) 42
La Brète (Jean de) 40
Laforest (L.). 72
La Grasserie (Raoul de). . . . 485
Lambelin (Roger). 457
Lambert (le R. P. J.-M.) . . . 213
Lambert de Sainte-Croix . . . 229
Lameere (Eugène) 495
Lanson (G.) 535
Lapeyre (Paul) 23
Laplace (Mme de). 119
La Riba (Enrique Prat de). . . 490
La Rochefoucauld (Ctesse A. de). 218
Larroumet (G.) 360
Las Navas (Conde de) 170
Lasserre (Henri). 418
Laur (Jean) 173
Laurain (l'abbé Paul) 455
Lauras (le R. P.). 417
Lavignac (Albert). 168
Lavisse (Ernest). 166
Lawrence (William). 103
Lebierre (J.). 74
Lecestre (Léon). 118
Lecler (l'abbé A.) 324
Leclercq (Jules). 230
Leclercq (Paul) 482, 35
Leconte (Sébastien-Charles) . 233
Le Courtier (Mgr) 210
Le Dantec (F.) 291, 386
Le Foyer (Lucien) 22
Léger (Camille) 496
Le Glay (André). 458
Le Goffic (Charles). 517
Legouis (Émile) 244
Le Gouvello (H.) 414
Legras (Jules) 515
Lehmann (Karl) 52
Lejeune (G^al). 104
Le Marchand (Victor) 239
Le Mené (J.-M.). 315
Léon XIII 235
Le Querdec (Yves) [Georges Fonsegrive]. 67
Le Roux (Hugues) . . . 45, 533
Leroy-Beaulieu (Anatole) . . 29
Leroy-Beaulieu (Pierre) . . . 445
Lesêtre (l'abbé) 217
Lesur (Mgr E.) 424
Le Vavasseur (Gustave). . . . 232
Lévesque (Donatien). 59
Lhermite 74
L'Hopital (Joseph) 40
Lichtenberger (H.). 405
Livet (Ch.-L.) 253
Loti (Pierre) 31
Lumbroso (Alberto) 117
Mac-Caul (Al.-J.) 195
Magalhaes-Lima 17
Magistretti (M.). 121
Magnin (le D^r). 309
Magny (Pierre Ravier du) . . 357
Maillet-Guy (Dom Germain) . 215

Maisonneuve (le Dr P.) . . . 358
Malapert (Lucien) 390
Mantovani (Giuseppe) . . . 311
Marcevaux (F.) 533
Margerie (Emmanuel de) . . 335
Marin (le capitaine Paul) . . 536
Marmottan (Paul) . . 119, 351
Marqfoy (Gustave) 251
Martin (l'abbé F.). . . 202, 203
Martinon (Ph.) 235
Massa (le Mis Philippe de) . . 460
Masson (Paul). 261
Matgioi (Albert de Pouvourville) 150
Mazoyer (l'abbé Ph.). . 208, 454
Mendive (le R. P. Joseph) . . . 325
Méric (Mgr) 342
Merklen (P.). 308
Mérys (Michel) 243
Métin (Albert) 22
Meunier (Alexandre). . . . 243
Meunier (Georges). . . 255, 268
Mézières (A.). 356
Mikaïlowsky (N.) 402
Milhaud (G.). . . . 394, 396
Miral (Léon) 41
Mismer (Charles) 30
Misset (E.) 429
Mollard (Comt) 111
Monnier (Henry). 493
Monod (A.). 392
Monteil (Edgar). 10
Montet (Édouard) 230
Montorgueil (G). 9
Morel (François). 494
Mori (Emilio Cotarelo y) . . 155
Moriaud (Paul) 401
Mortillet (Gabriel de) . . . 341
Mottaz (Eugène). 157
Moulin (Stéphane) 488
Moussard (le chanoine) . . . 212
Mulder (Jan-Joris). 459
Murat (le comte) 344
Muteau (Ch.). 484
Napoléon Ier. . 106, 118, 119
Neill (Th. Patrik) 28
Nerval (Gérard de). . . . 238
Nicolas (Victor). 492
Niewenglowski (G.-H.). . 73, 128
Noailles (Vte de) 536
Nolhac (Pierre de) 138
Norbert (le R. P.) 361
Novicow (J.) 58
Octon (P. Vigné d'). . . . 227
Ollivier (le R. P. M.-J.) 346, 419
O'Meara (le Dr Barry S.) . . 119
Orain (Adolphe) 508
Orbe (Aureliano Fernandez. . Guerra y). 360
Orieux (Eugène). 314
Orléans (le prince Henri d') . 6
Ortolan (le R.P. Th.) . . . 165
Oslet (G.) 331
Ottinger (Ignatio) 497
Ovide 235
Pacheu (le R. P. J.) . . . 333
Padovan (Adolfo) 312
Paillot (R.). 439
Parigot (Hip.) 535
Parma (P. Aloysii a) . . . 498
Passard (le R. P.). . . . 455
Pécaut (F.) 56
Pedrell (Felipe). 253
Peiresc. 130
Pélissier (Léon-G.) . . . 119
Pelt (abbé J.-B.) 197
Perey (Lucien) 245
Péries (l'abbé G.) 434
Perrier (Ed.) 290
Perrin (l'abbé Élie) 327
Perrin (Jean) 73
Pesch (le R. P. Tilmann) 125, 327
Pesquidoux (Joseph de). . . 245
Petit (G.-Albert) 8
Petiteau (l'abbé). 207
Pfleiderer (E.) 500
Philebert (Gal). 111
Piat (l'abbé C.) 388
Pica (le R. P). 215
Picard (Émile) 127
Pichon (René) 441
Pierre (Victor) 451
Pierrefeux (Guy de) . . . 170
Pillon (F.) 404
Pilon (Edmond). 239
Pineau (Léon) 440
Pinloche (A.) 329
Pingaud (Léonce) . . 350, 413
Piot (Charles) 348
Pitrè (Giuseppe). 128
Poirine (l'abbé) 217
Poirson (Ch.) 293
Poli (Oscar de) 234
Poncet (Jules) 492
Ponchalon (le colonel Henri de) 8
Poniatowski (Stanislas) . . 157
Postel (V.) 216
Pouvourville (Albert de) [Matgioi] 150
Pradal (le chanoine). . . . 219
Prat de la Riba (Enrique). . 490
Préaubert 297
Profillet (l'abbé) 413
Proudhon (P.-J.) 28
Prozor (le Cte) 61, 62
Psichari (Jean) 46
Pujo (Maurice) 126
Putnam (Geo. Haven) . . . 265
Quesnay de Beaurepaire (le capitaine A.). 332
Quesvers (P.) 152

Quevedo Villegas (Francisco de) 360
Quillard (Pierre) 241
Ravier du Magny (Pierre) . . 357
Redlich (Carl) 254
Régamey (F.) 222
Regenspursky (le colonel) . . 108
Régla (le Dr Desjardin de) . . 296
Regnaud (Paul) 455
Regnier (Henri de) 34
Reizenstein (Milton) 170
Renan (E.) 511
Rhys (John) 59
Ricard (E.) 422
Ricchena (Raffaele) 486
Richter (Conrad) 406
Rieks (D.) 425
Rigolage (Émile) 27
Riquet 33
Riozé (Amédée de) 243
Rivalta (Valentino) 495
Robert (Gustave) 167
Rod (Édouard) 514
Rosny (J.-H.) 37
Rouanet (Léo) 64
Rousseau (François) 102
Rutten (Mgr M.-H.) 206
Rutter (F.-R.) 28
Ryckère (Raymond de) . . . 301
Sabin (Arana Goiri tar) . . . 129
Saint-Aulaire (le Cte A. de) . 259
Saint-Bonnet (A. Blanc dé) . 400
Saint-Cyr (Ch. de) 243
Saint-Georges Mivart . . . 54
Saint-Martin (Vivien de) . . . 220
Saint-Pulgent (le chanoine A. de) 214
Saint-Simon 137
Sainte-Croix (Lambert de) . . 229
Salembier (Dr L.) 432
Sales (Saint François de) 210, 216
Sales (Pierre) 43
San (le R. P. Ludovic de) . . 49
San-Martin (Adolfo Bonilla y) . 496
Sasse (J.-B.) 432
Saugrain (Gaston) 486
Saurel (le chanoine) 415
Savage-Armstrong (George Francis) 169
Say (Léon) 12
Scheicher 25
Schiller 169
Schmeltz (J.-D.-E.) 267
Schmidt (Charles) 313
Schrader (Fr.) 220
Secrétan (Henri) 18
Sédir 357
Segond (E.) 54
Segond (J.) 54
Ségur (le marquis de) . . . 211
Ségur (Mgr de) 211
Ségur (Pierre de) 448
Servais (Jean) 482
Sievers (Georg) 66
Sighele (Scipio) 393
Simart (Georges) 127
Simon (Jules) 458
Sire (l'abbé Césaire) 421
Sommervogel (le R. P. Carlos) . 263
Souhesmes (R. de) 224
Souza (Robert de) 240
Spatz (W.) 155
Spillmann (Joseph) 510
Stang (G.) 65
Stein (H.) 152
Steinschneider (Moritz) . . . 194
Stevens (C. Ellis) 159
Stevenson (R.-L.) 44
Stieglitz (A. de) 438
Strada (J.) 397, 398
Suess (Ed.) 335
Sully (J.) 392
Tamizey de Larroque (Philippe) 130
Tardif (J.) 53
Taudière (Henry) 483
Tauzin (Ernest) 320
Tchobanian (Archag) 353
Terrien (le R. P. J.-B.) . . . 209
Theureau (Louis) 167
Thiollier (Félix) 317
Thiollier (Noël) 317
Tinayre (Marcelle) 37
Tolra (H.) 409
Tolstoï 131
Trithème (Jean) 166
Trombatore (Arturo) . . . 168
Typaldo-Bassia (A.) 493
Vanlaer (Maurice) 310
Vauclain (Noël) 460
Vaunois (Albert) 489
Véga 242
Verdunoy (l'abbé) 359
Verly (Hippolyte) 13
Vermeersch (Arthur) 71
Vibert (Paul) 506
Vieille (le R. P.) 214
Vigné d'Octon (P.) 227
Vigneron (Lucien) 222
Vignes (Georges) 488
Vigouroux (le Dr) 307
Villebresme (le chevalier de) . 269
Villebresme (Vte Maurice de) . 269
Vincent (Justin) 314
Vivien de Saint-Martin . . . 220
Vuillemin (Dom J.-B) . . . 411
Wahl (Maurice) 227
Warren (Barton) 437
Weiss (Dr B.) 203
Weiss (Dr Carl-Theodor) . . 171
Welschinger (Henri) 162
Wilmers (le R. P G.) . . . 50
Witz (Aimé) 439
Wordsworth (William) . . . 244